Renaud
CAMUS

Journal de *Travers*

I

Fayard

Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

Epigraphe

Dédicace

DU MÊME AUTEUR

1976

© Librairie Arthème Fayard, 2007.
978-2-213-64889-7

If we might put the letters but one way In the leane dearth of words, what could we say ?
John Donne

à Claude Durand,
en gratitude.

DU MÊME AUTEUR

Voir page 1637

1976

Samedi 20 mars 1976

Avion Paris New York → Chez John Abbott, 24 5th av. → Galerie Sonnabend, 420 W. Broadway, exp. Gilbert & George, *Dead Boards*. — Dîné restaurant chinois avec W., Ileana Sonnabend, Antonio Homen, Ealan, Michel P., Gail S., Gilbert & George, etc. *William sick*. Installation chez Jane Kaplowitz, 457 Broadway. Loft, etc.

Air dur des femmes jeunes. Mode? Paranoïa de pédé? Les gestes, poses, expressions du visage, la voix même, évoluent comme la langue. Auj., chez les femmes, une tendance à la dureté, à l'agressivité : "ne laisserons plus rien passer", etc.

Le Bourget. Assez beau décor entre-deux-guerres, "modernisé" (1960?). Espaces vides, les remplir : plafonds bas (artificiels), signes de la "modernité"? À présent que cette "modernité" est vétuste, est-ce que le décor originel reviendrait comme *style*? (rampes, balcons, etc.)

Barbes : taillées (équipe de football, tchèque, yougoslave, polonaise?). Collier. Connotation : instituteur socialiste / théologien scandinave XIXe siècle. Démodée. Pleine. 3 jours (Thierry B.)

N. Y. ← Chris H.'s father diary (il a appelé chez son fils, est tombé sur un "hôte") : « Male voice, cultivated for once.»

Restaurant sinistre. Orchestre de vieillards. Couple de (paraplégiques ?) ↔ Micks. Conversation politique (montée des socialismes en Europe. Connerie). ← Devil's Dust. W. malade.

Les tuyaux dans les lofts ↔ “poutres app”. Chris dit fièrement : pas de tuyaux chez moi ! Beaux planchers.

Peter B., John A., à l’église le dimanche. Très prisée des pd. *Ultra High Church*. *Good Music*.

Dimanche 21 mars

Déj. downstairs, 24th. st./5th av.← W., Michel P., Gilbert & George, Antonio, Ealan, Jack Liesfeld, John Ab., Norman. Été chez Norman, “Summit” (*Village*). Hasch, cocaïne, tempête, nuages, etc. Marché ensuite (rencontré Jean-Louis Bouttes) jusqu’à la maison de Rauschenberg (Lafayette St.). Sashka (avec M. P., W., puis Norman). ─ Marché Downtown. “Julius” for hamburgers. ─ Ice-cream : rencontré Donald Evans. Marché avec lui jusqu’au bout de Christopher Street : entré dans des bars, surtout Ty’s, puis tourné près des camions. Au retour, dans des porno bookshops, *good porn*, *dark back rooms for films*, *action there*. Touché un p’tit mec, *very hairy*, *ass and everything*, 2 minutes (il ferme la porte sur nous, mais je ne peux pas rester) ─ Marché jusqu’à “la maison”. Party *upstairs* pour Bob Rosenblum, “National Book Award” for *From Friedrich to Rothko*. Gilbert & George, Ealan, Antonio et des amis des voisins. Sinistre. Nous épuisés, de toute façon, redescendons au 1er étage et nous couchons.

Lundi 22 mars

Métro 7e Av. jusqu’à Broadway et 79e (avec Michel P.). Marché jusqu’à Riverside Drive. La rotonde en bas de la 80e rue, déserte. Le parc, désert. Revu le 125 Riverside Drive (1969). Marché, en passant devant le mémorial de la Marine, jusqu’au Thalia, 94e rue. Puis redescendu le long de Broadway, et marché par la 86e rue jusqu’à Central Park. Delacorte

Theatre. *The Rambles*, très hivernaux et quasi déserts. Le lac, Sherman statue. Rizzoli. Déjeuné au M.O.M.A. ─ Matisse (*Notre-Dame de Paris*, 1914, acquis en 1975). Les photographies (autoportraits de Steichen). Atget, etc. ─ Gotham Book Mart. Vu Silvia, et Philip. ─ Descendu le long de la 5e Av. jusqu'à la 42e rue. *Porno shops* (moins de passage, sinistre, déçu). *Only good stuff : Manpower*, *Colt*, *Olympus*. ─ Grand Central Station. Métro à Lexington et 42, jusqu'à Astor Place. ─ *Shopping, and then "home"*. ─ Visite de Jean-Louis Bouttes, *flirty*. Fumé. ─ Été avec W. et M. P., et sans J.-L. qui reste "chez nous", dîner chez Ealan : Antonio, Gilbert & George, John Abbott, Gail Swerling. ─ Retrouvé ensuite J.-L. B. ici, et été, avec lui, William, Michel P. et John au Gilded Grape, bar de travestis. Dans le taxi, discours antisémite de John. Show. Travelos dans la salle. J.-L. B. sort son carnet et prend des notes tout le temps. Gamin, la tête entourée d'un voile d'argent, héroïne de Pierre Benoit, légère moustache. P'tit paysan des années 50, grassouillet, chante, assez sexy, blond, chemise à carreaux, raie au milieu. M. P. de glace. John furieux contre Jean-Louis B. et ses notes, part sans prévenir (il déteste les Français, et J.-L. l'exaspère en parlant de la *folie* de ces gens-là (d'ailleurs sans animosité, au contraire)). Dans la rue, ensuite, long discours de J.-L., très sérieux, sur le lieu en question, les masques, le meurtre du père (« et il y a peu de choses aussi con que le meurtre du père »), attitude que W. appelle "*french intellectual*", discours sur (^), pour le coup. On le quitte. En taxi jusqu'à Christopher St. ─ Ty's. ─ *Porno bookshop* de l'autre jour, rien. Mais l'endroit et ses cabines, en soi, assez excitant. Été jusqu'au fleuve, près des camions, autre boîte, même chose, pas beaucoup d'intérêt. Rentré à pied, Christopher St., valse-hésitation avec un mec, pas terrible, rentré en taxi.

Du discours sur l'art comme moyen et signe d'appartenance : John A. *from Giacometti to Sonnabend artists*… Son appartement. Portrait de J. A. Son refrain : « *It's not my problem* ». *Hatred of Jews & French*. *Sexual love for Blacks*. Pratique avec beaucoup d'enthousiasme un "service line" spécialisé dans les Noirs, "*Black Nights*". Une certaine servilité (Ileana, G. & G.)

M.O.M.A. Le public, provincial, etc. "*Must*" when in N. Y. Musée d'art moderne in Paris, totalement ignoré du grand public. L'art contemporain en Amérique comme discours établi. Aller voir les galeries, phénomène culturel très répandu ici, banal, alors qu'il est presque inexistant en France.

Barbes (encore) taillées, beaucoup ici. Connotations différentes : Renaissance ?

Gilded Grape : qui veut dire quoi? Conscients de la sophistication que voit ou prétend voir dans leur spectacle une partie de leur public, ou pas? Présentateur horrible, très 50, en remet, "naturel", ou bien jouant (c.-à.-d. fonctionnant consciemment sur 2 (…) niveaux), crois pas. Ils sont convaincus que "les artistes" (mettons), Warhol, etc., sont là pour leur "talent". C'est d'ailleurs vrai, mais pas le même et pas au "niveau" qu'ils croient. Ces situations ambiguës : Le Douanier Rousseau *and the Apollinaire-Picasso crowd*. Le petit Clark Gable de Porto Rico (15-16 ans), *playing macho*. Lui manque une dent devant. Médaille religieuse sortie de son col roulé rouge, moustache fine. Il danse sur la tribune en se regardant dans la glace, tout en jouant avec le micro. Haine de John (et al.) pour tout (discours) essayant de fixer ce genre de trucs, aussitôt (bête). Cette haine en accord avec une certaine modernité? Barthes 1/ contre la critique "tautologique" (qui décrit seulement, sans expliquer, sans commentaires (premier temps, *Mythologies*)). 2/ contre le discours "sur" (^) v. R. B. Bonaparte et le grenadier, etc. Pour un discours "fou" : *Empire des signes*. Bêtise des intellectuels : chez Proust, les Brichot, Bloch, Saniette, leur ridicule, leur manque de goût, de sens des situations. Les gens du monde comme + intelligents, en ce sens.

Mardi 23 mars

Avec W. sur W. Broadway. Galerie O.K. etc. (voir carnet rouge). Un Twombly. _____ 420 W. Broadway. Chez Leo Castelli : Donald Judd et Dan Flavin. Puis métro *uptown*, été au Whitney, 200 Ans de sculpture américaine, assez mauvaise exposition, tout y est très serré, elle est très incomplète (pas de Warhol, pas de Lichtenstein, un Rauschenberg récent pas très caractéristique, etc.). Texte d'un *curator*, voir carnet rouge. Été voir Frank ensuite, Bykert Gallery, 81st Street. Rentré à la maison à 4 h 30, déjeuné. À 6 h chez Sonnabend, Gilbert & George, *The Red Sculpture*. *Striking first appearance*. Ensuite rasant, une heure et demie des mêmes phrases (côté intéressant, toutefois, l'anthologie de leur propre travail : tous les mots sont apparus déjà, ou presque, dans leurs pièces antérieures). Grande chaleur. Pas mal de monde : artistes, photographes, bourgeois, critiques (R. Pincus-Witten) Max Gordon, Rose Lee la Sud-Africaine, Jack Listveld, Stargrom le Danois (conservateur), Corinne Bronfmann. Rencontré en sortant Mark Lancaster, retour de Saint-Martin. Rentré ici avec lui. Mangé quelques restes, fumé un peu. Rejoints par un ami à lui, Craig. Tous les quatre au Ninth Circle. W. y mange quelque chose, je vais faire un tour : Ty's, *Christopher Street bookshop* (*corner Hudson St.*). Mec + âgé, baraqué, assez sexy, *wants to be fucked* (dans les cabines). Rien fait. Retourné au 9th C. ─ Avec W. ensuite, repassé par le Ty's, et de nouveau au *bookshop*. Très beau garçon, a d'abord l'air intéressé, ensuite non : cheveux courts, moustache qui tombe un peu sur les deux côtés, extraordinaires yeux verts surtout. Sweater vert à col rond, d'où dépassent quelques poils. Blouson de cuir. Nous tournons longtemps dans le couloir, le croisons et recroisons, en vain. Il est avec un p'tit mec, pas remarquable du tout, lui, en partie indien apparemment. ─ Film dans une des cabines. 25 cents mis par W., vu une partie de la suite de l'extérieur : *starring* Bruno (que Michel P. et moi, sur la 42nd St., avions baptisé "le Libanais"). À Fire Island, Bruno sort de l'eau comme Aphrodite, rentre chez lui par une allée de (lauriers-roses ?), ressort sur sa terrasse; un mec est allongé sur la terrasse, Bruno a enlevé son slip aussitôt à la maison, et sa bite, par une heureuse coïncidence, est juste en face de la bouche de l'autre. Crac, le film s'arrête. Second quarter : l'autre lui fait une pipe, on voit de derrière les deux mains sur ses fesses, et qui les écartent. Puis de devant, vue plongeante, tout son torse, très poilu, extraordinaires pectoraux, le sexe

toujours dans la bouche de l'autre, film s'arrête, etc. ─ Retournés au Ty's, rien. ─ Limelight, boîte vaguement prolo-petite-bourgeoise, fréquentée aussi par des Portoricains : *show*. *Same people* qu'au Gilded Grape, moins bien. Dans l'assistance, un petit barbu, longs cheveux, chemise ouverte, très poilu, jeune, l'air d'un Christ un peu benêt. Très amoureux, apparemment, d'un type assez moche, étudiant juif, moins tendre que lui, beaucoup moins. Fantasme un moment sur lui : on est dans un film américain des années 40, au Mexique, dans une boîte pour touristes; *show*; dans la foule un voyageur aperçoit une femme, un visage de femme à l'autre extrémité de la piste, dans la fumée, penché, la tête sur l'épaule d'un type assez moche (acteur de cette époque, pas sexe, etc.). Émotion des visages entr'aperçus, "inatteignables", etc., et qui paraissent touchants peut-être pour cette seule raison, disque connu. Après le show, petit barbu danse avec son mec, en fait des tas, assez folle, mais tjs assez sexe. Rentrés en taxi, couchés à trois heures.

M. P. a rencontré dans Central Park un type de 32 ou 33 ans qui se touchait près du château-observatoire et qui l'a emmené chez lui, West Side, appartement prêté. ─ Coiffeur du Missouri, à N. Y. pour une convention de coiffeurs. Bien foutu, poils noirs, quelques-uns blancs, très longs. M. P. l'a baisé, c'était très bien, dit-il, mais il s'est retrouvé avec de la merde sur le sexe («J'étais... disons... *souillé*...» Puis : « Il devait avoir des problèmes de digestion...») En effet, c'est fâcheux. Pauvre M. P., déjà qu'il n'est pas trop aventureux… Mais le récit de ses mésaventures me fait rire. Il a vraiment l'air de trouver le monde acharné à lui nuire.

Journal d'un séducteur ─ Mémoires de Casanova.

Curator's text :

«(...) *The wall drawings of Sol LeWitt, obliterated at the end of an exhibition, questions the precious object concept. Walter De Maria's mile-long line in the desert, so quickly consumed by nature, questions the act of drawing as a substantive gesture. The cast shadows of Richard Tuttle's wire pieces rely on light as a drawing medium, thus opening to*

speculation the very nature of the line as a given stated on a surface. Reality is questionned by the virtual impossibility of making many of the works offered in Oldenburg's Proposed Colossal Monuments (...). » Paul Cummings, *Curator* (Whitney Museum).

Ce texte m'a paru alors un bon exemple, une explicite admission, même, de la simplicité fondamentale de tant de cet art : un trait caractéristique quelconque illustre "*a point to be made*", terme à terme. Le texte n'exclut pas la possibilité, évidemment, que d'autres caractéristiques de la même œuvre illustrent ou démontrent autre chose, et que ces différents phénomènes jouent et fonctionnent entre eux. Toutefois, cette simplicité, paradoxalement, ce côté c.q.f.d., semble bien une marque de beaucoup d'art moderne, *as opposed to* le fonctionnement multiple, l'appel à toutes les perceptions et la duplicité (au moins) épistémologique de l'art traditionnel.

Autre exemple, l'œuvre de Saul Ostrow at Bykert (*The Pipe*) ─ (v. carnet rouge pour une partie du texte).

Mark Lancaster : «L'usage du temps par tous ces artistes modernes est très mauvais; c'est la faute de John Cage. » W. : « Ça vient aussi de Warhol.»

Augustus Saint Gaudens (1848-1907 – Sherman Monument)

<u>*Diana*</u> (cast), 1928 – original 1890.

Envision this pipe

Picture this pipe

Think of this pipe

Speculate that this is a pipe

Assume that this is a pipe

Believe that this is a pipe

Favour the idea that this is a pipe

Accept that this is a pipe

Trust that this is a pipe

G. & G.

Dark shadow and human bondage Human bondage and dark shadow Dark bondage and human shadow

Reading

Cherry Blossoms (Poses étranges à la George Segal, pas d'expression)

Bad thoughts and broken hearts Bad hearts and broken thoughts

Coming

Wooden Art

Bloody life and dusty corners Bloody corners and dusty life

Corn (?)

Red Boxes 9 x *10 minutes each The Red Sculptures*

« Catholic ?

– Oh yes, certainly : he likes Duchamp a lot. »

« Italian ? Jewish ?

– It's the same thing : they all live on Long Island, don't they ? »

Mercredi 24 mars

Sorti seul vers midi. Problèmes de change : les banques new-yorkaises ne changent l'argent étranger qu'à leur siège. Problèmes de clefs : rentré chercher mon passeport, j'ai fait tomber mes clefs dans l'ascenseur. Déjeuné seul d'un hamburger chez Julius, 10th St. Rencontré David X. et son ami Kevin, du Maine et du Dauphin. Regardé des photos dans la seconde librairie spécialisée. Puis un long moment sur le Pier 42, au bout de la rue. Grand soleil, belle vue. Beaucoup de monde, chiens, bicyclettes, lecteurs. Rencontré en rentrant un étudiant à Columbia « *believe it or not, in* mycology*, to be a bartender* ». Marché avec lui dans Christopher St. Lui ai proposé le numéro d'ici. «Non, je ne prends pas de numéros en ce moment. » A rompu avec son amant, vit chez des amis au

jour le jour, *uptown*. Visage très sexy, un peu dur, pommettes saillantes, hautes, yeux petits, presque bridés, très clairs. Cheveux courts, moustache, poilu, assez petit, bien foutu. – Retrouvé ici W. et Michel P. Été avec eux chez John, au Fifth Avenue Hotel. Fumé. Été ensuite chez Chris Hemphill, fumé encore, bu (du vin blanc avec du Perrier!). Tous les 5 ensuite à une partie + ou - donnée par *Interview*, par arrangement commercial avec le producteur d'un groupe de rock anglais, au sommet du Time-Life Building. Sinistre. Dominante congrès du Rotary à Châtelguyon vers 1958, avec forte minorité pseudo-hippie-rock fin des années 60, + quelques jet-setters égarés ou réquisitionnés (Maxine de La Falaise). Mangé et partis. Une boîte sur la 8e Avenue, jugée par W., John and Chris *fascinante*, mais dont l'intérêt m'échappe. Quelques gigolos, quelques vieux gâteux. Très fatigué. Retourné au Gilded Grape (toujours habillé pour la party warholienne, col cassé, etc.) Pas de show, et trop fatigué pour danser. En sortant, un travelo noir me tient un long discours : *« Who are you ? You look like a star! Where are you from ? Where are you going ? Why don't you take me with you ? I'd just like to see you sleep, you are so beautiful, why don't you take me with you ? What's wrong with me ? »* – Sur suggestion de John, puis de W., été ensuite, avec W., à l'Everhard Sauna (à deux heures du matin). Déçu par la vétusté, saleté. La plupart des gens dorment déjà, dans leur cabine ou dans le "dortoir" central. Personne de vraiment mon genre. Un Noir au corps fantastique, néanmoins, avec un ventre "en tablettes de chocolat", comme dirait Jean-Jacques Asnar, un cul sublime, beau sexe, poilu, avec des poils assez doux, belle tête – danseur peut-être. Nous jouons avec lui dans les couloirs. Excité de voir W. sucer son sexe. Il vient avec nous dans la cabine de W. Nous le léchons, le suçons. W. met sa langue entre ses fesses. Finalement je suis étendu sur le "lit", lui est accroupi au-dessus de moi, W. le baise pendant que je le branle et le caresse. Son sexe n'est pas très dur, il a dû jouir déjà plusieurs fois. Quand W. a joui, le Noir met mon sexe dans son cul (il est assis sur moi, tourné vers moi). Mais je suis trop excité, et fatigué, je jouis presque immédiatement, dans cette position pas particulièrement agréable. Lui n'a pas joui, s'en va, très souriant, très gentil. Nous nous rhabillons et rentrons ici vers trois heures.

Jeudi 25 mars

Très fatigué, peu dormi. Avec W., retrouvé Gilbert & George au Green Street Bar. Ils ont l'air fatigué aussi, George a deux points d'herpès (?) sur la lèvre supérieure, Gilbert des plaques rouges sur tout le visage. Pourtant ils doivent ce jour-là se faire photographier par Warhol pour leur portrait, et nous déjeunons avec eux à la Factory. Été là-bas en taxi. Très beau chauffeur, cheveux longs, très brun, moustache, très beaux bras, mains très sexe, très poilu, l'air d'un acteur de cinéma (non, d'une "découverte" pour le cinéma). Gilbert & George et moi sommes derrière, W. devant avec lui. Il est très souriant et fait la conversation :

« Do you like New York ? »

W. :

« Do you like parties ?

– Yes, I love parties, give me your phone number.

– I will if you give me yours. »

Donc, échange, au pied de la Factory. Très excité par cette histoire qui ressemble à un fantasme réalisé (enfin presque), et dans laquelle je n'ai joué aucun rôle.

Factory. On voit Andy W. tout de suite, qui nous fait entrer dans une grande pièce d'angle (meubles de Jean-Michel Frank, un assez vilain Courbet dans un coin, un buste de Walter Scott en marbre blanc, un autre de Léonard de Vinci, en bois. Une pile de revues, *Vogue* anglais, américains, etc.) – Fred Hughes, costume gris croisé, chemise rose. Chris Hemphill. À travers un petit bureau, on passe dans une salle à manger/salle de conférences dominée par une énorme tête d'élan. Boiseries assez sombres. Sièges de Ruhlmann. Grande toile "préraphaélite australienne" (!). Affiche de ...? Des boîtes blanches de traiteur, sans aucune inscription, sont disposées à intervalles réguliers sur une desserte : ce sont les déjeuners de chacun des convives. Ils consisteront en une salade mélangée autour d'un avocat farci aux œufs.

Gilbert & George sont assez silencieux au début mais, le gin-tonic aidant, ils se détendent et bavardent assez gaiement. Je suis à la gauche de Warhol, mais n'échange pratiquement pas un mot avec lui, comme d'habitude. G. & G. sont côte à côte à sa droite. Avant de passer à table, la conversation a porté sur les nouvelles boîtes, en particulier "The Toilet", qui intéresse beaucoup G. & G., de même qu'une fille anglaise qui travaille à la Factory, *Something or other* Guinness. Elle a le teint blanc et rose de sa race, et surtout la prononciation de son pays, ce qui, en Amérique et parmi les Américains, a toujours l'air extraordinairement théâtral, d'une comédie. Il est question des "skinheads". Fred Hughes est assis en face de W., parle peu, a l'air légèrement désapprobateur, comme d'habitude. Bob Colacello est là aussi, mais ne déjeune pas avec nous, je crois. On parle aussi de la soirée de la veille, qui semble-t-il était plus gaie sur la fin; des Tuileries, de notre aventure de novembre ou décembre dernier (ce qui mène aux skinheads).

Après le déjeuner, Chris Hemphill me fait faire un tour de la Factory ; il y a un mois ou deux, il y a de même piloté Robbe-Grillet, qui ensuite a fait visiter les lieux à Catherine selon le même itinéraire, en parodiant Chris. Toiles récentes, *Chiens*, *Chats*, *Faucilles et Marteaux*. Un homme et une femme font des photographies dans un coin. Retour dans la pièce d'angle (qui est d'ailleurs arrondie). Warhol est en train de photographier Gilbert, précisément dans un angle (obtus) entre deux fenêtres. George et moi, assis au bord d'une autre fenêtre, parlons du chauffeur de taxi. Nombreuses photos sont prises. Gilbert en signe une. Puis c'est le tour de George. Gilbert et moi, sur un canapé, feuilletons ensemble un reportage de la revue d'architecture de Yale, je crois, sur la maison de verre de la rue Saint-Guillaume. Tandis que Warhol photographie d'assez près ses "modèles", quelqu'un d'autre, de plus loin, photographie ensemble, l'artiste et son modèle. Pendant ce temps Christopher Wyett, le fils d'Andrew, dessine Warhol. Gilbert me confie que « George est très difficile à photographier». L'un et l'autre ont pris des poses très posées, deux doigts au menton et ce genre de choses (ou les mains jointes devant la bouche). George signe aussi l'un des quarante polaroïds, ou à peu près, qui ont été faits. Après quoi tous deux doivent partir, parce que la

préparation de leur “sculpture” dure une heure et demie, et qu’il est déjà presque cinq heures.

Nous sortons avec eux et marchons en leur compagnie jusqu’à Washington Square. W., ensuite, cherche des jeans dans 8th St., puis nous suivons Christopher St. jusqu’au *bookshop* de Hudson St. Un mec très sexe dans une cabine, pas très beau, début de moustache, le sexe très apparent sous le jeans, que je touche. J’entre à moitié, il veut fermer la porte derrière moi, mais W. n’a pas l’air très enthousiaste et je pars avec lui. W. a ensuite des regrets d’avoir interrompu les opérations, et je retourne seul à la "librairie” ; mais la cabine du mec en question est fermée, et plus tard je l’en vois sortir avec quelqu’un d’autre, et partir aussitôt. Personne d’autre. Je retrouve W. au Fifth Avenue Hotel, chez John qui n’est pas là. Nous regardons des revues pédés, ce qui nous excite. Je ressors et retourne au même endroit, puis jusqu’à la rivière. Au retour, dans Hudson St., dragué par un jeune Noir très beau, visage très fin, profil de Néfertiti, fine moustache, très chic (physiquement), pas du tout excitant; et par un Eurasien très insistant, très gentil, encore moins sexy. Au bookshop, touché un blond poilu qui a des boutons dans le dos. Rentré au 5th Av. Hotel. Puis je vais jusqu’au 420 W. Broadway, non sans rencontrer R. Rosenblum qui m’annonce que Gilbert s’est évanoui à la fin de la *Red Sculpture*, et que tout le monde a cru que ça faisait partie de la “pièce”. George lui a tendu un bras raide, statuesque à souhait [*G. & G. et les accidents…*]. Je ne les vois pas, et leur laisse par John un message, «nous téléphoner» (W. est toujours à “l’hôtel”). Rentré à la maison où Jane est en train de donner une petite party. Un homme dans la quarantaine, très beau, avec qui je parle de Barthes et de Butor, dont il admire les textes sur Mondrian et Rothko. Bob Rosenblum, une fille, Craig X., un éditeur. Ils vont tous dîner ensemble. Arrivent W. et John. Fumons un joint. Puis marchons jusque chez Julius pour un hamburger. John *stone*, très bruyant et obscène. Il veut aller prendre de la cocaïne chez Norman, qui n’est pas là. Nous marchons jusque chez Carlton, qui n’est pas là non plus. Puis allons tous les trois, en taxi, jusqu’au Strap, à l’angle de la 18e rue et de la 10e Avenue (?).

Peu de monde autour du bar, genre “La Villette”. On vous fait avec un tampon une marque sur la main qui vous permet d’entrer ensuite dans

l'arrière-salle, très sombre. Grande presse, là, et beaucoup de tripotages. Trois petites pièces latérales, dont deux sont totalement obscures, sont pleines de gens à pouvoir à peine y bouger. Personne de très appétissant, on touche des chairs molles, des fesses flasques, des ventres de buveurs de bière, et on se demande sur quoi on marche (ces pièces-là sont plus ou moins des toilettes, si tant est que ce que l'on peut distinguer ou sentir, ici ou là, ce soient bien des cuvettes de chiottes, comme je le suppose). W. et moi baisons un type très moyen, moustachu, qui a le mérite d'adorer ça, et de le faire savoir. Comme il ne m'excite pas outre mesure, j'arrive à l'enculer très longtemps et très bien, tantôt lentement en le serrant entre mes bras, tantôt très vite et très fort, au rythme de la musique, en m'agrippant à ses épaules tandis qu'il creuse les reins. C'est en fait très excitant parce que ce ne l'est pas tellement. Plus tard, on voit, et je touche un type superbe, très poilu, très bien foutu, pectoraux saillants, trente ans ou plus. Mais il ne bouge pas, me touche un peu, s'en va. W. et moi baisons de nouveau deux autres types. J'ai pour voisin, ce faisant, quelqu'un qui a une assez belle gueule, un corps sans intérêt, trop maigre, et un très beau sexe, lourd et large, assez court, que je suce en baisant et auquel finalement je laisse la place. W. jouit de nouveau, avec un barbu. Moi non, car il est fatigué et veut partir. Rentrons vers trois heures. Il me semble que j'ai aperçu dans la première pièce l'étudiant de Columbia, mais il avait les cheveux plus courts et ne paraissait pas me reconnaître. Ce n'était peut-être pas lui. (Non, certainement pas.)

Vendredi 26 mars

Réveillé encore assez tôt, resté à la maison, notant tout ce qui précède. Tour à pied, puis métro jusqu'à la 86e rue, retrouvé au Guggenheim W., qui était avec John dans le studio de Horst. Vu avec lui l'exposition de dessins américains : trois générations d'avant-garde, de Joseph Stella à Frank Stella. Chaque artiste a une pièce, ou plutôt une section de la galerie, ou une demi-pièce. La série s'achève sur Johns, Rauschenberg, Twombly, Lichtenstein, Oldenburg (un très beau dessin pour un "*plug*"),

Warhol. Plusieurs Kelly, aussi. *Diana*, de Litchenstein, à Mrs. Leo Castelli. Deux folles françaises, la trentaine banlieusarde, stupéfaits et indignés, en particulier par les Twombly : « C'est des trucs de gosses », comme d'habitude. Un colosse avec une fille, pantalon à bretelles, T-shirt, épaules de déménageur, biceps comme mes cuisses, pas beau, assez sexy, poilu, un peu vaguement folle, drague quand elle ne regarde pas, et même me fait de la langue une claire proposition. Nous le revoyons ensuite sur la 5e avenue, mais il ne regarde plus, ou bien il ne nous a pas vus. Tué un moment dans une librairie, à feuilleter un gros livre sur les châteaux américains et les maisons châtellisées (*castellized*), puis un recueil de documents photographiques sur l'Allemagne hitlérienne. Été de là chez Fred Hughes, qui habite l'ancienne maison de Warhol sur Lexington avenue, vers la 89e rue. Petite maison toute en hauteur, très anglaise, très vieille dame, meubles américains anciens, énormes fauteuils des années 30, ou 40, recouverts de satin gris, et petites toiles de Warhol un peu partout : un *Jackie*, un *Marilyn* doré rond, qui a l'air d'un objet kitsch 1960, etc., tous paraissant très étranges dans ce contexte, provisoires, *spaesati*. Que dans ce domaine comme dans tous les autres importe avant tout la question du locuteur : ce qui donne à cette maison son caractère, c'est qu'elle est celle d'un jeune dandy new-yorkais en 1976 ; résidence d'une vieille dame anglaise ou américaine, elle serait banale, et un peu triste (et les Warhols alors inexplicables, bien entendu). Les lits à "posters" sont un peu emphatiques. Fred très aimable, intéressant à regarder bouger. Dom Pérignon. Il doit dîner avec la comtesse Paley et je ne sais plus qui d'autre. Grande toile turque, ou persane, achetée pour rien, paraît-il, et qu'il est obligé de revendre, une fortune, «pour le film» (*Bad*?). Rentrons ensuite à la maison. W. appelle le chauffeur de taxi, qui est d'accord pour venir à une party jeudi soir, avec un(e) ou deux ami(e)s (en anglais on ne peut pas savoir). Puis arrive Gail, avec qui nous devons dîner. Fumons. Elle demande ce que nous avons fait depuis que nous sommes arrivés à New York, trouve que c'est peu. « Ce n'est pas comme la dernière fois, dit-elle à W. Mais évidemment tu étais seul… » Elle a couché avec W., et amène ça délicatement dans la conversation, sans que personne lui ait rien demandé. Je marche avec eux jusqu'au 1 Fifth avenue, puis rentre ici seul. Dîne seul, puis lis *Bouvard et Pécuchet*.

LOCUTEUR. Des trucs du genre : «la question du locuteur est au centre de la modernité ». Bouvard et Pécuchet, Duchamp, Warhol, Gilbert & George. – Qui parle là, où, quand, avec quel degré de sérieux?

Effet cumulatif de la richesse, dans tous les domaines. Par exemple, celui de "l'esprit". Si untel passe pour *a wit*, chacun examinera chacun de ses mots, chacune de ses phrases, pour découvrir en quoi ils sont drôles, dans quelle lumière ils sont spirituels et comiquement chargés de sens, étant acquis qu'étant de lui ils le sont forcément. On n'a pas trop de mal à trouver, en général; quitte à créer, pour y parvenir, des éclairages artificiels savants.

CONTEXTE. À la question du locuteur est liée évidemment, estime-t-il, celle, ambiguë, du *contexte*. Valeur positive pour Duchamp, très négative pour les modernistes français littéraires des années 50 et 60, en lutte contre la critique officielle, biographique et autre (Barthes contre le contexte, voir textes, Ricardou idem). Dans cette deuxième perspective tout ce qui est extérieur à l'objet, au texte, attente à son être-là, le menace dans son indépendance : on doit l'ignorer, n'en tenir aucun compte. Raisons stratégiques évidentes de cette position réductrice, qui vient en fait d'une surestimation, historiquement explicable, continue-t-il, du contexte, dont les tenants mécanistes espéraient absurdement qu'il apporterait un dernier mot sur le texte, l'expliquerait sans reste (« L'étude de la correspondance de Machin-Chose montre sans aucun doute possible que ce qu'il a voulu dire ici, c'est que...»). Mais cette menace est complètement dépassée aujourd'hui, et ceux qui prétendent le contraire s'amusent à se faire peur. – Réducteur/ séducteur – Le contexte n'apporte jamais le dernier mot sur un texte. Il veille au contraire à ce que celui-ci ne soit pas, en lui-même, un dernier mot. Il est un facteur de polysémie. Il est d'ailleurs multiple, fuyant, fluide, éternellement contestable, sans cesse remis en cause. Il ne saurait être réducteur; il n'en a pas la force, et ce n'est pas dans sa nature. «Tout savoir refusé est un obscurantisme» (R. C.?).

« ...pour Bouvard et Pécuchet, tout devint phallus. »

Samedi 27 mars

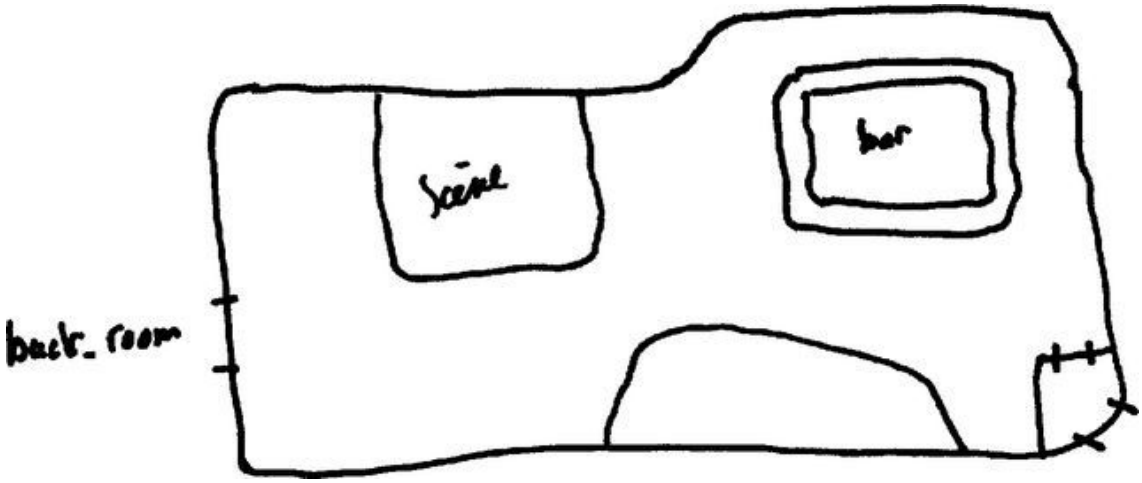
Levé tard. Sorti tard, après une longue discussion av. W. – Été av. lui ds plusieurs galeries : Sperone, Westwater & Fisher, dans Greene St., exp. On Karawa (v. carnet rouge). Vu aussi là des reproductions de Gilbert & George (*postcards*), et des pièces d'Hanne Darboven. *Chicken sandw*. en face du 420 W. Br. "*The Kitchen*", ds Broome Street. Vidéos de W. Wegman. Rencontré Paul Walter. Regardé av. lui des dessins de Wegman. Retourné ensuite à O. K. Harris (ils ont changé l'accrochage). Vu un beau dessin de Tw. *in the back room*. – Americana (*quilts, pottery*). Retourné ensuite à 420 et revu, assis cette fois, *The Red Sculpture*. Warhol n'est pas venu. Mel Bochner, William Wegman (beaux bras). Norman. G. & G. : rapport plus étroit et plus constant entre le texte et leurs attitudes que perçu d'abord. Rapport d'ailleurs totalement conventionnel. CONTEXTE LIMITÉ (*rest of their work* ; voir carnet rouge pour autre exemple, l'imaginaire unique Tw.). Rentré à la maison av. W. Puis été av. lui chez John, Fifth Av. Hotel. Vu des photographies de Tw. par Horst. Été ensuite chez Norman, qui était la veille à un concert de David Bowie au Felter Forum, Madison Sq. Gardens (?). Fumé, cocaïne. Il prépare de petits paquets de plastique. Il paraît que j'ai une touche avec lui. Retourné à l'Hotel. Arrivée de G. & G. et d'Ealan. W. et moi mangeons un steak sur place. Puis sous la houlette de John, nous allons à *The Anvil*.

Des garçons nus, ou en voie de l'être, dansent sur un long bar carré. Sur une petite scène adjacente, d'autres, un par un, accomplissent diverses opérations ou démonstrations corporelles, entre danse, *body art* et *porn* (plus *body art* que *porn*, malheureusement – tout ça péniblement "érotique", cette vieille barbe). Quand nous arrivons c'est un grand Noir très bien monté qui joue, ou "travaille", avec deux grosses bougies rouges. Il se verse, tout en dansant, de la cire brûlante sur la langue, puis sur tout le corps. Sans perdre le rythme il pisse dans une bouteille de bière. Puis il verse la cire sur son sexe, jusqu'à l'en couvrir entièrement,

spécialement le bout, et lui donner l'air d'une pétrification de Sainte-Alyre, à Clermont (cf. aussi *B. et P.*).

Nous tombons sur John Turner, de Texarcana, l'immense "assistant photographe" rencontré jadis aux Tuileries, qui m'avait emmené au Continental (l'hôtel, *not* le sauna) et dont le job consiste, entre autres choses, à sucer la bite des modèles pour la faire paraître plus à son avantage, sur les clichés; et sur le petit Armando, l'Italo-Américain rencontré lui au Bronx, un soir (nuit passée av. lui dans la voiture d'un Anglais, avec l'Anglais, tout autour de Paris il y a deux ans. Nous nous étions retrouvés au petit matin devant les grilles de Bagatelle, je ne sais pas trop comment ni pourquoi. Puis nous avions quitté l'Anglais, très gentil, et déjà nous nous étions nous-mêmes séparés quand il m'avait couru après et invité chez lui, dans une tour du XIXe arr., très loin, où il louait une chambre chez une fille juive qui voulait qu'il la baise, désapprouvait sa vie et n'était jamais là dans la journée. Et je l'avais baisé et c'était assez excitant. Après quoi il passait tjs chez moi l'après-midi. Puis il a eu une liaison avec un Franco-Anglo-Américano-Brésilien, ou je ne sais quoi, qui travaillait comme barman à l'Alcazar. Il regrette ce type, mais surtout Paris, il "n'a rien fait" depuis 6 mois, sauf là, à l'*Anvil*, sur place).

Il y a aussi une back-room, très pleine et très active, et une back-back-room où l'on ne peut pas bouger tellement il y a de monde et où l'on ne voit rien. Caresse puis baise un blond moustachu, très poilu, à lunettes genre étudiant, il me semble (par reconstitution à la Cuvier, à partir des lunettes, sans doute), debout évidemment. W. aussi. Armando est tout près, se laisse toucher, caresser, lécher, embrasser, mais ne veut pas se faire baiser et d'ailleurs il joue av. quelqu'un d'autre. Pendant ce temps, sur la petite scène carrée, quelqu'un se fait fistfucker ss les yeux de G. & G. – Moi je ne le vois pas.



Allons ensuite en taxi jusque chez Carlton, où il y a une petite party – des modèles, surtout – et une forte odeur de hasch. Il nous donne le numéro de sa carte de membre du Flamingo's, sur Broadway, mais pas sa carte elle-même, ce qui fait qu'on ne peut pas y entrer, plus tard. Ealan rentre alors se coucher. W., G. & G., John et moi allons donc seuls au Toilet, au quatrième étage d'un immeuble entre les camions qui débitent de tous les côtés des bœufs entiers qu'on voit passer sur des épaules couvertes de sang. Là-haut, beaucoup de monde.

En sortant de l'ascenseur, après le vestiaire, on entre dans une très grande salle dont le centre est presque vide. Une estrade en occupe le fond, où il y a un vieux sommier et un matelas. Au fond à droite, un recoin est occupé par deux billards où des types jouent paisiblement. Quelques marches font accéder à une pièce assez petite, elle, en revanche, dont la gauche est occupée par des chiottes à la turque, un urinoir à la Duchamp, une baignoire à l'ancienne. Chaque fois que quelqu'un se présente là pour pisser, quelqu'un d'autre se précipite pour ne pas rater la "douche d'or". Un garçon très jeune reste allongé des heures dans la baignoire, d'où l'urine ne s'écoule pas. Quelqu'un est accroupi sur le bord de la cuvette des chiottes, les jambes de part et d'autre de quelqu'un d'autre, sur qui il chie. Puis le premier se retourne et se fait lécher le cul par le deuxième, pour nettoyer peut-être. On touche là des corps et des vêtements couverts d'urine chaude mélangée de foutre, de bière et de sueur (il fait très chaud).

À la suite de cette pièce, une autre est occupée presque entièrement par une petite estrade où des volontaires, pas des professionnels cette fois,

jouent une longue scène sadomaso. Le sadique est assez butch, le maso a quarante ans, son corps est plus ou moins effondré, son visage pitoyable. Le sadique parle tout le temps tout en passant sur les fesses et le dos de l'autre un instrument étrange, arrondi, qui a l'air d'une espèce de râpe, relativement solide mais qui peut aussi être utilisé comme un fouet, étant sans doute en cuir épais, dans lequel ont été passés des cercles de fer. Le mot *Yeah* rythme son discours :

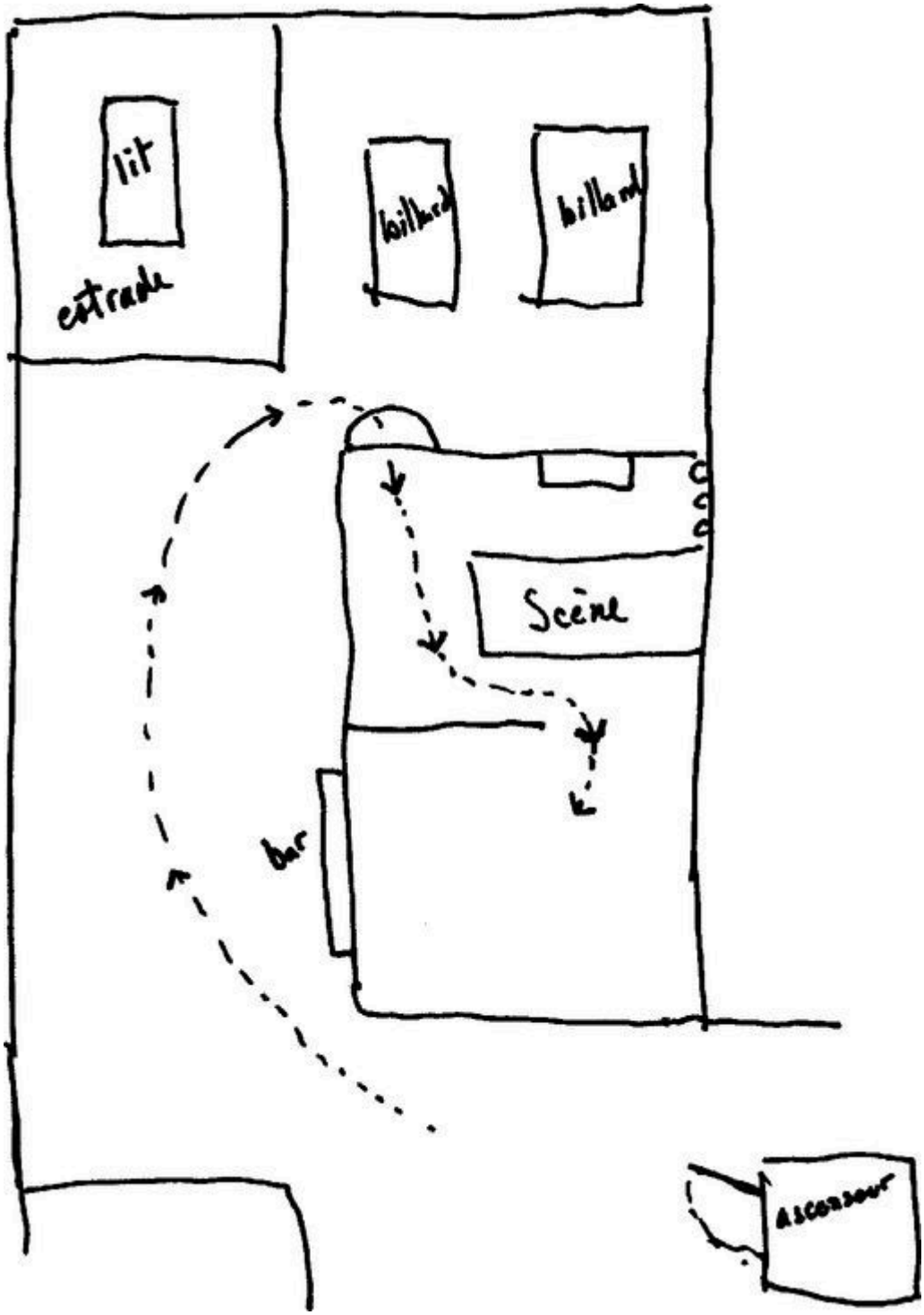
« Tu vas être mieux que d'habitude, ce soir, *yeah*? Je veux pas d'amateurs, hein! Tu comprends ça, connard, que j'veux pas d'amateurs? *Yeah*? Tu l'comprends, trou du cul ? *Yeah*? Dis-le qu'tu l'comprends ? Putain tu vas le dire, oui ou merde? Mieux qu'ça ! Et tu vas vraiment faire tout ce que je t'ordonnerai? *Yeah*? *Yeah*? Qu'est-ce que tu dis ? Mais qu'est-ce qu'elle dit cette loque ? Vous entendez, vous? Vous entendez c'que dit ce déchet? Plus fort, j'entends pas! Répète! Plus fort, bon dieu, mais c'est quoi cette putain de façon de parler? J'entends rien », etc.!

Ils s'embrassent quand même de temps en temps, mais les baisers s'achèvent sur des crachats et des coups. Je ne suis pas la représentation du début à la fin. À un moment, le maso est accroché par les bras à une poutre de fer, mais le plafond est bas et son corps n'est pas détaché du sol à cause de la hauteur de l'estrade, les jambes sont pliées, on dirait une Déposition. La préparation pour lui introduire le poing dans le cul est longue, et l'affaire, paraît-il, n'arrivera jamais à terme. L'un ni l'autre protagoniste n'a d'érection. « À un moment, dans la lumière blafarde et la fumée, ce pauvre corps ballonné, flétri, accroché, etc., et ce visage misérable semblent représenter tout le malheur du monde. » On pourrait dire ça. On pourrait écrire ça. Un type qui ne serait pas exactement moi, pas exactement moi à ce moment précis pourrait sans doute écrire cela. (Ou bien c'est le type qui n'est pas entièrement moi, au contraire, qui est en train d'écrire ceci…)

Plus tard un troisième personnage se joint aux deux premiers, sans que j'arrive à distinguer de quel côté il se situe. Encore plus tard, les deux du début sont assis par terre et se parlent à voix basse, le bras du sadique sur l'épaule de l'autre.

La dernière pièce, enfin, est toute en longueur et pleine de monde. John m'a donné encore de la poudre blanche. Je ne me souviens plus très

bien de ce qui d'abord se passe là. On distingue mal les corps, les visages. Quelques mecs assez excitants toutefois. Nous marchons, faisons des tours et des tours. John a rencontré quelqu'un qu'il avait rencontré déjà il y a des années, au début de ses relations avec Raoul, et qui l'avait beaucoup touché. Gilbert est assis sur la plus grande estrade, celle de la première pièce. George est en conversation avec un Noir barbu.



Rencontré, dans la pièce des chiottes, un petit mec mince, très musclé, très poilu, la trentaine, portant une casquette pour dissimuler un début de calvitie. W., puis moi, le baisons, moi assez longtemps tandis qu'il suce la bite d'un autre type assez sexy aussi, grand, poilu, bien foutu, que je caresse par-dessus lui. À peine ai-je joui qu'il veut recommencer. Je ne

pourrai pas avant un moment. Je lui dis que je suis avec des amis, que je dois aller voir ce qu'ils veulent faire, et est-ce qu'il veut aller ailleurs avec nous? Je retrouve les autres, essaie de décider avec eux de ce qu'on va faire, ce qui prend un moment car il en manque tjs un, et quand je reviens le petit musclé s'est perdu dans la foule et je ne le retrouverai pas. Je caresse alors un garçon très jeune, torse nu, assez beau, très bien foutu avec quelques poils courts, soyeux, sur des pectoraux ronds saillants, et un sexe lourd que je sors de sa braguette et suce un moment. Beaucoup de gens sont autour de lui, mais il ne fait rien pour personne. Il a même les mains derrière le dos, sauf quelquefois dans mes cheveux pour m'encourager. Plus tard, il me sourit, me met l'avant-bras autour des reins, mais d'évidence il veut être prié, ce qui ne m'intéresse pas beaucoup. C'est à ces moments-là que passant autour de la petite scène je vois par fragments les épisodes rapportés plus haut. Plus grande conscience du temps.

Tout à fait au fond de la dernière pièce il y a un mec barbu, très baraqué, pas tout à fait assez mince, très poilu, avec des pectoraux de bûcheron et d'ailleurs une chemise à carreaux, un sexe assez petit que je suce un moment. W. aussi le touche, mais il ne semble pas s'intéresser à lui. Il ne fait pas grand-chose pour moi non plus, d'ailleurs, m'embrasse et me branle, ainsi que deux ou trois autres, mais je suis tellement excité par lui que je jouis en me branlant moi-même, devant lui.

La soirée se prolonge interminablement car chaque fois que nous sommes près de partir il manque quelqu'un qu'il faut aller chercher, et alors le chercheur se perd, découvre des types nouveaux, s'excite une fois de plus. Encore dans la dernière pièce un garçon assez jeune, moustachu, aux cheveux bouclés, mince, un peu poilu, qui ne bande pas, l'air gentil et d'un étudiant, me caresse, arrive à m'exciter, et me fait une pipe pendant des heures car vraiment je ne suis plus au sommet de ma forme. W. non loin de là baise un mec en T-shirt blanc, cheveux courts, très musclé. Mon type, décidé à m'exciter à tout prix, monte et descend le long de mon corps, m'embrasse, finalement me passe la langue sur la poitrine, me lèche le ventre, ce qui m'excite assez pour que finalement je lui jouisse dans la bouche. Gilbert est alors parti, George a disparu, John aussi. W. et moi sortons par l'escalier (l'ascenseur est arrêté) dans le petit

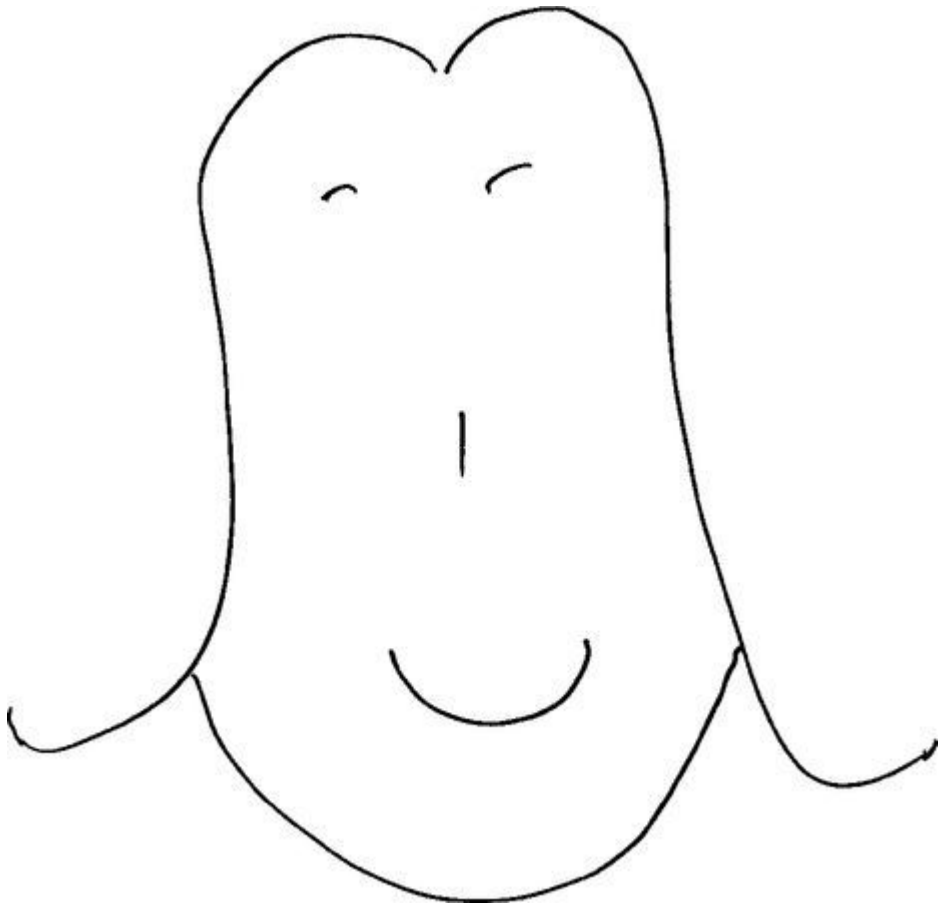
matin d'un dimanche plein de soleil. Toutes les maisons de ce quartier d'entrepôts, rouges, assez basses, ont l'air de sortir d'une toile de Hopper. J'aurais voulu marcher dans le soleil, mais nous prenons un taxi et rentrons à la maison par des quartiers que je ne connais pas, le long de rues presque sinueuses où je reconnais et remarque seulement le nom de Charles Street. Au milieu de la nuit, c'est-à-dire vers midi, W. me baise avec des poppers dans le nez et je jouis pour la cinquième fois – tandis qu'inspiré sans doute par le Toilet il me crache dessus.

Sperone, Westwater & Fisher, dans Greene St., exp. On Kawara, *Date Paintings*, since 1966.

«The Kitchen», Broome Street, Wegman – 2 Couples, 4 Profiles, 2 nez en trompette, 2 nez aquilins, dessinés comme les enfants.

Cold Wealthy Family, 3 towers, petits ponts entre elles, allées qui les joignent.

Woman with 2 hairs



Américains. Absence du garde-fou d'une certaine tradition (esthétique, culturelle, sociale, etc.). D'où l'incroyable invention dans la vulgarité. *Anything goes*. → W. Broadway un samedi après-midi. Cet art d'avant-garde beaucoup plus d'avant-garde que celui d'Europe semble totalement accepté par bourgeois et petits-bourgeois en promenade familiale, mouflets *and all* : est-ce que ce n'est pas parce qu'il y a moins de résistance d'une culture solidement installée? Rien ne les étonne parce qu'ils n'ont pas de références, pas de termes de comparaison. On leur dit que c'est ça l'art, la culture (et accessoirement "le chic", le "glamoureux", le *socially rewarding*) – ils n'ont pas dans leur propre culture de raisons d'en douter.

En sens inverse, opinion souvent soutenue en France : « Bon pour les Américains...» (art Sonnabend, etc.).

Paul W. Autre exemple de l'art contemporain comme pur discours et comme "moyen d'arriver", ou plus exactement de s'introduire dans les milieux considérés comme *socially desirable*, amusants, distrayants, glamoureux, etc. Riche bourgeois homosexuel, gros, laid, *akward*, *names dropper* au dernier degré, veut à tout prix appartenir au "monde de l'art" en tant qu'il est le monde à la mode, la "jet-set", etc. S'était passionné jusque là pour l'art indien, dont il avait réuni une très belle collection qui ne l'a mené qu'à d'ennuyeuses réunions de spécialistes et aux avances intéressées des conservateurs de sections marginales des grands musées. Art contemporain *much more rewarding socially*. Saute donc de ceci à cela, tt à fait comme John A. saute de Giacometti (qu'il devait à la fréquentation de James Lord) à Warhol ou Twombly (qu'il doit à la fréquentation de W. (comme moi)). Chez Paul W., phase intermédiaire (et instrument de la transition), la photographie : "*vintage*", voyageurs en Inde 1850-1870 (magnifique) → Mapplethorpe (coup double : *socially* & *sexually* – modèles, milieu de beaux garçons, etc.).

Erreur serait évdmnt de croire que ces gens-là ne sont pas *sincères* (c'est la sincérité qui n'est pas sincère).

Tt de même, tt ça est allé un peu vite, chez P. W. (John Ab. est beaucoup plus intelligent, plus jeune, plus sûr de lui (ça oui, et mm. trop (au moins superfclmnt.)), et puis il y avait moins de chemin à faire). S'inquiète en perm. de sa maîtrise des codes, de sa prononciation correcte des noms, de sa maîtrise des valeurs, craint des renversements subits dont on ne lui aurait pas encore fait part («Mais Richard Serra, ça ne serait pas mieux que Robert Morris, par hasard?»). S'intéresse surtout à l'art contemporain qui a des ramifications avec le jet-set, les milliardaites, le M.O.M.A., les *trustees* des grands musées. *Warhol ideal under that respect*. Ce qui est curieux c'est que tout cela semble n'avoir eu aucune espèce d'effet sur le reste de sa personnalité (façon incroyablement vulgaire de s'habiller, par ex.). Dîné seul av. lui. Voulait surtout des rensnts sur les uns et les autres, la Factory, etc. La vie sexuelle de Fred Hughes – *could not oblige*.

Sa fortune. Ses repas.

Opinions politiques du “jet-set”. “Libéralisme”, en général (à l’américaine : *liberals*). N’importe quelle société qui ménage les milliardaires. Comme ils n’ont aucune idée du système qui permet qu’il y ait des milliardaires, ils sont sans doute favorables à une amélioration matérielle sensible du mode de vie des ouvriers. Ou bien ils sont + intell. que la droite tradit. et voient dans le libéralisme la plus solide garantie pour la solidité de cette société. Le débat politique affleure à peine dans les conversations et quand il le fait il est complètement débile (personnalités, paradoxes, généralités sur les races, etc.).

« *Marxism is for teen-agers* » (développer en épousant cette thèse).

Psychologie des âges, des peuples.

Les fonctions annexes de tout discours. Deux mecs qui veulent savoir chacun si l’autre est pédé. – Affirmation sociale (Frank K. et son adresse).

Life of Gilbert. Dolomites, etc. *Why London ?*

Life of George. Famille, mystère.

N.Y., 1976 : artiste américain en tenue d’“artiste américain à Paris” dans les années 50, béret, col de chemise aux trois quarts relevé, etc. Imitation de l’artiste américain à Paris dans les années 50 (qui croyait imiter le Français, ou l’artiste français)? Ou bien imitation directe du Français, ou de l’artiste français ? Ou simple bêtise (pas incompt.) ? Pour en savoir plus il faudrait connaître le type.

On Karawa. Les “pièces” elles-mêmes doivent être complétées par une documentation (c’est d’ailleurs le cas). Peinte à tel jour, à tel endroit – Pour + de détails on peut consulter doc., “The Journals”, in the back-room. Sens toujours *ailleurs*, en dehors.

Retour donc à :

1/ la détermination minimale de l'artiste (qui établit un "contexte étroit" (v. Cerisy) indispensable à l'existence même de son œuvre) (prendre le plus beau Twombly de la terre, imaginer qu'il est *la seule œuvre de cet artiste*, qu'est-ce qu'il en reste ? (↔ Titien, Guerchin, Salvator Rosa, etc.))

2/ l'acceptation du "consommateur" (marchand, critique, collectionneur, public – doit reconnaître le "contexte étroit" (la "démarche"), sans quoi il n'y a rien. Œuvre prend donc son prix, son sens, son existence même, d'un extérieur (d'un *consentement*)).

Thinnest book on earth :

Heterosexual Guide to Greenwich Village

Who's Who in Porto Rico

"Victor Hugo", "*window dresser*" colombien, amant de Halston, et inventeur du "*gay look of the 70's*" (décrire). *The ultimate moustache*. Chemise à carreaux, etc. Retour à l'image mise au point par Kerouac vers 1950, qui serait parfaitement à la mode auj.

Adapter des phrases de *B. et P.*

Factory : Durand (affiche)

W. W. has sexy arms (and a nice shirt).

Journal en styles divers, citationnels, fluides : ex. la tempête chez Norman en style hyper romantico-lyrique, nuages, trombes, ciel lavé, etc.

Bob Colacello a peur d'aller chez Norman, "endroit trop notoire".

Dimanche 28 mars

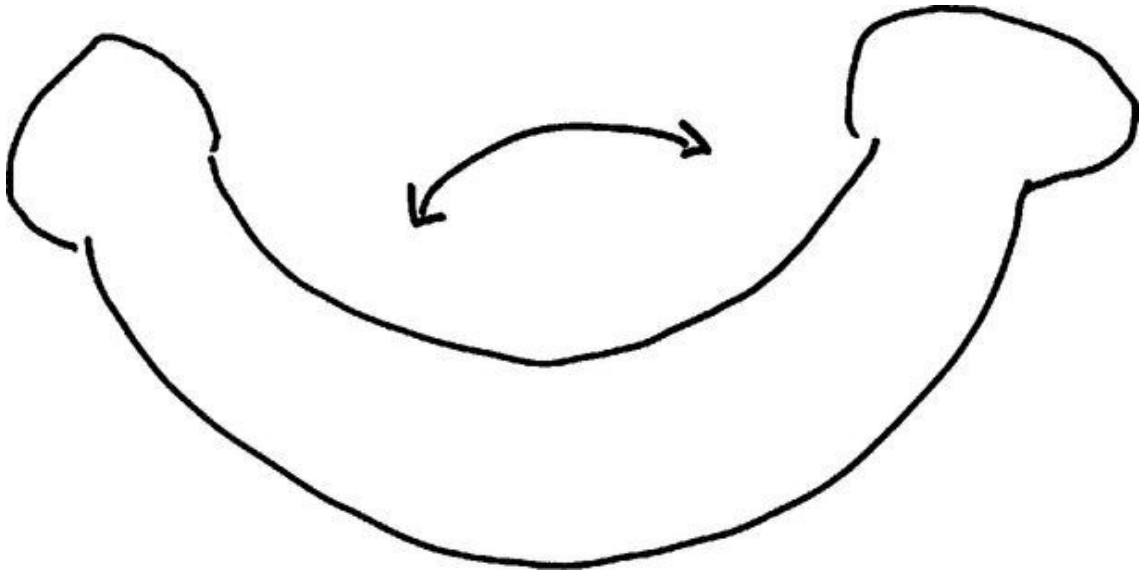
Levé vers quatre heures de l'après-midi. Avec W. et Chris H., été voir Paul Walter *uptown*, *near* Gracie Square (Park ?). La vue : le fleuve, l'hôpital psychiatrique, ex-Welfare Island, un pont, Queens. 5 collections : art indien, art contemporain, (un dessin de Sol LeWitt, très "précieux", un dessin de Brice Marden, un autre de Mel Bochner, le reste plus erratique); une collection de photographies : une vue de Venise de Stieglitz, une autre de Steichen, plusieurs "Blanquart et Evrard", deux Margaret Bourke-White (ouvrier soviétique), plusieurs Cecil Beaton, deux ou trois Nadar (George Sand), un Du Camp, etc.

Il y a là Andrew de Goat. Nous parlons de nos expéditions de la nuit précédente. Rentrés à la maison en métro av. Andrew de Goat, qui habite à côté. Ressortis av. W. et M. pour aller dîner, à pied, chez Bob Rosenblum, ds Brdw., en face d'une église : Jane, et une autre fille juive, très drôle, qui après qu'on a tous fumé parle de la masturbation. * Fumé *. Tout le début du dîner se passe autour des sujets les plus répugnants qu'on puisse trouver, l'émergence éventuelle de "*vomit freaks*", par ex. – Ensuite la 2e fille tape à coups redoublés sur Jack Lisfveld, avec qui elle travaille pour *Artforum*, qui lui vole sa secrétaire et étale son français impeccable devant tout le monde. Appartement : *Orange Flag* de Johns, toiles classiques, *modern kitsch*, "*Eat dem tatters*" au-dessus de la table, horrible. Dîner lui-même très cuisiné, aucun goût : sorte de gelée d'avocats et de crevettes, en anneau; stew dans une sauce blafarde, sans consistance aucune. Tarte aux fraises sur une couche intermédiaire de custard, sans saveur.

[La cuisine comme langage ignoré, mais qu'on prétend connaître (et surtout qu'on <u>croit</u> connaître – très fréquent). Un des domaines où les gens s'abusent le plus, on ne sait pas pourquoi. Moi je n'y connais rien, mais je sais reconnaître mes frères qui n'y connaissent rien non plus, et je suis surpris de voir à quel point ils peuvent s'illusionner sur leur compétence en ce langage-là. Coexistence étonnante et fréquente de cette ignorance-là avec une grande sensibilité dans d'autres domaines (par ex. un œil incroyable pour distinguer non seulement une croûte d'un chef-

d'œuvre, mais aussi un bon tableau d'un *très bon* tableau; et, en même temps, ne se rendent pas compte qu'un plat est non pas *immangeable* (il n'a aucune raison d'être immangeable, il n'est rien) mais inqualifiable (seulement *nommable* – un nom pur, rien qu'un nom, sans adjectifs possibles). Comparaison avec ceux qui s'en foutent (moi, dans une certaine mesure), ce qui n'est pas du tout le cas, ici, etc. Livres de cuisine partout, français de cuisine, etc. : on mange des mots.]

Été ensuite avec W. chez John où l'on retrouve G. and G. et Antonio. G. and G. vont se coucher, on parle longuement av. Antonio, puis W. et John et moi sortons et allons d'abord à l'Anvil, où je peux voir le spectacle mieux que la veille. Les go-go boys à droite. À gauche un garçon musclé, petit, assez poilu, plutôt laid, av. un menton très accusé, prend dans le cul un double dildo



qui disparaît entièrement, puis qu'il fait réapparaître plusieurs fois avant de le faire sortir tout à fait. Ou bien si c'est la première fois qu'on est allés là (mes souvenirs s'embrouillent un peu) qu'il a pris dans le cul un poing et l'avant-bras tout entier d'un autre mec assez laid mais assez sexy, et ça m'excite assez, non pas la chose en elle-même, très mécanique, très industrielle, mais ces deux mecs plutôt butch qui pour une fois ont au moins l'air de s'amuser, bien que le premier ne bande pas (l'autre est habillé) ? On voit les peaux de l'intérieur du cul, mauves, roses, violettes (très Tw.), qui sortent et se déplacent avec les mouvements de l'avant-bras. Après le double dildo le même mec prend

dans le cul une énorme bite en plastique ou je ne sais quoi qui doit avoir cinquante centimètres de long et 20 de diamètre à peu près, mais je disparais dans la back-room, où il n'y a d'ailleurs pas grand-chose à faire, ou bien John est impatient de partir et d'aller au Toilet, oui c'est plutôt ça.

Nous marchons donc avec lui jusqu'au Toilet, le long d'une avenue où sont déchargés puis traînés des corps de bœufs (*From Soutine to Tom of Finland*, suj. d'exp. pour le M.O.M.A.). Mais il n'y a vraiment pas grand monde, et bien que John soit très très enthousiaste, W. et moi partons et retournons à l'Anvil.

Re-Anvil. Nous jouons avec plusieurs mecs, en particulier un type très grand, moustachu, mince, poilu, très gentil, étudiant peut-être, au nez étrange (cassé?), très affectueux, que j'embrasse longuement. Son sexe est assez petit. Je lui fais une pipe et il me jouit dans la bouche, après quoi je jouis contre lui de face, debout, tandis que nous nous serrons l'un contre l'autre, presque complètement déshabillés. Retourné dans la première pièce où danse le Noir de la veille, probablement. Remarque un garçon blond grand, mince, aux cheveux très courts, poilu, très butch, l'air d'un type de l'Ouest, mais vraiment beau, qui a l'air de ns regarder pas mal, peut-être travaille-t-il. Je le suis dans la back-room, mais il ne s'intéresse plus à moi. Un petit mec me regarde, pourtant, et se dirige, en se retournant, vers la back-room de la back-room, où il fait tout à fait sombre et où je le retrouve. Il est tout à fait parfait pour moi. Pas grand, moustachu, très poilu, très bien foutu, musclé, dur, avec un sexe lourd très beau. Il ne veut pas m'embrasser, peut-être parce qu'après que j'ai fait une pipe à l'autre ma bouche n'a pas très bon goût, mais après un moment il veut bien se faire baiser on dirait, car, tout en jouant avec W., il me tourne le dos et son pantalon qui tombe dégage son cul, qui pourrait être plus poilu mais qui est très bien tout de même, mais malheureusement très serré et je n'arrive pas à m'y introduire sans aucun adjuvant, et peut-être le savait-il et s'est-il tourné hypocritement sachant que ça ne pourrait pas marcher comme ça (étym. de "faux cul"?) – tjs est-il que, comme d'habitude dans des cas pareils, je commence à débander (comme violeur je serais vraiment au-dessous de tout), et lui malheureusement s'en va. Merde, il était vraiment très bien. Après quoi

nous restons encore un moment dans la première pièce, à surveiller le blond qui décidément ne s'intéresse plus à nous, et nous partons. De nouveau, il fait jour.

Bochner : aime surtout l'ancien Johns, "my Johns". Barry Le Va (av. Morris et Serra). Photog. de Grèce. Dessin de lui « trop fort pour être exposé », etc. Anc. studio de Bruce Nauman.

Lundi 29 mars (écrit à Paris)

Je dois passer l'après-midi avec Jane, mais elle a changé d'avis et ne veut plus voir *Raw Meat*, le film porno que nous avions pour projet d'aller voir, de sorte que nous sommes un peu désemparés et marchons au hasard dans le Village.

Librairie où travaillent des amis à elle. Allons au pet-store acheter des crickets [CRIQUET → CRICKET (*NOT QUITE CRICKET*…) → CROQUET → CROQUER → CRAQUER. CRAC (BARON DE). RÈGLE DU JEU DE] pour ses iguanes. Puis au Pleasure Chest où nous feuilletons, très "jeune couple en plein aménagement", une brochure de publicité pour des meubles pour sadomaso. Prenons un verre au soleil, à une terrasse de café. Voyons Gérald, le steward, qui va habiter N. Y. Puis marchons dans Christopher St. Elle m'incite à entrer dans le bookstore du coin de Hudson St., mais quand j'en ressors elle est partie, chassée par des ouvriers italiens qui la draguaient (c'est ce qu'elle m'expliquera plus tard). La cherche un moment dans la rue, puis descends jusqu'aux quais.

Été finalement dans les entrepôts désaffectés le long du fleuve, couverts d'inscriptions ("The Journal") qui ne font état que de vols et d'attaques, soigneusement datés, avec le nombre des victimes, les sommes volées, etc. Pas rassuré. Petite maison ou cabine centrale, ancien poste de commande? Étendues immenses, piliers, grandes baies aux carreaux cassés donnant directement sur l'Hudson, qu'on entend clapoter à chaque passage de bateau ou de hors-bord, ce qui fait vibrer la lumière

au plafond. Un mec pas mal, pas rassuré non plus. 2e étage, tr. beau, vues magnifiques sur le fleuve et sur l'autre rive, mais là le sol s'affaisse carrément, il est déjà béant au milieu – donc non seulement trouille d'être coincé par des bandes et de se faire casser la gueule, mais en plus de se casser la gueule tout seul (ou en fuyant les bandes, le fin du fin). 2e b. s., type barbu, poilu, supermusclé, body-builder, bras comme mes cuisses, mais assez laid, roux. [BRICE → BRUCE → ROUSSE → ROUX / ROUSSEL / BROUSSE / BRASSE. ROUE → RUE.] Retour au 1er, parce qu'entre les planches disjointes j'ai cru voir passer le Yeux Verts du 1er jour, et entrer dans la petite maison centrale (maison dans la maison). Temps de descendre, pas retrouvé. Mec barbu, poilu, yeux clairs, très beau visage, un peu gros peut-être, de toute façon ne s'intéresse pas du tout à moi. Etc.

Village. Rencontré W. avec John et Kelly, grand photog. barbu. Marché vers le 5th Av. Hotel av. W., puis rentré à la maison. Joue av. Jane ! Dîné au 1 Fifth chez Frank Kolbert où je retrouve W. – Jason, Klaus. Assez bon dîner. [BRICE MARDEN → AGNES MARTIN (MARTEN / MARTHE / ANGES → LOS ANGELES.] Après, nous commençons à regarder les Academy Awards, en couleurs à la t.v. Un présentateur annonce les présentateurs qui présentent les présentateurs qui annoncent les résultats. Vois ainsi Gene Kelly, Audrey Hepburn, etc. Meilleure int. féminine, meilleur int. masc., meilleur film à *One flew over the cuckoo's nest**. Frank ? [*LA JALOUSIE*, ETC. RANK (OTTO, XEROX) ? CRÂNE. FRANC → MONNAIE → MONET. LIVRE (£ → POUND → EZRA → ZÉRO)] Mais chez Frank on ne voit pas cette partie-là, seulement les "petits" prix, *éclairage*, *décoration*, etc. – Partons tôt. Retrouvé John et Kelly au 5. Av. H. Kelly parle de cuisine et en part. de la "cuisine tapette" dont l'un des clous, selon lui, est *The Petits Pois Surprise* (farcis aux câpres [CAPRI, PARC / RAPACE / CYPRÈS]). Arrivent G. and G. Nous partons avec eux.

Le premier taxi reconnaît l'adresse qu'on lui donne et tient un grand discours sur le Gilded Grape, déclarant qu'il comprend qu'on aime les femmes, qu'il comprend qu'on aime les hommes, mais qu'il aimerait bien qu'on lui explique l'intérêt des femmes qui sont des hommes. Je suis

assez de son avis, mais comme il est ivre mort on le fait arrêter au premier coin.

Dans le 2e taxi, on se partage un nouveau joint, et comme tout le monde en a assez eu, on propose ce qu'il en reste au chauffeur, qui l'accepte d'enthousiasme.

– La soirée du Gilded G. est un peu décevante, car nous avions mal compris ce dont il s'agissait : seulement de regarder la télévision, en noir et blanc, et mauvaise, pour voir quels sont les gagnants des Academy Awards ; et alors s'inspirer du film vainqueur pour la séance du dimanche suivant. Le présentateur, toujours le même, n'en est pas moins fascinant. Une fois la retransmission achevée, il y a le spectacle habituel, on choisit les concurrents pour la parodie en question. Après quoi le public danse. Il y a surtout des travelos.

Juste devant notre table danse avec une vraie fille un petit mec extraordinaire, portoricain, sans doute, 15 ou 16 ans, beau, très musclé, moustachounette en voie de production, qui pratique, avec sa partenaire, sur la musique mexicaine habituelle, des pas, des entrechats et des mouvements de bras de la plus extrême complication, de + en + précis, savants. Les mouvements de sa tête sont particulièrement remarquables. Il a toute la dignité, la virilité étalée, emphatique, d'un danseur espagnol classique, jointes à une extraordinaire rapidité. Il multiplie les arceaux, les échanges, les tours. Il enlève un T-shirt à manches courtes, qu'il jette à quelqu'un (et que J. essaie d'intercepter en vol), et ce faisant en découvre un autre qui laisse dégagées ses épaules, rondes, en sueur, éminemment léchables.

– Après le Gilded Grape, John nous entraîne non loin, dans une boîte pour pédés noirs appelée "Better Days". Le bar est rond, ou ovale, au milieu d'une grande pièce ovale, tendue d'une épaisse peluche rouge un peu poussiéreuse, avec des miroirs dans des cadres en étoile et des lampes dorées en appliques, genre somptueux 1955. Dans la salle de danse, derrière celle-ci, il y a peu de monde. Un jeune Noir à moustache, assez sexy, assis sur la banquette de peluche rouge, me sourit comme nous partons, mais sans doute professionnellement. Nous rentrons, laissant G. & G., sur le trottoir, à discuter de la suite de la nuit.

Mardi 30 mars

Été au Metropolitan, non sans faire d'abord un détour par les Rambles, peu fréquentés. Parcouru rapidement les salles de peinture européenne [*ORION AVEUGLE* → DIANE → SIMON //// NOIRAUD (?) //// RIOM //// HORION //// URINE (ÉTYM.) – URIEN //// ARION → NORIA → NORA (JOYCE, MARION / MOLLY, BLOOM → *ULYSSES* → ARC (CQFD) //// NORA → ORAN → CAMUS (*LA PESTE*)], m'attardant seulement dans celle qui est consacrée à Cézanne, et considérant surtout *Near the Pool at the Jas de Bouffan*, qui sans doute, si ce tableau me plaît si fort, c'est plus à cause de mon goût pour de semblables lieux qu'en raison de ses qualités picturales à proprement parler (encore que, évidemment, la représentation d'un lieu semblable par quelqu'un d'autre ne suffirait pas à me retenir, évidemment).

Vu une exposition sur l'âge de Franklin et de Jefferson, très pseudo-didactique, avec seulement de belles photographies en couleurs de maisons et de jardins de l'époque, sans que soient d'ailleurs indiqués leurs noms (rien d'*infuriating*, toujours, partout, dans les musées autant et plus encore dans les journaux et magazines, comme les images sans légende (ou à légendes bien cachées, qu'il faut chercher des heures, je veux dire trente secondes – que d'occasions d'apprendre qui sont perdues pour rien!)).

Vu aussi une autre exposition, intitulée "200 ans de chefs-d'œuvre américains", où je regarde surtout, outre les portraits de Sargent, un paysage très whistlérien de John Henry Twachtman, *Arques-la-Bataille* (1885) [ARC → ULYSSE (*ULYSSES*) → BANDER. ROYAL AUTOMOBILE CLUB. BOW-WINDOWS. ORION. DIANE].

Vu aussi l'exposition, au sous-sol, consacrée aux "*American Women of Fashion*". On y voit les costumes de scène de Joséphine Baker, des robes de femmes du monde 1900 telles que Consuelo [*INDIANA*, SAND, ROBERT INDIANA, INDIANA, INDIANAPOLIS, CONSUL, INDIENS, INDE, INDES, DENIS] Vanderbilt, duchesse de Marlborough

(1877-1964) et plusieurs qui ont appartenu à une femme dont le nom ne me dit rien, qui a passé des années dans la vallée de l'Arlberg, se faisant adapter, par des tailleurs locaux, des costumes traditionnels de la région à la mode des années cinquante. Les salles d'ameublement européen, que j'aime beaucoup, sont malheureusement fermées.

Traversé une fois de plus le parc, ensuite, du nord au sud, exploré les Rambles à peu près déserts, admirant comme toujours la vue sur les tours de la Cinquième Avenue ou de Central Park West, entre les rochers et les arbres, ou bien sur l'étang. Arrivé au musée d'Art moderne, où je voulais acheter des cartes postales, juste au moment où il ferme. Obliqué vers l'est, mangé un sandwich dans un café de Madison Av. d'où je téléphone à Peter, mon ami d'Oxford, qui n'est pas chez lui, mais en Angleterre, m'informe une voix inconnue.

Je vais donc chez Eugène Nicole, qui m'attend.

Il habite l'une des tours de résidence de N. Y. University, non loin de Washington Sq. [*WASHINGTONIA GRACILES* (*JARDIN DES FINZI-CONTINI*) ///// *WASHINGTON SQUARE* (*THE HEIRESS*) → JAMES (WILLIAM HENRY) → JAMMES (FRANCIS, SAN FRANCISCO, FRANK, FRANCK (CÉSAR), FRANC, LIVRE, MONNAIE, MONET, NÉMO, OUTIS → ULYSSE, ARC, CQFD → DOLLAR → WASHINGTON (*IN GOD WE TRUST*) (BILLET VERT)], au-dessus d'une grande sculpture de Picasso. On a de chez lui, au 14e ét., c'est-à-dire au 13e, une belle vue sur tout le sud de l'île et sur les nouvelles tours jumelles de sa pointe. Il me parle de sa thèse, qui est consacrée aux noms propres chez plusieurs écrivains (!!!!!), notamment chez Proust, et manifeste ce faisant ce goût des figures de rhétorique qu'il a tjs eu (et que j'ai toujours aimé chez lui). Il craint de perdre son poste dans deux ans, quand se posera la question de sa *tenure* (titularisation). Il me dit multiplier, pour consolider sa position, les articles dans diverses revues, américaines et européennes.

Il avait treize ans quand il est venu à N. Y. pour la première fois, de Saint-Pierre-et-Miquelon. Je lui parle de ces pays que j'ai vus d'avion, en venant, pays immenses après la banquise, sombres, déserts, mais pourtant sillonnés de routes, entre les lacs innombrables. Il pense qu'il s'agissait de Terre-Neuve, je penche plutôt pour le Labrador. Il veut des nouvelles

de Max. Il me dit vivre avec une fille nommée Suzanne, qui est à ce moment-là à une conférence d'Hélène Cixous. Nous parlons alors des visites nombreuses d'intellectuels français, il me dit que Derrida est venu, Deleuze et Guattari, Lyotard, etc. Ce soir-là doit parler Guy Scarpetta.

Puis je rentre à la maison. Plus tard W. et moi retrouvons Christ. Hemphill au 1 Fifth Av., où nous dînons, assez mal ("*Persian lamb*" : il est vrai que nous faisons des efforts pour prendre ce qu'il y a de moins cher). Puis nous allons tous les 3 chez lui, pour regarder, à 11 heures, un feuilleton de la télévision, *Mory Hartman* [*MORY HARTMAN*, *MORY HARTMAN*, MORY HARTMAN], qui est un grand succès, et qui représente, selon Christopher, la première retombée populaire du style warholien [WARHOL / LIEN – *HORLA*, W. (!!!!). NORA, ORAN → CAMUS LES DOIGTS DANS LE NEZ (CAMUS). LAHORE, *VICE-CONSUL*, *CONSUELO*, *INDIANA*]. Il s'agit d'une parodie relativement modérée, c'est-à-dire ne se donnant pas immédiatement comme parodie, du feuilleton classique, où se multiplient invraisemblablement les catastrophes et les accidents, tandis que les protagonistes, le couple principal et ses voisins-propriétaires, passent leur temps autour d'une tasse de café dans leur cuisine, les deux hommes ou les deux femmes discutant sans discontinuer de leurs problèmes. Il paraît que la réalisation des épisodes divers mange le scénario à une vitesse incroyable, que les auteurs et leurs aides sont à peine en avance d'une semaine sur ce qui est diffusé. Tout en fumant un nouveau joint nous regardons ensuite, sur une autre chaîne, un autre feuilleton, ancien celui-ci, mais qui révèle à quel point l'Amérique vit désormais presque entièrement dans le second degré. Si ce feuilleton des années 50 est rediffusé, ce n'est pas par économie, comme ce serait le cas en France, mais parce que le public est friand, par goût rétro, de ce genre de spectacle qui parle avant tout des goûts, des modes et des idées d'il y a vingt ans. Les rapports avec le feuilleton précédent sont d'ailleurs soulignés par le fait que, là encore, il s'agit de deux couples, et que les combinaisons obligées sont les mêmes – le mari, dans le couple des voisins, est d'ailleurs chauve dans les deux cas, et il est évident qu'il serait contraire aux lois du genre que le mari

principal le soit, etc. Nous partons tandis que commence un film de Fred Astaire.

Mercredi 31 mars

Été acheter 2 chemises en oxford [CAM/BRIDGE / CAHIERS, MARQUE OXFORD (*THIS ONE* → LIONS HÉRALDIQUES AFFRONTÉS) / VOITURE, MARQUE MORRIS, MODÈLE "OXFORD" (ÉCHANGÉE CONTRE 2 CH. À OXFORD). MAURICE (ROCHE, SAND, DE SAXE, LEBLANC). ROBERT MORRIS. WILLIAM MORRIS. FORD ? JOHN FORD] chez Brooks Brothers, le fournisseur type des jeunes cadres où Warhol et les siens, depuis leur retour, il y a 7 ou 8 ans, aux modes traditionnelles, vont qqfois en safari. Le vendeur était à Paris l'année dernière, m'explique-t-il, à l'hôtel Scribe [SCRIBE, EUGÈNE, KIERKEGAARD (TRAGÉDIE), SCRIPTURALISME, ÉCRIT SOUS LA DICTÉE. GEORGE III À GIBBON : « *SCRIBBLE, SCRIBBLE, SCRIBBLE ?* »], pendant la vague de chaleur, malheureusement : pas d'air conditionné.

Déjeuné ensuite dans le même self-service de Madison Av. que la veille, à la table de trois secrétaires qui discutent de leurs affaires de cœur : Je crois qu'il aime être malheureux, en fait j'en suis sûre. Il a toute sorte de vues idéalistes et romantiques sur l'amour, pour lui c'est comme au cinéma. Ça ne marche pas comme ça, voilà tout! Il passe son temps à se rendre malheureux, à bouder, à faire la tête. Quand il était là il ne voulait rien faire que de parler de ses états d'âme et m'expliquer pourquoi il était malheureux, bla bla bla, moi ça m'intéresse pas de passer mon temps avec quelqu'un qui est triste comme un bonnet de nuit, si j'veux un type c'est pour mettre un peu de gaieté dans ma vie, pas pour préparer un double suicide du pont de Brooklyn. Ça je le lui ai dit! Bien sûr que je lui ai dit! Mais il écoute rien! Plus je lui dis que j'ai envie de gaieté *and to have a good time, the more he goes brooding and reproachful*. Et pourquoi pensez-vous que maintenant je vous raconte tout ça en buvant trop de café ?

Été ensuite chez Bloomingdale [BLOOM, *BLOOMING*, DALE (PRÉNOM (L'AMANT AMÉRICAIN DU MAFFIEUX, À CANNES) → DAVE). *ULYSSES*. EN FLEUR (JEUNES FILLES EN). MAR(I)ON BLOOM. MARON → ULYSSE (IVRE DU VIN DE). POLY/PHÈME. ROMAN, NORMAN. LÉON BLUM ? / PETITE VALLÉE EN FLEUR], pour voir s'ils avaient des chemises écossaises, bien que je n'aie plus d'argent. N'en ai pas vu. Vu des chemises de base-ball [BASE-BALL], à larges bandes de couleur alternées, très chères malheureusement. Dans les toilettes [TOILETTES → TOILE → ELIOT /// THE TOILET //// EAU DE VOILETTE (DUCHAMP)], au 7e étage [AU SEPTIÈME ÉTAGE], un type d'une trentaine d'années, très poilu, avec des avant-bras et des mains très sexe, se branlait en laissant voir, et toucher, son sexe très beau et absolument gigantesque. Mais lui était assez moche. Les cabines particulières, en face des pissotières, sont séparées les unes des autres par des partitions qui ne vont pas jusqu'au sol. Je vois entrer dans l'une d'entre elles un type pseudo-chic, pas vraiment jeune, blond à moustache, les cheveux plaqués en arrière, assez beau, et je pénètre à mon tour, dès qu'elle est libre, dans la cabine voisine. Nos pieds commencent par se toucher sous la cloison puis sa main apparaît qui se dirige vers mon cul et mes couilles, puis mon sexe bandé qu'il atteint difficilement. Je me livre ensuite sur lui, toujours par-dessous la cloison, aux mêmes explorations acrobatiques (il faudrait des bras de trois mètres). Mais ces attouchements ne sont guère satisfaisants et nous nous en lassons vite l'un et l'autre. Plus tard, ressorti, je distingue par la fente d'une porte, dans la cabine où était le blond, un mec à moustache qui m'a l'air pas mal, autant qu'on puisse en juger, et je m'installe à nouveau dans celle d'à côté. Même manège. Mais ses avant-bras roses et son cul glabre me dégoûtent un peu. Ce qui doit être intéressant, c'est de reconstituer, à la Cuvier, votre voisin invisible par ses chaussures (et ses chaussettes). Certaines bénéficient d'un préjugé favorable, les chaussures de tennis ou de basket semblent impliquer la jeunesse, les chaussures de cuir, pointues, l'efféminement (*nation* ?), avec toute sorte de variantes possibles : leur plus ou moins bon état, leur propreté, leur taille, leurs pays d'origine. Comme toujours, le moment le plus intéressant est celui du contact, c'est-à-dire, ici, celui où la chaussure voisine se rapproche de la vôtre, par-dessous la cloison, ou reste en place à votre approche, etc.

Je prends ensuite l'ascenseur et en sors au rez-de-chaussée, mais constate qu'un des types qui draguaient au septième continue vers le sous-sol, comme s'il savait ce qu'il faisait. Je vais donc à mon tour vers le sous-sol où il y a effectivement des toilettes pour hommes, mais personne d'intéressant.

Sorti du magasin, je descends la 3e Av. et prends le métro à Lexington et à la 51e rue, pour être à la maison à 4 heures, où j'ai rendez-vous avec W. Nous ressortons presque immédiatement, après une rapide tasse de thé, pour aller, à pied, jusque chez Mel Bochner [MEL : L'AIME, LEMME, MIEL (→ LIME), PÊLE-MÊLE, MULE, EMMÊLER, MER, *MAIL* (COURRIER) ///// BOCH : BOCK, BOCHE, MOCHE, POCHE, ROCHE (AND BERG), BACH, BÛCHE (*BUTCH* ?) //// NER : NEZ, NEF, NERF, (VAGUES)-NER, REINE, RÊNE, ETC.]. Il habite, dans White Street [*WHITE* STREET / WHITE → BLANC → LEBLANC → LUPIN → DUPIN → SAND //// MAURICE SAND / MAURICE LEBLANC ///// LEBLANC / LEROUX (*DAME EN NOIR)* ///// GEORGETTE LEBLANC (MAURICE MAETERLINCK, *L'INHUMAINE*)//// PEARL WHITE / CORA PEARL //// WHITMAN //// BLANCHE (HÉROÏNE) ///// ETC.], une maison qui fait un angle, non loin d'une horrible synagogue moderne qui a l'air d'une énorme goutte de béton armé, prête à écraser le malheureux qui se risquerait sous elle.

Le studio de Mel est l'ancien studio de Barnett Newman [NEWMAN / NORMAN / NEW MAN (OXFORD ?)]. C'est encore un loft [LOFT, LIFT, LEFT, LUFTWAFFE], très grand, avec de très nombreuses fenêtres sur deux côtés (au nord et à l'ouest, où la vue montre le dépôt de la (?)e avenue [4 ? 2 ?], dans le prolongement de [CHURCH ST.]. Des rayons de livres, à l'entrée, ménagent un petit couloir d'introduction derrière lequel se trouve une pièce d'"habitation", séparée de la salle de

bains par des placards pour les objets de cuisine, d'un côté, et de l'autre coupée de l'atelier à proprement parler par une penderie du même bois naturel. Il n'y a dans cette pièce qu'une table [RONDE ?], quelques chaises, et un lit double. La plus grande partie de l'espace, de loin, est occupée par l'atelier. Tout est dans un ordre impeccable, rien n'embarrasse le plancher. Sur le mur, à gauche, sont accrochés quelques dessins, portant tous des formes octogonales aux couleurs mates. À droite, deux des fenêtres de l'enfilade sont dissimulées par une cloison artificielle blanche, soutenue par des montants de bois clair, où une peinture [v. carnet rouge. *Dry* – ?, Giotto, etc.], présentant une figure assez proche de celle qui lui fait face, est inachevée. L'un des seuls meubles de cette partie est un semainier [SÉMINAIRE / SEMAINIER / 7 / SÈTE / CETTE / SEPTIÈME SCEAU / SEPTIÈME ÉTAGE] aux tiroirs à roulement, où les dessins sont couchés dans le plus grand ordre.

Entre les fenêtres est accroché un etching [LITHOGRAPHIE, EAU-FORTE] de Jasper Johns, une série de chiffres, récente, dont M. B. déclare qu'elle est «le premier etching de J. J. tout à fait réussi techniquement ». Au-dessus de la table, il y a un dessin qui représente un vieil artiste, français probablement, vers le tournant du siècle, barbichette et béret, peut-être au travail : je ne le reconnais pas [EAU-FORTE, CÉZANNE, POINTE SÈCHE, GRAVURE, MAINTENIR LES 2 VERSIONS (?)]. Au revers de la bibliothèque se trouvent plusieurs photographies prises par l'artiste en Grèce : la plus belle montre la colonnade du Parthénon, vue de l'intérieur, comme dans l'œuvre de Steichen [STEIN, ECH(ANGE)] où l'on voit Isadora Duncan les bras levés, en 1920. Mais les colonnes sont ici à gauche. [COLLECTIONS DANS LES TIROIRS. CHERCHE UN DESSIN DE TW. PRÊTÉ AU M.O.M.A., QUI NE L'A PAS EXPOSÉ.]

M. B. est très grand et, bien qu'il ait beaucoup maigri, encore assez "fort". Il se déplace avec une certaine lenteur, a de beaux cheveux noirs, quelques-uns gris, assez longs, très abondants. Il porte sa barbe presque pleine. Son avarice est un objet de plaisanterie très répandu. Il nous sert du thé, mais nous devons demander du sucre. Il déclare ne plus envoyer de lettres en Europe, parce que 28 cents de timbre, c'est trop cher. [LES CATALOGUES : 2 DONNÉS PAR W., IL LUI EN DONNE 1, TIRÉ

D'UNE PILE DE 50.] Il doit pourtant avoir désormais, au prix où sont ses œuvres, des revenus assez considérables. N'importe. Tandis que W. lui raconte ses démêlés avec Sonnabend [SAUNA, BANDE, BANDE / *BEND* (VIRAGE) / SON, FILS, FIL / ABEND / BENDA], histoire que j'ai entendue cent fois, et suivie tandis qu'elle se constituait, j'examine la bibliothèque. Il y a peu de fiction, pas mal de philosophie, beaucoup d'essais sur les mathématiques, et même des recueils de problèmes. Nietzsche, Freud, Wittgenstein [W./ VITE / EINSTEIN / STEIN ///// ECH(S/Z)TEIN → NIETZSCHE (NEZ, CHIEN, NICHE - CHIEN DE CHASSE DANS SA NICHE, TRÈS ZEN : NIET) //// W (

~~OXFORD~~

(CAMBRIDGE), MONTRE LES CONSTELLATIONS, ETC. *PASSAGE*) → CASSIOPÉE (CASSIO / PAIX ///// STEIN → STEI(CHE)N, RESTE *ECH*)] surtout. Plusieurs volumes de l'édition complète en anglais de Valéry, chacun portant des titres étranges, témoins de regroupements thématiques inédits. Lévi-Strauss et Barthes, tout en anglais. Les *Essais critiques* surtout sont très soulignés.

M. B. nous montre ensuite un numéro de *Change* récent, où une interview de lui, consacrée à Malevitch et parue en anglais dans *ArtForum*, a été réduite à quatre ou cinq pages. Il se plaint également, avec une horreur assez comique, que l'on puisse croire, d'après la disposition des titres sur la couverture, qu'il soit l'auteur d'un article sur Le Gac. Il s'inquiète d'ailleurs de ce qu'est exactement *Change*, veut des détails sur les rapports de cette revue avec *Tel Quel*, sur son statut et son prestige (plus les artistes américains sont "intellectuels", plus ils se soucient de ce qu'on pense en France (en particulier de ce qu'on y pense ou pourrait y penser d'eux); et donc, c'est triste à dire, plus ils sont "*backwards*" – ce n'est pas à la Factory qu'on s'inquiéterait de ce qu'est exactement *Change*!).

Dans de grands portefeuilles reliés en faux cuir sont rangées méticuleusement, entre des feuilles de plastique, des photographies, en ordre chronologique, sans date, de toutes ses œuvres. La plupart des meilleures sont en sa propre possession. De l'un de ses dessins, il dit tout à fait sans rire qu'il était impossible de l'exposer, qu'il était vraiment trop puissant (*too strong* ?) [TOO POWERFUL], que l'on n'aurait rien pu

mettre à côté. Sa conviction, son sérieux ne font aucun doute, il en a plutôt trop que pas assez. Volonté déterminée de tenir absolument tous les bouts de la situation intellectualo-artistique, et c'est justement ce qui le perd. Sa bêtise c'est son intelligence. Exactement le contraire de ce que Barthes appelle « une intelligence *off*». [NON NON NON NON : C'EST MOI QUI AI DIT DEVANT BARTHES, À PROPOS D'ANTONIO HOMEM, QU'IL ÉTAIT TRÈS AGRÉABLE PARCE QU'IL AVAIT « UNE INTELLIGENCE *OFF* » (QUI NE PASSE PAS SON TEMPS À DONNER DES PREUVES D'ELLE-MÊME, QU'ON ENTEND SANS LA VOIR, SANS QU'ELLE VOUS SOIT MISE EN PERMANENCE SOUS LES YEUX, ETC.); ET BARTHES, C'EST LE PLUS GRAND COMPLIMENT QU'IL M'AIT JAMAIS FAIT, A SORTI SON FAMEUX PETIT CARNET POUR NOTER : *INTELLIGENCE OFF* (J'AI SU DEPUIS QUE CETTE FORME D'"HOMMAGE" (TRÈS EFFICACE SUR LE BÉNÉFICIAIRE : BARTHES NOTE MES PROPOS !) LUI ÉTAIT TOUT À FAIT COUTUMIÈRE). CELA DIT, IL NE SUPPORTERAIT PAS M. B. TROIS MINUTES (D'AUTANT MOINS QU'IL N'EST PAS SPÉCIALEMENT AGRÉABLE À L'ŒIL, ET TRÈS HÉTÉRO – ENFIN, C'EST CE QU'ON ASSUME, DIEU SAIT QU'IL N'EST PAS QUESTION DE ÇA, IL EST TELLEMENT SÉRIEUX ET APPLIQUÉ (APPLIQUÉ, OUI, VOILÀ EXACTEMENT CE QU'EST BOCHNER – MÊME S'IL EST UN GÉNIE, C'EST UN GÉNIE *APPLIQUÉ* (UNE CONTRADICTION DANS LES TERMES, CERTAINEMENT)).]

J. Johns semble représenter pour lui la figure du père (avec tt ce que cela implique de révolte). Il parle d'ailleurs de l'exposition récente chez Castelli. Il dit :

«Tout le monde a "son" Johns. Moi j'ai mon "Johns", une certaine idée de Johns, de ce que doit être une œuvre de lui. Elle doit avoir quelque chose de fort jusqu'à en être vaguement oppressante, elle aspire tout entière la pièce où elle est accrochée, elle la vide, elle en avale et en concentre tout ce qu'il peut y avoir de puissance en suspension dans l'espace. Le Johns de l'exposition récente n'est pas le mien, il est trop gai, trop coloré, trop facile. C'est une exposition excellente, d'ailleurs,

oui, oui, mais son immense succès me gêne un peu; cette unanimité, cette approbation enthousiaste et universelle me dérangent. »

Il parle aussi de Barry Le Va, qui a une exposition en ce moment chez Sonnabend, à Paris, et dont il dit qu'il a fait beaucoup de choses avant Robert Morris et Richard Serra [MORRIS → MAURICE → ROCHE → ROUSSEL (LABORATOIRES). ROCHE → DENIS → INDES → INDIANA → ROBERT → MORRIS //// SERRA → CEYRAT //// *BUENA SERA* / CHAÎNE DE MONTAGNES / *SERRA* (DE SERRER) //// RACE, SERRE (TERRASSE TERRASSER) → KEW GARDENS (*PASSAGE*)] : sa relative obscurité s'explique par son isolement, le fait qu'il n'habite pas New York.

M. B. est tout au long aimable, souriant, à peine condescendant. Sa satisfaction de soi est extrême, mais fondée sur une appréciation aussi objective que possible, de sa part, de son travail et de ses mérites, qui ne sont pas minces (quelques magnifiques dessins, très *tough*). [W. FAIT REMARQUER QUE LES *VRAIS* GRANDS ARTISTES, RAUSCHENBERG, JOHNS, ETC. SONT, EUX, EXTRÊMEMENT MODESTES. LE SEUL AUTRE ARTISTE QUE J'AIE JAMAIS ENTENDU PARLER DE SES PROPRES TRAVAUX AV. AUTANT DE SATISFACTION QUE BOCHNER, C'EST MARGUERITE DURAS.] De tous les artistes américains de cette génération, c'est sans doute le plus intellectuel, le seul peut-être avec lequel on pourrait éventuellement aborder des questions "intellectuelles". L'humour n'est pas son fort, mais il donne une impression de grande détermination et de sérieux.

Quand nous déclarons devoir partir, il dit : « Oui, je dois sortir moi aussi », comme s'il n'avait attendu que ça, ou ne voulait pas donner l'impression qu'on le laisse en plan, que son temps est moins précieux que le nôtre. Nous rentrons à pied à la maison où nous retrouvons Michel ; et nous repartons en taxi av. lui jusqu'au M.O.M.A. où sont donnés en avant-première des extraits de l'opéra de Bob Wilson [BOB (ROBERT) → ROB (ROY, GRILLET, ROB(E), VOLER) //// WILL/SON//// WILL I AM (SHAKESPEARE) //// *WILLIAM WILSON* (POË, PEAU, PÔ → *PRIMA DELLA RIVOLUZIONE*)] et de Phil Glass [FIL / GLACE → MIROIR → *WILLIAM WILSON* (EDMUND WILSON → NABOKOV (CORRESPONDANCE) (<–> EDMUND WHITE

(*FORGETTING HELENA* → NABOKOV) / W. WILSON //// (AV. DU PRÉSIDENT-W.) → VERSAILLES, ORLANDO (VITTORIO EMANUELE, V.E.R.D.I.) //// GLACE / VERRE / VERT / VERDI/ DIVERS], *Einstein on the Beach* [WITT (G) EN/STEIN //// P(L)AGE)].

Nous rencontrons là Bénédicte Pesle, de la galerie Iolas, qui dirigeait jadis Artservices, rue du Pré-aux-Clercs, et s'occupait ainsi des affaires de Wilson. Elle continue de le faire, bien qu'Artservices n'existe plus. Retrouvé aussi Constance/Connie de Jong, l'amie de Phil Glass, qui, outre son œuvre personnelle, écrit des articles de critique artistique et tenait la chronique new-yorkaise dans *Art vivant*. La salle est paraît-il très "brillante", il y a le "Tout-New York" des arts, mais je ne reconnais pour ma part que Philip Johnson [JOHN, JOHNS, JOHNSON, *LA MAISON DE RENDEZ-VOUS*, LA MAISON DE VERRE → GLASS HOUSE, VERT, GREEN, GREEN, VERDE (CESARIO), VERDI], que nous étions allés voir dans sa fameuse maison de verre, *the Glass House*, à New Canaan, dans le Connecticut [*CONNECT*, CONNECTER, LIER, *CUT* (BURROUGHS) /// CONNECTER C'EST COUPER, METTRE EN LIAISON C'EST INTERROMPRE, RÉUNIR C'EST SÉPARER (LA PARENTHÈSE, LA NOTE, ETC.)] il y a six ans, et son ami David Whitney [WHITNEY → WHITE → BLANC (*VERS LA BLANCHEUR / QUE SA BLANCHEUR DÉFEND*///// NEY (MARÉCHAL) → RAYMOND ROUSSEL (« BEAU-FRÈRE DU PRINCE DE LA MOSKOWA ») ///// FLÛTE, CALAME, *CALAMUS* → WHITMAN/ WHITNEY (MAN/NEY / MANET/ MONET / NEMO / MON NEZ / CAMUS / CA(LA)MUS/ NEY/ NEZ) → NEZ (CAMUS, ÉCRASÉ), ZEN, YEN (FRANC/MARK/LIVRE / LIRE / LIRE / LYRE / *LEAR*), MONNAIE, MONET, NEMO, OMEN (PRÉSAGE), HOMEN (ANTONIO HOMEN) / NOMMÉ (FRANÇOIS DE NOMÉ, *MONSÙ DESIDERIO*, ETC.), DOIGTS DANS L'].

Quelqu'un me demande si je suis bien X. Il s'agit de Guy Scarpetta [GUY, GUI, *GUY*, *BOY*, BOIS, GARÇON, MEC, TYPE, *GAY*, *GOY*, HOUX, OÙ? ///// SCARPETTA ///// CICATRICE (TRACE, BLESSURE), SCARPETTA (PARC(S), *LE PARC*, SCARPIA, LES BORDS DE LA SCARPE) / CARPETTE, PÊTA, ÉTAT, PÉTAIN (VICHY-ÉTAT, PÉTAT FRANÇAIS, FRANCISQUE, HACHE, H →

SOLLERS → *TEL QUEL* → SCARPETTA (JE TIENS LA REINE !))], qui a dû voir ma photographie qq part. C'est un garçon de mon âge ou à peu près, gentil, timide, un peu frêle, dont j'avais peu apprécié, dans un numéro récent de *Art-Press*, une réponse à une enquête sur la pornographie, au ton très agressif, à la *Tel Quel*, où une allusion au « néobaroque grande folle », ou qque chose comme ça, m'avait paru, à tort ou à raison, viser Severo Sarduy. Il est à N. Y. pour la même durée que nous, y fait des conférences, s'y intéresse bcp au théâtre et recommande une première de Meredith Monk, *Quarrie* [CARIE, CARY, GARY, LANGLE DE CARRY, CARRÉ, *QUERY*, REQUÊTE, QUÊTE, INTERROGATION, INVESTIGATION] à la Mama, le vendredi suivant. Mais *Education of a Girlchild*, vu l'année dernière aux Bouffes-du-Nord, m'a mortellement ennuyé.

Les extraits qui sont donnés d'*Einstein* [*STEIN*, PIERRE, *STAIN*, TACHE ///// NIETZSCHE //// *NIET* → NON → NOM] consistent en 5 scènes intercalaires par rapport aux 4 actes principaux. Deux récitantes, une Noire et une Blanche, sont attablées à droite de la scène, un livre aux mains, dans des poses figées. Une image représentant une page de calculs algébriques est projetée en guise de décor sur le fond. Il y en aura ensuite une autre, représentant Einstein dans un petit voilier [VOILE (*TRISTAN*) //// VIOL, VIOLER, VIOLETTE, VIOLETTE → *LE VOYEUR* //// VOILÉ, VOIX VOILÉE ///// VOILIER, VOILIER, VOIR/LIER, VOIR C'EST LIER, LIER C'EST VRAIMENT VOIR / VIOLON (EINSTEIN), VIOLONS (… LES LOI(S) DU LIE(N))]. D'autres personnages font ensuite silencieusement leur entrée. Ils se tiendront au centre et à gauche, debout, écrivant des signes mathématiques, suppose-t-on, sur un imaginaire tableau noir. On distingue quelques paroles, quelques lambeaux de phrases, allusions surtout à une jeunesse au bord de la mer. Mais l'essentiel du texte chanté est composé de chiffres, comme dans le fameux passage de *L'Enfant et les sortilèges*, et à certain moment de notes [*STONE*, DÉFONCÉ, PIERRE, PIERRE, *STEIN*, STEIN, EINSTEIN, WITTGENSTEIN, *NOTEBOOKS* (CARNETS / CAR NÉ / CARNÉ / CARNÉ / ÉCRAN / NACRÉ)], selon leurs noms français. Un appareil électro-acoustique, manipulé, diffuse une musique solennelle, par longues plages assez belles, massives, qui suggère un art du

volumineux et du grandiose. La musique sur laquelle sont chantés les chiffres, en revanche, est d'une facilité profuse et d'une puérilité vite exaspérante. Les récitantes et les membres du chœur, qui se contentent de quelques gestes inexplicables, indéfiniment répétés, ont presque tous le même visage sincère, intense, et semblent persuadés à chaque seconde de l'importance de ce qu'ils sont en train de faire. Rien n'est laid, ces airs de comptoir sont parfois jolis, et il faudrait voir et entendre l'ensemble de l'œuvre pour juger vraiment. Mais ce qui est offert ce soir est d'une minceur insignifiante et bébête.

W., M., Jack L. et moi partons en taxi avec John et allons chez lui. Il a rapporté de Long Island, où il a passé la journée avec Horst, une pile de photographies qu'il nous montre, en particulier des vues des "locker-rooms" d'une équipe de base-ball avant et après un match. On voit sur l'une un des joueurs, dans son invraisemblable tenue, les épaules rendues gigantesques par le harnachement protecteur, bavarder avec un camarade, de dos, complètement nu. Sur une autre, d'autres joueurs, en uniforme encore ou bien nus, sont mêlés à une foule d'entraîneurs, d'organisateurs et de journalistes sportifs. L'un des joueurs, un blond aux cheveux en brosse, très courts, a un beau visage aux traits fins de naïf soldat américain. Mais cette série a plus d'intérêt documentaire qu'artistique. Comme John possède un livre sur l'œuvre de son ami, que nous avons feuilleté aussi, je ne sais plus exactement de quelles photographies nous avons vu les originaux et lesquelles étaient seulement reproduites. Il y a un portrait de Cecil Beaton en travelo, assez remarquable. De toute façon, Horst n'est pas un très grand photographe, à mon avis. Hoyningen-Huene, par ex., et pour s'en tenir à ce genre-là, lui est bien supérieur.

W., M. P., J. Lisf. et moi avons dîné ensuite au Locale (Washington Place), qui semble être le nouveau rendez-vous des artistes depuis la chute de Max's Kansas City. La conversation a porté, précisément, sur le discours au sujet de l'art, et sur sa fonction secondaire, peut-être essentielle, évidente à mes yeux en tout cas, de marque (et partant de moyen) d'appartenance.

Ce discours sur l'art contemporain d'avant-garde, à New York, est établi avec une précision étonnante. Les dieux qu'il célèbre sont reconnus

par tous les usagers – pour s'en tenir aux vivants : Johns, Rauschenberg, Warhol, Twombly peut-être, un peu à part, arrivé plus récemment au pinacle, bien qu'il soit contemporain des autres. À un niveau un peu moins élevé, les grands "pop", Lichtenstein, Rosenquist, Oldenburg (on pourrait classer Warhol dans cette catégorie-là, mais par son prestige personnel, la plus grande ambiguïté qu'il maintient, la beaucoup plus grande largeur de son clavier d'intervention, il la transcende de toute part et fraie de pair à compagnon avec les deux géants apparus dans les années 50, Johns et Rauschenberg). Puis, pêle-mêle, les demi-dieux et les héros minimalistes, conceptuels ou autres, Robert Morris, Carl Andre, Larry Bell, Donald Judd, Sol LeWitt, Agnès Martin, Dan Flavin, Frank Stella, Kenneth Noland, Mel Bochner, Brice Marden, Bruce Boice, Dorothea Rockburne peut-être. Parmi ceux-ci quelques non-Américains, Joseph Beuys surtout, sorte de Commandeur de l'ailleurs (s'il arrivait quelque chos*e ailleurs*, ce serait lui), les Becher, Gilbert & George.

La référence à Duchamp est constante, obsessionnelle, mais il est vu plus comme un vieux New-Yorkais, ami de Cage et tout ça, que comme un Français. Il est quelquefois question d'Yves Klein. Parmi les Français qui sont ou qui ont été représentés par Sonnabend, Alain Kirili, les Poirier, Boltanski, pourraient être nommés de temps en temps, mais en fait ils le sont rarement. Les autres de nos compatriotes, ceux qui font ou qui ont fait l'objet d'articles dans *L'Art vivant*, dans *Flash-Art*, dans *Exit* ou même dans *Art-Press*, sont totalement ignorés; ou bien, si par accident ils sont mentionnés une fois ou l'autre, carrément méprisés.

Les revues qui alimentent et où s'alimente ce discours, ce corpus de doctrines et de valeurs, sont *Art-Forum*, surtout, dont on trouve ces temps-ci que la qualité baisse sensiblement, et *Art-News*, longtemps mal vue, mais qui passe pour s'améliorer. La photographie, classique surtout, a été prise, depuis cinq ou six ans, dans cet ensemble constitué d'opinions, dont les tenants et les propagateurs, tous sans exception, ignorent et dédaignent la politique et, pour la grande majorité, sont très peu intellectuels, voire anti-intellectuels.

Du fond du problème il n'a pas été question, quoique W. soit de l'avis que le trait le plus remarquable de cet ensemble d'opinions, c'est qu'il est *juste* : oui, ces artistes sont les meilleurs aujourd'hui, en fait les seuls qui

importent; oui, les Français sont d'importance secondaire (Support/Surface), médiocre (les Nouveaux Réalistes, Arman, Télémaque, Le Gac, etc.), nuls ou totalement à côté de la question (Moninot, etc.). Mais ce point n'a pas été débattu. Ce qui m'intéresse à ce moment-là, c'est le fonctionnement de ce discours comme facteur d'appartenance et de cohésion.

Je prends l'exemple de Paul W., gros, laid, riche et snob. Il s'intéresse d'abord à l'art indien, objet de sa première collection. Cela ne le mène nulle part, sinon en Inde, et dans des dîners de spécialistes qui maintenant le rasent au dernier degré, il me l'a dit. L'introduction dans sa vie du discours de l'avant-garde, son acquisition un peu précipitée, lui ouvrent les portes d'une société prestigieuse, non internationale mais cosmopolite, gaie, pleine de jolis garçons et socialement prestigieuse. Bien qu'il commette encore des fautes énormes, qu'il s'embrouille dans les dates et dans les noms à l'occasion, il peut maintenant parler de ces choses-là et maîtrise à peu près le code. Or, dans son cas, ce code tourne quasiment à vide. Je doute qu'il ait beaucoup de goût pour toutes ces choses, quoiqu'il se soit honnêtement convaincu du contraire. Sa façon de s'habiller est catastrophique, et il porte des bagues abominables – pas tout à fait assez abominables toutefois pour avoir le mérite de la provocation, et pour passer pour des citations ou des plaisanteries. Il est certainement ouvert à toutes les mystifications, et semble tjs flotter un moment lorsque le discours en question n'a pas encore porté d'arrêt. Toujours il me met en tête cette terrible expression française : *que faut-il penser de...?* Personne ne l'illustre aussi littéralement.

W. est d'accord sur le cas de Paul, mais il le juge caricatural, et il estime que je me fais la part trop belle en le mettant en avant. Je propose alors, *much closer home*, celui de notre ami John, qui, influencé longtemps par un "spécialiste" de Giacometti, n'avait jadis chez lui, à Paris, que des dessins et des gravures de cet artiste, plus quelques lithographies hyperréalistes (ce qu'il déteste qu'on lui rappelle, ou qu'on fasse mine de se rappeler : Giacometti, passe encore, mais les hyperréalistes font mauvaise impression dans les cercles sonnabendiens – c'est presque aussi grave que Vasarely, Cremonini ou Trémois). Puis il découvre l'existence d'un autre code, plus sophistiqué à ses yeux : en

deux ou trois ans il transforme sa petite collection et à présent il n'a plus chez lui, à New York, que des œuvres de Sol LeWitt, de Mel Bochner ou de William Wegman. Entre-temps, inévitablement, il s'est brouillé avec le spécialiste de Giacometti, qui trouve que tous ces dessins minimalistes sont de la foutaise et que John perd la raison, victime des pervers enchantements d'une secte. W. réplique qu'il peut très bien s'agir, chez John, de la normale évolution d'un goût, d'un progressif affinement.

C'est vrai. Mais le discours en question, ce corpus assez rigide d'opinions, qui laisse assez peu de place aux variations individuelles, exerce, en plus de son rôle d'introduction à un groupe, pour les individus, et de facteur de cohérence, pour ce groupe, une fonction d'intimidation.

R., l'ami de John, l'un des rares Français (avec moi) exposés régulièrement, quotidiennement, à cet ensemble d'opinions, et le voyant partagé par *tous* les gens du groupe qu'il fréquente désormais avec John, l'adopte avec la plus entière bonne foi et trouve nuls, en toute sincérité, les artistes méprisés par Castelli-Sonnabend et consorts, alors que rien n'assure ni même ne laisse supposer qu'il ait eu, avant sa rencontre avec John, une opinion sur Matisse et sur Picasso, ni songé à s'en forger une, *much less*, sur Duchamp, Yves Klein, Mondrian ou Malevitch.

Pour s'en tenir aux présents, notre ami Michel, rencontré il y a un an, par moi, dans la rue, déclare très honnêtement qu'il n'avait jamais, alors, entendu parler de Johns ou de Rauschenberg, à peine de Warhol (probablement comme auteur de films, et encore s'agissait-il de ceux de Morrissey), jamais bien sûr d'aucun des autres. Pendant une année il est exposé régulièrement à nos opinions, qu'il adopte progressivement et prudemment, comme on est bien obligé de se servir, en voyage à l'étranger, de la monnaie qui a cours dans le pays (mais on continue à tout convertir en sa monnaie nationale pour se faire une idée véritable des prix). Puis il vient avec nous à New York, et il peut constater que ce discours, qui à Paris n'est pour lui que celui d'un petit cercle peu visible à l'échelle de la ville (les vernissages chez Sonnabend, les dîners avec Antonio, les soirées chez John et Raoul, les réceptions chez Warhol, rue du Cherche-Midi, quand la cour est en voyage officiel, etc.), ce discours de chapelle, donc, non seulement est confirmé de toute part, mais bénéficie même d'une largeur d'assise insoupçonnée. Johns et

Rauschenberg, pour s'en tenir à eux, sont actuellement représentés en même temps dans les quatre plus grands musées new-yorkais, et considérés unanimement comme des classiques dont le statut, en ce qui concerne en tout cas leur œuvre déjà existante, ne saurait en aucune façon être remis en question : ce sont eux que l'Amérique a choisi de mettre en avant pour fêter son bicentenaire. Si Michel avait encore des hésitations à adopter, de bonne foi, ce code de valeurs-là, elles sont levées. Il est un peu comme un Indien d'Amazonie, qui jusqu'à présent n'aurait connu du catholicisme qu'une mission de bambous au bord d'un marigot, et qui du jour au lendemain se retrouverait sur la place Saint-Pierre, avec même à la clef une audience du pape. On a beau dire, ça confirme dans la foi («Au moins je n'ai pas adhéré à l'église du Christ de Montfavet... »).

Mais ce qui l'étonne, dit-il, et ce qui effectivement est un des traits les plus singuliers de la situation, c'est que tout cet art ait atteint, quasiment sans résistance, l'audience très vaste dont il bénéficie aux États-Unis. Tous les "tricks" qu'il a rencontrés vont voir des expositions d'art contemporain ; le musée d'Art moderne est plein de familles petites-bourgeoises qui le considèrent comme une des toutes premières attractions d'un séjour touristique à New York, au même titre que les Cloisters ou l'Empire State Building; les grands journaux et magazines suivent de près l'actualité de l'avant-garde et lui consacrent beaucoup de place.

W. objecte que la situation n'est pas aussi simple que ça, que New York n'est pas les États-Unis, que ses propres parents n'ont jamais entendu parler ni de Rauschenberg ni de Johns, que Warhol n'est connu du grand public que comme excentrique, une figure de la farce, un peu comme Picasso il y a trente ou quarante ans ; et que le *New York Times*, s'il parle de Bochner, c'est uniquement pour s'en moquer et pour le donner en exemple de la fin de l'avant-garde.

M. et moi n'en trouvons pas moins que l'audience de l'avant-garde est infiniment plus grande aux États-Unis qu'en France, même proportionnellement.

W. le reconnaît, et il estime que cela vient sans doute en grande partie du pop art, qui par essence et par définition s'intéressait à tout ce qu'il y avait de plus populaire, et était donc particulièrement facile d'accès pour

un grand public qui y reconnaissait et y retrouvait avec plaisir tout ce qui lui était le plus familier depuis l'enfance. La publicité, visuelle et télévisuelle, les feuilletons télévisés et les *comics*, ce sont là certains des principaux ciments "culturels" de la société américaine; et c'est précisément ce que les gens retrouvent avec délices dans le pop art, comme une madeleine de Proust généralisée.

Il y a certainement beaucoup de vérité là-dedans, encore que l'équivalent des *Brillo Boxes* ou des *Campbell Soup Cans* paintings, présenté comme art, ne susciterait en France, dans les "classes moyennes", que la risée ou la fureur.

Il est assez probable aussi que les media et le grand public américains sont sensibles à ceci que l'Amérique, tout d'un coup, s'est trouvée avoir un art à elle, bien à elle, qui non seulement ne devait pas grand-chose au passé européen, mais qui même était prêt à servir d'exemple, d'inspiration et d'objet d'envie, pour les artistes du Vieux Continent. L'ère de la décolonisation générale, pour le monde, a été pour les États-Unis celui de la décolonisation ultime, la décolonisation artistique (et la puissance coloniale, en l'occurrence, c'était la France…).

Ou bien, troisième explication possible à cette curieuse popularité de l'art contemporain, sinon dans la *masse* du moins dans la *pâte* même du peuple américain, cet art nouveau n'a pas rencontré en Amérique la résistance de la tradition à laquelle il aurait dû se colleter en Europe, parce que cette tradition n'existait pas. De même qu'il n'y a aucune limite à l'invention dans la vulgarité du costume, aux États-Unis, parce que la plupart des gens ne se sont jamais vu imposer par le consensus certaines règles et certains interdits sociaux dans l'habillement, de même l'avant-garde ne se serait pas heurtée à la résistance d'un art installé et de canons esthétiques vraiment établis, parce que le grand public n'était familier, au fond, avec aucun art aussi "classique" que l'est devenu, en France, par exemple, aujourd'hui, l'impressionnisme, qui est plus ou moins dans l'œil de tout le monde.

La discussion s'est arrêtée là, avec la fin du dîner, sans que personne, bien entendu, ait convaincu personne.

Rentrés à la maison, W. et moi en sommes ressortis après minuit pour aller avec Gail à l'Infinity, un club de Broadway qui organisait une soirée du bicentenaire où tout le monde devait être en blanc, en rouge ou en bleu, ou dans une combinaison de ces trois couleurs. Nous y avons retrouvé Egon von Fürstenberg et son amie _____ (?), et rencontré Fred Hughes, qui était en compagnie de Bianca Jagger.

Le club, où l'on ne peut entrer que sur invitation, ou bien accompagné par un membre – comme cela semble être souvent le cas à New York –, est très grand. C'est un rez-de-chaussée très haut de plafond. La salle est très profonde, décorée de néons multicolores, souvent frénétiques. La clientèle comptait ce soir-là à peu près autant de filles que de garçons, et personne ne draguait beaucoup. Tout le monde songeait surtout à bavarder et à danser. C'était un étrange mélange très réussi de jet-setters, de wasps bon chic, de pédés new-look victor-hugoliens (minoritaires), de coiffeurs et de boutiquiers. Tout le monde dansait par couples, et presque tous étaient mixtes.

Deux de ces couples, au milieu, étaient particulièrement remarquables par leurs garçons dont je voulais croire, par pur fantasme, qu'ils se draguaient discrètement, par-dessus l'épaule des filles. C'était d'une part un gigantesque Noir au beau visage fin, très chic, tout en beige, danseur professionnel certainement, qui exécutait, en prenant beaucoup de place, un numéro étourdissant ponctué de tourbillons et de grands écarts parfaits. D'autre part un grand blond, à la fois très distingué et très sexy, rare combinaison ("*a hunk*", disait W.), grand lui aussi, aux épaules larges, poilu, aux beaux traits réguliers, un peu fitzgéraldiens et désuets. Il y avait d'ailleurs plusieurs de ces blonds en pantalon de <u>tennis</u> [DENNIS, DENIS //// PÉNIS //// ENNIS → VIRAG → BLOOM //// LIVRE OUVERT, PAGE, FILET //// BLANC / VERT //// <u>VENICE</u> → VENISE → DENISE → DENIS → DENNIS → TENNIS] et chemise blanche aux manches retroussées, la raie bien droite, souriants et las, le visage en sueur comme s'ils revenaient des courts, une invisible raquette sous le bras [ARABELLE ! VOTRE SOURIRE EST POUR LES JOUEURS DE CRICKET, / POUR LES BOYS SUR LE COURT EN MANCHES DE CHEMISE, / NON POUR LE VOYAGEUR QUI S'ATTARDE ET REGRETTE → *PASSAGE*

? LOUIS CHADOURNE].

Un travelo eurasien, qui devait avoir une cinquantaine d'années, maquillé à mort, arborait une robe [ROY / GRILLET / VOL / LOVE / LOVE → ROBERT INDIANA → INDES → DENIS → DENNIS → TENNIS → PÉNIS (TRAVELO ?)] longue fendue jusqu'aux cuisses. Elle dansait seule, avec beaucoup de soin quand elle se sentait observée. Ce devait être une habituée, car beaucoup de monde la saluait assez gentiment; cependant personne ne s'arrêtait pour lui parler, ni ne dansait avec elle, malgré les espoirs qu'on voyait bien qu'elle y mettait. Mais elle avait décidé de ne plus s'en apercevoir, ou de faire semblant.

Un grand type blond, aux cheveux frisés, à chemise ouverte, poilu, nous draguait, ainsi que son copain, mais ni l'un ni l'autre n'était très entreprenant. Un petit coiffeur italien, très bien, musclé, était nettement plus excitant, mais ne s'intéressait pas à nous, non plus qu'un blond aux cheveux courts, moustachu, poilu, avec des hanches étroites et des cuisses galbées, très mec, un des seuls à danser avec un garçon. Quoi qu'il en soit, tout ça était amusant à voir. Il y avait là Lucio [LUC / CUL / LUCQUES / LUCY / LUCIA (JOYCE) (LETTRINES) (FOLIE → *LUCIA DI LAMMERMOOR* / LA MÈRE MOOR, *MOOR* (LANDE), AMOUR → LOVE → L*O*VE → INDIANA → *INDIANA'S SONG* → *LE VICE-CONSUL* → LAHORE → *HORLA* + W = WARHOL (ANDY / DYNA / DIANE / DIANE → ORION → *ORION AVEUGLE* → *CORPS CONDUCTEURS*)] Amelio, le Napolitain, notre hôte à Capri [CAPRA (FRANK) / PARC / ARC / HIPPARQUE (CONSTELLATIONS → CASSIOPÉE → W → WITTGENSTEIN) //// PARKI(NG) / KING / ROI / VIEUX ROI FOU / *CORPS CONDUCTEURS* (!) → ORION (AVEUGLE) → CONSTELLATION(S) (<–> *SÉLECTION DU READERS'S DIGEST*)] l'année dernière, qui semblait s'amuser aussi. Tout le monde avait fumé et était très gai.

Jeudi 1er avril

Été voir, au début de l'après-midi, *Raw* [WAR (HOL) → GUERRE → GUÈRE //// ROT, RÔT, ROND, OR] *Country* [*LAND*, LANDE, ROLAND, ORLANDO (WOOLF, VIVALDI, CONGRÈS DE

VERSAILLES → W. WILSON), RINALDO, ETC.] au Jewel, sur la 3e Av., entre la 12e et la 13e rue. Il s'agit d'un film porno qui se déroule entièrement dans une grande forêt toute en successives clairières, sentiers, rochers, torrents et opportunes piscines naturelles, sur des pentes montagneuses. Y font leur apparition, sans qu'on sache très bien pourquoi ni comment, ni d'où ils peuvent bien sortir, toute sorte de garçons assez butch pour la plupart, souvent en chemises

~~écossaises~~

à carreaux [CARRÉ, CARRÀ (CARLO, LORCA, CAROL, CARROLL), CARO (ANTHONY), CAR, ARC, CARRARE //// QUADRILLAGE (PAPIER (OXFORD → CARROLL, *QUADRANGLES*, "GREEN" → WITTGENSTEIN → W → CASSIOPÉE), POLICE, ARMÉE, LUTTE CONTRE LA SUB-VERSION (*PROJET POUR UNE RÉVOLUTION À NEW YORK*) //// CAROLINE (DU NORD, DU SUD, *CHÉRIE* → MARTINE CAROL) → LAURENT (RAULENT, ROLAND, ORLANDO, ETC.) → LAUREN → LORAINE (*LA MAISON DE RENDEZ-VOUS*), SIR RALPH (JOHNSON), *INDIANA*, *INDIANA'S SONG*, *LE VICE-CONSUL*, LAHORE, *HORLA*, W., WARHOL / WITTGENSTEIN)] largement ouvertes, manches retroussées jusqu'aux biceps : marcheurs, campeurs, baigneurs en eaux courantes, gardiens de parcs naturels, policiers, etc. Ils se rencontrent, et les dialogues préliminaires à l'action sont toujours ce qu'il y a de plus excitant – l'infime suspense, toujours trop court à mon avis : est-ce que ça va marcher ou non ? [MARCHE / MANCHE → CHANNEL → CHENAL → CANAL (VENISE, LACAN)]. Au bout de quinze secondes de doute métaphysique, ils ont toujours l'air de se dire : «N'oublions que nous sommes dans un film porno pd après tout – donc l'autre (ce bûcheron, ce gardien, ce flic), il a peut-être l'air féroce, mais il est forcément pd, et il a forcément envie de s'envoyer en l'air avec moi – sans ça qu'est-ce qu'on foutrait là ? »

Pour ma part je suis partisan du plus extrême réalisme en matière de pornographie (sauf dans le choix des acteurs, évidemment!) : pas d'érotisme, surtout pas d'art, pas de raccourcis invraisemblables. Bizarrement, ce qui m'exciterait vraiment, ce serait des films techniquement parfaits, le grand écran [CARNÉ, MARCEL CARNÉ,

CARNET, CARNE, CRÂNE, CRÂNER (LA RAMENER), NECKAR, SCÉNARIO //// « ÉCRAN MÊME DU TEMPS » (*CORPS CONDUCTEURS* → VIEUX ROI FOU (MONARQUE))], les couleurs exactes ("exactes" de l'après-CinémaScope), le son régulier à la Hollywood; alors qu'il ne s'agissait comme toujours que d'un petit film à la réalisation sommaire d'amateur, ou d'artisan – mais enfin pas mal.

La salle était assez petite, et très sombre. La plupart des spectateurs, quinquagénaires souvent, changeaient de place régulièrement [SANS RAISON "LOGIQUE", POUR PRATIQUER DES RAPPROCHEMENTS "SAUVAGES", "INEXPLICABLES", "L'AIR DE RIEN"] ou bien descendaient au sous-sol vers les toilettes, qui étaient précédées d'une espèce de petit salon sombre et sale où des quasi-vieillards attendaient pitoyablement Dieu sait quoi, sur des banquettes à demi effondrées. Dans les chiottes mêmes, un *vrai* vieillard [77 ans], assis sur la cuvette, essayait de me saisir le sexe [SAXE (MARÉCHAL MAURICE DE SAXE → GEORGE SAND → AURORE DUPIN → AUGUSTE DUPIN → *LA LETTRE VOLÉE* → LACAN → (GRAND) CANAL → VENISE → GEORGE SAND] tandis que je pissais à l'urinoir [ORION (« NÉ DE L'URINE»), URIEN (*VOYAGE D'*), DUCHAMP (MARCEL)] attenant, et il m'a proposé de me faire une pipe [

[~~MAGRITTE~~ ⋙ →

→ *PASSAGE* (NON NOMMÉ)]. Un autre, gros et chauve, m'a offert de l'argent [*MONEY*, MONNAIE, MONNAIE (« LE THÉÂTRE DE LA MONNAIE »), MONET, MANET, MANNERET (*LA MAISON DE RENDEZ-VOUS*, JOHNSON, MAISON DE VERRE, CONNECTICUT, CONNEXION) / NEMO, ULYSSE, *LITTLE NEMO*, *VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS*, *TRANSPARENT THINGS* (HUGH PERSON, YOU, HUGHES (FRED) //// BIANCA (JAGGER, CASTAFIORE → GEORGETTE LEBLANC) //// BILLET VERT → WASHINGTON → WASHINGTON SQUARE → JAMES (*THE HEIRESS*))].

Je suis sorti de là à quatre heures et suis allé en métro jusqu'au musée d'Art moderne où je voulais acheter des cartes postales, images de films de Griffith ou de Cecil B. De Mille, *La Leçon de piano*, *La Conquête des airs*, Malevitch, Albers [ALBERT (EINSTEIN / CAMUS) ////

HOMMAGE(S) AU CARRÉ], etc. Je voulais aussi voir l'exposition de dessins sur "Le Cubisme et ses affinités" – les affinités en question étant surtout le futurisme et le constructivisme : un Malevitch superbe (deux carrés noirs sur fond blanc), deux ou trois Schwitters, des Lissitzky, etc.).

J'ai passé longtemps dans la grande pièce des Matisse [MÉTISSE, MÉTIS, MA TASSE, TISSE (TEXTE, FEMME D'ULYSSE) / MASSE, MISS ?] affalé sur un large sofa carré. Une petite pièce, au rez-de-chaussée, est consacrée à une exposition sur Morgan Russell [MORGAN → DOCTEUR MORGAN → *PROJET POUR UNE RÉVOLUTION À NEW YORK* //// MICHÈLE MORGAN, *NÉE* ROUSSEL → RUSSELL → WITTGENSTEIN → W. //// MORGAN / ROMAN / MANO(I)R/ MONAR(QUE) ETC./ GORMAN (TRAD. D'*ULYSSES* ?) / MARGON (CHÂTEAU DANS L'HÉRAULT)/ / ORGAN, ORGUE, VOIX, BITE //// JANE RUSSELL → *MACAO* (STERNBERG) → *HISTOIRE IMMORTELLE* → *L'IMMORTELLE* ///// (KEN) RUSSELL → *MAHLER* //// *LOVE* → (ROBERT) INDIANA] et surtout sur ses travaux "synchronistes", réalisés à Paris avant la Première Guerre, dont les dessins préparatoires, présentés côte à côte sur de grands panneaux, sont d'ailleurs plus intéressants que les quelques œuvres achevées, quatre ou cinq petites toiles seulement.

Je n'ai découvert qu'au moment de partir, parce qu'elle commence dans un recoin, la grande exposition des Fauves ("The Wild Beasts"), que je n'ai pu que parcourir à grande vitesse, mais qui est très impressionnante. La scie new-yorkaise du moment est de s'extasier sur Derain [DERAIN, INDE, INDRE, IND(I)RA, DU RHIN, DE REIN (?)], effectivement représenté par des toiles très belles, et même sur Dufy – « *whom I always thought of as a very thin artist but who was not, you know, not at all*», va répétant tout un chacun. Tout le monde fait d'ailleurs un vacarme épouvantable, en particulier deux grandes filles juives qui tiennent absolument à faire connaître leur avis sur tout, qu'elles échangent d'un bout à l'autre de chaque pièce.

J'ai visité les salles de photographies, frappé d'abord par un hommage à Edward Steichen, imprimé sur une grande feuille de papier blanc, au-dessus d'un portrait de lui, et ainsi formulé :

In Memoriam

Edward Steichen

1879-1973

To Edward Steichen, Painter of nocturnes and faces, camera engraver of glints and moments, listener to blue evening winds and new yellow roses, dreamer and finder, rider of great mornings in gardens, valleys, battles.

Formulation qui me paraissait parfaitement ridicule d'emphase et d'indécence poétique, bien entendu, avant que je ne découvre qu'il s'agissait d'une citation d'un petit texte de Sandburg [CARL, L'ARC, *L'ARC* //// SAND (DUPIN) → AUGUSTE → DE SAXE → MAURICE (SAND, DE SAXE, MARÉCHAL, ETC.) //// *INDIANA*, ROBERT, *INDIANA'S SONG*, *VICE-CONSUL*, LAHORE, HORLA, W, ETC. ///// SABLE, TABLE, CÂBLE, GABLE (CLARK) //// CEND(RES), SANDRE //// NOHANT → NÉANT (BLANC, PAS DE SIGNE PARTICULIER) //// BURG, CHÂTEAU, RHIN, DERAIN, BERG, BORG (TENNIS, MÉTHODE)] datant de 1920, ce qui me permettait soudain d'en apprécier la beauté, et qui en rendait après tout le poétisme, quoique un peu facile et démesuré, sans doute, légitime et acceptable. J'aime beaucoup l'autoportrait de 1899, je crois. Parmi les 5 Atget, il n'y a aucun de mes préférés, aucun parc de Sceaux ou de Saint-Cloud, mais une vue sépia d'un pavillon de Versailles, et la longue plate-bande d'une grande allée droite, superbes tout de même.

Invités par Mark Lancaster [MARK / MARC / ARC /// MARK / FRANC / LIRE / LIVRE / MONNAIE / MONET / NÉMO / PERSONNE / PESSOA / ULYSSE / ROMAN JAKOBSON / MARQUE / SIGNE / CYGNE (*LOHENGRIN* ?) //// LANCASTER, ASTER, ASTRE, CASTRES, CASTRATION, LA CHÂTRE (*CASTRAIS*) → INDRE → NOHANT → SAND], nous avons dîné le soir dans l'atelier de Jasper Johns [JOHN / JOHNSON (BABY OIL) / L'ARCHITECTE / *MAISON DE RENDEZ-VOUS* → SIR RALPH → *INDIANA* SAND → SABLE //// *MON HÔTE, PRÊTEZ-MOI VOTRE MAISON DE VERRE SUR LES SABLES*], où il habite et travaille, ainsi, ces temps-ci, qu'un jeune Anglais blond et bouclé qui s'appelle Greg [GREC / CRAIG /

GRACQ (?) / GRIEG / GRÈGE]. C'est, dans le quartier misérable et dangereux du Bowery, un “casino” de la Renaissance italienne, ancienne banque d’inspiration nettement michelangélesque [*TALKING OF MICHELANGELO* → ELIOT → TOILE, *TOILET* //// ARCHANGE MICHEL], avec, sur deux côtés, car le bâtiment occupe un angle [ANGE, ANGLETERRE, *CRIME DE M. LANGE*, ANGÈLE //// ENGEL → MARX → MAURICE LA CHÂTRE], deux hautes portes à fronton et de grandes fenêtres puissamment florentines. L'intérieur n’a qu’une seule pièce, carrée, immense, très haute, dont le centre reste vide tandis que les pourtours sont aménagés pour l’habitation et le travail, avec une simplicité certainement très coûteuse et une très savante négligence. À gauche, quand on entre, il y a des appareils de cuisine, un comptoir pour les plats et une grande table [SABLE (*SAND*), CÂBLE, RÂBLE (DE VÉNÉRIEN QUI N’A RIEN DE VÉNÉRABLE → DUCHAMP)]; à droite, quelques sièges bas autour d’un poste de télévision.

Deux cloisons artificielles sont parallèles aux deux murs intérieurs, ceux qui n’ont pas de fenêtres, et elles ménagent ainsi deux longs couloirs perpendiculaires. Sur les deux faces de ces cloisons sont accrochées quelques œuvres des deux artistes de la maison, une grande lithograhie [?] au double drapeau américain parsemé d’or, de Johns, ou bien cinq petites toiles dont quatre montées côte à côte sur une grande feuille de papier blanc où il y a aussi de la peinture : c’est *Rue de Rennes* [REINE, QUEEN → FOLLE / RENNE, RÊNE(S), RAINE (GRENOUILLE → “RAINE-MÈRE” (BRISSET)] de Mark [MARQUE, SIGNE, ARK. → ARKANSAS, ARCHE], pièce à laquelle il travaillait quand il habitait à Paris le petit appartement ménagé par Artservices, il y a deux ans. Au fond, à droite, un passage mène à d’autres pièces, sur deux niveaux, qui celles-là ne se situent pas à l’intérieur du bâtiment sans étage, aux formes Renaissance, qu’on distingue de la rue. Dans un coin de vestibule, on voit un sombre Serra, lignes de fer noir et poudre métallique fixée au plancher, qui a d’autant plus l’air d’un amas de ferraille que tout autour sont empilées des caisses. De très grandes toiles, dont un Twombly, sont posées à terre et tournées face au mur, les unes contre les autres.

Le dîner, poulet aux morilles servi avec des asperges, salade de fruits avec une glace au lait, est de loin le meilleur que nous ayons fait depuis que nous sommes à New York. Nous en sommes au dessert lorsque entre Jasper, accompagné d'une jeune et jolie femme qui est l'épouse de son assistant japonais, Hiroshi. Ils arrivent à l'instant de Saint-Martin [MARTIN, MARTINE (CAROL), MATIN, MARTEN (?), MARDEN /// AGNES, ANGES], et repartent presque aussitôt pour Stony [TONY, STONE, PIERRE, PIERRE, *STEIN*, STEIN, EINSTEIN, ETC. //// "STONE", "HERBÉ", R. B. (PAR ROLAND BARTHES) / NOTES (WITTGENSTEIN) / JOHNSTONE, LE SCULPTEUR] Point. Jasper est très gai, très détendu, très bronzé, et il a l'air d'aller aussi bien que possible. De Saint-Martin il est allé à Paris mettre la dernière main au livre sur lequel il travaille avec Beckett [BEC, THOMAS BECKET → ELIOT, TOILE, ÉCRAN (NON)] depuis bientôt deux ans (*Foirades* (*Fizzles*)), puis il est retourné dans son île, en passant par la Guadeloupe. Il donne à Mark des nouvelles de leurs voisins de là-bas, où la vie a l'air de devenir rapidement très *social*, et même passablement mondaine. Avec mon flair infaillible pour les sujets de conversation qui n'intéressent personne, j'aimerais avoir des nouvelles des relations des deux peintres avec le sous-préfet, le sous-préfet de la partie française de Saint-Martin étant pour moi, de par ses fonctions exotiques, un personnage absolument mythique et fascinant. Mais le titulaire du poste a changé, et le nouveau, contrairement au précédent, n'a pas, jusqu'à présent, envisagé d'invitation à sa résidence.

Jasper et son amie partent pour la campagne et nous font leurs adieux. Mais ils reviennent trois minutes après. Les vitres de la voiture [V(O)IT(U)RE / GLACE / GLASS / GLASS (PHIL → *EINSTEIN ON THE BEACH*) → WILSON → *WILLIAM WILSON* → MIROIR → GLACE → VITRE, VERRE, VERT, *GREEN*, GREEN, GREENE, GREEN STREET, DE VERE (*BILLY BUDD*) → MELVILLE → JEAN-PIERRE MELVILLE → *PIERRE OU LES AMBIGUÏTÉS* ///// VOITURE → *CAR* (ARC), AUTO, OTTO(KAR)], qui était garée presque devant la maison, ont été brisées, et tout ce qui n'était pas dans le coffre, toutes les valises de la jeune femme, toutes les robes achetées à Paris, et surtout l'unique exemplaire existant du fameux livre, *Foirades*, ont été volés.

Tout le monde se rassoit, en attendant la police, après que Mark et W. ont caché dans une chambre leur marijuana [MARIE-JEANNE, HERBE, *L'HERBE*, R. B.]. Au bout d'un quart d'heure arrivent deux flics qui s'arrêtent sur le seuil et considèrent la pièce, bouche bée. Le plus âgé s'installe près de la télévision avec la jeune femme et Jasper, à qui il fait trois fois répéter et épeler son nom. Le plus jeune, un Irlandais peut-être, avec d'assez longs cheveux blond-roux sous sa casquette, continue de s'émerveiller des proportions de la pièce, puis joue longuement et très gentiment avec Rodger, l'énorme chat, puis inspecte sans commentaires les œuvres accrochées au mur, en particulier le double drapeau. Il dit que la nuit est mouvementée, surtout un peu plus haut dans la ville. Il dit aussi que les voleurs vont certainement se débarrasser du livre, ça ne peut pas les intéresser, et qu'on le retrouvera sur un trottoir, ne vous inquiétez pas, ou sur un toit. W. et moi partons au bout d'un moment, tandis que le plus âgé des deux flics est toujours en train d'interviewer les victimes.

Nous allons d'abord chez John [JOHNS, JOHNSON (PHILIP, *PROJET POUR UNE RÉVOLUTION À NEW YORK* (P.R.N.Y (PARNY?)))], qui nous fait priser de la cocaïne [HÉROÏNE, (POUDRE) BLANCHE, CAINE (*OURAGAN SUR LE*), KANE (*CITIZEN* → RIVERSIDE DRIVE, VERDI, WOLFSON (*LE SCHIZO ET LES LANGUES*)] avec un billet de 20 dollars [WASHINGTON, WASHINGTON SQUARE (*THE HEIRESS* → JAMES → WILLIAM) ///// *WASHINGTONIA GRACILES* → *GIARDINO DEI FINZI-CONTINI* (*GIOCATE, GIOCATE PURE* → TENNIS, DENNIS, PÉNIS, VERGE, VIERGE, BRISSET → WOLFSON) ////// *MONEY*, MONET, NEMO, OUTIS, ULYSSE, ETC. / *MON(K)EY* (MONNAIE DE SINGE / SIGNE / CYGNE / SWANN / SWAN / *LOHENGRIN* (« NEVER MIND, I'LL TAKE THE NEXT SWAN… »), LOREN GREEN (*PROJET* ?)]. Il me fait ensuite traduire un texte de Vito Acconci, dont il a besoin pour une exposition à Paris. Après quoi nous allons à une soirée donnée chez Gordon Matta Clark [*ARK*, ARC, GABLE], le fils de Matta, dans W. Broadway, par Victor Hugo [WOLF → LOUP → MASQUE → PESSOA → PERSONNE → OUTIS → ULYSSE → *ULYSSES* → JOYCE //// WOOLF (VIRGINIA, CAROLINA, INDIANA, ARKANSAS) //// HUGH, HUGHES (FRED HUGHES), HUGH PERSON →

TRANSPARENT THINGS → NABOKOV], un des collaborateurs d'*Interview* connu surtout pour ses inventives vitrines.

Devant la maison sont garées Rolls-Royce et Cadillac, avec leurs chauffeurs respectifs appuyés contre les portières ou assis sur les ailes, et qui bavardent en fumant. Deux flics privés montent la garde en bas de l'escalier. Dans la première pièce, deux garçons en pantalon noir et chemise blanche – dont l'un, qui me drague, et que je trouve pas mal, ressemble étonnamment au maître de maison, que je n'ai jamais vu qu'en photo – en fait s'occupent du vestiaire. De petites vitrines contiennent divers objets ou compositions étranges, comme une cuiller d'argent reposant sur un voile transparent. Dans la seconde pièce, très grande, quelques dîneurs sont encore à table. Il y a là en particulier Mick et Bianca Jagger, un tas de gens se succèdent auprès d'eux, se serrent contre eux, les embrassent, tandis que les flashes des photographes ne cessent de crépiter. On danse vers le fond. Jet-setters, millionnaires, artistes, bohèmes, pédés en grand uniforme victorhugoliens (le Victor Hugo colombien d'Halston : moustache, jeans et chemise à carreaux), etc., le tout assez drôle, d'autant plus que nous sommes l'un et l'autre dans un état très agréable. Chris Hemphill, qui écrit un livre sur Bob Wilson et qui lui, en revanche, est presque incohérent, essaie de me faire parler de la représentation de la veille et me juge trop sévère. Je vais de temps en temps prendre l'air aux fenêtres qui donnent sur W. Broadway, échangeant alors de longs regards avec mon préposé au vestiaire, un brun à moustache, un peu trop maigre à mon goût, mais plutôt sympathique.

Cependant John et W. veulent partir et nous prenons un taxi avec Carlton [CARL, CAROL, CARLO, CARON, CAROLINE, CHARLES ? CHARLESTOWN, CHARLESTON] et Rose [POSE, CAUSE, *A ROSE IS A ROSE IS A ROSE* → STEIN, PIERRE, PIERRE, *PIERRE* → MELVILLE / ROCHE, ROCHE, MAURICE, DENIS (MAURICE DENIS), VALIUM, ETC.], une amie à lui, que nous déposons chez elle. Nous allons d'abord chez Carlton, pour fumer davantage. Carlton est un modèle vieillissant, prématurément âgé par la drogue sans doute, assez beau, grand, bien bâti, avec un visage assez massif et des cheveux blonds bouclés. Il semble d'une bêtise sans faille et d'une grande gentillesse. John lui dit dans l'escalier :

« Ça intéresserait mes amis de voir ton livre » (le portefeuille photographique des modèles).

Lui :

« Mon livre? Quel livre? Ah, mes photos? Oh non, penses-tu, ça ne peut pas les intéresser...»

Mais une heure après, comme personne n'en a plus dit un mot, il apparaît avec plusieurs de ces grands portefeuilles sous les bras en nous disant :

« Voilà mes livres, puisque ça vous intéresse.»

Et c'est effectivement assez intéressant [THE BOOK → LE LIVRE? (LA BIBLE → MALLARMÉ → "PORTFOLIO" D'UN MODÈLE INTERNATIONAL)], parce qu'on l'a vu partout, lui, Carlton, depuis dix ans, sur les murs de Rome et de Bruxelles, de Londres ou de Milan, la nuit sur des boulevards déserts, sous des ponts de chemin de fer, à des carrefours égarés, dans la lumière de lampadaires hâves, le visage et le corps reflétés dans des flaques de banlieue, déchirés sur des palissades de chantier qu'on franchit tant bien que mal vers de décevantes orgies de faubourg, ou bien sur papier glacé dans *Uomo*, dans *Vogue*, ou encore dans *Moustache*, ce qui d'ailleurs lui allait beaucoup mieux.

Au bout d'une heure à peu près perdue, tout de même, nous nous dirigeons tous les quatre vers The Toilet [T. S. ELIOT, *IN THE ROOM THE WOMEN COME AND GO* / *TALKING OF MICHELANGELO*… /// TOILE, LA TOILE (RÉSEAU DES RÉSEAUX) FILM, TABLEAU, ÉTOILE (*STAR*)], qui de l'entrée paraît vide. Le portier nous assure qu'il n'en est rien, et il nous fait payer à chacun trois dollars, après quoi nous pouvons constater qu'il y a dans les toilettes à proprement parler un malheureux qui attend, à genoux, une hypothétique "douche d'or", et dans la pièce du fond trois isolés qui se regardent en chiens de faïence (Quel est le comble du tragique ? – Attendre en vain que quelqu'un veuille bien vous pisser dessus).

Nous repartons aussitôt, malgré les assurances du même portier que d'une minute à l'autre il va arriver plus de monde. Et nous marchons jusqu'au Strap, quelques rues plus haut, qui lui est plein à craquer, à tel point qu'il faut dix minutes pour faire seulement le tour du billard, dans

la plus grande salle. Je ne sais pas quel est le rôle de ces billards [BANDES DU VIEUX BILLARD / BANDES DU VIEUX PILLARD, ETC. → ROUSSEL, *COMMENT J'AI ÉCRIT*, ETC. //// BAYARD, BOYARD, ETC.], ici non plus qu'au Toilet : personne n'y joue jamais, et ils semblent servir seulement à établir des couloirs de circulation, autour d'eux, et à supporter d'innombrables boîtes de bière qui les recouvrent entièrement.

Le Strap est cette fois-ci beaucoup plus distrayant que lors de notre précédente visite. Au bout d'une dizaine de minutes je découvre un mec aux cheveux courts, moustachu, glabre, qui semble éprouver beaucoup d'enthousiasme à mon égard. Lui et moi nous embrassons pendant plusieurs quarts d'heure, il me semble, et nous suçons la bite réciproquement. Il m'entraîne dans un coin où W. nous suit. Mais il ne s'intéresse pas beaucoup à W., qui pourtant lui suce le sexe, lui aussi. Il veut me baiser, mais son sexe, qui est assez gros, n'est jamais complètement dur. Lui ne veut pas se faire baiser, ni par moi ni par W. W. me baise, moi, pendant que je continue d'embrasser le mec, ou que je lui fais une pipe, ou que lui me fait une pipe.

Un autre garçon, très brun, moustachu aussi, le corps glabre aussi, mais avec une barbe de trois ou quatre jours, se présente également et nous nous embrassons, tantôt lui et moi, tantôt le premier et moi, tantôt le premier et lui, tantôt tous les trois ensemble, tandis que des poppers ne cessent de me passer sous le nez, *dans* le nez, et que sous l'effet de toute l'herbe fumée plus tôt et de deux ou trois prises de cocaïne je suis dans un état de grande euphorie et excitation.

Arrive encore un grand type superbaraqué, avec un estomac en tablette de chocolat – pour emprunter encore une fois l'expression favorite de Jean-Jacques –, et des pectoraux saillants, et un sexe assez considérable, que je suce aussi. Lui me suce en retour, pendant que je continue d'embrasser le premier garçon, ou le second, et tandis que W. va et vient dans la pièce, autant du moins que le permet l'extrême encombrement.

Se présente par là-dessus un quatrième type, plus âgé que nous, blond, très poilu, pas aussi ferme de corps qu'il se pourrait. Lui, comme le précédent, tout en jouant avec nous est engagé aussi dans d'autres combinaisons, dont je ne peux pas suivre tous les entrelacements

[*CORPS CONDUCTEURS → ORION AVEUGLE*, POUSSIN, DIANE, ETC. “BRICOLAGE”, MÉTONYMIE, DOUBLE APPARTENANCE D’UN ÉLÉMENT QUELCONQUE, “MÉTONYMIE DE TRANSIT” (↔ RICARDOU)]. À un moment le blond se fait baiser par le grand athlète, mais ensuite il ne veut pas se faire baiser par moi, et tout l’arrangement s’effiloche progressivement. Le premier garçon est maintenant part d’un autre groupe, et je vais faire un tour pour essayer de pisser.

Mon problème est que j’ai *vraiment* envie de pisser, je veux dire envie de pisser *vraiment*, et pas du tout de procéder à une quelconque mise en scène de pissage ou de pissatation à des fins érotico-théâtrales. Sans doute y a-t-il des pisseurs qui sont capables de faire coïncider ceci et cela, la chose et sa représentation, la représentation et la chose, comme un acteur profiterait d’un repas de théâtre pour apaiser sa faim; mais c’est précisément ce dont je suis incapable (en l’occurrence, en tout cas – c’est peut-être plus exactement cela, « mon problème »).

À peine suis-je installé devant l’urinoir, un type de quarante ans ou plus, qui est assis, complètement nu, sur le siège des chiottes, se met à me fixer la queue avec tant d’insistance que rien n’arrive. Il se déplace et vient mettre sa tête juste au-dessous de moi, entre mes jambes – en vain. Puis il retourne dans le minuscule cabinet et il m’invite à le suivre, ce que je fais, mais pour lui demander de sortir un instant, car décidément je n’arrive pas à pisser, rien à faire, ni sur lui ni ailleurs, d’autant qu’à présent tout un groupe se presse autour de nous pour ne rien perdre des opérations. L'homme s’exécute bien poliment (on sent qu’il ne demande pas mieux que de recevoir des ordres), mais il reste tout de même dans la porte (sans porte), tenant au moins à voir, à défaut de recevoir, ce qui suffit à m’empêcher, pendant plusieurs minutes, de me soulager. En tant que pisseur je suis un échec complet, *a total failure*.

Quand je reviens dans la même petite salle que tout à l’heure, W. est en train de baiser un petit brun aux cheveux longs, moustachu, assez belle tête, l’air espagnol, qui alors me fait une pipe, puis, après que W. a joui, se retourne et me présente son cul. Je le baise à mon tour, assez vite et sans particulièrement de satisfaction, car son cul, qui est déjà plein de foutre, n’est vraiment pas assez serré et ne me donne pas beaucoup de

sensations. D'ailleurs, à peine ai-je fini qu'il se retourne encore une fois et se fait baiser par un mec bien foutu à moustache.

W. et moi prenons alors devant le Strap un de ces taxis qui attendent devant les boîtes pédés et dont les conducteurs, semble-t-il, sont presque toujours pédés. Celui-ci nous demande d'abord si cela nous est égal qu'il ne fasse pas tourner son compteur, et nous convenons d'un prix pour la course. Il est manifestement prêt à tout ce qu'on voudra, mais il ne nous intéresse pas. Quand nous sortons du taxi, il reste encore devant notre porte, tandis que nous nous débattons longuement, comme chaque fois, avec la clef.

Vendredi 2 avril

Été d'abord à la galerie Sonnabend pour terminer la traduction du texte d'Acconci. Sans un sou, j'ai marché dans le quartier, à la recherche d'un aquarium plus grand pour les iguanes de Jane. Comme par hasard, je me suis retrouvé à la librairie du coin de Hudson [FLEUVE, BAIE, NAVIGATEUR / WILLIAM HENRY HUDSON (→ ARGENTINE, PATAGONIE, WILSON & EVANS) / *DU SON* (RESTE H. (SOLLERS)) / THAMES AND HUDSON → THAMES, TAMISE, TAMISÉ, JAMES (WILLIAM / HENRY), BAIE] St., où j'ai été dragué par un grand blond barbu à lunettes. Il est entré sans hésiter dans une cabine où je m'étais installé un instant pour observer le passage, et il a immédiatement fermé sur nous la porte. Nous nous sommes plus ou moins déshabillés l'un l'autre. Il était très poilu et il avait un assez beau sexe. Il m'a sucé, je l'ai sucé, mais il voulait me baiser, ce dont je n'avais aucune envie, d'autant moins qu'il ne me plaisait pas tant que ça. Il y avait aussi un autre type pas mal, chauve, pas rasé, dépoitraillé, plutôt excitant pour moi et qui me regardait beaucoup, mais il restait dans son coin ou plutôt dans sa cabine, semblant attendre que je prenne, moi, toutes les initiatives, et ça m'a agacé.

Dans la deuxième "librairie", un peu plus loin, une foule de mecs se serraient autour d'un jeune garçon blond revêtu d'une invraisemblable combinaison d'astronaute ou je ne sais quoi, toute en caoutchouc ou en latex. Il était assez beau, assez bronzé pour que cela se voie dans la semi-obscurité des lieux, et il avait la peau très douce. Dès qu'il m'a vu il a écarté tous ceux qui se pressaient autour de lui, il m'a attiré vers lui, il a

ouvert mon blouson, ma chemise, il m'a léché les épaules, la poitrine, le ventre, il a ouvert ma braguette, il a sorti mon sexe et se l'est mis dans la bouche. Malheureusement il ne m'excitait guère, et je suis parti.

Je suis allé acheter *The Final Days*, le livre de Bernstein et Woodward sur la chute de Nixon, que Jean-Pierre Grey-Draillard m'avait fait demander de lui rapporter, en téléphonant à John. La sortie de ce livre se fait avec grand battage, tous les magazines en parlent et *Newsweek* en publie des extraits, non sans faire illustrer par un dessinateur les scènes les plus sensationnelles, comme celle où Nixon, à genoux, incite Kissinger [SIGNER / SINGER / INGRES //// QUI SE (SIGNE ?) / *SIC* / *KISS* (BAISER, EMBRASSER, ETC.), CHRIS, QU'HISSE, CASSE, QUI ? (SINGER (→ *SHADOWS ON THE HUDSON*), *SINGER* (CHANTEUR))] à se joindre à lui pour prier Dieu. Il n'est question partout que de cela, des relations homosexuelles prétendues entre Nixon et son ami "Babe" Rodger, du fait qu'il n'avait pas couché avec sa femme depuis douze ans, etc. Watergate paraît avoir créé chez les Américains une espèce de passion pour la vérité sans voile, dans tous les domaines; pour "le fond des choses", et pour les révélations de toute espèce, de préférence sensationnelles. Persuadés depuis deux ans que leur président était une crapule (alors que voir une seule photographie de lui était déjà bien suffisant pour en convaincre à peu près qui que ce soit, il me semble), les Américains apprennent maintenant que ce même président était aussi, du moins dans les derniers temps, un demi-fou imbibé d'alcool et faisant l'objet du plus total mépris [PRISME, PRIMÉS, PERMIS, MORAVIA, ANTONIONI] de son plus notoire collaborateur.

Comme je n'avais pas tout à fait assez d'argent pour payer le livre et la taxe [SAXE, MAURICE DE SAXE → GEORGE SAND / SADE, SEXE, S.M., MS. (MANUSCRIT) / MAURICE SACHS / TEX (PRÉNOM), MAX / TAXI / *THURN UND TAXIS* → *THE CRYING OF LOT 49*, PYNCHON] qui dans ce pays s'ajoute à tous les prix, le libraire du 8th St. bookstore m'a fait grâce d'un dollar. Il m'est même resté 25 cents pour acheter la reproduction, en carte postale, d'une photographie ancienne de la statue de la Liberté [Bartholdi / *Échange*] encore à Paris au cours de sa "construction", la tête étant posée au pied d'un grand

échafaudage. Rentré tôt à la maison, j'ai écrit des cartes postales, justement.

Le soir, invités par Paul W., W., John, Chris H. et moi avons dîné au 1/5th av., beaucoup mieux que la première fois, et bcp plus coûteusement. En dehors de la "trash food", où leur maîtrise est sans rivale, les Américains devraient s'en tenir à la viande, qui chez eux est souvent excellente. Malheureusement ils ont la passion de plats compliqués qui les impressionnent par le nombre de leurs composantes et qui, tels qu'ils les élaborent, sont invariablement des catastrophes. Comme tous les mauvais cuisiniers, ils ont recours abusivement aux assaisonnements de toute espèce, y compris l'ail, qu'ils mettent partout, dans les légumes et jusque dans la salade, persuadés que cela donne à ces plats un précieux air de chic français. Mais le filet mignon, arrosé de champagne comme tout le dîner, était parfait, de même que le sorbet de mûres (*boysenberry*?).

Il y avait au milieu de la salle une table de huit garçons, tous entre vingt-cinq et trente ans, tous plutôt virils et tous moustachus, dans des tenues à peu près semblables, blue-jeans et chemises écossaises, ou de base-ball, ou de tennis. L'un d'entre eux était d'ailleurs très séduisant, avec des cheveux et des yeux noirs, et une moustache coupée droit à la façon d'un danseur de tango 1930, ou d'un personnage de *Destins*. Mais ce qu'il y avait de plus remarquable était le T-shirt d'un autre, qui portait en grosses lettres majuscules, du côté du dos, le mot FUCKEE. Il faut remarquer que le One Fifth, qui se trouve bien sûr aux confins du Village et doit compter un certain nombre d'artistes dans sa clientèle, n'en est pas moins, de couleur générale et d'atmosphère dominante, plutôt bourgeois; et imaginer, chez Lipp, mettons, un type d'allure tout à fait ordinaire mais qui porterait sur le dos, en grosses lettres majuscules, le mot ENCULÉ – encore que la traduction ne soit pas tout à fait exacte, et que *fuckee*, créé par rapport à *fucker* sur le modèle de *truster-trustee*, n'ait pas de connotation péjorative dans le grand public, et présente dans sa signification quelque chose d'*actif*, si l'on peut dire, puisqu'il s'y exprime un désir. Dans ce restaurant new-yorkais personne ne portait la moindre attention à ce T-shirt et à celui qui le portait, ni les camarades du

dîneur ni leurs voisins ne semblaient y penser le moins du monde, il n'y avait vraiment pas de quoi s'étonner.

W. étant fatigué nous sommes rentrés nous coucher après le dîner, passant simplement un instant chez Chris pour prendre quelque chose, je ne sais plus quoi.

Samedi 3 avril

Été seul au Metropolitan Museum où j'ai déjeuné au bord du bassin intérieur. Je voulais voir les nouvelles salles d'art musulman, qui sont très impressionnantes comme on me l'avait annoncé, mais où, à cause sans doute du dîner de la veille, plus abondant que je n'en ai l'habitude, j'ai été pris de crampes d'estomac abominables, qui m'ont un peu gâché la visite.

Sur des montants de bois neufs ont été disposés les panneaux originaux d'une salle syrienne du XVIIe siècle, reconstituée là plus ou moins fidèlement – le mélange d'éléments authentiques (les panneaux ajourés, les objets, les livres, la fontaine) et de morceaux d'imitation (le dallage de marbre, les sofas) étant un peu gênant. Mais l'ensemble est très agréable à l'œil. On peut admirer aussi, au cours de la visite, des tapis persans et des miniatures, savamment présentées, de larges coupes décorées seulement de caractères abstraits, de beaux bijoux indiens, du XIXe siècle pour la plupart. Mais comme je n'ai aucune idée, ou presque, des différents styles qui correspondent aux différentes régions de l'Islam [MALI, MALI(EN)S, LIMA, MILA(N), SALIM, SIMLA (« ANCIENNE CAPITALE D'ÉTÉ DE L'INDE »)], ni surtout à ses différentes époques, et que je ne saurais dater, à cinq siècles près, nombre des objets que j'observe, je suis dans l'état, à la fois fascinant, vertigineux et très effrayant, soit de quelqu'un de totalement ignorant qui ne saurait pas reconnaître un Géricault d'un Poussin, mettons, soit d'un Japonais auquel Sainte-Clotilde semble un édifice aussi remarquable, sinon plus, que la Sainte-Chapelle, soit encore d'un étudiant français moyen pour qui tout l'art moderne est également du chinois, et qui ne

voit pas en quoi Rauschenberg est supérieur à Arman (à moins de recourir à un manuel, à un guide ou à un expert dont le discours pourra être rejeté en bloc à cause des complications qu'il introduit, ou embrassé avec enthousiasme au contraire pour l'ordre qu'il installe dans le chaos).

Traversé ensuite, une dernière fois, Central Park, afin de dire au revoir à l'une de mes vues favorites sur New York, la ligne des gratte-ciel entre les arbres. Dans les Rambles des garçons étaient étendus au soleil, ou marchaient le long des allées. J'ai dépassé un blond moustachu, tout en jean, qui était assis sur un banc. Je suis monté, non loin de lui, sur un rocher. Il me suivait du regard, il s'est levé, il est monté à son tour sur un autre rocher, juste en face. Je suis redescendu et remonté de son côté, et nous sommes restés deux ou trois minutes sans nous parler, à quatre ou cinq mètres l'un de l'autre. Finalement il m'a dit quelque chose sur le temps : probablement qu'il faisait assez froid, malgré le soleil, à cause du vent. Je me suis approché et me suis assis à côté de lui, dans une faille du rocher.

Il devait avoir mon âge, à peu près, peut-être un peu moins. Par sa chemise entrouverte on voyait des poils blonds, sur sa poitrine, et sa peau un peu trop blanche. Ses cheveux étaient assez longs, épais. Un livre jaune, mince, assez grand, était posé à côté de lui. Je lui ai demandé de quoi il s'agissait, il m'a dit que c'était la partition du *Prince étudiant*; et que lui était chanteur d'opéra léger, il sortait d'une répétition.

Son nom est Steve. Il est originaire du New Jersey et habite New York depuis trois ans. Il se montrait assez peu loquace et il y avait beaucoup de blancs dans la conversation. Il était toutefois très souriant et gentil. J'ai appris que sa famille, du côté de son père, était d'origine scandinave, mais établie dans le pays depuis plusieurs générations. Des ancêtres, du côté de sa mère, sont arrivés sur le *Mayflower*, ce qui évidemment est un peu agaçant (ce pauvre *Mayflower* a peuplé au moins la moitié de l'Amérique). Il m'a dit encore qu'il habitait sur la West End Av., du côté de la 80e rue, mais qu'il se préparait à déménager, ces jours-ci mêmes, et qu'il allait s'installer près de Columbus Circle.

Je lui ai dit de quel côté j'habitais, et que j'étais surpris par l'extrême décrépitude de la plus grande partie de New York et de tout le *downtown* en particulier. Selon lui, c'est parce que ces quartiers sont habités par des

gens, portoricains ou autres, qui ne sont pas vraiment américains, sont indifférents à la saleté, ne sont là que pour voir ce qu'ils vont bien pouvoir tirer de la ville et n'ont aucune espèce d'intention de faire pour elle quoi que ce soit.

Nous étions assis côte à côte sur notre rocher. De temps en temps un coup de vent plus fort nous faisait tressaillir. Steve m'a montré, entre les branches presque nues où éclosaient à peine des bourgeons [BOURGEOIS, BOUGEONS, BOURGET, LAC DU BOURGET] infimes, son «bâtiment préféré à New York », le San Remo [ROME, ROMAN(S), RENO, RENAUD, MORÉ (→ VERNE), MORÉE, *MORE*, *MORE*, ORME, ETC.], un grand immeuble dont les deux hautes tours évoquaient pour moi une cathédrale espagnole, celle de Compostelle en particulier, telle qu'elle est photographiée un jour de brouillard, dans le livre de Sacheverell Sitwell sur le baroque. Nous avons parlé alors de l'architecture new-yorkaise, de l'extraordinaire mélange des styles, non seulement d'un immeuble à l'autre mais dans le même, et de cette façon qu'ont de hautes tours austères de s'achever loin des regards en un fantasque débordement de dômes, de colonnes et de guirlandes suspendues. Il m'aurait bien invité chez lui, a-t-il dit, mais son *roommate* l'attendait pour faire leurs paquets en vue du déménagement. Moi-même je devais faire mes propres bagages. Nous nous sommes donc quittés sur une poignée de main, au pied de notre chaste rocher.

Plus loin, à la limite des Rambles, j'ai vu un jeune garçon aux cheveux assez longs, châtain, à la fine moustache, qui me regardait en souriant, assis sous un auvent de rondins. Je me suis arrêté à distance. Il m'a proposé d'un geste de m'approcher, de m'asseoir près de lui. Il était très mince, très pâle, avec un visage assez joli et intelligent, pas du tout excitant sexuellement. Il m'a offert un joint, que j'ai refusé, lui disant que je devais partir, que je prenais dans quelques heures un avion pour l'Europe, qu'il fallait que j'aille prendre un taxi sur la Cinquième Avenue. Il m'a proposé de m'accompagner jusque-là. Nous avons donc marché en direction du pont qui enjambe l'étang. Il m'a de nouveau offert un joint, et nous nous le passions tout en marchant, en souriant.

Son nom est Tom, il habite Queens avec ses grands-parents, il est étudiant en science politique, il sortait d'un cours sur les systèmes

électoraux et venait d'apprendre avec beaucoup de joie qu'il pourrait entrer, en octobre, dans une très bonne université, disait-il – *Stanford*, je crois bien. Comme j'avais fumé tous les jours précédents et que lui était déjà bien à point au moment de notre rencontre, nous étions totalement stone après trois bouffées et nous avancions côte à côte comme dans un brouillard, d'excellente humeur l'un et l'autre.

Sur le pont plus ou moins japonais, j'ai regardé une dernière fois la vue banale que j'aime, les grands immeubles qui se reflètent dans l'étang, de part et d'autre des arbres. Il y avait près de nous un garçon arrêté, appuyé à la balustrade mais assis sur sa bicyclette – un Portoricain peut-être, dont le profil, que j'apercevais mal, les cuisses et les poignets m'excitaient beaucoup, mais que je n'ai pas osé aller regarder de plus près, crainte de vexer mon nouvel ami.

Plus loin, près de la grande fontaine, Tom m'a montré les gamins portoricains qui proposent du hasch, et qui d'ailleurs ne nous ont rien proposé à nous, jugeant sans doute, à notre air vaporeux, que nous n'avions besoin de rien. Nous avons rejoint la Cinquième Avenue devant la Frick Collection. J'ai proposé à Tom de venir avec moi en taxi, et de m'accompagner au vernissage de l'exposition que je voulais voir à Soho.

Il y avait devant Saint-Patrick une noce. Les jeunes mariés étaient déjà installés à l'intérieur d'une longue Cadillac de louage, tandis que le père de la mariée, un homme aux cheveux gris et aux larges favoris argentés, avec un costume bleu pétrole aux revers noirs, et un jabot de dentelle, dirigeait sur eux les photographes. Notre chauffeur de taxi multipliait les grimaces pour faire plus largement sourire la nouvelle épousée et son petit mari, qui, disait le chauffeur, allait avoir besoin de bien plus de conviction conjugale qu'il n'en faisait montre pour supporter son beau-père, lequel avait tout l'air, en effet, d'un redoutable maffioso. Sur le trottoir paradaient les filles d'honneur, des adolescentes obèses pour la plupart, en capeline blanche à rubans et en crinoline rose ou bleue, des bouquets de confection à la main.

Nous sommes passés d'abord chez Sonnabend, parce que je voulais y faire mes adieux, puis, dans Greene Street, chez Sperone. Le vernissage de l'exposition Marden y battait son plein. Il y avait là Mark Lancaster, Mel Bochner, Diego Corty, un ami de Norman que j'avais rencontré chez

lui deux ou trois jours plus tôt, Mr. V., le fameux «collectionneur pauvre », un modeste employé des postes qui, avec sa femme, entasse dans un minuscule appartement des œuvres de tous les plus grands noms. Les toiles de Marden m'ont paru différer assez peu de ce que je connaissais déjà de lui, mais il y avait aussi des dessins lithographiques d'une matière somptueuse, carré blanc sur fond noir et vice versa, en bas d'une feuille ou en haut, complémentaires entre eux, et très beaux.

Finalement j'ai entraîné Tom, et Guy Scarpetta rencontré par hasard, à la maison où W. organisait un petit verre d'adieu pour quelques amis, Jane K., Bobby Rosenblum, Gilbert and George, John, Jack Litsfveld (bon dieu, je ne saurai jamais comment s'écrit ce nom-là !), Mark Lancaster et Greg. Pour écouler le stock d'herbe avec lequel il n'osait passer la douane, W. a fait rouler par Tom – d'évidence un grand spécialiste – des joints qui furent alignés sur une table, entre les bouteilles et les verres. Gilbert and George parlaient de l'Anvil et du Strap, et demandaient à un ami de Rosenblum, un Anglais quadragénaire, fonctionnaire des services culturels britanniques, qui s'approchait d'eux, quel était l'endroit le plus extraordinaire que lui ait vu à New York. Eh bien c'était, disait-il en essuyant les verres épais de ses lunettes, c'était la Grande Bibliothèque centrale, invraisemblable dédale où il s'était rendu pour tâcher d'y découvrir (en vain, malheureusement) l'édition de 1913 d'un ouvrage sur la quatrième dimension dont il ne possédait hélas que l'édition de 1923, laquelle, il avait de bonnes raisons de le soupçonner, n'était pas rigoureusement fidèle à l'original. Et lui d'expliquer longuement ces raisons, qui, à ce moment-là (était-ce dû à mon état, lui-même assez voisin de la quatrième dimension?), me paraissaient (mais je crains bien d'avoir été seul dans ce sentiment-là) proprement fascinantes (quoique je n'en aie plus à présent le moindre souvenir).

Michel se tenait comme d'habitude dans son coin, sans dire un mot à personne. Tom gisait debout dans une quasi-hébétude souriante. Guy Scarpetta, très conforme à l'image que les Américains se font de l'intellectuel français, nécessairement timide et maladroit, ne parlait qu'à moi, même quand j'essayais de boucler tant bien que mal, sans oublier slips, pornographie ni chaussettes, mon sac de voyage près du cagibi où

Jane se changeait pour un dîner en ville. C'était assez étrange et, les joints aidant, touchant.

Nous sommes partis au milieu de tout ça et avons vite rejoint Kennedy. Nous avons enregistré nos bagages au comptoir de notre compagnie de charters et avons mangé quelque chose de sans nom dans une vaste cafétéria. Il y avait près de nous deux filles dans des fauteuils roulants, paralysées et difformes, dont l'une seulement était capable de manger seule, et qui partaient pour Rome. Le spectacle désolant qu'elles présentaient me faisait peur, comme toujours, et me rendait la mastication difficile. Il y avait aussi, un peu plus loin, un groupe de cinq personnes, une fille et quatre garçons, tous américains, dont l'un était absolument splendide, le mélange de *sexyness* et d'intellectualité affichée que les filles trouvent souvent irrésistible. Il était assez grand, large d'épaules, avec des cheveux noirs, plats, dont une mèche lui couvrait la moitié du front. Il avait le nez droit, une bouche fine, souriante, une moustache noire et les yeux nettement encadrés, quand il lisait, par de grosses lunettes à monture de fausse écaille. Sa cravate à peine desserrée laissait voir, dans l'entrebâillement de sa chemise au col à boutons, des poils noirs, longs et en couche épaisse, comme il en avait aussi sur les poignets et sur les mains. C'était, dans mon fantasme, quelque assistant du département scientifique d'une université de second rang. Il était souriant, gentil avec ses camarades tous très falots, mais il se tenait un peu à l'écart. Lui et eux étaient sur le même vol que nous, nous les avons plus tard entr'aperçus dans l'avion, une seconde seulement.

W. et moi avons fini nos derniers joints dans les chiottes en nous les passant par-dessous la partition des cabines. Ces lieux aseptisés et glacés dégageaient, quand nous les avons quittés, une odeur d'herbe à renverser un bœuf. Nous avons offert nos ultimes réserves à deux filles françaises qui n'avaient pas peur de passer avec elles la douane, et qui en effet l'ont franchi sans aucun problème. Dans l'avion, après un dîner particulièrement infect, j'ai lu *Newsweek*, en particulier les extraits de *The Final Days*, et dormi deux ou trois heures.

Dimanche 4 avril

En me réveillant j'ai vu à travers le hublot la pointe de la Cornouailles, des villages de la campagne anglaise, des stations balnéaires de la côte sud de l'Angleterre et l'ombre de l'avion qui sautait par-dessus les haies de ce pays de bocage [JACOB, MAX JACOB, *JACOB'S ROOM* (→ CORNOUAILLES, ARCHER, ARCHER, MISS ARCHER → *PORTRAIT OF A LADY*)], par-dessus les petites routes où roulaient non loin des falaises blanches les premières voitures d'un matin de printemps, par-dessus les longs *piers* [PIERS, PIERRE, PIERRE (→ *STONE*, *STEIN*, STEIN), PETER PEARS (→ BRITTEN, *BRITAIN*, *BILLY BUDD*, MELVILLE → *PIERRE*] qui projettent sur la mer, à force de pilotis rouillés, leurs casinos victoriens et leurs promenades de planches. Impossible, au Bourget [PAUL BOURGET, LAC DU BOURGET, BOUGER, BOURGEON, BOURGEOIS, BOURG, BOURG], de trouver un taxi. Nous avons pris un autobus, mais il allait seulement jusqu'à la porte Maillot et pas aux Invalides, de sorte qu'il a fallu tout de même prendre un taxi.

En arrivant à la maison vers deux heures de l'après-midi nous nous sommes aussitôt couchés, et W. m'a baisé assez longuement, avec des poppers. Nous nous sommes réveillés sur les neuf heures du soir et je suis allé jusque chez Colladant, à Saint-Germain, pour acheter du jambon et du fromage, non sans jeter au passage un coup d'œil au Flore où il n'y avait personne de connaissance. Nous avons dîné en regardant la télévision. Un programme sur l'actualité théâtrale nous replongeait violemment, après ces quinze jours de décrochage, dans l'ultra-francité. Il était consacré à plusieurs mises en scène de la saison, *Biderman et les incendiaires*, *Portrait de Dan*, de Cixous, *Les Enfants gâtés*, une pièce de Mme de Genlis découverte et montée par Caroline Huppert, *Affabulazione*, de Pasolini, *Maître Puntila et son valet Matti*, au Français, et *Dialogue à trois voix*. Or, pour nous qui revenions de l'étranger et observions tout cela avec une distance inhabituelle, le ton et le jeu des acteurs, celui surtout des auteurs, éventuellement, et des metteurs en scène, soit qu'ils fussent interviewés, soit qu'on les vît dirigeant une répétition, paraissait parfaitement *nappé* d'un reportage à l'autre, *plan* unique, le même

exactement ici ou là, comme si ce qui s'exprimait là ce n'étaient jamais des individus mais uniquement une société, une classe, même pas, une *confrérie*, un tranquille affolement de conformité passionnée à un modèle, à un creuset commun de sons, de sens, de vocabulaire et de gestes. C'était partout le même sérieux affiché, la même intensité placide étalée, la même intériorité tape-à-l'œil, le même mouvement de la main, paume vers le haut, qui est ici le signe codé de la conviction profonde et de l'extrême sincérité. Les cameramen font d'ailleurs leurs délices de gros plans sur le beau visage grave, bouillonnant de passion contenue et d'emphatique patience à l'égard des acteurs, de tel metteur en scène inconnu. Dans les extraits des pièces elles-mêmes, c'est partout le même faux, mais un faux institué, constant, m'as-tu-vu, solennel et pompeux jusqu'en les moments supposés comiques. Ce qui à tous ces gens semble essentiel à monter en épingle, chaque fois, c'est la signification *théâtre* (avec trois accents circonflexes). Mais ce rappel constant du lieu de discours et ce mécanisme d'autoréférence implacable, qui constituaient encore, il y a vingt ans, une marque de la modernité brechto-claudélienne (pour faire vite), est aujourd'hui aussi exaspérant, dans son confort ronronnant, que n'importe quelle vulgate en place, massive, solide et sûre d'elle-même en ses pantoufles (à la poulaine).

Nous nous sommes couchés vers 1 heure. Il y a eu de nouveau une ébauche de sexe entre W. et moi, mais il voulait de nouveau me baiser, avec beaucoup d'entrain je dois le dire. Je lui ai reproché de vouloir s'établir dans un rôle, et moi par contrecoup dans un autre; et de jouer les *machos*. Il a dit qu'il ne savait pas que j'avais des problèmes de ce côté-là, et de fil en aiguille tout s'est très mal fini.

Lundi 5 avril

Été pointer au chômage et récupérer auprès de Michel, au ministère des Finances, *Bouvard et Pécuchet* qu'il avait gardé la veille, et dont j'ai besoin. Pas un sou pour acheter de quoi déjeuner, sinon une tranche de jambon. J'ai faim. L'après-midi, lu *Le Monde*, et en particulier un article

sur un dominicain brésilien torturé là-bas par la police politique, réfugié en France où il s'est suicidé il y a deux ans « aux confins désolés d'une cité ouvrière» près de Lyon, après avoir embarrassé ses pairs « en leur donnant à voir [*citer*] la face cruelle de l'homme ». Lu aussi, d'ailleurs sur la même page "religieuse", que des prières « de réparation et de dévotion» étaient dites à Rome à la suite d'un article de Roger Peyrefitte, publié par *Il Tempo*, où il était question, entre autres choses, de l'homosexualité du pape. Et, toujours sur la même page, la lettre d'un "travailleur immigré" à propos du passage à tabac d'un Noir par la police, dans « une petite salle utilisée comme local de rangement» au métro Barbès, et parmi l'indifférence générale. Pendant mon séjour à New York, Isabel Perón a été renversée, Max Ernst est mort, Albers aussi. Callaghan a été désigné par les travaillistes pour succéder à Wilson. Giscard a nommé Chirac "chef de la majorité".

Eu la visite de Claudio, un Italien que nous avions rencontré il y a deux ou trois ans et que W. a revu depuis à Rome et à Londres. C'est un petit brun pas mal, poilu, assez sexy, pas très viril.

J'ai téléphoné à Denoël pour demander si je pouvais reprendre mes fonctions de lecteur, mais il n'y avait pas de livres anglais à lire – j'essaierai de nouveau la semaine prochaine.

Dîné le soir au Conway avec Raoul, entr'aperçu sur la Cinquième Av. le 20 mars, alors que nous arrivions et qu'il allait prendre son avion de retour – il nous parle très drôlement de son séjour.

Il a passé en compagnie de Carlton quelques jours en Floride. À Fort Lauderdale il a rencontré deux mecs dans une boîte, l'un très butch, l'autre très folle, qui l'ont emmené chez eux à bord d'une somptueuse Cadillac, pour constater à l'arrivée que leur énorme télévision en couleurs avait été volée, bien qu'un de leurs copains dormît dans une pièce voisine. Le butch réveille le copain, ne croit pas un mot de son histoire, veut lui casser la gueule, est dans un état de fureur sans nom, cogne des poings contre les murs. Ils appellent la police. Arrive un flic qui leur demande si on ne leur a rien volé d'autre. Ils font un tour de l'appartement, ouvrent des tiroirs, constatent qu'effectivement ont disparu des rasoirs, des boutons de manchette, des parfums, etc. Le flic feuillette une revue porno pédé, *Kake*, sans faire de commentaire. (Ici

l'auditeur commence à fantasmer sec. Suite fantasmatique de l'histoire : le flic bande en lisant *Kake*, les autres s'en rendent compte, lui proposent de le soulager, etc. Non : le flic ne bande pas, et d'ailleurs il n'est pas terrible.)

Le flic déclare que ce genre de choses arrive tous les jours dans le quartier, souvent même alors que quelqu'un dort dans les appartements et les maisons, ce qui calme un peu le butch à l'égard du copain, lequel se révèle être psychiatre, et très gentil. Mais le butch continue de se lamenter sur la perte de sa télévision en couleurs, et de cogner des poings contre le mur, façon butch, ce qui fait qu'il devient de plus en plus folle, tandis que la folle, qui s'en fout complètement et qui même commence à s'amuser, devient de plus en plus butch.

Arrivent là-dessus tout un tas d'amis, dont plusieurs travelos, qui se moquent du butch, font du gringue au flic, et prétendent remplacer le téléviseur disparu en faisant eux-mêmes un show. Raoul, épuisé, se couche dans le lit du psychiatre où la folle vient le rejoindre. Il l'encule, elle ne jouit pas, elle exige qu'il lui mette le poing dans le cul, il s'exécute, crevé, dégoûté, ne pensant qu'à dormir. Plus tard le psychiatre vient dormir contre lui, puis au matin c'est le petit ami du psychiatre, qui est postier et qui travaille la nuit. Ils se promènent tous les trois sur la plage.

Autre histoire de Raoul : lui et Melinda dans une de ses grandes toilettes 1900 ont dîné au Petit Robert, à Pigalle. Ils ont tenu leur grande conversation habituelle et se sont beaucoup amusés. Trois jours après, le Petit Robert en personne leur fait transmettre une invitation à dîner de la part de voisins de table de ce soir-là, qui, dit-il, les ont trouvés fascinants. Ils ne voient pas du tout de qui il peut bien s'agir, occupés d'eux-mêmes ils n'ont remarqué personne, mais ils vont au dîner, Melinda se fabriquant même pour l'occasion une robe nouvelle à partir de deux robes anciennes. Cependant il lui manque une manche [MANCHE, MARCHE, MARCHE, MARCHES (→ LEOPARDI)]. Les hôtes, un couples de pédés vieillissants inondés de respectabilité bourgeoise, et friqués à mort, s'étonnent de la robe. Melinda leur assure que c'est très chic. Ils n'ont pas l'air convaincus.

L'appartement est immense, les petits plats sont dans les grands, tous les invités ont la cinquantaine, le service est effectué par un Noir de deux mètres qui est censé « n'être au courant de rien » : on se tait ou bien on change de conversation quand il apporte les plats, sur un coup de sonnette. Ce ne sont de tous les côtés que meubles anciens, tapis les uns sur les autres, lustres, candélabres, cache-pots, nègres enturbannés à torchères, napperons, vaisseliers, bibelots, bibelots, bibelots. D'ailleurs les hôtes sont antiquaires.

Le cognac est servi dans un petit salon tellement éloigné de la cuisine que les communications avec le Noir se font alors par téléphone. La conversation, jusqu'alors coincée au dernier degré, se fait progressivement polissonne. L'un des antiquaires, avec des airs de conspiration internationale, sort un coffret d'ébène et d'ivoire qui contient de l'herbe, et il demande à R., qui a trente-cinq ans (« Vous qui êtes jeune, vous devez faire ça très bien»), de rouler un malheureux joint qu'on se passe ensuite avec des mines chavirées, comme si c'était la Sainte Ampoule. Après le cognac est servie de l'orangeade, que R. décline très nettement, déclarant préférer un autre verre de cognac, ce qui est mal vu et dérange l'ordonnance du festin. Melinda prétend avoir passé son adresse au Noir, dans la cuisine. Ils ne seront pas réinvités.

Le mari de Melinda, qu'elle aime, l'a quittée, la jugeant trop folle et désirant « une vie normale », au bénéfice d'une petite Française très petite-bourgeoise et tout à fait rangée qu'il a l'intention d'épouser. Melinda dit :

« Le malheur m'a fait trouver Dieu, et Dieu m'interdit de divorcer. »

Été ensuite à la Villette. Baisé longuement, mais sans jouir, un petit blond poilu que je voyais mal dans la demi-obscurité, qui avait des poppers vraiment dégueulasses et que je soupçonnais de plus en plus fortement, à mesure que l'action progressait, de n'être ni très jeune ni très joli. On ne saura jamais ce qu'il en était. J'ai rencontré ensuite André, à qui je pense souvent avec beaucoup d'affection et de désir, parce qu'il est très gentil, parce qu'il est physiquement tout à fait à mon goût, et parce que mes relations passées avec lui, les histoires qu'il m'avait racontées, sa disparition, nos retrouvailles si inattendues que d'abord je ne l'avais même pas reconnu, l'ont installé pour moi dans le fantasme (Portrait

d'André. Histoire d'André). Cependant il n'avait pas de très bonnes nouvelles. W. et moi avons couché avec lui juste avant de partir pour New York et voilà qu'il m'annonce qu'il a la syphilis. Cela dit, tant qu'à l'attraper aussi, autant la tenir de lui que j'aime beaucoup; mais enfin, j'aimerais mieux pas. Nous bavardons assez longtemps dans un coin, les bras de l'un passés sur les épaules de l'autre, en nous embrassant de temps en temps, prudemment, dans le cou. Puis je vais voir ce qu'est devenu W.

Il est en train de se faire tailler une pipe par un petit mec jeune, bien foutu, poilu, avec un beau sexe que je suce un moment. Mais le p'tit mec, qui se laisse caresser et même me suce deux ou trois minutes, ne s'intéresse vraiment qu'à W. Je caresse un autre garçon, mince, poilu, qui ne veut pas se laisser embrasser ni se faire enculer par moi, mais qui embrasse longuement un type vraiment moche. Finalement je baise un troisième mec que je vois mal, qui a un corps assez sexy quoique plus tout à fait aussi ferme qu'il pourrait l'être, et qui me laisse de la merde sur la bite. Après quoi je vais dire au revoir à André, qui attend un copain, et nous rentrons vers quatre ou cinq heures.

Mardi 6 avril

Il se passe ce jour-là qq chose d'étrange, dû bien sûr au décalage horaire mal négocié : nous dormons jusqu'à 6 heures de l'après-midi. Rangements. W. dîne chez J.-Éric L., pour discuter d'un arrangement av. Jim Dine. Soirée seul ici, donc, à regarder à la télévision une émission sur Bombay, 3e d'une série sur l'Inde.

On montre d'abord une chanteuse dans le bar d'un grand hôtel, que le reporter « a dû supporter tout un soir » : sa chanson, en anglais, vante les charmes de Bombay et de ses femmes. Entre les refrains, panoramiques sur le port de mer, les grands immeubles, la ville occidentale, très riche d'apparence. Puis, directement après, la banlieue, si l'on peut dire, les faubourgs, les *abords*, auprès desquels, bien entendu, les bidonvilles de

Nanterre ont l'air d'un attrayant village de vacances. Par traducteur interposé, on interviewe un des "habitants", jeune ouvrier très beau. À ses côtés se tiennent sa femme, très belle elle aussi (cette autre caste terriblement endogamique, la beauté), et leur enfant. Ils sont venus de l'intérieur du pays, poussés par la faim. Lui travaille irrégulièrement. Quand il ne travaille pas il fouille dans les ordures, et il revend tant bien que mal le peu qu'il découvre. En moyenne ils ont faim 8 ou 10 jours par mois, expliquent-ils. Lui n'est jamais entré dans la maison d'un riche, il ne sait pas ce que c'est. Néanmoins il faut le pousser et lui fournir la phrase toute faite pour qu'il déclare que les chiens des riches ont un meilleur sort que sa famille, et qu'il aimerait voir les riches tomber de toute leur hauteur. Pas de pol., aucune manifestation spontanée d'hostilité de classe (ou de "caste").

Après les bidonvilles, la cité-jardin industrielle. Il s'agit des établissements Godrej, fondés à la fin du XIXe siècle. Les ouvriers ont là de petites maisons entre les arbres. L'un d'entre eux, interviewé, évite tous les pièges qu'on lui tend pour arracher de lui des réserves à propos de ses patrons. Au contraire il chante sans désemparer les louanges de la dynastie Godrej, qui emploie également son fils. Il déclare ne voir jamais la misère environnante, vivre entièrement dans la cité-jardin où se dressent aussi les usines.

On passe ensuite à Godrej lui-même, le Godrej actuel, dans sa villa. Ce champion-du-paternalisme-triomphant-mais-aujourd'hui-menacé nous a reçus, dit le journaliste, *avec condescendance*. Mais le journaliste a une telle agressivité dans la voix, et il a ensuite monté l'émission d'une façon si prévisiblement partisane, qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que son hôte se soit tenu sur ses gardes. Ce Godrej n'est guère sympathique, c'est vrai, mais l'acharnement contre lui inciterait presque, par contrecoup, à prendre son parti. (Nouvelle tradition des journalistes agressifs, insinuants, cauteleux, qui essaient par tous les moyens de vous faire sortir de vos gonds pour bien montrer que vous êtes une brute, un violent, un ennemi de la libre expression – Bouvard [*BOUVARD ET PÉCUCHET*, BUVARD, BOULEVARD (BOULEVARD BOURDON → *BOUVARD ET PÉCUCHET*)], la fille en Italie, etc.)

Il parle en français. Interrogé sur ce qu'il pense quand il voit la misère des abords de la ville en se rendant de sa villa à ses usines, il déclare qu'elle le *dégoûte*. Le reporter relève le mot, le fait même répéter pour donner à penser aux auditeurs qu'il s'agit d'une immonde réaction d'esthète, alors que l'industriel, qui n'est pas idiot, a probablement voulu dire qu'elle lui soulevait le cœur, qu'elle le désolait, qu'il en était profondément affligé. Le reporter, tjs de la même voix blanche impliquant une extrême patience exaspérée et une équanimité maintenue contre vents et marées, demande ensuite à Godrej s'il aime la beauté. Flairant le piège, Godrej répond que *oui*, il aime la musique, l'art, la littérature, tout ça, mais il pense que l'essentiel, pour l'Inde aujourd'hui, c'est l'économie. La dernière image de lui ne l'en montre pas moins allongé, écoutant une symphonie de Beethoven en face d'une statue indienne.

Avec Giwa Malantu, le reportage veut présenter une image + moderne de l'industriel indien. L'interview a lieu au cours d'un cocktail où des bourgeois sirotent innocemment du whisky. Cela ressemble à n'importe quel cocktail, à ceci près que les femmes sont en sari de soie; mais ces scènes-là, mises en regard avec les images des bidonvilles, constituent déjà une mise en accusation. Justement Malantu est adipeux à souhait. Il a fait des études de business en Occident, il ne pense pas que les industriels doivent prendre en main l'environnement social de leurs ouvriers, mais seulement leur allouer de bons salaires. Une grève prolongée chez ses concurrents lui permet de racheter leurs entreprises. La caméra le montre flirtant avec une mini-star locale, et le commentaire précise qu'il se flatte d'être un séducteur, et que sa femme en est plutôt fière :

«Pour eux, les interdits sexuels, le puritanisme, les mariages arrangés, tout cela est bon pour le peuple. »

De même, lorsque Malantu déclare être imprégné de la religion hindoue, ainsi qu'en témoigne sa collection de statues, mais ne pas y croire vraiment, il semble que le reportage lui en fasse grief. L'interviewer termine sèchement d'un : « Je vous laisse à vos invités.» La dernière séquence est consacrée à une usine nucléaire.

Tour à pied, ensuite, jusqu'au Dauphin et à l'Odéon. Vu personne. Lu tard *B. et P. Mutual fuck*.

Mercredi 7 avril

Levé vers 1 heure de l'après-midi. Été à la blanchisserie, puis fait un tour sur le boulevard ensoleillé. Travaillé de 4h à 6h. Visite alors de Claude. L'ai emmené à 7 heures chez Jacques de Bascher, rue du Dragon, où nous avons retrouvé W. et Edward B. Il y avait là une vingtaine de garçons, et 1 seule fille. L'appartement, sur deux niveaux, est décoré principalement de portraits du maître de maison par son amant et protecteur Karl Lagerfeld : J. de face, J. de profil, J. avec chapeau, J. sans chapeau, en culottes courtes, sortant de la piscine, revenant de Bavière, 2 mars 1976, etc. Il y a là Xavier, dont je voyais jadis un portrait, enfant, chez Patrick Miller; deux Américains, l'un de Californie, l'autre de New York, qui ont vécu cinq ans dans la montagne, en Suisse; Patrick de R., qui nous invite à une soirée chez lui le lendemain; Morgan, un modèle américain que je trouve très excitant depuis longtemps, blond foncé, les cheveux assez longs avec une raie au milieu, une grosse moustache de phoque, poilu, un peu gros peut-être, plus très jeune, beaucoup de petites rides autour des yeux, mais une bonne tête sympathique de chien de chasse pas particulièrement intelligent. Il est en compagnie d'un autre Américain à la barbe taillée, genre butch-folle, que je n'aime pas du tout, mais que W. trouve mieux que lui. W., Edw., Claude et moi allons ensuite dîner au Pt St-Benoît. Un monsieur souriant d'une cinquantaine d'années, rosette de la Légion d'honneur au revers, s'assoit à la même table que nous et écoute tt ce que nous disons, en s'intéressant particulièrement à Claude, qui parle av. moi du talent de Frederick Courtney (portrait, hist.) pour le "pompier volant". Nous discutons aussi des mérites comparés de Morgan et de son ami, etc. Le monsieur écoute tout cela en souriant d'un air égal, mais paraît un peu interloqué lorsque W. lui adresse la parole. Il a l'air de s'excuser d'écouter, alors que nous trouvons ça plutôt drôle. Il s'en va avant nous, tt en continuant à fixer Claude du regard, en souriant.

Après dîner, je vais faire un tour av. Claude jusqu'au Dauphin. En repassant devant le Flore, j'y vois R. B. [*HERBÉ* (*STONE* → PIERRE, PIERRE, STEIN, MELVILLE, ETC.?)] en compagnie de Romaric [ROMA(N), ROMAN, ARC, ROME, RAMEAU, RAMEAU, RICAR(D)O, MARI, OMAR, HOMARD, MAROC, ARMORIQUE]. Je vais l'embrasser, et lui demande des nouvelles de sa mère, qui ne va pas plus mal. Puis nous rentrons ici, où W. est en train de rouler des joints, et nous ressortons tous les 4 pour aller au Sept [7, JOURS DE LA SEMAINE, VOLUMES DES *ÉGLOGUES*, CHAPITRES DE CHAQUE VOLUME, ETC. SÈTE (CETTE), CETTE, *SET* (TENNIS)]. [Descr. du 7? R. B. en s'excusant : « C'est vraiment ce qu'il y a de plus vulgaire, non?»] Retrouvé Christian, av. lequel je danse. J'aime beaucoup l'embrasser. C'est la première fois que je le vois en même tps que Claude, av. qui je le confondais un peu av. de connaître l'un et l'autre. Et effectivement ils ont à peu près la même taille, les mêmes cheveux noirs, les mêmes yeux sombres, la même moustache assez fine, le même corps adolescent. Ils sont tous les 2 très beaux, à mon goût. Claude est plus viril, Christ. a les traits plus fins. Christ. est aussi plus mince encore que Claude. Il oscille à mon égard entre des moments de grande tendresse et de relative froideur, soit qu'il ne veuille pas être indiscret, soit qu'il ne veuille pas flirter av. moi quand W. est dans les parages. Il me parle du Touquet, d'un petit hôtel, des dunes. Il danse avec nous deux, toutefois, et peut-être ne serait pas hostile à un *threesome*. Mais W. ne s'intéresse pas trop à lui, et ce ne serait ss. doute pas une très bonne idée. Rentré vers 2 ou 3 h. Passé par les Tuileries, le "petit salon". Grand mec au sexe énorme, lui fais une pipe. Il ne fait presque rien pour personne. Barbu.

Jeudi 8 avril

Très mauvaise nuit encore. Me suis endormi vers 7 h. du matin. Levé vers 11 heures. J'ai travaillé ici jsq. vers 5 heures, puis je suis allé remplacer W. à la galerie, car il allait dîner à la campagne chez Mary

Callary avec Thomas Amman, venu spéc. de Zurich pour discuter l'achat d'un Picasso de 1915 sur lequel W. toucherait une commission.

Resté à la galerie jsq. vers 7 heures et demie. Tour ensuite à Saint-Germain pour tâcher de trouver Christian et l'inviter au dîner de Patrick de R., puisque ni W. ni Claude ne peuvent y aller. Passé au Dauphin, y ai vu Dominique-le-Jardinier, tjs aussi bandant (portrait, histoire, jardinier, Bourges [BORGES, BOURGEOIS, BOUGE]), en compagnie de Fernando le Portugais (id.?). Retourné jsq. aux parages du Flore, repassé au Dauphin [DAUPHIN(S) → ARION → THAMES & HUDSON (EMBLÈME) → *À LA FACE CAMUSE* /// « DAUPHINE » → RENAULT → RENAUD → RENO (CAPITALE DU DIVORCE), ORNE (*L'ORNE COMME AUTREFOIS* (MALHERBE, HERBE, HERBÉ, R. B., *L'HERBE*), NERO (CHIEN DU PRINCE IMPÉRIAL → DAUPHIN), NERO WOLFE → WOLF → HUGO → WOOLF /// NÉRON (*COURONNEMENT DE POPPÉE*) /// ORNE, ORNER /// DAUPHINÉ /// DOS FIN (LIVRE MINCE ?) /// ENFANT DU TEMPLE, LOUIS XVII → *LOUIS XVII AUX ÎLES SEYCHELLES* (ÉMÉRENTIENNE GAUDIN DE LAGRANGE, DITE "MINNIE")]. Suivi par un grand blond moustachu qui me parle au carrefour Mabillon et m'invite à prendre un verre av. lui. C'est un Danois nommé Ip. (*Hup*? *Iepp*? *Iup*?) qui part le lendemain pour Amsterdam et son pays. Il me dit s'être déjà trouvé à Paris au printemps dernier, m'avoir déjà vu alors, m'avoir vu aussi dimanche dernier qd. je suis passé devant le Flore en allant chercher qq chose à manger chez Colladant. Il me dira plus tard m'avoir également suivi, sans que je m'en rende compte, ds ma première navette entre le Flore et le Dauphin. Il n'est pas vraiment mon genre, mais je ne le trouve pas mal, et il est gentil, et je suis flatté par tant de conviction et de fidélité à travers les saisons.

Nous rencontrons Jacques Cousinet et Jean-Pierre Blanc qui part le lendemain pour l'Égypte. Nous marchons jusqu'au carrefour Bac-Saint-Germain, et je décide finalement d'inviter Iup à prendre un verre à la maison plutôt que de m'asseoir avec lui à l'Escurial comme il le propose, car je dois me changer pour le dîner. Il me dit être médecin, qu'il voyage bcp en Europe av. sa voiture, que l'hiver il s'ennuie un peu à Copenhague, qu'il pense aller aux États-Unis à la rentrée. Nous parlons

aussi de Karen Blixen, pour laquelle il me déclare avoir beaucoup d'admiration ms. qu'il semble connaître assez mal; de Pontoppidan, de Gjellerup, de Kierkegaard qu'il trouve *heavy*. Il ne parle pas français, mais anglais. Il me dit aimer bcp un livre dont il ne peut me nommer l'auteur, homosexuel, mais qui montre un grand nombre de personnages de la société danoise entre les années 50 et auj. et qui reflète très bien, d'après lui, l'évolution des idées, des mœurs et des modes de vie de son pays. Finalement nous nous embrassons, juste avant de sortir, et il me semble, à une certaine brutalité de sa part, qu'il ne serait pas adverse à des rapports sadomaso. Alors que nous sommes déjà à la porte, tout en m'embrassant il me tient les bras croisés dans le dos, et j'ai même un instant d'inquiétude – quoique à vrai dire il serait ss doute plus maso que sado, il paraît si humble. Il ne veut pas sortir, il préférerait rester ici et faire l'amour, mais je l'invite au dîner de P. de R., où je l'emmène.

P. de R. habite, dans un hôtel particulier de la rue de l'Université [UNIVERS, CITÉ, CITER, CITATION, UNI, VERS, VERT, VERSÉ, HIVER (*TRAVERS IV*)], un gd appartement qui fut celui de Karl Lagerfeld. De nombreuses fenêtres ouvrent sur des jardins en quantité qui, dans la nuit maintenant tombée, ont l'air de ne former qu'un unique grand parc. On distingue dans le lointain, entre les arbres, une vingtaine de fenêtres toutes semblables, allumées, qui doivent être celles du ministère de l'Équipement. À main gauche s'étend une assez vaste terrasse où sont disposés des meubles de jardin, et que bordent des massifs de tulipes. Tout l'appartement est assez typique du travail de ces décorateurs consciencieux qui veulent à tout prix (littéralement) montrer qu'ils méritent les sommes qu'ils demandent et le nom qu'ils se sont fait, et qui en conséquence ne laissent pas un centimètre carré en jachère, s'abandonnant aux plus débridés de leurs instincts ostentatoires. La chambre à coucher est tapissée d'une espèce de quadrillage de bambous. Le lit, très vaste, dressé sur une estrade basse qui se déploie sur toute la longueur de la pièce, est recouvert d'une immense fourrure. Une affiche de Bacon est si richement accrochée et encadrée que tout le monde, bien qu'elle soit sous verre, la prend pour une toile [TOILE (INTERNET, WEB, RÉSEAU DES RÉSEAUX /// VOILE, VOILETTE → DUCHAMP (*EAU DE VOILETTE*). ELIOT (*GLOOMY ORION AND*

THE DOGS), THE TOILET (→ TOULET)]. Il n'y a en fait de toiles qu'un très vilain Wunderlich, c'est-à-dire à peu près ce que je peux détester le plus. Alentour ce ne sont que lourds canapés, lourds tapis, bibelots.

Deux soubrettes espagnoles, l'air enchanté, très souriantes, vont et viennent entre une cinquantaine d'invités, tous des garçons. Chacun va se servir dans la cuisine. Le dîner est extrêmement bon. Je présente Ip. à Philippe [*Patrick*?], qui veut un jour me parler *sérieusement* et qui pense qu'après tout, «puisque tu as dix ans de plus que moi », je dois avoir des choses intéressantes à lui apprendre : nous devrions au moins une fois, estime-t-il, nous entretenir d'autre chose que des petits coups de théâtre du Sept.

Allongé sur le lit à côté de lui, je parle un moment avec un Écossais très sexy, ancien amant de W., et surtout de Mark S. Il est de Dundee. Un Américain blond, barbu, très gentil, me drague interminablement. "Iep" et moi nous amusons à lui faire croire, un moment, que nous sommes un vieux couple. Un Français blond que je connais un peu renverse en passant un verre de vin que je tenais à la main, se retourne, ne me dit pas bonjour, ne s'excuse pas et me regarde d'un air furieux. R. [*l'Écossais*?] trouve la réunion sinistre, et «typique des soirées françaises ». Moi, assis dans un coin entre Ip. et Allen [HÉLÈNE, HELLÈNE, HALEINE LA BELLE HALEINE (→ DUCHAMP, *EAU DE VOILETTE*)], l'Américain, qui sont ts les deux très gentils, je ne m'ennuie pas du tout.

W. arrive vers 1 heure du matin, complètement stone, avec Thomas, qui ne l'est pas moins. Il m'annonce qu'il a fait la plus grosse gaffe de sa vie. La galerie Bischoffsberger a téléphoné dix fois à New York, Thomas est venu spécialement de Zurich, le tout pour un tableau dont la propriétaire, au lieu de vouloir 80 000 dollars, comme elle l'avait annoncé plusieurs fois très distinctement, en demande en fait *800 000* dollars, ainsi qu'elle l'a laissé tomber au milieu du dîner, comme un point tout à fait acquis, familier de toutes les parties. Teeny Duchamp, sa voisine de table, a dit à W. que Mary Callary parlait de 50 millions comme elle de 50 francs. Elle trouve l'histoire très drôle. W. est bien entendu très embarrassé à l'égard de Thomas, qui pourtant semble prendre les choses assez bien.

W. n'est pas du tout intéressé par Ip., qui lui semble, dit-il, avoir au moins 40 ans et avoir subi *a face-lift.* Ip. m'a dit qu'il avait 29 ans, et je pensais alors qu'il était plus jeune que cela. De toute façon, Ip. doit se lever le lendemain à 6 heures pour partir vers Amsterdam avec ses parents dont j'apprends à cette occasion qu'ils voyagent avec lui : ils le savent pd, s'en foutent, le laissent faire ce qu'il veut, aiment les voyages. Il me demande mon adresse, veut lire mon livre dont lui a parlé Philippe [*Patrick*?], nous nous faisons nos adieux.

Thomas, Edward B., W. et moi allons tous les 4 au Sept, mais Th. et W. sont assez abrutis. Je danse assez longtemps av. Thierry, l'étudiant en physique avec qui j'ai couché deux ou trois fois cet hiver et que nous ramenons à la maison vers 3 heures. Il est assez grand, massif, avec des bras et des cuisses musclés, et la poitrine large, poilue. Il a une assez grosse tête avec des cheveux noirs très abondants, de longueur moyenne, une moustache noire. J'aime beaucoup son corps. Son sexe n'est pas tout à fait en proportion du reste, mais ça ne m'a jamais gêné. Je le baise longuement, W. s'assied sur lui, puis le baise aussi, et jouit sur lui, ce qui le fait jouir. Je jouis sur lui, à l'extérieur, face à face, et nous nous endormons ts les trois pour la première bonne nuit de sommeil depuis le retour d'Amérique.

Vendredi 9 avril

Nous prenons tous les trois, vers 1 heure, un brunch constitué pour l'essentiel de croissants au jambon de la boulangerie d'en bas, avec un œuf à cheval et du ketchup. W. va à la galerie, Thierry se rend à un cours à Orsay et moi je travaille ici toute l'après-midi, essayant de rattraper le retard de ces notes. Je vois du balcon une assez grande manifestation d'étudiants au carrefour Bac-Saint-Germain et, juste devant la maison, un barrage de flics avec casques et boucliers, quelques-uns crosse en l'air, d'autres pointant vers le ciel leurs pétoires qui se terminent par de bizarres cylindres de fer-blanc. Quand je fais mon tour habituel, vers 7 heures, tt est calme. Vu Mitterrand, avec une femme, lui en chapeau, à

l’angle de la rue des Saints-Pères. J’aperçois aussi Claude en compagnie d’une Italienne qui le drague : ils vont dîner chez une certaine Anne T., autre *fag-hag* – étonnant qu’il n’y ait pas de mot en français pour désigner ces femmes, très nombreuses après tout, qui ont la passion, sexuelle ou non, des pédés [les *fag-hags*, dévelpp. ? Margaret d’Angleterre dit détester les homosexuels et se plaint de tomber tjs sur eux. « Votre Altesse Royale se prépare une vieillesse solitaire...» – il n’y aurait qu’eux qui soient gentils avec les vieilles dames, leur rendent visite, passent du temps avec elles. L'amie de Michel D. a beau faire, elle tombe sur eux à tous les coups. Jane K. (les meilleurs amants). Arielle de R., ses gigolos insortables, etc.].

Dîné ici av. W. – Vu après dîner, au ciné-club, en version originale, donc, *The Lady Vanishes*. Un présentateur qui semble avoir essayé de se faire la tête de Langlois déclare que sous l’aspect de comédie du film le fond du propos est très sérieux. Il rappelle la date, *1938*, et le contexte politique qu’elle implique. Sur le moment cet avertissement me fait sourire et me laisse un peu sceptique. Pourtant, les aspects antimunichois du film, qui vraiment ne m’avaient jamais frappé, sont bel et bien là, très manifestes, même, au point que je n’arrive pas à comprendre comment ils avaient pu m’échapper. Ils ne sont jamais aussi en évidence que dans la longue séquence de la bataille autour du wagon assiégé, dans la forêt. L'avocat, remarquablement antipathique depuis le début, représente à lui seul les tendances pacifistes, naïves (il croit les négociations possibles avec l’assaillant, et pense qu’ils respecteront leurs engagements), en fait défaitistes et porteuses de défaite. Il fait une sortie en agitant un mouchoir blanc, et il est aussitôt abattu.

Samedi 10 avril

Déj. ici avec Jean-Claude Darbois. Il veut des nouvelles de New York, je lui parle des boîtes, de l’Anvil, du Toilet, et mes descriptions le dégoûtent à tel point qu’il me demande de m’arrêter :

« Je suis très rétro, moi, dit-il : toutes ces choses-là ne sont pas du tout pour moi; je ne suis pas moderne comme toi.

– Boh, elles ne sont pas tellement pour moi non plus : j'ai une fixation érotique sur les tendres...»

Il me remet une pétition au sujet des tortures qui sont pratiquées en Uruguay et que dénonce un officier chrétien. Une feuille annexe à la pétition montre des photographies abominables, qui d'ailleurs ont été reproduites dans le *Nouvel Observateur*, avec un texte de "Delfeil de Ton".

J.-C. me parle aussi de l'Orne où il est allé pour un petit voyage sentimental, semble-t-il, et qui l'a enthousiasmé comme moi. Il a même vu Vire, pourtant difficile d'accès, dans le Calvados. Je crois comprendre qu'il a une liaison nouvelle avec un type de Riom [ORION, ARION (→ DAUPHIN(S), DAUPHINE, RENAULT, RENAUD, ETC.), MIRÓ, MOIR(E), OM(A)R], ville dont je lui parle, moi, avec beaucoup d'enthousiasme (Riom-le-Beau…), avant de passer, mais sur un mode plus contrasté, à l'Auvergne en général, aux nouvelles autoroutes autour de Clermont, aux parcs séparés par elles de leurs maisons (je suis un peu ivre, d'un vin qu'il a apporté).

Je travaille ensuite de 3 heures à 7 heures, puis vais faire un tour sur le boulevard et tombe immédiatement sur Christian, très en beauté. Nous marchons de Saint-Germain à l'Odéon, de l'Odéon à la rue du Bac, de la rue du Bac à la rue de Buci où il va voir un ami. Je me sens très tendre à son égard. Lui aussi veut des nouvelles des États-Unis, me parle de la Grèce, où il était l'année dernière et compte retourner cette année. Le quittant j'entre au Dauphin où je dis bonjour au beau Dominique de Bourges, le jardinier (la quintessence du "mon genre" : pas très grand, très brun, cheveux courts, moustachu, poilu, bien fichu, souriant, très sympathique, bref irrésistible), tjs flanqué de Fernando, pas mal non plus, d'ailleurs "bien connu de nos services" (W. et moi sommes allés avec lui dans la Manche, une fois, Bricquebec, Carteret, tout ça…) mais (devenu) nettement moins aimable (je ne sais pas pourquoi).

Arrive W., qui me donne de l'argent pour faire des courses. Lui passe à bicyclette chez Warhol, je rentre à pied. Nous lisons, dînons, regardons

un moment à la tél. l'émission de Ph. Bouvard, qui interviewe entre autres Chuck Norris, que je trouve très sexy. Severo Sarduy et François Wahl adorent les dialogues de Bouvard et Jacques Chazot en fin d'émission et ne la ratent jamais, disent-ils.

Vers minuit, ayant un peu fumé, nous allons au Sept, qui est particulièrement ennuyeux. Au bout d'un moment débarque Christian, heureusement, avec qui je danse un peu. Comme je suis appuyé à un mur, un type pas mal, que j'ai vu déjà plusieurs fois, se rapproche de plus en plus de moi, de dos, jusqu'à ce que son cul soit contre ma braguette, sa cuisse contre la mienne. Je bande. Mais quand ma main touche sa cuisse et la presse un peu, il se retourne et me regarde d'un air furieux – connard [RANNOCH (MOOR), RANÇON, DRAGON] !

Près de la porte, en haut, j'écoute un moment le patron, le sous-directeur et un client qui se plaint qu'on n'ait pas laissé entrer, la veille, des princes koweïtiens de sa connaissance (François W. a boycotté un moment le 7 parce qu'on n'y avait pas laissé entrer, un jour, un ami arabe à lui, sous prétexte que les Arabes causaient tjs des problèmes). Les Koweïtiens ont dit à leur ami que s'ils avaient garé devant la porte leur Austin Princess, qui est bien plus grosse qu'une Rolls-Royce et a je ne sais combien de chevaux-vapeur, certainement on les aurait laissés entrer. Le sous-directeur rejette la responsabilité de l'erreur, que la maison reconnaît, sur le portier, et d'ailleurs il lui a déjà signalé que c'était une gaffe, que ces Arabes avaient une très grosse voiture et qu'on voyait bien que c'étaient des gens bien. Au milieu de cette conversation distinguée le portier refoule de façon routinière (« Je ne peux pas vous laisser entrer») un groupe de huit postulants qui ont l'air de loulous de banlieue, et qui restent un moment sur le trottoir, plus attristés que furieux, ne comprenant pas pourquoi ils ne sont pas admis tandis que sous leurs yeux descendent d'un taxi et pénètrent allègrement dans la place deux garçons aux cheveux bouffants, la moustache très fine taillée au millimètre, le col de chemise relevé et retenu dressé par une écharpe de satin blanc, elle-même fixée par un anneau d'or. L'un et l'autre serrent sous le coude droit un identique sac à main Christian Dior, qu'ils conservent lorsqu'ils remettent au vestiaire leurs longs manteaux semblables à des capes. Je les verrai plus tard côte à côte, semblables, raides, bagués comme des

poulets de Bresse, tardif hommage à Diane Arbus, l'image même du vrai chic parisien.

Une première à Paris, un parka [PARC, ARC, ARK., *CRAP*, PARKING, CRAPAUD, PARQUÉ, PARA, PARACLET, ETC.] dépassant du blouson, grande scie du look gay new-yorkais d'aujourd'hui – le pionnier qui l'arbore est d'ailleurs un type qui rentre de N. Y., je l'ai vu là-bas.

Je suis resté longtemps dans un coin sans parler à personne, m'ennuyant mais pas trop désagréablement. Il y a eu une conversation avec un Autrichien nommé Horst, trente ou trente-cinq ans, que sa société vient d'installer pour trois ans à Paris : pas mal foutu, châtain clair, moustachu, très poilu, tranquillement viril d'aspect. Plus tard il flirte avec mon ennemi de tout à l'heure, l'allumeur indigné.

Christian s'en va abruptement, tandis que je danse avec un Espagnol qui m'ennuie un peu, avec lequel W. et moi avons couché cet hiver en même temps que quelqu'un d'autre, qui semble me reprocher de lui battre froid et qui ne serait pas hostile à l'idée de recommencer.

Devant la porte du Sept, quand nous partons, nous voyons Morgan, que quelqu'un a renversé dans l'escalier, un moment plus tôt, et qui a l'air complètement sonné, sans qu'on sache si c'est la cause ou la conséquence de sa chute. W. me propose d'aller faire un tour au Bronx, qui pour tenir tête à la concurrence de La Villette, certainement, s'est un peu agrandi et en partie transformé par un jeu de cloisons nouvelles. Il y a là un monde fou, mais personne de particulièrement remarquable. Un type à la coiffure ridicule, type Louis X le Hutin, qui me poursuit depuis une rencontre à Amsterdam il y a au moins deux ans, qui a un sexe énorme et qui est à moitié cinglé, me fait une pipe sans que j'arrive, tant la foule est dense, à me dégager. Dans un recoin des chiottes je caresse les fesses extraordinairement velues mais pas très fermes d'un type trop gras, puis je baise, ainsi que W., un grand garçon mince, poilu, pas spécialement beau, qui a l'air, à l'entendre, d'adorer ça, et c'est à peu près le seul intérêt qu'il présente. Après quoi, peu satisfaits de notre soirée, nous rentrons.

Dimanche 11 avril

Levés vers midi. Brunch ici, omelette et saucisses de Toulouse. Travaille de 2 h à 6 h et 1/2 pour rattraper le retard de ces notes. Scrupules à l'égard de Patrick de R., par ex., dont je moque un peu l'appartement, alors qu'il a tjs été parfaitement gentil av. moi. Et *quid* de Paul Walter et de ses aspirations à l'art contemporain, ou de Bob Rosenblum et de sa cuisine, que j'ai mangée de bon cœur et dépecée à belles dents ?

Sorti en fin d'après-midi. À cause de la nouvelle heure d'été, il y a encore du soleil à 6 h 30 et le boulevard est très gai et printanier. Je marche jusqu'au carrefour de l'Odéon par la rue de Buci [DEBUSSY → *JEUX* → TENNIS] et la rue de l'Ancienne-Comédie, comme d'habitude, et je rencontre Maximilien [*EXÉCUTION DE MAXIMILIEN* (TROIS VERSIONS) → MANET → MONET → MONNAIE → NEMO ETC. //// MAX (MAXIMILIEN) DE BADE, SADE, SAXE, MAURICE DE SAXE → GEORGE SAND, MAURICE SAND → MAURICE SACHS → MAX JACOB → *JACOB'S ROOM* //// MAXIME, MAXIME, ÎLIEN, MIT LIEN, MAX Y MIT LIEN (?) /// ROBE (-GRILLET, GRILLÉE), EST-CE PIERRE ? (???) //// CHARLOTTE (*CARLOTTA*, FILM), TOURNÉE DES COURS D'EUROPE POUR SAUVER SON MARI, DEVIENT FOLLE (→ WEYGAND ?), CINQUANTE ANS DE FOLIE DANS UN CHÂTEAU (COMME OTHON DE BAVIÈRE), CHARLOTTE CORDAY → CORDÉE → CORÉE → CORÉ (L'ABSENTE) /// MAX DE BADE, BADE (KASPAR HAUSER), *BAD* → WARHOL (HORLA + W → WITTGENSTEIN (CASSIOPÉE) → *W OU LE SOUVENIR D'ENFANCE* (PEREC → CRÊPE (RETOURNEMENT (ANAGRAMME, PALINDROME), DEUIL) /// W + LAHORE → *VICE-CONSUL*, GRANT ET PERRY (LEVET))] auquel je donne des nouvelles d'Eugène [EUGÉNIE, IMPÉRATRICE → CHARLOTTE → MAXIMILIEN //// PRINCE IMPÉRIAL → CHIEN NERO → WOLFE, ORNE, NEMO, MONET, MANET →

MAXIMILIEN]. Au retour, dans la porte du Dauphin [*OP. CIT.*], je tombe sur

~~Claude~~

Christian (!!!!), qui me propose de faire un tour à pied avec lui. Convers. très légèr. embarrassée, timide, de part et d'autre. Je le regarde de profil tout en marchant. Il a passé l'après-midi sur son balcon, minuscule, vers le Château-Rouge [*CHÂTEAU NOIR* (CÉZANNE), CHAPEAU ROUGE, MOULIN-VERT, *LE CHÂTEAU* /// ORGE, RAGE, ROUTE, ROULE, BOUGE (→ BOURGES)]. Et nous nous promenons un long moment côte à côte, nous interrogeant du regard aux carrefours, parlant sans effort et même sans y penser de ce que nous voyons, de la circulation qui rend la rue des Saints-Pères impossible à suivre même à pied, de la conversation des portiers du Sept la nuit dernière, de Perpignan où lui va aller passer une semaine dans sa famille, des deux garçons que je connais qui sont aussi de Perpignan (Alain-Paul, le danseur porno, et Albin [ALBAN, BANAL, ALBION, BLANC, ALBINOS, MICHEL] «le caméléon » [CAMÉ, CAMÉE, CAMAY (SAVON), CAMUS, LÉON, LÉON CAMUS, PÈRE, NOËL, SAINT-PÈRE, PAPE, PAPA, SAINTS-PÈRES, *SEMPER*, LÉON NOËL, AMBASSADEUR, ANAGRAMME, PALINDROME, PAUL-LÉOPOLD NOËL → JOYCE (*WHAT'S IN A NAME ?*)], du square [CARRÉ, CARRA, CARO, CARREAU, CARROLL → LORCA, CAROL, CAROLE, CAROLINE, VIRGINIE, VIRGINIA, ETC. //// *SQUIRE*], du Vert-Galant où des gens font de la musique et qui jadis était un haut lieu du trafic de drogue [DRAGUE, DOGUE, *DOG* → CHIEN, NICHE, CHINE // *GOD*, GODE), ROGUE,

~~*ROGUE'S PROGRESS*~~,

DRÔME (PALIN-), DRAME, *DRÔLE DE DRAME* /// HERBE → R. B, SIMON, *DÉJEUNER SUR L'HERBE* → MANET (*ET NUNC MANET IN TE, MANÉ, THÉCEL, PHARÈS!*) //// POUDRE BLANCHE, HÉROÏNE (PERSONNAGE)] (mais je ne mentionne pas l'épisode du petit lycéen qui, à treize ans, voulait à tout prix m'embrasser sur la bouche, là, en plein après-midi, parmi les familles), d'une maison que j'aime, en face de N.-D., un peu en retrait par rapport au quai, du New Jimmy où il va ce soir avec son ami Diego parce que celui-ci est le coiffeur de Régine, de la nouvelle boîte de Régine [RÈGNE, RÉGIME, VICTORIA REGINA, REINE, HÔTEL REGINA] à New York, de New York encore. Devant l'Institut nous sommes descendus au bord de l'eau et nous avons suivi les

berges [VERGES, BITES, QUEUES, SEXES / BERGER, PIERRE BERGÉ, CHIEN DE BERGER, BERGER DE L'ÊTRE / SERGE, SERGE / BARGE(S) / BOURGES (SERGE DE BOURGES → DOMINIQUE LE JARDINIER) //// BORGES] jusqu'au bout de la Cité [CITÉ, CITEZ, CITATION, SITE, CÔTÉ, CÎTEAUX, ETC.]. Nous sommes revenus par la rue de la Huchette [HACHETTE, JEANNE HACHETTE, ACHÈTE, HACHE, H, H, *H* (SOLLERS)], qui se distingue par ses gargotes et son horrible odeur de graillon, et par la rue Saint-André-des-Arts. Je l'ai laissé devant le Dauphin, Diego habitant juste en face.

Rentré à la maison, j'ai fini *B. P.* W., qui est allé à bicyclette au Bois, se plaignait de la circulation là-bas, pare-chocs contre pare-chocs, des fumées. La place du Trocadéro, entièrement hispanisée le dimanche, est semblable à Barcelone ou à Madrid. Lui trouvait St-Germain semblable à un hall de gare [GARDE, GARCE, GARE À TOI, GUÈRE, GUERRE //// EDGAR (POË → PEAU, POT, CHANCE, *LA PELLE*, PÔ)). Vu à la télévision après dîner *The Mysterious Lady*, avec Garbo [BOGAR(DE) → BEAU GARS, BEAU GARDE /// *SCARBO* (RAVEL)], *silent* (1928). *Agent X 27* doit en être plus ou moins un remake. Lu ensuite jusqu'à 1 heure et ½ à peu près, mais difficultés pour trouver le sommeil, et dormi finalement jusqu'à midi. Très bonne journée.

Lundi 12 avril

Coup de téléphone de Jacques [JACOB, *JACOB'S ROOM*, MAX JACOB, JAMES, HENRY JAMES / PÂQUES, LAQUE, LAC, SAC, BAC, RUE DU BAC, TAC AU TAC)] Cousinet, qui m'invite à déjeuner. Je le retrouve à 1 h. au Dauphin et nous allons au Petit St-Benoît dont la terrasse est absolument pleine, à cause de la douceur de l'air et du soleil. Jean-Pierre Blanc [BLANC, MANQUE, ABSENCE, SILENCE, TROU, PAPIER, CHARLES BLANC (→ MUSÉE DE LA COPIE), FRANÇOIS BLANC → MONTE-CARLO, JEU, ROULETTE, IMPAIR ET PASSE / LORCA, CAROL (DE ROUMANIE), CARROLL, MARTINE CAROL → *CAROLINE CHÉRIE*), CHORAL → BACH), ETC.), BLANCHE, POUDRE BLANCHE, HÉROÏNE (COCAÏNE), LIGNES → MIROIR, BILLET DE BANQUE, MONNAIE, MONET, NEMO → ULYSSE, *ULYSSES* /// NEZ, MON NEZ, ZEN, NEY → ROUSSEL → YEN,

MONNAIE, MON NEZ, MONET, ETC. / CAMUS / GOGOL (→ *JOURNAL D'UN FOU* → (ROGER

~~COGGIO~~

)→ *HISTOIRE IMMORTELLE*), CHOSTAKOVITCH) //// RYMAN → ROMAN /// FLANC, FLAN, PLAN, CLAN, GLAND] est parti vendredi pour l'Égypte, et J. est amoureux, tjs, de son architecte [ARC, ARCHE, ARCHIVE, CHIRAC, TEXTE, ARCHITEXTE]. Il se demande s'il devrait aller à N. Y. et veut des détails sur la ville, sur notre séjour, sur les endroits intéressants. Je lui parle aussi de l'émission de télévision que j'ai vue le soir de mon retour à propos de l'actualité théâtrale parisienne. Rafael X. et Javier Arroyuelo, rentrant d'Angleterre, eux, l'ont vue aussi, et ils ont eu la même impression que moi – depuis lors, ils sont fascinés par la télévision française.

Jacques dit que les hôtesses du – (?) portent des T-shirts à l'effigie de Boulez [BOULE, BOULET, VOULEZ, FOULEZ, BOUTEZ, BOURREZ, SAOULEZ, COULEZ, MOULEZ, TOULET (?) / MONTBRISON → *INTERVALLE*, *SENTIMENT GÉOGRAPHIQUE*, LEVET (GUYOTAT) / "LA DIANA"]. Nous avons pris un café au Dauphin en compagnie d'Alain [ALBIN, ALBAN, ALLA, N'Y ALLA (QU'À RECULONS), MALIN, ATTEINT / ALLAN, ALLEN, HALEINE, HÉLÈNE, HELLÈNE], de son ami X. et d'un type que je connais de vue [*LA VUE* /// LUE, TUE, SUE / REGARD, PANORAMA] depuis tjs; et je suis rentré ici pour noter les événements de la veille. Été ensuite à pied chez Denoël, rue Amélie, pour y reprendre mes fonctions : Élisabeth Gille [JE/IL / GILBERT (& GEORGE), GILBERTE (→ SWANN, CYGNE, SIGNE), ALBERT, ALBERTE, ALBERTINE (CONFUSION SUR LA SIGN(ATUR)E, À VENISE (→ *RECHERCHE*, « PARLER MARIAGE »)) /// *PAUVRE GILLES* / ÎLE, FILLES, MILLE] m'a donné à lire le recueil des préfaces de James [JACQUES, JACOB, *JACOB'S ROOM*, THAMES (& HUDSON), BAIE JAMES (→ BAIE D'HUDSON) //// MISS ARCHER, *PORTRAIT OF A LADY*, *WINGS OF THE DOVE* (LOVE, *LOVE*, ROBERT INDIANA, *INDIANA* → SAND, *BOOK OF SAND*, BORGES), *AILES DE LA COLOMBE*, COLOMBIE, COLOMB, HÔTEL COLON → *LE PALACE* ///// WILLIAM JAMES] et un gros roman [RAMON, RAYMOND, *NORMA*, MANO(I)R,

NORMAN, NO(R)MAN, NAUMAN (BRUCE), NO MAN → PERSONNE, PERSONNE, ULYSSE, PESSOA (→ JAKOBSON) /// ART ROMAN, PAYS ROMAN(D), ROMA(I)N, ROBERT RYMAN (→ RIMANT)] de Larry Woiwode, *Beyond the Bedroom Wall*. Elle est désormais seule dans son bureau, car Robert Kanters a pris sa retraite, dit-elle, ce qui a entraîné une redistribution générale des lieux. Été ensuite, tjs à pied, jusqu'à l'avenue George-V, où j'avais rendez-vous, à 5 heures, avec Me Marc D., pour l'histoire de l'appartement.

Résumé de l'histoire de l'appartement [RUE DU BAC (BACH (→ RUISSEAU), BAC (PASSAGE), BACCALAURÉAT ("RITE DE PASSAGE"), TAXI (*CAB*), RETOUR, RETOURNEMENT, *NOSTOS* (*BACK*) /// BRAQUE (CHIEN), BRAQUE /// LAC, SAC, "FAC", VRAC, TAC AU TAC, JACQUES, JACK, ETC.] : j'ai loué l'appartement en 1972 pour 1 000 francs par mois. Son propriétaire, M. Cohen, était en même temps l'agent immobilier responsable de la transaction et l'assureur obligé des lieux. En mai 1975, à la suite d'un retard d'une dizaine de jours dans le paiement du loyer, Cohen décide d'une part de faire passer le loyer de 1 000 à 1 500 francs, et d'autre part, au motif que cette augmentation aurait dû survenir bien plus tôt, de me réclamer rétroactivement une somme d'environ 5 000 francs. Je consulte alors Me Gautier, l'avocat de la galerie Sonnabend, qui, ayant examiné l'affaire, estime Cohen dans son droit mais suggère de faire faire une "surface corrigée". L'expert qu'il m'indique, Samuel Heisman, demande 800 francs pour dresser un constat qui établit, tenant compte en particulier du fait que les plafonds ne dépassent pas 2 m 10, que cet appartement ne peut être loué pour plus de 200 francs par mois. Ce qui est signifié à Cohen. Trois mois plus tard, encouragé par Gautier qui n'a rien fait jusqu'à présent mais demandé, et touché, 1 000 francs, je commence à payer 200 francs à Cohen, après avoir payé, trois mois durant, 1 500 francs. Je lui propose toutefois soit un arrangement amiable pour un montant intermédiaire, soit de recevoir un expert désigné par lui. Il ne répond jamais précisément, ni à moi ni à Gautier, sauf pour me dire, une fois, que le loyer que je lui verse désormais est dérisoire, ce qui est vrai, et ne couvre même pas les charges qu'il assure en tant que propriétaire. Je doute qu'il en assure beaucoup car je soupçonne, à cause de plusieurs

demandes de renseignement des impôts, qu'il n'a jamais déclaré cette location au fisc. Il n'a jamais non plus répondu aux demandes de réparations ou d'entretien formulées par moi, ni remboursé, en tant qu'assureur, les dégâts causés par le mauvais état du toit. Il semble donc un moment désemparé quant à la tactique à suivre, craint sans doute d'aller devant un tribunal, et tout l'hiver je suis sans nouvelles de lui. Gautier, entre-temps, je l'apprends accidentellement par l'un de ses amis, a décidé de renoncer à sa carrière : il est parti s'établir au Brésil, sans même me prévenir, peu de temps après que je lui eus remis des honoraires d'avance. Sa secrétaire, découverte à grand-peine, confirme les faits et m'apprend qu'il a laissé ses affaires à Me Donato, du cabinet Gide, av. George-V. J'écris alors, en février, à cet avocat pour lui demander si le renseignement est exact, s'il est, ou non, en possession de mon dossier, et si Cohen, son avocat, ou son expert éventuel, se sont manifestés auprès de lui, renvoyés par la secrétaire de Gautier. Pas de réponse. Je lui téléphone en mars, il est en voyage. Arrive la semaine dernière une lettre de l'expert de Gautier, lettre étrangement comminatoire et cavalière, fixant d'autorité la date du jeudi 15 av. pour une contre-expertise. J'appelle de nouveau Donato, qui est de nouveau en voyage, mais sa secrétaire me fixe un rendez-vous pour le lundi 12 à 17 heures.

Je me présente donc à l'heure convenue, ayant essayé d'établir, dans ma tenue, un équilibre approximatif entre l'air sérieux et l'air pauvre. Donato, un type de trente-cinq ans à peu près, gras et huileux, a l'air surpris de me voir, et paraît attendre quelqu'un d'autre. Il me déclare qu'il a fait téléphoner chez moi le matin afin de décommander le rendez-vous pris inconsidérément par sa secrétaire, mais que personne n'a répondu (alors que j'étais bien entendu à la maison toute la matinée et que le téléphone, qui n'était pas débranché, n'a pas sonné…). Il me reçoit toutefois trois minutes, le temps de me demander si je suis propriétaire ou locataire, et de m'apprendre qu'il n'a pas mon dossier, et que Me Gautier lui a laissé *certaines* de ses affaires seulement et ne lui a jamais parlé de moi, et que je dois comprendre qu'il ne peut "pour la gloire" les prendre toutes en main. Il me donne toutefois rendez-vous pour le lendemain à 6 heures. Rentré chez moi en autobus grâce à deux tickets donnés par

Jacques, je discute de la question avec W., qui suggère de faire appel à une avocate amie d'Edward B. Je téléphone aussi à ma mère, qui rentre de Mâcon où elle est s'est rendue pour assister à une vente aux enchères, a failli acheter un portrait de Lucien Bonaparte, et de là est allée revoir Milly, d'où elle m'a envoyé, dit-elle, une carte [CAR, *CAR* (VOITURE), ÉCART, *L'ÉCART* → RÉMI SANTERRE (CASIMIR, ESTÈNE → EINSTEIN → *EINSTEIN ON THE BEACH* /// STEIN, WITTGENSTEIN) → OTHON (MOI)), TRACE, TRACÉ, CARTE ROUTIÈRE (DOUBLE, SIGNE, TRACE), CARTE À JOUER] postale. Elle se propose d'assister, av. Denise, à un congrès d'archéologues à Arles et dans la région, et veut aller à N. Y. à l'automne. Je lui demande une fois de plus de m'envoyer les *Petites Filles du temps passé* et les *Enfants de la France lointaine*. Concernant l'affaire de l'appartement, qui est en train de se dédoubler en deux affaire séparées (vs le propriétaire, vs le premier avocat), elle conseille d'une part de se plaindre de Gautier au bâtonnier de l'ordre, d'autre part d'aller au Palais de Justice, où les plaideurs éventuels, quand ils gagnent moins de 2 500 francs par mois, peuvent bénéficier, dit-elle, d'une assistance juridique gratuite; ou bien de lui envoyer tout le dossier, qu'elle examinera, quitte à faire plaider par la suite un de ses collègues parisiens. La conversation est très longue.

Je ressors vers 7 heures, faire un tour jusqu'au Dauphin, puis me présente chez Warhol où W. donne un verre pour le directeur de la Frick Collection, un ami de John. Il n'y a alors sur place que Raoul. Mais W. est tellement insupportable, une fois de plus, que je m'en vais au bout de cinq minutes, non sans qu'ait eu lieu un court pugilat. Je repasse deux fois sur le boulevard, puis rentre à la maison après avoir emprunté 40 francs à J.-C. D. et acheté de quoi dîner vaguement. Je passe alors la soirée seul devant la télévision, regardant un film de Henri Verneuil, *Le Serpent*, av. Yul Brynner, Henry Fonda, Dirk [*DARK*, *DARK PASSAGE*, DICK, *DICK* (QUEUE)] Bogarde [BEAU GARDE, GARBO, DE GARBO, EDGAR BO, EDGAR POË → AUGUSTE DUPIN → GEORGE SAND → GEORGES LUBIN (ÉDITEUR DE LA *CORRESPONDANCE*) → LUPIN → « MON LUPIN » (MA GRAND-MÈRE)], et Ph. Noiret. Le sujet est assez proche de celui de *L'Étau*, l'un

des plus mauvais Hitchcock. Mais ce dernier film est mille fois supérieur à celui que je regarde, qui pèche par un défaut absolument total de style et une incroyable maladresse de narration (une voix inexpliquée indique, entre les séquences, les dates et les lieux). Malgré tout c'est moins pénible au bout d'un moment, soit que ça s'améliore effectivement, soit que l'intrigue fasse oublier au spectateur tout sens critique. Je n'y comprends d'ailleurs pas grand-chose, comme d'habitude, et le retournement final, qui semble innocenter brusquement et rétrospectivement des fonctionnaires qu'on a vus tout du long agir comme des coupables, m'échappe complètement. Attrapé ensuite la fin d'un débat sur les États-Unis au cours duquel un Français déclare que l'œuvre de Lincoln sauvant l'Union est tout à fait semblable à celle de Franco [FRANC (→ MONNAIE, MONET, MON NEZ, ETC.) / FRANCE / RANC / (SAN) FRAN(CIS)CO /// FRANCO NERO, NERO WOLFE, WOLF (HUGO), LOUP, WOOLF, ORNE, RHÔNE] empêchant la sécession de la Catalogne.

Je sors ensuite faire un tour, croise W. qui paraît rentrer à la maison en compagnie d'Edward B., vais jusqu'au Dauphin et achète *Le Monde*. Quand je suis de retour une demi-heure plus tard, W. et Ed. sont là, mais en train de ressortir. Je ressors moi-même et vais seul, à pied, jusqu'au Sept, où il y a peu de monde et où je n'arrive pas à passer inaperçu, c'est-à-dire à me maintenir sans prendre un verre, ce que je ne peux faire. Je pars donc assez vite, après une courte conversation av. Thierry B. qui semble disposé à partir avec moi, mais où l'emmener (il habite une cité universitaire à Orsay)? Je rentre donc seul, tjs à pied, en traversant rapidement les Tuileries. W. rentre peu de temps après moi, mais couche dans le petit lit.

Mardi 13 avril

Réveillé tôt, levé vers 10 heures. Passé l'après-midi ici à noter les "faits" du 12 et à rédiger rap. un "j'aime, je n'aime pas" inspiré du *R. B.* Été en métro au rendez-vous chez l'avocat. Dans l'avenue George-V, une

femme âgée, renversée par une motocyclette, était allongée sur le sol au milieu de la chaussée, inerte.

Donato a été beaucoup plus aimable et arrangeant que la veille, et m'a paru, du coup, nettement moins gras et moins huileux. Il a consulté en vitesse l'ensemble des pièces du dossier que je lui apportais, a téléphoné à l'expert choisi par Cohen et lui a indiqué qu'il assisterait à sa contre-expertise. Il s'est montré patient, courtois, peut-être parce qu'il était évident, d'après les lettres de Gautier [WALTER, W/ALTER (EGO), ALTÈRE, HALTÈRE, WALTHÈRE (FRÈRE D'ÉL. M.)], que j'étais un de ses amis. Il n'a pas ému la question de ses honoraires, que j'ai soulevée. Il semble qu'il agira gracieusement dans un premier temps, jusqu'au moment où, éventuellement – mais il espère l'éviter –, on déboucherait sur une phase judiciaire de la procédure.

Sorti du métro, en rentrant, à la station Odéon, je suis passé dans les chiottes de la faculté de médecine où j'ai remarqué une assez jolie histoire de professeur de gymnastique, notée (en deux temps) au revers d'une porte [MORTE, PERTE, FORTE (FORTE PERTE → JEU, ROULETTE, MONTE-CARLO, FRANÇOIS BLANC), PARTHE, SORTE, PORT, TROPE (*TRAITÉ DES*)]. Mais je n'avais rien pour la copier et y retournerai.

Je suis aussi passé au Dauphin et dans la rue de Buci, sans y rencontrer personne. Rentré à la maison après avoir emprunté, pour m'acheter à manger [DANGER, CHANGER, RANGER, ANGERS, ANGE, AGEN, NAGE, *CHANGE* (→ *TEL QUEL*), *GERMAN* (ALLEMAND), GERMAIN (SAINT-), (COUSIN) GERMAIN], 10 francs à Philippe X. Je commençais à dîner lorsque est arrivé Philippe St., qui, miracle, m'achète, pour 75 francs chacune, les 12 bouteilles offertes à Noël par Flammarion [FLAMME, ARION (→ DAUPHINS « À LA FACE CAMUSE »), MARION (→ BLOOM ("MOLLY"), BLUM, VIRAG → VARIG, COMPAGNIE D'AVIATION BRÉSILIENNE), *EN FLEUR*, *JEUNES FILLES EN FLEURS*)] à l'occasion de leur centenaire. Il a apporté de quoi dîner, et nous regardons ensemble *F for Fake*, d'Orson Welles, en version française (*Vérités et Mensonges*). Le film, que la critique, semble-t-il, a jugé remarquable il y a deux ans, me paraît prétentieux, facile et niais : il est vrai qu'un doublage exécrable, qui

donne à Welles la voix d'un jeune homme, le rend sans doute pire encore qu'il ne l'est.

Claude et un nouvel ami à lui, Patrice [ARC, RACE, PÂTE, RACE, PAS TRACE, PATRAS, MATRICE, PITRE, PATRICIEN], passent et restent un moment, s'en vont pour dîner, et reviennent quand nous sommes plantés devant un débat lié au film et consacré, théoriquement, au monde de l'art, aux experts et aux faux [CHARLES BLANC, MUSÉE DE LA COPIE / VRAI, VAIR, VERT / DOUBLE, IMITATION, RÉPLIQUE / FAUX, MORT]. Il y a là Roger Peyrefitte, qui semble s'évertuer à donner au public l'image qu'on attend de lui, Fernand Legros, sujet du dernier livre de Peyrefitte, Chapelain-Midy et Lorjou, un prince Comnène qui joue les Dali du pauvre, un expert, une journaliste, une copiste et un marchand de tableaux dont le nom m'échappe et qui met d'emblée le feu aux poudres en déclarant que Peyrefitte et Legros sont de trop sur le plateau et qu'il les ignorera – ce qui déclenche d'entrée de jeu une mêlée invraisemblable et très drôle, où chacun accuse l'autre d'être un escroc et un voleur. Legros, qui avec sa barbe noire, ses lunettes noires, son grand chapeau à large bord et ses lourds bijoux a une certaine présence et une certaine dimension dans la vulgarité mauvais genre, ruine son effet relatif dès qu'il ouvre la bouche pour faire, d'une voix et d'un accent de titi écorché, des protestations d'honnêteté (« Mon carnet judiciaire est vierge en France ! – Nous n'allons pas comparer nos carnets judiciaires...», dit qqu'un d'autre). L'expert, un journaliste qui fait profession d'honnêteté, les femmes et l'organisateur du débat, complètement dépassé, essaient en vain de rétablir le calme et une certaine dignité, en rappelant le sujet et les préoccupations sérieuses des téléspectateurs qui appellent pour poser des questions mais dont la plupart, sans doute, sont enchantés de ce numéro de grand-guignol.

Christian, que j'avais appelé dans l'après-midi, téléphone sur les 11 heures et dit qu'il m'attend au Dauphin. Je dois donc, au bout d'un moment, interrompre la soirée et sortir avec mes hôtes, qui tous vont avec moi jusqu'à la rue de Buci. Dans le café, nous tombons immédiatement sur W., en compagnie d'Edward B.. Christian, Claude, Patrice et moi partons à pied. Claude et Patrice prennent le métro à Mabillon, Christian et moi marchons dans la rue jusqu'aux quais. Puis je

l'emmène, tjs à pied, chez Jacques qui m'a laissé la clef de son appartement. Mais le petit lit qu'il y avait jadis dans une de ses pièces a disparu, et, après des tentatives inconfortables sur un canapé, nous nous installons dans le lit de Jacques, bien qu'il ait dit qu'il comptait coucher chez lui. Ch. et moi faisons longuement et tjs agréablement l'amour, avec plus de tendresse que de frénésie sexuelle. J'aime bien son corps d'adolescent, ses fesses, sa minceur, sa façon d'embrasser. Il n'a pas l'air de tenir beaucoup à être baisé, et nous jouissons face à face, presque en même temps. Ensuite nous dormons très mal, soit que nous soyons tentés de reprendre nos ébats, soit que nous craignions le retour de Jacques, soit encore que la perspective d'avoir à se réveiller à sept heures parce que Ch. doit passer chez lui av. d'aller travailler nous empêche de nous endormir. Et toute la nuit nous nous tournons et retournons, enlacés [LAC, LACS, ENTRELACS, ENTRELACEMENT, LACETS, ROUTE EN LACET, LASSÉS, LANCÉS, ÉLANCEMENTS, CALÉS, ENCULÉS]. Dans une rêverie intermédiaire entre la veille et le sommeil, je suis plein des mots lancés à tue-tête par les uns et les autres lors de l'émission télévisée du soir, j'imagine que Christian est un faussaire, que nos baisers sont des signatures. Au milieu de la nuit il a de nouveau envie de faire l'amour, mais je suis alors trop fatigué pour un *remake* [DOUBLE, COPIE, FAUX, RÉPLIQUE, NOUVELLE VERSION].

J'ai découvert qu'il travaille dans une banque [BARQUE, MANQUE, *BANK* (RIVE), RANK (OTTO → OTHON → *L'ÉCART*) /// MONNAIE, FRANC, FRANK → *LA JALOUSIE*), FRANQUE / MARK, MARQUE, BARQUE, BANQUE], quelque chose d'agricole, et qu'il avait fait ses études au lycée de Narbonne. Il part vendredi pour Rome [OMER, SAINT-OMER, HOMÈRE / OMAR, MARO → VIRGILE / MARO, MARON → VIN DE MARON → ULYSSE → HOMÈRE].

Mercredi 14 avril

Christian s'est réveillé à 7 h. et moi aussi. Nous avons fait l'amour assez hâtivement et j'ai été le seul à jouir. Après son départ, je me suis

rendormi un moment, jusqu'à ce que la concierge, qui voulait voir Jacques, frappe à la porte et me réveille. Alain, l'amant de J., a ensuite téléphoné deux fois, et j'ai dû me lever, n'ayant pas beaucoup dormi.

(Pendant que j'écris ceci, 7 heures p.m., *le jeudi 15*, il y a une grande manifestation au carrefour. Venant de Saint-Germain-des-Prés par le boulevard Saint-Germain, une foule d'étudiants, refoulée du quartier des ministères, tourne à angle [*ANGEL*, ANGÈLE, GLAND, AGEN, L'ANGE, NAGE, ANGLAIS, NIGEL, NAGEL (GUIDES), ONGLE, SANGLE] aigu pour s'écouler dans le boulevard Raspail aux cris de « Flics-fascistes-assassins! » et de « Ponia-fasciste-démission! » Les C.R.S. barrent la rue du Bac, aussi bien en direction de la Seine [SCÈNE, PLANCHES, THÉÂTRE / SIGNE / *SEIN (UND ZEIT)* / SAIGNE, SAINE, CÈNE] que vers la rue de Grenelle. En face d'eux, en ligne [SIGNE, CYGNE → SWAN, SWANN / VIGNE / LIGNE / ANGLE, NIGEL] aussi droite que la leur, le service d'ordre étudiant, casqué. L'un des étudiants, au milieu de la ligne, avance le bassin et se caresse la braguette : je ne sais pas ce qu'il veut dire par là. Le slogan « Ponia-démission », que des haut-parleurs essaient de lancer, n'a aucun succès. (Je cours entre le balcon et cette table [SABLE, *SAND*, SAND / CÂBLE / RÂBLE (« DE VÉNÉRIEN QUI N'A RIEN DE VÉNÉRABLE»

DUCHAMP) / FABLE / GABLE (CLARK

ROBERT INDIANA

LOVE

SAND)].))

Jacques est arrivé vers 11 h. et j'ai pris avec lui un second petit-déjeuner. Jean-Pierre est en Égypte, et d'après une lettre envoyée de Vichy par une fille qu'il a rencontrée là-bas, il n'en est pas très content. Tous les hôtels sont pleins et quant aux sites, aux monuments, ils sont fermés : on ne peut les visiter qu'après en avoir fait la demande écrite et avoir attendu à l'hôtel la réponse des autorités; et alors c'est en groupe, pour une heure, pas une minute de plus.

Il pleut. Jacques me prête un superbe imperméable que j'avais découvert ici, rue du Bac, dans l'escalier, une nuit, et que je lui avais donné, craignant de m'attirer des ennuis.

(Décidément, les étudiants n'aiment que le slogan « Flics-fascistes - assassins », qu'ils reprennent chaque fois avec énormément de conviction, tandis que les autres capotent : je distingue seulement les banderoles «Non au Doctorat de 4e cycle », et, il me semble, mais je n'en jurerais pas : « Soutien Étudiants Égoutiers ». Aussi : « Syndicat National de l'Éducation Supérieure » et « L'Université Veut Vivre ».)

(Sur la couverture de *Charlie-Hebdo*, on voit cette semaine, au-dessus du gros titre « Alice Saunier-Seïté : "Les études ça sert à rien'" », un dessin qui la représente avec la bulle : « Je suis arrivée avec mon cul ».)

(Les flics sont totalement immobiles : les étudiants, qqs-uns très bourgeois d'apparence, les narguent, dansent devant eux, font en leur direction des gestes obscènes; l'un, accroupi à deux mètres devant leur ligne, les photographie. Il doit y avoir dans cette disposition qque chose qui, pour des raisons purement mécaniques, rend le camp C.R.S. – digne [→ LIGNE, SIGNE, DIGNE], immobile et sur la défensive – plus "sympathique" que l'autre (!). On comprend en tout cas très bien, dans tout ça, ce qu'il peut y avoir d'exaspérant chez les étudiants, pour "l'homme de la rue".)

Quand je rentre à la maison, W. est en train d'y déjeuner, n'y ayant pas couché non plus, semble-t-il. J'appelle Ch. à son bureau, il a un rendez-vous à 11 heures, le soir.

À 5 heures et demie arrive Malcolm, mon élève d'il y a deux ans, qui veut de nouveau prendre des leçons de français, trois par semaine, et me propose 50 francs par heure, ce qui est plus que je n'espérais. Écossais, londonien, il est venu habiter Paris pour vivre avec un Français, François, qui travaille dans la pharmacie de ses parents, en banlieue, et qui, semble-t-il, est sévèrement exploité par eux. François promet tjs à Malcolm de se libérer d'eux et de venir travailler à Paris [BARI, PAVIE, MARIE, PARI, PÂRIS → TROIE, TROIS, TROYES], mais jamais il ne tient ses engagements sur ce point, et Malcolm [MONCALM (→ WOLF (JAMES)), CALME, MAL, COL (→ PASSAGE), MAC, MAC

(’ARUS), SIR MALCOLM *ARNOLD*) est très désabusé. Il ne voit F. qu’en fin de semaine et il en est arrivé, me dit-il, à craindre ces moments-là car chaque fois ce sont des disputes à n’en plus finir. Il me propose, après notre arrangement à propos des leçons, qui donc auraient lieu le mardi, le jeudi et le samedi à 6 heures, d'aller prendre un verre [VERT, VAIR, VEYRE, DE VERE (→ *BILLY BUDD*) /// GRAND VERRE (DUCHAMP) /// VITRE, GLACE, REFLET, TRANSPARENCE / *GLASS*, GLASS (PHIL → *EINSTEIN ON THE BEACH* → ROBERT WILSON)]. Je l’emmène au Dauphin où nous voyons Christian, deux fois, en compagnie de son ami Diego, le coiffeur de Régine. Puis Malcolm m’invite à dîner, et nous marchons jusque chez Joe Allen [HÉLÈNE, ελειη, PERTE, PERTH, PÄRT] où nous restons très longtemps.

Je parle une fois de plus des boîtes de New York, ce qui entraîne la conversation sur les goûts érotiques. François, paraît-il, est très intéressé par le S.M. [MS. → MANUSCRIT / S'AIME, SÈME (LAROUSSE), SÈME, SÉMIOLOGIE, *S / Z* (R. B.)]. Il a une fois passé 12 heures enfermé dans la salle de bains avec un type inconnu. Malcolm a l’air très blasé en ce qui concerne la pisse [PASSE, POISSE, URINE, URIEN (*VOYAGE D*') → ORION (NÉ DE L'URINE)], mais dit ne pas s’intéresser aux coups. Comme je lui confesse être un “*tender freak*”, il dit que je dois avoir des difficultés à trouver des partenaires.

Alors que nous étions encore au Dauphin nous avons parlé de Londres, que je lui ai dit n’aimer pas beaucoup, parce que la rue, selon moi, y est morne et ennuyeuse, que tout se passe par relations, qu'on ne se rencontre qu’à des *parties*, et alors ce ne sont que les amis de ses amis – tableau que Malcolm contredit absolument, rappelant en particulier les pubs, qui sont d’après lui des lieux de rencontre très efficaces.

À table, nous parlons encore des Anglais. J'évoque ce qui me semble être leur obsession sociale, le fait par ex. que tout l’humour britannique est fondé sur les différences de classe, les particularités d’accent, d’éducation, de culture, etc. Les Français paraissent à Malcolm tout aussi obsédés par ce genre de choses, ce que je nie. Le prolétariat français n’est pas du tout obsédé par le gratin et par les fastes aristocratiques comme l’étaient les Bruce, le plombier et sa femme chez qui j’habitais à Oxford.

« Ah, mais un plombier c'est un travailleur indépendant, c'est différent : les ouvriers ne sont pas du tout comme ça, ils se foutent complètement de l'aristocratie. Les Français sont d'ailleurs beaucoup plus intéressés par la monarchie [ROMAN, ARC, ARCHE, ARCHIE] anglaise que les Anglais.

– Ce n'est pas pour les mêmes raisons, c'est par goût du romanesque, du pittoresque, du scandale [SAND, SADE, DALE, DANSE, SCANDER] : pas par l'effet de cette fascination pour les classes et pour leurs différences qui imprègne par exemple tous les feuilletons télévisés, en Grande-Bretagne.

– Et en Amérique, qu'est-ce qui les obsède ?

– Je ne sais pas, mais j'ai été frappé par l'extraordinaire antisémitisme qui sévit à New York. Tout le monde y parle des *kykes*, dit des gens qu'il ont une mentalité de juifs, et des juifs qu'ils sont "bien juif, celui-là".

– Mais c'est la même chose en France !

– Non, je n'ai jamais rien entendu d'aussi ouvert contre les juifs. Dans ma famille, par exemple, bourgeoise et conservatrice, je n'ai jamais entendu, pendant toute mon enfance, un mot contre les juifs. C'est peut-être à cause de l'Occupation.

– De l'Occupation?

– Oui, tout le monde ici a eu des amis, des voisins, des fournisseurs arrêtés par les Allemands, déportés, morts en camp de concentration. L'antisémitisme a été une réalité beaucoup plus proche et plus horrible que pour les Anglais et a fortiori que pour les Américains. Les plaisanteries antijuives, après la guerre, tombaient vraiment à plat, elles étaient même absolument impossibles : les juifs, ce n'était pas un sujet dont il était concevable de rire.

– Mais peut-être que la situation telle que tu la décris en Amérique est beaucoup plus saine : le fait qu'on puisse parler librement des juifs, faire des plaisanteries à leur sujet au lieu de refouler la question… Et d'ailleurs les juifs sont les premiers à en faire, comme les pédés.

– Peut-être. Je ne sais pas. Elles vont toutes dans le même sens et elles créent une obsession. Quand j'étais enfant, je n'ai jamais rien entendu

contre les juifs, je n'ai jamais pensé à l'antisémitisme que comme un problème historique. Dire du mal des juifs ne m'a jamais semblé un sujet de conversation intéressant, et aucun sentiment antisémite ne pouvait s'installer dans ces conditions.

– Ah, et alors, qu'est-ce qui obsède les Français?

– Je ne sais pas : une certaine idée de la France, peut-être. Ils vivent sur un mythe qui a la vie dure, selon lequel la France est quelque chose de tout à fait exceptionnel, qui ne peut pas être comparé aux autres pays, même si sa puissance matérielle est médiocre. Les enfants français de ma génération, même ceux qui ne s'intéressaient pas à la question, étaient par exemple persuadés que la littérature française était incomparablement supérieure à toutes les autres, ce qui est particulièrement absurde, puisqu'elle est manifestement inférieure à plus d'une. »

La conversation a porté aussi sur nos familles et sur nos rapports avec elles. J'ai parlé de ma mère, de sa beauté, de son originalité, de son intelligence somme toute médiocre, de sa folie immobilière. J'ai raconté Landogne, le fort sur les côtes atlantiques loué aux enchères pour quatre-vingt-dix-neuf ans, les pierres de l'abattoir de Clermont numérotées à la craie et entassées sur un terrain qu'elles recouvrent entièrement, etc. J'ai parlé du problème causé par mon homosexualité, de la situation horrible ainsi créée, de la dépression nerveuse de ma mère, de ses larmes. J'ai dit que cela rendait tout rapport impossible; que, par exemple, je ne pouvais pas aller à Landogne avec des amis, à moins de monter des mises en scène absurdes; que n'importe quel individu de sexe masculin dont l'âge se situait entre quinze et cinquante ans était suspect; que mes parents ne voulaient avoir aucun rapport avec qui que ce soit qui puisse être mon amant; et j'ai raconté l'épisode de Cadéré à Bâle, un type de mésaventure absurde qui de tout voyage avec mes parents faisait une épreuve; et exposé comment c'était également une épreuve de regarder avec eux la télévision, car tout ce qui pouvait être interprété comme une allusion au sujet jetait un froid glacial et créait une ambiance impossible – en conséquence je voyais peu mes parents.

«Mais si votre mère est si snob et peut être si sophistiquée, c'est étonnant qu'elle soit si antihomosexuelle, non? Qu'elle ait une vue tellement petite-bourgeoise de la question?»

Sa mère à lui, qu'il a perdue quand il avait douze ans, était une Américaine très belle (les mères des homosexuels sont toujours très belles…), intelligente, cultivée, indépendante d'esprit, qui scandalisait tous les voisins, en Écosse, par sa liberté d'allure. Dans le début des années 50, à la campagne, elle avait recouvert toute une maison de tapis beige clair, ce qui était jugé par tout le monde comme une preuve évidente de sérieux dérangement mental. Elle voyageait seule, sur le continent, au Mexique, en Amérique du Sud. Et non seulement elle n'avait rien contre l'homosexualité de son fils, mais même c'est elle qui lui avait ouvert les yeux à ce sujet, juste avant qu'elle ne meure, et alors que lui, malgré les traditionnelles expériences de collège, n'avait aucune idée de ce que serait sa sexualité et ne se rendait pas compte du tout de ce qui lui arrivait. Elle l'avait aussi prévenu que son père ne serait jamais capable de comprendre son cas, que donc il valait mieux tout lui cacher. Son père est un armateur de la Clyde, très riche et très viril (il me semble me souvenir qu'il patronne une équipe de football). Il s'est remarié avec une garce finie (dixit toujours M. fils).

Il était devenu progressivement évident, au cours de la conversation, que M. n'aurait pas été adverse à quelque chose avec moi et qu'il avait une idée derrière les reins, même, pour le soir même – ce qui ne m'intéressait en aucune façon. Aussi ai-je fait semblant de ne m'apercevoir de rien, refusé d'envisager cela un seul instant, maintenu coûte que coûte au dialogue et à la relation leur caractère "pédagogique" et mentionné à plusieurs reprises que la conversation sur les boîtes parisiennes m'avait rendu *horny* et que j'allais sans doute aller à La Villette. Lui a dit que puisque j'allais draguer il irait aussi, mais aux Tuileries. Nous sommes sortis de Joe Allen vers onze heures et nous nous sommes séparés au croisement de la rue du Louvre, en face de la place des Victoires. J'ai suivi la rue Montmartre. Un peu avant minuit je suis passé devant l'Hollywood, où l'on donnait *Left-Handed* et où il y avait une séance à minuit. Je suis donc entré. Le notoire balcon était fermé, et il n'y avait en bas que peu de monde, âgé pour la plus grande partie. Deux jeunes ouvreuses, près de la porte, bavardaient tout haut. Il ne se passait rien dans la salle. Quant au film, il était rasant, quoique son héros ne fût pas mal : mais c'est toujours la même ridicule *artiness* (fondus,

flous, etc.), doublée d'une lenteur insupportable (le gaucher rase sa barbe, qui est d'ailleurs ce qu'il avait de mieux, et l'opération est montée en temps réel, ou presque, et semble durer un bon quart d'heure). Tout cela très ennuyeux, donc.

En sortant du cinéma, vers une heure, j'ai continué ma marche vers le nord et vers la rue Notre-Dame-de-Lorette. À La Villette il y avait un certain monde, mais personne de connaissance, ni d'intéressant à aucun point de vue – c'était en fait passablement sinistre. J'ai touché un barbu couvert de poils blonds, qui se branlait et désirait seulement qu'on lui pince ou lui morde les seins, et qui était plutôt gras, de toute façon. À deux heures toutes les lumières se sont allumées, ce qui est toujours un très mauvais coup : l'endroit fermait. Je suis allé en taxi jusqu'au Sept où il n'y avait non plus personne qui m'intéresse, et où je ne suis resté qu'un instant. J'ai marché dans les Tuileries. Sur la terrasse du Bord de l'eau, à la hauteur de la petite barrière qui sépare du reste la partie non close des jardins, on a construit de petits pavillons d'exposition, ouverts, où il y avait cinq ou six garçons. L'un d'entre eux, un petit Espagnol poilu, m'excitait un peu, sans plus, mais désirait seulement que je lui fasse une pipe, ce dont je n'avais aucune envie. D'autre part, le protagoniste d'un de mes moins brillants souvenirs sexuels était à tourner autour de moi, prêt, apparemment, à remettre ça, ce qui me coupait tous mes effets. Je suis donc rentré vers 4 h. W. était là, déjà couché.

Jeudi 15 avril

Réveillé à 10 h. par W. Déjeuné seul ici, et fait un peu de ménage. À 3 heures en effet arrivaient Cohen, le propriétaire, flanqué de son expert et de l'assistant de son expert, puis Marc Donato, mon avocat. L'expert de Cohen, voyant l'appartement, a levé les bras au ciel et il s'est écrié :

« Mais il n'y a même pas deux mètres ici ! »

À partir de là tout a pris ensuite la meilleure tournure possible. L'assistant commençait à tout mesurer au sol mais son patron l'a arrêté en déclarant que la surface n'était pas à prendre en considération puisqu'il ne

s'agissait pas, selon la loi, de pièces habitables. L'air incrédule il a dit à Cohen :

« Et vous louiez à 1 000 francs par mois ? »

Je me frottais les mains intérieurement, en m'efforçant de n'en laisser rien paraître. L'expert et Donato sont tombés d'accord absolument : l'évaluation de Fleiser était dans l'ensemble bonne, Cohen n'avait judiciairement aucune chance, un tribunal fixerait le loyer à deux cent cinquante francs par mois environ et sans aucun doute condamnerait Cohen à rembourser toutes les sommes trop-versées par moi. Nous sommes tous convenus que deux cent cinquante francs ne correspondaient à rien dans ce quartier, et que cinq cents francs seraient convenables. Cohen était d'accord, à condition que l'on ne parle pas de remboursement. À ce moment-là l'expert et son assistant étaient déjà partis, leur excellent travail accompli. Donato et moi avons bien sûr refusé de renoncer au remboursement, mais consenti qu'il prenne la forme d'un certain nombre de mois sans loyer. Cohen, pressé, a proposé un non-paiement de loyer jusqu'à la fin de l'année. Donato et moi voulions deux ans. Cohen poussé à bout a dit alors que tant pis, il irait devant les tribunaux, même s'il était sûr de perdre, qu'il avait les moyens de me rendre la vie impossible, et qu'il m'expulserait en utilisant l'article 19 et le droit qu'il avait d'installer son fils dans les lieux. La conversation, toutefois, demeurait à peu près courtoise, bien que les pistolets dépassassent de toutes les poches.

Cohen est parti après que nous eûmes décidé les uns et les autres d'attendre l'avis précis de son expert. Donato, de plus en plus aimable, m'a donné son avis : nous étions à peu près assurés de gagner judiciairement, Cohen n'avait qu'une chance sur dix d'obtenir mon expulsion grâce à son fils, et de toute façon cela prendrait au moins un an.

Je dois à présent téléphoner à Donato pour lui indiquer mes dernières conditions en vue d'une transaction amiable : en l'occurrence cinq cents francs par mois de loyer et pour commencer dix-huit mois ou deux ans sans loyer. Si Cohen refuse, nous plaiderons.

Resté seul, et rendu d'excellente humeur par le déroulement absolument inespéré de ces opérations, je suis sorti. Je suis d'ailleurs tombé sur Donato en train de faire le pied de grue à l'angle de St-Germain-des-Prés, «attendant un client», m'a-t-il dit. Au Dauphin, j'ai rencontré X., un photographe dont j'ai oublié le nom, que j'ai rencontré un jour, il y a deux ans, avec W., dans une tasse proche de Notre-Dame. Il était venu ici, il y avait même passé la nuit mais il avait bizarrement refusé de faire quoi que ce soit. Nous avons pris un verre ensemble, et fait un tour. Il est venu ici pour une tasse de thé, et il a beaucoup regardé les grands panneaux des Becher, ce qui m'a incité à lui montrer leur livre. Nous avons parlé de New York, d'art africain, d'art musulman. Il a voyagé de tous les côtés, il a séjourné en Afrique, dans des principautés du nord de l'Inde, etc. Il a passé cet hiver à Barcelone puis en Italie. Vers six heures il est parti, car j'attendais mon élève, qui n'est pas venu. J'ai entendu alors de grandes manifestations au carrefour, au sujet desquelles j'ai essayé d'écrire quelques notes, ici même, au milieu du récit de la journée précédente.

À six heures et demie on a frappé à la porte mais ce n'était toujours pas Malcolm, c'était Paul qui très gentiment venait m'apporter de quoi payer Mona Tsepeneag, qui tape *Échange* et doit avoir fini ces jours-ci. Malcolm a téléphoné un peu après 7 heures : il avait dû aller à Nantes et avait été pris dans des embouteillages. Je crains surtout que ses ardeurs didactiques n'aient été refroidies par le peu de succès de ses ardeurs amoureuses. Mais enfin je ne peux tout de même pas coucher avec lui à seule fin de le garder comme élève! Dieu sait que j'ai pourtant bien besoin du peu que rapportent les leçons que je lui donne…

Je suis sorti à sept heures et demie. La manifestation s'était alors déplacée vers Saint-Germain-des-Prés où étaient rangés des cars [AUTOBUS, AUTOCAR(S), OTTOKAR, OTTO, CARUS, ARC(S), SARK (ÎLE DE), R.A.C. (ROYAL AUTOMOBIL CLUB), JEAN CRAS] de C.R.S. J'ai rencontré le petit Thierry, le marin, puis Philippe S., puis W. qui s'est joint à nous, ce qui m'a fait quitter Philippe parce que je n'avais pas envie d'être avec lui; puis Thierry de nouveau; puis Philippe encore. Thierry, lui et moi bavardions place de l'Odéon, à l'angle du boulevard et de la rue de l'Ancienne-Comédie. La foule de badauds,

immobile, était composée de touristes, assez nombreux, de bourgeois du quartier sortis pour profiter un peu du beau temps et jeter un coup d'œil aux événements, et de promeneurs extraterritoriaux. Les manifestants étaient noyés dans cette masse mal ficelée, pas plus d'un pour quatre. Le carrefour lui-même se trouvait presque vide, avec seulement Danton sur son socle au milieu, donnant ses instructions le bras et le doigt tendus. Les flics se tenaient groupés par petites unités dans les coins. Il ne se passait rien, tout le monde regardait tout le monde en guettant un geste, et je me disais que l'histoire, si c'est bien d'histoire qu'il s'agit, ressemblait à un match de cricket où les temps morts sont beaucoup plus longs que les brusques emballements de l'action. Mais brusques emballements il y eut bien parce que tout à trac, et par deux fois, les C.R.S. se sont mis en ordre de bataille, ils ont fait deux ou trois pas en avant, et avec une soudaineté incroyable ils se sont mis à charger, matraques levées, dans la foule qui, prise de panique, s'enfuyait à toutes jambes à travers cet espace d'autant plus théâtral, à l'ancienne, avec ses perspectives en étoile, que l'une d'entre elles s'achevait précisément sur la colonnade de l'Odéon. À deux reprises je me suis retrouvé pour ma part, sans trop savoir comment, au carrefour des rues de Buci, Médicis, Dauphine, Saint-André-des-Arts et de l'Ancienne-Comédie, au pied de mon cher hôtel du Grand Balcon, le plus bel immeuble de Paris. Deux ou trois manifestants ramassaient dans le caniveau de rares petits cailloux, ou des morceaux de plâtre, et de loin ils insultaient les flics en les traitant surtout d'*enculé*s, une injure particulièrement prisée, toujours.

Ph. et moi, étant tombés nez à nez après cette algarade, nous dirigions vers le Dauphin, où je voulais manger un sandwich, lorsque nous avons rencontré X., le photographe, puis André, qui m'avait vu à mon balcon, en fin d'après-midi, tandis que lui-même manifestait au carrefour Raspail; puis encore Thierry qui revenait d'une fuite éperdue, un sandwich à la bouche pour se remettre de ses émotions.

Chacun de raconter ses aventures. André est inscrit à la faculté de droit de la rue d'Assas où les fascistes, dit-il, tiennent un registre des étudiants qui participent aux manifestations, et ensuite ils les attaquent dans le hall : certains étudiants sont à leurs yeux interdits de séjour à la faculté.

Le Dauphin était plein. X. et moi sommes allés nous asseoir au Saint-Claude où j'ai mangé un sandwich dont le pain était complètement ranci [ARC, CAR, CRIAN(T), JEAN RANC, JEAN RACINE, RACINE, CAR(D)IN, CRAN, ÉCRAN, ICARE, CAIRN]. Nous avons parlé des cafés du quartier, et de leur rapide détérioration. Je lui ai dit que les sandwichs étaient jadis excellents au Flore, qu'il y avait là, récemment encore, les traditions d'un bon café bourgeois, même si les garçons y avaient toujours été odieux, sauf bien sûr avec les habitués qu'ils connaissent et ceux qui les intimident, ou les impressionnent. Boubal, le patron, qui depuis vingt ans et plus a construit toute sa fortune sur les pédés, les hait de façon inimaginable. Le même phénomène est d'ailleurs en train de se reproduire au Dauphin où plusieurs incidents ont déjà eu lieu. Mon ami Jean-Paul, qui s'habille de vieilles hardes de fourrure et de bottes de couleur, porte du khôl et des boucles d'oreilles, a été expulsé. Deux garçons qui s'étaient parlé sans se connaître, l'un étant d'abord au bar, l'autre étant assis à une table, ont également été priés de quitter les lieux :

« Je ne veux pas de ça chez moi ! »

Les serveurs copient leur attitude sur celle de la direction. Un petit roquet de quinze ou seize ans, en particulier, montre une hargne inouïe. Mais pourquoi les pédés ne vont-ils pas ailleurs? Il y a bien eu un jour une tentative de boycottage, qui consistait à dire à tout le monde de se retrouver à la Palette, ce qui paraît pure inconscience, car c'est un haut lieu hétéro. Mais de toute façon le mouvement n'a pas été suivi. On dirait que ces choses-là sont impossibles à changer de parti délibéré, et que les pédés, quoi qu'il arrive, sont voués à l'agressivité des garçons de café.

X. m'a parlé aussi de son propre séjour, il y a quelques années, à New York, dont il n'est pas enthousiaste. Il était dans une famille d'amis qui le premier jour l'a un peu promené puis l'a abandonné à lui-même, et qui passait son temps à regarder la télévision. Nous avons aussi échangé nos impressions sur les types qui passaient, ce qui augurait mal de la suite. Puis nous avons marché de nouveau dans le quartier, jusqu'au boulevard Saint-Michel d'un côté, jusqu'à Saint-Germain-des-Prés de l'autre. Je n'avais nulle part où l'emmener, lui nulle part où m'emmener, et d'ailleurs je ne crois pas qu'il y tenait outre mesure.

Il y eut dans la bagarre un moment où le Dauphin était fermé, les clients étant enfermés à l'intérieur. À l'angle des rues de Seine et de Buci, un attroupement s'était formé autour d'une ambulance. Tout le monde avait les yeux rouges à cause des gaz. Une fille qui boitait nous a raconté qu'elle avait été battue à coups de matraque, mais, pour une raison ou pour une autre, son récit n'était pas du tout convaincant.

Plus tard X. est rentré chez lui en métro, et j'ai pris un second sandwich au Dauphin, qui avait rouvert ses portes. Il y avait en face de moi un garçon trop élégant, mais très beau et très sexy, qui bavardait avec un autre, un blond filasse qui me drague depuis toujours, auquel jadis je disais bonsoir, mais qui, voyant que je ne voulais pas aller plus loin, ne me salue plus, lui. D'évidence, ils venaient de se rencontrer. Au début, j'aurais bien aimé avoir avec le premier leur conversation, dont j'entendais le moindre mot. Celui qui me plaisait était espagnol, travaillait à Madrid où il était décorateur. Il avait fait d'abord des choses très modernes, tu vois, tout en acier et en verre, dingues, complètement dingues, mais depuis il avait voyagé en Europe, vu qu'il y avait autre chose à faire que la recherche systématique de ce qu'il y a de plus moderne, et maintenant il mélangeait les styles, n'avait pas peur de mettre des fauteuils XVIIIe avec une table basse de verre, etc. Néanmoins il avait de beaux cheveux blonds, ou châtain clair, une moustache blonde, et de beaux avant-bras couverts d'épais poils blonds où j'aurais bien aimé passer les lèvres.

L'autre faisait à Paris ses études, mais ses parents vivaient aux Antilles. Ni l'un ni l'autre ne portaient la moindre attention à moi. Ils se préparaient à aller au Sept. J'ai marché dans cette direction, par le boulevard, la rue Bonaparte, le pont du Carrousel [CAS ROUSSEL (→ SCIASCIA, GRAND HÔTEL ET DES PALMES, VALET DE CHAMBRE ORLANDO, ETC.), CARROUSEL, ARC, CAR, ARCHE, ANTHONY CARO, CAROL, LORCA, ORACLE, ETC.] et les Tuileries, où il n'y avait personne. Les deux types étaient déjà au Sept quand j'y suis arrivé, dansant au milieu de la piste [LISTE, POSTE, PICTE / CHEMIN, SENTIER, TRACES, ETC.] à peu près vide : trop tôt. J'hésitai à aller au Bronx, à engager seize francs pour rien, peut-être. Devant la porte, j'ai parlé au type au parka qui m'a dit être allé à San

Francisco après New York, que ça c'était vraiment autre chose, et que depuis son retour il était très déprimé. Il m'a dit aussi de ne surtout pas aller à La Villette, parce que les flics venaient de faire un tour de routine au Bronx, en vitesse, et qu'ils étaient partis en disant :

«Tout à l'heure on va aller là-haut, et ça va pas se passer comme ici. »

Finalement, je suis entré au Bronx où j'ai caché mon pull-over sous un coussin, dans l'espèce d'alcôve qui vient d'être créée. J'étais debout contre un mur. Deux types, assez sexy mais ni très beaux ni très jeunes, se sont l'un après l'autre approchés de moi, m'ont caressé, sorti la bite de la braguette, sucé, puis se sont retournés pour se faire baiser. Comme ils ne m'excitaient follement ni l'un ni l'autre, je les ai baisés l'un après l'autre longtemps, avec beaucoup d'énergie, au rythme de la musique, ce qui faisait rire alentour. Celui que je baisais baisait l'autre. D'autres garçons, à gauche et à droite, me caressaient ou se faisaient caresser par moi. D'autres encore, assez nombreux, regardaient. C'était assez excitant, ou amusant. Mais je ne voulais pas jouir, ces types ne me plaisaient que très modérément.

Ensuite j'ai découvert un pt'it mec brun, moustachu, très jeune, très tendre apparemment, qui m'a dit qu'il voulait que je le baise et qui m'a entraîné vers les toilettes. Mais il y avait là beaucoup de monde, il était impossible de se tourner, son cul était très serré, je me suis mis à débander et quelqu'un d'autre l'a baisé.

Plus tard encore, j'ai joué avec un type qui voulait que nous allions dans une chambre d'hôtel (« C'est un peu compliqué, non ? »), puis avec un autre qui est parti.

Encore plus tard, le petit moustachu m'a dit de nouveau qu'il voulait que je le baise, que tout à l'heure il avait cru que c'était moi (!), que c'était pas gentil de lui avoir fait ce coup-là, que je lui plaisais beaucoup, que j'étais mignon, etc. Nous nous sommes enfermés dans les chiottes. Mais il s'est retourné tout de suite, avant que je bande, je n'ai jamais pu vraiment bander en face d'un dos ou même d'un cul, et le sien était vraiment trop serré, surtout pour une bite qui n'était pas vraiment dure. En plus il n'arrêtait pas de parler, de me dire que j'étais mignon, etc. – il était vraiment trop folle, ça n'allait pas du tout. Finalement il a joui en se

branlant, tandis que je me pressais contre son cul, sans aucune conviction. Mon pull-over de tennis était dégueulasse, évidemment, plein de la poussière des tuyaux et de la moiteur des parois.

Il y eut encore d'autres visages, d'autres corps, un colosse de quarante ans, qui était gras, rien d'intéressant. Je suis rentré à pied en passant par les Tuileries, où il n'y avait personne de bien exaltant non plus. Il était près de quatre heures quand je suis rentré. W. n'était pas là et il n'a pas couché à la maison.

Vendredi (-saint) 16 avril

Levé vers 9 heures, devant pointer au chômage, ce que j'avais complètement oublié la veille. Été là-bas l'esprit dans le brouillard et le corps dans la ouate, comme souvent. Peu de temps après mon retour, j'ai eu la visite de Claude, qui partait l'après-midi pour Tours [TOUR(S), TOUR(S), DÉTOURS, ROUT(E)S, COUR(S), COURS, FOUR(S), OURS, *TRICKS*], où il doit rester jusqu'à mardi, et qui voulait déjeuner avec moi. Nous sommes donc sortis ensemble, bien que je fusse complètement abruti et défait. Nous avons déjeuné au restaurant des Beaux-Arts, rue Bonaparte.

Il y avait là d'un côté deux garçons dont l'un draguait Claude frénétiquement, et de l'autre trois personnages dont l'association paraissait étrange : un petit Nord-Africain très mince qui doit habiter du côté de la rue du Bac, qui me drague depuis toujours, qui est toujours aux Tuileries, la nuit, et qui veut toujours se faire baiser; un Cambodgien plus âgé, ou Vietnamien, ou Chinois, je ne sais, mais je pense plutôt Cambodgien parce qu'il est assez rond et ressemble vaguement à Norodom Sihanouk; et un Portugais d'une grande beauté, que W. et moi avons vu au Sept en compagnie d'Antonio, l'ami de Severo Sarduy. Ce Portugais-là est *blond*, assez grand, mais surtout extraordinairement bien bâti, avec des épaules larges, des hanches étroites, des biceps de camionneur et de grosses mains. Au Sept, le soir où nous l'avions vu, il était vêtu comme un jeune Anglais chic, chemise beige clair et pull-over

au col en V, beige aussi, plus foncé. Son visage est massif, ses traits sans finesse. On voyait des poils blonds par sa chemise ouverte. Ses cheveux surtout sont très beaux, très épais, et ses yeux, quand il vous regarde. Il est d'une virilité emphatique, un peu sauvage. Je ne sais ce qu'il faisait là avec les deux autres, peut-être travaille-t-il avec eux. Claude, qui d'abord ne lui trouvait rien d'extraordinaire, le regardait d'un œil de plus en plus favorable, ce qui d'ailleurs n'avait pas l'air ni l'heur de lui plaire.

Nous avons, après déjeuner, pris un café au Dauphin où il y avait encore la femme de Benoît Jacquot, très sophistiquée. Devant nous, un type dans la trentaine impressionnait beaucoup Claude par ses bras musclés d'une couleur de pain d'épice, mais à moi paraissait ridicule par ses poses superbutch et ses lunettes de soleil, qu'il enlevait et remettait avec art, en deux temps, façon flic à moto dans un road-movie américain. Il y avait aussi, à une table voisine, Morgan, le modèle américain, et son copain à la barbe taillée.

Claude m'a entraîné ensuite dans un magasin de chaussures de la rue de Buci, qui s'est imposé en un mois comme *le* magasin de chaussures du quartier, très fréquenté par le tout Saint-Germain pédé, et dont l'un des vendeurs est très répandu dans la société du Dauphin (c'est lui qui dansait frénétiquement, torse nu, avec Jean-Bernard Corbier, à la "soirée tennis"). Claude a acheté là des chaussures de basket en toile rose très pâle, bien que la vendeuse, croyant l'encourager, lui ait déclaré en avoir vendu six cents paires depuis un mois, ce qui a bien failli le faire changer d'avis. Il y avait là un autre ami de Severo, Jorge, le danseur cubain, mais sur le moment je ne l'ai pas reconnu – lui aussi voulait les mêmes chaussures exactement, malgré les objurgations de Claude qui lui vantait les mérites des rouges; et un garçon blond qui était venu jadis avenue Victor-Hugo, qui alors s'intéressait beaucoup à W. et pas à moi, mais qui plus tard, sans me reconnaître, m'a beaucoup dragué, un soir, dans une boîte, mais avait l'air, alors, de vouloir uniquement me baiser : cependant Claude le connaît et dit de lui qu'« il aime beaucoup se faire prendre ». Insondable mystère des âmes et des culs.

Claude m'a raccompagné jusqu'ici. Christian a téléphoné aussitôt après notre retour pour annoncer sa visite. Je prenais un bain quand il est arrivé et c'est Claude qui lui a ouvert la porte. Après quoi Claude s'est

lancé dans des histoires assez longues sur la “famille” de Saint-Mandé avec laquelle il part pour Tours et qui est en effet assez étonnante : elle se compose d’un père qu’on ne voit jamais et que sa femme appelle “le banquier” ; de la femme, donc; de l'amant de la femme, qui a quinze ans de moins qu’elle et qui est très beau, ami d’enfance de Claude, qui a couché avec lui une ou deux fois (ils ont d’ailleurs été surpris par la femme, qui a pleuré, puis ri); du fils, qui a dix-sept ans et qui a, comme on dit dans les *Contes* de La Fontaine (je crois), un visage d'adonis sur un corps d'hercule. C'est le seul que je connaisse. Il s’intéresse aux garçons, mais seulement plus jeunes que lui (!). Sa mère aimerait beaucoup qu’il ait une liaison un peu sérieuse et souhaiterait que Claude le dégourdisse un peu. Il l’agace, en effet, avec sa bougie dont il fait grand usage. Je n’ai pas osé demander, à cause de Christian qui paraissait un peu interloqué, ce qu’il faisait de la bougie, *exactement* (ni quelle était sa taille). Toujours est-il que ce garçon, *Philippe*, encore un, se plaint à sa mère de ses mésaventures avec les hommes, et l’autre jour, à table, d’un type qui habitait dans le Marais et qui se marrait pendant que lui, Philippe, lui faisait une pipe, ce n’était vraiment pas supportable. Claude est parti finalement après nous avoir annoncé trois fois son départ, et je suis resté seul avec Christian.

Il sortait de son bureau et il était très élégant, dans un costume de flanelle gris, et très en beauté (ses cheveux noirs, très épais, sont vraiment magnifiques). J’avais mal compris que, paraissant très sentimental mardi, il m’ait dit «être pris» mercredi et jeudi soir. Mais, dit-il, « on ne fait pas ce qu’on veut » – c’est bien vrai…

Il avait d’ailleurs pensé me trouver la veille, vers onze heures, du côté de la rue de Buci et plus tard au Sept où il avait vu W. avec Edward B.; et en effet nous avons dû nous rater, ici et là, de très peu. Il me dit maintenant qu’il n’a aucune envie de partir pour l’Italie, que ce projet était une erreur. Allongés côte à côte sur le matelas qui est posé par terre et sur la moquette nous parlons peu, bougeons peu. Quand finalement nous nous embrassons, il me dit qu’il en avait très envie depuis qu’il était arrivé. Plus tard, nous sommes dans les bras l’un de l’autre, nous caressant lentement, nous embrassant, trois mots par minute. Je lui dis que j’avais espéré, mercredi dernier, qu’il ne trouverait pas de place de

train, ce qui semble lui faire plaisir. Nous parlons un peu de Rome, je lui dis que “j’écris”, ce dont je n’avais pas parlé jusqu’alors mais qui ne paraît pas le surprendre; que j’avais été candidat au “Prix de Rome”, à la Villa Médicis, l’année dernière; que je pensais l’être de nouveau cette année. Il ne sait pas ce que c’est que la Villa Médicis, bien qu’il soit, dit-il, déjà allé à Rome dont il n’a pas l’air de connaître grand-chose. Il me dit que mes yeux sont d’un bleu extraordinaire. Est-il amoureux? On dirait (quand les gens commencent à vous parler de vos yeux, ou bien c’est qu'ils sont amoureux, ou bien c'est qu'on n'est pas leur genre). Et moi? Je suis toujours prêt à être très tendre avec quelqu’un de beau et qui me veut du bien, même si finalement lui ne m’excite pas autant qu’il faudrait. Je suis sans doute flatté de sa jeunesse, de sa beauté, de sa gentillesse, de ses bonnes dispositions. Est-ce suffisant? J’aime beaucoup l’embrasser, le serrer dans mes bras. Comme objet d’une liaison, ce n’est vraiment pas l’idéal : sexuellement, on ne peut pas dire qu’ensemble, jusqu’à présent, nous atteignions des sommets; intellectuellement, il n’y a pas beaucoup d’échanges possibles. Mes sentiments à son égard peuvent s’analyser, et donc se fonder, selon diverses approches qui correspondent à autant de langages :

• sentimental et romantique : il est jeune, il est beau, peut-être amoureux, très tendre, etc. ;

• social et économique (y compris l’économie du désir, de l’échange sexuel) : c’est un petit-bourgeois plus ou moins consciemment en mal de promotion sociale, il flatte ma vanité, je flatte la sienne pour d’autres raisons.

(Nous nous connaissons de vue depuis longtemps : il m’agaçait par ses côtés Flore, Vuitton, camarilla de coiffeurs, etc., mais je le trouvais beau. Il ne portait pas attention à moi – jusqu’au jour où il m’a fait un immense sourire, au Sept, comme nous dansions l’un près de l’autre; cinq minutes après nous nous embrassions passionnément : c’était peu de temps avant mon départ pour New York.) Jusqu’à présent aucun bluff de sa part, pas de snobisme, pas de mensonges. Les rendez-vous qu’il avait d’autre part mercredi et jeudi étaient peut-être des manœuvres tactiques, mais bien excusables puisque moi, longtemps, je n’ai pu lui donner de rendez-vous, etc.

Mes sentiments dépendent du langage que je choisis. Mais justement je n'en choisis pas, je passe de l'un à l'autre suivant l'humeur, le "moral", les circonstances, le hasard, les fluctuations de la rêverie "désirante".

Il part vers cinq heures et demie.

À six heures arrive Malcolm pour sa leçon. Il a fait de gros progrès depuis deux ans. Bien entendu il est toujours incapable d'articuler le son *u*, comme tous les Anglo-Saxons, et nous passons un long moment en vains exercices pour essayer de lui faire prononcer différemment *au-dessus* et *au-dessous*; un moment aussi sur "en" et "y", et sur des expressions diverses, par exemple autour du mot *histoire* : *c'est une histoire d'argent*, *de femme*, *de cul*, *quelle histoire!*, *toute une histoire, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?, il a eu une histoire avec un pompier*, *ça a fait une histoire avec le concierge*, *il t'a raconté des histoires*, *il n'y a pas de quoi en faire une histoire*, etc.

W. arrive quand il s'en va. Je sors peu après et fais des tours et des détours, toujours les mêmes rues, le boulevard, la rue de Buci, la rue de l'Ancienne-Comédie, le boulevard encore jusqu'à Saint-Michel, retour, et plusieurs navettes entre le Flore et le Dauphin. Je ne rencontre personne qu'André, qui me plaît toujours beaucoup mais qui semble avoir d'autres idées en tête. Et je rentre ici vers 9 heures, où m'attend ce que j'avais acheté pour déjeuner et pas mangé, à cause du repas avec Claude. Je dîne seul devant la t.v., en regardant d'abord une partie d'une pièce qui se passe en Écosse, avec Claude Dauphin, puis un débat d'"Apostrophes" entre divers auteurs chrétiens, lesquels suscitent tous en moi, d'emblée, la même exaspération forcenée.

Il y a là bien sûr l'inévitable Maurice Clavel, caparaçonné d'humilité, qui ne veut pas qu'on parle de son livre (*Dieu est Dieu, nom de Dieu*) mais dont on parle, en fait, plus que de Dieu, comme le fait remarquer narquoisement le présentateur, Bernard Pivot. Clavel essaie de modérer les élans de son thuriféraire Pierre Boutang, auteur d'un roman intitulé *Le Purgatoire*, et qui, d'après ce que je comprends, est le titulaire de la chaire d'ontologie et métaphysique à la Sorbonne – ce qui paraît extraordinaire, car il a dû être élu par ses pairs, j'imagine, et il semble passionnément réactionnaire, mais en plus totalement fou; sans compter qu'il a une voix de châtré, ou plus exactement de vieille femme

surexcitée. Il parle dans un état d'exaltation inouïe, ce que ne manque pas de faire remarquer son principal opposant, le Dr Pierre Solignac, un psychanalyste chrétien, auteur de *La Névrose chrétienne*. Le docteur a une barbe taillée blanche confinée à l'extrémité des joues, qui ressemble à celle de tel maire d'Évreux, ancien ministre et chrétien progressiste, lui aussi. Il exalte la parole du Christ et combat l'institution Église, responsable à ses yeux de toute sorte de traumatismes chez "les jeunes". C'est de lui que je me sens le plus proche, évidemment, bien qu'un analyste chrétien, qui croit à la divinité du Christ, etc., m'ait toujours paru une monstruosité. Il a d'ailleurs un visage chrétien, une expression chrétienne de patience affichée, conquise de haute lutte sur tous les sujets d'exaspération qu'on a, et cette mielleuse façon chrétienne de parler que partagent, grosso modo, tous les autres : Jean-Claude Barreau, qui reproche à Clavel d'avoir, avec son dernier livre et en écrivant que Vatican II était l'œuvre du diable, déçu les immenses espérances qu'il avait mises en lui; Bernard Béret, l'ancien prieur du Bocquet; Gilbert Cesbron, qui exalte l'image du saint suaire; et un dominicain qui ne dit pas grand-chose et qui, du coup, semble un peu moins fou que les autres.

Un des clous du spectacle est Clavel se citant lui-même avec une délectation inouïe, de belles phrases cadencées dont il savoure de la langue chaque virgule, comme un vin long en bouche au corps bien charpenté, au milieu des grimaces affreuses dont il ne peut pas s'empêcher, et tout en remontant toutes les trois secondes ses énormes lunettes.

Suivent des informations, au cours desquelles on voit le pape laver les pieds des séminaristes, spectacle assez touchant d'un vieillard malheureux et titubant, soutenu par tout un peuple de laquais cléricaux qui semblent toujours se disputer chaque pli de son étole. Le lavement des pieds lui-même est évidemment purement symbolique, consistant à verser d'un flacon d'argent, sur des pieds immaculés, certainement, trois gouttes d'eau qu'on essuie à peine à l'aide d'une fine serviette plissée.

Vu enfin la première demi-heure du *Secret derrière la porte*, de Fritz Lang [LANGUE, LONG, GLAN(D), GLAS, *GLAS* /// MABUSE → M'ACCUSE → CAMUS /// MARCUSE), M. (LE MAUDIT) → W. /// DIANA PRODUCTIONS / NERO FILMGESELLSCHAFT /// →

L'ÉCART (→ RÉMI SANTERRE)], avec Joan Bennett et Michael Redgrave – la dernière fois que j'ai vu ce film, au Mac-Mahon, il m'avait beaucoup déçu, parce que j'espérais ce jour-là revoir *Le Ministère de la Peur* et que j'avais confondu les programmes. Mais il n'est pas sans mérite, par exemple dans la direction de Joan Bennett, très star [*STERN*, *DIE STERN*, *STERNEN* (RILKE / CELAN → HEIDEGGER) /// LAURENCE STERNE /// RATS, TRACES /// ÉTOILE, ÉDITIONS DE MINUIT]. La sœur de Mark Lamphere aussi est très bien, et l'interprétation psychanalytique n'est pas si ridicule que l'auteur n'en signale une plus ridicule encore, celle qu'énonce avec un sérieux sans faille [*QU'IL FAILLE*, *QU'IL RAILLE*, *QU'IL M'AILLE*, ETC. / CAILLE, MAIL, MAIL / GOUFFRE, ABÎME, ABYME, PRÉCIPICE, OUVERTURE, RUPTURE, FENTE, DÉFAUT, FAIBLESSE, INTERSTICE, ETC.] une jeune visiteuse pédante des chambres des crimes, très fortement caricaturale.

Fait ensuite un tour sur le boulevard encore, sans rencontrer personne, je crois. En rentrant, j'ai croisé un garçon qui s'est retourné et m'a suivi jusqu'à ma porte [MORTE, SORTE, FORTE, PROTE, PORT, PERTEPE (→ RTH → BERTHE → BARTHES → MARTHE), PARTHE (→ FLÈCHE, ARC / BARTHES → MARTHE / CARTE)], un voisin que je connais de vue et qui ne m'intéresse guère. Je lui ai parlé toutefois, par ennui et curiosité. Nous avons fait ensemble un tour à pied dans les rues de Grenelle et de Varenne, et du côté de Sainte-Clotilde. Il m'a dit avoir des angoisses, dues à une fille mythomane avec qui il a eu une espèce de liaison, à Nîmes ou à Aix, qui lui a beaucoup apporté et qui l'a beaucoup blessé. Il est de Nîmes. Je lui parle des jardins de la Fontaine, que j'aimerais voir. Son beau-père lui a fait faire sciences politiques, à Aix. La fille en question, qui comme lui est fille de divorcés et qui elle aussi a tendance à exalter exagérément la figure du père absent, l'a encouragé à venir à Paris pour voir le sien (son père à lui). Mais elle est venue l'y rejoindre, et lui a raconté ensuite qu'elle était amoureuse dudit père, dont il lui avait dit beaucoup de bien. Lui, qui s'appelle Stéphane, fait du théâtre, non pas comme acteur, mais comme assistant metteur en scène. Il travaille en ce moment sur *Le Chandelier*. Nous avons marché côte à côte dans les rues droites, désertes. Il faisait froid, un très étrange brouillard

créait un halo torve autour des lampadaires, nos pas résonnaient entre les façades, on se serait cru dans un film noir, *Espions sur la Tamise* ou bien *Le Troisième Homme*. Finalement, je suis rentré me coucher seul, j'ai lu quelques pages de la préface aux préfaces d'Henry James [LAMES, DAMES, FEMMES, RAMES, *NAMES (*→ NÎMES), *THAMES* (TAMISE, TAMISER, FILTRER / *THAMES & HUDSON*, DAUPHINS) / JACQUES, JACOB, *CHAMBRE DE JACOB*, MAX JACOB, ETC.) /// RYE → FAILLE, Q. V., FAY]. W. n'était pas là et n'a pas couché là.

Samedi 17 avril

Levé vers 11 h. Passé l'aspirateur avant de le rendre à Jean-Claude. Écrit ce qui se rapporte à la journée de jeudi. W. est rentré vers quatre heures et je lui ai expliqué ce qui s'était passé avec le propriétaire, l'expert et l'avocat. Il est sorti avant moi. Je suis sorti vers huit heures et suis tombé, dans la rue de Buci, sur Dominique-le-jardinier-de-Bourges avec qui j'ai marché un moment. Il m'a demandé quand je venais le voir dans la banlieue où il habite à présent, il paraissait intéressé, et même pressant. Mais il a maintenant une liaison avec Fernando et venait de se disputer avec lui. Quand nous sommes passés au Dauphin il l'y a retrouvé, et je les ai laissés ensemble. Je crains de n'avoir fait office que de potentiel bouche-trou. Mais je boucherais volontiers.

Par la rue Bonaparte j'ai rejoint les quais, puis le pont Royal et j'ai marché sur la terrasse du Bord de l'eau, puis autour de l'Orangerie. Les Tuileries étaient d'une grande beauté dans la lumière blanche du soir. Quand j'y suis arrivé, des étrangers étaient étendus sur les pelouses, ou bien y jouaient au ballon : les plaisirs de la paix. Malheureusement il y a sous les arbres toute sorte de guinguettes et de manèges, installés là pour l'été, et, sur l'emplacement du grand bassin, un vaste cirque bleu, pas vraiment laid, mais qui coupe la perspective. Les drapeaux tricolores sont bébêtes et gentils, grâce à Marquet, tandis que de petits étendards triangulaires, en plastique, de couleurs criardes, sont vraiment horribles. Le parc doit supporter tout ça tout l'été, et, semble-t-il, tous les ans.

Certains arbres ont déjà la grande masse de leur feuillage, d'autres quelques feuilles minuscules seulement, d'un vert inouï; d'autres encore sont nus, avec à peine quelques bourgeons. Et des arbustes détachent sur les croisillons verts leur feuillage grenat.

Autour de l'Orangerie il n'y avait personne qui m'intéresse, sauf un type, d'ailleurs modérément, et qui de toute façon ne s'intéressait pas à moi. Quand j'ai quitté le jardin il était complètement désert (en bas), les poses folles des statues, vues des terrasses, se détachaient sur le sable blanc [SAND, KARL SAND / *MARIENBAD*]. Je suis revenu par le pont du Carrousel et les quais où j'ai longtemps regardé la vitrine d'Honoré Champion, comme toujours. Il y avait en particulier le fac-similé d'un livre du XVIIIe siècle sur l'histoire de Nîmes, ouvert à la première page, et qui m'a fait rêver – penser qu'il y a sans doute des gens qui peuvent consacrer leur vie entière (et trouver qu'elle est trop courte !) à l'histoire de Nîmes (j'en serais parfaitement capable : mais après quarante ans d'études et de recherches on se rend compte que le sujet est décidément trop vaste, et l'on se concentre sur une période donnée, un quartier particulier, une catégorie sociale ou religieuse, une famille, son immeuble, sa propre vie, l'histoire des différentes phases de ses recherches sur l'histoire de Nîmes…).

Toutefois le square Honoré-Champion semble avoir changé de nom, à ma grande désapprobation, et porte maintenant celui de Gabriel Pierné. Rue de Seine, le Stéphane de la veille m'a couru après. Il montait en voiture pour aller, avec son père et sa belle-mère, dîner à la campagne, du côté de Montfort-l'Amaury. Au Flore, j'ai vu W. qui parlait à Shirley Goldfarb. J'ai fait encore un tour, toujours le même, grosso modo. Puis je suis allé au Codec acheter de quoi manger. Quand je suis rentré, W. sortait. J'ai encore dîné seul, encore devant la télévision, regardant cette fois *Owen Wingrave*, une nouvelle de James portée à l'écran sous le titre de *Un jeune homme rebelle* par Paul Seban, avec Mathieu Carrière. La réalisation appartient au style romantique prétentieux cher à l'école des Buttes-Chaumont (je suppose). Il faut plaindre les pauvres acteurs auxquels on apprend à jouer comme ça, qu'on *force* peut-être à jouer comme ça, avec une solennité de chaque instant, de chaque plan, qui essaie d'investir dans chaque réplique dix fois plus, toujours, qu'elle n'en

peut supporter. Il faut dire aussi que la nouvelle de James, si du moins le traitement qu'elle subit là peut en donner une idée – ce qui d'ailleurs n'est certainement pas le cas, puisque n'en demeure que le problème social, intellectuel et moral, et peut-être l'ambiance, indépendamment du style, qui doit faire toute sa vertu –, n'a guère d'intérêt; et, réduite à sa trame, paraît même passablement idiote. Ce qu'il y a de pis, comme toujours, ce sont les ingénues : ici une petite cruche que sa vulgarité disqualifiait, de toute façon, pour le rôle d'une jeune fille du monde, et à qui l'on fait prononcer chaque phrase insignifiante comme si elle recelait des trésors de profondeur; ou bien qu'on filme en de longs plans silencieux et recueillis qui sont censés exprimer, je suppose, le mystère, la sobriété, l'élégance, alors que la pauvre fille n'étale que l'effort naïf et désespéré vers tout ça.

Vu ensuite *Dix de der*, la dernière séquence – mais le fameux dialogue final entre Bouvard et Chazot, tant recommandé par Wahl et Sarduy, n'a même pas la puissance de kitsch qu'on pouvait en espérer. C'est un échange de plaisanteries pépères qui tombent à plat les unes après les autres, mais banalement, sans même se faire mal.

Ressorti un peu avant minuit. Rencontré Thierry, Benoît R., aperçu Dominique le Jardinier en compagnie de Fernando au Dauphin. Rencontré aussi le photographe dont je ne sais toujours pas le prénom, mais avec le temps qui passe j'ose de moins en moins le lui demander. Il était très beau, avec un blouson rouge. Malheureusement, nous en sommes l'un et l'autre à nous signaler nos objets d'intérêt, ce qui classe l'affaire, semble-t-il. Nous avons pris ensemble un verre à l'Apollinaire, parce qu'un type qui lui plaisait s'y était assis. C'était un mec superbutch, pas remarquablement beau car il avait un nez trop gros, et qui me semblait espagnol, mais que lui, X., jugeait plutôt sicilien ou grec parce qu'il jouait avec une espèce de chapelet. Nous ne savions pas s'il était ou non pédé, il donnait peu de signes d'encouragement, j'ai suggéré que peut-être il "travaillait". Quelqu'un devait fumer un joint, l'odeur alentour était très forte, X. pensait que c'était son mec, ce qui ne correspondait vraiment pas à son image, et d'ailleurs il fumait une cigarette avec un filtre. De toute façon, il est parti très vite. (Or ici j'abrège : on pourrait parler de la foule qui défilait devant nous,

composée presque exclusivement d'étrangers; de nos voisins à la terrasse de l'Apollinaire, Tom York, dont on pourrait raconter l'histoire, David Blackwell, etc.) (Je comprends mal X. S'il ne veut pas coucher avec moi, pourquoi passe-t-il tant de temps en ma compagnie ? Il m'a même proposé que nous allions ensemble à Amsterdam. Déjà son attitude lors de notre première rencontre, cette nuit qu'il avait passée ici sans que nous nous touchions, était très bizarre. Est-ce qu'il est impuissant? Est-ce qu'il a un zizi déformé, ou quelque chose de physique à cacher? Est-ce que quelqu'un que je connais a couché avec lui? Beaucoup le connaissent de vue, mais personne ne sait rien de lui, on dirait. Il est toujours seul, et semble désirer de la compagnie.) Vers une heure nous nous sommes séparés au carrefour Buci-Ancienne-Comédie. (On fait de grands travaux à l'hôtel du Grand Balcon, dont on a même ôté l'enseigne. Peut-être n'existera-t-il plus.) (Ah, et j'ai oublié : avant de rencontrer X. j'avais rencontré, avec beaucoup de joie, Nemer, le Libanais, à Paris pour trois jours, extrêmement en beauté, l'air prospère, etc. Il me confirme qu'il est venu quatre fois chez moi quand j'étais à New York, qu'il a passé une nuit devant ma porte, etc. Malheureusement il est cette fois en la compagnie d'un ami toulousain, et ne pense pas pouvoir me voir avant lundi, jour de son départ. Merde.)

Après avoir quitté X. j'ai marché vers l'ouest. À l'angle du boulevard et de la rue des Saints-Pères, j'ai rencontré un inconnu que j'ai d'abord mal vu mais dont il a été rapidement évident, à examen plus rapproché, qu'il ne m'intéresserait pas : quarante ans, barbu, boucle d'oreille, teint gris, tête de mousquetaire hippie – mais très gentil. J'ai marché avec lui jusqu'à l'angle de la rue Saint-Benoît, le temps d'apprendre qu'il était américain, qu'il s'appelait Indio, qu'il aimait marcher dans les villes, qu'il avait parcouru Barcelone et Madrid de bout en bout, qu'il habitait près de la gare de l'Est où il s'apprêtait à rentrer à pied, et qu'il partait la semaine prochaine pour Amsterdam. Bon.

Par la rue des Saints-Pères, le pont du Carrousel et le jardin du Carrousel, je suis allé aux Tuileries où il n'y avait pas grand monde, et personne qui me plaise. J'ai donc poussé jusqu'au Sept où W. dansait avec un type au joli nez, l'air grand bourgeois, pas mon genre, mais pas mal, et d'autant mieux évidemment qu'il était avec W., n'était pas le genre

de mes *tricks* habituels, et paraissait donc, par rapport à eux, original, différent, *terra incognita*. Le spectacle m'a foutu un coup et j'étais assez déprimé, surpris de l'être autant, et surpris de ne l'être pas davantage – ne sachant pas très bien, en fait, quels étaient mes sentiments : moins violents en tout cas qu'ils n'auraient été il y a quelques années. Il y avait un p'tit mec, très jeune, tout en jean, assez joli, pas très sexy et certainement pas gratin du tout, lui, qui dansait et paraissait me regarder. Au bout d'un moment j'ai dansé près de lui, mais il me tournait le dos, soit qu'il ne s'intéresse pas à moi après tout, soit qu'il soit du genre qui vous offre son dos, si l'on peut dire, immédiatement, ce qui ne m'intéresse pas, et je suis parti.

Aux Tuileries, *on the way back*, il y avait un mec pas terrible – nous nous sommes un peu tripotés, sans conviction –, et Allan, l'Américain ami de Jacques de Bascher qui était aussi chez Patrick de R. le soir du Danois; et toujours personne qui me plaise. L'endroit est décidément complètement tombé. Je suppose que le Trocadéro a pris la relève, mais comment y aller? Il faudrait une bicyclette, comme W.

Il était un peu plus de trois heures quand je suis rentré. W. est rentré aussitôt après moi, à ma grande surprise et mon vif soulagement, parce que des imaginations trop précises auraient pu être fatales au sommeil. Nous nous sommes couchés chacun dans notre lit.

Dimanche 18 avril (Pâques)

Levé vers midi. Déjeuné ici, en même temps que W. qui s'est installé ensuite sur la terrasse au soleil, tandis que je travaillais à cette table. J'ai écrit jusque vers six heures et suis sorti ensuite. Tour habituel, plusieurs fois. En passant devant le café qui fait l'angle de la rue de Seine, j'ai vu un mec pas mal, qui avait l'air de regarder un peu, sans plus, et je n'y ai pas fait autrement attention. Je l'ai croisé ensuite sur la place St-Germain-des-Prés, il m'a beaucoup regardé mais ne s'est pas retourné.

Je me suis assis à la terrasse du Dauphin pour manger un sandwich, le seul dîner que je puisse m'offrir, tout en lisant vaguement le recueil des

préfaces d'Henry James qui traîne depuis une semaine et qui, avec son style emberlificoté, demande beaucoup plus d'attention que je n'en dispose. L'inconnu est passé une fois devant moi, en souriant, puis il est venu me parler, en me disant :

«Nous nous connaissons, je crois.»

Impossible de me souvenir de lui. Pourtant il avait raison : il s'appelle Daniel, nous avons couché ensemble quand W. était à Londres, il y a à peu près un an, j'avais reconnu les faits et ç'avait fait toute une histoire, à l'époque. Il me plaisait beaucoup, en ce temps-là. Maintenant aussi, mais moins. Lui se souvenait de moi, mais pas des détails de notre rencontre, qui me sont revenus tout de suite quand je l'ai reconnu. Ce genre d'incidents tend à se multiplier et à porter surtout, étrangement, sur ceux de mes *tricks* que j'ai aimés le plus et pas du tout sur les plus banals, que je n'oublie pas.

Sont passés devant nous successivement Edward B., Jacques de B., Allan X., Jean-Bernard Corbier qui voulait savoir « quel temps il faisait à N. Y. », d'autres, et un type que je connais de vue, avec qui W. et moi avons un peu joué au Bronx, une fois, et qui, semble-t-il, venait d'avoir une petite affaire avec Daniel et faisait plus ou moins la gueule – plutôt plus que moins, à dire le vrai. Vers huit heures nous avons marché, rejoint le boulevard par la rue de Buci, pris à gauche, obliqué par la rue Danton, et nous étions déjà sur le pont Saint-Michel quand nous nous sommes demandé où nous allions. Nous ne pouvions évidemment pas aller chez moi, ni chez Jacques, je n'avais pas la clef, ni, ai-je appris, chez lui, car il partage un appartement avec un ami, ex-amant, qui souvent reçoit des amis des deux sexes et qu'on ne pouvait envahir sans prévenir. Nous étions donc là à nous demander, assis sur le dos d'un banc, devant le Palais de Justice, où nous pouvions bien passer. Nulle part. Il m'a donné le numéro de l'endroit où il travaille, je lui ai donné le mien, il m'a dit qu'il appellerait le lendemain en fin de matinée et nous avons décidé de nous voir en fin d'après-midi. Nous nous sommes séparés sur la place St-Michel, et j'ai marché, par la rue Saint-André-des-Arts, jusqu'à Saint-Germain où j'ai immédiatement rencontré Philippe S., auquel j'ai fait part de mes frustrations, d'autant plus vives que W. dispose à volonté, lui,

de l'appartement de Warhol. Philippe aurait pu me prêter le sien, mais il était trop tard pour essayer de retrouver Daniel, évidemment.

Philippe m'a proposé que nous dînions ensemble, et nous sommes partis, nonobstant mon sandwich, dans sa voiture en direction de Montparnasse, au son du *Requiem* de Mozart, sur une bande. Il voulait que nous dînions à la terrasse de la Cour des Miracles, un restaurant qu'il aime, qu'il faut traverser pour entrer dans un petit théâtre, nouveau, je suppose. Mais le public, assez rare, ne nous inspirait guère, et nous sommes repartis, un peu au hasard, et toujours au son du *Requiem*. Au carrefour de l'Observatoire, les arbres du Petit-Luxembourg, étrangement taillés, formaient sous le ciel blanc, à la dernière lumière du jour, de longues perspectives sombres, très belles. Mais le restaurant où nous voulions nous poser, rue d'Assas, était fermé. Nous sommes donc allés derrière Notre-Dame, à l'extrémité de la Cité, pour inspecter une terrasse que Philippe recommande beaucoup pour ses beaux jeunes touristes, mais qui en fait était lourdement hétéro et rasante. Les enquêtes suivantes portèrent sur les restaurants Chez Catherine, sur le quai, en face de l'île Saint-Louis, où il n'y avait pas de place à l'extérieur, puis La Mendigote où au contraire il n'y avait pas un chat.

Mais comme nous marchions sur le quai nous avons croisé deux garçons aussi différents l'un que l'autre que possible, un petit brun en pantalon blanc que j'ai vu d'abord, pas rasé, très bronzé, très poilu et très excitant, et un blond au teint rosé, aux cheveux blonds bouclés : ils se sont retournés sur nous plusieurs fois, mais ils ont continué leur chemin. Toutefois ils sont revenus en arrière pour examiner de l'extérieur le menu de La Mendigote, puis ils ont quitté le quai et sont partis dans la direction de l'église Saint-Gervais. Ils étaient en bas de la maison de Couperin lorsque Philippe, que rien n'intimide, s'est arrêté à leur hauteur et leur a demandé s'ils voulaient prendre une glace avec nous quelque part. Ils ont accepté. Mais le blond, qui avait une canne, a dû monter devant dans la voiture car il ne pouvait plier une de ses jambes. J'étais donc seul à l'arrière avec le brun, une espèce d'ours en peluche qui souriait sans cesse et dont les bras et les mains, très bronzés, couverts de poils très noirs et très épais, m'excitaient beaucoup. Il était vénézuélien et

s’appelait William (!). L'autre était anglais et s’appelait Jeff. Tous deux habitent Southampton.

On eut sur eux plus de détails tandis que nous cherchions un restaurant et nous installions, finalement, au Conway, où là encore Jeff dut s’asseoir à l’extérieur à cause de sa jambe : il vivait à Londres lorsqu’elle lui fut arrachée par une grenade de l'I.R.A. [IRAK, IRAN, ARI, HARRY, LYRE, *LIRA* (→ MONNAIE)]. Il est depuis lors rentré à Southampton, où demeurent ses parents et où il a trouvé un job près de chez lui, qui lui permet de travailler assis, dans un organisme de cartographie. William, qui ne parle pas du tout le français, et mal l’anglais, fait à Southampton des études pour être architecte naval.

Ils font à eux deux une des associations les plus étranges que j’aie jamais vues. William, sans être vraiment beau, est remarquablement sexy – même Philippe, dont il n’est vraiment pas le genre, en convenait. Il sourit perpétuellement, il a l'air content de tout, et parle peu. L'autre est vaguement joli, à peine, et, à mes yeux, aussi fade que possible, physiquement. En revanche il est vif, bavard, et plein de l’extraordinaire invention verbale que manifestent souvent les Anglais, surtout les homosexuels, peut-être, et tout particulièrement les “folles”, il faut bien le dire (mais elles ont tendance à en faire trop, et alors tout se renverse). Il semble toutefois extrêmement amer, on le serait à moins, et donne nettement l’impression qu’il pourrait devenir odieux en un tournemain. Il mène l’autre à la baguette, non sans tirer profit au passage des restes de prestige impérial de son pays (*« Britannia rules the waves »*, and don’t you forget it). De toute façon il eut tôt fait de devenir parfaitement évident que toute tentative de séduction sur W. serait à la fois moralement indéfendable et stratégiquement injouable, Jeff ayant pris grand soin de ne laisser traîner aucun doute sur la nature exacte de leurs relations.

L'après-midi ils étaient allés à la tour Eiffel, où William voulait acheter toute sorte de souvenirs, ce dont Jeff avait eu beaucoup de mal à le dissuader en lui expliquant – très fermement, sans nul doute – que tout là-bas était un piège à touristes, et trois fois plus cher qu’ailleurs :

«Mais il a insisté pour qu’on se fasse photographier, et j’ai finalement dû accepter avec la plus grande réluctance (*with the utmost reluctancy*).

Et vous savez combien ça a coûté, quatre photographies en couleurs ? Cent francs ! Cent francs pour quatre photographies! »

Ils nous les montrent, deux où ils sont ensemble, très “p’tit couple”, et une de chacun, sur un fond de tour Eiffel lointaine, irrésistible.

« William fait très butch, dit Philippe.

– Ce serait bien la première fois! » dit Jeff.

William sourit. Philippe veut savoir (la conversation se passe à peu près uniquement entre lui et Jeff) comment est la vie à Southampton, s’il y a des marins pédés, s’ils sortent en ville, s’il y a des contacts avec eux, *that sort of things.*

« C'est la ville la plus hypocrite du monde : les trois quarts de la population sont liés à la marine, tous ces marins passent leur temps sur leurs bateaux à violer les mousses, mais les gens de Southampton veulent conserver leur ville pure et propre. Dans quelques semaines il doit y avoir un congrès de sept cents homosexuels, et déjà toute sorte de délégations de vieilles dames se succèdent à la mairie pour le faire interdire. »

Jeff veut aussi savoir comment se dit *gay* (qu’il prononce *gaille*) en français. Il connaît *comme ça*. Philippe lui dit qu’on dit aussi *pédé*, mais que c’est péjoratif, qu’il n’y a pas de “*nice word*”.

« Et pourquoi il y aurait “*a nice word*” ? dit Jeff. Je suis homosexuel, content de l’être, fier de l’être, je ne vois pas pourquoi je ne dirais pas *homosexuel*; pourquoi il faudrait inventer un mot spécial qui cache ce qu’il en est : c’est idiot.

– Moi je déteste “*comme ça*”, dis-je. D’ailleurs c’est très démodé, ça tend à disparaître. »

Après dîner ils suggèrent d’aller à La Mendigote, mais ni Philippe ni moi n’y tenons, nous les raccompagnons à la gare de Lyon. William continue à sourire placidement, Jeff continue à faire des grimaces à l’anglaise, se donnant, plus ou moins par plaisanterie, l’air furieux quand il affecte de trouver qu’un mot ou un autre pourrait bien ne pas lui convenir. Ils doivent partir le lendemain.

Philippe et moi prenons un verre au Dauphin, en vitesse, puis je rentre à pied et me couche. Mais à trois heures je suis réveillé par William, qui

rentre et qui me demande, tandis que je vais pisser somnambuliquement :

« *Did you like the show ?*

– *What show ?*

– *The fist-fucking show.*

– *I don't know what you are speaking about.*

– *You know, at La Villette. I thought I had seen you there* »,

ce qui me rend fou furieux (qu'à trois heures du matin il éprouve le besoin de se vanter de revenir de La Villette), à tel point que je me jette sur lui; mais il a tôt fait de bloquer l'attaque, et même de la renverser. Ensuite je dois prendre un valium pour me rendormir.

Travelling / travelling fixe, oxymoron. / la caméra est un support mobile (*dolly shot*) when the camera is monted / *Un flic* / Melville : changed his name as an homage to Herman ? / lentille à angle large, emphase, exagération de l'espace. / Pas Melville.

Lundi 19 avril (lundi de Pâques)

Coup de téléphone de Philippe S., vers onze heures et demie, qui me propose d'aller à moto dans les bois de Verrières [VERRIÈRE, MARQUISE, VÉRANDA : VERS, VERRE, HIER, HYÈRES / VERS HYÈRES (-LES-PALMIERS)]. J'accepte. Aussitôt après, coup de téléphone de Daniel V. qui me dit qu'il a pu s'arranger pour avoir pour lui seul, à trois heures, l'appartement où il loge. Mais à trois heures je ne serai pas rentré de Verrières et Philippe est déjà sorti de chez lui. À six heures Daniel ne peut plus me recevoir. Tant pis, je l'appellerai le lendemain à son travail.

Je retrouve Philippe au Flore à midi, et nous partons, casqués, sur sa magnifique B.M.W. 750, pour franchir la porte de Châtillon. La partie des bois de Verrières où nous voulons aller est difficile à trouver, et aussi à atteindre parce que, de ce côté-là, vers Le Petit-Clamart, tout un réseau de routes à double voie et de bretelles de sortie s'emmêle et nous emmêle. Nous faisons d'abord une première incursion dans la forêt, à moto, le temps d'apprendre qu'il se tient à trois heures un rallye de jeunes motocyclistes que Philippe, aussitôt, désire vivement photographier ; le temps aussi d'apercevoir, dans la voiture de Raoul garée le long de la route, la pauvre Tannou enfermée.

Le lieu de drague qu'a déjà pratiqué Philippe, un grand carré défriché, à droite en entrant dans le bois, et qui paraît-il est très actif pendant la semaine, entre midi et deux heures, très visité à ces heures-là par les lycéens et les "jeunes cadres" des environs, se trouve en fait, quand nous y arrivons, envahi de familles pique-niquantes, malgré la présence résistante de deux ou trois groupes de pédés vieillissants et désemparés, comiques, touchants mais assez peu réjouissants pour l'œil, pour l'âme et pour les reins. Nous faisons méticuleusement le tour de cette zone contestée, jusqu'aux confins, et même au-delà, d'une villa dont le jardin, doté d'un tennis, se confond ou presque avec le bois. Mais Daniel, qui était la veille dans les parages, m'a parlé d'un enclos dont le propriétaire, très accommodant, non seulement ne chassait pas les pédés, mais même leur offrait son tuyau d'arrosage en guise de douche. Je tombe sur Richard, un petit mec au nez retroussé qui est toujours au Flore et qui est là, étendu en maillot de bain, seul, aux limites du champ carré et d'un ravin boisé. Lui connaît l'enclos en question, et donne des indications très précises pour s'y rendre. Il faut dévaler la pente jusqu'à son pied, rejoindre à ce niveau un petit ruisseau canalisé dans du ciment blanc qui sépare le bois d'un verger [VERGE, BITE, SEXE / BERGER (→ *ÉGLOGUES*, PASTORALES, ETC.), RUE BERGER (→ MARCHESCHI), RUE BERGÈRE, "BERGER DE L'ÊTRE" / R. G., HERGÉ, ROBBE-GRILLET / *VERGE ON*, *TO VERGE*, BORD, RIVE, BORDER, CONFINER À, ÊTRE PRESQUE], suivre ce bief jusqu'au bout du verger, puis le franchir et pénétrer dans une sapinière. Arrivés là il convient de suivre discrètement quelque habitué des lieux.

En fait cette dernière recommandation sera inutile, car un sentier bien marqué, à travers les sapins, mène à un talus très raide au sommet duquel commence l'enclos, lui aussi planté de sapins. Et en effet il y a là, vers une heure, étendus au soleil, une trentaine de garçons, en maillot de bain ou complètement nus, et quelques autres qui tournent le long des sentiers, jusqu'aux abords d'une grosse ferme, à l'autre bout, en contrebas. Sur la droite, l'autoroute est toute proche. On remarque aussi une maison délabrée, dont ne paraît habitable qu'une toute petite partie, mais qu'orne effectivement un tuyau d'arrosage. Se tient là un vieux monsieur à casquette qui dit aimablement : « C'est beau, n'est-ce pas?», sans qu'on sache trop s'il parle des sapins, du temps ou des garçons étendus.

Ceux-là pourtant ne sont pas particulièrement beaux, dans l'ensemble, non; sauf un, peut-être, jeune, en chemise Lacoste rouge, grand, assez bien fichu semble-t-il ; et un autre qui, lui, est entièrement nu, a une tête assez belle, avec des moustaches à la gauloise, un sexe très impressionnant et un corps blanc, trop étroit. Mais je meurs de faim. Philippe et moi reprenons donc en sens inverse le chemin qui longe le ruisseau, et gravissons la pente abrupte jusqu'à la moto. Et nous allons dans un café du Petit-Clamart, au bord de la grand-route. Là, deux ou trois garçons jouent au billard [PILLARD, «BANDE DU VIEUX PILLARD », « BANDE DU VIEUX BILLARD », ROUSSEL, *COMMENT J'AI ÉCRIT CERTAINS DE MES LIVRES* / TABLE, BILLE], dans une arrière-salle vide. Nous mangeons debout au comptoir des sandwichs [GEORGE SAND, KARL SAND, ÎLES SANDWICH, *SAND* (SABLE), *WITCH* (SORCIÈRE)] où une tranche [ARC, CAR, ART, ARCHE, TANCHE, CHANT, RANCH, RANCE, RANCE, RANCÉ, TACHE, TÂCHE / TRANCHER, COUPER, EXTRAIRE, CITER / FEUILLE, FEUILLET, TRANCHE D'UN LIVRE, COUCHE, STRATE, NIVEAU, ETC. (→ BATHMOLOGIE) / TRANCHE DE VIE] de jambon transparente est prise entre deux tranches de pain de mie rassis, et un gâteau, genre quatre-quarts étouffe-chrétien, rassis lui aussi. Philippe boit de la bière, moi du Coca-Cola. Un adolescent de quinze ou seize ans, en jean et blouson, achète quelque chose au comptoir de tabac en nous regardant beaucoup. Il a une belle tête, une esquisse de petite moustache noire, et surtout, sous ses jeans neufs, tendus, pas déteints du

tout, un des plus beaux culs qu'il m'ait été donné d'observer depuis longtemps.

Cependant il ressort dans le grand soleil et se dirige, le long des larges trottoirs blancs, jusqu'à un abri d'autobus. Manque de chance [POT, PEAU, POË, MARQUE, MARQUE(S) SUR LA PEAU, BANQUE, CHASSE] et contre toute vraisemblance, même, il en passe un presque aussitôt, qui **arrache** abruptement à ma narration ce callipyge de banlieue et de bar [BACH, *BACH* (→ RUISSEAU), BAX, BARRE, RAYMOND BARRE, BORD, BRA(S)]-tabac.

Nous retournons alors dans les bois [BORIS / ROI, ROI BORIS → *UN RÉGICIDE*, *PALE FIRE* (CHARLES-BORIS), LOIS, DOIGTS, FOIS, FOIX, MOI, COI(S), TOIT(S), NOIX, VOIX, VOIE(S), BOIS (DE *BOIRE*)], vers le lieu de rendez-vous des motocyclistes. C'est une vaste clairière dominée par un énorme tumulus, sorte de scène pour tableau de bataille ou reconstitution du Golgotha pour Passion médiévale germanique. Ce tertre est entouré d'une large et longue piste où se disputent certaines courses. Mais c'est au tremplin que s'essaient la plupart des participants de cette réunion sans forme, sans règles et si désordonnée, même, qu'on s'étonne qu'il n'advienne pas davantage de collisions.

Sur les bords du plateau central ont été aménagés divers monticules de sable où se succèdent les motos pétaradantes. Les jeunes pilotes prennent au loin un virage abrupt, font le tour de la clairière, en contrebas, gravissent le tumulus, débordent à son sommet en se projetant dans l'air, là où la piste est très raide, retombent sur elle, sautent à nouveau, puis disparaissent au virage, dans la contre-allée. Tous ont entre quatorze et vingt ans. Il y a plusieurs bandes, trois ou quatre, mais les meilleurs de chaque bande [LANDE(S) (→ *MOOR*, MOORE (GEORGE, MARIANNE), BANDER (→ ARC, SEXE), TENDE, TENDE (DE *TENDRE*), FENDE (DE *FENDRE*))] ne fraient qu'entre eux et ignorent à peu près les sous-fifres dont ils sont les chefs. Cette petite société, en effet, est hiérarchisée [ARC, ARCHE, ARCHIE, ARCHI-, HIER, HYÈRES, RACHI, CARRIÈRE / STRATES, NIVEAUX, DEGRÉS, CLASSIFICATION, ETC.] à l'excès, selon deux critères : le talent, qui est ici un mélange de courage, d'inconscience, d'équilibre et d'adresse, et

d’autre part la cylindrée de leurs engins. Ce second critère semble d’ailleurs s’appliquer à l’ensemble du monde de la moto, car Philippe, qui me demande de rendre les saluts que s’adressent, de manière très chevaleresque, les adeptes entre eux, précise que les détenteurs de B.M.W. ne saluent jamais les premiers.

Mais dans la clairière il n’y a pas de grosses motos. Les deux meilleurs sauteurs sont un adolescent maigre que Philippe appelle “le mien” et un garçon aux grosses moustaches blondes, que je ne verrai jamais sans son casque mais que je trouve très sexy et que j’appelle “le mien”. Ils sont entourés, chaque fois qu’ils s’arrêtent, d’une petite cour déférente. Pas de filles. Quelques très jeunes garçons, à cyclomoteur ou même à bicyclette. Des passionnés, qui veulent s’affirmer, seront là toute l’après-midi, répétant indéfiniment le même circuit, les mêmes figures, négociant sans cesse, jambe tendue à l’extérieur, le même virage, dérapant sans cesse sur la même butte. Philippe fait des photographies, mitraille “le sien” et gentiment, au risque de prendre monture et cavalier sur le corps, essaie de prendre “le mien” en vol plané, lui et sa machine ne se détachant alors que sur le ciel.

Il m'accompagne tout de même, à moto, à travers le bois, jusqu'à l’enclos où il me laisse. J’y tourne longtemps. Il y a plus de monde qu’à l’heure du déjeuner. La chemise Lacoste rouge, torse nu maintenant, me suit dans un recoin, mais il est plutôt mal foutu, après tout, avec une poitrine concave, en retrait par rapport à son ventre. Son sexe, que je suce un instant, est gros, lourd, bien formé, mais il veut me baiser, ce dont je n’ai vraiment aucune envie; et je prends prétexte d’intervenants importuns pour m’en aller. Je tourne encore longtemps. Il y a beaucoup de types de Saint-Germain, dont la plupart paraissent eux aussi découvrir l’endroit. Je croise un mec de trente ans que j’ai vu souvent à l’Apollinaire, grand, mince, moustachu, très poilu, mais je le perds.

Lorsque je le retrouve, longtemps après, il s’engage, en se retournant sur moi, dans les parties un peu écartées, où les fourrés sont le plus denses. Lui, manifestement, connaît très bien les lieux. D’un signe de tête il m’engage à le suivre entre des branches [TRANCHES, *RANCHES* / FILIÈRES, DIVISIONS, SUBDIVISIONS, Y, ETC.] de sapins touffus, où il est difficile de se frayer un passage. Deux garçons, dont je connais

l’un pour l’avoir rencontré, au petit matin de Noël, après une nuit blanche, il y a deux ou trois ans, quittent, quand nous y arrivons, une clairière minuscule. Mon type enlève sa chemise, sort ma bite de mon pantalon, la mouille de salive, se retourne et me présente son cul, que je pénètre sans difficulté. Et je le baise un assez long moment, tout en lui caressant la poitrine, à moins qu’il ne se penche en avant, les mains sur les genoux, pour me permettre d’aller plus profond. Son dos, ses fesses, dans la pleine lumière de l’après-midi, entre les sapins, m’apparaissent avec tous les défauts légers, rougeurs, petits boutons, qu’on voit aux protagonistes des mauvais films pornos européens, ce qui me refroidit un peu mais finalement ne m’empêchera pas de jouir avec pas mal de plaisir. Toujours dans son cul, je le branle, mais il ne jouit pas. Quand je me retire, je m’aperçois que mon sexe est souillé de merde [HOTEL DE DREME (→ "JAX”, CORA CRANE / *DREAM* (« EXACTLY MY DREAM » (RUSSELL DE WITTGENSTEIN))) / TRISTAN DERÊME]. Lui me tend une feuille, puis une autre, du papier hygiénique qu’il conservait dans la poche de sa chemise. Et de nouveau nous cheminons en nous penchant sous les branches serrées.

Nous nous parlons un instant près de l’entrée de l’enclos, là où sont concentrés au soleil la plupart des types. Puis je reprends le chemin de la sapinière, gravit à nouveau le ravin, et rejoins la route pour retrouver Philippe.

Je vais jusqu’au tumulus, où le manège pétaradant continue, dans un incroyable désordre. Pas de Philippe. Je marche le long de la route. Il me dépasse avec un passager qu’il va déposer, puis revient. Il s’agissait d’un garçon que j’avais vu plus tôt dans l’enclos, un type jeune, avec un beau visage de jeune bourgeois des banlieues feuillues, bien foutu, un maso, me dit Philippe, et qui a voulu que Philippe le force à lui faire une pipe, et le baise en lui faisant aussi mal que possible et en l’insultant.

Nous retournons voir les motocyclistes. Un garçon de quatorze ou quinze ans, qui lui n’a qu’une bicyclette, les cheveux longs, l’air sauvage, souriant, vient nous emprunter une clef anglaise. C'est un sourd-muet, qui ne peut émettre que des sons étranges, animaux, que son jeune frère nous explique pour lui. L'un des motocyclistes est tombé, il a le visage en sang. J’en vois un autre boiter.

Nous restons de ce côté-là jusque vers six heures, dans la chaleur encore forte. Puis nous rentrons à Paris, la chemise dans le vent, slalomant parmi les voitures qui reviennent de week-end. Nous prenons un verre au Dauphin. Puis nous faisons encore un tour à moto. Au carrefour de la Croix-Rouge nous apercevons W. qui fait un signe de la main. De la Concorde, nous voyons, assis sur la balustrade de la terrasse du Jeu de paume, des garçons par dizaines. Nous allons donc marcher autour du musée, et sur la terrasse du Bord de l'eau. Il y a là en effet un monde fou, deux cents pédés étrennant leurs tenues d'été, et qui se promènent par petits groupes, se retournant les uns sur les autres et tournant autour de ceux qui sont assis sur la balustrade ou sur les bancs à dossier médian, selon les règles d'un ballet compliqué, précis, savant. Mais je n'ai jamais fait grand cas, comme lieu de drague, de cet endroit, car c'est surtout un rendez-vous de folles à petits chiens au coude, qui, bien qu'il y ait un peu de tout, l'emportent nettement en quantité.

Nous tombons tout de même sur le photographe, qui après tout s'appelle *Jean-Claude*, puis sur le Daniel de la veille, qui me dit qu'il peut avoir son appartement le soir même, après dîner. Nous nous donnons donc rendez-vous au Dauphin, à dix heures. Philippe rentre chez lui où il attend un coup de téléphone. Jean-Claude et moi descendons dans le parc proprement dit, faisons le tour du cirque qui recouvre le grand bassin et interrompt la perspective principale, suivons la grande allée centrale. Puis nous nous dirigeons vers Saint-Germain, par le pont Royal et la rue du Bac. Au Dauphin nous attendons Philippe avec qui j'ai rendez-vous pour dîner. Et nous dînons à la terrasse du Guiche, rue de Buci, ou plutôt du P'tit Zinc, mais c'est la même maison.

Nous parlons encore de la société des motocyclistes, des motos, du club des Harley-Davidson qui se considère comme supérieur à tous les autres et avec qui ne fraient de pairs à compagnons, semble-t-il, que les possesseurs d'une certaine moto japonaise peu répandue dont j'oublie le nom, marginaux trop peu nombreux pour constituer une menace, mais qui méprisent les détenteurs de B.M.W. ou d'"anglaises", c'est-à-dire de Norton, car elles restent seules. Philippe, qui comme moi a la passion des hiérarchies, des rites, des subtilités d'étiquette (mais pas les mêmes), est enchanté de m'expliquer en détail les finesses de ces protocoles. Je lui dis

à quel point le milieu des motocyclistes me rappelle les clubs hippiques, avec cet intérêt de chacun pour les montures des autres, et ces inévitables *hangers-on*, qui restent là des après-midi entières, au bord des manèges, on ne sait pourquoi, inutiles, badauds. Et je parle du club hippique de mon enfance, de mon cheval étalon Ruy Blas, et de ce sentiment roussellien d'*étoile au front* que je n'ai connu qu'une seule fois, à quinze ans, lorsque, avec Ruy Blas, j'ai gagné, seul à avoir accompli un parcours sans faute, un minuscule concours hippique.

«J'aimerais beaucoup monter de nouveau, dis-je à Philippe. Je ne l'ai pas fait depuis dix ans, sauf une fois de temps en temps, mais c'est impossible : si on ne monte pas régulièrement on ne peut pas marcher pendant une semaine, après, quand on monte. »

Lui aussi aimerait s'y remettre. Il peut monter à Compiègne autant qu'il le veut, gratuitement. Mais l'idéal, selon lui, c'est l'École militaire, où l'on peut s'introduire et avoir des chevaux à de certaines heures, si l'on dispose des pistons qui conviennent. Tout cela ne devait guère intéresser le pauvre Jean-Claude, qui sans doute trouvait cette conversation bien snob.

À dix heures nous nous sommes déplacés vers le Dauphin où j'ai retrouvé Daniel, et je suis parti avec lui. Jean-Claude nous a accompagnés jusqu'au métro Odéon. Changement à Châtelet. Ligne 11, que je n'avais jamais prise, jusqu'à la station Pyrénées. Arrêt pour du café, et des cigarettes, dans un tabac, à la sortie du métro. Ce quartier montueux, aux rues tournantes, ne ressemble guère au Paris qui m'est familier. Daniel habite un grand immeuble moderne, derrière les Buttes-Chaumont, en face d'un café fréquenté surtout par des Arabes, apparemment, et qui s'appelle "Au Singe [SIGNE, SONGE, SYNGE, LINGE, GÉNIS(SE) / SINGER, IMITER, DOUBLER, CONTREFAIRE]". Nous nous sommes embrassés dans une salle de séjour assez laide, sur un canapé rebondi, puis nous sommes passés dans une chambre où il y avait un grand lit de bois, campagnard. Daniel est petit, très poilu, tendre. Je me souvenais qu'il ne voulait pas se faire baiser, et j'avais cru entendre une allusion à ce détail, récemment, quand il me parlait de ses difficultés avec son amant du moment, Michel, le mec aux grosses moustaches que je connais. Nous nous sommes pressés l'un

contre l'autre, embrassés, serrés, sucés l'un l'autre. Il a joui tandis que d'une main et d'un coude je lui tenais les cuisses relevées, écartées et, tout en le branlant, lui léchais profondément le cul, qu'il a très touffu. J'ai joui juste après, étendu sur lui. Musique : *Le Combat de Tancrède et de Clorinde*, sur France Musique. Puis les informations de minuit et *Œdipe roi*, avec un récitant exaspérant – Cocteau lui-même, je crois bien : heureusement qu'il n'était pas intervenu plus tôt, il aurait tout foutu en l'air. De toute façon je devais partir, pour ne pas rater le dernier métro. J'ai marché dans une rue droite, juste en face de la maison où Daniel [LINDA, DIANE, LIEN, NIEL, LANIEL, NADIA, LANDE, I(R)LANDE], sur son balcon, me faisait des signes. Sorti au métro Odéon. Rue de l'Ancienne-Comédie, rue de Buci, vers une heure. Rentré à la maison où W. n'a pas couché.

Mardi 20 avril

Levé vers 10 heures. W. est rentré à l'heure du déjeuner, et il a voulu aborder avec moi la question de l'appartement avant que je ne dise à l'avocat ce que nous souhaitons demander de Cohen. Il estime, à juste titre, avoir droit autant que moi aux remboursements qui seront dus par le propriétaire, et que j'avais pensé faire compenser en ne payant pas de loyer pendant deux ans, par exemple. Mais comme il a l'intention de prendre un appartement de son côté, m'apprend-il incidemment, cette solution ne lui convient pas, puisqu'elle ne présente pour lui aucun avantage. Je lui propose donc de lui verser tous les mois la moitié du loyer dont Cohen et moi sommes convenus, aussi longtemps que je ne le paierai pas – soit deux cent cinquante francs, probablement. Mais cela ne l'intéresse pas. Il veut que l'on demande à Cohen un remboursement en espèces, que nous puissions partager. Nous convenons donc de demander, à titre de transaction amiable, la moitié des sommes trop versées par nous, soit vingt-huit mille francs environ.

D'autre part il me présente une note de ce que je lui dois s'agissant du voyage en Grèce ou du séjour à New York, et de tout ce qu'il a dépensé

pour moi cet hiver, évalué certainement de façon très modérée. Plus tard, ému plus que je ne le voudrais par la mention très *matter-of-fact*, de sa part, d'une recherche d'appartement, je lui demande s'il ne veut pas discuter d'autre chose.

«De quoi y a-t-il à discuter?» dit-il.

Mais nous discutons tout de même, de façon entrecoupée. Mon départ, l'autre jour, de la rue du Cherche-Midi, a paru à Raoul, seul témoin de la scène, absolument dépourvu de motif.

« Le motif était mince, c'est vrai ; mais ce n'était que le dernier d'une longue série. Vous êtes odieux sans raison, presque en permanence, toujours agressif, incapable de montrer la moindre affection.

– Je crois surtout que je suis exceptionnellement *patient*, au contraire. Il n'y en a pas beaucoup qui auraient été aussi patients que moi, à New York, quand vous ne pensiez qu'à draguer dans les librairies pornos et partout. Mais j'ai d'autres idées en tête. Vous faites tout le temps des choses qui, si moi je les faisais, vous mettraient dans une colère folle et entraîneraient des scènes épouvantables comme vous en avez le secret – l'épisode Gary, par exemple.

– J'ai dragué Gary pour que nous couchions tous les deux, vous et moi, ensemble, avec lui. Ça n'a rien à voir avec la fois où tu es resté un quart d'heure seul avec un type, au bar Orphée, après qu'il avait été rendu bien évident qu'il ne s'intéressait pas du tout à moi, et qu'il ne voulait rien faire avec moi.

– Oh oui, bien sûr, ça n'a jamais rien à voir : il y a toujours deux poids et deux mesures, avec toi (*double-standard*). Toi tu n'as jamais aucun tort. En fait tu es d'une mauvaise foi invraisemblable, jamais tu ne veux reconnaître le plus petit défaut. Si c'est toi qui as fait ceci ou cela, c'est parfait, tout à fait conforme à nos arrangements, il n'y a rien à dire. Si par malheur c'est moi, ça cause une scène terrible, un départ en tumulte, des cris, des portes qui claquent, etc. Tous mes amis le remarquent. Ils ne peuvent pas croire ce qu'ils voient quand tu fais des trucs avec des mecs, au Sept ou ailleurs, des trucs qui, si je les faisais, moi, mais tu casserais tout immédiatement! De toute façon c'est absurde, ces petites conventions minables entre nous, pouvoir faire des choses séparément

pourvu que ce soit dans la même pièce, toute cette façon de singer le mariage bourgeois, c'est ridicule. »

Et puis nous parlons longuement de la question d'argent, qui à son avis est le problème essentiel, et la cause de toutes les difficultés présentes.

« D'autres écrivains qui avaient bien plus de talent que toi ont travaillé toute leur vie pour gagner de l'argent. Mallarmé donnait des leçons d'anglais. Je ne vois pas pourquoi toi, toi seul, tu ne peux pas avoir une situation et un salaire. Au début tu as subvenu à mes besoins, quand je n'avais pas d'argent et ne travaillais pas. Mais ensuite c'est moi qui ai toujours dû t'entretenir. D'abord c'était pour que tu finisses un livre, bon. Tu disais qu'aussitôt après tu allais chercher un job. Et puis ça a été un *deuxième* livre : je ne voulais pas continuer comme ça, mais je l'ai fait. Mais *trois*, alors là non, ça suffit, c'est fini. »

Plus tard, *out of the blue* :

«Les gens disent que tout change au bout de sept ans, pour un couple, et il y a juste sept ans que nous nous connaissons. »

Cette phrase me prend par surprise et m'enfonce les côtes, je ne peux pas retenir une ou deux larmes silencieuses, et d'autres se préparent à déborder :

«Mais toi, on dirait que tu ne ressens rien du tout… Tu es content comme ça : la page est tournée, elle est tournée : voilà, c'est fini, c'est aussi simple que cela!

– Oui. Bien sûr, quelquefois je me sens seul, mais j'ai rencontré des amis intéressants, qui me plaisent, je me distrais, j'ai mon travail, un tas de choses à faire, des voyages à préparer… Et surtout je n'ai vraiment pas envie de scènes, de problèmes, de tout ce cirque. Que tu couches à droite et à gauche, au fond ça m'est égal : je fais la même chose, je n'y attache pas beaucoup d'importance, il y a autre chose dans la vie.

– Donc c'est fini, c'est ça ?

– Qu'est-ce qu'on pourrait faire? On sent bien que, si on recommençait, dans une semaine ce serait exactement comme avant. Tu ne vas pas changer, je ne vais pas changer, et maintenant, vraiment, j'en ai marre. »

Et encore :

« Ce qu'il te faut c'est un teddy-bear, quelqu'un d'amoureux qui soit toujours là, ne te dérange pas dans ton travail, qui n'ait pas de vie à soi, pas d'ambition personnelle, etc. Le petit Christian, s'il était un peu plus butch et un peu plus intellectuel, serait parfait. Ce serait juste comme avec Olivier R., avant moi. Moi, j'ai une personnalité forte, j'ai mes intérêts, je t'ai apporté beaucoup, je t'ai fait connaître des gens parmi les plus intéressants de notre époque, j'ai ma vie à moi, à quoi tu ne t'intéresses pas », etc.

… Point sur lequel il a tort, sans aucun doute, car je m'intéresse plus à son travail, certainement, qu'il ne s'intéresse au mien, auquel il n'a jamais porté la moindre attention, ou presque, et dont je ne peux jamais dire un mot avec lui, alors que nous parlons sans cesse de ses problèmes à lui, et de ses curiosités à lui, et de ses intérêts propres. Mais dans l'ensemble il a *raison*, si l'on se place sur le terrain de la seule raison, justement, quoiqu'il ne veuille pas, ou presque pas, reconnaître ses propres torts, sa mauvaise humeur perpétuelle, la façon qu'il a de me parler, de me faire sans cesse des reproches pour tout et pour rien, son incapacité à donner à quelqu'un la moindre sécurité sentimentale. La question est de savoir si l'on peut rester sur le terrain de la seule *raison*, justement. Il semble en tout cas que moi je ne le puisse pas : je pleure. Pourtant c'est encore une fois une "simple" question de choix de langage : on peut choisir de ne parler ici que le langage de la raison, de l'expérience, de la logique, de l'évaluation objective des caractères et des faits; ou bien on peut préférer celui de la pulsion, de la passion, du désir, de la *peur* aussi, de la peur de la solitude et du manque amoureux, de l'absence de sens, de la décoloration brutale de la vie, lorsque plus rien n'inspire la moindre envie. Il est certain que c'est plutôt ce langage-là, celui de la pulsion et de la peur, de la terreur psychologique, qui a tendance à vous choisir, vous – je veux dire *moi* : il est peut-être moins logique, soit, mais il paraît plus vrai, plus conforme à l'expérience, plus convaincant lorsqu'il se vante d'avoir les faits de son côté (les horribles *faits*).

Toujours est-il que sur ces entrefaites arrive Claude, qui me trouve les yeux rouges. Nous nous mettons l'un et l'autre sur la terrasse, au soleil,

un moment. Christian, rentré d'Italie, me téléphone et me donne rendez-vous à huit heures au Dauphin. Je propose à Claude qu'il se joigne à nous. Il s'en va. J'écris ici. Malcolm arrive à six heures pour sa leçon. Il a passé avec son mec un week-end impossible, lui aussi – des heures face à face sans un mot, l'autre refusant absolument de discuter de leurs problèmes. Ai-je noté qu'ils n'avaient pas couché ensemble depuis six mois? Leurs malheurs nous servent d'exemples grammaticaux.

J'ai pris des couleurs, en une demi-heure au soleil. En fin d'après-midi je suis moins déprimé, presque de bonne humeur, enclin à trouver que W. a raison quand il juge qu'il est absurde d'essayer indéfiniment de sauver ce qui peut l'être alors que d'évidence ça ne peut pas l'être, ça ne marche pas. J'arrive à changer de langage, ou plutôt un autre langage l'emporte en moi, car j'ai l'impression que je n'y suis pas pour grand-chose, comme si c'était purement chimique, ou mécanique, ou climatique. À présent (*à présent* à ce moment-là…), je ne vois plus que les défauts de W., sa froideur, sa façon de nier les problèmes, son goût pour les soirées interminables avec fumeries abrutissantes et danseries rasoir au Sept; et n'être plus embarrassé de lui me semblerait presque une liberté très précieuse, prélude à une délicieuse vie nouvelle.

Christian, qui doit dîner chez son ami Diego, rue de Buci, lui a dit qu'il m'amènerait. Mais alors, que faire de Claude ? Cette question-là est résolue élégamment grâce à un joli petit Allemand qui se trouve passer quand elle se pose devant la terrasse du Dauphin, qui se retourne, que Claude va chercher, qui s'assied à notre table, qui se nomme Rudolf et qui va dîner avec lui. Je prête trente francs à Claude à cet effet. Christian et moi allons donc seuls chez Diego, au troisième étage, au fond d'une cour, presque en face du Dauphin.

Diego a l'air, à première vue, d'une petite folle insignifiante, mais en fait il est plutôt gentil. Quand nous arrivons il est en train de regarder à la télévision un film de Henry King, *Capitaine King*, avec Tyrone Power, en français. Son appartement, dans la demi-pénombre, me paraît d'abord, cinq secondes durant, sinistre, une loge de concierge, avec des coussins et des bibelots partout. Mais il est vite évident que coussins et bibelots sont une citation, que le tout est aménagé pour produire un effet très "années 30", d'ailleurs assez drôlement – il y a seulement que j'ai tendance à

vivre dans la terreur [*ERÉBUS* ET *TERREUR*, NAVIRES DE SIR JAMES CLARK ROSS ET VOLCANS DE L'ANTARCTIQUE / ERREUR, TERRE, TERRE DE L'ERREUR] du sinistre, en ce moment, et qu'il me faut éviter à tout prix tout ce qui pourrait me précipiter dans le gouffre de la mélancolie, du désespoir, des "comparaisons" (qui ne sont pas "raison", cf. *supra*). Christian dira plus tard que Diego est très influencé par Régine [REINE, VICTORIA ("VICTORIA REGINA"), RÉGIME, RÈGNE, ÉGINE], sa principale cliente, d'où la passion des années trente. En tout cas, c'est un très bon cuisinier, il a préparé une potée, mais plutôt sophistiquée, très bonne. Nous regardons le film jusqu'à la fin, Christian et moi à côté l'un de l'autre sur un canapé, mon bras sur ses épaules. Il a toujours un ami chez lui, un Bordelais hétéro, paraît-il. Aussi allons-nous chez son ami Gilles, qui est allé passer quinze jours à L'Alpe-d'Huez [

~~Les Rousses,~~

, LES ARCS] et lui a laissé ses clefs afin qu'il arrose ses fleurs.

Gilles habite rue Durantin, à Montmartre, un petit appartement aux murs blancs, très gai, sans rien en face de lui qu'une terrasse en contrebas, qui sert de cour à une école. Nous nous couchons immédiatement et faisons l'amour avec beaucoup d'enthousiasme, et beaucoup mieux que la première fois. Il jouit dans ma bouche et moi sur lui. Il est alors minuit ou à peu près, nous n'avons guère sommeil, nous parlons de Rome, du cinéma l'Olympico dont je fais une description très enthousiaste, de mon cher palais royal de Naples, *idem*, etc.

Mercredi 21 avril

Nous nous sommes réveillés un peu avant sept heures et avons fait l'amour, cette fois très bien, jouissant presque ensemble. Puis nous nous sommes rendormis une demi-heure. Christian a dû se lever à huit pour aller travailler. Il m'a laissé les clefs de l'appartement, mais je n'ai pas pu me rendormir. Je me suis levé, j'ai fait le lit, je suis sorti dans le matin ensoleillé. J'ai aperçu, à l'angle de la rue Durantin, le Moulin de la

Galette, et je suis monté de ce côté-là. J'en ai fait le tour, dans les parages de la ferme du Moulin, où j'étais allé, l'année dernière, à un dîner pour David Hockney. Puis, ayant acheté en guise de petit déjeuner un pain au chocolat, j'ai rejoint la place du Tertre, déjà pleine de touristes, presque tous allemands, aurait-on dit, et Saint-Pierre de Montmartre, et le Sacré-Cœur d'où j'ai longuement regardé le panorama sur Paris. Je suis descendu par les jardins, devant la basilique, lentement. Et j'ai marché jusqu'au métro Barbès-Rochechouart, pour rejoindre directement la station Odéon. Quand je suis rentré à la maison, W. s'y trouvait, mais il venait de rentrer, apparemment.

Je suis allé à la poste, boulevard Saint-Germain, chercher un paquet recommandé. Il s'agissait des *Petites Filles du temps passé*, le livre que je lisais enfant et que j'avais demandé à mes parents de m'envoyer. Cependant l'image de Mlle de Fontanges, debout sur un petit rocher au milieu du courant et criant « Je me noie, je me noie ! », ne se rapporte pas du tout, comme je l'avais cru, abusé par le nom, à un récit relatif à Saint-Cyr au temps de Mme de Maintenon (supposition paresseuse et d'ailleurs absurde, complètement anachronique), mais à une histoire de la Renaissance. Chaque fois qu'il m'a été donné de vérifier ce genre de souvenirs, j'ai constaté qu'ils étaient entachés d'erreurs, de vésanies, de passages en contrebande le long de sentiers captieux à travers des montagnes traîtresses; que les noms et les dates s'étaient mélangés en un salmigondis sans queue ni tête; que les histoires concoctées par moi n'étaient ni plus ni moins que des rêves qui ne touchaient qu'à peine, ici et là, des niveaux inégaux et ruinés d'hypothétique réalité.

W. et moi avons déjeuné en même temps, poliment. Après le repas je me suis étendu au soleil, essayant d'avancer un peu dans la lecture des préfaces d'Henry James [LAMES (→ L'ÂME / COUTEAU, TRANCHANT, BLESSURE, ETC.) / "CAME", CAM (→ *TO THE LIGHTHOUSE*) / FEMME, DAME(S), DAMES (→ ÉCHECS → ROUSSEL / DUCHAMP) / *THAMES*, TAMISE, TAMISER, FILTRER, FILTRE (→ *TRISTAN*)]. Claude est arrivé vers trois heures. Il s'est mis au soleil lui aussi, mais bientôt j'ai dû passer à l'intérieur pour y travailler, et je l'ai laissé sur le balcon. Plus tard, j'ai fait de lui douze photographies, à l'aide de l'appareil prêté par Philippe. Nous avons pris

le thé [T, TAY → PERTH, ÉTÉ, ÉTÉ, ÉTAIT, T'ES, TAIE, PALAIS DU TÉ (JULES ROMAIN)] ensemble, puis il m'a annoncé qu'il allait voir W. à la galerie.

Je devais retrouver Christian à huit heures à l'angle de la rue de Seine et de la rue de Buci [DEBUSSY → *JEUX*, 1913 (TENNIS, BALLE, OMBRE, FILET, THÈMES QUI "S'ÉVAPORENT")]. J'ai proposé à Claude [DE BUCI / LAUDE(S), AUDE, CELA, CELAN (U/N), DUCAL(E), CLAUDEL / REINE], qui voulait faire quelque chose avec moi, de se joindre à nous. En fait, à huit heures, je n'ai d'abord retrouvé que lui. Nous avons arpenté Saint-Germain, à la recherche [*RECHERCHE*, *SEARCH*, ALEXANDER SEARCH (→ PESSOA) / ARCHES] de Christian. Claude m'a dit avoir vu W., qui lui avait déclaré être amoureux. J'ai entendu cela comme j'entrais au Flore, et pendant un instant je n'ai rien vu, tellement le coup porté par ces mots était douloureux et perçant. Je sentais battre le sang dans mes tempes [TEMPS, TREMPE(S), TREMPER, TREMPÉS (UN TEMPS AFFREUX, NOUS ÉTIONS TREMPÉS), TEMPLE(S), TENTES, TANTES, LAMPES], comme si mes veines [VENISE, PAUL VEYNE (→ *L'ÉLÉGIE ÉROTIQUE ROMAINE*, *LES GRECS ONT-ILS CRU À LEURS MYTHES ?*) /// CANAUX, VAISSEAUX, COURROIES DE TRANSMISSION / CHANCE, "POT", POË (→ *LE SCARABÉE D'OR*, *DOUBLE ASSASSINAT DANS LA RUE MORGUE*, *WILLIAM WILSON*, *MORELLA*, *OMBRE*, *LE ROI PESTE*, ETC.) / VAIN, VAINE, TAINE, PEINE(S), LAINE, SCÈNE, SEINE, REINE(S), MAINE, BENNE, BEN, GÊNE, NAINE / VERNE (→ NEMO, ETC.) / LA PÉROUSE (→ CRÂNE, *LES FAUX-MONNAYEURS* → BORIS → *UN RÉGICIDE*) / JACQUES ARAGO (EXPLORATEUR AVEUGLE (CF. VERNE)) → ARAGON, ARAGON (ROMAN) /// (HENRI) VERNES → *BOB MORANE*] allaient se rompre.

« Enfin, pas vraiment *amoureux* [ROMAN (U/N) / MORUE («MOREAU, MORUE, MORILLE, MOREL » → MME DE CAMBREMER) / *IN LOVE*, *LOVE* (→ BOB INDIANA) / *L'AMOUR* (→ CAMILLE LAURENS, PAUL MORRISSEY)] peut-être : il a rencontré un type, un photographe, dont le père est ambassadeur [*LES AMBASSADEURS* (JAMES,

~~HOLBEIN~~)

) / ENVOYÉ, REPRÉSENTANT, LIEU-TENANT], mais dont il n'est pas sûr qu'il soit comme ça. Il n'a pas couché avec lui, en fait il ne l'a vu qu'une fois, mais il dit que personne, depuis longtemps, ne lui a paru si intéressant. Il dit aussi qu'il en a marre des pédés, des histoires de pédés, qu'il veut des gens intéressants, plus âgés, pas la faune [FLORE, FLORE, FAUNE, SAÔNE, BEAUNE, *GONE* (… *WITH THE WIND*), JAUNE (« ... ET PUIS BLANC, ET PUIS JAUNE DE NOUVEAU » → SIMON)] de Saint-Germain. »

J'ai compris alors à qui Claude faisait allusion, un garçon dont W. m'avait parlé, un voyageur animé d'une passion des palmiers, qui les photographiait dans le monde entier et collectionnait leurs représentations à travers les âges. J.-B. disait de lui qu'il était absolument hétéro, et même passait son temps à draguer les filles, si je me souviens bien. Il n'empêche que l'idée de W. amoureux était presque insupportable, car cela, au moins, en sept années de vie plus ou moins "commune", ne s'était jamais produit, ni d'un côté ni de l'autre. Et, là encore, choix de "langages" : s'abandonner à une jalousie [*LA JALOUSIE*, *VENITIAN BLINDS*, AVEUGLES DE VENISE → *LE VICE-CONSUL*, *INDIA SONG*, *SON NOM DE VENISE*…] folle, désespérée; ou bien considérer au contraire qu'une telle situation résolvait la question, mettait fin à toute chance et donc à tout motif de discussion avec lui – puisqu'il est amoureux de quelqu'un d'autre il n'a certainement aucune envie de m'entendre, et je perds toute importance à ses yeux –, bref avait l'avantage de classer l'affaire.

Ce second terme de l'alternative bénéficiait alors de la réflexion suivante : que de parler à Claude, de la part de W., qui sait que ces jours-ci je le vois autant et plus que quiconque, et que, selon toute vraisemblance, il (Claude) allait me répéter ce qu'il (W.) lui disait, était le témoignage d'une espèce de stupéfiante vulgarité morale, faite de sadisme ou d'indifférence, qui m'encourageait à ne plus songer à quelqu'un, et à une liaison [LIENS, PASSAGE(S), TRANSITIONS, TRANSIT → *TRISTAN* (« MON ART LE PLUS SUBTIL ET LE PLUS PROFOND, JE VOUDRAIS POUVOIR L'APPELER L'ART DE LA *TRANSITION* » (WAGNER À MATHILDE WESENDONK /

TRANSITION (LA REVUE), MEUBLE DE STYLE *TRANSITION*, ETC. / « SANS TRANSITION » (TÉLÉVISION))], un amour, qui peuvent causer de telles blessures [*TRISTAN*, *TRISTRAM SHANDY*, CELAN, ROBBE-GRILLET]. Cependant la résolution est plus facile à prendre qu'à tenir, et diverses attitudes possibles se confrontent et chevauchent, l'une l'emportant un instant à de certains instants, l'autre un autre à de certains autres, d'autres à d'autres encore – et parmi celles-ci la "modernité", qui consisterait à s'en foutre et à considérer avec faveur les avantages de la nouvelle situation, sa clarté, la liberté qu'elle implique, son "dynamisme", la paix.

Cinq minutes plus tard nous avons retrouvé Christian, qui avait cru que le rendez-vous était à l'angle de la rue de Seine et du boulevard Saint-Germain. Claude, qui essayait encore de retrouver une phrase de W. qui lui avait plu, une phrase où il était question – c'est tout ce dont il se souvenait –, de « la chair et les os », a fait allusion, devant Christian, donc, au «type dont W. est amoureux», ce qui m'irrita doublement, d'abord parce qu'il y avait là de quoi donner à Christian, auquel je n'ai jamais parlé de la situation, le sentiment que je le voyais seulement parce que j'ai été abandonné d'autre part, ce qui est historiquement inexact et vexant pour lui; et secundo parce que pareille nouvelle risquait de le rendre sentimentalement plus prudent, mais après tout ce n'est sans doute pas plus mal.

C'est d'ailleurs bien ainsi qu'il a compris les choses, la suite de la soirée l'a clairement démontré. Nous sommes allés dîner au Petit Saint-Benoît, à la terrasse. Claude nous a laissés un instant pour aller acheter *Pariscope*. Christian m'a dit que j'avais l'air soucieux.

« Oh oui, en effet, un peu soucieux : ça va et ça vient... »

Claude a alimenté seul, ensuite, la conversation, ou peu s'en faut. À notre table était assis un quatrième convive, un inconnu, un type d'une trentaine d'années, avec de très beaux yeux qui regardai(en)t Claude en souriant, et riait à ses plaisanteries, pas choqué du tout, semble-t-il, de ses obscénités, quoiqu'il ne fût pas manifestement (mais pas manifestement pas) pédé.

Christian, à Claude :

« Ton cœur est à Berlin ?

– Non, il doit être seulement à Hambourg, à l'heure qu'il est. Et puis, *mon cœur*, *mon cœur*… Enfin je dois reconnaître qu'il avait beaucoup d'énergie. *Trop*, même. Quand on marchait dans Saint-Germain, il voulait tout le temps m'embrasser, m'enlacer, j'ai cru qu'il allait me casser trois côtes. Mais les Allemands ne sont vraiment pas sexy, qu'est-ce que vous en pensez? À mesure qu'on va vers le Nord, les mecs sont de moins en moins sexy, je trouve. Et alors les Scandinaves, c'est le pompon... »

(Les Scandinaves, tellement à la mode il y a vingt ans, sexuellement, sont les victimes d'un sévère retour de manivelle. Personne ne semble plus en faire le moindre cas, sauf les gens de quarante ans ou plus.)

« J'ai dû l'emmener dans ma chambrette, parce que je ne pouvais plus le tenir. Et puis la conversation, entre nous, c'était plutôt limité. Tout ce que je pouvais dire, c'était *Kindergarten* : c'est le seul mot d'allemand que je connaisse, parce que mon père était à Baden-Baden, pendant un moment, quand j'étais tout petit, et là-bas j'allais dans un jardin d'enfants. Au moins je pouvais dire ça : *Kindergarten*, *Kindergarten*. Ça l'a beaucoup impressionné. »

Lui et Rudolf avaient vu la veille deux Allemandes en train d'acheter des crêpes, sur le boulevard Saint-Michel. Un Arabe avait essayé de voler à l'une d'elles son sac :

« Elle te lui a filé une de ces baffes, vous auriez vu, en pleine gueule il se l'est prise. Le pauvre vieux, il savait pas ce qui lui arrivait. Et elle lui sortait toute sorte d'insultes en allemand, Rudolf il se bidonnait, il paraît qu'elle était très forte en insultes. L'Arabe il restait là, il avait l'air de trouver que vraiment elle exagérait, qu'il n'y avait tout de même pas de quoi en faire toute cette histoire, qu'elle devait être cinglée : si maintenant on peut même plus piquer son sac à une touriste sans s'faire traiter de tous les noms… Il y en a une, d'insulte, qui avait au moins vingt-deux syllabes, ça l'a particulièrement vexé : tout le reste, bon d'accord, elle était énervée, à la rigueur i' pouvait comprendre, mais *Brighshaggenwermeillerschllügmartgössenschläftübertrakstonschteugwärt!*, là il estimait qu'elle y allait un peu fort... »

Il y eut aussi une discussion entre nous pour savoir quel film nous allions aller voir : Christian et moi penchions pour *L'Assassin musicien*, Claude avait très envie de *Pink Flamingos*, dont il nous a lu avec délectation un article au sujet de duquel, dans *Pariscope*, qui l'annonçait comme le film le plus infect qu'on puisse voir, le triomphe absolu du pire mauvais goût. Comme il était plus enthousiaste pour son projet que nous pour le nôtre, nous nous sommes rangés à ses désirs, et nous avons marché, par la rue Jacob et la rue Saint-André-des-Arts, jusqu'au Studio Christine. J'étais un peu saoul. Il n'y avait dans le public que des Américains, ou presque. Le film, qui est présenté ici et là comme plus ou moins warholien, est drôle un moment mais perd vite de son piquant, comme une grosse plaisanterie exagérément étirée.

À minuit, nous avons marché vers Saint-Germain, par la rue Dauphine et la rue de Buci. Claude a pris le métro à la station Mabillon, Christian à la station Saint-Germain, m'annonçant qu'il devait dormir, ce qui est certainement vrai. Mais peut-être était-il un peu froid à mon égard à cause d'une vue plus nette, de sa part, de la situation telle qu'éclaircie par les bavardages claudiques. Je n'allais pas insister. S'il veut éviter que nous entrions dans un rythme annonciateur de liaison, ou risquant d'y mener, tant mieux : moi aussi. J'ai fait le tour du triangle habituel et suis rentré.

Ici la porte était seulement tirée, pas fermée à clef, ce qui m'a fait croire que W. était à la maison. Mais non. Il avait dîné là, cependant, avec quelqu'un, ce qui me semblait contraire à nos tacites conventions. J'ai dû prendre un valium avant de me coucher, et lire encore des préfaces de James avant de m'endormir – ce que je faisais lorsque W. est rentré, d'excellente humeur apparemment. Il m'a parlé de *Paysage de ruines avec personnages*, de Danièle Sallenave, livre à propos duquel il avait vu un article de Thibaudeau dans *L'Humanité*. Je n'ai pu m'empêcher de demander, cœur battant :

«Vous lisez *L'Humanité*, maintenant?

– Non, mon œil est tombé là-dessus, ça m'a paru intéressant; assez lié à ton travail, d'ailleurs. »

Qui a dîné ici? L'homme des palmiers? Il lit *L'Humanité* ? Je vois mal W., toujours si sarcastique à l'égard des convictions idéologiques un peu fermes, amoureux d'un communiste. Mais qu'est-ce que j'en sais ? En tout cas je ne puis rien faire.

Jeudi 22 avril

Levé vers 10 heures. W. me parle à nouveau de Danièle Sallenave et de son livre : si c'était moi qui lui en avais parlé, il n'en ferait pas si grand cas…

Je commence *Beyond the Bedroom Wall*, dont je lis environ deux cents pages, jusque vers trois heures. Philippe téléphone, comme je suis étendu au soleil, sur le balcon. Il dit qu'il va – des pellicules, je ne sais plus quel verbe il emploie, il s'agit seulement d'obtenir les négatifs, et il m'invite à passer chez lui avec la bobine des clichés de Claude. Christian téléphone aussi pour m'annoncer qu'il dîne avec un ami, et que Claude et moi pouvons nous joindre à eux si nous le souhaitons. Je sors alors, pour faire renouveler ma carte internationale d'étudiant que j'ai perdue à New York. Je passe par la faculté de médecine, où les chiottes sont fermées, puis vais au Panthéon, au service du doctorat, chercher un certificat de scolarité auquel j'ai droit comme étant inscrit en thèse. Puis je vais à l'Office de tourisme universitaire, au bout du boulevard Saint-Michel. Mais j'ai oublié les photos nécessaires. Il faut donc que je redescende tout le boulevard pour aller au cinéma Danton, place de l'Odéon, où il y a un Photomaton. En chemise blanche, qui disparaît sur le fond blanc de la cabine, la moustache énorme, les yeux hagards, comme toujours, j'ai l'air d'un repris de justice. Puis je retourne à l'O.T.U. où une carte m'est délivrée, sans aucune difficulté, pour huit francs. Après quoi je marche, le long de rues que je connais mal – la rue de l'Abbé-de-l'Épée, la rue Lhomond, la rue du Pot-de-Fer –, jusqu'à l'immeuble de Philippe, rue de l'Épée-de-Bois. Il fait beau. Il fait même tellement beau, depuis maintenant des semaines, qu'on commence à voir, dans les journaux, de gros titres sur les dangers que fait courir la sécheresse aux cultures et à

l'élevage, dans le Nord et dans l'Ouest. D'après *France-Soir*, la moitié des réserves d'eau, en Bretagne, sont épuisées.

Je ne sais pas pourquoi ce dos de la montagne Sainte-Geneviève, si provincial et tranquille, quoique très abîmé entre les deux guerres, m'a toujours déprimé. Il est vrai qu'il m'en faut peu pour me déprimer, ces temps-ci.

Philippe est chez lui, il a une chambre noire, il plonge dans un bain la bobine que je lui apporte, il me montre les négatifs qui ne sont pas si mauvais que je le craignais. Comme je dois donner une leçon à six heures, et que je crains d'être en retard, il me prête une motocyclette, celle du garçon de course de son entreprise. Quand j'arrive chez moi à six heures cinq, le téléphone est en train de sonner : c'est Malcolm qui ne peut pas venir. J'en profite pour noter les "événements" de la veille.

Claude téléphone à sept heures et demie, je lui fais part des propositions de Christian et lui confie que j'hésite à les accepter, crainte de tomber dans une situation à nouveau très conjugale. Mais à huit heures je marche vers le Dauphin, et je croise, devant l'Apollinaire, W., toujours très souriant et faisant étalage, même, d'une contrariante prospérité. Claude me dira d'ailleurs que W. était l'instant d'avant au Dauphin avec un garçon que nous avions aimé quelques jours plus tôt, Claude et moi, mais non, ce n'était pas lui, seulement quelqu'un qui lui ressemblait.

Christian était assis avec un ami blond, assez beau, pas sexy, et deux inconnus dont l'un me paraissait "impossible", comme dirait ma mère, col roulé blanc avec une chaîne autour du cou, barbe taillée au petit poil, des bagues, l'air d'une folle sur le retour. Claude s'est assis à côté de lui et lui a parlé, ainsi qu'à l'autre, un jeune Américain pas spécialement joli, l'air gentil, très classique, l'allure d'un honnête étudiant. Je croyais que ces deux-là étaient avec Christian et son ami, l'homme au pull-over blanc me déprimait, trop vulgaire, trop "voyant", trop folle, je ne tenais pas du tout à dîner avec lui : en effet j'ai tendance à juger les gens, et les lieux, et les décors, et les ambiances, comme je pense que les jugerait W., et je ne voulais pas qu'il me voie avec ce bonhomme, certain qu'il estimerait aussitôt que j'étais tombé bien bas, et sans lui ne trouvais plus à fréquenter que des milieux de folles tordues et tape-à-l'œil. Favorisé par la disposition des tables, j'ai donc ignoré les deux inconnus, et parlé

seulement à Christian et à son ami qui, lui, rentrait de Nice, était bronzé, avait un léger accent du Midi, comme Christian lui-même, et en effet était de Montauban. Quelques jours plus tôt il avait entendu Montserrat Caballé à la salle Pleyel dans un opéra de Donizetti dont je ne crois même pas avoir jamais entendu le nom, *Gemma di Vergy*, ou quelque chose comme ça. Il s'appelle François, il n'est pas particulièrement viril, il a un profil plutôt aristocratique, il est très gentil. Il a eu cette phrase mystérieuse :

«Non, je n'ai pu aller nulle part, parce qu'il y avait un match de football. »

Renseignement pris, il vit avec un ancien footballeur professionnel, qui joue toutes les semaines «avec une équipe qu'ils ont formée, au journal». François n'a jamais vu un seul match; il avait pensé y aller une fois, en autocar, avec les autres membres de l'équipe, mais il faisait trop froid, il est resté chez la mère de son ami. Il semble appartenir à un groupe de mélomanes qui s'inquiète beaucoup des états de santé de Caballé.

L'homme au pull-over blanc est parti; il allait voir une pièce de théâtre. J'ai appris alors, par Claude, que c'était un Américain, professeur de littérature française à Yale, et spécialiste du Nouveau Roman. Il avait été rencontré quelques semaines plus tôt, au Dauphin, par l'autre Américain, Jim, qui est le *roommate* de James, un ami de Claude. L'un et l'autre étaient donc là par Claude, et pas du tout par Christian.

Après hésitations quant au choix d'un restaurant, et tergiversations pécuniaires de la part de Claude qui n'avait pas d'argent, mais je pouvais lui en prêter parce que j'avais puisé dans les réserves mises de côté pour la dactylographe d'*Échange*, nous sommes allés au restaurant des Beaux-Arts. Les salles du bas étaient pleines. Celle du haut, vide d'abord, donnait sur la cour des Beaux-Arts où se pressait une foule très nombreuse pour ce qui semblait à moitié une manifestation et à moitié une fête, le second élément l'emportant à mesure que la soirée avançait. J'ai d'abord parlé surtout avec Jim, qui était en face de moi. Il est étudiant à "N.Y.U. in Paris", et suit le séminaire de Ricardou, qu'il déteste pour son étroitesse marxiste. D'après lui, Ricardou aurait dit à la classe, le premier jour :

«Bonjour, mes petits-bourgeois américains, nous allons parler du roman [*NORMA*, RAMON (→ RAYMOND, RAY MONK → WITTGENSTEIN (MONKMAN → STERNE)), ART ROMAN, AFFAIRE(S) ROMAN (2) (→ CARRÈRE), LOCH MONAR, LOCH MORAR, *MANOR*, MANOIR, (SUISSE) ROMANDE, ROUMANIE, NORMANDIE, NORMAN, ROMAN, OMAN, OMAR, RAMEAU, MOR(G)AN, MICHÈLE MORGAN (→ ROUSSEL), MARON, MARRON, "PSYCHANALYSTE MARRON", MORAL, MAURANNE, BOB MORANE (→ VERNES, VERNE // MOREAU (U/N) (→ MOREL (INVENTION, MÈCHE)))], mais il faut que je vous dise, avant toute chose, que je suis marxiste. »

Il a fait venir au séminaire Robbe-Grillet, ce qui a beaucoup impressionné Jim. Je lui dis avoir moi-même assisté, il y a trois ou quatre ans, à plusieurs séances du même séminaire, au même endroit, et que Ricardou avait alors fait venir Claude Simon. Claude Simon selon moi a la tête qu'on aimerait tous avoir à soixante ans, une grande beauté, une élégance inouïe, très simple. Et, bien que d'évidence il soit flatté de l'attention que lui porte Ricardou, qui a fait beaucoup pour que soient appréciés les aspects les plus théoriques de son travail, et qu'il ne veuille jamais lui donner tort expressément, il se tenait sur une prudente réserve, *very noncommittal*, et jamais ne tombait dans l'extrême dogmatisme de son hôte.

C'est ce dogmatisme de Ricardou que Jim remarque surtout, et il est exaspéré par lui. Je lui dis à quel point, à mon avis, les minutes des colloques de Cerisy, sur Claude Simon justement, sur Michel Butor, sur le Nouveau Roman en général, montrent bien à la fois le côté facho-stalinien de Ricardou, son rigorisme exclusif, la façon dictatoriale qu'il a de mener les débats ou de débouter sans reste un opposant, et son extraordinaire brillant, son génie pour donner du tac au tac, à n'importe quelle question ou critique, une réponse bétonnée en douze points alignés bien droit. Et je rapporte le mot de Barthes, qui s'étonnait que j'admirasse tant Ricardou et me disait, très snob :

«Mais qu'est-ce que tu peux trouver à ce petit instituteur?»

Effectivement Ricardou présente, poussé à un degré caricatural, tous les traits classiquement et caricaturalement attribués à l'autodidacte,

passionnément attaché à ce qu'il a chèrement acquis, agressif dans sa défense et sa promotion de ce bagage, et parfaitement dénué d'humour. Il n'en reste pas moins qu'il a en guise de cerveau une formidable machine à calculer, à calculer des concepts et des enchaînements logiques, une machine qui certes peut effrayer par sa rigueur et son caractère implacable, mais qui ne laisse pas d'impressionner, en même temps, malgré qu'on en ait, par cette même rigueur, par sa rapidité, et même par sa capacité de *simultanéité.* Quand Ricardou développe impromptu ses fameuses démonstrations en quatorze points relatives à une petite réflexion innocente qui passait par là, qui n'en demandait pas tant et dont à la fin il ne reste rien du tout, un peu de poudre dans la poussière du chemin, on ne peut pas se défendre d'une certaine admiration pour l'efficacité foudroyante de la belle machine, même si tout ce qui ressort du processus c'est que soi-même on n'avait rien compris à rien.

«Parmi les modernes j'ai subi deux grandes influences, dans mon travail – des influences très différentes d'ampleur et de caractère : d'un côté celle de Barthes, qui est une influence générale, une influence globale, morale et pas seulement intellectuelle, une influence qui touche à ma façon de voir les choses dans leur ensemble, *toutes* les choses; et d'autre part celle de Ricardou, qui est une influence très étroite au contraire, une influence *technique*, très précise, mais très sensible, à propos de la théorie du texte, et c'est encore trop dire, plutôt des voies et moyens de la phrase, de la page, des instruments de l'atelier, des mots-générateurs, du rôle de la métaphore, de la métonymie, du *transit*, etc. »

Jim ne cache pas qu'il est ébloui par le caractère très prestigieux de la liste des membres de la faculté d'"N.Y.U. in Paris" :

« On dirait qu'ils peuvent avoir absolument qui ils veulent. »

En effet je suppose qu'ils peuvent offrir des rémunérations trois fois plus élevées que celles des autres, grâce à leur solide monnaie, et que donc ils essuient peu de refus.

Par exemple Jim avait lu Genette avant de venir en France – en particulier il admire beaucoup *Figures III* –, et il n'en croyait pas ses yeux, quand il est arrivé, de le trouver parmi ses professeurs.

« Barthes aussi, dis-je, a fait un séminaire à N.Y.U. Mais il détestait ça. D'abord il n'y avait que des filles, ou presque, et elles l'ennuyaient : personne sur qui poser le regard, disait-il. »

Nous parlons aussi d'N.Y.U. *à New York*, cette fois, d'Eugène [EUGENE (ORÉGON), L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE (→ CHIEN NERO, REÇUE PAR LEONARD WOOLF À CEYLAN, FERDINAND BAC, ETC.) Nicole [COLLINE, NICOLE LAPIERRE (→ *CHANGER DE NOM*), NICOLAS (II), NICOLA, ICÔNE, NIKON], des tours qui sont voisines de Washington Square; puis de New York en général et rapidement des boîtes, du Flamingo, de l'Infinity, de l'Anvil, du Toilet. Arrivés là nous rejoignons la conversation des autres, c'est-à-dire surtout de Claude qui est en train de parler, avec Christian et François, du pape et de l'article que Peyrefitte a publié contre lui à propos de son homosexualité supposée. Le cardinal-vicaire de Rome a beaucoup contribué à donner de l'éclat et du retentissement à l'affaire en faisant dire des messes d'expiation dans toutes les églises de la ville (j'imagine une vieille folle jalouse). De toute façon, l'homosexualité du pape, dit quelqu'un, tout le monde était au courant, non? S'agissant du précédent, pourtant, la chose était moins connue. Et moi de rapporter les propos de Cornell, le Cornell de la galerie Sonnabend, qui, jadis, jeune Grec d'Ankara [ARC, CAR, *ARK* (→ RONALD (→ ROLAND, ARNOLD, ORLAND(O) / RENAUD, REGINALD) JOHNSON (→ SIR RALPH JOHNSON (*LA MAISON DE RENDEZ-VOUS*), PHILIP JOHNSON (LA "MAISON DE VERRE", NEW CANAAN), JOHNSON BABY OIL, PRÉSIDENT JOHNSON)], se faisait baiser par le nonce apostolique, futur Jean XXIII ; et qui dévotement est allé se recueillir sur la tombe de ce pontife, à Saint-Pierre de Rome, pénétré qu'il était, a posteriori, du caractère sinon sacré, du moins pontifical de sa propre personne, et de son intimité secrète avec le siège de saint Pierre.

«Mais tu es sûr de ce que tu racontes?

– Ah, *sûr*, *sûr*… Comment pourrais-je être complètement sûr ? Je n'y étais pas. Tout ce dont je suis sûr c'est que c'est ce que raconte sans se faire prier le principal intéressé, dont je n'ai jamais eu aucune raison particulière de mettre en doute la parole. Il tient un petit rôle dans un film

de Robbe-Grillet. Est-ce qu'un personnage de Robbe-Grillet peut être un menteur?

– Ah ça... », dit Jim.

Claude, lui, raconte que sa mère et une amie avaient fait un voyage organisé avec un quinquagénaire très distingué et séduisant dont elle avait appris, à la fin, qu'il était prêtre. Elles l'avaient revu, elles l'avaient reçu, elles lui donnaient des vêtements pour ses œuvres, elles faisaient de lui le plus grand cas. Un jour, elles avaient envoyé Claude et le fils de l'amie lui porter de vieux vêtements à son presbytère. Les deux garçons avaient été accueillis là par un jeune homme de dix-huit ans, très beau, au sujet duquel le prêtre avait été très peu explicite, le présentant comme quelqu'un qu'il avait recueilli provisoirement. Mais, six mois plus tard, à Tours, Claude avait été invité à une soirée pédé et avait été interloqué d'y voir paraître le prêtre, très décontracté, le draguant sans aucun détour et demandant à quelqu'un s'il avait bien reçu les journaux pornos qu'il lui avait demandés.

Claude, qui comme d'habitude parle seul, ou à peu près, raconte aussi qu'il y a près de Tours [*TRICKS*, TOURS, DÉTOURS, PROMENADE(S), CERCLE(S), OURS, TORT(S), COURS, FOUR(S), LOURD(S), ROUT(E)S] un prêtre de vingt-six ou vingt-sept ans, magnifique, selon ses dires, et qui en tout cas lui plaît beaucoup, mais qui, manque de chance [POT, PEAU, POË / VEINE (→ VERNE, HENRI VERNES (→ BOB MORANE)), PAUL VEYNE, SEINE, PEINE, VENISE / RANCE, ANSE (→ BAIE (→ *CAMUS*)), DANSE, FRANCE], ne s'intéresse qu'à sa sœur [*SIR*, SIR RALPH (→ *INDIANA*, *LA MAISON DE RENDEZ-VOUS* (→ JOHNSON)), CŒUR, MŒURS, LEURRE, MEURE (DE *MOURIR*), FEURS, PEUR], s'arrête toujours pour lui dire bonjour mais l'ignore, lui, Claude, totalement :

« Mon âme à moi, on voit qu'il en a rien à foutre... »

À New York, il y avait dans le métro un prêtre à col romain, mais pantalon écossais, qui draguait très ouvertement.

Pendant ce temps, la fête se déchaîne dans la cour des Beaux-Arts. Une bande de musiciens, sur un podium, joue, assez étrangement, des airs qui me paraissent auvergnats. Un garçon, qui danse au milieu du

podium, se déshabille entièrement. Un autre, qui a un slip très peu sexy, genre barboteuse bouffante et surtout tombante, le baisse une seconde, puis le remet. Le public, dans les deux cas, applaudit.

Dans la salle du restaurant, un musicien nous embête autant avec sa guitare qu'avec ses prétentions à nous soutirer un peu de notre pauvre argent (d'autant que le mien, et celui de Claude, est en fait celui de Mona Tsepeneag, qui ne doit pas non plus rouler sur l'or – c'est ce que j'appelle "la monnaie d'*Échange*" [HÔTEL DE LA MONNAIE (→ ANTOINE), THÉÂTRE DE LA MONNAIE, *LA MONNAIE VIVANTE* (KLOSSOWSKI (→ FOUCAULT)) / MONET (→ MANET, PIERRE MINET), NÉMO, MON NEZ (→ CAMUS) / *LE ZAHIR*, LE ZAÏRE / LIVRE, LIRE, FRANC, MARK, YEN (→ NEY (→ ROUSSEL), NEZ)]. Nous sortons, n'ayant dépensé chacun que vingt francs, grâce à un menu à dix-huit francs cinquante, sévèrement suivi. François nous quitte. Nous allons un moment dans la cour des Beaux-Arts, mais il y fait très froid. Heureusement, les étudiants y ont allumé un grand feu. Plusieurs garçons sont ivres [LIVRE(S), HIVER, DIVERS, REVUES, RIVES (→ BERGES, *BANKS*)], l'un titube en monologuant, un autre, un barbu minuscule, très laid, va de groupe en groupe en répétant :

« Seul le saucisson à l'ail est authentiquement révolutionnaire. »

Atmosphère de fin de partie, pas très drôle. Nous avons froid et marchons jusqu'au Dauphin. Claude et Jim s'y installent. Christian, à moi :

« Moi je vais rentrer. Qu'est-ce que tu fais?

– Je ne sais pas. Ça dépend de ce que je reçois comme propositions.

– Tu peux venir avec moi, si tu veux; ou bien pas.

– Bon alors je viens.

– Tu n'as pas peur que ça fasse trop "couple" ? »

Ah, donc ce petit salaud de Claude lui a répété ce que je lui avais dit – de l'utilité des confidents et confidentes dans le théâtre classique, pour faire progresser l'action. Nous marchons par la rue du Four et la rue de Sèvres jusqu'au métro Sèvres-Babylone. J'ai peur de tomber sur W. Hier, il y avait sur la cheminée, à la maison, une note du café Sip-Babylone, le

glacier, avec le nom de Danièle Sallenave et le titre de son livre. J'imagine qu'il est allé là avec l'homme des palmiers. Pourquoi laisse-t-il traîner ce genre de papiers ?

Et pourquoi Christian ne m'emmène-t-il jamais chez lui?

« Le lit est trop étroit pour deux, on ne dormirait pas. Et puis ça ne m'excite pas.

– Tiens… Drôle de raison.

– Je suis un peu étrange. »

Est-ce qu'il craint que son appartement ne m'impressionne défavorablement, ne me paraisse bête, vulgaire, etc. ? Il est vrai qu'il y a peu de choses plus tue-l'amour que les appartements, souvent (et même le désir [RIDES, RIDÉS, RÉSID(E) (DE *RÉSIDER*), DÉSERT, DISERT / DESIDERIO, MONSÙ DESIDERIO (→ FRANÇOIS DE NOMÉ (→ NÉMO, MONET, MONNAIE))], quelquefois : il faut vraiment des bandaisons chevillées au corps pour résister aux poupées espagnoles, et même aux ours en peluche – mais je ne soupçonne l'austère Christian de rien de tel).

Dans le métro, lui :

« Je te trouve très séduisant.»

Et presque en même temps :

« Tu as l'air très triste [TRISTAN, TRISTRAM, *SAD* (→ SADE (→ SAXE, SACHS, SAKS)), *TRUST*].

– Non, je ne suis pas vraiment triste. Enfin si, un peu. Je ne sais pas. »

Il sait donc quelle est ma situation. Moi :

« Tu n'a pas l'air très gai non plus.

– Je ne suis jamais très gai.

– Tu as l'air préoccupé.

– Oh, ça va et ça vient.

– Quel art des citations...» (en effet c'est exactement ce que je lui avais dit la veille, à propos de moi).

Nous sortons au métro Pigalle. Et comme nous marchons vers la place des Abbesses et la rue Durantin, je lui dis combien j'avais été surpris par son sourire soudain, un soir, au Sept, alors que nous nous connaissions de vue depuis longtemps et que jamais il n'avait paru me porter la moindre attention.

«Mais je t'avais vu à La Villette, toi et W. Nous avions même fait des trucs ensemble.

– Ah oui, c'est vrai, je me souviens. Mais ça ne compte pas vraiment, on n'y voyait rien du tout. Et même, à un moment, au milieu des opérations, j'avais été pris d'un doute, je pensais que ce n'était pas toi que je touchais. »

Dans l'appartement de son ami Gilles, je suis assis sur une chaise, il est très tendre, comme toujours, il vient s'agenouiller près de moi, il met sa tête sur mes cuisses. Puis nous nous couchons et faisons l'amour très longtemps. Comme il ne semble pas tenir à ce que je le baise, je le suce puis me mets de la salive dans le cul et je m'agenouille sur lui en introduisant son sexe en moi, mais je m'aperçois vite qu'il débande. Finalement, nous jouissons l'un contre l'autre, à peu près en même temps. Son corps est mince, étroit, très dur, très doux. Il est très agréable à embrasser.

Vendredi 23 avril

Nous nous sommes réveillés vers 8 heures et avons fait l'amour de la façon désormais établie, face à face, moi sur lui, en jouissant en même temps. Après quoi il n'a pas eu le courage de se lever, il a décidé de ne pas aller travailler, et nous nous sommes rendormis jusqu'à onze heures.

Marchant dans la direction de la place de l'Athénée nous avons rencontré son ami François, celui de la veille, qui travaille dans le quartier pour une compagnie d'assurances : il était jadis seul dans son agence mais il a été déplacé, et on lui a adjoint plusieurs filles, car il ne

faisait rien et n'assurait que ses amis pédés, lesquels venaient le voir toute la journée, apportaient des gâteaux et papotaient.

Christian et moi avons pris un petit déjeuner au soleil, sur la place, à gauche du théâtre où j'ai vu, il y a longtemps, Delphine Seyrig dans *Un mois à la campagne*. Puis je suis rentré ici vers midi. W. n'était pas là.

J'ai parlé au téléphone à Paul, pour lui dire que j'avais rendez-vous le soir à sept heures avec Mona Tsepeneag qui a tapé le manuscrit d'*Échange*. Bien que ça ne doive coûter, officiellement, que huit cents francs, il m'avait avancé neuf cents francs pour la payer, au cas où il y aurait plus de pages que prévu. Mais j'avais dû détourner les cent francs supplémentaires. Très gentiment il m'a proposé de passer à son bureau pour qu'il me les prête à nouveau, ce qui portera ma dette à mille francs.

W. est rentré vers deux heures, il n'est resté qu'un instant. J'ai travaillé jusqu'à quatre heures. J'ai essayé, par téléphone, d'avancer un peu la leçon de Malcolm, déjà remise de la veille, mais il a décidé d'en prendre une plus longue le lendemain. Puis je suis allé jusque chez Flammarion. Paul m'a donné les cent francs supplémentaires, et m'a montré le livre de René Belletto qui vient de sortir des presses. Je lui ai appris que j'avais "divorcé", ce qui, entre autres choses, compliquait encore ma situation pécuniaire. Et nous avons reparlé du Prix de Rome, de la possibilité de m'avoir peut-être, par Dominique Fernandez, une carte d'entrée gratuite pour les cinémas, de certains programmes à la télévision. Nous sommes allés prendre un diabolo menthe au café qui fait l'angle de la rue Racine [ARC, CAR, RACINE, RAT/CYGNE (SON BLASON), CARRÉE, CARRÉ, RACE, RAINE (→ BRISSET), CARINE] et de la rue Monsieur-le-Prince. J'ai hypocritement proposé de payer, il ne m'a pas laissé le faire. Puis je suis rentré ici et j'ai terminé la relation de la journée de jeudi.

W. est rentré vers six heures, assez étrangement, et il s'est aussitôt couché et endormi. Un garçon à l'accent étranger l'a appelé, mais n'a pas voulu que je le réveille. Il y a sur la cheminée de très mauvaises photos instantanées, prises chez Warhol. On voit sur l'une la moustache, la bouche, le cou d'un garçon en bleu de chauffe qui tient un verre de champagne. Sa tenue d'ouvrier à la Vallès est celle qu'affectionnent depuis dix ans les jeunes bourgeois d'extrême gauche, je suppose qu'il

doit s'agir de l'homme des palmiers, s'il est bien comme je crois le lecteur de *L'Humanité*. Sur la table où je travaille était posé aussi le carnet d'adresses de W., que j'ai feuilleté en vitesse, n'y trouvant qu'un nom inconnu, avec une adresse rue de Passy – mec rencontré au Trocadéro, sans doute. D'autre part un papier qui traînait négligemment porte l'adresse très détaillée de l'homme des palmiers, sixième étage, petite porte, monter encore un étage, etc. W. a déclaré en rentrant que "mon ami Philippe" décidément en faisait trop, qu'il avait essayé de le titiller avec des semi-révélations-suggestions sur mes activités à moi, et de le faire parler, lui, des siennes.

En ressortant, un peu avant sept heures, j'ai croisé Claude, qui venait me voir. Il a marché avec moi jusqu'au Dauphin, où je l'ai laissé en compagnie de Jim et de James. Je suis allé à l'Old Navy où j'ai attendu Mona [MONET, MANET, MONNAIE, MANON, (MAC) MA(H)ON, AMON(T), NO(R)MA, (R)OMAN] T., qui était en retard. Puis elle est arrivée, s'est excusée, s'est installée et m'a dit d'entrée de jeu, en souriant, qu'elle n'avait pas fini la frappe d'*Échange*, qu'elle m'avait menti tout du long, qu'elle avait fait des bêtises dans les cinquante dernières pages, que le texte du haut et celui du bas étaient décalés l'un par rapport à l'autre, qu'il fallait qu'elle recommence. Finalement, vérification faite, le décalage n'était que de trois ou quatre lignes dans un sens ou dans l'autre, Tsepeneag l'avait persuadée que c'était grave, et en fait ça ne l'est guère, ça peut très bien se corriger à l'impression. Elle n'aura donc pas à recommencer les cinquante dernières pages, mais seulement à taper les vingt dernières, ce qu'elle n'a pas encore fait. Elle m'a remis les pages déjà faites, et me remettra le reste lundi. Elle partait le soir même avec son mari pour Amsterdam où ils ont été invités par des amis exilés à célébrer le nouvel an orthodoxe.

En rentrant à la maison, mes papiers sous le bras, j'ai été hélé de loin, à la hauteur [AUTEUR, FAUTEUR (DE TROUBLES) / ORGUEIL, DISTANCE, POSE] de la rue des Saints-Pères, par Christian qui venait de me téléphoner. Je lui ai dit que j'allais retourner dans un moment au Dauphin. W., à la maison, m'a effectivement fait la commission, m'a demandé si on l'avait appelé pendant qu'il dormait, et s'il pouvait recevoir des amis à dîner ici, au cas où je n'y serais pas.

À huit heures et demie, j'ai retrouvé Christian au Dauphin où il était à peu près seul au bar. Il faisait très froid. Nous avons marché un moment dans le quartier [QUART, GRÂCE, INDULGENCE, PITIÉ / JACQUES CARTIER, LE *JACQUES CARTIER* (NAVIRE DE LA ROYALE À LA RECHERCHE DE LA PÉROUSE), (→ CARTER (ELLIOTT, JIMMY))], à la recherche de Philippe, qui devait me remettre les photographies de Claude qu'il a tirées. Puis nous sommes retournés au Dauphin, en attendant Diego qui coiffait Régine jusqu'à neuf heures et demie. Philippe est arrivé à moto [MOT, TOM, AUTOMNE, *MOTTO* (DEVISE → DEVISES → CHANGE, MONNAIE)] avec un jeune inconnu, m'a remis les photographies, dont certaines, deux ou trois, n'étaient pas mal, puis a parlé de Perpignan, à cause de Christian. Lui, Philippe, y a été appelé pour combattre, vaccin au pistolet, une panique au choléra [COLÈRE, HORLA, CE HORLA, C'EST HORLA, RACOLER / PESTE, *LA PESTE*, *LE ROI PESTE*, PEST / COLAYRAC, PRÈS D'AGEN / CHARLOT, *CHARLORÉ*, CHARLES AURAIT], il y a quatre ans. C'était en plein été, la ville était pleine de touristes français qui partaient en Espagne, et d'Espagnols qui venaient se faire vacciner parce qu'ils ne pouvaient le faire dans leur pays.

Philippe s'arrête aussi à Perpignan quand il part en avion pour l'Afrique, ou en revient. Il y a là un douanier [DOUANE, DUANE (MICHALS, MCARUS, MARCUS), DIANE, DOUX ÂNIER / PASSAGE, FRONTIÈRE, CONTREBANDE, ETC. / « AUSSI WOLFSON EN VIENDRA-T-IL, COMME UN CONTREBANDIER OU UN BRACONNIER, À REPÉRER DES PISTES TOUJOURS OUVERTES, DES COLS SUR LESQUELS IL POURRA COMPTER POUR PASSER DE L'AUTRE CÔTÉ, EN TERRITOIRE AMI » (ET ÉCHAPPER À LA MÈRE, À LA LANGUE DE LA MÈRE, « LA SEULE EXIGENCE ÉTANT CELLE DE LA RAPIDITÉ » (MICHEL PIERSSENS [PIRE SENS (DU TERME), *PIERS*, PIERRE, PIERS, PETER PEARS], *LA LANGUE DE BABIL, LA FICTION DU SIGNE*, MINUIT [ÉTOILE*, STERN*, *DER STERN*, STERNE (→ TRISTRAM, NEZ, BLESSURE, ETC.) / CELAN, RILKE] 1976)], dit-il, qui ne s'intéresse qu'au Ricard [ARC, CAR, *CARD* (CARTE), RICARDOU, RICARDO, RICHARD (→ WAGNER (VAGUES (→ *THE WAVES*,

WAVES (TROISIÈME MOUVEMENT DE LA PREMIÈRE SYMPHONIE DE RALPH VAUGHAN (→ FAUNE) WILLIAMS), NERFS))], qu'il confisque. Moyennant quoi, si on a pour lui une bouteille de Ricard, on peut passer n'importe quoi.

Je suis ensuite resté seul avec Christian. Il m'a dit que ses parents vivaient dans un village entre Narbonne et Perpignan, et qu'ils avaient là des vignes [SIGNES, LIGNES, DIGNE, DIGNES, TIGNES, CYGNES], dans les Corbières. Plus tôt, comme nous marchions dans la rue de Buci [BUIC(K), SUBI (DE *SUBIR*), BOUC, CIGUË] et que je lui passais mon certificat de scolarité, qui n'a pas de photo, pour qu'il aille, avec lui, se faire faire une carte internationale d'étudiant à l'O.T.U., il avait été stupéfait de voir ma date de naissance, car il est né lui aussi un 10 août, en 1952. Cela m'a d'autant plus impressionné qu'Olivier est né le 8 et W. le 3. Mais je me suis gardé de lui en faire la réflexion. J'ai toutefois parlé, plus tard, de la fête que nous avions donnée, W. et moi, à l'occasion de nos anniversaires, à Mythimna, l'année dernière, et des quarante soldats grecs que nous avions invités.

Entre le village et la maison, il y avait, comme tout le long de la côte orientale de l'île [W. (PEREC), *L'ÎLE DU DOCTEUR MOREAU*, *L'INVENTION DE MOREL*, L'ÎLE DU *SCARABÉE D'OR*, SKYE, ETC./ LILLE], un camp [CAEN, QUAND, *CAMPUS* (DE L'UNIVERSITÉ D'INDIANA, *CAMPUS* (→ CAMUS + P (PAIX)) / PARC, *CAMP*] de soldats chargés de surveiller la côte turque voisine et de faire face à une éventuelle invasion. En tant que défenseurs du territoire, ils paraissaient absolument nuls. Chaque fois que quelqu'un passait sur la route, la nuit, ils avaient pour mission d'arrêter cette personne, de vérifier son identité. En fait, ils ne restaient pas debout en sentinelles, mais allongés tranquillement sur un lit de branchages, près de la route. Quand ils entendaient une voiture, quand ils voyaient des phares, au loin, ou bien la lampe qu'on était obligé de trimbaler pour se signaler, ils s'habillaient à toute vitesse, passaient un pantalon dont ils n'avaient pas le temps de fermer la braguette, et la veste en treillis de leurs tenues de combat qu'ils n'avaient pas non plus le temps de fermer. Et l'on voyait sous les étoiles, au milieu du chemin, à une heure du matin ou plus tard, un soldat à moitié nu, le casque de côté, qui braquait sur nous une mitraillette et dont

on pouvait détailler distraitement l'anatomie à l'aide de la lampe-torche obligatoire. Ces contrôles militaires étaient d'une telle rigueur que W. et moi, dès le premier soir, avions emmené la sentinelle à la maison. En fait, on pouvait avoir tous ces soldats à volonté, et, en échange d'un modeste cadeau, des cigarettes, une bouteille d'ouzo, cent drachmes [ARC, CAR, ARCHE(S), CHARMES, DRAMES / MONNAIE, PIÈCE DE MONNAIE, ETC.], en faire à peu près ce qu'on voulait – non, j'exagère un peu : je ne sache pas qu'on ait baisé le moindre; mais il y eut force pipes, léchages de torse, bouffages de pectoraux, bouffages de culs, avec le fusil-mitrailleur que le héros nous passait sans y penser ou appuyait contre la commode lorsque vraiment il ne pouvait plus rien porter. Il n'aurait tenu qu'à la Turquie d'intervenir. Pour elle, dans ces conditions, Mytilène était au prix d'une promenade de santé.

Les soldats ne se cachaient nullement les uns aux autres d'avoir été chez nous, au contraire. Et d'ailleurs ils ne se considéraient aucunement comme pédés pour s'être prêtés à nos caresses, léchages, frottages et autres familiarités. Ils avaient plutôt le sentiment de se livrer, je crois, non sans une légitime fierté, à une sorte d'artisanat traditionnel qui depuis des millénaires faisait la réputation du pays. Pourtant les lits des sentinelles, au bout des camps, sous les tonnelles de branchages, étaient doubles, et je ne sais pas s'il n'y avait pas entre elles, la moiteur de la nuit d'août aidant, quelques reconstitutions démonstratives de leurs exercices avec nous.

Le soir, à peine réajustés de leurs maigres séances d'entraînement sur la plage, ces messieurs se retrouvaient au village où ils peuplaient les deux ou trois cafés et s'interpellaient de leurs merveilleux prénoms, inchangés depuis la guerre de Troie [TROIS, TROYES, TROY].

Christian, lui, était à Mykonos où il a vu Tom et Jay, qui y sont allés après nous avoir quittés, et dont nous parlons aussi. Christian trouve comme moi Tom très beau, quoique pas sexy, et Jay non. De fait ils font un couple étrange. Tom est irlandais, américain d'origine irlandaise, plutôt, catholique et puritain. Jay, dont le frère jumeau vit avec Warhol, était perdu de drogue et de sexe. Tom l'a complètement repris en main, et "sauvé" malgré de fréquentes rechutes. Tom est une espèce de saint. Lors de la fameuse soirée aux quarante soldats, Jay se multipliait et s'est fait

fistfucker par Raoul dans le jardin, sous les oliviers (détail omis dans la chronique officielle). Tom, lui, était allé se coucher seul, vers onze heures, n'ayant pris, semble-t-il, aucune espèce de plaisir au dîner, pourtant pittoresque, ni à la suite qui s'esquissait. Bien entendu, le lendemain, il était debout le premier. Quand nous nous sommes levés vers midi, il avait fait une gigantesque vaisselle, tout rangé, tout nettoyé, balayé toutes les pièces et même la cour et le jardin.

Tous les deux sont modèles. Tom est même en Europe le modèle le plus demandé, et je suppose le mieux payé : "*Number 1 Model*". Mais en Amérique il n'a guère de succès et il a dû passer l'hiver ici, pour travailler davantage.

Nous en étions là de ces évocations militaro-modiques lorsque est arrivé Diego. Tous les trois sommes allés dîner au Saint-Benoît, où nous avons été ajoutés d'autorité à une table de cinq, parmi lesquels deux garçons, deux frères qui se ressemblent comme des jumeaux et qui sont des amis de Melinda ; et aussi un homme qui s'occupe de la publicité au *Monde*, qui est originaire des environs de Thiers [TIERS, LES TIERS, ADOLPHE THIERS, *TRIER* (TRÈVES (→ KARL MARX, CATHERINE ROBBE-GRILLET (CF. *JEUNE MARIÉE*), L'ARC), TRÊVE) / TRIER, SÉLECTIONNER, FILTRER, CHOISIR, ÉCARTER, ETC.] et qui connaît bien Noirétable et l'Hermitage. Nous avons parlé surtout de cinéma, des Garbo muets qui passent le dimanche soir à la télévision, de mon cher *The Lady Vanishes*, de *La Terre de la grande promesse*, beau film, d'après l'un des faux jumeaux, mélange de politique et de superproduction raffinée, les Polonais n'étant pas sur leur meilleur terrain en ce qui concerne le second point. Tout le monde veut voir *La Femme du dimanche*, de Comencini, dont ils ont aimé *L'Argent de la vieille*, que je n'ai pas vu.

Christian et moi décidons d'aller voir, à minuit, au studio Saint-André-des-Arts, *Une femme est une femme*. En attendant, nous allons prendre une infusion chez Diego, puis passons un moment dans une nouvelle librairie, communiste sans doute, en face du cinéma. Je feuillette un numéro d'*Action poétique* largement consacré à *Tel Quel*, et deux brochures de Lacan [CANAL (→ VENISE, *CHANNEL* (→ MANCHE), TRUCHEMENT, BIAIS, TRANSMISSION, ETC.), LÀ QUAND, LAC,

LAC EN (CONTREBAS), LAKANAL, LABAN, “STADE DU MIROIR” (→ *WILLIAM WILSON*, *LETTRE VOLÉE* (→ *ÉCRITS*)), “NOM DU PÈRE”, ETC.] dont *L'Amour*, ronéotée, presque illisible.

J’ai déjà vu le film, avec W. évidemment. Lui, W., l’avait déjà vu avant moi et m’en avait parlé, de ce qu’il en aimait, de ce qui l’y avait amusé, de la façon dont le crieur de journaux prononce «*Le Figaro… littéraire*», et de Brialy disant : « Enfin, tout de même, voyons, etc. » – tout cela faisant que je pensais tout le temps à lui; pour ne rien dire de l’intertitre : « Les ennuis vont commencer pour Émile et Angela, parce qu’ils s’aiment, et qu’ils croient, à cause de cet amour mutuel et réciproque, pouvoir aller trop loin» (je mélange un peu). «Et tu crois que c’est bien, d’être avec un type et de penser tout le temps à un autre ? » Mon bras est autour du cou de Christian, qui s’appuie contre mon épaule. Nous rions beaucoup.

Quand nous sortons, il fait un froid terrible. Nous marchons vers Saint-Germain, sans avoir pris de décision. Bien sûr, nous ne pouvons pas aller chez moi. Nous ne pouvons pas non plus aller chez Gilles, à Montmartre, parce qu’il rentre le lendemain. Et nous ne pouvons pas aller chez Christian parce que, dit-il, le lit est trop étroit et que nous ne dormirions pas.

« Ça ne me paraît pas un très bon argument, puisque la nuit dernière nous avons dormi serrés l’un contre l’autre en laissant vides les trois quarts du lit.

– Ça m’embête.

– Bon, je ne veux rien faire qui t'embête. »

Néanmoins [NEZ EN MOINS → *LE NEZ* (→ GOGOL / CHOSTAKOVITCH / *TRISTRAM SHANDY* / *LIONNERIE* (POE))] il m’entraîne vers un taxi. Il habite rue du Château-d’Eau, au sixième étage, une chambre de bonne ordinaire. Il a pour voisine une vieille dame dont les enfants possèdent l’immeuble mais la laissent là, malgré les escaliers. Elle aime qu’il soit là parce qu’elle a peur et elle lui dit, chaque fois qu’il découche : « Comme vous avez mauvaise mine » (v. l’article du *Monde* sur la vieille femme dans une chambre de bonne). Le lit est en effet très étroit. Les chiottes sont sur le palier, mais j’obtiens l’autorisation de

pisser dans le lavabo (ce qui indignait tant Mme Martin dans *À bout de souffle*). Nous faisons l'amour, toujours de la même façon, mais de mieux en mieux. Et nous nous endormons serrés l'un contre l'autre, son dos contre ma poitrine.

Fantasmes : l'histoire du prof. de gym, telle qu'elle est inscrite au dos de la porte des chiottes, à la fac. de médecine.

À Mythimna, l'éphèbe (Ch.) et l'ami de son frère, footballeur, dans la maison de John et Raoul (après-midi sous les oliviers). Survient le frère, ils ont peur, le frère baise le footballeur.

Pensé à Nemer, qui était très beau, la dernière fois que je l'ai vu, et qui aime tant se faire baiser.

Dans l'armée libanaise : un bel éphèbe (Ch.) se promet au plus poilu des soldats : concours.

Samedi 24 avril

À huit heures et demie nous sommes réveillés par la concierge qui fait très bruyamment le ménage dans le couloir et dans l'escalier, en chantant quelque chose comme *Eva, Eva, Eva, n'affole donc pas les hommes comme ça*. Il paraît qu'elle a trois maisons en Normandie [ROMAN, ROMAN, ROMAND, NORMAN, MANOIR, (LOCH) MANOR, (LOCH) MORAR, DORMAN(T), *DOORMAN*, NANDO, ETC. / MARIN, MARI, MARIE, MARIA], et que son mari, le troisième, est ingénieur dans les sous-marins. Il vient la voir de temps en temps.

« Ça ne paraît pas très vraisemblable.

– Si, si, je t'assure, c'est vrai. D'ailleurs on voit tout de suite que c'est un type très bien...»

Sur quoi nous nous nous envoyons en l'air une fois de plus, en tâchant de ne pas faire trop de bruit (lui n'en fait pas, de toute façon). *Perfect timing*, quart de tour. Il descend avec moi et nous allons prendre un petit

déjeuner dans un café de la rue du Château-d'Eau. Au passage, il me montre une caserne [CAS, CASER, CARNE, CERNE, SACRER, RES(S)AC, CASERTE] de pompiers où il les voit, le matin, faire leur gymnastique. Mais la plupart sont plutôt moches, dit-il. Pourtant j'en aperçois un, au moins, qui est nettement agréable à l'œil.

En guise d'accompagnement à un thé qui est infect, comme partout, je mange un cake de grand âge, de forme phallique, qui s'effrite au toucher mais qu'on ne parvient pas à dégager de son papier : plus on se débat avec lui, plus il révèle sa nature de néant.

Dans les cafés de tous les quartiers il semble qu'on puisse observer les mêmes types humains, comme si certains emplois devaient absolument être tenus : ainsi le vieux veuf petit-bourgeois, chapeauté, cravaté, à moitié gâteux, qui veut à tout prix faire la conversation et se lance dans des histoires interminables avec n'importe qui. Celui de la rue du Bac qui, lui, est très mignon, presque pimpant, avec une moustache blanche et le teint rose, a tout à fait perdu la tête, finalement; et puisque personne ne lui répondait, il s'est résolu une bonne fois à parler tout seul, ces temps derniers.

Je suis rentré ici vers 11 heures. W. n'était pas là. Il est passé en vitesse vers deux heures, avant d'aller travailler. Moi j'ai noté les faits survenus la veille, puis j'ai commencé à corriger la frappe d'*Échange*. Il semble y avoir assez peu de fautes. Quelquefois le texte me paraît débile, à d'autres moments il me semble se nouer, revêtir une certaine bizarrerie, etc.

Christian m'a téléphoné, il voulait savoir ce que je faisais le soir. Je lui ai dit que j'avais beaucoup de travail et que j'étais très fatigué, que sans doute je resterais à la maison. Il a dit qu'il m'appellerait le lendemain.

Malcolm est venu à cinq heures, pour une leçon de deux heures. Pas mal de silences : je ne sais pas toujours que lui apprendre. Et lorsqu'il veut des renseignements sur l'usage du subjonctif, je suis incapable de lui indiquer les règles, je ne peux que lui montrer des exemples épars : après *bien que*, *quoique*, *quel que*, *il est possible que*, *je crains que*, *je souhaite que*, mais pas après *j'espère que*, etc.

W. rentre vers six heures et quart, je ne sais pas du tout pourquoi. D'ailleurs je ne comprends pas son attitude à l'égard de son travail, ces temps-ci. Plusieurs personnes m'ont dit avoir trouvé fermée la galerie à des heures où elle aurait tout à fait dû être ouverte. Toujours est-il que sa présence rend la leçon difficile. Il parle au téléphone à Raoul, il lui dit qu'il va dîner avec un ami et voir *Meet Me in Saint Louis*, qui passe à la cinémathèque. J'imagine qu'il s'agit de l'homme des palmiers. L'idée de W. amoureux m'est physiquement insupportable. Signe de passion, encore ? Mais en même temps son attitude me fait le haïr : que, par exemple, il ait cru nécessaire d'annoncer à l'un de mes meilleurs amis qu'il était *amoureux*, et sa bonne humeur emphatique, théâtrale, spectaculaire, quand il sait que je suis malheureux (mais le suis-je ?), et cette façon qu'il a de dire gaiement *Toodles !* quand il s'en va, au lieu de *good-bye* seulement, qui dans les circonstances me semblerait bien suffisant. Est-ce un bluff? J'aimerais le croire, mais tout ce que je perçois de sa vie montre les signes d'un amour qui commence, cette espèce de griserie qu'on en ressent. A-t-il couché avec l'homme des palmiers? Il a d'autres activités sexuelles, en tout cas (ce dont je devrais me réjouir, peut-être – ça, au moins, ce n'est pas très "amour naissant"…). Il a laissé sur la table un ticket de consommation à La Villette, et aussi son carnet d'adresses où il y a maintenant plusieurs noms de garçons que je ne connais pas.

Philippe m'appelle, m'invite à dîner. Je sors donc le premier. À Saint-Germain je rencontre Dominique, le bandant jardinier de Bourges. Nous faisons un tour ensemble. Puis je lui demande s'il veut venir dîner avec moi chez Philippe. Il hésite beaucoup, parce qu'il est timide et ne connaît pas Philippe, mais finalement il m'accompagne. Nous marchons jusqu'à la rue de l'Épée-de-Bois. Dominique me parle de ses rapports avec Fernando, avec qui il vient de se disputer. Fernando a rompu avec Jean-François, le type avec qui il vivait depuis cinq ans.

«Décidément, c'est la fin des couples…

– Oui, cette rupture-là et la vôtre, on ne parle que de ça. »

Mais Fernando, paraît-il, n'est pas du tout traumatisé par les événements – pas en ce qui concerne Jean-François, en tout cas. En

revanche, lui et Dominique se font la gueule un jour sur deux, et ils rompent définitivement une fois par semaine.

«Mais cette fois-ci c'est fini. Je ne vais pas faire le premier pas. S'il veut me voir, il faudra qu'il vienne me chercher. Je suis déjà revenu trois fois, c'est bien assez. Tu comprends il travaille la nuit, alors il dort le jour, il veut que je me couche en même temps que lui; mais la nuit, pendant qu'il travaille, il veut aussi que je sois couché. Je peux quand même pas rester au lit vingt-quatre heures sur vingt-quatre ! Mais ça il le comprend pas. Bon, hier, après l'avoir quitté, j'ai un peu traîné du côté de la rue Sainte-Anne, une heure, tu vois, pas plus, j'ai eu des remords, j'ai rien fait. N'empêche, il avait téléphoné à la maison, il m'avait pas trouvé, ça a pas raté, la scène. Bon i'm' dit : "Puisque c'est comme ça, on fait tous les deux c'qu'on veut, comme ça y aura plus d'histoires." Mais moi je lui ai dit que ça m'intéressait pas, qu'avec moi c'était tout ou rien... L'autre fois on a été chez des mecs, y a un type qu'a commencé à me draguer, pas mal, i'me touchait et tout, Fernando au début il était avec nous, mais il a vu que j'allais plus vite que lui, avec le mec, il a failli tout casser dans la baraque – l'ambiance, je te dis pas. Mais quand je suis revenu d'chez mes parents, à Bourges, après le week-end de Pâques, qu'est-ce qu'i'm' dit, mais *la première chose*, tu vois : ah ouais, j'ai couché avec un mec et tout. Bon alors y'en a marre, hein. »

On arrive vers le Panthéon. Il trouve ça beau, il a l'air surpris, il n'avait jamais vu ce quartier, il trouve que ça ressemble à l'Amérique (ce qui après tout témoigne d'un certain sens de l'observation). Nous prenons la rue Clovis et, encouragé par ses remarques architecturales ou urbanistiques, je lui montre « ma maison favorite à Paris» (*well*, une de mes…), la cure de Saint-Étienne-du-Mont, à l'angle de la rue Descartes. Et nous descendons la rue Mouffetard. Il me dit qu'il est nerveux, est-ce que le type chez qui on va est sympa, je le connais pas, je vais être complètement bloqué. Lorsque nous arrivons, Philippe regarde *Cosi fan tutte* à la télévision, tout en captant le son de la modulation de fréquence qui retransmet le même programme en même temps. Nous proposons à Philippe d'aller acheter quelque chose rue Mouffetard, mais il dit qu'il y a assez à manger pour nous trois. Nous dînons dans la cuisine. Je parle à Philippe de Philippe, l'ami de Claude, le fils de la maîtresse de son ami

d'enfance, celui de la bougie, qui sans doute lui plairait. Lui parle de tous ces adolescents qui sont dans sa vie, et qui paraît-il sont très différents de ce qu'ils étaient jadis, ils ont tout à fait une autre mentalité que ceux qu'il connaissait jusqu'à présent.

« Je commence à sentir le fossé entre les générations, je peux à peine y croire. Par exemple, ils savent que je suis chez moi en fin d'après-midi, ils téléphonent, ils disent : "J'ai envie de baiser, mais j'ai seulement une demi-heure, là : est-ce que je peux passer pour un quickie ? *Non*? Bon, alors samedi, d'accord? Samedi, oui ça sera bien, j'aurai pas baisé depuis deux jours." Et ça a dix-sept ans ! »

En l'occurrence il s'agit d'un jeune khâgneux qu'il a rencontré au cinéma Hollywood Boulevard, au balcon : ce garçon était avec sa petite amie, mais il a fait une pipe à Philippe, à côté d'elle, pendant le film. « Il est déchaîné, celui-là. Et puis alors il sait vraiment ce qu'il veut. Ce qui l'intéresse, c'est de faire des pipes – un grand expert. »

« D'autre part il y a aussi le petit étudiant de Lévi-Strauss, que j'avais entraîné pour un tour à moto et ramené chez moi. Bon, ça avait duré des heures, il faisait des bonds de trois mètres chaque fois que je le touchais, il avait fallu tout éteindre, tout fermer, finalement il m'avait laissé le masturber (alors que pendant toute cette comédie il bandait comme il n'est pas possible). Et après il avait pleuré, oh là là, enfin toute une histoire ! Je l'avais ramené chez lui à moto, à Issy-les-Moulineaux, il était content comme tout, tout fier de la moto devant ses copains de l'immeuble. Il est revenu, ça a été la même corrida, et re-bonds de trois mètres, et re-masturbation comme si c'était sans lui, et re-larmes après. Et tout d'un coup, il s'était à peine essuyé les joues, il me demande si je trouvais qu'il avait un beau sexe, s'il devait ou non avoir honte de son sexe, si son sexe était normal puisque je devais en voir beaucoup, non? et il voulait savoir si j'en voyais beaucoup, et combien, et dans quelles circonstances, et tout ça. Évidemment je lui ai dit que son sexe [SAXE, SACHS, SAKS FIFTH AVENUE, ESSEX, SUSSEX, MIDDLESEX, EXCÈS, SES "EX" / SEXTANT, TEXTE (?)] était tout à fait normal, ce qui était vrai d'ailleurs, il n'avait vraiment pas à s'inquiéter... »

Les rapports sont un peu difficiles entre Philippe et Dominique. L'un doit trouver l'autre un peu rustre (son goût le porte plutôt vers les

adolescents bourgeois, quoiqu'il ne soit pas adverse aux loulous de banlieue travaillés par la chair, et de préférence bien torturés), l'autre l'un un peu snob (il a été question d'un avion privé, de cheval, d'un collège d'oratoriens, etc.). Mais Philippe, au moins, fait des efforts de conversation en direction de Dominique, qui lui ne se fatigue pas beaucoup et se montre à l'occasion un peu bougon, et même assez agressif, quelquefois, contredisant Philippe un peu systématiquement.

On parle alors du job de Dominique, qui appartient à l'administration des jardins du département de la Seine-Saint-Denis [SCÈNE, SAINE, SEIN, ÎLE DE SEIN, CEINT, SAIN, CIN(Q), V, INDES, SCINDE (DE *SCINDER* : ROMPRE, RUPTURE, DIVISER, SCISSION, SÉCESSION, SECESSION (OTTO WAGNER → MAHLER)]. En fait il s'occupe uniquement de la décoration florale de la préfecture, celle des bureaux qui ont droit à des fleurs, celle des appartements du préfet, au sommet de la préfecture de Bobigny, qui est très moderne. Il s'occupe aussi des réceptions, fréquentes. Une fois par semaine, plus si nécessaire, il va acheter les fleurs [EN FLEUR, BLOOMING, *IN BLOOM*, BLOOM (LEOPOLD / HAROLD/ ALLAN), BLUM, *BLUME* (→ CELAN / *DER STEIN / BLUME – EIN BLINDENWORT*) / FLORE / FAUNE (→VAUGHAN) / FLORE (PAVILLON, TRIOMPHE, FLORA (TRISTAN, MACDONALD, CÉLINE & FLORA (→PROUST →*JEUNES FILLES EN FLEURS* → BLOOM → *ULYSSES*)) / PLEURS] à Rungis. Il ne veut pas dire combien il dépense par semaine pour les fleurs.

«Mille francs?

– Oh là là : beaucoup plus!

– Dix mille francs ?

– Ah non, t'es fou! Quand même pas, tout de même! »

La grande affaire du service [REVERS, TENNIS, *LOVE !* / SÉVICES, SERRER (LA) VIS (→ "RESSERRER LES BOULONS")], c'est l'aménagement du parc de La Courneuve.

« C'est grand comme quoi : trois hectares?

– Oh là, ça va pas, hé ! Quand ça sera fini, ça aura trois cents hectares. Ça en a déjà cent cinquante. »

À ce virage [VISAGE, VIRAGO, *BEND*, COURBE, RIVAGE] de la conversation on apprend que déjà ça drague sec, dans le parc de La Courneuve, pendant la semaine. Il y a très peu de gardiens [GARDE → EDGAR → POË /// SARDE, GARE DE /// GANDHI (?) /// GARDIENS DE L'ORDRE, GARDIENS DE LA PAIX (P) / GRADINS, GREDINS, GRADES (→ DEGRÉS, COUCHES, STRATES, ÉTAGES (→ *FLOOR*, FLORE, FLORA))]. Mais qui peut bien draguer à La Courneuve, une après-midi de semaine ?

« Mon vieux, crois-moi, je te le dis par expérience, ça manque pas.»

Avant le dîner, il m'avait proposé de passer le dimanche à Bobigny, chez lui. Je lui avais dit qu'il fallait que je travaille, c'est-à-dire, dans mon esprit, que je *rentre* chez moi travailler, car je pensais qu'il allait me proposer d'aller coucher là-bas, ce qui me semblait même impliqué par la proposition qu'on passe ensemble la journée. Mais ma semi-dérobade, qui Dieu sait n'était nullement sexuelle – il me plaît beaucoup, on peut même dire qu'il est la quintessence du "mon genre", physiquement –, a été prise pour une dérobade entière, ou bien c'était encore un cas de "pas d'argent, pas de Suisses", en l'occurrence "pas de journée à Bobigny, pas de sexe" (pas de promenade sentimentale et doublement dominicale dans le parc de La Courneuve, pas de baise; pas de perspective sentimentale (encore que…), pas d'envoyage en l'air, etc.). D'autre part Philippe a proposé de nous conduire quelque part, il a mentionné La Villette, Dominique a accepté d'y aller. Moi je n'y tenais pas plus que cela [CAMILO JOSÉ CELA (→ *PÁGINAS DE GEOGRAFÌA ERRABUNDA*, *DICCIONARIO SEGRETO*), PAUL CELAN, CEYLAN (SRI LANKA), *LANCE* (→ NABOKOV), LANCE /// *LACE* (DENTELLE, "FAIRE DANS LA", "NE PAS FAIRE DANS LA", ETC.), LASSE, GUERRE LASSE, *LA MORT LASSE* (*DER MÜDE TOD*, LANG) / CALE, (SOPHIE) CALLE / LAC, LACS, ENTRELACS] parce que j'étais fatigué et parce que la perspective d'une nuit avec Dominique m'allait très bien. Mais enfin oui, bon, d'accord, o.k., très bien, *fine with me* : et c'est ainsi que sont parties en fumée *sans m'en apercevoir* mes amours jardinières, peut-être sur un malentendu, mais c'est peut-être aussi le malentendu qui a raison et qui dit seul la vérité. Chapitre de mes Mémoires : «Comment j'ai échappé à la vie de couple à Bobigny »

(n'empêche, il est tout de même rudement mignon – c'est le portrait tout craché d'une star de la pornographie dont le nom se dérobe malgré force branlages).

Nous avons donc abandonné à son sort *Cosi fan tutte*, qui continuait imperturbablement mais que Philippe, peut-être par diplomatie socioculturelle, jugeait "casse-bonbons". Et nous sommes partis tous les trois à travers Paris, au son d'un concerto de Bach, dans la voiture, puis du début de *Carmen* [ARC, CAR, MARC, ARMÉN(IE), ARMEN LUBIN (→ LUPIN → DUPIN (<–> LEGRAND) / « MON LUPIN » /// GERMAINE LUBIN (→ *ISOLDE 39* → *TRISTAN*), GEORGES LUBIN (→ CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND)) / NÉRAC (→ FLORETTE) / CHANT, CHAMP / MÉNARD, PIERRE MÉNARD (→ BORGES) /// AIR DES CARTES : « LA MORT, LA MORT, TOUJOURS LA MORT » / MAREK HALTER (→ *ALTÈRE* (D'*ALTÉRER*), *ALTER* (*EGO*), *DÉSALTÈRE* (SUPPRIMER L'ALTÉRITÉ, "DÉSALIÉNER"), HALTÈRES) / CRAMER, KRAMER (→ ERICH MARIA REMARQUE) / REMARQUE / NOMARQUE, MÉNALQUE, MONARQUE, MUNARQUE (CHEVAL DE L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE)], dans un excellent enregistrement où l'on comprenait tout, pour une fois, et que nous avons même écouté un moment, en riant [CRIANT, TRIANT, TRINA, THRÄN (FERDINAND THRÄN, RÉPERTOIRE DES AVANIES, CF. *DANUBE*, CLAUDIO MAGRIS)], à l'arrêt, après notre arrivée dans la rue Notre-Dame-de-Lorette.

À l'entrée de la boîte, j'ai enlevé ma chemise Lacoste [LAC, CÔTE, CÔTES, JACQUES CALLOT, CHÂTEAU DE LACOSTE (→ SADE, LAURE DE SADE (→ PÉTRARQUE → ARCA PETRARCA) / SAXE, *SAD* (→ TRISTE, TRISTAN, TRISTE EN (1973 (*EN CE TEMPS-LÀ MA VIE NE M'ÉTAIT PLUS DE RIEN*)) / TENNIS, ETC.], mon pull-over [AU VERT, *OVER* (FINI, TOURNER LA PAGE, VOIR SUR LA PAGE SUIVANTE), ROVER, DOVER, DOUVRES (→ LOUVRE), *DOVER BEACH* (*O LOVE, LET US BE TRUE / TO ONE ANOTHER...* (→ ARNOLD (→ SCHOENBERG, CORRESPONDANCE DE MAHLER) / SIR MALCOLM ARNOLD / LANDOR (WALTER SAVAGE) / ROLAND / ORLANDO (WOOLF, VIVALDI, L'ARIOSTE

→ ANGÉLIQUE) / LANDRU / RONALD → RENAUD / DANS L'OR (DU SOIR, DU SCARABÉE?)] et gardé seulement mon blouson. Il y avait beaucoup de monde, beaucoup plus que je n'en avais jamais vu là. Dans la grande pièce du bas, des types dansaient. Une nouvelle salle a été ouverte en haut, où il y a une télévision, ou plutôt un circuit vidéo, peut-être, parce qu'il y passait un film, pas du tout spécialisé, à une heure du matin au moins. Cette fois-ci, on ne sait pas pourquoi, un tas de gens semblaient s'intéresser à moi. Un mec m'a fait une pipe avec beaucoup de conviction, *upstairs*, pendant au moins une demi-heure, tandis que quatre ou cinq autres se pressaient autour de moi, me caressaient, me léchaient le torse, me mordaient les pectoraux, m'enfonçaient la langue dans le cul ou voulaient m'embrasser. Les joies de la popularité : il suffit d'un ou deux enthousiastes, aussitôt vos actions montent en flèche [ARC, TIR À L'ARC (→ ZEN (HERRIGEL) → NEZ, *LE NEZ*, NEY, NEY, ETC. /// ULYSSE, ETC.) / LÈCHE, FLACHE (*SI JE DÉSIRE UNE EAU D'EUROPE, C'EST LA FLACHE*...→ RIMBAUD, PRINCE IMPÉRIAL, VOILIER (→ *EINSTEIN ON THE BEACH*, WILSON), RÉCIFS/ RÉCITS) /// FLÈCHES DES CATHÉDRALES /// DU PARTHE (→ BARTHES, MARTHE, CARTE)]. Tout le monde se dit : «Tiens, qu'est-ce qu'ils lui trouvent? Ce type doit vraiment être sensationnely... » Je me serais cru montant Ruy Blas après notre parcours sans faute (vainqueurs nous en avions fait un second, qui fut sans faute également – *the sweet smell of glory*).

Plus tard j'ai joué avec un mec d'une trentaine d'années, assez beau, bien foutu, qui a joui, moi pas – j'avais une trop haute idée de moi-même, à ce moment-là, pour déverser mon foutre inconsidérément. Puis il y eut une autre session avec un autre garçon, vingt-cinq ans peut-être, l'air intello, presque chauve, pas beau, mais avec un corps très sexy, très poilu, très baraqué, et un beau sexe (rarement vu un corps aller si mal avec un visage). Nous nous entendions très bien, nous nous embrassions, nous nous léchions les poils, il me suçait (moi non, parce que je l'avais vu baiser quelqu'un d'autre juste avant). D'autres types se joignaient à nous un moment, partaient, revenaient : tout ça était très bien rythmé, plein d'allant, très chaleureux, très *playful*, comme un ballet bien huilé ne serait-ce que par la sueur [LUEUR, RUSSE, LE SUEUR, TUEUR], la

salive, les poppers, le foutre. J'ai tout de même fini par me retirer du jeu parce que je n'en pouvais plus de chaleur [PÂLEUR, MALHEUR (→ MAHLER, MALHERBE), CHALOIR, VALEUR].

Encore plus tard, dans une autre pièce, celle qui est en contrebas de la précédente, je me suis encore mêlé de près à plusieurs mecs, dont un impeccable petit blond barbu, poilu, qui me plaisait beaucoup mais qui m'a préféré quelqu'un d'autre (*La Caduta della casa Usher*). Puis j'ai été happé par un type en blouson de cuir noir, bien foutu, petite moustache noire, un sexe énorme. Celui-là était plein d'enthousiasme et voulait toujours m'embrasser, ce que d'ailleurs il faisait très bien. Malheureusement on était terriblement serrés, on pouvait à peine bouger, il faisait une chaleur épouvantable, je suais sang et eau dans mon blouson et n'arrivait plus à bander [ARC, ULYSSE, BANDE (DE BILLARD / DE PILLARDS), *LA BANDERA*, PASSE DE BANDER (?) / RENAUD (U/B)] très bien. Blouson de cuir noir ne se décourageait pas pour autant, me suçait, me léchait, m'embrassait, se retournait pour que je le baise, bien que je ne bandasse plus assez pour ça.

À un moment je me suis éloigné, je suis retombé sur le blond barbu, qui m'excitait beaucoup, mais le blouson de cuir est arrivé, m'a encore présenté son cul. Cette fois je l'ai baisé, pendant qu'il embrassait le blond, que je caressais. J'ai joui en faisant beaucoup de bruit, tout le monde a ri.

Absolument en nage [ANGE, AGEN, AGENT, GÉANT, HAGEN] et crevé, je suis redescendu dans la grande pièce du bas. Des mecs dansaient toujours. Au milieu d'eux deux garçons nus, très blancs, pas spécialement excitants, se suçaient l'un l'autre au milieu de la piste, en pleine lumière, et tout le monde avait les yeux rivés là-dessus, bien qu'en soi ça n'ait vraiment rien eu de bien extraordinaire, ni les personnages ni leurs pratiques – je suppose que c'était le flash braqué [BRAQUE, BRAQUE, BARQUE, BRAQUET, BACH, CHARLOTTE BACH, (FERDINAND) BAC (→ WAGNER → IMPERATRICE EUGÉNIE), RUE DU BAC, BAC, BACCALAURÉAT / UN PEU FOU / EMBARQUER, DÉBARQUER] sur leurs ébats qui les rendait à ce point fascinants. Il y avait là Malcolm, mon élève. Il y avait aussi Fernando, que Dominique ignorait avec soin. Philippe était sans doute parti depuis longtemps : tout ça n'est pas trop son affaire. Tout d'un coup, Blouson de cuir noir m'a sauté dessus, m'a embrassé, s'est agenouillé devant moi

pour lécher ma braguette, m'a invité à m'asseoir à côté de lui sur une banquette. Puis il m'a proposé de venir chez lui.

« Tu sais, je suis vraiment crevé.

– Ça fait rien, je suis sûr que je peux te rendre tes forces; et puis si tu veux tu peux dormir seulement.

– O.k. alors, dans ces conditions, allons-y. Mais tu viendras pas te plaindre après... »

Dans l'obscurité il m'avait paru très beau. À la lumière il l'était beaucoup moins, parce que son visage est marqué d'acné [SÉNAT, CE(L)AN, CEY(L)AN, ÉC(R)AN, CA(R)NÉ, NECKA(R) / NEZ CA(MUS) / ACMÉ] juvénile, guérie, mais qui a laissé des traces. Il y a d'ailleurs un public pour ça, paraît-il (ce n'est pas lui qui me l'a dit!). Enfin il n'était pas mal, très gentil, et certainement très enthousiaste. Nous sommes allés en taxi, qu'il a payé, jusque dans le XVe, près du métro Volontaires, ou Convention [CHARTE, "CONVENTION DE LECTURE", TRAITÉ, CONTRAINTE ("LITTÉRATURE À") / CONVENTIONNEL, CONVENTIONNEL (→ CAMUS, FONDATEUR DES ARCHIVES, ÉCHANGÉ CONTRE MADAME ROYALE) / « LA MORT SANS PHRASE »]. J'ai appris en chemin qu'il était étudiant dans un institut privé de gestion, rue de Lotta [LOTI, LOTO, LOTISSEMENT, *LOTTA CONTINUA*, ATOLL, DUCS D'ATHOLL, ETC.], près de la porte Dauphine. Nous avons parlé de Dauphine [DAUPHIN, *DAUPHINE*, RENAULT, RENAUD, RENO, JEAN RENO, DAUPHINS (→ THAMES & HUDSON), DAUPHINÉ], le Centre universitaire, dont les chiottes étaient le théâtre, quand W. et moi habitions avenue Victor-Hugo ["VICTOR HUGO", L'AMANT (COLOMBIEN?) DE HALSTON, "ASSISTANT" DE WARHOL / HUGO WOLF] et prenions là souvent nos repas, au restaurant universitaire, de copulations déchaînées [ÉCHANGES, PASSAGES, FIGURES IMPOSÉES, PERMUTATIONS, COPULES, ETC.]. Ce n'est plus le cas, je le savais, mais ça drague encore, paraît-il.

Il s'appelle Christian. Décidément… Il y avait dans son studio des affiches de villes allemandes, des invitations à des congrès "cuir" à Berlin. Il revenait de l'un d'eux, et portait encore, sur son blouson,

l'insigne [MARQUE, SIGNE, INSIGNE, «TRAÎTRE INSIGNE» (MALLARMÉ/ DUJARDIN/ WAGNER/ LOHENGRIN) / UN CYGNE, CYGNES NOIRS (TROUVÉS MORTS AU BORD DES LACS, GRIPPE AVIAIRE, ÉPIDÉMIE, ETC.)] des participants : sept cents types, dit-il. Nous nous sommes couchés. Bien entendu il ne m'a pas laissé dormir, voulait encore que je le baise, essayait désespérément de me faire bander, m'embrassait, me suçait, m'embrassait encore. Il a produit des poppers, qui ne m'ont rien fait du tout, au contraire. Il m'a craché [ARC, CAR, ARCHET, ARCHER, *CRASH*, *KRACH*, CHIRAC, PORTRAIT, KARCHER, CARACHE] dessus, mais seulement pour me faire comprendre qu'il voulait que j'en fasse autant sur lui. Finalement je l'ai fait, sans beaucoup de conviction. Je commençais à regretter d'être venu. Mais *at that point* j'avais renoncé à jouir, et même à bander, et pouvais donc me consacrer entièrement à lui : lui cracher dessus, le branler, lui enfoncer deux, puis trois doigts dans le cul, ce qui semblait beaucoup l'exciter. J'ai pensé qu'il voulait que je lui enfonce tout le poing, mais non, il se branlait, son sexe était vraiment d'une taille considérable et, comme je lui soulevais le cul et qu'il avait le corps replié, le bout de son gland, dirigé par moi, touchait la pointe d'un des pects, ce qui paraissait l'exciter beaucoup et, je dois le dire, dans une certaine mesure, moi aussi (mais de façon un peu abstraite, hélas). L'extrémité de mes doigts avait atteint dans son cul, qui était vraiment très beau, très musclé, un point moite, confortable, propre apparemment, et spacieux. Ceci et cela semblaient le mettre dans tous ses états, il poussait des râles de plaisir, et il a joui, le foutre allant droit sur la pointe d'un de ses seins, bandée elle-même, et que j'ai léchée. Nous nous sommes endormis aussitôt après.

Dimanche 25 avril

Il me réveille au petit matin, se tourne contre moi, bande. Moi aussi, un peu, pas assez – je suis encore fatigué, j'aimerais bien dormir davantage. Il met tout de même ma bite dans son cul, s'accroupit au-

dessus de moi. Je le baise un moment dans cette position que je n'aime pas, le sexe à moitié dur. À un moment j'ai pensé que j'avais joui, parce que j'ai débandé tout à fait, mais je n'avais rien ressenti du tout. Nous nous sommes rendormis.

À midi c'est moi qui me réveille, cette fois-ci bandant vraiment. Il me présente aussitôt son cul, m'introduit en lui, s'allonge entièrement sur le ventre, les jambes écartées, puis s'agenouille, ce qui semble être sa position favorite. Cette fois-ci je bande bien et le baise bien, pendant un assez long moment, un quart d'heure peut-être. Il répète « Ouais, allez, baise-moi, encule-moi, oui, allez, encore, encule-moi, c'est ça, vas-y, bourre, etc. » – rien que de très classique. Quand je jouis c'est assez agréable. Lui n'a pas joui, il est vrai que je ne me suis guère occupé de son plaisir (à moins que son plaisir ce ne soit justement qu'on ne s'en occupe pas (ce que j'aime à penser parce que ça m'arrange)).

Je reste en lui un moment, nous sommes l'un et l'autre allongés sur le côté, nous dormons plus ou moins – dix minutes peut-être. Puis je sors de son cul, il se lève pour se laver et met un disque des Beatles. J'ai oublié de mentionner qu'il a étalé hier à leur sujet, parce que je chantonnais vaguement *Norwegian Wood*, une érudition absolument inouïe, qui m'a aussitôt séduit, comme toutes les éruditions. Nous sommes en train d'écouter la chanson « qui a entraîné, me dit-il, la révision du procès de Jimmy Carter» (?????), lorsqu'il me demande en souriant, comme si c'était une plaisanterie, de le battre : «Pas trop fort », précise-t-il, mais cela plus pour ne pas me faire peur avec ses bizarreries, je pense, que par crainte que je ne me laisse entraîner. Comme j'ai déjà joui et considère donc que je n'ai plus de responsabilité de ce côté-là, si l'on peut dire, je peux tranquillement lui donner quelques coups rythmés sur les fesses, les reins, les épaules, qu'il accueille avec des bruits difficiles à interpréter, gémissements et soupirs de douleur à la fois. Je lui serre la nuque entre le pouce et le majeur, lui tiens la tête par les cheveux, etc. Il se branle. Avec le plat d'une main je lui donne des coups sur les cuisses, tout en lui serrant, de l'autre, la pointe d'un <u>sein</u> [ÎLE DE SEIN, SAINT, CEINT, SI(G)NE, SÉNILE (*LE* SEIN)]. Ou bien je presse avec mon poing derrière ses couilles, juste devant le trou du cul, en lui mordant les épaules, ce qui le fait jouir.

Il est alors absolument charmant, très rieur, très gamin. Nous nous levons et nous habillons. Il va déjeuner chez ses parents à Montmorency, mais ne fait pour l'occasion aucune concession quant à la tenue, et s'habille à peu près comme il était vêtu la veille pour aller à La Villette : pantalon militaire américain kaki, T-shirt kaki, blouson de cuir noir. Il emplit une valise noire de tout son linge sale, qu'il emporte chez lui afin qu'il soit lavé.

Pendant ce temps je regarde ses livres. Un rayon est consacré à des ouvrages d'économie et de gestion. Je n'y reconnais que le nom de Raymond [RAMÓN, ROMAN, DON RAMÓN → *YO ERA EN MIS SUEÑOS, DON RAMÓN, VIAJERO /DEL ÁSPERO CAMINO, Y TU, CARONTE/ DE OJOS DE LLAMA, EL FUNEBRE BARQUERO / DE LAS REVUELTAS AGUAS DE AQUERONTE*.) Barre [BARRE (D'IMMEUBLES ?), BACH, CHARLOTTE BACH (→ BAX, *BOX*, ETC.) / RUISSEAU (→*CE PEU PROFOND RUISSEAU CALOMNIÉ, LA MORT*) / RAYON]. Un autre rayon abrite les livres pédés, qui vont du guide allemand *Spartacus* à *L'Énarque et le voyou*, des *Embrassades* au *Retour à Penge* ou quelque chose comme ça, titre français du *Maurice* [ARC, CAR, MARC, DORIS, DORIS (→ EUGÈNE NICOLE) MORRIS, ROBERT MORRIS, ÎLE MAURICE, MAURE, RACE, MAURICE ROCHE, MAURICE DE SAXE, MAURICE SAND] de Foster, un ouvrage dont il fait grand cas.

De l'autre côté de la pièce, sur le radiateur, il y a d'autres livres encore, à propos des prisons, des déviations sexuelles [→ CHARLOTTE BACH], etc. Puis il attire mon attention sur sa collection de *Kake*, par Tom of Finland, et me montre un exemplaire de *Manpower* consacré au "cuir" [CURÉ, CURRY, CIRE, LUIR(E), FUIR, RUSSIE (*RUCI*, CUIR DE)]. Je lui fais remarquer, parmi les *Kake*, dans le fascicule où deux camionneurs enlèvent un auto-stoppeur, que l'un des protagonistes, pris par le feu de l'action, perd sa moustache, que le dessinateur a oublié de représenter. Il me propose de la rajouter. Il est très souriant, très prévenant, très enfant.

Nous sortons ensemble, avec la valise noire qui a pour moi toutes sortes de connotations comico-sinistres, corps dépecé [OSIRIS, THOT, ORPHÉE, LES MÉNADES, LES BACCHANTES, *LES VIADUCS DE*

SEINE-ET-OISE] qu'on enlève au matin pour aller le déposer à la consigne d'une gare. Sur le palier, en attendant l'ascenseur, il me parle de son voisin, un motocycliste très sexy, paraît-il, et très sympathique, qui vit avec sa femme et son bébé (lequel bébé j'ai entendu crier derrière la cloison, le matin [MARIN, GARDIEN DE PRISON (MATON), MI-TEMPS, MITAN, MUTIN(S), MUTIN(E), LATIN, SATIN, CATIN, PATIN], et qui doit en entendre de belles – d'autant que les visiteurs de Christian, souvent, ne sont vraiment pas discrets. Devant l'immeuble, il me montre la motocyclette du voisin.

« Moi je quitte cette maison en juin. Il faut absolument qu'avant ça je me le fasse : ou en tout cas qu'on fasse plus ample connaissance.

– Et toi, tu ne l'entends pas faire l'amour avec sa femme?

– Si, je les ai entendus une ou deux fois, ça avait l'air de lui faire très mal, à elle.

– Ah bon? Tu crois que c'est parce qu'il est monté comme un cheval?

– Tu sais, il y a des femmes à qui ça fait toujours mal. Mais je préfère l'autre hypothèse, évidemment. »

Il m'entraîne dans un café voisin du métro, et me parle encore du congrès cuir de Berlin (« Je dormais quatre heures par nuit, tu parles de vacances ! Sept cents mecs, y avait que l'embarras du choix, on pouvait même pas se faire tous ceux qu'on aurait voulus»), des clubs "cuir" d'Allemagne, à Hambourg, à Cologne, à Francfort. Il y en a un à Paris, dont les réunions avaient lieu aux "Voûtes", mais plus maintenant. Lui n'en faisait pas partie, parce que la plupart des membres étaient plutôt prétentieux, et d'âge mûr. Les rares mecs bien qu'il y avait, on pouvait les rencontrer ailleurs, de toute façon. Tous les clubs sadomaso ont pour noms des sigles où figurent les lettres *S.M.,* qui sont censées représenter les mots *Sport* et *Moto*, officiellement. En fait, à Paris, il n'y a que le président et le trésorier qui ont une moto.

Il prend le métro avec moi, jusqu'à Montparnasse où il doit changer pour la gare du Nord. Une rombière en fourrure nous regarde d'un air affolé. Je suis sûr qu'elle se demande ce qu'il peut bien y avoir dans la sinistre valise. Je ne sais pas si le petit couple qui est assis en face de

nous suit ou non notre conversation, qui va bon train, très tranquillement :

« Je me suis fait fistfucker deux fois : la première fois c'était vraiment bien, mais pour ça faut avoir fumé, faut des poppers et tout, sans ça ça va pas; la deuxième fois, c'était pas ça... »

Je lui parle de ce que j'ai vu dans les boîtes new-yorkaises, de l'Eagle's Nest, de l'Anvil, du Toilet. Mais la pisse et la merde n'ont pas l'air de l'intéresser. Lui me raconte que X., qui vient d'ouvrir le Gogo Boys, a acheté un godemiché gigantesque, haut comme ça – geste de la main à un mètre du sol à peu près –, il le pose par terre et il s'assied dessus. (Je suis allé une fois chez ce type, à Neuilly, avec toute une bande, parmi laquelle il y avait un garçon qui me plaisait beaucoup. Je n'ai pas touché l'hôte, mais je l'ai vu tirer de son cul une grosse chaîne interminable, un mètre cinquante peut-être, dont on ne voyait même pas l'extrémité, pourtant, lorsqu'elle était à l'intérieur de lui).

Christian (II) me demande quand on va se revoir, mais, bien que je le trouve très gentil (il doit être très jeune, il m'a dit qu'il comptait aller passer un an aux États-Unis *quand il aurait fait son service*) (il parle de tout comme un enfant émerveillé), tout ça *is really not my scene.* Je n'ai pas envie de lui donner mon numéro de téléphone, je lui dis :

« Oh, on va se rencontrer au Dauphin [DUPIN, RUE DUPIN (→ RUE MORGUE (ANNE) → WILLIAM LEGRAND (→ *SCARABÉE D'OR*, CRÂNE, ORIFICE, ŒIL, CARTE, CRYPTOGRAMME, ETC.), LE GRAND W → CASSIOPÉE, WITTGENSTEIN) DOS FIN, DU FIN (FOND DE)], c'est sûr.

– Oui, ou à La Villette. »

Lorsqu'il me quitte il me serre la main, très butch, mais, passant ensuite derrière la banquette où je suis assis, il me caresse les cheveux.

J'oublie de sortir à la station Bac et vais jusqu'à Solférino. W. n'est pas à la maison. Je déjeune seul, thé et croissants au jambon d'en bas. Je téléphone à Jacques, tombe d'abord sur Jean-Pierre de retour d'Égypte, assez content finalement, puis je raconte à Jacques ma soirée. Il connaît Christian II, il a couché avec lui, mais chez lui (chez lui, Jacques), et il a

été épuisé par ses exigences. Trois jours après il l'a rencontré aux Puces, assis sur une bitte et disant d'un air exalté :

« Tous ces loubards, ici, ça me rend dingue. »

Puis je note en vitesse ce qui concerne la journée de samedi et me mets à la correction de la dactylographie d'*Échange*, un travail qui prend beaucoup de temps.

Jacques passe vers cinq heures, nous prenons le thé ensemble. Je lui raconte mes aventures, mes petits déjeuners dans des cafés inconnus, les chambres de bonne, les couloirs glacés.

« Et avec W.?

– Oh, c'est tout à fait fini, le vrai divorce.

– Vraiment, ou bien c'est encore une de vos fausses ruptures mensuelles ?

– Non non, cette fois c'est tout à fait sérieux. D'ailleurs il cherche un appartement. Il s'est aussi arrangé pour me faire savoir, indirectement, qu'il était amoureux : d'un hétéro. J'ai l'air très gai, comme ça, mais je suis très traumatisé par la situation, en fait.

– Oui, je vois ça à tes danses. »

En effet je lui parle en dansant sur place, je claque des doigts, je ris.

« Ce qui me rend fou, justement, c'est son extrême bonne humeur à lui, tous ses *doodles* en guise de *good-bye*, etc.

– Tout ça me paraît être une pose. »

Lui vit toujours dans la bigamie, il est toujours amoureux de son amant, qui ne m'aime pas, paraît-il (je lui ai été présenté dix fois, il ne me dit jamais bonjour, et il se plaint que *moi* je ne lui dise pas bonjour...); ce qui ne l'empêche pas d'avoir couché cette semaine, me dit-il, avec le plus beau mec de sa vie (je crois qu'il dit *de ma carrière* [ARC, CAR, HIER, CAR HIER IL … / PIERRE(S), HIÉRARQUE, HIÉRARCHIE, CRIER]) : des épaules de déménageur, des hanches [MANCHE(S), MANCHE, ANCHES, CHANCES] étroites, un sexe et un cul splendides, des cuisses velues, « tout ce que j'aime... ». Il veut aller voir *La Mamma* à Chaillot, il veut acheter un Vélosolex, il veut aller au Trocadéro la nuit, etc.

Il part, je me remets au travail. Une demi-heure plus tard arrive W. Il parle de questions sans importance, me touche l'épaule, me passe la main dans les cheveux, me dit :

« Ça t'embête que je te parle ? J'ai beaucoup pensé à toi, hier. (Je me retiens de dire : *I bet*.)

– Non, ça ne m'embête pas. Mais évidemment je suis en plein travail. »

Qu'est-ce que c'était que cette démarche [FAÇON DE MARCHER, MARCHE, DES MARCHES, ARC, CAR, MARC, ARCHE, (VÉLIN) D'ARCHES, ARCHE, MARCHÉ, MARCHAIS, DAME, DÈCHE, CHARME, CHARMÉ] ? Une ouverture vers une réconciliation, ou au moins vers une *discussion*? Ou bien au contraire la consécration de la séparation, le signe d'une volonté d'être "bons amis"? Toujours est-il que c'est sans suite [FUITE / SÉQUENCE, SÉRIE, SÉQUELLE, *SEQUEL* (VOLUME SUIVANT), LISTE → LISZT) / BACH (SUITES FRANÇAISES, ANGLAISES, ALLEMANDES)]. Je travaille. Il rappelle Edward, dont je lui ai dit qu'il l'avait appelé (Edward m'a demandé comment j'allais. « Oh, moyen. – Oui, je comprends... ») :

« Ah oui, c'était sublime, je suis tout à fait convaincu… Non, comme l'a dit quelqu'un, c'était comme un décor pour C. B. de Mille, avec une distribution [INTERPRÉTATION, *CAST* (MOULAGE), CASTING, LISTE DES INTERPRÈTES] épuisée (?). Je suis absolument crevé. Nous ne sommes pas restés. »

Plus tard, je lui demande s'il sera là vers dix heures et demie ou onze heures, car je dois travailler. Il dit qu'il a l'intention de se coucher tôt.

«Mais si vous êtes couché, ça va vous déranger que je travaille ici, à la table ? »

Il me répond que non, demande que je prenne mes affaires et les mette dans la première pièce pour ne pas le réveiller quand je me lèverai, le lendemain.

«Mais si vous n'êtes pas rentré quand je me couche, je peux coucher dans la chambre, tout de même ?

– Je ne vois pas pourquoi. »

Il est odieux, fait toute sorte de difficultés, et déclare qu'il va essayer de ne pas coucher ici. (Donc, parce que j'ai essayé seulement de régler, sans aucune agressivité, la question du lit afin de le déranger le moins possible, il m'annonce qu'il va essayer de ne pas coucher là, c'est-à-dire de coucher avec quelqu'un).

Vers huit heures Claude m'appelle, me demande si je veux le retrouver au Sept vers minuit. Je lui dis que je dois travailler, il me demande si je vois Christian, si ça ne m'ennuie pas qu'il propose à Christian de sortir avec lui (je ris), et si je veux bien lui demander de l'appeler. En effet j'ai rendez-vous avec Christian pour dîner, et je sors aussitôt après ce coup de téléphone. (Lacoste blanche, gilet et veste croisée gris, jeans, l'imperméable blanc de l'escalier.)

Je retrouve Christian devant la Hune et je lui propose, puisque, devant travailler, je ne peux pas aller au cinéma avec lui, de consacrer un peu plus d'argent [AGENT, AGEN, RAGEANT, GÉRANT / MONEY, MONNAIE, HÔTEL DE LA MONNAIE, THÉÂTRE DE LA MONNAIE, MONET, NEMO, PESSOA (→ (GÉRARD) PESSON) / *SILVER*, SYLVÈRE / BILLETS DE BANQUE, *BILL(S)*, BILL, WILLIAM] à notre dîner et d'aller au Balzar plutôt qu'au Petit Saint-Benoît, ce qu'il accepte.

Discours sur le Balzar : j'aime beaucoup le Balzar. C'est un endroit très civilisé, à mon avis, dont le dosage de clientèle me paraît très réussi : bourgeois du quartier, couche un peu friquée de la bohème, ou qui vit au-dessus de ses moyens, gens de Sorbonne, modèles, gens du cinéma (français) – un peu la même combinaison qu'à la Coupole, mais ça fait moins hall de gare. Et le vieux maître d'hôtel est adorable. D'ailleurs l'ensemble du personnel est mille fois plus gentil que celui de Lipp, on n'est pas exposé au snobisme imbécile qui sévit chez Lipp, tout le monde est traité de la même façon, on ne risque pas de voir Chazot ou la mère Sapritch vous passer devant tandis qu'on attend deux heures une table. Bien sûr il ne s'agit pas d'un restaurant qui fait de la "cuisine" à proprement parler : c'est une brasserie, ça ne prétend à rien d'autre, mais la nourriture est tout à fait convenable. (En fait un des garçons, à la fin, ne sera pas aimable du tout, parce que, lorsque nous avons payé, j'ai mis par erreur [TERREUR, LA TERREUR, *EREBUS & TERREUR* /

FAUTE, DIFFÉRENCE, FAILLE, INEXACTITUDE, NON-CONFORMITÉ] un billet en trop, je le lui ai signalé et ça l'a vexé : « J'ai vu, monsieur, j'ai vu, je sais compter, si je ne savais pas compter je ferais un autre métier. » Mais, dans l'ensemble, ils sont plutôt aimables.)

Christian est moins en beauté que les autres jours, je n'aime pas sa chemise et il porte un T-shirt, ce que je trouve toujours frustrant. Mais le dîner se passe très bien, quoique je doive faire tous les frais de la conversation, qui se déroule à peu près ainsi : discours sur le Balzar, *cf.* supra → aime une brasserie de Bruxelles où il a pris un repas quand il est allé à Bruges → discours sur Léon Lambert. Portrait de L. L. Le genre de vie qu'on mène chez lui; ses collections diverses; ses dîners; le *Time* à son sujet; il est malheureux, semblable à l'image midinette des milliardaires; insister sur ce que la vie chez L. L. a pour moi d'exotique, de rare; son appartement à Ostende, où il joue à n'être pas milliardaire → Bruges. Bruges et Honfleur comme week-end sentimental type. L'inconvénient, c'est qu'on y est toujours allé avant avec quelqu'un d'autre, ce qui est un peu mufle. Autre inconvénient de Bruges, il y a un hôtel si bien que je ne peux pas aller ailleurs → les Ducs de Bourgogne, la vue. Goût des palaces. Les restaurants très modestes ne me dérangent pas mais je crains beaucoup le sinistre en matière de chambres, et j'attache la plus grande importance aux fenêtres. Palaces du fantasme, excusables : hôtel du Cap (discours sur l'hôtel du Cap. Son parc. La vue, tournée vers les îles, qui, à cause de l'interdiction de construire sur elles, ont l'air vierges [VERGE, VIERGE, ÎLES VIERGES, VIRGIN ISLANDS, VIRGINIA (→ WOOLF / CAROLINA (→ POE/ PERRY (*SCARABÉE D'OR*)) GEORGIA, INDIANA, ETC. / VER(T)IGE, GIVRE, GIVRÉ, RÉGIME, RIVAGE]. On se dirait dans un archipel sauvage, les Marquises, etc.; la trouée entre les arbres (la suite dans *Pass.*)) → le Grand Hôtel de Montreux. Les palaces du fantasme, donc, qui ont vraiment quelque chose d'extraordinaire, *as opposed to* les palaces banals, qui coûtent aussi cher, ou à peu près, et qui, eux, seraient vraiment inexcusables, politiquement et moralement → Paul Walter [W + *ALTER* (*EGO*), ALTÉRER W, W AUTRE, AUTRE W / GAUTHIER] : ses tournées de restaurants à trois étoiles, ses repas à mille ou deux mille

francs deux fois par jour → s'il existe ou non des fortunes de cet ordre-là en France ?

Nous parlons aussi de Perpignan, dont Christian fait une description qui me paraît très attirante (quais, jardins publics, palmiers), et de Narbonne, de Béziers, de Sète [SEPT, LE SEPT, CETTE, CETTE / SITE, T(H)ÈSE, ÉTÉS, ÉTAIT-CE ?]. Je lui demande si Salses est près de Perpignan : je connais ce nom-là parce qu'un écrivain que j'aime beaucoup y habite.

«Comment s'appelle-t-il?

– Claude Simon. »

→ Éloge [LOGE (DE THÉÂTRE, DE CONCIERGE), LA LOGE (PERPIGNAN), LOGE (DE *LOGER*), *ÉLOGES* (LÉGER), GEÔLE] personnel de C. S., de sa personne, je veux dire, de sa beauté, de son élégance : la photographie d'*Entretiens*, Claude Simon en 1936 à Barcelone, le parangon pour moi de l'élégance absolue.

Parlons aussi de Claude. Christian lui téléphone pour lui dire qu'il ne peut pas aller au Sept. Il dit qu'il le trouve très beau. Je souris.

«Mais ce n'est pas mon genre.

– Non, je souriais parce que vous êtes tellement *le même genre*, justement, tous les deux, il me semble. »

→ Éloge de Claude-pas-Simon, de son "élégance morale" : histoire de la porte fermée à deux heures du matin, il n'ose pas nous réveiller, rentre chez lui, à Auteuil, à pied, parce qu'il n'a pas d'argent pour prendre un taxi. Une fois j'oublie de lui donner de l'argent qu'il m'a demandé, il ne me le redemande pas, bien qu'il n'ait pas un sou – c'est totalement absurde, évidemment, mais c'est aussi touchant, très séduisant. Il est très beau quand il danse, très sexy.

[La séduction une fois manifestement opérée, X., sûr de son fait, joue sur du velours. Dès lors tout ce qu'il dit ne peut que rajouter à l'amour de l'autre. Et il est effectivement charmant, discret, exquisément modeste, etc. L'éloge de Claude met implicitement en valeur celui qui peut apprécier de telles qualités. L'éloge de l'élégance quasi imperceptible de Simon invite à considérer la sienne propre, et à mettre en garde contre

des efforts d'élégance moins discrets. Totale maîtrise du jeu. Le double de X., pendant ce temps, juge tout ça d'un œil dégoûté.]

Après dîner Christian m'accompagne jusqu'à la rue des Saints-Pères. Je l'embrasse une fois, dans le cou. « J'en avais très envie », dit-il. Au Flore en passant nous rencontrons Jean-Claude, le photographe, auprès duquel je récupère les soixante francs qu'il me doit, et que je dois à Philippe pour le dîner au P'tit Zinc. Nous croisons aussi Edward B. Si W. n'est pas à la maison, il est donc avec quelqu'un d'autre. Effectivement il ne rentre pas. Je travaille de dix heures et demie à une heure et demie, toujours à corriger la dactylographie. J'ai dit à Christian que je l'appellerais le lendemain, ou le surlendemain si, comme je le pense, j'ai trop de travail le lendemain. Dû prendre un valium.

Lundi 26 avril

Levé vers neuf heures, au travail à dix. W. est rentré à l'heure du déjeuner et s'est mis sur le balcon au soleil. Il a eu deux communications téléphoniques avec le garçon à l'accent étranger qui l'a appelé plusieurs fois déjà. Tous deux se proposaient d'aller voir l'exposition de l'œuvre gravé de Malevitch au musée d'Art moderne, mais ils ont découvert que celui-ci était désormais fermé le lundi. Ils ont décidé alors d'aller voir une exposition au Louvre, puis d'aller «chez Daniel » à six heures :

« "Chez Daniel"? Est-ce que ce n'est pas un peu tôt pour penser à ce genre de chose? demande W. Tu as une très mauvaise influence sur moi. »

Celui-là n'a pas l'air d'être un amant – pas l'objet d'une liaison, en tout cas.

Claude est passé dans l'après-midi et m'a apporté, en cadeau, un blue-jean et un blouson de toile [ELIOT, TABLEAU, ÉTOILE, LITOTE, ÉLOI, VOILE, (V)IOLET, (V)OILET(TE)]. J'ai travaillé jusqu'à sept heures et demie. À huit heures, je l'ai vu au Dauphin, en compagnie d'un certain Alain qui n'était autre que le type du bois de Verrières, lundi

dernier. Il n'a pas paru me reconnaître et il a été plutôt froid. À huit heures et demie, au Navy, j'avais rendez-vous avec Mona [AMONT, AMON, ARON, MONNAIE, MONET, MANET, MANON → *ADIEU, NOTRE PETITE TABLE*…), OMAN, ORAN → CAMUS, *LA PESTE*, ETC.), OMAR] Tsepeneag, qui m'a enfin rendu la fin du manuscrit, dactylographié. Elle était contente de son week-end en Hollande où elle avait assisté, finalement, à la Pâque [PARC, PARQUES, PIQUES, PACO, PUCK (→ *OF POOK HILL*)] grecque de Rotterdam. Son père, m'a-t-elle appris, est un prêtre orthodoxe, comme son propre père avant lui, qui de sa vie n'avait coupé ses cheveux ni rasé sa barbe. Elle dit qu'il est beaucoup question de Roumains, dans *Échange*. J'aimais beaucoup les images de Carmen Sylva à Constanza, dans *L'Illustration*, celles aussi de la reine [IRÈNE, ARÈNE, *QUEEN*, QHYNN, RÈGNE, «UN SIGNIFIANT QUI DONNE PRISE SUR LA REINE, QUE SOUMET-IL À QUI S'EN EMPARE? » (→ LACAN → *LA LETTRE VOLÉE* → DUPIN, ÉVIDENCE DE LA LETTRE, ETC.)] Marie. Il paraît que Mme Lupescu [LOUP, LOUVE, LUPIN, LUPIN, DUPIN, RUE DUPIN, LE PROFESSEUR DUPONT DES *GOMMES*, WILLIAM LEGRAND (LE "DUPIN" DU *SCARABÉE D'OR*) / LOUP (MASQUE → *PERSONA* → PESSOA → PESSON (→ *CRAN D'ARRÊT DU BEAU TEMPS*)) / LOU (→ *C'EST LOU QU'ON LA NOMMAIT*) / Mgr DUPANLOUP] désirerait rentrer en Roumanie, et qu'elle essaie de négocier une autorisation en échange de la collection du roi, dont plusieurs Greco.

« Bucarest n'est pas une belle ville.

– Mais je pense que ça me plairait assez, tout de même. La Roumanie a un côté très *Tintin*, dans mon esprit.

– Oui, mais ça c'est fini. La vie là-bas est de plus en plus dure. Il y a quelques années, c'était bien, mais maintenant c'est fini. »

En rentrant, manuscrit et dactylographie sous le bras, je rencontre Philippe, attablé au Flore, puis Thierry, le physicien d'Orsay, qui se joint à nous. Au Navy j'avais déjà bu un kir, inspiré, sans y penser, par Christian qui avait commandé ça quelques jours plus tôt; et dans ce petit café ce n'était qu'une petite affaire, assez satisfaisante. J'ai voulu en prendre un autre au Flore, *where it is something else entirely*; et j'étais complètement pompette. À Thierry (toujours très sexy à mes yeux) :

« Tu veux pas coucher avec moi ce soir, par hasard?

– Non, cette semaine, j'ai décidé de ne coucher qu'avec des gens nouveaux. La semaine prochaine, si tu veux? Mardi, par exemple? Ou non, pardon, plutôt mercredi : ça te va?»

Je leur raconte, en romançant à peine, ma nuit avec Christian II, insistant sur son extrême gentillesse et sa *boyishness*. Je leur rapporte qu'il m'a exposé une variante allemande du code des mouchoirs sur la fesse : orange [OR, ANGE, ORANGE, MAISON D'ORANGE, MAURICE D'ORANGE, RANGE (ROVER), ORAGE, CHIEN ORAGE, AGEN, ORAN, ARROGER, NAGE, RAGE] à gauche : *Nothing Now*; à droite : *Anything Anytime*.

Passe Edward B., qui va dîner tout seul. Thierry a déjà dîné, mais vient avec nous au Saint-Benoît où nous parlons surtout, il me semble, des rapports des homosexuels avec leurs familles. Thierry :

« L'autre jour j'étais chez un mec, son cousin est arrivé, le mec était terrorisé, le cousin restait à la porte, continuait de frapper, il a fallu éteindre la lumière, rester une heure dans le noir, je n'avais pas le droit de parler, de bouger, de regarder par la fenêtre, de toucher aux rideaux, et en plus je me suis fait engueuler, le type m'a dit que c'était de ma faute ou à peu près. »

Encore Thierry :

« Ma mère m'a dit : "J'aimerais mieux te voir mort que de te savoir homosexuel." Pourtant, je suis le cas ultra-typique : pas de père, je ne l'ai jamais vu; pas de frères et sœurs; élevé seul par ma mère, hyper-sensitif, etc. »

Histoires de visites-surprises. Philippe :

« Ma sœur et ma belle-sœur sont venues me voir un matin à neuf heures, il y avait un garçon dans mon lit, j'ai bien fermé la porte, je leur ai dit que j'avais une amie qui dormait, malheureusement ce con avait laissé son veston dans le living, mais j'ai pu le faire disparaître. »

Encore Philippe :

« Moi non, ma famille n'avait rien de particulier, mes parents sont très unis, mon père est plutôt autoritaire, ma mère un peu mère poule, mais

rien d'extraordinaire, je ne sais pas du tout ce qui a pu arriver. Pourtant à cinq ans j'avais déjà des tendances, j'avais voulu enfoncer une plume dans le zizi d'un de mes camarades, il m'avait dénoncé, ça avait fait toute une histoire. »

Moi :

« Moi j'avais la famille type de ce genre de choses pour manuel élémentaire de psychologie : une mère autoritaire et dominatrice, un père faible et amoureux dont je ne savais même pas si c'était mon père – je ne le sais toujours pas, d'ailleurs; et des scènes continuelles, horribles, chaque fois qu'ils étaient sortis ensemble. Il était même question d'un soldat allemand. »

[Les pédés ne parlent vraiment que d'histoires de pédés.]

Philippe parle aussi d'un garçon qui a été initié à la chose par son père. Moi :

« Oui, je connaissais un petit Américain qui m'avait raconté une histoire comme ça. Son père était un terrible coureur de jupons : il avait abandonné sa famille, qui vivait dans le New Jersey, et il était parti avec la voisine de palier pour vivre dans un État lointain, genre Dakota, je crois. X. avait alors sept ans. Quand il en a eu treize, il a voulu revoir son père. Il est parti de chez lui, il a fait une fugue, et l'a rejoint, dans le Dakota, donc. Son père vivait là-bas dans un *trailer*, je ne sais plus ce qu'il était advenu de la voisine, une blonde oxygénée avec de gros seins, disait X. Le père a accueilli son fils, ils ont couché dans le même lit, et, la première nuit, le père a violé le fils. Ensuite ils ont l'un et l'autre pris goût à ça, et ils ont vécu ensemble, en amants, trois semaines à peu près. La seule chose qui n'allait pas, c'est que X. voulait baiser son père, qui ne voulait pas en entendre parler. Ensuite X. est retourné vivre avec sa mère et ses frères et sœurs, qui les uns après les autres, semble-t-il, avaient fait le pèlerinage du *trailer*. Mais il n'a jamais osé leur demander si eux et elles aussi avaient couché avec leur père.

« Plus tard, X. est allé vivre à New York avec une fille, une amie d'enfance dont il était amoureux. Mais ça n'a pas marché. Une fois par an, il téléphonait à son père, *long distance* : il lui parlait de sa vie, de ses problèmes. Un jour il a commencé à essayer de lui dire que ça ne

marchait pas avec la fille, et qu'il était attiré par les garçons. Mais le père n'a rien voulu entendre, il a dit que c'était une plaisanterie, que certainement un fils à lui ne pouvait pas être pédé, que ça allait passer, qu'il y avait d'autres filles, bon Dieu, etc. X. ne lui a jamais reparlé de ses problèmes, et d'ailleurs il ne lui téléphone plus. Il me disait : "Lui n'était pas du tout homosexuel, tu vois. Il était seulement très sexuel, il ne pouvait pas coucher dans le même lit que quelqu'un sans avoir envie de baiser, c'est tout." »

Le double tabou de l'inceste homosexuel me paraît être parmi les plus absurdes qui soient, calqué sur le tabou de l'inceste hétérosexuel qui, lui, bien sûr, a des fondements dans des considérations sans doute solides, *génétiques* en particulier, liées à la filiation [FIL, FILS, LIENS, RAISONS DES EFFETS, ORIGINE, ARBRE GÉNÉALOGIQUE, ARBORESCENCE / *FILIATIONS* (→ GRANOFF, PIERRE LEGENDRE)]. Mais quel inconvénient y a-t-il à des rapports incestueux homosexuels, à partir d'un certain âge, et quand aucune volonté n'est forcée? Quels inconvénients *réels*? Qu'est-ce que ça peut bien faire à qui que ce soit que deux frères ou deux sœurs de vingt ou vingt-cinq ans couchent ensemble ? Bien sûr, et surtout lorsque les générations sont différentes, ça risque d'être terriblement traumatisant, à cause du poids du tabou, poids qu'un adolescent ressent plus peut-être qu'un adulte; mais c'est le tabou qui crée le traumatisme, pas l'inverse. Et à part ça, *en soi*, je ne vois pas ce qu'on peut trouver à redire à la chose.

« En Afrique, dit Philippe, les relations sexuelles entre pères et fils sont très courantes.

– Dans les campagnes, d'après ma mère qui voit passer régulièrement les affaires aux assises, l'inceste père-fille est relativement fréquent. Mais, bien sûr, une infime minorité de cas sont révélés : en général ceux où il y a grossesse, et encore. »

Je comptais profiter du vélomoteur de Philippe pour aller inspecter les jardins du Trocadéro, mais il faisait froid, et Thierry, qui a une voiture, s'est proposé pour m'y accompagner. Dans la voiture, je lui touchais la nuque, les cheveux :

«Ne me fais pas ça, j'adore ça. »

Donc bien sûr j'ai continué. Il a de très beaux cheveux. Et je me suis mis à lui toucher la poitrine, le ventre, la braguette, et encore quand nous étions garés avenue Delessert – jusqu'à :

« Bon, on y va? »

Dans les fourrés, il y avait beaucoup de monde, beaucoup moins d'"humanités lucifuges" (comme disait je crois Denise Clergié, ou était-ce Gide ? Denise pour les *humanités* et Gide pour *lucifuges* (pendant la guerre de 14, des individus *lucifuges* qui sortaient enfin dans la rue)). La fréquentation est beaucoup plus "bourgeoise", évidemment, il y a moins d'Arabes sur le retour, d'une façon générale moins de vieux, une beaucoup plus grande proportion de types envisageables. J'ai joué avec un blond barbu, poilu, trop hippie; dans un autre buisson, plus longuement, avec un p'tit mec en blouson de cuir noir, cheveux courts, barbu, pas mal, mais trop fumeur, pas agréable à embrasser – rien de très excitant : nous nous sommes branlés l'un l'autre, appuyés tour à tour contre un arbre; il a joui, pas moi.

J'ai retrouvé Thierry en grande conversation avec un Néo-Zélandais étudiant en Angleterre, très chic, *trop* chic, pas sexe, foulard blond autour du cou, traits fins, calvitie précoce. Quelle université?

« Cambridge.

– Oh, lui il était à Oxford, dit Thierry.

– Ah bon, combien de temps?

– Oh, seulement un an.

– Dans quel collège ?

– J'allais à des cours à Corpus Christi, mais je n'étais pas inscrit.»

Je n'ose pas mettre en avant le modeste Saint-Clare's Hall. De toute façon, *not impressed*, le Néo-Zélandais abandonne le sujet. Il ne peut emmener Thierry nulle part, il habite chez des amis, dans le quartier; et Thierry ne peut pas l'emmener chez lui – de toute façon il n'y tient pas, il me dit après qu'il le trouve un peu trop folle (ce qu'il n'est pas, il est seulement grand bourgeois "anglais", un peu précieux, néo-Bloomsbury, pas du tout mon genre en tout cas).

Thierry veut aller au Sept et fait un détour pour me ramener chez moi. En chemin, par l'effet d'un coup de frein brutal à un feu rouge, le manuscrit et les deux versions dactylographiées d'*Échange*, que j'avais mises sur la banquette arrière, se cassent la gueule, s'éparpillent sous les sièges avant, toutes les feuilles se mélangeant entre elles et avec les cours de T., d'ailleurs très beaux, des pages et des pages de signes cabalistiques (il m'en a donné une). Nous essayons l'un et l'autre de séparer et de reprendre nos bien respectifs, devant l'Escurial.

W. n'est pas à la maison.

Mardi 27 avril

Au travail à dix heures sur la dactylographie d'*Échange*. Les cinquante dernières pages sont pleines de fautes de frappe. En plus je veux entourer au crayon les correspondances entre le texte du haut et le texte du bas, officiellement pour vérifier qu'ils ne sont pas exagérément décalés l'un par rapport à l'autre, accessoirement pour que les lecteurs de la dactylographie, Paul en particulier, ne puissent pas ne pas remarquer cet aspect-là du travail – et cet exercice prend un temps fou. Je ne termine à peu près qu'à huit heures du soir.

Claude est là, qui m'attend. J'ai d'autre part rendez-vous avec Christian à la Hune où nous le retrouvons tous les deux, moi vêtu des dépouilles de Claude, Claude dans sa tenue de cycliste 1900 (guêtres rouges, jeans, parka [*ARK (*→ RONALD JOHNSON), ARK. (ARKANSAS), ARC, PARC, PARK (NAM JUNE PAIK, MUNGO PARK, EXPLORATEUR DU NIGER), CAPRA, CA(N)ARP] gris). Nous marchons tous les trois le long du boulevard, puis dans la rue de Buci et la rue Saint-André-des-Arts, jusqu'au cinéma de ce nom, plus ou moins pour voir les horaires du *Soupçon*, un film italien que nous comptons aller voir. Claude, qui n'a pas un sou, veut nous entraîner boulevard Saint-Michel pour manger les sandwichs d'un stand où ils sont paraît-il excellents. Mais Christian et moi, les richards de la bande,

insistons pour aller dans un restaurant, en l'occurrence le Petit Saint-Benoît.

Nous y sommes malheureusement très mal placés, dans la première pièce, près de la porte d'entrée, et pendant tout le dîner il y a des gens autour de nous, debout, attendant une table, parlant par-dessus nos têtes, nous enfonçant entre les omoplates des sacs à main – de toute façon il y a peu de choses que je déteste comme de prendre un repas assis avec une ou plusieurs personnes debout à mes côtés, comme ce cousin qui venait toujours nous voir à l'heure des repas, à Clermont, mais pas du tout pour déjeuner ou dîner avec nous, au contraire il refusait de s'asseoir, il n'en finissait pas de ne faire que passer, de s'en aller, de ne pas vouloir nous déranger.

Trois filles discutent avec un garçon qui est à la même table que nous en compagnie d'une quatrième. C'est une espèce de bellâtre graisseux et mufle, qui néanmoins semble les mettre les unes et les autres dans un état fou :

«Alors pourquoi tu n'es pas venu me voir à la campagne? demande la plus mordue : tu avais pourtant dit que tu viendrais, j'étais très triste (essayant de faire passer la tristesse en question, en l'exagérant, pour une plaisanterie).

– Non, vraiment je n'ai pas pu, j'étais très contrarié par ça, et là je le suis encore plus en voyant que ça t'aurait fait plaisir à ce point...»

Les trois filles debout, plus tard, *à part*, mais très haut, comme au théâtre, tandis que le couple assis s'en va :

« Eh ben, on peut dire qu'y en a qu'ont de la chance ! En plus, vous avez vu il paie aussi pour elle, c'est pas possible, j'arrive pas à y croire ! Jamais il n'a fait ça avec moi ! Et regardez, non mais regardez, il fait le grand seigneur, il a même laissé un pourboire, lui qu'est tellement radin d'habitude ! Alors là...»

Elles se mettent à notre table.

Claude :

« Aujourd'hui, j'ai couru tout Paris pour trouver un étui à cigares, pour trois cigares. C'est un cadeau que je veux faire à Patrice (l'amant de la

mère du fils), mais les prix, c'est pas croyable. Je suis allé chez Hermès, chez Cerruti et chez Vuitton. Chez Hermès, pour trois cigares l'étui coûte neuf cents francs. Je ne savais pas trop quelle pose prendre pour battre en retraite avec dignité.»

Cela amène sur le tapis la question Vuitton, délicate, parce que arborer des objets Vuitton m'a toujours paru une marque insigne d'impardonnable vulgarité et que Christian, les premières fois que je l'ai vu, avait une sacoche Vuitton, il me semble. Mais sait-il que je le sais? En tout cas, je peux toujours prétendre ne pas savoir qu'il sait que je le sais. Mais je ne veux surtout pas le vexer, et encore moins le blesser.

Claude :

« Quand je suis arrivé à Paris, un type m'a donné un sac Vuitton. Je ne voulais pas le porter, ça me paraissait horrible, folle et tout ça. Et puis Patrice m'a dit qu'un sac Vuitton, mais c'est tout ce qu'il y a de plus chic à Paris, tu es fou ! Moi je ne savais pas, lui et X. (sa maîtresse), ils ont absolument tout ce que fait Vuitton, les sacs, les valises, les malles, etc.»

Christian :

« Moi j'avoue que j'ai un sac Vuitton » (*brave kid*).

Mais il ne le sort plus, bien sûr. D'ailleurs, il y a un reflux, apparemment : même les moins soupçonneux supporters de Vuitton, qui croyaient en toute bonne foi qu'il est "chic" de parader avec des objets de cette marque, se sont finalement aperçus qu'il y en avait vraiment beaucoup en circulation et se sont mis à les laisser chez eux – de sorte qu'à présent un dandy, jouant sur cette ambiguïté des intentions qui est l'essence du dandysme (avec ce qu'elle implique de tentation du martyre), pourrait arborer parodiquement, en manière de plaisanterie, en guise de citation, etc., des objets Vuitton qui, après tout, malgré l'insigne imbécillité de ces initiales omniprésentes (le génie dans la vulgarité de ces initiales : réduire un objet d'une marque prestigieuse au signe évident, ostentatoire, impossible à ne pas remarquer, qu'il est bien de cette marque, qu'il est bien cette marque : Saint Laurent et Dior ont emboîté le pas – les sacs Dior sont encore pires), sont sans doute d'assez bonne qualité.

Christian a aussi une montre Cartier [QUART, QUARTIER, PAS DE QUARTIER, LE *JACQUES CARTIER* (À LA RECHERCHE DE LA PÉROUSE)], « qu'on lui a donnée ». Claude est impressionné. Elle fait étonnamment toc, dorée, avec des chiffres dorés assez laids qui ont emphatiquement pour mission de "faire chic" : elle ressemble aux fausses montres qu'on donnait jadis aux enfants, dans les foires.

Au moment de payer, Christian sort son portefeuille Vuitton, devient très rouge, mais le montre en riant. Moi :

« Oh, le portefeuille, c'est admissible...»

Il semble prêt à conformer entièrement son langage, son réseau de signes, sa "syntaxe", sa "sémiotique", aux miens, dont, évidemment, il ne saisit pas du tout la cohérence, si tant est qu'ils en aient (moi-même...); et dont il ne remarque et n'adopte que des lambeaux qui flottent au hasard, tout à fait "hors contexte", pour le coup (avec Vuitton il avait cru bien faire, par exemple – la vie n'est pas facile…). En revanche les siens, de signes [SIENS, CYGNES, CYGNES NOIRS MORTS QU'ON DÉCOUVRE À RÜGEN / SWANN], me sont parfaitement familiers, sans surprise.

De la nécessité, en amour, qu'une partie du langage de l'autre vous échappe, ne vous soit pas entièrement saisissable, ne puisse pas être piquée par vous comme un papillon avec une épingle : un intellectuel bourgeois peut être amoureux d'un loulou de banlieue dont les critères moraux, le système ou les mécanismes d'association, l'économie du désir, etc., lui sont incompréhensibles; mais comment serait-il amoureux d'un petit-bourgeois dont tous les fonctionnements et prédéterminations, à tous les niveaux, lui sont parfaitement clairs et qu'il lit comme à livre ouvert? (cf. *Journal* de Huguenin, il y a plus de dix ans : «Nous aimons les êtres dans leur mystère. Dieu seul les aime dans leur clarté» (à peu près)).

Transposition dans le domaine de l'art : qu'une œuvre doit échapper à celui qui se prépare à la juger, se dérober à lui, se soustraire à ses avances, faire que tout ce qu'il peut en dire ou même penser soit inadéquat, insuffisant, voire *bête*, tout simplement – il faut que l'auteur n'en soit jamais tout à fait fichable, qu'il soit là et ailleurs en même

temps, et encore ailleurs, dans un ailleurs que vous ne soupçonnez pas, ou dont vous ne faites que soupçonner vaguement l'existence sans avoir idée de son emplacement.

(Warhol ou Gilbert & George sont de formidables machines à faire dire aux gens des bêtises : on est devant une œuvre d'eux et l'on a l'impression qu'eux sont derrière nous, en train d'écouter les sottises que nous inspire leur travail. Bien sûr, depuis toujours, «rien n'a entendu autant d'imbécillités qu'une œuvre d'art dans un musée». Mais dans l'art classique ou "traditionnel" cet effet-là survient *en plus*, *à côté*, il n'est nullement essentiel (on doute qu'un Poussin s'en soit seulement soucié). Au contraire, dans l'art contemporain (ou même "moderne" – le pivot c'est sans doute *Bouvard et Pécuchet*), il devient la *substance* même de l'œuvre d'art (ou plutôt de l'*œuvre* tout court, voire de la *pièce*, parce que le terme et le "concept" d'"art" sont bien sûr entraînés au premier chef dans ce grand ébranlement qu'entraîne l'exploration de la bêtise (projet expressément assumé de Flaubert, ou plus exactement de Bouvard et Pécuchet, car l'entreprise implique le dédoublement, et le dédoublement du dédoublement (une sorte de *William Wilson* [WILLIAM, WILL I AM (STEPHEN DEDALUS → ULYSSES), WILLIAM LEGRAND (*THE GOLD-BUG*) / ROBERT WILSON, WOODROW WILSON (→ VICTOR-EMMANUEL ORLANDO), WILSON (« LA TRADITION FAIT REMONTER À UN NOMMÉ WILSON LA FONDATION ET LE NOM MÊME DE L'ÎLE.» → W OU LE SOUVENIR D'ENFANCE (→ PEREC → CRÊPE → DEUIL) → WITTGENSTEIN (→ CASSIOPÉE) → LE GRAND M / QUI SIGNIFIE LES MÈRES (RILKE → WITTGENSTEIN, QUI LUI DONNE DE L'ARGENT, AINSI QU'À TRAKL)] transposé du domaine de la morale à celui de l'intellect (mais, après tout, le terme de *conscience* («*What say CONSCIENCE grim, /That spectre in my path?*») implique l'un comme l'autre champs, et explorer la bêtise, en commençant bien sûr par la sienne, c'est une entreprise éminemment *morale*))))).

Conversation avec Jean-Claude le photographe sur Hitchcock, l'autre jour (le 15 avril). «J'aime qu'il arrive à fasciner à la fois les foules et les cinéphiles. Penser qu'en France, dans le grand public, il est le maître du suspense et voilà tout! (genre mineur : si vous citez H. comme un des

plus grands cinéastes à un petit-bourgeois (“culturel”), ou bien il pense que vous êtes un idiot après tout, ou bien, si par d’autres côtés vous l’impressionnez, il est totalement désemparé (“*Hitchcock* ? Encore vous m’auriez dit Granier-Deferre, j’aurais compris, mais *Hitchcock* ???”)). Et j’aime cette façon qu’il a de se moquer des cinéphiles.

– Quel intérêt y a-t-il à se moquer des cinéphiles? Je vois vraiment pas.

– L'intérêt de se dérober à un langage constitué, n’importe lequel. Voir et entendre l’intellectuel cinéphile, *français* de préférence (ce sont les meilleurs), parlant d’un film, la paume des mains en l’air, les doigts écartés, etc., débordant de conviction, c’est au-dessus de mes forces… Et les mêmes mots qui ressortent inévitablement… Tu peux prévoir absolument, sinon les conclusions, ce qui à la limite n’a pas d’importance, le style, les intonations, les phrases elles-mêmes, les mots qui s’y agenceront… Hitchcock a le génie de se dérober à ce genre de discours constitué, englobant : après un travelling échevelé, le clin d’œil pascalien aux chrétiens parfaits (et c’est presque le cas de le dire, littéralement, on pourrait même dire aux *catholiques* parfaits) : « Vous savez, vous, quel joli cadeau je viens de faire aux dévots cinéphiles, en cachette des habiles et du peuple?»

(Je parle avec beaucoup de conviction, et Jean-Claude a là un parfait exemple du discours de cinéphile dingue, con à force d’“intelligence”. D’ailleurs, lui :

« Malgré tout, il y a un tas de navets dans Hitchcock. Les dialogues, hein, ça ne vole vraiment pas haut, y a des fois...»

(Le p.-b. français voit la marque du génie dans l’élévation du sujet : d’où l’estime durable dans laquelle est tenu Bergman [ALBAN BERG, (THOMAS) MANN (→ *TRISTAN*), CHÂTEAU DE BERG (LOUIS II → *TRISTAN*), ROCHE, ROCHER, ROCHE, *MAN !*, MANNE], par exemple, par l’étudiant du quartier Latin : c’est le cinéaste middlebrow type.))

Nous marchons de nouveau jusqu’au Saint-André-des-Arts. Claude ne veut pas venir voir le film, mais dit qu’il viendra nous attendre à la sortie, à minuit, bien que Christian ni moi n’ayons l’intention de faire quoi que

ce soit à ce moment-là, sinon rentrer chez Gilles pour y coucher (Christian m'a dit qu'il avait la clef).

Le film concerne le P.C.I. au début des années trente, à l'époque où, décimé, il soupçonne tous ses membres d'être des traîtres. Il hésite aussi entre le sectarisme extrême des années précédentes et un rapprochement avec les autres forces antifascistes. Mais cette question ni aucune autre ne peut être débattue, chacun étant terrorisé par l'idée de se compromettre auprès des camarades. Le film, lui, oscille entre un certain puritanisme idéologique (longues tirades politiques, voix de fond explicatrice) et la tentation d'un certain esthétisme (couleurs, ambiance rétro, extérieurs sur fonds sophistiqués, villa vide, détachée sur le ciel, au-dessus de Turin). Mais le réalisateur s'est visiblement méfié de cette seconde inspiration pour laquelle, apparemment, il était de toute façon peu doué, et n'avait guère de moyens. Les couleurs changent constamment, sans qu'on puisse dire s'il s'agit d'un effet voulu, ce qui paraît être le cas à plusieurs reprises, ou d'une mauvaise qualité technique. Gian Maria Volonté est massif à souhait et Annie Girardot, qui ne fait que de courtes apparitions, est moins exaspérante que d'habitude, peut-être parce que, devant être doublée en italien, elle n'a pas l'opportunité de laisser libre cours à son fameux "métier". Tout cela est exagérément hésitant et tâtonnant, à mille lieues de la maîtrise sublime de *Saló*. Les metteurs en scène politiques, pour la plupart, sont encore bien loin d'avoir fait leur l'opinion selon laquelle la rigueur esthétique et le formalisme, bien loin d'être un ajout facultatif, sont la condition de la vérité. À peu près tout le monde, dans le public, avait l'air de trouver le film ennuyeux. Moi non (rien de ce qui est "historique" ne m'ennuie). Christian oui, mais j'aurais pu sans doute le rallier à mon avis si j'en avais eu un. J'avais pendant la séance le bras autour de ses épaules, il se serrait contre moi. Nous sommes sortis un peu avant minuit et nous avons attendu Claude dans la librairie d'en face, mais il n'est pas venu. Christian voulait aller chez Gilles en taxi, mais j'ai préféré que nous prenions le métro de Saint-Michel à Barbès, car je n'avais plus du tout d'argent. (Curieux que la station Saint-Michel ne soit pas davantage utilisée dans les films, justement. La vue qu'on en a lorsqu'on descend l'escalier est tout à fait saisissante, très piranésienne et *Cinq Cents Millions de la Bégum*.)

En sortant du métro Barbès, Christian a proposé que nous fassions du footing jusque chez Gilles. J'ai accepté, je courais plus vite que lui sur le boulevard, batifolais, faisais des tours et détours, dansais le chemin, mais à la station Anvers [ENVERS, EN VERT (GERALD EMERALD, DANS *PALE FIRE*), EN VERS, NAVRÉS (EN VERS NAVRÉS / EN VERS NAVRANTS)] j'étais complètement essoufflé tandis que lui était frais comme une rose et prêt à continuer. (Fait-il de la course à pied? Il m'a dit que j'avais besoin d'exercice.) Nous avons retrouvé le studio de Gilles, nous nous sommes couchés immédiatement, avons fait l'amour très bien, toujours de la même façon, lâchant sur nos ventres et les draps une telle quantité de foutre que j'ai dit :

« Eh bien! On dirait qu'on a été très vertueux, ces jours derniers.»

Et lui :

« Oui, on dirait, n'est-ce pas?»

Mercredi 28 avril

Réveillés à huit heures, levés aussitôt. Beau temps. Nous marchons dans la rue des Abbesses. Sur notre passage un clochard dit en riant, à propos de nous peut-être, quelque chose que nous ne comprenons ni l'un ni l'autre mais qui n'est pas agressif en tout cas, peut-être que nous avons l'air de sortir d'une nuit de sommeil enlacé, ce qui est le cas. Je pensais à une phrase de Genet, vague dans mon esprit, quelque chose comme : «Ils étaient mariés au matin par le bonjour des marlous », ou bien des fleuristes, des quoi – à moins que je ne l'aie rêvée? Ou bien c'est ce quartier qui me fait penser à *Notre-Dame des Fleurs*. (Combien de fois, lisant un roman pour Denoël, me suis-je mis à sauter des pages après des phrases telles que : « Je pensais à un vers de Whitman, etc.»?)

Petit déjeuner debout, dans un autre bar encore : j'aime bien les tartines de pain frais, beurrées, dont je ne songerais jamais à me nourrir chez moi, je ne sais pourquoi, peut-être parce que, sans y avoir jamais réfléchi, je les juge peu diététiques. Curieusement elles sont pour moi un

souvenir d'hôpital, un *bon* souvenir d'hôpital – je ne savais même pas que ça existait.

Nous prenons le métro à la station Abbesses. Christian :

« Je pense aller passer huit jours chez moi, à la fin de mai. Il y a des vacances scolaires, mon frère ne travaillera pas, ce sera bien.

– Tu as beaucoup de frères et sœurs?

– Non, je n'ai que ce frère-là, il a quatorze ans.

– Il te ressemble ?

– Non, pas du tout. Il est plus petit, plus trapu que moi, très large d'épaules, il ne pense qu'au rugby. D'ailleurs mes parents le poussent beaucoup dans cette voie.

– Moi j'irai peut-être au cap d'Antibes, si mon ami qui a un hôtel là-bas a loué une villa où je puisse aller.»

Plus tard, moi :

« Je suis très content.

– Moi aussi, je ne sais pas pourquoi.

– Oh moi je le sais.»

(Il a prononcé hier soir, avant que nous ne nous endormions, la phrase rituelle de prédéclaration d'amour dans le peuple (et la petite bourgeoisie) : « Je suis très bien avec toi. »)

Je descends à la rue du Bac, lui continue vers Montparnasse. W. dort. Je fais ma toilette, prends un bain, ressors pour porter chez Flammarion les deux dactylographies d'*Échange*. Mais Paul n'est pas là. Je les laisse au standard. Il fait très beau. Je passe un moment à la librairie Gallimard, place Saint-Germain-des-Prés, à bavarder avec Marie-Thérèse et à feuilleter *Le Sentiment géographique* de Michel Chaillou, qui a l'air très bien. Puis je rentre et reprends le livre de Woiwode que je dois lire pour Denoël. W. et moi déjeunons ensemble et parlons assez civilement, je ne sais plus de quoi. Lui, soudain :

«Samedi soir, j'ai fait quelque chose d'extraordinaire, j'ai beaucoup pensé à toi, c'est pour ça que je voulais t'en parler dimanche.

– Oui?

– Pour la première fois j'ai pris du L.S.D.

– Je ne veux pas en entendre parler.

– Mais pourquoi ?

– Parce qu'il vaut mieux que nous ne parlions pas trop, je suis malheureux, *upset*, je suis blessé très facilement, ce que tu dis me fais souvent de la peine, je crois que tu as des tendances sadiques, un certain plaisir à blesser inutilement.

– Je ne sais pas de quoi tu veux parler.

– Eh bien, je n'aime pas particulièrement toutes ces conversations téléphoniques que tu as devant moi, où tu dis interminablement : "Oui, c'était extraordinaire, inouï, je suis prêt à recommencer n'importe quand, mais est-ce que six heures ce n'est pas un peu tôt pour commencer à penser à ce genre de choses? Tu as une très mauvaise influence sur moi, j'aimerais aller quelque part ce week-end, à la campagne, au bord de la mer, etc." Ces allusions-là me troublent (*upset me*) beaucoup, il vaut sans doute mieux qu'on se voie moins, je ne tiens pas du tout à savoir ce que tu fais, ce qui t'arrive.

– Tu vois à quel point tu es compliqué : on ne peut même pas se séparer sans que tu fasses des histoires!»

And that was that. Il est parti, je me suis remis à mon livre, j'ai rédigé les fiches Denoël relatives à lui et aux préfaces de James. Avant de partir pour Denoël, j'ai appelé W. à la galerie, mais il était en compagnie de "ton grand ami Philippe S.", auquel il reproche – il en avait été question à midi – de vouloir lui raconter ce que je fais, « ce dont il se fout complètement », et de le pomper en informations sur ce qu'il fait, lui, «ce qui ne le regarde absolument pas ». J'avais moi rétorqué que ce n'était pas particulièrement *tactful* de dire à mon meilleur ami, qui bien entendu allait aussitôt me le rapporter, qu'il était amoureux.

« Claude, c'est ton meilleur ami ?

– Enfin, *un* de mes meilleurs amis, un de ceux que je vois le plus en ce moment en tout cas.

– Ça ne doit pas être un très bon ami, s'il va te répéter des choses pareilles, qui ne correspondent pas du tout à ce que je lui ai dit, d'ailleurs.

Je lui ai dit que j'avais rencontré des gens intéressants, dont un garçon dont je pourrais presque être amoureux, ce qui n'est pas la même chose.»

Cela au moment du déjeuner. Je vais à pied chez Denoël. Il y a sur l'esplanade des Invalides un unique drapeau pour Geisel, le dictateur brésilien. Et rue de Grenelle j'ai vu Gromyko sortir de l'ambassade soviétique. On me donne deux livres à lire : *Dining with Annie*, un recueil de nouvelles par Paul Theroux, et *Take It or Leave it*, par Raymond Federman.

À mon retour, vers 5 heures, j'appelle à nouveau W., qui cette fois-ci est seul :

« Je regrette d'avoir refusé d'écouter ce que tu voulais dire sur ton expérience de L.S.D. C'est seulement que je suis très facilement blessé par tout ce qui te concerne et que j'aime autant ne pas savoir très précisément ce que tu fais. J'ai l'impression que tu ne prends pas toujours toutes les précautions qu'il faudrait pour éviter de me faire de la peine inutilement. Bien entendu, je suppose que prendre du L.S.D. pour la première fois est une expérience importante, et je suis sans doute attristé qu'il t'arrive sans moi des expériences de ce genre. En plus je sais combien il est important, dans ce cas-là, d'être avec des gens qu'on aime. Et je ne peux pas m'empêcher de me demander avec qui tu étais, ce que tu as fait, etc.

– Je n'avais aucune intention de dire quoi que ce soit qui puisse te blesser, au contraire. Je voulais dire seulement que c'était en effet une expérience importante, que la plupart des expériences importantes de ma vie jusqu'à présent je les avais faites avec toi, que j'avais donc beaucoup pensé à toi, regretté que tu ne sois pas là. J'espère d'ailleurs qu'un jour peut-être on pourra faire ça ensemble : quoique ça donnerait peut-être des résultats catastrophiques, parce qu'on risquerait l'un et l'autre de devenir paranoïaques, et puis toi tu as cette façon terrible de voir les gens, les plus petits détails de leurs ridicules, et effectivement les gens laids, quand on prend du L.S.D., deviennent encore plus laids, monstrueux. Vers quatre heures du matin on est allés au Sept, ça donnait une impression catastrophique, *a cheap movie set with a tired cast*. Mais l'on voit tout très clairement, on comprend des choses qu'on n'avait pas comprises avant et qui tout d'un coup paraissent évidentes, en ce qui nous concerne

par exemple. J'avais d'ailleurs très peur, au début, de ne penser qu'à toi et de devenir déprimé, mais en fait ça s'est très bien passé. Voilà. Tiens, voilà quelqu'un qui veut me montrer un Van Dyck.

– *Un Van Dyck* ??? O.k., salut.»

Malcolm vient à six heures pour sa leçon. Il me demande comment j'ai fini la nuit, samedi soir, après notre rencontre à La Villette. Et il m'apprend, ce que je n'avais pas compris, que le film porno qui était montré sur l'écran [NECKAR (→ HÖLDERLIN / MARBURG → ARCHIVES) / NACRÉ, CRÂNER, CRÂNE, ETC. / SERRAN, CES RANGS, SERRER LES RANGS / CRÉNEAU] de télévision, là-bas, dans la grande salle, était filmé en direct, et diffusé par un circuit intérieur, et qu'il avait vu sortir d'une petite pièce, à la fin, les deux protagonistes se rhabillant.

À huit heures je retrouve Claude à la Hune. Il a garé devant la vitrine sa bicyclette toute neuve, dont il est fier comme Artaban. Elle est très belle en effet, quoique moins somptueuse que celle de W. : noire, plutôt rétro, elle a l'air d'une bicyclette de religieuse, comme je le lui fais remarquer perfidement. Nous marchons ensemble jusqu'au Dauphin, lui poussant la bicyclette car il n'a pas encore d'antivol. Mais il a rendez-vous à huit heures et demie chez Warhol avec W. qui doit lui en passer un.

Pendant leur entrevue je fais une longueur de boulevard de plus, puis attends son retour à l'angle de la rue de Buci et de la rue de Seine, en face du café du Marché où est assis avec deux amis un garçon que je n'ai pas vu depuis trois ou quatre mois et qui m'intéresse beaucoup. Je l'avais pris d'abord pour un Américain mais c'est je crois un Nord-Africain, un Marocain [ROMAN, ROMAN, MARRON, NÉG' MARRON, CORA (→ CRANE), CORAN, CORENC, CIORAN, ROC, CAÏN, AUCUN, MARRE (« J'EN AI MARRE, AUCUN SUCCÈS»)], peut-être, d'une grande beauté, avec d'immenses yeux noirs, et des cheveux noirs, et des traits [FLÈCHES, ARC, TRÈS] très fins, très réguliers, plutôt majestueux, et un air calme et romantique : je fantasme à son sujet sur le thème du "prince des sables". La première fois que je l'ai vu nous avons échangé de longs regards, il était au Dauphin, il m'a suivi. Quand il est arrivé à ma hauteur, au carrefour Buci-Ancienne-Comédie, je lui ai souri,

mais il m'a dépassé sans s'arrêter, et il s'est enfoncé dans la rue Saint-André-des-Arts. Je ne l'ai pas suivi et suis parti, moi, dans la rue de l'Ancienne-Comédie, jusqu'au carrefour de l'Odéon. Puis je suis revenu sur mes pas, et il avait fait de même. Mais nous nous sommes encore une fois croisés sans nous parler. Et cette comédie a duré une bonne demi-heure. Finalement, personne ne voulant prendre d'initiative, nous sommes partis chacun de notre côté.

Je l'ai revu plusieurs fois, par la suite, la plupart du temps au Dauphin, mais toujours avec des camarades arabes qui n'avaient pas l'air du tout pédés. Nous échangions toujours de longs regards, mais il ne m'a jamais suivi de nouveau. Puis je ne l'ai plus vu du tout pendant plusieurs mois. J'étais donc assez ému de le retrouver, encore plus beau que je ne m'en souvenais. Et toujours les mêmes longs regards graves, sérieux, sans sourire. Mais pas un geste, pas un mouvement. Je suis donc parti avec Claude quand Claude est venu me rejoindre.

Nous avons décidé de venir dîner ici, puisque W. lui avait dit qu'il avait un dîner quelque part, et nous sommes allés faire des courses au Codec : saucisson, vin, poisson en tranches surgelé, camembert, semoule à l'ananas (!). Pendant que nous dînions dans la cuisine, Edgar [GARDE, GARE DE, EDGAR POË, CARLOS GARDE(L), MARY GARDE(N), DRAG(U)E, DES GARS, DÉGÂTS, DRAGÉE (HAUTE), ETC.] Faure, à la télévision, échangeait des fleurs avec le professeur Hamburger. Faure m'a toujours paru le plus convaincant des soutiens du discours classique de la droite : le problème n'est pas exactement là où vous le voyez, il faut dépassionner cette question, prendre un peu de recul, il s'agit essentiellement d'une question *technique* qui ne peut pas ne pas être résolue par l'action des bonnes volontés et par le bon sens de tous les Français, etc. Il est courtois, serein, calme, sûr de lui malgré une apparence physique un peu étonnante et un léger cheveu sur la langue (il n'en a que là). (Presque) parfaite figure du père (le "père" a un léger défaut de langue), grand spécialiste de la synthèse, très capable de récupérer les propositions les plus subversives et de montrer (y compris à ceux qui les soutiennent, traditionalistes qui s'ignorent) comment elles sont parfaitement en accord, malgré les apparences, avec les traditions de la démocratie et les traditions tout court, qu'il semble respecter

absolument, à tous les niveaux. Il aurait fait sans doute un bon président, mais il s'est vite retiré de la course, en 74, quand il a été évident, aux sondages, qu'il n'avait aucune chance de l'emporter et que sa crédibilité allait souffrir d'un échec trop sensible. Mais peut-être suis-je enclin à le voir favorablement parce que W., qui ne sait rien, ou à peu près, des hommes politiques français, l'ayant vu un jour par hasard, s'était déclaré impressionné par lui et avait dit qu'il n'y avait pas aux États-Unis d'hommes politiques capables de donner une telle impression d'intelligence, de poids et de culture.

Claude veut aller au Sept où Christian m'a dit qu'il serait à minuit et demi. Mais j'ai peur d'y tomber sur W. avec ses amants ou ses amours, et préfère aller à La Villette. Claude n'en a pas envie, mais il ne veut pas aller seul au Sept, et il décide donc de m'accompagner. Il est furieux parce que la lumière de sa bicyclette [ANNE-MARIE STRETTER (→ *VICE-CONSUL*), AGOSTINO (→ *PRIMA DELLA RIVOLUZIONE*), *IL GIARDINO DEI FINZI-CONTINI*] neuve ne marche pas. Il traverse tout de même Paris avec elle et nous nous retrouvons, *perfect timing*, sur la place Saint-Georges [… ET LE DRAGON (→ ARAGON) / GEORGES V ET LA REINE MARY (« GEORGE & THE DRAGON »), GEORGE SAND, STEFAN GEORGE, GILBERT & GEORGE, ROYAL GEORGE HOTEL (→ PERTH → (CF. RILKE)) / GORGE, GORGES, ORGE, ORAGE, SERGE], où je sors du métro quand il arrive, entre les palissades couvertes de lierre [PIERRE, PIERRE, HIER, LIRE, LIER, LIÈRENT, FIER(E), BIÈRE, SIERRE (→ RILKE) / S'ACCROCHER]. Mais il ne veut pas investir quinze francs en vain et m'envoie en éclaireur pour que je lui dise si ça vaut le coup d'entrer.

À l'intérieur il y a Jacques, et pas mal de monde. Claude achète donc son billet d'entrée, mais passe surtout sa soirée à danser. Les gens de la boîte, qui ont dû gagner beaucoup d'argent, à en juger par toutes les télévisions et les circuits vidéo qu'ils ont installés, ont acquis également d'invraisemblables colonnes de plâtre, genre cabaret artistique à Pigalle en 1952, et tout un stock de statues d'éphèbes antiques, provisoirement empilées derrière les flippers. Les colonnes [COLLINES / COLON (CANCER DU CÔLON (→ HAROLD WILSON)), *COLON*, HÔTEL COLON (→ *LE PALACE*), COLOMB (→ *LES CORPS*

CONDUCTEURS), COLOMBE (→ *LES AILES DE LA COLOMBE*, JAMES, *WINGS OF THE DOVE* (→ LOVE)), COLOMBO, COLOMBIE (→ FARC), LA PHOTOGRAPHE DENISE COLLOMB, M. COLLOMB, MAIRE DE LYON], elles, sont disposées un peu au pif tout autour de la piste de danse [DENSE, CHORÉGRAPHIE, BALLET, CARROUSEL (→ CAS ROUSSEL), ANSE (→ *CAMUS* (EN GAÉLIQUE ?)), RANCE, LA RANCE, PENSE, VENCE (→ VENICE, VENISE)], et elles lui donnent un côté très von Gloeden, surtout quand s'y appuie gracieusement quelque garçon charcutier bien inspiré, en T-shirt blanc bombé là où il faut. Jorge, le garçon cubain ami de Severo [SÉVÈRE, C'EST VERT, ROVER, C'EST ZÉRO, Ô RÊVES, C'EST VERS O. (QU'IL SE TOURNE)] Sarduy, me dit bonjour très gentiment, mais semble-t-il ne me drague pas pour autant, malheureusement.

En haut, dans le couloir, je tombe sur Christian II, très affectueux, qui se jette sur moi et veut m'embrasser, mais il est en train de boire [LOIRE, COIRE, SOIR, FOIRE, MOIRE, VOIR, VOIRE, NOIR(E), POIRE] de la bière [LIERRE, PIERRE, FIER, FIÈRE / DÉPOUILLE MORTELLE], dont je n'aime pas le goût. Jacques s'intéresse à lui plus que moi, et je les laisse ensemble. Dans les deux fuck-rooms, tout le monde baise consciencieusement, mais personne ne m'inspire plus que ça. J'encule un moment un gigantesque Américain couvert de poils blonds, très baraqué, mais plus très jeune, qui se penche en avant jusqu'à ce que sa tête soit entre ses chevilles, ou à peu près, de sorte qu'on a en face de soi une espèce de machine bizarre, un cul de commodité, pour ainsi dire. Mais je ne suis pas très excité et me retire de lui, sans avoir joui, pour constater, horrifié, que ma bite est pleine de merde. Je cours aussitôt dans les chiottes et essaie de me nettoyer à l'aide d'un ticket de métro et de l'eau de la chasse [CHASSE, CHÂSSE, CHIASSE (→ MERDE), ÉCHASSE]. Le problème doit se poser fréquemment, car les murs blancs des chiottes sont pleins de traces de doigts et de merde [HÔTEL DE DREME (→ CORA CRANE), DE MER, MÉRODE, MORDE (DE *MORDRE*), PAIRE DE (COUILLES), DERÈME (→ TRISTAN →TRANSIT → MERDE)].

Nouvelle exploration, cette fois-ci dans la pièce la plus élevée. Quelques attouchements, rien [NIER, HENNIR, LIEN, TIEN, MIEN,

VIENS, N'IRAIT (D'ALLER), HENRI (LA LIGUE, SUR LES MURS DE PARIS : « H = RIEN »] à signaler [SIGNE, SIGNAL, *SIGNAL*, SIGNE ALLAIT, SIGNE "ALLEZ-Y", SIGNAL DU LUGUET, SIGNAL DE LA TURBIE, ETC.]. Il fait une chaleur épouvantable, on peut à peine remuer, je me sens crevé, j'ai mal aux jambes, je m'assieds sur un tabouret. Soudain toutes les lumières s'allument d'un coup tandis que six bonshommes, costumes et cols roulés, se ruent sur ceux des présents qui sont les plus proches d'eux et les plus engagés dans des actions diverses. En un éclair ils se saisissent d'eux et leur passent des menottes. Moi qui suis assis sur mon tabouret toutes braguettes bien boutonnées, j'y reste. Les prisonniers ont dû se débattre un peu car l'un des flics en civil a une petite blessure au front, qui saigne. Lui et ses collègues sont dans un état d'extrême excitation (nerveuse, policière). Ils ont bloqué contre le mur, dans le couloir, deux types en grand appareil de cuir, qui jouaient assez brutalement l'un avec l'autre, à côté de moi. L'un d'eux est ce jeune Belge [BEIGE, BERGE, GLÈBE, (D)JEBEL] très chic qu'on voit toujours à Saint-Germain avec trois jours de barbe, qu'un barbier vient lui tailler tous les jours, paraît-il. C'est la première fois que je le vois dans sa version cuir. Et il est extrêmement beau, les cheveux séparés par une raie [RAY, MAN RAY, MARCEL RAY (→ LEVET, LARBAUD, FARGUE), RÉ, ÎLE DE RÉ (→ LA PROMENADE AU PHARE), *LA RAIE* (CHARDIN), L'ARRÊT] au milieu, le visage encadré de boucles châtain foncé, et ses fameux trois jours de barbe, dont il aura lancé la mode, si elle prend, comme il semble. Il est appuyé contre le mur, la tête rejetée en arrière, les menottes aux mains, et il a l'air d'une affiche pour une mise en scène un peu trop jolie de Genet [GENÊT, JE N'AI, JEÛNER, *LA GINESTRA O IL FIORE DEL DESERTO* (LEOPARDI («Και ήγάπηαν οι ανδρωπΟι μαλλΟν τό σκότός η τ φφς. JEAN, III, 19))]. Dans la pièce où je suis ne sont restés que quatre autres types qui ont pensé comme moi qu'il valait mieux ne pas agir en coupable. L'un d'entre eux, toutefois, trouvant que ça sent le roussi [RUSSIE, ROUSSEL, RUSSE, LA ROUSSE, LAROUSSE, LA ROUSSE, ELLE / RUISSEAU, *PEU PROFOND RUISSEAU*, *BACH*, BACH, CHARLOTTE BACH, BAX, BARRE, RAYMOND BARRE, BAR, BART, BARTH, BARTHES / RÉUSSI, SOURIS, SOURIS !], essaie de sortir et de rejoindre le gros de la troupe. Il est refoulé à coups

de bâton [BEAU TEMPS (*BOTAN*), MATON, TOMBA (DE *TOMBER*), BÉTON, NOTABLE (LE BÂTON), NOTA (DE *NOTER*), ATON] dans les cuisses. J'ai un moment de panique à la pensée que ces flics, qui ont l'air de plus en plus agités, bien qu'ils appellent tout le monde *monsieur*, vont se mettre à nous passer à tabac tous les cinq. Mais non, ils font sortir tout le monde en file indienne. Dans la rue je retrouve Claude, dont le sort [MORT, TORT, PORT, RÔTS, BORD, NORD, FORT, DORT (DE *DORMIR*), TROP, (A)TROCE, TROP ATROCE, UN SORT TROP ATROCE, SORT (DE *SORTIR*)] m'inquiète, puisque après tout c'était à cause de moi qu'il était là. Il est déjà sur sa bicyclette. Une centaine de garçons sont dispersés sur le trottoir, devant la porte d'entrée et en face d'elle. Quelques arrivants tardifs doivent se dire que la boîte est vraiment pleine à craquer et que la fête bat son plein puisque tant de gens sont obligés de rester dehors. Un type très brun avec des poignets énormes, très poilus, s'approche de moi et me dit avec un accent étranger que l'un des flics en civil qui sont là ce soir s'est déjà jeté sur lui, de la même façon, dans un sauna [NASEAU, *NASO* (NEZ), NASSAU, MAURICE DE NASSAU (→ FRANS POST?) / BAIN(S), ORDRE DU BAIN, BATH (→ BACH) / SONNA (DE *SONNER*) / SONNABEND (BANDE DU SAUNA, AU SAUNA BANDE)], à Milan [MALIN, MALIN, LE MALIN, MALI, LIMA, MANIL(LE), MANILLE / BILAN / (BON AN) MAL AN], ce qui me paraît tout à fait invraisemblable.

Les types forment de petits groupes, dragottent vaguement, frémissent encore un peu timidement au vent de l'histoire, attendent la sortie des prisonniers. Arrivent là-dessus deux cars [ARC, CAR, ÎLE DE SARK, AUTOCAR(S), OTTOKAR, VOITURE (S)] de police et un grand nombre de flics inédits en uniforme. D'évidence, il s'agit d'une opération de grande envergure. Claude veut aller au Sept, je crains d'y tomber sur W., je lui dis que je rentrerai en taxi, il s'en va sur sa bicyclette sans lumière. Les prisonniers, menottes aux poignets, sont installés dans les cars puis emmenés. Je tourne un moment dans la rue Blanche [BLANCHE, ÉCRITURE BLANCHE, POUDRE BLANCHE, LIGNE(S) BLANCHE (→ HÉROÏNE), PAGE BLANCHE (DRAME DE LA), JACQUES-ÉMILE BLANCHE, MAISON DU DOCTEUR BLANCHE (NERVAL (?), MAUPASSANT (→ HORLA)) / MAISON

BLANCHE / WHITE, PATRICK WHITE, RENAULD WHITE (“MODÈLE”) / RUE DU DOCTEUR-BLANCHE, FONDATION LE CORBUSIER, OÙ I. M’ANNONCE QU’ELLE EST ENCEINTE DE MES ŒUVRES (JOURS DE 1969)] pour parler finalement à un garçon à grosses moustaches qui de loin m’avait paru très bien, de près me semble nettement moins bien, mais qui est très sympathique.

Nous nous lamentons de concert, lui et moi, sur le sort des pédés traqués. Aux Tuileries il a été attaqué, comme je l’ai été, par des loulous de banlieue. Il s’est replié sur le Trocadéro, qui passe pour moins dangereux. Et une semaine plus tard, au Trocadéro, il a été encore attaqué par deux types qui lui ont volé son blouson.

D’autre part il pense que les gens du Bronx ne sont pas étrangers au harcèlement dont est victime La Villette. Je lui raconte ce qu’on m’a raconté l’autre jour, l’histoire des flics sortant du Bronx après avoir touché leurs petites enveloppes et n’avoir dérangé personne, mais disant bien fort :

« Bon, maintenant on va là-haut (c’est-à-dire rue Notre-Dame-de-Lorette) – mais là-bas ça va pas se passer comme ça...»

[Placer ici un discours indigné sur la répression antipédés, sur l’image qu’elle donne de la société soi-disant libérale qui harcèle des gens qui ne dérangent personne et qui se livrent à leurs plaisirs dans des lieux absolument spécialisés, bien signalés pour ce qu’ils sont, où nul ne peut s’être aventuré par erreur et être choqué, où tout le monde est sur place en pleine connaissance de cause, loin des hétéros qui pourraient souffrir ou s’offusquer d’un spectacle contraire à leurs goûts ou à leur morale, etc.]

Je suis rentré en taxi. À peine en sortais-je, à l’angle de la rue du Bac et du boulevard, que j’aperçois une superbe vieille Mercedes dont le conducteur, que je distingue mal, me regarde, se retourne sur moi, finalement gare sa voiture devant la longue façade du magasin Regency. Je me mets à peu près en face, à l’angle. Lui descend de voiture, traverse. Il doit avoir entre vingt-cinq et trente ans, il n’est pas très beau, étranger. Nous parlons anglais.

«Je cherche des cigarettes, je ne connais pas la ville, je suis perdu.

– Je ne sais pas très bien où vous pourriez en trouver à cette heure (il est deux heures). Au drugstore de l'Opéra, peut-être...»

Et nous voilà partis dans la fameuse voiture, Mercedes 1948, dont l'intérieur est tout en beau cuir vieux jaune, et le tableau de bord en bois, avec, encastré, un très beau poste de radio, et qui marche, captant en l'occurrence la B.B.C. Le garçon s'appelle Xavier. Il est costaricain, à Paris depuis trois semaines, en poste diplomatique. Il a acheté sa voiture avant même d'arriver, me dit-il, à travers un marchand qu'il connaît. Il a un drôle d'accent en anglais, rentre d'un dîner dans le Marais, habite rue de l'Université, connaît Patrick de R. Le Drugstore Opéra est fermé, mais Xavier trouve des cigarettes à côté, dans une brasserie. De retour dans notre quartier, il me propose de venir prendre un verre chez lui, mais je lui dis être très fatigué, ce qui est vrai, et je rentre à la maison. W. est rentré un instant avant moi, la minuterie est encore allumée. Il est glacial et se couche sans me dire au revoir.

Jeudi 29 avril

Déjeuner avec W., en parlant assez civilement. Passé un moment sur le balcon, au soleil, lisant un des livres que m'a confiés Denoël, puis travaillé à ce journal. Coup de téléphone de Paul O., qui a presque terminé *Échange* et s'en déclare très impressionné. Il le préfère à *Passage*, et le trouve très fort, dit-il, il sera «très fier de le publier ». Parfait. Très satisfait de ça (à un niveau fou, un peu déçu : il aurait pu en dire *plus*, parler d'*enthousiasme*, je ne sais pas, non? Non, je suis très, très content, vraiment). (À un autre niveau, très soulagé : il aurait pu ne pas l'aimer du tout.) Malcolm me téléphone pour me dire qu'il ne peut pas venir pour sa leçon, il viendra demain. Vers sept heures et demie, comme je me prépare à sortir pour aller dîner avec Ileana, Antonio, Raoul, Jack L. et d'autres, W. téléphone :

«Voilà, je pars demain très tôt pour New York et je me demande si tu pourrais aller à la banque [BARQUE / MANQUE /// *BANK* : RIVE, BERGE] pour…

– Oh, cette fois-ci ça dépasse un peu les bornes [ORNE (*L'ORNE COMME AUTREFOIS* (MALHERBE)) / BERNE, BERNE, CORNE, MORNE, UN MORNE (ILE BOURBON (→ *INDIANA*) (*LA MORNA* (→ ROMAN) → CAP VERT) / FRONTIÈRE, SIGNE, SYMBOLE, MOYEN DE MESURE, DE CALCUL, ETC.]...» (et je raccroche).

Il rappelle trois minutes après :

« Qu'est-ce qui dépasse les bornes, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

– Que tu me dises comme ça, incidemment (*in an aside*), que tu pars pour New York demain, quand tu sais parfaitement que ça va me foutre un coup, etc.

– Je ne dis pas ça *incidemment*, je dis ça de la façon la plus naturelle et simple, et de toute façon je ne vois vraiment pas ce que ça peut te faire que je parte pour New York ou non… Au contraire, tu devrais être content, tous tes amis me répètent que tu ne sais pas où passer avec tes amants (*tricks*), tu pourras avoir l'appartement pour toi tout seul, faire ce que tu voudras, et tu m'as dit qu'il valait mieux qu'on ne se voie pas.

– J'ai dit aussi que j'étais malheureux, préoccupé (*upset*), que tout ce que tu faisais était important pour moi, me touchait, et je trouve incroyable de ta part que tu me dises, comme ça, froidement : "Je pars pour New York demain matin."

– Je ne vois pas ce que c'est que cette histoire de "malheureux" : tu passes des journées dans les bois de Verrières, tu couches à droite et à gauche, moi aussi, tout le monde te voit draguer tous les soirs au Dauphin et ailleurs, ne viens pas me dire que tu es triste et que tu pleures…

– Eh bien si, je suis triste, et oui, je pleure, je pleure tous les jours (ce qui est un peu exagéré). Et je pleure maintenant (ce qui est vrai), *goddamit* ! »

… et le récepteur tombe et pend lamentablement et je le rattrape en pleurant et je raccroche encore une fois. Un quart d'heure plus tard, je suis déjà dans l'escalier, me préparant à aller rejoindre Ileana, Antonio et les autres à la Cafetière, W. arrive et je rentre dans l'appartement avec lui.

« Écoute, je n'y comprends plus rien, dit-il : tu es vraiment impossible, on ne peut même pas divorcer sans que tu fasses des histoires ! On se sépare précisément parce qu'on estime l'un et l'autre que ces scènes et ces histoires ne peuvent plus continuer, et même dans le divorce [RUPTURE, COUPURE, SÉPARATION, DIVERGENCE DES VOIES, CARREFOUR, "Y", ARBORESCENCE, DÉPART, DISTINCTION, FAILLE, GOUFFRE, ABÎME, ABYME, PARENTHÈSE, ÉCART] elles continuent. Tu m'as dit que tu aimerais mieux ne pas me voir, je ne vois pas de quoi tu peux te plaindre.

– Je me plains de ceci, que nous avons vécu sept ans ensemble, que décider de nous séparer est une des décisions les plus importantes de notre vie, et que, par ton attitude, tu en fais une plaisanterie, quelque chose de complètement insignifiant.

– Qu'est-ce que je suis supposé faire? Passer mon temps à pleurer? Je suis désolé, je n'en ai pas envie. La vie continue. On a pris une décision. Il n'y a qu'à s'y tenir.

– Et tu n'es pas du tout troublé, ça ne te pose aucun problème, tout va bien?

– Bien sûr que si, je suis troublé. *Bien sûr*, que ça me pose des problèmes. Souvent je me sens mal, j'ai peur d'être seul, je constate, une fois de plus, que la plupart des gens sont rasants, qu'être totalement libre sexuellement, après un moment, ce n'est pas aussi excitant qu'on le croit, mais quoi? On sait très bien que nous n'avons pas la même façon de réagir aux situations. La vie continue. Il n'y a aucune raison pour pleurnicher, ça ne servirait à rien.

– Qu'est-ce que ça veut dire, "*ça ne sert à rien* de pleurer"? C'est complètement idiot : je ne pleure pas parce que ça sert à quelque chose, ou pour que ça serve à quelque chose : je pleure parce que je pleure et que c'est comme ça et que je ne peux pas faire autrement, c'est tout.

– Je ne vois vraiment pas pourquoi tu pleures. *Look* : on a décidé l'un et l'autre que ce n'était pas supportable de vivre ensemble. J'en ai assez de ces scènes continuelles, et toi aussi. Tu as fait un choix dans la vie, tu t'en fous d'être pauvre, tu ne penses qu'à ton travail, très bien, je respecte ça. Mais moi j'ai d'autres goûts. Je regrette, je n'ai pas du tout envie

d’être pauvre toute ma vie, j’ai envie de voyager, de voir des gens. Bon, par exemple, j’ai une chance d’aller à New York, de faire des affaires, de gagner de l’argent. C'est de plus en plus évident qu’on ne peut gagner d’argent que comme ça, en étant aussi mobile que possible, en sortant, en voyant le plus de gens possible, etc. Si nous n’étions pas brouillés, si je t’avais dit “Il faut que j’aille à New York pour des affaires”, tu aurais été furieux, tu aurais dit que ça prouvait que je ne t’aimais pas, que je ne voulais aller à New York que pour baiser, bref, il y aurait eu une scène, c’est vrai?

– Oui, peut-être.

– Bon, moi je regrette, je ne peux pas payer éternellement pour tous tes voyages. J’ai payé quand tu écrivais ton premier livre, tu disais qu’après ça tu travaillerais, j’ai attendu. J’ai payé quand tu écrivais le second, je ne voulais pas le faire, j’ai été eu, je l’ai fait. Mais le troisième, *basta*. On t’a proposé il y a deux ans un job très bien aux Affaires cul, à mi-temps, parfait : tu n’en as pas voulu. Bon, ça te regarde. Mais tu ne peux pas exiger que je continue à payer pour toi toute ta vie. D’autant plus qu’en permanence tu me rends nerveux, si je suis à un dîner pour les affaires et que l’heure tourne, qu’on dîne tard, que le service est lent, que tout le monde veuille aller au Sept après, je suis affolé, je me dis que tu vas me faire une scène, que tu me diras que je vais draguer au Sept, etc. Ce n’est vraiment plus possible. Et ce que je ne peux pas supporter non plus, c’est tes *double-standards*, c’est trop injuste. Si je reste cinq minutes avec un type au bar [BARRE, RAYMOND BARRE, BACH, *RAB*] Orphée [*ORFEO* (MONTEVERDI → MAURICE ROCHE) / POÈTE DE LA THRACE / NE DOIT PAS SE RETOURNER / MIS EN MORCEAUX PAR LES MÉNADES, TÊTE EMPORTÉE PAR LES FLOTS /// OR, FAIT, FÉE, MORPHÉE, (HONORÉ D’) URFÉ, TROPHÉE], tu fais une scène abominable; mais toi tu peux draguer autant que tu veux, faire tout ce que tu veux, ce n’est pas la même chose.

– On a discuté de ça dix mille fois, on ne va pas se relancer [RE-CELAN / RECELER / LANCE, *LANCE* (→ NABOKOV) /// *LANCER*, *LANCÉ* (→ PAUL BOWLES SUR (GERTRUDE) STEIN)] là-dedans. Il m’est arrivé de draguer des types pour qu’on fasse tous les deux des choses avec eux, comme Gary, l’Africain du Sud. Bon, je l’ai dragué, je

l’ai embrassé, mais on a couché tous les deux avec lui, non? Ce n’est pas du tout la même chose que de rester dix minutes avec un type, comme tu l’as fait, alors qu’il était parfaitement évident qu’il ne s’intéressait pas du tout à moi et que ça n’allait pas marcher pour un truc à trois. Ça n’a rien à voir.

– Ah oui, et qu’est-ce que j’étais supposé faire? Partir immédiatement et le planter là en trois secondes uniquement parce que tu étais parti : “Bon, salut, désolé, j’dois y aller, mon mec m’a sifflé” ? Je regrette, il fallait que je reste quelque temps avec lui, ne serait-ce que pour me rhabiller. Et si j’avais fait à New York le dixième de ce que tu as fait, toi, oh là là, quelles scènes j’aurais eues! Si tu m’avais rencontré, par hasard, à l’arrière, dans ta fameuse bookshop de baise [HUDSON ST. / BAIE D’HUDSON (<–> BAIE JAMES), THAMES & HUDSON, WILLIAM (HENRY) HUDSON (*IDLE DAYS IN PATAGONIA*) /// (MUR) DU SON, *ROSIER DE MME HUSSON*], tu serais parti aussitôt, tu aurais refusé de me voir, tout le cirque [QUERCY, CIRQUE DE MONTAGNES, CRAQUE (DE *CRAQUER*), AMPHITHÉÂTRE, JEUX DU, ETC. / CORK (*CORQUE*)] habituel. D’ailleurs j’aurais dû faire ça. Te laisser te démerder tout seul, sans argent, dans New York. On aurait bien vu. Et d’ailleurs tu m’as menti, tu m’as dit que tu n’avais rien fait d’autre, un ami de Bernard Bru m’a raconté il y a trois jours qu’il t’avait vu draguer dans les toilettes à Bloomingdale’s [BLOOM (LEOPOLD, ALLAN, HAROLD / BLUM (LÉON, CÉSAR ("CÉSAR BLUM”, PORTRAIT-CHARGE DE MAX JACOB DANS *ALIAS* DE MAURICE SACHS)) / BLOOMINGDALE"S ↔ SAK'S (GRANDS MAGASINS NEW-YORKAIS) /// *BLOOM* (EN FLEUR) *IN DALE* (DANS LE VALLON) / DALE, DAVE (PRÉNOMS)].

– Ce n’est pas vrai. (C'est vrai : mais je pourrais répliquer ici que j’étais effectivement curieux des lieux de drague à N. Y., que j’ai voulu voir ce qui s’y passait, mais toujours pour y rencontrer, éventuellement, quelqu’un que j’aurais invité à la maison pour baiser à trois. Je n’ai rien fait avec personne dans les toilettes de Bloomingdale’s.)

– Bon, enfin, tu vois bien, on a convenu l’un et l’autre que ce n’était plus possible, que ce n’était pas supportable, que ça nous rendait malheureux l’un et l’autre. Alors? Quand une situation est vraiment

intenable, il faut tirer un trait, accepter l'idée que c'est fini. Au début c'est difficile, mais certainement ça s'arrange avec le temps.

– Mais justement notre relation donne si peu l'impression que c'est fini, il n'y a aucun des signes [CYGNES NOIRS TROUVÉS MORTS À RÜGEN (ÉPIDÉMIE, PANDÉMIE, CONTAGION, MÉTASTASE, MÉTONYMIE GÉNÉRALISÉE) /// CARUS (*VOYAGE À RÜGEN*), CARUS → PASCAL QUIGNARD, "A.", "OTTO", RUE DU BAC, RUE JACOB, ETC. /// ARNOLD RUGE (NÉ À BERGEN, ÎLE DE RÜGEN, AMI ET CORRESPONDANT DE MARX (« IL FAUT ALERTER LES FEMMES, LA SAND ET LA TRISTAN »)] de la fin. Quand les gens divorcent, c'est parce que leur relation est épuisée, qu'il n'y a plus rien.

– Qu'est-ce que tu en sais ? Tu connais des gens qui ont divorcé? Qu'est-ce que tu connais de leurs sentiments?

– Je connais Malcolm, mon élève. Il n'a pas fait l'amour avec son mec depuis six mois, et quand ils dînent ensemble ils n'ont rien à se dire. *Ça*, ça a l'air d'une liaison qui a fait son temps. Entre nous il n'y a rien de pareil. Mes sentiments pour toi sont aussi forts et aussi violents qu'ils l'ont toujours été. Quand Claude m'a dit que tu étais amoureux de quelqu'un, j'ai manqué m'évanouir, je ne voyais plus rien, je ne pouvais plus parler, j'ai failli m'écraser entre les deux portes du Flore. Ça n'a pas l'air de quelque chose de fini.

– Bon, tu es jaloux, voilà tout, qu'est-ce que ça prouve? Les gens qui divorcent sont jaloux. On est surtout jaloux parce que les amants de l'autre nous auraient plu. Je suis sûr que tu as couché avec des gens qui m'auraient plu, et moi j'ai couché avec des gens qui probablement t'auraient plu.

– Tu vois comme tu es cruel… Quel besoin as-tu de venir me dire que tu as couché avec des gens qui m'auraient plu ? Qu'est-ce que ça a à voir avec la conversation?

– Oh, la barbe, tu es complètement fou. »

Il va dans la cuisine.

La conversation reprend ensuite, mais moins intimement. Le ton se détériore.

«Voilà, moi je partais pour New York, bien décidé à ne plus penser du tout à tout ça ; il a fallu que tu recommences avec tes histoires. Mon humeur maintenant est gâchée, complètement gâchée, je n'ai même plus envie de partir, sans compter que j'ai perdu deux heures alors que j'avais un tas de choses à faire. Et pour *quoi*? Pour rien, pour répéter indéfiniment les mêmes choses que nous savons parfaitement tous les deux, qu'on a déjà dites cent fois.

– J'étais content de pouvoir parler un peu avec toi plutôt que de jouer à être de parfaits étrangers. (Je me prépare à sortir pour aller rejoindre Antonio et Ileana qui certainement ont fini de dîner. J'ai les yeux rouges.)

– Ah bon, tu trouves que ça, c'était *une bonne conversation*? Eh bien, il t'en faut peu. Etc. (Son ton est de nouveau glacial) Et puisque tu descends, pense à prendre ces bouteilles qui traînent dans la cuisine depuis des semaines.

– Voilà, on va se séparer, j'étais un tout petit peu rasséréné (tu parles !), et tout ce que tu trouves à me dire, c'est de descendre les bouteilles.

– Elles sont là depuis des jours, je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas profiter de ce que tu descends les mains vides pour les faire disparaître. »

Il a au fond raison, dans son système, et pourtant j'aimerais mieux, dans le mien, ne pas avoir à descendre l'escalier, pour la grande séparation, larmes à l'appui, avec quatre goulots de bouteille entre les doigts de chaque main, comme le livreur de chez Nicolas. Passons.

« Bon, au revoir.

– Good-bye » (les dents [« LA PENSÉE EST UNE AFFAIRE DE DENTS » (LETTRE DE CELAN À CHAR AU MOMENT DE LA MORT DE CAMUS) / *TEETH* (MOT ISOLÉ DANS LE DÉCRYPTAGE DU TEXTE MYSTÉRIEUX, DANS *THE GOLD-BUG* (CF. AUSSI *BERENICE*) / DENTS QUI RESTENT SUR LE CRÂNE, *JACOB'S ROOM*, *TO THE LIGHTHOUSE*, RECHERCHE DE LA PÉROUSE / DANS, ADAM, L'AIDANT] serrées : tout juste s'il ne claque pas sur moi la porte qu'il a ouverte pour me laisser sortir avec mes bouteilles).

Cependant marcher dans la rue me fait du bien, je suis moins triste. Peut-être même que je chantonne (très curieux glissements d'humeur, semblables à ceux des nuages; comme si tout ça était en partie *joué* – ce que c'est, bien sûr, mais alors il n'y a rien qui ne le soit). Par la porte ouverte du Flore, je vois R. B., seul, je crois, mais je n'ai pas le temps d'aller lui parler. Quand j'arrive à la Cafetière, le patron se jette sur moi et me dit :

« Ah, vous arrivez trop tard, il vient de partir.

– ...?

– Oui, M. Barthes, il vient de partir! C'est lui que vous veniez retrouver, non?

– Ah non, je viens retrouver Mme Sonnabend et Antonio.

– Oh, pardon, excusez-moi : je vous avais vu ici avec M. Barthes, j'avais cru que c'était lui que vous veniez voir. Mme Sonnabend et son groupe sont en haut. »

Effectivement, à huit ou neuf, en train de prendre leur café.

« On a vu ton ami Roland, il nous regardait beaucoup. »

Mais Raoul :

«Alors, tu sais que La Villette est fermée?

– Ah, c'est fermé? Non, je savais seulement qu'il y avait eu une descente de police.

– Oui, c'est ce que je veux dire. C'est William qui t'en a parlé?

– Non, pourquoi, il y était?

– Non, c'est un ami à lui qui le lui a raconté. Comment es-tu au courant?

– J'y étais.

– Ah bon, alors, raconte, qu'est-ce qui s'est passé?»

Je raconte. La plupart des auditeurs n'y comprennent rien, ne savent pas de quoi on parle :

« C'est arrivé où? demande Shankar [ARC, CAR, ANCRE, CHAMP, CHANT CAR, CHANCRE (→ CANCER (*CANCRO*))] (qui était, avec

un ami, “le plus grand photographe du monde de l’art” dans les années soixante) ?

– Dans une boîte, à Pigalle.

– Mais pourquoi?

– Les gens ne sont pas supposés avoir des relations sexuelles dans les lieux publics. Etc. »

Plus tard, quelqu’un :

«Mais les types qui étaient là n’ont pas compris ce qui se passait quand ils ont vu ces inconnus entrer, des menottes à la ceinture?

– Oh, mais c’est un bar cuir : *tout le monde* a des menottes à la ceinture. »

Je leur parle aussi du petit Belge, qui m’a beaucoup impressionné et qu’Ileana croit connaître de vue (il me semble en effet qu’il vient aux vernissages de la galerie). Plus tard, Antonio, Raoul et moi allons au Dauphin où nous restons de onze heures à minuit, et où je mange deux sandwichs avec deux verres de beaujolais. Quand Antonio demande un gin-tonic, on lui apporte un Gini. Raoul dit que les pédés se passent le mot pour aller ailleurs, dans un café des Halles. Il y a à côté de nous un Nord-Africain très souriant, trop maigre, mais que je trouve assez sexy, avec des poignets très poilus. Je lui emprunte *Le Monde*, pour voir le titre du film du lendemain au “Ciné-club”. Christian m’avait dit qu’il serait là à onze heures et demie, je lui avais dit n’être pas sûr de pouvoir y être, mais je ne vois pas trace de lui.

À minuit, Antonio va se coucher, Raoul va draguer. Sur le chemin du retour, je rencontre, sur la place Saint-Germain-des-Prés, Didier Bourgeois qui vient avec moi jusqu’au Flore, puis je le raccompagne jusqu’au Dauphin où il m’offre un “petit chocolat”. [Un autre jour, au Dauphin, je demande un “petit chocolat”, on m’en apporte un grand, je proteste, on me dit : « Il n’y a pas de petits chocolats », etc. Les histoires n’en finissent pas. La direction déteste sa clientèle et elle fait tout pour la brimer et pour se débarrasser d’elle. L'autre jour, un type installé au bar a parlé, après une demi-heure de regards échangés, à un autre qui était assis à une table; ils ont tous les deux été vidés : « Je ne veux pas de ça chez moi ! »] Un jeune Anglais très brun, très poilu, très sexy, joue au flipper.

Je marche avec Didier jusqu'au carrefour de l'Odéon, puis je rentre à la maison.

W. y est. Il me serre dans ses bras, met sa tête sur mon épaule.

« J'avais très peur que tu ne rentres pas. J'ai téléphoné à Raoul, qui bien sûr n'était pas chez lui. Je voulais absolument te voir. Si on envisage la brouille comme une bataille (*a contest*), tu as gagné. Je n'ai même plus envie d'aller à New York. Tu as réussi à faire que je me sente coupable, alors que ce n'était vraiment pas le cas. Je ne sais plus que faire, je suis complètement désemparé. Tu crois que si on se remettait ensemble on aurait appris quelque chose, on serait plus prudent, on aurait plus de considération l'un pour l'autre? Évidemment, ça serait le plus facile. Mais ça recommencerait aussitôt exactement comme avant, non?

– Oui, probablement. Je ne sais pas. »

Nous sommes assis l'un en face de l'autre, en silence. Puis il se remet à faire ses valises. Moi :

« Quels sont les arrangements pour la nuit? Si tu te lèves à sept heures, il vaut mieux que je dorme dans la chambre et toi ici. Mais comme tu vas voyager toute la journée, tu dormiras sans doute mieux dans le grand lit ?

– Non, ça m'est égal, je dors très bien ici. »

Je m'installe donc dans le grand lit, lisant. Mais lui aperçoit dans l'hôtel d'en face un exhibitionniste qui se déshabille devant la fenêtre, nous regarde, se branle. Sauf un sexe d'une taille considérable, il n'a rien de bien extraordinaire, mais la disposition est tout de même assez excitante. Debout derrière la porte-fenêtre, je bande. W. s'en aperçoit, me touche le sexe et demande :

« Et ça, c'est quoi? »

Mais nous ne faisons pas grand-chose pour le type d'en face qui au bout d'un moment nous fait signe, des deux mains jointes près de l'oreille, la tête inclinée, qu'il va se coucher. Je me remets à lire. W. me demande si j'ai l'intention de lire longtemps. Non. Quand j'éteins, il vient près de moi comme pour me parler, s'assoit sur le lit, s'appuie sur moi qui suis de côté et me tient une main. Je ne me souviens plus de quoi il me parle. Peut-être :

«Maintenant je ne sais plus si je dois aller à New York ou pas. Je déciderai demain matin. Mais peut-être que ça serait bon pour nous, que ça nous permettrait de prendre un peu de recul, qu'est-ce que tu en penses?»

Plus tard il dit qu'il a froid, il se met dans les couvertures à mon côté. Bien entendu je bande comme un cerf, lui aussi. Au bout de deux minutes on s'embrasse passionnément, je suis terriblement excité. Et nous faisons longuement l'amour, avec beaucoup de frénésie. Le sexe avec lui, après séparation, est toujours extraordinaire. En plus il n'est pas rasé depuis trois ou quatre jours, ce qui m'excite encore davantage. Au bout d'un moment il va chercher des poppers dans le frigidaire, il me baise alors que je suis allongé sur le dos, les jambes relevées autour de lui, puis quand il est allongé, lui, sur le dos et moi assis sur lui, puis de nouveau dans la première position. Nous jouissons en même temps, moi en faisant un vacarme épouvantable. Plus tard il s'excuse de «n'avoir pas été fantastique parce qu'il était nerveux», mais c'était bel et bien fantastique. Et nous nous endormons enlacés dans le grand lit, comme aux beaux jours.

Vendredi 30 avril

Nous sommes réveillés par le service du réveil à six heures et demie. W. finit ses bagages, je ne peux pas me rendormir. Juste avant de partir il vient m'embrasser :

« *I love you*. »

Je me lève aussitôt qu'il est parti, prends mon petit déjeuner, un long bain, pour être à neuf heures à la banque dont je craignais qu'elle ne ferme à midi à cause du 1er-Mai et que donc je ne puisse m'y rendre plus tard, après les autres corvées de la matinée.

Il faut expliquer ici que l'argent de W. est sur mon compte, car, étranger, il ne peut en avoir un lui-même ; et que l'argent de Warhol pour ses affaires françaises et européennes est confié à W., de sorte que moi,

qui n’ai pas pu faire le moindre chèque depuis plus d’un mois parce je n’ai pas un sou à moi à la banque, je suis officiellement titulaire d’une fortune (et entouré d’une extrême considération par le personnel). Ma mission consiste à descendre au coffre pour prendre de l’argent pour le week-end de Fred Hughes, qui arrive le lendemain. Le coffre est plutôt petit. Il s’y trouve deux petites toiles [VOILES, VOILETTE, TOILETTES, *TOILET*, T. S. ELIOT, POILS, ÉTOILES (→ CONSTELLATIONS → W (CASSIOPÉE) → WITTGENSTEIN, À SON AMI NORMAN MALCOLM, *LUDWIG WITTGENSTEIN, A MEMOIR,* OXFORD, 1958 (LA PRÉFACE DE GILLES-GASTON GRANGER À L'ACTUELLE ÉDITION FRANÇAISE DU *TRACTATUS* EST SIGNÉE « CASSIOPÉE », AOÛT 1992))] de Warhol [W + *HORLA*, *CE HORLA* = CHOLÉRA (CARUS (→ QUIGNARD, RUE DU BAC, RUE JACOB, ETC.), LE PEINTRE, AUTEUR DU *VOYAGE À L'ÎLE DE RÜGEN* (ÉD. “PREMIÈRES PIERRES”), EST AUSSI MÉDECIN DU ROI DE SAXE ET CHARGÉ DE LA LUTTE CONTRE L'ÉPIDÉMIE DE CHOLÉRA, EN 1831 / AUJOURD’HUI (2006), L'ÉPIDÉMIE DE GRIPPE AVIAIRE SE MANIFESTE D’ABORD EN EUROPE OCCIDENTALE PAR LA DÉCOUVERTE DE CYGNES NOIRS MORTS DANS L'ÎLE DE RÜGEN / ARNOLD RUGE, AMI ET CORRESPONDANT DE MARX (« IL FAUT ALERTER LES FEMMES, LA SAND ET LA TRISTAN »), EST ORIGINAIRE DE BERGEN, CHEF-LIEU DE RÜGEN], enveloppées dans des serviettes-éponges, et des liasses de billets de cinq cents francs. J’en prends douze et vais les porter à la concierge de la rue du Cherche-Midi pour qu’elle les remette à Fred. Puis je vais toucher les cent quarante francs de mon allocation de chômage, passe à la blanchisserie, puis à la pharmacie pour chercher ma préparation antipelliculaire. Le pharmacien, qui est très gentil, me prévient que cette lotion est un traitement pour une situation déterminée, qu’elle n’est pas faite pour être utilisée indéfiniment. Comme elle coûte cher, et que mes derniers sous y passent, je l’ai un peu mauvaise.

Au début de l’après-midi, j’appelle Antonio chez Sonnabend, et lui demande si la maison pourrait me verser quelques émoluments pour la traduction de Vito Acconci que j’ai faite à New York, car je n’ai plus

d'argent pour le week-end. Rendez-vous est pris pour cinq heures. Je travaille jusqu'à ce moment-là. Vers cinq heures, la rue est très gaie, on y voit et croise beaucoup de garçons pas mal. À la galerie, Ileana est occupée, il faut que j'attende, car elle veut, Dieu sait pourquoi, me remettre l'argent elle-même. Finalement, je dois insister pour recevoir de la secrétaire deux cents francs, somme fixée par moi passablement au pif (Ileana m'aurait peut-être donné plus…), car je dois absolument partir, Malcolm doit venir à six heures pour sa leçon. Quand j'arrive essoufflé à la maison, le téléphone est en train de sonner, c'est lui qui m'annonce qu'il ne pourra pas venir aujourd'hui (il commence à me trotter, celui-là…). Je travaille encore jusqu'à sept heures et demie.

À huit heures, dans la rue de Buci, je rencontre Christian qui se plaint que je ne l'aie pas appelé. Moi je me plains qu'il ne soit pas venu à notre rendez-vous de la veille. Il dit y être venu, et ne veut pas croire que j'étais au Dauphin de onze heures à minuit. Il est vrai que j'étais alors avec deux amis qu'il ne connaissait pas, et que je tournais le dos à la rue. N'empêche, il aurait pu entrer et jeter un coup d'œil un peu plus appuyé. Cependant je lui avais dit que peut-être je ne pourrais pas venir, il avait donc pensé, ne me voyant pas immédiatement, que je n'étais pas là, etc. – je vois bien qu'il reste sceptique sur ma présence affirmée, ce qui m'agace.

Nous faisons un tour à pied et rencontrons son ami Diego. Après de longues hésitations dues en partie à ces ratages, soupçons et soupçons de soupçons, nous nous décidons à venir tous les trois dîner ici, car je veux voir un film au "Ciné-club". Diego apporte une bouteille de champagne qu'il avait chez lui. Nous allons faire des courses au Codec : saucisson, poulet fumé, etc. Le dîner se passe très bien, très gaiement, Diego est très sympathique (Christian aussi, bien sûr); il veut des renseignements sur les œuvres accrochées au mur, les panneaux photographiques des Becher, les Muybridge, etc. Je montre à Christian la fameuse photographie de Claude Simon à Barcelone en 1936, où je le trouve si admirablement élégant. La photo est d'ailleurs d'autant plus savoureuse à mes yeux que l'un des deux combattants républicains avec lesquels est photographié Simon ressemble étrangement à Robbe-Grillet, version garagiste en salopette (*dans le cambouis du "texte"* – il lit *La Vanguardia*).

Le film ne commence que très tard, presque onze heures, et pourtant nous en ratons le début, malheureusement. Il s'agit de *Association criminelle* (*The Big Combo*) de Joseph H. Lewis, 1955, avec Cornel Wilde et Richard Conte. Diego, dans un fauteuil, nous tourne le dos. Christian, allongé sur le petit lit avec moi, la tête dans le creux de mon épaule, s'endort. Je suis un peu déçu par le film, peut-être à cause d'eux (l'un qui dort et l'autre que je soupçonne de dormir aussi), mais il y a de belles choses, comme le moment où la maîtresse du truand, Jean Wallace, veut diriger sur lui, dans un hangar d'aviation, un gros phare mobile. Diego s'en va aussitôt le film terminé, et Christian et moi nous couchons pour la première fois dans "ma" chambre, ce qui me fait une drôle d'impression.

Samedi 1er mai

Levés vers 9 heures. Nous passons la matinée sur la terrasse. Christian lit gravement le *Roland Barthes par Roland Barthes*, et moi l'un de mes livres pour Denoël, *Take It or Leave It*, qui d'ailleurs n'est pas mal du tout. Nous déjeunons ici, croissants au jambon et œufs à cheval. Je travaille dans l'après-midi. Christian s'en va vers quatre heures, mais nous avons rendez-vous à huit heures et demie. Malcolm vient à cinq heures pour une leçon de deux heures. Au moment de partir, il me dit être en train de lire *Allegra*, de Françoise Mallet-Joris. Je lui donne un exemplaire de *Passage*, dont il veut que je lui parle. Mais j'ai l'impression qu'il est peu favorable à ce genre de littérature, très peu au fait de ses orientations, et dans ces conditions il m'est très difficile de lui en parler, les cafouillages qui procèdent de mon embarras augmentant mon embarras, et donc mes cafouillages. J'ai toujours été nul pour la séduction comme *travail* (sentimental, sexuel, intellectuel, "artistique"). Mais, finalement, nous semblons arriver tout de même à un certain degré de compréhension :

«Il s'agit de quoi? avait-il demandé. (*What is it about ?* comme d'habitude : ça parle de quoi? quel est le sujet?)

– Il ne s'agit de rien, vraiment, de rien en particulier, plutôt de jeux de mots, de jeux de phrases, de jeux de scènes, de rapports secrets, de glissements, de souterrains, de *passages*, de recherche des passages. On peut dire aussi, d'une certaine façon, qu'il s'agit d'un roman sur la lecture des romans. Des emprunts sont faits à d'autres romans, phrases citées, personnages déplacés, transportés dans un autre contexte, sautant d'un livre à l'autre. J'ai peur que tu ne trouves ça très ennuyeux. »

Encore est-ce là une version infiniment améliorée de mon petit discours emberlificoté. Lui, comme toutes les personnes qui lisent tout ce qui se présente, au hasard, sans ordre, sans plan, sans direction, et qui par voie de conséquence n'ont pas l'occasion de se colleter à l'énormité de ce qu'il y a à lire, à l'immensité des bibliothèques, et à leurs propres manques, dit qu'il lit *tout*, tu sais, *toute sorte de choses*, dans tous les genres – par quoi il veut dire, je pense, qu'il est parfaitement capable de lire *Passage*; mais est-ce que *Passage* sera capable d'être lu par lui?

Je m'enfonce que c'en est un plaisir :

« Évidemment ça doit beaucoup au Nouveau Roman français, Robbe-Grillet, Simon, tout ça, je ne sais pas si ça vous est très familier en…, en… (horreur, dans mon affolement j'ai manqué dire *en Angleterre*). Il y a l'idée, *si tu veux* (quand on commence à parler en pilotage automatique, la langue s'y met aussi, parle d'elle-même, n'est plus qu'automatismes), que ce qui est dit n'est pas aussi important que la façon dont c'est dit, que le média "écriture" n'est pas neutre, qu'il a une épaisseur propre, plusieurs couches, une profondeur, ses implications secrètes, ses propres fonctionnements, ses jeux, ses renvois, ses reflets, *ses beaux promenoirs* (j'ai piqué les *beaux promenoirs* au R. P. Surin, cité par Michel de Certeau) ; l'idée qu'il n'est pas possible, et que de toute façon il n'est pas souhaitable de reproduire la réalité telle quelle, dans un roman; que, écrits, posés sur la page, fixés, tous les mots ont un poids, une histoire, des relations de toute espèce les uns avec les autres, comme c'est le cas pour les phrases elles-mêmes et bien sûr pour les livres. Toute une partie des écrivains français (je m'échauffe dangereusement, par peur, par jeu, par indifférence, par élan voluptueux de la bêtise, par conviction qu'on ne tient à bicyclette qu'en avançant) tiennent pour acquis, depuis une vingtaine d'années, qu'à la "représentation" s'oppose la "production" et

que l'écrivain, au lieu de se contenter de reproduire ce qu'il voit, la société telle qu'il l'a sous les yeux, l'expérience telle qu'il l'éprouve, la psychologie telle qu'il la ressent ou la capte, est un *travailleur* (avec les implications politiques de ce point de vue), qui crée, qui fabrique un objet autonome par rapport à la réalité. Mais moi, qui accepte cette théorie de la "textualité", je ne pense pas, néanmoins, qu'on puisse, ni qu'il faille, renoncer entièrement à la représentation [NOUVELLE PRÉSENTATION, RÉITÉRATION (→ ALBERS, ALBERT (→ CAMUS, EINSTEIN (→ *ON THE BEACH* → ROBERT WILSON))), ALBERTO (FINZI-CONTINI), ALBERTINE (→ GILBERTE (SWANN : TÉLÉGRAMME À VENISE, CONFUSION DES NOMS)) → AGOSTINELLI (AGOSTINO (ALLEN MIDGETTE), *PRIMA DELLA RIVOLUZIONE*) /// SPECTACLE, THÉÂTRE, OPÉRA (*VERDI, VERDI, VERDI, SEMPRE VERDI !*) /// DIPLOMATIE, AMBASSADES, CONSULATS, ETC.]. Je trouve en fait qu'on ne doit renoncer à rien, qu'il y a dans les romans classiques des plaisirs – la représentation, l'anecdote, l'intrigue [*PLOT* / *SCHEME* : "DIÉGÈSE", RÉCIT, ÉVÉNEMENTS, ENCHAÎNEMENT DES FAITS, AGENCEMENT DES SCÈNES, ETC. / CONSPIRATION, CONJURATION, MENÉES SECRÈTES, ACTION SOUTERRAINE], la belle phrase – qu'il n'y a aucune raison de rejeter. C'est pourquoi la bande du livre porte ces mots : «la représentation continue ». Et en effet il y a encore, dans *Passage*, de la représentation, et même beaucoup : des images, des scènes, des souvenirs, des "tableaux", etc. Mais tout ça est pris dans un réseau [GRILLE, *WEB*, TOILE (D'ARAIGNÉE), TABLEAU, ORGANIGRAMME / GROUPE (DE RÉSISTANCE), ACTION SECRÈTE, SOUTERRAINE, LIAISONS INVISIBLES] de répétitions, de citations, de renvois, etc.

Il a l'air assez intéressé, bizarrement. Mais il doit partir, ce qui est souvent une forme de jugement critique. «Nous en reparlerons », dit-il. *You bet*. Je sors peu de temps après lui.

La rue est très gaie, il y a beaucoup de monde partout alors que j'imaginais que toute la ville se serait vidée pour le week-end. Je vois le beau Nord-Africain de l'autre soir au Dauphin (peut-être est-il libanais?), Edward B., Benoît, le Diego de Christian, un Américain blond avec qui

j’ai dansé au Sept (il portait seulement, alors, une espèce de pantalon de plombier, assez lâche, il me tournait le dos et il m’encourageait, en dansant, à mettre les mains dans les ouvertures latérales, déboutonnées, de cette étrange culotte, et à lui toucher le sexe qui bandait), le Clermontois, un ami de Mark S. qui a couché une fois à la maison, beaucoup d’autres. Nino, le bel Argentin blond, barbu, qui est l’ami de Michel F., marche sur le boulevard en portant dans ses bras un chien assez gros, genre épagneul, qui semble complètement groggy. Nino me raconte que le chien a volé un gros gâteau au chocolat et au hasch [H., *LA DÉESSE H* (R. B.), « L'HISTOIRE AVEC SA GRANDE HACHE » (PEREC), *H* (SOLLERS), HACHETTE (-LITTÉRATURE), JEANNE HACHETTE (→ JANACEK (?)), FEUILLE D’ACHE (→ *MON AMIE NANE*), *ACH*, HASCHASHINS, ASSASSINS, LÂCHES, LÂCHES ASSASSINS], qu’il est complètement stone et ne peut plus marcher. [LOTI (CHIEN DE MON PÈRE) → LITHO, *STONE*.]

À huit heures et demie je retrouve Christian (jeans [JEAN, EUGENE, EUGENE (OREJON), DJINN, *DJINN (*→ ROBBE-GRILLET, VICTOR HUGO)], gilet et veste d’un costume gris à rayures), nous faisons quelques achats chez Colladant [COLLE / ADAM, COLLE À DENTS (UNE COLLE VRAIMENT TRÈS FORTE, UN CHIEN CRAMPON), DENTS (→ CELAN, POE)] (où deux tranches, assez petites, de jambon à l'os coûtent dix francs, ça doit être l’un des endroits les plus chers de Paris) et nous rentrons ici où nous faisons un dîner léger en regardant la télévision. Il y a sur une chaîne un programme de variétés absolument débile, et sur une autre la retransmission du *Germinal* du collectif du Théâtre national de Strasbourg, que dirige Jean-Pierre Vincent. Christian préfère regarder ça, quoique les variétés m’aient l’air encore préférables. Ce qui me paraît dominer, dans ce spectacle de Strasbourg, c’est son “obscénité”. J’aurais tendance à penser : on n’a pas le droit de faire parler les ouvriers comme ça, de leur faire en plus ce coup-là… Il n’y a pas de décors, le fond est un mur de briques, mais les acteurs sont en costumes plus ou moins réalistes, encore qu’une femme avec un fichu dans les cheveux, si on la montre en train de nettoyer le sol, à genoux à côté d’un seau d’eau sale, fasse forcément brechtienne, peu ou prou, Mère Courage en diable. Ces dames s’appellent les unes les autres “voisine”, et parlent

de “l’homme” pour signifier leur mari. Tous les personnages s’expriment de la même façon emphatique, grave, sincère et furieuse. Ils tendent, d’après *Télérama*, vers «la vérité symbolique du jeu ». Ils donnent, d’après moi, une impression de bêtise à couper au couteau [DÉPECER : ORPHÉE, PENTHÉE (SUCCESSEUR DE CADMUS), OSIRIS, *LES VIADUCS DE SEINE-ET-OISE*) / METTRE EN PIÈCES, EN LAMBEAUX / “LA GRANDE H”]. Mais je ne sais pas très précisément d’où vient l’ampleur du malaise proche du dégoût que je ressens. Est-il là parce que ces acteurs sont tous, sans exception, médiocres, et ont une façon emphatique de souligner à quel point ils se prennent, et leur travail, au sérieux? Son origine est-elle dans le texte même de Zola [LOLA (LO, LOL, LOLA, LOLITA) / LAOS / LE HOLÀ / S/Z, SALAUD / ZO (→ ROUSSEL) / VOLA (DE *VOLER*), POLA (→ JOYCE (LEÇONS D’ANGLAIS PRÈS DE L'ARC, ÉCOLE BERLITZ)), PAULA, COLAS, MOLLAH (→ IRAN, IRAK, CHIRAC)], passablement manipulé, mais dont il demeure tout de même la couleur, et qui ne supporterait pas cet écart [TRACE, TRACÉ, ET QUART, L'ÉCARTÉ (JEU → *WILLIAM WILSON* (“MON JEU FAVORI”) / *L'ÉCART* (RÉMI SANTERRE), *ÉCART* (JACQUES DUPIN) / « L'ÉCART EST UNE OPÉRATION » (DUCHAMP, CITÉ PAR DUPIN, EXERGUE À *ÉCART* / MAÎTRE ECKHART → (JOSEPH (→ (JOSEPH DE) MAISTRE) / ÉQUERRE, D’ÉQUERRE, BLACK & DECKER], cette distanciation dogmatique, solennelle, grossière ? Tient-il à l’intention politique mille fois trop manifeste, insistante jusqu’au dernier degré du ridicule? En tout cas ce n’est pas supportable – *pour moi*, du moins, car Christian semble trouver cela bien, jugeant sans doute que ça a l’air intellectuel et “de qualité” (*as opposed to* Jean-Jacques Debout).

Printemps qui commence,
Versant l’espérance
Aux cœurs amoureux.

Ton souffle qui passe
De la terre efface
Les jours malheureux...

Par une nuit d'été
Don-ont l'air était T'EMbaumé
Nous avons DÉ-cou-vert-l'A-mour
Toi et moi…

Vers dix heures nous partons pour la soirée que donnent chez eux Paul et Monique Otchakovsky, rue du Moulin-Vert. Je présente Christian à Paul comme le Rimbaud [RHIN BEAU / REIN, BEAU / RAMBO / ((EX)-DÉPARTEMENT) DU BAS-RHIN] monténégrin, par allusion à Cholodenko, le Mallarmé [MAL ARMÉ, MAL ARMÉ, MAL AIMÉ, MA LARME EST (TOMBÉE SUR LE PAPIER QUE SA BLANCHEUR DÉFEND)] de sa génération, d'après Delvaille. L'un et l'autre sont là, justement. Je suis déjà un peu ivre [LIVRE, LIVRE (→ *POUND*, POUND), DEMI-KILO, YVES, RIVE (→ *BANK*, BANQUE), HIVER (HOMME SAOUL AVEC UNE HACHE : *L'HIVER EST UN HOMME SAOUL / QUI MUNI D'UNE HACHE*), REVIA (DE *REVIVRE*), ŒUVRE, HAVRE, LE HAVRE, *VERY* (TÉ : LA VÉRITÉ C'EST QU'T'ES IVRE)] en arrivant, et je le serai tout à fait par la suite. Dans la cuisine je suis assis à une grande table avec Marc Cholodenko, avec un Allemand, avec une cousine de Paul, plus ou moins roumaine si j'ai bien compris, et avec la femme de Bernard Noël, qui dessine, paraît-il, des fenêtres ouvrant sur des choses mystérieuses. Carine [BARINE, MARINE, TSARINE, FARINE, NARINE / ARC, CAR, ÉCRAN, RICANER, AC(H)RIEN, ERIKA, RACINE, RACINE], la collaboratrice de Paul, cheveux relevés en masse sur la tête, quelques frisottis sur la nuque [LUC, LUCQUES, QU'UNE (IL N'Y EN A) / COU (→ COUP)], est particulièrement en beauté. Il y a aussi Jean-Claude Delmas et Daniel Oster, d'autres. Je bois de la vodka et du jus d'orange, du vin rouge, du champagne, un peu tout ce qui se présente. Je danse avec Carine et avec la cousine, qui, toute vêtue de rouge [ORAGE, CHIEN ORAGE / ARNOLD RUGE, ÎLE DE RÜGEN (CARUS (*VOYAGE À L'ÎLE DE RÜGEN*, *CARUS (*→ QUIGNARD))), STERNE(S) (→ (LAURENCE) STERNE, STERN (BANQUIER ASSASSINÉ), THÉO STERN (*VA OÙ TA QUEUE TE MÈNE*), *STERN* (SÉVÈRE, AUSTÈRE) (→ STEIN) /

ROUGE, “COMMUNISTE” / *RED*, RED, *RED* (LU : *WHEN I AM DEAD / I WISH IT MAY BE SAID / HIS SINS WERE SCARLET / BUT HIS BOOKS WERE RED* (BELLOC OU CHESTERTON ?) (RED / SCARLETT : *GONE WITH THE WIND*) (*THE SCARLET LETTER* (*LA LETTRE ÉCARLATE*, LA LETTRE ÉCARTELÉE)) CYGNES MORTS], a l’air d’une poupée roumaine. Paul me passe le carbone [ARC, CAR, DOUBLE, COPIE, RÉPÉTITION, PALIMPSESTE (→ *LE SCARABÉE D’OR*) / CARBON (DE CASTEL-JALOUX) / CARBONE 14 (RÉVÉLATEUR, ÉVALUATEUR, “DATATEUR”, ETC.] d’*Échange*, que je dois corriger pour qu’on en fasse des copies. J’en profite pour ajouter à la page de dédicace celle qui lui est destinée. Il me montre des œuvres de son père, peintre juif de Bessarabie venu à Paris pour suivre les cours des Beaux-Arts, dans les années trente. Paul, lui, a été ensuite adopté par les Laurens [LAURENCE (→ STERNE, STERNE(S), *DER STERN*, ÉTOILE), LAUREN, LOREN (→ ROBBE-GRILLET), LAURENT, LORRAINE, SAINT LAURENT (CHUTE D’ÉTOILES, *STERNEN* (→ RILKE, SCHOECK (→ *UNIER STERNEN*))), PAUL LAURENS, KARL LORENTZ / L'EAU RINCE, L'EAU RANCE, L'OR EN CE JARDIN], qui l’ont élevé. Cependant sa mère vit non loin de chez lui.

Quand le calme fut revenu dans la
ville, que lavèrent de grandes pluies
blanches, légèrement argentées, il reprit
ses habitudes aux terrasses.
Je marche entre les feuilles poussiéreuses
du Jardin botanique. Un vieillard
au cou maigre, propret, les bords de son
panama rabattu de tous les côtés, me
sourit de toutes ses vieilles dents noires
[CELAN, « PENSER AVEC LES DENTS » /
POË, *BÉRÉNICE*, *LE SCARABÉE D’OR*
(*TEETH* → CRÂNE)], entre deux

palmiers. Je n'ose lui demander si dans sa jeunesse c'était mieux, ici, pour la drague. Le marchand de loukoums a quatorze ans, il est borgne, avec de transparentes moustaches de vieille fille.

Je dis un peu n'importe quoi, me tiens mal, embrasse Christian dans la cuisine, suis suspectement à l'aise, oublie de fêter un bon anniversaire à la maîtresse de maison – mieux vaut ne pas entrer dans les détails. Je dis à Marc que j'avais toujours prononcé son nom très correctement jusqu'à ce que Paul m'informe avec beaucoup de sérieux que lui, Marc, était très vexé si on l'appelait *Chodolenko* : depuis je me pose chaque fois la question, *Cholodenko*, *Chodolenko*, et bien entendu je me trompe, uniquement par crainte de me tromper – il en va là exactement comme pour *rasséréner*/*rassénérer* ou *rénumérer*/*rémunérer* : tout va très bien jusqu'à ce qu'on vous fasse part d'un problème éventuel…

D'autre part, *for the life of me*, je ne peux me souvenir du nom de la revue où écrit Daniel Oster. Et pour tâcher de dissimuler ce trou je lui parle avec une feinte assurance de "la revue". Il s'agit en fait du magazine *Les Nouvelles littéraires*, qui a été racheté, me dit-il, par *Le Quotidien du médecin*, propriété de Mme Philippe Tesson.

Je ne me souviens pas du tout comment nous en sommes arrivés là, mais voilà que je parle à Christian d'un ami grec à lui, dont W. se moque parce qu'il lui a dit un jour « Je suis grec», comme si c'était extraordinaire en soi, merveilleux, suffisant en tout cas pour qu'on tombe immédiatement dans ses bras; et je lui demande s'il ne lui arrive jamais de se faire baiser.

«Si», dit-il.

Plus tard, vers trois heures du matin, nous rentrons rue du Bac dans un taxi convoqué par Paul. Christian me dit que j'ai été impossible, et que s'il m'avait rencontré ce soir-là, certainement je ne l'aurais pas séduit. Cette réflexion me rend totalement paranoïaque et je me demande si j'ai été vraiment d'une ivresse très abusive, avec tout le monde. Mais il

semble que Christian se plaigne uniquement de mon attitude à son égard, et déplore qu'il m'ait fallu prétendre être ivre pour oser aborder avec lui des questions dont je n'avais jamais parlé auparavant, à savoir le Grec [GRACQ, GERS (→ J'ERRE, GÈRE (DE *GÉRER*), GRÈS, GRÈCE), SERGE (→ BERGE, VERGE)] et le point de savoir si lui, Christian, se faisait baiser ou pas.

En fait le Grec n'a aucune espèce d'importance dans mon esprit et les deux questions n'étaient absolument pas liées – je ne sais pourquoi elles se sont succédé. Quant à la seconde, elle m'intéresse, oui, mais ce n'est vraiment pas une obsession; d'ailleurs on l'a bien vu. Nous avons beaucoup de mal à nous endormir, et pourtant nous sommes trop fatigués pour faire l'amour.

IL EST FOU. IL EST LA RISÉE
DE TOUS LES JEUNES CNIDIENS.

Dimanche 2 mai

La nuit se passe assez mal, nous avons l'un et l'autre beaucoup de difficultés à dormir, surtout moi. Et quand je dors je fais des rêves désagréables. Je rêve que je reçois un coup de téléphone de W. qui me raconte par le menu ses activités sexuelles : il a baisé avec deux Noirs et avec quelqu'un d'autre encore, je ne sais plus qui. L'étrange, c'est que c'est moi qui semble habiter New York, en tout cas un grand immeuble avec un préposé galonné à l'ascenseur, comme à New York (mais j'habite seulement au troisième étage). Christian et moi, toute la nuit, à cause de notre demi-ivresse, sommes dans des positions invraisemblables, en biais, en travers, en croix de Saint-André. Et comme d'habitude le rêve se mêle à la réalité, je ne sais plus très bien où j'en suis, dans quelle ville, en quelle saison, entre quels bras.

Vers neuf heures nous faisons l'amour, puis nous rendormons. À dix heures et demie, coup de téléphone de Patrick Sarfati, de Marseille, qui me remercie d'une carte postale envoyée par moi de New York, et qui veut bavarder – au lieu de quoi je l'engueule, il rappellera plus tard. Nous nous rendormons de nouveau jusqu'à une heure. Même déjeuner que la veille, thé, croissants au jambon d'en bas, œufs à cheval. Patrick rappelle

dans l'après-midi, il est à Cassis chez des amis, au bord d'une piscine, *lucky bastard*. Il pense venir à Paris en juin, il ne serait sans doute pas hostile à une proposition d'hospitalité de ma part, mais comment pourrais-je la faire? En tout cas, il est très gentil. Il dit qu'il s'emmerde à Marseille où, selon lui, il n'y a rien à faire. Il a rencontré Myriam Mézières, l'actrice qui jouait dans *L'Interprétation* et que le *Vogue* italien, dit-il, a appelé "la nouvelle Rita Hayworth". Ça l'a distrait. Il veut des nouvelles de Warhol, sur lequel il fantasme beaucoup, ainsi que sur tout son entourage, de Jed Johnson [SIR RALPH JOHNSON (→ *LA MAISON DE RENDEZ-VOUS*) / PHILIP JOHNSON (LA MAISON DE VERRE, LA BIBLIOTHÈQUE SOUTERRAINE DISPARUE) / WILLIAM ERNEST JOHNSON, LOGICIEN À CAMBRIDGE, AUQUEL RUSSELL CONFIE WITTGENSTEIN ET QUI EST RAPIDEMENT DÉPASSÉ PAR LUI / SAMUEL JOHNSON, LE "DOCTEUR JOHNSON", DONT LA PHRASE SUR FLORA MACDONALD EST GRAVÉE SUR SA TOMBE, À SKYE / JOHNSON BABY OIL (LUBRIFIANT POUR ENCULAGE) / JED & JAY JOHNSON, JUMEAUX WARHOLIENS DONT L'UN, AMANT DE WARHOL, EST LE RÉALISATEUR DE *BAD (*→ BAX, RUE DU BAC, BACH, BATH, ETC. (COMME D'HAB))] à Fred [*RED* (ROUGE / LU, DÉJÀ LU (*HIS BOOKS WERE RED*)), *RAID* (BUTCH CASSIDY & THE KID (WILSON & EVANS)), RAIDE (BANDÉ, BANDE, ARC), FRÉDÉRIC (FRED + ÉRIC (→ CIRE, CIRÉ, CHÉRI, RÉCIT / ÉRIC (JOURDAN) GREEN, AVEC GREEN AU LOCH MORAR (« LA BONNE HUMEUR D'ÉRIC, ETC. »))], Hughes [*YOU*, HUGH, HUGH PERSON, "HÉROS" DE *TRANSPARENT THINGS*, DE NABOKOV (NOBODY, NESSUNO, *OUTIS*, PESSOA, PESSON (→ *CRAN D'ARRÊT DU BEAU TEMPS*)), ETC.]. Il a vu Barthes aux Trois Cloches, à Cannes [CANNE, *CANE D'INDIA* (BAMBOUS → *GIARDINO DEI FINZI-CONTINI*, KAHN, JARDINS KAHN, BATAILLE DE CANNES, *OBSERVATOIRE DE CANNES (*→ RICARDOU /// OBSERVATOIRE DE GREENWICH (CUTTY SARK, POÈME DE HART CRANE, GREEN /// *LE MÉRIDIEN (*→ CELAN (*CLANE*)))) / CANNES, CANE, CRÂNE /// MARÉCHAL LANNES, L'ÂNE, *L'ÂNE*, MANNE, VANNES, *MON AMIE NANE*, (ALONSO) CANO, CANAUX, JEAN SÉNAC], derrière la Croisette [CROIX,

CROISÉ, CROISÉE, CROISEMENT (MÉLANGE, COMBINAISON, BOUTURE, GREFFON, MÉTISSAGE), MOTS CROISÉS, GRILLE, RÉSEAU], un jour, et depuis il veut aussi des nouvelles de lui, etc. Christian part vers quatre heures. Je note ici les “événements” de la veille, ou du jour précédent.

« J'ai aimé plus que tout, probablement,
commença le vice-consul (comme
nous l’appelions) en réajustant machinalement
sa cravate de ses doigts nerveux,
qui portaient une bague unique, chevalière
aux armes des Hernevet, la
cohérence frénétique du monde. »
La scène se passe une fois de plus, se
passera toujours, s’est toujours passée,
sur le balcon du consulat, une fois de
plus, à Calcutta. On n’aperçoit, entre les
balustres d’une blancheur éclatante, que
la végétation épaisse du parc. Un
inconnu disparaît entre les massifs de
lauriers-roses.
« Ce que je voudrais dire, c’est que…
(mais le reste de ses paroles se perd).
– Il s’agit tout simplement de la
scène primitive, en somme, si j’ai bien
compris : le mandala, l’*Abgrund*, l’*Ur-Suppe*
», dit la femme du ministre de
Finlande, très barthésienne (tu vois).

À six heures j'appelle Severo, mais il n'est pas chez lui. À sept heures Christian m'appelle, il me donne rendez-vous à huit heures et demie. À huit heures je vois R. B. au Flore, il me propose de m'asseoir avec lui, mais j'ai envie de marcher. Je retrouve Christian en compagnie de Diego et de Jim, l'étudiant de Ricardou [ARC, CAR, RICARD, RICARDO, RICARDO (PRÉNOM), RICHARD, (RENÉ-GUY) CADOU, DUR À CUIRE / IL RIT, CAR DOUX COMME L'EST SON CARACTÈRE, TOUT L'AMUSE / RIS, CAR DOUCE EST L'HEURE], qu'ils vont raccompagner jusqu'au métro. Je préfère marcher seul. Au carrefour de l'Odéon, je rencontre Severo et François W., qui viennent de voir *L'Homme qui voulut être roi*, de Huston [HUDSON (D/T), HOUSTON, *YOU STONE (AS YOU WERE)*]. Nous marchons un peu ensemble, puis ils vont rejoindre Roland [LANDOR (→ *THE COTTAGE*, WALTER SAVAGE), RONALD (→ RENAUD), ORLANDO (ARIOSTE, VIVALDI, VIRGINIA WOOLF, MORT DE ROUSSEL À PALERME / VITTORIO EMANUELE ORLANDO, SONGE À UN DÉBARQUEMENT EN GÉORGIE, WILSON Y MET LE HOLÀ / *ORLANDO FINTO PAZZO*, ROLAND LE FAUX FOU) / ARNOLD (MATTHEW ARNOLD / ARNOLD SCHOENBERG / SIR MALCOLM ARNOLD (↔ BAX) /// DONALD (→ MAC DONALD → FLORA → BARTHES AU FLORE) /// DOLAND, PAYS CRÉÉ PAR DONALD EVANS, QUI EN DESSINE LES TIMBRES / JOHN DOWLAND)] que je leur dis être au Flore.

Je retrouve Christian, nous marchons un peu ensemble, il fait beau, il y a beaucoup de monde partout, c'est plutôt drôle et gai. Puis nous allons faire des courses à Pulcinella, l'épicerie italienne de la rue du Bac, car nous avons décidé de regarder *La Reine Christine* à la télévision. Il y a, avant, l'émission sur le théâtre où je vois "Les Mirabelles", mes amis d'Aix, qui "vendent" très bien leur affaire. Christian, bien sûr, aime beaucoup *La Reine Christine*, et moi aussi (quoique je me demande ce que ça aurait été avec Laurence Olivier. Tel que c'est, il n'y a vraiment que Garbo. *But those* gros plans !).

À minuit ou un peu plus, je propose à Christian de coucher ici, mais il n'a pas sa tenue pour aller au bureau le matin, il est en jean, il faudrait qu'il se lève à sept heures pour passer d'abord chez lui, rue du Château-

d’Eau, avant d’aller travailler à Montparnasse. Mes pantalons sont trop courts pour lui, il refuse d’envisager d’essayer ceux de W., il décide donc de rentrer chez lui, je n’insiste pas. Il s’en va, je lis un ou deux chapitres de *Take It or Leave It*.

Lundi 3 mai

Levé vers 9 heures. Essayé d’abord de terminer *Take It or Leave It* pour aller chez Denoël porter ma fiche, mais j’y ai renoncé à trois heures et me suis mis à corriger la copie d’*Échange* que m’a remise Paul samedi et qui doit être photocopiée pour le jury du Prix de Rome. Ça prend un temps fou. Entre huit et neuf heures je vais faire un tour à pied, puis je dîne seul ici et me remets au travail. À dix heures vingt il y a une émission à la télévision sur “Les Lieux de Marguerite Duras”, que je regarde. C'est tourné à Neauphle-le-Château, dans sa maison. L'intervieweuse a la voix blanche qu’affectent désormais les journalistes “intellectuels” de la télévision. Elle doit s’être persuadée que les silences, c’est essentiel dans Duras, car elle la laisse parler, ne dit rien quand elle a fini, ce qui fait que l’interviewée se remet à parler et que ses plus innocentes réflexions, entre deux longs silences, revêtent un poids auguste. Il arrive qu’on entende les enfants de l’école voisine passer le long du mur :

« Ce sont les enfants... »

Close-up, long silence, avant de sourire. *Watch it, folks* : le grand écrivain féminin vous parle des enfants…

« Je les entends, en toute saison… Le matin, à huit heures, en plein hiver... »

Silence, le silence, etc. C'est peut-être ce qu’il y a de plus beau, chez elle, de plus dense, de plus *littéraire.*

Elle dit tout de même :

« J'ai une admiration secrète pour les gens qui n’écrivent pas, qui ne font pas de films... »

Je pense tout de même : mon cul, oui – une admiration immense pour les gens qui *pourraient* écrire et ne le font pas, peut-être, pour les gens qui *pourraient* faire des films, les gens qui ont écrit, qui ont fait des films mais n'en font plus par décision délibérée, à la Bartleby, et pas par impuissance, ça, à la rigueur; mais une admiration immense, étalée, affichée, tartinée au silence, pour ceux qui ont la force, la dignité, la noblesse, la grandeur de ne pas écrire, de la part de ceux qui publient trois livres par an et fabriquent presque autant de films, *what exquisite modesty !*

Images romantiques de forêts dans la brume : thème des rapports de Duras avec la forêt. Elle dit qu'on peut lire, dans *La Sorcière* de Michelet, que les femmes, au Moyen Âge, abandonnées par les hommes en guerre dans des solitudes dont on n'a pas idée, parlaient aux arbres, renouant ainsi un contact avec la nature perdu depuis la préhistoire…

«Un million de femmes ont été brûlées pour sorcellerie», dit-elle encore.

Et encore :

«Les hommes n'auront jamais ce rapport avec les lieux... »

Mon cul pense que v'là aut'chose. Moi par loyauté je suspends le jugement critique. Mais tout de même : *les hommes-ci*, *les hommes-ça*, est-ce qu'il n'est pas possible de sortir d'un discours à la con sans tomber aussitôt dans un autre, qui l'est tout autant (l'essence unique de la femme (et son rapport incomparable aux troncs d'arbre)) ? M. D. ne semble pas du tout s'interroger sur son propre discours, sur ce qu'on est en train de lui faire et de lui faire faire, sur tous ces plans respectueux et poéticards (silencieux, devant la fenêtre), sur la nature et l'état du genre télévisé qui déroule ici ses fastes éculés : l'émission littéraire grave et recueillie de la télévision française. Il y a pour bruit de fond, entre les phrases, un piano lointain et lent, sur lequel est jouée une joliotte petite musique à la Satie.

La maison a l'air plutôt laide, affichant tous les signes redoutables de la "résidence secondaire" – ouvertures nouvelles aux bords de ciment, petits carreaux appliqués, etc.

Les hommes, les femmes, ça continue. Elle parle "profond". Sur l'accouchement : la première manifestation de la vie, c'est la douleur, les

cris d'écorché, comme quelqu'un qu'on tue, qu'on assassine.

«Toutes les forêts, en principe, parlent de la préhistoire. C'est à la forêt que les femmes ont commencé à parler. C'est la voix de la liberté. C'est lié à la forêt, la musique, *quelque part*. »

Bon, pourquoi pas?

Sur la musique :

«Bien sûr, je ne peux pas parler de la musique. Je l'ai pu, mais plus maintenant... » (On est censé comprendre, je crois bien, que cette incapacité nouvelle est une avancée, un progrès intellectuel et moral, l'effet d'une conscience encore accrue…)

(…)

« L'extraordinaire intelligence picturale de Goya ne pouvait s'accompagner que d'imbécillité. On ne peut voir de cette façon qu'en étant quelque part insensible. Bach [ACHAB → MELVILLE → *PIERRE OU LES AMBIGUÏTÉS* → *POLA X*, DE LEOS CARAX /// JEAN-PIERRE MELVILLE / PRESQU'ÎLE DE MELVILLE (LA RECHERCHE DES PASSAGES) / MONUMENT À MELVILLE, EN ÉCOSSE /// BACCARAT → *SCARABÉE* (D'OR))] serait mort s'il savait ce qu'il avait fait. D'ailleurs il n'a pas dit une chose dans sa vie qui mérite d'être retenue. Goya non plus. »

(…)

« Ce que je trouve de plus bouleversant, dans mon œuvre (sic), c'est le plan sur les partitions dans *Nathalie* (re-sic). »

(…)

« Écrivant l'autre jour un texte sur le parc, je voulais parler de l'humilité du parc. Et j'ai écrit *les humilités* du parc [DUPARC (HENRI, TONY) / DUPIN /// *ARC/IN* (→ LARCIN → VOL(E) → *LOVE (*→ INDIANA))]. Bien sûr, j'ai laissé le pluriel, c'était tellement plus juste… »

(…)

« Je me fais complètement confiance. Il faut se faire confiance, comme à un autre.»

(…)

«Tous les étés on coupe la lavande et on la met là, il y a plusieurs années de lavande, là... » (et encore ce saligaud de piano)…

(…)

«Les toiles d'araignée, je les laisse, maintenant, c'est encore un préjugé, ça... »

(…)

« Je ne comprends pas comment on peut écrire une histoire déjà racontée, travaillée. Ça me paraît d'une tristesse. Je dois dire aussi : d'une *indigence* [INDE, INDICE, GENS, INDIGÈNE(S), DILIGENCE (RAPIDITÉ / VOITURE)]. Enfin, j'ai tort, sans doute, ici, *quelque part*... »

Mon Dieu, même Duras a lu Lacan, à présent – ou au moins appris à parler le dialecte en poussant son Caddie au supermarché de Pontchartrain !

Quelque part je me demande ce que doivent penser de l'émission des gens comme mes parents. À ma mère toute exaltation poétique un peu cheapo-bachelardienne de la maison, du parc, de la forêt est sensible, certainement. Et sans doute ils trouvent la musique jolie (comme je trouvais jolie, à seize ans, celle de *Thérèse Desqueyroux*, avec Emmanuelle Riva). (D'ailleurs, lorsque M. D. joue elle-même des thèmes de ses films, quand on voit effectivement le vieux piano désaccordé, c'est plutôt joli, en effet. Ce qui n'est pas supportable, c'est l'utilisation du piano comme musique de fond de propos et de fond de silence, comme signe emphatique du poétisme, de la gravité, de la densité mêlée des mots et des pauses entre les mots, de plus en plus en plus longues, etc.). Mais sans doute sont-ils rendus soupçonneux par toutes ces références aux femmes : ils ont toujours soupçonné M. D. d'être lesbienne, je crois bien…

Son langage ↔ celui de W. Il ne s'agit pas d'en condamner un, de rejeter l'autre. Il s'agit de se méfier d'un langage unique, et qui s'écoute, et qui rejette.

Mais est-ce que ne se manifeste pas ici une certaine hostilité à l'égard de M. D., de la part de notre ami le narrateur (petit *n*) (petite haine?)? Or M. D. l'a snobé, indubitablement (j'étais là) : à plusieurs reprises elle a décommandé des dîners qu'ils devaient faire ensemble, sans proposer d'autre date. Il lui a envoyé son livre, qui certainement représentait une espèce d'hommage, dans son esprit – elle ne lui en a jamais dit un mot. Si elle lui avait écrit une lettre enthousiaste, est-ce qu'il n'entendrait pas autre chose, dans ses silences, qu'un chantage au *qui peut le moins peut le plus* ?

Il est vrai que la façon dont elle parle en privé de son œuvre à elle l'a très vite exaspéré, lui a paru très tôt le terrain d'une folie relativement circonscrite, mais furieuse : « Je crois que tu vas adorer… etc.» Non seulement la moindre réserve est hors de question, mais dire préférer une œuvre à une autre est déjà dangereux. (C'est l'histoire de la mère juive new-yorkaise : elle donne deux cravates à son fils pour son anniversaire. Bon fils, le fils va aussitôt dans sa chambre, en met une, revient : « *Whatsamatter*, dit la mère, tu n'aimes pas l'autre?» (Je n'ai jamais compris ce que *juive* et *new-yorkaise* ajoutaient à l'histoire. *Mère* non plus, d'ailleurs.))

Après quoi, je me remets au travail.

Christian, qui dînait avec Gilles et l'un des François pour l'anniversaire de Gilles, téléphone vers onze heures et demie et demande s'il peut venir coucher ici. Oui. Il arrive vers minuit, nous nous couchons aussitôt. Nous faisons l'amour, de la même façon que d'habitude, face à face, et jouissons presque en même temps, comme d'habitude. Mais je suis tellement fatigué que je ne bouge pas, après, très Mac-Mahon à Malakoff. Au bout de cinq minutes, la moiteur du foutre et de la sueur, sur nos ventres, les mouvements lents, *lubrifiés*, comme dirait R. B., que ce mélange autorise, m'excitent à nouveau, et re-*splatch* (ce doit être un record de brièveté entre deux orgasmes).

Mardi 4 mai

Quand nous nous réveillons, Christian est serré contre moi, il bouge, il s'excite, il jouit. Je n'ai aucune intention de l'imiter mais je m'excite aussi, involontairement, malgré mes résolutions (je n'aime pas faire

l'amour le matin, je crois, sauf quand on peut se rendormir après), et je jouis aussi. Je me lève en même temps que lui. Après qu'il est parti, je me remets à la correction d'*Échange*.

Vers dix heures et demie j'appelle Paul pour savoir le nom de la femme de Bernard Noël, qui m'a plus ou moins invité à déjeuner, afin de l'appeler et de lui dire que je ne peux pas venir, ayant à rendre dans l'après-midi un travail urgent. Mais je n'arrive pas à joindre Paul, et Carine m'apprend qu'il va aussi à ce déjeuner, lequel est donc une affaire beaucoup plus organisée et constituée que je ne l'avais compris; et qu'il m'attend chez Flammarion à midi et demie pour que nous nous rendions là-bas ensemble. Il n'est donc pas possible de se dégager.

À l'heure convenue je retrouve donc Paul, et nous partons en taxi pour la rue Saint-Denis. Les Noël habitent, dans un très long et très étroit passage passablement délabré, un atelier assez grand, sans confort, mais pas désagréable : la cuisine, les chiottes et la salle de bains sont une même pièce, un recoin, en fait, à peine séparé du reste par une mince partition qui ne va pas jusqu'au plafond. La baignoire est un sabot minuscule. Mais il y a des livres partout, de beaux objets africains, une table dressée avec un couvert gai, l'ensemble est plutôt gai et pimpant.

Colette est seule quand nous arrivons. Elle est grande, blonde, jolie, très souriante, charmante. Elle se met presque aussitôt à nous montrer de ses œuvres, qui sont le prétexte du déjeuner (je crois que j'ai exprimé une certaine curiosité à ce sujet, samedi). Il s'agit de dessins inscrits dans des cadres épais qui permettent deux niveaux successifs de représentation. Le premier, celui qui est le plus proche de l'observateur, montre une fenêtre, presque toujours, ou bien ce sont une lucarne [ARC, CAR, CARNE, LUC, LAC, CUL, NÉRAC, ÉCRAN, NUL, CURÉ, CRÂNE, ÉNARQUE, LUNE, L'AUNE, ENCULER], une porte ouverte, une porte cochère, etc. Sur le second on voit des figures [SILHOUETTES, OMBRES, PERSONNAGES / SE FIGURER (S'IMAGINER, SE FAIRE DES ILLUSIONS) / *FIGURES* → CHIFFRES / *IT FIGURES* → ÇA A DU SENS, ÇA NE M'ÉTONNE PAS, TOUT S'AGENCE, TOUT CONCORDE / *HIS, HER FIGURE*, SA LIGNE / FIGURES DE STYLE], des personnages, la plupart du temps à une échelle différente : ainsi une fenêtre ouvre sur le visage immense d'une enfant qui la remplit

entièrement. Tout ceci, et particulièrement les deux niveaux, bien sûr, semble devoir beaucoup, encore que la touche surréalisante, ici très présente, lui soit étrangère, à Moninot, qui est d'ailleurs, d'après ce que je comprends, un ami de la maison. Que dire? (Nous sommes à présent entourés par les tableaux, vingt, vingt-cinq, à terre, sur une étagère, sur un bureau.) Paul désigne ceux qu'il préfère. Moi :

« Évidemment, ce n'est pas juste, comment pourrais-je être objectif, je suis un public captif, ça flatte toutes mes obsessions, ce travail-là : les fenêtres, les appuis, les vues, c'est tout ce que j'aime; c'est même extraordinaire que ça puisse être si exactement le répertoire de ce qui me tourne dans la tête en permanence. Ce qui me frappe, aussi, c'est à quel point c'est *bien fait* – d'un point de vue purement artisanal, si je puis dire. [Et, en effet, c'est mieux fait qu'un travail habituel banal d'amateur bourgeois; mais c'est beaucoup moins bien fait, infiniment moins bien, que Moninot.] Et puis ce qui est sidérant, c'est ta productivité. Ça représente combien de temps de travail, tout ça?

– Oh, six mois, peut-être.

– C'est difficile à croire : on imagine que ça doit prendre beaucoup de temps, rien que toutes ces découpes, par exemple. Comment procèdes-tu, qu'est-ce que tu fais d'abord, le niveau de surface ou bien l'autre?

– Le niveau de surface : la fenêtre d'abord, la vue ensuite. Mais quand je fais la fenêtre je sais déjà sur quoi elle ouvrira, ce qu'il y aura derrière. »

Puis arrive une dame, plutôt bourgeoise, qui elle aussi voit le travail de Colette pour la première fois. Elle pose à peu près les mêmes questions que moi, et manifeste beaucoup d'admiration. Bien entendu je ne peux pas m'empêcher de penser à ce que serait le discours officiel Sonnabend sur tout ça, et l'avis de W. : c'est du sous-Moninot, et Moninot ça n'existe pas.

Le plus commode dans les situations de cet ordre est évidemment de reconstituer mentalement ce qu'on sait que seraient à peu près les opinions de tel ou telle, d'après les positions qu'ils occupent sur la carte du jugement esthétique contemporain – et de tenir ces opinions à distance

égale de soi-même, avec le plus grand détachement possible : je vois des discours qui passent, et je pourrais les prendre, comme des autobus.

Bernard arrive sur les deux heures. Il vient de chez Bourgois où l'on prépare une édition de tous ses poèmes d'avant 1970. Il a déjà la maquette de la couverture, où l'on voit la *Salomé* de (c'est bizarre, ce nom si familier m'échappe toujours : à la place, dans le chaos mal irrigué de mon cerveau, je trouve Henri Martin [L'HISTORIEN, LE PEINTRE, LE MARIN (*LIBÉREZ HENRI MARTIN !*), LE SOLDAT DE *DANS LE LABYRINTHE*], Henri Michaux, Hubert Robert et même Hugues Aufray – on s'éloigne…) → MOREAU → *L'ÎLE* DU DOCTEUR MOREAU, *L'INVENTION DE MOREL*, LE PIANISTE MOREL ("CHARLIE") DE *LA RECHERCHE* («MOREAU, MORUE, MORILLE, MOREL OU QUELQUE CHOSE COMME ÇA », DIT MME DE CAMBREMER / GALABIER, MATADIER, PLUTÔT MONTORET : « TU CONNAIS UNE RUE MONTARET → MONET, MANET, MANNERET, MAN RAY), TOI ? » *DANS LE LABYRINTHE*), MORELL, LE MÉDECIN DE HITLER (MAISON SUR LE MURE MOREL SCHWANNENWERDER (?)) / *MORO*, NOIR, BRUN, *OTELLO, IL MORO DI VENEZIA* / (PROBLÈMES) MORAUX, (MONUMENT) AUX MORTS] (« Un corps tatoué, ça me va très bien»).

Nous passons à table : haddock [CAPITAINE HADDOCK (→ CAPITAINE BARTOK, KODAK, ETC. (LA CASTAFIORE DANS *TINTIN (*→ MME DE CAMBREMER ET MOREL / ROBBE-GRILLET, PINGET (MONNEAU, MONNARD, MOTTARD, MÉNARD, MONETTE, MACHETTE, MARIN, MARCHIN,ETC. (→ *LE LIBERA*))) / DOCK, KODAK, CADEAU] et riz, avec une sauce au citron. C'est très bon. Je mange trois fois plus que tout le monde, comme d'habitude.

Paul parle de ses difficultés chez Flammarion, dit qu'il en a marre, qu'il veut partir. La dame cherche un appartement, car maintenant que son fils est parti, elle reste seule avec Marc (dont il sera beaucoup fait mention) et leur fille, ils n'ont pas besoin de leur grand appartement avenue de Saxe [MAURICE DE SAXE, MAURICE DUPIN SON PETIT-FILS, PÈRE DE GEORGE SAND / SEXE / MAURICE SACHS / SAK'S FIFTH AVENUE / NELLY SACHS, ÉCHAPPE AUX NAZIS

GRÂCE À L'INTERVENTION DU PRINCE EUGÈNE (DE SUÈDE), “VOISIN” DE MALAPARTE À STOCKHOLM (CF. *KAPUTT*) / *SAXE ROMANE*], dont j’apprends incidemment qu’il ne coûte que trois mille francs par mois mais risque de passer en “loyer libre”, et alors ce serait ruineux.

«Mais *tout* est ruineux, les prix sont fous, et c’est bien pire depuis six mois. Une amie a trouvé une très grande pièce, deux chambres, tout le confort, donnant sur le Panthéon : au moins un million deux cent mille francs maintenant – qui peut payer ça ? »

Elle cherche surtout dans les Halles, le quartier de la Bourse, la rue de Richelieu, et tient à de très hauts plafonds.

Bernard et Colette vont déménager, ils ont trouvé une maison à Belleville, cent cinquante mille francs, une affaire. Bernard parle de l’année sabbatique qui lui a été allouée par la Caisse des lettres, et de son stage de familiarisation avec les techniques de l’audiovisuel.

«En fait je n’ai à peu près rien fait depuis six mois, sinon apprendre à respecter les cameramen. (Ce sont eux qui décident de tout, en fait, sauf ceux de Fellini qui s’occupe personnellement du moindre détail. Savez-vous que pour *Roma*, même le tronçon d’autoroute a été construit en studio ?) »

La dame ne veut pas croire que Bernard ait perdu son temps, elle est sûre que tout ça, en fait, donnera un jour quelque chose, même si ce n’est pas évident aujourd’hui. Il est question aussi des communistes en Italie. Je parle de la politique culturelle remarquable des municipalités communistes, celle de Ferrare [FAIT RARE / *IL GIARDINO DEI FINZI-CONTINI* / FER, ARRHES, AFFAIRE(S), *AFFAIR* (→ LIAISON)] en particulier, qui a organisé une grande exposition Warhol, et maintenant c’est le tour de Rauschenberg [ROCHE & BERG (MAURICE, DENIS (→ MAURICE DENIS)), LABORATOIRE / ALBAN, BERGMAN (BERG, MANN (→ *TRISTAN*, *LA MORT À VENISE (*→ MAHLER (→ MULLER, MILLER, MALHEUR, *MALHEUR* (AFFICHE D’UN DE SES CONCERTS À PARIS))).

* La France et l’art américain, théorie, question : l’isolationnisme gaullien s’est-il traduit à ce niveau par un isolationnisme comparable? Il

n’est pas douteux que tous les autres pays occidentaux sont beaucoup plus ouverts que la France à l’art américain, considéré par eux comme le grand art d’aujourd’hui. Exemple : les musées des Pays-Bas, d’Allemagne, de Suisse, pleins de Rauschenberg, de Johns, de Warhol, de Lichtenstein, Stella, Newman, Morris Louis, Rothko, De Kooning, etc. Et maintenant l’Italie, y compris ses communistes. Cependant la France a maintenant en Michel Guy un ministre des Affaires culturelles très ouvert à cet art-là, qui le connaît et qui l’apprécie. Est-ce lié à la fin de l’orthodoxie gaullienne, à l’atlantisme latent du giscardisme ? La France rejoint-elle dans ce domaine les autres nations atlantiques dans un discours culturel dont elle s’était en partie coupée? Etc. *

Paul :

«Les municipalités communistes, en France, elles sont plutôt portées sur Lurçat, jusqu'à présent. »

Quelqu’un est d’avis que le P.C. français et l’Union de la gauche sont terrorisés à l’idée que la gauche italienne pourrait arriver au pouvoir, ce qui ne manquerait pas d’aboutir à une catastrophe. Le Portugal, c’était loin et on pouvait toujours dire que c’étaient des sauvages; mais l’Italie, si ça rate, ça fera vraiment mauvais effet.

Nous allons ensuite prendre le café dans la rue Saint-Denis. Colette est vraiment charmante, a l’air de me trouver très drôle, dit que j’étais très drôle samedi, je suis de nouveau un peu ivre, au sauvignon, d’assez bonne humeur, quoique inquiet de l’heure, il est quatre heures, ça ne rate jamais, il ne faut pas déjeuner en ville.

La dame, qui va visiter un appartement vers le Val-de-Grâce, nous emmène en voiture, Paul et moi, jusqu’à l’Odéon. J’apprends, après l’avoir quittée (la traversée de Paris a duré une bonne demi-heure), qu’elle est la femme d’un des directeurs de *L'Express*. Je ne sais pas pourquoi je l’appelle *la dame*, d’ailleurs, ce n’est pas bien gentil, elle, en fait, est très gentille, à peine un peu bourgeoise en goguette dans l’atelier d’artiste, mais très gentille vraiment, très souriante.

Chez Flammarion, Paul m’alloue un petit bureau pour que j’y achève la correction de la dactylographie d’*Échange*. J’ai à peine le temps de finir, les dernières pages sont pleines de fautes, et le texte me paraît

dégueulasse. Quand j'arrive à six heures à la maison pour la leçon de Malcolm, le téléphone sonne, c'est lui qui ne vient pas. Merde! Il veut venir le lendemain. Or j'avais l'intention d'aller le lendemain au sauna, d'y rencontrer quelqu'un d'inconnu, de profiter un peu de cet appartement que pour une fois j'ai tout à moi. Mais je me dis que si Malcolm vient demain, ça va bloquer mon après-midi, je ne pourrai pas aller là-bas, il faut donc y aller aujourd'hui. À partir de là la tentation envahit tout. C'est une idée idiote, je suis crevé, j'ai fait trois fois l'amour la nuit précédente, je n'ai pas un sou. Mais tous ces arguments sont sans poids. Je ne pourrai pas aller au sauna demain, ni jeudi, je n'ai pas envie d'attendre vendredi, W. rentre samedi : si je rencontre là-bas quelqu'un qui me plaît, je veux pouvoir disposer de trois ou quatre jours de paix avec lui, etc. Me voilà donc parti, en bus, pour le Continental Opéra. Il y a une réduction pour les étudiants, trente francs au lieu de quarante.

Guide/Historique : le Continental Opéra est ouvert depuis six mois. Il a succédé, dans la faveur de l'establishment pédé, au Miromesnil, fermé par la police, je crois. Mais c'est la même direction. Il est comme lui très propre et très confortable, mais beaucoup plus grand. Il y a une piscine, un restaurant, des salles de gymnastique. Dans de longs couloirs recouverts de tapis épais, on peut jouer au labyrinthe [« LE LABYRINTHE, C'EST LE LIEU DE LA DOUBLE HACHE (LABRYX) » / ROBBE-GRILLET À CERISY : « CELA POSÉ, JE N'AI PENSÉ NI AU POIGNARD, NI AU *LABYRINTHE*, NI À QUOI QUE CE SOIT DE CE GENRE, MAIS À DEUX LETTRES QUI AU POINT DE VUE GRAPHIQUE SONT LES DEUX PLUS PROCHES, PUISQU'IL Y A DES FAÇONS DE TRACER LE M QUI LE FONT RESSEMBLER TOUT À FAIT À UN H (→ HENRI MARTIN, *DANS LE LABYRINTHE*). (…) H. M., C'EST LE PERSONNAGE DONT LE PRÉNOM EST IDENTIQUE AU NOM DE FAMILLE (??? → HUMBERT HUMBERT, *LOLITA*), ET DONT CHAQUE MOITIÉ DE LETTRE EST IDENTIQUE À LA DEUXIÈME MOITIÉ, CE QUI PRODUIT UNE DOUBLE ANNULATION, COMME SI LE NOM Y DISPARAISSAIT LUI-MÊME EN TANT QUE NOM »], errer, faire des tours et des détours, s'amuser à se perdre, différer presque indéfiniment

le moment décevant où l'on a fait "le tour de la situation", où il n'y a plus de surprises à attendre.

Quand j'arrive, je vois d'abord un p'tit mec baraqué, pas mal, ça a l'air de marcher, mais j'ai envie de faire un premier tour d'inspection générale, justement. Dans l'une des salles où l'on peut voir la télévision, en couleurs, je suis assis au-dessus d'un homme aux cheveux courts, trente-cinq ans peut-être, très poilu, très baraqué lui aussi, genre homme d'affaires qui ferait beaucoup de gymnastique. Il m'excite beaucoup. Il se laisse caresser par moi, il bande, mais il ne fait pas grand-chose pour moi et il semble avoir très peur chaque fois que quelqu'un entre. Puis il sort. Je le suis.

« Je vais essayer de trouver une cabine », dit-il.

Il n'en trouve pas, toutes sont occupées. Moi si, un peu plus tard. Je m'y installe. Il vient me rejoindre. Il a l'air plein d'expérience, pousse les deux lits contre la porte pour la bloquer, sourit. Il a l'air un peu bête mais il est vraiment très excitant, il a des pectoraux très saillants, des avant-bras énormes, couverts de poils châtain clair, presque blonds. Je lui lèche la poitrine, il a l'air d'aimer ça, je le suce, le branle, me branle. J'ai envie qu'il me baise. Il est à genoux sur l'un des deux lits, je me mets de la salive dans le cul puis je l'introduis en moi, il me relève les jambes, m'encule un moment mais il va jouir, je lui dis que non, d'attendre, il sort de mon cul, continue de me branler, m'encule de nouveau mais il est toujours à la veille de jouir, il sort de nouveau, il est à genoux entre mes jambes, j'ai beau lui dire d'attendre, il se branle, il jouit en l'air, sur moi. Il veut ensuite me faire jouir aussi, mais je n'y tiens pas, la soirée est jeune, quand il débande, moi aussi. Il dit :

« Tu es fatigué ?

– Oui, un peu.

– Bon, je vais aller prendre une douche.»

Je le croiserai une ou deux fois par la suite et surtout le verrai nager, très bien, évidemment, dans la piscine.

Je marche dans les couloirs, à la recherche du premier type qui bien entendu a disparu. Se passe ainsi un assez long moment. Dans une cabine dont la porte est entrouverte, je vois un type qui est étendu sur le ventre.

Son cul et ses cuisses ont l'air très excitants mais l'on ne peut pas voir grand-chose de plus, car il a disposé devant les lumières les deux coussins de faux cuir qui servent d'oreiller, et la cabine où il est installé est ainsi plongée dans une quasi-obscurité. J'aimerais en voir davantage, j'hésite, je fais plusieurs tours, je reviens, je repars, je reviens, finalement j'entre et m'assieds dans la cabine sur l'autre lit, en face de lui. Il lève la tête, il me regarde, puis il reprend exactement la même position, la tête sur ses bras repliés, le visage tourné vers le mur. Je pose un pied sur le bord de son lit, mais il ne déplace pas du tout la jambe dans cette direction pour m'encourager. Cependant, chaque fois que quelqu'un ouvre la porte pour voir ce qui se passe, la lumière tombe sur son cul et sur ses cuisses, qui m'excitent de plus en plus. Mon pied touche maintenant ses genoux, mais il ne réagit toujours pas. Son fantasme, aussi respectable qu'un autre, est évidemment d'être baisé sans aucune participation de sa part. Mais j'aimerais tout de même voir son visage, que j'ai à peine aperçu, et le reste de son corps. Finalement, je me lève comme pour sortir, et me décide à le toucher de la main. Son cul et ses cuisses sont parmi les plus excitants que j'aie rencontrés, très poilus, très musclés, forts, arrondis, superbes. Je les caresse de la main gauche, de la droite lui touche les épaules, les cheveux, qui sont très noirs, la poitrine, qui est couverte aussi de poils noirs. Mais le haut de son corps est beaucoup moins réussi que le bas, un peu trop maigre. Il tourne de nouveau la tête de mon côté, et il se met à me sucer, pendant que je lui malaxe les fesses avec beaucoup d'enthousiasme. J'aimerais m'allonger à côté de lui, qu'il se retourne un moment, le voir. Je le fais, mais ça ne l'intéresse vraiment pas, il sait exactement ce qu'il veut, c'est-à-dire se faire baiser et rien d'autre – pas d'embrassades, pas de serrage, pas de frottage, une bite dans le cul et c'est tout (c'est l'anti-Christian).

Il débande, moi aussi. Je me décide alors à me consacrer uniquement à son cul puisque c'est ce qu'il veut, et en effet cette approche-là du dossier le fait immédiatement rebander, et moi aussi par la même occasion. Je pousse l'un des lits contre la porte afin de la bloquer, d'autant plus que le petit Laurent, un flirt de R. B., est entré, nous a touchés, puis est parti en s'excusant lorsqu'il m'a reconnu.

Le type est maintenant sur le bord de son lit, toujours sur le ventre, bien sûr, mais une jambe à terre. Debout, penché sur lui, ou à genoux sur sa couche, je lui mordille les fesses, lui lèche les cuisses, lui crache [ARC, CAR, ARCHE, *L'ARCHE*, *L'ARC*, CACHER, KASHER, KARCHER, CHIRAC, *CRASH,* KRACH] *dans* la fente du cul, y introduit ma langue, tout en me branlant. Puis, debout entre ses jambes, dont l'une repose maintenant sur l'autre lit, parallèle au premier, je m'introduis en lui. Malheureusement je dois ressortir aussitôt parce que je suis à la veille de jouir, il me faut penser précipitamment à autre chose, éloigner ma queue du théâtre des opérations, passer ma langue dans les longs poils noirs de ses fesses. Et de nouveau je le baise en essayant de faire en esprit le tour de tous les sujets les moins sexy que je puisse imaginer, la chute de la lire, par exemple. Mais rien n'y fait, n'importe quel sujet dévie dans ma tête et devient follement excitant. Lui s'est relevé sur ses coudes, il serre mes jambes contre les siennes, il relève le cul et j'éjacule au bout de deux ou trois minutes, pensant toujours à la monnaie italienne, qui une fois de plus a révélé qu'on ne pouvait guère compter sur elle.

En fait c'était tellement bien que je débande très lentement, et je continue pendant dix minutes, peut-être, à aller et venir entre ses fesses, à sa vive satisfaction semble-t-il. Il est plutôt affectueux, maintenant, et quand je retombe sur mon lit il vient s'asseoir à côté de moi et me caresse un moment. Puis il me déclare qu'il va prendre une douche.

Moi je reste allongé, seul. Entre alors dans la cabine un type barbu, poilu, genre hippie, pas terrible, qui veut m'embrasser, me caresse, me lèche, me branle, bien que je ne bande absolument pas. Il se prépare à me sucer, porte ses lèvres à mon sexe, mais se relève aussitôt et s'en va. Vérification faite, ma bite est en effet pleine de merde, ce qui me dégoûte et me gâche un peu le plaisir, rétrospectivement.

Je vais aussitôt prendre une douche moi aussi, mais ce n'est pas facile de se nettoyer avec seulement une savonnette, sans gant, sans rien. Enfin, propre, je vais dans la salle de télévision où passe un film français des années cinquante sur un industriel rochelais (Jean Gabin) soupçonné de crime par un petit juge d'instruction consciencieux, mais protégé plus ou moins par ses relations locales. Un garçon allongé sur une banquette, la

tête sur les genoux d'un autre, m'attire vers lui avec son pied, me branle, me suce. Il a l'air d'un Anglais, il est plutôt bien foutu, un peu trop gras, la peau trop blanche. Noël Roquevert, le commissaire, est insupportable avec les suspects et les témoins. En fait, je m'aperçois que je me trompe de film, il n'y a pas du tout Jean Gabin dans celui-ci, *Le Dossier noir* (1955) – je confonds avec un autre annoncé dans *Télérama*, *Le Sang à la tête* (1956), qui, lui, doit passer ce soir (jeudi 6 mai). Bon. L'Anglais, qui ne l'est sans doute pas du tout, bande comme un Turc (*sorry*). Je le branle, il a un sexe énorme qui lui vient jusqu'au nombril et au-delà. Je le suce, amicalement, sans trop y penser, tout en continuant de regarder le film, j'ai la tête confortablement posée sur son ventre, le poste est exactement dans l'axe de sa queue, on ne devrait jamais regarder de films que comme ça. Lui embrasse son copain qui, assis, se penche vers lui, branle un autre type qui sur ces entrefaites s'est joint à nous. Et tout d'un coup l'Anglais me jouit dans la bouche, juste au moment où je commençais à m'intéresser sérieusement aux turpitudes bourgeoises de La Rochelle.

Nouveau passage dans les toilettes, donc, cette fois pour me rincer la bouche. Nouveau tour des couloirs, nombreux, trop nombreux. Quand je suis de nouveau étendu dans une cabine un quinquagénaire s'approche de moi, veut m'embrasser, me lèche la poitrine, essaie de me branler tout en s'asseyant à côté de moi et en me faisant la conversation. Je lui dis être très fatigué mais lui parle gentiment, il est d'ailleurs plutôt gentil, c'est un homme d'affaires autrichien qui s'appelle Albert [ALBERT CAMUS / ALBERT, FRÈRE DÉTESTÉ DE CHAR (QUI DIT DE CAMUS, À SA MORT, QUE C'ÉTAIT SON "FRÈRE") / "FRÈRE" À MOI INVENTÉ PAR MA MÈRE, ET PRÉTENDUMENT ENLEVÉ PAR DES ROMANICHELS / ALBERTINE (→ AGOSTINELLI → AGOSTINO (*PRIMA DELLA RIVOLUZIONE*, ACTEUR (ALLEN MIDGETTE) "INCARNE" WARHOL À SA DEMANDE ET DONNE DES CONFÉRENCES À SA PLACE, DANS LES UNIVERSITÉS (À EUGENE, OREGON)))]. Il est à Paris pour trois jours, mais travaille dans la journée. Il est très impressionné par le Continental («Nous n'avons rien de pareil à Vienne [VIENNE / VIENNE (ISÈRE) / QU'IL

VIENNE / MIENNE, TIENNE, SIENNE / SIENNE, BIENNE (LAC DE) /// SÉCESSION] » ; je veux bien le croire).

Évidemment, je ne bande pas du tout, Albert (« *pas Albrecht*, ce n'est pas la même chose du tout») continue de branler mon sexe rabougri, tout mou. Ne pouvant me débarrasser de lui gentiment, je vais de nouveau me promener. Le Laurent de R. B. et un de ses copains jouent le rôle inévitable des deux folles déchaînées, bruyantes, idiotes, débandantes au possible. Je croise quinze fois Daniel M., un conservateur de musée ami de Nicole et d'Eva, la secrétaire de la galerie Sonnabend. J'entre dans une cabine où est étendu un type de trente ans, couvert de poils blonds dorés, avec de beaux cheveux raides et lisses, mais une assez sale gueule. Je lui touche une cuisse, mais il relève la jambe, après quoi il me sourit gentiment. Plus tard, le petit Laurent, justement, aura beaucoup plus de succès auprès de lui.

Il y a maintenant beaucoup moins de monde. Je m'allonge sur un lit et encourage à me rejoindre, du regard, un type que j'avais négligé plus tôt, un Libanais peut-être, mais il parle anglais, petit, moustachu, très poilu, très musclé, mais pas aussi mince qu'il se pourrait, loin de là. Je le lèche, le suce, lui s'allonge sur le dos, sans sourire, sans rien faire pour moi. Je m'agenouille entre ses jambes, lui mets de la salive dans le cul, en mets aussi sur mon sexe et me prépare à le baiser, mais il dit alors d'un air furieux :

« *I don't want to be fucked*.

– *Well, you don't have to be*. »

Après quoi il reste là sans bouger, il commence à m'énerver, je ne sais que faire, finalement je le suce, ça ça l'excite, il s'allonge sur moi, le haut du corps sur ses bras tendus, et me jouit dans la bouche (décidément, c'est le jour). Après quoi il s'en va aussitôt en disant « *Thank you* » (*What a pig !*). Nouveaux tours, mais je commence à en avoir marre, je me rhabille et m'en vais.

Je prends le métro de l'Opéra au Pont-Neuf, traverse la Seine, et par la rue Dauphine rejoint le Dauphin où Bob Smith et Henri Guigonnat sont en conversation avec Dominique X, ami de Bernard Delvaille et musicien, qui était l'auteur, à dix-neuf ans, de trois ou quatre

symphonies, ce qui m'avait beaucoup amusé. Je prends seul un sandwich et un verre de beaujolais, mais le compositeur vient me rejoindre, veut bavarder, savoir d'où je viens, etc. Il est très flirty, assez joli, très gentil, mais vraiment pas du tout mon genre. Je ne reste que dix minutes et m'en vais. Au Flore, il y a Philippe en compagnie d'Olivier et d'un ami à lui. Mais je rentre à la maison et me couche vers minuit, lisant encore, avant de m'endormir, deux ou trois chapitres de *Take It or Leave It*.

Mercredi 5 mai

Levé vers 8 heures. Passé toute la matinée à lire *Take It or Leave It*, de Raymond Federman, livre paru aux États-Unis dans la collection "Fiction collective" et qui n'est pas inintéressant, loin de là.

L'auteur est d'origine française, il est venu aux États-Unis au lendemain de la guerre, ce sont autant de points communs, pas les seuls, avec son héros anonyme qui se propose de raconter sa découverte de l'Amérique – de la *faire* raconter, plutôt, car il ne parle pas par lui-même, officiellement, mais par le truchement d'un récitant qui, juché sur un podium, face à un public d'étudiants, relate ce que le protagoniste lui a relaté. Ce texte travaillé tout entier par le rapport à l'autobiographie l'est aussi par la question du double, de l'origine du récit, du "qui parle ?". Cependant les rapports entre narrateur et héros ne sont pas marqués par un écart constant, il arrive au contraire que cet écart se réduise sensiblement, ou même disparaisse tout à fait, le raconteur étant alors jeté aux orties ou bien le "raconté" paraissant au contraire une pure invention.

Federman est à cheval sur deux cultures. Non seulement la langue française tient dans son texte une très grande place, mais la théorie récente française, dont il se moque, l'inspire néanmoins beaucoup (Deguy, Derrida, *Tel Quel*, etc.). Il est donc infiniment plus "*fiction-conscious*" que la plupart des auteurs américains d'aujourd'hui que j'ai l'occasion de pratiquer. Il est aussi, hélas, terriblement "*self-conscious*", surtout vers la fin, et un "je" déplumé, qui résiste bec et ongles à toute tentative de formalisation à son endroit, défie de bout en bout le texte et

ses mécanismes crachotants à la Tinguely. L'engrenage de la *self-consciousness* ne peut, dans ces conditions, que prendre des dimensions croissantes, le "*I want you to know that I am perfectly conscious of being too self-conscious*" ne pouvant que multiplier indéfiniment le problème, resserrer le carcan du moi, donner un tour de plus au piège de l'interrogation sur l'interrogation sur l'interrogation sur "soi-même".

Cela dit, pourquoi déplorer cette existence butée du "*je*" ? Au fond, elle est sans doute souhaitable. Il se trouve qu'ici elle semble maladroite (on a tendance à se dire : « Oh là là, encore un type qui essaie de faire un livre à partir de son expérience et de ses déceptions, la barbe ! ») et qu'elle crée une espèce de malaise. Mais ce malaise même, ce malaise du lecteur trop impliqué face à l'auteur qui n'arrive pas à se dégager de la glu d'exister en dehors de son œuvre, et qui ne trouve d'autre solution que d'utiliser cette glu pour coller ensemble les morceaux de son livre, est-ce qu'il n'est pas souhaitable? N'est-il pas le but recherché, et même le *sens* de l'ouvrage? Une réussite parfaite ne serait-elle pas un échec? N'est-il pas nécessaire que l'écriture, refusant la sécurité du système très sophistiqué auquel elle a recours (ce Federman a vraiment lu tout ce qu'il faut lire pour passer des étés paisibles à Cerisy-la-Salle), soit constamment le cul entre deux chaises, et branlantes?

On détecte pourtant une espèce de défaut de jugement et peut-être de goût, un défaut du défaut lui-même. Ainsi certaines des voltiges typographiques paraissent-elles tout à fait gratuites. À mon sens (mais personne ne me demande mon avis – enfin *si*, mais justement je ne sais pas trop ce qu'il est, sinon que ce livre n'est *pas inintéressant*, ce qui n'est déjà pas mal (je crains que ma fiche n'ait été fort embrouillée, tout entière faite de phrases empressées à se contredire)), tout rapport entre texte et biographie doit absolument être à double sens. Si le *je* pénètre l'écriture et lui donne un corps, l'écriture à son tour ou plutôt en même temps doit investir le *je*, dénoncer son caractère de convention, le révéler comme élément de discours, le prendre dans ses rets : faire de la vie une bio-graphie, justement (une *grapho-bie*, une vie écrite).

Ayant rédigé mes fiches je vais vers quatre heures les porter rue Amélie, et je prends là deux nouveaux livres : *The Eden Express*, de Mark Vonnegut, et *The Sun Chemist*, de Lionel Davidson. À peine suis-je

rentré arrive Thierry, qui avait en effet annoncé sa visite pour ce jour-là, il y a plus d'une semaine, mais je l'avais complètement oublié. Et comme je prépare du thé pour nous deux, sonne le téléphone. C'est W., de New York.

[J'ai tendance à oublier, ici, de mentionner les messages, les lettres et les coups de téléphone. Une récapitulation s'impose donc :

Au dos d'un mot laissé vendredi matin, et qui contenait des instructions bancaires (mais je n'ai pas pensé, d'abord, à retourner la feuille, et je n'ai découvert le reste du message que plus tard), W. me désignait, «si quelque chose lui arrivait», comme son héritier. Singularité où j'ai su lire le message sentimental et quasi conjugal. Puis :

« *Let's be optimistic* »

« *We'll work out something, I feel* »

« *My love as always. W.* »

Lundi est arrivée une carte datée de la gare de l'Est, postée de Reims et représentant, très kitsch, un brin de muguet. Message de même inspiration, plus :

« *As always, I miss you already. Love. W.* »

Mardi, une carte envoyée de Reykjavík, au cours d'une escale :

« *Can't wait to be back here* » + «*on my way back to you* ».

Le réchauffement est donc sensible.]

W. doit détecter à ma voix qu'il y a quelqu'un avec moi, car il me demande si je suis en train de donner une leçon. Non non. Il n'insiste pas. New York, paraît-il, est en train de « sortir de son système », c'est moins bien que la dernière fois. Une grande fête à la Frick Collection n'a pas été ce qu'il en avait espéré, c'était très officiel, très guindé, très "Edith Wharton". Il se couche tous les jours à une heure. Il habite chez John. Il a d'ailleurs téléphoné samedi soir à une heure (ici), je n'étais pas là – en effet, j'étais à la fête de Paul. Il me demande si La Villette a rouvert, je lui dis ne pas le savoir, mais seulement que, d'après Raoul, c'était fermé jeudi dernier, le lendemain des événements. Le petit Belge si chic,

l’inventeur de la barbe de quatre jours, est attendu ces jours-ci à New York. Warhol est très curieux de lui, de sa contribution à la civilisation, sans doute aussi de sa probable fortune, de sa propension éventuelle à faire faire son portrait. W. reviendra samedi ou dimanche. S'il rentre plus tôt, comme il le souhaite, il enverra un télégramme, car il ne veut pas de « mauvaise surprise ».

J’ai oublié de mentionner aussi que samedi soir, à trois heures du matin, rentrant complètement ivre de chez Paul, j’avais eu une conversation téléphonique avec Joseph le Libanais, qui était à Rome, complètement ivre lui aussi, et qui a rappelé lundi après-midi pour m’inviter à Corfou où il dispose d’une grande maison pendant tout le mois de mai. Mais comment diable irais-je à Corfou [CORPS FOU, CORPS (DU) FOU, ROC, OUF, FROC /// SISSI, CAPO D’ISTRIA]?

« Écoute, renseigne-toi, si ce n'est pas trop cher, je paierai pour ton voyage.

– Mais non, mais non, il n’en est pas question, mais je suis très touché. »

Christian m’a dit qu’il y avait des vols charters pour Athènes au prix de cinq cent quatre-vingts francs aller et retour.

Reçu aussi une lettre d’Elsa de Dreu, dont j’étais sans nouvelles depuis trois ou quatre ans. Elle a habité le Canada, elle a voyagé aux États-Unis, en Amérique centrale, en Amérique du Sud. Elle a vu les Andes [ANDES (→ VIRGILE → ÉGLOGUES) / SEDAN (VILLE NATALE DE FRÉDÉRICK TRISTAN, NÉ *BARON*) / DANSE (BALLET, CHORÉGRAPHIE, MÉCANISMES, CARROUSEL, ETC.) / SAND (DUDEVANT, DUPIN), KARL SAND (L'ASSASSIN DE L'ÉCRIVAIN (~~KOTZEBUE~~)),

l’opéra de Manaus «qui a été restauré récemment ». Et elle est rentrée en Hollande, du Surinam, vers la fin de février. Lui écrire.

Thierry et moi prenons donc le thé (le ridicule de l’expression ne m’échappe pas). Il est semblable à lui-même, c’est-à-dire qu’il ne prend aucune initiative et se contente de rester posé là, mollement bandant – je ne veux pas dire qu’il bande mou, ni qu’il me fait bander mou, mais qu’il

met à être bandant (ce qu'il est) peu d'ardeur, à la façon du *Faune Barberini*.

J'ai beau être étendu *invitingly* (c'est du moins ce que j'aime à penser) en travers sur le petit lit, et lui assis dans un fauteuil, c'est moi qui dois faire les premiers gestes, lui toucher les cheveux, passer la main sous son pull-over. Mais alors il réagit immédiatement – d'évidence il n'attendait que ça, je ne sais pas pourquoi il agit toujours de cette façon-là. J'ouvre sa braguette et lui suce le sexe (il est toujours dans le fauteuil). Puis je lui propose d'aller dans l'autre pièce, sur le grand lit. Nous nous déshabillons l'un l'autre, très progressivement. J'aime décidément beaucoup son corps. Il a une certaine lourdeur physique qui change agréablement de tous ces poids légers auxquels je suis habitué, des muscles, des cuisses épaisses et fortes, une certaine largeur, un cul très beau, pas petit du tout mais dur, musclé, très poilu, qui m'excite beaucoup. Son sexe n'est pas tout à fait en proportion du reste, mais ça ne m'a jamais gêné. Je le suce, il me suce, nous nous embrassons, c'est moi qui décide de toutes les positions, il est comme un ours en peluche, aucune initiative. Il est à genoux entre mes jambes, je le fais pénétrer en moi, c'est moi qui bouge, mais il jouit comme ça, et moi aussi. Après quoi je dors un moment dans ses bras. Il est toujours très gentil après l'amour, très tendre, alors que le reste du temps il y a presque toujours en lui, tacitement, un côté vaguement désapprobateur, une pose implicite de petit-bourgeois "scientifique" et "cartésien" à l'égard des bohèmes snobs de notre espèce. Par exemple, il repère dans la chambre une boîte à chapeau de marque "Gélot", qui appartient à W., et dans mes chaussures des formes marquées "Céline [CÉLINE & FLORA (PROUST), CÉLINE, CELAN, C'EST L'ÂNE, (MONT) LYNCÉE (EN ARCADIE, SACRIFICES HUMAINS) / RENAUD (C'EST LINE RENAUD (QUI M'Y FAIT PENSER)) / CÂLINE]", et il fait là-dessus des réflexions, en riant, du genre : « Eh bien, je vois, on se refuse rien – pas snobs du tout, les mecs, hein?» À quoi, en rajoutant, je lui dis : «Non, en effet, on a toute sorte de trucs somptueux », et lui montre les pantoufles rouges que la mère de W. lui a envoyées d'Arkansas, en velours moiré, cardinalices à souhait, un véritable cauchemar. Malheureusement, catastrophe, il me prend tout à fait au sérieux, et il dit gravement :

«Non, moi, je ne les aime pas tellement. C'est pas trop mon genre. »

(*Ma com'è difficile la vita sociale ! Anché sessuale – in somma la vita.*)

Il veut rentrer à Orsay. J'ai vaguement rendez-vous avec Christian vers huit heures dans les Prés. Mais je parviens tout de même, entre sept heures et sept heures et demie, à noter ici, en vitesse, les événements de la journée de dimanche.

Au Rouquet, en passant – c'est le café qui fait l'angle du boulevard avec la rue des Saints-Pères (quelle idée de se mettre là : c'est bien une idée d'hétéro, par exemple !) –, je tombe sur Philip X, un quadragénaire ami de W., qui travaillait avec lui au Gotham Book Mark, dans la 47e rue, à New York ; il est pour trois semaines à Paris où, grand lecteur de Balzac (en anglais), il est à la recherche frénétique de tous les lieux mentionnés dans la *Comédie humaine*. Je l'avais aperçu déjà une fois, mais il ne me reconnaît jamais (ça aussi, c'est bien un trait d'hétéro !), et je ne m'étais pas signalé à lui. Il a vu, me dit-il, W. à New York samedi dernier, et il se préparait à m'appeler. Il m'appellera demain.

Comme prévu, je tombe sur Christian, dans la rue. Nous dînons ensemble, à la terrasse du Petit Saint-Benoît, à côté de deux pédés dont l'un parle à l'autre d'une dynastie égyptienne très peu étudiée, mais pourtant fascinante parce qu'elle marque, selon lui, l'évolution de l'Égypte vers le monothéisme. Je parle à Christian de mon goût pour les discours érudits, et de la folie balzacienne de Philip, qui justement passe devant nous à ce moment-là, et s'éloigne discrètement. À dix heures nous allons voir *Adieu, ma jolie*, avec Robert Mitchum et Charlotte Rampling, d'après Chandler. Bien entendu, le film, qui d'ailleurs est en couleurs, fait passablement toc dans son imitation des grandes cuvées du thriller américain. Mais c'est bien dirigé, les acteurs sont excellents, même Charlotte Rampling, qui est très belle, et une grosse maîtresse de bordel, extraordinaire. Deux connasses, derrière nous, qui parlent tout le temps, annoncent le coup de théâtre décisif cinquante secondes avant qu'il survienne, ce qui me rend furieux. Mais Christian :

« Quoi, tu n'avais pas compris?

– Non, je ne comprends jamais rien aux intrigues policières. »

Un peu après minuit nous rentrons, faisons l'amour comme d'habitude, nous endormons tout de suite. Outre le classique « Je suis bien avec toi », les plus grandes déclarations ont été : « Tu es très séduisant» et : « Moi j'aimerais te voir tout le temps, ça ne dépend que de toi. »

Jeudi 6 mai

Levé à huit heures, en même temps que Christian. Été le matin aux Affaires culturelles, rue de Valois, pour retirer un dossier de candidature au Prix de Rome. Passé ensuite chez Philippe, rue de l'Épée-de-Bois, pour lui restituer le vélomoteur qu'il m'a prêté, et dont, finalement, je ne me suis pas servi du tout : traversée périlleuse de Paris, donc, car il n'y avait rien pour fixer le dossier sur le vélomoteur, je devais donc le tenir d'une main et de l'autre piloter, régler la vitesse, freiner, etc.

Revenu à pied par le Panthéon, Flammarion, où Paul n'était pas, la rue de l'Odéon, la rue de l'Ancienne-Comédie, la rue de Buci et le boulevard. Lu un moment Mark Vonnegut au soleil, sur le balcon, puis passé l'après-midi à écrire ici les journées de lundi et de mardi.

Sorti à huit heures. (Oublié de mentionner, la veille, un coup de téléphone de Claude Bonnefoy, des *Nouvelles littéraires*, me demandant d'écrire pour lundi un texte sur Nimier !) Tombé bien entendu sur Christian, cette fois-ci en compagnie de Diego. Passage au Dauphin où Christian parle avec un ami à lui, beau, *trop* beau, blond, barbu, très bronzé, *hair parted in the middle*, etc., un peu trop bande dessinée, mais enfin pas mal. Nous avons essayé d'aller voir *Parfum de femme*, mais c'était trop tard. Christian m'a alors entraîné jusqu'au restaurant de la rue d'Assas qu'il aime, je ne sais plus comment il s'appelle. En y allant, nous avons traversé le Luxembourg, très beau dans le soir blanc. Quelqu'un qui va seul, au printemps, vers neuf heures du soir, s'asseoir sur une chaise dans la partie la plus retirée, la moins "passante" du parc, au sud-ouest, ne peut pas être tout à fait inintéressant, il me semble – en tout cas m'intrigue. Constaté au passage, d'ailleurs, qu'il n'y avait pas de serres, contrairement à ce que dit *Échange* ; et que pratiquement aucune des

reines de France ne tient sa robe de la main, « faisant ainsi un beau pli droit, bien marqué ».

Le restaurant est très “années cinquante”, à la fois très dépouillé et très kitsch. Christian semble y jouir d’une grande popularité. Jadis il y venait presque tous les jours avec Gilles, m’explique-t-il, car à tous les deux plaisait beaucoup un garçon qui travaille là, un blond maigre, américain sans doute, très poilu, trop blanc, qui ne m’excite pas particulièrement – je préfère son copain, un petit Français avec les cheveux dans les yeux, très musclé, très rieur, avec une jambe dans le plâtre et l’autre nue, ces temps-ci : il est en short et expose *une* cuisse, donc, très sexy, poilue et musclée (il souffre d’un épanchement de synovie, nous dit-il); il s’appelle Florent. Il y a au mur des lithos hyperréalistes et dans les chiottes des chromos 1950 de Biarritz et de Monte-Carlo [LORCA, CAROL (DE ROUMANIE), (MARTINE) CAROL (→ *CAROLINE CHÉRIE*), CARROLL, CHORAL(S), ORACL(E)], bleus, rouges, dorés, très drôles.

Je dis à Christian avoir essayé de dîner là le soir de Pâques avec Philippe, et lui parle de cette soirée un peu triste, étrange, de William le Vénézuélien et de son ami anglais. Nous parlons aussi du blond qui, paraît-il, par sa seule présence, fait venir tous les clients les plus intéressants, en particulier une bande de Brésiliens du Sept, très drôles, «qu’on voit partout». Mais (perfide) :

«Au fond, tu t’entendrais avec moi beaucoup moins bien qu’avec W.

– Ah oui, pourquoi? Ça me semble difficile…

– Oh, il est beaucoup plus jet-setter que moi.

– Ah ça, incontestablement... »

Il est peut-être un peu vexé par mon assentiment, mais j’ajoute :

« Ce que j’en dis n’est pas du tout méprisant pour lui, au contraire. Je parle d’un talent qu’il a et que je n’ai pas : séduire socialement qui il veut, s’introduire dans tous les milieux de son choix, se lier d’amitié avec toutes les personnalités qu’il a envie de connaître, et qui en général méritent d’être connues, approchées, fréquentées, comme Warhol, ou Rauschenberg, ou Twombly, ou bien Merce Cunningham et John Cage, ou dans un autre genre Aaron [NORA (JOYCE → MARION, “MOLLY” (*ULYSSES*) / PIERRE NORA, SIMON NORA / ORAN (→ CAMUS, *LA*

PESTE, *LE ROI PESTE* → CHOLÉRA (“CE HORLA” / CARUS (SOIGNE LE CHOLÉRA EN SAXE) / ARNO (FLORENCE) / ARNAUD (→ RENAUD) / RONA (ÎLE D’ÉCOSSE, ENTRE LE MAINLAND ET SKYE / VILLE DU ZAÏRE *(→ LE ZAHIR* (MONNAIE) → LE ZOHAR) / RONALDSAY, ÎLES DES ORCADES / RONALD (→ RENAUD) / RHODA (→ *THE WAVES*)] Copland, le vieux compositeur américain [là, je me trompe, parce que nous avons rencontré Copland à travers Eugène Nicole, je crois bien, ou Noel Lee, je ne sais plus; mais Copland est aussitôt tombé sous le charme de W., pas sous le mien]. Moi je suis plutôt timide, au contraire, intimidé, maladroit, pas du tout compétent socialement. Je ne sais jamais quoi dire aux gens qui les intéresse, j’ai un véritable génie pour les sujets de conversation qui barbent tout le monde, et je suis capable de m’y accrocher interminablement, à l’accablement général. D’autre part, dans des endroits comme le Sept, je m’ennuie affreusement.

– Mais moi aussi ! Je suis tout à fait comme ça !

– Je n’aime le Sept que pour draguer; à moins d’être complètement stone et de danser; mais, en soi, danser me rase, et ça me fatigue, avec cette chaleur et cette fumée, là-bas. »

Sur cette pente j’ajoute que je ne pense qu’à toucher directement des braguettes; que, certes, je ne suis heureux qu’à draguer, mais qu’en un autre sens *draguer*, en tant qu’*entreprise*, m’ennuie mortellement; que le mot me paraît recouvrir deux espèces d’activités qui n’ont rien à voir l’une avec l’autre, promener une espèce de perpétuelle disponibilité, d’une part, et d’autre part *baratiner* pour parvenir à ses fins, ce que je déteste et ne fais jamais; que je ne rêve que de situations où sont supprimées toutes les étapes intermédiaires avant d’en arriver à la peau, aux poils, aux lèvres sur la peau, au baiser, au sexe dans la bouche, etc. ; que c’est *cela*, la grande utopie proprement *homosexuelle*, ce que l’homosexualité a de spécifique : en finir avec la séduction comme travail, avec le plaidoyer pour convaincre, avec le bla-bla-bla….

J’évoque cet ami hétéro de Jacqueline qui disait (à la grande indignation de Jacqueline) que l’homosexualité était « une solution de facilité ». Et dans une certaine mesure je lui donne raison. Ce que je déteste dans l’hétérosexualité (comme pratique), c’est cette impression

qu'elle donne (superficiellement, soit, mais en général c'est bien ce qu'on croit voir) qu'il y a toujours un sexe qui fait le siège de l'autre, de l'autre qui ne veut pas, ou qui veut *moins*, ou pas tout de suite, ou pas comme ça – cela pour des raisons physiologiques ou sociales, ou les deux, des raisons bien compréhensibles, certes, mais dont les effets sont néanmoins rasoir (à mes yeux). Dans l'homosexualité telle que je la conçois, tout se décide en deux ou trois secondes, oui, non, et si *oui* le passage à l'acte est immédiat (idéalement). Ensuite on peut discuter, bien entendu, bavarder, se séduire, s'aimer; mais pas dans le seul innocent et trivial dessein de tirer un coup.

Oh là là, la somme d'imbécillités qu'ont pu émettre les hommes depuis le commencement des temps (mais ça s'aggrave) pour parvenir à s'introduire dans *l'histoire* et le con des femmes! Le viol est presque plus propre, par comparaison. Cependant, comme je n'approuve pas du tout le viol, je préfère l'homosexualité où les pourparlers préliminaires, en cas d'urgence, sont tout de même nettement simplifiés; et où, surtout, il n'y a pas ce ridicule déséquilibre entre les parties, celle qui demande et celle qui *peut-être* pourrait bien finir par accorder [ARC, CAR, ROC, CARO, CARREAU, DÉCOR, ROC, CORDE, ROCADE, ORCADE(S), (DUC DE) CADORE, DAROCA (ARAGON ROMAN)].

Ce beau discours (qui n'a pour lui que son élan de discours et ses vertus d'ameublement – à plus tard de se demander, comme d'habitude, dans quelle mesure on y "adhère", et qui ou quoi, en soi-même, y "adhère") fait dévier la conversation sur La Villette, évidemment.

« Est-ce que ce n'est pas fermé ? demandé-je.

– Non, j'ai un ami qui y est allé ces jours-ci.

– La dernière fois que j'y étais, il y a eu tout un cirque, une énorme descente de police, etc.

– Ah oui, Claude m'a raconté ça.

– Ouh là là, Claude ! Oui, j'avais beaucoup de scrupules à son égard, parce que c'est moi qui l'avais entraîné là-bas, ce jour-là : lui voulait aller au Sept, moi non parce que j'étais sûr de tomber sur W. – je l'ai attiré dans la gueule du loup. À un moment, après l'arrivée de la police, je ne le voyais plus, j'étais sûr qu'il s'était fait coffrer, je me sentais vraiment très

coupable. Mais non, quand je suis sorti il était juste devant la porte, triomphalement installé sur sa bicyclette.

– Oui, il est très fier de sa bicyclette. Au Sept, il l'avait aussi attachée à un parcmètre, bien en évidence, juste devant la porte... »

(La sous-conversation, ici, est bien évidemment : je suis allé à La Villette depuis que je te connais, un soir où j'aurais pu être avec toi ; je suis libre, toi aussi; je peux avoir envie de coucher avec d'autres mecs, je ne m'en cache pas. Il prend tout cela très bien, fermement, en brave petit soldat de l'amour (qu'il est), et en fait, le vin aidant, je me sens très tendre à son endroit.)

Lui, quand il va à La Villette, dit-il, c'est uniquement pour *faire des choses* sur place, pas pour rencontrer des mecs et aller chez eux. Il avoue en s'excusant que, même, il n'a pas envie de les revoir, de leur dire bonjour le lendemain, à la limite : non qu'il ait derrière la tête l'idée que les gens qui sont là sont nécessairement dégoûtants et tout ça, non, non, pas du tout, puisqu'il y est lui-même ; mais enfin…

Je :

« Oh là là, non moi, je n'ai aucune idée comme ça… Quand j'étais étudiant et qu'il y avait une tasse à l'angle de la rue du Bac et du boulevard Saint-Germain, j'essayais de me persuader qu'il était impossible de rencontrer qui que ce soit d'intéressant dans les tasses, que ce n'était pas la peine d'y perdre son temps, que je pouvais me considérer comme dispensé. Mais si c'était vrai, ce serait vraiment trop beau. Ce n'est pas vrai du tout. Neuf sur dix des gens qu'on rencontre là seront effectivement des cons, c'est possible, mais tu peux très bien rencontrer là quelqu'un qui te plaise vraiment, qui soit intéressant, que tu aies envie de revoir – généraliser est absolument impossible, hélas. »

Le restaurant est plutôt plus cher que nos restaurants habituels – c'est-à-dire surtout le Petit Saint-Benoît –, trente francs par personne à peu près; et pas particulièrement exaltant quant à la nourriture. Nous descendons la rue d'Assas, puis la rue Guynemer, son bras autour de mon cou, ou l'inverse. Devant la maison bâtie par Roux-Spitz, je donne pour son bénéfice, et pour celui d'un couple de bourgeois qui la regarde en même temps que nous, et nous quasi enlacés, mon discours bien rodé sur Roux-Spitz *as opposed to* Mallet-Stevens, sur les mérites comparés de cette maison-ci, de celle de Giraudoux sur le quai d'Orsay, de celle du boulevard Pasteur et de celle où habite peut-être encore la veuve de l'architecte, porte de la Muette; celle-là moins réussie parce que trop grande, moins nette de formes, etc. – enfin je suis très érudit, *passons*. Lui, Christian, connaissait déjà la maison, d'ailleurs, et il l'aime beaucoup. Il est d'ailleurs curieux de tout, il a un grand désir de voir, d'apprendre, de s'instruire (promotion sociale ? – sans doute, mais il est complètement impossible de séparer ce qui, dans le désir de savoir plus, de s'instruire, de se cultiver, est désir de s'améliorer soi-même, de se rendre plus intéressant pour soi et pour les autres, d'avoir une meilleure

vie, de fréquenter des gens plus intéressants, de changer de milieu, etc.; je veux dire que le désir (censément trivial) de promotion sociale peut très bien n'être rien d'autre qu'une très honorable exigence intellectuelle et morale (que faire de son temps, que faire de sa vie, etc. ?)).

* De toute façon, la sous-maîtresse n'a d'autre fonction que de faire croire que nous sommes dans un roman de Severo Sarduy.

« Well, we're not. *Not by a looooooong shot*...

– Speaking of shots... »

Le ciel était serein. Sur l'horizon lavé ne se détachaient plus que des nébulosités roses, discrètes et presque translucides, qui se diluaient dans l'air précieux du soir. L'odeur exquise des lauriers, longtemps tapie entre les branches sveltes des massifs, et celle des pins, libérées par le bref orage, venaient caresser de leur souffle léger les bords de la terrasse. Les transatlantiques, dépliés tout à l'heure et à présent rangés en files obliques contre le mur, révélaient de minuscules flaques où flottaient un grain de pollen, une ( ) de tilleul. Ma mère se leva.

Il lit plus de journaux qu'on ne le penserait, en particulier les critiques de films. Depuis trois semaines que je le vois régulièrement, il n'a jamais rien dit de con (je crois qu'il se tient à carreau [(ANTHONY) CARO, COLON NANCARROW, AU CARRÉ, CHEMISE À CARREAUX, ETC.] !), et il est d'une gentillesse exquise, constante. Je ressens beaucoup de tendresse envers lui. Et, bien entendu, perversement, le retour imminent de W. et les discussions qu'immanquablement nous allons avoir étalent à mes yeux tous les avantages d'une hypothétique vie avec Christian – il est jeune, il est beau, il est sans doute amoureux, il s'intéresse à tout, il a un grand désir de s'instruire, nous ne nous disputons jamais, je ne suis pas du tout jaloux de lui, et même : il se lève à huit heures le matin, comme c'est bien, ça m'obligerait à en faire autant, quelle vie saine et productive ce serait!

[J'ai dit à W., en pleurant, ce fameux jeudi soir qui a précédé son départ :

« Ce que je peux dire, c'est que pendant sept ans je n'ai aimé que toi, avec une constance et une fidélité extraordinaires; que pas une seule fois,

jamais, je n'ai été le moins du monde amoureux de qui que ce soit, sinon de toi.

– Oh, et tous tes petits copains, et Claude, et tout ça : c'était très sentimental.

– Oui, c'était très sentimental, je suis très sentimental. Je les aime beaucoup, ce ne sont pas du tout des coups comme ça, en passant. J'ai beaucoup d'affection pour eux. Mais jamais je n'ai été amoureux d'aucun, tu le sais très bien.]

Nous rejoignons le boulevard à Saint-Germain, passons devant le Flore, rentrons à la maison. Je lis tout haut, pour rire, un paragraphe du *Journal d'un innocent*, mais ça devient très porno, des histoires de doigt dans le cul, de culs trop étroits, je deviens gêné, je passe à autre chose. Il y a sur ma table le dossier de candidature au Prix de Rome, les pièces fournies par moi pour le jury, je le feuillette devant lui. Il voit une photocopie de l'article de Poirot-Delpech où mon nom est accolé à celui de Jean-Louis Bory, ça l'amuse – « oui, dis-je, c'est la chronique pédé du *Monde*». Il veut voir l'article, je lui dis que ce n'est pas très intéressant, qu'il n'y en a qu'un de vraiment bien, à part ce qu'a fait Barthes, c'est celui de Daniel Oster dans les *Nouvelles littéraires*. Je le lui montre. Il veut voir aussi les extraits de l'entretien avec Barthes, je les lui montre aussi, mais je me couche et quelques minutes plus tard me plains qu'il n'en fasse pas autant, lui dis de laisser tout ça et de me rejoindre, etc.

Bon : vanité (lui montrer les articles) doublée et aggravée d'hypocrisie (avoir l'air de me plaindre qu'il leur accorde tant d'attention, le presser de les abandonner et de venir se coucher avec moi, etc.).

→ Ce journal de plus en plus détaillé débusque et révèle des langages (honteux) :

• Ainsi celui des problèmes de couple – au début, il n'était pas question de mes rapports avec W. : questions pas chic, *uncool*, vilainement petites-bourgeoises ; or elles se présentent en force, *d'elles-mêmes*, parce que le *journal*, pratiqué de cette façon frénétique, exhaustive, ou en tout cas de moins en moins sélective, *en sait plus que celui qui le tient*, est plus sincère, plus honnête, *à la fois plus intelligent et plus bête* (son intelligence c'est sa bêtise, sa claire conscience de la bêtise (ou peut-être

plutôt sa coïncidence avec elle (parce que je ne suis pas sûr qu'il soit très "conscient" : il révèle, il amène à la conscience, au *conscient*, ce que lui-même ne comprend pas forcément et que son auteur se passerait volontiers de révéler et d'abord de savoir, de comprendre))).

• Celui de la sincérité, de la culpabilité affichée, de l'auto-analyse morale, etc. (et celui-là a lui-même plusieurs couches, et lorsqu'on s'engage dans leur exploration on est condamné à les visiter toutes, puisque toute sincérité a son hypocrisie, *est* son hypocrisie : regardez, non mais regardez ce que j'avoue, admirez mon mérite à le faire, mon honnêteté à me montrer sous un jour aussi défavorable, etc. – ce que j'étale, *veux* étaler, au fond, c'est mon honnêteté : et ça, est-ce que ce n'est pas répugnant, vraiment infect? Donc, s'il vous plaît, regardez comme je me déteste : est-ce que vous n'allez pas m'aimer un petit peu, à voir comme je me déteste bien ? Je ne peux pas être aussi mauvais que je le prétends, puisque je mets à le prétendre tant d'honnête détermination. Quoique, évidemment, cette quête d'amour, *it's really too much*, non vraiment, quel crachat je fais, etc., etc., etc. – il n'y a pas de raison de s'arrêter (c'est "l'effet Federman").

D'autant plus – ou d'autant moins – qu'on est sournoisement tenté de noircir le tableau pour avoir l'air plus honnête encore : après tout, si j'ai insisté pour qu'il vienne se coucher et qu'il laisse tomber les articles sur moi, ce n'était peut-être pas exclusivement pour avoir l'air modeste à ses yeux, mais *aussi* parce que j'étais *vraiment* un peu gêné de lui avoir étalé ces articles sous le nez; or il y a un tas de gens qui, eux, ne sont pas gênés du tout, dans des situations comparables ; qui vous parlent d'eux-mêmes pendant des heures, qui vont chercher leur "book" ou leur "portfolio" quand vous ne songez à rien moins, etc. : je suis tout de même moins con que ceux-là, non? Ou bien est-ce qu'au contraire je suis pire, n'ayant même pas l'honnêteté de ma vanité, et n'étant plus ou moins modeste que par l'effet d'une vanité encore plus grande que la leur, etc. ? Et voilà, ça y est, ça recommence, on ne peut pas s'en sortir (cf. Federman encore).

On peut décider alors que tout ce niveau de langage, basta, ça suffit, on ne veut plus y toucher, il peut crever, il n'a d'ailleurs aucune espèce d'intérêt. Mais les couches abandonnées de langage reviennent insensiblement sous le discours en place, prétendant, c'est de bonne

guerre, être beaucoup plus que seulement du langage, être *vraies*, véritables, réelles, de *vrais* sentiments et de *vrais* événements, de *vrais* désirs, de véritables opinions et pas seulement des mots. On se dit, par exemple, et on arrive assez bien à s'en convaincre, que tout l'amour romantique passionné c'est *un moment* de la pensée occidentale, un moment absolument dépassé, que la question du couple n'a aucun intérêt, que c'est un concept petit-bourgeois répressif et que tout le langage qui tient à ça, qui *tient ça*, il suffit de ne pas y toucher pour vivre différemment. Et ça marche, dans une certaine mesure. On s'installe dans l'autre langage, moderniste, sur le sexe, un coup par-ci, un coup par-là, des sentiments affectueux, pourquoi pas, mais surtout pas la jalousie, la passion, toute cette merde, on ne veut que des amours commençantes, et quand elles commencent à se gâter, ou à "prendre", good-bye, je ne suis plus là, je suis ailleurs. Mais voici que le vieux langage soudain revient, vous attaque, veut vous reprendre, vous récupérer, redevenir *votre* langage, ou refaire de vous son sujet, son objet, sa chose : tu sais bien que, quoi que tu fasses et dises, tu n'aimes que X, que tu n'as jamais aimé que X, que tou(te)s les autres n'ont aucune importance, *who are you trying to fool* ?

Et ainsi l'on oscille entre des états d'âme ou des réseaux de conviction qui sont autant *de langages possibles*, de citations, d'emprunts, d'essais de vocabulaire et de syntaxe. Quand je suis dans un langage déterminé, celui d'en face me paraît plus séduisant, plus *vrai*, c'est cela, plus lié à la réalité, de plus d'adhérence au réel : comme si les deux n'étaient pas *que* langages (sans prise sur la réalité vraie) ; ou bien comme si – mais cela revient au même – le réel n'était pas une invention du langage, une habitude de langage.

Il est fou. Il est la risée de tous les jeunes Cnidiens. Le réel est une habitude de langage.

Le langage est la seule réalité, puisque l'on vit en lui. On ne peut donc changer la réalité qu'en changeant le langage, en changeant de langage. Mais non : il ne s'agit pas de passer d'un langage à un autre, il s'agit de comprendre pleinement qu'il y a une foule de langages possibles, que l'on peut voyager de l'un à l'autre, que l'aliénation c'est le langage unique, sûr de lui, celui qui veut avoir le dernier mot. Il n'y a *pas* de dernier mot. Il faut éviter à tout prix que son propre langage ne "prenne" (cf. R. B. : ne s'empoisse, ne se fige, qu'on y croie, qu'on se confonde avec lui). Il ne faut jamais

être tout à fait ici ni tout à fait ailleurs, il faut shifter, se cavaler, sillonner gaiement l'immensité profonde, se pâmer dans l'onde. Il ne faut rejeter aucun langage, il faut n'en habiter aucun, il faut les parcourir tous, les voler, s'installer en bernard-l'ermite dans celui-ci ou celui-là, le temps d'un paragraphe ; s'écouter parler, essayer de s'entendre, voir quand ça commence à bien faire, comprendre quand certainement on a tort d'avoir tellement raison. Le danger : la folie.

« Tu parles d'un paragraphe didactique !

– Au fond, ce n'est qu'un plaidoyer pour un peu de sens de l'humour, voilà tout.

– Ça sape tout discours théorique solide. C'est de l'anti-intellectualisme dilettante.

– Il étale sa *self-consciousness* en espérant qu'on la lui pardonnera parce qu'il l'étale ; et il veut qu'on comprenne aussi qu'il est bien conscient de l'étaler, etc. »

Vendredi 7 mai

Levé à huit heures, en même temps que Christian. Écrit ce qui concerne la journée de mercredi. Michel P. est venu déjeuner et se mettre un moment au soleil. J'ai rédigé une "note sur les travaux en cours", c'est-à-dire sur *Travers*, à l'intention des membres du jury de la Villa Médicis et du prix Cino Del Duca. Vers trois heures, je suis allé chez Flammarion porter ce texte et un curriculum vitae à taper, et prendre trois exemplaires, dont deux photocopies, du manuscrit d'*Échange*. En sortant, je suis passé dans les chiottes de la faculté de médecine où j'ai relevé l'histoire du prof de gym, et aussi l'annonce d'un type qui semble susciter une grande lassitude auprès du public (tout le monde proteste, lui dit de se taire, qu'on en a marre de lui…).

J'ai rencontré Jean-Louis Bouttes, et nous sommes allés ensemble prendre un verre au Dauphin. Il n'est rentré des États-Unis que depuis une semaine. Philippe X, l'étudiant en anglais, s'est joint à nous, et nous a déclarés vouloir faire de la philo l'année prochaine. Jean-Louis lui a conseillé d'aller à Vincennes : tu différancieras avec Derrida,

intensifieras avec Lyotard, dériveras avec Deleuze, moissonneras avec Roland, etc.

Après que Jean-Louis nous a quittés, Philippe me dit avoir rompu avec Patrick de R., « je ne sais pas ce que j'étais allé faire là-dedans, ce n'était pas du tout pour moi – un mois et demi tout de même ». Puis il dit qu'il aimerait me parler, avoir une conversation sérieuse avec moi ; mais il me reproche de lui faire trop sentir que j'ai dix ans de plus que lui, *dix ans de culture* de plus que lui, précise-t-il. Je ne vois pas exactement ce qu'il veut dire par là, parce que je ne parle jamais de "culture" avec lui, sauf quand il m'y force; il est vrai que je souris peut-être un peu quand il devient plus ou moins lourdingue. Tous ces jeunes gens ont un grand désir de s'instruire, de se cultiver, si possible en brûlant les étapes grâce à un aîné complaisant. Mais on ne peut pas brûler les étapes, les aînés sont généralement désabusés, ils n'ont pas de réponses aux questions posées, qu'ils n'ont jamais résolues et qu'ils ne se posent plus; de toute façon ils ont cessé de croire à un rapport bien étroit et bien fixe entre questions et réponses; et les questions ne leur parlent que du questionneur…

Philippe allait voir *L'Éveil du printemps*, de Wedekind. Je suis rentré chez moi vers cinq heures et j'ai noté les événements de la veille, comblant ainsi, enfin, mon retard.

Je suis ressorti vers huit heures. Il faisait encore une chaleur extraordinaire, une chaleur de jour de juillet, très fatigante. Le boulevard était assez drôle, très agité, un peu bourgeois en goguette, mais assez sexy tout de même, diffusément. Toutefois je suis tombé immédiatement sur Christian et Diego qui ont rebroussé chemin pour marcher avec moi. Diego est vite rentré chez lui, mais Christian, bien sûr, est resté. J'étais un peu frustré, j'avais envie d'être seul, de draguer, de rencontrer un inconnu, quelqu'un de nouveau. Je me suis mis à faire des réflexions sur les mecs qu'on croisait; à lui poser des questions sur un ami blond à lui, barbu, très beau, très bronzé, un peu trop bande dessinée mais assez extraordinaire tout de même; à lui signaler des types qui d'après moi étaient "son genre". Nous errions dans le quartier, hésitants. Il ne voulait pas aller au Saint-Benoît, qu'il n'aime pas, il proposait de chercher plutôt quelque chose du côté de Saint-Michel, j'avais à peine d'argent, ce qui limitait les choix de restaurant, un certain malaise s'installait.

Finalement, après avoir beaucoup tourné, nous avons décidé d'aller dîner chez moi, car nous voulions voir le film du ciné-club, à dix heures moins vingt. Nous sommes allés inviter Edward B. à se joindre à nous, nous avons fait des courses au Codec (poulet fumé, rosé, etc.) et nous avons dîné tous les trois, aux bougies, sur la terrasse.

Puis nous nous sommes installés devant la télévision pour voir *Babes in Arms* (*Place au rythme*), de Busby Berkeley, avec Judy Garland et Mickey Rooney. J'étais très impressionné par Mickey Rooney dont l'allure est parfaitement invraisemblable et qui est très troublant, parce qu'il pourrait avoir aussi bien quatorze ans que quarante, et que l'on ne comprend même pas quel âge, approximativement, a le curieux individu qu'il est censé incarner : on nous le présente comme un jeune homme plein de dynamisme et d'agressivité professionnelle, un *swinger* fanatique en réaction ouverte à l'égard de la musique douce de ses parents, mais il porte presque de bout en bout un costume croisé à larges revers qui donne une grande cocasserie à son personnage. Rooney a en tout cas un élan extraordinaire, fait d'irrésistibles numéros d'imitation de Clark Gable et de Lionel Barrymore, et danse merveilleusement. La pauvre Judy Garland, qui joue les adolescentes transies d'amour, honnête, mais physiquement ingrate, est ici complètement éclipsée par lui.

Au beau milieu du film a sonné le téléphone. C'était W. Il a entendu la télévision et voulu savoir ce qui se passait, qui était là.

« Edward.

– C'est tout?

– Non, Christian aussi.

– Ah, et c'est bien, le film?

– Oui, je suis en train de devenir un fan de Mickey Rooney, *if you can believe it*.

– Je crois que John et moi n'allons rien faire ce soir, dîner tranquillement ici tous les deux, etc. Mais ce que je voulais dire, c'est que je n'arrive pas à avoir une place dans un avion avant lundi ou mardi, sauf peut-être dimanche, je suis sur la liste d'attente pour ce jour-là. Je voudrais savoir si Edward pourrait travailler à ma place, mardi? »

Je pose la question à Edward, qui pourrait, oui (en revanche il ne peut pas le lendemain samedi, je dois donc le remplacer dans son remplacement). Et alors là, un épisode de cafouillage assez désagréable :

« Bon, ce serait agréable de savoir que je suis un peu regretté (*missed*).

– *Well, you are.*

– Ça n'a pas l'air très enthousiaste.

– Tu sais, je n'ai jamais été très fort pour ce genre de choses au téléphone.

– Tu pourrais faire un effort.

– En quelle langue suis-je censé parler?

– Ça, mon vieux, c'est ton problème.

– Oh, bien, je ne sais vraiment pas quoi dire.

– Ça devient de pire en pire. Oui, ça, ça rend les choses encore pires. Enfin, n'en parlons plus, je te verrai lundi ou mardi.

– O.k., je suis très impatient (*very eager*).

– *Well, that's nice to know.*

– Edward veut te parler.

– O.k.

– Au revoir.

– Au revoir. »

Et Edward lui parle un moment. Mais la conversation a vraiment jeté un froid, un froid en moi, un froid entre W. et moi, un froid entre Christian et moi. Nous regardons toute la fin du film en silence, le cœur n'y est plus. Edward, tout en suivant de l'œil ce qui se passe sur l'écran, dessine des modèles qu'il doit montrer le lendemain à Lyon. Aussitôt le film terminé, il s'en va. L'ambiance entre Christian et moi est décidément un peu tendue. Il a parfaitement compris que j'aimerais aller draguer, il ne sait pas dans quelle mesure je suis sérieux sur ce point, il propose d'aller faire un tour, mais admet qu'il n'y tient pas plus que ça. Il mentionne le Sept et même La Villette, mais moi :

« Qu'est-ce qu'on irait faire à La Villette ? », ou « Je nous vois mal à La Villette, toi et moi.

– Oui, c'est vrai, ce serait absurde, nous n'avons rien à y faire. »

Le dialogue entre nous est un peu faussé, forcé, chacun étant parfaitement décidé à rester gentil, mais certaines pulsions, désir d'autre chose d'un côté, de l'autre dépit peut-être, ne laissent pas d'affleurer ici et là. Après un moment d'hésitation nous nous couchons, assez tôt, vers minuit et demi, et nous faisons l'amour, très bien.

Samedi 8 mai

Levés vers ? heures et demie. Passé la matinée à de grands nettoyages, tandis que Christian est étendu au soleil sur le balcon.

• *Le "8 mai"*. Je trouve complètement ridicule la suppression officielle de la fête du 8-Mai. J'avais cru d'abord que le motif de cette suppression, c'était qu'on jugeait ridicule de célébrer, en France, une victoire à laquelle nous avions eu si peu de part, qui nous revenait si mal. Bon : ça, c'était à peu près admissible, il me semble. Mais ce n'est pas du tout de cela qu'il s'agissait. La raison avancée n'est pas celle-là : il s'agit, nous a-t-on expliqué, de ne pas froisser nos amis allemands, de faire preuve d'esprit européen, d'oublier les querelles passées. Or le 8-Mai, symboliquement, ce n'est pas la victoire sur l'Allemagne, c'est la victoire sur le nazisme, après la plus légitime, la plus inévitable, la plus raisonnable (de la part de ses vainqueurs) de toutes les guerres de l'histoire ; c'est le moment où l'Europe échappe, après quelles pertes et quels sacrifices, au plus grand danger d'asservissement global qu'elle ait jamais connu. À mon avis, ce devrait être une date à célébrer *par les Allemands eux-mêmes* – les Allemands d'aujourd'hui, avec tous les autres Européens (je crois d'ailleurs me souvenir que le 8-Mai a été en effet célébré en Allemagne, pour la première fois, par Willy Brandt, précisément l'année où la France a renoncé à le faire). Que si l'on voulait supprimer une fête quelconque, avec la volonté de tirer un trait symbolique sur les querelles passées, c'était bien sûr le 11-Novembre qu'il fallait choisir, la date qui commémore une victoire après une *vraie* guerre stupide, une guerre de voisins, une guerre entre nations rivales. Mais le 11-Novembre est sans doute intouchable, malgré le petit nombre des anciens combattants de cette guerre-là qui survivent, parce que ça, pour la France, c'était une *vraie* victoire. Donc ma première interprétation joue sans doute un peu tout de même, ici : le 8-Mai a été jugé supprimable (à tort, selon moi) parce que les Français (à juste titre, à mon avis) n'ont pas vraiment l'impression qu'il s'agit pour eux d'une victoire (ou plutôt d'une victoire qui leur soit due, qu'ils aient pleinement le droit de célébrer comme leur).

D’ailleurs, de tous les cafouillages publicitaires de Giscard pour se forger une image de réformisme et de modernisme, celui-ci a sans doute été le moins rentable, électoralement.

La situation pécuniaire est catastrophique, car Malcolm, qui n’est pas venu à ses deux dernières leçons, est parti en vacances en Angleterre jusqu’au 17 mai : aucune perspective de rentrée de ce côté-là, donc. Paul téléphone de chez Flammarion où il travaille parce qu’il est en retard pour je ne sais quoi. Il a oublié de porter, la veille au soir, la dactylographie de mon curriculum vitae et celle de la “note sur les travaux en cours” destinées aux jurys du Prix de Rome et de la bourse Cino Del Duca. Il me propose donc de me les apporter. J’en profite pour lui demander s’il peut me prêter quelque argent, entre vingt et cent francs. Et il arrive avec le tout.

Il me parle d’une émission radiophonique qu’il aimerait faire, et qui consisterait à enregistrer sans interruption pendant deux jours, quitte ensuite à réduire le programme à deux ou trois heures. Il me demande s’il m’intéresserait d’y participer.

« On pourrait enregistrer quelque part à la campagne, dans une maison », dit-il.

Je pense à Landogne :

« À propos de maison à la campagne, tu sais qu’il y en a une qui est à ta disposition, et où Monique, toi et les enfants, vous seriez plus que les bienvenus, contrairement à moi. Vous êtes tout à fait le genre de ma mère, elle serait charmante avec vous. Et le coin est très beau, pas du tout abîmé.

– On pourrait enregistrer là-bas, justement. »

D’autre part, il essaie d’obtenir pour moi des mensualités de quinze cents francs de la part de Flammarion. Mais la question est maintenant reportée au lendemain des résultats du Prix de Rome, car si je me voyais décerner le prix de Rome, évidemment, il ne serait plus question des mensualités. Le prix Del Duca, d’autre part, risque de faire rater le prix de Rome, qui est tout de même, dit-il, beaucoup plus intéressant. (Je

n’en sais rien : il y a cette question de résidence à Rome qui est assez emmerdante.)

« Quant au Médicis, cette année je ne m’en occupe pas. (Ceci à propos de *Louve basse*, le livre de Denis Roche, qu’il trouve dégueulasse, mais qui est sans doute bien placé pour le prix.)

– Et l'autre Roche, il n’est pas dans la course, cette année?

– Ah, je ne sais pas. Peut-être; il est passé assez près l’année dernière pour vouloir tenter de remettre ça cette année. Déjà *Opéra-bouffe* était vraiment écrit très manifestement pour décrocher le Médicis, Maurice Roche peut faire un autre livre du même genre pour tenter de nouveau sa chance… Mais, cette fois-ci, Severo ne pourra pas faire pour lui la même campagne que l’année dernière, en prétendant qu’il va mourir d'un jour à l'autre, que c’est la dernière occasion de lui rendre justice et de faciliter ses derniers jours; sinon, les membres du jury ne manqueront pas de dire : “Quoi, il n’est pas encore mort, celui-là ?” D’ailleurs, il paraît qu’il va mieux. »

Paul parle aussi du projet qui le tarabuste de plus en plus, fonder sa propre maison d’édition.

« Tu ne connais pas un milliardaire qui serait disposé à subventionner ça, une jeune maison d’édition, sérieuse, avec une bonne équipe administrative (je pense par exemple à Marie-Thérèse Bouley, qui est une gestionnaire extraordinaire)? Je fais en ce moment des tentatives auprès du baron Bitsch…

– Je connais le baron Lambert, le banquier belge. Pour être riche il est riche, mais je ne sais pas s’il s’intéresse beaucoup aux lettres : il est plutôt tourné vers les arts.

– Mais peut-être peut-on intéresser ce genre de gens par le biais des éditions d’art, justement, de la bibliophilie, des tirages spéciaux, des illustrations, etc.

– Oui, peut-être : il a une très belle bibliothèque.

– Tu vois. Tu ne pourrais pas lui en dire un mot ?

– Oui, éventuellement, pourquoi pas?

– Essaie de voir quels milliardaires tu connais, qui pourraient être intéressés.

– C'est surtout W. qui connaît des milliardaires. Moi non. Évidemment il y a Bobby Haas, tu vois qui c'est ?

– Oui, Yves Navarre m'en a parlé. (Il fait la grimace.)

– Yves Navarre n'en dit pas de bien?

– Non.

– Il est assez gentil, pourtant. Enfin je réfléchirai à la question. »

Au sujet des collaborations entre écrivains et artistes, il y a eu une parenthèse à propos des projets de Fata Morgana [DOCTEUR MORGAN (*PROJET POUR UNE RÉVOLUTION À NEW YORK*, *SOUVENIRS DU TRIANGLE D'OR*), MICHÈLE MORGAN (*NÉE* ROUSSEL), MORGAN RUSSELL, *MORGAN DE TOI*, AUGUSTUS DE MORGAN, JACQUES DE MORGAN, ROMAN, ROMAN, PAUL MORAND, GORMAZ (EN ARAGON ?), MORGAN (MARQUE DE VOITURE), MARGON (CHÂTEAU DE L'HÉRAULT), ORGAN, *ORGAN*, GARONNE] de faire un livre avec David Hockney et moi. C'est moi qui l'ai ouverte : était-ce afin d'impressionner Christian, qui à ce moment-là revenait de faire des courses pour le déjeuner? Probablement. Il a passé la matinée à lire la dactylographie d'*Échange*, au soleil sur le balcon, et il en est déjà à la page 196. À table il dit :

« J'ai été très surpris par le début. Tu m'avais prévenu, mais je ne m'attendais pas à ce que ce soit si classique, tout de même. C'est très beau, d'ailleurs. »

Nous déjeunons très vite car je dois faire ma toilette, prendre un bain, etc., et être à deux heures et demie à la galerie où je remplace Edward qui remplace W. Christian m'accompagne jusque là-bas, et j'achète en chemin ce cahier, bien que le papier en soit bleu, car je n'en trouve aucun autre qui ait le même format que les précédents.

Je n'avais pas vu l'exposition. Ce sont des dessins d'un certain Cussinet, assez bien faits, et qui représentent tous des pièces détachées de bicyclette, disposées sur le papier d'une façon éclatée, qui me paraît très proche de la manière de Matta. L'artiste, malheureusement, a décidé de

passer l'après-midi à la galerie, et d'y recevoir ses amis. Il a l'air peu satisfait du succès de son exposition. Malgré sa présence, je note les événements de mercredi, puis me remets à *The Eden Express*. Vers cinq heures, il me propose de garder lui-même les lieux si j'ai quelque chose d'autre à faire; et j'accepte d'autant plus volontiers qu'il attend encore des amis avec qui il veut bavarder. Je vais donc faire un tour, malgré une chaleur accablante, extraordinaire, de plein été. Flore, Dauphin, carrefour de l'Odéon, avec une pointe jusqu'à la faculté de médecine, dont les chiottes sont fermées. Au retour, je rencontre Didier B., et nous prenons ensemble un Coca-Cola au Dauphin où Philippe S. se joint à nous. Tony, l'Espagnol qui passe pour avoir été "acheté aux enchères" par Me B., le commissaire-priseur, et qui était dans l'avion, avec W. et Michel et moi, entre Paris et New York, et de nouveau entre New York et Paris, vient nous parler un moment, surtout à Philippe. Avec une amie il va ouvrir une galerie rue Guénégaud, qui montrera des peintres polonais (sérieusement!). De son propre aveu, ni lui ni son amie ne connaissent rien à la "peinture polonaise" – c'est une idée de Me B., qui l'a beaucoup aidé. Lui aimerait mieux montrer des Espagnols, qu'il connaît mieux. Il pense le faire plus tard.

Il y a à la terrasse un mec que je trouve assez sexy, poilu, musclé, bronzé, mais vraiment pas beau, devenant chauve de manière assez infortunée, que j'avais vu l'année dernière à l'Opéra, qui m'avait plu alors et m'avait ignoré, qui maintenant me drague, mais Didier en fait peu de cas et je me range à son avis.

À six heures et demie je retourne à la galerie, reprend *The Eden Express*. Cussinet est là avec trois ou quatre amis. Christian arrive à sept heures moins le quart. À partir de sept heures nous faisons un tour ensemble, et prenons un verre à la terrasse du Dauphin où nous voyons Jacques Coussinet, qui dit, *à part*, en rencontrant Christian :

« Ah çà, mais c'est le double de l'autre ? » (Claude).

Moi je continue à parler de mecs qui passent, *celui-là n'est pas mal*, *celui-ci c'est tout à fait mon genre*, etc. Et même :

«Je crois qu'on a besoin l'un et l'autre de passer une heure ou deux avec un inconnu.

– Pas moi. »

(Sadisme? D'un autre côté, il vaut mieux qu'il ne se fasse pas d'illusions, non?)

[Ici encore hésitation entre deux attitudes possibles, et donc deux "discours" :

1/ quelle connerie de retomber, à peine sorti d'un "mariage" (et encore), dans un autre, qui certes n'a même pas pour lui l'excuse de la "passion". C'est pure paresse de répondre le matin, quand l'autre demande : « Je te vois ce soir? – O.k. Vers huit heures?» (cette attitude-là étant soutenue par les considérations pratiques suivantes : pour une fois que j'ai un appartement à moi, ce serait plus malin d'en profiter un peu pour rencontrer des inconnus, "coucher à droite et à gauche", comme dit W. ; et aussi par l'idée, jamais très lointaine, que W., lui, avant de partir pour New York, grâce à l'appartement de Warhol, et maintenant à New York, a joui de la plus totale liberté, a couché, comme il le dit lui-même, avec des types qui probablement m'auraient plu, etc.)

2/ quelle connerie de vouloir coucher à tout prix avec des inconnus, tu as ce mec qui est tout à fait bien, beau, gentil, amoureux, avec qui tu t'entends passablement, sexuellement : pourquoi perdre du temps à draguer ailleurs, tu n'en as d'ailleurs même pas envie, c'est sans doute uniquement parce que tu te dis que c'est ce que W. est en train de faire… En tout cas, ne dépense pas le temps dont tu disposes à draguer vraiment, à chercher activement quelqu'un – tu as bien assez de travail comme ça ; si une occasion se présente, naturellement, alors o. k. Bien. Mais bien entendu aucune occasion ne va se présenter "naturellement" si je suis toujours avec Christian ; et si elle se présente elle ne pourra pas être saisie. Le temps passe, W. rentre mardi, je n'aurai pas du tout profité de l'appartement :

« C'est bien mieux, dit en moi Discours n° 2 (qui de paresse non seulement fait vertu, mais même éloge du travail et de l'économie) : tu t'es couché tôt, levé tôt, tu as pu travailler davantage, tu n'as perdu ni de temps ni d'argent au Sept, à La Villette ou ailleurs.»

Etc.]

Nous faisons un tour, après avoir quitté le Dauphin, parlant de mecs qu'on croise, faisant même un détour (lui entre dans le jeu) pour en voir un plus en détail. Courses au Codec, dîner à la maison. À la télévision, deuxième partie de *Germinal*. Christian dit trouver ça bien, je dis trouver ça dégueulasse, mais il ne demande pas pourquoi.

Christian n'a pas dit, plus tôt, s'il voulait ou non aller à la party à laquelle j'ai été invité chez Jean-Louis Bouttes et Youssef Bakouche ; mais quand j'y vais il vient avec moi. Nous allons prendre le métro à l'Odéon et en sortons à la gare d'Austerlitz. Nous avons beaucoup de difficultés à trouver l'appartement. Il y a sur place un tas de filles, autant que de garçons, ce à quoi je ne m'attendais pas; et presque personne que je connaisse, sauf R. B., à qui je présente Christian et qui me présente Guy Hocquenghem. Roland et moi parlons cinq minutes, la conversation entre nous est aussi peu facile que d'habitude : il est question de l'appartement où nous sommes, de ses balcons, de la vue sur la Salpêtrière, qui en effet est très belle. Arrive un énorme gâteau, puis un autre : c'est l'anniversaire de Paul, qui vit ici avec Youssef et Jean-Louis.

Christian et moi, plus tard, sommes assis sur le balcon, précisément. Lui juge la soirée "mortelle", les gens horribles, la musique dégueulasse ; et il m'inquiète, car j'ai peur que quelqu'un ne l'entende. Je suis très surpris de sa véhémence critique – c'est un aspect de lui que je ne connaissais pas.

Plus tard, je suis dans une chambre à l'arrière, avec Jean-Louis, Guy Hocquenghem et trois autres garçons, dont deux Christians. Passe un joint. Jean-Louis Bouttes et Guy Hocquenghem discutent des mérites comparés des "folles barthésiennes" et des "folles deleuziennes" :

« Il y en a beaucoup de charmantes, parmi les barthésiennes, dit Jean-Louis Bouttes. Moi je suis une des moins charmantes. Sauf peut-être Barthes lui-même, bien entendu, qui lui n'est pas charmant du tout. »

(R. B. est parti : « Évidemment, dit quelqu'un, il ne se sentait pas très à l'aise : t'as vu la moyenne d'âge ? »)

Un garçon très jeune, genre horrible jojo, demande à tout le monde le numéro de quelqu'un, n'importe qui, mais qu'on n'aime pas, et que lui se propose d'appeler (il est une heure du matin, peut-être un peu plus). Jean-

Louis Bouttes donne finalement le numéro de Maurice Roche, qu'il aime bien, dit-il, mais qui a le chic pour le déranger toujours à des heures impossibles. Le garçon appelle, dit à Maurice s'appeler Georges Filérama :

« Comment ??? !!! Tu ne te souviens pas de moi? Tu me fais marcher ou quoi? Mais tu m'as souvent invité à bouffer chez toi, d'ailleurs tu es venu une fois chez moi, 15 avenue Hoche, il y a deux ou trois ans, tu ne te souviens pas? Bon, enfin, peu importe. Je suis un peu déçu, mais peu importe. Comment vas-tu ? Il paraît que tu as été malade [quelqu'un lui a dit ça], mais que ça va mieux?»

Ils parlent de ça un moment. Maurice, c'est vrai, est toujours prêt à parler de ses maux, à n'importe quelle heure et avec n'importe qui – c'est son sujet de prédilection, ses livres en témoignent assez. Je suggère que Filérama lui parle du prix Médicis :

«Et le prix Médisept, alors, qu'est-ce qui s'est passé?»

Là c'est trop bête, Maurice raccroche aussitôt. C'est du moins ce qu'on croit comprendre, mais Filérama prétend que non, qu'il n'a pas raccroché, que c'est un accident, que Roche aurait même dit dans le combiné :

«Merde, il a raccroché.»

Il demande qu'on lui donne un autre numéro. Pendant l'*intermission* je vais chercher Christian, qui est assis dans un coin, tout seul, l'air furieux, et lui dis que je suis stone, que quelqu'un fait des coups de téléphone-farces, que c'est drôle, de venir avec moi. Il vient. Une fille donne le numéro d'une femme, *Quelque Chose* Ducrot, qui dirige un cours privé où la fille a travaillé trois ans, et qu'elle déteste. Elle recommande d'être obscène. Filérama appelle, tombe sur Miss Ducrot (on lui a dit de l'appeler *Miss*).

« C'est Georges Filérama, souvenez-vous, nous étions ensemble à un cours de danse, on passait notre temps à se toucher la queue... »

Elle raccroche. La fille se déclare enchantée, dit que c'est sa vengeance. Il y a maintenant beaucoup de monde dans la pièce. Jean-Louis Bouttes, Guy Hocquenghem et l'un des Christians théorisent sur le jeu, sur son côté *magique* :

« C'est drôle comme tout le monde est entraîné, maintenant : même ceux qui au début ne voulaient rien avoir à faire avec ça. »

En effet – c'est un peu mon cas, et c'est assez effrayant (mais cette opinion-là je ne l'ai que *maintenant*).

Le frère de Filérama donne le numéro d'un oncle à eux, avocat à la cour d'appel, qui s'occupe des affaires des cheikhs du Koweït. C'est Jean-Louis qui appelle, il tombe sur l'épouse, lui déclare être un cheikh, s'excuse très poliment quant à l'heure sur le décalage horaire, propose de rappeler à un autre moment, « ne dérangez pas votre mari », mais c'est elle qui insiste pour le réveiller. Jean-Louis a de plus en plus de scrupules, « je ne suis qu'une danseuse, j'ai honte de vous déranger, je vais raccrocher, pardonnez-moi ». L'autre rit, paraît-il, Jean-Louis raccroche et dit que l'oncle est charmant.

Quelqu'un, qui semble être venu avec les deux frères, propose d'appeler Bernard de Larquier-Rochefort, que je connais, qui n'est pas chez lui, ou ne répond pas; puis son cousin, Philippe de Jana, qui ne répond pas non plus, que je connais aussi (complicité entre le quelqu'un et moi).

«Autant appeler Jacques de Ricaumont lui-même, alors», dit le type (en effet, c'est le chef spirituel de cette bande-là, son Roland Barthes en quelque sorte…).

Je lui donne le numéro, que je sais par cœur, après si longtemps (pourquoi?). C'est le vieux valet de chambre qui répond.

Filérama répète après lui :

« Il est à l'hôpital?» et part d'un grand rire. Tout le monde rit, je ris. Après, certains se déclarent choqués, d'autant plus que Filérama donne encore un autre coup de téléphone, un numéro au hasard, insulte son correspondant, n'est pas drôle du tout, la séance s'effiloche. Il devient évident qu'en fait il n'a *jamais* été drôle, qu'on a ri de confiance parce qu'on avait envie que la responsabilité de l'amusement collectif soit assumée par quelqu'un, que ce type-là était volontaire pour cet emploi, qu'on a préféré croire qu'il connaissait son affaire, etc.

Christian s'en va. Je lui cours après.

« Je ne vois pas comment tu peux trouver ça drôle.

– Le premier était drôle. Ensuite non. J'étais stone.

– *Stone*, sur ce petit joint de rien du tout que vous vous êtes partagé à vingt? C'est vraiment malin de réveiller les gens à ces heures, de rire parce qu'on dit de quelqu'un qu'il est à l'hôpital.

– Non, ce n'est pas malin. Tu as raison. »

Bizarre tout de même que tant de gens, et moi, ayons trouvé ça un peu drôle, un moment. C'est l'esprit *Hara-Kiri*, je suppose, qui est maintenant très répandu : rire de tout, y compris des choses les plus horribles. Est-ce que c'est sain (lutter contre les tabous)? Est-ce que c'est idiot (ne pas tenir compte du dérangement qu'on cause, ni même de la peine qu'on peut faire) ? Jean-Louis Bouttes, *at one point*, a insisté pour qu'on ne soit pas cruel :

« Il ne faut pas aborder les sujets sur lesquels ils ont peur. »

Il a refusé énergiquement qu'on appelle Barthes, bien entendu.

Comment ai-je pu trouver ça drôle, même un moment seulement, et rire plutôt plus que les autres ? J'étais un peu stone, c'est vrai. Mais il y avait aussi, comme je me sais d'un naturel plutôt coincé, socialement, le désir de ne pas rater le coche, de ne pas être celui qui ne veut pas qu'on s'amuse, de ne pas être celui qui incarne la résistance à la pente générale vers la grosse farce de sales gosses éméchés. Filérama, pendant un petit quart d'heure, pouvait sembler être vraiment ce qu'il s'affichait être, un boute-en-train de soirées entre amis (en fait c'était un petit con bourgeois gâté). J'ai ri quand on parlait à Maurice Roche de sa santé, c'est moi qui ai suggéré qu'on le mette sur le sujet du Médicis. Est-ce que je riais de mon audace, de ma grande aventurette parmi les tabous? Influence de W., ici : il me dit toujours que je suis coincé, que je ne sais pas m'amuser, que je me contrôle trop, que je ne dois pas avoir peur de la drogue, de ci, de ça, de l'alcool, des milieux inconnus, des expériences inédites (c'est mon côté "français", d'après lui – c'est-à-dire coincé, pisse-froid, perpétuellement mal à l'aise, etc.). Donc je suis prêt par réaction à me lancer dans n'importe quoi, même dans ça qui n'était pas drôle du tout, et à donner à ça plus que sa chance, avec l'idée, ici, que le discours moralisateur est un discours fixe, stable, installé, que c'est même le

discours installé par excellence, peut-être, qu'il faut donc le subvertir, en sortir, le saper, le nier (cf. Sade mis à la portée des caniches).

Sade (obj. morales à).

Il n'y a rien de moins compatible que la sincérité et la littérature. Pourtant, la tentation de la sincérité (par exemple : ne serait-il pas plus honnête, plus conforme à la vérité, de parler ici d'*exhibitionnisme*, ou à tout le moins d'*égocentrisme*, plutôt que de *sincérité*, terme noble ou qui en tout cas a bonne presse ?) ne cesse de *nagger* le littérateur, *who wants the best of both incompatible worlds* – la "forme" (et le silence, la blancheur dont elle est pétrie), mais seulement *après* qu'il sera allé au bout de ce qu'il croit avoir à dire (or il n'y a pas d'*après* au "vouloir dire", auquel il faut toujours ajouter une note, et une note à la note, une correction, un correctif, un *plus exactement*, etc.) / D'ailleurs l'utopie est encore plus utopique que cela, car ce n'est pas *après* (puisqu'il n'y a pas d'après et qu'il ne peut pas y en avoir), c'est *en même temps* (livre qui dit : Ceci n'est pas un livre).

Citation de Melville.

Texte sur *Travers*, le recopier. Son hypocrisie. X (et Y aussi probablement) croi(en)t dur comme fer, en bas, là où ça [1]se passe, à l'image de l'écrivain telle que l'affiche la tradition culturelle française : grande figure détentrice de sens et d'opinion sur tout et n'importe quoi, la longueur des jupes et l'avenir politique du parti social-agrarien ruthène. Toute sa (leur) éducation lui (leur) a inculqué la conviction que l'écrivain était bel et bien le sel de la terre, le zénith social, le dernier mot du chic, l'*arbiter elegantiae* et le juge suprême de son temps (d'où la *crookedness* de ses jugements sur le "distingué" et le "vulgaire" : qui est "distingué" ? ni le peuple, ni les bourgeois, ni le gratin : les écrivains (attention, pas *les intellectuels*, qui n'ont rien à voir avec ça, parlent la paume des mains en l'air, croient ce qu'ils disent et ne savent pas s'habiller)). (Il n'y a d'ailleurs que les écrivains de *fiction* qui soient vrais. Les "critiques" et assimilés, séminariens de tout poil, si géniaux qu'ils puissent être, ne peuvent pas assumer la figure auguste du "grand écrivain".)

Vérité psychanalytique / autre. Sincère indignation si on lui oppose une déclaration de lui sur ce qui est probablement sa vérité cachée, "à un certain niveau". Ce que je vous en ai dit, c'est ce que je croyais et crois encore être "analytiquement" vrai. Je ne pense pas vraiment ça, bien sûr, loin de là. En fait, je pense exactement le contraire; et il serait trop injuste que vous m'envoyiez à la gueule ces mots-là, qui ne sont en aucune façon ma vérité de surface, bien sûr ; et encore moins ma vérité profonde. Je ne vous ferai plus d'aveux si vous les prenez au pied de la lettre comme ça.

(Et, indigné, il se replonge dans le *Journal* de Gide.)

Rue des Archers, Doullens, Somme.

Toujours est-il que Christian était furieux – pas spécialement de l'épisode des coups de téléphone, mais de la soirée en général – et qu'il trouvait "ces gens" "horribles". J'étais surpris de son emphase, pensais

que ça n'en méritait pas tant, et jugeais un peu grossier qu'il critique si ouvertement des gens chez qui je l'avais emmené, et dont, je le lui avais dit, j'aime bien certains, comme Jean-Louis Bouttes. Il a dit qu'il n'avait pas sommeil, je lui ai demandé s'il voulait aller quelque part, au Sept, à La Villette, j'ai dit que moi je rentrais chez moi, il n'a pas répondu. Il n'a rien dit non plus quand j'ai donné mon adresse au taxi, je ne lui ai pas demandé : «Et toi, où est-ce que tu vas ? », il est descendu avec moi, nous sommes venus ici, faisant plus ou moins la gueule l'un et l'autre, mais pas officiellement, ne parlant pas, mais il m'a embrassé, nous nous sommes couchés, avons eu un peu de mal à nous endormir, n'avons pas fait l'amour.

Dimanche 9 mai

Vers neuf heures du matin, si. Puis nous nous sommes rendormis jusqu'à onze heures. Brunch alors, œufs et bacon [BAC, RUE DU BAC, BALCON, BACH, FRANCIS BACON (LE PEINTRE), FRANCIS BACON (LE PHILOSOPHE), JACOB]. Temps hésitant, mais grande chaleur. Christian a continué de lire, et terminé, *Échange*. Mais bien entendu il lit trop vite. Hier, quand il avait déjà lu cent cinquante pages, il m'a parlé de soirées très drôles où il allait jadis le mercredi, rue du Commandant-Blanche, dans le XVIe.

« Du *Docteur*-Blanche, tu veux dire ?

– (*Surpris :*) Oui, c'est ça. Pourquoi, tu connais?»

Moi j'ai emprunté l'aspirateur des voisins et achevé le grand nettoyage commencé la veille. Il avait été question d'aller au musée d'Art moderne voir l'exposition Malevitch, mais je voulais travailler, et n'avais pas le courage de sortir par cette chaleur (la paresse comme meilleur levier pour le travail, toujours). Christian est parti vers trois heures, m'a dit qu'il allait chez lui. Je suis sorti vers cinq heures et demie, ai marché jusqu'à Saint-Germain. Au Flore il y avait un Brésilien, peut-être, pas mal, mélange lusitano-indiano-noir, éventuellement, mais comment entrer en contact avec quelqu'un qui est assis à une terrasse de café, qui vous

regarde mais ne se lève pas? J'ai rencontré un ami de Christian qui m'a dit :

«Tu attends Christian ?

– Non.

– Tu sais où il est?

– Non.

– Umph, *je vois*. (…) Il doit être à Deligny. »

Tour jusqu'à l'Odéon. Puis, par la rue des Saints-Pères, j'ai marché jusqu'aux Tuileries, suivi la terrasse du Bord de l'Eau et fait deux fois le tour de l'Orangerie [ORANGE, ORANGE, MAURICE D'ORANGE, OR, ANGE, NAGE, AGEN, RANGER, ORAN, RIEN, GÉRONE, GÉRAN(T), RANGE (-ROVER), RONALD ORANGER (*ADA*) / SERRE], beaucoup de monde, surtout des folles. Retourné à Saint-Germain. En fait, c'est à ce moment-là que j'ai vu le Brésilien présumé. Parlé un moment à Cadéré, devant la Hune, puis aux frères Sphar devant le Flore, ce qui permettait de regarder le beau métis. Salah rentre de Tunisie où il a été malade et où il a passé tout son séjour dans une station thermale de l'intérieur, massé soir et matin par un géant (« J'ai beaucoup pensé aux copines»). Marché ensuite sur le boulevard, avec les deux frères, et croisé alors Christian et Diego. Sourires. Mais cinq minutes après ils sont au Dauphin où Christian vient me dire que Jacques Cousinet, que je lui ai présenté la veille, me cherche, a toute sorte de gens chez lui, et veut me demander l'hospitalité pour la nuit.

Christian, Diego et moi prenons un verre. Ils me demandent si je veux dîner avec eux et avec l'ami rencontré plus tôt, celui de "Deligny" (démenti indigné de Ch.), mais je décline, déclarant être trop fatigué pour des inconnus. Quand je pars, Christian m'accompagne jusqu'au-delà du Flore (bien entendu, quelqu'un de pas mal drague sur le boulevard, je ne peux rien faire (ou bien trouvé-je ce quelqu'un "pas mal" *parce que* je ne peux rien faire ?)) et me dis être « très emmerdé.

– Pourquoi?

– Oh, rien.

– Ce n’est pas très gentil de nous laisser tomber… (*meaning* : en n’expliquant pas ce qui te préoccupe)

– Oh, tu dis toujours de tout que ce n’est pas très gentil… »

Et lui, plus tard :

« Ce n’est pas très gentil de nous laisser tomber (*meaning* : en ne dînant pas avec nous).

– Oh, je suis trop abruti pour un groupe. »

Été alors faire des courses à Pulcinella où l’on me présente une “note” due par «votre ami » –je refuse de payer, bien entendu.

Dîné seul, donc. Lu ensuite un peu d’*Eden Express*, le récit par Mark Vonnegut, le fils de Kurt, à propos de son expérience schizophrénique. Puis regardé une interview d’Olof Palme par un petit Servan-Schreiber inédit (auprès de moi) et qui s’est composé une tête de con exceptionnellement au point – on dirait qu’il sort d’un film des années trente où il tiendrait un second rôle falot; il est agressivement bourgeois, d’une politesse niaise, calamistré à la danseur mondain, et il sourit n’importe où, à tout hasard, d’un sourire à la fois onctueux et mécanique; sa voix aussi est remarquablement désagréable.

Palme, lui, a perdu son auréole de jeunesse. Il est calme, souriant, et minimise systématiquement les problèmes, ce qui m’avait paru être en général le cas des hommes politiques de droite, mais c’est peut-être seulement la marque du pouvoir.

«Les socialistes de l’Europe du Sud ne manquent jamais de se dissocier de la social-démocratie, d’affirmer qu’ils ne sont pas social-démocrates. Quelle est la différence entre socialisme et social-démocratie ?

– Je crois que la différence n’est pas bien grande, que nous voulons au fond la même chose. L'essentiel de la différence, c’est peut-être les nationalisations. Ça n’a jamais été très important pour nous. Je crois que c’est une différence essentielle. *Je crois*. »

Il n’a pas l’air très au courant. D’évidence le discours idéologique n’est pas son fort (ce qui doit être un trait “social-démocrate”, justement). L'hostilité des communistes à la social-démocratie aurait pour origine la

concurrence pour les voix des travailleurs, tout simplement. En Allemagne entre les deux guerres, les communistes ont d'ailleurs une lourde responsabilité dans l'arrivée au pouvoir des nazis, parce qu'ils ont concentré leurs attaques sur la social-démocratie.

« Nous n'avons jamais peur de parler avec nos adversaires. Ce n'est pas une affaire de collaboration de classe, c'est un désir d'efficacité, il s'agit de changer le pays. »

Il dit connaître mal la France, ne pas vouloir avoir l'air de la juger, mais penser pouvoir dire que les classes y sont bien plus marquées qu'en Suède, la différence des niveaux de vie plus grande, l'inégalité plus sensible.

«Pour l'égalité, le principal instrument, c'est l'arme fiscale?

– Non, ça doit représenter vingt-cinq pour cent des moyens dont on dispose. Il y a aussi le plein emploi, la politique des salaires, les syndicats, l'éducation. L'égalité, c'est un complexe de mesures concrètes. La Grande-Bretagne est restée longtemps dans un système de classes : l'éducation, la langue même, etc. Le socialisme ne doit pas faire peur. Ce sont les conservateurs qui attisent la peur. Lorsque les sociaux-démocrates sont arrivés au pouvoir, en 1932, en Suède, ils ont dit aux représentants des classes aisées : "Nous sommes les représentants de la classe ouvrière, mais nous voulons une société où vous pouvez vivre aussi."

– Mais les inconvénients de cette société ? Le départ d'Ingmar Bergman? Le départ de médecins, de savants?

– Ingmar Bergman est un ami personnel, et un social-démocrate. Il ne critique pas la société suédoise, il se plaint seulement d'avoir été mal traité par trois fonctionnaires du fisc. Il ne comprend rien aux lois fiscales. Quand les médecins qui s'en vont disent que la liberté est en danger, ce n'est pas ça la raison de leur départ. Ils partent parce qu'ils trouvent qu'ils paient trop d'impôts. À Malaga, au Liechtenstein, même aux États-Unis, ils paient moins d'impôts, c'est vrai; mais ils ont une vie assez triste. Ici, ils gagnent moins d'argent, mais ils ont un travail constructif et le sentiment de vivre parmi les autres.

– La fuite des cerveaux, ça ne peut pas s'accroître et devenir gênant pour le pays?

– Non, ça ne concerne qu'un petit nombre de personnes.

– Mais les individus, dans cette société ? Vous parlez d'égalité, de coopération, de solidarité, etc. : ce ne sont pas des mots qui font une très large place à l'individu. N'y a-t-il pas là un danger?

– Non, c'est le contraire. La société de classes impose ses valeurs. L'égalité permet aux gens de développer leur propre personnalité. Quand on parle de liberté, il faut toujours demander : liberté *pour qui*? Je pense toujours à la liberté de ceux qui sont pauvres, qui ont des difficultés, qui sont touchés durement par la vie. C'est ce que j'essaie d'expliquer à ceux qui ont de beaux cerveaux, qui font partie de l'élite : votre vie est agréable de toute façon, elle sera encore plus agréable si vous aidez les autres.

– Et la bureaucratie? On reproche toujours aux socialistes d'établir une lourde bureaucratie.

– Ce problème n'est pas seulement socialiste. Dans les pays bourgeois, la bureaucratie est utilisée pour défendre les privilèges des riches. Je m'occupe personnellement de ce problème. Il n'y a pas *trop* de fonctionnaires, mais trop peu. Ce qui fait d'un fonctionnaire un bureaucrate, c'est le manque de temps, l'excès de travail. Le message de celui qui vient voir un fonctionnaire, un fonctionnaire fiscal, par exemple, c'est : il faut s'occuper de moi; envisager mon cas particulier; m'écouter. Il faut donc davantage de fonctionnaires. »

Le danseur mondain le fait répéter pour être sûr qu'on a bien entendu.

Nationalisations? (Le secteur nationalisé est trois fois plus étroit en Suède qu'en France, qui pourtant n'est pas un pays socialiste.)

«Nous ne sommes pas contre les nationalisations, nous en avons fait, par exemple celle de chantiers navals.

– Mais c'est parce qu'ils étaient en difficulté.

– Oui, ils étaient en difficulté. Il y a d'autres moyens. Ceux que nous utilisons surtout, c'est la planification, qui permet un travail général,

intéressant toutes les branches de l'économie et pas seulement un secteur particulier, et l'autogestion.

– *L'autogestion ?* Mais il y en a autant de définitions que de socialistes ! Quelle est la vôtre ?

– Nous avons une loi qui donne la possibilité aux travailleurs d'arrêter le travail s'ils jugent qu'il est dangereux pour la santé. Il y a un grand nombre de cas. Et dans presque tous les cas les tribunaux ont jugé que les travailleurs avaient eu raison. Il y a eu des cas très touchants. Un responsable, qui n'avait pas dormi de la nuit avant de prendre sa décision. C'est un pouvoir réel, très proche de la vie quotidienne de l'usine.

– La représentation des travailleurs dans les conseils d'administration ?

– C'est une mesure, mais ce n'est pas suffisant : choisir les chefs, discuter des investissements. C'est un très long processus. Lorsque le général de Carvalho a visité une usine suédoise, les gens lui ont parlé de plusieurs dizaines d'années : pour lui, une semaine, c'était déjà très long.

– Est-ce que cette longue évolution ne va pas aboutir à vider la propriété de son contenu, sans l'abolir?

– Non, la propriété garde de l'importance. On a maintenant trois forces : l'État, le capitaliste, le travailleur. C'est une balance. Si les travailleurs et le capitaliste sont d'accord pour fabriquer un produit nocif, ou dangereux, c'est à l'État d'intervenir, de leur dire *halte-là*, d'attirer leur attention sur ce qu'ils font.

– Le rôle de l'État va se développer, inévitablement?

– Oui, mais pas dans les détails. Pour les grandes choses, les choix essentiels.

– Les communistes, en France, en Italie, sont en train de changer, n'est-ce pas?

– Je ne sais pas. Ils le disent. Trois notions, depuis la fondation des partis communistes, ont été essentielles pour eux, et elles ont marqué leur différence avec les socialistes : la dictature du prolétariat, l'internationalisme prolétarien, le centralisme démocratique.

– C'est-à-dire pratiquement, aujourd'hui : la question de l'alternance, celle des relations avec Moscou, celle de la démocratie à l'intérieur du parti, les exclusions, etc.

– Oui. Si les communistes renoncent à ces trois notions-là, on pourra dire qu'ils ont profondément évolué.

– Ils seront sociaux-démocrates ?

–À peu près.

– C'est ce qui va arriver?

– (*Plutôt réticent :*) En Europe du Sud, les P.C. sont forts, mais isolés. À cause de cela, la classe ouvrière a eu très peu d'importance dans la société, qui a peu évolué. S'ils changent, c'est bon. Les communistes ont été forts, mais ils ne sont arrivés absolument à rien, sauf à être une garantie pour les conservateurs.

– Votre façon de progresser vers le socialisme demande pas mal de moyens. Le socialisme sans violence, n'est-ce pas un produit de luxe?

– Nous avons commencé, il y a plus de quarante ans, dans la pauvreté, avec un système de classes très dur, horrible. Ce que la Suède montre, c'est qu'il est possible de passer au socialisme démocratiquement. C'est le peuple qui construit la société, à la longue. Les révolutions, dans certaines situations, sont nécessaires. Mais le réformisme est nécessaire après la révolution. »

Nouvelles : neuf cents morts dans le tremblement de terre en Italie.

Sorti après la fin de la télévision. Rencontré rue de Buci Jean-Bernard Corbier (dit "la Princesse de Monaco") et son ami Cyrille. Jean-Bernard allait au Sept, j'ai attendu l'autobus avec lui et Cyrille place Saint-Germain-des-Prés. Il est question d'Yves Mourousi, au sujet des Tuileries.

« Oui, ce doit être un des pédés les plus impopulaires de Paris. »

Cyrille et moi ajoutons en même temps :

«Avec Yves Navarre.

– Est-ce qu'il n'est pas un peu S.M., lui aussi?

– Je ne sais pas. Je sais qu'il s'intéresse aux poings.

– Oui, il ne compte plus les poings... »

Etc. Cyrille va au Trocadéro à Vélosolex. Moi je fais un tour du quartier, puis vais aux Tuileries où il n'y a pas grand monde. Je marche ensuite jusqu'au Sept, ou ne vois de connu de moi qu'Edward B.. Je danse un moment près d'un petit mec moustachu, pas mal, très jeune, mais le Grec de Christian intervient et me le souffle. Heureusement les garçons ne m'ont pas demandé si je voulais boire quelque chose. Néanmoins cette histoire de Grec me déprime, parce qu'il a au moins trente-cinq ans, qu'il a été l'amant de Christian, certainement, que celui-ci m'a parlé de son capitaine dans l'armée de l'air, qui était très séduisant, d'après lui, et qui avait quarante-cinq ans. Je me dis donc que si je lui plais c'est uniquement parce que je ne suis pas jeune, qu'il aime les vieux, qu'il n'aime en moi que le "pas jeune", etc. D'autre part je ne semble pas séduire grand monde, ces jours-ci. Je me trouve moche, j'ai besoin d'aller chez le coiffeur, mais je n'ai pas d'argent pour le faire, la pauvreté me colle à la peau. J'ai besoin de vêtements nouveaux, *psychologiquement*, comme une femme à laquelle les magazines féminins conseillent de renouveler sa garde-robe. Il me faudrait aussi aller voir un dermatologue, mes cheveux sont malades, et un dentiste, j'ai des caries. Je ne peux rien faire de tout ça, je n'ai pas un sou. Et si je mets un pied au Sept, je vis dans la terreur d'être alpagué par les garçons qui vont me demander ce que je veux boire, je serai obligé de répondre que je ne veux rien boire et de quitter les lieux…

Il est bien vrai (comme il le dit) que je suis jaloux de W. qui peut faire ce qu'il veut, qui a de l'argent, qui dispose de l'appartement de Warhol en cas d'urgence, contrairement à ce qu'il prétend, et d'une bicyclette pour aller au Trocadéro quand il le veut, etc. À ce moment-là je n'ai plus grande envie d'un rétablissement de nos relations, il est allé trop loin, ce que je sais, ce que je soupçonne, il a plus de succès que moi, etc., etc. : discours aigri (mais intérieur, Dieu merci).

Souvent, devant ce Louvre, une image m'opprime :
Je songe à mon grand cygne, avec ses gestes fous…

Je rentre à pied, bien sûr, perds du temps aux Tuileries où il y a deux mecs très bien qui partent ensemble, bien entendu, et rentre à la maison après trois heures du matin. Ah, j'oubliais : un type très sexy, moustachu, poilu, cheveux courts, nord-africain peut-être, ou libanais, qui m'allume, puis me fait marcher. Quand finalement je le rejoins au pied d'un arbre, je lui touche la poitrine, puis la braguette, il ne bande pas et me demande aussitôt :

« Tu habites seul?

– Non, je ne sais pas s'il y a quelqu'un chez moi ou pas.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire : tu ne sais pas s'il y a quelqu'un chez toi ou pas ? etc. »

Mais je suis déjà loin, chantonnant : *this guy spells trouble*.

> Bien sûr, voici des espérances ; mais qu'en pouvez-vous voir, mais qu'en pouvez-vous comprendre, si votre âme n'a pas connu de jeux, de splendeurs et d'aurores ?
>
> *Autre éventail*
>
> *Hommage à plus d'un du Faune*
>
> ……
>
> *Mon esprit, tu te meus avec agilité,*
>
> *Et comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,*
>
> *Tu sillonnes gaiement l'immensité profonde*
>
> *Avec une indicible et mâle volupté.*

Lundi 10 mai

Levé vers dix heures. Lu *The Eden Express*. Mis au point ensuite les deux dossiers de candidature, pour la bourse Cino Del Duca et pour le Prix de Rome. Longue équipée en métro (Bac-Pigalle / Pigalle-Courcelles) pour aller déposer le premier au secrétariat de la fondation,

lequel, en fait, n'est pas encore installé à l'adresse indiquée : le concierge me renvoie au 2, boulevard des Italiens, ce qui n'existe pas (le boulevard des Italiens commence au 16, apparemment). C'est *rue* des Italiens qu'il faut aller. J'y vais; et ensuite, à travers les jardins du Palais-Royal (les plaisirs de la paix), aux Affaires culturelles.

De là au Dauphin, par la passerelle des Arts, où je vois Jacques, puis à la fac de médecine, où je vois encore Jacques, et un type avec de beaux bras et une queue splendide, mais c'est à peu près tout ce qu'il a pour lui. De retour à la maison vers cinq heures et demie, travaillé à la journée de la veille, sans pouvoir en achever le récit (essayer de relater tout ce que dit Palme [PALME, PALMIER, PALMES (ET LA DOUCEUR / D'UNE VIEILLESSE DES RACINES /// PARME (PRIMA DELLA RIVOLUZIONE, CHARTROSE DE / PÔ /// PALMA (DE MAJORQUE → SAND), PAL(ER)ME (ROUSSEL, ORLANDO, GRAND HOTEL DES PALME(S) (C.Q.F.D.)] n'a sans doute pas beaucoup d'intérêt – se contenter de ce qui peut faire l'objet de commentaires éventuels).

Je sors vers sept heures et demie, et trouve au Dauphin Christian en compagnie de son ami François et de Jim, le gentil Américain ricardolien. Pris un verre avec eux. Christian est très en beauté (chemise de tennis verte, blouson blanc), charmant, souriant – je me sens très tendre à son endroit. Jim va dîner chez des amis, j'emmène Christian et François au Pied du Fouet, rue de Babylone [guide : le Pied du Fouet].

Guide : *le Pied du Fouet*. Le Pied du Fouet est un petit (dans tous les sens du terme) restaurant de quartier, un restaurant d'habitués et de "connaisseurs", seul centre d'animation (très relative) en des rues qui le jour sont tranquilles et le soir sont désertes, exemptes de toute activité commerciale ou limonadière. Cette circonstance confère aux dîneurs rassemblés là un sentiment assez agréable de discrète communauté, comme doivent en éprouver les gens qui depuis des générations ont une villa de vacances sur une île écartée et totalement inconnue du grand public (contrairement à l'île "Saint-Germain-des-Prés", par exemple, qui serait le *Pines* de ce *Martha's Vineyard*, le Saint-Tropez de ce Bréhat, le Balbec de cette Raspelière).

Inconvénient, on est un peu serrés. Avantage, la cuisine est nettement meilleure que dans nos habituels *haunts* – c'est-à-dire que c'est de la *cuisine*, malgré tout, que quelqu'un là fait de la *cuisine*, prépare des plats, de *vrais* plats (*tipo* navarin d'agneau), et même des *petits plats* (mais sans les mettre dans les grands, tout de même). Cuisine *bourgeoise*, si l'on veut, ou plus exactement *petite-bourgeoise*, sans doute, mais comme la plupart des bourgeois n'ont les moyens de s'offrir que de la

cuisine petite-bourgeoise, je présume qu'on peut dire *bourgeoise* (de toute façon je soupçonne que ce qui a été signalé comme *cuisine bourgeoise*, de tout temps, ne faisait que s'en donner l'air et les gants sans l'être tout à fait – ce qui *est* vraiment quelque chose n'a pas besoin de se signaler comme tel ; *nommer*, c'est commencer à mentir).

L'étoile infiniment discrète du Pied du Fouet est Jean-Louis Curtis, le romancier, qui doit habiter à deux pas et qui, seul, en lisant, dîne là presque tous les jours, pour autant que j'en puisse juger.

Repas tranquille, disputes pour rire avec Christian (tous ses amis ont l'air de nous considérer comme un couple, *goodness gracious !*). Je leur montre ensuite la Pagode, et Christian et moi décidons d'aller y voir *Médée*. François s'en va, mais nous nous rendons compte ensuite que le film est déjà commencé, et donc nous y renonçons et nous marchons dans le quartier.

Rue Barbet-de-Jouy, discours (moi) : c'était la plus jolie rue de Paris; mais la plupart des hôtels dataient du XIXe siècle, ils n'étaient pas protégés, ils ont été démolis, les jardins massacrés, et maintenant c'est fini, il ne reste plus que le jardin de l'Archevêché, qui sans doute va bientôt disparaître lui aussi.

Nous franchissons ensuite la porte cochère du 56, rue de Varenne. Combien d'amants ai-je entraînés là, au cours des années? Siegfried, Olivier R., W., Jean-Jacques A., et maintenant Christian, donc. On pénètre dans une belle cour sur laquelle ouvrent de très hautes fenêtres. On traverse un petit jardin protégé par une balustrade. On arrive alors à un mur assez élevé, qui ferme la cour. Contre le mur s'élèvent deux volées divergentes de marches longues et hautes, qui ne mènent nulle part, paraissant ne s'élever que pour s'élever, ou pour permettre de voir ce qu'il y a de l'autre côté – un plaisir que je m'offre depuis des années et suis prêt à faire partager à quelques élus, la preuve…

De là-haut, en effet, du côté droit, on peut voir tout le jardin de l'ambassade des Pays-Bas, sa grande pelouse et ses tulipes, à la saison, ou la belle façade de l'hôtel lui-même, qui est l'œuvre de Germain Boffrand, je crois. C'est un des endroits les plus beaux, les plus tranquilles, les plus rares que je connaisse à Paris (et d'accès gratuit, jusqu'à présent, malgré son caractère hautement élitiste – je veux dire

que la sélection s'opère par la connaissance (le secret partagé), pas par l'argent (ou du moins pas *directement* par l'argent, car une analyse un peu plus fine aurait beau jeu de démontrer en trois coups de cuiller à pot que la transmission du secret est étroitement liée à des facteurs sociaux, donc à l'argent, au *vieil* argent)).

Hier, entre le mur lui-même et la murette qui forme une rampe [PARME, LAMPE, PALME, PALME, PAMPRE(S), (MISS) MARPLE] pour les marches, le lierre [PIERRE, SIERRE, BIÈRE, NIÈRENT (DE *NIER*), FIER, THIERS, THIERS, LIÈRENT (DE *LIER*)] avait poussé avec beaucoup d'impétuosité, on pouvait à peine se frayer un passage. De même les arbres du jardin, de l'autre côté, n'ont pas été taillés, et ils dissimulent à la vue la façade de l'hôtel, en face, à moins qu'on n'escalade la murette et qu'on ne se mette debout sur elle, ce que précisément nous avons fait. Et là, entre cour et jardins à hauteur des feuillages, nous nous sommes embrassés longtemps, avec beaucoup d'élan et d'enthousiasme. Il était beau, il sentait bon, il était agréable à toucher – ce corps parfait, fin, doux, sans un mauvais pli, qui se serrait contre le mien. J'ai sorti sa chemise de son pantalon et l'ai relevée, j'ai passé les lèvres sur son ventre ainsi mis à nu, sur sa poitrine, à la base de son cou. Puis j'ai ouvert sa braguette, me suis assis sur une des marches, ai pris son sexe dans la bouche. Il était appuyé en arrière contre le mur, dans le lierre dont l'extrême profusion l'entourait, nous entourait de toute part et nous dissimulait (enfin : plus ou moins…). Il a joui dans ma bouche et nous nous sommes encore embrassés, de la langue échangeant son sperme, et riant.

Puis nous avons marché encore dans la rue de Varenne, la rue du Bac, la rue de Grenelle, la rue Saint-Guillaume, et jusqu'à Saint-Germain où il y avait un monde fou. Nous avons fait le tour du triangle rituel, Buci, Ancienne-Comédie, boulevard, et il a pris le métro à la station Saint-Germain.

J'ai refait, seul, le même tour, puis j'ai marché jusqu'à la rue du Bac, où j'ai obliqué vers les Tuileries (toujours ce sentiment que W. va rentrer, qu'il aura connu plus de plaisirs et de corps que moi, qu'il reste peu de temps, que les rapports seront plus faciles entre lui et moi si moi aussi

j’ai des expériences à raconter, ou au contraire à garder pour moi et à opposer, dans ma tête, à celles que je lui suppose).

Cette fois-ci je suscite pas mal d’attention, en particulier celle d’un type pas mal foutu, un peu gras, très poilu, qu’au bout d’un moment j’invite à la maison. Il doit prévenir un copain qui est avec lui. Mais quand il revient je suis pris dans d’autres combinaisons, je me suis dit qu’il n’était vraiment pas très bien, qu’il ne plairait pas à W. si W. était là, et qu’il était vraiment trop folle.

Il y a aussi un type assez beau au milieu de tout un groupe qui s’affaire sur lui, mais lui les écarte pour me faire approcher et, une fois que j’ai franchi le cercle épais de ses admirateurs, il me branle pendant longtemps, et moi lui, qui a un très beau sexe, une assez belle gueule, mais un corps glabre, un peu maigre, pas mon genre.

Tours et retours dans les deux allées en arc de cercle, de part et d'autre de la perspective centrale. Tout d’un coup quelque chose que je n’avais jamais vu : un type de trente-cinq ans à peu près, dépoitraillé, cheveux courts, moustache, poilu, baraqué, très viril, un peu emphatiquement tel, même, *et flanqué d’une fille*. Ils s’assoient sur un banc et s’embrassent. Je m’approche. Elle joue avec sa braguette et quand je suis au plus près elle l’ouvre, et elle se met à le sucer. Lui rejette la tête en arrière, contre moi qui suis debout derrière leur banc. Je l’embrasse, lui passe la main sur la poitrine. Il est vraiment très excitant, avec des pectoraux très développés, larges, durs et très velus. La fille relève la tête, me caresse. Je l’embrasse elle aussi, plus longuement. Plus tard, je m’assieds aussi sur le banc et suce le mec dont la fille tient le sexe à la base et dégage bien les couilles, comme pour mieux mettre en valeur la marchandise.

Lui malheureusement ne fait pas grand-chose pour moi. Il doit avoir des goûts plutôt pédérastiques (en marge de son hétérosexualité de base…), car il semble lorgner surtout un adolescent de genre lycéen, pas beau, maigrichon, tout à fait fade à mon gré, qui se tient timidement à une dizaine de mètres du banc. Je m’éloigne un peu. Le type se lève, va parler au lycéen (qui doit avoir quinze ou seize ans), le ramène vers le banc, le présente à la fille, et tous les trois partent ensemble.

Moi je drague un petit moustachu qui n'a pas l'air de trop savoir ce qu'il veut, regarde beaucoup, recule quand j'approche mais me suit quand je m'éloigne. Il s'arrête à deux mètres de moi, je lui souris, il me sourit, il va s'asseoir sur un banc. Je l'y rejoins, nous parlons du froid (tout d'un coup, il fait froid). Il me dit être rentré la veille de Tahiti où il faisait son service. Il est originaire des environs de Bordeaux, et il rentre là-bas dans deux jours. Je ne sais pas trop comment procéder, je le trouve joli mais pas spécialement excitant, en plus il s'obstine à me vouvoyer, je me demande s'il ne "travaille" pas. La conversation languit. Je me lève, il s'en va. Je fais encore un tour par acquit de conscience, puis rentre me coucher. Il est trois heures du matin.

Mardi 11 mai

Levé vers dix heures. Lu et terminé, sur le balcon, au soleil, le livre de Mark Vonnegut, *The Eden Express*. Le type de jouissance au langage qu'entretiennent les hippies est particulièrement pervers : il semble consister tout entier dans la volupté de faire usage le plus souvent possible des tournures les plus banales, des mots les plus répandus, des constructions les plus communes – les plus communes *parmi les hippies*, s'entend : il ne s'agit pas des banalités du langage établi, mais de celles qu'ils ont élaborées eux-mêmes, qu'ils partagent et qu'ils répandent.

Ce qui d'autre part est étrange, dans ce livre qui est censé être la relation, par un ex-hippie, de ses aventures en schizophrénie, comme il dit, c'est qu'il s'éloigne de plus en plus, à mesure que le texte progresse, de toute conception "poétique" (c'est son mot) de la maladie, du genre "saine réponse à un monde malsain", etc. Il reconnaît que la schizophrénie offre certains "*insights*" sur la réalité, mais il en souligne le prix. D'autre part il se déclare favorable, quant au traitement, à la biochimie, aux vitamines et à la thérapie "orthomoléculaire". Ce dernier point, d'une certaine façon, semble porter un coup à toutes les exploitations poético-littéraires de la schize, qui sont tout de même le registre duquel le livre paraissait relever à l'origine. Du coup on ne voit

pas très bien comment l'envisager, et encore moins quel genre de public il pourrait bien rencontrer – mais je suppose que je suis mal placé pour me soucier de cela.

À trois heures coup de téléphone de Paul, avec d'étranges nouvelles. Charles-Henri Flammarion demande la suppression, dans *Échange*, des références à Troyat [ROYAT (→ ROYAL, *ROYAL PAVILION*, LA ROYA), TROIS, TROYES, TROIE (→ ULYSSE, PERSONNE, PESSOA, *ULYSSES*, BLOOM, ORLANDO BLOOM (PÂRIS), BLUM, ETC.)] et à des Cars, auteurs de la maison, et qui ne doivent, à ce titre, avoir aucune raison de prendre ombrage d'un livre Flammarion. Précisément, je ne vois pas quelles raisons ils pourraient trouver de prendre ombrage de ce livre-là, et l'affaire me paraît du plus haut ridicule : d'abord ils n'ont aucune chance de tomber jamais sur ce texte, ce ne doit pas être leur genre de lecture coutumier; et d'autre part, ils n'y sont en aucune façon insultés.

Je m'excite sur ce point en parlant à Paul, qui n'en peut mais. Et même je le rappelle cinq minutes plus tard pour attirer son attention sur le fait que ces noms, Troyat, des Cars [ARC, CAR, *CARS* (VOITURE), ÉCART (→ (JACQUES) DUPIN (*ÉCART*), RÉMI SANTERRE (*L'ÉCART*), D'ÉCART (UN MÈTRE D'ÉCART), DÉCOR, D'ÉQUERRE, DECKER (BLACK & DECKER), NECKAR ; ETC.)], n'ont pas été choisis au hasard, qu'ils sont pris dans tout un réseau de liens signifiants et autres, que pour les supprimer il faudrait réécrire plusieurs phrases, que de tels changements en entraîneraient d'autres à n'en plus finir, etc. Lui est bien convaincu de tout cela, me dit de ne pas m'inquiéter, qu'il va se battre pour moi et pour Duparc. Mais je m'inquiète tout de même et dresse aussitôt, à toute vitesse, autour des deux noms, deux tableaux qui montrent leurs multiples attaches, de toute espèce, à de nombreux autres, qui à leur tour, etc.

Je suis en plein frénétique gribouillis tel Mabuse dans sa cellule, lorsque arrive Daniel X. C'est un mec que j'ai rencontré une nuit aux Tuileries, il y a plus d'un an. Il n'est pas particulièrement beau, loin de là, mais il est assez sexy, mince, poilu, avec un cul supervelu et remarquablement accueillant. Son sexe est sans intérêt, de toute façon il s'en sert peu – il n'aime que se faire baiser, et éventuellement recevoir

des coups. J'ai une fois été invité par lui dans le fin fond du XVIIe, à une étrange soirée dont je me suis échappé en pleine panique, tandis qu'il s'était enfermé dans la salle de bains en me laissant seul avec un tiers peu attrayant et vaguement inquiétant.

Bon. Il était réapparu quinze jours plus tard, fort oublieux de l'épisode, et depuis il passe de temps en temps à l'improviste, une fois par saison, entre deux voyages. Il est chômeur mais il voyage sans cesse, je ne sais trop avec quel argent, d'Italie aux Pays-Bas, de la Riviera au Danemark. Il était hier tout bronzé, les poils de ses poignets joliment blondissants. Ses jeans étaient déchirés à l'entrejambe, laissant voir, pour peu qu'il écarte un peu les cuisses, ce dont il avait garde de se priver, un slip rouge et des touffes de poils noirs.

La conversation entre nous languissait un peu – je ne sais jamais trop que lui dire. Je sais qu'il attend que je prenne des initiatives, mais aussi qu'il en prendra si je m'abstiens, ce que je fais toujours. Il est aussi grand adepte de mises en scène. Il m'a dit :

« Peut-être que tu dois travailler, non? Ça ne me dérange pas, j'aime beaucoup voir les gens travailler.

– O.k. »

Je me suis donc remis à mes tableaux, debout à mon bureau, un genou sur la chaise, pose familière. Et comme prévu il est venu voir ce que je faisais. Il a passé, par-derrière, sa main entre mes cuisses et il a commencé à me caresser la bite, qui bandait lentement. Le téléphone a alors sonné, c'était Raoul avec qui j'ai parlé une dizaine de minutes. Daniel s'était à ce moment-là agenouillé derrière moi, il avait défait ma braguette, il avait passé la tête puis le haut du corps entre mes jambes, sous ma table, et il me suçait tout en déboutonnant ma chemise, avant de se mettre à me lécher les cuisses et le ventre, alors que d'une main je tenais le récepteur et continuais tant bien que mal la conversation, et de l'autre lui caressait le cul, tout en lui laissant le soin de défaire son pantalon, ce qu'il n'a pas manqué de faire.

Le coup de téléphone fini, je l'ai moi-même léché sur le ventre et sur la poitrine, et surtout sur les fesses et dans le cul, puis l'ai transporté dans la chambre, sur le lit. Il m'a sucé encore un moment, puis il a ajouté de sa

propre salive à celle que j'avais déjà libéralement laissée dans le creux de ses fesses. Je ne lui ai pas laissé le temps de se déshabiller, son pantalon était sur ses chevilles. Je lui ai levé les jambes en l'air et l'ai pénétré lentement, ma tête entre ses pieds, retenue en arrière par son pantalon, et mes deux mains de part et d'autre de sa tête à lui, dont je tenais les cheveux à pleines poignées, en tirant un peu pour la bonne mesure. Il ne bandait pas et pourtant poussait des grognements de plaisir chaque fois que mes couilles venaient buter contre la fente de son cul. J'étais si excité que je ne pouvais pas maintenir un rythme très régulier, il y avait des accélérations et de brusques arrêts de prudence ou d'obligation, de lentes reprises, des avancés brutales et espacées, des tempi frénétiques comme celui qui finalement m'a fait jouir.

Avec ce Daniel je m'entends au mieux, sexuellement. Son corps m'excite, et son comportement est une combinaison parfaite d'active passivité. Il n'aime que se faire baiser mais semble adorer ça et il le fait savoir, ce qui est toujours flatteur; et il prend lui-même toutes les nécessaires dispositions d'intendance, il vous suce, il vous présente son cul dûment lubrifié, il vous introduit en lui avec attention et sollicitude, comme une agence de voyages soucieuse du confort de ses passagers même au milieu des défilés les plus escarpés (je bande en écrivant ceci et ne digresse que pour retarder le moment où je vais me branler). Le passif coopératif est très préférable, comme type humain, au passif résistant, qui prétend n'aimer pas ça, tergiverse et se débat (c'est tout de même assez compliqué comme ça, et pour ma part je ne sais vraiment pas comment se débrouillent les violeurs...) ; et très supérieur aussi au passif *passif*, *if I dare say*, qui lui se retourne immédiatement et vous présente son dos, et son cul, comme si ça allait vous faire bander instantanément, et suffisamment dur pour qu'on entre là-dedans sans préparation mécanique, fluidifique et psychologique.

(Ici le narrateur se branle.)

Daniel et moi nous étions à peine déshabillés, et donc nous sommes trouvés en un tournemain rhabillés. Je ne l'ai pas retenu, il est parti, nous nous sommes quittés très satisfaits l'un de l'autre. Et je me suis remis au travail, rédigeant la narration de la journée de la veille.

Je sors vers huit heures, mais je n'ai pas un sou. J'ai essayé d'emprunter de l'argent à Jean-Claude, mais il n'en a pas non plus. Aussi arpenté-je le boulevard à la recherche d'un ami que taper. Et pendant une heure il ne s'en est présenté aucun, ni au Flore, ni au Dauphin, ni au Petit Saint-Benoît, ni entre tous ces lieux. Finalement, je rencontre Dominique le Jardinier, et lui soutire vingt francs. C'était la somme qui convenait il y a cinq ans, mais maintenant il est impossible d'avoir où que ce soit, sauf au Petit Vatel qui me dégoûte un peu, un repas quelconque pour ce prix-là, à moins de se livrer du début à la fin à des calculs désespérés, ce dont je n'ai pas le courage, et ce serait pour ne pas manger à sa faim de toute façon. Or je meurs de faim, justement, n'ayant pu m'offrir à midi qu'un mince croissant au jambon.

Je me décide donc à aller avaler seulement deux sandwichs au Dauphin, ce qui au moins devrait me caler l'estomac. Je m'assieds à la terrasse. Le garçon laisse passer vingt minutes à peu près avant de venir prendre ma commande, alors qu'il se jette sur vous à peine vous approchez-vous du bar ou d'une table si c'est pour dire bonjour à un ami et que vous ne vouliez rien.

Dix minutes plus tard, il apporte deux œufs durs à mes voisines, Pascale et une amie à elle, et il les accuse de se foutre de lui quand elles lui disent n'avoir rien commandé de tel. Puis il revient vers moi pour me demander ce que je veux. Je lui dis le lui avoir déjà dit, il le nie, me fait répéter : « Un sandwich et un verre de beaujolais ? Tu parles, ça m'aurait frappé, ça me ferait bien mal », etc.

Dans les premiers jours qu'il travaillait là, ce garçon était plutôt aimable, c'était même *l'aimable*, par opposition à *l'odieux*, qui a disparu et dont, semble-t-il, il a repris le rôle. Je me demande si son odieuseté et son imbécillité lui viennent de strictes instructions de la part de la direction ou bien si elles lui sont naturelles – une combinaison des deux, probablement.

Lorsqu'un moment plus tard, ayant marché jusqu'à l'Odéon, pour m'acheter une glace, je repasse devant le Dauphin et y entre une seconde pour voir si Christian n'y est pas, le patron me demande ce que je veux.

« Rien, je jette un coup d'œil.

– Bon, eh bien, jetez un coup d'œil de dehors.

– Faut pas exagérer, je viens de prendre pour vingt francs de consommation à la terrasse !

– Dehors, je vous dis ! »

Il est d'ailleurs à la veille de réussir son opération, se débarrasser des pédés, qui, semble-t-il, se sont donné le mot pour se retrouver dans un café des Halles, le Maison Rouge, me dit-on – mais c'est un peu loin pour moi.

Dominique était venu s'asseoir avec moi un moment, il m'avait parlé de ses problèmes, de ses amours malheureuses avec Fernando :

« J'sais pas ce que j'ai, j'suis vraiment con, je r'viens toujours, j'suis déjà r'venu six fois, lui non, *pas une*, tu m'entends : *pas une*! Jamais il viendrait me chercher après qu'on s'est engueulés, jamais. Et pourtant, quand j'lui téléphone dans ces cas-là, quand c'est moi qui r'viens, là il est vachement gentil et tout, i s'excuse comme pas possible – *hypocrite*, mais *hypocrite*, tu croirais pas! Et deux jours après ça recommence, ça rate jamais. Le week-end encore ça va, mais alors la semaine, ah là là, la semaine! C'est bien simple, un jour sur deux c'est la scène, on s'cogne sur la gueule. J'dois être maso, c'est pas possible, j'chais pas c'que j'ai. Il est beau, ça c'est vrai, mais qu'est-ce qu'il est con, putain, mais qu'est-ce qu'il est con ! Enfin pas con *con*, c'est pas ça, mais, etc. »

Lui aussi fait des tours de pâté de maisons, drague en vain, ne trouve personne à son gré, finalement va se coucher. Je me prépare à en faire autant lorsque je rencontre Jean-Claude, qui m'invite à prendre un verre avec lui à l'Apollinaire. Et nous parlons de couples, de Jacques et Antoinette, qui ont rompu après je ne sais combien d'années de vie commune à l'ombre du mari, de W. et de moi, par la bande, de Christian.

« Oh, c'est peut-être réparable, oui (c'est moi qui parle), mais est-ce que ça vaut la peine de rafistoler éternellement ces vieilles machines, de requinquer ces relations où il n'y a pas de tendresse, pas d'affection, à peine d'amitié, seulement cet extraordinaire sentiment passionné, maladif, pervers – une extraordinaire intensité d'émotion.

– Oh, mais ça a son charme, les gens qui ne sont pas tendres : leur tendresse est plus précieuse.

– Oui, peut-être, sans doute… Mais attendre un mois entre chaque minuscule goutte de tendresse, c'est beaucoup, c'est peu. D'un autre côté, je dois être complètement maso. Pourquoi est-ce que ça ne suffit pas d'avoir quelqu'un de charmant, beau, tendre, d'une gentillesse exquise? Pourquoi vouloir chercher ailleurs, avoir peur de s'engager, de s'ennuyer?»

Après quoi Jean-Claude rentre, et je fais encore un tour. Un type au Dauphin qui plaisait à Dominique, plus tôt, a l'air maintenant de s'intéresser à moi, mais je n'en suis pas fou. Un autre a l'air de draguer un instant, et puis non. Un troisième drague bel et bien, et même désespérément, mais je ne lui trouve pas beaucoup d'attrait. La dernière fois que je le vois il est assis au Flore, je suis en train de rentrer à la maison, il me suit du regard en souriant, je lui dis au revoir d'un signe du bras, en souriant.

C'est alors que j'entends « Renaud ! », venant d'un groupe installé à la terrasse, un groupe où d'abord je ne reconnais personne, puis j'aperçois Edward B. auquel je dis « Oh, *you* ! », puis W. en personne, en retrait, qui ne dit rien du tout. Et moi :

« Oh, tu es revenu? Je ne t'attendais pas aujourd'hui. »

Il est glacial. Les autres s'en vont. Edward et W. doivent dîner ensemble, ils me proposent d'aller avec eux au Drugstore, mais j'ai déjà dîné, je ne tiens pas à avoir ma première entrevue avec W. en compagnie d'Edward, et en plus je n'ai pas un sou, il faudrait encore emprunter, pour une glace ou pour un verre quelconque pendant qu'ils dînent, ça ne me paraît pas une bonne façon de recommencer nos relations.

«Non, je vais rentrer à la maison. »

Ils s'en vont, je rentre. Il est onze heures, ou un peu plus. Je lis un moment, mais à partir de minuit et demi je deviens très agité, et à une heure, furieux, je lance mon livre contre le mur en criant : «Le salaud! le salaud!» Valium. J'essaie de dormir mais n'y arrive pas, suis de plus en plus agité, rallume, réteins, rallume. À deux heures rentre W. qui est sans doute allé au Sept ou je ne sais où, je suis en train de lire *Le Monde*. Lui, en se couchant :

« Ça va?

– O.k. »

Mais plus tard, moi :

« Je peux te parler cinq minutes ?

– Oui. Je me prépare à lire mon courrier.

– Oh. Bon. »

Mais j'insiste, le lui redemande, vais vers lui, qui est couché dans le petit lit, lisant en effet les lettres qui l'attendaient.

« Je trouve ton attitude plutôt étrange.

– Ah bon ?

– Oui, de rentrer à cette heure, le premier jour où l'on se retrouve, et de refuser de me parler, pratiquement. Ce n'est pas très encourageant, surtout après tes lettres.

– Quelles lettres ?

– Tes cartes postales, je veux dire.

– C'est moi qui trouve ton attitude surprenante. J'ai pris la peine de te téléphoner pour dire quand je rentrais. Mais non, à ce moment-là monsieur voulait regarder la télévision, recevoir ses amis (*entertain his guests*), etc., il ne pouvait pas m'écouter. J'arrive ici, personne, pas même un mot. Je te rencontre au Flore, la première chose que tu me dis c'est : "Ah tiens, je ne m'attendais pas à te voir si tôt." On te propose de venir avec nous, tu refuses : je ne vois pas de quoi tu peux te plaindre. Mais j'aurais dû m'y attendre, de toute façon tu ne penses qu'à toi, tu ne fais attention qu'à tes affaires, etc.

– Je suis désolé, je n'ai pas compris ce que tu m'as dit au téléphone, ce n'était pas très clair. J'ai compris que si tu prenais l'avion mardi, tu arriverais mercredi.

– J'ai dit très clairement trois fois que j'arriverais *mardi soir*. John était à côté de moi, il a très bien compris, lui.

– De toute façon, tu n'arrives jamais quand tu l'as dit. »

Il tient une lettre d'une main, il la regarde quand je lui parle, il a sa plus mauvaise tête, fermée, hostile, etc. Mais si je lui dis « Si je suis tellement horrible, c'est très bien, n'en parlons plus », je m'effondre tout à fait,

deviens à peu près hystérique, je le supplie d'être gentil, « Je ne peux pas supporter ce visage fermé, ces paroles dures, etc. : viens coucher à côté, c'est trop triste, viens coucher à côté, viens coucher à côté », dix fois, mais il refuse de bouger :

« Tu n'as qu'à aller coucher avec Christian, si tu ne peux pas dormir seul. Et je te préviens, si tu continues je vais devenir *vraiment* furieux. »

Donc il est de plus en plus fermé, de plus en plus *pas là*, lisant ses lettres, et moi de plus en plus hystérique. Je dois prendre un demi-valium de plus, finalement je lis encore un moment et m'endors seul, vers quatre heures.

Mercredi 12 mai

Réveillé aussitôt que prend fin l'action du valium, c'est-à-dire vers huit heures et demie, et levé alors. Pour ne pas faire de bruit j'ai passé la matinée dans la cuisine, puis dans la grande pièce après que W. était allé dormir dans la chambre. Et j'ai lu *The Sun Chemist*, un roman plus ou moins de suspense où il est question de l'œuvre chimique de Chaïm Weizmann.

W. s'est réveillé vers midi. Il a essayé de me parler de choses et d'autres, d'une lettre de Maryallan K. où elle lui parle de *Passage*, d'une photographie de Maurice Tabard qu'il achetée à New York, etc. Je réponds par monosyllabes, rien ne me paraissant aussi horrible que cette affectation de conversation "normale" et légère quand l'un des participants est dans un état de total effondrement, ce qui est mon cas. Mais W. dit qu'il ne s'agit pas du tout d'une *affectation* de sa part, qu'il ne voit pas de quoi d'autre je pourrais bien vouloir parler, que manifestement nous n'avions rien de plus à nous dire, que nous ne faisons que répéter <u>*over and over*</u> [DOVER, *DOVER BEACH* (→ ARNOLD (→ ROLAND, *ORLANDO*, SCHOENBERG, (WALTER SAVAGE) LANDOR, *LANDOR COTTAGE* (→ POE))), ROVER, AU VERT, VAUVERT (→ DIABLE), PAUVERT (→ ROUSSEL), *LOVER*] la même chose. Il est absolument à son <u>pire</u> [*PIER* (

~~HASTINGS,~~

,

~~EASTBOURNE,~~

BRIGHTON, ETC.), PÈRE, PAIR, PIERRE, *PIERRE OU LES AMBIGUÏTÉS* (*POLA*, LEOS CARAX), POIRE, LIRE, LIRE, (POINT DE) MIRE, CIRE (→ ÉRIC → GREEN AU LOCH MORAR), SIRE], totalement fermé, le visage hostile, dur et glacé.

Il prépare son repas dans la cuisine où je suis en train de déjeuner, mais il va le prendre dans la grande pièce, ce qui est plus que je n'en puis supporter :

« Tu es vraiment cruel. Tu verras, si un jour quelqu'un est aussi cruel avec toi que tu l'es avec moi, tu comprendras », et je suis de nouveau totalement en larmes [ARME(S), CARME(S), ARMEL, L'ORME, PARME, MARCEL] (ce qui ne m'empêche pas de manger, toutefois).

– Oh là là, ne ramène pas toujours tout à toi ! Je ne veux pas déjeuner dans la cuisine parce que je n'aime pas l'odeur de ton poulet, et parce qu'elle est en désordre, avec des plats sales partout. »

En fait l'appartement est dix fois plus en ordre qu'il ne l'était avant son départ, j'ai même rangé toutes ses revues à lui, qui traînaient depuis des semaines en piles branlantes ici et là – mais de cela bien sûr pas un mot.

Paul téléphone ensuite pour régler quelques points relatifs à la fabrication d'*Échange*. Je demande à W. s'il veut dîner avec moi, mais il est presque sûr d'avoir à dîner avec les gens de la galerie, où il y a un vernissage de « ton ami Stephen » (ainsi nommé parce que j'ai une fois couché avec lui). Il m'appellera s'il est libre.

Je passe donc l'après-midi à finir *The Sun Chemist* et à noter les événements de la veille. Christian appelle vers cinq heures. Il est d'une extrême gentillesse, comme d'habitude, perçoit certainement que je suis un peu désemparé – c'est le moins qu'on puisse dire –, mais je ne sais que lui annoncer ni quels projets faire avec lui. Il est de bonne composition, il s'accommode de tout (à la façon des amoureux : peut-être ne faudrait-il vivre qu'avec les gens qui sont amoureux de vous, et tant qu'ils le sont, pas davantage?) : il sera vers huit heures dans les lieux

habituels. J'y serai peut-être, mais c'est peu raisonnable. W. n'ayant pas appelé je sors un peu après huit heures, toutefois, et fais sous la pluie un rapide tour du quartier.

Rue de Buci je rencontre Édouard M., un garçon de Nevers rencontré au Sept juste avant mon départ pour New York, et qui m'avait beaucoup excité. Il m'avait téléphoné de Nevers le lendemain, je lui avais envoyé une carte de New York, j'avais un peu fantasmé sur lui mais il n'avait donné aucun signe de vie depuis ce moments-là. Il est avec des amis (la bande dite "du magasin de chaussures"), je me contente de lui dire bonjour en passant, je m'en étonne moi-même à présent (il est vrai que la situation est assez compliquée comme cela…).

Christian n'est nulle part en vue, je monte chez Diego voir s'il y est, mais il paraît qu'il vient de partir, qu'il dîne chez une amie et qu'il a dit :

« Si je vois Renaud [DUANE (→ MICHALS), DOUANE, ARNAUD (→ ARNO), RONALD (→ ARNOLD, ROLAND, LANDOR (→ *COTTAGE*, WALTER S.)) / PENAUD, DONNER, RENO (→ NERO (CHIEN DU PRINCE IMPÉRIAL, NERO WOLFE (→ CHIEN DE WILLIAM LEGRAND, *LE SCARABÉE D'OR*), ORNE))], je lui dirai de me retrouver chez Gilles, etc. »

Je rentre donc en vitesse et vais faire des courses au Codec. Puis je dîne seul devant la télévision. Les troupeaux d'animaux africains surpris au bord des fleuves par des lions ont dans leur fuite désordonnée, alors, quelque chose d'exactement semblable aux éparpillements frénétiques que cause l'arrivée de la police aux Tuileries, la nuit : même passage immédiat de l'immobilité relative à la course chaotique, mêmes bousculades, même espoir, chez chacun des fuyards, qu'il ne sera pas celui qui sera rattrapé, même hésitation bien perceptible entre le groupe, jugé plus apte à la résistance, et la fuite individuelle, qui autorise plus de mobilité et de vitesse, etc.

Les girafes font entre elles des choses bizarres, à mi-chemin, dit le commentateur, entre la lutte et la danse amoureuse : grands coups de cou.

Puis c'est "le match du siècle", Saint-Étienne contre le Bayern de Munich. J'ai aussitôt repéré les deux joueurs qui me plaisent, Kapelmer pour Munich et Lopez pour Saint-Étienne (le premier se multiplie, du

second on ne voit pas grand-chose). Et à vrai dire c'est assez intéressant, *the whole thing*, à condition, comme pour n'importe quoi, d'y prêter *vraiment* attention, ce que je n'ai jamais fait.

Je me couche ensuite et lis les premières pages du *Portrait d'un innocent* : beau sentiment des lieux, comme dans *Interdit de séjour*. Un article du *Nouvel Observateur* attirait l'attention sur la ville évoquée là, manifestement nord-africaine, disait-il, et sur sa qualité de présence – l'article lui-même était assez évocateur, pour un rêveur géographique de ma sorte (*rêvereur, rêverieur*, *rêvasseur*? (ce serait un autre moi qui mènerait une autre vie dans une autre ville (avec tout de même les mêmes désirs, car sur ce point-là le "sujet" est un peu buté…))).

W. rentre vers [??] heures et demie, parle encore une fois de choses et d'autres avec un grand détachement, prend son oreiller pour le porter sur le petit lit, dans la première pièce. Et aussitôt mes larmes recommencent. Il vient m'embrasser pour me dire au revoir, me trouve en pleurs.

« Je ne veux rien dire (dis-je) parce que tout se retourne contre moi, on dirait. Mais tu n'es pas très gentil, vraiment.

– Ah oui, et pourquoi ?

– Tu ne voulais pas me parler hier soir, tu ne voulais pas me parler à midi, je t'ai demandé si l'on pouvait dîner ensemble, tu m'as dit que non, ce que je comprends très bien. Je t'ai demandé, plutôt humblement, si on pouvait se voir après, et maintenant tu fais comme si de rien n'était, comme s'il n'avait jamais été question de ça, comme si je n'avais rien dit : tu prends ton oreiller pour coucher ailleurs.

– Je suis fatigué, j'ai eu une rude journée, le décalage horaire me fatigue. Et puis franchement je n'ai pas tellement envie de coucher dans ce lit que tu as partagé avec Christian ou qui que ce soit d'autre pendant mon absence. Bien sûr, j'aurais fait la même chose si c'était toi qui étais parti, mais... »

Il s'est allongé sur le lit, transversalement, la tête contre le mur.

« Ce que je ne comprends pas, c'est ta transformation : juste avant que tu partes nous semblions être arrivés à quelque chose …

– *Quelque chose !* On a couché ensemble, voilà tout! Et c'était sans doute complètement idiot.

– (*Plus de pleurs.*) Mais alors je ne vois pas pourquoi tu m'as envoyé ces petits mots, *Love* [ŒUVRE DE ROBERT INDIANA (→ *INDIANA*, *INDIA'S SONG*, ÉTAT D'INDIANA), *LOVE* (AU TENNIS), *L'AMOUR* (→ DURAS, MORRISSEY), VOLE (DE *VOLER*), LAVE, SIR JAMES LOVELOCK (LOVE → LOCKE → STERNE → WITTGENSTEIN), *LIVE*, LOUVE (→ *LOUVE* → *LOUVE BASSE* → DENIS ROCHE / LOUVRE (→ DOUVRES, DOVER, *DOVER BEACH*)] as *always*, etc.

– J'ai été très clair : j'ai dit que j'étais optimiste, que je pensais qu'on pourrait sans doute trouver une solution, un arrangement qui ne nous rende malheureux ni l'un ni l'autre. C'est tout : ça ne voulait pas dire plus que ça. Et ton attitude au téléphone, quand je t'ai appelé, n'était certainement pas très encourageante. Tu n'as même pas été capable de comprendre la date de mon retour, et encore moins de t'en souvenir. Tu n'avais d'ailleurs pas l'air malheureux du tout, pendant mon absence, ni avant. La transformation, c'est la tienne : je ne comprends pas du tout ce que tu as maintenant, et pourquoi cet "effondrement", comme tu dis. Il n'y a rien de nouveau, aucun élément inédit – à moins que Christian ne t'ait quitté, ou quelque chose comme ça.

– Alors ça c'est très intelligent, vraiment… Et qu'est-ce que tu peux savoir de mes sentiments pendant ton absence, ou avant?

– Oh, j'ai mes moyens… Quand je pense que j'ai failli ne pas partir, j'aurais été bien bête! Heureusement que je suis parti! Tu étais plus froid quand je t'ai rencontré sur le boulevard, hier, que lorsque nous nous rencontrions par hasard avant mon départ, ici ou là. Ce soir je suis rentré parce que j'étais fatigué : je ne savais même pas si tu serais là ou pas. Si j'avais rencontré quelqu'un qui me plaise, je ne serais pas rentré, certainement. [*More tears* de ma part.] Tu ramènes toujours tout à toi, tu prends tout personnellement, tu dis que je suis *égoïste*, mais alors toi… [Ici toujours la même ambiguïté sur le mot *égoïste*, qui n'a pas la même signification dans les deux langues.] Et maintenant ton travail va rendre les choses encore pires. Tu ferais mieux d'inventer quelque chose, au lieu de te regarder éternellement. »

[Ici se pose une fois de plus la question : est-ce qu'il lit ce *journal* ? Il dit savoir que j'étais dans les toilettes de Bloomingdale's par un ami de Bernard B., ce qui est infiniment peu vraisemblable. Il a mentionné le fait que Christian soit peut-être amoureux de moi immédiatement après que je l'avais noté ici. Il semble prendre pour acquis que Christian a couché ici régulièrement : évidemment Edward B. nous a souvent rencontrés ensemble et a dû le lui rapporter, mais…

Les cahiers récents sont cachés derrière les dictionnaires, ce qui n'est pas une place absolument évidente, mais ils seraient tout de même assez faciles à trouver, pour quelqu'un qui chercherait bien.

Quand je tenais mon journal à Oxford, j'étais certain que Michael, mon *roommate*, le regardait en mon absence. J'avais laissé entre les pages un petit mot :

« *Think that I'm seeing you, Michael.* »

Et lui avait écrit au-dessous :

« *The entrées are so boring that I only look in here to see if you have not left me any message.* »]

Quoi qu'il en soit, il est à son pire, totalement fermé, hostile (il le nie), logique, trop logique. Il n'y a pas entre nous la moindre intimité.

Moi :

« J'insiste pour essayer de te parler parce que je pense que peut-être se produira la même transformation que la veille de ton départ. Je t'avais quitté fermé, hostile, un iceberg, ce jour-là, et quand j'avais été de retour tu étais absolument différent, nous semblions soudain avoir la même intimité que jadis, la même facilité de rapports. Vous semblez avoir développé une personnalité Jekyll and Hyde assez singulière, dernièrement.

– Pfffeuh : tu ne sais pas ce que tu veux.

– Si, si, je sais très bien ce que je veux.

– Oui, bien sûr : ce que tu veux c'est un teddy-bear. Je regrette, je ne suis pas comme ça. »

(Est-il possible qu'il ait vraiment changé à ce point? Il parle comme une machine. Ce qu'il dit est d'ailleurs parfaitement logique, il a même

raison sur la plupart des points, sans doute; mais il y a un tas de facteurs que cette objectivité glacée ne prend pas en compte, en particulier tout ce qui nous a unis dans le passé : le sentiment passionné, tout à fait illogique, qu'il y avait entre nous, la conviction que de toute éternité nous étions voués l'un à l'autre, l'élan. Essayer de rétablir cette relation, c'est comme se taper contre un mur, il n'y a rien à faire. L'influence de John, d'autres, de la drogue ?)

Plus tard il va se coucher dans le petit lit, je passe à travers la pièce et près de lui pour aller pisser, en larmes, il me propose un joint. C'est bien la dernière chose dont j'aie besoin, ou envie. Il m'a d'ailleurs reproché d'être répressif, de l'accuser d'être un drogué, etc. (Et il est vrai qu'objectivement je pense que la drogue a une mauvaise influence sur lui, qu'elle le rend encore plus fermé, sentimentalement, encore moins sensible. *A problem means a good joint*. Il a peut-être raison. Il est vrai aussi que la drogue synthétise pour moi *le nouveau lui*, qu'elle m'exclut, que je suis étranger à ce monde-là : «Pas de problèmes, fumez un joint, n'y pensez plus. D'ailleurs toutes ces petites histoires n'ont aucun intérêt, pensez plutôt à vous amuser, *have a good time*, c'est ça qui compte. »)

Il me propose plus tard qu'il vienne coucher avec moi dans le grand lit, j'accepte, mais il me fait sentir qu'il est là seulement pour me faire plaisir, pour me permettre de dormir, ce qui gâche un peu l'effet. Mais nous couchons en effet dans le grand lit, sans nous toucher.

Il a développé récemment un aspect de sa personnalité qui a toujours été là, mais qui s'aggrave : totalement fermé, inatteignable – inatteignable surtout par l'hystérie, alors que l'hystérie (disons la crise de nerfs) est exactement ce que ce genre d'attitude (là /pas là) suscite en moi à la seconde. Certes, depuis toujours, il y a eu entre nous des scènes de ce type, construites sur ce modèle-là : la première à New York, pendant l'été 1969. On a en face de soi un monstre (non, je voulais écrire *un mur* !!!!!). Il dit ne vouloir que dormir, ou la paix : qu'on le laisse tranquille. Cela me plonge dans un état de malheur abominable (l'exclusion, le rejet, la naissance, la mère, etc.). Je crie, je pleure, je supplie (la seule chose qui puisse arrêter cela serait un geste de sa part, une ouverture, un changement de voix : mais il les refuse). Cependant ces scènes sont devenues de plus en plus fréquentes. Elles ont bâti en moi une certaine

haine à son égard, qui est bel et bien là, mélangée à tout le reste (et parfois tout à fait isolable, isolée). Dans les moments de ce genre je n'arrive pas à croire qu'il puisse être à ce point insensible. Est-ce qu'il imagine que je joue la comédie? Est-ce qu'il ne comprend pas l'abominable douleur que je ressens alors? Bien sûr je sais très bien, au milieu de ces scènes (plus exactement *quelque chose en moi* sait très bien, *quelque chose* qui malheureusement n'est pas moi, *quelque chose* ou *quelqu'un* que je ne veux pas être, même si j'ai tout à y gagner) que la meilleure façon serait de renoncer, d'aller se coucher, que tout serait différent au matin – je ne peux pas.

On dit : c'est de l'*hystérie*. Et certainement on n'a pas tort. Pourtant il ne faut pas sous-estimer ce qu'a de *véritable*, au beau milieu de leurs "comédies", la douleur des hystériques. L'état de crise de nerfs est multiplié chez moi par le calme exaspéré de la partie adverse, et par la conviction absolue qu'il lui suffirait d'un geste, d'un mot, pour que tout rentre dans l'ordre, pour qu'un calme merveilleux revienne en moi (comme par l'effet d'une drogue, justement, de la seule drogue qui convienne à mes veines, la seule que réclament mon sang, mes nerfs, tous mes membres) : lui dit m'aimer, il *a dit* m'aimer, il pourrait m'apaiser en trois secondes, il voit dans quel état épouvantable je suis, m'en tirer dépend entièrement de lui et il ne fait rien? On haïrait à moins.

Jeudi 13 mai

Levé vers onze heures. Déjeuné avec W., assez civilement. Quand il part il me signale qu'il y a un vernissage vers huit heures chez Sonnabend, et qu'il y sera. Il y a aussi, avant cela, l'inauguration de la galerie de l'Espagnol qui compte exposer des peintres polonais, mais je ne pense pas y aller (ai-je raconté ici que cet Espagnol, Tony, passe pour avoir été acheté aux enchères par B., le commissaire-priseur? C'est B. qui a découvert les peintres polonais. Mais comme leurs œuvres ne sont pas arrivées, il y aura un accrochage provisoire du fonds B.).

J’écris mes fiches pour Denoël et vais les porter. Élisabeth Gille me donne deux nouveaux livres, *A Lovely Monster* par Rick de Marinis et *Angels at the Ritz*, de William Trevor. Elle me dit aussi, très gentiment :

« Il paraît que vous allez publier un très beau livre?»

À peine suis-je rentré, coup de téléphone de Christian, qui regrette de ne m’avoir pas rencontré la veille. Il dîne avec Gilles et me demande si je veux me joindre à eux. Non : le vernissage, W., Philip le balzacien, etc. :

«Mais tu peux passer en sortant de ton travail, si tu veux. »

Il le fait (il termine à cinq heures et quart). Nous buvons du thé ensemble dans la cuisine. Il y a quelques silences un peu gênés, mais il est charmant, comme toujours. Nous semblons nous entendre si bien! Il doit aller visiter un studio, en bas de la rue Saint-Denis, qui est à louer pour huit cents francs par mois, sans reprise, sans frais d’agence, sans caution, et que lui a indiqué son ami François. Quand il part, vers six heures, nous nous embrassons l’un l’autre, sur la joue, dans le cou (mais nous bandons tous les deux), et il dit :

« Je suis fou.

– Pourquoi ?

– Pour rien : je suis fou, c’est tout. »

Je travaille alors jusqu’à huit heures moins le quart. Puis je marche jusqu’à la galerie Sonnabend. Toutes les portes sont fermées, les gens attendent sur le trottoir. Parmi eux Raoul, Michel P., Ghislain Mollet-Viéville, etc. W. arrive avec Edward B. et le Philip du Gotham Book Mart.

À huit heures et demie s’ouvrent les portes. L'intérieur de la galerie est sombre. Divers projecteurs inscrivent sur les murs des images photographiques représentant Luigi Ontani dans diverses poses : dans l’une, par exemple, il est allongé sur le ventre, mais séparé du sol par plusieurs pieds, sectionnés à la cheville, qui semblent le soutenir.

La deuxième pièce est plus sombre encore que la première, et pleine de monde. Je ne distingue pas, d’abord, Ontani lui-même, complètement nu, portant seulement un tricorne vert pâle, et installé dans la pose d’un personnage de Watteau, dont il tient l’œuvre, reproduite, dans la main

gauche. Un paysage de feuillage est projeté sur le mur, derrière lui, et d'abord sur son corps nu, mais par intermittence seulement, car les gens passent constamment entre le projecteur et sa peau [POE (→ *WILLIAM WILSON*, *DOUBLE ASSASSINAT DANS LA RUE MORGUE*, *LA LETTRE VOLÉE*, *LE SCARABÉE D'OR, MORELLA*, *L'OMBRE*, *BÉRÉNICE*, ETC. / *LA PELLE*, MALAPARTE / LE PÔ (→ PARME, *PRIMA DELLA RIVOLUZIONE*) / PARCHEMIN, PEAU DE CHEVREAU (→ *LE SCARABÉE D'OR* → WILLIAM LEGRAND → LE GRAND W, W, W (→ CASSIOPÉE → WITTGENSTEIN) (→ *OU LE SOUVENIR D'ENFANCE*), ETC.]. Sur le mur de gauche est reproduite, toujours selon le même procédé, une toile de Manet [EDUARDO MANET, *ET NUNC MANET IN TE*, LE CARGO *MANET* → EMMELENE LANDON → LANDOR / ARNOLD / ROLAND / RONALD / LONDON, LONDRES (*NEVER HAD HE SEEN LOOK SO ENCHANTING*), LINDON (→

ECHEVOS)

)) /// MONET, PIERRE MINET /// T'AMÈNES (COMME UNE FLEUR (FLORA, CÉLINE ET FLORA, FLORA TRISTAN, FLORA MACDONALD (→ LANDON → MANET → MANET, C.Q.F.D.)], le petit flûtiste, et l'on entend un bruit de flûte.

Le corps nu, immobile, vulnérable, ni désagréable à voir ni du tout excitant, semble créer une gêne. Malgré la poussée constante des nouveaux arrivants, personne ne s'en approche de très près, sauf pour aller voir la carte postale que tient la main gauche, le Watteau [BATEAU, RÂTEAU, PATAUD, GÂTEAU]. Les gens se retrouvent, bavardent. Et ce petit jeune homme sans beauté, au visage sans expression, dans sa pose artificielle, précaire, douloureuse à garder longtemps, sans doute, est touchant. Telle est l'opinion de Raoul. W., pour sa part, dira :

« Oui, c'est très joli. Ça a quelque chose de très "début des années cinquante", de très désuet – dans le contexte de l'art moderne, je veux dire.»

Je parle un moment à Anne Poirier, toujours aussi brillamment "Little Lord Fauntleroy", avec sa coiffure *aux enfants d'Édouard*, comme dit Levet – elle et Patrick vont partir pour la Sicile afin d'y mettre au point le livre qui doit accompagner leur travail. Puis W., Raoul, Phil et moi allons

dîner ensemble. Je marche en bavardant avec Raoul, à l'arrière, le long de la rue de Seine, de la rue des Beaux-Arts, de la rue Bonaparte. Il me raconte que la veille, après avoir regardé le match de football à la télévision, très excité il est sorti draguer, et que dans la tasse du XIIIe arr., sous le pont, derrière la gare Montparnasse, il a rencontré un mec superbutch, qui partait comme il arrivait, mais qui est revenu sur lui. Ils ont parlé du match, et Raoul a dit :

« Ouais, c'était bien, mais moi j'aime mieux le rugby : y a plus de contact entre les joueurs, c'est plus excitant.

– Moi je suis rugbyman. »

Il fait partie de l'équipe d'A.

«La seule chose décevante, lui dit Raoul, c'est qu'il paraît qu'ils portent des espèces de coquilles sur le sexe.

– (*Indigné :*) Mais pas du tout! Pas du tout ! »

Il s'appelle V. et il est assez connu, d'après Raoul. C'est un passionné d'opéra, qui vient d'A. tous les quinze jours pour aller au palais Garnier. Ils sont allés chez R., qui était très impressionné par lui, en particulier par ses cuisses :

«Des cuisses énormes, mais *dures*, tu peux pas imaginer : dures comme du fer. Et des poils partout : ah çà, si on aime les poils, on était gâté. J'ai beaucoup pensé à toi. »

Nous dînons au Saint-Benoît, très bien (lapin [LUPIN (FLEUR, PETIT LOUP), « MON LUPIN » (MA GRAND-MÈRE), (

ARSÈNE)

) LUPIN (→ AUGUSTE DUPIN, AURORE DUPIN (GEORGE SAND), LES TROIS FRÈRES DUPIN (→ MORVAN), RUE DUPIN (PROLONGE LA RUE DU BAC), *LE BUREAU DE POSTE DE LA RUE DUPIN* (CONVERSATION ENTRE DURAS ET MITTERRAND, ALIAS FRANÇOIS MORLAND (LANDOR, SIR M. ARNOLD), DÉPUTÉ DU MORVAN), JACQUES DUPIN (*ÉCART*, *ÉCHANCRÉ*, *LES MÈRES*, ETC. / ENFANCE DANS UN ASILE DE FOUS DONT SON PÈRE EST DIRECTEUR / MÈRE LE MENACE DE LA FAIRE ENLEVER PAR DES ROMANICHELS) /// LOPIN (→ « NOUS SOMMES DES LOPINS » (MONTAIGNE))] chasseur). Phil [FIL, FILS

DU RÉCIT, FILS, FOL (TRISTAN (*FEINDRE MEI FOL*), ORLANDO (*ORLANDO FINTO PAZZO*), FOLLE, FOLLE (SPECTACULAIREMENT EFFÉMINÉ))] fait le tour des églises du XVIIe siècle à Paris. Il aime beaucoup Saint-Nicolas-du-Chardonnet, mais il a été déçu par Saint-Roch [ROC, ROCHE, ROCHE (DENIS, MAURICE, VALIUM), ROCK, LITTLE ROCK (ARK.), COR]. Je lui recommande la Salpêtrière, Saint-Thomas-d'Aquin, Saint-Eustache, le temple de Panthémont, et lui propose de lui faire faire mon tour habituel du faubourg Saint-Germain. W. parle des disques que John et lui ont beaucoup écoutés à New York, et par exemple du sketch d'une femme dont le nom m'échappe, qui met en scène de façon très drôle, paraît-il, la leçon d'italien d'une mondaine new-yorkaise, sur le modèle du lever de la Maréchale, avec interruptions constantes par des coups de téléphone d'amies qui parlent de leurs déjeuners de la veille, par la cuisinière venue chercher les ordres, par les enfants, le chien, etc. Raoul, en accompagnement musical à cette imitation d'imitation, continue de chanter sotto voce les louanges du rugbyman de l'équipe d'A., qui toutefois n'a pas voulu passer la nuit chez lui.

« Aujourd'hui c'était son anniversaire. Je lui ai dit : "Oh, mais je vais faire une petite fête pour toi, je vais inviter tous mes amis !" Mais il a eu peur, il a refusé.

– Ça je le comprends ! », glisse fermement W. qui écoutait tout en parlant d'autre chose, en l'occurrence de Norman, le fournisseur de drogue du monde de l'art, très excité parce que Liz Taylor utilise sa cocaïne, laquelle pourtant est reconnue de toute part, paraît-il, comme étant de très médiocre qualité – il fait n'importe quoi, il se croit irremplaçable, il va perdre sa clientèle.

Raoul est allé au Touquet, il en est très satisfait. C'est désormais le Fire Island [*PALE FIRE*, FEU, LIRE, PIRE, MIRE, ETC. / ÎLE(S), *W.*, *L'ÎLE DU DOCTEUR MOREAU*, *L'INVENTION DE MOREL*, SKYE, RÜGEN / ISLANDE, IRELANDE] français, selon lui. Christian et Gilles en font grand cas, en effet, et de deux petits hôtels qu'ils y connaissent.

Allant prendre un verre au Flore, nous tombons justement sur eux, qui en sortent (j'ai oublié de noter que je les avais déjà rencontrés plus tôt, *on*

my way to Sonnabend, vers huit heures). W. et Christian se serrent la main très aimablement.

À l'intérieur il y a R. B., auquel W. présente Phil, « qui est un grand admirateur de *Sarrasine* ». R. B. est seul, pour une fois, mais il a l'air d'excellente humeur, et j'en profite pour lui demander s'il voit un inconvénient à ce que j'ajoute un mot, *la folie*, au petit texte de lui qu'il m'a autorisé à utiliser pour la page de dos de la couverture d'*Échange*.

«Non, bien sûr, fais ce que tu voudras. J'y vois d'autant moins d'inconvénient que je n'en comprends pas l'enjeu... »

Je tâche d'expliquer qu'*Échange* est un texte de bout en bout travaillé par la folie [LA FAUX, LE FAUX, IL FAUT, LA FAUX LIE (LA MORT UNIT, CONFOND TOUT ?), LE FAUX LIE (L'ERREUR OUVRE DES PASSAGES, LE DOUBLE MÉLANGE, SERT À DES MÉLANGES, À DES CONFUSIONS, DES QUIPROQUOS, ETC.) / UNE FOLIE (AU FOND D'UN PARC) / PHILO] et par le faux, qu'en rajoutant le mot à son texte à lui, j'opérais une fausse citation, une citation erronée puisque ce mot *folie* ne figurait pas dans l'original, et que c'était tout à fait dans l'esprit du travail de Duparc, et que… et que… et que… – à mesure que je parlais, en ce lieu inapproprié et dans ces circonstances qui ne l'étaient pas moins, à deux pas de Raoul que j'imaginais narquois [ARC, CAR, CARQUOIS, →] (et, de fait, ces questions-là manquent singulièrement de consistance et de réalité, comparées à des cuisses de rugbyman), tout cela me paraissait de moins en moins clair et surtout de moins en moins nécessaire, de plus en plus vain….

« Évidemment, dit Roland [ROMAN, ROMAND, RÂLANT / LANDOR, ARNOLD, ORLANDO, *ORLANDO*, LANDRU, HURLANT, LANDRY (LE MUSICIEN CAJUN DE PHIL GLASS) / SANDRO], ce mot *folie* n'est pas du tout un mot à moi… Je l'évite, il est trop à la mode.

– C'est bien le moment de me dire ça ! Mais il s'agit en fait d'une *fausse* folie, d'une folie d'histoires de fous, d'une folie à la Tintin et Milou.

– Oui, j'en suis sûr. Non, je n'y vois aucun inconvénient, bien sûr : fais ce que tu veux.

– Ah, merci. Cette fois-ci je t'embrasse, tu n'y couperas pas» (il y a toujours une hésitation entre nous sur ce point, dans les lieux publics, chacun prétendant ne pas vouloir embarrasser l'autre).

Phil n'a pas lu *S/Z* mais il dit que Léon Edel, le biographe de James, lui a appris que *Sarrasine* était l'œuvre de Balzac que James préférait.

« C'est peut-être seulement à cause de Rome, dis-je, de l'étranger dans une culture étrangère... »

À l'aéroport de New York, au retour, W. a rencontré un garçon de Little Rock auquel il a donné le numéro de téléphone de la galerie et qui est là, au Flore. Quand je vais pisser je le vois en train de donner son numéro de téléphone, dans les chiottes, à un type que je connais, qui m'a emmené une fois à une nuit Warhol du cinéma underground organisée par les étudiants de H.E.C., à Jouy-en-Josas. L'Arkansien n'a physiquement aucun intérêt. À la table la plus proche de la sienne, en revanche, il y a un type pas mal, blond, les cheveux courts, des poignets très sexy, qui semble draguer Raoul. Celui-ci, très en forme, fait tomber une pièce de un franc qui va rouler artistement entre les jambes de l'inconnu. Raoul se penche pour la retrouver, prend appui sur les cuisses du type, et lui dit :

« Écoutez, je vais vous donner mon adresse, comme ça si vous la retrouvez... »

Mais quand le mec s'en va, déclarant qu'il compte aller au Colony (« Quelle débandade », soupire W.), Raoul, se souvenant de la veille et de son rugbyman, explique :

Guide : Colony / Sept. Le Colony peut être grossièrement défini comme le Sept du pauvre. C'est, comme le Sept, une boîte de garçons, mais sans rien de ce qu'il faut bien appeler le côté "mondain" "chic", "à la mode", voire jet-settish du Sept (et qui se manifeste surtout "en haut", au Sept, c'est-à-dire au rez-de-chaussée, au restaurant : l'axe Karl Lagerfeld-Roland Barthes, pour aller très vite (Lagerfeld dans la lumière, Barthes dans l'ombre, mais Fabrice le patron l'appelle "mon philosophe"), ce qui laisse largement assez de place et de distance pour prendre en écharpe Michel Guy, Pierre Bergé, Warhol et les siens quand ils sont à Paris, quelques princesses, femmes de banquiers et *fag-hags* de haute volée, force mannequins des deux sexes et un riche assortiment de gigolos de haut et bas étage).

Rien de pareil au Colony, qui est une honnête boîte gay classique où prospèrent coiffeurs, fleuristes et valets de chambre espagnols, non sans une certaine sexyté souvent, mais pas toujours selon les critères de la plus haute virilité – non que le Sept

soit exactement une académie militaire ou une école de rugby, mais le Colony passe auprès de ses détracteurs pour un haut lieu de l'esprit "ginette".

«Tout ça, le coup de la pièce [MONNAIE, MONET, NEMO, *LE ZAHIR* (→ LE ZOHAR), FIN DE *LA VIE MODE D'EMPLOI*, KLOSSOWSKI, MARX, HÔTEL DE LA MONNAIE, ETC.], c'était pour vérifier ses cuisses. Eh bien, elles sont molles. D'ailleurs, il n'a pas de cul. »

W., Phil et moi marchons le long du boulevard en direction de la rue du Bac. Nous montrons à Phil la porte de l'hôtel des David-Weill, rue Saint-Guillaume, puis Saint-Thomas-d'Aquin. Phil nous quitte au carrefour, rentrant à son hôtel. W. me dit alors ne pas avoir du tout sommeil, me propose un joint, et d'aller au Sept. Je refuse absolument. Je suis triste et malheureux, aller au Sept est vraiment la dernière chose que j'aie envie de faire.

« Et alors qu'est-ce que tu veux, rester là comme une serpillière (*mop around*) ? »

Je suis absolument indigné, bien sûr, par son détachement, par son envie de s'amuser quand je suis de nouveau au bord des larmes, par son indifférence à mon état. Je lui reproche une fois de plus d'être complètement fermé, inatteignable, etc.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? On a dîné ensemble, ça s'est très bien passé, je te propose d'aller avec moi danser une heure, c'est ça que tu appelles être fermé? Je regrette, je n'ai pas sommeil, je n'ai pas envie de te tenir la main. »

Longue conversation sur ces thèmes, entre la rue et la maison où nous remontons de toute façon : reproches d'insensibilité d'une part, de bouderie de l'autre. Il roule son joint, le fume, est stone, change de sujet brusquement, se frappe la tête avec un coupe-papier mais continue à insister pour que j'aille au Sept avec lui, et moi pour dire que je n'en ai aucune envie. Je finis tout de même par céder, me rhabille parce que je me suis déjà déshabillé, accepte même un reste de joint, qui ne fait sur moi aucun effet.

Au Sept je suis d'abord plutôt sombre, lui danse avec Samia et Edward, moi je reste dans un coin. Plus tard, il vient me proposer une fois de plus, assez gentiment, de danser avec lui «parce qu'il aime particulièrement ce disque », et j'accepte. Encore plus tard, il fume, ce qui m'irrite parce que je n'aime pas danser en face de quelqu'un qui fume – on prend toute la fumée dans la figure –, et plus profondément parce que c'est sa quatrième cigarette de la soirée, que jadis il ne fumait pas, qu'il a donc changé, que donc il s'éloigne, etc.

Il y a près de nous, dansant avec un Japonais très joli, un type que je ne trouve pas mal et qui me regarde de façon assez appuyée. Mais je m'abstiens de le signaler à W. Je danse aussi avec un autre Japonais qui habite rue de Grenelle, que je rencontre sans cesse dans la rue du Bac, qui a une tête très intelligente et sympathique et qui me dit s'appeler Pétula – je n'ose le faire répéter qu'une seule fois, et la seconde fois ça a encore l'air d'être cela, *Pétula*. Bon. Lui me dit qu'on lui a dit que j'étais écrivain (les gens les plus inattendus sont au courant de mes activités, ou même ont lu mon livre – Christian, par exemple. Mais le Japonais dit, ce qui me rabat mon caquet avant même qu'il se soit dressé : « Oh, je lis tous les livres pédés. » (Il dit *pédé*, comme moi, ce qui ne doit pas être son mot naturellement.))

Quand W. et moi partons, au moment précis où nous partons, un type que je connais de vue, qui ne m'a jamais donné un second regard, un Brésilien, peut-être, trente ans à peu près, très bronzé, très poilu, moustachu, un peu chauve, très sexy je trouve, me regarde fixement, vient danser juste devant moi qui suis en train de remettre ma veste, me fait de grands sourires comme je m'éloigne : voilà qui bien sûr ne serait pas arrivé la semaine dernière… (merde).

W. et moi rentrons à pied, sans détour par les Tuileries. Il me raconte sa visite chez Sam *Wegstaff* (je crois – distrait, je n'ai pas écouté le début de l'histoire, mais j'ai pu la reconstituer par la suite), un collectionneur, photographe lui-même, peut-être, qui habite le dernier étage du One Fifth Avenue, qui protège Robert Mapplethorpe et que j'ai entrevu en sa compagnie dans le restaurant du One Fifth, le mois dernier. Il n'y a rien sur les murs, tout est dans les tiroirs.

« Il ne nous a montré (W. était avec John) que l'œuvre de deux ou trois artistes, mais très complètement, ce qui est beaucoup plus intéressant. Beaucoup de Nadar : en particulier un portrait de Gustave Doré [DORÉ, RODÉ, DORA, RÉ DO, *ORDET*, DÉCOR, CORÉE, RENO, NERO, ERDA] à vingt ans, pas celui que tu aimes, un autre, antérieur; un portrait de Mme Nadar [*NADA*, DIANA, ARDENT, LE DANA (APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE)] ; le portrait d'un jeune homme inconnu. J'ai dit : "Les yeux, le regard sont extraordinaires, toujours." Et John : "C'est étrange, on dirait qu'il ne s'est pas beaucoup intéressé aux mains" [ah, j'entends tellement John dire ça, avec sa volupté à naviguer confortablement sur des discours nouveaux comme si c'était sa cinquantième croisière sur cette ligne! Il y a un an il n'aurait jamais songé à ça ; et soudain ça va de soi, ça fait partie de l'arsenal de base de l'amateur de photographie, les mains chez les photographes!]. Mais Sam : "Ah, vous croyez, ah vous croyez, eh bien c'est ce que vous croyez : laissez-moi vous montrer ce que Nadar pensait des mains." Et il tire de ses tiroirs un autoportrait où l'une des mains est contre le visage, dans une disposition extraordinaire », que W. imite en marchant au milieu du pont Royal.

Il est question aussi d'une grande vente aux enchères où John a acheté quelque chose, un paysage dans le parc d'un château français, que j'ai vu reproduit dans le catalogue des commissaires-priseurs, et qui paraît très beau. Mais d'après ce catalogue j'aimais surtout une photographie de Beato (j'ai toujours tendance à penser et dire *Boito*, bien sûr, mais ce n'est pas ça du tout : *Felice Beato*, même que ça a tout l'air d'une redondance), où l'on voit l'une des grandes pyramides, traitée comme un pur triangle dans une composition abstraite, au bord d'une rangée de palmiers. Les palmiers tiennent l'essentiel de la place, ce qui évidemment convoque dans la conversation l'homme aux palmiers, mais je ne vais tout de même pas abandonner les palmiers à cause de lui…

Sam fait peu de cas de Cecil Beaton, et place Hoyningen-Huene très au-dessus de Horst, ce qui, dis-je prétentieusement, m'a *toujours* paru aller de soi. Maurice Tabard, dont W. a acheté une photographie – raquettes de tennis et guitare –, vit encore à Paris. Quand nous sommes rentrés à la maison, W. demande :

«Ce n’était pas désagréable, hein?»

Non, ce n’était pas désagréable. Nous nous couchons et cette fois-ci nous touchons, mais à peine.

Vendredi 14 mai

Levés vers onze heures. Chacun prépare son déjeuner de son côté. Après quoi je m’installe au soleil sur le balcon et y lis en entier un petit roman américain insignifiant, l’histoire d’un beau Frankenstein nommé Claude Rains, à l’instar de la vedette de cinéma, et qui finit dans les bandelettes de l’homme invisible. En partant, W. me donne rendez-vous à l’inauguration d’une boutique ouverte par des amis à lui. Travaillé jusqu’à sept heures. Coup de téléphone de Christian à qui je propose de passer après son travail, mais il refuse :

«Ce n’est pas très satisfaisant», dit-il.

I guess not. Il me transmet une invitation à dîner de Diego, tout en estimant que « certainement tu ne peux pas venir, je le lui ai dit». Coup de téléphone aussi de Claude, qui veut me voir ce soir, mais c’est trop compliqué à arranger (la fluidité de la situation rend tout rendez-vous délicat). Coup de téléphone enfin du bel Édouard M., de Nevers, qui regrette de ne m’avoir pas vu davantage lorsque nous nous sommes croisés sous la pluie, deux jours plus tôt, qui vient à Paris ce week-end, sera samedi soir au Sept et m’appellera dimanche. (Règle absolue : à chaque rapprochement avec W., aussitôt les propositions extérieures se multiplient – ça ne rate jamais.)

L'inauguration a lieu dans le Marais. Je prends le métro à l’Odéon. Un garçon très jeune, très grand, blond, avec une petite moustache un peu rare, est à côté de moi. Nos mains se touchent. Je bande au point de devoir réajuster mon pantalon, ce qui le fait rire. Mais je descends à Châtelet. De toute façon ce n’était pas mon genre, bien qu’il ait été assez joli.

Le magasin dont c'est l'inauguration se trouve rue de La Reynie. On va y vendre surtout des objets des années trente, mais aussi quarante et cinquante : meubles, bibelots, avions en métal, vaisselle, appliques, etc. – très beaux postes de radio en bakélite. Il y a là Michelangelo Irrazazábal, l'ami de Marguerite Duras, qui peignait jadis des intérieurs et des portraits dont la silhouette persistait derrière des bandes parallèles de couleurs alternées, semblables à celles que font les stores vénitiens dans de grandes pièces vides, au début de l'été; Pascale, celle de l'épisode des œufs durs au Dauphin, l'autre soir, et qui m'a donné des nouvelles de Jean-Michel Zurfluh, aujourd'hui professeur dans le Sud marocain, près de El-Aïn, non loin de la zone des combats; et d'autres thuriféraires, petits et grands, de la mode rétro.

Les deux hôtes sont très gentils l'un et l'autre, et l'un est très sexy, encore que légèrement éteint (non, je ne trouve pas le mot exact : *subdued* ?). Son copain a fait de lui plusieurs photographies en blouson noir des années cinquante, les cheveux ramenés en arrière, sauf au milieu du front où, au contraire, ils s'avancent légèrement et forment une haute unique vague bouclée. Lui et moi avons de longs échanges de regards timides. W. estime que ce genre d'opérations commerciales n'a pas la moindre chance de survie (euhhhh – je parle du magasin).

Nous marchons tous les deux dans le quartier, lui poussant sa bicyclette. Nous passons au Maison Rouge, le pseudo-Dauphin, où il n'y a pas un chat [*CHUT*, CHAR, CHAR (→ CAMUS → CELAN /// SON FRÈRE ALBERT, QU'IL DÉTESTE (MAIS CAMUS EST SON "FRÈRE")) / « LES TRANSPARENTS » : DIANE CANCEL → *CANCEL* (ORDINATEUR), CANCER, CELAN, LANCEL (BAGAGES), SERGE LANCEL (HISTORIEN, NOTICE NÉCROLOGIQUE DANS *LE MONDE* PAR (X.) MOREL / CHATTE (→ *VAS OÙ TA QUEUE TE MÈNE*, (THÉO) STERN))] : nous suivons le "trou", qui maintenant est entièrement bétonné et où apparaissent déjà les contours labyrinthiques de souterrains futurs; nous hésitons, sur une petite place, entre deux restaurants dont les terrasses sont assez engageantes (dans un square minuscule – un tas de sable, à vrai dire –, cinq mecs, *vrais* blousons noirs, ceux-là, non, *vrais faux*, enfin plus vrais que Jean-Pierre, loulous de banlieue, mais "rétro" tout de même, coiffés à

la Elvis Presley (Vince Taylor), deux d'entre eux assez sexy (l'un ressemble un peu à Eugène Nicole), se passent un joint); et finalement nous nous décidons pour Joe Allen, une fois de plus.

Un des garçons que nous y connaissons (nous avons l'un et l'autre joué avec lui aux Tuileries, il a un des plus beaux sexes que je connaisse, admirablement dessiné, lourd et élégant à la fois, etc.) nous accueille, accoudé, souriant, à l'unique fenêtre extérieure. Et nous sommes servis par un autre, Georges ou Jordy, avec qui W. a couché, et qui était amoureux de Mark, et avec qui j'ai parlé assez longtemps, lors de la soirée chez Patrick de R., le mois dernier : il est, selon mon goût particulier, on ne peut plus excitant, mais ne s'intéresse pas du tout à moi (enfin, cette fois-ci, il m'a tout de même reconnu, c'est un progrès).

(Sentiments pendant la promenade : W. toujours plutôt froid. / Il a vraiment une tendance exagérée à penser et à dire que tous les gens sont des cons (ou bien seulement les Français, peut-être (influence de John ?) ?). / Vieux sujet d'exaspération : il s'arrête quand il veut pour regarder une vitrine, gare sa bicyclette sans prévenir, reste aussi longtemps qu'il en a envie, mais n'attend pas une seconde si moi je regarde une façade, une porte ou quoi que ce soit, ou lis une plaque – il continue de marcher. / Le choix d'un restaurant pose toujours des problèmes : si c'est moi qui choisis, et qu'ensuite le restaurant soit mauvais, ou désagréable, ou les voisins pénibles, il fait la gueule. Donc, échaudé, je ne choisis pas, avec pour conséquence qu'il se plaint de mon indécision (je ne sais jamais ce que je veux); alors qu'avec un autre ces aléas sont délicieux : on s'installe n'importe où, ce sera toujours amusant d'être ensemble, etc. (mais cela n'est pas tout à fait vrai non plus – les deux ou trois premières fois peut-être ; mais pas après : longue hésitation un soir, avec Christian, et le climat commençait à se gâter).) / Une certaine nervosité pendant le dîner. Il fume entre les plats. J'en fais la remarque (j'ai horreur des gens qui fument à table, mais ma remarque était d'un ton seulement étonné : maintenant il fume *vraiment*, il est devenu ce qu'on appelle un *fumeur*, un vrai *fumeur*, alors que nous étions d'accord auparavant pour trouver les fumeurs abusifs et éprouvants – bref, il est passé dans l'autre camp, il s'éloigne, etc.

« Oh, c'est par nervosité. »)

Nous rentrons à pied : Samaritaine, Pont-Neuf, rue Guénégaud, lui tenant toujours à la main sa bicyclette. Rue Mazarine il me dit qu'il va finir le parcours à bicyclette, qu'il me laisse «faire mon tour». Personne au Dauphin. Je vais jusqu'à la porte de l'Apollinaire, à travers la terrasse, parce qu'il y a un type assis là qui me plaît. Mais je suis hélé par un autre, celui qui était au Flore mardi soir, auquel j'avais fait un signe juste avant de tomber sur W. tout juste rentré de New York. Il me propose de m'asseoir avec lui, mais je veux rentrer voir un film; de toute façon il est passablement ridicule, très longue moustache à la Barbey d'Aurevilly, chemise à manches bouffantes, etc. – pas du tout envisageable.

Sur la place Saint-Germain-des-Prés je tombe sur W., qui s'est arrêté «parce qu'il a vu un ami ». Je me demande si c'est un type très bien que j'ai déjà vu et que j'aperçois l'instant d'après devant la Hune. W. et moi rentrons ensemble, tous les deux à pied. Mais nous avons raté le début du film. Il s'agit du *Ministère de la Peur* (*Ministry of Fear*), que *Le Monde* annonçait comme *Espions sur la Tamise*, ce qui m'avait fait penser qu'il s'agissait d'un Fritz Lang [JACK LANG, LANGUE, LANGUE, LANGUE DE TERRE, ANGLE, ANGLETERRE, ANGE, LONG, LONGUE, GLAND] inconnu de moi bien qu'y jouât aussi, étrange coïncidence, Ray Milland, comme dans *Ministère* – et pour cause.

Lorsque nous arrivons, la diffusion en est à la fête de charité. L'étrangeté, d'autant plus violente qu'elle est très discrète, est tout de suite saisissante : la séquence de l'aveugle, bien sûr, le paysage de ruines, et tout d'un coup l'apparition de Mrs. Bellane dans sa robe de lamé, photographiée comme par Horst, pour le coup.

À peine étions-nous rentrés, coup de téléphone de Peter Chatel [PETER WALSH (*MRS. DALLOWAY*), PETER MORGAN (*LE VICE-CONSUL*, *INDIA SONG*), PIERRE / CHÂTEAU / INTERPRÈTE "EUGEN" (EUGENE (OREGON), PRINCE EUGÈNE (DE SUÈDE → MALAPARTE, *KAPUTT*), EUGÈNE NICOLE, LE NAVIRE *L'EUGÈNE* (→ INDIANA), IMPÉRATRICE EUGÉNIE (REÇUE À CEYLAN PAR LEONARD WOOLF)) DANS *LE DROIT DU PLUS FORT*]. W., à part, la main sur le récepteur :

« C'est le garçon qui jouait le bourgeois dans *Le Droit du plus fort*, il est très gentil, ce n'est pas un amant, est-ce que je lui dis de venir?

– Si tu veux.»

Et donc il vient, et nous regardons le film tous les trois. Je ne le distingue pas très bien, dans la semi-obscurité, il a l'air moins sexy que dans le film, mais il a un beau profil et une voix très agréable. Nous fumons deux joints. Lui et moi nous ignorons mutuellement, ou à peu près. J'attends avec impatience mon moment favori dans le film, le coup de feu de la sœur sur le frère, dans le noir, à travers une porte qu'il vient de refermer : deux petits trous dans le bois – ils disparaissent une demi-seconde, réapparaissent, la porte s'ouvre, entre quelqu'un d'autre, le frère est étendu mort.

Après le film commence le moment délicat. Nous sommes tous les trois complètement stone. Peter et William parlent ensemble, il semble y avoir entre eux une grande intimité, on dirait qu'ils se connaissent depuis toujours. W., sans doute pour compenser, a son bras sur mes cuisses, dit "nous" à plusieurs reprises en parlant de lui et de moi, par toute son attitude nous désigne comme couple; cependant la conversation continue de m'exclure. W. (à moi) :

« Peter m'a raconté la meilleure "Gilbert-Terrail-story" que je connaisse. C'était à un dîner, il y avait ce garçon, Daniel, oh, tu sais, tu l'as vu une fois danser au Sept, un Sud-Américain blond qu'on trouvait tous les deux très bien, mais si, rappelle-toi, tu en bavais d'admiration, moi aussi, d'ailleurs, quand je l'ai rencontré de nouveau.»

Peter, bien fouteur de merde dans les ménages :

«Ah ça oui, on peut le dire.»

Moi, mentalement :

« ???? » (C'est le Daniel dont il a été question pendant le fameux coup de téléphone dont je ne me souviens que trop bien, «chez Daniel, oui, d'accord, mais est-ce qu'il n'est pas un peu tôt pour penser à ce genre de choses?».)

W. :

« … enfin il faut connaître Daniel pour apprécier vraiment l'histoire, c'est le genre plutôt butch, habillé tout en jeans, très baraqué, etc. Enfin à un moment il y a un trou dans la conversation et Gilbert Terrail se penche

vers lui et lui demande, avec son ton inimitable : “*I go to Gstaad once a year. Do you like Gstaad ?”* »

Peter part le lendemain pour le festival de Cannes. Il est fait mention entre eux de toute sorte de gens que je ne connais pas, allusion à toute sorte de choses dont je ne sais rien. Peter, lorsqu’il s’en va, déclare qu’il va prendre une glace quelque part. Je lui dis au revoir et passe dans la chambre. William le raccompagne sur le palier. Après quelques minutes j’entends, venant de trois étages plus bas :

« Si tu veux prendre une glace avec moi, viens me rejoindre au café du coin.

– Non, je ne pense pas que j’aie le courage de ressortir.»

Tout ça m’a plutôt déprimé : de nouveau le sentiment que W. est allé trop loin, que nous sommes devenus étrangers l’un à l’autre, que notre intimité est perdue; et jalousie au sujet de Daniel. Je décide donc de coucher seul dans le petit lit.

«Mais je n’y comprends rien, dit W. : l’autre jour tu as insisté pour que je couche avec toi dans le grand lit, maintenant tu veux coucher seul dans le petit, ça ne veut rien dire. Je n’ai pas envie de coucher seul dans ce grand lit, tu es sûr que tu ne veux pas venir?

– Oui.

– Pourquoi ?

– J’ai peur de mal dormir.»

Il insiste un peu, puis non. Mais dix minutes plus tard il se relève et vient me voir.

« Qu’est-ce qu’il y a ? Pourquoi ne veux-tu pas coucher à côté? Tu n’es pas préoccupé par Peter, n’est-ce pas? Je t’ai dit que ce n’était pas un amant. Je n’ai même pas couché avec lui.

– Eh bien j’espère… J’espère que tu ne me dirais pas “ce n’est pas un amant”, si tu avais couché avec lui.

– J’aurais pu vouloir dire seulement que je n’avais pas de *liaison* avec lui, comme tu en as avec Christian.

– Et d’ailleurs comment se fait-il que tu n’aies pas couché avec lui ?

– Je ne sais pas : on ne l'a pas fait la première fois, après je n'en avais plus envie.

– Enfin, de toute façon, non, je ne pensais pas à ça.

– Je ne vois pas ce que tu as, alors, et pourquoi tu ne veux pas coucher dans la chambre : je ne vais pas te violer, tu sais. »

Ça me fait rire, je lui touche affectueusement la cuisse, je ne suis pas fâché, seulement nerveux, préoccupé, un peu triste. Et, tout à fait stone l'un et l'autre, nous nous mettons à parler de films. Je n'ai rien compris à l'intrigue du *Ministère*. Il veut savoir dans quel film on voit Henry Fonda marcher dans une forêt, portant dans ses bras une femme évanouie, ou blessée, ou morte : l'image, en très grand format, a été longtemps dans le hall de la cinémathèque, à Chaillot.

« Ah oui, ça se passe près de la frontière canadienne, il essaie de marcher jusqu'à la frontière, poursuivi.

– Peut-être.

– C'est le film qui commence dans une station-service.

– Peut-être.

– Une partie se passe dans la montagne, dans une maison de bois.

– Ah, mais non : ça c'est le film de Nicholas Ray, où la fille est aveugle.

– Non, non, celui-là se passe dans la neige. Celui auquel je pense se passe dans la montagne, mais pas dans la neige.

– Oh, mais ce n'est pas du tout avec Henry Fonda, celui de la montagne, c'est avec Humphrey Bogart, tout simplement : c'est celui qui se termine sur le flanc d'une montagne, oui, il y a toute sorte de flics qui le traquent, son petit chien les mène jusqu'à lui – ça n'a rien à voir avec ça.

– Je ne sais pas pourquoi *Le Ministère* passe sous un titre aussi idiot que *Espions sur la Tamise*. Déjà, l'année dernière, j'avais voulu le revoir, je m'étais trompé, j'étais allé au Mac-Mahon et j'avais vu *Le Secret derrière la porte*. J'étais très déçu. Pourtant, *Le Secret*, je l'ai revu l'autre jour à la télévision, ce n'est pas mal, tout de même.

– Oh, oui, non, enfin c’est quand même beaucoup moins bien. Il y a Barbara O'Neil qui joue le rôle de la secrétaire.

– Est-ce qu’elle ne joue pas plutôt le rôle de la sœur ? Elle est très bien, la sœur, un peu butch, très vieille fille énergique. Elle propose à Joan Bennett (est-ce que c’est bien Joan Bennett ?) de lui remettre la direction de la maison, mais l’autre refuse, parce qu’elle se lève à onze heures tous les matins. La secrétaire, qui porte un voile sur la moitié du visage, rappelle la méchante gouvernante de, oh… le Hitchcock d’après Daphné Du Maurier (impossible de retrouver ce nom, je ne pense qu’à *Saratoga* ou à *Manderley*). En tout cas, *Le Ministère* doit être un des cinq meilleurs film qui soient.

– Qu’est-ce qu’il y a d’autre?

– *Le Faucon maltais*…

– *Citizen Kane*.

– Oh non, pas *Citizen Kane*, c’est beaucoup moins subtil.

– C'est très fort.

– Oui, c’est très fort, mais il n’y a pas tous ces détails inouïs.

– J’ai vu à la télévision, aux États-Unis, *A Place in the Sun*, d’après *An American Tragedy*, de Dreiser, c’est très beau.

– Oui, j’aime beaucoup Montgomery Clift.

– J’ai vu aussi le dernier Hitchcock. C'est mieux que *Frenzy*. C'est une espèce d’autocaricature, un peu dans la lignée de *North by Northwest*. Ce n’est pas un grand Hitchcock, *North by Northwest*, mais c’est bien tout de même.

– Oui, j’aime bien la séquence de la vente aux enchères, avec James Mason.

– Il y a James Mason, dans *North by North-west* ? Non, c’est Cary Grant.

– James Mason joue le méchant.

– Je ne me souviens pas du tout de ça. Tu es sûr ?

– Oui.

– C'est James Mason qui joue dans *Lolita*, n’est-ce pas?

– Bien sûr. Et aussi dans *Jules César*. Quand je pense que tu me snobais, à New York, parce que je regardais à la télévision le *Jules César* de Mankiewicz, qui est tellement bien! Les deux discours sont prodigieux. Il y a d'abord celui de James Mason, très bien, très classique, superbe, on se dit que le pauvre Brando, après ça, n'a aucune chance de s'en tirer, qu'il va se ridiculiser; et puis il est merveilleux : grand numéro d'acteur, grande tirade de cinéma, presque aussi belle que celle de Gielgud dans *Chimes at Midnight*. D'ailleurs, il y a aussi Gielgud, dans *Jules César*. Jules César lui-même est joué par ce type dont on a vu la bouille dans toute sorte de thrillers, avant, des séries B où il jouait le chef de malfrats ou quelque flic (citation de Barthes, ici, en douce. Je ne suis sûr que de "bouille") : Louis Calhern.

– Et qui joue Brutus ?

– Eh bien Mason, justement. Brando tient le rôle de Mark Anthony, Gielgud est Cassius, je ne sais plus qui joue Casca...»

Etc. Finalement je vais pisser, lui va se coucher, quand je me remets dans le petit lit il me demande si je n'ai pas changé d'avis, mais non, et nous nous endormons chacun de notre côté.

Samedi 15 mai

W. et moi avons été l'un et l'autre réveillés par un coup de téléphone pour lui, vers dix heures. Quand il a eu fini de parler, il est venu s'allonger dans le petit lit avec moi, et, assez lentement, nous nous sommes mis à faire l'amour. Il m'a baisé. Après quoi nous avons décidé d'aller au musée d'Art moderne de la ville pour voir l'exposition, dont c'est le dernier jour aujourd'hui dimanche, de l'œuvre gravé de Malevitch dans la collection de Donald Karshan.

Dans le grand escalier du musée ont été accrochés deux grands reliefs dorés de Dunand, un don récent, je crois, assez savoureux quand on songe que la collection permanente, là-bas, a péniblement tenté de

s'épurer, des années durant, de tout ce qui en son sein représentait cette époque et cette pente-là du goût. *Adore ce que tu as brûlé.*

L'exposition Malevitch est assez petite. Elle présente beaucoup d'illustrations pour des livres de poésie, dans le style cubo-futuriste; quelques affiches antigermaniques; la très belle couverture, face et revers, pour le programme du congrès des Paysans pauvres de la région nord (*or something to that effect*); puis des pièces suprématistes à proprement parler, par exemple trois pages de texte en capitales manuscrites – dont la troisième, qui est au revers de la seconde, n'est montrée qu'en fac-similé –, illustrées par trois carrés noirs [CARRÉ(S), ARQUÉS, CARO, CARRA / ALBERS (→ ALBERT → CAMUS, CHAR (LE FRÈRE), EINSTEIN, ALBERTINE, L'ALBERTINA, L'ALBERTA, LE LAC ALBERT (→ VICTORIA))] de taille croissante. Un exemplaire des *Nouveaux Systèmes en art* a été démantelé pour permettre l'exposition des trente-deux illustrations qu'il contient, quelques-unes en fac-similé. On voit aussi certains livres sur l'art moderne russe des années dix et vingt, signalés surtout parce qu'il n'y est pas, ou à peine, question de Malevitch. Enfin, une dernière vitrine, très incomplète, expose quelques ouvrages d'artistes conceptuels, de Kossuth à Lawrence Weiner.

W. et moi avons déjeuné, si l'on peut dire, dans la sinistre cafétéria du Musée national, de l'autre côté de l'esplanade. Il n'y a là pour ainsi dire aucun Français. On se demande ce que les touristes américains, petits-bourgeois pour la plupart, pour qui la visite au musée d'Art moderne d'une grande capitale représente aujourd'hui *a must*, doivent penser de ce lieu pratiquement en ruine où les attendent depuis trois semaines, semble-t-il, s'ils veulent manger quelque chose, des plats froids à la mayonnaise pétrifiée qu'il leur faut trimbaler vers de vieilles tables branlantes où des carafes sales et toutes rayées laissent voir une eau qu'on imagine tiède et croupie…

Vivement Beaubourg… Raoul disait l'autre jour qu'on est en train de s'aviser que les frais d'entretien de Beaubourg vont coûter une fortune, que peut-être ils ne pourront pas être assumés, que personne n'avait pensé à cela quand a été arrêté le choix du bâtiment, qu'on s'était dit au

contraire, comme jadis, qu'un bâtiment neuf c'était au moins cinquante ans de tranquillité…

Je décide, puisque je suis là, d'aller voir l'exposition "Art contemporain IV", où figurent presque tous les artistes de la Nouvelle Figuration. W., qui doit travailler, et qui méprise cordialement tout ce travail *anyway*, repart donc seul vers le centre.

Il m'est très difficile, bien sûr, de regarder toutes ces œuvres avec un semblant d'objectivité, puisque tout le discours dans lequel je baigne, le discours de ma vie sociale (et *amoureuse*, ce qui est bien plus important (mais je n'ai de vie sociale qu'amoureuse (et sexuelle))), le discours "Sonnabend" (pour simplifier), et avec lui l'opinion des modernistes internationaux (mais "internationaux", ici, pour plus de la moitié veut dire "américains"), tiennent l'ensemble de ce travail-là pour inexistant. Or, ce qui m'intéresse, c'est que cet ensemble, en France, semble fonctionner lui aussi comme un "discours", malgré tout : un discours clos et national, certes, pratiquement sans écho en dehors des frontières, sauf dans des musées de troisième zone qui sont bien contents, n'ayant rien à échanger, de recevoir tout ce qu'ils peuvent obtenir (ou dans des pays si mal informés qu'ils en sont encore à considérer la France comme la Mère des Arts); mais un discours tout de même, différencié, abondant, doté de ses valeurs propres et de leurs variations diverses.

Je pense en particulier à un livre de la collection 10-18 sur la Nouvelle Figuration; à plusieurs revues françaises; à une foule d'articles; à l'opinion de nombreux écrivains de toutes les générations, d'Aragon à Bernard Noël et au-delà.

Les salles d'exposition sont d'une tristesse et d'une pauvreté qui desservent terriblement les œuvres, bien entendu (on se croirait dans une école des beaux-arts d'arrière-province traumatisée) –, mais les œuvres russes des années dix, d'après les photographies de l'époque, semblent avoir *gagné* en mérite et en préciosité à être entassées dans des salles qui étaient encore plus pauvres et encore moins adéquates que celles-ci (il est vrai que notre œil, pour les voir, s'est décanté, et que nous ne faisons plus que les *reconnaître*; elles bénéficient en nous d'un discours d'accueil, elles aussi, et même de sélection (qui n'a aucun mal à les repérer dans de sinistres ateliers moscovites des années de guerre))…

Peu de monde : deux ou trois étudiants; des touristes étrangers pour qui tout l'art moderne est un mystère de toute façon, et qui donc ne sont ni plus ni moins disposés à accepter celui-ci que celui des Américains de la même génération, mais qui parcourent les salles avec le respect soumis et légèrement surpris qu'implique le lieu "musée" ; une famille jeune, ou plutôt un artiste accompagné d'un critique enté lui-même de femme et enfants. Le critique donne à sa femme, à haute voix, d'un air important, des explications qui la font passer pour la dernière des cruches. Sa petite fille lui demande :

« Tu le connais, Gérard Titu-Carmel ?

– (*Agacé :*) Titu*s*-Carmel : *Ti-tus*. »

(Pas facile non plus, on a beau dire, l'hétérosexualité…)

Parmi les œuvres, il y a d'abord le manifestement exécrable, qui déjà compromet tout le reste : Dado, Ljuba et autres poussifs surréalisants yougoslaves (Dado est monténégrin, je crois bien, mais même cette recommandation puissante ne suffit pas à me le faire avaler). Des œuvres de Moninot, en revanche, on ne peut dire ni qu'elles sont laides, ni qu'elles sont mal faites. Celles de Titus-Carmel ont le mérite de m'échapper par certains côtés, je ne les comprends pas entièrement, il faudrait lire quelque chose à leur sujet, elles présentent aussi une qualité certaine du dessin. *L'Histoire*, l'une des toiles de Télémaque, artiste que mon goût pour son nom m'incite à envisager avec indulgence, d'autant qu'il est né à Port-au-Prince, pourrait être d'un pop américain secondaire. Un *Défilé de gardes rouges* (est-ce de Rancillac ?) permet (j'essaie d'y voir ce que pourraient y voir un œil et un discours non prévenus) de se demander : pourquoi pas (après tout) ? Et, pareillement non prévenu (mais Dieu sait que je le suis!), trouverais-je Monory très inférieur à Rosenquist, mettons (pour lequel je n'ai pas une passion, de toute façon) ? (Monory a quelque chose de "poétique", de durasso-melvillien (Jean-Pierre), qui jadis me plaisait (avant mes stages de rééducation intensive sur W. Broadway (et à domicile)) ; mais il faut bien reconnaître que ses toiles sont passablement salopées (inimaginable à quel point ces gens peignent *mal*, dans l'ensemble – on suppose qu'ils le font exprès, mais alors ils sont vraiment très doués)). Quant à Adami il me semble qu'il a suscité un texte enthousiaste de Derrida : il serait bien curieux

d'examiner cela, tout ce que des gens pas bêtes peuvent trouver à dire d'admiratif et de pas bête (je suppose) à propos d'un artiste tenu pour insignifiant par le discours *Artforum* (et passablement décourageant pour l'œil, "objectivement" – dieu que c'est vilain !)…

Bien entendu intervient ici, comme partout, une question de *dates*. Ces artistes sont mineurs parce que tout ce qu'ils font a été mieux fait ailleurs et avant eux, probablement. Mais il semble qu'ils élaborent, ou que s'élabore autour d'eux, un discours autonome, les plaçant dans un contexte tout à fait différent de celui de leurs prédécesseurs – autonome et français, bien sûr, plus "intellectuel", comme tel immédiatement méprisable pour le discours D. (que nous nommerons ainsi pour la commodité du "récit"), lequel, d'une façon générale, fait peu de cas des déclarations d'intentions (il a raison) et ne honnit rien tant que le site de parole, le "d'où ça parle" dit par lui, avec le plus grand dédain, "intellectuel français". Ce discours esthétique "autonome et français", ou qui se voudrait tel, serait intéressant à analyser de façon structurale, si j'ose dire, *en tant que structure* (voilà que parlant de lui je parle comme lui), même et surtout s'il est un discours "à vide", si tout le travail qu'il soutient comme il peut est bien, ainsi qu'il n'est que trop vraisemblable, aussi insignifiant que le prétend le discours D.

En sortant, j'ai marché jusqu'à la place de l'Alma et pris là l'autobus. Et le même phénomène s'est reproduit que la veille dans le métro. Il y avait près de moi, qui draguait, un type, très manifestement pédé d'apparence celui-ci, contrairement à celui de la veille, espagnol, peut-être, ou sud-américain, très brun, pas rasé, poilu, assez antipathique, avec une chemise très laide, mais enfin assez bandant. L'autobus était plein. Quand nous avons été à côté l'un de l'autre, nos mains se sont touchées, puis la sienne a glissé vers ma braguette où bien sûr je bandais (cf. *supra*). Et tout le trajet s'est passé comme ça, lui me malaxant la queue avec un certain art tandis que j'avais les lèvres pratiquement à l'intérieur de sa chemise, au creux de son épaule, au point que j'ai bien cru que j'allais juter dans mon froc devant l'Assemblée nationale – mon compatriote Michel de l'Hospital m'a sauvé in extremis, avec son air résolument *no nonsense*.

Je n’avais aucune intention de parler à mon branleur et suis descendu à la station Saint-Guillaume; mais lui aussi, derrière moi (ils le sentent, quand on est “heureux en ménage” ; et bien davantage encore quand on ne l’est pas; et alors on ne les intéresse plus du tout – ils se disent : «S'il n’est pas assez bon pour son mec, pourquoi le serait-il pour moi ? »). J’ai dû courir pour traverser le boulevard devant un flot de voitures vrombissantes, et toutes mes pièces de monnaie sont tombées de ma poche sous les fenêtres d’Apollinaire. Le pseudo-Paraguayen s’est précipité pour m’aider à les récupérer, une fois la mer retirée. Il m’a demandé si on pouvait aller chez moi, non; si on pouvait se voir le soir, non plus, hélas; lui est danseur à l’Alcazar (*should have known*) : peut-être le verrais-je là, lui ai-je dit.

J’ai fait alors mon tour habituel et suis rentré à la maison. W. n’y était pas, mais il a téléphoné aussitôt après mon retour, déjà informé par ses services que j’étais passé “rue de Seine”. Les pédés sont les mille yeux du docteur Mabuse : on peut compter sur eux pour rapporter à chaque membre d’un couple les allées et venues de l’autre où qu’il aille, surtout s’il y a une chance pour qu’un joli pastis en procède. Et ils le font toujours en toute innocence, n’imaginant pas un seul instant, “à notre époque, quand même”, qu’on puisse encore être jaloux, ou bien affectant d’assumer (souvent à juste titre, d’ailleurs – c’est là qu’ils sont très forts : ils ont la loi et le sentiment dominant pour eux) que le contrat conjugal autorise officiellement tous les débordements, et que tout ça est une bonne plaisanterie. (« Tiens, j’ai vu Machin avec un type génial, vous vous l’êtes fait ensemble? *Non*? Mais je croyais que vous arrêtiez pas de baiser à trois ? »)

W. a fermé la galerie à cinq heures et demie, car il devait prendre à huit heures un avion pour Londres. Il a en effet décidé – ce dont il m’avait informé la veille – d’aller passer quatre jours là-bas, afin d’acheter des photographies à l’intention de Paul Walter, je crois, et pour assister mardi à un vernissage de Gilbert & George. Il avait voulu toutefois, a-t-il dit, changer son billet de samedi à dimanche.

Pendant qu’il faisait ses bagages je suis allé acheter ce cahier, ce qui a été assez long, comme d’habitude, car la papeterie d’en bas était fermée. Nous nous sommes quittés ensuite assez affectueusement, lui exprimant

seulement le vœu que je n'installe personne ici sur une base régulière, car ça pose ensuite des problèmes psychologiques, dit-il. En revanche sont autorisés les amants de passage (*tricks*).

Après son départ, Raoul a appelé et m'a invité à dîner, « avec qui tu veux». Je suis sorti vers huit heures et suis tombé immédiatement, le long du boulevard, sur Christian et Diego. Christian a aussitôt quitté Diego pour marcher avec moi. Il était lui-même invité à dîner chez Gilles et "son ami", mais, après certaines hésitations, leur a téléphoné pour se décommander, prétextant qu'il avait rencontré "une merveille", ce dont ils n'ont pas cru un mot.

« Tu parles! C'est Renaud, bien sûr ! »

Gilles était furieux, paraît-il. Et nous sommes allés ensemble chez Raoul, non sans prendre d'abord le métro dans la mauvaise direction, par habitude, de sorte qu'il a fallu ensuite aller du Châtelet à Alésia.

Raoul était en compagnie de deux garçons qu'il avait rencontrés l'après-midi dans les bois de Verrières, mais qu'il connaissait déjà. Tous les trois faisaient très gaiement la cuisine, préparant un lapin à la moutarde tout en feuilletant des revues pornos, toujours les mêmes, comme si c'étaient des livres de recettes. Christian ne disait pas un mot. Sont arrivés ensuite une fille grecque, et David, l'Israélien, et là-dessus nous sommes passés à table. La fille grecque a réalisé pour la scène une adaptation en français d'une pièce de Shakespeare, je ne sais plus laquelle : tous les rôles étaient tenus par des hommes. Elle donne des leçons de grec à Cynthia qui, après ses trois mariages, a maintenant une liaison avec l'ex-maire de Molyvos (ou Mithymna), quinquagénaire qu'elle a rencontré lorsqu'il est venu à Paris à l'automne : elle a passé chez lui une partie de l'hiver, à Lesbos, et elle compte retourner là-bas cet été, peut-être pour y vivre définitivement.

David, lui, rentrait du Berry où il avait passé quatre jours. Il se prépare à aller retrouver sa mère en Bulgarie, où il est né. Il prend des leçons de chant, et il a tout un répertoire de haute-contre. Lui et moi avons interprété de concert *Printemps qui commence* et *Amour, viens aider ma faiblesse*, mes grands morceaux de bravoure dans le registre sopranesque. Raoul reparle du rugbyman, mais l'un des garçons, un blond, perd tout

intérêt à l'histoire lorsqu'il apprend que le rugbyman "avait des poils partout".

« Beurk, dit-il : mais c'est dégueulasse !

– Oh, glissé-je, il y a un public pour ça...»

Nous écoutons l'enregistrement, que j'ai offert à Raoul, du Promenade-Concert dirigé par Colin Davis, en particulier *Poump and Circumstance* et *Rule Britannia*, puis Florence Foster Jenkins dans l'air des Clochettes. Mais Christian veut partir tôt. Nous allons donc en taxi chez Gilles, à Montmartre. Il m'apprend en chemin, bonne guerre, qu'il est allé la veille à La Villette, et que c'était très bien. Dans le grand lit de Gilles, non sans quelques petits sommes intermédiaires avant de nous endormir pour de bon, nous faisons deux fois l'amour avec tout l'agrément que procure une bonne connaissance mutuelle des corps et de leurs points faibles et forts, liée à beaucoup d'affection et de réciproque enthousiasme.

Dimanche 16 mai

Réveillés vers neuf heures. Christian a voulu faire l'amour encore une fois, mais il a joui seul. J'avais un peu mal au zizi, une espèce de petit bouton, genre aphte, pas alarmant, mais agaçant; et aussi je pensais à l'Édouard de Nevers, qui devait m'appeler dans l'après-midi et pour lequel je jugeais prudent de garder quelques forces. Mais Christian et moi ensuite, après que nous nous étions une première fois levés, un peu lavés, et brossé les dents, nous sommes remis au lit et sommes restés plus d'une heure l'un contre l'autre, à nous caresser et à nous embrasser. Je passais les lèvres sur tout son corps, le serrais, le retournais, et lui faisais à peu près de même avec moi.

« Hummm, ai-je dit : je pourrais rester comme ça pendant des heures, tellement je suis bien…

– Ne dis pas ça : tu vas me donner des idées… »

Lorsque enfin nous nous sommes levés il y eut une hésitation pour savoir si nous allions prendre un brunch chez moi ou chez François, dans le Marais. Nous nous sommes finalement décidés pour cette seconde possibilité. François dormait quand nous sommes arrivés chez lui. Il était allé la veille, avec son mec, Gilbert – celui qui travaille à *Minute*, l'ai-je dit?, et qui est d'origine arménienne –, à un bal arménien à l'hôtel Hilton. C'était, disait-il, horrible : tous ces gens couverts de bijoux des pieds à la tête et qui léchaient des billets de banque pour les coller sur le front des meilleurs danseurs…

On accède à l'appartement de François de façon assez étrange, par des balcons extérieurs qui suggèrent vaguement La Nouvelle-Orléans. L'appartement lui-même est très laid : lampes à franges, bibelots hideux, quelques dessins pédés, une collection de journaux, *In*, *Elle*, *Minute* bien sûr, dans lequel je vois une terrible photographie, affreusement cruelle, de Sartre, une manche de son manteau lui tombant presque jusqu'aux genoux. Mais j'ai compris au bout d'un moment que l'appartement n'était pas celui de François, mais celui de Gilbert.

François, cependant, s'était levé et il était sorti faire des courses. Je regardais les livres, peu nombreux, dont cinq grands volumes de photographies sur la guerre d'Algérie, l'un sur les appelés, un autre intitulé *Ce que nulle bête n'aurait fait*, ou quelque chose comme ça ; à part cela plusieurs Lartéguy, les œuvres complètes de Tolstoï dans une édition ancienne, le Larousse médical. Christian a fait marcher le disque qui était posé sur l'appareil : Diana Ross. Ensuite, sur ma demande, Mina. Plus tard encore, Montserrat Caballé.

François, en fait de brunch, nous a préparé un repas énorme, un véritable festin de dimanche à la campagne : saucisson, pâté de son pays (son père est restaurateur et traiteur à Montauban), escargots, steaks, etc. J'ai répété à Christian, entre deux plats :

« C'était vraiment très bien, ce matin.

– Tu es gentil de me dire ça. Mais tu ne devrais pas. »

Une photographie, devant les livres, représentait Gilbert et François assis sur une balustrade, devant une assez impressionnante volée d'escalier : Lourdes. Je ne sais plus de quoi nous avons parlé : de la fête

arménienne de la veille, peut-être, que François avait trouvée horriblement vulgaire; de Gilbert, qui n'aime pas beaucoup Gilles et Christian, les meilleurs amis de François; de Mina; de la femme italienne dont on entendait plusieurs chansons dans *L'Interprétation*; de Myriam Mézières, «la nouvelle Rita Hayworth » (dixit Patrick Sarfati).

Vers deux heures nous sommes sortis tous les trois et avons marché, par la rue Beaubourg et par Notre-Dame, le Palais de Justice et la rue Saint-André-des-Arts, jusqu'au Flore où je les ai laissés. Ils avaient l'intention d'aller au musée d'Art moderne pour voir l'exposition Malevitch. Je suis rentré à la maison mais j'ai croisé en chemin Michel, qui en venait et qui y est retourné avec moi. Je lui ai dit aussi que c'était le dernier jour pour Malevitch, et il a décidé également d'y aller. J'ai travaillé toute l'après-midi.

Christian a téléphoné à sept heures. Je lui ai dit que je devais attendre jusqu'à huit heures l'appel d'un ami de province qui était à Paris pour une journée seulement (l'Édouard de Nevers), mais que je le verrais vers huit heures et demie si je n'étais pas pris de ce côté-là. Appels aussi de Michel et de Philippe. Pas de nouvelles d'Édouard, en revanche. Je suis donc sorti un peu après huit heures. J'ai vu à l'Apollinaire Maximilien Odello, qui m'a dit que Michel me cherchait. J'ai trouvé Christian qui s'est joint à moi pour un tour du quartier. Nous sommes tombés sur Michel qui s'est joint à nous. Christian est monté jusqu'à l'appartement de Diego, rue de Buci, pour lui demander s'il voulait dîner avec nous. Michel, comme lui et moi attendions en bas, en face du Dauphin, m'a dit qu'il connaissait Diego et qu'il avait couché avec lui, ce qui m'a surpris, parce que je n'avais pas pensé que ce fût son genre : or, sexuellement, il lui donnait "trois étoiles" (sic).

J'ai montré à Michel "mon chasseur alpin", André, qui était assis à la terrasse du Dauphin, et lui ai dit que c'était "tout à fait mon genre" ; puis Dominique, "mon jardinier", qui n'a pas eu l'heur de lui plaire autant. Lui m'a dit qu'il connaissait un coiffeur, Daniel, qui selon lui me rendrait fou : petit, musclé, très poilu, avec un incroyable fouillis de poils noirs sur le cul, où il adorait qu'on passe la langue et qu'on enfouisse le visage – il compte me le présenter.

Christian et Diego nous ont rejoints. Michel et Diego se sont retrouvés en souriant. Nous avons décidé d'aller dîner au Munich, à côté, où il y a un plat qui n'est pas cher du tout, relativement, une espèce de poule au pot qui coûte seize francs, et que nous avons tous pris, avec le moins cher de leurs vins : nous craignions qu'on ne nous fasse la tête à cause de notre maigre train, mais non, nous n'avons même pas été exposés au coup du mépris.

À table il a été question de l'exposition Malevitch, et d'une exposition de photographies, au même musée, des portraits faits par un garçon que connaît Michel et qui voulait réaliser un reportage photographique sur moi, paraît-il, l'année dernière (il n'a pas beaucoup insisté) : il a photographié R. B., Almira, Malraux, d'autres encore.

Michel et Diego s'étaient vus la veille au Trocadéro. J'ai rapporté que Philippe m'avait dit y avoir participé récemment à une bataille : deux types tapaient sur un pédé à terre, l'un d'entre eux se préparait à lui jeter des pierres, et les autres pédés, à distance, criaient : «Non, non, pas de pierres ! », comme si les coups ça allait – des coups de ceinturon, en l'occurrence –, mais que les pierres fussent interdites par la convention de Genève réglementant le cassage de pédé. Philippe, qui adore les bagarres, était intervenu avec son casque de motard et son ceinturon, lui aussi. Et les deux types, d'après Philippe, s'étaient alors montrés aussi couards que les pédés. Ils avaient fui sans demander leur reste. Cependant l'étendu n'avait même pas remercié son sauveur, pas un mot – certes, après ce qui lui était arrivé, il était un peu groggy, mais tout de même…

Philippe m'avait dit au téléphone qu'il était allé au bois de Verrières, cette après-midi-là, et qu'il avait photographié le moustachu blond qui m'avait plu quand nous étions ensemble allés là-bas : il est plus à mon goût qu'au sien, disait Philippe, ce qu'on savait, mais il est prêt à tout pour être photographié, et flatté comme tout de l'attention qu'il suscite; il avait même été question d'aller dans la forêt pour des photos "plus raffinées", mais Philippe avait annoncé, pour cette séance-là, la venue d'un autre photographe spécialisé dans ce genre de modèle – "le blond poilu", donc; et l'artiste promis c'était moi, qui n'ai plus qu'à me mettre à la photographie (et à acheter un bon appareil, pour commencer…).

Je me suis plaint à Diego qu'il ait cassé mon coup, l'autre jour, aux Tuileries.

« Ah oui, ça ne s'est pas arrangé?

– Si, mais ce n'était pas formidable, finalement. »

Ai-je dit quelque chose ici de ce grand type avec une assez belle gueule, trop grand, que j'ai un peu touché, qui est parti, revenu, qui semblait vouloir parler, et surtout ne pas trop savoir ce qu'il voulait? En tout cas je suis certain d'avoir oublié de noter, aujourd'hui même, à l'instant, que marchant sur le boulevard avec Christian j'avais rencontré Édouard M., "Édouard de Nevers", qui m'a dit m'avoir attendu au Sept, la veille, n'avoir pu téléphoner le jour même, et que peut-être il m'appellerait le soir.

Nous sommes tous allés chez moi, Christian, Diego, Michel et moi, pour voir deux films à la télévision.

C'était d'abord *Mannequin*, de Frank Borzage, avec Spencer Tracy, Joan Crawford, Alan Curtis et un certain Ralph Morgan, qui n'a d'ailleurs qu'un tout petit rôle. Le présentateur a évoqué le néoréalisme italien, à propos de ce film, il s'agit plutôt d'un mélo réactionnaire où l'on voit un grand patron parti de rien ruiné par ses ouvriers qui refusent de travailler, non parce qu'ils ont quelque chose contre lui, bien au contraire, mais parce qu'ils sont syndiqués et croient devoir faire preuve de solidarité à l'égard de leurs camarades; ce qui n'empêche pas l'un d'entre eux de taper le bon patron de quelques dollars pour son bébé qui a faim. La ruine du grand homme lui permet de vérifier que sa femme, dont le premier mari essaie de le persuader qu'elle ne l'a épousé que pour son argent, est bien en fait amoureuse de lui. Et l'on est bien sûr qu'avec son génial esprit d'entreprise et une épouse toute dévouée, il aura tôt fait de refaire fortune. Crawford est passablement exaspérante dans le rôle de la petite-bourgeoise méritante et énergique décidée à tout pour échapper à son milieu. Et que le réalisateur, alors qu'elle est si vilaine, ait été tenté, à de certains instants, de la filmer dans le style consacré pour les stars – gros plan de face, gros plan de profil, effets de cheveux et de toilettes – n'arrange rien.

Venait ensuite *La Maison des Sept péchés*, de Tay Garnett, avec Marlène Dietrich et John Wayne. J'avais déjà vu le film au Mac-Mahon, avec W. et Antonio, et je me souvenais surtout de la chanson *The Man's in the Navy*, que j'aime beaucoup. Mais l'ensemble est bien supérieur au souvenir que j'en avais gardé, et nous avons tous pris beaucoup de plaisir, vraiment, aux aventures de Bijou à Boni Komba. John Wayne, que je déteste, comme tout le monde, apparemment, est lui-même assez étonnant – son prestige parmi les autres officiers et sa faveur auprès de Dietrich semblant dus uniquement à ceci qu'il est le plus grand et le plus large d'épaules des hommes à la ronde. De fait il manifeste tout du long une espèce de virilité hagarde, à la limite de la farce, qui l'empêche presque de parler mais qui, mélangée à un timide sens de l'humour, fait une composition remarquable (ou bien était-il vraiment comme ça?). Son dialogue avec Antro, le méchant des ports d'Extrême-Orient, au coin de la salle de billard, est superbe. Il y a des personnages secondaires inutiles, ou franchement mauvais, tels le magicien et surtout le patron du café des Sept Pécheurs, Tony; mais l'ensemble est beaucoup plus solide que je ne me le rappelais. Tous ces Macaos hollywoodiens ou autres, avec leur exotisme nié (puisqu'ils ne sont, à quelques touches près, que des répliques du monde occidental, où les indigènes n'ont pas accès), ou bien redoublé au contraire, et renversé, à force de personnages dont ces lieux sont la patrie, et pour lesquels l'Europe, ou l'Amérique, seraient inconcevables, n'ont pas fini de hanter nos rêves de leur toc bien ficelé, et des ombres portées de leurs stores vénitiens.

Michel était parti après le premier film. J'ai demandé à Christian si *vraiment* il devait travailler le lendemain : il a hésité une seconde, puis il s'en est allé avec Diego qui déjà l'attendait dans l'escalier.

Lundi 17 mai

Levé vers dix heures, été pointé au chômage à côté de la mairie du XVIIe. Au retour, je me suis mis sur le balcon et j'ai lu au soleil quatre des douze nouvelles de William Trevor, *Angels at the Ritz*, dont *The*

Tennis Court : une très vieille femme ruinée, dont le mari est revenu de la Première Guerre incapable de jouer au tennis, donne autour du court redevenu sauvage, et fauché pour l'occasion par les enfants d'une ferme voisine, une dernière tennis-party, le 31 août 1939…

Vers une heure, coup de téléphone catastrophique de W. : il appelle pour dire bonjour, pour demander de mes nouvelles – il en a assez de Londres, dit-il, il n'y a personne dans les rues, la crise économique se fait sentir partout.

« Tu as vu Gilbert and George ?

– Oui, samedi soir. Ils devaient me rappeler ce matin, mais ne l'ont pas fait jusqu'à présent. Et toi, qu'est-ce que tu as fait hier?

– J'ai travaillé.

– Et hier soir?

– Oh, j'ai regardé deux films à la télévision, à la maison.

– Avec qui ?

– Avec des amis.

– Qui ?

– Michel, qui a refait surface. Christian, Diego. Ils sont tous partis à deux heures, après le second film. Je devais me coucher, parce qu'il fallait que j'aille pointer au chômage ce matin. »

Choses et autres. Il va le soir au théâtre, ou du moins il essaie, pour voir Laurence Olivier et John Gielgud dans une pièce de Pinter, au Royal Theatre. Il rentrera mercredi. « Good-bye » de part et d'autre, très froidement.

Je le rappelle dix minutes après.

« Je trouve bizarre que tu me demandes ce que je fais le soir, *avec qui* et tout ça…

– Ça n'a rien d'une enquête. Tu ne dis rien. Il faut bien qu'on parle de quelque chose. Je téléphonais pour dire que je pensais à toi. J'étais curieux de ce que tu faisais, c'est tout. Toi tu me demandes bien si j'ai vu Gilbert et George.

– Bon, bon, ça me paraît bizarre que tu me poses ce genre de questions, c'est tout. En tout cas, ce que je voulais dire, pour le cas où ce serait ça que tu voulais savoir, c'est que tu m'as dit que tu ne voulais pas que quelqu'un "s'établisse" à la maison, et que personne ne l'a fait. Voilà. J'ai invité des amis à voir ici la télévision, et tout le monde est parti après le film.

– Bon, très bien, mais je ne pensais pas du tout à ça. Pourquoi est-ce que tu ne peux jamais prendre les choses simplement? Enfin, à mercredi.

– À mercredi. »

Mais je suis encore une fois dans un état nerveux abominable, cet état dans lequel on sait bien que surtout il ne faut *rien* faire, qu'il faut attendre que ça passe, qu'on ne peut pas être cohérent, qu'on n'a aucune chance de voir les choses clairement, objectivement, de façon sensée – on sait très bien tout cela et pourtant on est *obligé* (par ses nerfs, ses mauvais nerfs, par son génie pour le désastre, par la tentation irrésistible d'aller jusqu'au bout de la catastrophe, d'en racler bien le fond et les parois) de faire quelque chose, n'importe quoi; on est incapable de rester sans rien faire et d'attendre, comme certes on sait trop bien qu'il le faudrait. Et donc je le rappelle encore dix minutes plus tard. Cette fois je le tire du bain, ce dont force excuses de ma part.

« Je suis désolé, vraiment désolé, je ne savais pas que j'allais vous déranger comme ça. Mais je suis terriblement agité par les coups de téléphone de tout à l'heure.

– Oh là là, il n'y a vraiment pas de quoi ! Mais je vois bien qu'il vaut mieux que je ne téléphone plus, chaque fois c'est impossible, je le saurai, je devrais le savoir. Je ne téléphonerai plus, je n'écrirai plus de lettres, je n'enverrai plus de cartes, plus de petits mots, rien, puisque chaque fois ça fait des histoires à n'en plus finir, des histoires pour rien. En tout cas, je ne vois pas à cause de quoi tu peux être agité à ce point. Je téléphonais pour dire bonjour, pour prendre de tes nouvelles, c'est tout.

– Je trouve seulement très bizarre que tu me demandes ce que je fais le soir, et, quand je réponds, que tu me fasse préciser avec qui, et si je dis *des amis*, que tu demandes *lesquels*. Ce n'est pas du tout la même chose, contrairement à ce que tu dis, que de te demander si tu as vu Gilbert and

George. Je trouve ça injuste, puisque moi je ne rêverais pas de te demander (*I would not dream of asking you*) ce que tu fais le soir, et avec qui (*how you spend your evenings, and with whom*).

– Tu peux si tu veux. Samedi j'ai dîné avec Gilbert and George, hier avec Max et les Greenwood [ou quelque chose comme ça]. Si tu me demandes quelque chose à quoi je ne veux pas répondre, je dirai que je ne veux pas répondre, c'est tout. Et toi non plus tu n'es pas obligé de me répondre. Mais tu peux demander ce que tu veux.

– Évidemment je ne vais pas poser des questions auxquelles tu risques de ne pas vouloir répondre. Bon, enfin, moi je ne peux plus supporter tout ça; ça me met dans un état épouvantable; il y a trop de ressentiment entre nous…

– *Ressentiment*? Pourquoi ?

– Oh, pour l'autre soir, par exemple : la fois où j'étais si triste, au bord des larmes, et où tu n'avais qu'une idée en tête, aller au Sept.

– Personne ne t'a forcé à aller au Sept.

– Non, bien sûr, personne ne m'a forcé à aller au Sept. J'ai toujours le choix, comme tu dis : je peux rester seul, si je veux. C'est ça, le choix : je peux rester seul, ou bien faire exactement ce que tu veux quand tu veux.

– Ça ne s'est pas mal passé, d'ailleurs : on est allés au Sept, il n'y a pas eu d'incident.

– Non, non, bien sûr, pas mal passé, non, pas d'incident, pour une fois. Seulement il n'y avait rien dont j'avais moins envie, à ce moment-là, que d'aller au Sept, c'est tout. Si j'étais exactement pareil à toi, si chaque fois qu'il y a un problème je pouvais me dire : "N'y pensons plus, amusons-nous, allons au Sept, fumons un joint", il n'y aurait plus de problèmes entre nous.

– Si tu étais exactement pareil à moi, tu ne m'intéresserais pas du tout.

– Bon, enfin, moi je ne peux plus supporter tout ça, je vais devenir fou. Je vais essayer de partir quelque part avant que tu ne rentres.

– Si tu pars avant que je ne rentre, cette fois-ci c'est fini, c'est fini pour de bon. Si tu prends la fuite devant les problèmes…

– Je prends la fuite devant les problèmes, moi? Ce n'est pas moi qui pars tout le temps, qui vais à New York ou à Londres pour un oui ou pour un non, sans même en avoir envie, et qui viens dire ensuite, une fois que je suis là-bas, que je m'embête, que je ne sais pas ce que j'y fais, pourquoi j'y suis allé, qu'est-ce qui m'a pris, etc. De toute façon, il n'y a pas grand risque pour que je parte, je ne sais pas ce que je pourrais trouver comme point de chute, je n'ai nulle part où aller.

– Bon, je te vois mercredi, alors. Mais, pour l'amour du Ciel, ne prends pas tout si sérieusement, ne vois pas un tas de choses dans tout ce qu'on dit…

– O.k., à mercredi. »

Mais je suis ensuite toute l'après-midi dans un état nerveux épouvantable, incapable de maîtriser mes pensées, roulant sans cesse et mélangeant des idées contradictoires au sujet de lui, de nous, et y perdant d'ailleurs un temps fou, tournant comme un lion ou comme un écureuil en cage dans la maison, changeant sans cesse de position, passant du lit au fauteuil, de ce bureau à la salle de bains sans aucune raison objective, mais pissant ou me lavant les mains ou me taillant la moustache qui n'a pas besoin d'être taillée pour n'avoir pas fait pour rien le déplacement, puis ouvrant un livre et le refermant du même geste, feuilletant un journal ou un magazine sans parvenir à trouver le moindre intérêt à quoi que ce soit ni à fixer dix secondes mon attention, tirant des rayonnages un catalogue et jugeant aussitôt totalement inutile l'histoire de la peinture depuis le commencement des temps.

Ce qui est sûr, c'est que tout contact avec lui me trouble psychologiquement à un degré extraordinaire. Je ferais sans doute mieux de ne pas le voir du tout. Je ne m'ôte pas de la pensée que c'est une chose horrible, d'une méchanceté sans nom ou bien d'une inconscience totale, que de proposer pour toute réponse, à quelqu'un qui pleure, qui demande un peu d'affection, d'intimité, ou seulement une conversation ouverte, honnête, d'aller au Sept pour y danser et de fumer un joint. Il n'est pas vrai, dans les circonstances, entre deux êtres qui ont vécu ensemble pendant sept ans et ont été jaloux l'un de l'autre et le sont encore – moi en tout cas –, il n'est pas vrai que de demander à l'un ce qu'il a fait le soir, la veille, puis avec qui, *des amis ? quels amis ?*, pas vrai que ce soit

une question “naturelle”, une question banale, qui témoignerait seulement d’un intérêt amical et détaché pour les activités de l’autre. Et si lui, W., prend son bain à une heure de l’après-midi quand je l’appelle, c’est évidemment qu’il a fait autre chose, la veille, que de dîner avec X. et Machin.

Il est allé trop loin, nous sommes déjà trop éloignés pour pouvoir arranger les choses, sa conversation devant moi avec son ami Peter Chatel m’a montré qu’il avait désormais toute une vie dont je ne sais rien, toute une vie organisée sans moi, une vie que je ne peux pas supporter d’envisager. Et sa façon de faire l’amour avec moi, les deux fois où c’est arrivé depuis le fatal lundi, n’avait pas grand-chose d’affectueux : les deux fois il s’agissait de me baiser, ce qui, qu’on le veuille ou non, ne serait-ce que par une inéchappable convention culturelle, a des connotations de domination, de victoire – on va voir qui c’est qui commande ici…

Mais, d’autre part, s’il avait raison? Si tous ces problèmes étaient imaginaires? S'il suffisait pour qu’ils disparaissent *de ne pas y penser*, de *ne pas les nommer*, de s’amuser, de danser, de fumer un joint, voire de travailler avec détermination, tout simplement? Il dit toujours que les mots disent seulement ce qu’ils veulent dire, que je suis trop sensible, que j’ai tort de chercher sous les phrases les plus simples et les plus innocentes des significations cachées, que je fais des montagnes de taupinières; et là, en l’occurrence, c’est lui qui a tort, parce qu’il me semble difficilement niable que si deux êtres, personnes, mecs, individus, ont vécu ensemble pendant sept ans, insister, de la part de l’un, pour savoir en détail ce que l’autre a fait la veille, c’est plus qu’insister, de la part de l’un, pour savoir en détail ce que l’autre a fait la veille : dans un cas pareil tous les mots fonctionnent sur plusieurs niveaux, résonnent, arrivent gonflés de vésanies, d’implications, de précédents, de sous-dits, de sous-entendus :

Tes mots ne touchent pas ton cœur
comme ils brûlent le mien.
Sens la portée de tes paroles.

Ah ah ! Prolongement intellectuel de cela : tous ceux qui disent d'un texte, d'un message quelconque qu'il est *seulement* ceci et rien d'autre, tous ceux-là ont tort, toute la modernité Marx/Freud/Sarraute est là pour dire qu'un message en cache *toujours* un autre (y compris à celui qui l'émet, bien sûr). C'est aussi ce que prétend la gauche contre la droite, attachée au littéral, et qui soutient toujours qu'elle ne dit rien d'autre que ce qu'elle dit. Lui soutient toujours qu'une phrase, un acte, un geste, un départ ne veut rien dire d'autre qu'elle-même, que lui-même. Il a tort, tort. Mais a-t-il tort de prêcher pour une vie simple, sans problèmes, active, où l'on s'amuse en se gardant bien de se creuser les méninges pour savoir exactement quels sont les sentiments exacts des uns et des autres, et quel est leur degré d'intensité, et comment ce degré évolue à travers le temps ?

Après tout, tous ses amis semblent partager ce point de vue, et ses amis ne sont pas idiots. Est-ce que c'est moi, alors, qui suis idiot? S'il est légitime de juger de ces choses-là par l'entourage qu'on suscite, qu'on sécrète ou qui vous élit, je ne semble pas, quand je suis seul, livré à moi-même, rencontrer ou attirer des gens particulièrement brillants. En revanche je m'entends bien avec ceux que je rencontre, très bien – on dirait même que je suis parfaitement capable de m'amuser, justement, quand je ne pense pas à lui, à tous les problèmes qui lui sont liés, quand j'arrive à me tirer de cette glu où nous ne cessons de nous débattre, lui et moi, selon lui tout à fait par ma faute et exclusivement par ma faute (parce que je ne sais pas m'amuser, parce que je prends tout trop au sérieux, parce que j'analyse à l'excès, parce que je ne me laisse pas aller aux plaisirs de la vie, etc.).

Objectivement, ce n'est pas une vie désagréable, de ne l'avoir pas à mes côtés. Libre, je peux faire des choses qu'il ne veut pas faire, qui ne l'intéressent pas, voir les films qu'il méprise (mais qui l'intéresseront trois ans plus tard s'il se trouve que Cy Twombly, très incidemment, a dit du bien d'eux), travailler, etc. Après tout, j'arrive à "fonctionner", voyez, j'écris mes fiches pour Denoël, je vais les porter, nous sommes lundi, je ne suis pas en retard; les délais sont respectés, je suis un petit employé modèle.

Pourtant il est bien vrai que ma vie sans lui, si elle est plus facile, est aussi moins intéressante, moins riche, plus plate, plus banale que ma vie en sa compagnie; vrai aussi que j'ai rencontré par lui, et uniquement par lui, les gens les plus intéressants que je connaisse – même Barthes, dans une certaine mesure, car je n'aurais jamais osé aller lui parler, je n'aurais même jamais pensé à aller lui parler si W. ne m'avait mis dans la tête, à quoi je n'eusse point songé seul, que d'avoir pour relations régulières des gens comme Barthes, ou comme Warhol, ou comme Twombly, était la chose du monde la plus normale, ce qu'il est naturel d'attendre de la vie. Sans lui il est probable aussi que je ne serais toujours pas allé à New York, que ça m'aurait paru une montagne (un océan), que j'aurais moins voyagé de toute façon, que ma pauvreté serait plus sensible encore, plus grave, plus éloquemment et directement traduite dans les faits, dans l'absence de faits.

D'un autre côté (toute cette "méditation" écrite en prise directe sur la brumeuse agitation du cerveau dérangé se place entièrement sous l'invocation de saint Jules Laforgue, en un grand *D'un autre côté*, tel qu'il en est le patron tutélaire : … d'un autre côté, donc, est-ce que l'intérêt d'une vie se mesure aux gens qu'on connaît, qu'on rencontre? Lui ne fait rien de créatif, et même s'il a un *flair* extraordinaire pour le talent des autres, pour l'intérêt des êtres et des choses (des œuvres, des artistes, des articles de magazines, des idées, des "concepts", des situations), il est plutôt léger intellectuellement, il ne finit jamais les livres, toute sorte de discours tout à fait essentiels et même indispensables lui sont totalement étrangers. Il ne sait rien de l'histoire, rien de la géographie, rien de la politique, il méprise (à tort ou à raison) tout le mouvement intellectuel français contemporain et, à force d'avoir horreur (assez barthésienne-ment, en un certain sens) de tous les discours qui *prennent* et qui pèsent et se prennent au sérieux, il finit par tenir à distance de lui tout ce qui menace d'avoir un sens, un sens trop lourd pour lui (et pour nous), inutilisable (et nuisible) en cas de dîner en ville ou de conversation entre amis. Son anti-intellectualisme est d'origine intellectuelle, si on veut (ou artistique, ou encore *sociale* – hostilité aux raseurs, à ceux qui croient à ce qu'ils disent, exposent des théories à table entre deux bouchées, etc.), mais c'est tout de même, *when all is said and*

done, un anti-intellectualisme, voire une simple paresse (ou une prudence?).

> *Qui m'aima jamais ? Je m'entête*
> *Sur ce refrain bien impuissant,*
> *Sans songer que je suis bien bête*
> *De me faire du mauvais sang*
> (…)
> *Tandis que, d'un autre côté…*
> (points de suspension d'origine))

D'un autre côté, peut-être le mouvement intellectuel français contemporain, tant méprisé par lui (Barthes excepté – et encore, cela dépend des jours…), est-il en effet sans intérêt; peut-être l'intellectualisme des grands "séminaires" à la mode est-il quelque chose de déjà mort, de fini (avec le rôle culturel de la France?); peut-être que Warhol, qui ne veut rien savoir de tout ça, et qui *se targue* de n'en rien savoir, et pour qui Liza Minnelli est un beaucoup plus grand personnage que Claude Lévi-Strauss, et Divine que Jean-François Lyotard, peut-être que Warhol est lui-même un beaucoup plus grand homme que Lacan, ou que Derrida, ou que Foucault. Et d'ailleurs je, moi, *who am I to criticize ?* Je ne suis pas précisément un intellectuel moi non plus, de ces trois-là par exemple je ne sais rien *sérieusement*, je serais totalement infoutu de faire sur eux un cours aux États-Unis, même à des étudiants de première année à Hendrix College ou à l'University of the City of New York, ne parlons pas de N.Y.U, de Columbia, de Harvard ou de Yale.

Il ne s'intéresse aux monuments, aux villes, aux villages, aux sites, que s'ils sont connus et s'il a la preuve qu'ils le sont, qu'ils sont *importants*, et moi je ne fais pas preuve, je ne suffis pas à établir qu'il s'agit de quelque chose d'intéressant – à Anet, oui, parce qu'il a feuilleté par hasard un beau livre sur Philibert Delorme, ou lu un article dans la *New York Review of Books*, ou parce que Twombly en passant lui en a dit un mot, et tout d'un coup Philibert Delorme devient capital, essentiel, le grand génie méconnu, soit, mais pourquoi pas Serlio ou Androuet du Cerceau? Il ne semble avoir à ce sujet aucune espèce de sentiment personnel, aucune *émotion* à lui qui serait première et dicterait ses curiosités.

Un des personnages de fiction qui lui ressemblent le plus (par certains côtés, pas par tous) est le Conrad qu'interprète (assez bien, je dois le reconnaître, bien que je déteste cet acteur) Helmut Berger dans *Violence et Passion* : ce qu'ils ont en commun c'est le *flair*, je ne trouve pas d'autre mot (social, psychologique, mais aussi artistique, intellectuel). Berger impressionne beaucoup le vieux professeur, collectionneur et critique d'art interprété par Burt Lancaster, parce qu'il dit des choses très justes sur un tableau de Stubbs, si ma mémoire est bonne. Interrogé sur l'origine de sa compétence inattendue en la matière, il dit que dans une maison qu'il a beaucoup fréquentée il y avait un Stubbs à côté du téléphone, alors forcément… Mais W. a tout de même plus de détermination que Conrad dans sa façon d'aiguiser son flair naturel. Il ne se contente pas de regarder distraitement (mais avec une distraction perspicace, et même critique), les tableaux que le hasard a placés à côté de lui quand il est au téléphone. D'ailleurs il n'y a pas de hasard en la matière – il y a un art presque insensible de s'arranger pour être à côté des bons tableaux quand on bavarde avec ses correspondants ou pour avoir été… Lui n'est pas au-dessus du feuilletage de revue (savante), dans ces moments-là.

Il a un pouvoir inégalable (et surtout pas égalable par moi) de séduire qui il veut séduire, et pas seulement les hommes ou les femmes directement sensibles à son attrait physique. Dès son plus jeune âge il a connu et s'est fait apprécier de qui il a voulu, que ce soit Philip Johnson (qu'il a rencontré adolescent dans son collège où Johnson construisait une

bibliothèque souterraine) ou Warhol, Rauschenberg ou Jasper Johns, des gens aussi différents que Twombly ou Gilbert & George, John Cage ou Aaron Copland. Moi, par comparaison, je n'ai séduit que Barthes, tout à fait involontairement (non : *en partie* involontairement, parce que c'est tout de même moi qui suis allé lui parler…), mais maintenant qu'il n'est plus amoureux de moi, qu'il a vu qu'il n'arriverait pas à ses fins, sentimentalement ou sexuellement, il ne s'intéresse plus du tout à moi – je n'ai pas su le garder comme ami ; et un Severo Sarduy, par exemple, qui est toujours charmant, n'a pas l'air particulièrement désireux de dîner avec moi, ou de devenir très intime, sinon pour tirer un coup, peut-être, à quoi je ne songe guère. Je semble n'être capable de m'attacher que de jolis jeunes gens sentimentaux. Il est vrai que je ne fais guère d'efforts, et n'hésite jamais à abandonner un Barthes solitaire pour une chimère de beau garçon qui passe (ou qui ne passe même pas, d'ailleurs : qui *pourrait* passer).

D'un autre côté (encore un autre), je crois n'avoir aucune tendance à me définir (ou constituer) par les gens que je connais ou ne connais pas (mais W. non plus, honnêtement : il se trouve seulement *que*…, par on ne sait quelle grâce mystérieuse).

Toujours chez moi cette tentation d'une rupture brutale avec lui, quand il me paraît qu'il est allé trop loin, que je ne peux pas supporter ce que je sais, et ce que je soupçonne, de ses activités, de sa vie sans moi, de ses amants. Pourtant moi aussi j'ai des activités, une vie sans lui (je n'y tiens pas plus que cela), des amants – *moins*, sans doute. Il dit que j'ai des liaisons, que c'est pire. Mais la liaison que j'ai n'est pas bien dangereuse, et d'ailleurs ce n'est pas une liaison : Christian et moi, après tout, ne nous voyons que sur rendez-vous, qui ne sont jamais convenus lorsque nous nous quittons.

Bon : on s'éloigne du sujet. Hier je ne pensais pas du tout à tout ça. La convention est que j'essaie de relever ici mes atermoiements d'alors *tels qu'ils se présentaient alors*, pas sous la forme évidemment changée qu'ils revêtent aujourd'hui – changée ne serait-ce que par le fait de les relever, de les écrire, je n'ose pas dire, à la Duras, *par l'écriture* (surtout à propos de ces relevés qui, d'*écriture*, justement, au sens strict, devraient, par une autre convention, avoir et présenter le moins possible). Plus

simplement j'oscillais, et c'était très désagréable, entre l'espoir d'arranger les choses (ou que les choses allaient s'arranger) et le désir résolu d'en finir (de briser le nœud gordien de ces atermoiements pénibles, douloureux). Mais au fond peut-être n'y a-t-il entre nous qu'un désaccord superficiel sur la façon d'arranger les choses (dont les choses pourraient s'arranger) : d'un côté (moi), bien poser officiellement que nous sommes réconciliés, et alors nous remettre à vivre ensemble normalement; de l'autre (lui), nous remettre à vivre ensemble normalement, et nous trouver ainsi, tacitement, réconciliés, ce qui s'est déjà produit dans le passé. Mais ce second processus est difficile pour moi, parce que, si nous ne sommes pas clairement, expressément réconciliés, je suis dans un état de nervosité qui rend les rapports, déjà délicats en de telles périodes, invraisemblablement précaires. D'autre part, lui donne alors l'impression que *tout*, ou presque tout, est plus important pour lui que moi, que *nous*, qu'une redéfinition claire de nos rapports. Il n'hésite pas à tout remettre en cause en faisant une petite scène sur un point domestique, alors que bien entendu j'ai tendance à considérer que le nombre de bouteilles dans la cuisine, dans ces cas-là, est une question secondaire; ni à partir en voyage, à recevoir des amis, à assister sans moi à un dîner supposément "d'affaires", ou "pour les affaires" (le concept est extrêmement large), dont il ne faut pas compter qu'il rentre avant deux heures du matin (« et c'est moi qui suis parti le premier!»). Tout ce qu'il fait, ou qu'il s'abstient de faire et que je souhaiterais qu'il fît, dans ces cas-là, donne l'impression que le problème, *nous*, notre entente, notre bonheur, notre amour, est absolument mineur dans sa vie, quelque chose de tout à fait marginal, *en plus*, *en moins*, ça n'a guère d'importance. C'est précisément ce qui sape ma confiance (ma confiance en moi, ma confiance en lui), et m'incite soit à me braquer dans un refus absolu (mais ils ne sont jamais tout à fait absolus), soit à sombrer dans l'hystérie, les pleurs, les supplications, les scènes, toutes choses qu'il a beau jeu de me reprocher ensuite.

Il y a eu très peu d'intimité véritable entre nous, dernièrement, même dans les rares moments d'accalmie. Si nous parlons ensemble, il est froid, raisonnable, logique, il a superficiellement raison : mais c'est seulement, encore une fois, parce qu'il refuse d'admettre ce qu'il y a sous les mots.

J'ai alors l'impression d'une impasse totale, d'un mur, de parler à un étranger que je ne puis en aucune façon atteindre.

J'essaie d'imaginer ma vie sans lui. Ce ne serait pas désagréable, sans doute (*peut-être*). Il y a eu des dîners avec Christian, avec Claude, où passaient entre nous, en une heure, infiniment plus d'affection, d'intimité, de gentillesse surtout, qu'en un mois avec lui. Mais tout recommencer au début, avec quelqu'un d'autre ? Au fond, est-ce que ce serait seulement ces sept années de ma vie que je regretterais? Pourquoi ai-je depuis toujours, depuis le début, ressenti ce blocage, cet empêchement à parler (même intérieurement) de mon amour pour lui, comme si chaque fois j'allais *trop dire*, dépasser non pas ma pensée ou la réalité de mes sentiments, mais la réalité des faits? Il y a toujours eu entre nous, sauf peut-être dans les tout premiers mois, ce mélange de passion et de méfiance, d'enthousiasme et de soupçon, de frénésie et de réserve, d'emportement sentimental et d'emportement coléreux – rien qui ressemblât à un amour heureux, comblé, comme il doit bien en exister, tout de même; toujours au contraire ce sentiment maladif, incertain, boiteux, partagé, contradictoire – désir, admiration, hostilité, rivalité –, remarquable seulement par son extraordinaire *intensité* (laquelle, en ce qui me concerne, reste intacte). Peu d'affection : mais cette émotion physique (corporelle, nerveuse, dermique, coronarienne) d'une force inouïe, chaque fois que, dans les moments où nous sommes brouillés, j'introduis ma clef dans la serrure de l'appartement, ne sachant pas si oui ou non il va être là (le cœur alors chaviré, chaque fois, la peau horripilée, les jambes prêtes à partir de leur côté, comme si le corps ne voulait pas voir ça, déclinait toute responsabilité…).

Le modèle involontairement répété, imité, est-ce la grande passion romantique et cinématographique de fauves, genre Liszt-Lola Montès, ou Taylor-Burton, personnages qui ne s'aiment pas, qui ne peuvent se rendre heureux, ne pensent qu'à se quitter pour respirer un peu (souffler), mais ne peuvent pas le faire et n'en finissent pas de se déchirer? Je l'ai aimé avec affection et tendresse, pourtant, chaque fois qu'il a été vulnérable, qu'il a pleuré, qu'il m'a supplié, qu'il s'est ouvert à moi de ses faiblesses et de ses blessures (une nuit, à Bruxelles, où il m'a parlé de sa naissance, de son adoption, etc. : *du pur amour*).

Peu de temps après les coups de téléphone de W. et à lui, Christian a appelé pour m'inviter à dîner chez François. J'étais alors d'une humeur de chien et j'ai accepté sans enthousiasme et sans amabilité, sans gentillesse et même sans politesse. J'ai rappelé plus tard pour m'excuser, lorsque je suis rentré des bureaux de Denoël. Claude aussi a appelé vers sept heures. Je lui ai dit qu'il était invité comme moi, il est venu me rejoindre ici à sept heures et demie, nous avons acheté une bouteille de champagne au Codec du coin et sommes partis ensemble, habillés semblablement en plombiers, plus ou moins, sur son insistance. Au métro Châtelet il y a eu une scène, «Police! Police!», un groupe de Noirs qui couraient, une poursuite en règle, des badauds n'y comprenant rien. Chez François, nous avons dîné en regardant très vaguement la télévision, où il y avait *Niagara*, d'Hathaway, avec Marilyn Monroe, Joseph Cotten et une très jolie fille dont j'ai oublié le nom. Mais il aurait fallu voir ce film en couleurs, et de toute façon il était diffusé en français, ce n'était pas très supportable. Claude, d'ailleurs, parlait beaucoup, comme d'habitude – en particulier de la fameuse famille de Chatou, ou de Saint-Mandé, avec laquelle il passe une grande partie de son temps.

Le père gagnerait neuf millions par mois, d'après lui. Non, ça c'était un mois exceptionnel : mais entre trois et huit millions tous les mois (*as opposed to* mes sept cents francs – *soixante dix mille francs* (pour les gros chiffres, j'ai tendance à compter en anciens francs (bref, *cent* fois plus que moi…))). La mère, qui a quarante-six ans, est une éternelle adolescente. Mais son fils, Philippe, qui n'est pas une lumière, a plus de plomb dans la tête qu'elle n'en aura jamais. L'autre jour, elle a essayé de le violer, dans la forêt de Senlis ; elle passe son temps à lui toucher la braguette et à prier Claude de bien vouloir coucher avec lui, pour lui rendre service, à ce gamin, le dégourdir un peu, qu'il ne soit pas si godiche.

Je dis combien j'avais été gêné lorsque Claude m'avait parlé de la bougie dudit Philippe, devant Christian qu'alors je connaissais à peine; et que je n'avais pas trop osé demander ce qu'il en faisait. Claude ne demanderait pas mieux que de coucher avec "le gamin", comme il dit, il le lui a proposé une fois qu'ils passaient la nuit dans la même chambre et dans des lits jumeaux, mais l'autre a fait semblant de dormir, bien que

Claude l'ait touché, secoué, retourné et tout; et maintenant Claude ne veut plus prendre d'initiatives, bien qu'il pense que Philippe à présent en a envie, et que ce qui l'avait retenu la première fois c'est qu'il ne voulait pas coucher avec un ami de sa mère, sans doute téléguidé par elle, et seulement parce que sa mère lui avait dit de le faire. Claude a d'autant plus envie de faire l'amour avec lui qu'il sait que Philippe aime qu'on lui fasse quelque chose qu'il aime faire (nous n'avons pas demandé quoi). Mais "le gamin" est complètement déboussolé (nous nous sommes abstenus de dire qu'on le serait à moins). Il a passé neuf années en pension et sans transition se retrouve dans cette famille de dingos, avec cette mère qui a le même âge mental que lui-même ou un peu moins, et au milieu de ce ménage à trois, ou à trois et demie (le père, la mère, l'amant de la mère et l'ami d'enfance de l'amant de la mère). Pour couronner le tout il serait, toujours d'après Claude, bien sûr, amoureux de Patrice (l'amant de sa mère), et coucherait à l'occasion avec lui, mais les parents ne le savent pas.

En même temps il le déteste, et il a même failli le tuer, l'année dernière, à Ramatuelle, dans une villa que le père loue un million par mois. Ils devaient tous partir en voiture. Patrice a commencé par mettre un sac d'ordures à jeter sur le siège arrière, avec Claude et Philippe, puis il a voulu leur imposer en plus une énorme bonbonne de vin. C'en était trop : Philippe a refusé de la prendre, il l'a rejetée en avant, et ce faisant il a blessé sa mère avec la bonbonne. Patrice est alors descendu de voiture, a claqué la porte, a dit qu'il ne partirait pas avec eux et hurlé qu'il en avait par-dessus la tête de cette famille de cinglés : il est rentré dans la maison et s'est étendu sur son lit. Claude est allé parlementer avec lui. Mais Philippe est entré dans la chambre en furie, a écarté Claude, a crié à Patrice « Tu vas venir ! Tu vas venir ou je te tue », et, sur son refus de bouger, s'est jeté sur lui. Il est d'une force herculéenne (je veux bien le croire, je l'ai vu : un peu rond, mais un jeune colosse, tout en muscles) et il lui a fichu une raclée abominable. La mère est entrée aussi dans la chambre, et, voyant la scène et les dégâts, elle s'est évanouie. Philippe s'est alors arrêté de battre Patrice, qui était assez sérieusement blessé à l'arcade sourcilière et saignait très fort, et par symétrie il s'est évanoui aussi. Claude s'est alors multiplié, vinaigre,

tapes, claques, disques agités en guise d'éventails, etc. Quand "le gamin" géant a repris ses esprits, il l'a envoyé faire un tour sous les oliviers, il a ranimé la mère, il a apaisé l'amant, bref il est (d'après lui) le bon ange de cette maisonnée et (avec le père, je suppose, qui paie tout) son seul élément pondérateur, ce qui le connaissant nous amuse beaucoup.

Niagara était suivi du second volet de l'émission sur "Les Lieux de Marguerite Duras" : celui-là était bien meilleur que le premier, à moins que mon opinion, comme il arrive, ne tienne essentiellement aux différences de conditions dans lesquelles je les ai vus l'un et l'autre. Duras parlait de son enfance en Indochine, on voyait des photographies.

« À la fin de la promenade (photographie d'une calèche), on rentrait le soir le long du Mékong. Je n'ai pas connu mon père, il est mort quand j'avais quatre ans. Ma mère a investi vingt ans d'économies dans une terre qui n'était pas cultivable. Elle ne savait pas que pour avoir une terre cultivable, il fallait payer les fonctionnaires du cadastre. Ils ont vu une femme seule, veuve, avec des enfants, ils lui ont donné une terre qui six mois après était envahie par le Pacifique. Les pots-de-vin se répercutaient sur tous les fonctionnaires. Les instituteurs étaient ce qu'il y avait de plus bas dans la hiérarchie, avec les postiers. J'étais beaucoup plus proche des Vietnamiens que des Français. Je parlais vietnamien. Ma mère non. Je ne comprenais pas que j'étais française. Quand on voulut me faire manger un steak-frites, j'ai vomi. Je n'ai pas inventé ce nom de Stretter. Peut-être Anne-Marie Stretter s'appelait-elle comme cela, ou presque. Un jeune homme s'était suicidé par amour pour elle. Je la voyais marcher avec ses deux enfants. Mais je ne pensais pas à elle comme à quelqu'un de maternel. Je pensais à elle comme à quelqu'un qui a le pouvoir de mort.»

On voit des extraits d'*India Song*. Christian a vu le film, il l'a beaucoup aimé. Claude non, et d'après ce qu'il peut en observer là pense qu'il ne l'aimerait pas, que ces voix monocordes, ce rythme lent l'agaceraient vite :

«Elle est folle, dit-il, elle dit que le cinéma n'est pas un art du mouvement. Qu'est-ce que c'est d'autre ? »

A-t-elle vraiment dit ça ? Combien de gens voient ses films, je me le demande. Il y a de belles images de Trouville, de grandes baies sur la mer

percées au fond de salles à manger désertes, des colonnades.

« Je trouve que dernièrement y a des films très bien», dit Claude.

Pendant le dîner, il parlait d'une retransmission – à partir de Calgary, d'Edmonton, quelque chose comme ça – d'un récital de Tom Jones, qu'il avait vu la veille à la télévision. François l'avait vu aussi, ne l'avait pas aimé. Claude, lui, en était très enthousiaste, surtout parce qu'il trouve Tom Jones "supersexy". François et lui discutaient de son sexe, précisément, sa bite, qui à la télévision paraissait invraisemblable, « c'était le pantalon ou quoi ? ».

Tom Jones avait emprunté un foulard à une fille, s'était longuement essuyé avec lui le visage et la poitrine, puis le lui avait rendu. Il avait enlevé sa veste, les filles se l'étaient arrachée. Il a un torse superbe. «Couvert de poils?» demande Ch. François avait trouvé le spectacle vulgaire, ajoutait des détails en ce sens. Moi, à François :

« Oh mais tu dis toujours que telle ou telle chose n'était pas bien, et puis tu en donnes des descriptions qui les font paraître merveilleuses… De ça, du bal arménien...»

(Il faut un minimum de distance pour goûter le plaisir pervers, kitsch, que peut donne quelque chose de ridicule : le bal arménien est trop proche de François pour qu'il puisse l'apprécier – il ne peut que le trouver *vulgaire*.)

(En revanche, Claude a dit que Philippe, "le gamin", s'était fait offrir par son père, dans les Halles, un studio très bien – hautes fenêtres, hauts plafonds, *poutres apparentes et tout*. Christian et François ont ri, pensant que Claude plaisantait : eux savent déjà que les poutres apparentes ce n'est pas chic du tout, une scie d'agence immobilière pour charcutier-traiteur de La Souterraine; mais Claude, non. Les promoteurs qui transforment en appartements l'hôtel du Grand Balcon, à l'angle de la rue Dauphine, ne le savent pas non plus, apparemment (ou bien ils ne le savent que trop) : il va y avoir des poutres partout, dans cette merveille de bâtiment Louis XVI (et des "duplex [DOUBLE, DUPLICITÉ / DUPLEIX, INDE, COMPTOIRS, PONDICHÉRY, KARIKAL, *INDIA SONG* / PLACE DUPLEIX, SAINT-LÉON, CASERNE (OÙ BAISÉ EN

DOUCE)]” sont annoncés : pièces coupées en deux dans le sens de la hauteur, probablement…).

D’*India Song*, moi :

« Il y faut un grand consentement préalable. Si on accepte d’entrer là-dedans, dans ce discours-là, dans cette esthétique, c’est très beau, oui. Mais c’est un discours plat, sans jeu, sans retour sur soi-même, sans aucun sens de l'humour. »

Heureusement ils ne m’écoutent pas. Claude aime *Pink Flamingos*. Christian, lui, a trouvé ce film vraiment léger. Claude convient qu’il l’est. (Severo Sarduy l’aime beaucoup, il est même allé le *revoir*, ces jours-ci.)

Moi :

«Une des choses les plus jolies que m’ait dites Marguerite Duras, c'est ça : qu'il y avait à Trouville une rue Albertine [mais ils ne savent pas ce que c'est qu'Albertine, de sorte que l'histoire tombe particulièrement à plat], et que c'était la rue des putes. En fait, M. Albertine était un maire de Trouville. »

J’ai donc dit connaître Marguerite Duras, je ne sais plus comment c’est venu dans la conversation. J’ai dit qu’elle était d’une avarice extrême, physiquement très vulnérable, presque difforme, qu’elle avait eu un mari très beau, genre Jean Marais du pauvre, le type de physique qu’on trouvait irrésistible vers 1950, qu’il vivait chez elle à la campagne, avec sa nouvelle femme et le fils qu’il avait de M. D.

(« Elle n’est pas si avare que ça, alors.

– Non, pas sur ce point. »)

Le mari travaille chez Gallimard. Quand elle a parlé de changer d’éditeur, ils ont menacé de le vider. Elle a une folie très localisée, mais totale, au sujet de son œuvre – on ne peut absolument pas en parler avec elle, parce que aussitôt elle dit des choses comme :

« Renaud, *il faut* que tu vois mon dernier film, ça va t’enthousiasmer, tu en seras fou – je crois que c’est vraiment *extraordinaire*. »

Juste à ce moment-là, à la télévision, elle dit :

« Je crois que je viens de dire quelque chose, là… »

Ils sont donc tout à fait convaincus par le portrait que je viens de dresser.

Nous buvons le champagne que Claude et moi avons apporté, devenons très gais.

Claude, Christian et Renaud quittèrent François vers minuit. Ils marchaient dans la rue Chapon, se tenant tous les trois par les épaules, lorsqu'ils rencontrèrent Gilbert (Français, Arménien, journaliste à *Minute*, ancien combattant d'Algérie) qui les invita à retourner chez lui, c'est-à-dire chez François, c'est-à-dire chez lui, pour un dernier verre. Mais ils déclinèrent la proposition et décidèrent, malgré une légère résistance de Christian, d'aller au Sept. Ce qu'ils firent, à pied, par la Bourse, ivres.

Il y avait peu de monde au Sept, mais ils étaient suffisamment gais pour n'en être nullement affectés, et se mirent à danser tous les trois, seuls pratiquement sur la piste. Edward le Noir se joignit à eux, R. with E., C. w. Ch., R. w. Ch., E. w. C., etc.

Le Brésilien supposé, qui l'autre soir avait si largement souri à R. et s'était mis à danser devant lui tandis qu'il partait, était là de nouveau, souriant, dansant seul, ou bien avec E. B., et ne paraissant pas désirer plus d'intimité avec R. Il fit seulement une remarque, qu'il dut répéter à plusieurs reprises à cause de la musique, sur la variété de tenues de R., qui l'autre soir portait un col cassé et une veste croisée en flanelle, et ce soir-ci était vêtu en plombier, d'une salopette et d'une chemise à carreaux largement ouverte, manches retroussées. La salle progressivement se remplissait. Il y avait au bar un garçon très beau, qui parlait au Brésilien. Gérald, le steward, dansait avec un inconnu, moustachu, poilu, petit, musclé, en maillot de corps. Christian dit soudain :

« Bon, je m'en vais. »

C. et R. sortirent avec lui. C. avait demandé s'il pouvait coucher chez R., mais Ch., lui, ne voulait pas y aller. Toutefois, il ne proposait pas à R. d'aller ailleurs. C. ne comprenait pas ce qui se passait, assurait Ch. et R. qu'il les laisseraient tranquilles, qu'ils pourraient même fermer la porte entre leur chambre et son lit dans la grande pièce s'ils le voulaient. Ch. avait l'air un peu sombre, et de s'impatienter. C. disait ne pas vouloir

coucher seul, ne comprenait pas pourquoi Ch. ne voulait pas coucher chez R. R. demanda à Ch. ce qu'il voulait dire par « Bon, je m'en vais».

Ch. répondit d'un ton crispé que R. savait très bien ce qu'il voulait dire, qu'il voulait dire que *lui* s'en allait, et que pour R. il pouvait faire *ce qu'il voulait*, venir avec lui ou non. R. fit remarquer que ce n'était pas une invitation très enthousiaste. Ch. dit que R. était idiot, ou jouait la comédie, qu'il devait bien savoir qu'il était invité, que ce n'avait pas à être dit. R. était alors allongé entre deux voitures, les fesses sur le coffre de l'une, les pieds sur le pare-chocs d'une autre. C., lui, était allongé sur le capot de celle-ci. Ch. était debout. Finalement, R. remit à C. les clefs de son appartement et partit en taxi avec Ch., qui le conduisit dans l'appartement personnel de François, rue Volta.

Dans le taxi, la discussion continua. R. répéta que dire « Je m'en vais » ne constituait pas une invitation, que lui-même n'avait jamais hésité, quand il le pouvait, à dire « Tu viens chez moi ? », que Ch., s'il voulait l'inviter, pouvait très bien dire « Tu viens avec moi ? », que R. aurait alors répondu *oui* ou *non*, que ça n'avait rien de déshonorant de faire une proposition, tandis qu'il était très difficile à quelqu'un à qui on dit « Je m'en vais» de dire « Est-ce que je peux venir avec toi ? ». Ch. refusait d'admettre qu'il avait tort, et dit que s'il demandait à R. « Tu viens avec moi?», il ne se laisserait pas deux fois répondre *non* ; qu'il avait invité R. à dîner (« Ah bon, parce que chaque fois que tu invites quelqu'un à dîner, ça veut dire que tu l'invites à coucher avec toi?»), qu'il téléphonait à R. trois fois par jour, que R. devait donc bien comprendre qu'il était *toujours* invité, que Ch. n'avait pas à formuler d'invitations expresses, et qu'il ne savait jamais si R. pensait à Pierre, à Paul ou à Jean.

En somme ils se disputaient, mais, résolus l'un et l'autre à ne pas laisser gâcher pour ça leur relation ou leur soirée, se touchaient l'un l'autre la cuisse de la main, ou, plus tard, dans la rue, l'épaule, tout en continuant de soutenir en riant, mais sans rire, mais en riant, que l'autre avait tort, *tout à fait tort*. L'appartement de François était blanc, avait l'air inhabité, avec au mur de la plus grande pièce un morceau de tissu africain représentant des figures dansant. Ch. et R. se couchèrent dans une chambre très petite, sur un lit assez étroit, continuèrent un moment à

débattre de leurs torts réciproques, puis, pour se montrer qu'ils n'en conservaient pas de mauvais sentiments, firent l'amour.

Mardi 18 mai

Nous avons de nouveau fait l'amour le matin, malgré mes résolutions, et très bien, peut-être à cause d'elles, « dans une exquise moiteur fluide ». Puis nous sommes retombés dans le sommeil. J'avais d'abord très mal dormi, à cause du champagne; mais beaucoup mieux alors, et jusque vers onze heures. Christian avait donc décidé de ne pas aller travailler – et de toute la journée. En conséquence je l'ai invité à venir prendre chez moi, en compagnie de Claude qui y avait passé la nuit, un petit déjeuner-déjeuner.

La porte de l'appartement n'était même pas fermée, ni celles de l'intérieur. Dans le grand lit, Claude dormait sur le dos, bras relevés, bandé, draps repoussés. Il s'est réveillé quand Christian et moi nous mettions à table et il nous a rejoints en bâillant, une main dans ses cheveux en désordre, toujours bandé. Comme elle se présentait juste en face de mon visage, et vraiment semblait vouloir dire bonjour elle aussi, j'ai mis quelques secondes sa queue dans ma bouche, au risque de choquer Christian qui pourtant n'a rien dit.

Dans la rue Sainte-Anne, Claude avait rencontré la veille un étudiant en histoire et géographie, qu'il avait amené ici et qui était parti à neuf heures pour aller à un cours – c'est lui qui n'avait pas tiré la porte, peut-être pour ne pas faire de bruit. D'autre part ils avaient utilisé pour baiser une crème Nivéa de W., ce qui m'a fortement mécontenté, mais Claude avait pensé qu'elle était à moi – W., lui, penserait que c'était moi qui m'en étais servi; il l'utilise pour ses mains, officiellement… Et ils avaient laissé dans le lit deux larges taches de foutre. Enfin (*boys will be boys*)…

Je suis parti pour la galerie de W., où il était convenu que je devais le remplacer pour l'après-midi. J'y ai noté la plus grande part de ce qui concerne plus haut la journée de lundi. Steven Bobb, dont les œuvres sont en ce moment exposées là-bas, est passé en compagnie d'Alexis X, un ami de David Hockney qui me disait toujours bonjour quand nous ne nous connaissions pas, mais qui a cessé de le faire depuis que nous avons

été présentés; également Jacques B., qui m'a raconté son week-end avec Edward B. à Amsterdam.

Ils ont vu au Stedelijk une exposition "sur la lumière" qui les a beaucoup impressionnés. D'autre part, Jacques a rencontré dans un bar un garçon qui ne désirait rien d'autre que d'être humilié mentalement. Il aimait, disait Jacques, que son maître d'occasion le promène dans la rue après l'avoir vêtu d'un ridicule anorak à capuchon et de jeans trois fois trop larges. Mais il ne voulait pas être touché. Jacques lui a dit qu'il allait lui faire quelque chose de bien pire, et, alors qu'il l'accompagnait chez lui, dans la campagne, il a changé d'avis, l'a fait descendre de voiture et l'a laissé sur la route, au milieu de la nuit, à trois ou quatre kilomètres de sa maison. Il a aussi rencontré un jeune Germano-Polonais, petit, râblé, très musclé et très tendre, avec qui il a couché dans un lit minuscule (toutes ces histoires d'Amsterdam s'achèvent toujours dans des lits minuscules…).

Claude aussi est passé. Jacques B. lui plaît beaucoup. Christian a téléphoné, nous nous sommes donné rendez-vous à huit heures et demie. J'ai appelé Malcolm pour lui dire de venir prendre sa leçon à la galerie plutôt que chez moi, mais de toute façon il ne pouvait pas venir. En sortant, à sept heures, j'ai fait un tour, j'ai vu Michel P. et son ami Charles, puis Jacques C. et son ami Alain, qui ne m'a pas dit bonjour. Jacques, assis à la terrasse du Dauphin, m'a signalé que Christian était à l'intérieur, et je l'y ai retrouvé effectivement, très en beauté (chemise de tennis bleu marine, pull-over rouge au col en V). J'ai donc décidé de ne pas rentrer et d'aller avec lui au cinéma, à huit heures.

Nous avons vu *F. comme Fairbanks*, de Maurice Dugowson, avec Patrick Dewaere et Miou-Miou – en partie à cause de Patrick Dewaere, que nous trouvons très sexy l'un et l'autre, mais aussi parce que j'avais envie de voir à quoi ressemble un film relativement commercial français assez ordinaire – or ce n'est pas grand-chose, on s'en doutait.

Les dialogues sont nuls, pour commencer. On a sans doute voulu être fidèle à la réalité, reconstituer aussi exactement que possible, par exemple, la conversation d'un garçon et d'une fille amoureux l'un de l'autre, sympathiques et moyennement drôles; mais le moyennement drôle de la vie est idiot au cinéma, où l'on est habitué à ce que les

dialoguistes prêtent aux personnages plus d'esprit et de vivacité qu'ils ne devraient logiquement en faire montre, et il sonne complètement faux – plus faux mille fois que les dialogues très artificiels ou "décalés" d'*Une femme est une femme*, par exemple.

Quant à Patrick Dewaere, il a "quelque chose" comme on dit, mais lui qu'on présente, avec Depardieu, comme la nouvelle grande figure du cinéma français, n'est pas près, en tant qu'acteur, du niveau international. C'est curieux, tous ces acteurs et actrices français qui passent en France, quelques années durant, pour de *grands* acteurs, et qui sont aussi totalement inexportables les uns que les autres… Toute la France se pâmait, dans les années soixante, autour d'Alice Sapritch, qui avait bâti sa gloire sur des dramatiques de télévision où elle jouait tout et n'importe quoi de la même exécrable façon. Annie Girardot a de l'abattage, ça ne suffit pas pour en faire une *grande* actrice. Mais les Français ont besoin de *grands* acteurs, cet emploi doit être tenu à tout prix. Ils en ont eu, ils n'en ont plus, ils sont prêts à investir le titre en catastrophe, quasiment sur n'importe qui, à condition qu'il, ou elle, ait un jeu emphatiquement théâtral, c'est-à-dire fasse "naturel" : Philippe Noiret aujourd'hui, Michel Bouquet il y a cinq ans, Jean Rochefort (qui lui au moins a un certain sens de l'humour) ou l'abominable Jean Carmet, qui fascine parce qu'il est sans doute aussi vulgaire que ses rôles.

Il y a dans *F*. Michel Piccoli, mauvais dans un rôle impossible, celui d'un industriel pollueur moderniste et socialement inconscient, qui fait l'objet d'une charge maladroite bien inutile et d'autant moins bienvenue que l'exagération du personnage n'est jamais poussée jusqu'à la distanciation ou la farce [ARC, CAR, RACE, FRANCE, FORCE, CERF, ARCHE]. Piccoli est chargé de dire, par exemple, à un moment, que ses nouveaux bureaux, à la Défense, sont «à cinq minutes *réelles* de l'Étoile» – ce qui doit montrer, sans doute, que son langage est celui de la publicité immobilière, mettons, dont il reprend sans y penser les idiotes conventions et les tics, et qu'il nage dans la bêtise du discours petit-bourgeois nouveau riche en place. Et peut-être cette phrase est-elle en effet prononcée tous les jours *pour de vrai*, avec la même totale absence de conscience de ce qu'on dit, le même "naturel", aussi, sans un quart de sourire. Il n'empêche qu'au cinéma elle ne passe pas, qu'elle est idiote,

non pas *en soi*, ce qui va sans dire, mais comme phrase de cinéma; qu'elle est trop ou trop peu, qu'elle fait *bâclée*, sans doute parce qu'elle montre trop, trop vite, l'intention satirique.

Bien entendu le film, qui n'est pas du niveau le plus bas, loin de là, et qui entre (de justesse) dans la catégorie dite ici des "films d'auteur", a sa garantie intellectuelle, son principe de composition, exprimé très logiquement par un jeune metteur en scène "d'avant-garde" (il fait jouer l'Alice de Carroll [CAROL DE *ROUMANIE* (→ ROMAN, ROMAN), *A CHRISTMAS CAROL* (→ ~~DICKENS~~, CADEAU DE WITTGENSTEIN À ROY FOURACRE), MARTINE CAROL, LORCA / CHORAL (→ BACH)] par une jeune adulte), aussi exaspérant, dans sa pomposité bon copain, que ses innombrables contreparties et modèles dans la vie réelle. Le Fairbanks "historique" était le héros de l'Amérique triomphante d'avant la crise, qui triomphait de tout par sa force, son ingéniosité, son charme et sa jeunesse. On pose que les mythes reflètent les époques (ce qui est sans doute exact, mais les formes du "reflet" sont multiples et complexes). André, le chômeur, est le héros *d 'aujourd 'hui*, désespéré, désemparé. Et à vouloir incarner – avec les encouragements de son père, ex-victime aux États-Unis de la chasse aux sorcières maccarthyste, et devenu projectionniste d'un cinéma de quartier – le héros d'un autre temps, il ne peut que devenir fou.

Ce thème est aussi bon qu'un autre. Et le sujet, la vie quotidienne d'un jeune chômeur (moi je connais un jeune ingénieur chimiste qui cherche du travail, qui lui aussi s'appelle André, qui vient de finir son service militaire, qui est très sexy et un peu fou), aussi. Ce qui manque, outre les acteurs (il y a une Miou-Miou exécrable : l'erreur des metteurs en scène français, c'est probablement de penser qu'il faut des acteurs qui ressemblent à leur rôle : pour un rôle de petite perruche, on prend une petite perruche, pour un rôle de petit-bourgeois inconsciemment fasciste, Jean Carmet), c'est le style, la solidité de construction, la subtilité pneumatique du propos.

En sortant du cinéma, nous avons voulu aller dîner. Le Saint-Benoît ne prenait plus de clients, au Vieux Casque il a fallu attendre une table une demi-heure. Mais finalement nous en avons eu une très bien, grande,

nous étions l'un en face de l'autre, mais avec de la place des deux côtés. J'ai vite été un peu ivre, et je parlais plus que Christian. Je lui ai dit qu'il avait l'air de sortir d'un roman de Mauriac, qu'il ressemblait à un garçon de bonne famille du Sud-Ouest, dans le club-house d'un cercle de tennis, autour de Bordeaux, vers 1928. C'est vrai : il a une tête et une coiffure très 1928, et de beaux sourcils noirs, épais.

La femme du Vieux Casque est toujours glaciale avec moi, qui suis pourtant beaucoup plus courtois à son égard, certainement, que la plupart de ses clients. W. est odieux avec elle, et elle le traite avec beaucoup de considération – non, j'exagère : W. n'est pas *odieux* avec elle, il est seulement plus familier, moins coincé, plus taquin, moins *poli*. Être poli, j'ai de plus en plus d'occasions de le remarquer, est souvent pris comme une espèce d'insulte, presque à la façon d'une grossièreté (tout spécialement, bien sûr, dans les lieux où le bon ton est à la familiarité, voire à l'agressivité plus ou moins *jouée*). Or c'est partout pareil à Paris. Si on est gentil, poli, modeste, dans les restaurants par exemple, on vous traite comme des moins que rien; si au contraire on bluffe et fait l'important, les tables se matérialisent aussitôt, les plats aussi. Si dans les escaliers on dit bonjour, après les avoir croisés dix fois, à des voisins, ou simplement "excusez-moi" en les laissant passer, ils vous regardent comme si vous étiez complètement fou. Si dans la rue il y a de la difficulté à croiser quelqu'un, une hésitation partagée à passer à droite ou à gauche, l'autre ne sourit jamais, mais prend aussitôt un air exaspéré. Et si on laisse passer, entre deux voitures, pour descendre ou monter d'un trottoir, dix personnes, pas une ne vous dira merci.

Comment en sommes-nous arrivés à parler de Warhol ? Ah oui, par les restaurants. Il a été question du Narcisse, ce qui a mené à Gilbert and George, et eux à Warhol et au repas à la Factory, fin mars. Nous avons parlé aussi d'Ileana, de l'histoire des deux cents francs, des façons qu'elle pouvait avoir d'être haïssable, quand elle voulait; de l'interminable attente inutile qu'elle m'avait infligée quand je ne faisais que réclamer mon maigre dû, dont j'avais besoin pour dîner, tout simplement ; de la volupté qu'elle éprouve à faire sentir son pouvoir, de ma fureur à son égard, à la suite de cet épisode; et de la charmante carte

postale reçue d'elle depuis lors. (Il me regardait intensément, et quelquefois me serrait une cuisse entre ses genoux.)

François a trouvé le Narcisse sinistre.

« Oh oui, bien sûr, on peut trouver ça sinistre – ça dépend de l'humeur dans laquelle on est. C'est toujours la même chose, ce genre de trucs : on y trouve ce qu'on y amène. Narcisse n'est pas un restaurant petit-bourgeois comme celui-ci, c'est vraiment un restaurant prolo, ou presque, et, qui plus est, de prolos qui ne sont plus jeunes. Peut-être était-ce jadis, vers le milieu des années cinquante, un rendez-vous de jeunes prolos pédés, qui sait, et ils ont continué d'y venir, par habitude. En fait c'est assez drôle, ce mélange d'ouvriers ou de petits artisans homosexuels sur le retour et de quelques folles inouïes (et quelquefois ce sont les mêmes). Gilbert and George, nos deux amis anglais, ceux dont tu as vu à la maison, sur la cheminée, la photographie qu'a faite Cecil Beaton, ils aiment beaucoup Narcisse.

Trottoir de l'Élysée-Palace

Dans la nuit en velours

Où nos cœurs nous semblaient si

lourds

Et notre chair si lasse.

[Épouvantable tristesse, à nouveau, tandis qu'il écrit ceci. Le cœur si lourd, oui, si littéralement *pesant*, et douloureusement tel (mercredi après-midi).]

«Ils ont cette passion pour ces endroits extraordinaires, que personne ne connaît, qu'ils découvrent, comme ce restaurant franchement sinistre de Londres, allons, *Mick*, *Mix*, vraiment un asile d'épaves, celui-là, où nous sommes allés avec eux.

«Ils avaient hélé une voiture de maître, une énorme Rolls dont le chauffeur tournait au hasard, ses patrons étaient à l'opéra, au théâtre, je ne sais où. Ils avaient négocié avec lui, l'avaient convaincu de nous prendre tous – ils sont très forts pour converser avec n'importe qui,

convaincre qui ils veulent de faire ce qu'ils veulent; ils ont de l'argent aussi, ça facilite les choses…

«Nous sommes donc arrivés devant Mix en Rolls-Royce, W., moi, une fille anglaise très chic, très chic comme peuvent l'être les filles anglaises chic, ça se voit, c'est même assez spectaculaire, et donc nous avons dîné là. Bon, qu'est-ce qu'on peut dire de ça ? Bien sûr, ça fait partie de leur œuvre, puisque *tout* fait partie de leur œuvre. À aucun moment ils ne sont *naturels*, jamais. Ils sont toujours "entre guillemets", toujours : une seule longue citation sans guillemets, sans césure. Tout le monde se demande toujours comment ils sont entre eux, quand ils se retrouvent seuls tous les deux, ce qu'ils peuvent bien faire, ce qu'ils peuvent bien dire : "Ouf ", peut-être ? Je ne sais pas. Je ne crois pas. Et bien sûr on peut se dire, en adoptant sur la question une position politico-morale évidente, on peut se dire : "Mais c'est dégoûtant, c'est révoltant, c'est abject d'utiliser ces malheureuses épaves dans ces conditions-là, même pour une œuvre d'art, même sous prétexte de 'travail d'artiste'". Et de fait, dans notre groupe, à part eux, bien sûr, tout le monde était très mal à l'aise, ce qui était peut-être le but recherché, qui sait ? Oui, on peut bien entendu adopter là-dessus un discours politico-moralisateur qui se présente très naturellement, qui est même le premier qui vienne à l'esprit, sans doute. Malheureusement ce discours-là est bien vite absurde, il n'est pas tenable longtemps [mais, tout d'un coup, tandis que je parlais, le discours que j'évoquais pour l'écarter aussitôt comme absurde ne me paraissait pas absurde du tout, il me semblait éminemment *tenable* au contraire, peut-être le seul à être *tenable*, même : tout cela dépend de la personne à qui l'on s'adresse – je soupçonne qu'à Christian la réaction que j'étais en train de dénoncer comme *absurde* et *intenable* était peut-être la seule concevable, parfaitement évidente à ses yeux, inévitable]. Les gens du restaurant, tout le restaurant, étaient d'ailleurs enchantés, distraits par ce débarquement inattendu, inexplicable. Ça les changeait, ils n'avaient jamais rien vu de pareil. Et en même temps *tu parles*, tous n'étaient pas du tout *enchantés* : si certains semblaient en effet amusés il y avait aussi beaucoup d'hostilité dans l'air. Enfin bref, "ce que je veux dire c'est que" sur Gilbert and George tout discours institué capote, on ne sait jamais très bien où ils se situent, ni donc ce que l'on peut dire à leur sujet, ce que

l'on pourrait bien dire qui ne soit pas prévu par eux, et donc prévisible, et donc bête.

En ce sens il en va d'eux comme de Warhol. D'ailleurs il est évident qu'ils doivent beaucoup à Warhol, qui lui aussi, lui d'abord… Quand il parle on dirait une midinette éblouie, une lectrice de *Ciné-Revue* : "Hier soir j'ai vu Liz Taylor, ça c'est une *vraie* star… Et elle portait une robe comme ça, une robe comment, Fred ? Décris, Fred, quel genre de robe ?" Et bien sûr il ne peut pas être aussi bête qu'il en a l'air, puisqu'il est génial. Ça ne peut être qu'une comédie, une pose. Et ça l'est, bien sûr. Mais en même temps ça ne l'est pas du tout. C'est *vrai*, il est vraiment comme cela : la façon dont Liz Taylor était habillée hier soir pour la soirée chez Lee Radziwill, c'est *vraiment* exactement ce qui l'intéresse le plus, il est vraiment comme ça, c'est vraiment de cela qu'il a envie de parler.

« Il ne veut pas parler sérieusement de son travail, les intellectuels le rasent, l'exaspèrent, les intellectuels européens en particulier qui expliquent ce qu'il fait, qui veulent toujours lui faire dire ce qu'il a *vraiment* voulu dire, *vraiment* voulu faire, et qui au besoin le lui expliquent en essayant de lui arracher une confirmation pour leurs interprétations politiques, ou hyperintellectuelles. Il dit qu'il n'y comprend rien, que tout ça est beaucoup trop intelligent pour lui, beaucoup trop intellectuel. Sur ce point Gilbert & George sont tout à fait semblables à lui. Ils sont donc sans doute intimidés par lui, mais lui aussi est intimidé par eux, il pose des questions sur eux, il n'arrive pas à les situer exactement. Quand ils se sont rencontrés à New York le mois dernier, quand nous avons déjeuné avec eux, moi j'étais à la droite de Warhol, totalement par hasard, bien sûr, ou bien parce qu'il ne tenait pas à être trop près d'eux, à devoir soutenir avec eux une conversation qui l'aurait entraîné là où il ne voulait pas aller. Je le vois assez souvent, à Paris ou à New York, mais nous n'avons jamais rien à nous dire : il est timide, moi encore plus, et il soupçonne peut-être que je suis un *french intellectual*, cette espèce redoutable, qui le serait seulement parce qu'elle est tellement ennuyeuse. Cela dit, il est toujours très gentil, très amical, à sa façon.

« Quelqu'un lui avait apporté des chocolats, la dernière fois que je l'ai vu. Il est fou de chocolats, mais il a des problèmes de peau, bien sûr, tous ces boutons – il est obsédé par ses boutons, il veut toujours savoir si son Clearasil est bien posé, s'il en a bien mis assez, alors qu'il en met des tonnes. Donc les chocolats il se les met dans la bouche, il les croque, mais il ne les avale pas, quand il les a bien malaxés il va les cracher dans les chiottes. »

Après dîner nous avons remonté ensemble la rue Bonaparte. Sur la place il m'a demandé si je voulais coucher avec lui. J'ai dit que non, qu'il valait mieux que non, que W. rentrait la lendemain matin, que nous devions avoir ensemble une grande conversation, lui et moi, que dans ces conditions il était plus convenable que nous ne passions pas la nuit ensemble, Christian et moi, même chez lui, et que d'ailleurs j'avais les clefs de la galerie dont W. aurait besoin.

[Que le sentiment dominant qui animait l'auteur de ces pages-ci, quand il les écrivait, était une tristesse abominable (mercredi, sept heures et demie), elles n'en font pas état. Mais le récit de chaque journée subit inévitablement le poids de l'humeur où était l'auteur quand il le traçait : lundi soir, au Sept, grande gaieté. Mais le lendemain il n'en a pratiquement pas été question sur ce papier.

Il est sept heures et demie, W. ne rentre pas de la galerie, il est parti à deux heures sans dire un mot à propos de ce soir – il semble avoir si peu de désir d'arranger les choses entre nous, si peu, on dirait qu'il s'en fout complètement…

Quelqu'un a appelé pour lui tout à l'heure, de Londres très probablement, un type qui s'était trompé de numéro, m'a-t-il expliqué, qui voulait en fait appeler la galerie.

À midi W. était plutôt gentil, enfin, *comme d'habitude*, il avait son attitude habituelle, il parlait de livres, de photographies, de Gilbert and George. Il m'a rapporté un cadeau d'Angleterre, une bouteille d'eau de toilette que j'aime. Mais est-ce qu'il n'est pas abominablement cruel? Pourquoi s'obstiner à espérer quelque chose, alors qu'il semble avoir évacué de sa vie, en ce qui me concerne, toute espèce d'émotion? En plus je n'ai pas un sou, je suis arrivé au bout, non seulement de mes moyens

mais de mes créanciers. Je n'ai plus personne à taper, je ne peux même pas lui demander s'il veut dîner avec moi. Qui aurait pensé que tout ceci s'achèverait dans une horreur pareille?

(*His reasonableness. Not an ounce of feelings. Talks to me like one would to a child. I am going crazy. Surely I'd be better not to see him at all, since to be near him puts me in such a horrible state of anxiety, frustration, despair.*)

Oh, qu'il ait si peu envie de me voir qu'il ne rentre pas, quand il serait naturel qu'il le fasse…

(*Of course, he might have something else to do, but* anything *seems more important to him, obviously, than talking to me and trying to settle our problems*.)]

Mais je lui ai dit que j'allais faire un tour, voulait-il le faire avec moi ?

« Je vais prendre le métro à l'Odéon. »

Je l'ai laissé à l'angle de la rue de l'Ancienne-Comédie, et suis revenu vers Saint-Germain par elle et par la rue de Buci. Personne au Dauphin, ni au Flore. Rentré à la maison fatigué. Mais je me suis dit que c'était peut-être mon dernier soir de liberté, que W. devait être en train de s'amuser à Londres, Dieu sait ce qui peut arriver avec le vernissage de Gilbert and George, sortons, allons faire un tour.

Suis donc passé aux Tuileries, personne, et allé au Sept. Un type très bien, tout de suite, dans l'entrée : mais il ne s'intéresse pas beaucoup à moi. Un autre plus loin, celui-là me regarde plusieurs fois, mais aucune suite non plus. Je m'en vais. Re-Tuileries. Le premier type qui m'a plu au Sept, le mieux des deux, est là, je le dépasse, il me regarde, il s'assied sur un banc, il me regarde de nouveau, pas beaucoup, il s'en va, il se retourne un peu, pas beaucoup, je le suis, il entre dans le parc, dont la grille est encore ouverte, il ne se retourne pas, je le suis toujours, il s'assoit sur une chaise, dans la grande allée, je le dépasse, je m'arrête un peu plus loin, il vient vers moi. Il est très bien, trente ans, moustachu, poilu, belle gueule, Allemand de Munich. Il est arrivé de là-bas le jour même, en voiture, neuf heures de route, une épreuve, dit-il. Les gardiens nous chassent, ferment les grilles, il est fatigué, s'en va.

Plus tard, un autre type, blond, poilu, trente-cinq ans environ : toutes les lumières s'allument au moment où nous commençons à nous toucher, puis il se met à pleuvoir, nous marchons ensemble. Celui-là est américain, il s'appelle Richard, de San Francisco, il est arrivé la veille, il se dirige vers Ibiza. Nous trouvons une place à peu près tranquille du côté du Louvre, entre deux socles de statues. On se branle l'un l'autre, on se suce, il jouit avant moi mais il insiste gentiment pour que je jouisse aussi. Puis nous partons ensemble vers la rive gauche et passons le pont Royal, il habite l'hôtel de Lille.

« *Are you an artist ?* » m'a-t-il demandé – tiens, pourquoi? Lui est peintre, géométrique, o.k., *cosmic*, oh là là, « très XXIe siècle », dit-il, aïe aïe aïe. Mais il est très sympathique. Nous nous serrons la main à l'angle de la rue de Lille et je rentre ici, il est trois heures ou presque, je me couche aussitôt, après quelques rangements.

Mercredi 19 mai

Levé vers dix heures et commencé à lire *The Comatose Kids*, de Seymour Simckes. W. est arrivé vers une heure, j'avais déjà déjeuné. Il était assez souriant, m'avait rapporté un cadeau, parlait de photographie, m'a montré des livres qu'il avait achetés et une assez grande pièce de Gilbert and George, en quatre panneaux, très bien choisie (ils la lui ont donnée).

Il avait au cou quelque chose qui ressemblait à une morsure amoureuse, mais m'assura avoir reçu cette marque dans un combat provoqué par Gilbert and George (peu de détails, toutefois). Il a déjeuné et il est parti travailler en me souhaitant une bonne après-midi.

L'après-midi néanmoins fut mauvaise, et allait empirant comme le temps passait. Malgré tout j'ai fourni pas mal de travail, jusqu'à son retour, vers huit heures. Je lui ai dit que Raoul, qui part pour Vienne, avait appelé et devait amener sa chienne Tannou, que nous sommes censés prendre en charge. Lui avait l'intention de se coucher, de dormir un moment. D'autre part il avait acheté de quoi dîner pour lui-même.

J'ai dit que je sortais pour manger quelque chose. Je n'avais d'ailleurs pas un sou, littéralement. Dans la porte du Flore, je suis tombé sur Claude et Christian, et nous avons décidé de dîner ensemble, qu'ils

m'avanceraient de quoi le faire. Dans la rue de Buci, un peu plus tard, nous avons croisé Dominique et Fernando, bras dessus bras dessous ou à peu près, très gais et riant ensemble, ce qui a encore accru ma mélancolie, car ils sont un autre couple maudit mais cette fois paraissaient échapper à la malédiction, et je les enviais douloureusement.

J'avais prévenu les deux C. que j'étais triste. Christian avait l'air de l'être aussi, je lui ai demandé si c'était le cas, il a dit :

« Je suis triste de te voir si triste. »

Nous sommes allés au restaurant des Beaux-Arts, rue Bonaparte, et nous sommes installés au premier étage, eux deux en face de moi. Il y a dans ce restaurant, bizarrement, un menu à dix-huit francs cinquante, tout compris : c'est peut-être pour des raisons fiscales, car je sais que les restaurants bénéficient de certains avantages s'ils présentent un menu relativement bon marché. Malheureusement, comme les prix sont alors bloqués, la quantité de nourriture diminue, et tous les plats sont minuscules, incomparables à ceux de la carte, même lorsqu'ils portent les mêmes noms. J'ai eu ainsi une tranche de pâté de campagne de l'épaisseur d'une feuille de papier-cul, mais moins grande, etc. Cependant nous étions servis par une fille charmante, qui ne tenait pas du tout à marquer son mépris, comme le font souvent nombre de ses collègues, de nous voir prendre systématiquement tout ce qu'il y avait de moins cher – sauf Claude, qui ne peut jamais résister à la tentation de la dépense, bien qu'il n'ait jamais faim (contrairement à moi, qui ai *toujours* faim).

Je trouvais agréable de les regarder tous les deux côte à côte, si proches d'apparence, superficiellement : même âge, même couleur et longueur de cheveux, même moustache noire, etc. (le type "Matteo des *Bijoux de la Castafiore*" dans toute sa rigueur) – et tous les deux si gentils; je me sentais très affectueux à leur égard, bien sûr. Claude parle, parle, parle, Christian se tait, sourit, me regarde. Au cours du repas ils ont échangé, très inégalement, des histoires de leurs services militaires respectifs et de fraudes dans les trains pendant cette période-là, quand ils avaient des permissions ou qu'ils n'en avaient pas. Claude, quand il va à Tours, aujourd'hui encore, n'achète jamais son billet à l'avance car il n'y

a jamais de contrôle entre Paris et Orléans, dit-il. Il prétend ensuite être monté à Orléans. Un jour tout le compartiment a témoigné en sa faveur.

J'ai retenu aussi de cet échange militaire, auquel je ne pouvais guère participer, et pour cause, que certaine piqûre faite aux soldats leur paralyse tout le bras pendant plusieurs heures.

Hélas est entré un gratteur de guitare qui rendait toute conversation presque impossible. Claude était furieux contre lui et, comme le musicien était déjà là la dernière fois que nous avons dîné dans ce restaurant, il a décidé que cet établissement n'était vraiment pas possible, et qu'il n'y mettrait plus les pieds. Nous détestons tous les trois la guitare. Est-ce à travers elle que nous en sommes arrivés à Céret, ou bien à partir du voyage imminent de Christian, qui part vendredi pour son pays? Oui, plutôt. Claude connaît le Roussillon, Banyuls, Collioure, Port-Vendres, d'autres villages que j'oublie. Il aime beaucoup la Catalogne, les ports, l'intérieur des terres, le folklore de la Catalogne. Et là, la phrase-couteau :

« J'ai dansé la [la quoi? la *cerdagne* (? non, j'ai oublié)], un jour, un soir d'été, sur une place de village, à … [à *Céret* (?) non, ce n'est pas ça non plus : un village que je n'avais jamais entendu mentionner auparavant, mais que Christian connaissait]. C'était merveilleux.»

Toujours chez moi le sentiment d'exaltation triste est lié à la précision géographique, à l'évocation précise, trop évocatrice, d'un monde que je ne connais, que sans doute je ne connaîtrai pas, qu'en tout cas je n'aurai pas connu à l'âge où d'autres l'ont connu, où il aurait fallu le connaître. Déjà la description, un jour, par le même Claude, d'une nuit sur une plage de Californie, autour d'un feu, au nord de San Francisco, m'avait mis au bord des larmes (mais en même temps c'était un sentiment de bonheur et en tout cas quelque chose de très précieux, un excès de désir, une nostalgie sans passé, un retour de rien, de rien que j'aie connu moi-même et qu'une évocation innocente, mais trop suggestive, trop réussie (à cause du talent du poète, sans doute, de son *charme*), transformait en souvenir à la fois jouissif et douloureux).

Claude, très cigale, qui m'avait dit pouvoir payer pour moi, en fait avait tout juste assez d'argent pour lui-même, et c'est encore le pauvre

Christian qui a dû faire l'avance de mon repas. Comme j'avais dit à W. que je sortais dîner, je voulais rentrer vite, d'autant plus que le dîner en question, *guitar and all*, avait été beaucoup plus long que prévu. J'ai donc quitté mes commensaux là où je les avais trouvés, devant le Flore. Claude m'a embrassé, Christian non, et il paraissait un peu froid.

Quand je suis rentré W. a paru surpris de me voir, et m'a dit que, ne me voyant pas revenir, il avait pris rendez-vous avec deux Américains rencontrés dans l'avion entre Londres et Paris, et qu'il devait retrouver au Sept. Il n'avait même pas compris que je sortais dîner, car j'avais dit « *I'm going to get something to eat* », ce qui, en effet, voulait sans doute plutôt dire *acheter quelque chose à manger*. Il m'a proposé de venir avec lui. J'ai dit, bien entendu, que je n'étais pas dans l'humeur. Il s'est alors très naturellement mis à s'habiller, à se préparer pour sortir. Sur quoi s'est produit un nouvel effondrement hystérique de ma part. Je me suis mis à parler, il s'est assis pour m'écouter, mais, comme j'ai été vite en larmes, il s'est rapidement impatienté.

« Je n'en peux plus, disais-je entre deux sanglots, je ne peux plus vivre comme ça… J'ai l'impression qu'on joue au chat et à la souris. J'ai passé toute l'après-midi à me demander si tu allais rentrer ou non, je ne peux plus prétendre qu'il ne se passe rien, tes conversations enjouées me rendent malheureux, je n'ai aucune envie de parler de Beato ou de Gilbert and George [oui, ça a commencé comme ça, quand il a voulu me faire voir une affiche quelconque, après m'avoir montré déjà un tas de choses – j'ai dit que je ne voulais plus rien regarder, que je n'avais pas la tête à ça].

– Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Que je reste avec toi à pleurer, c'est ça ? Je regrette, je n'ai aucune envie de pleurer.

– Mais est-ce que tu ne sens rien, tu ne *ressens* rien? Une des choses qui me rendent le plus malheureux, c'est que j'ai l'impression que tu t'en fous complètement, de tout ça ; que ça t'est égal.

– Au fond tu es malheureux parce que je ne le suis pas ! Je ne peux quand même pas être malheureux uniquement pour te faire plaisir…

– En tout cas, moi, je n'en peux plus. Je ne peux pas continuer à jouer ce jeu.

– Je ne joue aucun jeu.

– Non, ce n’est pas ce que je voulais dire. D’ailleurs ce serait mieux pour moi, peut-être, si ton attitude était un jeu. Mais non, tu t’en fous *vraiment*.

– Qu’est-ce que tu en sais ? Mais qu’est-ce que tu peux bien en savoir? Tout le monde ne réagit pas comme toi, voilà tout. Je ne vois pas quel avantage il y aurait à pleurer éternellement! Moi j’ai autre chose à faire ! Je me suis déjà sorti de toute cette mélasse, je n’ai aucune envie d’y retomber! Non, non, non, merci bien! J’en ai par-dessus la tête de ces scènes à n’en plus finir et de tout ça !

– Nous ne pouvons plus nous comprendre, nous ne parlons plus du tout au même niveau. J’essaie de t’atteindre, je bute sur un mur : il n’y a plus rien – aucune chaleur, aucune affection.

– Je ne te *hais* pas, moi. Ce n’est pas moi qui ai dit “Je te déteste, je te hais” et toute cette merde. Et je ne joue aucun jeu : je suis honnête avec moi-même et je le suis avec toi. Un roman : tu vis dans un roman. Malheureusement, la vie n’est pas un roman.

– Oh, moi je ne peux rien dire, je ne peux me plaindre de rien, si je dis quelque chose qui ne te plaît pas tu dis aussitôt : “Bon, puisque c’est comme ça, puisque je suis si horrible, je suis horrible, n’en parlons plus.” Mais *si*, tu as beau dire, tu joues bel et bien un jeu, et *non*, contrairement à ce que tu crois, ou au moins à ce que tu dis, tu n’es pas honnête avec toi-même. Quand tu me demandes au téléphone ce que j’ai fait la veille, et que je dis que j’ai regardé la télévision, et alors tu me demandes *avec qui ?*, *avec des amis ?*, et que même tu réclames une liste complète, je regrette, ce n’est pas, comme tu le dis, pour avoir des nouvelles de moi, pour savoir si j’ai passé ou non un bon week-end, etc. Ce n’est pas vrai.

– C'est parfaitement vrai. Mais ça peut être aussi pour savoir qui était là, si c’étaient des amis à moi. Tu ne me dis jamais rien : on te laisse des messages pour moi, tu ne les prends pas, tu ne me les transmets pas. Je m’en fous, moi : tu peux avoir tous les amants que tu veux, ça m’est complètement égal. Tu peux aller au Sept, aux Tuileries, faire ce que tu veux avec qui tu veux, essayer de voir combien tu peux avoir d’amants en une semaine, ça ne m’intéresse pas : on ne fait pas un concours,

comment est-ce que je peux te mettre ça dans la tête? Moi je ne drague pas : si je trouve un type qui me plaît, bon ça va; mais je ne les cherche pas [tu parles : il est tout le temps au Sept ou à La Villette, *avec des amis*, bien entendu, si ce n'est même *pour ses affaires*…]. Quant à tes larmes, elles seraient plus convaincantes si elles arrivaient quand tu es seul. Quand je ne suis pas là tu n'as pas l'air du tout malheureux : tu vas au Sept, aux Tuileries ou ailleurs et tu as l'air de très bien t'amuser avec tes petits copains. Continue, continue, mais ne viens pas pleurer devant moi.

– Bon. Je comprends. Si vraiment tout cela est vrai, si tu t'en fous à ce point-là, je ne peux rien faire, j'y renonce. Personne n'aura jamais quitté personne en l'aimant à ce point, mais je n'ai pas le choix.

– Oh là là, est-ce qu'il faut vraiment que tu sois aussi emphatique, toujours? C'est tellement caractéristique, ça : tout ce qui t'arrive est *unique*. Un tas de gens en ont quitté d'autres qu'ils aimaient bien plus que tu ne m'aimes, certainement : tu n'es pas si incomparable que ça, et la situation ne l'est pas non plus; pourquoi faut-il que tu te croies toujours un cas exceptionnel?

– Pourquoi faut-il que tu cherches toujours, dans tout ce que je dis, ce qu'on peut y trouver à redire ? Qu'est-ce que c'est que cette hostilité ?

– Pooooh, tu épuiserais les nerfs d'un saint! D'ailleurs je suis crevé : je ne vais pas aller au Sept, je me couche. (Il disparaît dans la salle de bains.) Tu n'as pas vu mon tube de Nivéa ?

– Non.

– Pourtant il était là.

– Oh, je crois qu'il y est encore, quelque part dans la salle de bains. (Il le trouve. Silence.) J'aimerais autant que tu utilises ta propre crème.

– Oh, je ne m'en suis pas servi, c'est Claude qui s'en est servi.

– *Claude* ? Alors non seulement il faut que je paie pour toi, mais pour tes petits copains en plus?

– Je suis désolé, je l'ai terriblement engueulé, j'étais furieux contre lui.

– Oui, bon, maintenant c'est moi qui suis furieux. Il s'en est servi pour ses mains?

– Je ne sais pas.

– *Tu ne sais pas*? Comment *tu ne sais pas*? Tu sais très bien.

– Non, je n'étais pas là. Mais enfin je suppose que ce n'était pas pour ses mains. Non, en effet, ça me paraît peu probable.

– Ça c'est vraiment trop, *vraiment* trop (il est fou furieux). Il vaut mieux que tu quittes cet appartement, je crois. Alors monsieur laisse ses petits copains venir ici avec n'importe qui? Ce n'est pas un baisodrome, ici, il n'a qu'à aller chez lui, Claude. Et qu'est-ce qui se serait passé si un type était parti avec mes Warhol, hein, c'est toi qui aurais payé, sans doute ?

– Je suis désolé. Je l'ai déjà engueulé. Le type n'est parti avec rien. (Mais déjà il se rhabille.)

– Tu as changé d'avis?

– Oui, je n'ai pas sommeil, je vais au Sept.

– Oh, non, je t'en prie! Tu m'as dit que tu ne sortais pas!

– J'ai changé d'avis, je sors.

– Mais tu ne peux pas être furieux à ce point à cause de Claude et d'un peu de Nivéa.

– De toute façon je ne pourrais pas dormir. Mais là je suis furieux, parce que cette fois c'est vraiment trop. (Il parle comme on crache.)

– Non, je t'en prie, ne sors pas comme ça, reste là, reste au moins cinq minutes (absolument en larmes).

– Fous-moi la paix! Tu vas vraiment me rendre dingue si tu continues (menace physique).

– Je t'en prie! Ce sera la dernière chose que je te demanderai : ne me laisse pas maintenant, je t'en prie, ne sors pas…

– Oh, arrête tes conneries ! Est-ce qu'il faut vraiment que tu sois aussi dramatique, toujours?

– Je t'en prie… Je t'en prie...»

Mais je sais bien qu'il ne changera pas d'avis, qu'il deviendra seulement plus déchaîné si j'insiste, si je m'accroche à lui. Je pleure au pied d'un fauteuil, en répétant :

« S'il te plaît ne t'en va pas, ne t'en va pas. »

Il claque la porte.

Deux minutes après il est de retour. Je suis dans la même position, ou bien à genoux, plié en deux, la tête dans les mains, mais s'il est revenu c'est seulement parce qu'il avait oublié quelque chose. Je répète : «Ne t'en va pas, s'il te plaît, ne t'en va pas, ne me laisse pas comme ça », mais il ne me porte aucune attention, et il est de nouveau parti. Je passe alors un quart d'heure à arpenter la pièce en diagonale, la chienne de John et Raoul me regarde d'un air affolé, je pleure et pousse de longs cris bas, je tombe à genoux, me relève, recommence, il n'y a pas de valium, juste un somnifère qu'on peut avoir sans ordonnance, j'en prends deux. Je pense à une femme en Espagne, dans un motel, dix heures et demie du soir en été (tiens, je lui avais donné ce livre, il y a des années, lors de notre première brouille sérieuse, *Because I love you more than I can say*). Je pleure, marche, parcours tout l'appartement dans tous les sens, crie, prend encore deux Nuit d'Or (!). Cette crise dure environ un quart d'heure. Ensuite je reste immobile un moment, songeant que cette fois-ci c'est fini : il m'a dit qu'il s'en foutait de mes amants, mais moi je ne me fous vraiment pas des siens. Je ne peux pas arriver à parler avec lui, je ne peux rien faire pour susciter un peu d'émotion chez lui, c'est fini. La seule chose qui vraiment le rende fou, c'est une histoire de crème Nivéa, et encore, uniquement pour la crème elle-même, on dirait, la quantité de crème, son coût, pas du tout pour ce qu'elle pourrait impliquer à mon sujet, pas du tout parce qu'il est jaloux de moi – il m'a dit qu'il me croyait quand je lui ai dit que ce n'était pas moi qui m'en étais servi… Il est fou, et de toute façon je ne peux plus rien, plus rien.

Cette idée est un peu réconfortante, ou calmante. Ce qui est terrible, c'est de garder encore un espoir, de croire à un possible malentendu. Et, de fait, l'espoir du malentendu a tôt fait de se réintroduire dans l'irrépressible cinéma intérieur, en insinuant par exemple que tout cela ne serait pas arrivé si le dîner de ce soir avait duré moins longtemps. Qui sait, nous aurions peut-être parlé doucement, les choses se seraient peut-être arrangées, en tout cas cette scène affreuse ne serait pas arrivée. Pas ce soir, non, répond en moi l'ennemi de l'espoir, peut-être pas ce soir, mais demain, probablement.

[Retour de W., vendredi.]

Oui, si j'acceptais un moment d'être comme lui, de m'amuser, de parler légèrement de choses et d'autres, de prétendre que rien ne se passe, d'être un bon copain toujours prêt à aller danser et à partager un joint ou une ligne de coke, oui, sans doute un certain apaisement pourrait-il survenir. Mais à quoi bon ? Qu'est-ce que serait cette relation froide, aseptisée de toute espèce d'émotion, vide?

J'ai lu un long moment, malgré une terrible douleur dans les yeux, et me suis endormi vers trois heures. Plus tard, je ne sais quand, je l'ai entendu rentrer. Mais j'étais complètement groggy et me suis rendormi.

Jeudi 20 mai

Levé vers neuf heures. Passé la matinée à lire *The Comatose Kids*, un petit roman insignifiant et prétentieux publié par Fiction Collective. À midi, W. a dit d'une voix méprisante :

« Tu aurais dû venir au Sept, hier soir : tous tes petits copains étaient là – ils ont d'ailleurs disparu aussitôt qu'ils m'ont vu. »

J'ai passé l'après-midi à rédiger le prière d'insérer d'*Échange*, qui devra être signé de mon nom. Christian a appelé, nous nous sommes donné rendez-vous à huit heures à la Hune. J'écrivais ici la journée de mercredi lorsque sont arrivés Michel D. et Jean J., que je n'ai pu recevoir qu'en me changeant pour sortir. Michel lisait *La Production du sens chez Flaubert*, minutes de l'un des colloques de Cerisy. Comme nous sortions tous les trois, nous avons, dans l'escalier, croisé W. qui rentrait.

J'étais en avance, j'ai marché avec Michel et Jean jusqu'au Dauphin où j'ai trouvé Christian, en avance lui aussi, vêtu en berger landais héros de la Résistance. Il y avait aussi Claude en compagnie de son dentiste, celui qu'il a rencontré une après-midi au Bois, je crois, à moins que ce ne soit un psychiatre. Je l'ai tapé de vingt francs. Christian et moi avons alors décidé d'aller au cinéma à huit heures, et avons opté pour *Au feu les pompiers*, de Milos Forman [ROMAN, ROMAN, ROMAN, LOCH MONAR, MANOR, FRANCO / ÎLE DE MAN, THOMAS MANN (→ *TRISTAN*) / NORA (PIERRE, SIMON), ORAN (→ CAMUS, *LA PESTE*)].

J'avais déjà vu, il y a six ou sept ans, *Les Amours d'une blonde*, qui m'avait frappé par sa tristesse, comme si tous les films de l'Est, même les

comédies, ne pouvaient témoigner que du caractère sinistre de ce monde-là. *Au feu* n'est pas très différent, de ce point de vue-là. Tous les pompiers sont vieux et laids, ce qui est bizarre. Dans le générique, on voit de vieilles photographies des corps de pompiers de l'époque impériale, rutilants, eux, très *glamourous*. Bien sûr, le film a maintenant huit ans, alors que j'avais vu *Les Amours d'une blonde* au moment de sa sortie : *Les Amours* et le monde qu'on y voyait paraissaient démodés, alors, et empreints de la tristesse que dégage le démodé quand il n'est pas encore devenu désuet, dans le moment où s'expose de la façon la plus patente l'inanité totale d'un code que pour un court instant on peut juger à la fois de l'intérieur, parce qu'il nous est encore très proche, et de l'extérieur, parce qu'on en est soi-même, déjà, presque entièrement sorti. Il en va différemment avec ces *Pompiers*, car on a loisir de se convaincre que tout cela, ce sont les années soixante, une période dépassée, presque "historique" déjà : le recul rend la tristesse moins évidente, moins insinuante aussi. Et puis on rit, par exemple au moment où l'un des pompiers, le seul qui ait fait des objections morales contre le vol des objets de la tombola, le seul aussi qui ait décidé de rapporter ce qui a été volé, comme l'exigent les organisateurs du bal, organise pour ce faire un black-out et se fait surprendre, parce que la lumière revient trop tôt, alors qu'il tâche de remettre en place une tête de veau. Un de ses collègues est furieux contre lui, non pas du tout parce qu'il a volé (en fait, c'est sa femme qui a volé), mais parce qu'il a rapporté. Il aurait dû, estime le collègue, mettre l'honneur de la compagnie au-dessus de son honnêteté personnelle (ce qui m'a semblé être une des allusions idéologiques les plus directes du film).

Le style général est imprégné d'un humour triste, dans l'inévitable tradition du soldat Švejk. Il est parfois efficace, quelquefois émouvant, souvent lourd parce que trop chargé de sens. (L'art, au moins quand il apparaît, a étroitement partie liée à la mode. Cet art-là est *démodé* comme le sont toutes choses – vêtements, voitures, vitrines, visages, couleur de vivre – dans les pays d'où il est issu. Il ne peut séduire, en Europe occidentale et en Amérique, que les middlebrows, toujours à l'affût de sens et de sérieux, parce qu'ils croient que c'est là que se tient l'art.) Christian était très enthousiaste.

En sortant du Racine, nous sommes passés au Dauphin où Claude avait dit qu'il serait peut-être un peu après dix heures; puis sommes allés dîner dans un restaurant de la rue des Ciseaux [*CUT-UP*, DÉCOUPAGE, CENSURE, COUPURES, EXTRAITS, CITATIONS] qui est un très précieux ajout à la très courte liste des lieux envisageables en ces temps de misère : non seulement il y a un menu à vingt-deux francs, mais surtout il n'y en a pas d'autre, ni de carte, de sorte qu'on ne peut pas vous faire la gueule si vous le prenez – tout y est compris, et il est parfaitement convenable et abondant.

(Raconté à Christian qu'à vingt ans un Italien (Claudio Bandini) m'avait séduit parce qu'il avait dit : « Moi, pour la nourriture, je me fiche de la qualité, tout ce qui m'intéresse c'est la quantité », ce qui m'avait paru merveilleusement audacieux et rafraîchissant (et juste quand on a faim).)

L'endroit, dont je ne sais pas le nom, n'a rien de germanopratin et il est très massivement hétéro de coloration (mais pas agressivement) : pas d'amoureux, des couples mariés, jeunes petits cadres *double-dating* (ou *triple*, etc.) – ce qui nous amène à parler de filles, moi de Jacqueline Didier, par qui j'ai connu Marguerite Duras, lui d'une employée de sa boîte, une nouvelle que toutes les autres détestent, avec laquelle il est seul à se montrer gentil et qui l'autre jour lui a ostensiblement passé deux cents francs alors qu'il demandait pour le week-end une avance à la comptabilité. Finalement elle l'a même invité à dîner. Elle est beaucoup moins Cendrillon que je ne l'avais compris d'après les premières évocations qu'en avait faites Christian, et semble avoir en fait beaucoup de garçons dans sa vie.

Christian va toucher environ quatre mille francs de primes, en juin ou en juillet.

«Mais combien gagnes-tu par mois?

– Deux mille cinq cents francs.

– Excuse-moi, je sais qu'on est censé ne pas demander ça, mais je n'ai jamais compris pourquoi il ne fallait pas.

– J'ai dit à mon propriétaire que je partais le 31 juillet, c'est fait. Comme ça, ça me forcera à chercher. »

Il a demandé aussi :

« Tu dois rentrer, ce soir?

– Non, absolument pas. »

Et moi, plus tard, dans la rue :

« Puis-je te proposer de me proposer de coucher avec toi ? Bien sûr, si tu refuses, je ne le demanderai pas deux fois…

– Je propose.

– J'accepte.

– Tu aimes mieux aller chez François ou chez Gilles ?

– Chez Gilles.

– Oui, moi aussi.

– On prend le métro à Odéon, on descend à Barbès et on court, comme la dernière fois?

– O.k. »

Mais nous faisons un détour par le Dauphin pour voir si par hasard Claude n'y serait pas. Il y est, et il est furieux contre nous. Il était là à dix heures dix, dit-il, il nous attend depuis une heure et demie. Nous sommes sans doute passés à dix heures cinq.

« Tu ne peux vraiment pas te permettre d'être furieux contre moi, lui dis-je, c'est moi qui devrais être furieux contre toi : tu m'as valu une scène abominable, hier, avec tes histoires de crème Nivéa. »

Il est assis avec le petit charcutier de Clichy, Jean-Paul (si peu charcutier!), avec le grand Philippe, qui veut savoir s'il peut aller au bal des marins, samedi, chez Roland, l'organisateur de la soirée tennis de l'année dernière, et avec un joli modèle hollandais, paraît-il, blond, poilu, un peu trop joli, mais pas mal, et qui le drague. Mais lui ne veut pas que Christian et moi le laissions. Il veut que nous l'accompagnions à la nouvelle inauguration du Gogo Boys, une boîte qui a déjà été inaugurée il y a trois mois, mais qui depuis lors a changé de propriétaire. Nous refusons. Il marche avec nous jusqu'au carrefour Buci-Dauphine où nous restons tous les trois à discuter de ce que nous pourrions faire, car il ne

veut pas nous quitter. Je propose qu'il vienne avec nous chez Gilles, qu'on le mette dans un coin, on ne le touchera pas, mais il dit :

« Euh non, merci bien, tu m'as déjà fait le coup une fois avec W. : "Viens dans le lit, entre nous, on dormira tous les trois…" Et puis crac, à peine j'y avais mis un pied, je m'suis fais enculer – j'connais, ça va aller comme ça…

– Bon, bon, bon… Moi c'que j'en disais c'était pour rendre service, hein : tu dis que tu ne veux pas rester seul… On aurait pu dormir tous les trois. Ou bien c'est moi qui serais resté dans un coin. Mais tous les deux vous ne pensez qu'au cul.

– Si on veut coucher tous les deux ensemble, j'te signale qu'on n'a pas besoin de toi – on peut faire ça tout seuls...»

Et autres marivaudages de cette sorte, très appropriés au pied de l'hôtel du Grand Balcon. En fait Claude est tout à fait prêt à venir avec nous, c'est Christian qui sans doute n'y tient pas et dit que ce n'est pas possible. Finalement Claude demande seulement qu'on le raccompagne au Dauphin, où il déclare à ses trois amis du moment d'avant :

« J'voulais coucher avec eux, mais i veulent pas d'moi… I veulent que coucher ensemble, ces deux-là : i pensent qu'à ça... »

Christian et moi allons jusqu'à Barbès en silence. Nous voulons sortir là, mais nous nous trompons dans les couloirs, et allons, toujours en métro, jusqu'à la place Blanche. Il y a alors dans le wagon un très joli garçon, que nous regardons beaucoup, ce qui fait rire sa petite amie. Ils parlent un sabir quelconque, du néerlandais peut-être.

« C'est vraiment le plus joli Hollandais que j'aie vu de ma vie, dis-je.

– Oh, tu es fou ! Moi j'ai connu un Hollandais qui était extraordinaire, terriblement excitant.

– Oui, bon, ça existe peut-être… Il y a aussi des Italiens très mâles et des Finlandais velus.

– Pour les Italiens très mâles, pas beaucoup, c'est vrai.

– Mais enfin, dans l'ensemble, les Hollandais, c'est vraiment la race la moins bandante de la planète, à mon avis : ils ont tous l'air de mottes de beurre, ils sont tous gras, blonds, glabres et roses, beuh...»

And then to Gilles, and then to bed, and to sex (*quite good, really* : il est si mince, et léger, et arrangeant, et enthousiaste, on peut en faire ce qu'on veut – sauf le baiser, évidemment, et encore, on pourrait facilement en insistant un peu : mais on n'y tient pas… *Came exactly at the same time* : nous sommes les rois du *timing*).

Il part demain vendredi pour une semaine chez lui, près de Narbonne. Il m'a dit à diverses reprises qu'il n'avait aucune envie d'aller là-bas, et d'autant moins qu'il avait téléphoné à ses parents, il ne faisait même pas beau. Évidemment il ne partirait pas si je le lui demandais. Il serait même très content, sans doute. Mais il n'en est pas question. *Yet, he is nice*. Depuis toutes les semaines que nous nous connaissons il n'a jamais rien dit de déplaisant, de bête ou de vulgaire (contrairement à moi). Il est très désireux de n'être pas vulgaire, précisément; mais il a compris que rien ne le serait plus que d'essayer de se gonfler artificiellement, de mentir ou d'être snob : il fait donc étalage de simplicité. Il m'a dit que son père s'appelait Socrate, que c'était la seule chose un peu remarquable à son sujet. Paysans? Il faudrait une famille de paysans un peu exceptionnelle pour avoir abouti à lui, ou que lui soit bien exceptionnel pour être ce qu'il est s'il est le fils de paysans ordinaires. Petits propriétaires terriens, probablement. Mais ce qui est extraordinaire, c'est à quel point, dans ces premières semaines de l'amour, celui qui veut séduire, s'il a quelque don pour ce faire, peut être exquis. Il est exquis, de gentillesse, d'attentions, de pudeur, et porté au meilleur de lui-même par les circonstances. Peut-être ne faudrait-il vivre, jamais, que des amours commençantes?

Vendredi 21 mai

Nous avons en fait très mal dormi. Je me tournais et retournais dans le lit, et lui docilement avec moi, ma position favorite étant de l'envelopper en chien de fusil mais l'inverse étant rendu délicat par la promptitude qu'il a mise à satisfaire l'un de mes vœux érotiques à peine exprimé : comme je lui ai dit en passant aimer les garçons qui ont deux ou trois jours de barbe, il ne se rase plus qu'une ou deux fois par semaine, et son

visage me pique ou gratte l'épaule si je lui tourne le dos et s'il est contre moi. Et d'autre part je ne peux dormir face à face avec personne. Comme d'habitude je n'ai vraiment trouvé le sommeil qu'autour de sept heures; et à huit il devait se lever, et partir au travail.

Je l'ai embrassé dans un demi-sommeil et j'ai tâché de me rendormir. Mais c'était alors, dans l'école d'en face, la récréation. On se demande pourquoi les enfants doivent absolument pousser des cris aussi perçants, aussi déchirants pour les tympans, et pourquoi on les laisse faire…

Je me suis tout de même rendormi une fois la récréation finie, et cette fois je ne me suis réveillé qu'à onze heures. Avait lieu alors une deuxième récréation, que j'ai observée de l'une des fenêtres de Gilles. Les enfants ont tous entre cinq et douze ans, l'école est mixte, garçons et filles sont officiellement mélangés, ce qui pour moi est encore assez exotique. En fait les mélanges entres les sexes s'opèrent assez peu : chacun reste de son côté. Il en va de même des mélanges entre les races. Il y a beaucoup de noirs, de Nord-Africains, de Vietnamiens – ils jouent rarement avec les Blancs, restent entre eux, quelquefois se mélangent entre eux : une petite fille noire jouait avec une petite fille vietnamienne. Seul un petit Marocain, peut-être, bouclé, très brun de peau, qui ressemblait à Bernard Noël, sautait à la corde avec une petite fille blonde.

Des cris joyeux d'enfants
MON – tent sous ma fenê-TREUH
Et je songe à ces temps si doux
Où tous nos chers petits
Jouaient autour de nous :
Ils m'ou-blie-ront peut-être…
– Non, WER-THER, ils ne t'oublieront pas !
(… mais sa dernièreuh lettr' me glace et m'épouvante…)

Ah si : et un petit blond aux traits fins, très joli, très "Cédric Fauntleroy", faisait tourner avec une fille une longue corde à jeu, au bénéfice des autres filles qui sautaient – pure graine de Dauphin, celui-là

(*or whatever, wherever* (curieux comme dans le nouvel agencement scolaire (mixte) les futurs pédés se font remarquer par leur propension à *passer leur temps avec les filles* : c'est d'ailleurs très conforme aux plus anciennes traditions, et par exemple à celles qu'on voit à l'œuvre dans la chanson de geste : le héros vraiment viril vit avec les hommes et leur tape dessus si besoin est, c'est l'efféminé qui pratique les femmes, même si c'est pour les baiser – dans le cycle gallois (comme dans la Rome républicaine, je crois, quelques mères intraitables exceptées), *la femme efféminé* (peut-être l'enseignement mixte va-t-il efféminer la race (humaine – c'est-à-dire la civiliser, dans une certaine mesure, la déviolentiser) ?))).

Les plus âgés des garçons parlaient entre eux dans un coin. Mais l'un d'entre eux pleurait. Ils m'ont repéré, ils se sont mis à me faire des signes, et même à m'apostropher :

« Alors ça va ? »

J'ai répondu comme j'ai pu, mais j'ai rapidement fait retraite, intimidé, ne sachant trop s'ils allaient devenir agressifs ou moqueurs et me sentant vaguement coupable, *virtuellement* coupable (le satyre de la rue Durantin). J'ai feuilleté *Elle*, un moment (pourquoi tous ces garçons, Gilles, François, chez lui et chez Gilbert, ont-ils des numéros de *Elle* ?). Le courrier du cœur a bien perdu de son ancienne splendeur : *deux* lettres seulement, et difficiles à trouver.

Puis je suis allé prendre le métro à Barbès : le métro Abbesses, tout voisin de la rue Durantin, est sur la ligne de la rue du Bac, mais je n'aime pas sortir au pied de chez moi – il me faut des complications d'itinéraire. Une fois sur la rive gauche j'ai marché de l'Odéon à la rue du Bac, avec le détour habituel.

J'avais reçu la veille mon chèque Denoël pour avril (quatre cent cinquante-neuf francs) et j'étais allé le porter à la banque comme le saint sacrement. Hélas, à cause de W., le compte était déficitaire, je ne pouvais rien en extraire. Je m'y suis tout de même risqué hier, la manœuvre n'est pas passée inaperçue, comme je le souhaitais, mais elle a tout de même été autorisée. À trois heures je me suis donc fait couper les cheveux chez M. Dubarry, en face de chez Flammarion, tout en lisant *Jours de France*,

merveilleux magazine pour les mythologues débutants : en effet il en est peu qui soient plus innocemment cyniques, et qui se donnent moins de mal pour recouvrir du voile de pudeur habituel leur message *réel* – n'importe quel barthésien vagissant est fichu de décrypter cela.

Passé ensuite voir Paul à son bureau, mais il était occupé, et je me suis donc rabattu, vexé, sur les chiottes de la fac de médecine, où il n'y avait personne. J'étais de retour à la maison un peu avant cinq heures, et je me suis remis à la mise en phrases de la journée de mercredi. Malcolm, qui déjà n'était pas venu la veille, m'a téléphoné qu'il ne pouvait pas venir aujourd'hui non plus, mais qu'il passerait tout de même me payer les deux leçons qu'il n'avait pas reçues, d'autant que la directrice de la boîte où il travaille, qui le retenait aux heures convenues avec moi pour ses cours, avait offert d'acquitter mes émoluments (je soupçonne que c'est un pieux mensonge de la part de Malcolm, mais je lui en sais gré).

Paul téléphone aussi, regrettant, dit-il, de m'avoir manqué à son bureau. Il a reçu le prière d'insérer que je lui ai envoyé pour *Échange*, mais il le trouve un peu obscur, car on ne comprend pas, dit-il, s'il y est question d'un texte ou bien d'un personnage. C'est précisément ce que j'avais désiré, mais peut-être l'effet est-il raté, trop gros, etc. Paul est à moitié convaincu par mes explications, mais c'est moi (comme souvent) qui me déconvaincs à mesure que je plaide ma cause (ce que je déteste, comme de draguer "activement" (c'est une des raisons pour lesquelles je ne suis pas hétérosexuel – l'horreur du baratinage de séduction : plus je me vante, plus je vante *moi* comme marchandise (sexuelle, sociale, littéraire, etc.) (même très indirectement, par implication), plus je me sens humilié et me trouve invendable (sexuellement, sentimentalement, socialement, littérairement, éditorialement : si ce foutu texte n'a pas plu à Paul *d'emblée*, les efforts que je dois fournir pour le défendre le déconsidèrent à mes yeux (le vrai dragueur ne dit rien (principe auquel l'homosexualité se prête infiniment mieux que l'hétérosexualité (je crois)))))). Nous sommes convenus qu'il allait demander à quelqu'un d'autre une opinion (fraîche).

J'ai aussi appelé Christian pour lui dire au revoir, et pour lui proposer un remboursement de ce que je lui dois avant son départ en voyage; mais il n'avait pas le temps de me voir entre son bureau et le train, a-t-il dit.

W. est rentré à sept heures et demie, comme j'écrivais encore ici. Il s'est fait opérer d'un abcès à la nuque, ce qui a été très douloureux, dit-il. Je suis sorti peu après. J'ai fait un tour jusqu'à l'Odéon, n'ai rencontré personne, ai acheté *Le Magazine littéraire*, un numéro spécial sur les idées depuis 68, et ai dîné seul au Petit Saint-Benoît. Puis je suis allé, toujours seul, voir *Les Valseuses* aux Grands-Augustins.

Comme le *Pariscope* annonce «permanent de 14 à 24 h », sans plus de détails, et que la séance commence à dix heures moins le quart et non pas à dix heures comme c'est l'usage, j'ai raté le début, ce que je déteste, et sans doute n'ai-je pas tout très bien compris. En quittant la salle j'ai lu dans le hall du cinéma un vague synopsis selon lequel les deux garçons (Gérard Depardieu et Patrick Dewaere) se trouvent, à la fin, sans le savoir, dans une voiture qu'ils ont trafiquée au début afin de se venger de quelqu'un; et que donc ils vont se tuer dans un virage. Ce point m'avait complètement échappé, car on ne les voit pas du tout se tuer, aux dernières images : ils sont sur une route tortueuse, ils se dirigent vers un tunnel, c'est tout. Donc, d'une façon plus générale, il m'est difficile de me faire une opinion.

Mais cela aussi pour une autre raison : de tous les discours établis, le discours moralisateur est celui dont je trouve le plus difficile de m'extraire tout à fait, comme il le faudrait pour parler et pour penser intelligemment d'un pareil film. Telle est d'ailleurs l'origine, à une tout autre échelle, de mon problème à l'égard de Sade, dont je n'arrive pas du tout à parler avec le détachement amoral de Barthes et des intellectuels français contemporains. Même à ces cahiers je suis bien embarrassé d'avoir à l'avouer, tant c'est certainement la bêtise même : Sade *m'indigne* (et même il me fait horreur). Il montre des gens horribles faisant des choses horribles, lui-même est d'évidence obsédé par ces choses horribles, il semble y prendre plaisir, il est personnellement un dangereux criminel, et je suis tout à fait incapable de faire abstraction de tout cela pour émettre un jugement sur ses livres. (Le film de Pasolini, qui semble lire Sade de façon tout à fait contraire à la lecture établie de l'intelligentsia française contemporaine, et donc, si j'ose dire, très voisine de la mienne, est enfin sorti cette semaine à Paris.)

[*Dimanche*.] Dans *Les Valseuses* le réalisateur montre avec beaucoup de complaisance deux petites frappes parfaitement fascisantes qui sont sans doute sympathiques au public : ces types sont violents, ils font peur, ils manient avec facilité le pistolet, le cric et la manivelle, mais ils sont jeunes, assez beaux, assez drôles, pleins d'entrain et de ressources; tandis que leurs victimes, elles, sont des bourgeois laids et quinquagénaires, du genre qu'il est parfaitement licite, bien vu et même encouragé de détester. Les deux garçons eux-mêmes, évidemment, ne tuent pas : quand un associé provisoire abat un gardien de prison, affolés, ils l'abandonnent aussitôt. Néanmoins ils menacent, ils font peur, ils donnent à entendre qu'ils pourraient bien tuer, ce qui me semble à peine moins grave (il est probable que mon antipathie de toujours à l'égard de ceux qui font peur a été aggravée par l'affaire des Tuileries, cet hiver). Ils terrorisent une jeune femme avec son enfant, une jolie fille qu'ils forcent à avoir avec eux des relations sexuelles, et qui, bien entendu, l'inspiration générale du film étant ce qu'elle est, y prend beaucoup de plaisir – cet épisode-là se déroule dans un train : lorsque le train arrive en gare la fille retrouve son mari, un petit soldat rabougri et ridicule, qui certainement ne peut pas la satisfaire, tandis qu'elle a eu affaire à deux vrais mâles agressifs et menaçants comme il convient…

Bertrand Blier, le metteur en scène, dirait sans doute qu'il est neutre, amoral, et que les films, pas plus que les romans, n'ont à faire de moralisme. Mais il n'est pas vrai qu'il soit neutre. Son film est bâti tout entier sur les deux voyous, on ne voit qu'eux, et les moments où ils sont franchement odieux, quand l'un menace des parents en se dirigeant vers la chambre de leurs enfants, par exemple, sont gommés, dans l'esprit des spectateurs, par tous ceux où ils sont charmants, armés de tous les prestiges de la jeunesse, de l'humour, de l'insolence, de la virilité et de la santé.

[Quid d'un discours moralisateur (non pas idéologique mais *vraiment* mor'al, *moeursal*) qui viendrait d'un lieu imprévu, tel que la gauche intellectuelle ou l'avant-garde ?]

Or le film est certainement le meilleur film commercial français depuis longtemps – le seul qui soit exportable, je crois bien, et ne soit pas noyé dans l'extrême provincialisme de la production nationale contemporaine

courante : il a du rythme, de l'originalité, de l'ambiguïté, et il offre une belle résistance à toute tentative de réduction par le sens. Le moralisme, en art, est-il incompatible avec l'intelligence? Il est certain que le cynisme a de grandes vertus littéraires, artistiques, esthétiques, cinématographiques : il *dégraisse* et la signification et l'image elle-même (même si Depardieu est nettement menacé d'embonpoint – mais comme il aspire au statut d'icône *hétéro*, ce n'est pas grave).

Les Valseuses s'inscrit parmi le vaste corpus des œuvres de la fuite, de l'errance, de l'itinéraire – c'est un *road-movie* à la française (et en tant que tel sa place est mieux qu'honorable parmi l'ensemble des *road-movies*). On n'y voit pas Paris, je crois, mais des coins de France très bien choisis et très bien montrés, qui font un tableau très significatif de ce qu'est la France aujourd'hui (en particulier dans toute la partie du film où figure Jeanne Moreau). Il y a une séquence de bord de route, une scène que jouent Moreau et Depardieu, et dont le décor est exactement celui de la France provinciale d'à présent, horriblement entre deux époques. Et de part en part l'œuvre exsude un très fort sentiment des lieux (je pense à la station balnéaire à la morte-saison, par exemple). Mais évidemment c'est là une qualité qui avec moi joue sur du velours, elle "m'a" à tous les coups : pour plaire à Machinchose, développez le sentiment des lieux (comme pour plaire à Maurice Genevoix, s'il est membre d'un jury de concours, n'hésitez pas à forcer sur les forêts et sur les animaux…).

En sortant du film, je suis passé au Dauphin où j'ai rencontré Claude et son ami Dany, celui qui devait tant me plaire : c'est un petit Américain d'origine italienne, poilu, au nez busqué, bon, mais visage de fille et non, sorry, pas mon genre – mais très sympathique. *Speaking of which* : le serveur blond du Dauphin est de retour. Comme Claude, au moment où lui est en train de me servir, est occupé à me taper des deux mains sur la cuisse pour appuyer je ne sais quel argument, lui dit, de son meilleur air de p'tit con de flic belge fadasse filasse incolore à tuer :

« Ça, c'est vraiment pas nécessaire. »

Claude et Dany veulent m'entraîner danser, mais je ne veux pas aller au Sept, crainte de tomber sur W. qui y était encore la veille, me dit-on, ni au Colony où je ne connais personne. Mon incapacité totale à faire face par surprise à W. embarrasse beaucoup ma vie. Je ne peux pas, je ne peux

pas, je ne peux pas. Le voir danser avec quelqu'un au Sept – j'en ai fait une fois l'expérience – précipite tout mon sang dans mes tempes, je n'entends plus ce qu'on me dit, je suis incapable de sourire, de continuer une conversation, même de faire semblant d'écouter : nul doute que j'ai l'air d'un fou. Je suis donc rentré seul, bien sagement, vers une heure, sans le moindre détour, assez content de moi, et tout à l'idée d'une vie réglée selon les plus hautes exigences du travail et de la construction de soi. Et j'ai lu deux chapitres de *Bad* [*BAD*, FILM DE JED JOHNSON (→ WARHOL), BAX, BADE, MAX DE BADE], l'autobiographie de James [*LA PROMENADE AU PHARE* (→ *JACOB'S ROOM*, JACOB, CRÂNE, CARCASSE SUR LA PLAGE, ETC.), BAIE JAMES, WILLIAM JAMES, HENRY JAMES, FRANCIS JAMMES / THAMES (→ & HUDSON)] Carr [CAR, ARC, CALEB CARR (→ *L'ALIÉNISTE*, *L'ANGE DES TÉNÈBRES*, *LE TUEUR DE TEMPS*)] – ce qui n'est certes pas fait pour remonter le moral de quiconque, même sans parler de *la* morale.

Samedi 22 mai

J'ai été réveillé à neuf heures par la chienne Tannou aboyant aux ouvriers qui travaillent sur le balcon à changer les plaques de plomb du sol parce qu'il pleut au-dessous, paraît-il. Ils seront là une semaine, et pendant ce temps-là il est impossible de mettre les pieds dehors.

J'ai perdu deux heures à essayer de me rendormir un moment, en vain. Puis me suis levé, très fatigué. Je suis allé à la blanchisserie porter du linge [NIGEL, LANGE, L'ANGE, (DANIEL) GÉLIN, LIGNE, LIGNE], et payer ce que je devais. Quand je suis revenu W. était là, nous avons déjeuné en même temps, ou presque. Non non non : pendant que je déjeunais il m'a demandé de mettre de l'éther puis de la pommade sur le furoncle qu'il a dans le cou, de lui faire un pansement; et moi, comme un con que je suis, *je l 'ai fait*, couillonnement content que ce soit à moi qu'il le demande plutôt qu'à l'un de ses amants, et d'être encore bon à ça,

à le soigner quand quelque chose ne va pas – très Joan Crawford (est-ce bien Joan Crawford ?) pardonnant tout et rendant service à l'infidèle.

J'ai l'indignation rétrospective, ou bien c'est ce cahier Oxford aux lions affrontés (il paraît que de toutes les combinaisons possibles au sein d'un couple, astrologiquement, Lion avec Lion – c'est la nôtre : 3 août, 10 août – est *la pire* qu'on puisse imaginer : de quoi se convertir à l'astrologie…) qui s'indigne à ma place : cette espèce de salaud (W., pas ce cahier) ose me demander de prendre soin de lui, de lui passer de la pommade (!) dans le cou, de lui faire un pansement au beau milieu de mon déjeuner (ça ne pouvait absolument pas attendre), alors que deux jours avant, quand j'étais en pleurs, au milieu d'une crise de désespoir abominable, absolument brisé, vidé, une loque humaine, il a refusé de rester cinq minutes de plus avec moi et m'a laissé où j'étais comme j'étais, à genoux, la tête entre les mains, pouvant à peine parler, inondé de larmes, tout cela pour aller au Sept! J'aurais dû foutre un bon coup sur son furoncle, et envoyer le pus valser dans toute la cuisine !

Plus tard, *out of nowhere,* à mon grand étonnement il m'a demandé si je voulais aller avec lui au bal des marins chez Roland D., le soir, ou d'ailleurs faire avec lui n'importe quoi d'autre. Il avait eu la nuit précédente, m'a-t-il expliqué, un rêve qui l'avait troublé, lui avait fait grand peur et lui avait montré qu'il valait mieux, sans doute, ne pas rompre tout à fait avec moi (*rêvé*, ah oui, et dans quel lit ?). J'ai été pris par surprise, et je ne savais que répondre. Mais l'invitation était *casual* au possible, faite sur le ton qui est le sien désormais quand il s'adresse à moi, raisonnable et froid, absolument dépourvu du moindre *involvement* émotif sérieux. Donc, après réflexion, j'ai dit que non, que sans doute j'irais en effet à la soirée chez Roland D., mais que je ne pensais pas que ce soit une bonne idée que nous y allions ensemble, et plus généralement que nous fassions quelque chose ensemble, parce que j'étais, pour ma part, et en tout ce qui le concernait, dans une très délicate balance, que toute sortie commune me rendrait certainement encore plus troublé (*upset* – se rappeler toujours que toutes les conversations avec W. ici rapportées ont lieu *en anglais*, ce qui fait (j'espère) qu'elles sont dans la réalité un tout petit peu moins ridicules qu'il n'y paraît selon leur transcription, ou du moins *qu'à moi* elles paraissent (sur le moment) un peu moins

ridicules, les mots d'une langue malgré tout étrangère n'ayant pas alors à mon oreille et dans ma bouche les mêmes lourdes connotations mélo qu'auraient leurs équivalents français), que, comme il le disait lui-même, nous avions fait déjà pas mal de chemin sur la voie de la séparation, et qu'il serait bien imprudent de remettre tout cela en cause.

«Mais je ne ferais absolument rien pour que tu sois *upset*. Je pense que nous pourrions prendre de l'acide, ensemble, que ça nous aiderait à y voir plus clair entre nous.

– Ah non, ça il n'en est vraiment pas question! Si un jour je prends de l'acide ce sera à un moment où je me sentirai bien, heureux, en compagnie de quelqu'un de sûr, avec qui j'aurai une relation de confiance absolue. Ce n'est certainement pas, il me semble, en la compagnie de quelqu'un avec qui l'on a les relations que nous avons, c'est-à-dire les plus difficiles qui soient, qu'on doit prendre de l'acide. »

(J'ai gardé pour moi le fond de ma pensée, qui était à peu près que je n'allais certes pas prendre d'acide en la compagnie d'un salaud capable de me laisser seul quand je le supplie, alors que je suis dans un état horrible, de rester avec moi ne serait-ce que cinq minutes, et qui s'en va, odieux, sans la moindre hésitation, furieux pour une histoire ridicule de crème Nivéa…)

Plus tard il pose de nouveau la question, mais il insiste derechef sur le projet d'acide, ce qui paraît être le plus important dans son esprit, et qui facilite mon refus, parce que, pour moi, cette perspective-là est absolument exclue dans les circonstances. Mais surtout c'est son ton, comme d'habitude, qui me montre bien que ce ne serait pas une bonne idée de dire oui à ses propositions. Comme il dit, « je ne vais pas insister». En effet. S'il insistait, j'accepterais certainement. Mais il n'y a pas à espérer de progrès du contact entre nous alors que moi *I feel so strongly about him* (jusqu'à m'en rendre malade) tandis qu'il semble, lui, si parfaitement froid et détaché : "On peut faire quelque chose ensemble ou bien on peut ne pas faire quelque chose ensemble", impliquent son ton, son expression, toute son attitude : "Ce n'est pas très important, au fond je m'en fous." Pour qu'il y ait un rapprochement entre nous il faudrait qu'il mette à ses offres une conviction tout à fait autre, qu'il sorte absolument de ce détachement qui le détache de moi, justement, qu'il

fasse état d'un minimum d'émotion, d'implication, d'engagement. Mais il n'en est pas question pour lui. Il est fidèle à sa froideur, dont il m'assure qu'elle n'est pas un jeu, et je ne suis que trop disposé à le croire.

Morte-Saison (1935) de William Laskoy

L'histoire : Jeffrey Lemphill (Robert Craig) est un jeune écrivain, le rejeton d'une vieille famille de l'Est. Il habite Hollywood depuis plusieurs années avec sa femme la belle Diana Darmond (Shirley Duval), qui ne rêve que de devenir une des grandes stars du cinéma. En attendant, le jeune couple ne vit pas dans l'opulence. Les scénarios qu'écrit Jeffrey pour les studios sont jugés par ceux-ci peu commerciaux, et lui-même en fait peu de cas, désirant se consacrer uniquement à ce qu'il considère comme son œuvre véritable. Diana obtient de lui, toutefois, qu'il écrive un scénario d'après le roman de lui qu'elle préfère, *Morte-Saison*. Les studios l'achètent. Avec l'argent du contrat, Jeffrey acquiert une superbe Ford. Mais le scénario est modifié si profondément par les divers scénaristes engagés à cet effet que *Morte-Saison*, le film, qui va être tourné, n'a plus en commun avec le roman de Jeffrey que le titre.

Cependant les relations du ménage se gâtent sérieusement. Diana, toujours obsédée par sa carrière [CARRIÈRE (DE PIERRES), CAR HIER, JAMES CARR, CALEB CARR], tient absolument à obtenir le rôle principal de *Morte-Saison.* À cet effet, et à des fins de relations publiques, elle mène une vie mondaine très agitée que son mari, obscur auteur dont même les starlettes peuvent voir que son rang dans la hiérarchie hollywoodienne est modeste, désapprouve entièrement. Elle sort sans lui, les journaux parlent de ses liaisons. Un soir que, très tard, elle n'est pas rentrée d'un dîner avec l'un des producteurs des studios, Jeffrey rencontre dans un bar une secrétaire des mêmes studios, la jolie Shirley Czerny (Maureen O'Shea), qui est depuis longtemps amoureuse de lui. Les relations de Jeffrey et de Diana deviennent ensuite d'autant plus mauvaises que Diana, pour tenter de résoudre les tensions qui opposent sa vie professionnelle et sa vie privée, s'est mise à boire. Elle est pourtant devenue la vedette de *Morte-Saison* comme elle le souhaitait, mais elle divorce d'avec Jeffrey. Celui-ci, désespéré, partagé entre la haine et la passion, se met en ménage avec Shirley, puis l'épouse. Mais comme il ne peut pas supporter de voir Diana, ou qu'on lui parle d'elle, lui et Shirley quittent Hollywood.

Commence alors une longue errance à travers la Californie, surtout le long de la côte, à bord de la fameuse Ford. Il y a entre Jeffrey et Shirley beaucoup d'amitié et une grande tendresse d'un côté, un amour passionné et absolu de l'autre, ponctués seulement de moments difficiles lorsque, sur une plage, à la morte-saison, ils voient, par accident, une affiche du film, avec, dix fois agrandi, le visage de sa vedette, Diana. Jeffrey, n'y tenant plus, va un jour voir le film en cachette, et, s'il ne reconnaît pas son œuvre, il est bouleversé du talent de Diana. Shirley a quitté son job, le jeune couple a vécu sur ses économies à elle, mais arrive un jour où il faut vendre la Ford. Pour se consoler, Jeffrey et Shirley décident d'aller prendre le thé dans un palace d'une station très chic, désert en cette saison. Et là il rencontre Diana, qui, alcoolique, a dû se retirer quelque temps des studios. Jeffrey, qui n'a jamais cessé de l'aimer, a

vers elle un mouvement passionné. Mais il sait qu'elle et lui ne peuvent que se rendre malheureux, il lui fait ses adieux et rentre avec Shirley dans leur petit hôtel.

Ce que j'en pense : Le film est tiré du roman très autobiographique de John Lathorne, *Morte-Saison*. John Lathorne avait été marié à l'actrice Catherine Lane, notons-le au passage, et c'est la grande rivale de celle-ci, Shirley Duval, qui tient le rôle de Diana dans le film. Mais Lathorne, dans son roman, avait donné le beau rôle à Jeffrey Lemphill et dépeignait l'épouse de celui-ci comme égoïste, arriviste et cruelle. Le scénariste, Lionel Kramer [REMARQUE (ERICH MARIA), LE KRAM, CRAMER, ÂME, RAME, RAMER, CAMÉ, MARK, CHROMER], lui-même romancier de qualité avec qui Lathorne s'entendit très mal, a beaucoup modifié le personnage, l'a analysé plus profondément et l'a rendu beaucoup plus intéressant. Diana est devenue une grande actrice, féministe avant la lettre, qui veut avoir une carrière à elle et n'hésite pas à mettre en œuvre, comme un homme, tous les moyens pour y parvenir, dût-elle au passage laisser derrière elle son peu viril époux. Quant à William Laskoy [2], dont les autres films, assez obscurs, montrent les préoccupations sociales, il a étoffé, lui, le personnage de Shirley [3], auquel il a su donner une grande dignité : plutôt que l'amoureuse un peu fade du roman, elle est une travailleuse sans illusions, mais pas résignée, résolue à tout pour rendre heureux l'homme qu'elle aime, mais dont les faiblesses ne lui échappent pas. Laskoy s'est d'ailleurs montré plus à l'aise dans la seconde partie du film que dans la première; il a fait, en utilisant merveilleusement la voiture, dont la place symbolique est considérable, un grand film d'itinéraire où se révèle un sens très sûr des lieux et de leur présence.

Il n'y a donc aucun espoir. Je n'ai aucune envie de passer une soirée de plus à prétendre être léger et enjoué, et à parler de photographies, de ventes aux enchères et d'expositions, merci bien.

Dans l'après-midi, il téléphone deux fois, mais c'est pour demander des numéros de téléphone.

Un peu après cinq heures arrivent Élisabeth, ma nièce, et une amie à elle, Sylvie. Élisabeth m'a écrit, puis m'a téléphoné, elle voulait venir me voir avec une amie. Évidemment l'idée m'a effleuré qu'il s'agissait d'une conjuration familiale – c'est un peu bizarre, cette amie qu'on m'amène Dieu sait pourquoi. Et elle est jolie, d'ailleurs, une fine Bretonne blonde au visage un peu allongé, aux traits fins, le nez droit, le menton et la mâchoire bien marqués, plutôt élégante. Élisabeth et elle habitent le même foyer pour jeunes filles, avenue George-V. Élisabeth a maintenant vingt-deux ans, Sylvie a fêté son vingtième anniversaire il y a trois jours. Elle travaille dans une banque, boulevard Malesherbes. Elle est un peu

réservée, pudique, aimable, semble être l'élément modérateur et réfléchi de l'association. Élisabeth est devenue passionnée de jazz, par garçon interposé, évidemment. Elle va souvent dans des boîtes de danse de jazz, l'autre n'y est allée qu'une ou deux fois. Élisabeth proteste énergiquement contre l'interdiction qui leur est faite de recevoir dans leurs chambres, l'autre déclare que ça lui est tout à fait égal; Élisabeth a tourné souvent l'interdiction, l'autre une fois seulement. Dans quinze jours elles partent ensemble pour Corfou où se trouvera aussi l'amateur de jazz. C'est la première fois que Sylvie part en vacances sans ses parents. Il semble qu'elle ne serait pas adverse à être draguée, elle sourit gentiment, elle s'approche pour être embrassée en partant, mais que ferais-je d'elle?

W. est rentré avant que les filles soient parties. Il m'a demandé de nouveau si je voulais aller avec lui à la soirée des marins, mais toujours aussi froidement, et, sur mon refus, a dit : « Bon, je ne vais pas insister» (je ne peux tout de même pas lui dire que ce que je voudrais, précisément, *c'est qu'il insiste*, alors que ça a l'air de lui être tout à fait égal *one way or another*). Claude a téléphoné, a dit qu'il rappellerait vers dix heures. W. s'est étendu pour dormir un moment. Je suis sorti faire un tour avec la chienne. J'ai rencontré Jim, le gentil ricardolien (ou plutôt *élève de Ricardou*, car en en fait il n'aime que Tolstoï !). Nous avons un peu marché ensemble et tandis que nous avancions sur le boulevard il a rencontré une amie à lui, Gail, qui déjà était en tenue plus ou moins navale pour la soirée. Alors que Jim parlait à Gail, et que je me tenais à côté d'eux, un garçon m'a souri, puis est venu me parler. Je lui ai proposé de prendre un verre, il a préféré marcher et j'ai donc quitté les deux autres. C'est un Anglais, qui s'appelle Malcolm, comme mon élève écossais et comme mon *roommate* à Oxford, jadis. Je l'avais déjà vu, complètement nu, évidemment, au sauna, il y a quinze jours, et je l'avais alors dragué, il m'avait complètement ignoré. Il est blond, et certains diraient sans doute qu'il ressemble vaguement à W., surtout parce qu'il perd ses cheveux de la même façon; mais il est moins joli, un peu plus petit, moins mince, plutôt musclé, poilu et très bronzé. Tout à fait mon genre, en somme, à ceci près que, à l'intérieur du "mon genre", il n'a rien d'extraordinaire, il lui manque quelque chose, je ne saurais dire quoi : je

n'aime pas trop la tresse d'or qu'il porte au cou, mais ce n'est pas exactement cela qui bride mon enthousiasme. Enfin c'est le type de garçon avec qui il faudrait coucher *immédiatement*, ce qui bien entendu n'est pas possible puisque je ne peux l'emmener nulle part, et que lui habite une auberge de jeunesse du côté de la place de la Nation. Il me dit d'ailleurs des choses qui ne me le rendent pas très sympathique, qu'il compte vivre avec un ami anglais qu'il n'aime pas beaucoup mais qui a un grand appartement, qu'il va aller la semaine prochaine pour deux mois aux États-Unis, que ce n'est pas très commode pour lui en ce moment parce qu'il cherche du travail mais qu'il ne peut pas refuser parce que c'est gratuit, le voyage lui est entièrement offert, etc. Il m'a l'air d'un semi-gigolo. Je lui dis que je vais plus tard dans une soirée où malheureusement je ne peux l'emmener, lui donne mon numéro de téléphone et rentre à la maison.

Claude, qui doit me prêter pour la soirée une tenue de marin, appelle à dix heures, mais W., qui est alors de très mauvaise humeur, fait toute sorte de difficultés quand je lui demande si Claude peut passer, et donc je donne rendez-vous à Claude au Dauphin, une demi-heure plus tard.

Quand j'arrive là-bas il s'y trouve à la fois avec son dentiste et avec son Américain, hardie combinaison. Il me passe une casaque blanche de <u>marin</u> [MAR(R)ON, ROMAN, MARIE, MARI, MORIN] que j'enfile dans la voiture du dentiste comme nous nous dirigeons vers l'avenue de Latour-Maubourg. On voit sur l'avenue, tout autour de l'appartement, et se dirigeant vers lui, plusieurs dizaines de marins plus ou moins orthodoxes, qui tous dépassent deux flics étonnés. Lorsque nous pénétrons dans l'appartement de Roland D. il ne s'y trouve pas encore énormément de monde, et les hôtes ont de sérieuses difficultés avec l'installation stéréo.

Dans l'une des pièces où une espèce de sofa a été agencé autour de grandes palmes, il y a un juke-box et un flipper. Comme je suis penché sur le flipper, un garçon superbe, grand, bien foutu, l'air timide, les cheveux très courts, dont la seule allusion, dans sa tenue, au thème de la soirée est un pull-over bleu marine frappé d'une <u>ancre</u>, et, on ne sait pourquoi, de deux fleurs de lis, s'approche de moi, met des pièces dans le flipper et me propose de jouer avec lui. Évidemment je me demande s'il

me drague, et ne puis en croire ma chance tandis qu'il continue d'introduire des pièces dans la fente de l'appareil, jusqu'à ce que finalement celui-ci, qui n'est pas jeune, soit complètement détraqué. Mais le grand type aux cheveux courts s'en va alors, et il ne m'adressera plus la parole de toute la soirée. Plus tard je l'entendrai dire : « Il n'y a que les vrais marins qui ne soient pas en marin, ici, ce soir » – peut-être était-ce donc un marin, il avait certainement une coiffure très militaire.

Cependant se remplissent les pièces de devant, celles qui donnent sur l'avenue. Quand elles sont pleines j'aperçois à distance Edward B., dont la tenue est si convaincante qu'il a l'air d'une affiche *Join the Navy*, puis Raoul, puis W. en personne, qui, lui, n'a rien de naval mais porte des lunettes, une casquette verte que je ne juge pas une très bonne idée, car elle donne à penser qu'il veut cacher ce qu'il a de calvitie, et un foulard entourant son torse d'une épaule jusqu'à une hanche, à la façon d'une écharpe pour bras cassé (sans bras cassé). Il danse constamment près des quatre garçons les plus excitants, à savoir Gérald le steward et un ami à lui, Alain G., un type de Clermont, steward lui aussi, que je connais trop de vue et qui ne me plaît pas vraiment malgré tous ses attraits, et un ami de cet Alain, un Américain, sans doute, petit, moustachu, très poilu et très musclé, vraiment très sexy, lui.

W., qui a l'air passablement éméché, et qui n'est pas spécialement en beauté, à mon avis, propose à la ronde des poppers. Moi, après avoir bu deux verres de "vodka-jus d'orange" – le seul alcool, avec le champagne et le vin, que je puisse absorber, parce que le jus d'orange dissimule à peu près le goût de la vodka (ah non, j'oublie le punch) –, je danse un moment, avec personne en particulier, car Claude est très occupé avec ses deux "*dates*" et il n'y a pas là qui que ce soit d'autre avec qui je sois très intime. Plus tard, pendant que je fais la queue pour pisser, W., très gai, très détendu, me demande si je ne vais pas danser avec lui et il plaisante sur le ton aimablement badin qui a le don de me mettre hors de moi. Encore plus tard, dans la fuck-room, j'embrasse un garçon brun, moustachu, poilu, un peu folle, qui au bout d'un moment me dit qu'il a trop chaud et sort. Et encore encore plus tard, au même endroit, je trouve, en entrant, W., seul au milieu de la pièce. Je m'approche de deux types qui sont dans un coin et dont l'un a l'air pas mal, sans plus. Je le touche,

mais W. aussi s'approche d'eux, ou de nous, et je m'éloigne. Lui reste là, avec eux, tentant de baiser le second. Je m'attarde peu après cet épisode, dis au revoir à Claude, vais remercier l'hôte, Roland, et m'en vais. Il est à peine une heure.

Je passe sur l'esplanade des Invalides où il n'y a personne, puis sur le quai d'Orsay en direction des Tuileries, que je traverse et où il n'y a personne non plus, du moins qui m'intéresse. Au Sept je tombe immédiatement sur le Malcolm du boulevard, qui est alors en compagnie de l'Allemand des Tuileries, celui de l'autre soir, toujours très excitant. Malcolm et moi dansons ensemble et devenons tellement assoiffés que, ne pouvant nous offrir un verre sur place, nous allons au café qui fait l'angle de l'avenue de l'Opéra et de la rue des Pyramides : il y a là, tard dans la nuit, toute une foule bizarre et vaguement genet-tique ancienne manière (Genet, pas Genette) – prostitués, voyous, michetons, réfugiés de l'insomnie et exilés à vie du bonheur conjugal, dont la réunion obéit à une syntaxe que je n'ai jamais bien pu comprendre, encore moins maîtriser. Cependant l'on peut boire un diabolo menthe pour quatre francs – ce que nous faisons avant de retourner au Sept où nous dansons encore un moment. Mais, comme d'habitude, nous n'avons nulle part où aller, et je rentre seul, vers trois ou quatre heures. W. n'est pas là, et il ne couchera pas à la maison.

Dimanche 23 mai

Levé vers midi, travaillé toute l'après-midi. W. est rentré vers six heures et aussitôt il a voulu me parler, toujours de la même façon froide et raisonnable. Je n'étais pas de bonne humeur et ne tenais pas du tout à l'une de ces conversations dont le seul résultat, toujours, est de me mettre sens dessus dessous; mais il a insisté, et je me suis donc assis en face de lui, bien posément, alors que, ne pouvant plus travailler, je me préparais à sortir.

Je ne sais comment la conversation a rapidement évolué vers les problèmes domestiques, moi étant, pour une fois, l'attaquant. Il passe son

temps à me faire des reproches dans ce domaine, toutes les conversations un peu plus élevées à leur point de départ finissent grâce à lui de ce côté-là, mais que je me permette, moi, de soulever ces questions-là et de passer à l'offensive à leur propos l'a rendu furieux, et il m'a sorti cette perle :

« J'essaie de parler sérieusement avec toi, et tout ce que tu veux qu'on aborde, comme questions, c'est la vaisselle et l'état de la cuisine ! »

Or c'est exactement son attitude à lui, d'habitude. La réflexion m'a tellement ulcéré que je suis sorti, mais à peine sur le palier je me suis trouvé dans un tel état de fureur que je suis rentré pour lui foutre un coup de poing, qu'il a évidemment arrêté et rendu. Je suis reparti, mais ayant oublié quelque chose, je suis revenu de nouveau trois minutes après. Il était alors allongé tranquillement. J'ai dit :

«Alors là, que tu me reproches, *à moi*, de parler de questions domestiques, c'est vraiment ton chef-d'œuvre ! »

Il a répliqué d'une voix calme qu'il était content que je trouve ça bien.

Je suis allé jusqu'à Saint-Germain, n'ai rencontré personne de connaissance, ai fait un tour jusqu'à l'Odéon ou même jusqu'au boulevard Saint-Michel, puis me suis assis au Dauphin où j'ai lu *Bad*, l'autobiographie de James Carr, un long moment. J'ai acheté ensuite de quoi dîner au magasin Pulcinella, puis je suis rentré ici où j'ai regardé une émission de la télévision sur le festival de Cannes, puis *Three Comrades*, de Frank Borzage, d'après Erich Maria Remarque, sur des dialogues de Fitzgerald revus par Edward Paramore, avec Robert Taylor, Margaret Sullavan et Franchot Tone.

Je ne sais pas qui a décidé à la télévision française que Frank Borzage était un génie et qu'il convenait de lui consacrer un "cycle", mais le film de cette semaine est à peine moins mauvais que celui de la semaine dernière. Bizarre comme les romanciers allemands de cette époque sont obsédés par les sanatoriums. La maladie, la mort, le malheur en général font toujours de mauvais sujets; *dangereux* en tout cas. Et ce pauvre Borzage, se débattant avec eux, est larmoyant et cucul à souhait. Mais il est encore pire quand il essaie d'être mignon, comme au moment où

Erich (R. Taylor), sur la plage avec la jeune épouse, demande, la tête tournée par la passion, sans doute :

« Pouvez-vous me dire de quel côté est la mer ? »

J'ai vu, j'ai vu couler des larmes véritables.

Mais j'étais moi-même encore bien plus larmoyant que Borzage, car j'étais en pleurs du début à la fin du film, sans que l'histoire ni la façon de la traiter ait grand-chose à y voir, évidemment. Cependant son sentimentalisme bébête, et tous les malheurs des personnages, m'ont sans doute encouragé : à la fin je ne savais plus si je pleurais sur mon propre sort ou sur l'agonie de Patricia (Margaret Sullavan).

Pour avoir une chance de dormir je suis tout de même sorti faire un tour, vers minuit et demi, mais j'avais l'air d'un fantôme, avec mes yeux rouges, ou d'un drogué au stade ultime, et je n'ai fait que la promenade habituelle minimale – il n'y avait d'ailleurs personne dans les rues – et je suis rentré très vite.

J'ai alors lu encore un peu de *Bad*. J'allais éteindre lorsque est arrivé W., un peu après deux heures (l'heure où l'on revient de la Villette, comme il me l'a fait un jour remarquer), qui s'est mis à farfouiller dans la cuisine, puis dans la salle de bains, puis à lire une revue en tournant bruyamment les pages, de sorte que j'ai dû prendre encore des somnifères et n'ai pas pu dormir avant 3 heures et demie.

Lundi 24 mai

Nous avons, chacun de notre côté, été réveillés par l'ouvrier qui travaille, torse nu, sur le balcon. Je continuais à lire *Bad*, W. parlait de *Farewell, My Lovely*, qu'il avait vu la veille : tellement mieux, disait-il, ces choses classiques bien faites, comme seuls les Américains savent en faire, que tous ces prétentieux trucs d'avant-garde à la française, mal filmés et mal interprétés, ficelés à la va-comme-je-te-pousse sous

prétexte qu'il s'agit d'art, officiellement, d'*Aaaaaart*, quand ce n'est pas de métaphysique ou de "poésie" (un mot qu'il ne prononce jamais sans une forte intonation de mépris, censée figurer les guillemets, je présume…).

Cependant la discussion de la veille m'était à tel point restée sur l'estomac que je lui ai demandé si nous pouvions avoir un entretien de cinq minutes. Il a dit « Oui, bien sûr... », mais d'un air aussi peu intéressé que possible, et il a fait remarquer que l'ouvrier, sur le balcon, n'était pas mal, ce qui était à la fois indubitable et légèrement hors sujet (ou bien non?) (j'aime beaucoup l'expression anglaise *neither here nor there* – mais l'ouvrier, lui, était joliment *là*, très "présent" derrière les carreaux des fenêtres (fermées), très mâle, bronzé, musclé, « mais pas comme on le devient dans les salles de gym » (ce qui ne compte pas, évidemment (encore que…))).

«Ce que je voudrais dire, c'est que je trouve *inouï* (sic) que tu me demandes que nous discutions ensemble, puis interrompes la conversation parce que je parle de questions domestiques, alors que c'est toujours ce que tu fais toi-même. Moi je suis censé entendre sans broncher et sans répondre tous tes reproches de ce côté-là, mais toi tu ne peux pas supporter la moindre critique dans ce domaine, alors que tes torts sont au moins égaux aux miens, que tu laisses ta vaisselle sur la table sans même vider les assiettes (et après tu viens te plaindre des fourmis !), que tu organises un désordre sans nom avec toutes tes revues (je les ai rangées moi-même pendant ton absence, mais ça ne m'a pas valu un mot de remerciement), que tu laisses traîner tes vêtements de tous les côtés (c'est moi qui chaque fois dois les plier et les pendre), que tu te contentes, puisque les chiottes fuient, de mettre par terre des serviettes que tu laisses là éternellement, sans jamais les essorer, et qui après, évidemment, sont inutilisables. Mais non, tu ne peux pas supporter d'entendre le moindre reproche de ce côté-là. »

Lui réplique, comme d'habitude, par une liste de mes propres forfaits, le principal étant mon habitude, effectivement répugnante, de déposer distraitement, quand je lis, des morceaux de morve sur le bord inférieur de *ses* fauteuils. Mais je m'en suis abstenu depuis la dernière fois qu'il me l'a fait remarquer, il y a quinze jours. De toute façon, il n'a pas l'air

du tout intéressé par la discussion, examine ses fauteuils sous tous leurs angles, et finalement va chercher un marteau pour remettre en place un clou récalcitrant.

« Tu dis que je ne vois les choses qu'en termes de *concours* (*contest*), que je compte les points marqués par l'un et par l'autre, et tout ça. En fait, c'est toi qui parles sans cesse de *concours*. Mais il est bien vrai qu'il y a entre nous une arithmétique précise des rapports de forces, évidente, indéniable : quand c'est moi qui veux parler avec toi, quand je suis particulièrement triste, quand j'exprime un besoin particulièrement fort, tu te renfermes complètement, comme si tu pensais alors pouvoir faire monter les enchères, et c'est d'ailleurs exactement ce que tu es en train de faire. J'ai envie de parler avec toi, je te le dis, et aussitôt mes actions baissent, je suis demandeur, donc les prix montent de ton côté, et pour les faire encore monter, regarde-toi, soudain la seule chose qui t'intéresse, c'est ton fauteuil.

– Mais non, ne sois pas idiot, je suis quand même encore capable de faire deux choses à la fois, réparer le fauteuil et t'écouter! D'autant plus que tu dis toujours la même chose : ça ne demande quand même pas une attention exceptionnelle…

– N'empêche, le fauteuil, c'est un signe : ça montre à quel point tu te fous de ce que je peux avoir à dire, et de *nous* en général. »

À vrai dire le même mécanisme fonctionne aussi en sens inverse, et, quand c'est *lui* qui veut me parler, j'ai certainement tendance, plus ou moins consciemment, à prétendre être peu intéressé, à estimer et à dire que toutes ces discussions ne servent à rien, à continuer de regarder furtivement un livre ouvert devant moi, et peut-être même à en tourner les pages. La différence, il me semble, c'est que je suis prêt à examiner ces mécanismes et d'autres encore, à tâcher de les décortiquer, à reconnaître qu'ils sont à l'œuvre. Lui non, pas du tout : il a horreur de tout ce qui relève de près ou de loin de la psychologie, pour ne rien dire de la psychanalyse, qui, maintenant qu'elle semble en voie d'abandon rapide dans tous les secteurs intellectuels américains, n'a plus aucune chance auprès de lui. [Ainsi les paresseux excusent leur ignorance et leur incuriosité par la fatalité qui pousse tous les courants intellectuels à se révéler involontairement comme des *modes* (ce qu'ils sont toujours

accessoirement), à s'affaiblir et à lasser, à disparaître : à quoi bon se fatiguer à lire Sartre, ou *Tel Quel*, ou Lacan, ou n'importe qui, puisque déjà personne n'en parle plus, ou que demain ce seront de vieilles lunes? De tout ce qui leur demanderait un effort intellectuel sérieux, *ils attendent que ça passe.*] Patrick Miller, il y a cinq ans, avait déjà remarqué, chez W., ce refus absolu à l'égard de la psychologie, cette détermination à ne pas essayer de voir comment pourraient s'expliquer certains enchaînements rituels, à ne pas reconnaître, même, que de tels enchaînements et mécanismes puissent exister. Il me demandait :

«Mais comment peux-tu partager la vie de quelqu'un avec qui tu ne peux pas parler, discuter, avoir une conversation sur vos propres relations ? »

Si j'essaie d'envisager avec W. les problèmes entre nous sous cet angle psychologique (assez grossièrement psychologique, bien entendu), cette approche se retourne contre moi, car elle est prise obstinément *au pied de la lettre*. Ainsi de l'histoire de la lutte, du concours (*contest*). Il est certain que cet élément de rivalité joue un rôle dans nos relations. Je l'ai dit. Dans mon esprit c'était tâcher d'amener au jour une vérité d'ordre "psychologique", justement, c'est-à-dire *profonde*, je veux dire *non superficielle*, je veux dire *qui n'est pas à la superficie*, qui n'affleure pas, qui est agissante ou pourrait bien être agissante *invisiblement*, *par en dessous*; il s'agissait de tâtonnements pour tenter de reconnaître la forme et le fonctionnement d'une espèce de moteur secret qui régirait tout ou partie de nos actions, et d'essayer de voir s'il ne serait pas possible d'agir sur ce moteur secret, de le régler autrement, ou de faire en sorte que son action ait des effets moins fâcheux. Mais ce que j'ai dit a été interprété comme une vérité actuelle, une vérité de surface, un constat de flagrant délit, et je me suis entendu répondre :

« Tu vois, tu le dis toi-même, tu envisages nos relations uniquement comme un *contest*. Mais moi je n'ai rien à prouver, et d'ailleurs si j'avais quelque chose à prouver ce ne serait pas en l'emportant sur toi dans un domaine ou un autre... »

Ou bien, autre exemple assez voisin : si je reconnaissais auprès de lui qu'*à un certain niveau* je suis jaloux de ses succès sociaux, de sa facilité à séduire, de son aisance à se faire ouvrir toutes les portes (or c'est

certainement vrai, mais seulement *à un certain niveau*, justement, assez éloigné de l'air libre), cette reconnaissance de ma part d'une probable vérité psychologique serait immédiatement interprétée comme l'expression d'une vérité immédiate, actuelle, factuelle, de surface, et comme l'aveu d'une jalousie consciente, explicite, opératoire, *opérante* même – laquelle, *dans ce domaine-là* (social), n'existe en aucune façon.

Mais il paraît que je suis jaloux *dans tous les domaines*. D'ailleurs tout y passe : je suis complètement inconscient, je vis dans un rêve romantique d'un autre âge, je n'ai aucune idée de la *vraie* vie parce que je ne travaille pas au-dehors, je ne sais pas ce que c'est que d'avoir à gagner un salaire, un *vrai* salaire, et pas les pitoyables rogatons que me versent Denoël ou l'Assedic ; je me complais dans des images éculées de l'écrivain misérable, je sais très bien que jamais je ne pourrai vivre de mes livres, mais je ne veux pas agir en conséquence, alors que *même Mallarmé* avait un métier…

[Mallarmé ressort toujours, dans ces cas-là. On pourrait évidemment objecter que Mallarmé était un poète, que son œuvre, justement, est joliment mince quant au volume, qu'il est pitoyable, précisément, qu'il ait dû perdre tant de temps à enseigner l'anglais et que, s'il l'a fait, s'il a été obligé de le faire, c'est qu'il était marié et surtout père de famille, de sorte que lui incombaient, surtout selon les critères moraux de l'époque, des responsabilités qui, par chance, ne pèsent pas sur moi.]

« Cette pauvreté, ça va à vingt ans, ou à vingt-cinq à la rigueur. Mais, à trente ans, c'est ridicule, ça devient même sinistre. »

[Là je ne puis qu'approuver. Je commence vraiment à en avoir plus qu'assez de ce diable sans cesse à tirer par la queue. Mais que faire? Je n'arrive pas, dans la situation actuelle, à accomplir tout ce que je voudrais accomplir *littérairement*, à lire ce qui paraît, les romans, les revues, je suis en retard sur tous les fronts – que serait-ce si j'avais une vraie situation et devais aller tous les matins à un bureau ?]

Et encore :

«Ce dont tu as besoin, c'est un teddy-bear » (un ours en peluche).

[Et c'est en partie vrai aussi. Mon besoin d'affection, ma "demande d'amour", comme dirait Barthes, semble être plus pressant(e) que chez la

plupart des gens. Pourquoi ? Est-ce qu'il y a eu un épisode, dans mon enfance, ou plusieurs, ou toute une ambiance, un climat, qui m'ont marqué ainsi pour la vie, qui m'ont donné cette inépuisable soif de sécurité sentimentale, l'exigence presque physique et en tout cas psychologique, pour le coup, d'avoir auprès de moi quelqu'un qui affirme et qui réaffirme incessamment son amour? Ce n'est certainement pas un hasard, certainement, si Duparc, dans *Échange*, a placé l'épisode du départ au bal de la mère, alors que l'enfant vient d'échapper de justesse à la mort, à la fin de la première partie du livre, juste avant la coupure. Il n'est pas allé jusqu'à raconter, toutefois, que l'enfant, assis sur les marches de l'escalier, devant la maison, entendait à ce moment-là les voix du jardinier et de sa femme qui sortaient de la fenêtre – un soupirail, presque – de leur pièce à demi souterraine :

« Regarde-moi ça, cette garce qui fout le camp quand le môme est là à chialer et tout... »

(En plus il y avait le soupçon qu'elle partait vers un amant.)

Mais tout le monde – la famille, les quelques relations de voisinage – semblait convaincu et allait répétant que l'enfant, en sa qualité de "petit dernier", était exceptionnellement *gâté*. C'était un leitmotiv qui m'indignait. Mes frère et sœur, me répétait-on, n'avaient jamais eu les chances qui m'échéaient. Pourtant, tout enfants, jusqu'à l'âge de cinq ou six ans, ils avaient vécu dans le luxe, avec des nurses en grand uniforme qu'on voyait les tenir dans leurs bras, sur de vieilles photographies racornies au fond des tiroirs, ou les pousser, elles gantées de blanc, dans de somptueux landaus. Plus tard, à partir de la guerre, les temps avaient été durs pour eux comme pour nos parents. Quand j'avais dix ou douze ans, les choses allaient un peu mieux pour la famille, sans doute, mais nous étions bien loin d'être dans une situation brillante. Il faut dire aussi qu'en classe je travaillais plutôt bien, tandis que ni l'un ni l'autre n'avait jamais rien fichu.

Mais *gâté*? Sur une photo de classe, j'ai l'air d'un gamin de Murillo tellement je suis dépenaillé, avec un pantalon trop court. Encore au début des années soixante, quand j'étais dans le sud de l'Angleterre, à Battle, derrière Hastings, en "séjour linguistique" dans la grande maison d'une famille aussi décavée que la nôtre, je n'avais jamais un sou d'argent de

poche, soit par l'effet de la négligence de mes parents, qui n'avaient pas pensé que je pusse en avoir besoin ou avaient oublié de m'en envoyer, soit que vraiment ils n'avaient pas eu les moyens de m'en pourvoir. Les autres pensionnaires au sein de la même famille allaient en ville sans moi, à Hastings, au cinéma, et je devais paraître si pauvre que la femme de ménage me donnait des bonbons, ou bien me glissait une petite pièce pour que je puisse prendre l'autobus et aller au moins jusqu'à la plage, moi aussi, à six ou sept miles de là.

Cependant W. reprend le thème que je trouvais si amer dans la bouche de mes oncles et tantes et cousins : je serais "un enfant gâté". Il retient contre moi, par exemple, que je n'ai jamais travaillé pour payer mes études. Mais là, c'est en lui l'Américain qui parle, à mon avis. En France, vers 1960, les enfants et les adolescents bourgeois ne travaillaient pas pour gagner un peu d'argent de poche ou pour contribuer aux frais de leur propre éducation : cette pratique-là n'existait pas, il n'y avait pas alors dans notre pays cette tradition américaine qui s'installe à présent de ce côté du monde, l'étudiant ou même le lycéen pompiste ou distributeur de journaux, ou les deux en même temps.

Il est certain que ma mère, par certains côtés, était extrêmement mère poule, *over* protectrice : il ne fallait pas que je fasse ci, il ne fallait pas que je fasse ça, c'était trop dangereux. (Souvenir très précis, ici : il ne fallait pas que je marche sur la murette de l'escalier, devant le petit pavillon des Garnaudes – c'était trop dangereux; je pouvais tomber et me casser une jambe, etc. Révolte : je ne suis pas une fille (mais mon cousin Didier Camus s'était noyé dans un lac).) Et j'étais élevé dans du coton, oui : jusqu'à quel âge suis-je allé chaque matin dans le lit de ma mère pendant que mon père préparait le petit déjeuner? J'y étais encore le matin où est morte Vania, ma chienne bien-aimée : or, à ce moment-là, je n'avais pas moins de 14 ans! Mais ma mère était aussi, en même temps, inflexible et dure. La vérité, sans doute, c'est qu'elle était absolument erratique dans son amour, qui pour moi fonctionnait comme font la drogue et son besoin, le manque : toujours trop ou trop peu. Le refus total de toute attention, après les effusions du matin, entraînait chez moi, alors comme aujourd'hui, une hystérie complète que la moindre marque de gentillesse pouvait calmer en un instant.

Non, non, non, je n'étais pas "gâté" : d'abord les scènes horribles auxquelles je devais assister me rendaient affreusement malheureux, et je les comprenais très bien, comme tous les enfants dont les parents s'abusent en imaginant qu'il suffit d'avoir recours à des codes grossiers pour n'être pas compris d'eux; et, d'autre part, si ma mère m'avait aimé autant qu'elle le proclamait, elle aurait compris et accepté, plus tard, mon homosexualité, comme sa position sociale et culturelle lui permettait de le faire, au lieu de la rejeter, et moi avec, comme quelque chose d'épouvantable qui ne doit même pas être mentionné. Bon.]

Paradoxalement, cette conversation me calmait : il y avait cette fois-ci beaucoup de vrai dans ce que disait W., et dans tout ce qui là-dedans tendait à établir fermement l'impossibilité de nos relations – impossibilité que je suis prêt à accepter s'il m'est prouvé qu'elle est bien réelle. Car, pour reprendre sérieusement le mot obscène de James Lord, que W. trouvait si drôle, je n'ai jamais compris pourquoi :

« Mon drame, c'est l'entrouvert.»

De deux choses l'une, en effet : ou bien il n'y a absolument aucun espoir, et alors je suis en dehors de cette affaire, c'est fini, elle est classée, ou peut passer à autre chose, n'y plus penser; ou bien tout va bien. Mais l'un-peu-d'espoir, l'"entrouvert", est d'une cruauté insupportable, avec son incessante théorie de doutes et d'interrogations torturantes : si j'avais dit ceci ou cela à ce moment-là ceci ou cela ne serait pas arrivé, ah si seulement je n'avais pas fait ci, il aura mal compris mon geste, mon attitude n'était pas claire, *c'est peut-être un malentendu*, et si j'essayais de…, etc.

D'ailleurs j'en oublie : je me suis fait dire aussi que j'étais l'être le plus égocentrique que la terre ait porté, et que d'ailleurs *tout le monde* était d'accord sur ce point. [W. est très enclin à évoquer contre moi un consensus général et vague, effrayant par la mollesse de ses contours qui pourraient englober tout aussi bien le traiteur du bas que Twombly, quelque *trick* anonyme de La Villette ou Ileana Sonnabend.] Évidemment, moi-même, si je puis me permettre d'avoir une opinion, au lieu de parler d'*égocentrisme* j'aurais plutôt tendance à dire que je suis porté à l'introspection (ce que lui n'est pas assez, à mon avis). [Il y a vraiment chez lui une volonté obstinée, butée, comme si son équilibre et

sa tranquillité d'esprit en dépendaient, de ne pas voir ce qui est évident dans sa propre personnalité – d'où cette horreur de la psychologie, enveloppée dans une pose moderniste (becketto-warholienne, mettons), et ce constant appel, très poujadiste, au fond, à voir et apprécier la *simplicité* des choses, des situations et des phrases, qui ne signifieraient jamais qu'elles-mêmes, paisiblement, et pourquoi diable aller se torturer les méninges (mais c'est tellement français, ça!) à leur chercher toute sorte de sens secrets et d'implications retorses? («Allons danser au Sept et prendre de l'acide », adressé à quelqu'un qui pleure et qui est dans un état de total effondrement psychologique, veut dire : «Allons danser au Sept et prendre de l'acide», absolument rien d'autre.)]

[Mais il est bien vrai que j'ai une nette tendance à la paranoïa. J'ai oublié de relever ici un épisode assez désagréable survenu dimanche dernier. Je suis passé plusieurs fois devant deux garçons qui sont toujours ensemble à une terrasse de café : je les connais peu mais je leur dis bonjour par tradition, comme il me semble qu'il est normal de le faire entre personnes qui se connaissent de vue et se rencontrent régulièrement aux même endroits. D'une part ils répondent toujours très froidement à mon bonjour, comme font les Parisiens qu'on peut croiser tous les jours pendant dix ans mais qui ne vous disent pas bonjour pour autant, même si vous les avez rencontrés une ou deux fois; mais, en plus, à mon troisième passage, il m'a semblé qu'ils se foutaient de moi, de mes passages précisément, comme s'il y avait une supériorité absolue à avoir le cul posé des heures durant sur une chaise de café. Je me suis approché d'eux et leur ai dit en souriant (mais j'étais sans doute très rouge, et devais avoir l'air d'un fou – j'étais déjà d'une humeur de chien, évidemment) :

« Ça vous ennuie qu'on vous dise bonjour?»

– Non, pas du tout, pourquoi ?

– Je ne sais pas, vous avez toujours l'air furieux quand je vous dis bonjour. Si ça vous ennuie, je m'arrêterai.

– (*Très calmes :*) Écoute, tu fais ce que tu veux... »

Cette histoire de bonjour à Paris prend pour moi une importance sans doute démesurée. Les gens auxquels on a été présenté quatre ou cinq fois et qui ne vous disent toujours pas bonjour me rendent furieux. Aussi

essayé-je de dire bonjour à tous ceux qui m'ont été présentés une fois (mais j'en oublie), ce qui fait que je dis bonjour, des mois durant, des années, à de parfaits inconnus. Mais le petit bonjour glacial à la française, sans sourire, me rend fou.]

Je ne sais plus où j'en suis.

W. et ma mère (tentative de psychanalyse amateur) : j'ai toujours été frappé par tout ce qu'ils avaient en commun. Ils sont l'un et l'autre très beaux physiquement. Ils ont l'un et l'autre une grande capacité à séduire, le même mélange de charme public et de dureté privée (ce qui fait que si l'on se plaint d'eux à des étrangers, ceux-ci s'écrient immanquablement :

«Mais comment, mais il (elle) est charmant(e)! »

Ils ont (toutes proportions perdues) la même curiosité intellectuelle, la même légèreté, le même talent pour le bluff culturel : donner l'impression, parce qu'ils ont lu en diagonale un article quelconque, qu'ils maîtrisent un sujet, et en convaincre, à grand renfort de noms, de titres et de références exactes, les connaisseurs mêmes (quitte à y aller voir de plus près par la suite si le bluff doit se prolonger). Ils ont le même goût de la propriété (plutôt des maisons chez ma mère, des tableaux, des photographies, des œuvres d'art et des meubles signés chez W.: avoir pour (mieux) être (plus) – je critique d'autant moins que je ne serais sans doute pas exempt de ce trait si j'avais trois sous pour acheter quoi que ce soit).

On pourrait faire évidemment aussi une liste de leurs différences : par exemple le besoin de sécurité matérielle d'un côté (W), l'indifférence totale et l'imprudence absolue dans ce domaine, de l'autre (M); la maniaquerie domestique ici, le désordre inouï là, etc. Mais est-ce qu'il n'y a pas dans mon rapport avec W. quelque chose du rapport à la mère? (La mère-à-bite, quel rêve!) Le bonheur parfait c'est d'être en chien de fusil (comme par hasard), lui tournant le dos, entre ses bras. *How is that for* désir de retour au ventre? [J'ajoute qu'il appartient exactement au type physique maintes fois défini comme étant l'idéal de ma mère (bien plus que le mien) : les blonds distingués, référence Ribbentrop.]

L'usage, ici, d'une psychanalyse vulgarisée est bien entendu totalement indépendant de l'éventuelle vérité, ou non, du discours psychanalytique

sur l'œdipe ou sur le retour au ventre de la mère. Il ne fait référence à ce discours que comme système organisé, et, précisément vulgarisé, abâtardi – ce qui justement est assez lacanien, de façon caricaturale, comme il convient.

Enfin, je le répète, cette conversation, ne débusquant que des éléments négatifs et apparemment irréductibles, a eu un effet calmant : il n'y a rien à espérer. Et après tout, je continue à fonctionner : je suis allé chez Denoël, à temps, j'ai rapporté le livre de Simckes et celui de Carr, le premier prétentieux et nul, le second assez fascinant.

Il faudra un jour s'interroger sur les vertus littéraires du total amoralisme. Au niveau le plus superficiel, elles procèdent bien sûr, tout simplement, du pouvoir de *choc* qui maintient la lecture en éveil. Mais il y a plus. Dans le total amoralisme – à condition bien sûr qu'il ne soit pas revendicatif, autojustificatif, qu'il ne *s'explique* pas –, les discours se décantent, sont dans un état de suspension absolue et de liberté. James Carr raconte sa vie, en particulier sa vie en prison. Il décrit froidement la quotidienneté du meurtre, du viol, de la tromperie criminelle; l'esclavage des homosexuels, qui tous appartiennent à tel ou tel; l'élimination systématique des pacifiques ou des neutres, de tous ceux qui refusent d'appartenir à un groupe (racial généralement); les trafics; la corruption généralisée. Il existe bien entre associés au sein d'un groupe donné un très vague code moral, de camaraderie, de loyauté et de *parole* (d'honneur), mais il semble de la plus extrême fragilité, infiniment plus précaire, même, que celui qui s'observe traditionnellement au sein du Milieu ou de la Maffia. Mais, surtout, dans l'univers carcéral décrit par Carr, il n'y a pas de représentants de l'*ordre*, il n'y a pas d'ordre, il n'y a aucune instance régulatrice ou rétributive. Gardiens, geôliers, flics sont des fous sadiques qui s'opposent sourdement ou véhémentement à toute tentative des "libéraux" extérieurs pour faire aboutir une réforme pénitentiaire, parce que eux savent bien qu'ils n'auraient plus leur place dans un système "réformé"; ou bien ce sont des Machiavels au petit pied, trafiquants de drogue, intrigants, liés à certains détenus importants par d'obscurs marchés, et désignant couramment à tel groupe particulier les membres du groupe rival qu'ils veulent voir morts, ou bien suscitant

artificiellement des révoltes quand ils souhaitent se débarrasser en toute légalité de fauteurs de troubles ou d'ennemis personnels, etc.

La corruption de la police, et de tout l'appareil judiciaire en général, a toujours suscité chez moi un affolement total, qui n'est pas seulement d'ordre moral. [Dans *Condor* [CONRAD, CONDOM, *CONDOM*, CON DORT, OR DONC / AIGLE, RAPACE], le personnage joué par Robert Redford, qui travaille pour la C.I.A., échappe de peu à la mort. Il demande protection à ses supérieurs. C'est pour découvrir que ce sont précisément eux qui essaient de l'abattre. De même, et bien avant cela, dans *Les Trente-Neuf Marches* [39, 93, 1939, *QUATRE-VINGT-TREIZE*, ARC, CAR, MARCHE, MARCHE, MARCCHE (→ LEOPARDI → *TRISTANO*), *MARCH (*→ MARS, MARS), MARC, ARCHES, *UNDERNEATH THE ARCHES (*→ GILBERT & GEORGE)], le héros, après mille efforts, parvient à rejoindre, au cœur de l'Écosse, l'homme dont il imagine qu'il est seul capable de briser les menées d'une formidable organisation criminelle d'espionnage. À peine auprès de lui il se rend compte, bien entendu, que l'homme en question est le chef suprême de ladite organisation… J'imagine qu'il s'agit d'un *topos* élémentaire de toute intrigue criminelle; mais c'est aussi la structure même du cauchemar (le principe de la gueule du loup [MASQUE, POULE, LOUPE, SAINT-LOUP (MOREL SE RETROUVE AMANT DE SAINT-LOUP), LOU (*QU'ON LA NOMMAIT*) / WOLF, HUGO WOLF, WOLF, CHIEN DE WILLIAM LEGRAND DANS *LE SCARABÉE D'OR*, WOOLF (LEONARD, VIRGINIA)]). Pour parler métaphoriquement, elle suggère un discours sans référent, sans code, sans aucun élément fixe régulateur : un discours social sans échelle de valeurs d'échange, un monde au centre vacant, ou plutôt flottant [LOUP POUR L'HOMME]. Dans la prison de Saint-Quentin tel que la décrit Carr (et il n'y a aucune raison de ne pas le croire sur parole), le détenu victime d'un passage à tabac de la part de codétenus ne peut en aucune façon compter sur la protection des autorités, à moins qu'elles ne voient un avantage quelconque à la lui accorder, ou bien qu'il ait sur elles un moyen de pression, qu'il puisse leur proposer un marché. L'intérêt commande seul. Tout appel à la *justice*, ne parlons même pas du *droit*, serait aussi vain, aussi dérisoire, aussi inimaginable et *absurde* que dans

un camp nazi ou dans une scène sadienne. Et précisément l'on pense à Sade, qui, lui (contrairement aux nazis, à ma connaissance, au moins dans les camps – encore que : *Arbeit macht frei*), tient un discours moralisateur, bien sûr, mais tel que nul ne peut le prendre un seul instant au sérieux, sauf comme une jouissance perverse supplémentaire. En ce sens Sade est bien du côté des fascismes, et même des fascismes extrêmes (nazisme concentrationnaire, République de Salo), c'est-à-dire des régimes qui renoncent même à *prétendre* représenter la justice. C'est ainsi que le voit Pasolini dans son film, prenant, ce faisant, le contre-pied, répétons-le, de toute la tradition critique moderniste française. Interrogé sur ce point, R. B. me répond :

« Il y a toujours eu un grand fond de naïveté chez Pasolini; il y a une "naïveté" pasolinienne, dont sa façon d'envisager Sade est un bon exemple. »

Bon, mais ici apparaît le danger de la métaphore et des rapprochements hâtifs. Les fascismes, Sade, les prisons californiennes décrites par Carr ont en commun l'absence de centre. Mais les discours dépourvus de centre, excentrés, est-ce qu'ils ne sont pas précisément ceux que nous appelons de nos vœux? Voire : Ricardou, d'accord avec James, prône en plusieurs lieux le principe central de composition, il me semble; il veut que chaque partie du roman obéisse à un parti pris non pas nécessairement initial mais essentiel, central. L'œuvre ne doit jamais oublier, ou faire oublier, ou laisser oublier, même, son principe constitutif, son thème, son procédé, son modus operandi, son noyau, son centre. Mais un Ricardou plus récent, et Claude Simon certainement, sont favorables aux centres multiples. Severo Sarduy oppose au cercle l'ellipse et son double foyer.

« Car la multivalence (démentie par l'ironie) est une transgression de la propriété. Il s'agit de traverser le mur de la voix pour atteindre l'écriture : celle-ci refuse toute désignation de propriété et par conséquent ne peut jamais être *ironique*; ou du moins son ironie n'est jamais sûre (incertitude qui marque quelques grands textes : Sade, Fourier, Flaubert) (…) Que pourrait être une parodie qui ne s'afficherait pas comme telle? » *S/Z,* p. 52.

«Nous pouvons même devenir des maniaques du second degré : répéter la dénotation, la spontanéité, le babil, la platitude, la répétition innocente, ne tolérer que

des langages qui témoignent, même légèrement, d'un pouvoir de déboîtement : la parodie, l'amphibologie, la citation subreptice. Dès qu'il se pense, le langage devient corrosif. À une condition cependant : qu'il ne cesse de le faire *à l'infini*. Car si j'en reste au second degré, je mérite l'accusation d'intellectualisme (adressée par le bouddhisme à toute réflexivité simple) ; mais si j'ôte le cran d'arrêt [COUTEAU, POIGNARD / ÉCRAN, NÉRAC, CRÂNE / *CRAN D'ARRÊT DU BEAU TEMPS (→*

(~~GÉRARD~~)

PESSON (CITANT PROUST) → PESSOA →

MASQUE → LOUP)] (de la raison, de la science, de la morale), si je mets l'énonciation *en roue libre*, j'ouvre alors la voie d'une déprise sans fin, j'abolis *la bonne conscience du langage*.» *R. B.*, p. 71.

«En lui, une autre dialectique se dessine, cherche à s'énoncer : la contradiction des termes cède à ses yeux par la découverte d'un troisième terme, qui n'est pas de synthèse, mais de *déport*: toute chose reste, mais elle revient comme Fiction, c'est-à-dire à un autre tour de la spirale. » *R. B.*, p. 73.

Et Barthes prône la dérive des centres, non seulement sur un niveau mais sur plusieurs, le *déport*, le retour à un autre niveau. Sade est loué par lui pour l'ironie de son ironie, qui n'est jamais *sûre* (non plus que celle de Warhol. R. B. devrait s'intéresser à Warhol. Warhol énonce son discours boniche ; on se dit : il n'est pas sérieux, il ne peut pas être sérieux. Non. Mais en même temps *il l'est*, il l'est bel et bien. On ne saurait douter un seul instant qu'à un certain niveau (et quasiment à tous, même), voir Liz Taylor traverser, superstar, le hall d'un grand hôtel l'intéresse infiniment plus que de lire Brecht ou Wittgenstein, à quoi il ne songe pas une seconde, je crois bien (Bob Colacello, parfaitement dégoûté, se plaignant de la traductrice de Warhol en français : « *She makes Andy* [KANDY (À CEYLAN → LEONARD WOOLF → IMPÉRATRICE EUGÉNIE VEUT VOIR LA DENT

(~~DU BOUDDHA~~)

→ LA PENSÉE EST UNE AFFAIRE DE DENT(S) → CELAN, LETTRE À CHAR AU MOMENT DE LA MORT DE CAMUS)) / CANDI (CRÈTE), QU'EN DIRA-T-ON ?] *sound like Wittgenstein* [W, CASSIOPÉE, *LE GRAND M/ QUI SIGNIFIE LES MÈRES* (→ ILKE) / STEIN

(~~GERTRUD~~,

, EDITH, HAMEAU DE STEIN, À SKYE (→ IR MALCOLM ARNOLD)), EINSTEIN (→ *AL*BERT → CAMUS, FRÈRE DE CHAR, FRÈRE ENLEVÉ PAR LES ROMANICHELS (→ *J*ACQUES DUPIN (PÈRE PSYCHIATRE, ENFANCE À CÔTÉ DE L'ASILE (DANS L'ARDÈCHE (ART/DÈCHE)), MÈRE QUI LE MENACE DE LE FAIRE ENLEVER PAR DES ROMANICHELS (→ *LES MÈRES*))))]*! »*). De même Sade [BADE, SAXE, MAX DE BADE (→ *BAD*, DE JAMES CARR / *BAD*, DE JAY (OU JED) JOHNSON)] : ce que l'on sait de sa vie tend à montrer qu'il était bel et bien attiré, en fait, par des scènes du genre qu'il décrit (cf. aussi Robbe-Grillet, très sûr de lui, à propos de Nabokov et des petites filles). Mais c'est précisément de ce genre d'arguments que se méfie Barthes lorsqu'il juge le contexte, le contexte *biographique* en particulier, mais aussi le contexte en général, réducteur de polysémie. Or nous ne prétendons pas, pas du tout que le contexte, biographique ou non, va apporter un *dernier mot* sur le texte. Tout au contraire : si le texte est établi dès l'abord dans son irréductible suprématie, le contexte *ajoute* à la polysémie.

> Nabokov, quant à lui, aurait déclaré au cours d'une interview – accordée à un journaliste trop curieux – que les nymphettes ne l'intéressaient personnellement guère, et qu'il aurait pu aussi bien raconter l'histoire d'une bicyclette et d'un perroquet. Sans doute… sans doute… Quel que soit l'intérêt des engins à deux roues dans la littérature moderne, on peut affirmer que le livre n'aurait pourtant pas été tout à fait le même. Il fallait probablement la conjonction d'une obsession passionnelle majeure (la chair des fillettes) et de ces formes dédaliennes pour donner à celles-ci leur poids, leur réalité matérielle, et pour constituer la grande œuvre que nous connaissons. (R.-G., *L'Arc* n° 24, sur Nabokov – *could not agree more*.)

Sade est-il à gauche ou à droite? (*I mean* : "appartient"-il à la gauche ou à la droite? peut-il servir d'argument idéologique à la gauche ou à la droite? de quel arsenal relève-t-il?)

Les textes excentrés sont-ils à gauche ou à droite ? "progressistes" ou non?

Sade est-il ou non excentré?

On pourrait soutenir que Sade est construit tout entier autour du désir, en l'occurrence le désir sadique. Les sociétés fascistes et les prisons californiennes ont pour principe central de fonctionnement la force brute. Si le livre de Carr paraît chargé, par accident, de vertus littéraires "modernistes", c'est qu'on n'y relève pas la présence d'un des codes les plus habituels, le code moral : en revanche, on y trouve à l'œuvre un autre code, celui du cynisme et de la force brutale, code qui est moins évident et moins pesant parce que moins observé, moins poisseux, moins usé. Encore faudrait-il ne pas confondre le livre de Carr et le monde qu'il décrit. Même chose pour Sade. Mais Carr ne faisant que décrire froidement, et ne donnant, évidemment, aucun signe d'"écriture", ce qu'il décrit, et qui est réel, commande absolument ce qu'on peut dire de son livre, et peut être envisagé comme une écriture – ce qui évidemment n'est pas le cas chez Sade.

Après quoi Bouvard et Pécuchet, épuisés, retombèrent en même temps sur leur double pupitre !

Élisabeth Gille m'a donné à lire un roman de Thomas Hinde, *Our Father*, et un petit roman policier dont l'action se situe en Afrique, *The Butterfly Flood*. Rentré ici, j'ai travaillé un moment, mais Claude est arrivé vers sept heures, pour me rapporter un couvre-chef que je lui avais prêté, un bonnet de laine acheté pour ma mère au Mont-Dore, et une chemise de tennis que j'avais laissée dans la voiture de son dentiste, lorsque je m'y suis changé, samedi soir, avant le bal des marins. Nous avons décidé de passer la soirée ensemble, d'aller voir au cinéma *Hollywood, Hollywood* (*That's Entertainment*, part II). William est rentré vers huit heures, mais reparti aussitôt. Claude et moi sommes sortis peu après. Lui a rencontré sur le boulevard des amis à lui, Jim et Gail, et comme leur conversation se prolongeait, j'ai marché un peu en avant, jusqu'au Dauphin où W. était assis avec Edward. W. m'a proposé de m'asseoir, mais je me suis excusé sur Claude, qui est arrivé à ce moment-là et qui m'a entraîné, comme il souhaitait le faire depuis longtemps, du côté de Saint-Michel où les restaurants, d'après lui, sont moins chers.

«Mais c'est plein d'étudiants hétéros post-hippies dégueulasses, et ça pue le graillon !

– Mais non, tu vas voir, il faut dépasser le boulevard et la zone graillon, après c'est bien. »

Nous échouons donc – après beaucoup d'hésitations et de réticences plus ou moins jouées de ma part (jouées, mais sincères) lors de la traversée du quartier de la Huchette ou de Saint-Séverin –, dans un restaurant chinois de la rue Galande, je crois, le moins cher que nous ayons pu trouver. Il n'y a pas grand monde, mais ce n'est pas trop mauvais. Claude, qui observe que chaque fois que je vois W. mon état empire, me conseille de rompre absolument les ponts. Au sujet de l'affaire Nivéa, où son rôle est très exposé, il parle drôlement de "matérialisme américain". Et il est tout à fait de mon avis quant à la proposition de prendre ensemble de l'acide, W. et moi.

Mais surtout nous parlons de Californie, où il est allé, à Stanford, ce que je n'avais jamais très bien compris, parce que ça ne paraît pas très bien coller avec le reste de son personnage. Mais voici : l'université Stanford dispose d'un campus annexe à Tours, ville d'où Claude est originaire. Il y a fait la connaissance d'étudiants américains. Très jeune il s'est passionné pour l'Amérique, encouragé d'ailleurs par un oncle et une tante qui y étaient allés à cette époque-là. Et un jour, avec un ami (*not gay*, précise-t-il), il est parti. De l'aéroport de Los Angeles ils ont appelé l'ami qui les avait invités deux ans plus tôt, qui ne voulait pas croire qu'ils étaient là, qui pensait qu'ils lui faisaient une farce et leur répétait qu'ils allaient se ruiner à parler si longtemps de France. Ils ont dû, pour le convaincre, lui dire exactement ce qu'ils voyaient de la cabine téléphonique, quelle heure il était, quel temps il faisait. Il est alors arrivé sur les chapeaux de roues avec sa grosse Mustang [il faut vraiment n'être pas américain pour parler d'une *grosse* Mustang]. Malheureusement, ce garçon, leur meilleur ami, devait partir quelques semaines plus tard pour faire son service militaire.

Mais il a tiré un bon numéro, il n'est pas allé au Vietnam.

Puis Claude me décrit un restaurant chinois de San Francisco, *le meilleur*, paraît-il, qui semble être un décor idéal pour Dashiell Hammett.

Il donne demain dans sa chambrette un grand dîner pour son ami Patrice et sa maîtresse, la mère du petit géant à la chandelle. Mercredi, il est invité à une orgie en bonne et due forme. Il va ensuite chez lui pour quelque temps.

Nous marchons jusqu'à Saint-Germain, puis revenons au carrefour de l'Odéon pour aller voir *Hollywood* à l'U.G.C. Comme d'habitude avec le public de ces films commerciaux, des gens, devant et derrière nous, parlent tout haut du début à la fin, sans discontinuer. Pendant le générique il est inutile de songer à protester, car chacun pense alors avoir le droit de faire autant de bruit qu'il le souhaite; mais même plus tard, si on réclame un peu de silence, on passe pour un fou. D'ailleurs il n'y a que Louis II de Bavière qui ait compris le principe des spectacles. Il faut disposer pour soi seul (et pour deux ou trois amis sûrs, si on le souhaite) d'une salle d'opéra, d'une salle de concerts, d'une salle de théâtre et d'une salle de cinéma – on peut à la rigueur, par souci d'économie, réunir ces quatre fonctions en un seul édifice.

La prolongation de la formule commercialement couronnée de succès qui fut celle de *That's Entertainment* a exactement l'air de cela, une *prolongation* (un peu poussive comme c'est la loi du genre). Il n'y a plus cette fois-ci, entre les diverses séquences, les interviews d'acteurs et d'actrices de l'époque qui, tels qu'ils apparaissent aujourd'hui, retendus et emperruqués, étaient assez effrayants; mais Fred Astaire et Gene Kelly assurent les transitions [WAGNER, « MON ART LE PLUS SUBTIL » / *TRISTAN* → TRANSIT (→ INTESTINAL → CÔLON (CANCER DU))] par des numéros dansés, et ce n'est pas non plus léger [RÈGLE, RÉGLER, LES JETS, LES GEAIS,

~~ALEXIS~~

LÉGER,

~~FERNAND~~

LÉGER, JACK

~~ALAIN~~

LÉGER / LE GERS, MÉGÈRE, GÈRE-LE] à l'estomac.

Une chose étonnante, c'est de constater à quel point le "jeu des niveaux", auquel se livrent aujourd'hui tant d'artistes d'avant-garde – j'ai déjà cité Warhol et Gilbert and George, qui me paraissent les plus

importants –, et que théorise subtilement d'autre part, sur plusieurs niveaux, R. B., se trouve, à un autre niveau, pratiqué *partout*. Cette préoccupation intellectuelle et artistique de l'heure est pour une fois en accord parfait, et en concordance chronologique rigoureuse, avec la mode et avec plus que la mode, avec l'air du temps (tel que le capture à merveille la publicité, par exemple). Personne qui ne fasse de la bathmologie sans le savoir. La bathmologie (mais secrètement) est aux années soixante-dix ce que l'existentialisme était aux années quarante et cinquante. Nous vivons tous, ou presque tous, plongés jusqu'au cou dans les discours déboîtés : le kitsch, le camp, le rétro, le second degré. Tout juste peut-on dire que si, à l'intérieur d'une salle de cinéma, tout le monde, ou à peu près, regardant un film comme cet *Hollywood, Hollywood*, perçoit l'existence de plusieurs niveaux de discours et de représentation, d'aucuns, sans doute, distinguent un plus grand nombre de niveaux que certains autres. Dans la logique du système, en effet, personne n'est en même temps au même niveau que tous les autres. Il y a ceux qui, éventuellement, resteraient de bout en bout au premier (je ne suis pas sûr qu'il en reste, de ceux-là); ceux qui passent au deuxième pour certaines scènes seulement, décidément impossibles à négocier au premier (ex. *Télérama* : « Les citations sont si enchanteresses, si colorées, si bouillonnantes de vie, si suintantes de sucre d'orge parfois (mais on apprécie *alors* au second degré...) » (admirons la finesse de connaisseur des points de suspension...) ; ceux pour qui toutes les "citations" de films anciens sont bien sûr à interpréter au second degré, mais pas les numéros contemporains de transition; ceux pour qui *tout* le film relève de bout en bout du second degré; ceux qui accèdent au troisième, etc.

Le troisième degré consiste peut-être à savoir retrouver l'éventuel "naturel" d'une séquence donnée, à être capable de l'apprécier comme le font ceux du premier degré, avec la même fraîcheur, la même *directness*, malgré le détour accompli et mené à terme à travers le kitsch et le point de vue kitsch. Exemple : Judy Garland chante sa chanson de Noël, son grand air de bataille, paraît-il et si l'on peut dire. Certains spectateurs reçoivent cela comme un honnête produit brut, et ils sont émus. Certains autres (la majorité) perçoivent bien ou croient percevoir le ridicule de ce

qu'on leur montre (de ce qu'on leur montre *pour que ce soit trouvé ridicule,* pensent-ils – et ils n'ont pas tort, et ils ne veulent pas se montrer inférieurs à ce que l'on attend d'eux) : tout ce que musique et attitudes ont de démodé, d'impossible aujourd'hui, de *devenu ridicule*, et ils rient. Certains encore, ayant parfaitement assimilé et pratiqué cette lecture de deuxième degré, l'assument et la maîtrisent assez pour l'écarter, ou plutôt pour l'outrepasser sans l'écarter; et ils sont alors libres de juger, en un naturel aussi faux que nature, qu'ils ont affaire à une jolie chanson, une jolie voix, une bonne artiste. Etc.

Ces déboîtements font que personne ne rit au même moment. Toutefois les tenants du second degré (ou plutôt les *tenus*, peut-être) sont nettement majoritaires. Le second degré est en somme, aujourd'hui, l'"idéologie dominante".

(… au moins dans une salle du quartier Latin. Cf. ce que dit Robbe-Grillet des différents publics de ses films et de leurs réactions selon l'emplacement du cinéma.

Accidents bathmologiques : les changements de niveau brutaux au sein de certaines conversations aux "d'où ça parle" insuffisamment arrimés – vous faites innocemment l'éloge des péplums où brille Steve Reeves et tout ça, mettons, et au beau milieu de ce petit vol de routine une bonne femme vous dit tout à trac, très sérieusement :

« Oui, mais est-ce que vous ne trouvez pas que l'histoire est vraiment bête, la plupart du temps ? Je sais pas, moi : ça m'ennuie... »

Splashshssshssshsh…)

Sur la plupart des questions, il n'y a que deux positions possibles, au fond. Mais l'on peut être sur la même position à des niveaux divers, et c'est une différence essentielle. Un anticommuniste qui n'a jamais été communiste, par exemple, ce n'est pas la même chose qu'un anticommuniste qui a été communiste et qui en est revenu. Quand j'avais quinze ans, lisant des histoires de la Restauration et de la Terreur blanche, je m'étais représenté ces choses avec une affaire de bandeau et de condamné à mort :

1/ le condamné à mort prend le bandeau qu'on lui donne,

2/ le condamné à mort refuse le bandeau qu'on lui tend parce que c'est un héros et qu'il veut voir la mort en face (Ney [NEY (FLÛTE, "L'INSTRUMENT DE LA NOSTALGIE") / YEN (MONNAIE / MONET / NEMO, ETC.) / NEZ (*TRISTRAM SHANDY*, *LIONNERIE (→* POE → *LE SCARABÉE D'OR*, MALENTENDU / JEU DE MOTS ENTRE *NOSE* ET *KNOWS*, LE NEZ ET LA CONNAISSANCE, LE FLAIR ET LE SAVOIR, ETC.) / *LE NEZ* (GOGOL / CHOSTAKOVITCH) / (*CYRANO DE*) *BERGERAC*) / ZEN (HERRIGEL : *LE ZEN DANS L'ART CHEVALERESQUE DU TIR À L'ARC*]),

3/ le condamné à mort prend le bandeau *bien qu'il soit un héros* parce qu'il trouve con cette pose ridicule du héros qui refuse éternellement le bandeau pour assumer et manifester sa condition de héros,

4/ le condamné refuse le bandeau parce que, bien que s'étant tenu le raisonnement qui précède, il aime mieux, tout simplement, voir ce qui arrive,

5/ le condamné prend le bandeau parce qu'il ne veut pas que sa position réelle (4) soit confondue avec la position cucul numéro 2 et avec le *topos* éculé du héros qui refuse le bandeau (« Non merci, je suis un héros »),

6/ le condamné refuse le bandeau parce que sa position *réelle* est la position numéro 4 et qu'il se fout qu'elle puisse être confondue avec la position numéro 2, ou bien refuse que ses actions puissent être déterminées par ce que pourraient, bien à tort, en penser des tiers,

7/ le condamné prend le bandeau parce qu'on le lui propose, parce que l'accepter est le plus simple et que, quoique fin bathmologue et s'étant fait en un quart de seconde les réflexions ci-dessus, il est aussi un véritable héros et un bon militaire qui refuse d'entrer dans toutes ces histoires de pédé.

(Barthes sur le tutoiement étudiant/ professeur, *T.Q.* n° 57.)

En sortant du cinéma, Claude et moi avons fait un tour rapide à Saint-Germain et, comme nous avions très soif, nous avons pris un verre au Dauphin où il n'y avait presque personne, sauf un type pseudo-hétéro qui est tout le temps là Dieu sait pourquoi, et qui, ivre, jouait au flipper tout en essayant de séduire deux filles très blanches qui ricanaient. Il croyait en être au stade pétillant de l'ivresse, où sans doute il ne lui sera jamais donné d'atteindre ou de se tenir, mais il en était au niveau cafouilleur : ses tentatives d'esprit léger flanchaient lamentablement, et toute la scène était assez pénible.

Sont arrivés ensuite Raoul, David l'Israélien et un troisième type. Claude trouve Raoul bizarre (*est-ce qu'il n'est pas un peu...* ? (je ne me souviens pas du mot)), parce qu'il ne lui dit jamais bonjour, bien que lui, Claude, soit allé chez lui et lui ait été présenté plusieurs fois (je constate avec satisfaction que je ne suis pas seul dans ma déploration à propos du *bonjour*). Mais surtout il n'aime pas John, qui lui a semblé "faux jeton" (tiens tiens : moi-même je ne suis pas sans éprouver une très durable méfiance à l'égard de John… (d'un autre côté, "faux jeton", c'est un peu paradoxal pour un pareil gueulard)).

Claude voulait aller au Sept, mais je n'y tenais pas. Il m'a raccompagné chez moi pour récupérer sa bicyclette qu'il avait laissée en bas de mon escalier. À l'Escurial nous avons vu Gianni, un peintre italien qui est un ami de Dominique le Jardinier, et qui a eu une liaison avec Fernando. Il n'est pas mal, je crois qu'il me drague un peu. Mais je ne le reconnaissais pas avant de le voir plusieurs fois avec Aragon dont il est un ami et qui est en quelque sorte, à mes yeux, son signe distinctif. Justement, à l'Escurial il était avec Aragon. Tous deux quittaient les lieux comme nous passions. J'ai pensé que Gianni raccompagnait le grand homme jusqu'à sa porte, rue de Varenne, et j'ai décidé d'attendre, avec Claude qui s'impatientait, qu'il revienne, mais il n'est pas revenu. J'ai donc remonté mes six étages et me suis couché. Comme la veille, j'allais éteindre quand W. est rentré, et j'ai dû attendre qu'il éteigne pour m'endormir.

Mardi 25 mai

Levé vers dix heures. Déjeuné en compagnie de W., assez courtoisement. Coup de téléphone de Michel P. que j'invite à venir voir la télévision, le soir, W. ne devant pas être là. J'ai envoyé à Paul un chèque de mille francs, sur les trois mille que je viens de toucher de Flammarion (mille francs vont à M. P. et mille à W.), accompagné d'un "florilège en guise de remerciement", composé d'extraits de *S/Z* que je considère comme "*relevant*" s'agissant de *Passage*, d'*Échange* et de *Travers*. J'ai ensuite travaillé à ces cahiers. Entre sept et huit j'ai fait un tour rapide jusqu'à l'Odéon, rencontrant, à l'aller, Severo Sarduy qui m'a vivement recommandé un livre de Jean-Jacques Schuhl intitulé *Télex N° 1*, ouvrage qui, d'après lui, a un certain rapport avec mes propres travaux; et m'asseyant cinq minutes, au retour, avec R. B., qui était seul à la même table du Flore [PAVILLON DE FLORE, *TRIOMPHE DE FLORE*, FLORE (→ FAUNE → VAUGHAN → WILLIAMS) / FLORA (→ ET CÉLINE (PROUST) / L.-F. CÉLINE / CÉLINE (GOUVERNANTE) / FLORA TRISTAN (→ (...)) / FLORA MAC (→ CAM (*TO THE LIGHTHOUSE*)) DONALD (→ EVANS (DONALD EVANS) → WILSON & EVANS (BUTCH CASSIDY & THE SUNDANCE KID (*AND DID YOU KNOW THAT THE SUNDANCE KID WAS A KEEN WAGNERITE ?*) → GEORGE ELIOT (*NÉE* EVANS) (→ VANNES) / LA FLORE, *EN FLEUR*, *IN BLOOM*, BLOOM (LEOPOLD, HAROLD (→ HART CRANE (→ NÉRAC (LOT-ET-GARONNE, STATUE DE FLEURETTE (DANS LE JARDIN DE *LOVE'S LABOUR LOST*, LE LONG DE LA BAÏSE)), ALLAN (→ *RAVELSTEIN* (BELLOW (→ BOWLES (→ *BALLS, BULLS, BELLS (*

(~~NABOKOV~~

D'

~~HEMINGWAY~~)

))) → RAVEL (→ PAUL WITTGENSTEIN, CONCERTO POUR LA MAIN GAUCHE /// JEAN

~~ECHENOZ~~

(*RAVEL*), CHÂTEAU DE RAVEL (PUY-DE-DÔME) / STEIN (→ BOWLES (ELLE VEUT LE *LANCER*), PETER STEIN, EDITH STEIN,

DER STEIN (→ CELAN, POÈME *BLUME (*→ *DER STEIN IN DER LUFT,* (…) *BLUME – EIN BLINDENWORT* (FLEUR – UN MOT D'AVEUGLE (DAIVE))) / BLUM (→ LÉON, CÉSAR (MAX JACOB DANS *ALIAS*, DE MAURICE SACHS))] que lors de mon premier passage. Je lui ai dit avoir vu dans *Le Monde* un court compte-rendu d'un débat sur l'amour auquel il a participé à H.E.C. Mais il n'est pas content de ce qu'on rapporte de ses propos :

« J'ai dit ça au cours de la discussion, entraîné. C'est la première fois qu'on parle, dans la presse, du nouveau livre, et ça donne l'impression que je suis quelqu'un qui parle de l'amour» (*as opposed* au "discours amoureux", je suppose).

Il me demande où en est mon propre livre, je lui dis qu'il est en fabrication, que je travaille à un autre.

« Tu es comme Restif de la Bretonne, tu devrais faire comme lui, les imprimer toi-même, directement. Tu sais, il était typographe, et il composait un livre comme ça, sur les plombs : ça dépasse de loin la machine à écrire. »

Il est très occupé jusqu'au 8 juin.

Je vais ensuite faire des courses au Codec et rencontre Michel P. en bas de chez moi. Nous dînons devant le poste de télévision qui diffuse une série policière américaine, parce que des manifestants se sont emparés du studio d'où devaient être retransmis "Les Dossiers de l'écran" consacrés à Pétain. Puis commence le film qui doit précéder le débat.

Je ne sais pas pourquoi, je suis excité par Michel, avec qui je n'ai pas couché depuis plusieurs mois – peut-être parce qu'il m'a raconté des épisodes du Trocadéro, jardin dont il fait grand cas, et décrit des mecs qu'il a rencontrés là-bas, un surtout, un grand type superbaraqué, poilu, belle gueule, avec un sexe énorme, avec qui il a fait l'amour très gaiement, en riant, dans un buisson, *sous le musée de l'Homme*, précise-t-il, ce qui me fait rire et admirer les principes modernes de muséographie…

Nous sommes l'un et l'autre à moitié allongés sur le matelas qui est posé à terre, mon corps perpendiculaire au sien. Je mets ma main sur sa poitrine. Il la caresse, de l'autre main caresse mon bras, descend, touche

ma cuisse, je bande, mon sexe, nous nous embrassons, assez violemment, il défait ma braguette, moi la sienne, il me suce la queue, je lui lèche le cul, la fente du cul, il enlève son pantalon, je suis sur lui, il lève les jambes, j'entre en lui, il a l'air extrêmement excité, se branle, répète mon nom, crie, et malheureusement jouit trop vite, comme d'habitude; mais il continue d'avoir l'air excité après, ce qui me permet de continuer à le baiser en toute bonne conscience, et je jouis en lui avec beaucoup d'excitation moi aussi.

Le film, que nous avions laissé au retour des Cendres de l'Aiglon, en est au débarquement de Normandie. Puis vient le débat. Les participants sont divisés en trois groupes : trois résistants dont Pierre Henri Teitgen et le fondateur de l'Armée secrète; trois pétainistes, l'amiral Auphan, Me Isorni et Louis Dominique Girard, ancien membre du cabinet de Pétain; et trois historiens qui sont censés peut-être représenter un élément de neutralité, mais dont deux au moins, et l'un très passionnément, Henri Michel, sont antivichystes.

Une des choses qui frappent, c'est l'évidente médiocrité intellectuelle des deux collaborateurs de Pétain (même en tenant compte de l'âge). Vichy, c'était peut-être le retour en force des cons. L'amiral Auphan, qui est sourd comme un pot, porte son honnêteté bien conne comme une tiare, mais tombe dans tous les pièges qu'on lui tend. Il reproche aux résistants de n'avoir pas respecté les règles de la guerre traditionnelle et les conventions de La Haye, et il l'explique ainsi : les résistants étaient surtout communistes, les communistes s'alignaient sur l'U.R.S.S., et la Russie tsariste, dont l'U.R.S.S. était l'héritière, n'avait pas signé les conventions de La Haye !

Girard, à chaque question précise, commence par « ce qu'il faut savoir, c'est que... » et se perd dans des détails.

En face, l'un des résistants, qui lui non plus n'a pas l'air d'une lumière, s'en tient à l'argumentation suivante, simple et peut-être juste : Hitler, c'était le diable; on ne traite ni ne finasse avec le diable, ça ne sert à rien (et, de fait, essayer de discuter avec Hitler, c'était sans doute à peu près la même chose que, pour la victime sadienne, essayer d'obtenir quelque chose du maître).

Un autre, Teitgen, a un air vulgaire résumé par une grosse cravate criante : mais il se lance, pour dénoncer les crimes de la collaboration, dans une envolée toute nourrie de rhétorique classique, bien soutenue, bâtie à la Bossuet, grandiloquente, belle et digne; en face, Isorni, qui avait sans doute cru que l'emploi lui était réservé, essaie de reprendre dans le même registre, mais n'arrive pas à se maintenir au même niveau. Plus tard, Henri Michel ridiculise Girard en lui demandant s'il a lu certains documents allemands qu'il a dit connaître :

« Moi j'ai lu ça vers 48, je ne peux pas vous dire exactement où.

– En 48, ils n'étaient pas publiés.

– Mais je ne sais pas, moi ! Il en paraît tous les jours !

– Non. Il n'en paraît plus. »

Auphan reproche à Paxton, un petit Américain plutôt mignon, de vouloir lui expliquer ce que lui, Auphan, avait fait en 42, quand lui, Paxton, avait huit ans.

Bien entendu, on n'apprend rien du tout. Ce que j'aimerais comprendre, c'est ma fascination pour le discours historique, en particulier le plus désuet – cette jouissance presque érotique à "l'histoire", qui certes n'est pas d'ordre sérieusement intellectuel. Ainsi il y avait à Paris, ce mardi soir, un débat sur l'écriture et la politique, avec Derrida, Thibaudeau, Sallenave et quelques autres; et un concert gratuit au Centre culturel américain, avec des œuvres de Ives et de Carter: eh bien non, j'ai préféré regarder ce programme insipide qui ne m'apprend rien du tout.

D'où vient cette jouissance? Pourquoi la bonne qualité inutile de ma mémoire historique? Quelle est la nature exacte et l'origine de la jouissance que je trouve à ces récits, toujours très précisément situés dans le temps et dans l'espace, tels qu'en reprenant chacun là où je l'ai laissé la dernière fois, à la manière d'un feuilleton, je me raconte éternellement dans mes insomnies, dans mon bain, et d'autant plus activement que je suis plus fatigué (ainsi qu'il en va pour le branlage, *come to think of it*) ? Et pourquoi cette préférence, alors, pour le désuet, l'anachronique, le caduc, le tombé ?

“*Au niveau du fantasme*”, pour parler comme on parle, je suis entièrement à droite, politiquement. J’ai lu avec beaucoup d’attention, ces jours-ci, tous les commentaires qui se rapportaient à la proposition de Giscard d’une intervention française au Liban, séduit poétiquement par toutes leurs connotations d’un autre âge : vieille France coloniale, Échelles du Levant, montagne du Chouf et corps expéditionnaire. Et tandis qu’intellectuellement, froidement, je ne souhaite rien tant, évidemment, que de voir, en Espagne, l’imbécile Juan Carlos sauter en l’air avec sa femme, un niveau fantasmatique, chez moi, souhaite bonne chance à la monarchie espagnole, et qu’elle se maintienne encore pour quelques siècles (à ce niveau-là “du fantasme”, donc – le “niveau du fantasme” est le frère ennemi, mais jumeau, du “niveau du vécu” –, à ce niveau-là j’étais indigné que le projet de réforme constitutionnelle en Espagne envisage de supprimer les Cortès : changez tout, mais gardez les noms !) [4].

Dans mes récits imaginaires, les conservateurs, honnêtes et sentimentaux, voire les réactionnaires vertueux et désabusés (*tipo* “Maître de Santiago”) l’emportent toujours (et ne savent que faire de leur victoire, si contraire à leur *Weltanschauung* qu’elle les dégoûte un peu). D’où cela vient-il? Évidemment, j’ai appris à penser aussi bien dans ma famille, dans la bibliothèque des Garnaudes, que par l’enseignement de Massillon, que les Chouans étaient les gentils et que les Bleus étaient les méchants – cela vous forme ou vous déforme pour la vie. Mais si ce sentiment-là, cette pulsion, cette espèce d’instinct (très *culturel*, il va sans dire) (est-il besoin de préciser que dans mon cas, il ne s’agit pas d’une “vérité de surface”, et que superficiellement, *à la surface*, intellectuellement, pratiquement, *in fact*, je ne souhaite en rien le triomphe de la réaction?), si cet attachement *viscéral* (et seulement viscéral) non pas à ce qui est, mais à ce qui fut, est très répandu (et je ne serais pas étonné qu’il le fût), quelle aubaine pour les droites! La seule allusion que j’aie jamais trouvée à cette jouissance perverse, c’est chez Barthes, dans la préface à *Aziyadé* à laquelle déjà je dois tant (pour ne rien dire de Duparc qui en est sorti tout armé).

«Ce qui est remarquable, c'est que l'investissement fantasmatique, la *possibilité* du sens (et non son arrêt), ce qui est *avant* la décision, hors d'elle, se fait toujours, semble-t-il, à l'aide d'une régression politique : portant sur le mode de vie, le désir est toujours féodal: dans une Turquie elle-même dépassée, c'est une Turquie encore plus ancienne que Loti cherche en tremblant : le désir va toujours vers l'archaïsme extrême, là où la plus grande distance historique assure la plus grande irréalité, là où le désir trouve sa forme pure: celle du retour impossible, celle de l'Impossible (mais en l'écrivant, cette régression va disparaître). »

R.B., «Pierre Loti : *Aziyadé* », in *Le Degré zéro de l'écriture*, suivi de *Nouveaux essais critiques*, Le Seuil, coll. « Points », p. 182.

Michel est parti vers minuit. Le débat à la télévision s'est prolongé jusqu'aux environs d'une heure. J'ai lu un moment, après, et me suis couché. Je dormais lorsque W. est entré, vers deux heures et demie. Comme toujours il m'a réveillé, je me suis relevé pour aller pisser, il en a profité pour me demander de l'aider à poser un pansement sur l'abcès qu'il a au cou. Plus tard il est venu s'asseoir au bord de mon lit :

« Tu ne trouves pas que tout ça est un peu ridicule?

– Je ne sais pas. Tu as été très clair, hier, et au fond tu avais raison sur beaucoup de points. J'ai accepté tes conclusions, et c'est mieux de ne plus y penser.

– Sur quels points avais-je raison?

– Sur la question pécuniaire, par exemple. C'est vrai que je n'ai pas un sou, vrai aussi que je ne vais pas en avoir; et ce déséquilibre pécuniaire entre toi et moi rend les relations impossibles. Et puis tu m'as dit que tu n'étais pas jaloux de moi : il se trouve que moi je suis jaloux de toi – comment pourrions-nous vivre ensemble dans ces conditions-là ? Ce serait un cauchemar pour moi, je n'aurais aucun moyen de pression sur toi, qu'est-ce que je pourrais faire ? Qu'est-ce que je pourrais faire, par exemple, si tu étais odieux, odieux comme tu l'es souvent, comme le fameux lundi où je suis parti de chez Warhol parce que j'en avais marre de toutes tes attaques, de ta mauvaise humeur permanente, de toutes tes agressions? Qu'est-ce que je pourrais faire d'autre que de partir encore et encore ? Non, ça serait vraiment pur masochisme de ma part que de

rentrer là-dedans maintenant que j'en suis à moitié sorti. Et puis, tu as fait des choses que je trouve révoltantes, des choses qui sont de la méchanceté pure, et que je ne peux pas pardonner.

– Ah oui? Et quoi, par exemple?

– Partir, mercredi dernier, quand j'étais dans un état abominable et que je te suppliais de rester; et partir pour rien, sans aucune nécessité, pour aller au Sept; et ne trouver à me proposer que d'aller au Sept, quand je te dis que je suis triste et que tu vois que je pleure, que je suis complètement effondré; et m'inviter à prendre de l'acide avec toi au moment le moins favorable qu'on puisse imaginer.

– Toi aussi, tu as fait des choses que je trouve absolument révoltantes, comme d'aller seul dans cette librairie de Hudson St., à New York, et dans les chiottes de Bloomingdale. Qu'est-ce que tu aurais fait, j'aimerais bien savoir, si tu m'avais surpris là? Mais tu as toujours deux poids et deux mesures. Tu as fait toute sorte de choses que, si moi je les avais faites, mais tu m'aurais fait des scènes abominables, abominables : l'histoire du Libanais, du Sud-Africain, etc. Et toi tu es furieux parce que je reste cinq minutes avec un type après que tu es parti.

– Mais justement, ça n'a rien à voir. Mon attitude avec le Libanais, avec le Sud-Africain, dans la librairie à New York ou à Bloomingdale's, pouvait être agaçante, j'ai peut-être dragué un peu trop, mais je draguais pour nous deux, toujours. Toi tu es resté avec ce type, au bar Orphée, après qu'il était devenu parfaitement évident qu'il ne ferait rien avec nous deux, puisqu'il n'était pas du tout intéressé par moi.

– Quelle importance ça a, au fond, tout ça? Je ne peux pas croire qu'on ait pu être si bêtes?

– Mais je ne vois pas de solution. (…) Et puis, cette fois-ci, tu es allé vraiment trop loin, ça serait impossible à réparer.

– Pourquoi ? Il n'y a rien eu cette fois-ci qu'il n'y ait pas eu avant. Il y a deux ou trois ans, tu es parti un mois sur la Côte d'Azur.

– J'étais à l'hôpital!

– Pas tout le temps. Tu étais aussi sur les rochers, au bord de la mer. Et tu as trouvé ça tellement excitant que, la dernière fois que nous étions là,

tu ne rêvais que d'y retourner. En plus, cette fois-ci – comme chaque fois, d'ailleurs –, tu as eu une liaison, ou une liaisonnette : si je devais être jaloux, j'aurais de bien meilleures raisons que toi. (…) Tu crois que si j'étais indifférent, je te téléphonerais de New York ou de Londres, et que je serais là, maintenant, à te parler?

– Tu n'es peut-être pas indifférent, mais tu n'es très touché par rien, ça se voit. Tout ça a l'air de ne pas t'affecter du tout. Tu ne penses qu'au Sept, aux joints, à l'acide, etc.

– *Oh, come on*, tu es trop intelligent pour croire ça! Tu devrais quand même être capable de voir un peu plus loin que ça! C'est une différence de culture, peut-être. Nous, on nous a appris, dans ces cas-là – c'est comme après la mort de quelqu'un –, à continuer, à tenir, à ne pas se laisser abattre, à faire le plus de choses possible. À quoi ça servirait de rester à la maison et de pleurnicher, hein? Mais ça ne veut pas dire *that I don't care...* »

La conversation tourne en rond selon ce modèle classique, longtemps. Les mêmes arguments, les mêmes reproches ressortent indéfiniment, pas toujours dans la même bouche. Je lui propose de coucher là, dans le grand lit, mais il veut aller dans l'autre qui, dit-il, est plus confortable. Toutefois il continue de me parler d'une pièce à l'autre. J'ai pris des somnifères avant qu'il rentre, et j'ai du mal à rester éveillé – à moins que je ne tombe de sommeil parce que la demande de veille et de conversation paraît avoir changé de camp, et que la remontée inattendue de mes actions boursières me permette de faire l'économie de l'insomnie?

«J'aimerais qu'on trouve quelque chose, dit-il, une solution quelconque... »

Mercredi 26 mai

Nous avons été réveillés en même temps, vers dix heures, par quelqu'un qui voulait parler à l'ouvrier qui travaille ces temps-ci sur le

balcon, et criait à tue-tête sur le palier : « Couvreur! Couvreur! » W. s'est levé, il est allé mettre de l'eau sur le feu pour le thé. Puis il est venu vers mon lit, s'est allongé sur les couvertures, puis dessous. Une minute après nous faisions l'amour. Il a dû se relever pour aller éteindre le gaz. Je lui ai d'abord sucé le sexe, longuement, ce que j'avais très envie de faire, je ne sais pas pourquoi spécialement. Puis lui m'a fait la même chose, longuement aussi, et m'a léché le ventre, la poitrine. Je lui ai léché le cul, j'ai craché dedans, et je me préparais à le baiser lorsqu'il est allé chercher des poppers. Après quoi je l'ai baisé un long moment, à genoux entre ses jambes que je tenais en l'air, tandis que nous échangions les poppers. Plus tard il s'est allongé sur le ventre, et je l'ai baisé de nouveau, sur un rythme nettement plus soutenu. Il s'est mis à genoux, appuyé sur ses bras. Je n'ai pas pu me retenir et j'ai joui dans son cul; mais il a joui aussi, en se branlant, presque en même temps que moi.

Puis il se lève, prépare du thé, un brunch : omelette au fromage et aux champignons avec du bacon. Je passe l'après-midi à travailler ici. Paul appelle. Il a finalement décidé qu'il n'y avait rien à retoucher au prière d'insérer que je lui ai fait parvenir pour le livre de Duparc. Tsepeneag l'a lu, paraît-il, et pense, rapporte Paul, que je suis le meilleur auteur de la collection. Paul a reçu aussi le "florilège" de citations et se demande évidemment, un peu vexé, peut-être, s'il lui a été envoyé à des fins didactiques. Nous devons déjeuner ensemble mercredi prochain.

J'ai reçu aussi une très jolie carte de Christian (réponse à la mienne? Claude et moi lui en avons envoyé une lundi) représentant une allée de palmiers, à Perpignan. Le texte, très court, se termine par « À bientôt ».

W. m'appelle et me demande si je veux le rejoindre à la galerie pour aller voir avec lui des photographies anciennes chez Gérard Lévy, rue de Beaune. Nous y allons un peu avant sept heures. Sur la rue, c'est une boutique d'art oriental. Les photographies sont dans le fond, rangées dans de grands tiroirs. Nous sont montrées d'abord plusieurs photographies de Maxime Du Camp qui accompagnent, je crois, son livre *Égypte, Nubie, Palestine, Syrie* (1852?). L'une surtout, qui représente un bas-relief égyptien et, légèrement en retrait, une pierre taillée, mais presque brute, est très belle. « La douceur est superbe », dit Lévy. Et son collègue se lance dans une grande envolée sur Du Camp :

« L'extraordinaire, c’est que Du Camp, quand il a fait cela, n’avait étudié la photographie qu’un an. Et il n’en a jamais fait ensuite, ça ne l’a plus intéressé. Sa carrière a été fulgurante. C'est le Rimbaud de la photographie. »

Nous voyons ensuite plusieurs photographies de Marville pour les livraisons de Blanquart et Evrard : des portails de cathédrale, que je trouve assez rasants, une vue de la forêt de Fontainebleau, un arbre énorme dans le bois de Boulogne (3 000 F – les Du Camp coûtaient 8 000 F, sauf la plus belle dont ces messieurs ne nous ont pas donné le prix). Puis viennent deux photographies de Baldus, dont une vue du pont du Gard qui n’est pas celle qui est reproduite dans le Gernsheim, mais qui est très belle tout de même, l’idée un peu bébête du reflet étant en fait utilisée pour une construction extrêmement abstraite, une architecture massive et élégante à la fois, très réussie : il y a plusieurs retouches à la main et le prix demandé est seulement de 2 000 francs. On passe de là à des œuvres de Collard, dont *Le Pont-au-Change* (3 000 F), et de La Grange, entre autres la très belle vue d’une arcade musulmane (5 000 F), dont il existe deux tirages, différemment coupés et très différents de coloris et de grain.

Gérard Lévy et son collègue nous montrent aussi, à ma demande, celles qui leur restent parmi les photographies du camp de Châlons, que j’aime tant, de Le Gray, et plusieurs portraits de Nadar – mais aucun qui soit tout à fait exceptionnel, à mon avis. Leur succèdent des photographies de nus, pour la plupart des années 20 et 30. Comme W. a parlé de portraits de Loti, François P., le collaborateur de Lévy, va chercher un livre intitulé *Comment on devient athlète*, de Desbonnet, où en effet est reproduit un invraisemblable portrait de Loti avec un cache-sexe plus ou moins égyptien. Mais il y a surtout, page 170, un cliché représentant un groupe de gymnastes amateurs, à Nancy je crois, vers 1900, où j’aperçois, bras nus, un garçon superbe, j’allais écrire *bouleversant*, et c’est bien ça : un visage inoubliable, un regard qui semble appeler encore un regard ou un geste, l’amour, qui sait, après toute ces décennies, et un corps inouï dont c’est là, sans doute, la seule figuration survivante – comme si les objets du vain désir n’étaient pas déjà assez nombreux sans qu’il faille les voir multipliés vertigineusement

à travers l'épaisseur du temps… Plus tard, je redemande le livre pour revoir cette image-là, mais ce n'est pas encore assez, et bien sûr ce ne saurait l'être, car elle porte en elle le besoin qu'on a d'elle, et d'être regardé par ce mort.

À l'exception peut-être du *Pont du Gard* de Baldus, et d'un portrait de Polaire par Paul Nadar, je crois, rien d'absolument hors de pair, à mon avis (puisqu'on me fait l'honneur de me le demander – j'ai été requis comme (in)expert avant investissements éventuels. Aucune des photographies montrées n'est tout à fait satisfaisante, selon moi, sur les trois points capitaux à la fois : la composition (l'architecture de la photo, l'angle de prise de vue, la répartition des masses, etc.), le grain (la douceur, la couleur, la richesse du rendu des détails, ou au contraire la volontaire simplification) et le sujet (ce dernier point moins important en théorie, sans doute, mais si l'on doit avoir un seul Nadar, par exemple, j'estime futilement, mais résolument, que mieux vaut avoir le jeune Gustave Doré à l'écharpe qu'un auteur boulevardier au nez ghirlandaïesque).

Sortant de chez Lévy nous sommes allés poster des invitations (un texte d'Yves Navarre sur Steven Bobb) et nous avons rencontré en chemin Edward B. en compagnie de Joachim, le modéliste allemand du voisinage, et du garçon avec qui il vit. W. est passé chez Warhol pour y chercher de la nourriture qui restait là, car il avait donné la veille, m'a-t-il dit, un dîner pour les amis de R. B., les deux garçons qui vendent des photographies anciennes aux Puces, avec pour autres invités un photographe (?), Edward, Raoul et je ne sais plus qui. Nous dînons donc tous les deux à la maison. Après quoi nous parlons un moment, de tout et de rien, de photographies encore, je crois. Il fume (« ce sont les joints qui m'ont fait fumer», dit-il). Nous sortons faire un tour à pied, passons au Flore, au Dauphin, allons jusqu'au carrefour de l'Odéon, revenons, restons un moment à la Hune à feuilleter des revues et des livres, rentrons. Il a proposé d'aller au Sept, mais je suis fatigué, j'ai peu dormi, je n'y tiens pas. Cette espèce de rapprochement bavard entre nous, qui ne règle rien, est loin d'être satisfaisant. Je ne peux m'empêcher de penser à X, à ce que pourrait être ma vie avec lui. Mais, bien sûr, c'est idiot, cela relève purement et simplement du bon vieil "ailleurs l'herbe est plus verte".

Certainement ça n'a rien de raisonnable, si peu que ce soit. Ça paraît *pouvoir* être agréable comme ça, dans la rêverie, parce que durant les premières semaines il serait charmant, en tout cas très gentil, mais c'est une idée absurde : je ne suis même pas amoureux de lui! Je l'aime beaucoup, oui, je le trouve très sympathique, il est joli, gentil, pas bête, disposé à tout (en ce moment) pour me faire plaisir et pour me plaire; mais ce que j'éprouve à son égard n'a rien à voir avec de l'amour – et certainement il faudrait au moins de l'amour pour transcender toutes les difficultés prévisibles entre nous, celles qui naîtraient immanquablement des différences d'âge, de culture, de "milieu", comme dirait ma

Certainement il serait infiniment plus agréable de passer mon temps avec quelqu'un de vraiment amoureux de moi, et qui n'aurait d'autre idée que de me plaire, complaire et faire plaisir. Jamais nous ne nous sommes ennuyés quand nous avons été ensemble, il est ouvert à tout, curieux de tout, avide de tout ce que je propose. On pourrait faire tout ce qu'on (je?) voudrait(s), aller au cinéma, tout voir, visiter des musées, faire des excursions dans les environs de Paris, marcher, écouter de la musique, lire. Quelle vie raisonnable ce serait, se coucher tôt, se lever tôt, puisqu'il travaille : pas de jalousies, pas de disputes, au lieu de tout ce temps perdu à ne rien faire avec W., ces traînasseries au Sept qui me mère, d'habitudes sociales, etc. Et quelle vie triste nous mènerions, sans un sou, sans amis communs, sans appartement à nous. Sans aucun

doute je m'ennuierais terriblement, penserais à W., regretterais une vie plus amusante, plus diverse, m'agacerais d'avoir toujours tout à expliquer, de ne pouvoir parler de rien sur un niveau d'égalité, de n'avoir culturellement rien à apprendre de lui. Tous les avantages que je crois voir à une vie avec X sont illusoires, toute façon raisonnable et calme et posée, *objective*, détachée d'envisager la question montre cela bien clairement : nous n'avons vraiment rien en commun, au bout d'un mois je le prendrais en grippe, je lui en voudrais de la banalité routinière et terne de notre existence. Qu'est-ce que nous ferions une fois que nous aurions vu tous les films qu'on peut voir? Nous n'aurions pas d'amis communs, nous ne pourrions aller que chez les siens, qui me déprimeraient rapidement. Il n'y aurait pas le moindre élément de distraction, d'originalité, de folie, de *glamour* dans tout ça. Mon agacement à l'égard des histoires de drogue de W. vient seulement du fait que je suis un petit Français coincé, que j'ai peur de l'addiction et des *overdoses*, que je n'ai aucun élan, que je ne sais pas m'amuser. Au fond il suffirait de me laisser aller, de ne pas mettre de drame dans tout ce qui arrive, d'*enjoyer* ce qui se présente. La vie avec X serait si étroite que la désirer, l'envisager seulement, est suicidaire. Plus de voyages, plus de rencontres avec Warhol ou même Twombly, coupure définitive avec la "grande vie", c'est évident – et avec mon passé dont W. sait tout, d'autant qu'il en a rasent, ses histoires de *grass* et de *shit* à n'en plus finir, ces dîners avec ses amis où je n'ai jamais rien à dire et qui m'ennuient, tout ce temps perdu, alors qu'avec X je pourrais lire vingt fois plus que je ne lis, par exemple. Lui n'a pas cette manie exaspérante de toujours devoir *faire* quelque chose; et si je l'embrasse ça lui fait plaisir, visiblement, tandis que W. ça l'énerve, et il y a toujours cette espèce de malaise entre nous, de nervosité, de tension, de *haute tension*, comme si des courts-circuits fatals risquaient à tout instant de se produire et de mettre le feu à la maison, au lac, à la relation, comme la fois où nous avons roulé en nous battant du haut en bas de Capri [ARC, CAR, PARC, HIPPARQUE, PARIS, PÂRIS, (FRANK) CAPRA,

ANISH

KAPOOR], de la place du village à la mer, le long de la rampe en Z (ou plutôt en W renversé); tandis qu'avec X [*PROMENADE AU PHARE*, MR. RAMSAY, *REACHING Q, R, S, ONE MAN IN A GENERATION REACHING Z*, ETC. /// ROBERT MISRAHI SUR PEREC, *P/W*, ETC. / *W* (PEREC) / *VW*, LIVRE SUR VIRGINIA WOOLF, DÉSIGNATION FAMILIÈRE DE (RALPH) VAUGHAN WILLIAMS / *LE GRAND M / QUI SIGNIFIE LES MÈRES* (RILKE) // M/W // ROBBE-GRILLET SUR LE NOM "HENRI MARTIN" (L'HISTORIEN, LE PEINTRE, LE MARIN COMMUNISTE) / ANALYSE DU W DE WALLAS (*LES GOMMES*) AU COLLOQUE DE CERISY (« NE SOMMES-NOUS PAS EN MILIEU SECRÈTEMENT HELLÈNE? » / WITTGENSTEIN DÉSIGNANT CASSIOPÉE À NORMAN MALCOLM, À CAMBRIDGE ET LUI ASSURANT QUE CE W SIGNIFIE : *WITTGENSTEIN* / CASSIOPÉE (EN TANT QUE W) SYMBOPARTAGÉ une bonne part, et manifestement la plus intéressante (en grande partie grâce à lui). Quelle folie, vouloir vivre avec quelqu'un qui n'a jamais vu *Shanghai Gesture*! Il faudrait tout recommencer à zéro, jeter au panier sept années entières et même davantage, car en ces sept années j'ai pu injecter en W. («Français par injection», dit-il) beaucoup de ce qu'a été ma vie avant lui, de même qu'il a transmué en moi beaucoup de son enfance et de son adolescence, dont certains aspects

me sont presque aussi familiers que si je les avais vécus moi-même (car il est très faux que nous n'arrivons *jamais* à nous parler).

LISANT *WILLIAM* (*WILL I AM*) (SHAKESPEARE) SELON STEPHEN DEDALUS DANS *ULYSSES*) / « W ON ITS SIDE IS SIGMA » (ID., CF. TINDALL, *A READER'S GUIDE TO JAMES JOYCE* (THAMES & HUDSON) / *S/Z* (R.B.) / PHRASE FINALE DE *LA VIE MODE D'EMPLOI* (« ... FORME DEPUIS LONGTEMPS PRÉVISIBLE D'UN W ») / W, *LES MONTAGNES RUSSES DU BONHEUR* (DUPARC) / DENTS DU PIÈGE À LOUP (→ *L'ÎLE NOIRE*)] pas du tout, nous nous entendons parfaitement. Je ne peux plus supporter cette obsession de W. pour l'amusement, il lui faut en permanence *s'amuser* à tout prix, quelle barbe, et c'est tellement secondaire dans ma vie! Et puis j'en ai par-dessus la tête de ses histoires de drogue, il n'est plus question que de ça, dernièrement : à peine sommes-nous de nouveau ensemble depuis vingt-quatre heures, et déjà il ne pense qu'à je ne sais quel mélange colombien ou péruvien. Je vois se pointer encore une de ces soirées de *bullshitting* qui sont notre pain quotidien, l'usage du temps est un problème de tous les instants, la menace perpétuelle qu'une décision insignifiante (un film, un restaurant, une promenade) se révèle malencontreuse fait qu'il n'y a jamais un moment de véritable détente, je trouve cela épuisant et surtout plus drôle du tout. Et puis sa compagnie la plus habituelle *à lui*, on ne peut pas dire qu'elle soit non plus composée exclusivement de phénix, au quotidien : il passe son temps avec G., qui certes est très gentil, mais aussi con comme un balai (ce que X n'est en aucune façon) et totalement inculte.

Songeur. Nous nous sommes couchés et avons lu un moment côte à côte.

Jeudi 27 mai (Ascension)

Nous nous sommes levés tard, vers onze heures et demie. Croissants au jambon avec des œufs, etc. Quelques rangements. W. propose d'aller voir une exposition de photographies à la Bibliothèque nationale, mais c'est fermé, ainsi que l'exposition des dessins d'Ingres et de Bourdelle (réunis parce qu'ils sont tous les deux de Montauban) au musée Bourdelle. D'autre part, j'ai pris du retard dans mon travail ici, et dois le combler. J'ai donc passé l'après-midi à écrire les journées de lundi (la fin), mardi et mercredi. W. est sorti, disant qu'il allait se promener à bicyclette. Il a téléphoné vers cinq heures, de chez Andy, dit-il, où il était

avec Eddy. Il est rentré à sept heures, j'étais encore au travail, et d'assez mauvaise humeur : qu'a-t-il fait de l'après-midi?

> «Un peuple qui ne se raconte pas, une classe sociale qui ne peut avoir accès ou recours au récit sont un peuple ou une classe sociale sans Histoire ou, plus vraisemblablement, privés d'Histoire. »
>
> (Jean-Claude Montel, "La narration bègue de l'Histoire", in *Change matériel, Folie, histoire, récit*, 2, 10-18, p. 165.)
>
> « Car nous pensons que la narration, par les récits qu'elle engendre, les versions successives et souvent contradictoires qu'elle suscite, est au cœur de l'Histoire, elle en est même le cœur ou le noyau dur, écrit ou parlé. »
>
> (*Id*. p. 167.)

Il appelle au téléphone Eddy, lui demande s'il peut trouver telle ou telle herbe, et propose d'aller, après le dîner auquel nous sommes invités chez Melinda, au César ou bien au Scaramouche. J'aurais bien aimé que ces difficiles retrouvailles soient marquées par une accalmie sur le front des boîtes et de la drogue – sa massive légèreté m'agace. Au moment où, étendu sur le lit, il parle au téléphone, je suis en train d'écrire, fiévreusement comme en témoigne l'écriture elle-même, les deux ou trois pages qui précèdent celle-ci.

J'ai dans l'esprit le retour de Christian. Il doit se demander très fortement ce qui s'est passé en son absence dans le domaine des relations doubleviennes. Imaginer le plaisir que lui causerait mon entière disponibilité, et le plaisir que me causerait son plaisir, me trouble. Écrire, écrire, avancer, ne pas penser à cela. Écrire pour ne pas penser (d'autant que la "pensée", en l'occurrence, n'est qu'une millionième variation d'incoercible rêverie sur l'ailleurs de la vie et la verdeur prétendument plus soutenue de son herbe [*L'HERBE (*→ SIMON), *HERBÉ*

(DROGUÉ À L'HERBE, *STONE (*→ PIERRE, PIERRE, STEIN (→ *BLUME* (VIA CELAN))), R. B. (→ BARTHES, BARTHES (RIVES INONDABLES DE L'ADOUR (→ AMOUR, *LOVE*, LOVE, L*O*VE (→ ROBERT INDIANA), FLEUVE AMOUR)) / *S/Z* /// MALHERBE (→

ORNE COMME AUTREFOIS) / GERBE, SERBE, SERBE, VERBE, VERBE /// *GRASS* (GAZON, PELOUSE),

GRASSE, GRASSE, GRÈCE, GRAISSE]. W. et moi retrouvons Eddy O. (comme l'appelle Melinda) en bas de l'escalier. Juste avant, j'étais exactement sur le point de dire à W.:

« Oh, écoute, ça ne marche pas, finissons-en. »

> « ... la narration comme technique des entrelacements... »

La course en taxi jusque chez Melinda n'arrange pas les choses. W. et E. fument du hasch [LA VIE COMME ALPHABET DANS *LA PROMENADE AU PHARE* (« *HOW MANY MEN IN A THOUSAND MILLIONS, HE ASKED HIMSELF, REACH Z AFTER ALL?* » / H. M. (ROBBE-GRILLET À CERISY, HENRI MARTIN, ETC. (*DANS LE LABYRINTHE*) / HACHE (« L'HISTOIRE AVEC SA GRANDE HACHE » (PEREC)) / FEUILLE D'ACHE (→ *MON AMIE NANE*, TORTIL DE BARONNE (BARON → (FRÉDÉRICK) TRISTAN (*HISTOIRE DE L'HOMME SANS NOM*, *VENISE*, ETC.) / JACQUES BARON (↔ PIERRE MINET (→ MONET, MANET, MITAINE, MINE, FAIRE MINE, DRAME DE LA MINE, CRAYON À MINE) / SHAH (D'IRAN → IRAK → CHIRAC)))] et moi aussi, finalement, après plusieurs refus. On parle des aventures sexuelles d'Edward.

Il dit à W, bien diplomatiquement en ma présence :

«Mais moi je ne fais vraiment rien, à côté de toi. »

> « C'est ce que Jolles, envisageant le passage où l'extension possible des *formes simples* (le mythe, la légende [*EN LISANT*, LÉGENDE D'UNE PHOTOGRAPHIE, D'UNE IMAGE / SAUSSURE SUR LA LÉGENDE (« *FLEUR SUR LE TAPIS* » → BLOOM / BLUM / BLUME (→ CELAN))], le cas, le mot d'esprit, etc.) à cette forme savante qu'est la construction romanesque, fait justement remarquer : ce passage [LA RECHERCHE DES PASSAGES (UNE DES "MOTIVATIONS" PRINCIPALES DE L'HISTOIRE DES EXPLORATIONS ET DES GRANDES DÉCOUVERTES (LA PÉROUSE (→ SWANN (ODETTE RUE LA PÉROUSE, « MASSACRÉ PAR LES SAUVAGES », « HEUREUX COMME SI ON LUI PARLAIT D'ODETTE » / *LES FAUX-MONNAYEURS* (LE VIEUX LA PÉROUSE → PETIT-FILS BORIS (→ *UN RÉGICIDE*, *PALE FIRE*) SE TIRE UNE BALLE DANS LE CRÂNE EN PLEINE

CLASSE)), PARRY, PEARY, ROSS, CLARK ROSS, TERRITOIRE DE MELVILLE)) / « AUSSI WOLFSON EN VIENDRA-T-IL, COMME UN CONTREBANDIER OU UN BRACONNIER, À REPÉRER DES PISTES TOUJOURS OUVERTES, DES COLS SUR LESQUELS IL POURRA COMPTER POUR PASSER DE L'AUTRE CÔTÉ, EN TERRITOIRE AMI » (ET AINSI ÉCHAPPER À LA MÈRE, QUI S'OBSTINE À L'ACCABLER DE SON INTOLÉRABLE LANGUE "MATERNELLE" (→ LE GRAND M, QUI SIGNIFIE LES MÈRES (*DAS KLAR ERGLÄNZDE « M », / DAS DIE MÜTTER BEDEUTET*... – (*SONNETS À ORPHÉE (*→ BAR ORPHÉE → "LA VILLETTE")))) / W. M. (→ « LES LETTRES BRODÉES SONT UN M POUR LE PLUS NÉGLIGÉ, UN W POUR SON FRÈRE » (*PROJET POUR UNE RÉVOLUTION À NEW YORK*, P. 108) / « QUANT À L'ASSASSIN, IL N'EST AUTRE QUE M EN PERSONNE, BIEN ENTENDU, COMME SON INITIALE L'INDIQUE » (ID., P. 134) / « LE VRAI NOM DE CE M EST QUELQUE CHOSE COMME MAHLER OU MÜLLER » (P. 190) (MAHLER VS. WAGNER, M. W. (DIRIGE *TRISTAN*, FAIT IRRUPTION ARNOLD (SCHOENBERG / BEAUMONT), « COMME UN DES MILLE SPECTATEURS ENCHANTÉS ») / DOCTEUR MÜLLER *(→ L'ÎLE NOIRE*, PIÈGE À LOUP (→ (HUGO) WOLF (→ CHIEN DE WILLIAM LEGRAND (LE GRAND W), DANS *LE SCARABÉE D'OR*), DEVENU FOU, SE PREND POUR MAHLER, SE CROIT DIRECTEUR DE L'OPÉRA))), DENTS (« LA PENSÉE EST UNE AFFAIRE DE DENTS ») EN FORME DE W INFINI))) /// « VÊTU POUR CETTE CIRCONSTANCE D'UN LONG MANTEAU NOIR DE COUPE DROITE, CLASSIQUE, ÉTROITEMENT FERMÉ SUR LE DEVANT (SELON SON AXE VERTICAL) PAR CINQ BOUTONS EN IMITATION D'ÉCAILLE SOMBRE, COIFFÉ D'UN CHAPEAU DE FEUTRE NOIR À BORDS RIGIDES, ET TENANT DE LA MAIN GAUCHE – GANTÉE – LA PETITE MALLETTE PLATE EN CUIR NOIR SYNTHÉTIQUE, MARQUÉE AU CENTRE DU COUVERCLE, EN GRANDES LETTRES DORÉES À ORNEMENTATIONS GOTHIQUES, DES INITIALES W. M. (WILLIAM MORGAN), J'AVAIS COMPLÉTÉ MON ALLURE SÉVÈRE DE MÉDECIN PAR D'ÉTROITES LUNETTES À MONTURE D'ACIER » (*SOUVENIRS DU TRIANGLE D'OR*, PP. 89-90)] ou cette extension ne sont possibles que par l'intervention d'un individu capable d'actualiser ces formes simples (ces "universaux" de la narration), de combiner le phénomène de l'élocution ou de la profération (cette écriture de la parole vraie) avec celui de *la narration comme technique des entrelacements* [*NOTRE ENTRELACS D'AMOUR À DES LETTRES RESSEMBLE* (→ *PLAIN-CHANT*)], où ce n'est plus seulement quelque chose qui se cristallise ou se crée dans le langage (comme c'est en effet le cas pour la poésie), mais le lieu où *la cohésion la plus haute est atteinte*. Où ce sont les formes qui, fixant et mémorisant le sens, rendent possible le langage et la vérité, introduisent par dissymétrie ce supplément – ou *cette production d'action supplémentaire* dont parle Jean-Pierre Faye et qui est en propre *l'effet* singulier *de récit*. »

(*Id*., pp. 167-168.)

Nous arrivons les premiers. Là encore, j'ai l'impulsion de partir, de dire à W.: « Désolé, ça ne marche pas, je m'en vais. » Je la combats, à cause de Melinda, que j'aime bien, et pour donner une chance de plus et à la soirée et à la tentative de rabibochage n° 2487 (oui, on pourrait leur donner des numéros, comme aux canards de la Tour d'Argent). Raoul arrive avec David l'Israélien, et avec la fille grecque qui était chez lui le samedi où j'y ai dîné avec Christian. Il me dit : « Ça fait plaisir de te revoir », ce qui ne peut que vouloir dire *de vous revoir ensemble*, *de te revoir "réintégré"* (au couple, mais, par ce biais, au *groupe*, au petit cercle wilhelmino-johnsien (*ex*-johnsien)), et ne peut rien signifier d'autre puisqu'en fait nous nous sommes vus plusieurs fois ces temps derniers; et je trouve cette petite phrase plutôt touchante (touchante de la part de Raoul, mais aussi touchante *en général*, touchante par rapport à moi, à "nous" (puisque, "par rapport à "nous" », j'oscille en permanence entre la déprécation sarcastique et le sentimentalisme gnangnan (non, d'ailleurs : je n'*oscille* même pas, ils coexistent))).

Il y a aussi Cynthia, très en beauté. Le mari de Melinda, Gary, l'a quittée il y a maintenant six mois. Afin de n'être pas seule elle donne des dîners presque tous les soirs, bien qu'elle n'ait pas un sou vaillant. Si elle n'est pas venue au bal des marins, samedi dernier, c'est parce qu'elle était trop déprimée, dit-elle.

Elle ajoute, par scrupule historiographique :

« J'ai manqué venir tard – *le lendemain*, en fait. »

Sur quoi W., dans sa fameuse série "Je n'en rate pas une" :

« Tu aurais dû : vers quatre heures du matin ça t'aurait beaucoup intéressé» (je suppose – Melinda étant notoirement *voyeuse* (ou affectant de l'être, par plaisanterie filée) – qu'il fait allusion à une orgie quasi générale à laquelle il a participé; et le ciel de mon humeur passe du gris anthracite à l'encre de Chine).

Deux pensées ne peuvent en aucun cas coïncider parfaitement, et toute citation, dès lors qu'elle a plus de deux ou trois mots, fausse – légèrement ou non –, et c'est très heureux, la pensée de celui qui cite (pour ne rien dire de l'autre…). Ainsi les formes, à mon avis, Jolles et Jean-Claude Montel nonobstant, n'ont que très accessoirement pour fonction de *mémoriser* le sens; et certainement elles ne doivent pas le *fixer*, bien

au contraire. Mieux vaudrait s'abstenir, d'ailleurs, de parler de *sens* au singulier (d'autant que la curieuse amphibologie du pluriel est féconde, et devrait être explorée).

Melinda a invité un "hôte mystérieux", un grand Américain blond barbu qui lui a parlé à une soirée chez Michel F. où Raoul l'avait emmenée et où il n'y avait que des garçons, tous plus beaux les uns que les autres, paraît-il, qui la regardaient avec fureur, dit-elle, parce qu'ils mouraient d'envie de baiser tous ensemble, mais attendaient pour ce faire qu'elle veuille bien lever le camp :

« *If looks could kill*…. Personne ne me parlait, *personne*, même ceux que je connais bien, parce qu'ils avaient peur que je reste plus longtemps, s'ils me parlaient, et que les autres leur en veuillent. Mais moi je n'avais aucune envie de m'en aller, j'étais très bien au milieu de tous ces garçons magnifiques, et je ne tenais pas du tout à me retrouver toute seule chez moi encore une fois. Eh bien, ce garçon-là, celui qui doit venir, ce doit être un saint, le saint des orgies : il est venu me parler, très gentiment. Je lui ai donné mon numéro de téléphone. Il m'a appelée hier, je l'ai invité pour ce soir. Mais il devait aller à un cours, il n'arrivera que plus tard. »

On se met donc à table sans lui. Melinda porte une jolie robe légère à petites fleurs, des années quarante, et des chaussures à semelles renforcées. Ses cheveux, ramenés de la nuque vers le front, sont arrangés sur sa tête en un échafaudage précaire dont on n'arrive pas à entrevoir par quel miracle il peut bien tenir, et qui d'ailleurs s'effondre assez régulièrement.

Bien entendu, le lecteur imbécile qui n'aurait pas compris, arrivé là, que W. et *je* ne représentent dans ce récit que des travestissements du couple petit-bourgeois, et que n'aurait pas alerté la quotidienneté suspecte de cette fiction, et qui ne serait pas résolu, néo-blanchotien, à investir (pinteresquement) cette lumineuse opacité de toute une métaphysique métaphorique (et vice-versa), perd tous ses jetons et doit retourner à la première case.

- La structure de ce livre est empruntée au jeu de go.
- La structure de ce livre est empruntée au tarot.
- Ce livre est bâti tout entier à l'image du Monopoly.

• Ce livre fonctionne évidemment comme une partie de jeu de l'oie.

(Mais, avertit-il, un doigt levé, *la structure n'est pas le plan*, remember!)

(Le sens, ça ne coûte rien et ça fait vendre.)

La tante de Raoul est à Paris. Elle a cinquante-huit ans. Elle a passé deux jours enfermée au P.L.M. Saint-Jacques avec son amant, qui est marié, et elle craignait de tomber sur sa femme dans la rue. Elle avait pourtant amené de province toutes ses robes pour dîner en ville, aller à l'Opéra, sortir. En fait de sorties, elle n'a eu droit qu'à un déjeuner avec Raoul et Melinda. Elle a conquis en un tournemain Melinda en croyant qu'elle avait vingt ans. Melinda s'est montrée parfaite, d'une sagesse exemplaire, pas folle du tout, très convenable.

Le mari de la tante l'a quittée il y a trois ans. Il lui a téléphoné un soir pour lui dire qu'il ne rentrait pas : il avait déjà un autre appartement, une autre femme, tout. W. dit que lorsqu'il lisait un roman d'Updike, adolescent, et que le héros, quittant sa femme, lui disait qu'il allait acheter des cigarettes et ne revenait pas, lui, W., avait trouvé ça très beau, très fort, ignorant à l'époque qu'il s'agissait d'une scie.

Le mari de la tante lui a donné quatre ans pour se trouver un autre mari. Ni lui ni elle ni personne, semble-t-il, n'imagine une seule seconde qu'elle puisse vivre sans un homme. Jusqu'au terme fixé, le mari l'entretient sur le même pied qu'avant. Mais trois ans sont déjà écoulés, et tout ce qu'elle a trouvé c'est un homme lui-même marié qui, même à Paris, à huit cents kilomètres de chez eux, refuse de sortir dans la rue avec elle. En revanche il est très *performant*, dixeunt Raoul et aussi Melinda à qui la tante, à peine l'avait-elle rencontrée, a tout raconté.

Cynthia trouve que le mari envolé est bien généreux :

« *Quatre ans* c'est pas mal, quand même, dit-elle d'un air songeur. Enfin ça dépend à quel âge… Je me dis que j'ai rudement bien fait de quitter le mien quand je n'avais que trente-deux ans! »

Quatre ans ou pas *quatre ans*, la tante de Raoul est complètement désemparée. À cinquante-huit ans elle découvre le monde. L'argent peut être un problème, même quand il y en a. La dame en effet n'avait jamais

rien payé, jamais rien acheté elle-même, jamais fait un chèque, jamais eu seulement de compte bancaire, jamais fait une réservation dans un hôtel : tout lui arrivait comme du ciel, repas, robes, appartement, voyages; et tout d'un coup il lui faut prendre des décisions, faire des choix, gérer un budget, assumer des responsabilités qui la terrorisent. Il faut dire que ce n'est pas une lumière (dit Raoul). Ce qui arrive est un peu sa faute, aussi. Les femmes-enfants, c'est bien beau jusqu'à trente ans…

« *Quarante*, corrige Melinda.

– *Cinquante-cinq*, apparemment, concède Raoul. Lui, le mari, c'est un type très bien, amusant, original. Elle n'a jamais essayé de le comprendre, de s'intéresser à ce qui l'intéressait, d'entrer dans sa vie. Et un beau jour il en a eu marre, il a décidé de tout plaquer. C'est un Anglais, il était directeur de cabinet dans un ministère. Il a refusé une promotion, il s'est laissé pousser les cheveux jusqu'aux épaules, il a jeté tous ses costumes, il a acheté des jeans, une voiture de sport, il veut être facteur dans la campagne anglaise. »

Maroussia, la Grecque, un peu plus haut dans le récit, était indignée contre le mari de la tante de Raoul. Mais le coup du factorat dans le Shropshire la retourne, elle dit :

« Ah oui, ça c'est bien! Ça c'est quelque chose... »

Mais ce qui est extraordinaire (poursuit Raoul), c'est la façon dont ces deux-là, la tante et son mari, s'étaient rencontrés près de Nice, pendant la guerre. La tante était dans un champ, près de la ferme de son père. L'Anglais est tombé du ciel en parachute : *pof*. Il lui a offert du chocolat, elle n'en avait pas vu depuis des années. C'était à peu près la première fois qu'il sautait en parachute, en tout cas en territoire ennemi. En tombant il avait été persuadé qu'il allait se tuer, ou être tué, s'écraser ou se faire tirer dessus; et il était tellement étonné d'être vivant, et à côté de cette jolie fille – parce qu'il faut dire qu'elle devait être pas mal, même aujourd'hui elle est encore très bien – qu'il lui a proposé de l'épouser, là, dans le champ, *sur le champ* (Raoul prétend que c'est de là que vient l'expression).

« Et ils ont taillé la robe dans le parachute ? demande Cynthia. Cet Anglais est un homme de décisions fulgurantes…

– Ma mère a mis sept ans pour trouver un nouveau mari, dit David qui jusque-là n'avait pas dit un mot. Je devais aller en Bulgarie, mais je n'y vais pas parce qu'ils viennent me voir le mois prochain. Il lui offre le voyage pour venir me voir.

– C'est peut-être *lui* qui a envie de te voir, dit W.

– Non, vraiment pas. On s'est déjà vus, d'ailleurs.»

David est penché en arrière et se passe négligemment la main dans les poils du torse, la chemise déboutonnée, et ses jeans aussi, en partie.

« C'est pour nous exciter, ou parce qu'ils sont trop serrés? demande W.

– Je défais toujours ma ceinture quand je mange et quand je chante. »

Il dit aussi que sa chemise est *sch*… – ici un mot yiddish pour une vieille robe, une loque sans valeur.

« À New York, tout le monde connaît tous ces mots yiddish, maintenant, dit W.: c'est terrible, quand on débarque on ne comprend plus rien aux conversations, dans les dîners. »

Arrive enfin le *mystery guest*, et il est deux. Il a amené un ami du cours de mime. Ils sont végétariens. On apprend à cette occasion que Melinda a écrit jadis un livre de cuisine végétarienne dont il existe deux éditions, illustrées de ses dessins.

« Les éditeurs ne m'avaient pas dit qu'ils ne pouvaient pas reproduire la couleur. C'étaient des aquarelles : reproduites en noir et blanc, elles ressemblaient à de la boue. »

Et aussi :

« Ils m'ont informée que le livre était épuisé, récemment. J'ai gardé mon dernier chèque de royalties : cinq dollars et trente-cinq cents» (elle nous le montre).

Raoul a cueilli dans le bois de Verrières des fleurs d'acacia et il en a fait des beignets, qui sont très bons. W. a apporté de chez Warhol des fraises au citron. On rejoint les sofas. Maroussia joue du piano, mal, le piano est mauvais, c'est assez touchant, genre casino sinistre à la morte-saison, arrière-salle d'hôtel de province, fin de noces, *Indiana's Song* à Bourbon-l'Archambault.

Dans un cylindre de verre, ancien, au bouchon de métal, Melinda conserve du sable du désert.

David et moi chantons, lui surtout, et beaucoup mieux que moi : Saint-Saëns, *Printemps qui commence*, *Norma*, Verdi, *Notre petite table*, *Divinités du Styx*, etc. Personne n'écoute. Daniel, l'invité-surprise de l'invité mystérieux, est canadien, de Vancouver. « Il a tout à fait la culture de quelqu'un qui s'intéresserait au mime» (mienne mauvaise pensée tue). Il a entraîné des amis, qui n'avaient jamais vu un film de Pasolini, voir *Salo* à la Pagode. Après, ils ne savaient pas de quoi parler, personne n'osait dire un mot. Lui personnellement aime bien *Théorème*, mais ça alors non, vraiment. W. s'oppose à lui assez violemment (je comprends très bien en quoi ce gentil petit personnage peut l'exaspérer – le mime végétarien comme type social (celui-là est bien complet)) :

« *Théorème* et tout le reste, ça n'était qu'une préface à ça.

– Ah bon? Mais il me semble que ça ne dit rien, ça.

– Ça dit beaucoup du fascisme, *for one thing*.

– Ah oui, ça c'est vrai (le mime est prêt à passer dans le camp adverse. La conviction l'intimide).

– Et puis c'est très fort, *très très* fort. Et très beau.

– Ah oui, ça c'est vrai, c'est très beau.

– Presque trop : c'est le seul reproche qu'on pourrait faire. Mais surtout ça fonctionne sur beaucoup de niveaux différents» (toujours le grand argument laudateur de W. – accord "théorique" avec moi sur ce point).

Plus tard, alors que David me demande si je peux chanter *Faust*, le pauvre mime végétarien, la mine déconfite malgré les beignets aux fleurs d'acacia dont le gave Melinda, essaie de sauver la mise en parlant du *Faust* de Béjart, qu'il admire passionnément. W. lui vole une nouvelle fois dans les plumes avec une violence extraordinaire :

«Le *Faust* de Béjart? *Ahhhhhh* (grimace de dégoût). Je crois vraiment que de toute ma vie je n'ai jamais rien vu d'aussi débile… Rien que de le voir, lui, Béjart, cette vieille folle, traverser la scène, ça me rend malade.

– Oui, ça, c'est vrai : il est un peu gras.

– *Gras*? Il n’est pas gras du tout, non.

– Ah? Cet été, quand je l’ai vu, il était un peu gras...»

Moi je me dis que W., décidément, a fait beaucoup de choses pendant notre séparation. Je n’avais aucune idée qu’il avait bien pu voir ça, entraîné par quelqu’un, *no doubt*, et par quelqu’un qui disposait de sérieux moyens de pression, puisque lui déteste Béjart. Nouvel envahissement d’humeur. Plus tôt il a dit avoir vu à la Cinémathèque plusieurs petits films dans lesquels a tourné Melinda. Dans l’un d’entre eux, elle branle un camionneur dans son camion, puis le force à s’asseoir sur le levier de changement de vitesse. Il dit que ça lui fait mal. Elle répond qu’il s’y habituera.

Dans un autre, que W. dit ne pas aimer (« trop surréaliste »), elle dévaste entièrement, pendant qu’il dort, l’appartement d’un type qui l’a ramenée chez lui. Elle couvre les murs de graffitis, de dessins pornos, de messages, d’adresses.

« On a utilisé le vrai mur, dit Melinda, car c’est une histoire vraie. »

Il y a aussi une séquence où elle est violée sur une tombe par deux prêtres.

Melinda déménage lundi prochain. À cette date elle doit absolument vider les lieux, au propre et au figuré. Or son appartement est encombré de meubles, de disques, de livres, de papiers, de bibelots kitsch de toute espèce et de cages à oiseaux. Elle sait où elle va se retrouver, mais elle n’a pas du tout pensé au déménagement *proper*; elle n’a pris aucune disposition, rien n’est prévu :

« *I am a helpless lady*. Je fermerai les yeux, tout disparaîtra, tout sera là-bas. »

On s’inquiète. Elle s’impatiente :

« Je ne veux pas y penser. »

On lui a déjà coupé le téléphone, dans l’après-midi.

Edward, W. et moi partons les premiers. Nous marchons jusqu’à Saint-Médard (n’est-ce pas étrange, cette église flamboyante, si loin de Notre-Dame et du centre historique de Paris ? Était-ce une église de village? Ou bien Paris au XVe siècle couvrait-il déjà les deux versants de la montagne

Sainte-Geneviève ?). W. a décidé qu'il voulait aller au Scaramouche. Mais il paraît qu'il faut payer en entrant (je n'y suis jamais allé).

«Non, je n'ai pas envie d'y aller. De toute façon, je n'en ai pas les moyens.

– Je t'invite. »

Mais finalement personne n'a très envie d'aller au Scaramouche, et pour ma part je n'ai envie d'aller nulle part. Je ne suis vraiment pas très sémillant, et on s'aperçoit qu'il est déjà une heure du matin – Edward dit :

« *Une heure*? Ah mais alors, on peut aller au Sept *directement*. »

Ce que nous faisons, en taxi. Il paraît que le Sept est en train de tomber. Charles, l'ami de W., qui y travaille, le quitte et dit que maintenant c'est très moche. En effet, quand nous arrivons, W. trouve l'atmosphère horrible. Je crois d'abord qu'il veut dire par là que ce n'est pas assez "chic", et de fait il n'y a aucun des quelques rares ténors vaguement jet-settish qui sont des habitués des lieux; mais il juge aussi que la musique n'est pas de bonne qualité, que les gens n'ont pas l'air de s'amuser, qu'il n'y a pas d'ambiance. Il y a un garçon qui danse seul, les cheveux très courts, de très longues moustaches, un jean serré, de jolies fesses. Edward le connaît. Il y a aussi une fille à laquelle W. me présente : elle est, ou était, l'amie de Pontus Hulten, le directeur de Beaubourg. W. dit qu'elle a dû prendre du speed. Effectivement elle est assez excitée. Elle essaie de se lancer dans une grande conversation avec moi, ce que je déteste au Sept, parce qu'on ne s'entend pas et qu'il faut hurler.

« Qu'est-ce que tu fais ?

– J'écris.

– Comment?

– J'é-cris !

– *Tu cries*? Ah oui, il faut toujours crier, ici. Mais dans la vie, tu fais quoi?

–J'É-CRIE !!!!

– Ah, tu écris! (*Eh bien, dis-le!*) Mais tu écris quoi? Des articles? Des trucs pour toi?

– Des romans.

– Il y en a un de publié, déjà?

– Oui, un.

– Oh, mais je veux absolument le lire! Comment puis-je le lire?

– ... »

Heureusement arrive un de ses amis, j'en profite pour me noyer dans la foule. Cependant cette fille a quelque chose de très agréable dans le visage, le teint et l'expression d'une Anglaise très fraîche, un peu sans âge – dommage qu'elle veuille à tout prix faire la conversation…

Un garçon blond, assez beau, le visage marqué d'acné guérie, avec une moustache, me regarde un peu, et moi lui. Je l'ai déjà vu dans le passé, je ne le trouvais pas extraordinaire, il n'est pas vraiment mon genre, mais ce soir il est plutôt en beauté – il a certainement l'air immensément "distingué", dans le contexte, et c'est la première fois que nos regards se croisent. Il se met à danser plus ou moins en face de moi. Je le signale à W.:

« Il n'est pas mal, ce blond.

– Oh oui, c'est un Danois : il est très gentil. »

Décidément mon humeur continue de s'assombrir – cette fois ça tourne au Soulages, même. Je suis appuyé contre le mur, au pied de l'escalier, seul. Un p'tit mec poilu, passablement folle, une croix d'or et une grosse médaille de l'Immaculée Conception (je suppose) noyées dans les poils en sueur de son torse, me drague avec beaucoup d'insistance – pas "distingué" du tout, lui, pour le coup (mais nettement plus b. que l'autre, objectivement). Lui aussi se poste au pied de l'escalier, il le monte en se retournant deux ou trois fois (se dirigeant vers les toilettes, je présume), et comme je ne l'ai pas suivi (Soulages) il revient avec un air de reproche subtilement mélangé de disposition au pardon. C'est le moment que choisit W. pour se rapprocher :

« Je peux partir quand tu veux.

– Partons, alors.

– Ça, c’est net. »

Nous rentrons à pied. Il me parle de choses et d’autres. Je réponds par monosyllabes. Comme nous traversons les Tuileries :

« Est-ce que je détecte une certaine irritation, de la mauvaise humeur, de la fatigue ?

– Non non, ni irritation ni mauvaise humeur ni fatigue.

– Ah! c’est encore plus grave, alors?

– Je ne pense pas que nous allons réussir, tous les deux – c’est tout.

– Oui, tu n’avais pas l’air de beaucoup t’amuser, ce soir. »

Nous sommes maintenant sur le pont Royal. Nous rentrons presque en silence. Nous nous couchons aussitôt, mais il ne veut pas lire et je ne peux pas dormir (le blond du Sept, New York, Londres, Christian). Je vais coucher dans le petit lit. Il dit :

« Reviens quand tu auras sommeil. »

Je lis longtemps, et ne reviens pas.

Vendredi 28 mai

Réveillé par le soleil vers six heures, je n’ai pu me rendormir que vers neuf, après avoir regagné la chambre et le grand lit. W. s’est levé à onze heures, et moi aussi, pas très frais. Il a été question alors d’un dîner projeté, le soir même, avec les Barron, des collectionneurs de Detroit qui sont à Paris pour deux jours.

«Non, je ne pense pas que je veuille y aller.

– Pourquoi?

– Parce que, comme je te l’ai dit hier soir, je ne pense pas que ça va marcher, entre nous.

– Pourquoi ?

– Parce que c’est trop tard. Il s’est passé trop de choses, tu es allé trop loin.

– Il ne s’est rien passé qui ne se soit pas passé avant, les autres fois où nous avons été séparés. Je ne vois pas pourquoi tu fais des histoires à cause de jalousies sans importance. Si quelqu’un devait être jaloux, ce serait plutôt moi, de ta liaison avec Christian. C'est beaucoup plus grave que des coucheries insignifiantes.

– Ce n’est pas très drôle pour moi, chaque fois que je dis d’un garçon : “Tiens, il n’est pas mal, celui-là…”, que tu répliques : “Ah oui, c’est un Danois, il est très gentil…”

– Pouh, je suis sûr que ça peut arriver en sens inverse tout aussi bien.

– Il y en a moins : j’avais une “liaison”, comme tu dis. Non, c’est impossible : c’est une rupture d’intimité terrible, devoir se demander chaque fois qu’on croise un type, tiens, est-ce qu’il a couché avec celui-ci, est-ce qu’il a couché avec celui-là ? Ne pas savoir, New York, Londres, etc., ce sont trop de mystères, d’interrogations pénibles, de secrets…

– Il n’y a pas de secrets. Et puis, tu n’as qu’à ne pas y penser. Quelle importance ça peut bien avoir, tout ça? En ce qui concerne le Danois, oui, j’ai couché avec lui, *so what* ? Il n’y a pas de quoi écrire à la maison (*nothing to write home about*).

– Où est-ce que tu l’as rencontré?

– Dans la rue, il habite rue du Bac, à deux pas de la galerie.

– Je suis jaloux, tu ne l’es pas. Je suis pauvre, tu ne l’es pas. Comment est-ce que ça pourrait marcher entre nous? En plus, tu as l’air de t’en foutre complètement, on n’a fait aucun progrès sur ce point, je te dis hier : “Je ne pense pas que ça va marcher entre nous”, tout ce que tu trouves à répondre, c’est : “Oui, tu n’avais pas l’air de beaucoup t’amuser, ce soir”, et tu laisses tomber la conversation. Plus tard je ne peux pas dormir, je dis que je vais lire à côté, tu ne peux dire que : “Reviens quand tu voudras dormir.”

– Mais qu’est-ce que tu veux que je fasse? Je n’ai pas l’intention de me lancer dans une grande discussion générale, une de plus, à deux heures et demie du matin, ça non ! Pour répéter éternellement les mêmes choses… En tout cas, la décision est entièrement à toi. Je n’ai pas le temps d’en parler maintenant, il faut que j’aille travailler. Tu veux que je retienne

pour toi au restaurant, ou non? Je ne vois pas en quoi un dîner avec les Barron pourrait causer des difficultés. Enfin, on peut parler quand je rentre ce soir, à sept heures et demie. O.k.?

– O.k. »

Je passe donc l'après-midi à écrire la journée de jeudi. Vers quatre heures, le téléphone sonne, c'est Christian qui appelle de chez lui, dans le Roussillon [ROUX, ROUE / SILLON (→ LIGNE, TRACE, EMPREINTE) / LE SILLON (→ MARC SANGNIER (SANG, NIER, SIGNER, INGRES, ANGERS, AGEN)) / CORBIÈRES (→ CORPS, COR, ORBE, BIÈRE), CERDAGNE (CERF, DAGEN, DIGNE, DIGNE, AGEN)]. Il est très gentil, bien sûr, très calme, il dit qu'il avait envie de me dire bonjour, qu'il a bien reçu ma carte, qui lui a fait grand plaisir, qu'il n'a pas fait très beau. Je rate l'occasion de lui dire, quand il me demande ce qu'il y a de nouveau, qu'il y a eu un fragile armistice avec W., apparemment, information qui lui aurait permis de savoir un peu à quoi s'attendre à son retour. Il a décidé de l'avancer d'un jour. Surtout je le remercie de sa carte aux palmiers, lui dis à quel point elle m'a plu. Il m'appellera lundi. Je l'embrasse. Lui aussi.

Le temps de l'écriture lui-même, dans le *journal* (et quand j'écris "l'écriture", je veux dire "le fait d'écrire", de pousser une plume sur les hautes feuilles à petits carreaux d'un cahier "Oxford" couverture pelliculée lavable papier Afnor VII qualité supérieure 80 pages réf. 28734 ; pas "l'écriture" au sens mystico-durassien), n'a pas d'épaisseur. D'heures entières passées au travail on ne peut dire rien d'autre que : j'ai écrit la journée de jeudi. L'écrite "journée de jeudi" dit-elle plus sur la "vraie" journée de jeudi ou bien sur l'après-midi du vendredi qui a servi à l'écrire et que d'une certaine façon elle relate, non, elle reflète, non, elle constitue, elle *est* en temps réel, dont elle représente le dépôt, la précipitation, le résultat, la production, la traduction monétaire, la valeur ajoutée, le produit scriptural brut, bien que de cette après-midi, qui ne fut rien d'autre qu'elle (pour le "sujet" parlant, écrivant), elle ne dise pas un mot ?

On peut toujours entrer dans un plus grand nombre de détails, dans une description plus poussée, dans un relevé plus scrupuleux d'"événements" encore plus petits. À mesure qu'on le fait, qu'on se force à être plus

minutieux, plus précis, plus obsessionnellement exact (mais jamais au point de parvenir à coïncider avec la totalité d'un moment donné *x* qui, de toute façon, étant à la fois plus vaste, plus riche, plus divers et plus bref, n'est déjà plus le même), le *journal* prend plus de temps à écrire, il envahit tout, il dévore la totalité du temps disponible, il se substitue à toute autre activité possible et donc il n'a plus à raconter que sa propre rédaction, il n'a plus d'autre matière que lui-même.

J'écris que j'ai écrit ce *journal*. J'écris que j'écris ceci. J'écris que j'écris ceci le samedi 29 mai de la mille neuf cent soixante-seizième année de l'ère chrétienne, Paul VI Montini étant Pontife Maximal, Valéry Giscard d'Estaing régnant sur la France comme ses royaux ancêtres (ou ceux de sa femme, j'ai oublié la légende), Jacques Chirac étant principal ministre. Il est six heures et cinq minutes et quarante-trois secondes, maintenant quarante-neuf, maintenant cinquante-cinq de l'après-midi. W., être humain de sexe masculin, de nationalité américaine et de caractère difficile (au moins dans ses rapports avec le "narrateur", avec ce stylographe Parker noir et doré dont il est fait usage comme d'un simple porte-plume, c'est-à-dire en le trempant toutes les deux lignes dans un encrier d'encre Parker *Quink* bleue, avec cette encre, avec ces lettres bleues irrégulières qui s'alignent précipitamment sur ce cahier jaune et bleu de marque Oxford réf. 28734), dort (l'être humain de caractère difficile (enfin, je trouve, mais c'est peut-être moi qui moi que)) dans la pièce voisine. Il (pas l'être humain de car/ enfin si, aussi) a plu, les fenêtres sont ouvertes, on peut croire humer une vague odeur de jardins d'ambassades et de Missions étrangères après l'averse à la belle saison, une senteur de terre *au goût de femme faite femme*, comme il dit le poète. À présent il fait beau, le ciel s'amuse, les nuages font les importants et se boursouflent en coiffure de Melinda sur fond bleu au-dessus des toits de plomb de l'hôtel ***NN Cayré dont l'entrée se situe au numéro … du boulevard Raspail, mais qui s'ouvre à l'arrière par une autre façade – laquelle aux yeux de ces lettres bleues qui s'ajoutent incessamment aux lettres bleues est la façade principale et quasiment la seule qui ait une existence réelle – sur la rue du Bac au-dessus des longues vitrines du magasin Regency de meubles Regency qui malgré sa taille la longueur de ses vitrines semble n'être qu'une annexe d'un autre

magasin Regency de meubles Regency également situé rue du Bac mais plus près de la Seine de l'autre côté du vaste carrefour croisement carrefour de la rue du Bac avec le boulevard Saint-Germain où prend son départ le boulevard Raspail et affleure le chemin de fer métropolitain à la station Rue-du-Bac qui lui (l'autre magasin) vendrait ou passerait pour vendre des meubles Regency "authentiques" peut-être tandis que celui-ci (celui qui est en bas de la prétendue façade "arrière" de l'hôtel Cayré) n'offrirait à sa clientèle bourgeoise mais moins fortunée ou moins soucieuse d'authenticité ou plus soucieuse de confort et de solidité des répliques des imitations modernes de meubles Regency d'époque Regency qui font l'objet depuis de nombreuses années maintenant d'un engouement tel au sein d'une certaine assez large catégorie socio-économico-culturelle qu'on peut dire que ce goût est dans une certaine mesure le goût de sorte que le goût le style l'époque Regency auraient connu seraient encore en train de connaître une deuxième époque une réincarnation une une une réplique magasin de répliques justement je viens de faire du thé Earl Grey en puisant du thé Earl Grey dans une boîte de métal jaune-beige de thé Earl Grey de marque Twinings of London Established 1706 by Appointment to Her Majesty Queen Elizabeth II Tea and Coffee Merchants R. Twinings & Co. Ltd que je me prépare à boire dès qu'il sera un peu moins chaud dans une tasse épaisse vert foncé à bords dorés légèrement dédorés elle-même imitation réplique imitation (la tasse, la soucoupe, la théière elle-même) de tasses de services de vaisselle en usage dans les cafés selon un goût une détermination une facilité un goût à peine moins prévisible déterminé socio-économico-culturel que les meubles ou plutôt les répliques de meubles Regency (période de l'histoire du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande s'étendant officiellement de 1810 à 1820 mais le terme désigne en matière de style et de Weltanschauung et d'esprit général et de culture une époque plus) (mais ne correspondant pas exactement sans doute – la preuve – à la *même* catégorie socio-économico-culturelle), la casquette de base-ball verte de W. (être humain de sexe américain) est devant moi sur ce bureau je pourrais parfaitement la toucher si je voulais (il le fait et peut même la toucher de la main gauche (il le fait (il est en train de le faire)) *sans cesser d 'écrire ici* de la main droite il (pas l'être humain mais une aptitude qu'à l'univers à comme il dit le poète mais j'(l'être

humain, approximativement, mais pas de sexe américain)) est à présent six heures et huit minutes et vingt-neuf secondes trente secondes trente et une secondes oh là là “je” ne peux pas suivre par quel trouble me vois-j’ (comme il dit le, comme elle dit la (« Un signifiant qui donne prise sur la Reine, que -------- à qui s’en empare ? »)).

W. est rentré à sept heures et demie (hier, vendredi 28 mai). Il était très fatigué et de très médiocre humeur : la fatigue, les contrariétés le rendent toujours désagréable. Il avait sa mauvaise tête, dure et fermée, et m’a déclaré qu’il n’avait vraiment pas le courage de discuter avec moi, et d’ailleurs pourquoi étais-je, moi, d’une humeur tellement améliorée? Je n’étais pas de si bonne humeur que cela, à ma connaissance, et de toute façon, si lui continuait dans cette veine [VENISE (VEINES), (PAUL) VEYNE, (

~~JULES~~)

) VERNE, (HENRI) VERNES (→ (BOB (→ *BOX* → BAX / BOXE / *SOB* (*SON OF A BITCH*) /// BOB INDIANA / BOB WILSON /// BOL, BORD, BOSSE, BONNE, BONN, BOTTE))) MORANE) / VAINE / CHANCE / VERVEINE / CONDUITS, CANAUX, TRUCHEMENT, GAINES DE TRANSMISSION], mes dispositions n’allaient pas tarder à se détériorer.

Nous avions rendez-vous à huit heures et demie avec les Barron [MARRON, « PSYCHANALYSTE MARRON DE LA FACULTÉ » (*LOLITA* / *PROJET POUR UNE RÉVOLUTION À NEW YORK*, *SOUVENIRS DU TRIANGLE D’OR*) (→ ROMAN) / CARON (LE PASSEUR, LE PARFUM (“POUR UN HOMME”) / BARON (→ VRAI NOM DE FRÉDÉRICK TRISTAN (→ *JOURNAL D’UN AUTRE*, *L'HOMME SANS NOM*, *VENISE*, ETC.)) / JACQUES BARON] au Grand Hôtel où ils sont descendus. Nous y sommes allés à pied. Ils étaient dans le hall quand nous sommes arrivés. W. avait retenu une table chez Pauline, rue Villedo, à côté de la Bibliothèque nationale. Nous avons essayé de prendre un taxi, mais aucun ne voulait accepter quatre personnes à son bord [BACH, (JEAN-MARC) BARR (→ *BREAKING THE WAVES*), RAYMOND BARRE, NORD, SORT, MORT, CORPS, BURE, BERRE, ABORD], j’ai donc proposé d’aller, moi, là-bas à pied,

ce que j'ai fait par la rue Daunou, l'avenue de l'Opéra, la rue des Petits-Champs et la rue Sainte-Anne.

En chemin je pense à Ch. Il ne m'a jamais dit qu'il m'aimait, rien de pareil. Pourtant il ruisselle d'affection. C'est une grande jouissance que de sentir qu'on a le pouvoir, d'un mot, d'un geste, d'un regard, de faire plaisir à quelqu'un, de changer la lumière de sa journée. Est-ce qu'il ne serait pas très facile de le rendre heureux? Est-ce que ce ne serait pas agréable? Cette relation avec W. devient de plus en plus sadomasochiste. Elle prend soin de donner juste l'extrême minimum de satisfaction qui empêche de se décider une bonne fois à la rompre. Bien que Christian ne soit pas spécialement "mon genre", après tout j'ai un grand désir physique pour lui, comme chaque fois que le sentiment s'en mêle. Évidemment, je le trouve beau, aussi. J'aime son corps, la texture de son corps, sa légèreté, sa dureté, sa douceur, sa couleur. Que nous soyons nés le même jour m'impressionne, comme si c'était le signe de quelque chose.

Je suis comme n'importe quel quadragénaire bourgeois très raisonnablement marié (mais je ne suis pas très raisonnablement marié) et qui a tourné la tête, c'est facile, d'une jeune fille très tendre. Il est flatté, forcément. Dans ce miroir inédit il se voit sous un jour beaucoup plus favorable que dans les autres, et donc il n'a pas de mal à se prendre d'une grande considération, d'une très haute estime pour le miroir. Il goûte des sentiments à l'égard de lui-même dont il a perdu l'habitude de jouir, ou en tout cas de les voir exprimer avec pareille (silencieuse) intensité. Il sous-estime ceux qui l'unissent à la compagne de longues années, le poids de leur passé en commun, la compréhension qui les unit, l'intelligence, la connaissance réciproque. Il est prêt à risquer sa position, à remettre en cause sa vie, à détruire tout ce qu'il avait bâti pour une tocade, pour quelqu'un dont il n'est même pas amoureux, qui n'a rien d'exceptionnel mais qui lui offre une extraordinaire douceur, et l'impression d'avoir, lui, quelque chose à offrir et qui soit hautement apprécié.

W. et les Barron sont déjà installés au restaurant quand j'y arrive. Malheureusement il se tient dans la salle une espèce de petit banquet, pour un groupe de douze ou quinze dîneurs, très bruyants. Il est difficile

de s'entendre. Machin, *Jeuh*, se sent envahi, dans ces cas-là, d'une accablante fatigue. Il a trop chaud. Maintenant W. fume en toute circonstance, à table, en voiture, ce qui d'une part, à Jeuh, est directement désagréable, mais surtout est perçu par lui comme une trahison, un emphatique passage à l'autre camp (jusqu'alors ils étaient d'accord pour déplorer la fumée des fumeurs et leur sans-gêne). Jeuh, déprimé, exaspéré, enfumé, fatigué, oreilles cassées, doit donc faire un immense effort d'attention pour écouter ce qui se dit à sa propre table, l'entendre, le comprendre, regarder qui parle, se pencher en avant pour entendre mieux, sembler être partie à la conversation, même s'il n'y contribue pour ainsi dire pas. La seule nécessité de ne pas se laisser distraire, de ne pas laisser se perdre son regard dans le vide, de se concentrer sur les interlocuteurs, lui demande un effort épuisant. Pourtant il aime beaucoup les Barron, qui sont des gens charmants, très sympathiques et très intéressants.

Florence B. est une petite femme de soixante-dix ans, peut-être, qui donne une impression d'extraordinaire fragilité. Elle est très mince, fluette, et n'a pratiquement pas d'épaules. Sa coiffure, qui ne varie jamais, la ferait reconnaître n'importe où, dans la rue, même de dos (et en effet W. et M. l'ont aperçue de loin, à N. Y., le samedi de leur départ, à deux pas de l'endroit où ils habitaient, dans le quartier des galeries). Ses cheveux, gris, assez peu abondants, sont tous ramenés vers le haut, et ils forment là une espèce de petite tour, nettement plus mince au sommet qu'à la base, et légèrement inclinée, telle qu'on en voit à certains modèles de Sargent (à vrai dire je pensais à la belle Mme Gautreau, mais, vérification faite à l'orée de cette parenthèse, Mme Gautreau n'arbore pas vraiment de petite tour penchée s'affinant vers le haut, seulement une sorte de chignon de peu d'élévation, simple casemate circulaire, à la rigueur, très haut perchée il est vrai, et en avant de cela un croissant de lune en diamants). Son visage est très étroit, presque toujours souriant, fragile, déterminé, très émouvant. Elle et son mari donnent l'impression d'un amour fou, constant, absolu (et pourquoi je n'ai pas ça, moi ?). À table, côte à côte, ils se prennent la main régulièrement, très discrètement, surtout quand l'autre parle, comme pour l'encourager. Lui paraît entretenir à l'endroit de sa femme une admiration tendre, sans

limites. Il n'en parle jamais qu'en souriant, le visage alors illuminé par son sujet, comme si l'évoquer seulement, en esprit ou en paroles, suffisait à l'emplir de bonheur. Sans cesse ils se renvoient l'un à l'autre l'honneur de telle ou telle bonne idée, initiative ou découverte.

Il semble mille fois plus vigoureux qu'elle, il a dû être un Américain très sain, grand, large d'épaules. W. le trouve *handsome*. Mais c'est elle, probablement, qui avait quelque chose de tout à fait spécial, qu'il a su reconnaître et qu'il a décidé d'honorer toute sa vie, comme on se voue corps et âme à un culte particulier, à un artiste, à une idée. Et, en effet, cette vieille dame si douce, si légère, qui pourrait être la grand-mère idéale de n'importe qui, a quelque chose de saisissant, surtout pour un Français sans doute – il faut imaginer des propos tels que ceux-ci dans la bouche d'une grand-mère de la province française :

« Oui, à Detroit [ÉTROIT, DÉTROITS (→ *STRAIGHTS*, *STRAIGHT* (→ HÉTÉROSEXUEL)), DE TROY, DE TROYES, DE TROIE (GUERRE → ULYSSE), *TROY* (FILM SUR LA GUERRE DE TROIE AVEC ORLANDO BLOOM)], au musée, ils veulent acheter un Brice Marden. Et pourquoi pas, c'est un artiste que je respecte, un excellent artiste. Mais j'aimerais mille fois mieux – je me tue à le leur dire – que nous ayons [*nous* c'est le musée de Detroit, la société des amis du musée, au sein de laquelle les Barron et spécialement Florence jouent sans doute un rôle considérable], que nous ayons même la moindre petite chose de Twombly. Et une pièce importante serait encore mieux, évidemment. Marden est trop dérivatif (*Marden, in my opinion, is far too derivative*).

– Oui, bien sûr, répond W. : il doit énormément à Jasper. Mais tout de même c'est un artiste original, très fort. Je crois qu'une des explications de son succès c'est que tellement de gens aiment encore la peinture, et que parmi les jeunes il n'y a personne d'intéressant qui en fasse, sauf lui et Mangold.

– Oui, Mangold, c'est la même chose : très bon artiste, mais je ne l'achèterais pas. Enfin maintenant, à Detroit, nous avons ce nouveau conservateur, John X, nous avons mis deux ans à le trouver : pour l'avoir nous lui avons promis de faire tout ce qu'il voudrait, et il veut un Marden il veut un Marden, donc Marden ce sera. »

C’est elle qui la première a eu l’idée de commander à Warhol son autoportrait (elle dit que c’est son mari, Brooks, qui y a pensé d’abord, et ils se disputent gentiment sur ce point – d’où il ressort que c’est lui qui y aurait pensé et elle qui aurait formulé la suggestion à Warhol). «Et pourquoi voulez-vous mon portrait? a dit Warhol. – Parce que je vous trouve tellement beau », a-t-elle répondu. Et, de fait, il était alors à son apogée, estime-t-elle : un beau jeune homme dans toute la force de son art, fascinant.

Deux ans plus tard elle a été la première à faire faire son propre portrait. Elle a aussi offert à Brooks, pour l’un de ses anniversaires, le portrait de Jackie Kennedy – le plus beau, à mon avis, celui où Jackie est représentée de profil, la tête penchée en avant, de très près, dans un style de Madone, juste après l’assassinat de Kennedy, je crois. Une amie à eux a vu chez eux le tableau, elle l’a voulu, ils le lui ont vendu, pour rien, pensant en acheter un autre de la même série, tout semblable, lors de leur prochain voyage à New York. Patatras [PAS TRACE, PATRAS,

~~PÂTE~~

~~À~~

~~TRACES~~

(?) *PATATRAS*, PIÈCE DE MARC MONNET], il n’y en avait plus. Des années plus tard, pour un autre anniversaire de Brooks, elle lui a de nouveau offert le même tableau, celui de l’amie, racheté une fortune. Mais, depuis cet épisode, sa valeur a encore quadruplé.

«Il était enveloppé dans une boîte avec toute sorte de papiers, comme un costume, raconte Brooks. J’ai pensé qu’elle m’offrait un nouveau smoking (*a new tuxedo*). Je me suis dit qu’elle faisait bien parce que c’est vrai, nous achetons toute sorte de tableaux modernes, nous ne pensons qu’à ça, mais mon tuxedo, lui, il est plutôt démodé.

– Oui, il date du lycée…

– Et donc je continue de fouiller dans cette grosse boîte, j’écarte tout les papiers de soie, et en fait de tuxedo c’était Jackie, *notre* Jackie, revenue à la maison» (il couvre de la sienne la main de sa femme, sur la nappe).

Un jour, vers le milieu des années cinquante, Florence était à New York pour une seule journée. C'était un lundi. Elle avait vu quelque part un Twombly, un dessin, elle avait décidé d'en acheter un. Elle est allée chez Leo Castelli [CASTEL, CHEZ CASTEL, CHÂTEAU, *CASTELLI ROMANI* (→ FELICE ROMANI, AUTEUR DU LIVRET DE *NORMA* (ROMAN, ROMANO, *ROMANICHEL* (→ JACQUES DUPIN /// MICHEL))) / STELLA, LE CAS STELLA (FRANK, JOSEPH, *ÉTOILE*) (? → *STERN* (ALL. *ÉTOILE* → *STERN* (ANG. *SÉRIEUX*, *AUSTÈRE* ET *POUPE*, *ARRIÈRE D'UN BATEAU* (ÉTOILE DE POUPE ?)))) / CASTÉLA, LIBRAIRIE-PAPETERIE DE TOULOUSE], la galerie était fermée, mais elle a tapé sur la porte :

« Irving est venu m'ouvrir, c'était la première fois que je le voyais. "C'est fermé, madame." Il ne voulait pas me laisser entrer. "Nous avons un vernissage demain." J'ai insisté : "Je repars pour Detroit et j'aimerais acheter un Twombly." En fait il était en train de repasser les rideaux, il ne voulait pas que je voie ça. Pourtant j'aurais pu l'aider, j'aurais fait ça mille fois mieux que lui. Mais j'ai fait semblant de ne m'apercevoir de rien, de ne pas remarquer ce qu'il faisait. Il m'a montré deux dessins. J'étais enchantée, c'était tout à fait ce que je voulais. Mais *six cents dollars*, je n'avais que trois cents, je ne savais que faire.

« À ce moment-là, Leo Castelli est sorti de son bureau. Il portait une toile à la main. Il a traversé la pièce puis il a changé d'avis, il s'est mis en face de moi, il a mis la toile sur le mur et il m'a demandé : "Qu'est-ce que vous pensez de ça ?" J'ai jeté un coup d'œil, je me suis tue, j'ai regardé de nouveau, j'ai dit : "C'est une des plus belles choses que j'aie vues de ma vie." C'était un des premiers *Numbers* [NOMBRES, LES NOMBRES, OMBRES / CHIFFRES, LE CHIFFRE, SERVICE DU CHIFFRE, MESSAGE CHIFFRÉ / HUMBERT HUMBERT (→ *LOLITA*)] de Jasper [ASPERN (COL.), *THE ASPERN PAPERS* (JAMES), JASPE, PERSAN] Johns [JOHN, JOHNSON / *NUMBERS*, *PASSAGE*, *TENNYSON*, ETC.]. C'était la première fois que j'entendais ce nom-là, *Jasper Johns*. Castelli a dit : "*Well, lady, you have good taste*." Mais le tableau coûtait douze cents dollars, ce n'était même pas la peine d'y penser. C'est un regret terrible. Pourtant je suis revenue pour mon Twombly.

« C’est seulement après, plus tard, que nous avons commencé à acheter des toiles. Henry Geldzahler avait une toile de Twombly que j’adorais. Il l’a vendue – en Allemagne, je crois. J’étais furieuse contre lui de ne m’avoir pas prévenue, c’était une des *Crime of passion*, une de mes favorites. Maintenant Henry n’aime pas la toile de Twombly que nous avons, *VIRGIL* [VIRGILE, VIRGILIEN, VERGE, VIRGINIE, VIRGINIE, VIRGINIA / VIRIL / ÉGLOGUES / ANDES (→ ANDES, DANSE, LANDES)]. Mais quand Bobby Rosenblum [BLUM, BLOOM, *BLOOM*, EN FLEUR & ROSE, ROSE, *A ROSE IS A ROSE IS A ROSE* (→ STEIN → STERN (LE BANQUIER, LA POUPE, L'ÉTOILE) → STERNE)] est venu, il a voulu la voir, je l’ai fait monter au premier, là où elle est, après il ne voulait plus redescendre.

« J’aime bien Henry Geldzahler, il est vraiment drôle. Mais lui ne m’aime pas. Il m’a appelée *an art groupie*. David Hockney raconte sur lui l’histoire la plus drôle. Henry marchait dans la rue, à Los Angeles. Un adolescent, le genre surfer californien, vous savez, les cheveux si blonds qu’ils en sont presque blancs, s’est approché de lui et lui a demandé très poliment : “Excuse me, sir : are you *an older man*?”

– Ah oui, c’est merveilleux.

– Malheureusement il est tellement rosse [RUSSE, RACE, VIEILLE CARNE, ROSS & CROMARTY, LES ROSS, ONCLE ET NEVEU EXPLORATEURS (SIR JAMES CLARK ROSS, AVEC PARRY À LA PRESQU’ÎLE DE MELVILLE (LA RECHERCHE DES PASSAGES)) / *CROSS*, CROIX, CROSS (DERNIER MARI (ET DERNIER NOM) DE GEORGE ELIOT, NÉE MARY ANN (MARIAN) EVANS (→ DONALD EVANS (L'HOMME DES TIMBRES POUR DES PAYS IMAGINAIRES, DONT LE DOLAND (→ DOWLAND)), WILSON & EVANS)] (*bitchy*).

– Il est fameux pour ça. Les méchancetés d’Henry Geldzahler, c’est presque un genre littéraire autonome.

– Le succès a eu sur lui un effet terrible, terrible. Quand nous l’avons connu, c’était un pauvre garçon, pauvre, laid, ne connaissant personne : *an ugly duckling*, vraiment. Il est venu à Detroit, il n’avait nulle part où coucher, pas un sou. Nous lui avons dit : “Venez coucher à la maison.” Il

l’a fait, je l’ai tout de suite adoré : il était tellement intelligent, tellement vif, tellement drôle. Et quel œil!

– Oui, bien sûr, mais tout de même, je ne comprends pas certains de ses goûts. Tenez, Olitsky, par exemple : qu’est-ce qu’il peut bien trouver à Olitsky? C'est l’influence de Greenberg [GREEN (

[ULIEN,

, À MORAR AVEC ÉRIC) / GREENE / GREEN (IN *CUTTY SARK*, DE CRANE) / VERT, *VERDE*, VERDI /// BERG (ALBAN, CHÂTEAU DE BERG, MORT DE LOUIS II), SCHOENBERG, BERGMAN, MANN (*TRISTAN* → *TRISTAN* → CITATION DANS LA *SUITE LYRIQUE* DE BERG) / ERG, GRAND ERG /// MONTAGNE VERTE, MONTAGNE NOIRE, MONTAGNE NOIRE (TARN), MONTAGNE BLANCHE, *MONTAGNE MAGIQUE* (→ MANN), BATAILLE DE LA MONTAGNE BLANCHE] ?

– Ah oui, Greenberg a eu une énorme influence sur lui, énorme. C'est lui qui lui a mis le pied à l'étrier [ÉTRILLER, TRIER, *TRIER* (→ TRÈVES (→ ARC, PORTA NIGRA, KARL MARX, CATHERINE ROBBE-GRILLET (*JEUNE MARIÉE* → JEANNE DE BERG, Q. V., *BY ALL MEANS*))], vous savez. »

L'échange a lieu presque exclusivement entre Florence et W. Brooks et moi, nous sommes les conjoints, les témoins, les entraîneurs, qui assistons à la course de nos poulains respectifs.

Florence [FLORENCE (SUR L'ARNO), FLORENCE (DANS L'OREGON, PRÈS D’EUGENE), FLEURANCE (GERS) / FLORE, FLORE, FLEUR, EN FLEUR (→ *IN BLOOM*, *BLOOMING*, BLOOM) / FLORA (MAC DONALD (→ DONALD EVANS (→ GEORGE ELIOT (→ T. S. ELIOT)), WILSON & EVANS (*EN PATAGONIE*) / LANDON (EMMELENE) / *LONDON* (« *NEVER HAD HE SEEN LONDON LOOK SO ENCHANTING* ») / LINDON LANDOR (WALTER SAVAGE, *LE COTTAGE*), ARNOLD (SCHOENBERG, MATTHEW, SIR MALCOLM ROLAND), ORLANDO, TRISTAN, & CÉLINE))] encore :

«Nous avons cet ami collectionneur, à Detroit, qui achetait tout en fonction de ses murs, de l’espace dont il disposait. Maintenant tous ses murs sont occupés, mais l’élan est pris, il continue d’acheter, il ne peut

pas s’en empêcher. Alors il donne tout au musée, c’est merveilleux. Nous sommes enchantés qu’il n’ait plus de place !

– Ici en France, les gens ne donnent jamais rien.

– C'est bizarre, pourquoi ?

– Je ne sais pas. Ce n’est pas dans l’usage. Il n’y a pas de tradition du don aux musées. Il faut dire que les gens n’achètent pas beaucoup, non plus. Et puis il n’y a pas tous ces avantages qu’il y a aux États-Unis, les dons ne sont pas déductibles de l’impôt sur le revenu, par exemple.

– Oui, ça, évidemment, la déduction fiscale, chez nous, c’est un avantage énorme. Il y a des gens qui s’arrangent pour économiser cinquante mille dollars d’impôts en donnant à un musée une toile de quinze mille dollars. Et en plus ils peuvent la garder chez eux jusqu’à leur mort, c’est merveilleux!

– Ici non seulement ils ne donnent rien, mais toutes les veuves qui avaient offert au musée d’Art moderne les œuvres de leurs maris veulent les reprendre, parce qu’elles ne veulent pas qu’elles aillent à Beaubourg.

– Mais pourquoi ?

– Parce que Beaubourg fait peur, on ne sait pas du tout ce que ça va être, comment ça va marcher ni même *si* ça va marcher. La moitié de l’activité des Affaires culturelles, ces temps-ci, consiste à rassurer les veuves de l’école de Paris, à les persuader de ne pas reprendre ce qu’elles ont donné...»

Il est aussi beaucoup question de Twombly, qui a pris un studio à New York et qui va quitter l’Italie parce qu’il a peur de ce qui s’y prépare, des enlèvements, des assassinats, tout ça.

«Tout le monde ne rêve plus que de vivre à New York, partout. Pourtant, à New York, les gens sont très impressionnés quand je leur dis que j’habite Paris : ils trouvent ça romantique, sophistiqué, cosmopolite, etc. –, sauf les *vrais* cosmopolites, évidemment, qui eux savent bien que Paris est un trou de province où il ne se passe absolument rien, surtout dans le domaine de l’art contemporain; et qui croient que je crois que c’est quelque chose de sophistiqué et cosmopolite de vivre à Paris, et alors ils sont très méprisants. »

Les Barron partent dimanche pour la Bourgogne avec une voiture de louage et un chauffeur. Un ami passionné de vins, qui a l'une des meilleures caves des États-Unis, leur a donné des adresses de vignerons châtelains. C'est mon heure de gloire, ou plutôt mes cinq minutes d'expertise, probablement fastidieuses et exagérément étirées parce que les Barron n'ont sans doute pas l'intention de pousser l'exhaustivité jusqu'à une interrogation poussée sur la pertinence, ou non, d'une attribution à Serlio (dont ils n'ont jamais entendu parler) du château de Maulnes (ou moi-même ne suis jamais allé). Néanmoins, avec l'insistance du raseur qu'on a mis imprudemment sur un sujet qui lui tient à cœur, je dresse par écrit à l'intention des voyageurs, pour le cas où ils risqueraient d'oublier certaines parties de mon discours, une liste de sites ou de monuments qu'ils peuvent ou *doivent* voir en chemin, Fleury-en-Bière, Fontainebleau, Vézelay, Tanlay, Ancy-le-Franc, Maulnes, donc (« *might be a little hard to find, you'll have to ask* »), Autun, Cluny, Beaune et même Savigny-lès-Beaune (« *nothing spectacular or famous, but a very nice french village, with a castle and beautiful XVIII*th *century town-houses, oddly sophisticated,* etc. »).

Le dîner est très bon, bonne cuisine bourgeoise sérieuse, asperges, consommé, ris de veau en croûte, paupiettes de saumon. Mais le bruit est si insupportable que nous décidons d'aller prendre un dessert ailleurs, en l'occurrence au Crillon. Le grill, là, et le bar attenant, ont l'air de n'importe quel Holiday Inn. Les garçons, à trois mètres de nous, se disputent pour une histoire de saucisson, jusqu'à ce qu'un maître d'hôtel, au bout de cinq minutes, leur demande de se calmer un peu. Ne reste plus, de la tradition des palaces, que les prix : W. ayant insisté pour payer, quatre desserts, deux cafés et une infusion lui coûtent cent quatre-vingt-dix francs. Il se demande s'il n'y a pas eu une erreur, mais n'est pas retourné demander.

Les Barron prennent un taxi sur la place de la Concorde. W. et moi marchons à travers les Tuileries où la séance de cirque n'est pas terminée, et où les stands forains sont encore ouverts. « On dirait n'importe quel petit cirque en tournée à Marianna», dit W. Dans les deux allées en arc de cercle, il y a un monde fou. Nous les suivons, mais ne voyons personne qui nous intéresse. Sur le pont Royal, nous croisons un type qui semble

très sexy, moustachu, poilu, bien foutu. Il regarde beaucoup, mais W. continue, me disant qu'il le connaît de vue, qu'en effet il est très bien. Nous nous retournons, lui aussi. W. veut rentrer, il est fatigué; mais, si je veux, je peux aller voir ce qu'il en est… Je : le type est assis sur un banc. Je m'adosse au parapet du pont. Quelqu'un monte du quai, s'approche de lui, lui parle, et ils s'en vont ensemble, immédiatement.

Je rentre. Nous lisons un moment. Je tourne le dos à W., il me caresse la poitrine. Je bande. Lui aussi. Il ouvre ma chemise, me retourne, me lèche le torse. Je le suce. Comme je vois qu'il s'apprête à me baiser, je suggère qu'un peu de crème serait assez nécessaire. Il va en chercher et en profite pour rapporter de la salle de bains (ou de ses affaires?) des poppers.

«Embrasse-moi.»

Il me baise. Il jouit un peu vite, mais j'arrive à le rattraper. Ensuite, j'ai du mal à m'endormir.

Samedi 29 mai

Réveillés et levés à 9 heures. Nous avons rendez-vous à onze heures avec les Barron au Grand Hôtel pour les emmener au marché aux Puces où il était prévu que nous allions de toute façon pour y voir des photographies anciennes chez François Braunschweig et Hugues Autexier, les amis de R. B. J'apporte aux Barron, qui très gentiment s'en sont montrés curieux, un exemplaire de *Passage*. Brooks n'est pas là quand nous arrivons : il est allé au magasin Old England, à côté de l'hôtel, afin d'y acheter une chemise pour chacun de nous.

Comme d'habitude aucun taxi ne veut nous prendre à quatre. Mais Brooks obtient de l'un d'eux qu'il le fasse en lui donnant d'emblée dix francs. Arrivés à Clignancourt, nous quittons les Barron pour aller voir Braunschweig et Autexier, c'est-à-dire la maison "Texbraun". Leur stand est un des plus en ordre et constitués ("*together*") du marché, les moins "stand". Ils ont surtout des livres anciens, dont un savant ouvrage sur *Les*

Palmiers, histoire iconographique, d'Oswald de Kerchove. Cependant ils nous montrent surtout des photographies, que W. a déjà vues pour la plupart, mais parmi lesquelles il compte à présent faire un choix :

• un temple en Égypte, de John Greene, très belle colonnade, très beau jeu d'ombres, des tons légèrement ocre mais pas beaucoup de relief, de profondeur, de richesse de coloris : cela attesterait de l'extrême ancienneté du procédé mis en œuvre, paraît-il – ainsi un manque, un défaut (dans les deux sens du terme), s'il est signe et marque d'une datation plus haute, peut être perçu comme une qualité;

• un temple de Syrie, je crois, de Maxime Du Camp – je n'aime vraiment ni le monument représenté, trop chargé, ni la photographie elle-même, qui manque d'air et de ciel;

• une porte gothique, si je me souviens bien, à Jérusalem, d'Auguste Salzmann : là, au contraire, grande richesse de tons, admirable profondeur des parties sombres; sur la gauche de la porte s'ouvre un passage en arcade dont le noir contraste avec la frontalité de la porte elle-même – mais la composition me semble banale, et pour tout dire inexistante. (Je me tais. Tex et Braun doivent me trouver peu loquace, sans doute peu aimable, peut-être discourtois. Tex a demandé gentiment : « Et Renaud s'intéresse à la photographie?» J'ai répondu : « Raisonnablement. ») Mais il est sans doute évident que je ne suis pas très enthousiaste. Ajouter à ça l'abrutissement habituel du matin;

• un très grand Baldus, les arènes de Nîmes. W. me l'avait décrit avec beaucoup d'exaltation, et en particulier l'exploitation formelle de la courbe du monument. Mais celui-ci est vu de très près, la photographie, à mon goût, a trop l'air de n'en être qu'une excellente représentation. Les tons y sont d'une grande richesse, un alignement de courts piliers reliés par des chaînes, au premier plan, est pris dans une vapeur noire qui occupe tout le bas de la photographie, et les arcades elles-mêmes révèlent des niches profondes et denses. Je préfère néanmoins, du même Baldus, le *Pont du Gard* vu l'autre jour chez Gérard Lévy : l'image n'a certes pas la même précision, ni la même opulence de texture, mais la composition en est bien plus remarquable, il me semble. Les Texbraun me font alors remarquer que cette vue du pont du Gard que montre Lévy, et qu'ils connaissent bien (dans ce milieu minuscule des amateurs et des

marchands de photographies “*vintage*”, tout le monde sait à peu près non seulement qui est qui, bien sûr, mais aussi qui a quoi), est un retirage datant des années soixante-dix (du XIXe siècle, évidemment), qui ne saurait être comparé avec une épreuve originale comme celle qu’ils nous montrent, et qui date, elle, des années cinquante – telle serait donc l’explication du prix très bas du Baldus “Lévy”, deux mille francs.

Un client arrive qui est à la recherche d’éditions originales de Roussel. De notre côté nous voyons encore une grande photographie représentant la partie gauche d’un arc de triomphe à trois enjambées, sur le forum romain, probablement, des Bisson : l’arcade de gauche est interdite au passage par une barrière de planches; au-dessus d’elle, on aperçoit, dans le lointain, un mur lisse. De la grande arcade du milieu on ne voit que la moitié.

«C'est cette façon de photographier, de laisser partir cette arche en l’air, et en dehors de la photographie, qui est extraordinaire», dit Braunschweig. W. est très impressionné.

Pour ma part, je suis toujours un peu gêné, dans ces photographies de monuments, par leur côté d’abord et principalement documentaire (au moins dans les intentions des artistes, et a fortiori de leurs commanditaires). Je ne peux m’empêcher de penser, par exemple, que le photographe, ici, a surtout voulu montrer aussi nettement que possible un détail de l’arc – en l’occurrence les éléments de décoration de la partie gauche –, et qu’ainsi s’explique très clairement son cadrage, beaucoup mieux qu’en fonction de préoccupations d’architecture globale de son image, qu’à dire le vrai je ne vois pas très nettement en œuvre.

Dans une autre chemise il y a des œuvres nettement moins importantes, anonymes pour la plupart, et bien sûr beaucoup moins coûteuses. Je trouve là des choses qui me plaisent vraiment : deux clichés d’ajoncs, foisonnants (l’un malheureusement est beaucoup plus pâle que l’autre), et surtout un arbre gigantesque au pied duquel est assis, ou plutôt à demi allongé, comme un personnage de Corot, sur un banc très simple, un jeune homme qu’on distingue mal – au premier plan une rivière, ou un étang, et une barque amarrée.

«Tu es en train de construire là-dessus toute une histoire, non?»

C'est difficile à éviter.

Une autre photo, également anonyme, montre, dans la partie gauche, une assez grosse femme occupée à laver du linge, sous un auvent assez élégant, dans un long chenal brumeux qui, absolument rectiligne, se perd dans les lointains. Dans la partie droite, on remarque une porte de jardin au montant de bois surmonté de bulbes, en bois également, « qui font penser à la Russie », dit W. Cependant la porte n'ouvre pas sur un jardin, mais sur un bois très sombre et très grand. Une haie, dont chaque feuille est clairement visible, flanque la porte de part et d'autre, et vers la gauche, en descendant, elle rejoint le chenal du premier plan, un peu en avant de la laveuse. L'atmosphère est d'une extrême étrangeté : en effet la porte, déjà bien singulière d'apparence, a l'air de n'ouvrir sur rien, et le lavoir, qui pourtant n'est pas du tout rustique, semble égaré au beau milieu d'une forêt brumeuse. Toute la partie droite – la porte, la haie, les arbres – est d'une opacité vraiment menaçante; tandis que le chenal, dans la partie gauche, suggère, indique et même dicte au regard une ligne de fuite très lointaine.

Malheureusement, W. trouve que la laveuse fait penser à la mère Denis, omniprésente héroïne d'une campagne publicitaire pour machines à laver [RAVEL, *RAVEL* (→ JEAN ECHENOZ), RAVEL (CHÂTEAU DE, PUY-DE-DÔME), *RAVELSTEIN* (→ BELLOW, "PORTRAIT" D'ALLAN BLOOM / RAVEL → STEIN)] :

« Ah non, elle ne va pas me poursuivre jusqu'au milieu de ma collection ! »

Il y a enfin un paysage de montagnes, avec de beaux plans successifs, de Braun (*Adolphe*) – Tex et Braun (François) en feront cadeau à W. qui s'est décidé pour le temple égyptien de Greene et pour je ne sais plus quoi d'autre. Je suis allé, entre-temps, chercher les Barron à l'endroit convenu, et je les ai amenés, non sans difficulté, à travers ce dédale [LABYRINTHE, PÉDALE, DES DALLES / STEPHEN DEDALUS / ICARE), dans la boutique. On leur montre alors certaines des photographies que nous venons de voir, plus quelques portraits de Nadar.

Nous demandons timidement à un taxi, ensuite, s'il peut nous prendre tous les quatre, et celui-ci s'indigne qu'on ait pu jamais nous le refuser. Il

nous mène chez Warhol, rue du Cherche-Midi, selon un itinéraire assez étonnant, mais qui permet aux Barron, par hasard, d'apercevoir Beaubourg au passage.

Ils ont envie de connaître l'appartement parisien de Warhol. (Quelque chose de très gamin, dans tout ça. Hier, quand W. leur parlait de travaux récents de Warhol, *Faucilles et Marteaux*, *Crânes* [LES DEUX CRANE, STEPHEN (→ CORA) ET HART (EN "RÉALITÉ" *HAROLD*, COMME BLOOM, LE PLUS ARDENT PROPAGATEUR DE SON ŒUVRE) / REFLET DU CRÂNE DANS LA PHOTOGRAPHIE, PLAQUE DE LA AUGUSTUS DE MORGAN SOCIETY, RUSSELL SQUARE, PLAQUE SUR UN BANC COMMÉMORATIF DANS KEW GARDENS / CRÂNE RETROUVÉ PAR L'EXPÉDITION PARTIE À LA RECHERCHE DE LA PÉROUSE (SWANN, *FAUX-MONNAYEURS*, PETIT-FILS BORIS SE TIRE UNE BALLE DANS LE CRÂNE) / CRÂNE RAMASSÉ SUR LA PLAGE PAR JACOB, AU DÉBUT DE *JACOBS'S ROOM* (SA MÈRE MRS. FLANDERS INSISTE POUR QU'IL LE JETTE IMMÉDIATEMENT) / CRÂNE DANS LA CHAMBRE DES ENFANTS (CAM ET JAMES) DANS *TO THE LIGHTHOUSE* / *WEBSTER WAS MUCH POSSESSED BY DEATH / AND SAW THE SKULL BENEATH THE SKIN* (ELIOT, ET AUSSI *DÉCRASSE-TOI LE CRÂNE*, IN *LE RESTAURANT*, EN FR. DANS LE TEXTE) / CRÂNE DANS *THE GOLD BUG* / CRÂNE DANS LA *VANITÉ* EN DIPTYQUE DE MARCHESCHI /// ÉCRAN, NACRE, NÉRAC (→ *LOVE'S LABOUR LOST*, FLEURETTE), CARNÉ, CAN(C)ER, CAN(C)RE], etc., il y avait chez eux, *chez elle* surtout, une excitation d'enfant, un peu comique. Quant à lui, si la passion de la vie de sa femme avait été les safaris au Kenya, nul doute qu'il eût d'un cœur léger passé son temps dans des fermes africaines.)

Rue du Cherche-Midi ils s'extasient sur la cour, sur la taille des pièces, la hauteur des plafonds, les quelques meubles de Jean-Michel Frank et consorts. W. leur montre la chambre à coucher, le lit qu'a dessiné Fred pour Warhol, un double sofa [SAPPHO, (TROUVER) ÇA FAUX, FAON, SOFIA, *REINA SOFIA* (MUSÉE), SOFIA (LA VILLE → ROI BORIS)] avec partition centrale. Le lit est fait, mais la partition centrale, enlevée, n'a pas été replacée, et des oreillers sont empilés sur un

fauteuil : traces du passage de Fred, explique W.; mais Fred a sa propre chambre, et je pense qu'il s'agit plutôt de traces de son passage à lui, et de qui que ce soit a couché là avec lui (ciel variable, avec une tendance à se couvrir rapidement, et pouvant devenir orageux).

Je feuillette un livre de photographies sur Édouard VIII. Nous essayons ensuite d'aller manger des sandwichs au Sauvignon, à l'angle de la rue des Saints-Pères, mais il n'y a pas de place. Il est deux heures. Retour à la normale, un taxi refuse de nous prendre tous les quatre. Je vais à pied, par la rue des Saints-Pères, jusqu'à la galerie de W., où, déjà arrivé avec eux, il essaie de traduire aux Barron certains passages du texte de R. B. sur Twombly. Puis nous mangeons quelque chose dans un café de la rue du Bac, sandwichs [DU PAIN, DUPAIN (GROUPE MARSEILLAIS), DUPIN (SAND, POE, "LES TROIS DUPIN" (→ MORVAN), JACQUES DUPIN /// KARL SAND (ASSASSINE

~~KOTZEBUE~~

)]pour eux, assiette anglaise pour moi. Ils veulent aller chez Fournier parce que W. y a mené récemment un ami à eux qui désirait acheter un Riopelle, et qui est tenté maintenant par quelque chose de Joan Mitchell, il ne sait quoi exactement : les tableaux qui lui plaisent n'ont pas la taille qui convient, ils ne pourraient pas entrer entre les deux fenêtres de son bureau; et ceux qui ont la taille idoine ne lui plaisent pas.

Il y a chez Fournier une exposition de Shirley Jaffe, mais les employés (l'un d'entre eux me dit bonjour, dit que je ne le reconnais jamais, sur quoi je me demande si W. et moi avons couché avec lui, mais, après explications, c'est seulement quelqu'un qui était à un dîner chez Casimir Estène, cet hiver, habillé tout à fait autrement) nous montrent toute sorte de toiles de Joan Mitchell, qu'ils dressent autour de Florence Barron, assise au milieu de la galerie, très Louis XIV aux Gobelins, ne manque que la haute canne. Toutes ces toiles sont récentes (74-75), toutes sont plutôt jolies, très vaguement orientales d'inspiration, très vaguement *Nymphéas* d'esprit – mais, à mon avis, peintes aujourd'hui, sans intérêt. L'une est plus structurée que les autres et ressemble assez nettement à quelque chose de Hans Hofmann. Je la préfère de beaucoup au reste de la série, mais n'en fais pas grand cas pour autant.

Qu’est-ce que ce discours qui, sous couvert de matérialisme, veut qu’on ne s’intéresse qu’aux œuvres elles-mêmes, indépendamment de leur contexte? C'est confondre matérialité et matérialisme. C'est ignorer toute sorte de facteurs bel et bien *matériels*, qui existent, qui sont là, qui affectent la perception et dont il n’est pas possible, à moins de tomber dans la plus totale artificialité, de faire abstraction. J’ai toujours été très intéressé par les mystifications littéraires et les faux artistiques, parce qu’ils révèlent énormément de notre rapport à l’art. Un changement d’attribution transforme complètement notre façon d’envisager une œuvre (de même qu’une plaisanterie, un mot d’esprit sera d’autant plus drôle qu’on fait plus de crédit à son auteur – prime à la “signature”). Les poèmes d’Ossian, portés au pinacle pendant une génération ou deux, perdent tout intérêt pour tout le monde sitôt qu’il est avéré qu’ils ne sont dus qu’à Macpherson (pourtant ils n’ont pas changé d’un iota). Je suis sûr qu’on doit pouvoir trouver dans les chansons de Sheila ou de Johnny Hallyday quatre ou cinq mots qui deviendraient bouleversants, d’un lyrisme et d’une profondeur sans limites, dès lors qu’ils seraient promus au statut de fragment de Sappho. Des experts se ridiculisent d’enthousiasme au sujet d’un faux Vermeer, et puis ils ne veulent plus en entendre parler quand la supercherie est découverte : c’est pourtant toujours le même tableau. La reproduction, dans un livre, d’une photographie qui représente un Pierrot fardé me paraît, quand je tombe sur elle, celle d’une œuvre rasante, pseudo-artistique et maniérée des années trente ou quarante (du XXe siècle); puis je découvre avec un peu plus d’attention qu’il s’agit de Deburau photographié par Nadar – aussitôt je la trouve admirable. Tout savoir refusé est un obscurantisme (ce qui n’empêche pas qu’on puisse jouer avec le contexte, le faire varier, en tirer des effets “artistiques”, cf. Duchamp *sq*.).

La *date*, en particulier, joue un rôle considérable, qui continue à saper la distinction si critiquée, mais toujours si solide, du beau et du laid. Les toiles de Joan Mitchell ne sont pas *laides*, loin de là (elles feraient peut-être bien de l’être un peu plus, même). Peintes autour de 1950, elles seraient quasi géniales (elles ne seraient toujours pas “mon genre”, mais c’est là une autre question). Mais, peintes aujourd’hui, elles sont absolument *irrelevant* (im-pertinentes).

Nous avons fait nos adieux aux Barron, qui montaient dans un taxi, devant chez Fournier (où il y avait aussi Donald Karshan, l'ex-directeur du New York Cultural Center, sur Columbus Circle).

Je suis rentré à la maison. W. est rentré peu après moi, malade, ayant fermé la galerie. Il a dormi, j'ai travaillé toute l'après-midi. Nous avons dîné là, seuls, et regardé *Don Carlo* à la télévision, retransmis de l'Opéra du Rhin. W. a une indifférence musicale – en ce qui concerne du moins la musique classique, et l'opéra en particulier – qui ne cesse de me stupéfier : il est capable de fermer la porte de la cuisine, s'il s'y trouve à ce moment-là, ou de sortir sur le balcon au beau milieu de l'air le plus beau (l'air du serment de Carlo et de Rodrigo, par exemple), alors qu'on n'a qu'une envie, il me semble : que surtout rien ni personne ne bouge, qu'une phrase soit répétée une fois de plus, peut-être, que cette jouissance-là ne soit pas troublée.

«Ah, qu'il était beau le jour où nous marchions ensemble sur la douce terre de France, dans la forêt de Fontainebleau...»

Parlé encore de photographie. Je trouve que les *Arènes* de Baldus, quant à la composition, en tout cas, sont très inférieures au Colisée tel que l'a photographié, croit-on, le révérend Calvert Jones dans les années 1840. De toute façon, le discours qu'on tient sur l'art des photographes classiques est parfaitement anachronique, à mon avis : on infuse dans leur travail des valeurs dont ils n'ont pas pu tenir compte, parce qu'elles ne faisaient pas partie de l'arsenal épistémologique de leur temps. Mais, objecte W. non sans fondement, c'est le propre de toutes les grandes œuvres de se prêter a posteriori à ces extrapolations, et des grands artistes de s'être mis à l'épreuve, sans y penser, de canons artistiques dont ils n'étaient pas conscients, qu'ils ne pouvaient même pas imaginer. Plus tard, au lit, je lis et termine le roman d'un Canadien qui vit en Afrique occidentale où il a placé l'action d'une petite intrigue policière forcément assez cocasse (*The Butterfly Flood*).

Dimanche 30 mai

Levés vers dix heures. Je me suis lancé dans de très nécessaires travaux ménagers, mais non sans être d'abord retombé sur le lit, songeur.

«À quoi tu penses?

– Oh, à rien : la vie, l'amour, la mort.

– Pfff, tu dis toujours ça… Non, *vraiment*?

– Toi. Nous.

– Et quoi à ce sujet?

– (*Silence… puis :*) Je me demande si nous ne sommes pas en train de faire une erreur. (Ou bien (avant? après) :) Je me demande si les gens sont heureux, en général.

– Je crois surtout qu'ils ne passent pas leur temps à se le demander comme toi. Ils font ce qu'ils ont à faire. Ils ne se posent pas la question.

– Ce n'est pas un idéal.

– Et c'est quoi, notre erreur?

– *Notre erreur*? Oh, rien, comme ça : recommencer à vivre ensemble, plus ou moins. On ne peut pas dire qu'on se rende très heureux l'un l'autre, n'est-ce pas?

– Non. Mais justement, je n'ai aucune intention de recommencer comme avant. Ça non.

– Mais alors, quoi? J'aimerais savoir.

– On verra. On ne sait pas. Quelque chose d'autre, en tout cas. En ce moment nous sommes tous les deux nerveux à ce sujet, ça ne facilite pas les choses.»

Lui remet toujours toute discussion sérieuse qui viserait à préciser la nature de nos relations présentes et à venir à l'au-delà d'un très hypothétique retour au calme, à la sérénité, à la détente nerveuse et conjugale; moi, je ne puis envisager de retour au calme qu'une fois précisée la nature de nos liens – ainsi se disputent indéfiniment, en les pays de guerres intestines, ceux qui ne veulent discuter d'une constitution nouvelle qu'une fois revenue la paix civile, et ceux qui n'ont d'espoir qu'en une constitution nouvelle pour rétablir la paix civile.

« Je pense aux Barron, évidemment : ils semblent se rendre l'un l'autre tellement heureux…

– Pfffouh, ça n'a rien à voir! En fait, c'est même plutôt stupide, de dire ça. Nous n'avons pas leur âge. À leur âge on se resserre, on se tient les

coudes, on est moins tourné vers l'extérieur. On n'a plus de désirs, plus d'ambition. C'est facile...»

Nigel Greenwood doit arriver de Londres à midi. Il nous a demandé l'hospitalité, mais W. a décidé de l'installer plutôt chez Warhol et se rend donc là-bas pour préparer le terrain. Quand Nigel arrive ici, avec ses bagages, et du thé et du whisky et des journaux anglais pour nous, je suis seul en train d'essayer de marier des chaussettes célibataires ou plutôt veuves, divorcées, étalées autour de moi sur le sol. Je trace pour lui une carte qui lui permette de se rendre chez Warhol, et un plan de l'immeuble, là-bas. W. et lui doivent déjeuner ensemble. Je déjeune seul ici, passe l'aspirateur, prends un bain, etc. Puis je travaille de trois heures et demie à six heures et demie et vais ensuite faire un tour.

Sur le boulevard, après la rue des Saints-Pères, je croise deux garçons, qui d'ailleurs se ressemblent beaucoup, l'un avec qui j'ai plus ou moins joué une nuit aux Tuileries, l'autre, un Italien qui est venu avec nous à la maison, un soir, en compagnie d'un ami à lui, son amant, je pense, un Français impossible, con et content de lui comme il n'est pas permis. L'Italien je le revois de temps en temps, dans la rue ou bien au Sept. Cette fois-ci il est très en beauté. Aussitôt après lui avoir dit bonjour, j'aperçois W. et Edward B. qui sont assis sur le dossier médian d'un banc.

« Il est vraiment très en beauté, aujourd'hui, l'Italien, dit W. Et tu as vu ce paquet? Ça partait comme ça, vers le haut» (il fait un geste, décrivant une longue proéminence, de l'entrejambe jusqu'à la hanche – je n'ai rien remarqué de pareil).

Passent Dominique le Jardinier, qui vient dire bonjour, et un ami à lui (un Anglais? W. l'a vu à Londres, dans la rue, paraît-il), puis Jean-Claude.

Moi, à Dominique, en riant :

«Alors, où ça en est, tes histoires?

– C'est fini, bien fini!

– Ah, ah : ça m'étonnerait!

– Oh si, pourtant… Crois-moi que si : bien fini.»

(Dominique aime beaucoup, ou plutôt emploie très largement la formule *crois-moi que*, pour laquelle j'ai aussi un faible marqué, peut-être à cause de lui. Il dit couramment : *crois-moi que ça a pas traîné*, *crois-moi que je vais pas me laisser emmerder comme ça*, *crois-moi que le mec il est pas manchot de la bite* (sic). Comme je trouve Dominique très sexy (il est le portrait tout craché, au poil près, d'une star du porno américain, très à mon goût mais dont je n'arrive jamais à me rappeler le nom, immédiatement interchangeable), je trouve *crois-moi que* très sexy. Un type qui dit *crois-moi que* a déjà à moitié partie gagnée auprès de moi. La seule transgression érotiquement efficace, sur moi, c'est la transgression syntaxique.)

W. dit qu'il va chercher sa bicyclette chez Warhol, moi que je vais faire un tour. Dix mètres plus loin je tombe sur François, l'ami de Christian (pas celui chez qui j'ai une fois dîné avec lui – un autre François), qui sort de sa voiture, qu'il a garée sur le trottoir, juste avant le Flore. Il est avec son ami Jean et quelqu'un d'autre. Tous trois rentrent de Montpellier où il a fait très beau.

«Tu as vu Christian?

– Non, il ne rentre que demain, je crois, ou tard ce soir.»

Mais, juste à ce moment-là, nous le voyons, devant le Flore, très beau, barbu, bronzé, très jeune capitaine de goélette (et beaucoup plus satisfaisant dans cet emploi, à mon gré, que le "Coquet" de Claude).

« J'étais en train de dire que tu n'étais pas là.

– Je suis là depuis ce matin.

– J'avais compris que tu prenais le train ce matin.

– Non, j'ai pris le train hier soir.»

W. passe, avec Edward, et dit bonjour à Christian :

« Qu'est-ce que tu as bronzé ! Tu reviens de la mer?

– Oui, j'étais chez moi.»

Ils s'en vont. François et Jean s'assoient au Flore. Il y a à la terrasse un autre ami de Christian, un blond très beau, enfin très impressionnant, *hair parted in the middle*, barbe blonde taillée, très bronzé – il porte autour du cou un foulard blanc, large, écru, serré, un peu semblable à ceux des

hommes bleus, peut-être, très étrange, très réussi (dans le genre “Tamanrasset et après”, avec éventuels corridors menant à l’Atlantide).

Christian et moi marchons ensemble. W. et Edward sont devant nous. Mais W. tourne à droite et traverse le boulevard en direction du Drugstore. Edward, que nous rattrapons, se joint à nous, demande à Christian ce qu’il a fait. Dans la rue de Buci, nous rencontrons Didier Bourgeois. Sur le moment, je ne peux pas me souvenir de son prénom :

« Christian H. – Monsieur Bourgeois.»

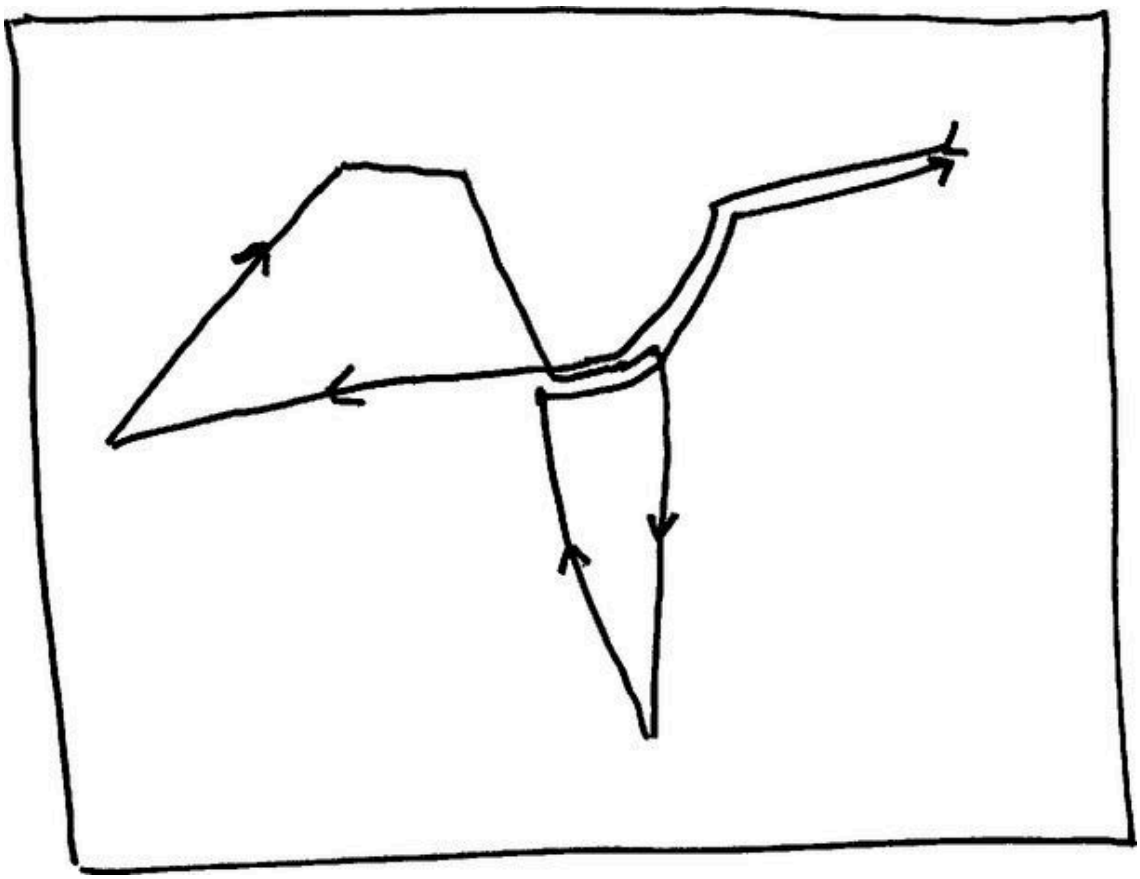
Mais il connaît Edward :

«Ah, ah, vous vous connaissez, je vois.

– Oui, on s’est rencontrés dans la rue du Bac.

– Oui, il écume la rue du Bac.»

Christian et moi en profitons pour les laisser. Itinéraire : la rue de Buci, la rue Saint-André-des-Arts, la rue Danton, le boulevard, la rue de l’Ancienne-Comédie, la rue de Buci, la rue de Seine, la rue Mazarine, la rue de Buci, le boulevard.



« Oui, il a fait très beau, finalement. Je suis allé beaucoup à la plage. Mon père m'emmenait le matin et il venait me chercher le soir. Ou bien j'y allais avec deux amis, deux amies *euh*, des filles. Je suis allé aussi à Narbonne, plusieurs fois, mais à Narbonne il n'y a rien à faire; et à Perpignan, une fois. Ce que j'avais complètement oublié, c'est que c'était l'anniversaire de la mort de ma grand-mère : toute la famille était là, tout le monde, je n'avais rien à me mettre, j'étais la honte de mes parents, une fois de plus. Ma mère m'a acheté des pull-overs.

– J'ai vu *Les Valseuses*, j'ai raté le début, je n'ai rien compris, il faudra que tu m'expliques; et puis j'ai lu, dans le hall, qu'à la fin les deux types se tuaient, que sans la reconnaître ils récupéraient à la fin la voiture qu'ils avaient trafiquée au début, qu'ils se tuaient – mais je n'avais pas du tout compris ça, parce qu'on ne les voit pas du tout se tuer.

– Non, moi non plus je n'ai pas compris ça.

– Mais c'est bien. Oui, c'est bien mieux que les autres films français récents. Quelle heure est-il?

– Sept heures.

– Oh, ça va très bien.

– Tu as quelque chose à faire ?

– Je dois dîner avec W. et Edward, regarder un film à la télévision, encore un Borzage – après les deux précédents, ça ne me dit rien de bon, mais il y a Joan Crawford et Clark Gable.

– Cette fois-ci, ça y est, je pars de chez moi, je cherche quelque chose sérieusement, je vais aller dans une agence.

– *Une agence* ?

– Oui, carrément. Diego a trouvé son truc par une agence : six cent cinquante francs par mois, rue de Buci, avec le téléphone.

– Oui, ça paraît extraordinaire. Combien peux-tu payer par mois?

– Ça, six cents francs, six cent cinquante, sept cents, peut-être huit cents à la rigueur si c'est très bien. Ça te paraît peu?

– Non, si on peut avoir pour ce prix-là ce qu'a Diego, c'est bien. Ça m'étonne, parce que j'ai un ami, qui habite là [nous passons devant l'immeuble d'Antonio], lui il n'a qu'une pièce, ce n'est pas plus grand que chez Diego, il me semble, il n'a pas le téléphone, ça donne sur une cour étroite, eh bien il paie mille deux cents francs par mois : ça ne paraît pas correspondre du tout. [Il est vrai que chez Antonio il y a une cuisine et une grande salle de bains.] Évidemment, il y a un petit ascenseur minuscule, mais enfin.

– Les plages étaient désertes, d'immenses plages un peu tristes.

– Et tu es bronzé comme ça partout?

– Oui.

– Hmm, hmm.

– Ça veut dire quoi, *hmmm hmmm*?

– Oh, rien, rien. Mais ça doit être joli. C'est très bien la barbe, je trouve. Oh, il faut absolument que je te montre quelque chose ! Attends, c'est là, oui, je crois...»

Sur quoi je pousse une porte cochère, l'entraîne, et l'embrasse assez longuement au pied d'une cage d'escalier.

Nous passons pour la troisième fois devant le Dauphin : il y a là Francis et Charles, et un garçon qui me dit bonjour et qui doit être un Libanais que j'ai baisé au sauna, une fois, cet hiver – tout à fait une affaire, celui-là (mais je ne m'en avise que longtemps après, sur le moment ça ne m'avait pas frappé : curieux comme il y a des "coups" qui ont une meilleure capacité que d'autres à s'inscrire favorablement et même suggestivement, "efficacement" dans la mémoire…).

« Qu'est-ce que tu vas faire, ce soir?

– Je ne sais pas. Quelque chose avec François et Jean, peut-être. Mais je n'en ai pas envie, ils m'embêtent. Ou bien j'irai voir Frédérique, rue de Lille.»

Nous sommes de nouveau devant le Flore. François et Jean n'y sont plus.

«Tu m'accompagnes jusqu'à la rue des Saints-Pères?

– Mais il y a encore mon copain, le blond.

– Comment s'appelle-t-il?

– Je ne sais pas, je ne peux plus m'en souvenir. Il est avec sa deuxième femme. Il m'a dit : j'ai deux femmes, et un barbu. Non, je n'irai pas chez Frédérique.

– Tu vas immédiatement te faire enlever.»

Il ne répond pas. On croise un ami à lui :

« Ouah, quel bronzage !

– Tu vois, qu'est-ce que je te disais?»

Il ne répond pas. Au coin de la rue des Saints-Pères :

«Je t'embrasse, dit-il.

– Moi aussi» (et, en effet, mais plus chastement que dans la cage d'escalier).

Quand je rentre, W. est allongé sur le lit. Mais il appelle Jacques, le médecin, et lui raconte ses malheurs, un second abcès juste à côté du premier. Il va le voir à bicyclette (Jacques habite rue Vaneau). Je lis un peu de *Our Father* de Thomas Hinde. Le livre est accompagné de tous les articles publiés sur lui, et cela assez bizarrement, parce que ces articles ne

sont pas particulièrement enthousiastes, dans l'ensemble – en tout cas ils ne donnent guère envie de le lire.

> D'une part, une surestimation très conservatrice de la durée, comme si la durée était une valeur en soi, pour un couple ou pour n'importe quoi : s'obstiner à prolonger une situation qui donne peu de joie, alors qu'on pourrait en changer, inaugurer quelque chose d'autre, qui justement se présente très bien; et, si ce *quelque chose d'autre* ne marche pas, changer encore, passer à une autre expérience, une autre entreprise, un autre amour, une autre liaison. Peur réactionnaire du changement, voilà tout. Essayer de vivre avec X serait bien plus "moderne".

Our Father est le quatorzième roman de Hinde, auteur dont je n'ai jamais entendu parler, mais qui semble jouir d'une certaine considération outre-Manche – Anthony Burgess, au moins, le vante en termes très vifs. Toutefois, un critique irlandais se demande jusqu'à quand les romanciers anglais vont s'obstiner à publier ces bons romans bien ficelés qui n'apportent absolument rien qu'un bon film ou une bonne pièce de théâtre ne puisse prodiguer tout aussi bien, et à faire comme si la caméra n'existait pas – il a raison.

À la télévision, il y a une émission sur Victor Hugo ["VICTOR HUGO" (L'AMANT DE HALSTON – COLOMBIEN) / HUGO WOLF / VICTORIA]. Un fou, qui doit être Jean-François Kahn [CANNE, CANNES, *L'OBSERVATOIRE DE CANNES*, LES JARDINS KAHN, ANNE, CAEN, QUAND ?], en parle avec de grands gestes, en s'écoutant, en posant des questions auxquelles il donne aussitôt leur réponse.

> D'autre part une surestimation très conservatrice de sentiments romantiques complètement dépassés. Essayer de vivre avec X, ce serait revenir des années en arrière, une solution de refuge, parce qu'on ne peut pas regarder en face la jalousie et la dominer, parce qu'on est incapable d'avoir une relation adulte, raisonnable, dans l'estime et la liberté réciproques. Ce serait retomber, pour le charme de leur tendresse, dans des amours adolescentes sans tenir aucun compte de tout le reste, de l'exigence d'un accord intellectuel véritable, de l'égalité des partenaires et de leur

développement. Ce serait en fait refuser le changement – changer de personne(s) pour maintenir coûte que coûte un code archaïque (cf. *Gattopardo*).

Je passe à un film de Jacques Demy, avec Marcello Mastroianni et Catherine Deneuve, *L'Événement le plus important depuis que l'homme a marché sur la Lune* : un moniteur d'auto-école italien, qui habite Montparnasse, est enceint : rien d'abominable, il n'est pas homosexuel, c'est une histoire de poulet aux hormones. W. revient pendant que je regarde ça. Le médecin a ouvert le second furoncle.

J'ai l'impression qu'il ne serait pas hostile à une petite partie de jambes en l'air (traduit de l'anglais : *tossle in the sheets*). Il prépare un joint. Bizarrement, il trouve le film assez drôle. Moi non. C'est léger comme de l'eau, ce n'est même pas activement mauvais, c'est plutôt inexistant – sauf les scènes où Micheline Presle ou Raymond Gérôme font leurs numéros habituels, comédies françaises de cinquième zone, qui, elles, oui, pour le coup, sont franchement mauvaises; de même que les éternelles scènes où le cinéma français n'en finit pas de se parodier lui-même : le café, les voisins, les clients, la vue du quartier, etc.

Arrive Edward, puis Nigel. On se passe le joint. Informations.

Le Borzage de ce soir est *Strange Cargo* [ARGO, ANGE, ARAGON, ARAGON, ARC, CAR, CARO (SIR ANTHONY), ANGE, AGEN, ORAN, RANGE (ROVER), RAGOT, ARAGO, GORAN, ORGANE ///// GABLE JOUE LE RÔLE DE VERNE (JULES → NEMO / HENRI VERNES → BOB MORANE), LA FIGURE CHRISTIQUE (LE CHRIST LUI-MÊME, MANIFESTEMENT, A POUR NOM CAMBREAU (AMBRE, CAMBRÉ, BOIS DE LA CAMBRE, ARABE, ARC, BAC, CAR, BEAU, CAM (→ *TO THE LIGHTHOUSE*), CAMBO, ARCEAU, MAQUEREAU, MARCEAU, BERCEAU)], et à mon avis il est bien meilleur que les deux précédents. Je dois vraiment vieillir, je commence à trouver Clark Gable [ARC, CAR, *THE ARK* (→ RONALD JOHNSON), *THE LARK ASCENDING* (MEREDITH (MÈRE, EDITH (→ STEIN), RALPH VAUGHAN WILLIAMS) / CÂBLE, TABLE, FABLE, GALBE, ARABE, ARABLE (*TERRE ARABLE DU*

SONGE...), RÂBLE (DE VÉNÉRIEN, CF. DUCHAMP)] sexy – pas autant toutefois qu'un petit Roumain qui vit à Rome, qui veut faire du cinéma et qui lui ressemble : W. a rapporté de lui deux polaroïds pris par Warhol.

Une histoire de bagnards évadés, en Guyane, tourne à la parabole, très expressément. Une figure du Christ, Cambreau (Ian [DIANE, NIA, ANNIE] Hunter [*THE ENCHANTED HUNTERS* (→ *LOLITA*), CHASSE, CHASSEURS (→ DIANE, LA DÉESSE À L'ARC) / TU SERAS CHASSEUR D'ÂMES /// *UNTER* → *UNDER* (SOUS), *UNDERGROUND* (MÉTRO, CINÉMA UNDERGROUND AMÉRICAIN (WARHOL, MORRISSEY, *BAD* → JAMES CARR))]), lutte pour sauver des âmes [LAME, *LAM* (→ MARCHESCHI), FEMME, FLAMME (→ MARCHESCHI) / "CAME", CAM (→ *PROMENADE AU PHARE*), GAME, SAM (LES DEUX SAM DU GROUPE DUPAIN (KARPIENIA (*AUGUSTUS CARP*, CARNAP, CARPE(S) (→ *QUE VOUS VIVEZ LONGTEMPS*...) / RIEN, NIA, CAR IL N'Y A RIEN (RIEN / LIEN) & DE AGOSTINO → *PRIMA DELLA RIVOLUZIONE*, MARQUETTE, NON ARQUETTE, NON *MIDGETTE* (ALLEN (→ BLOOM → *RAVELSTEIN*, RAVEL / STEIN) → CINÉMA UNDERGROUND AMÉRICAIN) MORAVIA (→ ELSA MORANTE) // AUGUSTIN (→ WITTGENSTEIN) // *ACH, DU LIEBER AUGUSTIN* (→ MAHLER), *ALLES IST HIN* (→ *KAPUTT* → PRINCE EUGÈNE (DE SUÈDE, DUC DE NARKE, TIRE (NELLY) SACHS DES GRIFFES DES NAZIS) /// ARME (LAME → KARL SAND) → LARME(S)]. Est-ce le joint? Certaines séquences me paraissent vraiment extraordinaires, comme le moment où Hessler (Paul Lukas) qui, lui, représente le diable, refuse absolument l'appel du Bien. Il quitte dans la nuit la maison de planches où les fuyards sont réfugiés. Dehors, c'est la tempête. Terrible coup de tonnerre. Hessler entend un dernier appel, il est peut-être touché, infiniment tenté. Mais il se braque [BRAQUE, BRAQUE, BARQUE / BACH] : Non! ses yeux étincellent. Puis il disparaît dans la forêt. Nigel rit moqueusement, face à pareille folie mystique et moralisatrice hollywoodienne. Mais dans le jeu des degrés, le dernier vient se superposer au premier et débouche sur une espèce de "vérité". Premier et dernier degré ne coïncident pas, ils ne sont pas la

même chose, pas du tout – en ce sens, il n'y a jamais de *nostos*. Néanmoins ils occupent le même emplacement. Il y a eu retour, oui (révolution), mais *à un autre niveau de la spirale* (le "déport"). Ici : non pas la vérité *vraie* du diable, mais la vérité de ses représentations : l'image élaborée par Borzage renvoie efficacement, fidèlement, à d'autres images qui sont toutes aussi folles et aussi "risibles", de Méphisto aux gargouilles (elles rient avec nous, mais de nous).

Edward est complètement stone. Il se plaint que la télévision, après le film, s'arrête brusquement.

« Je ne regarde pas la télévision, parce que si je la regarde je ne peux pas m'arrêter.

– Oh, en France on n'a pas ce problème, elle s'arrête à minuit.

– Oui, mais d'habitude il y a toute sorte de trucs, non, qui font paraître ça moins horrible : le temps qu'il va faire, une speakerine qui vous dit bonsoir gentiment, qui vous explique ce que vous pourrez voir le lendemain – ça donne quelque chose à espérer. Et puis on voit un petit bonhomme qui vole sur des collines, avec une jolie musique (il la chante, mais ce n'est pas ça du tout).

– Ah oui, Folon : mais ça c'est de l'Art, Eddie, c'est différent. Il n'y a de l'Art que sur une seule chaîne. Ah non, sur une autre on voit un truc de Mathieu...»

Puis Eddie se met à parler avac une nostalgie croissante de la télévision américaine, des jeux, de "Queen for a Day", de "The Price Is Right", qu'il explique ou rappelle, mêlant imitations des sons et descriptions de plus en plus précises des attitudes et des toilettes. Un nom : *Penelope Whitney* !!!! Cri terriblement aigu et prolongé dans la salle. Penelope Whitney se lève. Les caméras se braquent sur elle tandis qu'elle s'avance sur le podium, effrayée et ravie. Elle porte un blouson-pantalon de jersey rose, un chemisier à jabot, une coiffure bouffante (gestes précisant les volumes). Un autre nom : *Athalia Rodriguez* : *Waaaaaaaaaaaaaaaaa aaaaa*! Celle-ci porte une minijupe verte, un chandail sans manches, etc. *Liza Goldstein* : *Hiiiiiiiiiiiiiiiii*, etc. Puis est tirée au sort celle qui va devoir essayer d'évaluer exactement le service complet plaqué argent, soupière, plat à poisson, plat à viande, louche,

saucière, grandes petites cuillers, petites petites cuillers, etc. *Haaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaa*! Oui, oui, oui, OUI, OUIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIII, eh bien, vous l'avez gagné, et avec lui, bien entendu, en prime, pour un an de réserves de céréales Machin, un an de petits déjeuners de bonheur! Tandis qu'en France, déplore-t-il, lancé, les jeux sont tellement élitistes, ils font toujours appel à une capacité quelconque, c'est scandaleux, il faut toujours savoir ceci ou cela. En Amérique il n'y a que le hasard qui compte, ça c'est vraiment démocratique.

«*While I keep everything on the very brink of parody, there must be, on the other hand, an abyss of seriousness and I must make my way along this narrow bridge between my own truth and the caricature of it.*»

NABOKOV, interviewé dans l'*Observer*, 30th May 1976, p. 17.

«*I think like a genius, I write like a distinguished author and I speak like a child...*», ibid., p. 19.

Ni Edward ni Nigel ne semblent avoir la moindre envie de s'en aller, ils restent là sans bouger. Nigel propose finalement que nous allions tous quelque part. W. me demande si je veux faire ça, aller manger une glace au Sip Babylone, par exemple. Non, je n'ai pas envie de sortir, mais vous pouvez y aller si vous voulez. Non, si tu restes, je reste. Les autres s'en vont, nous nous couchons, nous faisons l'amour, mais il n'est pas très progressif, il me baise un peu vite, etc.

Lundi 31 mai (Visitation de la Vierge)

Prolégomènes à une économie de la rupture.

«J'habiterai mon nom» fut ta réponse aux questionnaires du port.

Levé vers dix heures, été pointer au chômage à la mairie des Batignolles.

Quand je rentre, vers midi, Tex et Braun sont là, qui doivent déjeuner avec W. Il leur montre ses photographies, les Muybridge, le portrait de Gilbert & George par Beaton, celui de Duchamp par Sarkis, qu'ils aiment beaucoup. Ils vont tous les jours à l'hôtel Drouot. «Aujourd'hui, il n'y avait rien.» Ils ont vu l'exposition de photographies consacrées aux plantes, à la Nationale : un ensemble d'Achille Quinet, surtout, très intéressant. La tactique de la Nationale, disent-ils, c'est de ne rien acheter :

«Ils raisonnent comme ça : "De toute façon, ça nous arrivera un jour ou l'autre en legs." Ils ont beaucoup de choses en double, mais ils ne peuvent pas les échanger : une fois qu'une pièce est entrée, c'est pour toujours. Ils ont quand même acheté un ensemble précieux qu'un type est venu leur proposer en disant qu'il avait faim. Ils lui ont donné cinquante francs, ils s'en vantent comme d'un coup superbe.»

(*Ils* : la B. N.)

Après leur départ, je déjeune rapidement, puis lis, au hasard, quelques pages de *Our Father* avant d'écrire les fiches. Je vais chez Denoël vers trois heures et demie. Au passage je regarde les cartes en relief de l'Institut géographique, rue de Grenelle : le Sud-Ouest, Durban, les Corbières. Chez Denoël il faut attendre. Je feuillette un numéro de l'*Observateur* : lettre de Lyotard en réponse à Maurice Clavel. Albert Blanchard a laissé ouvertes les portes de son bureau. Il parle au téléphone :

«J'ai pensé au canard d'Oudry, c'est très beau, un très beau canard. Enfin, nous en discuterons demain, j'ai quelqu'un, là.»

Élisabeth me donne un seul livre, mais très gros, sur épreuves, le journal en Chine de Petr Vladimirov, 1942-1945.

Au retour, vers le petit square qui est attenant aux Invalides, du côté du ministère des Affaires sociales, je vois un type qui a l'air pas mal, un touriste, apparemment, américain, sans doute, veste et pantalon en jean, de grosses moustaches, un début de calvitie. Il porte un sac retenu à l'épaule par une courroie de cuir, ce qui me donne à penser qu'il doit être pédé. Je le dépasse, me retourne sur lui. Des poils blond foncé sortent de sa chemise entrouverte, montent jusqu'au milieu de son cou où, rasés, ils

s’arrêtent selon une ligne abrupte. Il n’est pas du tout intéressé. Il se retourne sur une fille. Nous suivons l’un et l’autre la rue de Grenelle, je m’arrête aux deux librairies, il me dépasse, je le redépasse, rien. À la rue du Bac je tourne à gauche, lui à droite.

Juste au moment où je me mets au travail arrive W., que Tex et Braun ont emmené déjeuner au marché aux Puces (en fait, j’avais interverti leur noms, Tex est Braun et réciproquement). Il me parle, je ne peux pas travailler. Il me propose d’aller avec lui voir l’exposition de la B.N., mais je dois écrire la journée de dimanche. Il y va seul. Il fait deux faux départs. Après le second il me rappelle, du palier, qu’il faut envoyer le chèque du loyer. J’ai la plume en l’air depuis trois quarts d’heure. Je m’énerve. Je comprends mal ce qu’il dit. Je vais sur le palier :

« Quoi encore ? Merde!»

Il est déjà trois étages plus bas :

«*Never mind, never mind*.»

Il est cinq heures. J’appelle Christian :

« J’appelle seulement pour dire bonjour, je n’ai rien à dire.»

Il est allé au Sept, la veille, s’est couché tard, est fatigué.

« J’espérais un peu te voir ce soir. Je vais dîner avec François.»

Travaillé ensuite jusque vers sept heures. Je me prépare à sortir lorsque arrive W.

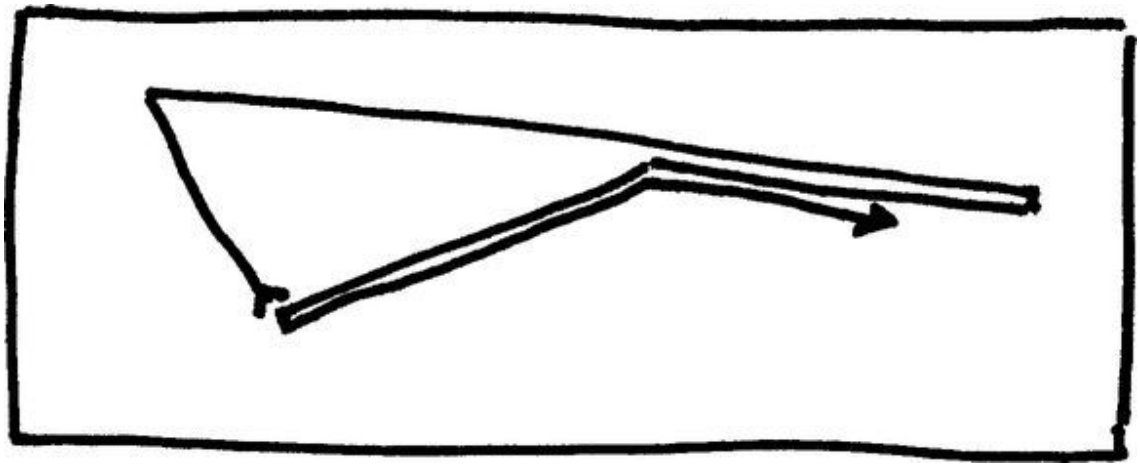
« Comme tu m’as dit que tu ne voulais rien faire de particulier, ce soir, et n’avais pas d’argent, j’ai accepté de dîner avec X, de chez Marlborough, ça peut être intéressant : tu n’y vois pas d’inconvénient? Dis-le-moi, ne viens pas me dire après que je vais tout le temps dîner à gauche et à droite et me faire des reproches.

– Non, non, c’est très bien.»

Je me remets au travail, pour sortir un peu plus tard. W. sort. Moi aussi, vers huit heures. Il pleuvote. Devant une porte cochère, après l’Apollinaire, je vois Malcolm II qui attend je ne sais quoi. Nous parlons un moment. Il ne sait pas s’il va aller aux États-Unis, le type qui devait l’y emmener n’est pas rentré d'Angleterre ; lui a pris un studio vers Clichy, c’est un peu loin, mais c’est très bien, assez grand, etc. Trente

mètres plus loin je rencontre Thierry et lui parle aussi un moment. Il m'excite toujours. Il a toujours à mon égard l'attitude caricaturale du "scientifique" à l'égard du "littéraire", globalement désapprobateur, amusé, moqueur, à la fois vaguement condescendant et vaguement complexé («Est-ce que je raterais quelque chose? Je ne crois vraiment pas, mais...»). Il doit donner un coup de téléphone, il se demande d'où. C'est un grand usager des cabines publiques : W. l'avait vu un jour me téléphoner à moi, l'avait vu faire le numéro d'ici, m'avait demandé le soir ce qu'il racontait – je ne comprenais pas du tout comment W. était au courant de cet appel.

Christian et François sont assis au Dauphin, ils me proposent de m'asseoir avec eux, mais je décline l'offre parce que je n'ai pas d'argent. Christian me demande s'il peut marcher avec moi. François a mal aux jambes et reste sur place. Rue de Buci, rue de l'Ancienne-Comédie, boulevard jusqu'aux Saints-Pères, retour au Dauphin : cette fois François se joint avec nous, Christian et lui vont prendre un taxi à Saint-Germain.



Christian a commencé sa recherche d'appartement. Il a vu l'après-midi un studio minuscule, sinistre – lavabo au milieu de la pièce, etc. –, sept cent cinquante francs, rue de Sèvres, près du métro Duroc : pas très encourageant.

Je porte son pull-over.

« Je ne sais pas comment je vais faire pour te le rendre.

– Tu pourras toujours me l'envoyer…

– Oh oh… tu es fâché ?

– Non (il sourit). Pas du tout.

– Ah bon, tant mieux. (…) La situation financière est de plus en plus grave. J'en suis au point où je ne compte plus, j'ai pris un rendez-vous chez le médecin, je n'ai pas un sou pour le payer.

– Tu veux que je t'en prête ?

– Ah non, surtout pas! Au contraire, ce que je voudrais c'est te rendre ce que je te dois déjà.

– Oh là là, si c'est au sujet de ça que tu te fais du souci… D'ailleurs tu ne me dois rien, ou presque.

– Je te dois trois dîners.

– Pas du tout. *Un*, peut-être (…).

– Je vais rentrer regarder la télévision. Je n'ai pas d'argent et j'ai quelque chose à manger à la maison.

– Je vais dîner avec François, rue d'Assas.

– Comment y allez-vous?

– En taxi.»

Nous retrouvons François, puis voyons Diego, dans une voiture, avec toute sorte de filles. François et Christian sont allés voir une exposition de photographies, chez Nikon. Ils me montrent le catalogue. Je ris.

«Pourquoi tu ris? demande François, prêt à se vexer un peu.

– Oh, ne fais pas attention, lui dit Christian, il est complètement fou.

– Oh, c'est les titres (je lui en montre un) : *Nous ne pouvons pas continuer à nous voir comme ça*...»

Il rit aussi, mais ne montre pas le titre à François. Ils traversent devant le drugstore pour aller prendre un taxi devant chez Lipp. J'entre à la Hune. Je regarde l'affiche d'une pièce d'Yves Navarre (« Tu as fermé les portières ? – Il n'y a rien à voler dans les deuchevos »).

«Ça va?»

C'est Landor [ROLAND, ORLANDO, ARNOLD (SCHOENBERG, MALCOLM, MATTHEW (→ *DOVER BEACH*, MLLE RACHEL, GEORGE SAND, ETC. (VIENT À NOHANT))) / ARNAUD, ARNO (→

FLORENCE → FLEURANCE, FLEUR, RANCE (BRETAGNE, ROUERGUE : *LE* RANCE (COMBRET-SUR-RANCE, AVEYRON (PAR BELMONT → SCHOENBERG)))) / RONALD (→ RENAUD) / WALTER SAVAGE LANDOR (VIT À FLORENCE, SUR L'ARNO) / *LANDOR'S COTTAGE* (POE : « *PASSING INTO THE PARLOUR, I FOUND MYSELF WITH* MR. LANDOR ») / BARTHES, BERTHE, BERTHA, MARTHE, PARTHE(S) (→ FLÈCHE → ARCHER → ARCHER → MISS ARCHER)]. Il achète un livre, feuillette des catalogues. Je regarde *Poétique* : numéro spécial sur *Finnegans Wake*. Un garçon feuillette des livres entre deux rayonnages : juif américain, sans doute, très poilu, bandant. Moi je regarde le livre de Jean-Jacques Schuhl, *Télex N° 1*. Marche jusqu'au Dauphin. Repasse au Flore. Landor est assis devant une assiette de jambon et un verre de vin blanc. Il lit. Je lui parle un instant, puis :

« Bon, je rentre chez moi. »

Je me remets au travail.

Troisième jour de poulet. À la télévision, *Ouragan sur le Caine*, en français. Robert Francis est assez sexy. Je regarde le film jusqu'à la fin et rate le début de l'émission sur Nathalie Sarraute : "Portrait d'une inconnue", évidemment. C'est en partie tourné à Chérence [CHER, CHER (↔ INDRE (→ INDE). ANSE (BAIE (B) (→ *CAMUS* (ÉTYM. ERDE)), RANCE (LE RANCE (COMBRET / COMBRAY), LA RANCE, RANCÉ, MARCEL CARNÉ, CARNE, CRÂNE)), ERRANCE /// LACAN], et sur les routes de ces pays-là, du côté de La-Roche-Guyon, le long des falaises blanches qui dominent la Seine. La contrée m'est familière depuis deux week-ends à "La Tour" où nous étions invités par Jay chez Joan Mitchell, qui n'y était pas. Il y avait là Chris, qui plus tard s'est suicidé dans son bain. J'ai marché une nuit de Vétheuil jusqu'à Mantes, parce que W. avait disparu de notre chambre, que je l'avais cherché partout dans la maison et pensais (sans doute à juste titre) qu'il était en train de coucher avec Chris ; et j'avais pris au petit matin un train pour Paris. Depuis lors je suis retourné souvent dans les parages, à Giverny, à Villarceaux, pour voir les châteaux des environs, avec ma mère, avec Michel P., avec un Canadien ("anglais") très sexy, John de

Grouchy (sic), qui voulait voir le château de ses ancêtres (Villette, où nous pensâmes être dévorés par des chiens).

W. rentre. Il a dîné à la Closerie des Lilas. Il jette un coup d'œil au poste allumé :

« Elle a vraiment pris un coup de vieux. Est-ce qu'elle n'est pas considérée comme supérieure à Marguerite ?

– Je ne sais pas.

– J'ai toujours pensé que les intellectuels français [les *intellectuel-français*, syntagme figé] la mettaient plus haut. Tu te souviens, on était derrière elle, une fois, dans le 63 [RÉDUCTION DE MOITIÉ, PUY-DE-DÔME / 9/6/3 (*PASSAGE*) / 73 / 93 /// *I DON'T SUPPOSE YOU WOULD REMEMBER ME / BUT I USED TO FOLLOW YOU / BACK IN SIXTY-THREE*]. [Elle habite avenue Pierre-Ier-de-Serbie.] Un jour je me suis lancé [CELAN, CEYLAN, *LANCE* (DE NABOKOV → CORRESPONDANCE AVEC (EDMUND) WILSON, « THE WILSON ») / « SHE WANTED TO *LANCER* ME » (PAUL BOWLES DE (~~GERTRUDE~~) STEIN) / ÉLAN, TANCÉ, RANCÉ, PENSÉE], je lui ai parlé [Je me souviens, c'était juste après un colloque de Cerisy, dont elle rentrait. Elle lui avait dit : "Je suis allée là-bas répandre mon venin, et je suis revenue"] ».

L'émission est meilleure que toutes celles qui ces temps derniers ont été consacrées à Marguerite, justement. Sarraute travaille *vraiment* dans des cafés, comme le veut sa légende : à Paris, avenue Marceau [ARC, CAR, MARC, ARCEAU(X), MARCEAU, MEURSAULT (→ CAMUS)]. Quelle chose étrange! «Elle aime avoir un bruit de fond », dit W. Jay racontait qu'à Vétheuil aussi il la voyait travailler au café. Elle dit :

«J'ai été la première. Je ne revendique pas cette place, j'aimerais mieux en changer : c'est une question de génération.»

Elle écrivait depuis vingt ans quand *L'Ère du soupçon* a attiré l'attention sur elle. Elle dit :

«Je n’ai rien à voir avec l’école du regard. Il n’y a presque pas de descriptions chez moi, les objets n’existent que dans leurs rapports à… Par certains côtés, je suis à l’opposé de Robbe-Grillet. Moi, je ne m’intéresse qu’aux flux et aux reflux [*THE WAVES*, “THE WAVES” (TROISIÈME MOUVEMENT DE LA PREMIÈRE SYMPHONIE DE RALPH VAUGHAN WILLIAMS, TEXTE DE WHITMAN, *PASSAGE TO INDIA* (→ FOSTER))]; ce qu’il fait est beaucoup plus statique. La littérature était très en retard par rapport aux autres arts, quand j’ai commencé à écrire. Elle en était à peu près à l’impressionnisme. J’ai contribué à lui faire combler ce retard. Maintenant les jeunes sont beaucoup plus audacieux. Je m’intéresse à ce qu’ils font, même si parfois je pense qu’ils se fourvoient. Ils prennent des libertés qui m’inspirent, ils font des choses que je n’aurais pas osé faire. »

Elle parle aussi de la guerre, de l’Occupation.

«J'ai eu beaucoup de chance. Tellement de chance que je n’ai pas le droit d’en parler. Les Allemands sont entrés chez moi, ils ont trouvé une carte où je suivais, avec des drapeaux, la progression des troupes soviétiques. Je n’étais pas là, je ne suis pas revenue, j’ai disparu, etc.»

W. et moi restons une heure à parler, ensuite, de je ne sais plus quoi, ah si, de Tex et Braun, de la réforme de l’Université (il n’est plus question de l’agitation étudiante, je ne sais pas exactement comment l’affaire s’est finie). Nous nous couchons. Je lis un article sur G. and G. dans l’*Observer*, qu’a apporté Nigel [LINGE, NIGER (→ BOUCLE DU NIGER, GRAND-PÈRE DE BARTHES, COMMANDANT BINGER («MAIS LUI, DONT LE NOM CONTIENT TOUT ENTIER CELUI DU PAYS DANS LEQUEL IL S'AVANCE, S'AVANCE ») / “EXPLORATEUR DE BOUCLES” / NAGEL (GUIDES)], et une interview de Nabokov, un peu toujours la même chose. Mais, après, nous n’avons toujours pas sommeil et parlons encore.

« Je suis nerveux, dit-il, tu me rends nerveux.

– Je n’ai rien à dire, j’ai déjà parlé hier, ça n’a pas changé depuis. Je me demande si nous ne surestimons pas la durée en soi. Tu es allé trop loin, etc.

– Rien qui n’ait été fait avant, etc.

[Edward est en train de prendre des photographies. Comme il y met le temps, je ne peux pas m'empêcher de sourire.]

– Il y a toute sorte de choses dont je ne suis pas censé parler, de questions que je ne suis pas censé poser… Ça rend impossible toute espèce d'intimité…

– Mais non, pas du tout : c'est parce que tu surestimes des histoires de sexe qui n'ont aucune importance, et dont pour ma part je ne me souviens même pas. Il n'y a rien eu de mon côté qui doive causer des problèmes. J'ai eu un petit flirt avec le garçon des palmiers, comme tu le sais, et c'est tout.

– Et tu es arrivé à quoi, dans cette direction-là?

– À rien. Je n'ai jamais couché avec lui, si c'est ça que tu veux savoir. On s'est un peu touchés au cinéma, embrassés en se quittant, c'est tout. Bien sûr, je mourais d'envie de faire plus, mais il ne s'est rien passé, il est tout à fait hétéro, tout le monde le dit – bien que je sois sûr, jet-setter comme il l'est, qu'il a dû avoir des expériences de ce côté-là. [Plus tôt, au sujet du livre sur les palmiers, le Kerchove, W. avait dit qu'il allait le signaler à ce garçon, *Jean-Pierre* donc. Moi : «Mais c'est un peu cher, non? – Oh, il n'a pas de problèmes de ce côté-là : son père est ambassadeur, sa famille possède l'immeuble où il habite, aux Ternes [TERNE, TERME (MOT, FIN, FIN MOT, STATUE DANS UN PARC), THERMES (DE CARACALLA)], il va au Brésil uniquement pour y photographier des palmiers, il passe son temps à faire des croisières»]. C'est moins grave que ta liaison avec Christian, ou *liaisonnette*, *or whatever it was*. Mais ça, ce n'est rien de nouveau non plus, chaque fois qu'on a eu des problèmes tu as aussitôt eu une liaison : Jacques C., Jean-Jacques A., Claude, etc.»

Nous ne pouvons dormir ni l'un ni l'autre.

« On devrait faire l'amour.

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Rien… Ça nous donnerait sommeil.»

La pensée de faire l'amour uniquement pour avoir sommeil nous excite. Nous bandons tous les deux. Il m'embrasse dans le cou, me déshabille, je lui lèche le cul, puis le baise pendant assez longtemps. Ensuite il me baise, mais il jouit très vite.

« Je suis désolé. Je dois dire que je comprends un peu pourquoi tu ne veux pas que nous changions, quand c'est toi qui baises. Pourtant j'aime l'idée de changer plusieurs fois, d'alterner. Jouir comme ça, ce n'était pas du tout ce que je voulais faire, je suis désolé : je voulais que tu jouisses en moi, mais j'étais trop excité.»

J'ai joui en même temps que lui, en me branlant.

«C'est vraiment pas commode, les garçons… Ça serait bien si on pouvait tous les deux baiser en même temps.

– Bof, ça n'est pas désagréable, quelquefois, d'être baisé et de jouir en même temps que l'autre.

– Non, mais c'est tout de même jouir en l'air, une espèce de branlage assisté, malgré tout. Mais tu sais, tu aurais très bien pu me baiser après que j'avais joui, je ne suis pas comme toi, moi, on peut me faire ça, tout ne s'arrête pas immédiatement parce que j'ai joui. Si c'est juste après, ça peut même m'exciter. »

Mardi 1er juin

Levé vers onze heures. Œufs brouillés au bacon [FRANCIS BACON / FRANCIS BACON /// BAC, RUE DU BAC, BACH, BAS, CON, COMBAT, GABON, BASSIN, BOUCAN / BALCON, *LE BALCON* (→ MANET, BERTHE MORISOT (MME EUGÈNE MANET))], fraises à la crème [HÔTEL DE DREME, TENU PAR CORA CRANE À "JAX" (JACKSONVILLE) / CRIME / CRAME (DE *CRAMER*) / CHROME / MERCI, SANS MERCI / MERCE (

CUNNINGHAM

) / BRÊME (DISCOURS DE CELAN (↔ *LE MÉRIDIEN*))]. Travaillé toute l'après-midi. Christian a appelé, il dîne le soir avec Gilles, continue

de chercher un appartement, va en voir deux en sortant du bureau. W. arrive vers sept heures en compagnie d'un garçon qui fait un film de court métrage sur Mao [MOI, MAHAUT, OMAR, *NOW*, *PAO-PAO* (
TONDELLI
) LE *FAO* (MARCHESCHI), CHAOS, O.K., LÀ-HAUT, TAO, SÃO (
SCHLUMBERGER
→ BOB WILSON)] et qui va utiliser le petit Mao rose de Warhol qu'a W.

À la Caisse nationale de crédit agricole où travaille Christian, quand on attend au téléphone, on entend la *Symphonie sur un chant montagnard cévenol* [→ (
VINCENT
) D'INDY (DANDY, INDE, DINDE (→ MME DE TALLEYRAND : « JE SUIS D'INDE »)), ANDY (→ KANDY, DENT DU BOUDDHA, LEONARD WOOLF LA MONTRE À L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE («UN SIGNIFIANT QUI DONNE PRISE SUR LA REINE, QUE SOUMET-IL À QUI S'EN EMPARE ? »))]

W. l'a invité à venir avec nous à deux vernissages. Ils vont ensemble chez Warhol, rue du Cherche-Midi. Je les y rejoins. Quand j'arrive W. est en train de se changer, il met une veste à Fred, je parle avec le cinéaste (or *would be* cinéaste) :

«Ton film utilise de vieilles bandes d'actualités?

– Non, pas du tout. En fait ce n'est pas un film *sur* Mao, c'est un film sur Mao tel qu'il est "représenté" par trois artistes occidentaux, Warhol, Dali [BALI, MALI (ALI, ISLAM, LIMA, L'AMI, (QUI L'A) MIS LÀ), (FARID) TALI, THALIE, CALI, CALI (DE SAINT-CLAR), RALLYE, SALI, (ALIDA) VALLI (→ *SENSO* → LIEUTENANT MAHLER / (MALHER ?)) / ALIDA / LAID / HILDA] et Erro [HÉROS, HÉROÏNE (*HÉRO*), HÉRAULT, *STEPHEN HERO*].

– Tu parles chinois?

– Oui, j'ai fait du chinois, aux Langues O', et une licence à Censier.»

Nous regardons un numéro d'*Interview*. Puis nous allons, en taxi, dans une galerie de la rue Beaubourg où a lieu un vernissage de John Walker, un artiste anglais qui est exposé à Londres chez Nigel Greenwood et dont j'avais vu une exposition il y a deux ans, dans la galerie de Sloane Square Gardens. Cet artiste a eu une évolution très surprenante. Ses toiles

d’alors, trapézoïdales et minimales, étaient comparables, quant au genre, à Stella [FRANK STELLA / JOSEPH STELLA / JACQUES STELLA / ÉTOILE / *STERN*, RILKE, CELAN,

~~HEIDEGGER~~

, LE BANQUIER ASSASSINÉ

~~ÉDOUARD~~

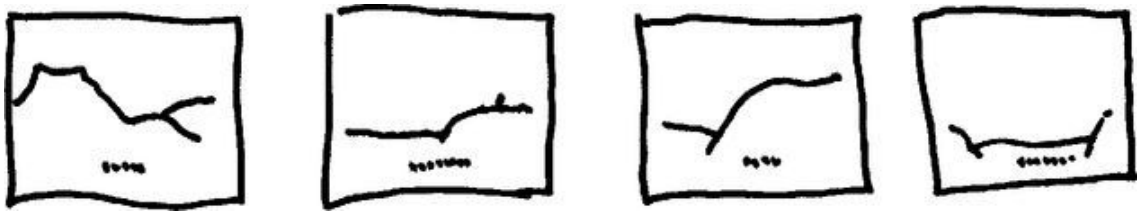
/ *STERN* : AUSTÈRE, SÉVÈRE, *LA POUPE* (CF. *CUTTY SARK*, DE CRANE) / STERNE(S), « MYRIADES DE NIDS DE STERNES » (CARUS À RÜGEN) / STERNE (→ *TRISTRAM* → *TRISTAN* → NEZ, BLESSURE) / *STERN* (MAGAZINE ALLEMAND) / STEIN (GERTRUDE, EDITH, HAMEAU DE L'ÎLE DE SKYE) /// ÉDITIONS DE MINUIT]. Celles d’aujourd’hui se situent vaguement entre Burri et Poliakoff. Autant dire que l’artiste a reculé de dix, voire de vingt ans dans l’histoire de l’art, pour un piètre résultat. Nigel, toutefois, le défend loyalement.

La galerie, souterraine, en face de Beaubourg, est grande, assez belle. Elle étale de beaux parquets à la manière des galeries new-yorkaises installées dans des lofts et qui ont gardé les vieux planchers des ateliers d’antan; mais en l’occurrence les planchers sont flambant neufs et un peu ridicules, comme des poutres apparentes dans un immeuble haussmannien (signe pour le signe, signe de rien, signe qu’on a voulu faire signe).

W., l'homme de Mao et moi allons ensuite à la galerie Durand-Dessert, à deux pas. David Tremlett, qui est venu à la maison il y a deux ans, expose là des dessins qui, comme l’ensemble de son travail, s’inscrivent dans le mouvement qui porte plusieurs artistes anglais vers une utilisation artistique (et assez différente pour chacun d’entre eux) des lieux, en particulier ceux de la campagne anglaise – rien à voir avec le *land art*, en l’occurrence (mais chez d’autres si, bien sûr, et même par excellence).

Chaque pièce de Tremlett est composée de trois panneaux horizontaux présentés de façon verticalement décalée, à la manière de marches d’escalier vues de profil. Chacun des panneaux contient huit dessins, je crois. Tous sont fixés sur des feuilles de papier de format identique, sur lesquelles sont imprimés des noms de lieux, de beaux noms de villages et de lieux-dits anglais. Le dessin lui-même, qui de loin ressemble à un

idéogramme, figure les lignes du paysage en ces lieux : un ou deux traits quelquefois, quatre ou cinq au plus.



Ces traits, minces ou larges, sont tracés en couleurs, verts, rouges ou noirs. Tous les dessins d'une même pièce sont de la même couleur, et les verres de chaque panneau sont entourés d'une bande de même couleur que les dessins.

David Tremlett est là : il est un peu sale, il porte une chemise écossaise qui sort de son pantalon, il n'a pas l'air très intelligent, il est d'une grande gentillesse et vaguement ivre.

Dans le bureau de la galerie on peut voir une grande pièce, récente, je crois, de Hanne Darboven. Une toile blanche, monochrome, a pour auteur un peintre qui produit des œuvres de la couleur du mur qui les supporte. Au-dessus d'une porte, collées au mur, trois feuilles blanchâtres, un peu translucides, opaques. Au sol, une pièce plate, de la matière chère à Carl Andre, en deux morceaux : l'un trouvé, l'autre fabriqué et ajouté – c'est le principe du travail de cet artiste, Gerhard Richter, allier à un élément dû au hasard d'autres éléments qui, délibérés, eux, "complètent" les premiers. On voit par la fenêtre, dans une cour intérieure, deux autres œuvres de lui, épaisses planches de bois, dont deux sont anciennes et travaillées par les intempéries, en angle droit, et deux autres, manifestement neuves, en angle droit également, et formant un carré avec les précédentes. Ou bien la planche neuve prolonge l'ancienne.

Sur une table, dans le bureau, sont exposés plusieurs petits livres : *Places to visit*, de Tremlett, ou *Hollow* <u>*Lane*</u> [DANE (MME DANE → *QUEEN VICTORIA*, DANS *A LETTER FOR QUEEN VICTORIA*, DE BOB WILSON), SCÈNE, MAINE, MAINE, *MAIN* (→ MAIN), HÉLÈNE, NEAL, ANAL, CANNE, LANA, CANNES / CHEMIN, SENTE, SENTIER / *CITIZEN KANE*], de Hamish Fulton – recueil de photographies assez grandes, très belles pour la plupart – ; il est question

de diverses promenades de l'artiste, à pied, dans les Downs, des pèlerins de Cantorbéry, de lieux revisités à des saisons différentes, à plusieurs années d'écart.

Durand-Dessert, un garçon relativement jeune, et sérieux, explique à W. et à Mao comment fonctionne la grande pièce d'Hanne Darboven, et leur parle de l'exposition qu'il a faite d'elle, récemment. Il montre des photographies prises au cours de cette exposition. Les murs de la galerie sont couverts entièrement de ces vastes panneaux, composés chacun d'une trentaine de sous-verre, plus un autre, détaché de la masse, et qui représente, peut-être, le principe d'organisation de chaque ensemble. Chaque panneau constitue une "variante".

Ce qui normalement ne devrait pas changer change, tandis que ce qui semble éphémère est soigneusement imprimé. Sur chaque feuille, jaune, sous verre, encadrée, on voit, au milieu, un texte dont plusieurs lignes sont barrées. Sur les côtés, les espèces de vagues régulières, semblables à celles qu'on trace pour voir si un stylo marche, mais parfaitement régulières, d'autant plus qu'elles sont imprimées. Puis une petite grille avec des chiffres.

« Ça correspond tout à fait, dit Mao, à un jeu chinois.

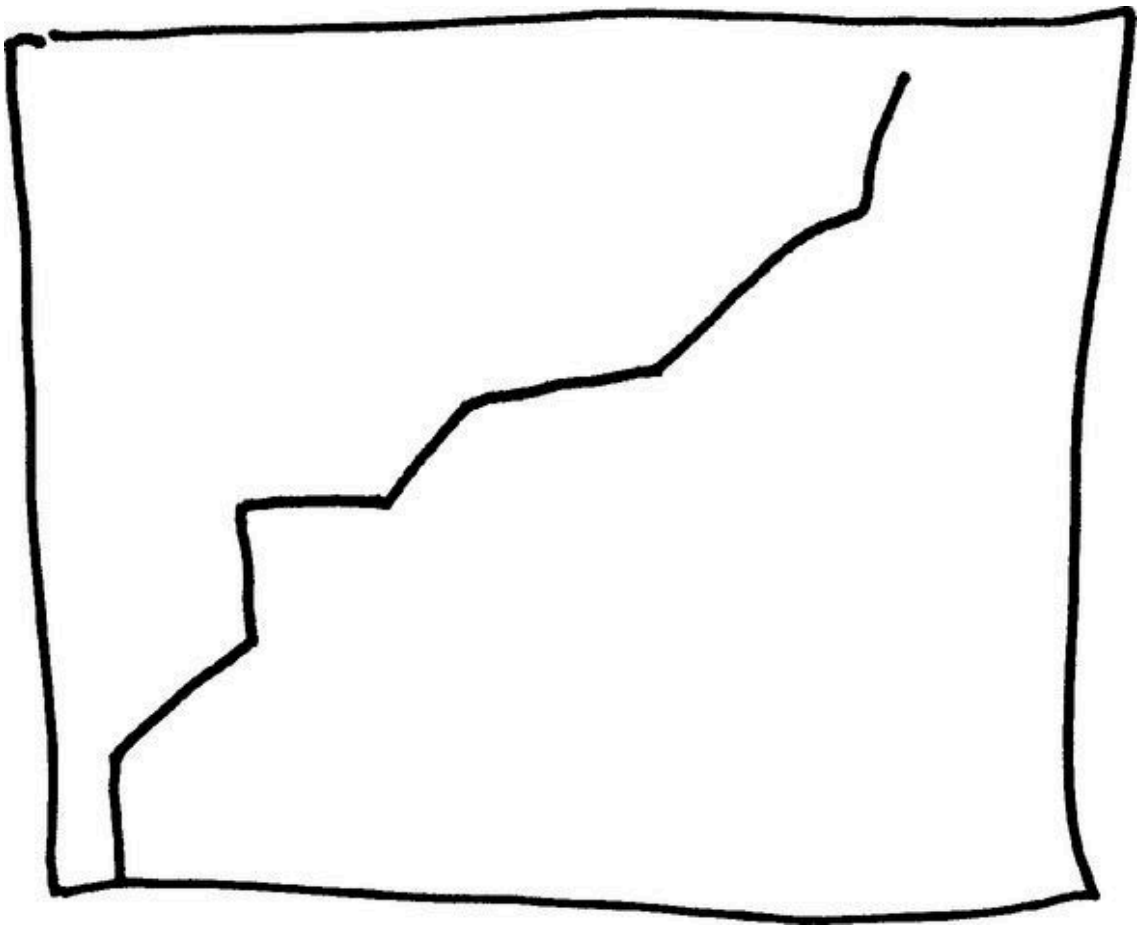
– C'est plutôt compliqué, dit W. En fait je n'ai jamais compris ce qu'elle faisait, du point de vue mathématique.

– Non, c'est assez simple, vraiment», dit Durand-Dessert, toujours très sérieux.

À l'angle de la rue Beaubourg nous quittons Mao, qui habite dans le Marais. Nous repassons à l'autre galerie. Nigel en sort avec John Walker et sa femme, et Emmanuel Pereire. Nous devons tous aller dîner chez R., boulevard Montparnasse. Mais W. veut d'abord repasser chez Warhol et y fumer un joint.

«J'en ai vraiment besoin, dit-il : je ne sais pas ce que j'ai, je suis très nerveux.»

Nous marchons donc d'une rive à l'autre, de la rue Beaubourg à la rue du Cherche-Midi.



Il est déjà plus de neuf heures, mais le soleil n'est pas encore couché. Avec ces merveilleux horaires d'été, il fait grand jour très tard, on a l'impression de vivre à Inverness ou à Bergen [BERG (ALBAN) BERG (CHATEAU DE → LOUIS II), BERGE, BERGER, RUE BERGER, "BERGER OF L'ÊTRE"]. Il a plu, à présent il fait beau, le ciel doit à l'orage une couleur stupéfiante, Paris s'est rarement montré aussi séducteur que dans cette lumière imméritée, inexplicable, offerte en sus par les hasards de l'heure et des nuages.

Du pont Notre-Dame, en regardant vers l'est, on aperçoit, écrasés les uns sur les autres par la perspective et pourtant bien distincts, comme de purs témoins de la profondeur de l'air et de l'épaisseur de l'histoire, une énorme enfilade de ponts, tous très blancs mais chacun pourtant d'une blancheur différente; et pour les sertir, le long du quai de l'Hôtel-de-Ville, du quai Bourbon, de grands arbres exubérants qu'entre toute cette pierre on pourrait croire romains, mais romains de peinture romaine, c'est-à-dire éternels.

Nous passons au pied de la statue de l'Archange. Puis, dans la rue Danton, lui :

« Ce garçon auquel tu as parlé deux fois au téléphone, *Bill Slipper*, je ne savais pas qui c'était quand tu m'en as parlé, ça m'est revenu : c'est un Américain que j'ai rencontré à Londres – il t'a trouvé très gentil au téléphone, il aimerait te connaître…

– Un amant? (*A trick ?*)

– Oui.

– Et tu l'as emmené où?

– C'est lui qui m'a emmené dans un petit hôtel. Il te plairait peut-être, il est assez fort – au bord d'être un peu gras, peut-être : très poilu, pas terriblement dynamique, très gentil. Il dit qu'il a trente-cinq ans, il a peut-être plus, ce n'est pas exactement une beauté, mais pas mal, un peu "limite inférieure". »

Chez Warhol il prépare son joint, dont je ne veux pas, et il le fume. Je feuillette une revue des années trente, *L'Année photographique*. Il me parle d'un photographe, je comprends *Curtis*, en fait il s'agit de Kertész, je m'impatiente, je ne suis pas de très bonne humeur, lui est plutôt gentil. Nous marchons jusqu'au boulevard Montparnasse, par la rue du Cherche-Midi. L'ambassade du Mali [LIMA, DALI, SALIM, MAIL, *MAIL*, *DAILY MAIL*, MÂLE, MILO, L'AMI, ISLAM, (SAINT-)MALO] est plutôt impressionnante, beaucoup plus chic que les autres ambassades des pays d'Afrique noire, celles qui sont dans le XVIe.

R. habite l'hôtel où Mme de Maintenon, je crois, élevait les enfants de Mme de Montespan. Il en occupe tout le rez-de-chaussée. Quand nous arrivons se presse là, déjà, beaucoup de monde, dans de grandes pièces qui ouvrent sur un jardin assez étroit où le sol, malheureusement, a été recouvert, afin qu'on y puisse danser, peut-être, de dalles de travertin, ou de comblanchien, je ne sais pas, en tout cas trop blanches. Il y a de beaux meubles anciens, et une grande toile peut-être moderne, figurative, qu'on voit reproduite partout parce qu'elle était l'affiche de la première exposition de la galerie où est exposé John Walker : elle représente une personne coiffée d'un grand chapeau, quelqu'un qui est en train de canoter sur un étang.

«Ils ont exposé ce type-là ? Mais ce n’est pas très compatible avec ce qu’ils exposent maintenant.

– C'était une “exposition de prestige”, paraît-il. Enfin, c’est l’explication qu'on m'a donnée. »

L'amant du maître de maison est un Noir complètement stone [SHARON STONE → ARIEL (→ *ARIAL BLACK*, “ARIK” (→ IRAK, CHIRAC)) SHARON → CHARON, CARON (→ *DON RAMON (...) Y TU, CARONTE* (MACHADO)), PIERRE (→ *STONE*, *STEIN* (HAMEAU DE L'ÎLE DE SKYE), PETER STEIN) CHARRON (VIT À LECTOURE ET À AGEN), RUE PIERRE-CHARRON → AVENUE PIERRE-Ier-DE-SERBIE)]. W. en a entendu parler à New York comme d’un gigolo qui essaie de se faire passer pour un Ph. D. Il entraîne une fille et W., qui m’entraîne, dans sa chambre où il passe à la ronde de l’herbe dans une pipe.

« Quelle jolie pipe! dis-je pour dire quelque chose.

– Oui, je l’avais déjà quand j’ai commencé ma thèse de doctorat à Harvard. »

Cinq minutes durant, après cette belle réplique, W. et moi avons le plus grand mal à maîtriser le fou rire dont la tentation est encore aggravée, sans doute, par l’effet de l’herbe : nous ne pouvons pas ouvrir la bouche de peur d’éclater.

Le buffet a été dressé de l’autre côté du salon principal : canapés, sandwichs, salade de crabe, jambon entier qui a été découpé en cubes et reformé avec pour ciment de la mousse de foie gras. Je ne connais presque personne. Il y a deux desserts également tentants. Quelqu’un crée un heureux précédent en prenant des deux à la fois, sous mon nez. Je lui fais compliment de son initiative libératrice, et l’imite. C'est Emmanuel P., que W. et moi avons successivement baisé un jour dans un sauna. Je le vois partout, mais jamais il ne me dit bonjour – il est vrai qu’il ne nous a pas beaucoup vus : il était étendu sur le ventre et qui voulait lui passait dessus.

L'autre jour il sortait du bureau de Paul alors que j’y entrais, chez Flammarion, et comme d’habitude il ne m’a pas dit bonjour. Et pourtant il fait allusion à cette rencontre-non-rencontre :

« Paul venait de me refuser un manuscrit. »

C'est peut-être une excuse. Le précédent manuscrit avait déjà été refusé parce que les Flammarion père et fils n'en voulaient pas, mais cette fois-ci c'est Paul lui-même qui disait non, je crois.

«Le seul passage dont il m'ait dit du bien, mais comme on fait quand on n'aime pas un livre, c'est un passage que j'avais hésité à laisser. »

Il s'agit du *Livre des anges*. La passion de mon interlocuteur, qui est stone, ou qui a bu, ou les deux, mais par chance je ne suis pas très net non plus, c'est l'angélologie. Il n'y a aujourd'hui à travers le monde, m'explique-t-il, que sept ou huit angélologues un peu sérieux (dont lui-même, je présume). Il n'y en a d'ailleurs jamais eu beaucoup plus, car il s'agit d'une science très ardue, très précise et néanmoins si vaste et si complexe qu'il faut y consacrer sa vie, alors que le grand public, au mieux, la confond avec toute sorte d'autres choses qui n'ont rien à voir avec elle. Discuter sur le sexe des anges, ou seulement évoquer la question, par exemple, c'est idiot, c'est la preuve même qu'on est totalement étranger au domaine, puisque les anges n'ont pas d'apparence. Toute iconographie est rigoureusement rejetée par l'angélologie. Cette science ne s'en tient pas à la tradition judéo-chrétienne, bien sûr, les anges jouent un rôle important dans la religion musulmane aussi bien. Ils sont d'ailleurs présents *partout*, c'est une notion qu'on retrouve absolument dans toutes les religions.

« Tu veux dire qu'ils sont les rivaux du complexe d'Œdipe, quant à l'universalité ?

– Ils sont partout. Il n'y a aucune religion, même parmi les plus primitives, qui ne les connaisse pas. Certains prétendent que le zen les ignore [NEZ, NEY, NEY (→ ROUSSEL) / YEN (→ MONNAIE(S) (→ *CHANGE*, *CHANGE (*→ FAYE, FAILLE), ÉCHANGE), THÉÂTRE DE LA MONNAIE (*TRISTAN* LONGTEMPS EN FRANÇAIS, *BORIS*, ETC.), MONET (→ MANET, LE *MANET* (CARGO SUR LEQUEL S'EMBARQUE

(~~EMMELENE~~)

LANDON (→ *LONDON*, LINDON, ARNOLD, DONALD (→ EVANS (→ WILSON & EVANS (*BUTCH CASSIDY & THE KID*, CF. *IN*

PATAGONIA), GEORGE ELIOT (MARY ANN EVANS) / FLORA MAC DONALD))))) ; *MANÉ (→ NAME*, « *WHAT'S IN A NAME ?* » (*ULYSSES* IX)), *THÉCEL, PHARÈS*, *ET NUNC MANET IN TE* (GIDE) / MINET (→ « ON FERA DES PETITES COCHONNERIES, MINETTE, VEUX-TU ? (*ULYSSES* IX → ULYSSE, *OUTIS*, NEMO, MONET, MON NEZ, C.Q.F.D. / *EUGÈNE*, ROMAN DE PIERRE MINET (→ EUGÈNE MANET, FRÈRE D'

~~ÉDOUARD~~,

, ÉPOUSE BERTHE (→ BARTHES) MORISOT), NEMO, MON NEZ))) / *LE ZEN DANS L'ART CHEVALERESQUE DU TIR À L'ARC* /// ZENO, ZÉNON → FLÈCHE → *LA BATAILLE DE PHARSALE* (↔ *LA BATAILLE DE LA PHRASE* (RICARDOU) / ANGE, AGEN (FRANCIS CARCO, TRISTAN DERÈME, PIERRE CHARRON, LISZT (RÉCITAL), FLORA TRISTAN (CONFÉRENCE, LE MÊME JOUR))), NAGE, À JEUN / PIERRE LANGE, PSYCHANALYSTE DU BANQUIER STERN], mais c'est faux.

– Est-ce qu'ils sont toujours associés à des idées de transit [*TRISTAN*, « ART DE LA TRANSITION » (WAGNER), « *FEINDRE MEI FOL, FAIRE FOLIE* », FRÉDÉRICK TRISTAN (→ *L'HOMME SANS NOM* → ULYSSE (PERSONNE) / TRANSIT INTESTINAL (↔ CÔLON (CANCER DU)) / BART (*BAY AREA RAPID TRANSIT*)], d'ambassade, de médiation, de liaison?

– Toujours.

– Ils sont la métaphore de la métaphore, en somme. Moi, je m'intéresse surtout aux archanges : Gabriel, les palais du Garde-Meuble place de la Concorde; un adolescent nu, et qui rit, dans la chambre blanche d'un hôtel moyen de Saint-Raphaël, le 13 mai 1958 ; malheureusement, j'ai tendance à confondre un peu la tradition de saint Michel avec celle de saint Georges [GEORGE SAND, GEORGE ELIOT, GILBERT & GEORGE, GEORGE III (VIEUX ROI FOU, « ÉTREINTE DES JEUNES AMANTS », CF. *LES CORPS CONDUCTEURS* / GORGE (→ PASSAGE, DÉFILÉ)) / GEORGES & LE DRAGON (SURNOM DU ROI GEORGE V ET DE LA REINE MARY), RUE DU DRAGON, ARAGON (DÎNER RUE DU DRAGON AVEC ARAGON) /

GEORGE HOTEL, À PERTH → PERTE)] – d'ailleurs, leurs iconographies sont très voisines.

– Mais les archanges, contrairement à ce qu'on croit toujours, ne sont pas très haut dans la hiérarchie. Les chérubins, les séraphins, les trônes, les dominations, les principautés leur sont bien supérieurs. J'ai eu une conversation de six heures au téléphone, la semaine dernière, avec le chef d'une secte satanique, aux États-Unis : je me moquais de lui, je lui ai dit que Satan n'était pas du tout le chef des anges tombés, que sa secte se réclamait d'un démon mineur, il devenait furieux …… …… dans le hall du musée d'Art Moderne à New York ……..… la Hiérarchie est un aspect tout à fait marginal à l'angélologie ……. *bla bla bla* …….. le pseudo-Denys (trop souvent confondu avec l'Aréopagite [je dis : l'*Aéropagite*]… lui-même souvent confondu avec saint Denis) …… un congrès d'angélologie à Agen …… Paul n'a pas compris …… …….. bien sûr c'est une science qui ne devrait pas exister, puisque l'ange c'est par définition ce dont il ne faut rien dire. Paul a vu ce qu'il a pris pour des aphorismes – non, ça ne marcherait jamais. Pourtant cette contradiction aurait dû lui plaire, il a dans sa collection toute cette tripotée de néoblanchotiens qui expliquent en trois cents pages pourquoi ils ne devraient pas écrire. Je vais aller chez Grasset, mais je ne crois pas que ça marche. »

L'ambition suprême et qu'il devrait faire sienne, lui dis-je, c'est d'être publié chez Honoré Champion : c'est le plus bel éditeur. D'épais prolégomènes à une introduction à l'angélologie auraient toute leur place auprès du préciosissime *Abrégé de l'Histoire de Nîmes*, en trois volumes de huit cents pages chacun (préface de Pierre Ménard, l'auteur du *Quichotte*), et de l'introuvable et pourtant indispensable *Supplément à l'Héraldique du Velay*, en cinq cents pages. Et, de fait, le discours de l'angélologie m'a l'air de ressembler beaucoup à celui de l'héraldique, ou bien à celui des amateurs d'uniformes militaires à travers les âges, tels qu'ils entrent et sortent du magasin du boulevard Saint-Germain comme d'une boutique pornographique, et qui peuvent très bien écrire ou acheter des pages et des pages sur le rajout sensationnel, en 1854, d'un quatrième bouton au bas de la manche à la tenue de campagne du vingt-troisième

régiment des chasseurs à pied de la Garde impériale (après quoi les choses, jamais, ne pourront plus être les mêmes…).

Nous partons avec Anne Tuteur.

«Comment va ton amie Flora, ou quelque chose comme ça ?

– *Fausta* ? Tu la connais ?

– *A friend of mine is a trick of hers*.

– Claude ? Celui qui a l'air de porter une perruque?

– Ah bon ? Tiens, ça ne m'était jamais venu à l'idée… [Quelle horreur! C'est bien la peine d'avoir de si beaux cheveux!]

– Ah, oui, il me semble que je t'ai vu avec lui, en effet. C'est possible ?

– Très possible. »

Nous avons été invités à une party chez Emilio, le Libanais, … rue de S. Il n'y a plus grand monde quand nous arrivons. Je parle un moment à François X. Quand on appelle chez lui et qu'on le demande, son frère dit, paraît-il : « Une minute, elle n'est pas tout à fait prête». Leur père est à la Cour de cassation ou quelque chose comme ça.

François a passé beaucoup de temps à Cannes, l'hiver, au Carlton, travaillant pour Maurice Rheims à la succession Picasso. Comme je ne sais jamais trop que lui dire, je lui parle toujours de Cannes, lui demande s'il rentre de Cannes, c'est devenu un sujet de plaisanterie. Il m'a dit un jour, de but en blanc, avec un grand sérieux, mais à ma totale stupéfaction (il est à peu près autant question de sexe entre nous qu'entre Valéry Giscard d'Estaing et Leonid Brejnev, et il m'inspire moins de pulsions libidinales que Julien Green ou Julien Gracq) :

« Je ne sais pas *où* ce sera, ni *quand* ce sera – peut-être dans très longtemps, ça, peut-être –, mais je t'aurai, toi. »

Well, I very much doubt it. D'ailleurs, entre-temps, il n'a pas l'air d'avoir spécialement envie de bavarder avec moi – encore un qui ne m'aime pas pour le charme de ma conversation, manifestement…

Il y a chez Emilio beaucoup de Libanaises (quel beau vers!). L'une est la cousine d'un garçon que connaît Jean, le décorateur, lequel était au Liban il y a huit ans et dit de lui :

« Il avait une maison merveilleuse.

– Eh bien, il n'a plus rien du tout : il est en train de se ruiner complètement.

– Au jeu?

– Non, en dépensant n'importe quoi n'importe comment. Il donne son argent à droite et à gauche, on dirait qu'il *veut* se ruiner. Il n'y est pas encore tout à fait arrivé, mais ça ne va pas tarder. »

W. et moi marchons jusqu'au Sept où nous avons donné rendez-vous à Nigel.

« On prend les guichets du Louvre ? »

Nous regardons au passage la vitrine d'Honoré Champion, justement. Mais W. a l'esprit ailleurs :

« Nigel soutient mordicus John Walker, ce travail n'a aucun intérêt.

– Oui, et il a tort de dire tellement de mal de la galerie où expose David Tremlett [qui a quitté la sienne] – c'est étrange, on penserait qu'il aurait le bon sens de s'abstenir, parce que, même si ce qu'il dit est vrai, tout le monde est convaincu qu'il parle par dépit.

– Tous ses artistes le quittent.

– Mais pourquoi ?

– Parce qu'il n'est pas sérieux. Il n'a aucun professionnalisme. Il ne fait aucun effort pour vendre, il ne se démène pas. Même Keith Milo veut le quitter. Enfin, ça, ce n'est pas une grande perte. »

Au Sept, W. dit :

«Ne regarde surtout pas maintenant (*don't look now but*...), mais il y a là, derrière toi, un Américain qui te plairait assez, peut-être. »

Mais lui se retourne bel et bien et lui parle. Je me demande s'il le connaît déjà, si c'est l'un de ses *tricks*. Mais non. Ils ont seulement traversé ensemble la piste de danse et rencontré à cet exercice les mêmes difficultés, ça crée des liens. W. et moi dansons. Arrivent Edward, Jamia, une des Libanaises qui étaient chez Emilio, et plus tard Anne Tuteur, Nigel, etc.

L'Américain présumé regarde beaucoup dans ma direction. Il est grand, fort, il a les cheveux courts et une moustache. Il est très poilu et peut avoir trente-cinq ans peut-être. Edward m'offre un verre, mais c'est du gin, je ne peux pas le boire. Plus tard, comme je me tiens non loin de lui, l'Américain éventuel me propose, deux fois, de la tête, de danser avec lui. Je ne comprends pas sa mimique et vais lui parler pour en avoir le cœur net. Il dit :

« Tu veux danser?

– Oui, bien sûr. »

Nous dansons. C'est la première fois qu'il danse ici, m'explique-t-il, il ne savait pas comment faire pour inviter quelqu'un. En fait il n'est pas du tout américain, mais australien. Il est arrivé le matin même à Paris, de Florence [ARNO (→ NORA, ORAN (→ CAMUS, *LA PESTE*)), ARNOLD (→ W. S. LANDOR (VIT À FLORENCE)) / PRÉNOM / FLORENCE (ORÉGON) / FLEURANCE / LA VILLE DE LA FLEUR]. À un moment on se serre un peu l'un contre l'autre, je bande. Ses manches de chemise sont retroussées jusqu'à ses biceps, il a des bras très sexy, très gros, très poilus. Il dit :

« Ton ami ne va pas être mécontent? (*won't mind ?*)

– Oh non, pas du tout.

– Il est américain?

– Oui.

– Il habite avec toi ?

– Oui. »

Plus tard, W. danse un peu près de nous, avec nous. Mais il veut partir. Moi aussi, j'ai très chaud.

« On s'en va. Tu veux venir avec nous ?

– *If that's all right*.

– *Oh, it's more than all right.* »

Nous marchons à travers les Tuileries, etc. Il parle surtout avec W. mais me demande pourquoi je ne participe pas davantage à la conversation :

« Je ne parle pas beaucoup. »

W. confirme :

« *He is not the talking type.*

– *Oh, he is the* acting *type, uuuh ?* »

> « : on marque ce lieu (sous le nom de Sarrazine) pour qu'il entre dans les alibis de l'opératoire narratif, dans le réseau indécidable des sens, dans le pluriel des codes. (…) … la nature économique du Nom : en régime romanesque (ailleurs aussi?), c'est un instrument d'échange : ... »
>
> « ... accentuer la fonction structurale du Nom, déclarer son arbitraire, accepter la monnaie du Nom comme pure institution. »
>
> « Toute subversion, ou toute soumission romanesque commence donc par le Nom Propre : (…) : le *je* proustien lui-même n'est plus un nom (…), car il est miné [MINET (PIERRE (→ *EUGÈNE*)) / MONET (NOMMER : « SE NOMMER, C'EST PRONONCER SON CHANT FUNÈBRE » (BLANCHOT)) / MANET (ÉDOUARD, EUGÈNE, EDUARDO)], défait par des disturbances d'âge, il perd par brouillage son temps biographique. »
>
> *S/Z*, pp. 101-102.

À la maison il s'installe dans un fauteuil, une conversation un peu languissante se prolonge exagérément. Zut alors, peut-être que ça ne va pas marcher? Pour précipiter l'action, puisque je suis censé être *the acting* type, je m'assieds par terre, contre le fauteuil où il est, un coude négligemment posé sur ses cuisses. Il bande. Je passe la main sous sa chemise. W. va un moment dans la salle de bains. J'attire Brian sur le petit lit. Nous nous embrassons. *He is big* (comment dit-on ça en français? *grand et fort*, plus grand et plus fort que la plupart des habitués ou plutôt des habituels de cette soupente). Quand W. revient, l'invité est déjà à moitié déshabillé. W. éteint une partie des lumières, vient près de nous, tout se passe très bien. Le sexe de Brian est assez considérable, mais très courbé vers la gauche. W. le suce. Nous nous déshabillons. Je le suce aussi, lui me suce, on tombe du petit lit, il est coincé dans un angle, au pied de la porte. W. lui lèche la poitrine, qui est large, musclée et très poilue. Je m'y mets aussi, nous avons chacun une de ses pointes de sein dans la bouche et le branlons ou lui soulevons les couilles, qui sont tout à

fait comme lui, c'est-à-dire pleines et massives. Il lève un peu les jambes, il les écarte un peu, je prends ça comme un signe et un encouragement, je les lève et les écarte davantage, je lui lèche la fente du cul en lui tenant sous les genoux les jambes en l'air, mets de la salive sur ma bite et pénètre en lui sans notables difficultés d'intendance.

Une fois cette disposition établie, nous passons dans la pièce à côté, sur le grand lit (en l'interrompant trente secondes). Je me remets à le baiser, il a l'air d'aimer beaucoup ça, il est vraiment très excitant à mon gré, bien foutu, musclé, très poilu, avec ces bras énormes déjà notés. W. le baise, puis essaie de s'asseoir sur son sexe, mais ça lui fait très mal, il crie, sur quoi W. le baise de nouveau. Je baise W., que ça excite, et qui jouit. Brian, sous la pression des événements, a de nouveau la tête au pied du lit, tombant dans le vide. Je le relève, le mets dans l'autre sens, bien confortablement, la tête sur les oreillers, lui soulève de nouveau les jambes, vais chercher de la langue, dans son cul, en lui écartant bien les fesses, le foutre de W., l'embrasse, lui suce les pointes des seins, qui sont très saillantes et pourtant presque difficiles à trouver tant elles sont perdues parmi les poils, le baise de nouveau, vite d'abord, mais ça m'excite trop, je dois à plusieurs reprises revenir à des rythmes plus lents, je le branle, nous jouissons ensemble en faisant l'un et l'autre un vacarme épouvantable, surtout moi – W. qui est agenouillé à côté de nous applaudit.

Le foutre du visiteur est allé s'éparpiller dans les poils de son ventre et de sa poitrine : W. et moi le léchons et nous nous embrassons tous les trois, mêlant en riant salive et semence australienne. Je crois bien que nous avons dormi quelques minutes, W. et moi serrés dans les énormes bras, un de chaque côté, bouche au creux de l'épaule, *camerados* en diable : un monument (horizontal) à Walt Whitman et à la bonne intelligence entre les continents.

Un moment après, quand tout le monde est revenu de la salle de bains, l'Australien demande s'il peut coucher là – mais comment donc! Il est entre nous deux, il me tourne le dos, je le caresse, il bande de nouveau, non seulement de la queue mais aussi des pointes de seins, me semble-t-il, ce qui m'excite beaucoup. Je bande aussi et j'entre en lui en lui léchant (mordant?) la nuque et les épaules. Puis W. le baise à son tour, puis de

nouveau moi. Cette fois-ci il ne jouit pas en même temps que moi, ni que W., mais nous le branlons, et voilà. Il est presque six heures du matin, nous avons du mal à tenir le jour hors de la chambre.

« XVLI. La complétude.

« *Partir* / *Voyager* / *Arriver* / *Rester* : le voyage est saturé. Finir, remplir, joindre, unifier, on dirait que c'est là l'exigence fondamentale du *lisible*, comme si une peur obsessionnelle le saisissait : celle d'omettre une jointure. C'est la peur de l'oubli qui engendre l'apparence d'une logique des actions : les termes et leurs liaisons sont posés (inventés) de façon à se rejoindre, à se redoubler, à créer une illusion de continu. Le plein génère le dessin qui est censé l'"exprimer", et le dessin appelle le complément, le coloriage : on dirait que le lisible a horreur du vide. Que serait le récit d'un voyage où il serait dit que l'on reste sans être arrivé, que l'on voyage sans être parti, – où il ne serait jamais dit qu'étant parti, on arrive ou on n'arrive pas? Ce récit serait un scandale, l'exténuation, par hémorragie, de la lisibilité.»

S/Z, p. 112.

La monnaie du nom.

Mercredi 2 juin

Nous avons tous les trois été réveillés un peu après huit heures par les ouvriers qui travaillent sur le balcon et qui se sont mis à marteler le plomb. Brian (mais en fait il s'appelle *Graham*, dans le tumulte du Sept j'avais mal compris), que j'entoure de mes bras, me tourne le dos. Nous restons un long moment éveillés, sans bouger, à ceci près que je le caresse, d'abord vaguement et distraitement, puis de plus en plus *pointedly*, des couilles au cou. Il bande, moi aussi. W., qui jusque-là essayait encore de dormir, en vain, intervient alors, suce le sexe de Graham, lui lèche la poitrine, lui met de la crème dans le cul. Graham émet des soupirs d'excitation au point que nous sommes obligés de lui

couvrir la bouche, à cause des ouvriers qui sont à moins de trois mètres de nous, immédiatement de l'autre côté de la fenêtre et des rideaux tirés – y compris celui qui est si sexy et toujours aux trois quarts nu, et dont la présence invisible (mais on entend sa belle voix très mâle, sur des phrases aussi irrésistibles que : «Tiens, tu m'files la chignole, s'te plaît?») est loin d'être tout à fait sans influence sur l'action, en tout cas sur le *stream of consciousness* des personnages. Je le baise, assez vite (Graham, *not* l'ouvrier : avec l'ouvrier les choses se passeraient sans doute nettement moins bien, d'une part parce qu'il serait sans doute moins consentant (j'ai rarement rencontré quelqu'un d'aussi *consentant* que ce Graham) ; d'autre part parce que je me dirais qu'il n'est guère consentant même s'il l'était (qu'il me fait une espèce de *faveur*, ce que je déteste); et troisièmement parce que, même si la plupart des gens, objectivement, le trouveraient sans doute plus sexy que Graham (plus mâle (psychologiquement, *behavorialement*), plus musclé, plus "dur" (au propre et au figuré, plus "beau")), Graham correspond plus étroitement à ma libido particulière (plus poilu, pour commencer, et d'ailleurs pas du tout "folle", très loin de là)). Puis W. en fait autant, plus lentement. Il reste dans son cul après avoir joui, et le fait jouir.

Nous prenons ensemble un petit déjeuner bien mérité, vers dix heures. W. et Graham sortent en même temps. Je dois déjeuner avec Paul. Mais il téléphone vers une heure pour se décommander – il est à la radio et n'aura pas fini à temps – et pour remettre le déjeuner à vendredi. Je déjeune donc seul. Mais W. et Edward arrivent peu après pour déjeuner eux-mêmes. Edward fait de moi des photographies, alors que je suis déjà à ce bureau. Je travaille ensuite jusqu'à huit heures. J'appelle Christian, qui a vu un studio rue Dauphine, à cinq cents francs par mois, qu'il est tenté de prendre. Il me dit qu'il a traîné la veille, qu'il s'est couché tard, que ce n'était pas très gai (La Villette ?). W. a dû aller chez Warhol pour rencontrer un antiquaire, il ne rentre que vers neuf heures.

Je suis alors en train de regarder à la télévision un film de Fritz Lang, le dernier, je crois, *Le Diabolique Dr Mabuse* (1960 : *Die tausend Augen des Dr Mabuse*). Malheureusement il est retransmis en français, ce qui semble signifier qu'il est considéré comme un petit policier de série, dont il a d'ailleurs souvent l'apparence, il faut le reconnaître. Comme

d'habitude, je ne comprends pas grand-chose à l'intrigue, et W. doit m'expliquer la fin (Mabuse *fils* tenait plusieurs rôles, celui du Dr Cornelius, celui du Dr Jordan (mais je vois que ses rôles n'étaient pas tenus par le même acteur, donc l'explication wilhelminienne est elle-même sujette à caution)). Il y a dans le film un personnage nommé Travers, comme dans *Le Ministère de la Peur* (dans la version sous-titrée de ce dernier, on voit le mot Travers ! inscrit au bas d'une image de porte ouverte; ici Travers est un roi du pétrole américain, et c'est Peter Van Eyck [DOCTEUR ECK → TONY DUVERT / VAN EYCK, *SIC*, SKYE (*TO THE LIGHTHOUSE*, ETC. / STEIN / FLORA MAC DONALD)] qui l'interprète). Il s'amourache d'une certaine Marion [→ MARION BLOOM, SURNOMMÉE MOLLY → *VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT (*→ CÉLINE → FLORA (CÉLINE ET FLORA, PROUST))), TRÈS INSPIRÉE DE NORA (ARON (AARON → SCHOENBERG, COPLAND / SHARON (ARIEL (→ *ARIAL BLACK* ("POLICE"), STONE (NOTES, *NOTES ON LOGIC* (WITTGENSTEIN) / CHARON, CARON, PIERRE CHARRON (→ LECTOURE, AGEN), NORA, ORAN)

JOYCE

/ MME MARION (

FAYARD

) / MARON (PRÊTRE QUI DONNE À ULYSSE LE VIN DONT IL ENIVRERA POLYPHÈME) / *NÈG MARON* (FILM) / ROMAN, ROMAN, RAMON (DON RAMON (

DE VALLE INCLAN

)) → CARONTE (

MACHADO

), LOCH MONAR, LOCH MORAR (→ BAX, *BREAKING THE WAVES* (→ *THE WAVES*, VIRGINIA WOOLF, RALPH (*INDIANA*, *PORTRAIT OF A LADY*, *LA MAISON DE RENDEZ-VOUS* (SIR RALPH JOHNSON (DOCTEUR JOHNSON (→ INSCRIPTION SUR LA TOMBE DE FLORA (→ TRISTAN) MAC (CAM → *LA PROMENADE AU PHARE*) DONALD (→ DONALD EVANS, L'HOMME DES TIMBRES (→ GEORGE ELIOT (→ T. S. ELIOT) / WILSON AND EVANS (BUTCH CASSIDY & THE KID))))) VAUGHAN WILLIAMS (SUR DES

PAROLES TIRÉES DE *PASSAGE TO INDIA (*→ WHITMAN, E. MORGAN

~~FOSTER~~

(→ *MAURICE* (DE SAXE, DUPIN, ROCHE)))) / PHILIP JOHNSON, ARCHITECTE DE LA MAISON DE VERRE (CONNECT.) ET DE LA BIBLIOTHÈQUE SOUTERRAINE D'

~~HENDRIX~~

COLLEGE À

~~CONWAY~~

(ARK.) / RONALD JOHNSON (*THE ARK*))))]. Il est beaucoup question de l'hôtel Louxor, lieu voué à la mort, apparemment, hôtel construit par les nazis en 1944, et qui joue un rôle important, semble-t-il, dans *Télex N° 1*, de Schuhl. D'autres personnages sont nommés Berg [ALBAN BERG (→ *TRISTAN* (PAR LA *SUITE LYRIQUE*, CITATION)) / CHÂTEAU DE BERG (MORT DE LOUIS II, CHÂTEAU CONVERTI EN ASILE PSYCHIATRIQUE POUR UN SEUL PATIENT) / SCHOENBERG ("MAÎTRE" DE BERG) / BERGMAN (→ MANN (→ *TRISTAN*, *MORT À VENISE (*→ MAHLER (→ BERG)))) / RAUSCHENBERG (ROCHE & BERG)] (le détective de l'hôtel, je crois, qui est au service de Mabuse), Krass [ARC, CAR, RACE, CRASSE, ÎLE DE SARK (→ PROF. SARKONAK), ARKANSAS (ARK.), *THE ARK*, RONALD (ROLAND (ORLANDO, *ORLANDO FURIOSO*, VITTORIO EMANUELE ORLANDO (→

~~WOODROW~~

WILSON), *ORLANDO (*→ WOOLF), ORLANDO (VALET DE RAYMOND ROUSSEL À L'HÔTEL DES PALMES, CF. LEONARDO SCIASCIA), ORLANDO DES *FAUX-MONNAYEURS* (« DE GRÂCE, CHER ORLANDO, QUELQUES PAS ENCORE : JE NE SUIS PAS SÛR D'OSER CLAIREMENT VOUS ENTENDRE » ("PASSAVANT" /

~~COCTEAU~~),

,LANDOR, ARNOLD)))) JOHNSON)](le commissaire de police, rôle tenu par Gert Fröbe) et Parker [ARC, *THE ARK*, PARC, ENCRE ET STYLOGRAPHE À LA FLÈCHE] (je ne sais pas qui c'est).

Nous regardons ensuite, à peu près au hasard, une émission intitulée "C'est-à-dire", au cours de laquelle un "grand témoin", en l'occurrence

Georges Séguy, commente certaines séquences de magazine qui n'ont pas de rapport immédiat avec lui. L'une de ces séquences est consacrée au "refroidissement" de la Terre, aux conséquences qu'il aurait sur l'agriculture et l'alimentation dans le monde, et partant sur la situation politique. L'un des invités est professeur dans une université américaine. C'est lui qui soutient que le refroidissement est imminent. Un autre invité, membre du Club de Rome, parle de la situation alimentaire du tiers-monde, laquelle, dit-il, va s'aggravant puisqu'il naît un millier d'enfants toutes les cinq minutes (*or something to that effect*). On montre ensuite un centre de recherche agronomique qui existe depuis cinquante ans, au Sénégal. Il tâche de découvrir ou de mettre au point des cultures adaptables aux sols défavorisés. Sont interviewés des ingénieurs-agronomes, barbes taillées, incontestablement première époque de la barbe taillée telle qu'elle était arborée dans les années cinquante aussi bien par des officiers baroudeurs en short que par des instituteurs S.F.I.O. ou des chefs scouts pédérastes. Le discours des uns et des autres, et l'urgence et l'importance des problèmes dont ils débattent, *avec lesquels* ils se débattent, ne rendent-ils pas caducs, ou bien dérisoires, ou bien criminels, les discours d'intellectuels européens, particulièrement des écrivains et des critiques, sur le jeu des degrés, le signifiant générateur ou la métaphore de transit [il se laisse emporter] ? A-t-on le droit de consacrer sa vie à ce genre de problèmes alors que la situation alimentaire des deux tiers de l'humanité, loin de s'améliorer lentement, comme on aimerait le croire, va s'aggravant? Et quand, de toute façon, les œuvres qu'on produit sont ignorées totalement par un public moins fou qu'on ne l'est soi-même, et qui a d'autres chats à fouetter, une vie à vivre, des enfants à élever, une maison à tenir, des affaires à gérer, et pas le temps de consacrer des heures ou des jours à la lecture et à l'indispensable relecture pluridimensionnelle de romans polysémantiques qui proclament fièrement n'avoir à lui parler de rien sinon d'eux-mêmes? [Quel confort, on pourrait continuer comme cela pendant des pages ! Le puritanisme anti-intellectuel, c'est une des inspirations qui me viennent le plus facilement. J'en pourrais pisser *from here to eternity* !

Les figures, Sarduy l'a justement remarqué, sont toujours désapprouvées par les puritains, parce qu'elles sont une inutile dépense.

Un critique du *Monde* (Claude Sarraute, je crois) reproche à R. B. d'avoir écrit que seul le cri d'amour était possible, ou impossible, ou "transcendait les codes", je ne sais plus; et demandait : «Et le cri de celui qui a faim ? » – interrogé là-dessus, R. B. répondait : « Ça me donnerait presque envie d'écrire de nouvelles *Mythologies*, ce genre de trucs. »]

« Il les entendait ne pas s'entendre.»

(*R. B.*, p. 174.)

J'ai lu ensuite une partie du journal de Vladimirov, et me suis couché avant W.

Jeudi 3 juin

Levé vers dix heures. Déjeuné ici. Graham, l'Australien, qui doit partir pour Londres le soir, est passé vers deux heures et demie. Apparemment, il n'aurait pas été hostile à quelques petits jeux, mais je suis sorti avec lui, qui allait voir W., car j'avais rendez-vous à quatre heures chez un médecin, très loin, rue Raffet : en métro, toute une expédition.

Ce quartier d'Auteuil, du côté de la rue du Docteur-Blanche [MAISON DU DOCTEUR BLANCHE → MAUPASSANT 93 (MOTS PASSANT / MAUX, PASSANTS / MOT, PAS, SANG / UN MOT, PAS CENT) → *LE HORLA* (LAHORE, JEAN LAHOR(E), (W)ARHOL) / JACQUES-ÉMILE BLANCHE (PORTRAIT DE PROUST → *S(E)PTUOR* (LIPO-ANAGRAMME SIGNALÉ DANS *CRAN D'ARRÊT DU BEAU TEMPS*, DE PESSON (→ PESSOA) : « ANAGRAMME DE PROUST AU SUBJONCTIF », *SITÔT LE SEPTUOR* (MALLARMÉ) / BLANCHE CAMUS, BLANCHE, *LA DAME BLANCHE* (BOIELDIEU, *PRE-NEZ GA-ARDE, PRE-NEZ GA-ARDE* → EDGAR (POË)], est proprement sinistre. Une petite-bourgeoisie crispée y tient le haut du pavé, sans la grande insolence distraite et bien rodée des vieux beaux quartiers, qu'imite comme elle peut une petite vanité chipoteuse de roquets. Le dermatologue, qui a été recommandé à W. par Monza Norbert, habite l'un des seuls immeubles récents de la rue, une espèce de H.L.M.

amélioré. C'est une femme, jeune, jolie, assez grande, dynamique, avec de beaux cheveux très abondants qui font sur un seul côté de son visage une très ample vague figée dans son élan, à la façon des femmes de Léger. Elle est très souriante :

« Qu'est-ce qui vous amène ?

– Une histoire de cheveux.

– (Elle les regarde, les touche.) Mais ils sont très beaux, vos cheveux!

– Eh bien, d'une part ils tombent terriblement – mais je suppose que pour ça il n'y a pas grand-chose à faire –, et d'autre part ils sont toujours sales et gras, avec des pellicules. Un autre médecin, qui n'était peut-être pas très compétent, m'a donné un traitement à suivre pendant des mois; mais le pharmacien dit maintenant que je ne dois pas continuer ce traitement, parce qu'il est à base de cortisone, et que ce n'est pas quelque chose à prendre régulièrement.

– Oui, il a raison, le pharmacien. Mais laissez-moi vous dire une chose, c'est que vous ne serez jamais chauve. Quel âge avez-vous?

– Vingt-neuf ans.

– Quand on doit être chauve, on l'est à vingt-cinq ans. Vous avez de très beaux cheveux, et ils ne vont pas tomber maintenant. S'ils sont gras, il faut les laver. Quand on a vu arriver les soldats américains, en 45, ils avaient tous leurs cheveux. Les Français du même âge étaient tous chauves. Pourquoi? Parce que les Américains se lavaient les cheveux tout le temps, qu'ils avaient des douches, même en campagne. L'exemple classique, c'est celui du brave soldat de 14 qui part avec tous ses cheveux, met son casque, l'enlève en 18 : il n'a plus un poil sur la caboche; c'est que dans les tranchées il n'y avait rien pour se laver. Vous avez déjà vu un sportif chauve? Ces types font du foot, de la course à pied, du tennis, aussitôt après ils prennent une douche et ils se font un shampooing, chaque fois. Non, il ne faut pas hésiter, vous pouvez vous laver les cheveux aussi souvent que vous le voulez, tous les jours si vous le voulez, un jour sur deux c'est bien. Les Français, ça leur était égal d'être chauve, jadis, parce que pour eux c'était une preuve de virilité. Et ils avaient raison : vous faites du sport, vous suez, vos cheveux tombent.

Mais, aujourd'hui, les bonshommes veulent toujours être virils, mais en plus ils veulent garder leurs cheveux. »

Est-ce quelle flirte ? J'en ai bien l'impression. Elle n'a pas d'alliance. Comment les choses se passent-elles, dans ces cas-là ? Est-ce qu'on s'envoie en l'air sur place et sur-le-champ, comme entre hommes? Probablement pas. Je n'aime pas trop ses chaussures rangers à clous dorés. Essayons de ne pas regarder dans le vide. Mais si je la regarde elle, comme elle ne baisse jamais les yeux, et comme je ne tiens pas à entrer dans son jeu, si jeu il y a, j'ai l'air hagard. Je me contente d'approuver de la tête tous ses propos, en laissant errer mes regards vaguement sur le vague décor où rien de bien notable n'arrive à les fixer.

« Vous n'avez pas d'ennuis digestifs ?

– Non.

– Vous n'avez pas pris des antibiotiques, récemment?

– Non, pas récemment.

– Vous n'avez pas d'hémorroïdes?

– Ah çà ! si, un peu. [Voilà qui devrait la refroidir, peut-être, ou du moins l'éclairer...]

– Vous les faites soigner?

– Non, pas vraiment. Enfin si, une fois j'ai vu un médecin à ce sujet, j'ai suivi un traitement pendant quelque temps. Mais ce n'est pas très gênant, ça ne me fait pas mal, ce n'est pas constant.

– Vous buvez beaucoup ?

– Non, non, pas spécialement : je ne bois que du vin à table, pratiquement pas d'alcool à part ça…

– *De l'eau*, je voulais dire : il faut boire beaucoup d'eau, au moins un litre et demi par jour. Le sommeil?

– Non, je ne dors pas très bien.

– Et vous prenez des pilules pour dormir?

– Quelquefois.

– Il ne faut pas vous habituer à ça. Vous feriez mieux de voir un acupuncteur, *why not* ?

– Ce n’est pas très grave, je ne prends pas beaucoup de pilules; seulement de temps en temps.

– Mais une ou deux prises par semaine, c’est trop. Je vais vous donner l’adresse d’un acupuncteur, ou bien vous pouvez aller en voir un près de chez vous, ce n’est pas une affaire : si vous voyez que vous n’avez pas un bon feeling, vous en changez, *why not* ? Qu’est-ce que vous faites dans la vie ?

– J’écris.

– Vous êtes écrivain?

– Oui.

– Vraiment?

– Vraiment.

– Ça doit vous causer des problèmes, votre nom.

– *Wopf*…

– Il me semble que j’ai vu quelque chose sur vous, vous avez déjà publié quelque chose ?

– Oui.

– Quoi ?

– Un livre qui s’appelle *Passage*.

– *Passage* ? Ah mais oui, j’ai vu quelque chose là-dessus, dans *L'Express*, je crois, c’est possible?

– Oui, il y a eu un article dans *L'Express*, en effet.

– Oui, oui, c’est ça, je m’en souviens très bien, maintenant.

– Un article complètement idiot, d’ailleurs. Très gentil, très favorable – c’est celui qui a fait vendre le plus de livres, certainement –, mais complètement idiot : ça n’avait rien à voir avec le livre.

– Ah bon ? Il m’avait paru très bien, moi, cet article… Ça arrive souvent, ça, que les critiques ne comprennent rien à un livre ?

– Oh oui, oui, très souvent, je pense.

– On doit se faire beaucoup de souci quand on est écrivain, non? Il faut réfléchir à un tas de choses, on ne sort pas beaucoup…

– Oui, et puis ce n’est pas très rémunérateur [... ouch !]. »

Ça m’a coûté cent vingt francs. Monza avait dit *cent cinquante* – peut-être ai-je eu droit à une réduction sur ma bonne mine, ou par l’effet de l’amour de la littérature, ou de la considération pour *L'Express*. Ordonnance : deux shampooings au choix, des vitamines, une lotion très compliquée que cette dame doit connaître par cœur, car elle en inscrit sans lever la tête les diverses composantes, au moins six ou sept, et leur quantité à chacune :

«Vous allez voir, c’est merveilleux, dit-elle : si on pouvait commercialiser ça, les hommes ne perdraient plus jamais leurs cheveux. Malheureusement on n’y arrive pas, le mélange ne tient pas : il faut que ça soit fait chaque fois. »

Elle me raccompagne jusqu’à l’ascenseur, l’appelle, attend qu’il vienne, m’y fait entrer, referme sur moi la porte, toujours aussi souriante. Peut-être est-elle seulement très aimable, au fond.

À peine suis-je rentré à la maison, W. téléphone. Il a passé un temps fou, dit-il, à toute sorte d’efforts pour faire changer et rembourser le billet de Graham : quatre cent quarante francs pour une nuit de train entre Paris et Londres, alors que l’avion prend deux heures et coûte la moitié – c’est un mauvais coup du concierge du Sheraton. Graham ne partira que demain, il couchera à la maison. W. doit dîner avec Mary Callary.

Graham trouve que je ne suis pas très enthousiaste à l’idée de dîner avec lui. Ce n’est pas faux. J’ai prétendu que j’étais invité avec W., mais il a dû comprendre que ce n’était pas le cas. Il doit venir déposer ses bagages.

Il vient. Aussitôt après, il part pour la gare du Nord afin de faire rembourser son billet. Nous devons le retrouver ici après minuit, nous lui avons montré où nous laisserions pour lui la clef au cas où il souhaiterait venir plus tôt et passer la soirée dans l’appartement. Mais à sept heures et demie il téléphone : il va partir pour Londres après tout, la gare du Nord ne veut pas le rembourser, il doit aller réclamer son argent à l’hôtel qui en gardera la moitié, il est absolument furieux, il a dit au directeur que le concierge était un escroc. Le directeur a répliqué que le concierge faisait son travail et lui, le directeur, le sien. Graham s’occupe des ventes et des

réservations pour les lignes aériennes australiennes. Il a l'intention d'écrire à la compagnie Sheraton sur un beau papier à en-tête, il ne rêve que de se venger de cette chaîne hôtelière dont un employé l'a escroqué, selon lui, et qui refuse de s'en désolidariser, etc. Vers huit heures je le croise sur le boulevard, alors que, mon travail fini, je vais voir un film. Il est alors en chemin vers la maison afin d'y prendre ses bagages.

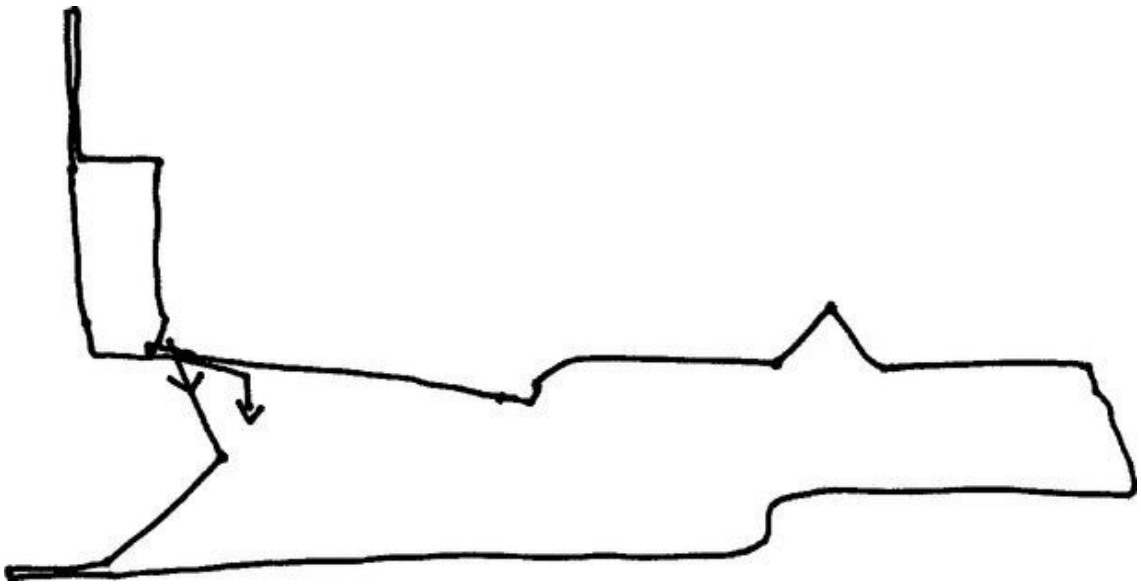
Au Flore sont ensemble Landor, Severo et François Wahl. Je dis à Severo avoir vu le film de Lang qui se passe à l'hôtel Louxor, et dont il est question dans le roman de son ami Schuhl.

« Tu l'as lu, le roman ?

– Je l'ai beaucoup feuilleté à la Hune. Le feuilletage, c'est ma pratique littéraire essentielle, tu sais. Je vais d'ailleurs aller feuilleter un peu plus. »

Sur la place Saint-Germain-des-Prés je croise Christian et son ami Gilles. Christian accompagne Gilles rue de Sèvres, et ils me proposent de les accompagner, ce que je fais. Rue de Rennes, Christian rencontre une amie à lui, accompagnée d'un garçon, et elle lui propose de dîner avec eux. Il dit *peut-être* : eux vont chez Alexandre, rue des Canettes, et il les rejoindra *peut-être*. Je dis que je pense aller voir *La Marquise d'O*, de Rohmer, ça leur paraît à tous une drôle d'idée.

Après qu'on a laissé Gilles, Christian et moi marchons dans la rue du Vieux-Colombier, puis le long de Saint-Sulpice, puis jusqu'à la place de l'Odéon, puis jusqu'à la rue Hautefeuille, puis nous revenons à Saint-Germain :



«Pourquoi veux-tu voir *La Marquise d'O* ? Tu as lu une bonne critique ?

– Oui, ça m'intéresse, mais je ne saurais pas très bien expliquer pourquoi. C'est tiré du roman de Kleist...

– Et tu aimes beaucoup ce roman?

– Non, je ne l'ai jamais lu. D'après ce que je comprends, le film est très fidèle au roman, non seulement *superficiellement*, à travers l'intrigue, à travers les costumes et les décors, qui d'ailleurs sont très jolis, semble-t-il – la mise en scène s'est inspirée de tableaux de l'époque, de Füssli, de Greuze, de gens comme ça ; mais très fidèle surtout par rapport aux sentiments de l'époque, aux façons d'être, de se comporter, et même de ressentir les choses. D'habitude, quand on adapte un roman classique, on *transpose*, n'est-ce pas, pour que les sentiments, les situations, les propos ne paraissent pas trop incompréhensibles au spectateur d'aujourd'hui, pas trop ridicules, pas trop datés. Là, au contraire, toujours d'après ce que je comprends, le metteur en scène a respecté exactement les sentiments et les actes, les gestes des personnages du livre, sans aucune adaptation : on verse des torrents de larmes exactement comme en 1800 – ce qui fait que c'est un discours [je m'efforçais depuis le début de ne pas employer ce mot-là] complètement fou, non, pas *fou*, complètement *faux*, plutôt, qui montre [je m'enferre] le ridicule du discours où vivaient ces gens-là, et du nôtre aussi bien, par

contrecoup; parce que, dans un cas comme dans l'autre, il ne s'agit jamais que de *citations*, en somme, les sentiments que nous croyons les plus profondément les nôtres ne sont qu'autant de *citations*, d'illustrations, de traductions de l'atmosphère générale d'une époque, d'un pays, d'un milieu. Mais pardon, je m'explique très mal. Je ne tiens pas spécialement à voir ça, d'ailleurs. Je suis ouvert à toute autre suggestion. Ou à pas de suggestion du tout.

– Oh, tu es impossible…

– *Impossible*, pourquoi *impossible*? Au contraire, je suis en train de dire que je suis prêt à tout accepter.

– Qu'est-ce que ça veut dire : *ou bien à pas de suggestion du tout*?

– Ça veut dire que peut-être tu as autre chose à faire, je n'en sais rien, je débarque, comme ça, sans prévenir, à huit heures du soir, et je comprendrais très bien que tu ne sois pas libre, que tu aies d'autres plans, que…

– Tu me fais vraiment faire n'importe quoi, hein ? »

Au cinéma Hautefeuille, le film est déjà commencé. Nous décidons d'aller dîner et de revenir plus tard. Mais nous passons d'abord rue Dauphine, voir l'immeuble où Christian a pris un studio, c'est décidé, mais déjà il regrette sa décision, ses amis ne sont pas enthousiastes – enfin *c'est Gilles* qui n'est pas très enthousiaste, mais il est maniaque, évidemment; François, lui, est enchanté, parce qu'il sait qu'il disposera de la clef et qu'il pourra venir s'amuser là, le jour de la semaine où il ne travaille pas et où il est seul.

«De toute façon, dis-je, cinq cents francs par mois, ce n'est pas une folie. Ce n'est pas beaucoup plus cher que l'endroit où tu es maintenant, et ça m'a l'air beaucoup mieux : il y a une salle de bains, des toilettes, et surtout c'est très bien placé, beaucoup plus central, tu gagneras beaucoup de temps. Si à l'usage tu vois que ça ne te plaît pas, tu pourras toujours changer – tu ne te seras pas ruiné…

– Oui, c'est vrai. Mais il faut faire des travaux, au moins pour deux mille francs de travaux. Et puis c'est très sale, je vais devoir passer deux jours entiers à tout nettoyer. Il va falloir repeindre, probablement changer la moquette, etc. »

Le Saint-Benoît est à peu près plein, il n'y a que des places très serrées qui ne nous plaisent pas, nous n'y restons pas. Au Bilboquet, en passant, nous regardons les images d'un film porno pédé, *Journal d'un homosexuel*, ou quelque chose comme ça : on y voit toute sorte de têtes ou de corps connus, y compris ceux de George, l'Écossais, ainsi que me l'avait annoncé W. Un petit Espagnol qui me drague *off and on* depuis toujours est en train d'acheter son billet, il me regarde d'un air plein de suggestion, il a l'air d'imaginer et de me donner à imaginer tout ce que nous pourrions faire dans la salle. Mais ce n'est pas le jour.

Christian et moi dînons au restaurant de la rue des Ciseaux [*CUT-UP*, DÉCOUPAGES, PATRONS, MODÈLES, COUPURES, FRAGMENTS, EXTRAITS, CITATIONS, CASTRATION, BLESSURE, LES PARQUES → LE PARC, *LE PARC*, DUPARC, MARQUE(S))] où nous sommes déjà allés une fois, derrière la statue de Diderot. La aussi il y a beaucoup de monde, mais, pour une raison ou pour une autre, on a moins l'impression d'être dans la conversation des voisins et vice versa. D'autre part ce n'est vraiment pas cher.

Nous dînons assez vite. Il ne sait pas s'il va ou non toucher quatre mille francs de primes ce mois-ci. Ses relations avec ses supérieurs ne sont pas très bonnes, à cause de "la nouvelle", dont il prend le parti. Elle l'a de nouveau invité à dîner. Il a décliné son invitation en disant qu'il «vivait une belle histoire en ce moment». *Avec un mec*, a sans doute ajouté sotto voce l'autre garçon du bureau. « C'est bien», a dit la fille.

Nous parlons aussi de John A., Christian veut savoir comment il est.

«Il est blond, avec beaucoup de cheveux, très abondants, très épais. Son visage est marqué par de l'acné guérie. Il est plutôt beau. Il est très bruyant…

– ... Eh bien, avec Raoul, qu'est-ce que ça doit faire comme boucan!

– ... il est très drôle, il a beaucoup d'esprit, très rapide, un fort sens de la repartie. Il déteste les Français, il les trouve emmerdants, coincés, et d'ailleurs il a raison. En taxi, à New York, il sort des obscénités inouïes, il dit que les chauffeurs s'en foutent complètement, et il a raison. Il leur passe des joints, qu'ils acceptent avec plaisir, en général. Sexuellement il aime beaucoup les Noirs. Il peut être extrêmement agressif, il est très

impatient. Il est très généreux, par exemple avec la cocaïne dont chaque gramme coûte une fortune, et d'ailleurs avec tout. Il est très injuste. Un de ses côtés agaçants, à mon avis, c'est qu'il est prêt à changer complètement de discours s'il voit qu'un autre est plus à la mode, plus sophistiqué, plus prestigieux, et lui donnera accès à un cercle qui lui semble préférable. Par exemple, il était jadis plus ou moins sous l'influence d'un ami à lui qui était lui-même un ami de Giacometti, et il y avait chez lui un tas de Giacometti, un ou deux dessins, des reproductions, des livres, Giacometti était vraiment le grand homme de la maison. Et puis, en grande partie à cause de W., il a commencé à soupçonner qu'il y avait peut-être en art, aujourd'hui, autre chose que Giacometti, quelque chose de plus moderne, de plus sophistiqué, de mieux en accord avec la vie sociale et artistique la plus désirable; et en quelques mois l'accrochage de son appartement a été entièrement transformé. Nous n'avons pas des rapports très faciles. Je crois qu'il me juge complètement idiot. En effet, je n'ai pas grand-chose à lui dire, et lui n'a vraiment rien à me dire. Je ne crois pas que vous vous entendriez très bien.

– Non, ça non, moi non plus. » À l'entrée du cinéma il y a Salah en compagnie de son frère et de Jamia, la Libanaise; mais eux ne vont pas voir le même film que nous. Pendant la séance, Christian a la main sur ma cuisse, il est appuyé contre moi. Ensuite nous marchons jusqu'au métro Saint-Germain où je le quitte. Dix secondes plus tard, je rencontre W. qui tourne dans le quartier, après son dîner avec Mary Callary, et qui, me dit-il, m'a cherché au Dauphin. Nous rentrons ensemble. Nous rencontrons Olivier R. – tous les enfants d'août (le 3, le 8, le 10…). Il revient d'Allemagne. W. pousse sa bicyclette.

« C'est très beau, dis-je, *La Marquise d'O*. Tu te souviens de ce type qui avait un nom grec, il me semble, et qui mettait en scène des pièces de Sarah Bernhardt d'une façon très caricaturale? Ici, c'est beaucoup plus subtil, ce n'est pas du tout caricatural, les acteurs jouent vraiment le texte, c'est tout, absolument sans forcer. C'est la fidélité absolue au texte du roman, aux dialogues, aux images, qui crée la distanciation absolue. Du coup les spectateurs sont constamment entre deux chaises, ils ne savent pas du tout comme réagir : est-ce qu'on se moque d'eux, est-ce qu'on se moque de Kleist, est-ce qu'on se moque des personnages de Kleist et de la weltanschauung préromantique ? – ça n'en a absolument pas l'air. C'est très barthésien, au fond : une ironie qui ne s'affiche pas, au contraire, dont on n'est jamais tout à fait sûr. »

Il me demande ce qu'a dit le médecin :

« Que je ne serai jamais chauve, que si l'on doit être chauve on l'est à vingt-cinq ans.

– Oh, quelle connerie ! On peut devenir chauve à n'importe quel âge… Encore une adepte des méthodes psychologiques ! Mary m'a dit : s'il y avait quelque chose à faire contre la calvitie, vous pensez bien que Giscard l'aurait fait... »

W. a fait chez Gérard Lévy toute sorte d'achats photographiques : le *Pont du Gard* de Baldus, et, du même, un autre pont, moderne celui-ci, un pont du réseau P.-L.-M., tout neuf à l'époque : je me souviens de la photo, assez pré-Becher d'esprit; et aussi un Maxime Du Camp. Il est très content d'avoir acheté pour trois mille francs, l'autre jour, le Greene chez

Tex et Braun, parce qu'il en a vu un autre, moins bien, dont Lévy voulait cinq mille francs.

Je lis le journal de Chine de Vladimirov.

Vendredi 4 juin

Levé à dix heures. Je retrouve Paul à midi et demi chez Flammarion [FLAMME, ARION, MARION (→ MOLLY BLOOM), MME MARION (→ CONTRATS, CHÈQUES, ETC.), ROMAN]. Il m'emmène dans un restaurant franc-comtois de la rue Casimir-Delavigne. Je l'ai appelé le matin pour lui demander où nous devions nous retrouver, et :

« ... puis-je assumer… hum… euh… qu'il s'agit d'une *invitation* ? Parce que, sans cela, je suis souffrant.»

Lui, tandis que nous regardons la carte [PLAN, MENU (FRÊLE, MEUNG, JEAN DE MEUNG (→ *ROMAN DE LA ROSE*, *TESTAMENT (*→ IDÉES CONTRADICTOIRES)), ATLAS, ARTE, DESCARTES, CHÂTEAU DE LA CARTE ((GERMAINE) LUBIN (→ SAND, VIA GEORGES LUBIN / *TRISTAN*, VIA ISOLDE)), BARTHES, MARTHE, TARTE, SARTHE / ÉCART, *L'ÉCART*, *ÉCART (*→ DUPIN → DUPIN → LUPIN → LUBIN, C.Q.F.D.) TOUT LIEN ACTIVÉ PROVOQUE UN *ÉCART*, CREUSER *L'ÉCART*, *ÉCART* DE LA COMMUNE DE (HAMEAU (COUVERTS)) / TRACE, TRACÉ / *L'ÉCARTÉ (*→ *WILLIAM WILSON*) / QUARTÉ] :

«Pense que ce n'est pas moi qui t'invite, c'est Flammarion. »

Il a appris que tous les membres du comité de lecture de Gallimard étaient en train de lire les livres de la collection "Textes", parce que lui, Paul, a eu une entrevue avec Lambrichs et songe à quitter Flammarion.

« À première vue je ne vois pas très bien l'avantage que ça présenterait pour toi, lui dis-je. Peut-être suis-je victime de la propagande Flammarion, mais l'on m'a convaincu que "Textes" était tout à fait égal, sinon supérieur, au "Chemin [ARIANE CHEMIN, JOURNALISTE AU *MONDE* / CHEMINER, CHEMINÉE, CROISÉE DES CHEMINS (LAÏOS / ŒDIPE), CHEMINS DE TRAVERSE]". Quel intérêt y aurait-il alors, pour le directeur de "Textes", à devenir le second au "Chemin" ?

– Mais j’en ai assez, là où je suis – j’aimerais faire plus : ce n’est pas tout de choisir les livres qu’on aime, encore faudrait-il les vendre, avoir les moyens de les faire connaître.

– “Le Chemin” se vend mieux que "Textes” ?

– Non. Plutôt moins bien…

– Mais alors?

– Oui, tu as raison. N’empêche, je sens que j’ai besoin d’un changement. Ce ne serait qu’une situation d’attente, et une bonne école, peut-être... »

Plus tard nous passons à mes propres affaires, qui bien sûr sont étroitement liées aux siennes :

«Une chose m’inquiète : même si nous obtenions de Flammarion, pour moi, des mensualités, il s’agirait d’un an, n’est-ce pas? Or *Travers* va prendre plus longtemps que ça à écrire. En ce moment, je ne puis que noter ce qui se passe, ça prend déjà beaucoup de temps, cinq ou six heures par jour, et je ne fais rien d’autre. Il faudra ensuite un an au moins pour élaguer cette matière, voir comment on peut en tirer un texte. Et il y a toute sorte de choses que je voulais faire, dans cette entreprise de notation que j’aurais voulu exhaustive, ou au moins aussi exhaustive que possible, et que je n’arrive pas du tout à mener de front comme j’imaginais pouvoir le faire : voir tout ce qui paraît, les livres, les revues, les journaux, le cinéma, le théâtre. Rien que de lire *Le Monde* tous les jours prend deux heures! Or il faudrait lire aussi *Match*, *Le Nouvel Observateur*, *Jours de France*, le *Times*, la *New York Review of Books*, tout et surtout n’importe quoi. Je ne suis même pas arrivé à finir le Denis Roche, ni le *Portrait d’un inconnu*. Toutes les semaines, j’ai ces bouquins Denoël qui me tombent dessus, à peine j’en ai fini un il faut que je me précipite pour en chercher un autre afin de m’assurer une maigre pitance…

« J'ai tout de même commencé à voir des films. Tiens, d’ailleurs, hier j'en ai vu un qui m’a beaucoup plu : *La Marquise d'O*. C'est un bon exemple de ce que Barthes dit, en s’appuyant sur Sade et sur Flaubert, d’une ironie qui ne serait jamais certaine, ou ne poserait pas comme telle : dans le film, des sentiments, des attitudes, des situations qui

généralement déclenchent comme traitement l'immédiate caricature sont exposés avec le plus grand sérieux, apparemment, sans aucune prise de distance perceptible; et c'est beaucoup plus intelligent. Pourtant, jusqu'à présent, je n'ai jamais beaucoup aimé les films de Rohmer. Enfin, à vrai dire, je n'en ai vu qu'un : *Ma nuit chez Maud*. Ça m'avait beaucoup frappé, mais pour des raisons tout à fait personnelles, parce que je l'ai vu à New York, par hasard, et que c'était tourné chez moi, en partie, enfin ils font une promenade au-dessus de la ville, à Clermont, sur le terrain d'une maison que nous avons habitée pendant plusieurs années, au sommet d'une colline. Mais, ce point-là mis à part, je n'avais pas du tout aimé le film. Ça m'avait paru tellement, tu sais, *middlebrow*.

– ?

– Oh, c'est une classification de Woolf [VIRGINIA (→ VIRGINIE, W. VIRGINIA, *PAUL ET VIRGINIE*, VIRGINAL / LEONARD, LÉONARD (DE VINCI (NOTES SUR LES CRÂNES, EXERGUE À *LA ROUTE DES FLANDRES*, CITATION RÉCURRENTE (*OSTINATO RIGORE*) DANS *L'INVENTION DE MOREL* ((MARC) POREL) / CF. *ÊTRE CRÂNE*, DE GEORGES DIDI-HUBERMAN), LÉOPARD (→ *IL GATTOPARDO*, LEOPARDI (→ TRISTAN → *TRISTANO* (

~~TABUCCHI~~

MUORE (→ ROSAMUNDA (QUATUOR DE SCHUBERT, CHANSON ITALIENNE, BOÎTE ACHRIENNE DE LA BANLIEUE DE MILAN (→ MALIN, LE MALIN, BILAN, MALI, LIMA (→ FLORA TRISTAN))))))) → LEOPOLD (→ BLOOM, ROI DES BELGES) /// LEONARD WOOLF, *CIVIL SERVANT*, GUIDE L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE(→ VILLA EUGÉNIE (CHARLOTTE (→ IMPÉRATRICE CHARLOTTE, CHARLOTTE BACH)

~~SALOMON~~

)) À CEYLAN (ET LUI MONTRE LA DENT (« LA PENSÉE EST UNE AFFAIRE DE DENTS » (CELAN)))) / *TEETH* (CF. *LE SCARABÉE D'OR*, EXEMPLE DE DÉCRYPTAGE /

~~BÉRÉNICE~~

(CHEVELURE DE, ORION, CASSIOPÉE (→ W, WITTGENSTEIN))) SACRÉE DU

~~BOUDDHA~~

/ HUGO WOLF, CHRISTA WOLF (→ *UN JOUR DANS L'ANNÉE*), GÉNÉRAL WOLF(E) (→ CF. CHATEAUBRIAND, *MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE* / STATUE À GREENWICH (→ MÉRIDIEN, *LE MÉRIDIEN (*→ CELAN, CEYLAN, « IRRADIANT-CELANT (→ ~~HEIDEGGER~~, GERMANO CELANT (→ WARHOL, HORLA + W, LAHORE (→ *LE VICE-CONSUL*), JEAN LAHOR (CAZALIS, CAZALS (→ VERLAINE, MALLARMÉ, DUPARC, ETC.)))))) /// LOUP(S) (« *THE WOOLVES* », VIRGINIA R. LEONARD), *LOUVE BASSE (*→ DENIS ROCHE), LOUVE ROMAINE / MASQUE (→ PERSONA, PESSOA, (~~(GÉRARD)~~) PESSON (→ *CRAN* (CRÂNE, LE CRAN (ASSOCIATION DE NOIRS) *D'ARRÊT DU BEAU TEMPS*)], qui se jugeait elle-même résolument "*highbrow*", évidemment. "*Middlebrow*", c'est le niveau intellectuel moyen, celui des intellectuels sans humour et sans manières, snobés par les mondains de la couche culturelle antérieure qui les trouvent patauds, sottement attachés au "sens" ; c'est la strate *Télérama* de la pensée, de l'opinion, des idées sur l'art et sur la culture; c'est l'intellectualité de l'étudiant provincial dans sa deuxième année à Paris, et qui va voir Bergman au Racine. Bergman, voilà le cinéaste *middlebrow* par excellence. Et Rohmer me donnait absolument cette impression-là, un cran [DEGRÉ, NIVEAU / CRÂNE, NACRE, ÉCRAN / *CRAN D'ARRÊT DU BEAU TEMPS (*→ PESSOA → MASQUE, "PERSONNE", ULYSSE, BLOOM, ETC.) / LE "CRAN", ASSOCIATION DE NOIRS] en dessous : ce manque d'humour, ces discussions philosophiques sur Pascal, ce côté tellement petit-bourgeois de province.

– Mais il y avait beaucoup d'humour, au contraire, dans *Ma nuit chez Maud* ! Je ne suis pas du tout de ton avis! C'est un film qui pour moi a été très important. En fait, je peux dire qu'il m'a fait découvrir et comprendre non pas le cinéma, mais le *roman* moderne. On assistait à des discussions idiotes entre des gens absolument sans intérêt, et ce n'était pas du tout de cela qu'il s'agissait.

– Pour les discussions idiotes entre des gens sans intérêt, et ce serait tout de même du grand cinéma, il me semble tout de même que je préfère

la merveilleuse soirée sinistre chez les intellectuels dans *La Dolce Vita* : constamment au bord d'être obscène – et Dieu sait que les personnages le sont, surtout celui qu'interprète Alain Cuny, avec son lyrisme mystique exalté, qui d'ailleurs va le conduire au suicide –, mais ne tombant jamais dans l'obscène à cause d'une ironie à la bonne distance, justement, toujours incertaine, et qui met très mal à l'aise, mais délicieusement, génialement, par son incertitude maintenue contre vents et marées.

« Cela dit, tu as peut-être raison, et je suis prêt à réviser mon jugement. Après avoir vu *La Marquise* je suis prêt à admettre que j'ai sous-estimé Rohmer. Il faudrait que je voie ou que je revoie ses autres films. Cela dit, ce n'est pas du tout un chef-d'œuvre, *La Marquise d'O*. Tu sais, à partir du moment où tu peux plaquer sur une œuvre quelconque une vague théorisation qui t'est chère, tu as toujours envie de trouver cette œuvre très bien, quitte à forcer un peu. Il faut bien admettre qu'*à l'intérieur* du discours choisi par le film, de la position adoptée par le metteur en scène, de ce mode de lecture et d'interprétation du roman de Kleist et plus généralement de la sensibilité de cette époque, à l'intérieur de cela, que j'admire beaucoup, il faut bien admettre qu'il n'y pas de jeu du tout. Le point de vue de départ est très brillant, c'est une idée très juste, cette espèce de littéralisme hyper-distançant, mais on s'y installe au début et on y reste jusqu'à la fin. J'aurais aimé pour ma part plus de ruptures, plus de retours de ce code de langage sur lui-même, plus de jeu, ça oui. Mais ce discours lui-même, cette position de discours, est un jeu, et c'est un jeu tellement précaire, tellement incertain, tellement difficile à tenir longtemps que de lui-même il est en jeu, d'une certaine façon, du début à la fin. On ne peut sans doute pas demander à un type qui marche sur un fil de faire en plus des cabrioles. Donc, Rohmer avance sur son fil, et d'un point de vue cinématographique il ne se passe rien d'autre, à mesure qu'il avance et qu'on avance, que ce que prévoyait l'ingénieux contrat de départ. En ce sens c'est un peu lassant, quoique les images soient très belles. On pourrait souhaiter une sorte de remise en cause de l'espèce de pacte passé d'emblée avec le spectateur. Mais ce contrat de départ, en soi, il est tout de même très intelligent. Tout se passe un peu comme si quelqu'un décidait de monter Racine exactement comme au dix-septième siècle, avec les costumes de l'époque, les décors de l'époque, la

prononciation et la gestuelle du temps de Louis XIV ; ou bien de tourner *Madame Butterfly* au Japon, en décors naturels. Il n'y a pas du tout de transposition, sauf celle qui est inhérente au fait qu'il s'agit d'un film, malgré tout, c'est-à-dire à la présence de la caméra. L'anachronisme de la caméra suffit à mettre en jeu ce langage de Kleist et du roman, pourtant parfaitement respecté. Accessoirement, ça montre à quel point nos sentiments "naturels" sont des effets de langage, de civilisation, des conventions. Tu as vu *Salo*?

– Non. Il paraît que c'est terrible, presque insupportable.

– Oui, c'est vrai, il faut avoir le cœur bien accroché. Mais c'est très beau. Je pense que c'est sans doute le plus grand film de Pasolini. Évidemment c'est une lecture de Sade tout à fait contraire à la tradition française – à celle de la gauche intellectuelle, en tout cas. Il s'agit d'un Sade fasciste, ce qui, d'après ce que l'on sait de sa vie, est certainement plus conforme à la réalité historique que le Sade héros de la liberté que la modernité veut nous vendre. Enfin, il était sans doute un héros de sa liberté à lui, ça oui : mais c'est la liberté du seigneur féodal, la liberté de Gilles de Rais. Comme elle venait un peu tard, elle ne lui a valu que quelques méchantes affaires, et de passer la moitié de sa vie en prison. J'ai toujours envié le détachement avec lequel Barthes et les autres arrivaient à parler de l'œuvre de Sade comme de quelque chose de complètement abstrait, une pure construction intellectuelle dont le contenu, les thèmes, la matière, les images ne seraient là que pour épater et exaspérer les gogos, et n'auraient au fond aucune importance, sinon comme des instruments du dessein d'ensemble, des instruments auxquels il serait un peu vulgaire, et naïf, de porter trop d'attention. Je suis complètement incapable de tant d'abstraction. Sans doute c'est un blocage purement moralisateur, mais il prend la forme d'un dégoût physique dont je ne suis pas le maître.

– Les pages les plus effrayantes, c'est la fin des *Cent Vingt Journées*, justement, quand il n'y a plus que le *plan* de ce qui restait à écrire : plus d'effets d'écriture, plus de style, plus de langue, seulement le tableau méticuleux des horreurs qui devaient suivre. Ça, c'est terrifiant.»

Même à vingt-quatre heures de distance, rien n'est plus difficile à reconstituer que les méandres d'une conversation : les itinéraires

s’effacent, les causes deviennent des effets et vice versa – on ne voit plus du tout comment on est passé de ceci à cela, ni où, quand et comment tel ou tel sujet a surgi.

« J’avais décidé de ne plus travailler comme je le faisais cet hiver, c’est-à-dire tous les jours, sept jours par semaine, sans aucune relâche. Mais je n’arrive pas à me libérer de ce mode d’existence. Rien que de noter sans commentaires ce qui est arrivé la veille, ce qui s’est dit, et même si c’est parfaitement insignifiant, cela prend au moins quatre ou cinq heures. Si je m’interromps un jour ou deux, le troisième jour je dois travailler douze ou quinze heures, c’est impossible. Cela dit, travailler comme je le fais en ce moment n’est pas du tout fatigant. Kristeva a bien raison de dire que le sens, ça ne coûte rien. Je travaille chaque jour le même nombre d’heures que cet hiver, mais je suis mille fois moins fatigué. C'est le *texte* qui tue. L'"écriture”, c’est ça la folie : la disproportion totale entre le travail et les résultats. Écrire une phrase en veillant à ce que chaque mot soit lié à toute sorte d’autres lieux du texte, ou d’un autre texte, ou des deux : c’est ça qui est épuisant. J’avais toujours mal aux yeux. Maintenant non.

« Ma situation pécuniaire est absolument impossible, intenable. J’ai à peu près six cents francs de revenus par mois. J’emprunte un peu ici et là, mais je ne peux pas emprunter vraiment, puisque je n’ai aucune perspective de rentrées. Et bien entendu ça influe sur tout le reste de ma vie, ça complique tout. Si quelqu’un vous propose de dîner avec lui, dire “Je ne peux pas, je n’ai pas d’argent”, qu’on le veuille ou non, c’est toujours une espèce de chantage : ça ne peut pas ne pas vouloir dire, au moins un peu : “Je veux bien dîner avec toi, mais seulement si tu m’invites.” Ou bien alors il faut prétendre qu’on ne peut pas, en donnant une autre raison, une raison fausse, ce qui est absurde. Bien sûr, W. estime que je devrais “travailler”, avoir une situation, aller à un bureau comme tout le monde, devenir professeur, n’importe quoi. Il dit qu’un tas d’autres écrivains bien meilleurs que moi travaillent, ont travaillé et ne s’en sont pas portés plus mal, ni leur œuvre. Et il cite toujours Mallarmé, évidemment. À quoi je réplique que Mallarmé était un poète, et que son œuvre est joliment mince, justement, etc. Mais comment pourrais-je "travailler” ? Déjà en ce moment je n’arrive pas du tout à faire ce que

littérairement je voudrais faire, à lire ce que je voudrais lire, à mener les recherches que j'aurais besoin de mener. Qu'est-ce que ce serait si j'avais un job ? »

Mais, à ce point-là de la conversation, nous avons déjà quitté le restaurant. Nous sommes maintenant revenus dans son bureau. Il me donne le dernier volume paru de sa collection, *Les Traîtres Mots*, de René Belletto ; et un numéro de *Digraphe*.

« Écoute, dit-il, on avait décidé d'attendre les résultats du Prix de Rome pour voir ce qu'on peut faire du côté de Flammarion et des mensualités; mais on va essayer autre chose. Je vais en parler mardi. Si ça marchait, et si ensuite tu avais le Prix de Rome, on interromprait les mensualités, et tu les retrouverais après.

– Ah oui, ça, ça serait fantastique. Tu penses qu'il y a une chance pour que ça marche? Le fait que Charles-Henri aime *Échange*, d'après ce que tu m'as dit, est-ce que ça peut avoir une influence?

– Oui, peut-être. C'est pour ça que je vais en parler en comité de lecture, où il sera : c'est sans doute mieux que d'aborder la question en tête à tête avec Henri Flammarion. Mais je ne te promets rien, bien entendu. Je t'appellerai mardi pour te dire comment ça s'est passé. Ce qui m'ennuierait, c'est une réponse ni oui, ni non, "attendons de voir ce qui se passe..." »

Moi aussi, par exemple : il n'y a rien que je déteste autant que ces incertitudes. C'est probablement ce qui va se produire, pourtant. Sauf quand il se fâche ou s'enthousiasme, le destin ne sait pas ce qu'il veut, il tergiverse, il chipote, il ne rappelle pas, il ne vous a pas rappelé parce qu'il n'y avait rien de nouveau.

Je suis rentré à la maison vers quatre heures. J'ai lu *Le Monde* avant de me mettre au travail. Coup de téléphone de W. : nous avons été invités à dîner chez Raoul, Peter Chatel viendra nous chercher en voiture. Coup de téléphone de Christian : il part demain pour Le Touquet avec François et avec la sœur de Gilbert, que celui-ci leur a *collée*, dit-il. Christian n'a aucune envie d'aller au Touquet. Il voudrait nettoyer son studio, avec Diego qui s'est proposé pour l'aider. Il a essayé de se dégager, mais François a été furieux, a dit que Christian faisait toujours ça (il y a une

petite suggestion que je n'y suis pas tout à fait pour rien), que l'hôtel était réservé depuis un mois, etc. Ils partent à six heures du matin. Je lui dis qu'ils rencontreront sans doute Raoul dans les dunes. Ce soir ils comptent aller danser. Peut-être les verrai-je.

W. rentre vers sept heures, je travaille jusqu'à huit.

« Où est-ce que tu as rencontré Peter Chatel ?

– Je te l'ai déjà dit : c'est Gilles qui nous a présentés.

– Oui, mais où?

– Au Sept.

– Et Daniel ?

– Peter m'a emmené chez lui, dans le Marais.

– C'est un *"trick*" ?

– Mais tu es fou ! On voit que tu ne l'as jamais vu. *Daniel Schmid*, celui de *La Paloma* ?

– Ah, je n'avais pas compris ça. Je croyais que tu m'avais parlé de quelqu'un de superbe, tout à fait mon genre, etc.

– Ça, c'est son petit ami. Tu l'as vu au Sept, un jour, avec moi, tu as dit que c'était le genre de tout le monde. On ne savait pas s'il était pédé. Effectivement il n'en a pas du tout l'air – enfin, pas quand on le voit comme ça, danser; quand on le voit un peu plus, si.

– Et lui, c'est un *trick*?

– Non. »

Edward téléphone. Peter doit nous prendre en voiture en bas. W. donne rendez-vous à Edward devant la maison et lui dit de se dépêcher. Dans l'escalier il me dit qu'Edward passe des heures à se maquiller, que ça ne se voit pas du tout, mais qu'après le bal des marins, l'autre jour, au petit matin, lui, Raoul et Edward avaient fait un tour en voiture, et qu'alors le maquillage d'Edward coulait très évidemment.

Peter Chatel est en bas, mais pas Edward que je vais chercher chez lui. Nous passons tous rue du Cherche-Midi pour y prendre des bouteilles de vin. Peter cherche un appartement. Il voit trois films par jour. Edward a vu *Taxi Driver*, trouve qu'il y a beaucoup de sang. Peter a vu *Le Beau*

Serge, avec mon cher Gérard Blain, vieil amour de jeunesse (la quintessence du “mon genre”, pour le coup – au moins tel qu’il était en 1957…). Il aime *Cadavres exquis*, mais pas les autres films de Rosi.

Nous arrivons les premiers chez Raoul. La télévision est allumée, mais personne ne la regarde, sauf moi. Il y a un débat sur le viol [VOILE, VOILIER (→ ALBERT (→ CAMUS // LE FRÈRE DÉTESTÉ DE CHAR // LE FRÈRE (MIEN) SUPPOSÉ ENLEVÉ PAR DES ROMANICHELS (MÊME HISTOIRE DANS LA VIE DE (JACQUES) DUPIN)) EINSTEIN), VIOLON(S) (→ ALBERT EINSTEIN) / *LOVE (*→ INDIANA)]. Hélène Cixous, les yeux maquillés à l’égyptienne, les cheveux ras, parle. Elle dit que le viol est le plus abominable de tous les crimes [CRÈMES, RIMES, CRIMÉE, SÉMIR, CHROMES, CRAMES (DE *CRAMER* (→ KRAMER → ERICH MARIA REMARQUE (MARQUE ET REMARQUE)))]. Elle dit qu’une femme violée [VOILÉE, VOILÀ, VIOLET, VIOLETTE, VIOLETTE] peut avoir l’air, ensuite, de continuer à vivre, mais qu’en fait, à l’intérieur d’elle, il n’y a plus qu’un cadavre. Ça me paraît très exagéré.

Les femmes se plaignent de l’attitude des hommes à l’égard du viol. Les hommes, disent-elles, prétendent que les femmes qui se font violer l’ont bien cherché, la plupart du temps, et que d’ailleurs elles aiment ça, qu’elles ont le désir du désir de l’homme. Les femmes qui se font violer et qui portent plainte sont très mal traitées, les flics ont tendance à les considérer comme coupables, à les ridiculiser – ce qui fait que le nombre des viols commis est probablement quatre ou cinq fois supérieur à celui de ceux qui sont recensés, peut-être dix fois, peut-être davantage. Tout cela est sans doute parfaitement vrai. La gravité du viol est certainement sous-estimée par les hommes. Elle ne l’est pas par le Code pénal, toutefois, qui l’assimile à un crime : il est vrai que cette rigueur, dans l’esprit du législateur, procédait sans doute moins de la considération pour les femmes que du respect pour la pureté de la race, la sûreté de la lignée, les droits de la famille, de la propriété, du mari, du père, etc. Lorsque du viol il ne résulte pas d’engrossement, sa gravité est sous-estimée, sans aucun doute, et la loi n’est jamais appliquée.

Qu’il s’agisse de quelque chose d’horrible, et d’un crime très grave, c’est l’évidence. Ce me semble un acte épouvantable, au même titre que

toute affirmation et imposition de la force brutale et illégitime. Chaque fois que quelqu'un est contraint à quelque chose par la force et par la violence de quelqu'un d'autre il en résulte pour lui, pour elle, une humiliation horrible, une perte de personnalité. C'est donc un délit qui doit être pris très au sérieux, et très gravement puni.

Cependant est-ce qu'il n'est pas pire, si l'on se fait attaquer, de perdre un bras ou un œil, ne parlons même pas de la vie ? Les conséquences psychologiques doivent être comparables, mais les conséquences physiques sont moins graves, tout de même, ce qui rend les premières moins durables, il me semble. Le discours de Cixous, s'abritant derrière une féminité mystérieuse que les hommes ne pourraient pas appréhender, et sur une intégrité qui serait propre à la femme, reprend en fait un discours très ancien, mythique, sur le sexe, l'acte aussi bien que la chose, qui du coup en revêtent une importance immense. Si la pénétration forcée d'une bite dans un con est en soi un tel trauma, indépendamment de la violence dont il est l'expression, c'est que l'acte sexuel en lui-même a été représenté pendant des siècles comme revêtu d'une importance quasi sacrée. Cixous a mille fois raison de dénoncer la violence des rapports sexuels, et l'image éculée de l'homme agressif et de la femme amoureuse de cette agression. Mais si une femme violée pense qu'elle a en elle un cadavre, comme le dit Cixous, c'est qu'elle est victime de siècles et de siècles de sacralisation de l'acte sexuel, que la psychanalyse n'a fait qu'adopter et prolonger.

Dans un film indien récent (*La Fin de la nuit*, de Shyam Benegal), dont l'action se situe en 1945, une femme violée par trois frères «se juge déshonorée, accepte l'état de prostituée et n'ose même plus aller voir son jeune enfant». Le point de vue de Cixous ne relève-t-il pas un peu de la même mentalité, dont le fondement est d'ailleurs le même que celui de la jalousie physique (de sorte que je "peux parler") : surestimation de l'importance de l'acte sexuel, à quoi toute une culture nous contraint? Il faut se méfier de toute espèce de propos qui corroborerait, même incidemment, par contrecoup, l'idée aberrante qu'une femme violée serait *déshonorée* ou même souillée – elle est peut-être souillée *physiquement*, elle peut se sentir salie *psychologiquement* (à tort, mais je présume que ça ne se contrôle pas), elle ne l'est en aucune façon

moralement; quant au déshonneur, il est tout entier pour le violeur, il n'y en a pour elle aucune part (ce serait tout de même le comble !).

Est interviewée ensuite Françoise Giroud qui, elle, déplore surtout dans le viol le triomphe de la force. S'il n'y avait pas de femmes, les hommes violeraient des hommes plus faibles, dit-elle.

«Quand vous parlez de ces problèmes avec vos collègues, MM. Poniatowski ou Lecanuet, par exemple, ils vous écoutent?»

> « In no time at all Your Majesty will be up and recovering at Bognor.
>
> – *Bugger Bognor* ! », dit George V (et il meurt).

Il y a ensuite une émission sur la bataille de Solférino. W. roule un joint, Raoul s'affaire à la cuisine, Edward réclame un film. Arrive Christian, un ami de Raoul : c'est un grand garçon bien foutu, très jeune, très extraverti, pas du tout mon genre. On mange du saucisson. Je regarde le poste, assez intéressé, mais je sais déjà tout ce qui s'y raconte : ça ne fait rien, ça me plaît tout de même. W. demande s'il n'y aurait pas quelque chose de plus drôle. (Il s'intéresse à toutes ces photographies du Second Empire, mais il n'a aucune idée de cette période; il me semble pourtant que ça lui ferait du bien de s'informer un peu – nous vivons sous la dictature de *l'amusant* : il faut toujours que tout soit *amusant*, quelle barbe! D'un autre côté, je dois reconnaître que Solférino, le sang, les blessés, Dunant, la naissance de la Croix-Rouge, ce n'est pas très approprié pour mettre de l'ambiance.)

Raoul change de chaîne : débat sur l'histoire et la fiction : Poirot-Delpech, Cavanna, d'autres. Poirot-Delpech dit que les hommes politiques, dans leurs Mémoires, ne parlent jamais de leur ambition, de leur désir d'être le chef, de commander; il a donc décidé de le faire à leur place. Dans l'assistance, un type très sexy, qu'on aperçoit mal, une ou deux fois.

On passe à table. Raoul a préparé un poulet à la provençale, très bon. Christian a l'air très amoureux de lui – de Raoul, pas du poulet, mais du poulet aussi dans la foulée. Il parle de gens qu'il connaît, il a une espèce de gentillesse impérialiste, tous azimuts, non discriminante, comme de

quelqu'un qui a décidé une fois pour toutes, très gentiment, mais par l'effet d'une gentillesse toute volontariste, que tout le monde est gentil et mérite la gentillesse, ce qui me semble très faux (l'observation, la décision) et qui m'agace passablement.

Il y a aussi David, qui prend des leçons de chant. Christian lui dit être baryton. David l'entreprend là-dessus :

« Tu n'as pas tellement la morphologie d'un baryton, pourtant.

– Alors là, détrompe-toi : j'ai une des voix de baryton les plus puissantes qui soient.

– Qu'est-ce que tu chantes ?

– Les barytons jeunes…

– Verdi ?

– Oui. Figaro…

– Mozart ou Rossini ?

– En fait je ne chante pas beaucoup en ce moment, je fais du pop. Mais ce que je veux vraiment, c'est faire du chant classique, oui. »

Etc. Mais il *est* très gentil.

Peter C. est à côté de moi. L'autre jour, dans la pénombre (nous regardions la télévision), je l'avais mal vu. Il a l'air plus âgé que je ne pensais, il est un peu trop maigre, il n'est pas très sexy à mon gré. Mais il a une belle tête, surtout de profil, un très joli nez, et, comme souvent les Allemands, une voix basse qui, elle, oui, est très sexy. Je lui demande s'il connaît le film tchèque qui doit passer au "Ciné-club". Je ne me rappelle plus le nom du metteur en scène. C'est inspiré de Jules Verne et cela s'appelle en français *L'Arche de M. Servadac* – un mélange de film traditionnel et de dessin animé. Ça a l'air d'une bonne chose à voir après qu'on a fumé.

« Tu n'as jamais vu *Les Cinq Mille Doigts du docteur T.* ? me demande-t-il. C'est un film fantastique américain des années cinquante, de Roy Rowland [ROLAND (RESTE W), WAR(H)OL, ARNOLD, LANDOR, (H)ORLA] : les aventures d'un petit garçon nommé Bart [BARTHES, LES BARTHES (SUR L'ADOUR (→ AMOUR, AMOUR)), BERTHE (PERTE, PERTH), MARTHE, B.A.R.T. (BAY

AREA RAPID TRANSIT)], qui déteste les leçons de piano que lui impose sa mère, et qui s'endort sur le clavier. On l'a vu un soir, *when stone*, c'était absolument *fantastique*, ça oui. »

En fait, nous regarderons plus ou moins, après dîner, *Na Komete*, de Karel Zeman. Le lieutenant Servadac est plutôt mignon. Et quelques-uns trouveront amusants, au passage, des dinosaures qui marchent sur la pointe des pieds ou des canonniers qui agitent des casseroles et font avec elles un vacarme fou pour effrayer les assaillants (dinosaures). Mais personne n'entrera vraiment là-dedans, d'autant moins que, sous prétexte que c'est en tchèque, Raoul a coupé le son et qu'on entend une bande pop. Il y aura plus tard un air d'opéra, mais Edward sera tellement indigné qu'on y renoncera.

L'opéra est pour moi la musique de la jouissance (les grands airs de femmes). Je rêve d'une soirée où, toutes portes ouvertes d'un salon à l'autre, dans quelque palais sicilien tel qu'il s'en habite entre les pages du *Gattopardo*, on n'entendrait que cela. Mais c'est un genre de musique qui semble horripiler la plupart des gens.

On entend une chanteuse américaine des années trente qui chante *San Francisco*, c'est très joli. Raoul propose d'aller au Keller, un bar cuir proche de la Bastille. W. me demande ce que j'en pense, me laisse choisir – ça m'est égal, mais je n'y tiens pas. Je n'ai pas dit un mot de la soirée. Je ne suis pas amoureux de Christian, mais de son amour de moi, qui agit sur moi comme une drogue. Cet amour n'a jamais été exprimé en paroles, mais il se sent, il se perçoit avec une évidence extraordinaire, grisante. Évidemment l'amour de Christian ne suffirait pas à me troubler si je n'avais pas d'affection pour lui, ou ne le trouvais pas sympathique, et davantage, et beau. Je suis obsédé par cette idée : suis-je en train de laisser passer quelque chose? Est-ce que je serais plus heureux avec lui? Son plaisir à être avec moi est pour moi une jouissance inouïe. D'un autre côté, W. est plutôt gentil, ces jours-ci – sans plus, car il est toujours prêt à attaquer sur le front domestique. Christian, lui, se fout complètement de ces questions-là. Mais au fond je le connais à peine. Que serait-ce que de vivre avec lui? Jusqu'à présent je ne me suis jamais ennuyé en sa compagnie. J'ai envie de coucher avec lui, de serrer ce corps bronzé, si mince, si dur, et l'envie qu'il en a m'excite. J'en ai marre

de ces soirées mornes. Mais dans ces soirées mornes c'est moi qui suis le plus morne [ROMAN, NÉRON, MARNE, ORNE, BOB MORANE (→ VERNES), "MORNE" (À LA RÉUNION)]. Il est vrai que j'aime mieux regarder la télévision que de faire des efforts de conversation. Ce que nous allons faire le soir, W. et moi, est toujours un problème. La vérité, c'est que je n'ai jamais envie de *rien* faire. Que ces gens sont embêtants qui ont toujours envie, ou besoin de *faire* quelque chose : de sortir, d'aller quelque part, de meubler leur temps! Rester à la maison, lire, regarder la télévision, me tente plus que ça ne le tente, lui, c'est sûr. [*Samedi 5, début du film*.] Nous sommes rentrés à pied, le long de la rue de Rennes, David, Edward, W. et moi, qui avons laissé les autres à Saint-Germain.

Samedi 5 juin

Levés vers dix heures. Travaillé jusqu'à quatre heures. Été à la Bibliothèque nationale. Dans le métro, rencontré Tokyo (?), un Japonais du quartier qui est toujours au Sept. Ses parents sont chinois, me dit-il : ils vivent à Tokyo, mais il ne sait pas depuis quand. Il ne parle pas très bien le français.

Je veux voir une exposition de photographies que m'a indiquée W. J'ai quelque peine à trouver l'annexe de la B.N. où elle se tient, le concierge, comme toujours, n'étant pas du tout au courant, essayant de me persuader que c'est fermé, et se trouvant affligé, qui plus est, d'une presque totale surdité : 67, rue de Richelieu. L'exposition est consacrée tout entière aux plantes, aux feuillages et aux arbres : Aubry en face de Blossfeldt (mais il ne s'agit, pour ce dernier, que de tirages récents), Quinet en face d'un garçon de vingt ans, Jean Bernard – les Quinet datent tous de 1868, et ce sont des vues de la forêt de Fontainebleau, toutes superbes sans exception.

La maison, qui a été construite sur l'emplacement de celle où est mort Molière, est très belle elle aussi.

Je suis rentré à pied, par les arcades du Palais-Royal, les guichets du Louvre, le pont du Carrousel, les quais en direction de l'est, le square

Honoré-Champion, le square Gabriel-Pierné [dans la vitrine d'une galerie voisine du magasin Roger-Viollet, il y a un très joli paysage romantique, vue de plusieurs villas au pied du Vésuve, avec les murs de leurs jardins, et les feuillages qui en dépassent : au premier plan, une construction cubique très simple, on dirait un garage moderne], la rue de Seine, la rue de Buci, le boulevard. J'ai passé un moment à la Hune, à feuilleter le dernier livre de Cooper, en français, et, encore, *Télex N° 1*. Je marchais sur le boulevard lorsque j'ai été hélé, un peu avant la rue des Saints-Pères, par W. en personne qui passait à bicyclette. Il avait fermé la galerie parce qu'il n'y avait pas un chat, et il allait faire des achats à la boucherie Bernard, la plus grande, la moins chère.

« Qu'est-ce que tu veux faire ce soir : dîner à la maison, aller voir un film, dîner au restaurant ou quoi?

– Ça m'est égal.

– Tu veux dîner à la maison?

– Oui.

– On a été invités chez Patrick de R., demain soir : tu veux y aller?

– Oui, pourquoi pas?

– On dîne à la maison ce soir, alors?

– Oui, très bien.

– Je vais faire des courses. Ensuite je dois passer chez Nancy Jennings, je rentrerai vers huit heures. On [*dimanche soir, sept heures et demie, interruption : coup de téléphone de Nancy Jennings, justement : « Vous pouvez sans doute appeler W. chez Raoul »*] dîne à la maison?

– Écoute, c'est la troisième fois que tu me demandes ça ! J'ai dit oui!

– Tu dis oui tellement mollement, on dirait que c'est seulement le plus facile (*the… of least resistance*). Tu as l'air de te foutre de tout, tu fais tout le temps la gueule : si tu n'as pas envie d'être avec moi, dis-le !

– Oh, écoute, on ne peut plus se supporter : fais ce que tu veux, je ferai ce que je veux. »

Et nous nous en allons chacun de notre côté. Je rentre ici. J'essaie de continuer à relater la journée de la veille, mais réussis à peine à tracer

quelques lignes à propos du film indien sur la femme violée et de Françoise Giroud. Ce que je voulais dire, à ce propos, c'est que certaines féministes semblent être en train d'ériger une féminité mystérieuse, incompréhensible aux hommes, inexplicable, quasi mystique, aussi ridicule à mes yeux que la fameuse "virilité" mythique dont les effets commencent à peine à faire un peu moins sentir leur emprise. D'un côté comme de l'autre, ce sont des concepts éminemment réducteurs. Chargés de désigner d'abord l'ensemble des qualités réelles ou supposées d'un sexe, ils se transforment en idéal figé, et deviennent répressifs. S'il est possible qu'une femme ne soit pas "féminine" (et Dieu sait que ce l'est), c'est que la "féminité", qui ne prend pas son cas en considération, est une notion réductrice, malhonnête, vouée à proposer un modèle auquel les femmes sont condamnées à se soumettre parce qu'il représente supposément l'essence de leur vertu spécifique.

Est-il inévitable que les révolutions les plus justes, rétablissant ou établissant un équilibre souhaitable entre les forces en présence (les classes, les sexes, les races, les idéaux, ou seulement les modes et les goûts), ne puissent le faire que par des excès inverses à ceux qui sévissaient avant elles?

Hélas, je suis dans un état d'extrême agitation. Est-ce que je ne viens pas, sur une tocade, de jeter en l'air sept ans de vie commune, beaucoup d'affinités, beaucoup de compréhension mutuelle, de complicité, etc. ? Mais j'ai plutôt plus de compréhension mutuelle avec Christian. Mais combien de temps cela durera-t-il ? Mais à quoi bon essayer de prolonger ce qui est mort? N'est-il pas plus courageux de tourner résolument la page? Et avec Christian une vie beaucoup plus raisonnable est possible, beaucoup plus studieuse et calme : au lit à minuit, levé à huit heures. Mais où? Dans son petit studio de la rue Dauphine? Et chaque fois que je viendrai ici pour y travailler ou pour y prendre quelque chose j'aurai peur de tomber sur W., je serai horriblement nerveux et agité, comme je le suis maintenant – je ne peux tout de même pas m'installer complètement là-bas, ce doit avoir quinze mètres carrés ! Et qu'est-ce que ce sera que cette vie ? Presque tous mes amis sont davantage ceux de W., je ne les verrai plus de peur de le rencontrer, lui, ou de les entendre me parler de lui, et de ses amours; ceux de Christian m'ennuient vite, que ferons-nous, lui et

moi ? Eh bien, nous irons au cinéma, nous irons à la campagne, nous ne nous sommes jamais ennuyés ensemble, nous lirons côte à côte. Voyager avec W. n'a jamais été très agréable. Je me rappelle un tour en Italie, à Pâques, en 1970, avec Casimir Estène et lui : il ne s'intéressait à rien à moins d'en avoir entendu parler par quelqu'un d'autre que Casimir et moi, nous n'étions pas des autorités suffisantes, alors qu'il ne savait rien de l'Italie. À Ravello il n'a même pas voulu aller voir la villa Ruffolo : il a dit que la villa Cimbrone lui suffisait, que c'était assez pour se faire une idée des lieux. Dans les Castelli Romani il était insupportable : à Nemi, je me souviens, et à la villa Aldobrandini, à Frascati, qui pourtant est si belle, il n'a même pas voulu descendre de voiture. Oui, *il est vraiment resté dans la voiture* : il n'avait qu'une idée, c'était d'aller à Rome, à Rome, à Rome, parce que *Rome*, le nom lui parlait, tandis que Ravello, Nemi, Castel Gandolfo ou Frascati, c'étaient des bizarreries dont nous alourdissions inutilement le voyage.

Il prétend aimer l'architecture [*lundi de Pentecôte, 7 juin, trois heures et demie*], mais il n'en a qu'une perception très sèche, toute livresque : de toute façon, son goût est limité aux œuvres dûment répertoriées des grands architectes. Il a ces temps-ci, Dieu sait pourquoi (une phrase en l'air de Twombly? un paragraphe de la *New York Review of Books* ? (je veux dire : Dieu sait pourquoi celui-là plutôt qu'un autre)), un engouement pour Philibert Delorme : donc nous allons à Anet ou bien nous cherchons dans Paris les traces éventuelles d'une église détruite, signalée dans Blunt. Mais les châteaux "ordinaires", si l'on peut dire, le trouvent indifférent, de même que les paysages, qui de façon générale le touchent peu. Je me souviens, entre mille autres, d'une visite hâtive à Lourmarin. Il toléra qu'on fît le tour du château, au pied des murs, mais n'aurait pas compris qu'on voulût marcher dans le jardin, voir le bâtiment sous divers angles, de loin, s'arrêter, repartir. Il voit l'architecture comme on regarde dans un livre la photographie ou le plan d'un édifice, alors qu'elle est pour moi, qui suis sans doute moins "conceptuel", une expérience sensible avant tout; et que la plus belle église romane ne vaut rien à mes yeux (ou *presque* rien) si elle est noyée dans quelque faubourg industriel ou commercial. Les excursions avec lui dans la campagne sont toujours pénibles, d'autant plus qu'il est malade

en voiture, et donc toujours de mauvaise humeur, impatient d'en finir. Cependant il est juste de dire que je souffre, moi, en sens inverse, d'une boulimie extrême, dans ce domaine, et que je veux toujours essayer de *tout* voir, *tous* les châteaux qui sont portés sur la carte Michelin, par exemple, *tous* les monuments mentionnés dans le guide, ce qui entraîne beaucoup de précipitation, de nervosité et de combats perdus d'avance contre les montres et la nuit (l'horreur pour moi ce sont les maniaques du "p'tit café", qui n'ont pas vraiment de désir de voir, ou de voir autant qu'on le pourrait, qui ne désirent qu'une agréable journée de promenade et de détente à la campagne, ou un paresseux voyage d'agrément, et qui ne rêvent que de terrasses de café quand, avec un effort, on pourrait voir *aussi* le Champ de Bataille ou la chartreuse de Pavie… (on les reconnaît à cela qu'ils suggèrent toujours *un p'tit café*, quand on sait bien que Villandry ou Bomarzo ferment à cinq heures)).

Sarraute parlait l'autre jour, à la télévision, de son incapacité totale à apprécier vraiment quelque chose en la compagnie de quelqu'un qui y serait hostile, ou seulement indifférent. Je comprends cela parfaitement, et j'éprouve exactement le même empêchement. D'autre part j'hésite toujours à choisir moi-même un restaurant, un film, un but de promenade avec W., car si par la suite ce que j'ai choisi ne lui convient pas – ce qui généralement est le cas –, il en résulte de graves tensions; il est vrai qu'il peut faire la gueule tout aussi bien si c'est lui qui a choisi…

Bien entendu, je ne pensais pas à tout cela samedi soir, entre notre rupture sur le boulevard et son retour ici, vers sept heures et demie. Il m'a alors demandé si je dînais ici, il avait fait des courses pour lui-même, il a fait allusion à l'incident, j'ai dit qu'il m'avait demandé trois fois si je voulais dîner à la maison, et nous avons d'un commun accord réduit la chose à rien, ce qui, bien entendu, ne faisait que reporter le problème. J'ai regardé à la télévision, et lui aussi, épisodiquement, un téléfilm récent de Cukor avec Katharine Hepburn et Laurence Olivier, doublé, malheureusement, et intitulé en français *Il neige au printemps* (peut-être par délicatesse, car le titre anglais est *Love among the Ruins*, ce qui n'est pas très aimable pour les glorieux interprètes) : comédie anglaise obsédée par les classes, comme toujours, insignifiante, assez drôle; et c'est toujours un plaisir que le visage de Hepburn. Après quoi "Dix de der",

l'émission hebdomadaire de Philippe Bouvard : le personnage et sa popularité supposée donnent une image abominable des Français d'aujourd'hui – avoir de l'esprit, c'est être agressif et méchant; et être agressif et méchant, c'est viser chaque fois un peu plus bas. Bouvard commence toutes ses interviews par des insinuations qui généralement mettent en cause le désintéressement des interviewés et qui suggèrent qu'ils n'agissent que par goût du lucre, de la gloriole, du succès, par bêtise, ou par simple désir d'exploiter les autres. Ce petit goret repu projette sur chacun sa propre mentalité. Ses victimes sont paralysées par la timidité, par le fait qu'il ne leur laisse pas le temps de répondre et que l'insulte souvent n'est qu'insinuée, de sorte que la relever serait l'étaler davantage; ou bien, plus rarement, par le refus de se laisser entraîner dans cette fange. C'est tellement infect, et si peu drôle, que la plupart du temps on ne peut pas donner à la chose un tour de plus et en rire, comme parviennent à le faire, me disent-ils, Severo Sarduy et François Wahl, grands amateurs inattendus (surtout s'agissant de Wahl !) de ce spectacle.

À l'automne, à Chaillot, avant la projection du *Salo* de Pasolini, fut diffusée une interview de lui par Bouvard, enregistrée peu de jours avant son assassinat. C'était si bas, d'une telle obscénité, d'une telle vulgarité tout occupée à se digérer elle-même en se léchant les babines, que la salle beuglait d'indignation de bout en bout (ce qu'elle n'eût sans doute pas fait si la mort n'était pas venue, entre-temps, remettre un peu les choses à leur place).

W., bien entendu, a préparé trois joints de hasch pendant la soirée, sans parvenir à me dérider. Il a proposé que nous allions faire un tour au Sept, un peu après minuit, et nous l'avons fait. Je n'avais pas envie de danser, et j'ai attendu qu'il s'en lasse, silencieusement. Je suis ces jours-ci aussi peu séduisant que possible : je n'ouvre pas la bouche, suis totalement renfermé, et dois paraître boudeur. Je ne songe qu'au choix entre W. et Christian, aux genres de vie opposés qui leur sont liés. Je n'ai aucune envie de "m'amuser" (une pulsion qui ne me travaille guère, de toute façon), et pas beaucoup plus de baiser. Nous sommes toutefois, au retour, passés par les Tuileries, après – j'oubliais – une excursion au Bronx : rien à raconter de spécial. Raoul, rencontré dans la rue Sainte-Anne, est

poursuivi par son Christian à lui, dont il commence à se lasser, semble-t-il. Il dit drôlement :

« Je ne vais tout de même pas baiser avec lui : John est déjà dans l'avion!» (Tacite est déjà dans l'empire.)

Rien à raconter des Tuileries, sinon qu'un Américain, au milieu d'un groupe, s'y est fait voler son portefeuille. Il a dit dans un français vacillant :

« Écoutez, celui qui a volé mon portefeuille peut garder l'argent, mais qu'il me rende mes cartes de crédit, qui ne peuvent lui servir à rien. Je suis américain, c'est tout ce que j'ai pour voyager. »

W. lui-même s'est fait voler un billet de dix francs, et il a surpris quelqu'un qui essayait de sortir d'une de ses poches un paquet de cigarettes.

« C'est un groupes d'Arabes », a dit quelqu'un.

En effet, il semble que plusieurs Arabes travaillaient ensemble, l'un distrayant l'attention des victimes pendant que les autres lui faisaient les poches. J'ai touché un adolescent arabe, assez beau, qui ne bandait pas du tout, mais restait là à se laisser faire. Un autre caressait des torses brusquement, au hasard, pour avoir l'air intéressé. Nous sommes rentrés seuls.

W., au lit, a commencé à me caresser et à me sucer la queue, mais j'étais fatigué et en de médiocres dispositions. Pourtant, je me suis nettement excité quand il a commencé à m'embrasser et à me lécher la poitrine, je lui ai léché le cul et l'ai baisé tandis qu'il se branlait, un tube de poppers dans le nez. Il a joui un peu subitement, quand je ne m'y attendais pas, mais j'ai pu le rattraper et c'était très bien.

Dimanche 6 juin (Pentecôte)

Levé vers dix heures. W. prépare un brunch, très bon comme toujours. Il propose d'aller voir les dessins d'Ingres au musée Bourdelle. Antonio téléphone et vient se joindre à nous. W. suggère alors que lui et moi allions au musée ensemble, il nous rejoindra à bicyclette.

« Oh, mais je peux aussi bien y aller tout seul une autre fois », dis-je.

Finalement nous partons tous les trois. Il y a une légère escarmouche parce qu'il a été convenu que nous allions prendre le métro et que nous dépassons l'entrée de la station sans commentaires :

« Qu'est-ce qu'on fait? »

Mais ils parlent entre eux, je dois poser trois fois la question. Je m'arrête, ils s'arrêtent.

« Qu'est-ce qu'on fait (un ton au-dessus)?

– On a décidé de prendre un taxi : si tu écoutais... »

Une femme essaie de monter dans un taxi avant nous, bien qu'elle soit arrivée après :

«De vrais gentlemen », dit-elle.

(Il faudrait que les femmes se décident. Elles ne peuvent pas gagner sur les deux tableaux : qu'elles s'adjugent tous les droits égalitaires qui leur reviennent, mais alors qu'elles ne prétendent pas aussi, *en même temps*, qu'on les laisse toujours passer devant, ou qu'on se lève à leur entrée dans une pièce si on ne se lève pas pour un homme.)

Le chauffeur de taxi est complètement gâteux. Il ne sait pas où est la rue Antoine-Bourdelle :

« Je la connais ! Je la connais ! Mais il y a bien dix ans que je n'y suis pas allé... »

Il a un répertoire des rues de Paris, mais qui est tout neuf, il le garde donc dans son coffre pour ne pas l'abîmer. Quand nous nous arrêtons pour qu'il aille le chercher, un type complètement stone croit notre course finie, veut à tout prix qu'on descende et, sur notre refus, nous traite de *fascistes*.

La rue Antoine-Bourdelle est en voie de démolition. On y observe de grands trous béants, de part et d'autre de la chaussée. Cela fait paraître le musée encore plus étrange, si désuet au milieu de ce quartier [ARC, CAR, QUART, JACQUES CARTIER, LE *JACQUES CARTIER (→* RECHERCHE DE LA PÉROUSE, CRÂNE, LE VIEUX LAPÉROUSE DES *FAUX-MONNAYEURS* (SON PETIT-FILS BORIS SE TIRE UNE BALLE DANS LE CRÂNE), LA RUE LA PÉROUSE (ODETTE, « MASSACRÉ PAR LES SAUVAGES », « SWANN ÉTAIT DÉJÀ

HEUREUX»), PAS DE QUARTIER, TROIS QUARTIERS)] sens dessus dessous, île d'une autre époque dans un océan de renouvellement et de transformation du monde, de sa couleur, de son échelle. Il s'agit d'un très grand atelier sans beauté, mais pittoresque et provincial, qui a conservé intact les gris lépreux et les noirs du Paris d'avant Malraux et du cinéma français des années quarante et cinquante, genre *Les Diaboliques*. Dans la première cour, l'immense statue équestre de Bolívar (ou est-ce San Martín?) disparaît joliment entre les branches d'un grand arbre. Tout est délabré et poussiéreux. Les guides sont tous indiens, semble-t-il. L'un d'entre eux nous suit d'un œil soupçonneux et nous indique de façon très impérative par quelles pièces il entend que nous commencions la visite. Un autre nous est connu depuis une biennale à Galliera. Celui-là est de Pondichéry [« BON, DIS, CHÉRI... » (AVEC L'ACCENT ALLEMAND) / LES COMPTOIRS / LE CARNATIC ET LE DECCAN / INDE, *INDIA SONG*, INDIANA / WARHOL DESSINE LA QUEUE DE VICTOR HUGO PENDANT UN VOL D'AIR INDIA], ce qui me fait supposer que les autres le sont aussi. Il est très aimable et souriant, mais s'obstine Dieu sait pourquoi à me parler anglais et à m'appeler Sir [SIR RALPH, JOHNSON, BROWN (*INDIANA*), SIR ARNOLD (BAX), SIR MALCOLM (ARNOLD), SŒUR, SIRE] (ah si, sans doute parce qu'il nous a entendus parler, W. et moi).

W. a décidé d'emblée que les dessins [DESSEIN(S), DES SEINS, SEINGS (→ INGRES) / SEIN (→ SAIN, SAINT), (ÎLE DE SEIN) → STEIN (GERTRUDE, EDITH, HAMEAU DE L'ÎLE DE SKYE, *PIERRE*, PIERRE, POÈME *BLUME* DE CELAN)] d'Ingres [SIGNER, SINGER (→ IMITER, DOUBLER, ETC.) / NIGER, *NIG(G)ERS* / S(A)IGNER (→ SANG / SANS / CENT ("EN UN MOT COMME EN CENT")) / SAIN, SAINT, *SEIN* (*UND ZEIT*)] étaient décevants. Ils sont en effet peu mis en valeur, très mal encadrés et pas de première qualité, à deux ou trois exceptions près. Ils mériteraient toutefois d'être regardés avec attention, certes, mais je ne peux pas aller à mon propre rythme. Et puis j'aimerais traîner davantage dans ce lieu étrange, sur ces balcons, dans ces petites cours plantées d'arbres et de bronzes. Mais W. méprise absolument Bourdelle. Antonio est plus indulgent :

« Tu le trouves supérieur à Arno Breker?

– Oui, il s'arrange pour exprimer le même sentiment avec un peu plus d'art, non?»

W. s'avance d'une pièce à l'autre, avec un air conquérant, dégoûté, impatient et content de lui : l'air d'un qui a passé un jugement définitif et irrévocable et qui est impatient qu'on lui soumette un autre cas, un peu plus intéressant si possible. Je pense à Christian. Avec lui je pourrais tirer un grand plaisir de ce lieu, y rester longuement, et même regarder avec attention les Bourdelle, en m'amusant à penser à ce que donnerait telle ou telle pièce dans des contextes esthétiques et physiques différents (une étude pour la tête d'Héraklès près d'un Morris Louis; ou dans un intérieur trente, très dépouillé; ou dans un jardin Art déco à Cap-Martin (*Illustration*, 1927)).

W. veut aller rendre visite à John qui est rentré à Paris le matin même; mais Antonio ne doit pas savoir que John a quitté si tôt la galerie Sonnabend de New York et qu'il est déjà ici. Pour ma part, je veux rentrer travailler. Antonio et moi nous préparons donc à marcher ensemble vers Saint-Germain-des-Prés. Mais comme nous passons au pied de la tour Montparnasse, W. suggère que nous montions au sommet. Antonio n'en a pas envie, et il a rendez-vous avec Ileana [HÉLÈNE, HELLÈNE, ελειη, PERTE, PERTH, *LA-BELLE-HÉLÈNE, LA BELLE HALEINE, EAU DE VOILETTE (*→ DUCHAMP, MAN RAY, MANNERET, MANET)]. W. et moi faisons donc l'excursion tous les deux.

«Nous devons être les seuls ici à habiter en vue d'elle (*within sight of it*). »

La plupart des touristes sont des petits-bourgeois français endimanchés, quinquagénaires (classe de 1944? Dans l'ascenseur l'un dit à l'autre : « C'est pas ça qui va nous faire peur, on a fait Arnhem, après tout » – je ne suis pas tout à fait sûr d'avoir bien compris, évidemment); ils font un groupe remarquablement homogène en tout cas. Toutes les femmes ont les mêmes robes imprimées, sans manches, qui laissent voir le haut de leurs bras blancs, légèrement gélatineux. Au dernier étage, le décor est assez sinistre, bon marché, déjà négligé, très sale. Près des glaces, sales, il fait très chaud. Le jardin du Luxembourg, tout proche, est très beau dans le soleil; et le cimetière Montparnasse aussi, dans un autre

genre, avec son drôle de moulin et ses allées désertes. Le Louvre, de profil, est particulièrement impressionnant.

Des gens essaient de distinguer leur tour à eux, dans la brume de l'horizon, à Sarcelles [PARCELLES (« NOUS SOMMES DE LOPINS»), MARCEL, MARCELLE, UN MARCEL / ARC(S), CAR, SARK, SARCELLES]; ou bien de trouver Le Pecq. Un gamin taraude sa grand-mère, ou sa tante (« Dis, la Parisienne ! »), pour savoir si ce truc c'est le dôme des Invalides. Ça l'est en effet, mais elle lui désigne à la place le Sacré-Cœur de Montmartre : « Tu vois, là-bas, tout en blanc. » Je suis tenté d'intervenir, au nom de la connaissance, mais j'ai tout de même le bon sens de m'abstenir.

W. et moi, de même, essayons de distinguer notre balcon; hélas, cette recherche, au sein du fourmillement infinis des toits, fait horriblement mal aux yeux.

Nous ne restons pas très longtemps. Au pied de la tour nous nous séparons. Je traverse l'esplanade, surélevée, torride, puis je suis toute la rue de Rennes. Au bout, j'observe un gigolo qui fait des avances à un vieillard. Je marche jusqu'au Dauphin, achète à côté une glace au cassis, en cornet, simple, une seule boule, et rentre à la maison où je travaille jusqu'au retour de W. Il a invité John et Raoul à dîner, je dois aller faire des courses. Pulcinella est fermé. Comme je reste devant les vantaux clos, un peu désemparé, une grosse dame s'approche de moi :

« Oui, ils ont fermé pour la journée.

– C'est dommage, dis-je.

– Comment, *c'est dommage*? s'écrie-t-elle, furieuse. Vous trouvez qu'ils ne travaillent pas assez, peut-être ? Ils ont quand même bien le droit de fermer une fois de temps en temps, non?»

Brrrr… *Cependant Plume voyage. Il voyage tout le temps…* Mais du coup je dois aller jusque chez Colladant, sur le boulevard, près de la rue du Dragon [ARAGON, ARAGON ROMAN, DROGMAN, DROGUANT, DRAGUANT / GEORGES ET LE DRAGON (GEORGE & MARY / WILLIAM & MARY)]. Ensuite, je lis un moment une interview de Derrida, dans *Digraphe*. Nous dînons sur le balcon [BAC, BAC, BACH, BALLON, FRANCIS BACON, FRANCIS BACON,

BACON, *LE BALCON* (GENET, GENÊT *(→ LA GINESTRA*, LÉOPARDI) / MANET (MONET, MINET (PIERRE → *EUGÈNE*) / *THÉCEL PHARÈS / ET NUNC MANET IN TE*)) / VOLCAN, BLOQUANT / BALKAN(S)]. John et W. parlent de photographie, pratiquement sans discontinuer. Raoul et moi, à part, parlons en riant de ce que nous avons à endurer, des différentes phases par lesquelles nous les avons vus passer, de ce qui pourra bien venir après : les tapis navajos ? la sculpture d'Ifé ? la numismatique mérovingienne? les dessins de Tom of Finland ? le mobilier russe du XIXe siècle?

Raoul parle aussi de son Christian qui, me dit-il – il a découvert cela hier –, est complètement mythomane. J'aurais pu l'en informer plus tôt. Christian se prétend apparenté par sa mère aux Bourbons d'Espagne, et s'indigne que Raoul se montre un peu sceptique. Raoul affecte de s'étonner modestement, cependant, qu'un garçon de vingt ans puisse être amoureux de lui à ce point :

« C'est dingue, non?»

Plus tard nous regardons à la télévision la fin d'un très médiocre Borzage, avec Margaret Sullavan et James Stewart, cocasse seulement, si l'on peut dire, pour ce qu'il montre de l'idée que pouvait se faire Hollywood, en 1940, des camps de concentration.

Dans une chambre de l'hôtel d'en face, trois jeunes Américains, deux enfants et un adolescent, se préparent pour la nuit. J'ai vu, dans la journée, l'adolescent qui est très beau. Tous les trois se battent à coups de polochon, comme au cinéma. Raoul et moi suivons cela de l'œil, puis les autres aussi. Raoul dit qu'il bande, je touche pour vérifier, c'est vrai – pourtant ils sont tous les trois habillés et l'on ne voit pas grand-chose.

« C'est la situation, dit-il : il est formidable, cet hôtel! C'est vraiment génial d'avoir ça juste en face ! Vous ne voulez pas qu'on fasse un échange d'appartement?»

Et nous bâtissons tout un roman pédérastico-gnangnan, nuit de jeunes garçons en voyage (des cousins peut-être?), promiscuité de chambres d'hôtel, négligentes comparaisons de bites, distraites masturbations réciproques, enculages sans y penser, soigneusement oubliés au matin. Raoul prétend que l'un des deux plus jeunes – douze ou treize ans, peut-

être – est très nerveux, très conscient des implications érotiques de ces jeux innocents. Le plus âgé, quinze ou seize ans, est très bien foutu, avec des épaules de déménageur.

John, à peine rentré des États-Unis, fait déjà la tête et traite Raoul comme de la merde; et moi comme si je n'existais pas : il feuillette un livre de photographies, je lui en montre une que j'aime, il tourne la page sans commentaire, comme si ce que je pouvais bien dire ne comptait pas, n'avait aucun besoin d'être relevé, ni même d'être entendu, etc. Même W. le remarque et dit :

« Il est tout de même bien pire [PÈRE, *PIER*, PIERRE, PORE, PART, PUR(E), CIRE, SIRE, MIRE, VIRE, TYR, LYRE] que moi, non?

[*Lundi, six heures : coup de téléphone de W. qui a passé l'après-midi au Bois, dit-il. « Lequel ? – Verrières. »*]

– Oui, mais c'est la même inspiration. »

On se couche. Je lis Wladimirov.

[*6 h 05, nouveau coup de téléphone, dit "de clarification" :*

«Nous sommes allés à Verrières pour promener le chien, pas pour faire des trucs. D'ailleurs il n'y avait rien à faire, personne d'intéressant. Et même s'il y avait eu quelque chose, je ne l 'aurais pas fait, c'est ce que je voulais dire.

– Bon. Bien. Mais je ne trouve pas très élégant de dire : "Nous sommes allés au Bois", quand il s'agit du bois de Verrières.

– C'est Raoul qui dit toujours ça. C'est une plaisanterie ».]

Nous avons dîné au champagne, je dors très mal. [*Lundi 7, 6 h. 15*]

Fragments de rêves récents :

• L'eau s'avance violemment dans des rigoles, entre des parcelles [ARC, PARC, MARCEL (→ PROUST, "LECRAM" (LETTRES À SALIGNAC-FÉNELON ("NONELEF"))] de terre battue. Une cabane de planches grises. (Nuit de mardi à jeudi.)

• Une villa de type provençal, très confortable, vue de l'extérieur. Nous l'avons habitée, mes parents et moi, je l'avais oubliée. Elle nous avait été prêtée par des amis. Cependant elle ne ressemble pas du tout à Montjuzet, celle où a été tourné *Ma nuit chez Maud*. Mon père gare sa voiture dans un champ rasé, au-dessous de la maison. Il

est avec une femme inconnue, quinquagénaire, que je prétends reconnaître. Elle dit : « Eh bien, ils ne sont pas très aimables, les Parisiens. » Mais je la suis. Dans le champ il y a une petite ruine, romaine peut-être. (*Nuit de vendredi à samedi* – mes parents apparaissent beaucoup dans mes rêves.)

Lundi 7 juin [mardi 8, 6 heures]

Levé vers dix heures. W. avait un rendez-vous à onze heures avec Nancy Jennings, je crois, puis devait aller aux Puces, voir Tex et Braun avec John. Je suis donc resté seul ici. J'ai lu un peu plus d'une heure sur le balcon, *Journal d'un innocent*, avec plaisir. Antonio a téléphoné et demandé s'il pouvait venir se mettre au soleil. J'aurais préféré rester seul, mais lui ai dit de venir. Il s'est mis à ma place, j'ai déjeuné. Quand il est venu dans la cuisine où j'étais attablé, j'ai dit : « Ah non, tu ne vas pas venir m'emmerder pendant que je déjeune ! » – en riant, certes, et comme si c'était une plaisanterie, mais au fond sérieux. Puis j'ai expliqué que ça m'intimidait de prendre un repas devant quelqu'un qui ne mangeait pas, ou bien que j'étais toujours traumatisé par la crainte de l'arrivée de W. qui, dans ces cas-là, trouve toujours quelque chose à redire, que ce que je mange est à lui, que j'ai laissé le four allumé, que je mange trop de fromage, que j'avale trop vite, etc. Antonio est parti peu après.

«J'espère que tu ne pars pas à cause de ça? Tu ne me déranges en aucune façon. Je ne peux pas m'occuper de toi, mais tu peux rester au soleil sur le balcon.

– Non, je vais essayer de voir l'exposition sur Ramsès II. »

J'ai lu un peu plus.

« Je chante, reprit-il, la péremptoire éternité des squares.

– Il parlait vraiment comme ça ?

– Il avait votre port, vos yeux, votre langage. »

Description : Un grand carrefour dans la partie moderne d'une ville méditerranéenne, très étendue ; le centre de ce carrefour est occupé par un bassin circulaire presque vide où cinq jets d'eau divergents, au milieu, ont à peu près la force de la pisse d'un bambin; la circulation est faible, mais aucun piéton ne se risque à traverser la chaussée pour atteindre les bords du bassin; les maisons, aux tons ocre, à la peinture fendillée, ont des volets de bois aux lattes horizontales, baissés pour la plupart, et penchés en avant. Il faut traverser toute la ville pour atteindre la mer. Des cinq longues avenues qui partent du carrefour, trois ne mènent nulle part et s'achèvent en terre battue, blanche, fendillée.

Edward B. voulait venir aussi, a annoncé son arrivée, mais apparemment a changé d'avis [*Coup de téléphone d 'Antonio qui souhaite ma signature pour une pétition : il paraît qu'on veut démolir tout le pâté de maisons qui se dresse entre la rue de Seine et la rue Mazarine, et y construire de nouveaux bâtiments pour l'Institut.* [Coup de téléphone de W. Puis je vais acheter deux côtes de porc [PARC, *CROP* (COUPER, TAILLER), PORT, CORP(S)]]. *Accordée (bien que, certainement, l'Institut ait en effet besoin de nouveaux bâtiments – enfin, je veux dire, ce semble une bonne chose qu'il s'en voie allouer, et qu'ils soient proches)*], car il n'est pas venu. En revanche, Antonio reviendra plus tard, comme je l'y avais invité, et se mettra sur le balcon à lire la *New York Review of Books*, bien qu'à cette heure il n'y ait plus de soleil. Il part pour voir un film, à six heures.

« Tu y vas avec ta petite amie (Ileana) ?

– J'y vais avec ma famille (Ileana et Michael).

– Qu'est-ce que vous allez voir?

– Je ne sais pas. *La Marquise d'O*, peut-être.

– Ah oui, c'est très bien.

– Ou bien encore *La Dame de Shanghai*.

– Oh, ça, je déteste ça.

– *Déteste ça* ? Mais c'est magnifique !

– Non, c'est affreux : le film américain qui essaie de jouer les films intellectuels européens, pouah. C'est tellement "artistique"… La fin

surtout, le coup des miroirs : ce n'est vraiment pas supportable. Des trois *Shanghai*, c'est celui que j'aime le moins.

– Ah non ! C'est bien mieux que *Shanghai Express*.

– Oh mais pas du tout! *Shanghai Express*, l'arrivée de Marlene en pousse-pousse, l'épisode de la voilette, le flic qui règle la circulation, c'est du pur Tintin.

– Mais *La Dame de Shanghai* aussi c'est du pur Tintin : un Tintin où Tintin, à la fin, mangerait Milou.

– Non, c'est dégueulasse. Pour le coup c'est du pur *middlebrow*, alors. Rien à voir avec *Le Faucon maltais*.

– Oh, *Le Faucon maltais*, c'est tout ce qu'il y a de plus *middlebrow*… C'est même le type même du *middlebrow*.

– Mais non, tu n'y comprends rien. Le type même du *middlebrow*, c'est *Les Fraises sauvages*.

– Ah oui, ça, peut-être. Et *Salo*, alors ?

– *Salo*, c'est du bon *middlebrow*, upper-*middlebrow*. Chaque fois qu'il y a du sens, et surtout du sens moral, du sens politique, de l'idéologie, c'est *middlebrow*. *Le Faucon maltais*, c'est du pur *highbrow*.

– *Wow ! Good-bye*. »

Ensuite les deux coups de téléphone de W., rapportés hier, sur le motif et sur le coup. Entre les deux, dans les cinq minutes qui les ont séparés, de nouveau la tentation d'en finir : je vais mener à terme la journée que je suis en train d'écrire, celle de dimanche, et je vais le rappeler chez Warhol et lui dire qu'il peut faire ce qu'il veut et que je vais faire ce que je veux, que je n'ai aucune envie d'aller chez John et Raoul, etc. Mais le téléphone sonne sur le nom de Vladimirov (que, du coup, j'écris avec un W). Je sors peu après, Duvert sous le bras.

Vers sept heures, il fait encore très chaud. Les terrasses des cafés sont pleines de monde. J'attends une table devant le Dauphin. Arrive W., qui fait un tour à bicyclette et parle à Edward B. et à Charles, ex-du Sept. Il va voir Jacques le médecin, pour un troisième furoncle qui lui est apparu dans le cou. Je m'assieds et lis le *Journal d'un innocent*, toujours avec facilité et plaisir. Mais il est malaisé de faire le départ entre l'"écrivain"

et le “moraliste”. Le livre est donné comme un récit. Certains éléments le font pencher vers le roman (moraliste, vaguement politique), la chronologie est brouillée, de nombreux traits de la société où évoluent les personnages sont laissés dans le vague, la ville n’est pas nommée, les garçons ne le sont eux-mêmes que selon un procédé artificiel, leurs noms empruntés, au fur et à mesure de leur apparition, à ceux d’un roman de Quevedo ; le narrateur non plus : toutefois il est question de ses livres, de ses droits d’auteur, son âge est celui de Duvert, ses opinions semblent être celles de l’auteur du *Bon Sexe illustré*, et le texte se rapproche souvent de l’essai (sur les mœurs). Le récit, donc, se donne à peine pour fiction. Et si “écriture” il y a, elle est discrète au possible. Sans doute la chronologie du journal est-elle passablement brouillée, mais il peut s’agir autant de la fantaisie du journalier que d’un parti délibéré de saper le temps romanesque traditionnel.

La psychologie des personnages, elle aussi, semble abonder en contradictions, comme chez Proust : de même que dans la *Recherche*, les appréciations morales sur tel ou tel sont suivies d’exemples qui les contredisent; une même série d’adjectifs peut en receler plusieurs qui semblent tout à fait antagonistes; mais il n’est pas exclu qu’il s’agisse là d’un simple souci d’exactitude. On ne trouve rien, en fait, qui oblige tout à fait à décoller de la réalité. On est donc très nettement en retrait, non seulement par rapport à la production “d’avant-garde” courante, mais par rapport à tout le Nouveau Roman. Mépris des modes ou retour en arrière? Duvert se tient à part, seul. Ce qui ne l’empêche pas de reprendre un emploi bien défini et bien connu des lettres françaises, l’aigri hargneux tous azimuts. Bien sûr on pourrait dire que cette figure, chez lui, *en lui*, n’est pas stable, que la hargne laisse souvent la place à la tendresse; mais, précisément, dans la tradition littéraire, le hargneux est censé dissimuler un cœur d’or trop souvent blessé.

Il n’en reste pas moins que le lecteur ne sait pas très bien à quoi s’en tenir. Je me rends compte que relever ce trait-là équivaut de ma part à un éloge esthétique : que le spectateur, le lecteur, l’auditeur ne soient pas capable de tenir à la fois tous les fils d’une œuvre. Je crois en effet nécessaire qu’une œuvre par quelque côté se dérobe, qu’elle ne se donne pas tout entière. Comment pourrait-on s’intéresser à un langage que le

moi comprendrait tout entier, qui ne le dépasserait nulle part et qui ne lui ménagerait aucune espèce de surprise ou de dépaysement? Le doute quant aux intentions réelles de l'auteur me paraît donc esthétiquement essentiel.

W. revient. Jacques n'était pas chez lui. Entre-temps, un garçon en short, très bronzé, pas mal, avec des cuisses très sexy, surtout, s'est assis à ma table, parce qu'il n'y en avait pas d'autre. J'ai cru d'abord qu'il me draguait vaguement, mais probablement pas. Je ne peux pas le présenter à W., qui s'assoit avec nous, ni lui expliquer que je ne connais pas notre commensal, ce qui serait ridicule puisqu'il est à trente centimètres. Nous faisons donc comme s'il n'était pas là, mais W. se demande sans doute, cinq minutes durant, quelle est la situation. Je lui montre un passage du *Journal* qui me semble être une allusion perfide à R. B. :

«Et, puisque je n'ai pas la sagesse de certains intellectuels qui, retour de ce pays [la Chine], s'émerveillent à la radio que la sexualité y soit "dépassée", puis filent dans leur bar pédé habituel tripoter ce qui dépasse en bas des jeunes Français, si un jour je pars en Chine je n'irai qu'à Hong Kong » (p. 113).

W. dit seulement :

« C'est vraiment très laid. »

Oui, je ne m'en étais pas avisé. Duvert tape quelque part sur les règles du style établi, ce qui explique le "pars en", je suppose, mais « ce qui dépasse en bas» n'est en effet ni drôle, ni joli, ni fort. Partout ailleurs, il a un beau style classique, et offre un plaisir de lecture très traditionnel (quand il s'agit des lieux, en particulier, je l'ai déjà dit). [*Mardi, huit heures et quart : j'arrête.*]

[*Mercredi, midi, sur le balcon.*] Je suis rentré ici vers huit heures. W. était retourné chez le médecin, qui a ouvert son abcès. Quand il est rentré à son tour, il a dit qu'il préférait aller chez John et Raoul à bicyclette, si tant est qu'il me soit égal, à moi, d'y aller par mes propres moyens. Je suis donc allé prendre le métro à la station Vaneau, ce qui est toujours une expérience étrange, car elle est déserte et presque abandonnée, comme d'ailleurs la plus grande partie de cette ligne 10. Sorti à la station

Gaîté, j'en ai profité pour aller voir si le nouvel hôtel Sheraton, ainsi que Denis Duparc l'a écrit sans le nommer dans *Échange*, était bien dans la rue Perceval [PREMIER MINISTRE ANGLAIS ASSASSINÉ DANS LA CHAMBRE DES COMMUNES, 1812 / SON FILS, *PERCEVAL LE FOU*, AUTEUR DE *PERCEVAL'S NARRATIVE, A PATIENT'S ACCOUNT OF HIS PSYCHOSIS (*→ WOLFSON) : IL VA À ROWE, EN ÉCOSSE, AUPRÈS D'UNE SECTE QUI PARLE EN TOUTE SORTE DE LANGUES INCONNUES / PERCIVAL, PERSONNAGE INVISIBLE ET CENTRAL DES *VAGUES* (*PERCIVAL HAD GONE TO INDIA*), OBJET DE L'AMOUR DE NEVILLE, ET QUI MEURT EN INDE D'UNE CHUTE DE CHEVAL (→ PETER WALSH (*MRS. DALLOWAY*), PETER MORGAN (*LE VICE-CONSUL*)) / *PERCEVAL LE GALLOIS*, FILM DE ROHMER / PERCEVAL, PERSONNAGE DU CYCLE GALLOIS / *PARSIFAL* → WAGNER, PÈRE DE LOHENGRIN, LE CHEVALIER AU CYGNE / LES PERCY, DYNASTIE ANGLO-NORMANDE, INSTALLÉE À SYON HOUSE, EN FACE DE KEW GARDENS (COLLECTION DE CANALETTO) ET SURTOUT DANS LE NORTHUMBERLAND, PRÈS DES BORDERS] ; malheureusement ce n'est pas le cas. Tout juste si elle arrive à peu près à son pied, vers l'entrée de service. C'est d'ailleurs une rue sinistre.

W. était déjà chez John et Raoul quand j'y suis arrivé. Il y avait aussi Melinda, la mine défaite, le chignon plus précaire que jamais, avec un œil au beurre noir. Voici : elle est allée hier à une soirée chez Patrick de R., rue de Grenelle; elle avait téléphoné ici, avant, pour demander ce que j'en pensais, et je lui avais déconseillé de s'y rendre, parce que ce devait être, supposais-je, très "cuir" et orgiaque, et qu'elle n'y serait sans doute guère la bienvenue. Mais il en faut plus pour l'arrêter. Et, semble-t-il, la soirée elle-même ne s'était pas trop mal passée. Cependant, en la quittant vers trois heures du matin, ivre, elle en convient, elle a été accostée, dans la rue, par quatre garçons en voiture. De gré ou de force elle est montée avec eux. Elle parle de tout ça avec une certaine reluctance qui ne lui ressemble pas, et la plupart des détails, même importants, sont vagues. Les quatre garçons l'ont emmenée dans une banlieue lointaine, elle ne sait pas laquelle. Ils ne lui parlaient pas, et la battaient. Dans un terrain vague, ils l'ont violée tour à tour. [*Mercredi après-midi, trois heures et*

demie.] Elle ne se souvient pas d'eux, elle ne les a pratiquement pas vus, elle ne sait pas du tout à quoi ils ressemblaient : seulement qu'ils étaient jeunes, minces et sans doute ivres eux aussi. Ils l'ont laissée dans le champ, encore tout habillée, et sont partis. Elle a marché, dans le petit matin, jusqu'à un abri d'autobus (que j'imagine posé dans l'aube blafarde, le long d'une large voie de banlieue, ni avenue ni route, ni ville ni campagne). Par hasard est passé un car de police. Elle a expliqué à un flic, tant bien que mal, dans son français cahotant, sans doute, ce qui lui était arrivé. Il l'a emmenée au poste. Et c'est là qu'est arrivé le plus extraordinaire, dit-elle. Lui, le flic, a essayé de la violer :

« C'était comme dans, *how do you call it* : *Kake*? »

– *Ah bon?* Il était comment?

– Il avait cinquante-cinq ans, il était laid et gras. Je me suis échappée.

– Et ça se passait où, tout ça ?

– Je ne sais pas, je ne sais pas. J'ai téléphoné à un ami qui est venu me chercher : lui pourrait vous le dire. »

John prétend qu'elle arrange l'histoire. Raoul est indigné par cette opinion, et dit à John de se taire. Melinda ne mange rien. Sa déréliction a quelque chose de théâtral, de *joué*, comme tout avec elle – elle rit de temps en temps –, mais n'en est sans doute pas moins vraie pour autant.

« Tu prends la pilule?

– Non, pas en ce moment.

– Mais pourquoi ?

– *Well, my dear*, on ne peut pas prendre la pilule éternellement! Je l'ai prise pendant des années. Il va falloir que j'aille voir un gynécologue.

– Tu n'as qu'à acheter un de ces trucs qui vous disent ce qu'il en est – tu sais, on voit la publicité partout : la fille avec les taches de rousseur…

– Ah, c'est pour se débarrasser des bébés, ça ? J'ai cru que c'était pour se débarrasser des taches de rousseur.

– Ce n'est pas pour se débarrasser de quoi que ce soit : c'est pour vous dire quelle est la situation. »

J'ai dit à Melinda :

« Je veux tout savoir de cette histoire. »

W. a dit :

« Méfie-toi, il met tout dans son livre ! »

Moi :

« C'est vrai.

– J'espère que tu ne m'y mets pas, moi, a encore dit W. : je n'ai aucune envie d'être là-dedans. »

Le reste du dîner se passe calmement. John a rapporté de New York les deux disques de Ruth Draper que W. a entendus avec lui lors de son dernier voyage, et il nous les fait entendre. W. les trouve moins drôles qu'alors. John dit :

« C'est parce qu'on avait tous ces poppers dans le nez, ce jour-là. »

W. me regarde d'un air inquiet. Le dos de la pochette présente Draper comme une artiste tout à fait sérieuse et importante, pleine de compréhension et de compassion, qui a su donner vie avec chaleur et humanité à des femmes de toutes les conditions. Il paraît aussi qu'elle était considérée, de son temps, comme l'égale de la Duse et de Sarah Bernhardt. Dans *La Leçon d'italien* et *Le Goûter d'anniversaire*, le principe est le même : elle parle sans discontinuer pendant toute une face de disque, très vite, à plusieurs personnes à la fois à mesure qu'elles se présentent et l'interrompent (on n'entend jamais les autres, évidemment). C'est assez drôle, pas à se rouler par terre.

Raoul met ensuite un disque, "Elisabeth Schwarzkopf [TÊTE NOIRE, CORSE (→ CORÉE), BANDEAU] chante Hugo Wolf [WOOLF, WOLF (PRÉNOM), LOUP (→ MASQUE → *PERSONA* → PESSOA → PESSON) / *WOLF*, BALLET D'ALAIN PLATEL / *LOOP*, SUITE POUR VIOLONCELLE SEUL DE DU(SA)PIN (« IL A DIT ÇA, DUPIN ? ») / SAUT PÉRILLEUX, *LOOPING*, BOUCLE, ETC. / LOUPE (ENQUÊTE POLICIÈRE / ICÔNE POUR L'AGRANDISSEMENT DES IMAGES, SUR LE NET)], Grieg [GREG, CRAIG, GRÈGE] et Strauss". J'écoute longuement, avec des écouteurs. W. rentre à bicyclette. Raoul et John raccompagnent Melinda en voiture, et ils me déposent au passage. C'était une bonne soirée, tranquille et

calme, civilisée. W., à la maison, dira évidemment qu'avec ce temps-là parcs et fourrés doivent être pleins de monde, mais qu'il est trop fatigué pour ressortir. Moi j'ai peu de désirs sexuels, ces temps-ci, et une grande fatigue, due à la chaleur, peut-être.

Duparc est choqué que j'appelle "bonne soirée tranquille" celle où Melinda nous a informés du viol qu'elle avait subi la veille. Mais si la soirée était plus tranquille que d'habitude, c'était sans doute à cause du viol. J'avoue que j'ai trouvé le récit, même fragmentaire, intéressant. Quant à ceux qui s'étonneraient de l'occurrence de cet épisode trois jours après une discussion ici même sur le viol, ils oublient que nous ne sommes pas ici dans un roman, ni soumis comme il le serait aux lois de la vraisemblance. Il est d'ailleurs possible que l'émission télévisée ait donné aux gens des idées.

Mardi 8 juin

Très mal dormi une fois de plus. Nous avions de nouveau bu à dîner du champagne (qui restait de la veille), c'est peut-être ça ; ou bien les vitamines que le médecin m'a données à prendre le matin, et que j'ai prises le soir, idiotement; ou la chaleur. J'ai passé la plus grande partie de la nuit dans le petit lit, puis suis revenu dans le grand au matin, où j'ai dormi jusqu'à onze heures. W. était parti quand je me suis levé.

Paul a téléphoné au début de l'après-midi. Il avait évoqué ma situation pécuniaire au comité de lecture du matin, chez Flammarion, et la question avait été débattue pendant une vingtaine de minutes. Paul a demandé pour moi mille cinq cents francs par mois. Il a été décidé que de toute façon ce ne serait que mille, si quelque chose c'était, ce qui est loin d'être sûr. Paul a l'intention de réattaquer là-dessus Henri Flammarion en tête à tête. Il se donne, je dois le dire, beaucoup de mal en ma faveur, et j'en suis très touché. Quelqu'un, au comité, a demandé si l'argent devrait être versé à Renaud Camus ou bien à Denis Duparc; et Paul, le malheureux, a dû se lancer dans toute cette histoire (qu'il n'approuve que très modérément, et dit ne pas très bien comprendre).

Christian aussi téléphone. Il semble très pétulant, il a fait très beau au Touquet, il est très content.

« J'ai beaucoup pensé à toi, lui dis-je.

– Ça me fait plaisir.

– J’ai très envie de t’embrasser.

– Moi aussi. D’ailleurs, je t’embrasse» (le mot et la chose semblent équivalents dans son esprit).

Il compte passer la soirée à peindre, ainsi que les deux jours qui viennent, durant lesquels il n’ira pas travailler.

J’ai travaillé encore un moment après que W. était rentré. Il a reçu deux coups de téléphone, l’un de Wallace, un ami de Noureev, qui était ici avec lui l’année dernière, et qui invitait W. à la projection privée d’un film de lui; l’autre d’un certain George, après lequel il me dit :

« Il dit qu’il y avait un monde fou à Deligny, aujourd’hui. »

Mais je ne sais pas de qui il parle. Puis il ajoute :

«Ce n’est pas parce que je ne veux pas sortir que tu dois rester ici. Si tu veux sortir, sors. »

Mon humeur, déjà plutôt précaire, résiste mal à tout ça. Quand John téléphone et propose à W. qu’on aille tous ensemble voir un film, je dis à W. :

« Fais ce que tu veux, je m’en fous, je fais ce que je veux. »

Plus tard, dans la cuisine :

« Qu’est-ce qui te prend, qu’est-ce que c’est que cette humeur, tout d’un coup ?

– Rien. J’en ai marre, c’est tout.

– Ce n’est pas parce que George a téléphoné?

– Qu’est-ce que ça veut dire, “George” ? Je ne sais même pas qui c'est !

– Mais si, George, l’ami de Mark, l’Écossais qui travaillait chez Joe Allen, l’autre jour.

– Comment puis-je savoir de qui il s’agit, quand tu dis “il”, etc., sans donner aucune précision? De toute façon, ce n’est pas seulement ça. Nous sommes trop loin l’un de l’autre, c’est tout. On ne s’intéresse à rien de commun. Vous voulez un certain genre de vie dont je n’ai aucune envie, j’en ai par-dessus la tête de ces dîners de déconnage (*bull-shitting*),

les joints tous les soirs, le Sept tous les soirs, ça ne m'intéresse pas, c'est tout.

– Oh, tu te sens tellement supérieur à tout le monde, toujours! Je ne veux pas du tout aller au Sept tous les soirs, nous n'y sommes pas allés depuis une semaine! Et je ne veux pas de joints tous les soirs.

– Tu parles ! Quand par hasard on se couche à une heure du matin, c'est tellement extraordinaire que le lendemain tu dis au téléphone : "Oh! je suis tellement fier de moi, je ne suis pas sorti hier soir !" »

Pendant cette discussion qui se déroule dans la cuisine, je prépare mon dîner. Lui, furieux, décide de sortir :

« Tu veux qu'on se retrouve plus tard?

– Où ? Au Sept?

– C'est malin! Tu crois que j'ai envie d'aller au Sept, que c'est vraisemblable ? (*Am I likely to*… etc. ?)

– Oui, très vraisemblable.

– Bon, si tu es agressif à ce point... »

Mais cinq minutes plus tard :

«Alors, on se voit plus tard?

– Je ne sais pas. Je vais regarder la télévision et je coucherai ici.

– O.k., je vais dîner avec John et Raoul. »

Je reste donc seul et regarde, à la télévision, la seconde partie d'une émission consacrée à la Chine de Mao : "De la fondation de la république populaire à aujourd'hui". Ça dure à peu près une heure et demie et je n'y apprends rien que je ne sache déjà sur les Cent Fleurs ou sur le Grand Bond en avant, sinon que Mao, lors de sa fameuse baignade, aurait nagé sur quinze kilomètres en une heure et demie : ce serait explicable par la force du courant. Est-il exact d'autre part que la guerre de Corée a éclaté *à l'initiative du Sud*, à la veille d'élections générales où les communistes étaient sûrs d'obtenir quatre-vingts pour cent des voix? Il me semble que jusqu'à présent on ne racontait pas ça comme ça, de ce côté du monde…

Je suis sorti vers onze heures et demie, et j'ai traversé Saint-Germain, très animé. Est-ce que cela tient à l'humeur, ou bien y a-t-il vraiment des

variations dans le caractère de la foule? Hier, tout le monde était laid, vulgaire, embagouzé, mal bronzé, graisseux. J'ai marché jusqu'à l'immeuble de Christian, rue Dauphine, et suis monté jusqu'à l'étage qu'il m'avait désigné du bas, l'autre jour.

« Qui est là ?

– Renaud.

– J'en étais sûr ! » (Diego.)

Ils sont tous les deux en train de peindre à qui mieux mieux, en short, de la peinture dans les cheveux, sur les bras, les jambes. Le studio est minuscule, avec deux fenêtres perpendiculaires l'une à l'autre, qui ouvrent sur une cour longue, biscornue, étroite, laquelle communique par un passage avec une autre, probablement tout aussi étroite. Les fenêtres d'en face sont à quatre ou cinq mètres, on doit avoir l'impression de vivre en communauté. Et sans doute il habite un monde fou, là-dedans. Pourtant, à ce moment-là, il n'y a pas trop de bruit. Christian a tout de même l'air un peu découragé, et de trouver le travail bien dur. Je leur donne un coup de main, un peu pour la forme, j'achève au rouleau un pan de mur, mais je me mets de la peinture partout, et j'y renonce. Eux continuent un moment. J'embrasse Christian dans le cou, par-derrière, il dit « Je sens très mauvais », et c'est vrai. Diego s'en va, lui prend une douche, puis nous allons boire un verre au Dauphin, en vitesse. Ensuite nous marchons vers Saint-Germain et sur la place tombons sur W., John, Raoul, Edward et un petit blond qu'Edward a levé, semble-t-il. Christian parle un instant à W., moi à Edward, puis s'en va.

« Salut ! » lui dis-je, ce qui n'est peut-être pas très approprié.

Après les travaux récents la place a pris un air vaguement italien, les gens y bavardent par petits groupes. Pourtant l'arrangement n'est guère satisfaisant. Il avait été question, je crois, de la fermer complètement, en construisant des arcades entre le presbytère et les Deux-Magots, mais ce projet a été abandonné. Celui qui a été réalisé est bizarre. Les voitures continuent à passer au milieu de la place, sur une chaussée qui n'est pas plus large que la rue Bonaparte. Au trottoir, à gauche quand on est tourné vers la Seine, on a donné la forme, d'ailleurs très belle, du presbytère, en face : mais l'allusion, c'est le moins qu'on puisse dire, n'est pas très

claire, et je doute qu'un passant sur mille s'en avise. Entre le trottoir et la chaussée, toujours à gauche, au même niveau qu'elle, et pavée pareillement, s'étend ce qui semble être un parking. Mais les voitures ne peuvent y accéder, elles en sont empêchées par de grosses horribles bornes de ciment blanc (à propos, dans la vue des arènes de Nîmes, par Baldus, il n'y a pas, au premier plan, entre les bornes, vérification faite, et contrairement à ce que j'avais cru, de *chaînes* : la masse noire qui s'étale en bas de la photographie ne représente rien, sinon un procédé artistique). Le public, apparemment, ne comprend pas à quoi est destinée cette aire intermédiaire entre le trottoir et la chaussée et, jusqu'à présent, il n'y met pas les pieds.

Edward B. est parti avec son blondinet dont W. craignait que John et Raoul ne l'aient choqué en parlant très légèrement du viol de Melinda, auquel John ne croit guère. John et Raoul sont partis ensemble, W. et moi sommes rentrés ici. W. dit que John est insupportable, et incompréhensible : qu'à New York il dit regretter Paris et Raoul, et qu'à peine arrivé il se dit déprimé, détester la ville et les Français en bloc.

« Bon, tout le monde sait bien que New York est plus vivant et plus drôle, mais ça ne sert à rien de le répéter quarante fois par jour. »

Nous convenons que Raoul est un saint. Tous les cinq avaient pris un verre à la terrasse du Flore où John avait passé son temps à taper sur tout le monde et sur la vulgarité de chacun.

«Il est assez vulgaire lui-même, dit W., décidément en voie de déjohnnification partielle, semblerait-il, quand il parle si fort que tout le monde peut entendre tout ce qu'il dit à cent mètres ! Mais nous avons fait un très bon dîner, chez Pharamond. »

Rentrés, nous nous couchons assez pacifiquement. Je lis un petit roman anglais pour Denoël : *The First of All Pleasures*. Il est évident dès la première page que c'est nul, mais comme d'habitude je me laisse prendre, et tourne les pages inutilement, par mollesse déguisée en conscience professionnelle. J'ai ensuite beaucoup de difficultés à m'endormir, mais n'y trouve pas d'explication – ce doit être la chaleur.

Mercredi 9 juin (*Sainte-Diane* [DÉESSE À L'ARC (→ FLÈCHES, CARQUOIS / VIRGINITÉ, VIRGIN MÉGASTORE, VIRGIN QUEEN /

VIRGINIA / VIRGINIA WOOLF / VIERGE / VERGE (CF. BRISSET) / *ORION AVEUGLE (→ LES CORPS CONDUCTEURS*) / LIANE / DIANA (APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE) / REINE DE CARONIE / PRINCESSE DE GALLES (CF. *PASSAGE*) / DIANA PRODUCTIONS (→ LANG ↔ NERO PRODUCTIONS) / MADAME DANE (CONSERVATEUR DE GALLIERA, EXPOSITION BOB WILSON, "JOUE" LA REINE VICTORIA DANS *A LETTER FOR QUEEN VICTORIA* /// DAN, DANIE(L) / NADIA / DYNA / "DYANE", ULTIME "DEUX-CHEVAUX"]) [*jeudi 10, trois heures*]

Levé vers dix heures. Feuilleté sur le balcon *Pariscope* et *Télérama*, puis essayé d'écrire la fin de la journée du lundi. W. donne un coup de téléphone mystérieux, demande à parler à "l'autre". Nous déjeunons ensemble. Arrive John avec qui W. va revoir l'exposition de photographies de plantes à la Nationale. Je lis *The First of All Pleasures*, de Deann Maclaren, avec beaucoup plus d'attention qu'il ne serait nécessaire. Puis me mets au travail. Trois coups sur la porte : c'est la voisine, la fille de Manessier, Christine ; il y a une fuite. En effet, dans la salle de bains, deux centimètres d'eau : les chiottes ont finalement rendu l'âme. Je téléphone à W., pour conseils. Un certain John me répond : « W. est sorti un instant.» Je cours chez le plombier, qui pour une fois est chez lui et qui pour une fois vient tout de suite. Il se contente de couper l'eau : il faut changer le broyeur, dit-il (lequel en effet se casse tous les mois depuis des années). Je rappelle W.

« C'est toi qui as appelé plus tôt ?

– Oui.

– C'est l'éditeur qui a répondu.

– Quel éditeur?

– Oh, un éditeur de multiples. »

Et je lui explique ce qu'il en est des chiottes. Après quoi il faut téléphoner à l'avocat pour lui demander qui, du propriétaire ou de moi, doit payer.

« Je voudrais parler à Me Donato.

– (Première secrétaire, standard :) Ne quittez pas.

– (Deuxième secrétaire :) Oui?

– Je voudrais parler à Me Donato.

– Ne quittez pas.

– (Troisième secrétaire :) Allô?

– Je voudrais parler à Me Donato.

– Me Donato est à Milan. »

C'est chaque fois la même chose.

Sarkis, de chez Sonnabend, a une exposition au diable, rue Championnet. Les invitations sont une très belle photographie où l'on voit l'un des panneaux de la campagne gouvernementale d'affiches "Priorité aux travailleurs manuels" – celui-ci le long de la Seine, devant le Louvre. Nous devons aller là-bas avec John et Raoul. Il est question aussi d'une soirée chez Roland D., qui doit montrer "des films de torture". Mais quand W. rappelle pour les mises au point, j'ai changé d'avis.

« Pourquoi ?

– Je suis fatigué, je ne suis pas d'humeur à ça, fais ce que tu veux.

– Mais qu'est-ce qui te prend? Ce n'est pas parce que tu es tombé au téléphone sur John…

– Non. Mais c'est un peu agaçant que tu dises : "C'est l'éditeur", comme si j'étais censé savoir de qui il s'agit.

– Il était là, qu'est-ce que je pouvais dire ?

– C'est tout le temps comme ça, tu fais toute sorte de mystères, "je voudrais parler à *l'autre*", etc.

– *Parler à l'autre* ? Ah, mais c'est John et Raoul…

[*Vendredi 11*]

– Et qu'est-ce que c'est que tous ces rendez-vous à la galerie, "Appelle-moi" par-ci, "Passe prendre le thé" par-là, etc. – tout ce défilé ?

– Mais il n'y a pas du tout de *défilé*! En fait, aujourd'hui, personne n'est venu. Ah, si : l'homme des palmiers. D'ailleurs il va venir au

vernissage de Sarkis. Tu es sûr que tu ne veux pas venir?

– Voilà, c'est toujours pareil! Une fois que tu m'as à peu près convaincu, tu dis : "Tu es sûr que tu ne veux pas venir?" – à quoi évidemment je ne peux répondre que "Oui".

– Mais comment puis-je savoir que tu es "à peu près convaincu" ? Enfin, tu vas venir, alors ?

– Et l'homme des palmiers, ça ne va pas faire de problèmes?

– Je ne vois pas pourquoi ça en ferait. Ce n'est pas un de mes amants, tu le sais. D'ailleurs, je suis sûr que tu ne l'aimeras pas.

– Tiens, pourquoi ?

– Oh, tu trouves toujours quelque chose à redire à mes amis.

– Ce n'est pas vrai du tout, je suis tout à fait honnête, je n'ai aucune tendance à dénigrer tes amants. George, par exemple, je le trouve très bien.

– Oh, ce n'est pas du tout la même chose : George est beaucoup plus classique, tout le monde le trouve bien. En tout cas moi je trouve Jean-Pierre très séduisant, de toute façon. Bon, on se retrouve à sept heures et demie entre le Flore et la Hune ?

– O.k. »

À sept heures et demie, devant le Flore, je retrouve John, puis Raoul, puis W. Au Flore, au milieu d'un tas de folles boutiquières, se distinguent deux ou trois mecs pas mal. Il y a alors dans Paris une circulation énorme [mieux vaudrait écrire, certainement, que la circulation est infime, presque nulle – le Grand Larousse ne donne pas à ce mot le sens qui est le plus courant aujourd'hui : l'ensemble de ce qui circule, ou prétend circuler même sans circuler]. Nous décidons donc de nous rendre rue Championnet en métro (Saint-Germain-Simplon). Comme il y a un monde fou dans le métro aussi, W. prend pour nous quatre billets de première classe. Nous sommes assis tous les quatre sur des strapontins, en face mais à bonne distance les uns des autres. John parle à W., de loin, très fort, en anglais bien sûr :

« Je déteste les transports publics. Je les *hais* : les gens, l'odeur, tout – *l'odeur*, surtout. »

J’espère que les gens, autour de nous, ne comprennent pas, mais de toute façon le vacarme les dérange certainement, et il me semble qu’il est encore plus mal élevé, quitte à imposer à des tiers une conversation privée, de la mener dans une langue étrangère, qui prête à tous les soupçons (lesquels, en l’occurrence, seraient pleinement justifiés, puisque c’est bien de la situation présente et de l’odeur actuelle qu’il est si bruyamment question). Rentrant de leur travail, les voyageurs essaient de lire leur journal et doivent se dire que décidément les Américains sont impossibles de grossièreté. Je propose à John de changer de place avec moi, pour qu’il soit à côté de W., et ainsi puisse lui parler de plus près. Raoul est d’accord, mais John dit que ça ne le dérange pas du tout d’avoir à parler fort, qu’il a une voix qui porte naturellement (ça, bon Dieu, rien n’est plus vrai!), et qu’il n’a pas l’intention de se donner le dérangement de bouger – ce qui fait que c’est Raoul et moi qui échangeons nos places, comme je me suis déjà levé, et que la situation n’en est aucunement modifiée.

John et W. discutent maintenant d’un numéro de *Photo* où se trouve un reportage sur Maurice Tabard. John tourne les pages, les montre et les commente de loin à W. Il me montre une photo de monstre forain, et, parce qu’elle ne m’intéresse vraiment pas, j’y jette un coup d’œil sans commentaire – exactement le coup que lui-même m’a fait la veille. Il dit :

« Tu es vraiment d’une humeur de chien, hein? » … ce qui devient de plus en plus vrai, en effet, avec chaque minute qui passe. J’ai envie de descendre à chaque station, d’autant plus que W. encourage ce jeu idiot de gamin agressif qui emmerde tout le monde à la ronde et qui n’est même pas drôle.

Il y a près de nous un garçon américain, pas mal d’ailleurs, qui doit vivre ici et essaie de se franciser autant que possible, peut-être – il porte une montre Cartier (un des “must”, dit W. avec dérision) et une serviette Vuitton. W. et John lient conversation avec lui, très abruptement – il ne sait pas trop comment prendre ça (il a raison de se méfier), et sourit timidement, gentiment.

John est protégé de l’odieux par l’indéniable cohérence de son personnage, et par son exagération. Sa grossièreté, sa méchanceté, son antisémitisme, son indifférence aux sentiments des autres sont si violents

qu'on ne peut pas se résoudre à y croire tout à fait : *you can't be serious*. Je n'arrive pas à le juger. Et quoique souvent il m'exaspère à un point inouï, je ne le déteste pas, parce que je n'arrive pas à me faire de lui une idée claire. C'est une étrange situation. Par W. nous nous voyons tous les jours et sommes ainsi dans une certaine intimité, mais nous n'avons rien à nous dire et n'envisagerions pas une seule seconde, de notre propre chef, de passer ensemble une seule heure de notre existence.

Sauf aux quelques personnes qu'il paraît respecter (grands artistes consacrés, grand(e)s "galeristes" – il peut être à l'occasion passablement servile (mais il a été très digne avec Bernstein)), il parle toujours aux gens comme s'ils étaient de parfaits imbéciles. L'étonnant est qu'ils ne paraissent pas spécialement lui en tenir rigueur. Il est vrai que bon nombre le détestent. Claude et Christian l'ont détesté *at first sight.* Il faut dire qu'il a un rare génie pour signifier à tel ou tel, en deux secondes et demie, qu'ils n'ont aucune existence à ses yeux – regard et attitude qui vous *transparentisent* instantanément.

Entre le métro Simplon et la rue Championnet, dans une petite rue au nom compliqué (les rues de ce quartier lointain ont de jolis noms, *rue du Roi-d'Alger*, *passage Kramer* [ARC, CAR, MARK, *ARK (*→ RONALD JOHNSON), REMARQUE, ERICH MARIA REMARQUE ("NÉ" KRAMER)], ou Krachner [ARACHNÉEN (→ *WEB*, RÉSEAU, "TOILE", ETC.) / CHAR, ACHARNÉ, KRACH, BARON DE CRAC, NÉRAC, ÉCRAN, CARNÉ, CRÂNE, CRANE, CRANE, ETC.], ou Kracher [*KARCHER* (« NETTOYER LES CITÉS AU KARCHER », NICOLAS SARKOZY 2005) / CRACHER / CHIRAC / ARCHER] etc.), nous avons vu, par une porte entrouverte, une salle de gymnastique décatie où s'exerçaient une vingtaine de types largement déshabillés, plutôt bandants pour la plupart, noirs pour une bonne moitié – jolis effets de lumière et de sueur (de lumière *suée*).

En face du local où a lieu l'exposition de Sarkis [*ARK* (→ RONALD JOHNSON), SARK, IRAK, SARI, QUI S'RA...?, HARKIS, *CIRCA*, KARS, ARIK ("ARIK" SHARON → STONE / CHARON, CARON, LE PASSEUR / PIERRE CHARRON (→ LECTOURE / LECTURE))], à la terrasse d'un petit café de quartier sont assis des gens connus de vue, la frange [FRANCE, ANGE, AGEN, ANGERS, RANGE (DE *RANGER*),

RANGE (CHAÎNE DE MONTAGNES), ORANGE (VILLE, DYNASTIE, RAIMBAUD D'ORANGE), GRANGE / BORD, MARGE, ORÉE, LISIÈRE] vaguement intellectuelle, hétéro et copinarde, du public des vernissages. Le local lui-même se présente comme un couloir, de sorte que les visiteurs – moi, en tout cas –, se souvenant de l'invitation, avec son image du panneau "Maintenant, priorité aux travailleurs manuels", et ne rencontrant rien, à première vue, qui l'évoque directement, ont d'abord tendance à se diriger vers la porte du fond après laquelle doit commencer, pensent-ils, la véritable exposition. Mais non.

On voit donc, dans le couloir en question – entrée d'un atelier, peut-être, peinte de blanc, bien propre, avec de belles poutres métalliques noires –, de grands panneaux photographiques, non rigides, représentant tous des vitres cassées – vitres d'atelier, justement, ou de petites usines. Ces photographies sont percées sur leurs bords de trous aux bords métalliques, et ainsi clouées au mur. Les bords enserrent, avec la photo, un petit morceau de toile militaire. Cela, et d'autres éléments, certainement, relie ce travail à l'ensemble de celui de Sarkis où figurent en abondance toute une imagerie et une mythologie militaires, tanks, casques, bombes, chars, bâtons de dynamite, fusils, soldats de plomb. Tel quel, il est difficile de dire quoi que ce soit de ce qui est montré là.

Sarkis, Arménien turc, a, contrairement à la plupart des autres artistes de chez Sonnabend (mais son statut parmi eux est un peu particulier, puisqu'il travaille à la galerie), ce qu'il est convenu d'appeler une "conscience politique". Il est facile de voir à quel point la campagne gouvernementale en faveur du travail manuel, dont les affiches montrent de beaux ouvriers casqués sur un fond très bayreuthien de forges fumantes (visconto-bayreuthien), est ridicule, dérisoire, ou, si l'on veut, révoltante. Mais le rapport de l'exposition avec elle, vitres d'atelier ou pas, brisées ou pas brisées par la révolution ou par l'absence de révolution, est moins clair : s'il y a dénonciation ou seulement critique elles sont – c'est peut-être un mérite – si subtiles et si lointainement allusives que l'objet de la critique ou de la dénonciation, et les pouvoirs qui sont derrière cet objet ou cette cible, n'ont guère de souci à se faire.

À tout hasard je dis à Sarkis, avec dans la tête, sans doute, le côté "chic" de l'affaire :

« Tu es le seul vrai prolo que je connaisse, au fond – réformiste et tout, toute ma bonne conscience morale et politique à toi tout seul... »

Il rit et va répétant que c'est ce qu'on lui a dit de plus gentil.

Pendant ce temps, deux vrais prolos du quartier, justement, très jeunes, apprentis peut-être, passent sur le trottoir. Nous sommes assis, à demi allongés, même, sur les ailes de voitures garées là. Ils jettent un coup d'œil surpris à l'intérieur.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? dit l'un (il parle du vernissage, des gens qui sont là : hommes en bleu de chauffe, petit foulard rouge ou bleu autour du cou, consciencieuse touche générale mao-zolaïque postgodardienne ; femmes en robes-blouses d'été, très simples – aucun représentant du public "mondain" (à moins que ce ne soit cela, le nouveau public "mondain" ?) ; il ne parle pas des œuvres).

– Chais pas, dit l'autre. En tout cas, t'avais pas ça y a dix ans. »

Nous partons. Raoul, dont c'est le grand leitmotiv depuis toujours, et qui sait bien devoir à cette attitude une part de son prestige sexuel, répète :

« J'suis sans doute complètement con, mais j'y comprends rien de rien – mais alors : pas *ça*!

– Oh, Sarkis est *tellement* romantique », dit gentiment W. comme si ça expliquait tout.

Et aussi :

« Il admire Warhol parce que, dit-il, ce qu'il fait "baise la photographie".

– Il tourne ça comme ça, vraiment?

– Ah oui, c'est tout à fait son langage…

– Mais c'est dégueulasse ! »

(Ainsi l'imprudent ne peut-il veiller à chacun des arcanes du sens; et Sarkis, hétéro convaincu, pas du tout antipédé, officiellement (le pauvre, sa vie serait un enfer !), emploie "baiser" au sens de *jouer*, *déjouer*, "*avoir*", "*bien avoir*", *posséder*, *exploiter*, etc. – révélant incidemment au passage l'idée la plus petite-bourgeoise et flicarde des rapports sexuels :

tout à fait comme, pour un chauffeur de taxi, *enculé* demeure l'insulte suprême, ainsi qu'il en allait sans doute à Suburre au milieu des embarras de chars…)

Sur le boulevard d'Ornano, nous croisons un garçon moustachu aux cheveux courts, T-shirt blanc serré sur une poitrine avantageuse, gros biceps, pantalon de maçon; et que nous reconnaissons tous immédiatement, sans une seconde d'hésitation, comme pédé. Or je me demande si le grand public a déjà appréhendé ce virage-là : une virilité musclée, emphatique et précaire, comme nouveau signe de l'homosexualité, autant et plus que la vieille "folle" à talons rouges, bagouze et petit doigt levé. Variation sur le mot fameux de Louise de Vilmorin à propos des "curés" et du mariage, il n'y a plus que les pédés pour observer religieusement le culte menacé de la déesse "Virilité" – il serait assez plaisant qu'ils fussent les derniers "mâles"…

Du taxi W. me montre une pâtisserie des années cinquante, très belle, dit-il, très "complète", vaguement pseudo-Louis XV, dans le style qu'on appelait alors "couturière", je crois bien, et qui s'est prolongé longtemps dans les gâteaux de première communion et de mariage : on croirait un décor de Cocteau ou de Christian Bérard pour Mozart ou pour Gluck, avec de belles lettres très allongées qui couronnent, divergentes, la porte au linteau en plein cintre. Comme nous sommes à ce moment-là à l'arrêt, le chauffeur de taxi jette un coup d'œil et se demande manifestement de quoi nous pouvons bien être en train de parler avec tant d'enthousiasme – tout de même pas de cette vieille pâtisserie démodée?

Sur l'insistance de John nous allons dîner au Petit Robert, à Montmartre. Mais avant d'arriver nous dépassons encore, rue Lepic, un très beau garage à verrière, et le taxi, cette fois, se demande si nous sommes complètement cinglés, ou bien si c'est lui – le trouble qui s'élève en son âme éperdue est plaisamment visible, de sorte que nous en remettons, pour le plaisir; puis dans la rue même du restaurant, un petit bâtiment bas, genre établissement de bains publics : *Spanish-American Association* (?).

Le restaurant, son patron et sa cuisine sont aussi folles les uns que les autres, pour le coup : *tacky, tacky, tacky*. John, pas du tout démonté par nos réserves, dit donc :

«Mais c’est justement pour ça que j’aime cet endroit! C’est merveilleux, non? Regardez, mais regardez donc : ces coussins, ces pendeloques, ces franges, ces croisillons partout!»

En effet les murs, les glaces, les partitions intérieures, rien qui ne soit tapissé ou bien constitué d’un universel treillis de bois beige, rehaussé d’ornements divers aux points sensibles. Et tout est à l’avenant : potage glacé aux cacahuètes, rôti de jambon au sirop d’érable, sorbets à la cannelle. Le public semble composé surtout de boutiquiers hétéros en excursion documentaire et récréative chez les pédés. Mais je suis tourné vers la porte d’entrée et je peux voir en face, de l’autre côté de la rue, un petit hôtel particulier blanc dont le mur blanc est surmonté, à la *Passage*, d’un treillis vert, celui-ci, à travers lequel on aperçoit de grands arbres au feuillage opulent de juin. Et la lumière, *what with* cet horaire d’été et ces crépuscules qui n’en finissent pas, est très Anna de Noailles, elle aussi, très *Il fera longtemps clair, les jours allongent* : il est presque onze heures et le ciel est blanc. *Nous n’aurons plus jamais notre âme de ce soir.*

Le Petit Robert, l’homme, est franco-américain. Il parle d’une façon aussi artificielle et susurrante dans une langue que dans l’autre, soit qu’il ne s’en rende pas compte, soit qu’il trouve que c’est drôle, ou commercialement *rewarding* – une bonne plaisanterie, une citation amusante de la folle classique (la folle classique croit toujours imiter les folles, les *citer*; son attitude déclare implicitement : « Si j’étais une folle, je dirais ceci comme cela»; elle ne se rend pas compte que les guillemets sont tombés depuis longtemps; l’imitation est la voie de l’être; le plus grand philosophe est Gabriel de Tarde). Son public hétéro, lui (le public du P'tit Robert, pas celui de Gabriel de Tarde, qui, le malheureux, n’en a plus guère), est heureux de voir en lui la folle classique dans son image la plus traditionnelle, et la preuve qu’il ne s’est pas trompé d’adresse, que tout est bien comme ce doit être, dans un *vrai* restaurant de folles – lequel d’ailleurs est plutôt cher, à mon échelle : soixante-cinq francs par personne.

Petit Robert fait tourner des coupures de presse – le *Montgomery Post*, en l’occurrence –, articles et photographies sur l’enterrement à Pine Bluff (sic), en Arkansas, de Martha Mitchell, la fameuse téléphoneuse nocturne

du Watergate, ex-épouse de l'ex-Attorney général des États-Unis, John Mitchell. Comme le journal est georgien, le photographe a concentré son attention sur la seconde femme de Wallace que la Mitchell avait rencontrée dans un drugstore de Biscaye Key [CLEF / ARCHIPEL ("THE KEYS" / STRUCTURE EN ARCHIPEL (« *FULL OF TIDES AND CURRENTS, ISLETS AND ARCHIPELAGOES* » → CARGILL À PROPOS DE *THE WINGS OF THE DOVE*) / *KEY LARGO* / QUI ? (LES QUIS Z'ET LES QUOIS)] (mettons), en Floride. L'une des couronnes mortuaires proclame hautement : *Martha was right*. La conversation, tout naturellement, passe de Watergate et de la Géorgie à Carter, généralement considéré par les Américains présents, sans antipathie, comme "le Kennedy du pauvre". J'oubliais de signaler que nous étions servis par l'ubiquiteuse Melinda, laquelle habite désormais au cinquième étage, dans la même maison, et « fait la vaisselle au restaurant pour payer son homme de ménage », explique Raoul.

Après dîner, nous marchons jusqu'à la place Blanche. John et Raoul prennent un taxi, W. et moi allons à La Villette où je n'ai pas mis les pieds depuis la nuit de la descente de flics. (Le garçon auquel j'avais parlé dans la rue, ce soir-là, et auquel étaient arrivés tous ces malheurs, aux Tuileries, au Trocadéro, travaille au Petit Robert, justement, et lavait des glaces derrière le bar. Il m'a fait sentir un brin de romarin qu'il avait rapporté de chez lui. « En Provence ? – Presque. ») Contrairement aux bruits qui couraient, il ne semble pas indispensable, pour entrer, d'avoir une carte de membre. Mais il n'y a pas beaucoup de monde. Il est vrai qu'il est encore tôt.

W. et moi touchons un jeune barbu au corps très dur, très poilu, avec une belle et lourde bite que nous suçons tour à tour en nous la passant courtoisement. Mais lui ne fait pas grand-chose pour nous, tandis qu'il s'abandonnera avec beaucoup d'enthousiasme, l'instant d'après, à une armoire à glace quadragénaire. À mesure qu'arrivent de nouveaux venus la chaleur se fait épouvantable. Je tombe, dans la mêlée, sur un petit mec que je connais de vue pour le rencontrer sans cesse en compagnie de certain Grec : il est absolument minuscule, assez folle (mais surtout à cause de son exagérée légèreté (on croit toujours qu'il va s'envoler)), il arbore perpétuellement un foulard rouge sur la fesse gauche et il me

drague depuis longtemps. Je le touche un moment et vais le quitter quand arrive W., qui s'excite sur lui, un peu bizarrement, et même jouit en se masturbant lui-même. [*Samedi, quatre heures.*] Pour ne pas demeurer en reste je l'imite et jouis à mon tour contre le minuscule philhellène. Plus tard, dans la grande pièce du bas, je lui parlerai – en fait il est grec lui aussi.

Il y aura encore Jacques Cousinet, que son "fiancé", comme il l'appelait, a quitté, et qui en est très attristé. George, l'Écossais, déjà stone lui-même, nous passe un joint. Nous rentrons en taxi. Couchés, nous faisons l'amour ensemble. W. me baise, et c'est d'abord très excitant, mais, fatigue ou abus de poppers, je débande et il jouit d'abord seul. Il reste en moi, toutefois, et je jouis en me branlant, cinq minutes après, non sans quelques plaisantes incursions fantasmatiques dans l'armée autrichienne au temps de François-Joseph (promiscuité des casernes, manque de femmes dans les lointaines garnisons de province, sollicitude de la hiérarchie, esprit de corps des nouvelles recrues, etc.).

Jeudi 10 juin

Quand je me réveille une première fois, vers neuf heures, je sens contre mon cul la bite bandée de W., et j'imagine que son foutre du soir facilitera un nouveau passage, mais ça ne marche pas comme ça, et c'est en fait un peu laborieux. Toutefois, allongé sur le ventre, j'arrive à jouir en même temps que lui et nous nous rendormons jusqu'à onze heures.

Le plombier vient chercher l'ancien broyeur des chiottes, qui peut faire l'objet d'une "reprise", dit-il. Il revient vers quatre heures avec le nouveau. J'abandonne mon travail et le laisse se débattre dans la merde, littéralement, car j'ai rendez-vous chez le dentiste. Le petit docteur S., recommandé jadis par Jean-Claude D., avait disparu depuis deux ans à Colombes [COLOMBE (→ *AILES DE LA COLOMBE* → JAMES, VENISE, TRISTAN, LORD MARK (« *THE NOVEL (*→ LOVE(N)) *IS FULL OF TIDES AND CURRENTS, ISLETS AND ARCHIPELAGOES* » (OSCAR CARGILL, *THE NOVELS OF HENRY JAMES*) (↔

PORTRAIT OF A LADY / *RODERICK* *HUDSON)* / *DOVE*, *WINGS OF THE DOVE (*→ LOVE, *LOVE* → INDIANA) / COLOMBO (→ CEYLAN → CELAN → « IRRADIANT-CELANT » (→ HEIDEGGER), LANCEL (BAGAGES), LANCEL (HISTORIEN) / LEONARD WOOLF À CEYLAN (→ IMPÉRATRICE EUGÉNIE, VISITE À LA DENT) / COLOMBIE (→ LES FARC)))))) / COLUMBO (INSPECTEUR) /

(~~CHRISTOPHE~~)

COLOMB → COLONNE À COLOMB, À BARCELONE / HÔTEL COLÓN, BARCELONE (→ *LE PALACE* (→ CLAUDE SIMON)) / COLÓN (COLOMB EN ESPAGNOL) → CÔLON (→ TRANSIT → TRISTAN (→ *FAI SOI CLAMER "TANTRIS"*)) / CANCER (→ CRÂNE, CRABE, TROPIQUE, SIGNE DU (→ MAX JACOB)) DU CÔLON → HAROLD (LORD, DORA (→ MAAR), AR(N)OLD / HAROLD BLOOM (→ HART (HAROLD) CRANE)) WILSON (*W. OU LE SOUVENIR D'ENFANCE*, BOB WILSON, "WILSON", CHIEN NÉVROTIQUE DE VANCOUVER, AVENUE DU PRÉSIDENT-WILSON,

~~EDMUND~~

WILSON CORRESPONDANT DE NABOKOV → « THE BROWNS AND THE WILSONS » → *LANCE* (→ NABOKOV) → CELAN / CEYLAN → COLOMBO → COLOMBES, C.Q.F.D.)]. Il est revenu depuis un mois dans son ancien cabinet où il œuvre avec plusieurs confrères, mais les pièces qui lui sont réservées ne sont plus les mêmes, les nouvelles sont plus grandes, plus modernes, plus fastueuses : elles donnent sur le boulevard Saint-Germain, et comme elles ne sont qu'au premier étage, on peut suivre des yeux, la bouche ouverte, les entrées et sorties du métro que désigne obligeamment, bras tendu, la statue de Danton.

W. déteste ce dentiste qu'il dit incompétent. Personnellement je n'ai pas du tout à me plaindre de lui. Il est bête, appliqué, adroit et de bonne volonté. Dans la grande salle d'attente commune à tous les praticiens de la maison, on peut feuilleter *Match* et *Jours de France*, comme partout, avec en prime *Miroir du football*, concession aux goûts de la clientèle, je suppose. Mais dans le bureau particulier du docteur sont empilés

méticuleusement des numéros de *Réalités* et de *Connaissance des arts*. Quant à la salle de traitement (c'est la marque du dentiste "arrivé", j'imagine, que d'avoir deux pièces distinctes pour le bureau et pour le fameux fauteuil), on y voit une lithographie "op", précieusement sous verre. [L'op art, aujourd'hui, a partie liée avec *Jours de France* : ils font partie de l'arsenal sémiotique de la même couche socioculturelle. Denise René ne s'en obstine pas moins à exposer Yvaral (Vasarely junior et anagrammatique), qui ne manquera pas d'ouvrir au mouvement, devenu avec lui mystico-poético-cosmique, le marché des couvertures de science-fiction et celui des chambres de bonnes – les *vraies*, celles où vivent les ultimes bonnes (« Non que j'aie rien contre les bonnes et leurs goûts, oh là là pas du tout», ajouta-t-il précipitamment. *But*.)]

Contrairement à ce que je pensais, je n'ai pas de caries [ARC, CAR, CARY, GARY, DE LANGLE DE CARY / IRAK, ARIK (→ ARIEL SHARON) / CARREAU(X), CARO, CARRA, CARRÉS (→ ALBERS) / HARKI(S)]. En revanche, beaucoup de tartre [SARTRE, TERTRE, ART, ARTE, MARTRE]. Il en enlève la plus grande partie. Revenez jeudi prochain.

En sortant je passe chez Christian, à côté. Il n'y est pas. Comme je n'ai rien pour écrire, je laisse sur la porte un petit "r", découpé d'un titre du *Monde*. Mais je le croise dans la rue de Buci. Il a fini sa peinture, me dit-il, à moins qu'il ne faille passer une troisième couche. Enfin il a été très actif, et «fait l'ouverture de la Samaritaine, ce matin ». Il a acheté pour ses rideaux de la toile [VOILE, POIL, T. S. ELIOT, GEORGE ELIOT, "NÉE" EVANS] à matelas, qu'il compte porter chez son amie Frédérique afin qu'elle les couse. Nous retournons chez lui, où nous ne restons qu'un instant. Il enfourne la toile à matelas dans un grand sac de voyage Vuitton, et nous partons pour la rue de Lille. Mais, à mon grand amusement, il ne veut pas traverser Saint-Germain avec à la main son sac Vuitton, et donc nous passons par les quais. Ainsi l'amateur de Vuitton d'il y a deux ou trois ans a honte aujourd'hui des objets de cette marque, et, s'il doit utiliser, pour des raisons pratiques, et parce qu'il n'a rien d'autre sous la main, ses achats d'alors, il fait des détours – ce que bien entendu, chez l'adorable Christian, je trouve touchant; cependant toute sorte de pimbêches ultra-bronzées à lunettes en diadème continuent

d’arborer leurs cuirs initialés chez le traiteur du bas, ici, et, montrant du doigt ce qu’elles désirent, comme Danton, de snober mon sac Codec.

Devant l’Institut on voit dépasser de la berge de pierre les trois mâts d’un grand voilier amarré là. Tous ses bois sont d’un beau brun-rouge, et ses voiles sont ocre, légèrement rosées. Une deux-chevaux “saharienne”, immaculée, est fermement fixée sur le pont luisant par des cales de bois.

J’ai oublié mes clefs dans ma veste que j’ai laissée la veille dans la voiture de Raoul. Frédérique habite rue de Lille, j’en profite pour passer à la galerie de W. afin d’emprunter les siennes. Mais il n’y est pas : il est à la projection privée du film de Wallace, l’ami de Noureev. Le fidèle Edward monte la garde. Il feuillette le catalogue de l’exposition "L'Égypte au temps de Flaubert”, au Grand Palais, et le montre à Christian et à moi. La couverture est la reproduction d’une photographie superbe, sable sur sable [TABLE, RÂBLE, CÂBLE, FABLE / *SAND*, GEORGE SAND, KARL SAND (ASSASSIN DE ~~KOTZEBUE~~), *THE BOOK OF SAND* (BORGES) / NOIR (HÉRALDIQUE)], qu’il nous assure être l’œuvre de Flaubert lui-même. Comme je suis un peu surpris, il fait machine arrière :

« Tu as raison, ce n’est peut-être pas de Flaubert, c’est peut-être seulement de Duchamp. »

Christian va porter ses futurs rideaux chez Frédérique. Je reste un moment en compagnie d’E. B. Je n’ai jamais compris pourquoi W. le pratiquait tant, car pour ma part je l’ai toujours trouvé, quoique extrêmement gentil, remarquablement ennuyeux. W. objecterait sans doute que Claude, par exemple, ne l’est pas moins. Mais un investissement érotique, si vague soit-il (je n’ai pas couché avec Claude depuis des mois) me protège de l’ennui. Et Claude, quoique totalement inculte (mille fois plus que Christian, par exemple, qui a une très énergique curiosité), n’est pas bête, et peut être très amusant (en tête à tête). En plus il a dix ans de moins qu’E. B., on se sent très grand frère à son égard. Mais W. et E. B. sont sans doute liés par le goût du Sept, par l’intérêt pour la drogue, par la fascination d’Ed pour le jet-set et par son admiration ouverte à l’égard de W. – pour ne rien dire de l’américanité.

Christian, débarrassé de son sac, est revenu à la galerie et nous sommes partis ensemble. Ne pouvant rentrer chez moi, je me suis fait inviter par lui au Dauphin où nous sommes restés un assez long moment. Il y avait à côté de nous trois filles américaines qui parlaient de garçons.

« Ça va, les amours ?

– Non, non, c'est fini.

– Ah oui? C'est dur?

– Non, pas en ce moment, je me sens plutôt soulagée, au contraire. Plus tard, peut-être. »

L'une, mariée, chargeait la troisième de surveiller un certain type qui lui plaisait beaucoup physiquement :

« Qu'est-ce que tu veux, je suis mariée, il me faut bien un amant, tout de même ! Essaie de savoir à quoi il s'intéresse, quelles sont ses inclinations, et puis surtout des choses pratiques, s'il a une chambre, par exemple. Il me plaît. Il ressemble à ce petit garçon (*little boy*) que j'avais rencontré un soir, près de chez toi, tu sais » (elle aime les éphèbes, apparemment).

L'une des trois va à la pâtisserie d'à côté et en rapporte, dans des coupes en plastique, une sorte de concoction plus ou moins glacée qu'elles se mettent à dévorer en utilisant les petites cuillers de leur café – ce que voyant, le patron du Dauphin, furieux, jaillit de sa boîte et fond sur elles pour leur chanter pouilles – « Ce n'est pas le salon de dégustation de la pâtisserie, ici ! » –, allant jusqu'à leur confisquer les petites cuillers. Les trois Américaines sont tellement stupéfaites d'une violence si extrême qu'elles en restent tout à fait sans voix.

Christian, le baryton de Raoul, vient me dire bonjour.

« C'est la dernière invention de Raoul, dis-je ensuite à Christian.

– Ça ne m'étonne pas », dit-il, souriant et *bitchy*.

(Je crois qu'il déteste Raoul. Mais il ne le dira pas, évidemment.)

Et je lui raconte la soirée chez Raoul avec ce Christian-là, et la descente en flammes dont il fut victime de la part de David, quant à ses prétentions musicales, sans qu'il s'en soit seulement rendu compte, je crois bien. Raoul lui-même reconnaît désormais sa mythomanie,

d’ailleurs, surtout depuis le coup des liens de famille avec les souverains espagnols.

«À vingt-trois ou vingt-quatre ans, il est un peu grand pour ce genre de choses, tout de même. Bien sûr, on est tous passés par là, plus ou moins, mais en général c’était plus tôt, non? Tu as eu une période mytho, toi ?

– Un peu, pas beaucoup.

– Moi si : entre dix-sept et dix-neuf ans. J’étais fasciné par les îles, déjà : je prétendais être le fils du gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, et avoir passé mon enfance là-bas. Je consultais des cartes, et comme j’avais une très bonne mémoire pour ces choses-là, j’étais assez convaincant – ou au moins je le croyais. »

(Je ne lui dis rien de mes deux vieilles Écossaises, si gentilles et si dignes, qui étaient fascinées par cette histoire. Je crois même que si j’avais arrêté mon choix à la *Nouvelle*-Calédonie, c’était à cause de l’ancienne, et pour leur faire plaisir. Je les avais rencontrées à une exposition de roses, *for Christ’s sake*, à Rosy Priory, une petite folie néogothique perdue au fond de la campagne de Perth, et où je m’étais rendu en bus. Elles m’avaient ramené en ville en voiture. Elles avaient une Rover [*OVER*, DOVER, *DOVER BEACH (*→ (

(MATTHEW)

ARNOLD) (*LOVE* / *THE WORLD*) / DOUVRES (→ LOUVRE / AVION DE BLÉRIOT ↔ EUGÈNE RENAUX) / DERNIÈRE ENTREVUE, À DOUVRES, DE STEPHEN CRANE MOURANT AVEC JOSEPH CONRAD, QUI VOIT QU’IL EST PERDU : CRANE S'EMBARQUE POUR UNE CLINIQUE À LA *TRISTAN* (DE MANN), DANS LA FORÊT-NOIRE, OÙ IL MEURT PRESQUE IMMÉDIATEMENT / *RIVER*, *REPOSE OF RIVERS*, DE HART CRANE] 90 rutilante et une jolie maison victorienne dominant la Tay [THÉ, PALAIS DU TÉ (→

JULES

ROMAIN), *T* / MAN RAY (MANNERET (→ *LA MAISON DE RENDEZ-VOUS*), MANET / MAN RAY, CHIEN DE BRUCE NAUMAN, AUQUEL SUCCÈDE FAY / C'EST, GAI, *GAY*, LAID, MAI, MAIS, TAIE, SAY (LES SUCRES), CÉ (LES PONTS) / MARCEL RAY (CONVERSATION ENTRE LARBAUD ET FARGUE, RETOUR DE

MONTBRISON)], sur les flancs de Kinnoul Hill, à Perth. L'une était veuve, l'autre n'avait jamais été mariée. J'ai renoncé à leur écrire, après quelques années, parce que j'avais peur que l'une ne soit morte. Mrs. Robertson et Miss Stevenson, je crois.

La seule survivance de ma mythomanie, c'est l'histoire d'Oxford où je n'ai jamais été *étudiant*, évidemment. J'y ai seulement passé trois mois (17 nov. 1965-1er mars 1966). J'étais inscrit d'abord dans un collège pour gosses de riches étrangers, Saint-Clare's Hall, qui ne faisait pas partie de l'université. Mais en fait j'avais gardé pour moi l'argent de l'enregistrement (parce qu'il n'était pas suffisant, de toute façon), et après quinze jours je n'y avais plus mis les pieds, quoique j'aie continué à fréquenter les étudiants, dont quelques-uns étaient mes amis. J'essayais de me persuader que j'étais amoureux de Chiara-Paola M., fille d'un peintre italien de Merano, ou *Meran* [*PIERRE MÉNARD, AUTEUR DU* QUICHOTTE / ROMAN / HERMANN (HESSE / *S*)], dans le Haut-Adige, ou le Tyrol du Sud, selon les points de vue. Je me suis fait insulter par une fille française que j'avais raccompagnée en voiture, un soir, parce que j'avais refusé de monter dans sa chambre, ou plutôt d'y *descendre*, car c'était au sous-sol. Je volais des livres chez Blackwell's. Je marchais sur les collines, autour de la ville, et dans le parc de Magdalen's. J'allais seul dans un pub du centre où l'on jouait aux fléchettes, au bout d'un sombre passage. J'ai vu Stockhausen diriger une de ses œuvres, et c'est à ce concert que j'ai aperçu John et Peter pour la première fois. Trois jours plus tard, j'ai rencontré John chez Parker. Il fut ma seule "aventure" à Oxford (et l'une des premières de ma vie – nous sommes allés ensemble voir un cheval de craie dans la campagne). Quand j'ai pu constater plus tard (assez récemment, en fait), dans un roman d'Yves Navarre, que toute une très active existence de drague homosexuelle m'avait complètement échappé, là-bas, j'ai été furieux. Mais je ne voyais rien, ou presque rien : une fois, dans une pissotière, par hasard, une queue bandée tournée vers moi – mais il ne m'est pas venu à l'idée de retourner à cet endroit…

Je me souviens d'un garçon invraisemblablement beau. Deux filles le croisèrent en même temps que moi, j'étais à leur hauteur. Aussitôt après, l'une s'appuya contre un mur et dit à l'autre, la main sur le cœur, comme si elle était au bord de l'évanouissement :

« Ce n’est pas vrai : je l’ai rêvé, celui-là... »

Lui était déjà loin.

Et il y avait aussi John Douglas, un Néo-Zélandais très gratin qui était mon grand rival auprès de Chiara, et que, secrètement (si secrètement même que je n’avais pas cru bon de me mettre au parfum, pour plus de sûreté), je devais bien préférer à elle. (Lui s’en doutait un peu, sans doute. Il n’était guère aimable. Mais peut-être était-il seulement jaloux – oui, ça, il l’était : il lui demandait toujours ce que je faisais là, et lui faisait des scènes à mon sujet, ce qui, elle, l’amusait beaucoup.) Et encore un Allemand de Hambourg dont j’ai oublié le nom et dont le visage se confond dans mon esprit, aujourd’hui, avec celui de Michael York, à cause d’*Accident* et de *Cabaret*, et d’une très réelle ressemblance (même visage à la Tiepolo, sauvé de la fade grande beauté par un nez fort, large et camus). Lui aussi était un ami du groupe des Italiennes. Il habitait du côté de Keel, un quartier où nous allions peu. Il fallait, pour atteindre sa demeure, traverser d’abord une maison sur la rue, ressortir dans un joli jardin tout en longueur et marcher alors jusqu’à un pavillon moderne, tout en verre, sauf le mur du fond, qui était tapissé de livres. Lui, contrairement à la plupart d’entre nous, était un *vrai* étudiant d’Oxford, qui était là pour trois ans. Son visage, sa maison, ses pull-overs de tennis, ses livres et sa vie m’impressionnaient beaucoup.

C'est en feuilletant, très indiscrètement, un livre de Chiara, que j’avais trouvé cette dédicace qui m’avait rendu fou de jalousie :

« En souvenir de cette soirée où vous m’avez sauvé du désespoir… Paris, Montparnasse », et la date.)

Christian a rendez-vous avec Gilles. Tous les deux marchent avec moi jusqu’à la rue des Saints-Pères. W. n’est toujours pas là quand je rentre, mais le plombier n’est pas encore parti, heureusement. Mille quatre cents francs pour l’appareil, moins cent francs de reprise, plus deux cents francs de travaux – je lui dois quinze cents francs, dit-il. Je vous paierai au début de la semaine.

W. rentre aussitôt après le départ du plombier. Nous comptions dîner seuls à la maison, mais John et Raoul téléphonent et viennent se joindre à nous. Nous dînons sur la terrasse. John est comme d’habitude très

bruyant, et odieux avec Raoul. Il se moque des cuisses blanches d'une vieille Américaine, dans l'hôtel d'en face, puis lie conversation, à travers la rue, avec le mari : j'ai peur qu'il ne soit grossier ou méchant, que les autres ne perçoivent le mépris que je crois entendre dans sa voix, mais pas du tout, je me fais sans doute des idées, ils semblent le trouver simple et gentil, au contraire, et être heureux de bavarder, sur les toits de Paris, avec un compatriote aussi pittoresquement intégré. Après minuit, nous allons tous manger une glace au Dauphin, puis W. et moi rentrons ici, tranquillement.

Vendredi 11 juin

Lu au soleil, le matin, et terminé *The First of All Pleasures*. Je me sentirais presque un peu coupable de juger sévèrement, et *par écrit* encore, ce roman qui, pourtant, il n'y a aucun doute là-dessus, est insignifiant et nul, alors que j'y ai pris un certain plaisir, c'est indéniable, sinon qu'est-ce qui aurait pu m'inciter à le lire si consciencieusement ? J'ai la curiosité des histoires, même les plus banales, pourvu qu'elles soient vaguement réalistes (*oniriques*, elles me rasent tout de suite). Et je veux savoir comment se terminent les amours timides d'une secrétaire quadragénaire avec son patron éditeur; et si Harriett, que son mari Spiggy ne satisfait pas du tout, malheureusement, va enfin connaître son premier orgasme avec Paul Anthony, le séduisant directeur de la section des magazines.

J'arrive rarement à me mettre au travail dès deux heures et demie, comme je me le promets. Il faut lire *Le Monde*, crainte que les numéros ne s'accumulent et qu'ensuite on ne puisse plus rattraper le retard; et toujours il y a quelque chose d'autre à faire. Hier je n'ai pas pu travailler très longtemps car j'avais rendez-vous à six heures et demie avec W. dans le square qui est devant la [*Coup de téléphone de Claude. Il a passé quinze jours à* <u>*Tours*</u> [TOUR(S), DÉTOUR(S), TOURS (DE PASSE-PASSE (

TRICKS), COUR(S), COURS, BOERS, FOUR, LOURD, GOURD, GOUR (DE TAZENAT) / TOUT, TARD, TORT, TYR, *LE TOUR D'ÉCROU* / CHÂTEAU DE <u>LA CARTE</u> (GERMAINE LUBIN (→ LUPIN → DUPIN /// GEORGES LUBIN → GEORGE SAND →

AURORE DUPIN))], *et veut me voir, ce soir. Je ne peux pas. Il rappellera demain*] Bibliothèque nationale où a lieu l'inauguration d'une exposition intitulée : "Une invention du XIXe siècle : la photographie" – il s'agit des collections de la Société française de photographie.

John et Edward B. se joignent à nous. Bien entendu il y a un monde fou, et comme il fait une chaleur torride, c'est plutôt fatigant. La plus grande partie du public est âgée – beaucoup de fonctionnaires moyens, l'air triste et chrétien, dans leurs costumes gris anthracite mal coupés… Les commentaires, en général, négligent totalement l'aspect artistique des œuvres pour ne prendre en considération que leur éventuel intérêt historique ou anecdotique (quand elles n'en ont pas, elles ne sont pas vues). Un costume gris va en chercher un autre, à l'autre bout de la salle, pour lui faire observer que l'express Calais-Bâle, en 1896, est vraiment comique, n'a pas du tout l'air d'un *express*, et devait bien faire au moins du soixante à l'heure! On entend beaucoup dire, aussi, que chacun a chez soi des documents tout aussi intéressants, ou drôles, et un gros prêtre regrette hautement qu'on n'ait pas fait appel à sa collection à lui.

Il faut dire que la présentation elle-même souligne beaucoup plus l'aspect historique, ou didactique, des pièces exposées que leur caractère artistique. On sent bien que la France officielle esquisse à peine, et sans beaucoup de conviction personnelle encore, ce virage-là – la photographie, un art ? –, déjà largement accompli aux États-Unis, ce qui lui force la main; mais comme elle y a tout intérêt, à ce virage, puisque grâce à lui elle se retrouve assise sur un pactole, elle le prendra (ainsi les heureux possesseurs d'un affreux portrait du grand-père, par Van Gogh, commencent à trouver qu'il n'est pas si mal, après tout, lorsque collectionneurs, conservateurs, commissaires-priseurs, aigrefins et cambrioleurs commencent à tourner en flairant audiblement autour de leur ferme arlésienne ou de leur pavillon sur l'Oise…).

Les cadres sont très rapprochés les uns des autres, sur plusieurs niveaux; et de nombreuses notices indiquent le procédé technique mis en œuvre, le succès qu'il a connu et l'identité de son inventeur : or ce sont là informations précieuses, sans doute, mais significatives en leur montatation en épingle, en cela qu'elles paraissent relever plus de la science et de l'histoire des techniques que de l'art.

Ileana et Antonio font peu de cas de l'exposition, paraît-il. Mais W. la trouve intéressante, juge qu'on y apprend énormément, ce qui est vrai, et se félicite que beaucoup de photographes qu'il n'avait jamais vus ailleurs, ou dont il ne connaissait même pas le nom, y soient représentés. Je ne remarque rien d'absolument bouleversant, pour ma part, mais j'aime beaucoup une vue de l'arc de Septime Sévère, à Rome, par Eugène Constant, *Le Pont du Diable à Martorell*, de Charles Clifford, *La Perche de Saint-Loup-de-Naud*, par Paul Delandre, ou encore *Les Joueurs de boules*, de Jean-Marie Taupenot (à cause du mur du fond, sans doute, et des grands arbres qui en dépassent).

J., R., W. et moi sommes invités à dîner chez les Sarkis. En voiture, nous déposons Edward B. près de chez lui : il semble à W. qu'il fait la gueule, parce qu'on ne lui propose pas de l'emmener (mais comment pourrions-nous le faire?). Nous allons chez John et Raoul, où John propose à tout le monde de la cocaïne. Je suis fatigué par la chaleur et n'y tiens pas, mais pas non plus à être tout à fait en dehors du coup, et j'en prends. Ça ne me fera pas grand effet, sinon une diminution de fatigue, une certaine légèreté de corps et d'humeur. John est plus odieux que jamais avec Raoul et me dit, à part :

« Je ne peux plus le supporter! Il est tellement bête!»

Raoul et moi nous moquons en riant des deux autres et de leur nouvelle folie de photographie. John nous montre sa collection (que Raoul semble ne pas connaître), où il y a une très jolie vue d'une cascade dans le parc d'un château français, par Roger Fenton, je crois. Puis nous allons tous chez les Sarkis, rue de la Colonie (« ... *d'où l'aventurier revenait pauvre*» [CARTES POSTALES → LEVET/ LEVEY (→ MARCEL RAY), LEVÉ, LAVÉ, LOVÉ (→ *LOVE, LOVE*) / CARTE(S), POSTE(S) (→ *THE CRYING OF LOT 49*)]).

Entre des constructions banales récentes, arrangées autour d'un jardin, il y a une maison de pierre blonde, construite dans les années trente, peut-être, qui joue assez élégamment, sans que personne s'en rende compte, peut-être, avec le style Louis XVI de Ledoux, celui des plus sobres des pavillons d'octroi : les fenêtres ne vont pas diminuant de taille à mesure qu'elles s'élèvent, non, et le périmètre est le même au sommet qu'à la base, mais le toit à quatre pans presque plats est bien là, et même une

décoration en tablature, au dernier étage. L'effet ne joue, hélas, que sur l'une des façades, l'autre affichant au contraire une répartition très cafouilleuse des ouvertures, qui signe les années cinquante, d'ailleurs, et pas les années trente.

Les Sarkis habitent un assez grand atelier sur deux niveaux. L'atelier lui-même, où dominent les éléments de construction métallique, semblables à ceux d'un Meccano aux dimensions de la réalité, a l'air d'une petite usine moderne, d'un atelier d'artisan de banlieue. Le kaki et les couleurs sombres y sont les plus présentes. On remarque une très vieille machine à écrire Remington, fabriquée à Ilion [LION, LYON, ÎLE / TROIE, TROYES, *TROY*, FILM DANS LEQUEL ORLANDO BLOOM JOUE LE RÔLE DE PÂRIS] (New York), les gaines de cuir d'innombrables appareils photographiques, des sacs militaires pleins de petites toiles blanches, vierges, qui ne portent rien d'autre que des inscriptions sibyllines au revers, sur les montants du cadre. Le mot *black-out*, parmi d'autres, se retrouve à plusieurs reprises.

Sarkis nous montre une très longue boîte de bois, à trois fermetures, qui contient, retenus par des cales savantes, alignées, cinq ou six appareils photographiques Leica, tous anciens : il précise la date de fabrication de chacun, ses avantages et ses inconvénients par rapport aux autres, la nature du succès qu'il a rencontré. On aperçoit d'ailleurs, sur les rayonnages, un guide du collectionneur de Leica.

Ce sont là autant d'éléments, sans nul doute, d'un travail probablement très cohérent, tout en allusions, en renvois internes et externes, en séries déjà constituées ou bien en voie d'élaboration. Mais que dire en face d'une pièce particulière lorsqu'on ne distingue pas, littéralement, à quoi elle *rime*? En face, même, de l'atelier dans son ensemble ? Il y a là des objets étranges, le lieu lui-même est étrange, mais sans rien, heureusement, de complaisamment onirique ou surréel, bien que tout cela ne soit pas dépourvu, bien sûr, des traces [ARC, CAR, CARTES, ÉCARTS, RACES, TRACY, CERTES / SIGNES, VESTIGES, EMPREINTES] insistantes d'obsessions diverses : le monde industriel, l'histoire militaire, une révolution violente et organisée.

Sarkis nous fait voir également une feuille qu'il a fait tirer à cinq cents exemplaires, page de titre pour *Le Manifeste du Parti communiste*, dont

les *lettres*, rouges et noires, coulent comme du sang (ou comme de la peinture, après tout) : sur les bords, une frise de soldats aux jambes écartées et de canons. Les livres de la bibliothèque : Marx [MARC, KARL MARX, THÉORIE DE LA MONNAIE (→ MARC MONNET, LA MONNAIE, *LA MONNAIE*… (PIERRE

~~KLOSSOWSKI~~

/

~~FOUCAULT~~)

/ TRÈVES, TRÊVE, *TRIER* (→ LARS VON TRIER *BREAKING* → *BREAKING THE WAVES* → *THE WAVES*]-Lénine, les œuvres complètes de Mao dans l'édition de Pékin, Trotski, etc. Certes c'est une clef – je ne suis pas sûr que ce soit la bonne.

Répétons-le : tout l'art moderne, autant et plus que l'art classique, et contrairement à ce que soutiennent des matérialistes primaires qui voudraient que pour juger une œuvre on s'en tînt à elle seule, considérée comme nécessairement *self-sufficient* (devant se suffire à elle-même), est un art du contexte. Tous ceux qui prétendent que pour apprécier de telles œuvres il ne faut que les regarder et les regarder encore, elles et rien d'autre, n'étalent que leur démagogie [*Sept heures vingt-cinq, samedi 12 juin. W. vient de rentrer. Paul Walter* [WALTER, WALTHÈRE, GAUTHIER / W + ALTER (EGO) / ALTÉR(ER) / HALTÈRES] *est à Paris, il est passé à la galerie et lui a montré deux photographies de Greene que les Lévy ne lui avaient même pas fait voir et dont l'une, dit-il, est « la plus belle chose que j'aie vue de ma vie » (avec un accent du Sud particulièrement fort :* the most *biouououu*-ti-ful thing I've seen / in / my / life, *chaque syllabe bien détachée, de plus en plus longue à mesure qu'on approche de la fin, qui recule d'autant). Il ressort, il a rendez-vous avec R. B. qui doit lui rendre les divers textes sur Twombly qui nous lui avons prêtés pour sa préface au catalogue d'Yvon Lambert*] et, paradoxalement, leur idéalisme (la contemplation pure, l'immaculée conception du sentiment esthétique). Il faut au contraire une bonne connaissance de l'histoire de l'art, du contexte culturel dans lequel elles s'inscrivent, et du travail de l'artiste (ses propres explications, ou celles de critiques, peuvent être d'un grand secours). Il est possible toutefois, quoique dangereux, de sauter certaines étapes. Beaucoup d'Américains, en

particulier, sont très familiers de l'art d'avant-garde tout en ignorant parfaitement – on s'en rend compte en parlant avec eux – l'art classique (tout de Bruce Nauman, mais rien de Poussin). Cependant, un autre élément nécessaire, sur lequel on ne saurait trop insister à mon avis, est le consentement préalable. Il faut accepter d'entrer, de se renseigner, de s'interroger, de consacrer à tel artiste le temps qu'on pourrait employer à autre chose (c'est-à-dire estimer, d'emblée, que l'investissement d'attention est esthétiquement (et moralement) judicieux ("rentable")).

(En sens inverse, l'artiste lui-même met sur le marché (artistique, esthétique, "conceptuel" (pour commencer)) un réseau de signes qui ne prennent sens, portée, intérêt qu'à partir d'un certain degré d'*obstination* de sa part, condition d'abord de leur *quantité*, qui seule permet qu'ils se constituent les uns pour les autres en *réservoir de rimes* (comme une encaisse or pour les billets de banque : ce qui fait que telle ou telle petite pièce de Sarkis est quelque chose ou n'est rien, ce sont des données *extérieures à elle* : Sarkis, son obstination, le consentement du public (à voir là une monnaie et non pas du papier)).)

À table, en tête à tête avec les deux couples pédés se trouvent deux couples hétéros, les hôtes plus un garçon français, Laurent Sauerwein, communiste qui jadis travaillait pour Ileana, était lui-même un artiste, a écrit sur Robert Morris [MORRIS LOUIS, WILLIAM MORRIS / VOITURE DE MARQUE "MORRIS" ET DE TYPE "OXFORD" (RAMENÉE D'OXFORD, EXPIRE À GARGES-LES-GONESSE) / MAURICE ROCHE, MAURICE DENIS, MAURICE DUPIN, PÈRE DE GEORGE SAND] et travaille aujourd'hui pour le P.C. (il est le fils d'un grand avocat parisien (l'odieux de cette parenthèse ici placée ne m'échappe pas) (mais je la maintiens)), et sa femme, une Américaine, fille d'un ambassadeur, communiste elle aussi. J'attaque Sarkis sur son emploi constant, «répressif, flicard, petit-bourgeois et hétéro-flic » (selon moi), de l'expression *se faire baiser* au sens de *se faire avoir*, *posséder*, *jouer*, etc. Mais la métaphore installée lui semble être devenue avec le temps un sens premier, tout à fait innocent, qui ne renverrait plus à rien. Il se sait non répressif, pas du tout antipédé, et me regarde comme un fou. Dire, par exemple, que l'op art est *très boniche*, est-ce ou non une insulte pour les bonnes? Eh bien, c'est exactement la même chose. Impossible de

veiller de tous les côtés à la fois sur tous les arcanes de son langage, ce serait comme ne pas vouloir tuer de microbes. Laurent dit que l'argot anglais révèle une haine puritaine du sexe bien pire que celle du français :

« Mais *se faire* baiser, dit-il, *se faire*, c'est très passif et ça ce n'est pas très flatteur, c'est vrai.

– Et alors, qu'est-ce que c'est que cette exaltation [j'aimerais dire *fasciste*, mais je résiste à la jouissance bien connue de traiter de *fascistes* les communistes] de l'actif, ce mépris du passif? Pourquoi n'aurait-on pas le droit d'être passif? Et les femmes alors, est-ce qu'elles sont passives?

– Oui, c'est vrai, on peut se faire baiser et participer tout autant à l'acte, il y a un consentement égalitaire », dit sa femme.

Bien entendu, je suis nul pour les discussions. Il reste que les deux mâles hétéros ont tout à fait tort, à mon avis, se révèlent phallocrates autant qu'hétéro-flics, étalent leur conviction de la supériorité (intellectuelle, morale, etc.) du convexe sur le concave, etc. Mais la discussion s'effiloche (heureusement?).

Nous parlons aussi de Kornell, que tout le monde *adore*.

« Je me sens très proche d'*elle*», dit la femme de Sarkis (je ne me souviens pas du nom des femmes : elles sont *la femme de Laurent*, *la femme de Sarkis*, etc.).

Je suis très inquiet parce que Sarkis dit que Kornell raconte n'importe quoi, qu'il ne faut pas croire tout ce qu'il dit.

« C'est vrai, il est mythomane ? Quelle déception ! Mais alors, l'histoire du pape, ses relations quand il était petit garçon avec le futur Jean XXIII, à Ankara, ou à Istanbul, je ne sais plus – tout ça, ce n'est pas vrai?

– Si, probablement. Non, non, il n'est pas du tout mythomane, Kornell.

– Mais je crois bien qu'il m'avait dit que son Turc, avant qu'il ne le rencontre, était marié, avait des enfants et tout, et un café, et qu'il avait tout quitté pour rester avec lui, quand les Grecs ont été expulsés de Turquie.

– Oui, il avait un café, oui, mais pas de femme, ça non. Il est très timide avec les femmes. Mais c'est vrai qu'il a été absolument loyal envers Kornell, et qu'il lui est complètement fidèle.

– Mais qu'est-ce qu'il fait, l'été, quand Kornell va en Grèce et s'amuse comme une folle?

– Rien. Il ne connaît personne à Paris, il ne parle pas français, il ne sort pas, il lit, il repeint, il fait du bricolage, il regarde la télévision.

– Kornell à Athènes, c'est quelque chose ! Là-bas c'est un autre homme, c'est la reine de la ville ! Il se met aux terrasses des cafés, il s'évente avec un mouchoir et il dévisage les marins.

– Et son ami Nico, vous connaissez son ami Nico ?

– Nico? Bien sûr! Il est merveilleux. Il vient d'une famille très riche, vous savez, et ils ont tout perdu. Mais lui, le pauvre, il a un passeport turc alors qu'il vit à Athènes, tandis que Kornell, qui vit à Paris, a un passeport grec. Le français de Nico est bien meilleur que celui de Kornell.

– Oui, il est merveilleux, Nico, dit Raoul, c'est vrai. Il m'a raconté toute la mythologie grecque revue par une folle : à l'en croire, ce n'étaient que des histoires de pédés. D'après lui les dieux et les héros ont été inventés par des pédés pour des pédés qui savaient à peine qu'il y avait dans la vie autre chose que la pédérastie, et qui ne voulaient pas le savoir. Selon ses vues, ce sont ces gens-là qui ont mis au point la civilisation occidentale : si ça ne marche pas toujours très bien, c'est qu'avec le temps on a introduit progressivement l'hétérosexualité, qui n'était pas du tout prévue au départ. Ah, c'est un grand poète, Nico : quand il mourra, Athènes ne sera plus pareille, tous ses récits et toutes ses théories seront perdus.

– Oui, je me souviens de ce dîner avec lui, dit John : nous étions attablés au-dessous d'une espèce de temple illuminé.

– C'était le *Parthénon*, John, dit doucement W.

– Peut-être. Si tu veux. Et l'hôtel, cet hôtel extraordinaire que Nico nous avait indiqué, ce bordel…

– Un bordel?

– Enfin, un hôtel de passe, oui, très… très… ah, comment s'appelle-t-il, mais si… le poète – le vrai, je veux dire?

– Cavafy.

– C'est ça, *Cavafy* : très Cavafy. Dans un petit salon de maison bourgeoise 1900, décoré en style français tel que pouvaient l'imaginer les Grecs en 1900, plein de bibelots, de dentelles, de sous-verre, de fanfreluches, étaient assis, très butch, les coudes sur les genoux, des marins, des soldats, des gigolos de toute sorte. Et les chambres, les chambres !

– J'ai bien cru que j'allais y mourir, en plein mois d'août, tellement il faisait chaud, dans cet hôtel! Heureusement que j'avais emporté ces bombes d'eau d'Évian, j'en ai vidé trois en une nuit! On dormait deux ou trois heures.

– Et le jour où Nico, tu te souviens, il avait rencontré cette merveille, un mec splendide qui lui demandait quatre cents drachmes… Il lui a dit : *"Quatre cents drachmes* ? Tu es fou ! Mais pour quatre cents drachmes je pourrais en avoir dix comme toi ! Tu me demandes quatre cents drachmes maintenant parce qu'on est en août, il y a des touristes, des Américains, des Allemands, tout, et tu crois que quatre cents drachmes ce sont les nouveaux prix, mais ça ne vaut pas pour le marché national! Ça tiendra deux mois! Et moi ça ne fait rien, j'attendrai, j'ai tout mon temps ! Je reviendrai te voir en octobre, ou même en janvier, et à ce moment-là tu seras bien content de m'enculer pour cinquante drachmes..." »

(J'ai lu dans la *New York Review of Books* une histoire d'auto-stoppeur belge qui avait l'adresse d'un vieux Grec, lequel lui avait montré des articles sur lui, et ses livres, et dit être un poète fameux : il se faisait passer pour Cavafy et en tirait grand avantage auprès de la jeunesse voyageuse…)

L'Américaine parle de Joris Ivens et de Marceline Loridan, et de leurs films sur la Chine.

« C'est merveilleux, c'est la première fois qu'on est comme ça dans une famille chinoise, dans une usine, *tu sais*, comme si la caméra n'existait pas.

– *Comme si la caméra n'existait pas*? Quel idéalisme bourgeois! [Moi : pourquoi suis-je si agressif? plaisir de prendre en marche, à tout hasard, ce discours-là : l'art moderne matérialiste anti-idéaliste étale son travail, ses moyens, etc., refuse l'illusionnisme. Je pourrais tout aussi bien soutenir exactement le contraire : "Ah oui ?"]

– Tu as vu les films? Non? Bon, tu en parleras après.»

C'est donc parti sur Mao. Je ne résiste pas à la tentation de faire entrer là-dedans, tant bien que mal, le Journal de Vladimirov : Mao, à Yenan, dans sa grotte, boit du gin américain (« Du gin *américain* ? C'est dégueulasse ! » – W. et John ruinent mon histoire) dans un verre teinté, pendant qu'à tous les autres est servie une infecte mixture chinoise.

(La fille : « Mao a très bien vu les excès du culte de la personnalité, il a voulu les arrêter. D'ailleurs c'était l'idée de Lin Piao, tout ça, pas de Mao. Et c'est pour ça que Lin Piao est tombé. » (C'est bien le cas de le dire.) (Est-ce qu'elle récite l'émission de la semaine dernière?) W. dira plus tard :

«Ils sont gentils, Laurent et sa femme, n'est-ce pas? *Quite bright, too*. Quoiqu'elle était un peu bébête quand elle parlait des films sur la Chine, non ? »

(Elle en parlait comme parlent les jeunes intellectuels communistes les plus sincères, avec force "tu sais".)

John regarde, après dîner, un livre sur les photos de Magritte, et trouve ça ridicule :

« Ce n'est pas un photographe. N'importe qui prend des photos, dans sa vie ; mais parce que c'est Magritte on en fait un livre, c'est complètement con. Si elles étaient agrandies, ce serait la catastrophe. »

Il y en a qui sont assez jolies, pourtant.

Sarkis montre à W. des photos prises par lui, une documentation sur son travail peut-être : des panneaux numérotés dans les rues de Bordeaux. Ce que je remarque surtout, c'est qu'il semble y avoir un nombre incroyable de magnifiques maisons XVIIIe, à Bordeaux.

John et Raoul nous raccompagnent. Raoul dit :

« Ça y est, ils doivent être en train de se dire : “Ouf, les pédés sont partis! On s'en est pas trop mal tirés, non ?” »

Et aussi :

« C'était très joli, la fille de Sarkis qui jouait de la flûte dans sa chambre, pendant le dîner. »

C'est vrai.

W., lui, dans notre escalier :

« Je ne peux plus supporter John. Il est tellement odieux, c’est pas possible. Et puis tellement péremptoire ! Il se lance dans ces longs discours, en oubliant complètement qu’il y a six mois il ne savait rien de tout ce qu’il raconte, et il vous explique comme à des demeurés ce que vous-mêmes vous lui avez appris! Et toujours en parlant tellement fort… Je crois que je n’ai pas envie d’aller dîner chez eux, demain.»

Les voisins du dessous donnent une fête.

« Quelle musique dégueulasse ! » dit W.

Et puis ça tourne à la bagarre, on entend des voix avinées qui se disputent, et quelqu’un :

«Arrêtez, quoi, arrêtez, qu’on rigole un peu! »

Il fait une chaleur épouvantable. W. et moi sommes étendus côte à côte les bras écartés, les jambes écartées, comme deux petits Manpower léonardiens. Et justement nous bandons. Il me lèche la poitrine, je lui suce la bite, puis lui lèche le cul. Je mets tellement de cœur et de pression à cet exercice que nous tombons du lit. Il est coincé dans un coin de la chambre, je continue à lui bouffer le cul, que je tiens en l’air des deux mains. Il va chercher des poppers. Je le baise. Il veut que je le branle en même temps. Peut-être à cause des poppers, ça me fait un peu débander. Nous retournons sur le lit. Je le baise de nouveau. Il se branle. Nous jouissons en même temps, moi dans son cul. Plus tard, il dit :

« On ne peut pas faire des trucs comme ça, aussi bien, avec des inconnus, aussi excitants qu’ils soient : tu ne trouves pas ?

– C'est agréable à entendre, en tout cas. »

Samedi 12 juin [dimanche 13, trois heures et demie]

Réveillé un peu après neuf heures par un coup de téléphone de Patrick Sarfati (“Patrick de Nice”, dit-il). W. prend la communication et demande au correspondant de rappeler plus tard. Cependant nous nous levons. Une heure après appelle Paul. W. répond, car je suis en train de me raser. *Great news* : Flammarion m’accorde des mensualités pour six mois.

« Dis-lui que je vais le rappeler. »

Je me demande s’il s’agit de mille francs ou de mille cinq cents francs par mois. En effet, cela change tout : s’il ne s’agit que de mille francs, il me faut continuer chez Denoël ; si c’est mille cinq cents, j’abandonne. Donc je rappelle cinq minutes après :

« Quinze cents francs par mois. C'est seulement pour six mois, officiellement, parce que le climat général n’est pas très bon. Mais ce sera sans doute renouvelable, on verra à la fin de l’année. J’ai essayé de t’appeler hier soir, mais tu étais sorti. Je me suis décidé, je suis allé voir Henri Flammarion dans son bureau, à sept heures, quand tout le monde était parti : je lui ai fait un tableau très sombre de ta situation – d’ailleurs il est très conscient des conditions de vie des auteurs; les quinze cents francs n’ont pas fait de difficultés.

– Je suis absolument enchanté, je ne peux pas te dire à quel point. Enfin si, je suis sûr que tu comprends. Je te remercie tellement! Je sais combien c’est emmerdant de mendier comme ça, même pour les autres. Et tu t’es donné beaucoup de mal. »

Dans mon enthousiasme, je pense à un cadeau à faire à Paul, mais il faut que cela soit gratuit, puisque je n’ai pas un sou. Le manuscrit de la première version d'*Échange* ? Je ne me rends pas très bien compte : est-ce que ce n’est pas terriblement prétentieux, ridicule ? Je lui dirais :

« Peut-être que ça t’amuserait de comparer, un jour, la première version à la seconde... »

Je pourrais lui envoyer cela en recommandé, avant midi, mais je ne trouve pas d'enveloppe assez grande et j'ai la flemme de faire un paquet, donc je décide que ce serait ridicule : oui, il pourrait en parler autour de lui, dire : « Denis Duparc m'a donné le manuscrit d'*Échange*, il se prend vraiment pour Nabokov... » – et bien sûr, *oui*, à un certain niveau, tous les auteurs vivent en la compagnie de ce fantasme du grand écrivain, se complaisent à des degrés divers au stéréotype de l'artiste ignoré et maudit mais qui, un jour, *etc.*, bref écrivent *pour être aimé*, comme dit R. B. ; oui, oui, oui, bien sûr, mais cela il n'est pas possible de le reconnaître, parce que les gens le prendraient *au pied de la lettre* alors que c'est seulement une de ces vérités profondes, je veux dire enfouies, *fausses* à la surface, et qui d'ailleurs affleurent à peine, Dieu merci, *encore que* : elles affleurent avec beaucoup d'évidence chez plus d'un, et qui s'en défendent, et qui *théoriquement* sont les plus éloignés de tout ça….

Anyway :

« *Well, that's great news*. Félicitations », a dit W.

Tout va très bien entre nous, ces jours-ci (c'est-à-dire *ces deux derniers jours*).

Je lis au soleil *The Talking Room*, de Marianne Hauser, encore un livre de "Fiction collective" – je suis vraiment le lecteur officiel de cette collection. Je vais m'arrêter de lire pour Denoël. Paul m'a demandé :

«Mais si tu t'arrêtes, ils te reprendront?»

Oui, je crois. On semble tenir assez à moi, rue Amélie – en particulier pour les livres à prétention littéraire, justement. Est-ce le dernier ouvrage que je lis sur commande, au moins pour un certain temps? Cette pensée m'enchante.

Je travaille de quatre heures à neuf heures, sans interruption, vite, car je suis en retard, il me faut absolument en arriver à vendredi soir. John et W. avaient décidé d'organiser, chez John et Raoul, un dîner pour Sam Wagstaff, le collectionneur de photographies, et peut-être Robert Mapplethorpe. Mais ils ne viennent en Europe que la semaine prochaine, finalement. De toute façon, W., ce matin, irrité contre John, a essayé, en vain, de se dégager. Le dîner aura lieu tout de même, mais avec Paul Walter, qui arrive de Londres où il a assisté à une vente chez Sotheby's,

et Harold Stevenson. Harold Stevenson est un peintre, et une folle tordue, et un pitre du jet-set. Ses tableaux sont figuratifs, immenses, et représentent, autant qu'il m'en souvienne, de gigantesques soldats antiques, nus : armures, casques, courtes épées. Pour une raison ou pour une autre – peut-être tout simplement parce que quelqu'un a pensé que des œuvres ne pouvaient pas être si emphatiquement mauvaises (dans mon souvenir, elles ressemblent à des décorations murales pour restaurant pédé, de préférence à Cannes) sans que l'artiste ait quelque idée derrière la tête, elles sont considérées comme appartenant plus ou moins à une pseudo-avant-garde, et elles sont exposées chez Iollas. Stevenson a tenu le rôle d'une vieille folle, évidemment, dans un film de Morrissey, c'est lui qui faisait une pipe à Joe Dallesandro, dans *Trash*, peut-être. Il est convenu qu'il y était "divin". En tout cas, il est très lancé dans la bande à Warhol.

« Est-ce que Warhol aime ses œuvres ?

– Oh, répond W., comme le dit très justement Chris Hemphill : "Andy encourage toujours les mauvais artistes". »

W. rentre un peu après neuf heures, après un rendez-vous avec R. B., dont il ne dit rien (J'ai dit à W. : « J'aimerais bien que Roland me passe des revues, des livres, un peu de ce qu'il reçoit en service de presse, puisqu'il se plaint qu'il y en a trop et qu'il ne sait plus où le mettre. Il m'a dit mille fois qu'il le ferait, mais je n'ose pas insister. Pourtant je ne peux pas acheter tout ce que j'aurais besoin de lire. » W. : « Les garçons des Puces disent qu'il est terriblement égoïste; ils disent ça gentiment, d'ailleurs, sans lui en vouloir du tout : pour eux il est comme ça il est comme ça, c'est tout, il n'y a rien à en dire. » Surpris un instant par ce point de vue inédit, je l'examine et j'arrive à arranger tout un tas de signes et d'épisodes autour de l'idée (nouvelle) que R. B. est « terriblement égoïste ». Par exemple : ayant lu le manuscrit de *Passage*, il est resté près de six mois sans m'en dire un seul mot, alors qu'il devait bien savoir que son avis m'importait beaucoup. J'avais donc pensé qu'il jugeait le livre nul, et préférait ne pas m'en parler. Puis, lorsque Paul, pour les nécessités d'une émission de radio, se résout à lui demander son avis, il se déclare enthousiaste et explique, très brillamment à mon sens, pourquoi il l'est. Parfait, magnifique, excellent. Seulement, six mois plus

tard, voilà qu'il fait devant moi l'éloge de ce qu'il appelle "la faute professionnelle" – un de ses grands fantasmes, dit-il, mais pas dans ces termes, je ne me souviens plus de son mot ; et ce qu'il donne comme exemple de la "faute professionnelle" jouissive, c'est (toujours très à peu près) : écrire une préface pour le livre inintéressant d'un garçon dont on est amoureux, ou qu'on désire. Pensant à l'émission de radio (qui est une espèce de "préface", d'une certaine façon), je dis que je ne sais que croire. Il dit :

« Ça dépend si tu es plus fier de ta plume que de ton corps. »

Et devant ma perplexité :

«Mais tu sais bien que toi, tu gagnes sur les deux tableaux.»

N'empêche), et une visite à Paul Walter, à son hôtel, qui lui a montré ses plus récentes acquisitions : en particulier deux Greene, dont l'un est merveilleux, paraît-il. Mais, ajoute W., «il les a payés beaucoup plus cher que les miens, deux ou trois fois plus, même celui qui n'est pas meilleur. »

Je vais acheter trois bouteilles de champagne au Codec, et nous allons prendre Harold Stevenson au Montalembert. (Nous l'avons rencontré mercredi soir, comme nous revenions de la Villette : il était assis au café du coin, littéralement, à la terrasse, en compagnie d'un éphèbe très beau. Renseignement pris, c'était le neveu d'Anne de Bavière. Apparemment Stevenson a une fixation sur le gratin parce que son plus fameux tableau, le gigantesque *The New Adam*, bien qu'il représentât (sans la tête, mais tout le reste très en détail, et beaucoup plus grand que nature) l'acteur Sal Mineo, était un tribut amoureux à un certain Lord Willoughby d'Eresby, jeune homme qu'il avait aimé et qui s'était noyé au large de la Corse.)

Chez John et Raoul il y a déjà Tex et Braun, que je ne m'attendais pas à trouver là. (Hier, pour l'inauguration à la Bibliothèque nationale, ils étaient, paraît-il – je ne les avais pas vus –, ridiculement endimanchés :

«Ils avaient l'air de sortir de Podock Junction », dit W., ce qui me fait tellement rire que je manque m'étouffer (et plus tard encore, à y repenser, seul dans mon bain). Je suis toujours très surpris par ce qui me fait rire – je veux dire par ce qui provoque mon rire en quelque sorte *mécaniquement*, pour le coup, parce qu'en examinant sa cause avec

autant d'objectivité que possible, je ne lui trouve, en général, rien de spécialement hilarant – ici la saveur d'un nom, sans doute, de ces deux mots et de leur accouplement. Sur les cartes des États-Unis, les villes qui s'appellent Quelque Chose-*Junction* sont toujours les plus reculées.

Ai-je rêvé une Junction City dans le Colorado [DORA, CORA (→ CRANE), (SIR ANTHONY) CARO, CARREAU, RADEAU, LAURA, COLON, COULEUR, COLORÉ / DENVER]?

« Peut-être est-ce une expression de l'Arkansas [ARC, CAR, *ARK* (→ JOHNSON), BIBLIOTHÈQUE SOUTERRAINE DE PHILIP JOHNSON À CONWAY (ARK.), KANSAS, SARK, CRASSE] », dit W. Mais je crois que ça vient de *Pogo*, la bande dessinée (que j'aime beaucoup)).

Un peu plus tard arrive Paul Walter, qui a bien meilleur air que la dernière fois que je l'ai vu, à New York. Il porte un costume simple et décemment coupé, il a une fleur à la boutonnière, il est un peu moins énorme, il arbore un teint frais et pourrait presque passer pour Diaghilev à Venise. Puis viendra un autre Paul, un jeune Américain qui vit à Rio, d'après ce que je comprends. Son visage n'est pas très joli, de fait il ressemble vaguement à un singe, mais son corps fait beaucoup d'effet. Il est petit, large, avec des muscles de tous les côtés, les plus impressionnants étant ses pectoraux : comme, bien entendu, dans ces conditions, il ne porte qu'un T-shirt, rouge et dûment serré (mais n'importe quel T-shirt serait serré sur lui), ils s'avancent sur son torse de trois ou quatre centimètres et exercent sur *l'innocent bystander* (prédisposé, tout de même) un effet de fascination plus ou moins comique, car chaque fois qu'on lui parle on a le plus grand mal à ne pas laisser son regard descendre de ce côté-là, ce qui convoque cocassement toute une mythologie à la Jayne Mansfield ou Marilyn Monroe, assez *out of place*.

« J'aimerais bien lui sucer les seins », me dit W. (*à part*).

(*En effet,* comme dit sobrement Vitalis dans *La Jeune Fille verte* : il est en train de s'envoyer en l'air avec Mme Beaudézyme, on frappe à la porte, Mme Beaudézyme affolée s'écrie «N'entrez pas!» et Vitalis dit « En effet...

» – tiens, voilà un exemple parfait de ce qui me fait rire (je crois que la rupture et même l'impossibilité syntaxiques y sont pour beaucoup.))

Peut-être est-il steward, en tout cas il semble voyager beaucoup, et déclare que les problèmes de décalage horaire lui sont inconnus.

La conversation, bien entendu, porte d'abord sur la photographie, et en particulier sur l'exposition de la B.N., que Paul n'a pas encore vue. Je parle à Tex et à Braun de ce qui m'y a le plus impressionné, et leur avoue que l'arc de Septime Sévère, de Constant, a mes préférences sur leur Bisson. Ils me donnent raison. Nous cherchons ensemble le nom (trois syllabes, et ça commence par un T.) de l'auteur des *Joueurs de boules*. (« Ça serait encore mieux sans les joueurs de boules », dis-je, et ils sont encore d'accord (très accommodants).) «Il travaillait dans le Midi », disent-ils. Je leur parle aussi des photographies de mon arrière-grand-mère (oublié de noter que jeudi soir nous les avons examinées, et que John et W. paraissaient assez intéressés) : images en couleurs montées sur verre, doublées (et réunies par une bande de tissu…). C'est un procédé qui a été inventé vers 1905. Mais la photographie en couleurs, c'est bien antérieur à ça. Il y en a d'ailleurs une merveilleuse, à l'exposition, une nature morte, fruits et bouteille de vin, par Ducos de Hauron, 1879, je crois. Ils apprécient beaucoup le vicomte Vigier. Mais ils déplorent qu'il n'y ait rien de Salzmann, et trouvent Baldus mal représenté, ce qui est vrai. Ils commencent par me vouvoyer. Ils parlent une langue très écrite, bizarrement solennelle. Les Américains, W., John, Paul, trouvent qu'ils sont "très français" – c'est-à-dire, selon le code américain, qu'ils n'ont pas d'aptitudes et de qualités sociales, qu'ils ne se mélangent pas, qu'ils restent dans leur coin et qu'ils ont l'air de peu s'amuser. Il faut dire qu'ils comprennent très mal l'anglais. Or Harold Stevenson monopolise un long moment la conversation avec une série de récits emboîtés, dont celui du manteau (moins Gogol que Quentin Crisp).

« J'avais donc ce sublime manteau de vison sauvage, très strict, très *militaire* vraiment, très long, extraordinaire, et j'allais à Rome. Malheureusement, c'était le début du printemps, à Rome il faisait déjà très chaud. Mais je n'allais tout de même pas laisser mon manteau derrière moi pour autant, tout le monde ne parlait que de lui, je ne pouvais pas décevoir les gens. J'arrive donc à l'aéroport où je suis

attendu par ces deux Italiens, Vittorio Paloleoni et Marco Brandaventuri di Rocco-Ferrari [enfin, ce genre-là : il donne tous les noms en entier et l'on est censé, manifestement, les connaître et reconnaître au passage], immenses l'un et l'autre [il se lève, se dresse sur la pointe des pieds, lève les deux bras au maximum, plie le poignet à angle droit]. Nous marchons dans la ville [très barthésien, il ignore les transitions], l'un à ma gauche, l'autre à ma droite, et moi avec le fameux manteau, mais seulement jeté sur mes épaules à cause de la chaleur – il faisait une chaleur à mourir [pendant tout le récit, l'écharpe de soie qu'il porte sur son col roulé représente le manteau]. Et voilà qu'un jeune type passe à bicyclette, à toute vitesse, et hop, d'un seul geste il enlève le manteau et pffffuitttt, évanoui dans la nature.

« Bien entendu, cinq minutes après, tout Rome ne parle que de ça, de moi et de mon manteau. Il y avait cette soirée pour moi chez Ruffoni, il n'y est question que du manteau : tout le monde défile devant moi, me serre la main des deux mains ou m'embrasse, me présente ses condoléances, me dit un mot du manteau, même ceux qui ne l'avaient jamais connu, et combien il était beau, et comment il n'avait que des amis et des admirateurs partout, et personne n'avait jamais eu à dire un mot contre lui. Il y avait Loulou Makies, mais si, vous savez, Loulou Makies, du Caire, la sœur de la princesse de Hohenlohe-Darmstadt – mais non, pas l'actuelle, pas la femme de Roodoo, celle qui est partie en Patagonie avec une lesbienne irlandaise, elles ont au moins quatre cent mille hectares. Enfin peu importe : Loulou Makies était au bord des larmes, il a fallu que ce soit moi qui la console. D'ailleurs tout le monde pleurait presque.

«Le lendemain, j'arrive chez Carlotta Windshield – vous savez qu'elle vit maintenant avec ce jeune prince Finestroni d'Adda qui a quarante ans de moins qu'elle et qui est sublime, mais *su-blime*. Bon, j'étais à peine entré, elle se jette sur moi : "Harold, Ha-rold, ce n'est pas pos-sible ce qui vous arrive, il ne sera pas dit que Rome aura été si cruelle avec vous, je ne pourrais pas le supporter !", et vlan, elle m'enveloppe dans ce gigantesque manteau de vison blanc, une espèce de cape, mais avec de longues manches, comme un costume de Pierrot, mais en vison, vous

voyez» (la main, qui tient le bout de l'écharpe, fait deux ou trois fois le tour de la tête : le nouveau manteau est très ample et très enveloppant).

« Que vouliez-vous que je fasse? C'était tout de même très gentil, même si bien sûr c'était un manteau assez différent du mien. Enfin… Le lendemain je suis à Paris, je marche sur le faubourg Saint-Honoré, dans mon vison blanc, donc, créant tout un embouteillage, bien sûr, parce que tout le monde regarde et commente, vous savez comment sont les Parisiens. Et tout à coup il y a cette gigantesque Rolls-Royce blanche qui s'arrête net, mais net, et je vois en jaillir qui? Loulou Makies, qui se jette sur moi d'un air indigné, *you know*, elle était furieuse, comme si j'avais inventé que ma mère était morte pour ne pas aller déjeuner chez elle, *or something* : "Harold, mais je croyais que votre vison...? – *My dear*, je lui ai dit, s'il y a une chose dans la vie qu'on peut *tou-jours* remplacer, c'est bien le vison..." »

Ici le narrateur s'interrompt une seconde et fait du regard le tour de son auditoire.

« Le soir il y avait ce grand dîner chez Maxim's, donné par je ne sais plus qui. Quand l'hôte me voit arriver dans mon vison blanc, il m'enlève comme une plume, je ferme les yeux, il me porte à travers toute la salle et il me dépose dans les bras de ce garçon, j'ouvre les yeux, di-vin, mais *di-vin*, des yeux verts inouïs qui me regardaient et un nez, un nez qui donnait les plus grandes espérances. Dans un soupir je lui ai dit :

« "*My dear, I shall immortalize you*."

«Mais en ce moment je travaille dans cet appartement immense, inachevé, tout en travaux, je pense – des travaux pour le prince Shianzi, vous savez, l'Égyptien, l'ami de São Schlumberger.

– Ah oui, *le Loukoum*, s'écrie le chœur d'une seule voix.

– Il pose nu pour moi. C'est excitant de faire d'un prince un dieu. Mais jusqu'à présent je n'ai fait que des études, des détails de deux ou trois mètres.

– Eh bé... »

Je suis à demi allongé un peu à l'écart sur le dossier d'un gros fauteuil blanc. Paul traverse la pièce et s'assied près de moi en disant :

«Alors Renaud, toujours aussi silencieux, hein? Je me dis toujours que tu méprises tout ça, ces folles décaties qui font leur numéro, que ça ne t'intéresse pas le moins du monde, que tu n'as rien de commun avec cet univers-là…

– Mais non, pas du tout. Si je ne dis rien, c'est seulement parce que de toute façon je ne parle pas beaucoup, je ne suis pas bavard. Et puis il ne m'arrive rien d'aussi pittoresque. Ça ne veut pas dire que je désapprouve : au contraire, je trouve ça amusant.

– Tu es tellement mystérieux, tu vis dans un autre monde. »

(Dieux du ciel, pensé-je, je ne vais tout de même pas me faire draguer par Paul Walter ? Mais je dis :)

« W. m'a raconté que tu avais acheté des choses merveilleuses, des Greene en particulier : il est jaune de jalousie.

– Oh, mais lui aussi il a de très belles choses…

– John aussi. Tu as vu sa collection. J'aime beaucoup cette cascade dans un parc de château français : de Fenton, tu sais…

– Non, non, c'est d'Evans. Oui, moi aussi, je l'aime beaucoup : j'avais même fait monter les enchères contre lui, à la vente, mais il en avait tellement envie : je suis content qu'il l'ait… Pourquoi ne viendrais-tu pas demain à l'hôtel voir mes Greene, et le Cameron, tu sais, la grand-tante de Virginia Woolf ? Je pars demain en début d'après-midi, mais avant, le matin, je vais voir l'exposition de la B.N., et aussi celle du Grand Palais, "L'Égypte au temps de Flaubert"!…

– Oui, j'aimerais bien… Peut-être je te téléphonerai, vers deux heures. »

Bizarre retournement : d'habitude il m'ignore complètement et voilà qu'il me parle une heure; et encore de Bob Wilson, et qu'est-ce que j'ai vu de lui ?

« Oh, Mme Dane tenait le rôle de la reine Victoria ? Ça devait être merveilleux! Bien sûr je serai en Avignon pour la première d'*Einstein on the Beach* en juillet... »

Raoul a mis pour fond musical Luis Mariano [ROMAN, ROMAN, ROMAN, RAMON, MARION (→ MOLLY BLOOM / MME MARION

(VEILLE SUR LES CONTRATS), MARIAN (“MARIAN” EVANS → GEORGE ELIOT), MARI, MARIN, MARRON, MARON (→ ULYSSE), JEAN MARAIS (→ *ORPHÉE*), MARIN MARAIS, LE MARONI, *LE FLEUVE MARONI* (→ MARCHESCHI → CRÂNE (→ "VANITÉ”)) / TOMBE À ARCANGUES / *L'AVENTURE COMMENCE À L'AURORE* (→ AURORE, AURORE (→ DUPIN), OLDSMOBILE AURORA, CROISEUR AURORA (→ *OCTOBRE*), « ... SI VOTRE ÂME N’A PAS CONNU DE JEUX, DE SPLENDEURS ET D'AURORES » (NIETZSCHE)], puis Jeanette MacDonald (*San Francisco*…), puis Florence Foster Jenkins (un disque que W. et moi lui avons donné l’année dernière pour son anniversaire. Tex et Braun ne la connaissent pas. Mais Paul ne peut pas la supporter, et il a envie d’aller danser.)

Nous partons tous pour le Sept. W., John et moi avons pris de la cocaïne, et je suis très léger et très excité. Paul, Stevenson et moi partageons un taxi. Mais Stevenson doit se lever tôt, nous le déposons à son hôtel. Paul et moi arrivons les premiers au Sept, et dansons face à face en riant beaucoup. Il y a deux ou trois mecs pas mal : un Américain dépoitraillé, blond, moustachu, très poilu; un autre moustachu, jeune, petit, musclé, qui a l’air d’un boxeur poids plume, mais avec une jolie gueule de titi; le Brésilien traditionnel, qui m’a dragué là, un soir, comme je partais avec W., et qui un autre soir, alors que j’étais avec les deux C., était au contraire plutôt froid; etc. W., John et Raoul dansent un instant, mais rapidement ils veulent aller se coucher, car John et W., qui partent le lendemain pour Bâle [BAL, BALLE (→ TENNIS), MÂLE, CÂLE,

(SOPHIE)

CALLE, BAC, BACH, BILL (→ WILLIAM, GUILLAUME), MAX BILL, *BILL & BOULE*, « *BULLS, BALLS, BELLS* » (NABOKOV AFFECTANT DE CHERCHER LE NOM D’HEMINGWAY)], doivent se lever tôt. W. me propose deux fois que je reste en arrière un moment, et, sur le trottoir de l’avenue de l’Opéra, j’accepte et retourne au Sept.

Le Brésilien se lance dans une grande conversation avec moi, ce qui m’agace, d’ailleurs il n’est pas du tout brésilien, il est français : « Qu’est-ce que tu fais de tes dix doigts? – J'écris. – Quoi? – Des romans. – Et il y en a de publiés ? – Oui, un. – Comment il s’appelle, comment tu

t’appelles, je veux l’acheter?» etc. Maudits soient les bavardeurs quand on n’a envie que de caresses et d’embrassades. Mais j’ai repéré le petit boxeur, et de toute façon ce Brésilien est beaucoup trop establishment pédé pour mon goût; et puis il danse trop bien, avec trop de mouvements, au lit il doit être trop remuant, jamais il n’arrête de bouger, même en parlant : moi j’aime les calmes, sérieux, langoureux, silencieux (au moins dans un premier temps).

Je danse donc près du petit musclé qui, lui, danse d’une manière très particulière, quasiment sur place, avec beaucoup de gestes lui aussi mais très courts et saccadés, presque un tremblement, mais frénétique, on croirait qu’il reçoit des décharges électriques. Il a les yeux fermés, me sourit un peu, sans plus, il est vraiment très petit, je me rapproche de lui, mais pas lui de moi, mais il lève la tête vers moi (il m’arrive au menton), la bouche à moitié ouverte, veut-il que je l’embrasse?

Le faux Brésilien, cependant, a traversé aussi toute la piste, se rapproche, suit mes mouvements en direction du petit musclé, que je me décide à embrasser sur la bouche alors qu’il a les yeux fermés et qui semble-t-il n’attendait que ça (de moi ou d’un autre, peut-être) car il me retient, s’accroche à moi, ne bouge plus, ne danse plus, moi non plus – je ne suis pas sûr que ça se fasse, au Sept, ce genre de choses?

Le faux Brésilien s’en va. Mon p’tit mec et moi dansons un moment. Plus tard, il est assis sur les marches de l’escalier. Il dit :

«J’en ai marre, je m’en vais, il fait trop chaud.

– Moi aussi. »

Il se lève, m’attrape une main et me traîne dehors en riant. Et nous marchons sans savoir où, ni seulement dans quelle direction. Il est québécois, il s’appelle Guy, il n’a pas d’accent, il chante dans la rue de Rivoli des chansons qui me paraissent folkloriques.

« Où tu habites ?

– Chez un copain, vers la porte Saint-Martin. Et toi?

– Tout droit, dans la rue du Bac.

– On y va?

– Si tu veux. Mais j’ai un copain qui doit y être.

– C'est ton amant?

– Oui.

– Ça va pas faire des problèmes ?

– Non : de toute façon, ça ne fera pas de problèmes; mais peut-être qu'il dort, ou qu'il n'est pas encore rentré, je ne sais pas – enfin, on verra.»

Quand nous arrivons, Guy disparaît dans les chiottes. W. est sur le balcon, très inquiet de mon sort, dit-il : il a pensé que j'avais peut-être été attaqué aux Tuileries. Bizarre, il ne me semblait pas être resté en arrière si longtemps : mais c'est peut-être un effet de la cocaïne, fausser la perception du temps.

Guy nous rejoint sur le balcon, je les présente l'un à l'autre. W. rentre dans l'appartement, s'allonge sur le lit. Guy et moi nous embrassons sur la chaise longue. Il ouvre ma braguette, malheureusement je bande déjà, et pas dans la bonne direction, je ne porte pas de slip, ma bite se prend dans la fermeture Éclair, ça me fait très mal, je ne sais pas dans quel sens tirer, il me faut cinq minutes pour me dégager. Pour tout arranger, au milieu de ces opérations délicates, la chaise longue se déchire et nous tombons sur le plomb. Lassés de ces aventures au grand air, nous rentrons et nous mettons sur le petit lit. Guy embrasse très bien, on voit qu'il adore ça, on a l'impression qu'on pourrait passer corps et âme en lui, ou lui en soi.

W. vient nous rejoindre, lui suce la queue, lui lèche le cul. Il veut se faire baiser, mais son cul est très serré. W., non sans effort, arrive pourtant à l'enculer, tandis qu'il est allongé sous lui, et sur moi qui suis allongé sur le dos. Mais W. jouit très vite. Moi j'ai beaucoup de difficultés à m'introduire à sa suite, malgré les efforts de Guy qui est plein de bonne volonté. J'arrive très bien à le baiser quand il est sur le dos, les cuisses relevées, mais il n'aime pas cette position – ma favorite –, la déclare très inconfortable et débande, ce qui me fait débander aussi (mais il y a eu deux ou trois minutes vraiment très bien). J'aime beaucoup son corps compact, tout en arrondis musclés, très durs, les cuisses, les biceps, les épaules, les pectoraux où il a quelques poils en éventail, très courts. J'essaie de le baiser tandis qu'il me tourne le dos et

que W. lui fait une pipe, mais je ne suis pas assez bandé, et puis il jouit dans la bouche de W. Je m'allonge sur lui, alors, le serre dans mes bras et jouis sur son ventre.

Très content de ma soirée, surtout de cette partie-là, je pisse gaiement dans la gouttière. Nous nous mettons tous les trois dans le grand lit. Mais W. n'a devant lui que deux heures de sommeil.

Dimanche 13 juin (Saint-Antoine de Padoue) [lundi 14, cinq heures]

Il part vers sept heures. Réveillés l'un et l'autre peu après, peut-être même par la porte qu'il ferme, Guy et moi faisons l'amour avec de longs préliminaires : je le suce, il me suce, nous nous serrons l'un contre l'autre, longtemps : son corps est vraiment très excitant, ramassé, solide, plein, dur. Allongé sur le dos, je l'encule; il est allongé sur moi, en travers, me tournant le dos ou plutôt les fesses seulement, car nous sommes en *x* et nos épaules sont côte à côte, j'ai un bras autour des siennes. L'introduction est moins difficile que prévu, il est vrai que je lui ai longuement léché le cul. Il s'arc-boute des épaules aux talons, monte et descend sur mon sexe que je vois apparaître et disparaître entre ses fesses arrondies, solides, blanches, alors que le reste de son corps est assez bronzé. J'essaie par intermittence de le branler en même temps, mais il n'est pas vraiment bandé. Après que j'ai joui, cependant, il se masturbe énergiquement et envoie vite un beau foutre blanc jusqu'à la base de son cou. Et nous nous rendormons jusqu'à midi, très satisfaits l'un de l'autre.

Nous prenons ensemble le brunch habituel des réveils tardifs, croissants au jambon et œufs. Il trouve cela trop américain. Tous les Québécois, d'après lui, détestent les Américains qui les traitent comme les indigènes [INDE, INDES, GÈNES, EUGÈNE, EUGÉNIE, INDICES] d'une colonie. L'argent des contribuables québécois, dit-il par exemple, sert à construire, ces temps-ci, un barrage gigantesque dont l'énergie sera tout entière consommée par les Américains. Lui s'est décidé à partir pour l'Europe et à y rester aussi longtemps que possible, à cause des Jeux olympiques qui l'indignent. Toute la vie du pays, dit-il, est arrêtée par

eux, le Premier ministre dans son discours de nouvel an a invité la population à consacrer tous ses efforts à leur succès, à ne penser qu'à ça, à faire taire ses revendications aussi longtemps qu'ils doivent durer. Selon Guy c'est une escroquerie qui coûte au pays une fortune. Et ça ne sert qu'à amuser les Américains, encore une fois, car les billets sont trop chers pour les Québécois dont une bonne partie, écœurée, s'en va pour ne pas voir ça, comme il l'a fait lui-même.

Il n'a presque pas d'accent, sauf de temps en temps, par accès; mais il emploie des mots étranges, pour moi tout à fait inédits et séduisants. Il ne sait pas combien de temps il va rester en Europe, ni où il va aller. Il est un peu triste parce qu'un garçon lui avait proposé de passer huit jours avec lui en Alsace, il était très content, mais le garçon n'est pas venu à leur rendez-vous, la veille. Il vit depuis une semaine chez un autre garçon qu'il a rencontré à la soirée de Patrick de R. à laquelle W. et moi devions aller dimanche dernier. Mais il en a marre. Ce garçon veut toujours coucher avec lui, le harcèle, l'emmerde. « Je suis un peu salaud avec lui », dit-il. Renseignement pris, il s'agit de Wolf, un grand Allemand assez sexy et con comme une bite, comme disait l'autre jour Laurent Sauerwein en exemple de la sexualisation de l'argot. Guy pense donc retourner à l'hôtel (l'exposition de ce projet, toutefois, est dangereusement proche de : « Ton ami revient quand?»).

Plus tard, nous sommes l'un et l'autre sur le balcon. Il est allongé dans la chaise longue, très vaguement rafistolée depuis les incidents de la nuit à l'aide de serviettes de bain, mais qui va bientôt être tout à fait hors d'usage, et moi assis sur une chaise, et lisant un roman pour Denoël, *The Talking Room*, puis *Journal d'un innocent*. Lorsque je rentrerai pour prendre un bain et me mettre au travail, il restera là-bas, même lorsqu'il n'y aura plus du tout de soleil, dormant [ROMAN, NORMAN, RAMON, DARMON, NORMAND, ETC. / ESPIONS DORMANTS, COMPTES DORMANTS].

« Tu ne veux pas lire quelque chose?

– Non, merci. D'ailleurs je n'ai pas mes verres. »

Une et deux fois il viendra me voir tandis que j'écris, et je lui sucerai la queue, un instant, en m'arrêtant avant que ça ne devienne sérieux.

Il est de Saguenay. C'est la région la plus francophone du Québec, dit-il, la seule où il n'y a même pas de radio en anglais.

Décidément il aime beaucoup la chanson – la chanson québécoise, très prisée par les amateurs français de "chanson poétique" : *pouah*. Gilles Vigneault – j'ai vu des affiches de lui, sale gueule de poète, pour le coup : *Mon pays c'est l'hiver*.

«Il s'agit de la côte nord, dit-il : c'est beaucoup plus froid que Montréal [ROMAN, MON, MONT, MONTER, MONTRE, MONTRER, MONTRÉAL-DU-GERS, ROYAL]. »

Mais "la côte nord" ce n'est pas la baie James ou la baie d'Hudson, comme je l'avais compris d'abord, seulement la rive nord du Saint-Laurent, m'explique-t-il. Ses collègues de bureau sont des cons, ils ne pensent qu'aux bagnoles. Il a aussi travaillé dans un café, un endroit bien où il y avait des chansons.

Michel P. appelle. Il voudrait me voir le soir. Il a dîné hier avec les deux C., qu'il trouve très gentils. Mais Christian est triste, dit-il, il dit qu'il ne me voit plus. Tous les deux vont m'appeler. Coup de téléphone aussi de Patrick de Nice : je lui donne rendez-vous au Dauphin à sept heures.

Guy et moi sortons donc un peu avant sept heures. Il fait encore très chaud. Il ne veut pas aller au Dauphin de peur d'y rencontrer Wolf, se laisse convaincre, y va, et en effet. Beaucoup d'autres, tous les grands classiques – "un très beau Dauphin", comme on disait jadis "un très beau Flore", ou *Bosphore* dans l'adaptation de Casimir [CF. *L'ÉCART*, RÉMI SANTERRE, COLL. "LE CHEMIN"] : Fernando, dépoitraillé, bronzé et même *aimable*, pour une fois; Christian II, le maso du XVe, mieux que je ne m'en souvenais; un inconnu plutôt joli, qui me dit bonjour, comme la veille dans la rue Sainte-Anne. Patrick de Nice est assis en compagnie de Patrick de R. : il n'a pas changé, toujours sa moustache à la Clark Gable, ses cheveux en arrière, gominés : W., qui l'a vu la veille, dit qu'il est assez sexy, je n'y ai jamais pensé. Guy, qui parlait à Wolf, se joint à nous, R. s'en va, Michel arrive, la conversation n'est pas très aisée. Patrick Sarfati veut parler de cinéma mais personne ne suit vraiment, chacun ayant un œil qui traîne ici et là et deux ou trois affaires en cours, qu'il

s’agit de ne pas mélanger, ou bien de mélanger avec art au contraire. Guy doit dîner avec Wolf (*souper*, dit-il) et il a peur d’être “coincé pour la soirée”, il tourne ça comme ça. Peut-être pourrais-je dîner avec tous les autres, et voir le Murnau [MUR, NAMUR (→ *TRISTRAM SHANDY* → *STERNE* → STERNES → RÜGEN → CARUS (PAR EX.)) / *L'AURORE*] à la télévision.

« Tu n’as pas vu les deux C. ? demandé-je à Diego qui parle au joli inconnu, lequel est donc Jean, un ami de Christian.

– Ils sont rue Dauphine. »

Donc j’y vais. À Patrick :

« Je te retrouve dans le quartier. »

À Michel :

« Je reviens. »

Rue Dauphine il n’y a que Christian, je ne sais pas ce qu’il peut bien y faire, il n’y a pas un meuble chez lui. Il vient avec moi au Dauphin où nous nous attablons en compagnie de Michel. Claude a rencontré la veille un barbu, on ne l’a pas revu depuis lors. Mais sa bicyclette est toujours là. Puis nous faisons un tour à pied. Christian a un rendez-vous pour dîner.

« Tu veux qu’on se retrouve après? Je serai chez moi, nous allons regarder le film à la télévision.

– D'accord. »

Michel m’a invité l’autre jour à dîner au Balzar, je le lui rappelle, nous y allons. Il a emmené les deux C. au Trocadéro, la veille, c’est là que Claude a rencontré son barbu, qui n’était pas mal du tout, dit Michel. Lui a rencontré au Sept un garçon de vingt et un ans, c’est trop jeune pour lui, dit-il, mais bien, qui l’a emmené dans le Marais. Ce garçon vit dans le Roussillon avec un monsieur de soixante ans, un de quarante et un de vingt-cinq. Le monsieur de soixante ans a pris un jour pour amant celui de quarante, qui… etc. (les générations raccourcissent). Mais le garçon n’est pas un gigolo, pas du tout, il *travaille* pour le monsieur de soixante ans, s’occupe du domaine, achète et vend : il partait aujourd’hui pour la Grèce afin d’acheter une île (?).

Toujours selon radio M. P., Claude a passé quinze jours à Tours, partageant le lit d'un sien cousin, rien à se mettre sous la dent, il était déchaîné. Christian au contraire très sérieux :

« Qu'est-ce que tu as vu comme exposition, dernièrement?»

Michel ne voit presque plus Charles, qui pourtant a quitté à cause de lui le type avec qui il vivait depuis longtemps :

« Il m'ennuie trop, dit M. Mais je me rends bien compte que j'ai été un vrai salaud avec lui. Je ne sais pas pourquoi je fais ça, je dois être complètement taré. Pourtant nous partons ensemble pour la Grèce, dans quinze jours. Mais j'ai l'impression qu'après deux jours on ne se verra pas beaucoup.

– Il a toujours autant l'air de faire la gueule?

– Oui, avec mes amis il est toujours comme ça, sauf un soir avec W. et Edward, on avait tous fumé, il était assez détendu, pour une fois. Je crois que tu l'intimides. Avec ses amis à lui il est très ouvert, il joue au petit chef – il faut dire qu'ils sont tous fadasses au possible.

– Je suis désolé, hier, quand je t'ai vu dans la rue Sainte-Anne, j'étais très distrait, nous avions pris de la cocaïne, je ne savais pas très clairement ce qui se passait.

– La cocaïne, qu'est-ce que ça fait?

– Oh, pas grand-chose : on est moins fatigué, plus léger, on a plus d'énergie, j'ai beaucoup dansé. W. a pris de l'acide.

– Oui, il m'a dit ça. Il m'a raconté des "visions".

– Quelles visions ?

– Oh, tu sais, il était avec un type balafré, il regardait ça, la balafre, il voyait tout un quadrillage, des réseaux... »

(Un type balafré, quel type balafré?)

Après le Balzar, nous sommes passés au Dauphin. Il y avait là le petit Daniel de Belleville, très joli et très amical, avec un type qui lui a dit en parlant de moi : « Tu ne m'en avais jamais parlé, d'celui-là... » (mais je n'ai pas compris si c'était une scène de jalousie ou une manifestation d'intérêt à mon égard – les deux, peut-être (des avantages de l'homosexualité...)); le chasseur alpin (moi, à M. P.: « Celui-là, c'est vraiment un de mes grands favoris. Malheureusement, ça ne le prend que tous les six mois... »); et Christian II que M. P. n'aime pas – mais Philippe, qui arrive sur sa grosse moto, si (Christian II est en grande tenue cuir et s'en va sur sa moto à lui, justement).

Philippe est rentré le matin même d'Afrique, je l'ai vu dans l'après-midi. M. P. s'en va pour ne pas rater le début du film. Je suis assis sur un capot de voiture, parlant à Philippe sur sa moto. Patrice C. vient nous parler. Sa propre moto est aussi à proximité. Il porte *deux* casques sous le bras. Il est lui aussi entièrement harnaché de cuir, mais il est en short, short de cuir noir, comme son blouson, et très court, ce qui a sur moi un fort effet comique, accentué par l'air indéridable et méchant qu'il ne quitte jamais, le jugeant sans doute le comble du butch. Il incite Philippe à aller au Keller :

« Une nouvelle boîte cuir, et qui essaie de le rester, pour une fois – ils essaient de ne pas être envahis par les tantes, mais c'est difficile, toutes les autres l'ont été. »

Patrice a un grand mépris pour les non-cuir. Il est aussi d'une connerie en or massif. Il faut le voir parler de ça, *dead serious*, pas l'ombre d'un sourire, avec ces lèvres artificiellement serrées, pour rester fidèle au look choisi – et cette petite culotte au ras des fesses (mais il faut reconnaître qu'il a de belles cuisses, blondes et musclées; et sa queue passe pour un de ces monuments parisiens que l'étranger de passage se doit d'avoir admirés).

Michel, qui a pris mes clefs, est à la maison quand j'y arrive, à regarder, donc, *La Découverte d'un secret* (*Schloss Vogelöd*). La copie est excellente, les images sont parfois très belles, le style souvent très proche du mélodrame bourgeois, et l'intrigue incompréhensible, avec des audaces singulières :

«Le mal, je voudrais voir quelque chose de vraiment mal, dit la baronne, d'après les intertitres : un assassinat, par exemple.»

Mais j'ai raté le début, et Michel commence à m'exciter (dans les deux sens de l'expression). Christian a téléphoné qu'il arrivait, pourtant Michel ouvre ma chemise, me lèche la poitrine, m'ouvre la braguette, me fait une pipe. Il a l'air vaguement hystérique, très agité, bizarre, passablement hors de lui : ça et l'ambiance du film, moi aussi j'ai envie de faire *quelque chose de mal*. Il faut dire qu'il appelle le sadisme, s'allonge sur le ventre, attire ma bite vers son cul qui m'a toujours échauffé, étonnamment velu, comme ses cuisses, alors que le haut de son corps ne l'est guère. Mais juste au moment où je vais sérieusement m'engager dans les détroits, une porte claque, nous croyons que c'est Christian, nous nous rhabillons tant bien que mal, or ce n'est que le vent. Quand même : aucune initiative de ma part, et cette espèce de folie de la sienne – je pourrais peut-être jouer ce rôle-là de temps en temps.

Christian arrive un peu avant la fin du film, Michel s'en va aussitôt. Je demande à Christian s'il veut coucher là, car il n'a pas à rentrer chez lui avant d'aller travailler. Il dit : « Je n'aime pas trop ça, tu sais », mais ne s'en va pas. Nous nous couchons donc, vers une heure, et faisons l'amour assez vite. En tant que *trick* il n'est pas idéal, toutefois. Il m'excitait surtout quand je l'envisageais vaguement de façon quasi conjugale, mais ces jours-ci il n'est pas vraiment question de cela. Toutefois, il est toujours aussi tendre. *Tenderness is his forte*.

[Sept heures moins dix, lundi 14 : *le plombier s'en va. La semaine dernière il a changé le broyeur des chiottes. Il a dû en acheter un autre – mille quatre cents francs, m'a-t-il dit, mais il n'a pas la facture, il m'en fera une, lui. Or W. a téléphoné à la maison fabricante, le broyeur ne coûte que onze cent quatre-vingts francs. Merde. En plus, ça fuit toujours. Je suis donc allé le chercher pour ça, qu'il vient d'essayer de réparer, mais il n'a pas fini. Et j'ai abordé l'autre question, très intimidé. À trente ans, des gens sont directeurs de grandes affaires, règlent en une après-midi dix problèmes cent fois plus importants, moi je suis paralysé à l'idée de devoir m'engager dans une explication à propos de cet incident minuscule : c'est que l'entretien, de quelque façon qu'on s'y prenne (et je m'y prends très mal), revient à accuser de vol ce plombier qui est très gentil, avec qui j'ai toujours eu les meilleures relations, et à reconnaître qu'on a mis sa parole en doute, puisqu'on a téléphoné pour se renseigner. J'ai prétendu que W. s'était déjà informé avant, connaissait le prix d'un broyeur.*

«Mais ce n'est peut-être pas le même appareil, dit-il.

– Si, je crois, exactement : même marque et tout. Et puis, en tant que professionnel, vous devez avoir une remise, non?

– Oui, ils ne me l'ont fait payer que mille trois cents francs.

– Mais comment est-ce possible, s'il ne vaut que mille cent quatre-vingts francs?

– Mais c'est bien normal que je vous le fasse payer plus cher, je ne peux pas travailler pour rien!

– C'est bien normal que vous fassiez payer votre déplacement et votre travail, bien sûr, évidemment, bien sûr. Mais, pour ça, vous m'avez compté deux cents francs. Enfin, de toute façon, il me faudra une note, pour le propriétaire. Voulez-vous me l'apporter quand vous reviendrez ? »

(Il doit revenir en effet car il manque encore quelque chose, des écrous ou je ne sais quoi – aujourd'hui les quincailleries sont fermées.)

Tout cet échange en souriant de part et d'autre, comme s'il n'y avait aucune espèce de problème. Mais la sous-conversation sarrautique affleurait à chacune de nos phrases, telle un gros monstre du loch Ness.

Nous en étions tous les deux parfaitement conscients. D'ailleurs il ne m'a pas serré la main.]

Lundi 14 juin [mardi 15, trois heures, à la galerie J. B.]

Christian et moi nous sommes l'un et l'autre levés à huit heures, sommes sortis ensemble et avons ensemble attendu le métro, mais sur des quais se faisant face. Il allait travailler, j'allais pointer au chômage. À mon retour, j'ai lu sur le balcon, toujours *Journal d'un innocent*. Autour de la page deux cent, le plaidoyer en défense de l'homosexualité se fait plutôt pesant, et il s'inscrit mal dans le projet d'ensemble. Pourquoi? Est-ce que je ne suis pas favorable, en principe, au mélange de l'essai, théorique ou pas, et de la fiction? Et la forme *journal*, qu'annonce le titre, est-ce qu'elle n'implique pas un tel mélange? Sans doute. Mais il se trouve que l'essai, ici, est littérairement médiocre, trop "sûr" (sûr et *sur*), indigeste. Même son ironie, dans le tableau offert en guise de parabole satirique, d'un monde homosexuel où les hétéros seraient la minorité honteuse et brimée, est trop installée, trop pesamment calée sur ses pattes. Et d'ailleurs il n'y a pas de mélange, mais simple juxtaposition : trente pages, tout d'un coup, de cet apologue apologique, et l'on revient à la "pornographie" comme si de rien n'était – c'est assez maladroit.

Michel est passé juste après déjeuner. À force de laisser tomber partout son pantalon, il a perdu sa carte d'identité et sa carte orange.

Je suis allé chez Denoël pour y rapporter mes deux derniers livres. Celui de Marianne Hauser, de "Fiction collective", raconte, par l'intermédiaire d'un narrateur hypothétique, une enfant de treize ans, *supposedly* enceinte, la vie de deux lesbiennes new-yorkaises, la riche V., femme d'affaires efficace et organisée, possessive, jalouse, passionnée, et l'impossible J., plus jeune, cruelle, distraite, alcoolique et nymphomane. J. s'enfuit sans cesse, et V. lui court après dans les bars de marins et les boîtes de lesbiennes. L'enfant est la fille de J., qui se l'est fait faire par un marin, justement, peut-être d'après une idée de V. qui croyait rendre ainsi leur "mariage" plus solide. Malheureusement les scènes assez cruelles de l'intrigue se donnent l'air d'être plus qu'elles ne semblent au premier coup d'œil, d'après leur simple exposé : le style, le ton, les contradictions de la narration et l'improbable narratrice font basculer le récit vers une métaphysique à la Pinter, tous azimuts et vague.

J’ai annoncé à Élisabeth Gille que j’allais recevoir désormais, pour six mois, des mensualités de Flammarion et que j’aimerais, en conséquence, m’arrêter pour cette durée-là de lire pour elle. Mais l’échange ne s’est pas déroulé aussi heureusement que je l’avais espéré :

« La situation est difficile, dit-elle, nous allons devoir renoncer à certains lecteurs. Bien entendu vous êtes parmi les plus anciens, vous n’êtes pas du tout menacé. Mais si vous partez de vous-même, je ne suis pas sûre qu’on puisse vous reprendre au bout de six mois – ça dépendra de la situation à ce moment-là... »

De toute façon, elle n’avait rien à me donner.

J’ai acheté en rentrant *Le Magazine littéraire* – numéro spécial sur Sade – et *Le Monde*, et j’ai feuilleté l’un et l’autre de sorte que je n’étais au travail qu’à cinq heures. Le plombier est passé, comme je l’ai déjà relaté : il doit revenir encore une fois.

J’avais rendez-vous avec Christian à huit heures moins le quart. Il était devant le Flore. Nous avons rencontré aussitôt Guy, le Québécois, et vu Olivier R., très en beauté : « Le “8 août” de la série d’août», ai-je expliqué à Christian. Nous pensions aller au cinéma à huit heures, mais il faisait vraiment trop chaud et nous avons seulement déambulé dans le quartier, sans véritable but. Rue de Buci nous avons trouvé Claude, qui justement nous cherchait. Aujourd’hui il est allé voir Christian à son bureau. Ils sont devenus très liés. Mais je ne crois pas qu’ils couchent ensemble.

Claude a les cheveux plus longs, ça le change. Quand il aperçoit au loin quelqu’un qui lui plaît, ou qui pourrait bien lui plaire, pense-t-il, son visage se réorganise entièrement autour de ses yeux qu’il est obligé de serrer très fortement, de *fermer* presque, pour y voir quelque chose, car il est très myope – je trouve cela très séduisant (en tout cas chez lui, je ne suis pas sûr qu’on puisse généraliser). Il est irrésistible quand il entre dans un café où on l’attend et qu’il vous cherche du regard. Il se lamente beaucoup d’être si blanc en une saison où tout le monde commence à arborer fièrement son bronzage. Mais la blancheur à mon avis lui va très bien, à ses cheveux, à sa moustache, à ses yeux noirs. Il est la

quintessence du “type Mateo”, qui m’a toujours été cher (le gitan des *Bijoux de la Castafiore*).

Nous décidons de dîner ensemble tous les trois, et allons, sur mon instigation, au Saint-Benoît, mais il y a un monde fou et toutes les places sont prises. Claude et Christian n’ont pas faim, ne veulent manger qu’une salade et m’entraînent à l’Apollinaire, où de nouveau nous trouvons Guy que Claude trouve très à son goût, mais qui ne reste pas.

Le barbu de Claude, samedi soir, celui du Trocadéro, était un militant du P.S.U. qui a dû se lever à huit heures, le lendemain, parce que c’était la fête du parti. Claude était indigné :

« Bon sang, quand même, on ne drague pas les gens quand on doit se lever à huit heures ! Et un dimanche encore ! »

(Lui se lève tous les jours à midi.)

Il est allé pique-niquer avec ses amis de Saint-Mandé. La mère continue à le tarauder pour qu’il couche avec le fils. Et en effet le fils et lui partent ensemble pour faire un tour dans la forêt, ils sortent du sentier, pénètrent sous ou dans les taillis – la chose était à deux doigts de se faire lorsque *crac*, déboulent la mère et son amant.

« Voilà, vous avez tout fait rater! disent Claude et Philippe.

– Mais vous n’aviez qu’à ne pas vous occuper de nous ! Nous serions partis, je te promets, Claude, dit la mère (très sérieuse) : nous n’aurions même pas regardé.

– Vous auriez entendu, dit le fils, je fais beaucoup de bruit quand je fais l’amour.

– Ah oui, ça, tu tiens ça de famille, moi aussi », commente la mère.

L'ennui, avec les gens qui ont au quotidien une attitude ou une pratique, sexuelles ou autres, auxquelles il n’y a intellectuellement et moralement rien à redire, selon un jugement objectif, mais qui se trouvent être contraires à celles qui, de façon purement conventionnelle (et souvent indéfendable du même point de vue "objectif ”), ont cours au sein de la majorité d’une société donnée, l’ennui, dis-je (oh là là, je ne sais pas du tout comment je vais bien pouvoir me sortir de cette phrase, je ne comprends déjà plus du tout ce que j’essaie de dire…), l’ennui c’est

qu'ils (les gens qui ont une attitude, etc., comme dirait Claude Simon) ne les ont adoptées (cette attitude, cette pratique), dans la plupart des cas, que par incapacité constitutive à se plier à *n'importe quel* système moral; et pas du tout par des convictions bien arrêtées relatives à leurs droits et à la justice en général, et qu'ils mettraient courageusement en application.

Tiens, j'vous prends un exemple, tenez : à Clermont-Ferrand, dans les années cinquante, il était absolument impensable qu'une femme "comme il faut" fumât dans un lieu public. Or on ne peut pas imaginer d'interdiction plus idiote : pourquoi les hommes l'auraient-ils pu et pas les femmes? On supposerait donc qu'une femme intelligente et sûre d'elle-même, qui aurait envisagé froidement et objectivement tous les aspects de la question, aurait vu clairement que ce tabou social était imbécile, indéfendable, et qu'elle serait passée outre. Mais, d'après mes études sociologiques en culottes courtes, sur le terrain, il ne s'observait aucunement de telles femmes. Les seules femmes qui fumaient dans les lieux publics étaient toutes très vulgaires, "perdues de mœurs", *impossibles* – c'est le mot qu'on employait pour parler d'elles (« Il a épousé une femme impossible»). Elles n'étaient pas vulgaires et "impossibles" parce qu'elles fumaient en public, elles fumaient en public parce qu'elles étaient vulgaires et "impossibles" ; et bien loin d'atténuer le tabou, elles le confirmaient, elles lui offraient le seul argument qui l'étayât : vous voyez bien, il n'y a que des femmes *impossibles* qui fument dans les lieux publics – et c'était vrai.

Presque toute la pornographie française, jusqu'à une date récente, était une pornographie de la mauvaise conscience, qui respectait absolument le code moral établi et même en rajoutait sur lui en exploitant commercialement l'idée de mal, de péché, de transgression. C'est encore aujourd'hui le cas de presque toute la presse à scandale, la plus réactionnaire qui soit politiquement et moralement. Elle n'offre à ses lecteurs que des histoires de cul, elle les titille sexuellement de toutes les façons imaginables, mais c'est toujours en se drapant dans le plus extrême puritanisme et en dénonçant sans cesse les activités sexuelles les plus objectivement innocentes de "personnalités de premier plan" – lesquelles, par contrecoup, sont obligées de se cacher, de nier qu'elles organisent des orgies, qu'elles sont homosexuelles, qu'elles baisent au

bois de Boulogne. Et tels qui reconnaîtraient ouvertement de tels faits, ou tout simplement ne s'en cacheraient pas, ce ne serait pas par une revendication militante et délibérée de leur liberté et de leur bon droit, mais seulement par faiblesse, au contraire, impossibilité de se cacher, rienàperdrisme, simple impossibilité de se conformer à quelque règle morale que ce soit, les justes et les injustes. S'ils s'exposent, ce n'est pas parce qu'ils estiment n'avoir rien à cacher, c'est parce qu'ils sont incapables de tenir leurs passions en laisse et sous le boisseau.

Presque tout le discours moderniste, par une horreur très légitime de la morale établie, est amoraliste. Ce n'est pas du tout mon cas : par horreur de la morale établie, je suis le dernier champion de la morale.

Je crois à la radicale innocence du sexe – non pas qu'il ne puisse être l'occasion de fautes morales, bien entendu. Je ne vois que deux ordres de principes à observer : respecter les autres, ne pas leur faire de peine, n'être pas cruel et bien entendu ne les forcer en rien; et mesurer avec soin la place du sexe dans sa propre vie, ne pas en devenir obsédé, ne pas le laisser tout envahir, ne pas faire de lui un vice, une "passion" au sens classique.

Puisque le sexe est innocent, il est innocent d'y entraîner les autres (à condition bien sûr de ne les contraindre en rien) – c'est même plutôt positif, moralement, puisque c'est les entraîner à la découverte d'un des plus grands plaisirs de la vie.

Le sexe est innocent pour tous. Tous les désirs sexuels qui peuvent être assouvis sans qu'il en résulte de tort pour quiconque sont légitimes. La sexualité des enfants, celle a fortiori des adolescents, est aussi légitime que les autres. Sa répression est un crime. Il n'appartient pas aux gouvernements de fixer l'âge à partir duquel certains rapports sexuels sont légaux. Encore que, si cet âge devait être fixé, treize ans, qui est à peu près celui qu'a établi la nature, me semblerait beaucoup plus légitime que dix-huit.

Les prétendus délits sexuels, disent-ils, ont des conséquences sociales graves pour ceux-là mêmes qui s'en rendent coupables. Et c'est bien vrai. Seulement cela ne tient pas du tout à la nature intrinsèque de ces prétendus délits, mais aux pressions sociales, externes et internes, qui

s’exercent sur ceux qui passent outre aux tabous. Le dernier argument de la répression, c’est la répression : «Vous allez être très malheureux», me disaient mes parents (c’est-à-dire : le monde a une telle horreur de l’homosexualité, vous serez un objet de dégoût pour tout le monde). Et de me citer en exemple un oncle homosexuel qu’on avait forcé à se marier pour le faire échapper à l’abomination de sa condition, faisant ainsi un enfer non seulement de sa vie à lui, mais de celle de sa femme, et sans doute de ses enfants.

Etc.

Christian porte au cou, au bout d’une chaîne d’or, une petite quille en or.

« C'est très phallique, dis-je.

– C'est mon capitaine qui me l’a donnée », dit-il.

Il me faut un moment pour voir le signifiant de ce signifié, ou plutôt le sens premier de ce sens latent.

Christian et moi allons voir *Mélodrame*. Il fait tellement chaud, nous sommes-nous dit, ça au moins ce devrait être léger. En fait c’est tellement léger que ça n’existe pas : centième mouture du kitsch néobaroque sud-américain dont Argentins et Brésiliens inondent le marché depuis cinq ans. Il y a deux ou trois bonnes idées, par exemple les intertitres dans les moments dramatiques – elle lève sur lui son pistolet : intertitre : « Non, non, Norma [NORMAN, ROMAN, *NORMA* (LIVRET DE (FELICE) ROMANI), ROMANO, ROMAGNE (↔ MARCCHE, MARCHES (→ LEOPARDI, MAILLOT EN PEAU DE LÉOPARD, CIRQUE ORFEI, ORPHÉE, *ORPHÉE* (→ JEAN-PIERRE MELVILLE (LE DIRECTEUR D’HÔTEL)), LOMAGNE → LIMAGNE)))], non! » Mais, dans l’ensemble, cela évoque ce que l’on pourrait tourner un dimanche à la campagne, si l’on tombait par hasard sur une caméra qui traînât, et sur cinq ou six gros pétards. Les acteurs sont d’une nullité sans nom. Le metteur en scène, qui doit en être bien conscient malgré son aveuglement, essaie de s’en tirer en faisant d’eux des stars du muet qui, parce qu’elles parlent faux, sont éliminées à l’avènement du parlant; mais ce réalisme colmateur ne paie pas : il faut de bons acteurs pour en jouer de mauvais.

Je n'ai pas invité Christian à la maison, crainte que W., à son retour, n'y trouve à redire. Pourtant je n'ai pas beaucoup de scrupules car il m'a déclaré avant de partir :

« Je me souviens très bien des lieux de drague, à Bâle. »

Mais il ne veut à la maison rien qui ressemble à une *liaisonnette*, c'est son mot. Je suis donc rentré seul et j'ai lu un moment, le *Journal* toujours. J'ai eu un mal fou à m'endormir.

Mardi 15 juin [mercredi 16, deux heures et demie, à la galerie B.]

Très mauvaise nuit, j'ai mal dormi, je ne sais pas pourquoi : pas de vin blanc, pas de champagne, pas de Coca-Cola – ce ne peut tout de même pas être la menthe dans un diabolo menthe pris au Dauphin après le cinéma avec Christian (j'ai oublié de noter cet épisode capital); la chaleur, peut-être, ou le fait d'être seul, je n'ai pas l'habitude de coucher seul, je n'aime pas ça – toujours est-il que je ne me suis vraiment endormi qu'au matin, comme souvent, et ne me suis levé qu'à onze heures, épuisé, bien que m'étant mis au lit à une heure du matin.

W. a alors téléphoné de Bâle. Il pense ne rentrer que jeudi, puis-je travailler pour lui mercredi? Ai-je revu le Canadien? – Oui, dans la rue.

Jacques B. était à la galerie quand j'y suis arrivé. J'ai travaillé un moment sur un coin de table, puis, comme il recevait quelqu'un, je suis allé prendre un Coca-Cola au café le plus proche, à l'angle de la rue de Lille et de la rue de Beaune. Il y avait à la table voisine un couple américain, elle blonde et très maigre, pas jolie, lui bronzé, musclé, baraqué, très sexy, avec de grosses moustaches de phoque. Il portait un T-shirt jaune d'où dépassait au cou une lisière épaisse de poils blonds coupés ras, comme il en jouait sur ses bras. Personne, apparemment, dans son obscur collège provincial, ne lui avait jamais dit qu'il pouvait être excitant, et, d'après son expression modeste, cela ne lui serait jamais venu tout seul à l'idée. Cette fille à l'air maladif, qui peut-être la rendait "sensible", ce qui la faisait passer à ses yeux pour intelligente, lui

semblait sans doute la plus brillante conquête qu'il puisse accomplir. J'avais tout loisir, et je ne m'en privai pas, de le regarder autant qu'il me plaisait, car, quand bien même il aurait su ce que c'est qu'un pédé, il ne se serait jamais jugé digne des attentions du moindre, pensant sans doute qu'elles ne sauraient aller qu'à quelques gravures de mode ou fadasses idoles d'adolescentes. Pourtant, Jacques B., venu lui aussi boire quelque chose, et averti par moi, le trouvait comme moi très sexy.

J'avais donné rendez-vous à Patrick de Nice à deux heures et demie chez moi, et oublié que je devais travailler à la place de W. à la galerie. J'ai donc laissé un mot sur ma porte, disant à Patrick de me rejoindre, ce qu'il fit vers quatre heures. Pour ne pas déranger Jacques B., qui était toujours là, je suis retourné avec Patrick Sarfati au café du coin. T-shirt jaune n'y était plus.

Patrick S. est à Paris, ces jours-ci, pour passer l'examen d'une école de cinéma dont il a suivi les cours par correspondance. Il habite surtout Marseille, mais répartit son temps entre quatre villes : Aix, Marseille, Cannes [CANNE, *L'OBSERVATOIRE DE CANNES* (→ GREENWICH, MÉRIDIEN DE GREENWICH, *LE MÉRIDIEN* (→ CELAN)), KAHN, JARDINS KAHN, BATAILLE DE CANNES (*L'UN DES CONSULS TUÉS, L'AUTRE FUIT VERS LINTERNE / OU VÉNUSQUE*), ANNE, ((~~SOPHIE~~) CALLE, JEAN SÉNAC] et Nice [TENNIS, *NICE*, CINÉ(MA), NOCE, *NOCES*, NICÉE / PROMENADE DES ANGLAIS, SQUARE ALBERT-Ier, HÔTEL DES PRINCES, ETC.]. Sa mère habite Nice, son père, croit-il, dans les environs de Paris. Il fait ici une cure de cinéma. Il était la veille au Dragon pour voir *Mélodrame*, à la même séance que Christian et moi : il n'y avait que cinq ou six personnes dans la salle, mais lui, vrai cinéphile, s'était installé dans les premiers rangs, tandis que nous étions au dernier. Il a comme moi trouvé le film mauvais, bien qu'il en ait aimé deux ou trois plans. Pourtant, le film précédent de Jean-Louis Jorge, *Les Serpents de la lune des pirates*, lui avait plu. Il veut voir le film de Duras, *Son nom de Venise dans Calcutta désert*, et un film allemand sur deux hommes qui parcourent l'Allemagne en camion.

« Tu avais vu le film de Gainsbourg sur les deux camionneurs pédés, joués par Dallesandro et par ce garçon que je trouve très bien, qui jouait

dans des pièces de Chéreau – il m'avait beaucoup plu dans *La Dispute*?

– Oui, Hugues Quester.

– Chéreau était très amoureux de lui, paraît-il.

– Le pauvre, dans le film de Gainsbourg il a vraiment un rôle impossible – celui de l'amant délaissé qui est prêt à tout et ferait absolument n'importe quoi pour garder et reconquérir Dallesandro. Quant à Dallesandro, là-dedans, c'est vraiment le paquet de viande. Il y a une scène où l'autre se fait tabasser par une bande du coin, Dallesandro arrive, rien qu'à le voir tout le monde s'écarte. C'est absolument nul, ce film. En plus, d'un point de vue homosexuel, ça confirme les gens dans tout ce qu'ils ont toujours pensé, ça donne des homosexuels l'image la plus conventionnelle qui soit.

– Oui, c'est généralement le cas, même pour les films qui sont faits par des pédés… Moi, j'ai vu un film qui m'a beaucoup plu, et pourtant je n'aime pas du tout Rohmer, d'habitude – enfin je n'avais vu que *Ma nuit chez Maud*…

– Oui, c'était très rasant *Ma nuit chez Maud* : ces discussions métaphysiques oiseuses…

– Mais *La Marquise d'O.*, c'est très bien. Enfin, bien sûr, on a tendance à exagérer : on voit tellement de films dégueulasses, quand on en voit un qui n'est pas mal on a tendance à en faire un plat pour n'avoir pas l'air de tout dénigrer systématiquement… Mais enfin, c'est bien. (Je lui assène ma théorie de la distanciation par la non-distanciation absolue, du seul fait de l'anachronisme de la caméra – évidemment, au théâtre, ça ne marcherait pas.)

– C'est quelqu'un de très mystérieux, Rohmer, dit-il : on ne le voit jamais, il ne veut jamais être photographié. Il est fasciné par Warhol, par toute la mythologie de Warhol – en tout cas du premier Warhol, jusqu'aux années soixante-dix, quand il y avait partout des articles du genre "Warhol existe, je l'ai rencontré", etc.

– Ah bon, je ne savais pas ça du tout, c'est intéressant. Jamais je n'aurais pensé à un lien Rohmer-Warhol... (Je m'empresse de voir là une confirmation de ma théorie pseudo-barthésienne de *l'ironie incertaine* telle qu'elle habite (peut-être) de grandes œuvres, Sade, Flaubert d'après

Barthes, Warhol, Gilbert and George d'après moi, et peut-être Rohmer, donc?)

– L'un de mes amis prétend d'ailleurs que toute l'œuvre de Rohmer est habitée de cette ironie cachée, incertaine : qu'elle est active, discrète, dans tous les *Contes moraux*, et dans la fameuse discussion philosophique de *Maud* que lui, Rohmer, croyais-je, avait l'air de prendre tellement au sérieux, de reprendre entièrement à son compte, alors que ce ne serait pas vrai du tout... »

Nous sommes depuis longtemps revenus à la galerie. Jacques B. est parti.

« Je n'imagine pas du tout ce que peut être la vie à Marseille, à quoi ça peut ressembler.

– Non, moi non plus…

– Au fond, un tas de Français ne connaissent pas du tout Marseille, probablement : qu'on aille sur la Côte d'Azur, en Italie ou en Espagne, on bifurque toujours après Avignon ou après Aix, on évite Marseille sans même y penser, c'est comme si cette ville n'était pas là… Tu habites le centre ?

– Oui, tout à fait, une toute petite pièce où j'essaie de resserrer (*tout un monde pop* ? Je ne me souviens plus de ses mots exacts. L'idée était, je crois, qu'il essayait de concentrer chez lui tout ce qui faisait si sévèrement défaut, selon lui, à l'ensemble de Marseille). Il n'y a rien à faire à Marseille. J'ai quelques amis. Je travaillais à mes cours par correspondance. Du point de vue homosexuel, c'est beaucoup plus parcellisé qu'ici. Il n'y a que deux boîtes.

– Ici il n'y en a qu'*une*, pratiquement – je veux dire : à part les lieux d'orgie.

– Les lieux d'orgie, c'est La Villette et tout ça?

– Oui. Et encore, quand je dis *une* : le Sept, tout le monde dit que c'est fini, que ça bat de l'aile.

– À Marseille il y a un parc, enfin, *une allée*, où je me suis fait emmener par un ami, un soir : mais c'est ridicule, tout le monde se regarde en chiens de faïence, personne ne fait rien, ça dure des heures.

(…)

« L'un des Stones [NOTES, *NOTES* (→ WITTGENSTEIN, *NOTES ON LOGIC*), CAILLOU(X), PIERRE(S), PIERRE, *PIERRE*, *POLA X* (→ CARAX, JOYCE À POLA (ÉCOLE BERLITZ)), *STEIN*, STEIN (GERTRUDE, EDITH), STERN (LE BANQUIER ASSASSINÉ / L'AUTEUR DE *VA OÙ TA QUEUE TE MÈNE*) /// STONY POINT / "HILL O'MANY STONES" (PIERRES DRESSÉES) / PIERRES DRESSÉES APPELÉES "*OLD MAN OF*…", ETC. (SKYE) / DÉFONCÉ(S), DROGUÉ(S), "HERBÉ(S)" (→ R. B.)] habite près de Marseille, une maison sur la Côte. Mais Mick Jagger a reçu un barreau de chaise sur la tête, un jour, à Marseille, et depuis il ne veut plus y mettre les pieds. Les Stones étaient à Nice, pourtant, l'autre jour : à Marseille tout le monde ne parlait que de ça, il y avait des bus spéciaux, "Je t'achète ton billet plus ton billet de bus" – depuis trois mois c'est tout ce dont on entendait parler.

(…)

« À Aix il y a déjà un monde fou pour le festival : je n'aime pas ça, moi, tu sais, la foule... »

En parlant il se caresse distraitement la poitrine, dans sa chemise ouverte, ça m'exciterait presque un peu. Est-ce qu'il me faisait du genou, tout à l'heure, au café? Non, je ne crois pas. Il y a quelque chose de très peu sexuel dans nos relations : la première fois qu'il est venu chez moi il y avait W., nous ne nous sommes pas touchés; la seconde fois, pour une raison ou pour une autre, je n'étais pas intéressé (sans doute je venais de tirer un coup, ou j'avais d'autres plans pour la suite immédiate); ensuite il n'en a plus été question. Pourtant, à l'origine, nous nous étions rencontrés à la manière d'une drague tout à fait banale, croisement dans la rue, retournements, chemins rebroussés, etc. – je ne sais pas où ça a dévié…

Après son départ je me suis remis au travail. Philippe Ier est passé vers six heures. Il est épuisé, dit-il, harcelé par les garçons qui lui téléphonent sans cesse, passent, ne veulent que baiser toute la journée. Et lui, plus rien ne l'intéresse. La politique, peut-être?

«Mais est-ce que tu ne devais pas réorganiser les services secrets français, ou quelque chose comme ça ?

– Qui t'a dit ça?

– Je ne sais pas, tout le monde : on en parle beaucoup, non? Jacques de Ricaumont, peut-être…

– *Jacques de Ricaumont*? Quel rapport il a avec ça, celui-là?

– Est-ce que tu n'avais pas pris sa succession, à Berlin ?

– Mais non, ça n'avait rien à voir! Lui était attaché à la presse : on a été obligé de le vider, il était vraiment impossible, il s'affichait avec les pires gens.

– Alors, tu vas devenir le sauveur de la majorité, lui éviter in extremis l'effondrement total?

– Oh, elle n'est pas si près que ça de l'effondrement, la majorité : elle a de la ressource, tu verras. Non, je ne suis pourtant pas du genre blasé, mais j'en ai marre de tout, plus rien ne m'intéresse.»

Passent alors dans la rue un adolescent tout de blanc vêtu, apparemment décoloré, l'air vaguement vicieux; puis, quinze mètres derrière lui, un moustachu brun que je connais de vue, qu'il m'est arrivé de draguer en vain, belle tête, un peu trop épais.

« Le moustachu suit l'autre, à ton avis?

– Ça m'étonnerait, ce n'est pas son genre d'après ce que j'ai pu observer de lui. D'ailleurs, de façon générale, les moustachus ne draguent que les moustachus – les autres s'en plaignent assez…

– Bon, je vais voir.

– Tu n'es tout de même pas si éteint et revenu de tout que tu veux bien le dire... »

Il prend sa moto. Cinq minutes plus tard il repasse devant la galerie, le petit pseudo-blond sur le siège arrière, et il me fait signe. Puis il revient encore une fois, seul, juste avant que je ferme les portes :

« Il sortait d'un oral du bac : seize ans et demi ! Il devait être chez lui à sept heures, à Massy, il était en retard. "Ça tombe bien", il m'a dit quand

je lui ai proposé de monter à moto : “Je suis en retard.” Alors je l’ai emmené jusqu’à Port-Royal. Nous avons rendez-vous demain.

– Il faut que je finisse ça. Je te vois plus tard, sans doute ? »

Et je termine, galerie close, d’écrire la journée de lundi en abrégeant passablement.

Puis je ramène le chien à la maison et prends une douche : il fait toujours une chaleur abominable. Un peu avant huit heures, j’arpente le boulevard. Au Flore, de nouveau, Philippe. Il a lu un article de R. B. dans *Le Monde* à propos de *Salo* :

« C'est tellement énervant de n’avoir pas vu tout ça, on se sent idiot.

– Mais je suis un peu étonné : Barthes m’avait paru assez réservé quand nous avions parlé du film.

– Oui, il fait des réserves, mais il est tout de même assez élogieux, dans l’ensemble. Qu’est-ce que tu fais pour dîner?

– Je ne sais pas, je vais d’abord faire un tour. Je te revois ici?»

Au Dauphin, il n’y a que Fernando et son nouvel ami Jean, l’ex-amant du François que connaît Christian. Je retourne au Flore, mais plus de Philippe. À l’extérieur, R. B. avec Severo. Retour au Dauphin, personne. Retour au Flore (j’allais rentrer chez moi, seul, et regarder la télévision) : Philippe (il était allé téléphoner).

«Dînons ensemble. Mais il faut que je passe chez moi prendre de l’argent. Viens, faisons un tour à moto. »

Mais sur le boulevard, de la moto, je vois Christian en compagnie de Diego.

« Attends, arrête ! »

À Christian :

« Il y a une heure que je fais le trottoir dans l’espoir de te trouver, en vain.

– Tu n’avais qu’à passer chez moi.

– Mais tu m’as dit que tu dînais avec Gilles.

– N’empêche, tu aurais pu passer.

– Je n’y ai pas pensé. Je ne sais pas ce que tu peux bien faire chez toi, il n’y a rien. Tu ne dînes pas avec Gilles?

– Non.

– Tu veux qu’on dîne ensemble ?

– Bien sûr. Mais on pourrait dîner un peu mieux que d’habitude, pour une fois – je ferai un chèque. »

Cependant il insiste pour que Diego vienne avec nous. Diego refuse, mais nous invite à dîner chez lui. Auparavant, nous prenons un verre au Dauphin. Défilé : le Jean de Fernando, décidément très aimable (ce qui ne devrait pas améliorer mes relations avec Fernando, si ça se précisait : il va penser que je le fais exprès (est-ce ma faute si nous avons les mêmes goûts…)); Jean-Bernard, dit “Grace de Monaco”, que je n’ai pas vu depuis longtemps (« Je suis très absorbé », dit-il : nouvelle liaison – un blond que W. et moi avions rencontré à Capri ; le voici justement, il est devenu très blond, et moustachu); Jim, qui lui au contraire a rasé sa moustache. Il voudrait bien dîner avec nous. Mais Diego ne l’invite pas, n’a pas assez à manger pour lui.

« Claude, hier, n’était pas très content de vous deux, dit-il – ce que Philippe m’a dit aussi (“Il était triste, disait que tu le négligeais”).

– Deuxième ennemi... », dis-je à Christian.

Chez Diego, nous dînons en regardant la télévision, un film sur le pèlerinage à La Mecque, puis un débat sur l’islam. Mme Éva de Vitray est une dame d’un certain âge. Elle est professeur à l’université du Caire [ARC, CAR, IRAK, TERRE, CARY, AIRE, RACI(N)E, ÉQUERRE, ÉCART], et elle s’est convertie à l’islam. Elle ressemble à Mme Boulet-Chastel (?), mon ancien professeur de droit canon au Panthéon. L'islam est venu après les autres grandes religions monothéistes, et les comprend. L'islam n'a jamais pratiqué les persécutions. Dans l’Espagne musulmane, juifs et chrétiens pouvaient librement pratiquer leurs cultes. Après la Reconquête, en revanche, les Espagnols n’ont pas laissé subsister un seul musulman en Espagne. En Syrie, au temps des Omeyyades, il y avait des fonctionnaires chrétiens, et même un ministre des Finances…

Christian est installé dans le creux de mon épaule, une main sur ma cuisse. Diego en a marre, va se promener. Christian et moi faisons

l'amour, assez vite, mieux que la dernière fois. Une certaine position, en étoile, où les deux bites sont serrées l'une contre l'autre par les cuisses, est très excitante. Mais comme en ce moment je sentimentalise beaucoup moins à son égard, ça ne m'intéresse plus autant. Il me raccompagne ensuite jusqu'à la hauteur du Flore.

Au feu rouge de la rue des Saints-Pères, devant la chapelle arménienne, un garçon qui conduit un minibus Volkswagen immatriculé en Allemagne me fait un grand sourire. Puis il tourne à gauche sur le boulevard, dans la direction d'où je viens, et s'arrête en seconde position, vingt mètres ou trente mètres plus bas, au niveau de la Société de géographie. Je reviens sur mes pas. Il sourit de nouveau. Je m'approche.

« *Do you speak english ?* demande-il.

– *Sure.*

– Je ne sais même pas où je vais (*I don't even know where I'm going*).

– Vous semblez vous débrouiller pas mal (*You seem to do just fine*).

– Tu veux faire un tour? (*Want to come for a ride?* Le passage du *vous* au *tu*, dans la traduction, est un ajout du traducteur, évidemment, et il est placé un peu au hasard, puisqu'il ne survient pas, et pour cause, dans la v.o.)

– Oui. »

Au moment où je fais pour y grimper le tour du… – non, ce n'est pas un minibus, c'est plutôt une espèce de camion de camping –, je suis pris d'une légère inquiétude : lui n'a même pas mis pied à terre, monter à son côté dans ces conditions est contraire à tous les bons principes, il est peut-être cul-de-jatte, et puis c'est peut-être dangereux; cependant sa tête me plaît beaucoup, il a les cheveux noirs, assez longs, une moustache noire, un beau menton carré et surtout des yeux extraordinaires, bleu très clair, ou bien vert pâle, et il a l'air gentil comme tout, il sourit tout le temps et il a une excellente voix, à la fois grave et rieuse. Donc, je monte. Bien m'en prend, il n'est en aucune façon cul-de-jatte, il a au contraire d'excellentes cuisses qui tendent à merveille son pantalon, et il n'a pas l'air dangereux du tout. Il porte des jeans des pieds à la tête, blouson en jean et T-shirt blanc.

« *Hi, my name is* Tom [MOT, HOMME, TOME, *TIM*]. »

Ses mains sont à peu près deux fois plus grosses que les miennes, couvertes en diagonale, du point de départ du pouce jusqu'à celui du petit doigt, de beaux poils noirs dirigés vers l'extérieur, très réguliers. Il met d'emblée une main sur ma cuisse gauche, je mets un bras sur ses épaules (ce qui n'est pas très commode parce qu'il est beaucoup plus grand que moi). Il n'est pas du tout allemand, il est américain, du Connecticut [CONNEXION, *CONNECTION*, *CUT* / PHILIP JOHNSON, *THE GLASS HOUSE*], très campagnard, dit-il, il ne va presque jamais à New York. Il voyage avec un ami qui est aussi un associé en affaires (*You bet!*, penserai-je plus tard). Ils ont atterri hier à Francfort [FRANC FORT, MARK, MONNAIES, FRANC, FRANC, FRANK, FRANCK (→ *LA JALOUSIE*, *SOUVENIRS DU TRIANGLE D'OR* (→ (ARSÈNE) LUPIN → LUBIN, DUPIN, "MON LUPIN")), CÉSAR FRANCK], ils avaient acheté d'avance le Volkswagen qui les attendait à l'aéroport, ils sont arrivés aujourd'hui d'Allemagne.

«Par Strasbourg et Nancy ?

– *Yeah,* probably.... » (Mon enthousiasme de guide putatif – je me voyais déjà en Baedeker incarné – est un peu refroidi…)

Ils se rendent en Provence, ont l'intention de vivre quelque part à la campagne, peut-être en Italie. En attendant, ils sont au Continental [MARIAGE DE MON FRÈRE, VIEUX MAÎTRE D'HÔTEL QUI AVAIT SERVI L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE, ELLE REGARDAIT D'UNE FENÊTRE LES JARDINS OÙ AVAIT JOUÉ SON FILS ENFANT (« ... L'ÉCRAN MÊME DU TEMPS ») / CON, CONTI, CONTINENT, CONTENT] (l'hôtel, pas le sauna). L'ami était fatigué, s'est couché. Tom a voulu voir Paris by night, roule au hasard (boulevard Saint-Germain, tout de même…). Il aimerait surtout voir la tour Eiffel. À ce moment-là, nous sommes déjà presque au niveau du boulevard Saint-Michel. «Tourne à gauche. Encore.» Les quais, jusqu'à la tour. «Mais c'est mieux de loin.» Boulevard Delessert (je m'abstiens, lâchement, de lui parler des jardins du Trocadéro – il voudrait peut-être y aller, or il me plaît vraiment beaucoup, je n'ai pas envie de me le faire piquer), rue

Franklin (j'ai la sagesse, malgré la voix de l'instinct baedekerien, de ne pas lui dire un mot de Clemenceau), place du Trocadéro, Foch, *maréchal de France, de Grande-Bretagne et de Pologne* (quand même), esplanade (à la Hitler). Nous sommes descendus du camion. Il est vraiment beaucoup plus grand que moi – démarche ultra-américaine, comme dit W., « comme s'ils étaient toujours à déplacer vers l'Ouest la frontière» (ou comme s'ils avaient des couilles trop grosses pour que les cuisses ne soient pas obligées de partir en oblique, genoux un peu pliés), quelles belles dents, il est vraiment très butch, je suis un peu intimidé. Du bord de la terrasse, je pointe les dômes, le Panthéon, la Sorbonne, etc., mais il n'a pas l'air très intéressé. La lune est pleine, on voit tout très bien, il n'y a pas un chat (sauf au-dessous de nous, sans doute, dans les jardins – j'espère que ne vont pas monter jusqu'à nous des bruits ou des râles de plaisir qui pourraient l'intriguer et, qui sait, l'attirer). Il enlève son blouson, il a des bras splendides, très musclés, des avant-bras poilus, bronzés, je suis de plus en plus intimidé, vraiment tout ce que j'aime, sauf la taille, j'ai peur de ne pas pouvoir bander.

« Tu veux voir l'Arc de Triomphe ?

– O.k. »

Et nous repartons. C'est drôle, cette promenade dans Paris sous la pleine lune, en camion : avenue Kléber, tour de la place de l'Étoile, Champs-Élysées très encombrés et klaxonnants malgré l'heure avancée, Concorde, les quais vers l'est, l'Hôtel de Ville, Notre-Dame… Il se gare dans la rue qui longe la cathédrale, nous allons sur le parvis, puis enjambons sans hésitation la grille du jardin public. (Souvent, aux Américains, les règlements français paraissent invraisemblables, pittoresques, presque touchants, comiques en tout cas, et certainement pas à prendre au sérieux : quoi, fermé, la nuit, un jardin d'où l'on a la meilleure vue sur Notre-Dame?) Nous nous asseyons sur la murette, au-dessus de la Seine. Tout d'un coup, il m'embrasse, brusquement, sans la moindre hésitation non plus. (Il n'a pas été du tout question de drague entre nous, de garçons, ni de quoi que ce soit de ce genre – subsistait même dans mon esprit, presque, et malgré les circonstances de la rencontre, un léger doute.)

Quand nous revenons vers le camion, je l'interroge sur son aménagement intérieur, «Viens voir, j'te montre». Nous montons derrière, apparemment il n'y a pas de lit du tout, contrairement à ce que j'avais pensé, ça doit se rabattre quelque part, j'imaginais que ça allait être très encombré, en fait ça a l'air vide, mais le toit s'ouvre en éventail, on peut se tenir debout, même lui qui doit avoir au moins un mètre quatre-vingt-dix. Il m'embrasse de nouveau, j'en profite pour passer la main sous son T-shirt, sa poitrine est très poilue, son ventre aussi et même davantage, ce qui n'empêche pas d'y sentir le quadrillage parfait qu'y dessinent les muscles, *bing, bing, bing, bing*, on dirait les touches d'un piano. Il ouvre ma chemise, ma braguette, s'agenouille devant moi et me suce le sexe. Une main dans ses cheveux, moi qui avais peur d'être inhibé par ce *centerfold* de magazine porno, je bande comme si j'allais défoncer les murs de Notre-Dame. Puis je le relève et le suce à mon tour. Il dit alors une phrase que j'entends mal, que je ne comprends pas précisément, mais où figure distinctement le mot *fuck*. Je ne suis pas sûr de bien entrevoir qui est censé baiser qui, dans son programme. Dans l'incertitude, et sachant par expérience que je ne peux pas me faire enculer impromptu, debout et sans préparation, par des inconnus de passage, je bredouille, pour gagner du temps, quelque chose du genre « je ne sais pas... », etc. Mais lui, qui s'est craché dans la main et qui, *mirabile visu*, est déjà en train d'étaler sa salive sur *ma* queue, dit, en l'entourant comme pour l'évaluer, et lui du même coup, cette chose extraordinaire :

« Je vais voir si je peux arriver à prendre ça... »

On croirait qu'il parle de l'obélisque de Louqsor… Voix du fantasme, probablement, ou bien enseignement rituel des manuels *How to Behave in Polite Society* américains : en effet la seule autre personne qui se soit jamais extasiée sur la taille de mon sexe est Dale, un Américain très beau, un des plus beaux garçons avec qui j'aie jamais couché, en fait, et que j'ai revu l'autre soir, *come to think of it*, comme je sortais du Sept avec Guy : il avait encore embelli. Mais il est complètement transformé. C'était quand je l'avais rencontré un garçon timide, habillé comme un étudiant américain hétéro de jeans flasques et d'une veste de velours fatiguée. Il avait alors l'air très débutant, et j'avais pensé que s'il trouvait

mon sexe si considérable, c'est qu'il n'en avait pas vu beaucoup. Maintenant il est vêtu avec beaucoup de recherche, quoique assez virilement, il porte des pull-overs italiens de grand prix, il est toujours bronzé, et chaque fois que je le vois, c'est-à-dire une fois par an, il est dans un hôtel plus cher que l'année précédente (il va finir au Ritz, à ce rythme). Il fait allusion à des activités mystérieuses et rémunératrices, comme s'il était espion, mais je pense qu'il est plus simplement entretenu. Il est un peu fou, mythomane, et, pour autant que je sache, impuissant. Toutefois son sexe, qui bande parfaitement, est d'une grande beauté.

Celui de Tom n'est pas mal non plus, mais un peu sous-proportionné par rapport à lui, car il est à peu près de la même taille que le mien, peut-être plus mince. De toute façon lui ne pense qu'à se faire baiser, ce qui pour le coup nous sort agréablement des clichés, étant donné que Robert Mitchum ou Robert Redford, à côté de lui, sont des espèces de des Esseintes. Il s'est mis avec les doigts de la salive dans le cul, je me suis fait un plaisir d'en rajouter de la mienne avec la langue, et l'introduction n'est pas du tout difficile, à ceci près, un peu ridicule, que pour entrer tout à fait je dois me mettre sur l'extrême pointe des pieds, ce qui fait un peu caniche essayant d'enfiler un saint-bernard. Mais ensuite il prend appui sur la paroi du camion, il plie légèrement les jambes et creuse les reins, et nous sommes à peu près de niveau. Il se branle lui-même tout en récitant sans en sauter pas une les litanies rituelles américaines pour ce genre de circonstances, *yeah, yeah, com'on baby, give me that big fat dick of yours, give it to me all the way,* qui semblent consubstantielles à la jouissance outre-Atlantique. Tout en lui caressant tant bien que mal les cuisses, le ventre et la poitrine (tout est un peu loin), je garde pour ma part une réserve de cathédrale, très compatible avec une impériale exaltation digne de Bonaparte le jour du sacre (à moins de trente mètres de là) : oh oh oh, la couronne s'approche de mon front, la couronne s'approche, la couronne s'approche, je la saisis des mains du pape, il a l'air un peu surpris, elle s'approche encore, *et nunc manet in me*, Mamma mia, dans quelques secondes je vais être empereur des Français…

Des gens passent sur le trottoir, eux sont à trente centimètres, je me demande même s'il n'y en a pas qui s'appuient contre le camion et qui

mettent l'oreille contre la tôle, étonnés qu'ils sont par le balancement qui l'affecte, ou par la rumeur de l'office en cours : on les entend comme s'ils étaient à nos côtés, ce qui nous distrait un peu et nous permet de gagner une minute ou deux, ou de les perdre, je ne sais pas comment il faut dire. Mais tout de même Tom jouit très vite, et moi aussi.

Sur quoi nous nous réajustons – nous étions à peine déshabillés, pantalons sur les mollets – et décidons, car la cérémonie nous a donné grand-soif, d'aller prendre un verre dans un café du quai, à l'angle de la rue Saint-Jacques. Nous buvons au bar, en deux minutes. Tom et son ami partent vers le Midi demain matin. Ils repasseront par Paris dans un mois ou plus. Mais l'occasion ne se présente pas de lui donner mon adresse. Nous retournons jusqu'au camion et il me raccompagne jusqu'au carrefour Saints-Pères - Saint-Germain. Virile poignée de main, comme si nous venions d'assister côte à côte à un excellent match de boxe ou de football. Je me retrouve exactement à l'endroit où je l'ai rencontré. Tout ça n'a pas pris beaucoup plus d'une heure. *Quasi una fantasia (but royal fun)*.

Cependant ma journée n'est pas tout à fait finie : quand j'arrive à la maison, le téléphone sonne. C'est Guy le Québécois. Il s'est disputé avec son Wolf qui lui a dit que s'il rentrait après minuit, il trouverait porte close. Il est rentré à minuit *et deux minutes*, jure-t-il – et ses tambourinements ont été vains. Est-ce qu'il peut venir coucher chez moi ?

« Si tu veux, mais j'te préviens, je suis crevé. Je me couche, je laisserai la porte entrouverte. »

Quand il arrive, je dors. Il se glisse près de moi, me réveille, mais nous nous endormons tous les deux presque aussitôt.

Devant une boulangerie de Bucarest, la file est impressionnante dès le petit matin. À sept heures, la femme du boulanger apparaît à la porte et déclare :

« Ce n'est pas la peine que les Juifs attendent, il n'y aura pas de pain pour eux aujourd'hui. »

Les Juifs s'en vont. À dix heures, la femme du boulanger revient et déclare :

«Ce n'est pas la peine que les Hongrois fassent la queue, il n'y aura pas de pain pour eux aujourd'hui. »

Les Hongrois s'en vont. Même chose, toutes les trois heures, pour les Transylvains, les Ruthènes et les Valaques. Le soir, la femme du boulanger apparaît une dernière fois et dit :

« Décidément, il n'y aura pas du tout de pain aujourd'hui. Vous pouvez rentrer chez vous. »

Les Moldaves s'en vont en disant :

«Décidément, ces salauds de Juifs, ils sont toujours favorisés. »

Mercredi 16 juin [jeudi 17, deux heures et demie, galerie B.]

Guy se lève tôt – il veut aller récupérer ses affaires chez Wolf avant que celui-ci parte travailler. Il me réveille et je ne me rendors pas. Je passe la matinée à faire quelques rangements et à lire des numéros des jours précédents du *Monde*, en particulier l'article de R. B. sur *Salo*. Paul O., qui me téléphone vers midi (pour me demander ce que j'ai décidé au sujet du dentiste : il m'a proposé, la semaine dernière, de m'adresser à un ami à lui qui ne me prendrait rien), reproche à R. B. de ne pas faire état, tout en reconnaissant une "substance" fascisme et qui peut se retrouver partout, y compris dans Sade, de ne pas faire état d'une "substance" Sade. Mais R. B. écrit qu'il y a "du Sade" ou "du sadisme" dans le fascisme, ce qui est bien faire état d'une substance divisible, et même ce serait selon lui banal de le relever. Toutefois le Sade qui intéresse R. B., bien sûr, c'est le Sade *écrivain*, que certes il est possible, légitime et fructueux d'isoler pour telle ou telle démonstration. Mais à ne parler jamais que du Sade *écrivain* au sens étroit du terme, la modernité littéraire diminue le personnage et les problèmes qu'il pose. Le Sade biographique, le Sade psychanalytique, le Sade sadique *sont* Sade tout autant que le Sade *écrivain*, et, qui plus est, ils *font partie* du Sade écrivain au sens classique et plus large du terme (selon lequel un écrivain ce n'est pas seulement ce qu'il écrit, et encore moins la seule façon dont il écrit). Le sadisme et ses obsessions sont bel et bien *dans* l'œuvre, on ne

peut pas séparer l'une des autres, à mon avis. Il serait même intéressant de s'interroger sur les rapports entre les vertus littéraires tant vantées de Sade et ses thèmes (en quoi ont-ils un effet stylistique ? y a-t-il une phrase sadienne, sadiste, voire sadique ? y a-t-il une *forme* de la jouissance à faire souffrir?). Quant à l'analogie (tant relevée) entre Sade et le fascisme, je ne suis pas sûr qu'elle soit aussi grossière que le veut R. B. (aussi grossière, *that is*, qu'il dit qu'il est grossier, sommaire, superficiel, de le relever).

Passé toute l'après-midi à la galerie. Pas de visites, presque pas de coups de téléphone. Travaillé à la journée de mardi, ramené le chien à la maison, ressorti vers sept heures et demie. Au Flore, vu Guy, très en beauté. Je le lui dis, il dit :

« Oh là là, ne m'en parle pas, tout le monde me drague, je ne peux plus mettre les pieds au Dauphin! Je ne sais pas ce qu'ils ont tous… Je vais finir par devenir prétentieux. »

Il me propose de m'asseoir avec lui, mais j'ai envie de me promener. Comme je suis arrivé à mon habituel butoir oriental, le carrefour de l'Odéon, et comme je me tiens là quelques secondes, à considérer rêveusement, avant de repartir en arrière, l'immensité des marches de l'est, quelqu'un me bouscule et m'engueule pour rire. C'est Christian, flanqué de Gilles. J'aurais autant aimé me promener seul, dîner avec un inconnu; et si avec Christian, seul avec lui. Mais nous dînons tous les trois au Petit Saint-Benoît, assez agréablement. Gilles s'est brouillé avec son mec à la suite d'une *party* quelconque, dimanche. Hier au Colony quelqu'un n'a pas manqué, bien entendu, de lui signaler qu'on l'avait vu au Trocadéro, etc. Bien entendu, il dit qu'il s'en fout, etc.

Il y a ensuite un certain cafouillage pour savoir si nous allons aller voir un film, et alors lequel. Christian refuse absolument d'aller voir *Cadavres exquis*, et s'obstine, en partie pour montrer à Gilles, je crois bien, qu'il ne fait pas tout ce que je veux. Nous nous décidons pour le *Hamlet* de Laurence Olivier. Mais la projection est commencée lorsque nous arrivons, et nous renonçons à ce projet-là. Nous faisons alors un tour des cinémas, le Hautefeuille, l'U.G.C. Odéon, mais ne trouvons rien qui nous tente, dont les horaires nous conviennent, que l'un de nous trois n'ait pas déjà vu. Aussi échouons-nous au Dauphin où il y a beaucoup de monde,

chacun arborant ses bronzages ou ses muscles en grand appareil pseudo-sexy, short, chemises ouvertes jusqu'à la taille ou T-shirt minimal. Il y a un nouveau garçon de café qui n'a pas encore bien saisi l'esprit de la maison, sans doute, car il est très aimable – ça ne durera pas, probablement : les habitués sont tellement étonnés qu'ils lui font répéter tout ce qu'il dit. Alain Lequeu et un inconnu s'embrassent sur la bouche, ce que je n'ai jamais vu faire plus tôt à cet endroit-là. Guy, qui est attablé avec Wolf et sa bande, vient me parler et reste longtemps dans une position bizarre, à genoux derrière notre table d'où ne dépasse, d'où je suis assis, que sa tête, qu'il pose sur le plateau, de sorte qu'on se croirait dans une production de *Salomé* pour l'opéra de Mykonos.

Il est plus ou moins réconcilié avec Wolf, mais les filles américaines avec lesquelles il devait partir pour l'Irlande ne sont pas venues au rendez-vous qu'elles lui avaient donné : décidément, ce semble être son sort.

Un grand garçon blond, bronzé, poilu, un peu con, avec qui j'ai plus ou moins joué au bar Orphée cet hiver, vient parler à Christian et à Gilles. Nous marchons ensuite avec lui jusqu'à Saint-Germain, et il part avec Gilles. Christian et moi marchons jusqu'au croisement du boulevard Saint-Germain et de la rue des Saints-Pères, de tomiste mémoire (mais je garde mes émois philosophiques pour moi).

« Qu'est-ce que tu veux faire ?

– Me promener.

– Où ?

– Par là, dans le quartier. »

J'aimerais autant être seul, marcher dans la foule où tout le monde drague, c'est plutôt amusant; et renouveler, qui sait, la plaisante aventure de la veille. L'atmosphère entre nous deux est un peu tendue. Nous revenons sur nos pas, sans parler, et marchons jusqu'en bas de chez lui où, après quelques hésitations, nous montons. Il a reçu le jour même son lit, ses rideaux sont posés, c'est plutôt bien, tout est très arrangé déjà. Nous restons un moment étendus côte à côte, parlant lentement et peu, mais très amicalement, et la légère irritation du moment précédent se dissipe. Il dit :

« Tu peux partir, tu sais, si tu veux... », ce qui bien entendu m'oblige à rester, mais ce n'est pas désagréable, loin de là, le bon contact facile habituel, un moment compromis par les émois volatils du boulevard, est retrouvé. Je le quitte vers minuit.

Au Flore il y a Peter Chatel [JOUE LE RÔLE D'EUGEN DANS *LE DROIT DU PLUS FORT*, DE FASSBINDER / EUGENE (OREGON) / PRINCE EUGÈNE DE SUÈDE (→ MALAPARTE, *KAPUTT* → *LA PEAU*) / EUGÈNE NICOLE (→ *LES LARMES DE PIERRE*, *L'ŒUVRE DES MERS*, ETC.) → NICOLE LAPIERRE (→ *CHANGER DE NOM* (→ TRISTAN (*CHANGE SON NOM / FAI SOI CLAMER / TANTRIS*...))) /// IMPÉRATRICE EUGÉNIE → PRINCE IMPÉRIAL → CHIEN NERO → LEONARD WOOLF //// PETER CHATEL PARLE DE ROY ROWLAND ET DE SON FILM *THE FIVE THOUSAND FINGERS OF DOCTOR T.* /// CHATEL, CHÂTEAU, CASTEL, LE CHAT, LE SHAH (→ IRAN → IRAK a → "ARIK" → SHARON → STONE, ETC.)] et l'architecte du XIVe arrondissement, celui qui habite un appartement très élevé, avec un balcon de verre, dans un quartier dont les rues, assez bizarrement, portent des noms qui sont autant d'allusions à l'histoire de la Gaule. Il m'invite à une soirée chez lui, mercredi prochain. Puis je rentre directement et ressors aussitôt afin de faire pisser Tannou. Sur le trottoir du boulevard, entre le café l'Escurial et la rue Saint-Thomas-d'Aquin, je croise un garçon que j'ai vu plus tôt avec des amis, très brun, moustachu, très poilu, pas aussi mince qu'il serait possible. Il s'arrête, moi aussi, nous revenons sur nos pas.

« Qu'est-ce que tu as fait de tes amis?

– Je ne sais pas. Nous sommes allés au cinéma. Je rentre chez moi à pied, je n'ai pas d'argent pour un taxi.

– Où est-ce que tu habites ?

– Boulevard Malesherbes.

– Oh, ce n'est pas trop loin. Qu'est-ce que tu as vu au cinéma?

– *Taxi Driver*. Je ne comprends pas comment ce film a pu avoir le Grand Prix à Cannes, le jury doit être fou.

– Tiens, pourtant, la plupart des gens trouvent ça très bien.

– Qu’est-ce que ça veut dire, “la plupart des gens” ?

– Hmm… Tu es d’où?

– Oh, tu veux dire, de quelle nationalité? Je suis français, mais je suis d’origine libanaise.

– Tu es en France depuis longtemps ?

– Oui, je n’ai jamais vécu au Liban [BILAN (→ MILAN) / LABAN (→ LACAN) / LUBIN (GEORGES (→ SAND), GERMAINE (→ *TRISTAN*)) / BANI, BANAL, NABIL, NABILA].

– Oh, tu es né en France?

– Je suis né à la Martinique. Mes parents sont partis du Liban depuis très longtemps. Mon père est mort. Qu’est-ce que tu fais?

– J’écris, et toi ?

– Moi je suis étudiant en médecine, c’est un peu pareil.

– ?

– Oui, j’écris beaucoup, moi aussi.»

Nous sommes à l’angle de la rue de Bellechasse.

« Tu vas marcher loin comme ça?

– Non, je vais m’arrêter ici, je dois ramener le chien. »

Il y a une minute de silence, vais-je l’inviter? Non, je suis fatigué, W. rentre demain, il est assez sexy mais il est sans doute un peu gras, il n’est pas particulièrement chaleureux, et puis je n’ai pas plus envie que cela de faire quoi que ce soit.

«Il faut que je rentre, dit-il, je travaille tôt demain matin.»

Merde, alors, pourquoi a-t-il l’air de s’excuser, je ne lui ai rien proposé? C'est agaçant, ces gens qui semblent nous demander de ne pas leur en vouloir s’ils déclinent des offres qu’on ne leur a pas faites.

« Au revoir, à bientôt peut-être.

– À bientôt, peut-être. »

Je rentre aussitôt, il est à peu près une heure, je me couche et lis quelques pages de Tony Duvert. Ah oui, j’ai oublié : le mec du boulevard s’appelait *Tony*.

Jeudi 17 juin [vendredi 18, quatre heures et demie]

Réveillé à dix heures par un coup de téléphone de W. : il a, dit-il, raté son train, parce qu'on lui avait indiqué, à Paris, l'horaire de départ selon l'heure française et non selon l'heure suisse, qui était évidemment la bonne. Il ne rentrera donc que ce soir : puis-je le remplacer une fois de plus à la galerie? Oui. Je fais auparavant des courses pour qu'il y ait quelque chose à manger quand il arrive.

Passé donc l'après-midi rue de Lille [L'ÎLE, *W. OU LE SOUVENIR D'ENFANCE* ("WILSON"), *L'ÎLE DU DOCTEUR MOREAU*, *L'INVENTION DE MOREL*, RUM, SKYE (→ *LA PROMENADE AU PHARE*), L'ÎLE AUX CYGNES À PARIS, *SCHWANNENINSEL, SCHWANNEWERDER* (→ DOCTEUR MORELL, MÉDECIN DE HITLER) / LA CITÉ / LOL (« *LO, LOL, LOLA, LOLITA* ») / RAYMOND LULLE (TRADUIT PAR MAX JACOB)]. Écrit la journée de mercredi. Reçu la visite de Philippe Ier: le professeur Meyrieux et lui ont déjeuné à l'hôtel Bristol avec un haut fonctionnaire de la rue Oudinot : asperges et foie gras, je ne sais plus quoi, etc. La discussion porte sur le bien-fondé de la vaccination de masse en Afrique, laquelle accroît les problèmes démographiques. Il est avéré que le contrôle des naissances est absolument impossible, et que la polygamie, par exemple, ne peut être combattue. Certains experts, dès lors, sont partisans d'une sélection naturelle des individus les plus résistants et de l'arrêt des vaccinations de masse. Simone Veil, qui rentre de Chine, a confirmé que, dans certaines usines, les menstruations des ouvrières étaient régulièrement affichées.

Vers cinq heures sont livrées les invitations pour le vernissage de l'exposition Twombly, qu'il s'agit d'adresser et d'expédier. J'ai essayé de joindre par téléphone Edward B. pour qu'il vienne m'aider, il n'était pas chez lui, mais le malheureux se présente innocemment pour une visite, et il est embauché séance tenante. J'écris les adresses, il timbre – cela jusqu'à sept heures.

Flanqués de Tannou, lui et moi allons faire un tour. Au Dauphin, nous nous asseyons en compagnie de Wolf. Passe Christian, qui se dit surpris de me voir et me demande si je veux marcher avec lui. Nous déambulons côte à côte dans la rue Mazarine, mais ne trouvons pas grand-chose à nous dire. Assis sur le dossier médian d'un banc double, dans le petit square qui est derrière l'Académie et qui porte le nom de Gabriel Pierné, au pied d'un vaste taillis vert semblable à un décor de théâtre, nous observons un silence gêné, un peu triste. Il n'est pas possible de pratiquer en *"trick*" quelqu'un qui sentimentalise, et les arrangements intermédiaires entre les échanges sexuels d'occasion et la constitution d'une espèce de couple, voire la mise en ménage, sont périlleux. En tout cas a resurgi le malaise de la veille, et malheureusement, cette fois-ci, nous resterons sur lui. Il va chez son amie Frédérique.

«Qu'est-ce que tu vas faire ce soir? je lui demande.

– Je ne sais pas, je n'ai pas de projets. Et toi?

– Il faut que je rentre. »

Nous nous quittons et je vais chercher Tannou, laissée avec Edward au café. Edward, elle et moi nous dirigeons vers la rue du Bac. Un peu avant la rue des Saints-Pères, un garçon jeune, moustachu, se retourne sur moi plusieurs fois, et moi sur lui – il me plaît beaucoup, mais il ne s'arrête pas. Edward me raconte que le pseudo-Brésilien du Sept n'est pas français, finalement, mais anglo-chilien; et qu'il lui a demandé ce que je faisais (après me l'avoir demandé à moi) :

« C'est un écrivain, a dit Edward.

– Ah bon ? Il n'en a pas l'air. »

Je prends cela pour un compliment – je suppose qu'un véritable écrivain est censé déblatérer pendant une heure sur des sujets élevés dans le vacarme du Sept, au lieu de draguer de petits étrangers de passage et de les embrasser soudain sur la bouche, au milieu de la piste. Lui est "noble", évidemment. Oh, la rasoir prévisibilité du visible…

De retour à la maison à huit heures et demie, je regarde un film de Chabrol, *Le Boucher*. *Télérama*, à propos de ce film, parlait de Hitchcock, comme chaque fois qu'il est question de Chabrol (et d'ailleurs aussi de Truffaut) (et en fait j'ai entendu un jour un débat à la télévision,

sur Hitchcock, justement, où Chabrol était plutôt brillant, disait sur *L'Inconnu du Nord-Express*, en particulier, des choses très justes, décortiquait à merveille les divers emboîtements thématiques et formels du film (« Avez-vous remarqué que la première femme vend des disques ? »)), et mentionnait en particulier *Mais… qui a tué Harry?*, ce qui a faussé ma façon de le voir, car du coup j'étais tout à la recherche de rapports qui en fait sont extrêmement minces, et, malheureusement, tout au désavantage, assez cruel, du Français.

Le Boucher est très sombre à tous les niveaux, tandis que *Harry* est d'abord une farce. *Le Boucher* est lourdement, maladroitement chargé de sens. Surtout, il pèche par tous les excès du réalisme, en particulier dans le choix des acteurs qui, dans la grande tradition française, semblent avoir été choisis pour leur conformité à l'emploi qu'on leur réservait : Jean Yanne, lourd, velu, quasi bestial, est le boucher, tandis que Stéphane Audran est une petite institutrice remarquablement vulgaire, je ne sais pas pourquoi, mais qui, pour le boucher, et pour tout le village, d'ailleurs, va représenter la dignité, la réserve et la maîtrise. Elle vit d'ailleurs elle-même en pleine autosublimation, et dicte à ses élèves un extrait de Balzac où apparaît une héroïne nommée comme elle Hélène, et dont la froide grandeur en impose même aux plus rudes. Dès les premières images on est pris de malaise (dans l'échelle des valeurs en place, mettre le spectateur ou le lecteur *mal à l'aise* est considéré comme flatteur, le signe d'une réussite esthétique, généralement – mais ici le malaise en question n'est qu'une gêne à l'égard de la maladresse de l'auteur). Une noce au bourg est filmée avec une exactitude obscène, presque insupportable, aussi insupportable, par exemple, que les exécrables acteurs de *Mélodrame* interprétant d'exécrables acteurs. Comme il n'y a pratiquement pas d'intrigue (tout espoir de mystère policier est vite dissipé), l'analyse de caractères et de sentiments prend de plus en plus de place, et elle est lourde et sommaire, à la fois conventionnelle et floue. Le parallèle entre le boucher, obsédé par ses quinze ans d'armée en Indochine et en Algérie, avec les amoncellements de cadavres qu'il a vus là-bas, et l'homme de Cro-Magnon, que l'institutrice évoque tendrement lors d'une visite de grotte avec ses élèves, n'arrange rien. On s'étonne seulement que l'Association des bouchers de France n'ait pas protesté :

l’ambiguïté quant au sens propre et figuré du titre est en effet maintenue à fond, de bout en bout.

Comme je regardais la fin du film, on a frappé à la porte. Je pensais que c'était W., c'était un visiteur pour lui, un Italien que j'ai déjà vu il y a deux ou trois ans, et qui vit à Londres.

« W. m'a téléphoné quand il était à Londres, mais j'ai perdu son numéro, je n’ai pas pu le rappeler : j’aimerais beaucoup le revoir.»

Je lui donne les deux numéros de W., ici et à la galerie. Il ne pouvait vraiment pas tomber plus mal.

W. arrive presque immédiatement après, au moment où j'allais me mettre à table. Il veut aussitôt me montrer ses acquisitions photographiques, mais je veux dîner. Nous mangeons et parlons peu. Après quoi il me montre une vue de Nashville pendant la guerre de Sécession, une vue désolée de Sébastopol pendant la guerre de Crimée, par Frith, et deux photographies d’Égypte dans les années mille huit cent cinquante, superbes, l’une surtout. Il y a aussi une vue de Sorrente par Giorgio Sommer, tourguéniévienne à souhait, très proche de celle qui est reproduite dans le livre d’Oliver Mathews, à ceci près, surtout, que les jeunes gens assis au premier plan, sur un promontoire, au pied d’un arbre dénudé au tronc tourmenté, y sont remplacés par un groupe de touristes, apparemment, dont on remarque surtout une femme à la voilette et à l’ample robe.

Roland Deyla donne chez lui, de nouveau, une soirée en l’honneur de Leonard Bernstein, qui dirigeait le soir aux Tuileries et devait le lendemain être reçu à l’Élysée. Je ne gardais pas un bon souvenir de la précédente, illustrée par l’incident affreux du morceau de viande délibérément laissé tomber, et que John avait refusé, très justement, de ramasser. W. n'interprète pas comme moi l'incident, d'ailleurs. Il dit que John, une fois qu’il a eu compris qu’il avait été soumis à un test, une épreuve, s’est beaucoup réjoui de les avoir brillamment surmontés, et n’en veut pas du tout à Bernstein de les lui avoir infligés. Moi c’est l’idée même de l’épreuve qui me met hors de moi.

De toute façon, nous avons décidé que nous étions fatigués, et de nous coucher. Mais W. a voulu dormir aussitôt, j'ai donc lu un moment sur le

petit lit, terminant enfin le livre de Duvert.

Une critique du *Nouvel Observateur*, d'ailleurs très favorable, et insistant beaucoup, à juste titre, sur l'importance de la ville qui sert de cadre aux amours du narrateur, estimait qu'il ne pouvait s'agir, de toute évidence, que d'une ville d'Afrique du Nord, malgré les prénoms espagnols arbitrairement donnés aux personnages. Mais c'est faux. Il est question d'église, d'une chapelle (p. 198), d'un chanoine bien prébendé; et divers autres indices laissent penser qu'on est dans un pays chrétien, Espagne ou Italie.

Vendredi 18 juin 1976 [samedi 19, trois heures]

Nous parlons du plombier. W. est dans la salle de bains. Puis, sans transition [*TRANSITION* (LA REVUE) / TRANSIT (INTESTINAL → CÔLON → CANCER DU CÔLON /// COLONEL / COLONNE / COLOMB) / TRISTAN, TANTRIS / « MON ART LE PLUS SUBTIL » (WAGNER)] :

« Tu as couché avec Christian?

– Oui.

–Où?

– Ici, une fois.

– Tu sais que je ne voulais pas de ça.

– Non, je ne sais pas. La seule chose que tu aies dite, c'est que tu ne voulais pas que j'installe quelqu'un ici. Je n'ai installé personne. Il était là, un soir, il était venu voir la télévision.

– Et avec Guy?

– Non, tu me l'as déjà demandé.

– Même après mon départ?

– Ah si, bien sûr, quand nous étions tous les deux dans le même lit, ce matin-là, oui.

– Je vois.

– Tu serais vraiment malvenu de te plaindre; la dernière chose que tu m'aies dite, en partant, c'est "Je me souviens très bien des lieux de drague à Bâle" [Cette tasse sous le pont, le long du fleuve...?].

– Et alors? Ça ne voulait pas dire que j'avais l'intention d'y aller, ça pouvait être pour John…

– En plus, si tu veux discuter avec moi, je ne vois pas pourquoi tu dois le faire quand tu es dans la salle de bains. »

J'avais très mal dormi. Réveillé deux ou trois fois par le chien qui s'était mis soudain à aboyer, sans qu'on sache pourquoi, un cauchemar peut-être, je n'avais pas pu me rendormir, finalement, et j'avais passé la nuit sur le petit lit à lire le numéro du *Magazine littéraire* sur Sade [*SAD* (TRISTE → TRISTAN /// *MAD TRYST (*→ POE)), SADE, FADE, BADE, *BAD (*→ JOHNSON), SAND, SAXE (→ MAURICE DE SAXE → AURORE DUPIN → MAURICE DUPIN → GEORGE SAND → KARL SAND (ASSASSIN D'ÉCRIVAIN))].

Un jour, au moment de Pâques, l'année dernière, il y eut toute une après-midi autour de La Coste [CHEMISE LACOSTE → TENNIS → DENNIS, PÉNIS, ENNIS (LE PÈRE DE LEOPOLD BLOOM AVAIT UN HÔTEL À ENNIS) / LA POSTE] : Lourmarin, la combe de Lourmarin, Bonnieux, La Coste, Oppède, Oppède-le-Vieux, Gordes [GARDE(S) → EDGAR → POE / HORDES, CORDES (→ (CHÂTEAU DE) CORDÈS), CORDES (-"SUR-CIEL"), GOURDE(S)]. C'était le soir et comme souvent nous courions contre le soleil, contre la nuit qui venait. Au château, des travaux de restauration étonnamment méticuleux étaient en cours : l'enceinte semblait en voie de reconstruction pure et simple, mais avec les vieilles pierres, et presque sans ciment. Nous avons pris le thé dans la grande pièce louis-philipparde d'un antique café où se réunissait calmement la jeunesse bourgeoise des environs. Au pied des ruines, à Oppède, il y avait, avec des amis et amies, un garçon très beau que je vois sans cesse à Saint-Germain, grand, très mince, avec d'épaisses moustaches noires et un nez busqué, très fin, qui lui donne, avec son teint mat, l'air d'un Sarrasin, d'un Sarrasin de Géricault. Il m'intrigue, et d'autres avec moi. Il a tous les accessoires classiques et

presque caricaturaux du pédé décorateur traditionnel pour “Au théâtre ce soir”, jusqu’au sac en bandoulière, et manifeste, dans tous les détails de son habillement, quotidiennement renouvelé, la plus extrême recherche. Il n’est en rien folle ou efféminé, toutefois, seulement extraordinairement *apprêté*; et il vient à peine de dépasser le stade Vuitton de l’administration méticuleuse de soi. Or l’étonnant est qu’il n’est pas du tout pédé, semble-t-il, et on ne le voit jamais qu’avec des filles, qui paraissent très contentes de lui.

Nous avions, W., Michel P. et moi, dîné aux Bories, ce soir-là, et couché chez les parents de Michel, à Salon, car il n’y avait pas de chambres d’hôtel.

Le problème moral essentiel est celui de la répartition du temps. Le temps me manque tout le temps, encore bien plus que l’argent. Le pur ennui m’est complètement inconnu. Je n’en éprouve parfois qu’une variante bâtarde, l’ennui lié au défaut de liberté : un dîner, une soirée rasante dont on ne peut s’échapper. Mais j’ai peu de contraintes, aujourd’hui, et même cette forme-là d’ennui, toute séculière et contingente, m’afflige rarement. En revanche, une fébrilité extrême, en particulier à l’égard de la “culture” : il faudrait tout lire, tout voir, tout entendre, mais il faut aussi travailler, écrire, faire une “œuvre” ou le tâcher, prendre un peu l’air, baiser – comment répartir son temps? Rien que de lire avec soin *Le Monde*, tous les jours, prend deux heures ou plus – peut-être devrais-je m'en tenir aux titres [ACTIONS, OBLIGATIONS, BOURSES, BOURSE, STOCK EXCHANGE / QUALITÉ(S), TITRES DE NOBLESSE, GRADES, ETC. / LITRES, PITRE(S), MITRE(S) (→ THE MITRE HOTEL, À OXFORD)].

Je travaillais à la journée de jeudi, depuis une demi-heure à peine, lorsque est arrivé Patrick Sarfati. Il est très gentil, je ne peux pas le voir le soir, pratiquement, et d’ailleurs il ne m’ennuie pas du tout : mais une heure y passe. Il a été reçu à son examen. Il a vu le film de Duras, *Son nom de Venise dans Calcutta désert*, « toute la mythologie Duras, une fois de plus : il faut vraiment être en forme » – bref il n’est pas enthousiaste. En revanche il a beaucoup aimé *Au fil du temps* (*Im Lauf der Zeit*). Je lui donne un exemplaire de *Passage*, qu’il commence à lire

tandis que je finis mon travail pour sortir avec lui un peu après sept heures.

Nous marchons vers Saint-Germain, et au-delà. Il était à Venise récemment, dans une petite pension pas chère, au-delà du Lido.

«Du *Lido*?

– Pardon, du Rialto.

– J'avais rencontré un mec, une fois, dans Venise, nous avions longtemps bavardé, dîné ensemble, je crois, nous voulions faire l'amour, j'étais dans une petite pension dont le propriétaire montait perpétuellement la garde, en bas – impossible d'amener qui que ce soit; et lui était dans le même cas, que faire? Nous tournons le problème dans tous les sens, ne trouvons pas de solution, finalement renonçons à nos amours, décidons de rentrer chacun chez soi, nous séparons mais remarquons que nous partons tout de même dans la même direction, suivons les mêmes canaux, passons les mêmes ponts jusqu'à nous retrouver à la même pension, et passer triomphalement sous le nez du type, c'était très excitant.» [VARIANTE DE *WILLIAM WILSON* //// ODYSSEÜZ HÄNON, *L'INCONNU DE DARA* (→ « LE LECTEUR ATTENTIF AURAIT PU ME PRÉVENIR : BIEN ENTENDU, C'ÉTAIT MOI. »)]

Dans la rue de l'Ancienne-Comédie je rencontre Jean-Pierre, de Courpière, un ami de W., d'abord, avec qui je suis allé sur la Côte d'Azur, il y a trois ans, je crois. Nous avons couché à Valence, dans le même lit, chastement, et pris un petit déjeuner, au matin, sur une grande place, en face de la statue d'un général, je ne sais plus lequel. Il est très bronzé et rentre de Belle-Isle, dont il fait grand cas. Il habitait à Cannes, seul, un petit hôtel très drôle, sur une hauteur, et je le rencontrais quelquefois sur la Croisette [ROC, ROI, CROIX, CROISÉ(S), CROISEMENT, RECROISEMENT, CROISIÈRE, ROSETTE (DE LYON, DE LA LÉGION D'HONNEUR / PIERRE DE ROSETTE].

Vu Christian, qui était en train de regarder le Sarrasin d'Oppède, sur qui j'ai attiré son attention.

«Alors, on drague?

– Oh, je le regarde seulement en pensant à toi. »

Il va dîner chez Diego. Je rentre.

W. :

«J'ai eu l'explication de ce qui s'était passé la semaine dernière à la charcuterie, chez les Bourbonnais, quand il y avait les flics et tout, tu te souviens? Deux travelos avaient voulu se faire servir; le Bourbonnais leur a dit : “On ne sert pas les pédés, ici.” Ils sont alors devenus fous furieux et, du bras, ils ont balayé tous les plats étalés sur les comptoirs, purée d’épinards, œufs en gelée, quiches, pizzas, pâtés, terrines, saucissons, salades, etc. Le charcutier a donné à l’un un coup de poing, l’autre s’est emparé du plus grand des couteaux à découper, et s’est mis, sur ses talons hauts, à poursuivre le charcutier dans la rue. Pendant ce temps la Bourbonnaise appelait la police, qui est venue et qui les a emmenés. C'est la boulangère, en bas, qui m'a raconté ça.

– C'est elle qui t'a dit que les Bourbonnais avaient dit : “On ne sert pas les pédés” ?

– Oui. Alors moi j’ai dit : “Mais enfin, ce ne sont pas des pédés, ce sont des travelos ! ” Elle a ri. Elle était très excitée par cette histoire, la fille m’a même dit “Restez, restez”, pour me donner tous les détails, alors qu’elles étaient en train de fermer boutique. Je leur ai raconté ton histoire du billet, la fille a dit à sa mère : “Je t’avais bien dit que c’était ce genre-là.” »

(Cet hiver, allant faire des achats chez ce charcutier-là, parce que l’autre était fermé, sans doute, ou parce qu’ils font des purées d’épinards, très vertes, que j’aime, ou plutôt dont je me suis persuadé qu’elles étaient excellentes pour ma santé, je me suis aperçu, au moment de payer, que mon billet de dix francs était déchiré, que j’en avais à peine plus que la moitié. Je l'ai montré à Mme Bourbonnais et lui ai dit :

« Vous n’en voulez pas, je suppose?»

Non, elle n’en voulait pas. Je suis donc allé en chercher un autre pour régler mes menus achats. Et quand j’ai eu payé elle m’a dit :

« La prochaine fois, vous ne me prendrez pas pour une imbécile. »

Je suis parti, *speechless*; mais, saisi de la fureur de l’escalier, je suis revenu cinq minutes après, ridiculement, fou furieux, et j’ai crié, alors

qu'il y avait toute une file d'attente :

« Je vous ferai remarquer que c'est moi qui ai attiré votre attention sur mon billet, je n'ai pas du tout essayé de vous le passer.

– Oui, oui, ça va, ça va...», a-t-elle dit.

Depuis, bien sûr, je ne mets plus les pieds là-bas.)

(Ce monde des petits commerçants a une passion très anachronique de la hiérarchie, et le pouvoir s'y étale en toute innocence, avec une sorte de "naturel" que la pauvre armée même pourrait sans doute lui envier. Non seulement les employés, même s'ils travaillent ensemble depuis vingt ans et plus, se vouvoient, quand ils ne s'appellent pas l'un l'autre *Monsieur Raymond* ou *Madame Paule* gros comme le bras, mais la domination du patron s'exerce avec un poids extraordinaire (sauf à la boucherie, où règne entre découpeurs une camaraderie de pochards – qui d'ailleurs n'exclut pas les rappels à l'ordre les plus vifs). Les parias absolus de cette société, sa caste des intouchables, ce sont les malheureux représentants de commerce, qui presque sans exception sont traités comme des chiens. Il n'y a pour leurs interventions que de mauvais moments, ni pour eux d'autre espace qu'un très inconfortable no man's land entre la partie publique de la boutique, où ils ne peuvent pas se tenir car ils doivent se distinguer des clients, et sa partie privée où ils ne sont pas admis tout à fait : là, dans ce *non-là* précaire où ils gênent la circulation, ils doivent attendre que tous les clients soient servis, ce qui n'arrive pour ainsi dire jamais. Chacune de leurs questions ou de leurs propositions reste ainsi cinq ou dix minutes sans réponse, ils sont obligés de les renouveler sans cesse. La plupart du temps ils se font dire de repasser un autre jour, « là vous voyez bien qu'en ce moment ce n'est pas possible; mais de toute façon, je vous le dis, je n'ai besoin de rien». Patiemment ils attendent, pourtant, leurs grosses serviettes à la main, essuyant toutes les avanies, pensant sans doute à leur vieille mère malade, à leurs enfants à vêtir, à leur femme qui menace de les quitter s'ils ne lui rapportent pas un sac Vuitton. Il est peu de statuts moins enviables que le leur, et j'imagine qu'on ne saurait s'y résoudre qu'à la dernière extrémité. Le comble est que cette extrémité ne doit pas être visible et que ces humiliés, entre autres obligations professionnelles, doivent arborer un air jovial, entreprenant et pimpant, et même une

certaine recherche vestimentaire (ils “représentent”), que tout dans leur situation contredit et doit rendre plus difficiles à assumer.

D’une boutique à l’autre, les relations sont de puissance à puissance, cordiales et cérémonieuses. Le cas exceptionnel est celui des gens de l’hôtel de passe de garçons. Cette tribu-là est commandée par une grosse femme blanche qui porte en permanence une périlleuse masse de cheveux noirs, bouffants mais absolument solidifiés, figuration volumineuse d’un vaste envol figé. Si elle a un mari, on ne le voit guère. J’ai cru longtemps qu’elle avait deux fils, en fait ce ne sont pas ses enfants naturels. L'aîné est une affaire singulière, grasse, loukoumée, blanche, légèrement boiteuse, incroyablement folle. Mais depuis que le plus jeune est apparu sur le marché, diaphane, éolien, hermaphrodite d’apparence, le premier passerait presque, par comparaison, pour un bûcheron canadien. Or la mère jouit dans la rue d’une grande surface commerciale : l’hôtel, et un café qui ne lui est pas attenant, très fréquenté par les commerçants, justement. Et les deux garçons, l’aîné surtout, sont entourés là du plus grand respect : ce ne sont que *Monsieur Georges* par-ci, *Monsieur Georges* par-là. On voit pourtant tous les soirs M. Georges faire le trottoir, à l’orée du boulevard Raspail, à l’angle du boulevard Saint-Germain. Les commerçants ne peuvent pas l’ignorer, même si leurs boutiques sont à ces heures-là fermées depuis longtemps et si eux, la plupart du temps, sont couchés auprès de Bobonne. N’importe : M. Georges fait l’objet de tous les égards.

Il y a dans notre partie de la rue du Bac *deux* hôtels de passe, qui tous les deux offrent asile aux amateurs de garçons. Le premier, le plus confortable, occupe une maison bourgeoise, très propre. Il n’est signalé par rien. Mme Martin, mon ancienne propriétaire au 112, rentrant une nuit de Yougoslavie où elle passait la moitié de l’année, et ayant égaré ses clefs, tenta d’y obtenir une chambre, en vain :

« On ne donne pas de chambre aux personnes seules.

– Mais je paierai pour deux, si vous voulez. (Elle était très âgée, et fatiguée.)

– Non, madame : il faut être deux. »

Rien n'y fit. À vrai dire, en écrivant ceci, je me demande si je ne confonds pas, et si l'histoire n'est pas arrivée plutôt à Maxine Groffsky, l'agent littéraire, "l'Étrangère rousse", qui nous l'aurait racontée un jour chez Harry Mathews, rue de Varenne. Oui, je m'embrouille : Mme Martin, elle, s'était aventurée dans le même hôtel sur une fausse indication, à la recherche d'un pédicure qu'on lui avait dit exercer là. Quant à l'identité du propriétaire, courent les bruits les plus contradictoires. D'après certains récits, l'hôtel appartiendrait à l'archevêché; d'après d'autres, à la boucherie qui lui fait face. Ce qui est certain, c'est qu'on voit aux fenêtres, en tenue de parfaite soubrette de comédie, petite robe noire et tablier blanc, telle grosse fille rouge qui la semaine précédente travaillait à la Parisienne, l'épicerie, et qui un mois plus tard sera devenue crémière dans le "passage commercial". L'existence de l'hôtel et la vraie nature des activités qui s'y déroulent ne peut donc pas être un mystère dans le quartier, puisque la même fille qui y change les draps quatre ou cinq fois par nuit (j'espère) vous débite ensuite le gruyère ou la saucisse de Morteau. Mais le trafic a nettement diminué. On voit beaucoup moins que jadis arriver de Saint-Germain (Saint-Germain-sans-Prés – les ministères, pas les cafés), des messieurs à Légion d'honneur qui ont demandé au gigolo de leurs rêves ou de leur résignation, lequel les a levés discrètement sur le boulevard, de marcher deux ou trois mètres devant eux, ou derrière, comme des porte-queue de cardinaux ou de présidents à mortier. Je ne crois pas que l'établissement soit tout à fait fermé cependant. Il végète dans une discrétion toujours accrue qui n'est peut-être qu'aspiration a toujours plus de distinction et de raffinement.

Mais l'hôtel Fleury [FLEURI, EN FLEUR, *IN BLOOM*, BLOOM, BLUM, *BLUME* → CELAN) / FLORE (→ FAUNE, VAUGHAN WILLIAMS, (SOMERSET) MAUGHAM (→ *THE LETTER*), MÔME / FLORE (TRIOMPHE, PAVILLON), FLORA (CÉLINE &), FLORENCE, FLEURANCE], beaucoup moins opulent et moins épris de respectabilité bourgeoise, a pris la relève. C'est là qu'habitent les travelos qui voulaient charcuter ces pauvres charcutiers. C'est là qu'œuvre M. Georges. Je ne sais pas si la frêle hermaphrodite est sa sœur. Elle fait le trottoir aussi, à l'occasion. On la voit souvent au Drugstore, au milieu des petits stakhanovistes de la passe. Elle est très mince et boite un peu, elle

aussi. Mais la plupart du temps elle monte la garde à l'hôtel, et on l'aperçoit qui soulève les cerfs à l'étang des rideaux de dentelle en compagnie d'une autre fille qu'elle enlace à la façon des demoiselles de Chassériau, version putassière et chlorotiquement méritante.)

Il y avait à la télévision une pièce de Jerome K. Jerome : le jeune lord a épousé une théâtreuse qui se trouve être la cousine de toute sa domesticité, laquelle le lui cache, mais s'attache à rendre par ses leçons la nouvelle maîtresse de maison digne de son rang. La folie des Anglais quant à la question des classes sociales, la jouissance infinie qu'ils semblent retirer de leurs jeux, de leurs rapports, n'en finit pas de me stupéfier. Nous n'avons regardé cela qu'un quart d'heure, tout de même. S'il y a eu un peu de tirage, c'est seulement parce que W., sans me prévenir, a allumé un joint, et que le joint en soi, quotidien, machinal, sans occasion particulière, commence à m'exaspérer. Nous sommes tout de même allés faire un tour, tous les deux. Au Dauphin il y avait Jean (« Un de tes *tricks*?») en compagnie de Fernando (« Oui, ils font très jeunes mariés »), et Guy, mais pas de chaises. Nous nous sommes assis à l'Apollinaire. Je suis retourné au Dauphin, toutefois, seul, et Guy était très aimable. Je l'ai invité à se joindre à nous, il l'a fait. Une bande de Sud-Américains vaguement pouilleux s'est installée devant la terrasse et s'est mise à jouer des sambas, ou je ne sais quoi (« Si au moins ils pouvaient jouer du rock, au lieu de ça!»). Tout se passait très bien, et ils avaient un certain succès. Mais deux d'entre eux, un grand et un petit, se sont disputés pour savoir qui allait taper sur un des gros tambours de bois, oblongs, qui doivent avoir un nom que j'ignore. Avec la vitesse du feu la dispute a dégénéré en bagarre furieuse. À côté de moi, une fille hystérique criait :

«Mais enfin arrêtez-les, arrêtez-les donc, est-ce que personne ne va les arrêter?»

Quelques spectateurs se sont interposés en effet, une sorte de bonace a pu faire illusion. Il fut même question de reprendre la musique. Mais les choses n'étaient pas calmées pour autant.

« Ben, vas-y, si t'es un homme, viens les prendre, j'te paie une tournée ! (Tiens, ils parlent français tout à fait sans accent – moi qui les croyais andins…)

– Tu parles, taper sur ces merdes pour tirer un putain de franc de tous ces tarés. (La terrasse a un perceptible haut-le-corps silencieux : *tarés*, quels *tarés*?)

– J'aime mieux vivre de ma musique que de boulonner en usine comme un con.

– Je vais les foutre en l'air, moi, tes [tambours] (impossible de me rappeler le mot).

– Essaie un peu pour voir : j'te paie une tournée!»

Je ne connaissais pas cette expression dans cette acception de défi. Mais le petit essaie pour voir, en effet, et réussit au-delà de toute espérance, y compris la sienne, peut-être : il s'empare des gros tambours de bois, lourds et longs, et s'en étant assuré la maîtrise il ne peut faire moins que de les jeter de toutes ses forces sur les trottoirs. Le grand se jette sur le petit, des inconnus se jettent sur l'un et l'autre, mais le petit s'échappe de leurs bras, saisit encore les tambours et à nouveau les jette à terre. Leurs planches se brisent.

«C'est ça, casse tout, dit le grand. Casse *bien* tout : d'ailleurs c'est fait, je vais t'aider.»

Et lui aussi s'acharne sur les tambours, qui cette fois se brisent en mille morceaux, et dont les éclats volent par-dessus la foule. Guy, W. et moi nous éloignons. Nous proposons à Guy de venir à la maison pour manger une glace, mais il refuse.

Aussitôt rentrés, je décide d'aller arroser les plantes de John et Raoul, ce que j'ai oublié de faire jusqu'alors, et ressors. C'est une longue expédition : Bac-Montparnasse en métro, Montparnasse-avenue du Maine à pied; et c'est une longue opération, car il y a des centaines de plantes. Je suis revenu de là-bas en taxi et me suis fait déposer à Saint-Germain : tour jusqu'au <u>Dauphin</u> [DAUPHINE → RENAULT → RENAUD → RENO (CAPITALE DU DIVORCE) → NERO (CHIEN DU PRINCE IMPÉRIAL) → NERO WOLFE → HUGO WOLF / GÉNÉRAL WOLF → STATUE À GREENWICH → *LE MÉRIDIEN* → CELAN → CEYLAN → LEONARD → LEONARDO → CRÂNE → CRANE (→ CE(L)AN)) WOOLF //// DUPIN (→ BUREAU DE POSTE DE LA RUE DUPIN → DURAS/ MITTERRAND → MORLAND

(LANDOR + M) / MORVAN)]. À l'Apollinaire est assis un type pas mal qui regarde beaucoup, sourit presque – je me dis que je lui parlerai en repassant. Dans un des cafés de la rue de Buci, les deux bagarreurs de tout à l'heure, tout à fait ivres maintenant, parlent à des gens qu'ils ne connaissent pas, se tenant l'un l'autre par les épaules. Au Dauphin, personne. Mais quand je repasse devant l'Apollinaire, le type de tout à l'heure est parti (peut-être m'a-t-il suivi et a-t-il continué le long du boulevard, au lieu de tourner dans la rue de Buci comme moi). Merde. Il était très bien, américain certainement, moustachu, bonne gueule (je le trouve d'autant mieux que je l'ai perdu, sans doute). À la maison, W. dort déjà.

Samedi 19 juin [dimanche 20, neuf heures et demie du matin, en train]

Sorti vers six heures avec Tannou. Rencontré Guy, puis Jean-Claude le photographe. Guy compte maintenant partir pour Copenhague grâce à une organisation qui met en relation les voyageurs motorisés et ceux qui ne le sont pas.

Le garçon-boucher de la rue de Buci est décidément très sexy – malheureusement sa petite amie l'attend tous les soirs.

Guy, Jean-Claude et moi avons pris un verre à l'Apollinaire, parce qu'il n'y avait plus de place au Dauphin. J'en ai profité pour leur confier Tannou tandis que j'allais à la librairie Gallimard où je voulais acheter des livres avec l'argent que m'a versé W. pour l'avoir remplacé à la galerie cette semaine. Mais, d'une part, Marie-Thérèse Boulley n'était pas là, et je n'étais pas sûr que ses assistants m'accordent la réduction qu'elle me consent; d'autre part, je ne trouvais pas exactement ce que je voulais; enfin, il m'est apparu qu'il n'était peut-être pas indispensable, dans ma situation financière encore bien précaire, d'acheter ces livres que, dans l'immédiat, je n'aurais pas le temps de lire, de toute façon, alors qu'un grand nombre d'autres volumes, déjà, sont chez moi en souffrance. [*J'y renonce, ce n'est vraiment pas possible*.]

[*Mardi 21 juin, trois heures et demie*.] Je suis donc allé retrouver Guy et Jean-Claude, et Tannou, et nous avons fait encore un tour du côté de la rue de Buci où nous avons rencontré Christian, lui-même en compagnie de Diego et d'un inconnu laid et timide – un camarade de régiment, paraît-il. Avec eux je suis retourné vers le Flore où s'est encore joint à nous Michel P. Christian était plutôt froid, en tout cas très réservé. Je les ai laissés ensemble et suis rentré.

W. m'a aussitôt proposé d'aller pour lui à Bâle afin d'y chercher les deux portfolios de Twombly qui ne sont pas arrivés et qui doivent être exposés à partir de mardi à sa galerie. Je n'y tenais pas spécialement, et j'aurais préféré laisser Edward B. remplir cette mission; mais W. préférait que ce soit moi qui m'en acquitte, et je m'y suis donc décidé. Nous avons dîné à la maison, avons un peu lu (le *T.L.S.*, en ce qui me concerne) et nous sommes couchés relativement tôt, vers minuit. Nous ne pouvions ni l'un ni l'autre nous endormir et nous avons fait l'amour assez vite : je lui ai léché le cul et l'ai baisé.

> Puis, lorsque arrivèrent les grandes chaleurs, il prit l'habitude d'aller chaque jour s'allonger, après le déjeuner, sous un grand chêne gigantesque au bout du champ. Là, les épaules et la nuque contre le tronc énorme, un vieux chapeau de paille aux bords larges ramené jusqu'au-dessus des yeux, à la bouche une longue tige de blé, dans une béatitude sans désirs, il considérait, des heures durant, les lignes molles mais variées, et qui se succédaient à l'infini, à peine un peu tremblées, du paysage.
>
> Quelquefois il allait en ville, marchait sur les boulevards, d'une fontaine à l'autre, devant les terrasses des cafés, et trouvait toujours une fille à séduire. Il faisait l'amour avec beaucoup de tendresse, de gaieté, mille attentions cocasses. Il ne passait jamais la nuit avec elle, cependant, mais rentrait seul, dans sa vieille deux-chevaux décapotée, en chantant à tue-tête sous la lune. Les phares éclairaient des affiches de cirque, de liqueurs régionales, de bals de campagne. Il faisait des détours pour respecter les cadavres de hérissons.

Il y avait dans le *T.L.S.* la critique d'un livre sur la sexualité du couple, intitulé je crois *Coming Together, Coming Apart*, lequel, d'après le commentateur, soutient que les couples sont confrontés à l'alternative suivante : l'entente, l'amitié, les rapports affectueux et courtois, et alors le renoncement à peu près total à la sexualité; et d'autre part les rapports

agressifs, passionnés, sans repos, indispensables, paraît-il, au maintien d'une vie sexuelle active entre deux partenaires fixes. Le second terme de l'alternative engendre angoisse et frustration; mais le premier aussi, paraît-il – quoique d'un autre ordre, je suppose. En tout cas les disputes, les scènes et les brouilles seraient la preuve que « *love is well and kicking* ». À ce compte-là, nous sommes un couple modèle…

Dimanche 20 juin

Le train partait à huit heures et demie, il fallait donc que je me lève à sept, et comme toujours dans ces cas-là je n'ai pas dormi de la nuit – enfin, *trois heures* à peu près, et j'étais debout à cinq heures et demie. J'ai marché jusqu'au métro Saint-Germain, le boulevard était désert, à la terrasse vide du Flore des modèles professionnels, garçons et filles, posaient pour des photographes : un peu à l'écart, et à l'intérieur du café, des piles de vêtements, et une cover-girl aux jambes comme d'ici à Pago Pago, mettant la dernière touche à son maquillage.

Sur les banquettes du métro, il y avait face à face deux filles très sophistiquées, en tenue de jeunes femmes bourgeoises de Bordeaux vers 1925, telles du moins que les aurait dépeintes une "dramatique" mauriacienne de la télévision, circa 1963 – très longs cols pointus, colliers en sautoir, une mèche rejoignant presque la commissure des lèvres, etc. De l'autre côté de l'allée centrale, également face à face, étaient assis une vieille pute fardée, au rouge à lèvres étalé bien au-delà des lèvres, et un type de son âge que j'avais d'abord pris, à l'entendre seulement, pour un clochard; mais qui, par la suite, descendu du métro avant moi, m'est apparu plutôt, une grosse serviette à la main, comme un raté professionnel, démarcheur ou je ne sais quoi (avec une serviette, un dimanche matin?). C'était surtout lui qui parlait :

«En Afrique noire j'ai vu des types qui promenaient leurs testicules dans des brouettes : quatre-vingts kilos, qu'elles [*sic*] pesaient : et c'est pas des blagues que j'te raconte…. »

Il était intarissable sur les maladies vénériennes, « que c'est autant avec les femmes riches qu'on les attrape, faut pas croire ». Les deux Bordelaises présumées avaient de plus en plus de mal à maintenir leur air de dames d'œuvres en visite dans les quartiers populaires, et pouffaient. Un marchand de journaux, pendant ce temps, psalmodiait l'une après l'autre les catastrophes de *France-Soir* – je n'ai retenu que celle-ci :

« Sécheresse : ça devient dramatique. »

J'ai pris un billet aller et retour de première, pour être seul dans mon compartiment; mais c'était une précaution inutile parce que le train était à peu près vide. Je voulais essayer de dormir un peu, mais je n'y suis pas parvenu. J'ai écrit quelques lignes ici, j'ai lu *Le Monde* de la veille, j'ai parcouru les wagons pour examiner mes chères photographies S.N.C.F des provinces françaises – mes favorites représentent toujours des quais, et des ports, dans le Centre-Sud-Ouest : Espalion, Montauban, Villeneuve-sur-Lot, Castres, etc.; semblables à celles, si belles aussi, du livre américain de cuisine française que possède W., elles ignorent totalement la modernité; et, la plupart du temps, on n'y voit même pas d'automobiles, peut-être parce que des voitures permettraient trop facilement de mettre sur elles une date : elles aspirent à l'extratemporalité (ce vieux fantasme : car s'il y a une chose qu'est bien l'homme, c'est *daté*).

J'ai lu enfin *Opéra-bouffe*, sans plaisir ni admiration : il y a d'abord, comme je l'avais ressenti à la lecture d'un autre livre de Roche, *Compact*, peut-être, ou *Circus*, que le matériau qui fait l'objet de représentation, même sommaire, ce réseau d'images qui perce fatalement chez tout écrivain, fût-il ou aspirât-il à être le plus abstrait, en l'occurrence m'ennuie, et non seulement n'a rien pour me séduire ou m'arrêter, mais me tient à l'écart, vaguement dégoûté, du texte et de ses fonctionnements : climat petit-bourgeois, banal, vulgaire et surtout très laid, dégageant une insistante odeur de pipi de chat. Peut-être peut-il séduire d'autres lecteurs, j'imagine que c'est une question de goûts : à mes propres fantasmes il ne donne pas le moindre aliment. D'autre part, et c'est plus grave (car le point précédent n'est pas une "critique" à proprement parler, seulement la constatation que cet univers-là n'est "pas mon genre", comme on le dirait d'une femme ou d'un garçon), d'autre

part une grande partie du travail de la langue est à mon avis beaucoup trop évident. Il est bon, sans doute, que quelques-uns des signifiants à l'œuvre s'affichent, et attirent l'attention sur leur labeur, sur leurs rapports entre eux et sur leurs accomplissements; mais cette ostentation nécessaire doit rester exceptionnelle, je crois, uniquement destinée qu'elle est à ouvrir les yeux du lecteur par des exemples faciles, impossibles à ignorer, sur l'activité de cet ordre-là au sein du texte. Trop nombreux, ces exemples tape-à-l'œil rapprochent l'écriture d'une suite de calembours pour représentants de commerce, et placent l'activité scripturale dans un registre beaucoup trop voisin du style *Canard enchaîné*.

J'ai décidé de manger quelque chose dans le train. Dans un premier wagon était installée une miteuse esquisse de miteux self-service présentant, derrière de petits volets de matière plastique sale, des macédoines à la mayonnaise de longue date solidifiée sur des feuilles de salade rabougries ou sur des tranches de jambon ratatinées. Quand je suis arrivé, un garçon qui était assis là s'est levé, pour moi, apparemment, puisqu'il y avait déjà d'autres clients qui ne lui avaient pas inspiré ce scrupule (je songe à présent que c'étaient peut-être de siens collègues). Il a même passé une veste blanche et m'a demandé si j'avais réservé : «Non? Ça ne fait rien... » Il m'a montré les plats en souffrance, comme si je n'avais pas pu les trouver tout seul («Merci, je vois...»), puis il a disparu.

Réservé? Mais s'il est question de *réservations*, c'est sans doute qu'il y a un wagon-restaurant? Je remets donc en place mon plateau, mon verre et ma vaisselle, et passe dans le wagon suivant où lui semble m'attendre.

« Ah, c'est ici qu'il fallait *réserver*?

– Oui, mais ça ne fait rien. »

En effet : nous sommes seuls. Il m'installe. Les tables au moins sont plus engageantes qu'à côté, les nappes sont repassées de frais, y ont été disposés une vaisselle lourde, nombreuse, des serviettes immaculées, épaisses, et des petits pains individuels. Hélas, à consulter le menu, je m'inquiète du prix : quarante-six francs – avec le vin et le service, cette petite bombance va coûter plus de soixante francs, c'est trop pour

quelque chose qui est toujours infect, s'il faut en croire les voix pour une fois concordantes de la renommée et de mon expérience. Aussi, quand revient le garçon :

« Je crois que je vais changer d'avis…

– Ce n'est pas beau de faire comme ça des romans... », dit-il un peu bizarrement (tiens, mon anonymat aurait-il été percé à jour?).

Salaud de larbin qui méprise les pauvres, comme tous ses confrères, pensé-je; et je retourne dans l'autre wagon pour y commander piteusement une grillade qui se révèle minuscule, sèche, nerveuse, trop cuite, et nantie d'une feuille de salade à laquelle je trouve un air dangereusement familier. Mais pendant mon maigre repas le garçon vient toutes les trois minutes près de ma table et il multiplie les sourires, au point que son empressement, que j'avais d'abord pris pour un simple désir d'attirer le chaland, et ses plaisanteries, où je n'avais vu que du dépit d'en voir échapper un, finissent par m'apparaître clairement comme les éléments d'une drague appuyée. Il me regarde jusqu'à ce que je détourne les yeux, même lorsqu'il saisit des pommes de terres frites au passe-plat.

Cependant il est retenu dans l'autre wagon par ses devoirs. Je regagne mon compartiment, achève sans enthousiasme *Opéra-bouffe* et commence *Paysage de ruines avec personnages*. Mais à ce stade-là je suis tout à fait sûr de le voir réapparaître : il n'est pas mal, jeune, très petit, brun, moustachu, avec des poignets épais et très poilus. *Justement le voici* : il traîne une espèce de seau rectangulaire, et cette fois-ci vend des glaces.

« Vous ne voulez pas une glace?

– Non merci. Alors c'est fini, le travail?

– Oui, je me promène maintenant. Vous êtes sûr que vous ne voulez pas une glace ?

– Bon, si vous voulez... »

Je cherche de la monnaie dans mes poches, la fouille prend un moment, il se rapproche, il est vraiment très petit, il m'arrive à peu près au menton. Il me regarde, il ne me quitte pas des yeux, je pense qu'il veut

que je l’embrasse mais apparemment ses intérêts sont situés plus bas, son coude et son avant-bras frôlent ma braguette, je ris, il y met la main, je l’embrasse, et aussitôt, le plus hitchcockiennement du monde, le train entre dans un tunnel. Je l’embrasse plus longuement, il serre de la main ma bite tout à fait bandée, moi la sienne, puis ses biceps, qui sont plutôt impressionnants – fin du tunnel.

Il va jusqu’au bout du train sous prétexte de vendre ses glaces. À son retour, je l’invite à s’asseoir cinq minutes, non, il ne peut pas, il reviendra dans un moment. Belfort, Mulhouse, le voici de nouveau. Il hésite à s’asseoir et s’obstine à me vouvoyer. Je le tutoie, il me tutoie, et puis le *vous* revient, et donc je le vouvoie aussi. Nous sommes assis l’un en face de l’autre, nos genoux se touchent. Il s’appelle Christian, il doit avoir à peu près vingt-cinq ans, il fait le même trajet trois fois par semaine mais il va quitter ce job dans un mois et habiter la Mayenne, d’où il est originaire et où vit sa famille : vous connaissez?

«Non, je ne crois pas. L'Orne [RENO, RENAUD, NERO (CHIEN DU PRINCE IMPÉRIAL), NERO WOLFE (HUGO WOLF, GÉNÉRAL WOLF, VIRGINIA WOOLF), FRANCO NERO (*THE VIRGIN AND THE GYPSY (*→ ROMANICHEL)) / NORMANDIE / SÉES, C'EST, C., PONTS-DE-CÉ (→ ARAGON)], oui. La Sarthe [BARTHES, MARTHE, CARTE, TARTE, CHARTE / SARTRE (→ CHARTRES)] un peu. Le nord du département, peut-être. »

Je remarque qu’il porte une alliance :

« Vous êtes marié?

– Oui.

– Et elle va aller vivre dans la Mayenne, elle aussi ?

– Oui. »

Ses mains caressent mes cuisses, chacun de nous surveille le couloir dans les directions opposées. Il tâte mon sexe, moi le sien. Penchés en avant nous nous embrassons un instant, et immédiatement arrive le contrôleur, qui a dû voir quelque chose mais ne dit rien, poinçonne mon billet et s’en va.

« C'était bien, tout à l'heure, le tunnel...

– Ah oui : c'est le tunnel de Belfort. »

Il en parle comme si les mérites du tunnel de Belfort, au moins dans le domaine sexualo-sentimental, étaient universellement reconnus et n'avaient plus à être célébrés – ce qui me fait rire. Il rit aussi. Cette hilarité partagée nous rend plus entreprenants – lui surtout, car je me dis que nous sommes chez lui et qu'il est mieux à même que moi de juger de ce qui est possible et de ce qui ne l'est pas. Nous nous levons l'un et l'autre, nous nous serrons l'un contre l'autre. Il m'attire près de la fenêtre, il ouvre ma braguette, je suis plutôt inquiet. Pourtant il me sort le sexe, il se penche en avant, il le prend dans sa bouche, avançant et reculant deux ou trois fois. Mais je suis serré dans mon pantalon dont ma bite n'est pas tout à fait dégagée et où mes couilles sont restées; et puis je suis vraiment inquiet, n'importe qui, passant dans le couloir, peut nous voir – d'ailleurs il risque plus que moi. Je ne suis même pas complètement bandé. Ensuite :

« Bon Dieu, Saint-Louis ! Oh là là, faut que j'y aille.

– Ah, mais c'est triste…

– Ben oui, c'est bête. Mais bon… Allez, au revoir.»

Sorti de la gare, je prends, comme l'a recommandé W., un trolleybus de la ligne n° 2, qui emprunte le plus grand pont et rejoint directement le palais des Expositions. Mais je descends juste après le pont pour aller visiter la tasse fameuse dont il est question dans *Échange*, où il en est dit que sa lumière grillagée, la nuit, se reflète dans les eaux sales du Rhin, ce qui, je le constate, est impossible : en effet cet édicule rectangulaire, en ciment, à la porte de fer, n'est pas situé au bord du fleuve, mais assez en arrière, sous une arche du pont dont ni l'un ni l'autre des piliers n'a les pieds dans l'eau.

Quoi qu'il en soit, il est une heure de l'après-midi, et bien entendu il n'y a pas un chat. Le jardin attenant est désert. Quelques Bâlois sont allongés au soleil, au bord de l'eau, en maillot de bain. Et je pense, suivant un moment le quai, à quelqu'un qui sans doute est en train de marcher pareillement le long d'un fleuve, dans Espalion, Villeneuve-sur-Lot ou Castres; à toutes ces villes assoupies, tranquilles, de part et d'autre de leurs ponts, le long de leurs paisibles rivières; à la province le

dimanche; à la profondeur effrayante de l'*ordinaire*; au chatoiement sans limites du *quotidien*; à l'excitant vertige de l'*inexceptionnel* (souvenirs de jours de juillet écrasés de chaleur, à Clermont-Ferrand, sur les boulevards extérieurs, boulevard Lavoisier, boulevard Duclaux, boulevard Cotte-Blatin, c. 1962, quand toujours un camarade de classe qu'on aimait est parti pour les vacances et que tout paraît si terriblement *normal*, ordinaire, éternel, sans limites, à la façon des énormes étés d'alors, dont on ne voyait pas l'autre rive; et le boulevard Duclaux tournait autour de Reggio d'Émilie, de Badajoz, de Vesoul, de villes plus ordinaires encore, dont on ne connaissait même pas les noms…).

Je reprends le trolleybus là où j'en étais descendu, et rejoins le hall où se tient la foire. Là, je vais aussitôt au stand Sonnabend où sont John et Antonio, et j'essaie de m'acquitter immédiatement de ma mission, c'est-à-dire de m'assurer des deux portfolios de Twombly que je dois rapporter, et d'une photographie de Kuhn qu'a achetée W. la semaine précédente. Mais les difficultés commencent aussitôt : l'un des portfolios est en exposition au stand d'une galerie de Berlin, Skulima, et Skulima ne veut pas en décrocher les éléments avant le lendemain, dernier jour de la foire. Quant à l'autre, il n'est pas arrivé là où il devait être, on ne sait rien de lui. Skulima en a un autre exemplaire mais ne veut pas le prêter, comme W. m'avait donné pour instruction d'en faire la requête en cas de problème – seulement le vendre. Plus tard, cependant, l'évanoui dans l'air sera arrivé, apporté spécialement de Milan, paraît-il; et même, il y en aura *deux*, sans qu'on sache pourquoi ! Reste à attendre le premier, la série des *Trees*.

Je me promène dans la foire, mais suis absolument épuisé, par manque de sommeil. Mes jambes me font mal, j'ai mal à la tête, je tiens à peine debout. Sonnabend présente une exposition de Barry Le Va, Lucio Amelio montre Joseph Beuys, mais certains stands n'exposent que Magritte, bien platement. La confrontation des divers discours est d'ailleurs assez savoureuse, car si, dans l'ensemble, les tendances plutôt modernistes l'emportent, on peut voir des galeries entièrement en dehors du coup, telles que l'Orangerie, de Paris, qui montre des Bernard Buffet et des Jansen, ou bien une galerie d'Athènes qui ne propose que des peintres grecs, figuratifs et plus ou moins naïfs, ou encore le stand,

d’ailleurs somptueux, d’une organisation destinée à promouvoir l’art moderne en Iran, et qui d’évidence a plus de moyens que de goût (enfin, “*de goût*” – de familiarité avec les tendances modernes du jugement critique et de la production artistique en Occident; de maîtrise des “concepts” actuellement “opératoires” dans le “milieu” de l'art contemporain en Amérique du Nord et en Europe; de fluidité dans l’usage du vocabulaire aujourd’hui dominant en matière d’art à New York, Los Angeles, Endhoven, Krefeld, Cologne, Milan, Londres et, accessoirement, Paris…).

Le public est moins nombreux que l’année dernière, et il y a moins d’œuvres de tout à fait premier plan : un merveilleux petit Rothko, *un* grand double *Elvis* argenté de Warhol, un Kenneth *Noland* [*DOLAND*, PAYS DONT DONALD EVANS DESSINE LES TIMBRES (→ DOWLAND), *L'ÉCHEC DE NOLAN (→*

~~CLAUDE~~

OLLIER (→ À LIER, ALLIÉS)), EMMELENE LANDON (→ LONDON,

~~JÉRÔME~~

LINDON), FLORA MACDONALD (→ DOCTEUR JOHNSON)], deux ou trois Stella, etc. – en revanche beaucoup de Twombly, partout : toiles, dessins, multiples. Skulima a une assez grande toile, magnifique, *Diana Passes through the Cool Green Trees*, et il y en a une autre chez Loevenalder où travaille Peter, le Néo-Zélandais (qui, après tout, était innocent des turpitudes dont l’avait accusé W. à propos du bouclier néoguinéen). Il m'invite à coucher chez lui, il a à sa disposition un appartement en ville. Mais j’ai déjà arrangé de coucher à l’hôtel, dans la chambre de John et d’Antonio.

Je passe un moment dans le stand d’une galerie de Genève qui expose des œuvres de Roger Pfinde, ou quelque chose comme ça : portraits de Proust, de Rimbaud, que j’avais déjà vus à Paris dans une galerie du boulevard, près de la rue Saint-Guillaume. Bien entendu Pfinde, *or whatever his name is*, n’est pas mentionnable dans le discours Sonnabend; pourtant l'un de ses petits Rimbaud, ocre orangé, est certainement plus joli, en soi, que n’importe quel Mao de Warhol. («*You can't be serious. And what does* “joli*” mean? – Well, what indeed?*»)

Et puis la photographie, comme il convient désormais, est très largement représentée. Au rez-de-chaussée, la galerie Janis, de New York, expose des portraits d'artistes, les mêmes artistes par divers photographes. L'accrochage est très didactique, trop dense : Warhol, Picasso, Léger, Dubuffet, Pollock, Matisse, De Kooning, Rauschenberg, Rothko, Newman, Kline, Miró, Still, Klein, Wesselman, etc. J'aime assez les œuvres d'un inconnu (de moi), Quelque chose *Rose* Quelque chose, un peu pompeux, très apprêté, avec de belles profondeurs sombres : un portrait de Ernst, par exemple. Très beau portrait de De Kooning en 38, aussi, très jeune génie vigoureux face à la postérité, malgré ce qu'on aperçoit, à l'arrière-plan, d'une médiocre toile de lui. Le Matisse de Gisèle Freund est très beau. Il y a ailleurs, par elle, une série de portraits d'écrivains, tous très connus, malheureusement, les portraits *et* les écrivains, les seconds ayant tendance à tirer vers eux l'attention au détriment des premiers, et donc du travail de l'artiste. Des galeries new-yorkaises se sont regroupées pour une assez vaste exposition qui va d'Emerson aux modernes, et où je remarque surtout des photographies de la fin des années vingt, d'un Allemand nommé Werner Mey, peut-être : en particulier un palier dans une construction moderne, rampes, départs d'escaliers, ombre d'une baie invisible, le tout mort et nu.

Beaucoup d'art "que c'est pas la peine", reflet de tendances et de mouvements morts il y a cinq ans, dix ans, vingt ans ou plus (ou jamais tout à fait nés); grand déterminisme géographique, qu'il s'agisse des galeries ou bien du public : ainsi les galeries espagnoles, ou grecques, ou bien celles des pays qui jouent à singer les Occidentaux, le Japon, l'Iran, montrent presque exclusivement des artistes qui se calfeutrent dans le classicisme ou la naïveté, ou bien s'adonnent à des balbutiements d'imitation. Parmi les visiteurs, beaucoup de Français sont indignés par ce qu'ils voient, se rebiffent, se moquent, protestent, ou bien justement se réfugient dans ce genre de galeries-là, où les œuvres, au moins, "représentent quelque chose", ne serait-ce que du travail. Les Suisses et les Allemands, au contraire, montrent tout bien gravement à leurs enfants, et tendent à faire preuve d'un consentement général qui met tout sur le même plan, avec l'éclectisme d'une ignorance respectueuse. Les marchands ne parlent que d'argent. De toute part affleurent les sous-

discours que dictent l'intérêt, le snobisme, le désir d'appartenance (et d'appartenance aux *bonnes* fratries – il ne faut pas se tromper), la rivalité dans l'érudition, dans la maîtrise des réseaux de signes et du vocabulaire les mieux placés : ils font beaucoup plus de bruit que les éventuels "discours" eux-mêmes (ceux qui parleraient "vraiment" des objets, indépendamment des intentions stratégiques plus ou moins conscientes de celui ou de celle qui s'exprime), ils imposent leur seul brouhaha, on n'entend plus qu'eux.

Antonio, John, Jack Liesfeld, Marvin, qui travaille au département photo de Castelli, et moi avons dîné, après de longues hésitations, à l'hôtel du Commerce où l'équipe Sonnabend est installée. John et Antonio, épuisés, ont voulu aller se coucher aussitôt après. Jack est rentré à son hôtel. Marvin et moi avons décidé de faire un tour à pied, et peut-être d'aller dans une boîte. Je l'ai mené au jardin attenant au plus grand pont, et à la tasse. Je me branlais à côté d'un mec, et Marvin à côté de moi. Il s'est mis à me branler, et même à me sucer. Mais le mec est parti, et nous aussi.

Aux deux extrémités du jardin, on peut lire sur une longue plaque : Theodorsgraben-Anlage (que veut dire *Anlage*?)

Marvin avait un guide des lieux pédés du monde, et donc de Bâle. Lisant le plan à l'envers, j'avais cru que nous étions de l'autre côté du pont. Je me suis aperçu de mon erreur comme nous étions au beau milieu de celui-ci. J'ai alors quitté Marvin, malgré son invitation à faire encore un tour avec lui, et je l'ai laissé marcher jusqu'à son hôtel, sur l'autre rive, dans les environs de la gare. Rebroussant chemin, je suis repassé à la tasse où il n'y avait personne d'intéressant. Puis j'ai suivi le fleuve en direction de l'autre pont, celui du milieu de la ville, et de la boîte indiquée dans le guide, le Cheval Blanc, qui paraissait fermée et où je n'ai pas essayé d'entrer. De nouveau j'ai rebroussé chemin, de nouveau j'ai suivi le fleuve entre les deux ponts, de nouveau je suis entré dans la tasse.

Il s'y déroulait cette fois une scène très mouvementée. Installé à l'un des urinoirs, un garçon qui habite Paris, qui doit être plus ou moins courtier en art, et que j'avais vu l'après-midi à la foire, était en train de se faire baiser par un très grand type à la bite énorme, plein d'énergie. L'un

ni l'autre n'était très beau, loin de là, le baiseur n'était pas très jeune, mais l'éclairage blafard, l'impétuosité du type qui enculait, la position de l'autre plié en deux la tête entre les genoux dans l'urinoir blanc, ce lourd piston qui apparaissait et disparaissait, à la fois vite et très régulièrement, le petit groupe de spectateurs qui s'angoissait chaque fois que grinçait la porte de fer, le danger que celle-ci ne livre passage à la police, conféraient à ce tableau vivant aux couleurs éteintes une saveur à la Kenneth Anger (première période), assez puissante et sulfureuse.

Quand les deux types ont eu joui, tout le monde est parti; et moi aussi, qui ai traversé le jardin et qui étais déjà de l'autre côté de l'avenue lorsqu'un garçon blond m'a appelé, dit quelque chose en allemand, et fait signe de m'approcher.

[*Mercredi 23 juin, trois heures et demie*]. Non sans hésitations, j'ai retraversé l'avenue pour le rejoindre. Je l'avais vu plus tôt. Il était grand, assez beau, bien fichu, en pantalon blanc et chemise de tennis jaune – pas du tout mon genre. Il était en compagnie d'un tiers que je distinguais mal. Ce point, et la bizarrerie de son approche, m'inquiétaient, et d'autant plus que deux autres garçons à bicyclette se sont avancés vers nous, et m'entourèrent. Aucun, à vrai dire, n'avait l'air très menaçant, et les nouveaux venus étaient des folles. Mais de ce cercle autour de moi je me méfiais. Ajoutons à cela que je ne comprenais pas un mot de ce qui se disait, et que le seul qui fût beau ne me plaisait guère : je décidai de partir, avec un peu de regret et malgré ses exhortations et ses rires.

Dans la chambre, à l'hôtel, John et Antonio dormaient déjà. Mon petit lit de camp n'avait pas d'oreiller. La fenêtre était fermée, ou presque, et d'ailleurs ne pouvait pas s'ouvrir davantage, système bizarre à pan unique. Des heures durant je tournai donc et me retournai sur ma couche, mourant de chaleur, manquant d'air, épuisé.

Lundi 21 juin 1976

Réveillé par John et Antonio après une assez courte nuit. Temps splendide, toujours très chaud. Je décide de passer la matinée dans les

musées et vais à pied de l'hôtel du Commerce jusqu'à la vieille ville.

J'avais projeté de visiter le musée d'Art primitif dont on dit grand bien, mais il était fermé. J'espérais aussi qu'il se trouvait dans l'un des deux beaux hôtels qui, sur une petite rue en pente assez forte, étroite, fermée au trafic, regardent le Rhin, mais non : l'un d'entre eux, gris, très grand, avec des géraniums à toutes les fenêtres, abrite les services de la justice – *cantonale*, probablement. Le musée d'Art primitif, lui, est installé avec plusieurs autres dans un bâtiment XIXe, de ce style vaguement néoantique que prisaient les architectes allemands et surtout bavarois, je crois, du temps de Jacob Burckhardt (qui n'y est pour rien).

Partout les fontaines sont aussi claires que je me le rappelais : on en voit le fond, ce qui, enfant, m'émerveillait. Et les rues sont aussi propres que dans mon souvenir.

Je me suis rabattu sur le grand musée où j'ai vu d'abord l'exposition des Picassos du musée d'Art moderne de New York et des collections particulières suisses. Certain Arlequin des années vingt, avec une autre signature, n'étonnerait pas trop, aujourd'hui, dans une galerie du genre de celles qui exposent Michel Ciry, par exemple (« *Who ?!* » – Précisément). Mais l'on se dit qu'en toute probabilité une telle œuvre, à première vue pis que médiocre, doit bien révéler tout de même, quelque part, quelque trace de génie; ce que cherchant on ne manque pas de trouver, bien entendu. Pourtant, ce qui me touche le plus, et de très loin, c'est, à travers les fenêtres qui donnent sur la rue, la jolie maison XVIIIe qui fait face au musée, ses arches, son fronton, son jardin, et sa grille où le pampre à la rose s'allie (je ne suis pas très sûr du *pampre*…).

J'ai toujours beaucoup aimé l'architecture suisse du XVIIIe siècle. Alors que les châteaux de la même époque, en France, que longtemps j'ai adorés, m'ennuient aujourd'hui, et que je trouve Champlâtreux, par exemple, irrémissiblement plouc, les grosses maisons bourgeoises de la Suisse, carrées et bien assises, dont on retrouve partout, dans la moindre petite ville et même dans les villages, au bord des lacs et des routes, les grands toits largement dépassants, l'ornementation rococo très étroitement localisée, les jolies ferronneries et les solides proportions, m'enchantent. L'architecture, au fond, et les paysages, c'est certain, me causent beaucoup plus d'émotion esthétique et de véritable jouissance

que les œuvres d'art. Mais tous ces gens de la foire, si au fait de Twombly, de Beuys ou du moindre Wegman, se désintéressent totalement des édifices et des sites. Ils respectent et ils aiment peut-être quelques très grands noms de l'architecture moderne et contemporaine, les Mies, les Johnson, les Louis Kahn et consorts; et ils veulent bien ajouter au maigre corpus de leurs curiosités et de leurs goûts dans ce domaine les géniaux précurseurs reconnus de ces maîtres, les Ledoux, les Boullée, les Horta, Hoffmann, Sauvage ou Frantz Jourdain; mais il n'y a aucune espèce de place, dans leur code, pour la bonne architecture vernaculaire du passé, et par exemple pour le charme, que je trouve irrésistible, d'une maison de bourgeois bâlois construite vers 1750; et la plupart ne songent pas un instant, en une semaine et plus qu'ils passent dans le pays, à aller faire un saut jusqu'au Righi ou à suivre les rives du lac de Lucerne – très littéralement, *ça ne leur dit rien.*

La maison qui fait face au musée, vue des dernières salles de l'exposition Picasso, me fait penser à l'Allemagne du jeune Werther et de Lichtenberg, et à ce qui fut l'image dominante de ce pays jusqu'à la prussianisation, après 70, de l'une et de l'autre : blonde Allemagne, charmante, pacifique, musicienne, rieuse (malgré les *Souffrances*), Allemagne des petites cours, des maîtres de chapelle, des philosophes pauvres et des grosses filles à nattes, en tablier à fleurs.

Au rez-de-chaussée du Kunstmuseum s'étale une vaste exposition de Donald Judd : quelques sculptures, et de nombreuses salles de dessins. Ceux-ci, innombrables, sur des feuilles détachées de cahiers à spirale, semblent autant d'esquisses, sommaires, pour des volumes sculpturaux très simples, longs triangles sectionnés ou non, cubes de taille diverse et attenants, épais plateaux superposés, etc. Rien de *laid*, certes, dans ces formes élémentaires, telles que sans doute en une seule journée il en tombe par dizaines d'une table d'architecte. Non, oui, elles sont même plutôt belles, *si l'on veut*. Mais qu'est-ce qui en fait de l'art : la simplicité (extrême) de leurs lignes, leur agencement, leurs rapports avec l'ensemble de l'œuvre de l'artiste ? On retrouve ici les deux concepts essentiels, selon moi, à l'appréciation de toute une partie de l'art moderne : détermination de l'artiste, consentement de l'amateur. Quel est le *seuil minimal* de détermination nécessaire, chez un artiste, pour se

constituer en artiste, justement, et sa production en œuvre? Quelle est la *somme minimale* du consentement préalable requis, chez l'amateur, pour qu'il accepte de voir, en cinq ou six traits droits agencés pour représenter plus ou moins un volume cubique, ou conique, un *dessin*, quelque chose de précieux marqué du sceau de l'art?

Le conservateur et ses assistants ont bien dû le fournir, ce consentement, cet acte de foi, et même en quantité massive, pour aligner méthodiquement, salle après salle, ces centaines de petits dessins qu'on pourrait (que quatre-vingt-dix-neuf virgule quatre-vingt-dix-neuf pour cent de l'humanité n'hésiterait pas à) juger insignifiants, aussi bien; de même qu'on pourrait (mais quatre-vingt-dix-neuf virgule quatre-vingt-dix-neuf pour cent de l'humanité n'y songerait pas une seconde) décider de traiter soudain quelques lignes droites assemblées de sa propre main comme une œuvre précieuse, à quoi seraient dus tous les égards de l'art – mais il faudrait le décider très fort et surtout le croire ou le faire croire très longtemps (jusqu'à ce que cette manière devienne votre emblème, votre *concept* (plutôt que votre *truc*), à quoi l'on reconnaît votre "travail" (ainsi les petits carrés de Toroni)).

Dans le hall du musée je croise le charmant Michael Sonnabend (quatre-vingt-dix ans?) et nous bavardons un moment. Puis je retourne en trolleybus à la foire où je me promène encore un moment. Dans le stand de Nigel Greenwood je regarde longuement un dessin d'Agnès Martin, simple quadrillage, comme d'habitude, dont une seule ligne n'atteint pas les bords, et qui me plaît beaucoup. La couleur exquise de l'encre, semblable à celle, un peu passée, d'un vieux manuscrit, le raffinement des détails, la prolongation à peine visible, dans chaque angle, des lignes extérieures, la façon dont la plume a effleuré le papier frémissant, cette austérité élégante, gracieuse, se marient dans ma rêverie aux images XVIIIe qui y flottent depuis ma promenade du matin; et j'imagine le petit Martin au-dessus d'une écritoire aux pieds chantournés, mais sans ornement, à peine tachée d'encre, à peine entaillée ici et là, entre deux fenêtres ouvertes sur un jardin de curé, sur un espalier, le mur d'un potager, une petite porte au fond, de grands arbres et la vallée.

J'ai déjeuné dans la cour du bâtiment de la foire avec Marvin et un de ses collègues, Victor. Marvin vient mardi à Paris pour la première fois de

sa vie. Jusqu'à ces deux derniers mois, il peignait. Mais la fréquentation, chez Castelli, de Jasper Johns et de ses œuvres l'a découragé : il n'a plus vu dans son propre travail qu'un alibi, et il a renoncé à le poursuivre. Il se consacre désormais à la photographie et à son histoire, et il pense faire un cours sur les tendances récentes. Antonio lui a dit, m'apprend-il, que j'étais « un jeune écrivain d'avant-garde…

– Ah, qui ne l'est pas ?

– Mais qu'est-ce que tu fais, quel genre de livres écris-tu?

– Oh, des romans, qui sont surtout faits, pour l'essentiel, de jeux avec les mots; mais où j'essaie tout de même de maintenir, en réaction contre l'ennui des romans de ce genre, d'habitude, un certain degré de représentation : des fragments d'images, des sections d'histoires, des lambeaux d'intrigue qui se renvoient les uns aux autres, comme les gestes ou les morceaux de scènes qu'on aperçoit à travers les fenêtres entrouvertes d'un hôtel, de l'autre côté de la rue, sans rien savoir de ce qui précède ou qui suit...»

Il y a ensuite toute sorte de difficultés rasoir, et dans lesquelles je n'entrerai pas, pour sortir de la foire les deux portfolios de Twombly, et la photographie de Kuhn. Mais c'est accompli à temps. Et je suis à quatre heures dans le train où malheureusement, après Belfort, je ne serai pas seul dans mon compartiment. Un jeune couple s'y est installé. L'homme me propose gentiment *Paris-Match*, que je feuillette un moment : un article, accompagné de photographies, dépeint les difficultés des couples dont un membre est originaire des pays de l'Est; les gouvernements roumain ou hongrois font tout pour empêcher le bonheur des fiancés. M. Sauvagnargues intervient pour persuader le premier secrétaire du parti de témoigner, pour une fois, un peu d'humanité. *Match* fait certainement étalage, ici, d'anticommunisme primaire, confrontant sans cesse la liberté où nous vivons et la noirceur des régimes d'Europe centrale : mais n'a-t-il pas raison? et ces régimes ne sont-ils pas, effectivement, abominables?

Par la connerie vers la vérité? Par le préjugé vers la clairvoyance? Même *Le Figaro* de mon enfance voyait plus juste sur l'Europe de l'Est que toutes les belles âmes et tous les grands esprits, à l'exception de Raymond Aron [NORA (→ JOYCE → MARION/ MOLLY BLOOM) /

ORAN (→ *LA PESTE* → CAMUS / POE (*LE ROI PESTE*)) /// *NORMA* (→ ROMANI), ROMAN, ROMAN, ROMAN, RAMON, RAYMON (→ *INDIANA*, SAND, SIR RALPH, ETC.)] (qui écrivait dans *Le Figaro*).

Un autre article est consacré à Djibouti qui est défini, certainement par erreur, comme le plus petit de nos territoires d'outre-mer. Les anticolonialistes à tout crin, y peut-on lire, chargent la France de tous les crimes. Pourtant, sa présence n'a rien changé à la misère des peuples afars et issas; et son départ n'y changera rien non plus. Les problèmes ne sont pas du tout liés à la présence de la France. De toute façon, il n'y aura, pour regretter Djibouti, que quelques anciens qui se souviennent des putains du port…

Tiens, de mon temps il n'était pas question des putains dans *Paris-Match* ; et surtout pas sur ce ton détaché, comme s'il s'agissait d'une composante inévitable de la vie, sans rien de remarquable, et non pas d'un fléau social. Quant au mariage du roi de Suède, il montre bien que tous les Suédois, malgré un socialisme parfois fort autoritaire, sont royalistes au fond du cœur.

Mais surtout je lis Danièle Sallenave avec beaucoup de plaisir, en tournant la tête vers la fenêtre au milieu des paragraphes et en regardant la campagne qui défile entre les lignes, et les feuillages emphatiques de juin. Si je n'aime pas la "matière" de Maurice Roche, j'aime beaucoup celle de Sallenave, la plupart du temps : musées de province poussiéreux, champs de fouilles, monuments enfouis, champs de bataille; et ses belles phrases nobles, classiques, mais suffisamment tenues à distance pour n'être jamais ridicules. Je ne comprends pas pourquoi elle a voulu éviter les majuscules, les capitales romaines de l'imprimerie, si appropriées à son propos, m'eût-il semblé (d'autant qu'elle a conservé les points) : son texte en prend parfois une fluidité un peu trop grande et se prive, peut-être à dessein, des beaux moments clos et stables qu'offre au lecteur une phrase heureuse; au lieu de quoi, ayant glissé faute de butoir en fin de période, on se retrouve un peu trop vite en bas de page – mais tenté, ce qui est peut-être l'objectif, de reprendre en amont la lecture.

Surprise à la gare de l'Est: W. m'y attend, ce qui est gentil de sa part. Nous rentrons en taxi, en passant par la galerie pour y déposer les Twombly. W. pendant mon absence a couché avec Patrick Leclair, notre

“vieil” ami de Tours (et plus exactement de Châtellerault), un jour à moi désigné par W. tandis qu’il était assis au bord du grand bassin des Tuileries, il y a des années : c’est là que nous l’avons recruté. Il est d’une gentillesse exquise, très vieille courtoisie du peuple, en France, celle qui plaisait si fort à Proust. À mon gré il manque un peu de menton, mais il a un corps très excitant, solide, lourd, velu, avec une belle bite majestueuse en tuyau d’arrosage ou de pompier, s’incurvant sur les couilles les plus remarquables que nous connaissions. Je regrette bien d’avoir manqué son passage.

Nous dînons sur la terrasse, très bien – melon au jambon de Parme, côtes d’agneau à la menthe, pêches à la glace –, puis faisons l’amour avec beaucoup d’excitation, en tout cas de ma part. J’ai envie de baiser et refuse que W. me baise, malgré son insistance : bien que très favorable, en théorie, à l’échange et au renversement rapides, je trouve difficile de les pratiquer au jour le jour. Et donc, très Mac-Mahon à Sébastopol (est-ce bien Sébastopol?), j'encule W. longtemps, avec des poppers : je suis agenouillé, il est sur le dos, ses pieds sont contre le mur, ses jambes à demi ployées autour de moi : c’est une excellente position, et nous jouissons en même temps.

Mardi 22 juin 1976

Levé vers onze heures. Lu *Le Monde* de la veille, puis travaillé jusqu’à sept heures. Été alors au vernissage de l’exposition des multiples de Twombly à la galerie Jacques B. : *Trees* et *Latin Writers and Poets*. J’aime beaucoup les deux, mais préfère infiniment la magnifique seconde série, très proche du dessin *Sappho* que Twombly a donné à W. cet été, lorsque nous étions à Mytilène.

Tout le monde est sur le trottoir : Paloma Picasso, Rafael et Javier, Melinda, Raoul, Edward, etc. – plus d’amis que d’amateurs d’art, ne parlons pas de collectionneurs ou d’acheteurs. Alain Clément, le garçon qui tient, avec son bel ami, une boutique d’objets des années trente et cinquante, et qui fait des photographies, veut faire à la rentrée une exposition de portraits, et que j’y figure. Il vient de lire *Passage* dans un train, dit-il. Paul et Monique Otchakovsky sont là, mais un peu isolés, et ne parlent qu’à moi.

W. donne ensuite un dîner-buffet chez Warhol, rue du Cherche-Midi. Entre-temps, je fais un tour à pied, dans les zones habituelles. L'appartement d'Andy est très agréable par ces grandes chaleurs, avec ses hauts plafonds et ses hautes fenêtres ouvertes sur la cour pleine de lierre. Twombly arrive tard, en compagnie de Nicola. Je parle un moment avec Severo, puis avec Alain Clément, que je lui présente, puis surtout avec Gianni B., ce peintre italien ami d'Aragon chez qui je suis allé un jour avec Dominique le Jardinier. Je bois trop de champagne. W. me présente à Georges Raillard, qui me dit du bien de *Passage*, et me rapproche de Jacques Almira et de Schuhl.

« Ça ne m'étonne pas que Robbe-Grillet ait tiqué : ça l'inquiète, tous ces jeunes qui sont tellement cool...»

(W. lui a rapporté ce que Robbe-Grillet avait dit de moi à Warhol.)

Il prépare un numéro de *L'Arc* sur Rousseau et me demande si j'aimerais y participer. Je présente son fils Henri à Severo Sarduy, puis reprends la conversation avec Gianni qui est tout seul sur un immense canapé.

« Je ne suis pas mondain, dit-il. Toi, ailleurs, tu as l'air timide et presque craintif. Ici, tu sembles très à l'aise.

– Eh bien! Si tu disais ça devant certains de ceux qui sont ici, que je suis *mondain*, ils riraient bien!

– Ah, c'est toujours relatif...»

Melinda, qui porte un immense chapeau de style Longchamp 1910 (et pas seulement *de style – for all I know* il a peut-être figuré dans les tribunes), est assise en majesté près d'une des hautes portes à double battant, et s'évente avec un éventail de nacre. Ceux qui la connaissent lui disent quelques mots ou s'agenouillent à ses pieds, les autres doivent se demander si elle n'était pas déjà dans l'appartement quand il fut acheté, oubliée là par Violet Trefusis, Édouard VII ou Mrs. Keppel.

Les invités passent d'une pièce à l'autre. W. dira plus tard que c'était une soirée ratée. Pour moi c'était plutôt agréable, au contraire, tranquille, lent, et même très joli, avec plus d'espace que de bruit. Je dois aimer les soirées ratées, celles ou ne pèse pas cette fastidieuse contrainte, *s'amuser* – les livres et la baise suffisent tout à fait à mon amusement.

« Je ne te savais pas si décadent...»

Tout le monde est parti, sauf Gianni. Nous nous embrassons sur le grand canapé. W. nous rejoint, nous déshabille, se déshabille. Il baise Gianni, et jouit assez vite. Gianni me baise avec beaucoup de vitalité, pendant très longtemps.

« Je n'ai jamais vu personne baiser si longtemps», dira W.

Mais je ne suis pas vraiment bandé. Après qu'il a joui, je m'allonge sur lui et me répands sur son estomac. Puis nous venons à la maison, très fatigués tous les trois. Pourtant, au lit, W. veut encore baiser, produit des poppers, encule Gianni. Je bande mal et ne jouis pas. Gianni non plus.

Mercredi 25 juin

Nous nous réveillons vers neuf heures. Gianni me tourne le dos, et je bande contre son cul, qu'il bouge contre ma bite, et je m'introduis sans difficulté. Mais ensuite je ne bande pas très bien, d'autant moins que W. essaie d'abord de m'enculer, malgré mes protestations, puis, sur mon refus, insiste pour que je le laisse lui aussi baiser G. Quand je retire mon sexe de son cul, je suis complètement débandé. W. le baise, une fois de plus, très vite, puis se lève. G. se retourne alors, s'allonge sur moi, et nous jouissons ensemble l'un contre l'autre.

Quand nous nous levons, W. est déjà sorti. Nous nous apercevons qu'il nous a couvert le cul, le sexe, et, par accident, tout le corps de beurre, dont l'odeur dans la chaleur me dégoûte et ne s'en va même pas sous la douche.

Après le petit déjeuner, Gianni et moi parlons un assez long moment, étendus, habillés, sur le lit.

« Tu aimes ce qu'écrit Louis ?

– Euh… J'aime bien *Blanche*. Je n'aime pas sa poésie. À vrai dire, c'est un écrivain auquel je ne pense presque jamais – ce qui ne veut pas dire que je ne reconnaisse pas son importance, hein. Il ne joue aucun rôle dans mon travail, c'est tout. Je me sens lié à des traditions très éloignées

de ce qu'il représente, à de tout autres familles littéraires. Je ne pense jamais à lui en tant qu'auteur de tel ou tel livre, encore moins de telle ou telle phrase ou de tel ou tel vers, mais souvent en tant que grand écrivain du quartier, oui : d'autant plus que je le vois tous les jours.

– *Grand écrivain du quartier*! Oh là là, je le lui dirai!

– Non, non, je ne dis pas ça pour… Mais tu comprends, par ici, c'est une figure, bien sûr : quand on le croise, on se dit qu'on croise l'Histoire...»

Gianni va partir avec Aragon, justement, pour passer à ses côtés un mois près de Toulon. Il est bien sûr communiste, son frère aussi. Son père, sous leur influence, a maintenant pris sa carte, bien qu'il ait longtemps été "républicain". L'idéologie mazzinienne a encore sur lui beaucoup d'influence :

« Tu comprends, je suis un vrai prolétaire, moi. »

Il est de Ravenne. Mais sa mère est d'une famille juive de Ferrare, riche et bourgeoise :

« Elle est aigrie, elle a été déshéritée pour avoir épousé mon père. »

Le père a été enlevé par les milices de Salo, comme au début du film de Pasolini, et roué de coups parce qu'il refusait de se battre pour Mussolini. Il s'est échappé et il a rejoint le maquis de Romagne [LOMAGNE (→ LIMAGNE) / ROMAN, ETC., GORMAN, PREMIER BIOGRAPHE DE JOYCE (→ GORMAZ), MORGAN, MORGANE] – il n'y tenait pas plus que cela, mais il n'avait pas le choix.

Gianni s'intéresse beaucoup à la poésie. Il parle de Leopardi, je parle du texte de Larbaud sur Recanati, que j'aimais tant jadis. Hier, au dîner, nous avons parlé de la pinède de Classis, une autre de mes passions de jeunesse. Elle a été le théâtre d'un meurtre terrible, dit-il. Je crois qu'il va me raconter un fait-divers récent, mais il s'agit d'un élève de Botticelli qui y a été assassiné et livré aux chiens. Il me semble que j'ai à peu près dans l'œil les tableaux qui évoquent cet épisode, mais je ne savais pas qu'il s'agissait d'un élève (ni de la pinède de Classis).

Il dit que je suis incompréhensible, qu'on a envie de me battre et de m'embrasser en même temps, qu'il n'arrive pas à me *cerner*. Il m'a vu

pour la première fois chez Catherine, le restaurant des quais, l'année dernière au mois de juin. Il a demandé à Fernando qui j'étais :

« "C'est Renaud, un ami à moi qui fait l'écrivain."

– Il a dit ça comme ça?

– Non, c'est moi qui tourne ça comme ça : un italianisme, sans doute; pourquoi, ça veut dire quelque chose de spécial, *faire l'écrivain*?»

Il a une exposition à Milan. J'ai vu une toile de lui chez lui, quand j'y suis allé avec Dominique – je pense que je n'aime pas du tout ce qu'il fait. Il est vraiment très gentil.

Il part vers midi. J'ai perdu toute la matinée – *pour le travail*, en tout cas. Bain, ménage minimum, déjeuner, lecture du *Monde* de la veille : je ne suis au travail qu'à trois heures et demie, une fois de plus. W. est passé, je l'ai engueulé, pour le beurre.

«La prochaine fois, tu n'as qu'à coucher avec tes *tricks* tout seul», dit-il.

Il a rappelé dans l'après-midi, il va au vernissage de l'exposition Twombly au musée d'Art moderne, ou plutôt à un verre pour Twombly et ses amis, peut-être dînera-t-il avec eux. Philippe vient d'appeler, veut que je lui raconte mon voyage à Bâle, et me raconte une histoire de train : c'était au retour du ski, des parents et leur fils étaient trois dans un compartiment de wagons-lits, lui était seul, les parents lui ont demandé si leur fils pouvait coucher dans le sien; il avait vu le garçon avant, sur les pentes; ils se sont caressés dans le noir – rien d'officiel, bien sûr, rien de *nommé* ni de *nommable*, au matin il n'a été question de rien (ce sont les situations qu'il préfère); les parents l'avaient bien cherché, dit-il.

Il va avec son avion demain à Jersey, revient vendredi, me propose de l'accompagner.

[*Jeudi 24, cinq heures*]

Coupé les épreuves d'*Échange*, arrivées la veille, et lu quelques pages. Puis arrive Antonio, qui est rentré le matin de Bâle. Nous nous accordons à vanter la Suisse. Je lui propose de dîner avec moi vers dix heures. Alors qu'il comptait dîner avec Cy si celui-ci était seul, et non avec deux amis

américains qui étaient à Lesbos cet été, il va dîner, maintenant, avec les seuls Américains, sans Cy. Après minuit, quand je suis couché, il rappelle pour dire qu'ils sont tous à la Coupole, et viennent juste de commander à dîner, est-ce que je veux les rejoindre? Comme bien entendu je ne peux pas dormir, tellement je suis furieux contre W. qui m'a encore raconté des histoires, je sors et vais jusque chez Christian. Malheureusement il est déjà couché, et Gilles avec lui. Il se lève, pourtant, se rhabille et fait un tour avec moi. Mais je ne pourrai pas passer la nuit chez lui comme j'en avais l'intention. Je rentre, lis un moment *Paysage de ruines*, et reste des heures sans pouvoir m'endormir.

Jeudi 24 juin

Levé vers dix heures. Été chez Flammarion prendre auprès de Paul une copie du code de corrections d'épreuves dont je ne me rappelais pas les signes conventionnels. J'en ai profité pour lui porter en guise de cadeau, après bien des hésitations, le manuscrit de la première version d'*Échange*. Est-ce ridicule? S'en moquera-t-il, comme il se moque un peu, gentiment, du "*press-book*" de Marc Cholodenko? Jugera-t-il que c'est la marque la plus évidente des fantasmes de "grand écrivain", lesquels impliquent que les manuscrits sont précieux, ou du moins pourraient un jour le devenir? Il n'aurait d'ailleurs pas tout à fait tort. Je suis persuadé qu'à un niveau profond de vérité, tous ceux qui écrivent fantasment selon les mythes du "grand écrivain" – c'est inévitable. Mais parce que cela est vrai *en profondeur*, vaguement, inconsciemment, ce ne l'est pas pour autant à la surface, clairement, intellectuellement – pas plus que le « On écrit pour être aimé» de R. B. : phrase que les idiots, à juste titre, trouvent idiote, et dont ils estiment qu'elle ne peut concerner que les imbéciles, alors qu'en fait elle est très vraie, mais vraie seulement au troisième ou quatrième niveau de profondeur, et fausse comme vérité de surface (sauf pour quelques imbéciles, justement; moi j'écris *pour n'être pas aimé*, superficiellement, et, plus profondément (ou *moins superficiellement*), pour être aimé malgré toutes les raisons qu'il y a (que je donne) de ne pas

m’aimer (le seul amour qui vaille est l’amour *malgré* (l’autre, c’est trop facile))).

«J'ai feuilleté un des livres que tu m'as passés, dis-je à Paul (pour ne pas être aimé). C'est vraiment un chef-d'œuvre du kitsch – mais il s’agit d’une plaisanterie, non?

– ??

– Ne t’inquiète pas, je ne parle pas d’un livre de la collection “Textes”, mais d’un roman de la collection blanche, *Le Sexe d’un ange*.

– Ah oui, je l’aime bien.

– Mais écoute, c’est extraordinaire : ça ressemble à *Mon petit Trott*, avec toutes ces majuscules à Maman, ma Mère, etc.

– Mais oui, bien sûr, mais *justement* : c’est un pastiche, mais c’est un pastiche qui n'est pas critique, et c'est pour ça que ça m'a plu. C'est d’une ironie qui ne s’affiche pas, presque secrète.

– Mais c’est ça, ne vous gênez pas : volez toutes mes plus chères théories!

– Non, mais c’est vrai…

– Oh, tu prétends toujours ça, maintenant. Tu m’as déjà dit que *Ma nuit chez Maud* était plein de distanciation : j’ai mes doutes.

– C'est vrai, pourtant.

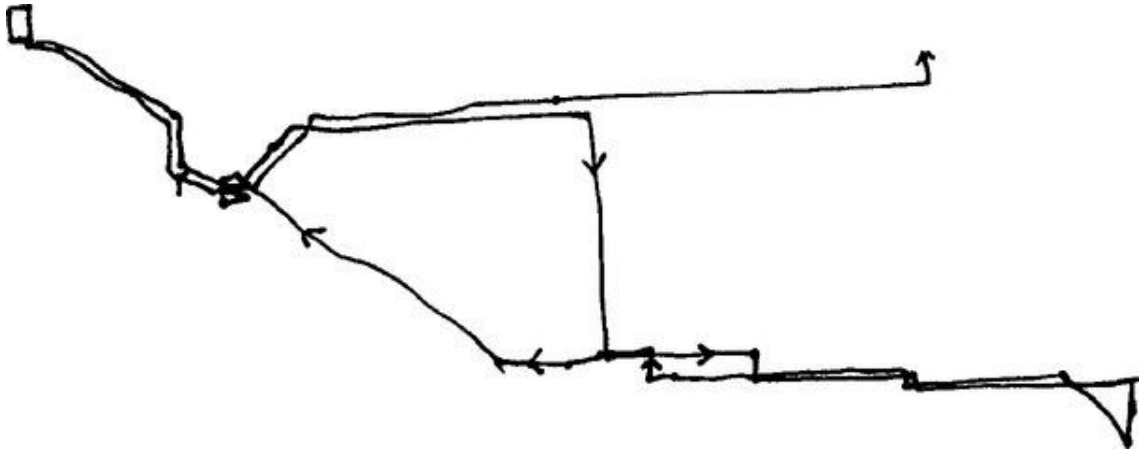
– Et les critiques ont vu ça comme ça, en ce qui concerne *Le Sexe d’un ange*?

– Quelques-uns.

– Eh bien, ils sont plus forts que moi...»

De chez Flammarion je téléphone à Philippe au sujet de Jersey. Je dois être à Paris demain pour la fête du Livre, aux Tuileries, à cinq heures. Mais lui ne compte rentrer que samedi matin. Il ne m’est donc pas possible de l’accompagner. Toutefois il me propose de déjeuner avec lui. Nous nous retrouvons à la Hune et déjeunons rue Saint-Benoît. Il parle du *Journal d’un innocent*, qui a sauvé pour lui, dit-il, un week-end en famille à Noirmoutier. Comme moi il n’aime pas les pages sur “le monde à l’envers”, mais fait grand cas du reste. Il pense aussi que l’“action” du

“roman”, contrairement à ce que prétendait le *Nouvel Obs.*, ne peut pas se situer en Afrique du Nord, mais plutôt en Sardaigne, en Sicile ou au Portugal. Je penche pour l’Espagne, mais lui dis que l’Espagne «n’est plus assez pauvre…». Nous prenons du café au Dauphin. Long tour ensuite : faculté de médecine, Sorbonne, re-faculté de médecine, rue de Buci, Saint-Germain, rue des Saints-Pères, les quais entre le pont Royal et la passerelle des Tuileries, la terrasse des Tuileries, tour de l’Orangerie, les quais de nouveau, le pont du Carrousel, les quais rive gauche, la rue de Seine, le Dauphin, retour par le boulevard :



En passant la première fois par les quais, en bas, le long du fleuve, dans la partie réservée aux piétons, j’ai remarqué, parmi les garçons allongés là au soleil, presque nus, un type que je trouve immensément sexy, et que j’ai déjà vu deux ou trois fois. Revenant sur ces lieux je me suis assis non loin de lui. Après quelques minutes, il s’est levé et rhabillé, il a passé devant moi et s’est assis un peu plus loin. Intimidé, j’ai passé devant lui et me suis arrêté encore un peu plus loin. Il s’est relevé, m’a dépassé, et dès lors marchait devant moi, très lentement. Je le suivais et j’allais le rattraper lorsque, bêtement, soit fatigue, soit timidité, soit désir de rendre les choses plus difficiles, et la victoire alors plus brillante, je me suis arrêté encore une fois : « Oh, eh, je ne vais pas te suivre pendant des heures, mon p'tit vieux... » (*in petto*, et même *in the petto of the petto*, que je reconstitue de chic). Il s’est retourné dix fois, mais il n’est pas revenu sur ses pas et il a continué le long du fleuve, dans la direction de l’Hôtel de Ville. Merde, *che* connard [RANNOCH (MOOR) / LOUIS

CONNARD, ÉDITEUR DE MUSSET / NARCO (TRAFIQUANTS) / CARNOT / CONCARNEAU] *sono io*. Mais je le reverrai certainement.

J'étais de retour ici à cinq heures. Il fait une chaleur invraisemblable, depuis des jours. C'est une des raisons pour lesquelles j'abrège en ce cahier, l'autre étant que je dois travailler à la correction des épreuves d'*Échange*. Christian a téléphoné, espérait me voir le soir, Michel P. aussi. En souvenir de nos ébats de l'autre jour, très excitants après tout, et parce qu'il part en vacances samedi, j'ai rappelé Michel après lui avoir dit une première fois, vaguement, que je le verrais dans le quartier; et lui ai donné alors un rendez-vous précis, à la Hune à huit heures, afin que nous allions dîner ensemble, puis baiser chez lui, longuement, pour une fois.

Pas de nouvelles de W. Il n'a pas couché ici. Mais il est passé pendant mon absence, car il a monté son courrier.

[*Samedi 26 juin, cinq heures*.] La journée de jeudi, avant-hier, s'est terminée par l'exécution point par point du programme annoncé plus haut. J'ai retrouvé Michel à la Hune à huit heures, nous avons fait un tour du quartier sans rencontrer personne et sommes allés, en voiture, dîner chez Catherine, en face de l'île Saint-Louis, près du pont Louis-Philippe.

J'ai revu, qui passait là, chargé de nombreuses salades, ce garçon mystérieux aux grands yeux noirs que j'ai appelé naguère, m'a rappelé Michel, "le Fils du Cadi" : un Nord-Africain très beau et très aristocratique, qui apparaît de loin en loin, ici et là, et avec qui je n'ai jamais échangé que de longs regards. Quittant notre table deux minutes, entre la poire et le fromage, je l'ai suivi pour en savoir plus : il ne m'a pas vu et il est entré dans les cuisines d'un restaurant qui ouvre ces jours-ci sur le quai.

À table, à côté de nous, un homme et une femme parlaient de leurs projets de vacances : ils voulaient aller en Italie mais profiter de la mer. Rendu interventionniste par une légère ivresse, je leur ai dit que la côte amalfitaine, à mon avis, représentait la meilleure combinaison d'Italie et de mer; et je leur ai vanté les charmes de Ravello avec un luxe de détails qui, m'a dit plus tard Michel, les a laissés complètement éberlués.

« Le grand titre de gloire de la villa Ruffolo, c’est que Wagner y a écrit *Parsifal*.

– Ah ah... Et au point de vue sport, qu'est-ce qu'il y a? »

Michel m’a pratiquement *invité*, car je n’avais que treize francs.

Vers onze heures nous étions chez lui, où je n’avais jamais mis les pieds depuis trois ou quatre mois qu'il y est installé. C'est, dans un immeuble moderne du XVe, “jeune cadre” à souhait, un studio qu'il prétend “anonyme”, mais dont certains détails, les rideaux en particulier, sont bel et bien activement laids. C'est une chose d’être indifférent à une décoration indifférente, mais *vraiment laide*? Est-ce qu’il s’en rend compte? Ses rideaux ne sont d’ailleurs pas plus laids que les nôtres, rue du Bac, qui sont du choix du propriétaire, bien entendu, et dont nous avons enlevé l’un, et recouvert l’autre, dans la chambre, d’une couverture unie.

Dans un grand panier d’osier sont accumulées des cartes postales représentant des châteaux des environs de Paris que nous avons visités ensemble, et d’autres qu’il a vus seul – ceux-là en Provence, pour la plupart; et des photographies de New York ou de la Tunisie.

Nos ébats, pour rares qu’ils soient, ont pris depuis des mois une forme *ne varietur* : un moment face à face, je le serre dans mes bras; il me suce le sexe; je lui lèche le cul, longuement; puis je relève ses jambes, qui passent par-dessus mes épaules, et je l’encule. Ses protestations ne m’arrêtent aucunement, car je sais que la série initiale des *nonnonnonnonnonnonnonnonnon*, etc. se transforme sans aucune transition, au bout de quelques minutes, et d’ailleurs sans perceptible changement d’orchestration, en *ouiouiouiouiohouiouiouiouiohoui*, etc. J’essaie de faire durer cela le plus longtemps possible, mais il répète « J’en peux plus, j’en peux plus, je peux plus tenir», sans qu’on sache très bien s’il veut dire par là qu’il va jouir d’une seconde à l’autre ou que je lui fais mal. Je veux tout de même croire que c’est la première hypothèse qui est la bonne, et d’ailleurs m’y crois autorisé car il me dira ensuite :

« Il y a longtemps que je n’avais pas eu autant envie de jouir.»

Comme il m’a déclaré plusieurs fois que j’étais son amant favori, que c’était mieux avec moi qu’avec tous les autres, je suis plein de vigueur

avec lui et pourrais le baiser pendant des heures (la queue est comme les écrivains selon Montherlant, elle se nourrit de compliments, de compliments et encore de compliments). Mais il jouit dès qu'il commence à se branler. Et moi en même temps que lui, dans son cul, avec beaucoup d'excitation.

Comme il est alors à peu près minuit, nous n'avons guère sommeil l'un ni l'autre. Nous parlons de Charles avec qui il part pour la Grèce aujourd'hui samedi, mais qu'il ne voit presque plus :

« Je le trouve beau, j'aime bien faire l'amour avec lui, il est gentil et tout, mais qu'est-ce que tu veux, il me rase. Je crois qu'il est très complexé, intellectuellement. Quand on fait quelque chose ensemble, qu'on voit un film, une pièce de théâtre, il ne veut jamais en parler, il n'exprime jamais la moindre opinion, on dirait qu'il a peur de se prononcer. Et puis il ne propose jamais rien, il ne prend jamais d'initiative, c'est toujours moi qui dois décider où l'on va, ce qu'on va faire, etc. »

(…)

« Quand je lui ai dit que je couchais encore avec vous (W. et moi), il était stupéfait. »

(…)

« Quand je lui ai dit que j'avais couché avec un tas de gens à New York, il était vraiment furieux, d'autant plus qu'il venait de me dire qu'il était venu ici pour arroser mes plantes, mais surtout pour penser à moi. »

Ah oui, et encore celle-là, que j'aime bien :

« Daniel, le psychanalyste, dit que j'ai un psychisme très démodé : les névrosés, d'après lui, on n'en rencontre presque plus...»

M'étonne pourtant beaucoup, moi, le nombre de gens (ce n'est pas du tout mon cas) dont la sexualité (mais ce n'est peut-être pas une "névrose", je n'y connais rien) a des exigences en contradiction directe avec ce qui paraît souhaitable "normalement", "psychologiquement", "behavioralement" pour l'individu : ainsi personne n'aime trop, me semble-t-il, tomber sur des types autoritaires et directifs, qui ont des idées très arrêtées sur tout et qui vous disent à tout moment ce qu'on doit faire,

ce qu'il faut faire, ce qu'on va faire; mais Michel, sexuellement (*sexuellement*, mais pas seulement dans le domaine sexuel, loin de là), a besoin précisément de cela; et son pauvre Charles, qui est pourtant plutôt beau garçon, n'a aucune chance auprès de lui parce qu'il est trop gentil (ce que lui appelle "trop mou"), trop inautoritaire, trop dépourvu de volontés précises et d'initiatives, pas assez "directif ", demandant sans cesse "ce qu'on pourrait bien faire, tu as une idée?".

En somme il l'exaspère d'être si peu exaspérant (contrairement à moi, semble-t-il). Je trouve extraordinaire, dans ces conditions, que tous les deux partent ensemble pour la Grèce. Mais Michel dit que sans doute ils se sépareront aussitôt arrivés (ce qui n'enlève rien à mon étonnement).

Michel compte aller dans l'hôtel de passe pour garçons que W. et moi lui avons indiqué, près de la place Omonia. [*Tandis que j'écris ceci tourne dans sa chambre de l'hôtel Cayré, de l'autre côté de ma rue, un Indien ou un Pakistanais un peu gras, mais assez sexy tout de même, torse nu, très poilu, moustachu, très mâle,* tipo militare, *et pas du tout intéressé par mes regards.*] Je le préviens de la chaleur étouffante, du bruit insupportable que fait la circulation, mais rien n'y fait, nous avons trop bien décrit, il est tout à fait résolu à passer là quelques nuits.

Nous parlons aussi de son frère, que je n'ai jamais vu mais qui m'intéresse depuis longtemps, d'abord parce que j'aime les frères, l'*idée* des frères (ah, coucher avec des jumeaux…), et surtout parce que, d'après les descriptions de Michel, ce frère-là me plairait beaucoup : il est plus petit que lui, plus râblé, plus musclé, plus poilu, en particulier sur les fesses (ce qui semble difficilement imaginable, mais *trop* n'est pas un mot du vocabulaire fétichiste). Toutefois une photographie me déçoit un peu. De toute façon, M. frère est tout à fait hétéro, paraît-il, et même il est marié depuis qu'il a vingt-deux ans. Il était à Paris la semaine dernière. Michel lui a beaucoup parlé de moi et, chose curieuse, il s'intéresse beaucoup à moi. Mais Michel ne lui a pas dit que moi je m'intéressais beaucoup à lui. Tous les deux sont très liés. Michel ne lui parle pas de ses amours, mais vice versa, si : à Paris, le frère a rencontré une fille, la dernière fois.

« Où?

– À Montparnasse.

– Là où il travaillait?

– Non, dans la rue.

– Ça alors !

– Écoute, il ne faut pas exagérer! Paris n’est pas le Village, tout de même : les hétéros peuvent encore trouver à y baiser!

– Oui, bien sûr, mais comme ça, si vite, dans la rue… Je croyais qu’avec les filles c’était beaucoup plus compliqué, que ça prenait beaucoup plus longtemps.

– Oui, peut-être, *un peu* plus longtemps… Mais, tu sais, elles draguent aussi, faut pas croire. Je vois, au ministère, je pourrais en avoir une par jour, si je voulais. Il y en a même qui draguent dans les toilettes.

– *Dans les toilettes*?!

– Oui, elles te regardent dans les miroirs, elles restent des heures à se laver les mains ou à se faire une retouche de maquillage, etc. Il y en a une qui a couché avec tous les directeurs et tous les attachés.

– Ils sont bien?

– Non, ils sont affreux pour la plupart : quadragénaires et gros.

– Ça, je n'ai jamais rien compris au goût des femmes...»

Nous faisons une autre fois l’amour, mais avec beaucoup moins de succès que précédemment. Je n’ai pas envie de lui lécher le cul de nouveau, je n’entre pas très bien, et ça me fait mal. Pourtant, il essaie de nouvelles positions, s’assoit sur ma bite, en me tournant le dos, quand je suis allongé, mais je débande, car les dos, en soi, sauf très musclés et velus, ne m’ont jamais spécialement intéressé. Lui, pourtant, semble extrêmement excité, et agité, fébrile. Plus tard je jouirai sur lui, de face, ce qui ne me pose jamais aucun problème; et le branlerai un moment, sans arriver à le faire jouir (mais sans trop insister non plus). Nous parlons encore quelque temps et nous endormons finalement vers une heure et demie du matin.

Vendredi 25 juin [dimanche 27, trois heures]

Michel se lève à huit heures et va travailler, je dors encore un moment. Quand je me lève à mon tour, vers dix heures, j'écoute *Schéhérazade* et *Les Nuits d'été* en feuilletant un gros livre anglais sur les *Great Houses of the Western World*; puis un autre sur les châteaux du Cantal. Image : le jardin de la villa Doria Pamphili. Musique : la villanelle des *Nuits d'été*. Grande exaltation. Le bonheur ressemble beaucoup, physiquement, à l'extrême douleur morale, et l'enfièvrement heureux (rêves de voyages, de parcs, d'amours dans des parcs) se traduit par un serrement de cœur, tout à fait comme l'angoisse ou le désespoir. Au début de mon amour pour W. j'avais le même sentiment d'exaltation sourde, la même impression de cœur trop à l'étroit qu'aux jours sombres d'après Barbizon.

Métro : La Motte-Picquet-Grenelle–Mabillon. Passé chez Christian vers onze heures. En rentrant à la maison, pris un verre au Flore en compagnie de Severo Sarduy et d'Alain Clément. Severo part le lendemain (hier samedi, donc) pour Athènes. Je lui indique, comme à Michel, l'hôtel de passe proche d'Omonia, où il a l'intention d'aller. Il a aussi l'intention, me dit-il, de donner, en septembre, avec Landor, une fête à Senlis, chez François Wahl, pour la sortie d'*Échange*.

Pas de W. à la maison. Je déjeune seul. Il passe cinq minutes vers deux heures avant d'aller travailler, se met à me parler, etc., sans résultats. Je commence à travailler aux épreuves d'*Échange*. Puis je vais aux Tuileries, à cinq heures, pour la "fête du Livre". Dans la grande perspective centrale ont été élevés de petits kiosques de contreplaqué où les auteurs sont enfermés, au centre, comme les verseuses d'eau d'une source de station thermale. Le public est rare, dans la poussière. Ce qui aura été le trait dominant de ces journées-ci, c'est une chaleur stupéfiante, comme on en avait complètement perdu l'habitude. Je parle à Danièle Sallenave :

« Je voulais vous écrire, tout à fait comme un collégien à un auteur qu'il admire. Dans cette intention j'ai demandé votre adresse à Paul, mais il m'a dit que vous seriez ici, que je pourrais vous parler. J'ai lu votre

livre dans le train, en levant les yeux au milieu des paragraphes sur les paysages qui défilaient et que vos phrases semblaient appeler tant il leur faut d'espace, tant la rêverie ou la méditation qu'elles font naître sont à l'étroit dans le volume qu'on tient. Je trouve ce *Paysage de ruines* une merveille. Il m'a beaucoup fait penser au travail d'artistes que j'aime beaucoup, Anne et Patrick Poirier – est-ce que vous les connaissez? Je veux absolument leur passer le livre, malheureusement ils ont déjà quitté Paris, pour la Sicile je crois. L'un est archéologue de formation, l'autre est sculpteur. Ils sont passés d'un travail purement archéologique à une activité proprement artistique, qui maintenant donne lieu à des expositions dans les galeries et les musées. Ils sont obsédés par les champs de fouilles, les fragments, les moulages : c'est vous dire s'ils sont faits pour vous lire. Ils ramassent des herbes, des feuilles, des plantes qu'ils étiquettent et qu'ils encadrent. Ils ont présenté à la Biennale, il y a deux ou trois ans, l'immense maquette d'une ville ensevelie, en ruine, dont l'image ferait une couverture parfaite pour une édition de poche de *Paysage de ruines*. Aujourd'hui ils construisent une ville imaginaire, une ville de récits d'explorateurs, comme la capitale de Talou VII dans Roussel. Ils constituent à son sujet toute une bibliographie, ils vont jusqu'à écrire les livres auxquels elle se réfère.»

Elle a l'air intéressée. Elle est grande, souriante, aimable. Mais je m'aperçois en transcrivant mon petit compliment (non sans l'améliorer considérablement au passage, je pense, car il était sans doute beaucoup plus bredouillant et emberlificoté) qu'il était tout à fait maladroit, probablement, malgré la sincérité qui le dictait (ou à cause d'elle) : aucun artiste ne peut apprécier bien fort des éloges dont la moitié, ou les trois quarts, sont occupés par l'évocation d'autres artistes – cela dit, je pense sincèrement (encore !) qu'un rapprochement Sallenave-les Poirier serait tout à fait fécond (pour l'Art, *I mean*).

Arrive Gianni qui m'a dit qu'il viendrait me voir là. Il m'apporte le dernier livre d'Aragon, *Théâtre/Roman*. Nous buvons de la limonade à la buvette. Nous croisons Jean-Louis Bory qui me fait un grand sourire. [*Interruption : ouvrant au hasard le livre d'Aragon, posé sur la table devant moi, j'ai lu* La Comédie du lévrier.] [*Ah, il me connaît, il sait où j'habite, il a commencé mon livre, mais il est tombé malade (je ris). «Ne*

ris pas, il avait un cancer au visage » (ce que les gens peuvent bien aller chercher pour ne pas lire mes livres, c'est à peine croyable ! Et comme la langue populaire qu'inventent ou croient transcrire fidèlement les écrivains, à la façon de Françoise rapportant les propos de qui, de Mme de Villeparisis?, « Vous lui donnerez bien le bonjour!», comme cette langue ne parle que d'eux-mêmes!). Gianni lui a montré la photographie de Denis. Il a dit : « Hé hé! » Mais alors, pourquoi ne me dit-il pas bonjour quand nous nous croisons dans la rue? L'acteur semble admirer beaucoup Saint-John Perse.] Paul, sa femme, Gianni, Sallenave, Ristat et moi allons une autre fois boire à la buvette. Ristat a l'air triste et méchant de quelqu'un que personne ne pourrait aimer. Gianni et lui se connaissent. « Nous sommes tous aragoniens », dit Danièle Sallenave, à qui Aragon a fait avoir un prix, semble-t-il. *Well, speak for yourself*...

Au stand Flammarion Troyat [TROIS, TROIE, TROYES, *TROY* (FILM AVEC ORLANDO BLOOM) / ROYAT] et des Cars [ARC, CAR, *CARS* (→ VOITURES), D'ÉCART, D'*ÉCART* (RÉMI SANTERRE), D'*ÉCART* (JACQUES DUPIN)] dédicacent leurs ouvrages. Troyat a un bon air honnête; des Cars, les lunettes dans les cheveux, a la gueule d'un industriel combinard. Jean d'Ormesson, au stand Gallimard, est plus chic; lui s'entretient avec Emmanuel Le Roy Ladurie et Jean-Louis Bory.

Gianni et moi rentrons ensemble vers Saint-Germain, par la rue du Bac. Mais je ne veux pas l'inviter à la maison. Je lui dis que je le retrouverai une demi-heure plus tard à la Hune. Je dois lui apporter *Passage*, dont il voulait acheter un exemplaire à la fête (ah, j'ai vendu un livre – à mon dentiste). W. rentre à l'appartement aussitôt après moi, flanqué de Twombly, de Nicolà del Roscio et de Marvin. Je suis en train d'écrire une dédicace de *Passage* pour Gianni. W. dit :

« *Hmm*, une dédicace, hein?»

Il y a chez John et Raoul un dîner pour Twombly. W. me propose d'y aller. Mais je suis bien trop furieux. Le déroulement des opérations est chaque fois le même : il fait une connerie, je m'en plains, il se plaint de mes plaintes, et disparaît. Son « Tu ne veux pas venir dîner avec nous ? » n'a aucune chance de suffire à m'apaiser.

Je retrouve Gianni à la Hune. Il a acheté un livre, encore un Aragon, *Les Poètes*. Nous marchons “au hasard” : rue de Buci, rue Dauphine, le Pont-Neuf.

« Je suis de mauvaise humeur.

– Oui, ça je m’en rends compte.

– Pas à ton égard, pourtant.

– Ben, ça serait le comble...»

Nous nous asseyons en face de la statue d’Henri IV.

« Tu ne veux pas dîner avec moi?

– Non, je fais la gueule, ça me laisse peu de disponibilité. Et puis je veux rentrer chez moi et regarder la télévision. »

Mais nous restons tout de même presque deux heures sur notre banc à échanger des poèmes (oralement). Nous sommes charmants, dans le soir blanc. [*Interruption, visite de Gianni, justement – histoires de son service militaire, etc. Je suis un peu malade – diarrhée : « Ce sont les jus de fruits et le Coca-Cola qui font ça, dit-il. Je m’y connais : Aragon m’a tout appris. » Cinq heures et demie*.] Deux hypothèses : 1/ ou bien je fais assaut d’érudition et de mémoire (je sais beaucoup plus de vers que lui); 2/ ou bien je suis en train de le séduire irrémissiblement (moi, indigné (à moi, ou plutôt à ces cahiers) : « Ce n’est tout de même pas ma faute si je suis charmant! Je ne peux pas être odieux uniquement pour l’empêcher de tomber amoureux de moi »). Je dis : *Dans la vérandah de sa case, à Brazzaville / Par un torride clair de lune congolais…* Il dit : *Nel mezzo del camine di nostra vita…*, etc., ce qui convoque aussitôt Ruth Draper et les pompes italianophiles de Park Avenue. Il veut que je dîne avec lui. Mais je veux rentrer voir mon film. Nous prenons un verre dans un café de la rue Dauphine. Je suis à la maison à dix heures et demie. Le film ne commence qu’à onze heures. Ai-je dit qu’il s’agissait de *La Boîte de Pandore* de Pabst, d’après Wedekind, avec Louise Brooks? C'est très beau et très long. Ça ne se termine pas avant une heure du matin. Dans une chambre de l’hôtel d’en face, un type un peu gras (encore, ou plutôt *déjà* – pas le même que celui d’hier), allongé en slip rouge sur son lit, feuillette une revue porno pédé, que je reconnais à sa couverture

familière. Il bande, ce qui est assez plaisant à vérifier en perspective. Je tousse. Mais il n'a pas l'air intéressé.

Aucune nouvelle de W. auquel j'ai dit que je serais là. Je sors. Il y a encore du monde dans les rues, malgré l'heure avancée. Je marche jusque chez Christian, et frappe à sa porte discrètement – il est une heure et demie : rien. Vais ensuite aux Tuileries, surtout parce que je sais que je ne dormirai pas. Quand je rentre, W. est là, lisant : il est particulièrement odieux (pour une histoire de réveil téléphonique). Je couche dans le petit lit.

Samedi 26 juin

W. et moi quittons nos lits respectifs vers onze heures. Il fait ses bagages : il part pour Londres où Warhol a une exposition. Nous échangeons quelques mots, ça tourne mal, le téléphone sonne, « Je ne peux pas te parler, dit-il, je m'en vais, je suis en retard, je te passe Renaud ». Je raccroche violemment, furieux (il va partir pendant que je suis au téléphone). « C'était Philippe S. », dit W. qui s'en va en effet : « Ça montre bien ta maturité! »

Dix minutes plus tard je rappelle Philippe, qui est rentré la veille de Jersey. Il a rencontré sur la jetée, à Saint-Hélier, jeudi soir, un garçon qui n'était pas du tout son genre, mais il a tout de même "fait des choses" avec lui en pensant à moi, en se mettant à ma place, «pour ne pas le laisser perdre », parce qu'à moi il aurait beaucoup plu, paraît-il : petit, musclé, moustachu, très poilu – un Allemand de vingt-cinq ans (« Tu vois, trop âgé pour moi »), qui est barman dans un hôtel; ils ont forniqué sur la plage.

« Malgré son air butch, il savait très bien ce qu'il voulait, et ce n'était pas du tout ce qu'on aurait pu penser.

– Mais je te l'ai dit cent fois! Tu es plein de préjugés...»

Passé l'après-midi à travailler. Le téléphone est dérangé, j'entends les correspondants mais ne peux pas répondre, et la communication saute. W.

appelle, tiens, il va encore croire que je lui ai raccroché au nez… Gianni aussi, puis Christian. Gianni passe un moment, il a rendez-vous avec Aragon à côté. Je suis alors en train d'écrire une lettre de remerciement à Henri Flammarion. Gianni s'est battu, un jour, avec une bande de loulous qui se moquaient du chapeau de Louis, lequel, sourd, ne se rendait compte de rien. Cela se passait à la Cascade (qui, bizarrement, est très liée dans mon esprit à Aragon, à cause des *Beaux Quartiers* ; mais j'ignorais qu'il y eût des "loulous" (de banlieue?) à la Cascade). Gianni s'est approché du plus bruyant, l'a pris par le paletot :

« T'as des problèmes, toi? »

Gianni a arrangé une entrevue entre W. et Aragon, à cinq heures : W. a un portrait d'Aragon par Man Ray, Aragon s'y intéresse, mais c'est sans doute trop cher (trois mille dollars?).

Je sors vers sept heures. Mais je tombe immédiatement sur Christian, évidemment. Tour. Nous prenons un verre au Dauphin. Jean, celui qui avait ces jours-ci une mini-liaison avec Fernando, se joint à nous. Il porte une tenue de pompiste, rouge, ouverte jusqu'au nombril, un peu *too much* (on se dit qu'il exagère) et néanmoins nettement bandante (on se dit qu'il a raison d'exagérer, et on ne lui donne pas tort (le *on* n'est pas forcément localisé au même endroit de soi dans les deux cas)). (La veille, Christian m'a montré, dans l'*Uomo Vogue*, une interview de Tan Giudicelli, parmi d'autres interviews de couturiers auxquels on demandait ce qu'ils comptaient faire de leurs vacances, les uns et les autres. Lui disait, qui m'a paru très joli, très poétique :

« De l'auto-stop sur les autoroutes américaines, avec des truck drivers, grands et beaux, aux yeux azuréens et beaucoup de poils sur la poitrine (*con gli occhi azzurri e tanto pello sul petto*…). Et vivre dans un motel pour truck drivers, à côté d'une station de benzine, au Colorado. »)

Jean, dit-il, était au Dauphin la veille à minuit et demi, seul. Je l'ai raté d'une demi-heure. Merde. Et maintenant je suis avec Christian et ne puis rien faire. [*Tout à l'heure, peut-être : Christian dîne chez des amis. Mais si Jean allait avoir des scrupules à cause de Christian? Mais je ne suis pas marié avec Christian, re-merde!* And what of *Gianni? Oh là là, quant'è complicata la vita del baiseur!*]

Nous ne savons pas où aller dîner (Christian a décidé d'autorité que nous dînions ensemble, comme si ça allait de soi) : le samedi, les restaurants bon marché sont fermés, or nous n'avons presque pas d'argent. Donc : ici, sur la terrasse, poulet fumé industriel du magasin Codec, avec du rosé "des sables" (non moins industriel, certainement, mais que j'aime bien; hélas, catastrophe, il n'y a pas de glace, n'ayant pas prévu le coup j'étais en train de défreezer le freezer). Je traduis pour Christian le code des mouchoirs pour pédés, que Barthes nous a rendu (nous le lui avions passé comme exemple de sémiotique, je ne sais pas s'il l'aura utilisé (scientifiquement, *I mean*)). Nous parlons du Keller's, bar où je ne suis toujours pas allé.

Moi :

« Ce qu'en dit Patrice C. n'est pas très attirant, on dirait que c'est pour les vrais "cuir" – moi je n'aime que les faux.

– Mais, Patrice, c'est le type même du "faux", non?

– Ah bon?

– Oui, mon ami François va le voir souvent entre midi et deux, il dit qu'il est doux comme un agneau.

– Ah bon, je suis heureux de l'apprendre. Il a pourtant l'air de prendre tout ça terriblement au sérieux. Il nous a raconté l'autre jour, à Philippe et à moi, qu'il prêtait son appartement, cet hiver, à deux Hollandais qui venaient à Paris tous les week-ends. Les Hollandais draguaient un garçon différent tous les vendredis soir, et ils restaient deux jours enfermés avec lui, chez Patrice. Et le lundi matin le garçon entrait à l'hôpital. Ça, c'est un peu *too much* pour moi.

– Beuh, il t'a dit ça pour t'épater…

– Ah, peut-être… C'était bien imité, pourtant. J'ai le droit de faire la cour à Jean?

– Ben voyons, t'es fou : bien sûr!

– On ne sait jamais : ça pourrait être l'amour de ta vie… Non que je pense qu'il y ait de grandes chances pour que mes avances aboutissent, mais enfin...»

Nous faisons de nouveau un tour (le même) après dîner. Il y a une foule extraordinairement dense, assez peu drôle, petite-bourgeoise, banlieusarde, hétéro. Je crois même qu'au Flore il y a plus d'hétéros que de pédés. Nous nous montrons l'un à l'autre les mecs qui nous plaisent (toujours le signe d'une nette évolution, dans une relation). Verre au Dauphin (tout le monde boit tout le temps, ces temps-ci : dans les supermarchés il n'y a plus d'eau minérale, plus de Coca-Cola, plus de jus de fruits) avec Alain L. (l'ex de "Grâce de Monaco") et, de nouveau, Jean. La nouvelle obsession des pédés pseudo-butch (qui sont en passe de représenter la majorité, et l'image de marque, des pédés parisiens), c'est la gymnastique. On n'entend plus que des histoires de centimètres de tour de cuisse pris ou perdus, de tours de torse, de tours de biceps, etc.

«Mais la plupart ne pensent qu'à la gonflette, dit Alain. Ils travaillent devant des miroirs, et ne travaillent que ce qu'ils peuvent voir. Alors, devant, bien sûr, ça va, mais alors, le dos, quelle catastrophe! »

Jean a chez lui, pour travaux sur son balcon, un peintre en bâtiment qui œuvre torse nu, qui a des muscles stupéfiants (« Y'en a, je savais même pas qu'ils existaient...») et qui lui a demandé s'il n'aurait pas de l'Ambre solaire à lui passer.

« À lui *passer*? Mais à lui passer-*prêter* ou à lui passer-*passer sur le corps*?

– Ben justement, je ne sais pas : c'est resté ambigu parce que je n'avais pas d'Ambre solaire de la marque Ambre solaire, et monsieur n'acceptait que ça sur sa jolie peau… Le prolétariat n'est plus ce qu'il était : je lui ai proposé autre chose, mais il n'a pas voulu.

– Il doit avoir fait des cochonneries avec de l'ambre solaire Ambre solaire, et se faire tout un cinéma là-dessus...», dit L.

Mais il paraît qu'il n'y a aucune chance d'aboutissement, avec le peintre. Il est un peu difficile (ou consolant – *instructif*, en tout cas) d'imaginer Jean, qui est si séduisant, et beau garçon, ayant des frustrations sexuelles et connaissant des échecs dans ses avances amoureuses, comme tout le monde. Il est est de Cambo-les-Bains, derrière Biarritz. Nous cherchons ensemble le nom, qu'il a oublié comme

moi, de la maison de Rostand. D’un air distrait qui m’a donné un mal fou, je joue avec la fermeture Éclair interminable de sa tenue rouge :

«Et ça descend jusqu'où, comme ça? »

– Pouh, de toute façon tout le monde sait bien qu’j’ai rien dans la culotte...»

(Ah bon? Non, la rumeur n'en était pas parvenue jusqu'à moi… De toute façon, si c’est en effet le cas, cela m’arrange plutôt : qu’il ait *tous* les avantages (et je ne tiens pas particulièrement à celui-là) rendrait ses actions vraiment inabordables…)

Guy, le Canadien, joue au flipper. Décidément, il ne quittera jamais Paris, celui-là, malgré ses quotidiennes annonces de départ imminent! La veille, aux Tuileries, Gianni a dit :

« Il y a beaucoup de monde chez moi. Un Canadien que Pascal a recueilli…

– Il s'appelle Guy?

– Ouais...?

– Hi, comique! »

(*La Vie de bohème* version “gay” 1976 : Guy, en short, torse nu, a aidé Gianni à apporter chez lui, de chez le marchand, sur un kilomètre de boulevard, une grande toile vierge sur châssis.)

Christian et moi laissons là L., Jean et les autres. Nous allons chez lui. Mais il n’est que minuit, je n’ai guère sommeil. Nous bavardons un moment. Puis nous faisons l’amour, assez longuement, très bien.

« On est assez forts, tout de même.

– Oui. »

(Il rit.)

Puis il s’endort. Moi pas. Il y a d’abord beaucoup de bruit, dans le quartier ou le sous-quartier, l’îlot, le “bloc” : conversations de rues, de cours, d’escaliers, de paliers; pas qui se rapprochent, qui s’éloignent; portes cochères qui s’ouvrent ou se ferment; minuteries; radios, etc. – *Fenêtre sur cour* revu par Marcel Carné, avec preneur de son qui veut montrer tout ce qu’il sait faire. Puis, vers deux heures, tout se calme, dans

une certaine mesure. Mais je ne peux toujours pas dormir. Je suis dans une agitation extrême, très désagréable, l'un de ces états nerveux où l'on sent de tout leur long, mais surtout vers les extrémités, chacun de ses nerfs, comme si l'on était parcouru en permanence de frissons électriques, qui ne vous laissent pas une seconde en repos. Je pense partir et rentrer chez moi, mais je n'ose pas – Christian penserait que je trouve sa chambre vraiment inhabitable (*which I do*), alors que je l'ai plutôt poussé à la prendre, lorsqu'il hésitait; qu'en somme je la juge assez bonne pour lui, mais pas pour moi. Cette crainte me fait prisonnier, je reste assis près d'une fenêtre, sur le lit, je m'allonge, je me relève, etc. Et pendant ce temps le preneur de son de Marcel Carné multiplie les preuves de sa compétence professionnelle jusqu'en le registre le plus subtil.

Dimanche 27 juin [lundi 28, midi et demi]

À six heures du matin, à peine me suis-je enfin endormi qu'attaque une radio. Nous sommes réveillés tous les deux, et cette fois sans espoir de retour au sommeil. Christian essaie de parlementer avec une femme, de l'autre côté de la cour, mais elle disparaît dans les profondeurs de son appartement. «Ne vous cachez pas!» lui dit-il. Rien n'y fait : une folle.

« Je crois que je vais lâchement t'abandonner… Qu'est-ce que tu vas faire ?

– Je ne vais pas rester tout seul ici, ça c'est sûr…

– Tu veux venir avec moi?

– Oui. »

Nous voilà donc sortis dans le petit matin. Il est amusant d'essayer de distinguer, à ces heures-là, les gens qui ne sont pas encore couchés et ceux qui sont déjà levés : les premiers l'emportent nettement en nombre, un dimanche. De jeunes touristes, après une nuit dans les boîtes, prennent leur petit déjeuner à l'Apollinaire. Sur la place Saint-Germain, un garçon essaie d'enlacer une fille, sans grand succès. Devant le Flore un

malheureux fou, qui traîne dans le quartier depuis une semaine, embrasse longuement sur la bouche des garçons qui passent sur le trottoir, et parle à tout le monde. Il est en train de se faire expulser des abords de la terrasse par le plus odieux des serveurs, un petit gros apoplectique qui est occupé à laver [RAVEL, CHÂTEAU DE RAVEL, *RAVEL* (→ JEAN ~~ECHENOZ~~)

, CONCERTO POUR LA MAIN GAUCHE À L'INTENTION DE PAUL WITTGENSTEIN. VAL(È)RE, VALÉR(Y), *LOVER*, LE VAR, RIVAL] le sol à grande eau et à disposer tables et chaises pour la journée. Nous passons à travers tout cela sans mot dire, épuisés. Christian s'endort à peine arrivé ici, moi non. Je n'ai jamais été aussi insomniaque que ces jours-ci, sans doute à cause de la chaleur. Nous nous réveillons tous les deux à onze heures, nous caressons lentement sans vouloir vraiment faire l'amour, mais bien entendu nous prenons au jeu, et jouissons l'un après l'autre.

Après un brunch rapide, je m'installe sur le balcon pour corriger les épreuves d'*Échange*, et Christian, discrètement, s'en va. Plus tard, j'écoute le début de la "Tribune des critiques de disques" sur le petit poste que m'a laissé Michel. L'émission est consacrée à *Harold* [HAROLD BLOOM (→ GRAND EXÉGÈTE ET ADMIRATEUR DE HART CRANE) / ARNOLD (BLOOM MÉPRISE ~~MATTHEW~~

ARNOLD), ROLAND, LANDOR, *COTTAGE LANDOR*, WALTER S. LANDOR, ETC. / DOLLAR (→ MONNAIE, MONET, THÉÂTRE DE LA MONNAIE, MARC MONNET, ETC.) / HAROLD WILSON, PREMIER MINISTRE ANGLAIS (→ PERCEVAL → PERCEVAL LE FOU (SON FILS)), MEURT D'UN CANCER DU CÔLON (→ COLOMB, COLOMBE (→ PALOMA ~~(PICASSO~~)

→ *DONA FLOR ET SES DEUX MARIS* /// C'EST ARAGON QUI CHOISIT LA LITHOGRAPHIE DE P. POUR LA "COLOMBE DE LA PAIX", ET SON CHOIX AMUSE BEAUCOUP P. PARCE QU'IL S'AGIT EN FAIT D'UN VULGAIRE PIGEON : « IL N'EST MÊME PAS FOUTU DE RECONNAÎTRE UNE COLOMBE!» (CF. SOUVENIRS DE CHARLES SORLIER, LE GRAVEUR))) ///

COLOMBO (→ CEYLAN, CELAN, EXCELLENT), *COLOMBA*, COLOMBIE (→ FARC) /// COLONNE / COLONEL (→ *LA ROUTE DES FLANDRES (*→ MRS. FLANDERS (MÈRE DE JACOB DANS *JACOB'S ROOM*, *MOLL (*→ MOLLY (MARION BLOOM) *FLANDERS*, HOTEL FLANDERS (→ WOLFSON, Y VA AVEC LA PROSTITUÉE), *FLANDRES*, FILM DE BRUNO DUMONT))] *en Italie*, et pour une fois il y a peu de disputes. Puis je me mets au travail, ici, pour rattraper le retard. Gianni, qui a annoncé sa visite par téléphone, arrive au moment où j'en suis à la relation de notre soirée sur le Pont-Neuf. Il m'apporte un bizarre petit instrument de verre, que je prends pour une spatule de dentiste, destiné à maintenir la langue en bas pendant les interventions, mais qui est, dit-il, montrant l'autre extrémité en forme de gros clou, un broyeur de sel anglais du dix-huitième siècle : un ami lui en a donné deux, il m'en offre un. Il se déshabille pour se mettre au soleil près de moi. La veille il a dîné avec Aragon au Toit de Paris, le sommet de la tour Montparnasse. Aragon a feuilleté *Passage*, que Gianni avait avec lui, et souri ici et là. Gianni a dit, parlant de W. et de moi :

«Ils habitent rue du Bac, un huitième étage.

– Non, *sixième* étage.

– Non, non, huitième.

– *Au sixième!* Je le sais très bien, tout de même! »

Je me demande comment Gianni, qui est monté ici dix fois, peut croire que nous habitons au *huitième* étage, d'autant que les huitièmes étages (sans ascenseur) sont tout de même assez rares à Paris…

«Il est venu ici? demande-t-il à propos d'Aragon.

– Non, non, bien sûr que non. W. le lui aura peut-être dit hier. »

W. est en effet allé chez Aragon, la veille, pour lui montrer la photographie de lui faite par Man Ray. Aragon n'avait aucun souvenir d'elle, ne l'avait d'ailleurs jamais vue. C'est, semble-t-il, qu'il était en Espagne quand Man Ray l'avait tirée. Man Ray l'aurait confiée à Breton pour qu'il la lui remette, et Breton, assez caractéristiquement, l'aurait gardée. Il semble que la femme de Breton l'ait vendue après la mort d'André. De toute façon, elle coûte à présent bien trop cher pour qu'Aragon l'achète. Il a montré à W. sa collection, et en particulier

l'*L.H.O.O.Q.* de Duchamp [DU CAMP (→ FLAUBERT) / DU CHAMP, PRENDRE DU CHAMP (« LA ROUSSE, ELLE, PREND DU CHAMP ») / MARCEL DUCHAMP → MARCHAND DU SEL / MARCHAND, LE COMMANDANT MARCHAND (→ PAUL MORAND, *JOURNAL D'UN ATTACHÉ D'AMBASSADE*, HISTOIRE DU COMMANDANT MARCHAND ET DU MILLIONNAIRE) / D'USSEL /// ÉCHECS (→ ROUSSEL, TOMBE DE ROUSSEL) /// GRAND VERRE, GRAND VERRE, GRAND VERT, GÉANT VERT, *GREEN GIANT*].

Gianni a passé la matinée à vendre dans la rue *L'Humanité-Dimanche* :

«Au parti ils veulent que je fasse une école fédérale, dit-il. Tu comprends, je les emmerde. Moi je suis sur les positions du P.C.I., et il y a encore beaucoup de divergences. Mais ils ont quand même fait du chemin, les Français. Quand je suis arrivé en France, c'était pas croyable – à un moment, je voulais tout quitter. Mais de toute façon je ne serai jamais un fonctionnaire du parti. D'ailleurs je n'en suis pas capable. J'oublie tous les noms, les réunions. Y a encore des vieux cons, remarque : "Si je savais qu'un camarade est homosexuel, je refuserais de lui serrer la main." J'ai bien ri, parce qu'au Comité central…

– Ah bon?

– Tu rigoles? (…) En 36, au moment de la guerre d'Espagne, la cellule de Marguerite Duras l'a exclue parce qu'elle couchait avec deux garçons. C'était sa bonne, qui faisait aussi partie de la cellule, qui l'avait dénoncée. Eh bien, cette affaire de rien du tout (Duras était alors tout à fait inconnue) est remontée dans la hiérarchie [ARC, CAR, ARCHE, HIER, ARCHER, ARCHIÈRE, CHIRAC, IRAK, CHIER, CHER, ARCHI(V)E / CLASSIFICATION, ORDRE, PLAN, ORGANIGRAMME, ETC.] à travers tout le parti, et elle est arrivée au Comité central qui a dit qu'on avait d'autres chats à fouetter et que ce que faisait Mlle Duras ne regardait qu'elle, qu'il n'y avait pas besoin d'en discuter.

– Il me semble qu'il était très important d'en discuter, au contraire.

– C'était pendant la guerre d'Espagne : il y avait autre chose à faire.

– Mais Marguerite Duras est née en 18 ou 19, elle avait dix-sept ans en 36 : ça ne tient pas debout, cette histoire.

– C'était peut-être un peu plus tard. C'est Aragon qui m'a raconté ça...»

(L'histoire de M. D. n'a pas été rapportée par Gianni hier, mais plus tôt, j'avais oublié de la noter. Moi je me trompais sur les dates : Duras n'est pas née en 17 ou 18, mais en 14 – n'empêche, en 36, elle était bien jeune pour avoir une "bonne". Et quand a-t-elle commencé à s'appeler "Duras" ?)

Nous parlons de Florence, des Médicis, d'un studio qu'a habité Gianni chez une marquise dans une rue surnommée la — (oublié) parce que Gide, Wilde et Tchaïkovski y ont eu leur logis.

« C'est la ville la plus aristocratique qui soit (il dit ça d'un air dégoûté).

– Mieux vaut l'esprit aristocratique que petit-bourgeois.

– Oui, c'est vrai, tu as raison. Enfin, je ne devrais peut-être pas le reconnaître au moment où nous essayons de séduire les classes moyennes...»

Pendant le carnaval [ARC, CAR, AUTOBUS, NAVAL, CHARNEL (*CARNAL*) /

~~SCHUMANN~~,

, BARTHES À PROPOS DU PIANO DE SCHUMANN (PRÉFACE À MARCEL BEAUFILS)], un hiver, un ami à lui, enroulé dans des falbalas, s'accroche à une statue. La foule, en riant, tire sur ses oripeaux. Il se lamente, prend le Ciel à témoin : « Les partisans veulent me voler mon petit manteau (bis). » On ne sait pas pourquoi, il avait envie de parler de "partisans".

Gianni regarde le petit livre d'Ontani :

«J'ai été conceptuel, moi aussi. À Florence, il y a une galerie qui ne fait que ça, une vraie maffia. J'ai participé à une exposition de groupe, je faisais mon petit truc à l'intérieur, à l'extérieur de la galerie ils déchiquetaient des poulets vivants, il y avait du sang partout, des viscères, des plumes, la S.P.A. a porté plainte, on a tous été condamnés à deux cent cinquante mille lires [MONNAIE, LIVRE (→ *POUND*, POUND), LIVRE (→ *BOOK*), LIRE, *LEAR (*→ MARCHESCHI)] d'amende [À MENDE, AMENDE(R), MANDORLE, *MANDORLA*, MANDELBAUM, MANDELSTAM (→ POÈME DE CELAN) / VIERGE, SEXE DE FEMME, GRAFFITI / DEMANDE, AMANT, DE MAN (PAUL, ÎLE) / MANDEL, GEORGES MANDEL → AVENUE

GEORGES-MANDEL → AVENUE HENRI-MARTIN (L'HISTORIEN, LE MARIN, LE PEINTRE) /// « LIBÉREZ HENRI MARTIN! » ↔ « LIBÉREZ ALBERTINE ! »] – *même moi*, alors que j'étais même pas au courant. J'ai un copain conceptuel, il prend des photos dans les toilettes des gares, et puis il suit les mecs qui lui plaisent dans les trains, il se retrouve n'importe où, à Rome, à Milan, à Venise – la plupart du temps ils ne sont même pas homosexuels.

« J'ai raconté à Aragon l'histoire de ton couturier, tu sais, celui qui veut passer ses vacances au Colorado : il a ri.

– Tiens, je l'ai vu hier, justement, le couturier : il était au Flore. Il habite Paris, tu sais.

– Ah oui, ça ne m'étonne pas… En Italie, les homosexuels n'ont pas encore ces goûts-là : les mecs moustachus et poilus et tout ça, ce n'est pas ça qui les intéresse – *pas encore*, en tout cas… Quand je suis arrivé en France, je trouvais que les gens avaient des goûts bizarres : ça m'étonnait, ce qui leur plaisait. »

Nous parlons aussi de Fernando.

« L'année dernière, quand j'étais à la Résidence, le grand hôtel où va Aragon, près de Toulon, j'avais des yeux tout noirs et un grand pansement sur le front. Je m'étais battu avec Fernando. Il m'avait dit : "Je viendrai à minuit." Puis, trois jours sans nouvelles de lui. Je lui ai dit : "Tu as un endroit où coucher? – Oui. – Alors, viens prendre tes affaires, je ne veux plus te voir." Il est venu prendre ses affaires, on s'est battus pendant une heure, il y avait du sang partout; remarque, lui aussi, il était plutôt amoché.

– Et Jean-François ?

– Oh, Jean-François, Jean-François ça n'a rien à voir! Jean-François c'est mon frère spirituel, il y a toute sorte de raisons à ça, des raisons… psychanalytiques, on pourrait dire…

– Ah oui, lesquelles?

– Ah non, je les garde pour moi… »

Plus tard, lui :

« Tu veux travailler, peut-être ?

– Oui, je dois.

– Je peux rester là ?

– Bien sûr. »

Je travaille. Il regarde des livres. Je me retourne : il feuillette un catalogue des dessins de Giacometti. Il me demande :

« Tu aimes Giacometti?

– Non, je le déteste. C'est même trop peu dire : ça me dégoûte, vraiment.

– Ah bon ? Mais pourquoi?

– Je ne sais pas : c'est tout ce que je déteste – toute cette profondeur étalée, tellement humaniste-poétique et tout ça. D'ailleurs tous les gens qui parlent de Giacometti tombent aussitôt dans le même ton larmoyant, exaspérant. C'est vraiment l'artiste type pour bourgeois, le peintre pour ceux qui n'aiment pas la peinture, ni l'art moderne.

– Mais il n'était pas du tout comme ça, lui. Aragon a dîné avec lui, il dit qu'il parlait de son cancer [ARC, CAR, CRAN (→ *CRAN D'ARRÊT DU BEAU TEMPS* → PESSON → PESSOA), ANCRE, CANCRE, TROPIQUE DU CANCER, SIGNE DU CANCER (→ MAX JACOB ASTROLOGUE), QU'ENSERRE, QUAND SERT, CRABE (→ *LA PROMENADE AU PHARE* (« *CRABS SHE HAD TO ALLOW…* », « *EVEN HERE* (DANS L'ÎLE), *THERE WAS ALWAYS A WOMAN DYING OF CANCER* » / CANCER DU CÔLON))] très simplement, sans aucune gêne. »

Bien entendu, je suis prêt, puisqu'il s'agit de Giacometti qui m'exaspère (mais enfin il en va de lui, chez moi, comme des chats : c'est moins lui-même, qui m'exaspère, que ses amateurs passionnés), à trouver particulièrement cucul qu'on parle avec-détachement-de-son-cancer-à-dîner – ce que je trouverais sans doute très bien de quelqu'un d'autre que j'admirerais. Mais, surtout, je me rends compte à quel point je suis incapable de parler. Je ne pense pas arriver à expliquer *pourquoi* je déteste Giacometti, pourquoi il est pour moi «le pire artiste du vingtième siècle », que je le déteste pour les mêmes raisons qui me font détester la poésie poétique, les revues de poésie, le milieu des poètes, tout ce que je trouve *obscène*. Tout ce que je pourrais dire contre lui pourrait se dire aussi bien d'artistes que j'aime : que toutes ses œuvres se ressemblent, qu'il exploite un truc jusqu'à la corde, etc. Mais les Mondrian de la grande période se ressemblent tous aussi, etc. La vérité est que je n'ai aucune aptitude à la discussion. Dès que j'ouvre la bouche, j'entends tout ce qu'on peut dire contre ce que j'avance (et le pire est que cet "on" est moi…).

1/ Les écrivains écrivent parce qu'ils ne peuvent pas parler.

2/ Les écrivains du "texte" s'y adonnent parce qu'ils sont incapables de "s'exprimer".

Nous parlons alors de Bacon, de Moninot, d'Adami.

« Je ne m'intéresse pas beaucoup à la peinture figurative contemporaine, sauf à de petits peintres que j'aime bien pour d'autres raisons, mais qui ne sont pas du tout importants, comme Hopper. Ce qui me stupéfie, et me fascine, c'est le discours français sur la peinture, complètement fermé, clos, vivant en autarcie comme s'il ne s'était rien passé, comme si Paris était encore une grande capitale de l'art : celui de Bernard Noël ou celui d'Aragon sur Moninot, celui de Derrida sur Adami, et l'ignorance qu'ont tous ces gens de la peinture américaine, de la peinture internationale *actuelle* : Bernard Noël n'avait jamais entendu parler de Twombly, la semaine dernière. »

[*Deux heures, le 28 : je suis terriblement en retard, il faut que je m'occupe des épreuves : Paul a appelé, il les veut jeudi.*]

Nous sortons vers huit heures.

Gianni veut m'inviter à dîner. Mais je lui dis que j'ai plus ou moins rendez-vous avec un ami. En fait, je veux surtout rencontrer le joli Jean : je sais que Christian dîne chez des amis, c'est le soir ou jamais. En fait arrive en bon ordre tout ce que je pouvais craindre de plus contraire à mes vœux, c'est-à-dire, en l'occurrence, à mes desseins libidinaux : Gianni et moi croisons Jean, *sexy as hell*, en short, léchable à merci, et d'après ses premiers mots il ne peut être qu'évident pour Gianni que lui et moi n'avons pas du tout rendez-vous. Bien entendu, je n'ose pas lui demander devant Gianni, dont je viens de décliner l'invitation, s'il veut dîner avec moi ou prendre un verre – je suis obligé de le laisser partir, merde. Et donc je suis furieux contre le pauvre Gianni, qui n'en peut mais et qui est tout à fait adorable. Mais je veux le quitter.

Nous rencontrons Philippe, je m'arrange pour laisser croire à Gianni que c'est avec lui, Philippe, que j'ai rendez-vous, et nous partons ensemble, Philippe et moi, à la recherche de Jean. Mais quand nous le rencontrons, il a retrouvé son ex-ami François, ils sont en chemin pour dîner chez eux. En conséquence je suis d'une humeur de chien, persuadé que ma vie vient de prendre, ou plutôt de *rater*, un virage essentiel à cause de contingences infimes mal agencées par un sort malveillant, ou seulement désordonné.

Un beau blond moustachu fait des sourires, mais Philippe prétend que c'est un "travailleur" (du trottoir), et il a sans doute raison. Nous venons ici finir le poulet fumé qui reste de la veille, puis prenons un verre au Dauphin. Jean y est revenu, mais maintenant il est au milieu de toute une petite bande où figure avantageusement mon cher chasseur alpin, relief karstique d'une des couches antérieures de mes emportements sexo-sentimentaux.

Philippe et moi allons à moto au Trocadéro. Il s'y trouve un monde fou, c'est très joli, très gai, très vivant, très *bien enlevé*, comme disait mon grand-père du *Faust* de Gounod (« Ce n'est peut-être pas de la très grande musique, mais c'est *bien enlevé*… ») – beaucoup plus que les pauvres Tuileries qui sont désormais passées de mode, je le crains (cela ne m'arrange pas, car elles étaient mon <u>bac à sable</u> [BAC /BAC/ BACH (J.-S.) / BACH (CHARLOTTE) / BAC

(~~FERDINAND~~)

/ *BAD* (→ JAY JOHNSON) → BADE (MAX DE BADE) / BAX (SIR ARNOLD) /// *SAND*, SAND (GEORGE), SAND (KARL) /// BAC À SABLE, (PASSAGE DE) BACH À SAND (PAR LA SAXE (?))]. De grands agglomérats de garçons plus ou moins dévêtus (même la nuit la chaleur ne tombe pas) se forment dans de malheureux buissons qu'ils dévastent. Mais en même temps des groupes amicaux bavardent sur les pelouses, se battent pour rire. Tout semble harmonieux et paisible, le tableau même de cette utopie qui après tout n'en serait pas une, peut-être, une civilisation *sexuée* (à la fois "civilisée", non-violente (sauf pour les pauvres buissons, hélas), aimable, *courtoise* et hautement chargée érotiquement). Des amants qui viennent de se rencontrer, allongés dans l'herbe, s'embrassent, mais tranquillement, lentement, et se branlent, sans rien de la précipitation fébrile et nerveuse habituelle à ce genre de lieux, comme s'il s'agissait d'un jardin préservé, réservé, où tout serait permis. Je joue avec un mec, puis avec un autre, mais dans mon enthousiasme je ne veux pas me fixer, je veux tout voir, toucher tout le monde, me promener, aller d'un groupe à un autre, caresser autant de corps qui me plaisent qu'il est possible, embrasser autant de visages, mettre mes lèvres contre autant de bouches, passer ma langue sur autant de torses, de bites, de culs que j'en ai envie.

Dans la partie supérieure du jardin débouche au galop, venant du haut d'un escalier, un adolescent au corps admirable, pratiquement nu à l'exception d'un short blanc de gymnastique, satiné, à bande rouge, qui moule comme il peut (mais son impuissance fait plaisir à voir) un des plus beaux culs qu'il m'ait été donné d'observer lors de mes missions ethnographiques. Arrivant comme ça, en courant, le garçon a l'air d'un jeune sportif du quartier qui profiterait des heures tranquilles de la nuit et du peu de fraîcheur revenue pour se livrer à son sport favori le long des avenues désertes et à travers les jardins publics, et pas d'une folle de plus hantant en tenue minimale hautement élaborée un notoire jardin de drague : lui (dans le fantasme, car son "innocence" est sujette à caution) débarque au milieu de ces orgies tout à fait par hasard, par accident, et bien sûr, en son âme candide, il est intrigué par cette foule affairée – qui ne le serait pas? –, il veut, jeune héros qui ne connaît pas la peur, en avoir

le cœur net, il pénètre résolument dans les buissons où, bien sûr, il se fait arracher (ou sérieusement abaisser) son maillot blanc, etc. (le fantasme, comme au théâtre, comme à l'opéra, comme dans les stades, est collectif, chacun peut jouir de voir ce qu'il pense et ce qu'il ressent pensé et ressenti par tous les autres…) (bien entendu, le jeune Siegfried est nettement moins étranger à tout cela que ne le voudrait sa légende instantanée, ou bien son initiation s'opère littéralement à couilles rabattues : il ne s'est pas passé cinq minutes que déjà il préside, dans un joyeux cliquetis de braguettes et de boucles de ceintures défaites, un industrieux cénacle de nains, de géants, de divinités crépusculées et de fils de la Seine).

Philippe voit bien que l'acte suivant ne pourra pas dépasser celui-ci en intensité dramatique et musicale, et il veut rentrer se coucher. Je décide de rester un moment de plus, bien que je n'aie pas un sou pour un taxi. Tant pis, je ferai du stop. Un garçon blond, moustachu, qui est venu jadis avenue Victor-Hugo, mais qui alors ne s'intéressait qu'à W., me drague. Je lui explique, comme je dois le faire à peu près tous les six mois, que nous nous connaissons déjà, qu'il s'abuse, qu'il est venu chez moi, qu'en fait je ne lui plais pas, etc. Très gentiment il s'excuse de ne m'avoir pas reconnu, comme il le fait chaque fois. Je l'ai rencontré au Bronx, cet hiver, il voulait à tout prix me baiser. Pourtant Claude a couché avec lui, et dit qu'il adore se faire baiser. Peut-être y a-t-il quelque confusion quelque part. Il dit aussi que l'Américain qui habitait avec moi, avenue Victor-Hugo, lui a aussi rappelé sa visite il y a un mois ou deux. Mais je le laisse là et fais un tour de plus.

Je suis très intrigué par un garçon brun moustachu, très grand, *trop* grand (pour mon goût), mais dont le visage me plaît beaucoup, et qui ne cesse de me regarder et de se retrouver comme par hasard près de moi. Mais si je lui souris il détourne le visage, et si je me rapproche de lui il s'éloigne. Lui et moi nous sommes déjà livrés exactement au même manège imbécile, cet hiver, aux Tuileries : je l'avais même touché un peu, mais il était parti – encore un cinglé, probablement (l'espèce n'en est pas en péril).

Dans un buisson je touche maintenant un garçon blond, très jeune, très joli, que j'avais vu plus tôt et qui ne m'avait pas spécialement intéressé,

mais qui, bonne surprise, qui ne pouvait s'éprouver que de la main, a le corps recouvert de soyeux poils blonds. Il embrasse un autre garçon qui me plaît beaucoup moins que lui. Or cet autre, comme il arrive, s'entiche de moi plus qu'il ne tient à lui, apparemment, ou bien c'est qu'il pourvoit scientifiquement aux besoins et désirs différents des diverses parties de son corps et de son être : sans cesser d'embrasser le blond, en effet, celui-là s'arrange pour me présenter son cul, me signifie nettement qu'il veut que je le baise, met même obligeamment de la salive sur ma bite, s'en met dans le cul et m'introduit en lui avec méthode. Et je l'encule en effet, tout en embrassant moi aussi, par-dessus son épaule, le blond qui est le seul qui m'intéresse. Ces enculages par (semi-)procuration m'amusent toujours, mais d'un amusement distancé et rétrospectif, pour ne pas dire a posteriori, parce qu'à accomplir, à la vérité (on s'excite sur l'un tout en baisant l'autre), ils ne sont pas si divertissants que cela : j'ai joui vite, inconfortablement, le joli blond vaquait déjà à d'autres plaisirs – pas de quoi écrire à la maison.

Mais il s'agit maintenant de rentrer. Près de l'avenue Delessert j'attends une "occasion de voiture", comme on dit. Un type me drague. Le Jean-François dont me parlait Gianni le rejoint, ils sont ensemble. Le premier parle sans doute de moi à Jean-François, car celui-ci vient vers moi et me dit :

« On se connaît, non?

– Oui, bien sûr. Enfin : *moi je te connais* – j'ai même parlé de toi pas plus tard que cette après-midi avec un de tes copains qui m'a dit que tu étais son frère spirituel.

– ?

– Gianni.

– Ah ! c'est toi, l'écrivain! Il m'a parlé de toi, oui. Mais je croyais que tu étais quelqu'un d'autre, je ne te voyais pas du tout comme ça.

– En effet, tu ne me reconnais jamais… On a été présentés l'un à l'autre une bonne dizaine de fois.

– Ah, je suis désolé, vraiment, je ne comprends pas… »

(Je dois vraiment avoir une gueule comme il y en a des milliers, car un nombre incroyable de gens ne me reconnaissent pas, ne se souviennent pas de m'avoir vu ou rencontré. Il est vrai aussi que je ne suis pas très interventionniste, dans les conversations; et que j'ai une fâcheuse tendance à me montrer, comme dit R. B. (mais pas de moi, de Twombly), *paresseux socialement*.)

« Vous êtes en voiture ?

– Oui.

– Vous n'allez pas dans le centre, par hasard?

– Si. Tu veux qu'on te ramène? »

Et nous partons dans la grosse voiture américaine décapotable du premier type, un blond moustachu plutôt quelconque, gentil, qui s'appelle Jacques.

« Dépose-moi où tu veux, hein, ne fais pas de détour pour moi. »

Il se gare près des Tuileries.

« Oui, c'est très bien, je vais rentrer d'ici.

– Moi aussi, dit Jean-François : j'ai envie de marcher.

– Tu ne veux pas venir coucher avec moi ? me demande Jacques.

– Non merci, je suis vraiment hors de combat, là. J'ai fait des trucs dans les buissons, plus par désœuvrement que par vraie conviction... »

Merde, il a vraiment l'air de faire la gueule – mais surtout parce que Jean-François part avec moi, je crois :

« Tu es vraiment sûr que tu veux marcher? lui demande-t-il encore.

– Ouais : j'ai besoin d'air. »

Donc nous partons tous les deux, Jean-François et moi. Il ne serait peut-être pas hostile, comme semble le soupçonner son copain, à un petit *tossle in the sheets* avec moi. Mais, d'une part, il est vrai que je suis très fatigué; d'autre part, sexuellement, il m'intimide : il est notoire par la taille et la beauté de son sexe, et surtout il a un côté "expert", "commissaire-priseur", grand spécialiste, que je n'aime pas (plus tôt, au Trocadéro, en parlant de je ne sais qui, il demandait au blond moustachu qui est venu avenue Victor-Hugo et qui alors sortait d'un buisson en se

réajustant : «Alors, il a une belle bite ? – Non, pas terrible»). Et puis je lui en veux sans doute un peu de ne s'intéresser à moi, tout soudain, qu'à cause d'intérêts tiers, celui de Gianni, celui de l'homme à l'américaine, qui m'ont désigné à son attention jusqu'alors très indifférente à mon égard. Mais il est vraiment très gentil. Il y a aussi que je dois me lever tôt pour aller pointer au chômage, le lendemain, et il est déjà presque deux heures du matin. Je le quitte donc au bout du pont Royal et rentre ici le long de la rue du Bac, Hébreu sans pharaon, cliquetis-clac, cliquetis-clac entre les maisons.

[*Il a fallu plus de deux heures pour écrire cela, qui est presque incohérent, sans doute, et tellement gribouillé que moi-même j'aurais du mal à me relire!*]

Lundi 28 juin [mardi 29 juin, deux heures]

Levé tôt pour aller pointer au chômage. Les journaux ne parlent que de la "canicule du siècle". "Écrit" la journée de dimanche, puis passé l'après-midi à travailler aux épreuves d'*Échange* que Paul désire avoir avant son départ en vacances, jeudi. Coup de téléphone aussi de Jacqueline qui n'a pas pu venir à la soirée pour Twombly chez Warhol parce qu'elle allait ce soir-là à un concert d'Alfred Brendel au théâtre des Champs-Elysées :

« Il est vraiment tellement mauvais quand il ne joue pas Schubert! Par contre, j'avais entendu Maurizio Pollini, la semaine d'avant : ça, c'était vraiment extraordinaire. Il y avait d'ailleurs dans la salle votre ami Roland Barthes, avec un jeune garçon.»

Il paraît qu'un ami de Jean-Pierre Sicre lui a dit (à Jean-Pierre Sicre qui l'a répété à Jacqueline; ou bien à elle directement, je n'ai pas bien compris) :

« Je trouve que dans la littérature nouvelle il n'y a personne, absolument personne, sauf Renaud Camus. »

Ça fait plaisir, mais on est bien obligé de se dire qu'il n'y a pas un seul écrivain, sans doute, qui ne puisse citer à son sujet pareil témoignage…

Elle dit aussi :

« Une amie m'a laissé pour juillet une maison en Normandie, près de Fécamp. Je vais y aller. Venez, si vous voulez, avec William ou n'importe qui... »

Je sors un peu avant huit heures. Je rencontre Jean, mais Christian arrive aussitôt après, avec Gilles et quelqu'un d'autre – décidément je n'y arriverai jamais! Jean s'en va. Christian et moi marchons sur le boulevard. Il doit dîner avec ses amis. Est-ce que je veux dîner avec eux? Je n'ai pas envie d'un groupe. Pourtant Jean, réapparu, et des amis à lui demandent à Christian et aux siens s'ils veulent se joindre à eux. Oui. Tout le monde va donc aller dîner chez Paulette, du côté de Maubert. Je pars avec Jean, Jean-René et Luc, que je connais de vue depuis toujours, et avec qui j'ai vaguement joué une ou deux fois au bar Orphée ou ailleurs. Quand nous arrivons chez Paulette, donc, il y a une table immense, et déjà Wolf, Guy le Canadien, Daniel (dit "des Tuileries") avec son Mexicain, l'Alain ex-"de Jean-Jacques", etc. Je me mets d'abord seul à une petite table en attendant Christian et ses amis, mais, comme ils n'arrivent pas, je me joins aux autres. La serveuse demande :

« Et vous, la moustache ? » – douze têtes se tournent vers elle en même temps. Nous sommes douze, douze moustaches.

Christian et sa bande arrivent aussitôt que je suis installé avec les autres. Ils finissent avant nous. Mais Christian m'attend sur le trottoir. Tout le monde s'attable ensuite à un café proche, sauf nous, Christian et moi, qui retournons vers Saint-Germain et essayons de voir un film, mais il est trop tard. Au Dauphin est assis Gianni, seul. Je m'assois avec lui, Christian va se promener. Arrivent Jean-François et une fille. Gianni dit :

« Jean-François m'a dit qu'il t'avait dragué, hier.

– Il m'a surtout dragué pour quelqu'un d'autre… »

Jean-François est très aimable. Passe Philippe, qui part le lendemain pour les États-Unis. Revient Christian, qui rentre chez lui. Je n'ai pas envie de coucher avec Gianni, ni tellement avec Jean-François, au fond.

Je vais faire un tour jusqu'au Flore. Quand je reviens, je croise Christian qui me dit :

« Je ne pouvais pas dormir. Où est-ce que tu allais?

– J'allais chez toi.

– Tu te fiches de moi ?

– Me suis-je jamais fichu de toi ?

– J'espère. Qu'est-ce qu'on fait, alors?

– Tu veux aller coucher chez Michel ?

– Oui, mais il faut que je repasse chez moi prendre mes affaires pour demain. »

Je voudrais voir des assassins souriants…

Bien entendu, à la station de taxi, il y a un type pas mal, et qui me drague. Je suis d'assez mauvaise humeur, et très fatigué. La circulation est très intense, bien qu'il soit plus d'une heure du matin, et il faut des heures pour aller rue de la Croix-Nivert. Après une douche, nous sommes étendus sur le lit de Michel et écoutons *Schéhérazade*, puis les *Nuits d'été*. Brefs ébats sur la villanelle et le *Spectre de la Rose* (bis). Fantasme : à Bagdad, le fils du sultan, héros couvert de gloire, rentre au palais après une campagne victorieuse. Le gynécée est en émoi. Il baise la plus belle des femmes tandis que l'évente un jeune page qui se meurt de désir pour lui. Emporté par son élan, et bon gars, il baise aussi le page.

Histoire de Gianni à l'armée : le colonel découvre qu'il est membre du P.C.I., et même qu'il a fondé une cellule dans le régiment. Le colonel le traite de *traître* et lui demande :

« Qu'est-ce que vous direz si votre mère se fait violer par un Noir?»

Gianni :

« Ben, l'important c'est qu'elle prenne son pied, non?»

(Le colonel le poursuit la main levée.)

Mardi 29 juin [jeudi 1er juillet, cinq heures et demie. *Il fait toujours la même épouvantable chaleur. Je rentre de chez Flammarion où j'ai remis les premières épreuves d'*Échange*, corrigées. Long coup de téléphone de Gianni, puis un autre, plus court, de Jacqueline.*]

Christian est parti un peu avant neuf heures. J'ai dormi encore un peu, et puis j'ai écouté de nouveau les *Nuits d'été*. À mon retour ici, à ma grande surprise, W. était déjà là. Il repère aussitôt les clefs de Michel qui pendaient à un passe de mon pantalon, et formule la requête suivante : que j'aille coucher ailleurs, puisque je dispose d'un autre appartement, et lui laisse le nôtre, pour une fois – il a des amis de l'extérieur qui n'ont pas d'hôtel et veut les loger ici. Cela me semble tout à fait fou. Je ne lui ai jamais demandé, quand lui disposait d'autres appartements (ce qui est le cas en permanence), d'aller y coucher en temps de brouille. Et je n'ai aucune intention d'aller m'installer au diable, quand je suis très bien chez moi, pour qu'il puisse baiser en paix. Ainsi tout est consommé. C'est fini. C'est triste. Et pourquoi? Parce que je lui ai raccroché au nez, mercredi soir, dans ma fureur, lorsqu'il m'a annoncé qu'il se mettait à table à minuit, après m'avoir communiqué auparavant, deux fois, des projets qui n'avaient rien à voir avec ça. Il a ensuite rappelé. Mais le téléphone montrait alors les premiers signes du dérangement de samedi, et il a cru que je lui avais raccroché au nez une seconde fois, et même que j'avais débranché l'appareil. Que peu de choses suffisent pour changer tant de choses ! Si le téléphone n'avait pas été dérangé, tout se serait sans doute arrangé. Ce qui prouve bien que l'histoire dépend d'incidents, de coïncidences, de malentendus, et pas de grandes lois. À quoi le matérialiste conséquent répondra que les incidents ne décident que du *moment* où arrive ce qui devait arriver en vertu de lois plus profondes (économiques, sociologiques, psychologiques, etc.). Toujours est-il que W., ensuite, a tout fait pour aggraver les choses, ou, en tout cas, n'a rien fait pour les arranger : il a découché deux nuits de suite, il n'a jamais été là aux heures habituelles, il n'a essayé de me parler que lorsqu'il partait travailler, déjà dans la porte, ou bien lorsque Twombly et d'autres étaient

à la maison, ou bien – et encore est-ce moi qui ai fait les premières ouvertures, cette fois – lorsqu'il partait pour Londres, samedi dernier.

Et maintenant ça. C'est toujours la même histoire : il fait une connerie, je fais des reproches, peut-être un peu disproportionnés (mais je ne peux pas dormir avant qu'il rentre, j'étais vraiment très fatigué, et il avait dit qu'il l'était aussi, qu'il voulait se coucher tôt…), et à mes reproches, qui l'exaspèrent, il réagit de façon encore plus disproportionnée, en disparaissant deux jours et deux nuits (progression géométrique du drame conjugal…).

Passé l'après-midi ici à travailler ("journée de lundi", puis "épreuves"). Entre sept et huit, pas de W. Plusieurs personnes ont téléphoné pour lui dans l'après-midi, qui avaient déjà appelé la galerie, où donc il n'était pas. Je sors, je fais un tour, je rencontre Dominique, le jardinier de Bourges, pas vu depuis longtemps, toujours aussi bandant (ah, j'ai retrouvé le nom de la star du porn dont il est le sosie : Gunnar Hyde). Nous décidons de dîner ensemble, mais il rencontre un ami à lui, il lui parle longtemps sur le trottoir, je lui dis (impatience et discrétion mêlées) que je continue de marcher, que je le retrouverai, mais en fait je ne le retrouve pas. Aussi décidé-je de rentrer ici afin d'y voir un film sur Churchill à la télévision. W. est là (Jacques B. m'avait pourtant dit qu'il avait un dîner…). Il est relativement civil, me montre une photographie qu'il a rapportée de Londres, et me demande ce qu'il y a à voir au cinéma. Je pense un moment qu'il va me proposer d'y aller avec lui, que les choses s'arrangeront peut-être comme cela, bien que je souhaite éclaircir ses mystérieuses activités de l'après-midi. Il était malade, dit-il. Ah oui, mais où? Et avec qui? Cependant il prend le téléphone, et appelle. Le visiteur de l'extérieur ? Mais il serait dans un hôtel. Et puis il lui parle français, ce n'est donc pas un Anglais ramené de Londres (*Cosi la gelosia*...). « Tu dors encore?», demande-t-il. Oh, ils ont dormi ensemble l'après-midi? Rendez-vous pris entre eux pour le quart d'heure qui vient.

« Ça, c'est vraiment la fin, dis-je.

– Oui, bien sûr. Tu ne l'avais pas compris?

– Ce n'était pas très clair.

– Je ne peux plus supporter tes scènes. C'est fini. »

Et il s'habille pour sortir. Moi, en voie d'effondrement rapide :

« Ça fait vraiment mal, ça. »

Lui, à son plus dur :

« Je regrette : il fallait y penser avant. On ne peut pas emmerder les gens et s'attendre à ce qu'ils soient gentils. »

Il sort. Bien sûr, ne pouvant rester en place, je sors aussi, presque aussitôt après lui. Tour du quartier. Je passe chez Christian : personne. Nouveau tour. Je rencontre un grand garçon tout en blanc, la raie bien droite, deux branches de laurier croisées en couronne sur sa chemise de tennis. Jeune bourgeois, étudiant en médecine : assez belle tête, un peu gras, grand, pas mon genre, poli, timide. Nous prenons un verre au Dauphin. Il me parle de la Corse. (Ici il n'y a plus de bouteilles d'eau minérale dans les magasins, à cause de la chaleur. À Ajaccio, pendant les fêtes du bicentenaire de Napoléon, en 1969, il n'y avait plus d'eau dans les hôtels.)

« Tu es corse ?

– Par ma mère.

– Et de l'autre côté?

– Landais. Mais je suis né en Tunisie. »

Sa famille était établie en Tunisie depuis cinq générations. Il est né en 1954. (À propos de Corse, Paul m'a dit qu'Angelo [ANGE, ANGÈLE, AGEN, NAGE, GANELON, LOSANGE, LOS ANGELES] Rinaldi [RINALDO, *RINALDO* (→ HAENDEL), RENAUD, RONALD, LANDOR, ARNOLD, ARNAUD, REYNALDO, REINALDO (→ ARENAS → SABLES → *SANDS*, SILVER SANDS OF MORAR, SAND, KARL SAND, ETC.)] était furieux contre moi parce que, m'ayant rencontré dans la rue, cet hiver, il avait voulu m'offrir un café dans un café, et que je « n'avais rien voulu entendre », d'après lui (en fait je n'avais pas un sou sur moi, comme souvent, je n'étais pas sûr du caractère plénier de l'invitation, j'avais peur de devoir la rendre et de ne pas le pouvoir, bref je craignais une situation embarrassante – comment on ne devient pas le chouchou des médias!) : il ne faut pas compter sur

un article dans *L'Express* à propos d'*Échange*, dit Paul!) Nous faisons un tour à pied. Guy (ce Guy-là, *not to be confused* avec Guy le Québécois éternel) vient de terminer ses examens pour passer en quatrième année. Il habite Neuilly. Il a une voiture, garée rue des Quatre-Vents. Je pourrais lui proposer d'aller avec moi chez Michel, mais je n'y tiens pas : je me contente de lui offrir mon numéro de téléphone. Et je le quitte au carrefour Buci-Dauphine que nous avons rejoint après un tour jusqu'à la fontaine Saint-Michel.

Je repasse chez Christian. [*Coup de téléphone du Christophe qui travaille à Europ Assistance. Nous décidons de passer une nuit ensemble, un de ces jours. Je lui dis que je suis en train de me branler en lui parlant, distraitement (je porte seulement une chemise, et rien en bas, de sorte que si l'on se trouve bander, par hasard, il est difficile de ne pas y mettre la main sans y penser), mais qu'une fille, à l'un des balcons de l'hôtel, en face, regarde. Il discute de tout cela très librement, bien que j'entende la voix de ses collègues, à côté de lui. Il va se mettre à se branler aussi, dit-il. Il a passé un an au Japon. Il me propose de venir voir ses estampes japonaises. Je le remercie de « réinsuffler du sens dans les métaphores éculées». Il connaît deux Japonais qui sont «fous de (m)oi », paraît-il. L'un est mon voisin, celui dont W. prétend qu'il s'appelle Tokyo. «Mais il ne s'appelle pas du tout comme ça, il a plusieurs noms, moi je l'appelle Te-Kun, ce qui veut dire qu'il est plus jeune que moi. » (Christophe doit avoir à peu près vingt ans. Il est aux Langues O'.)*] Il n'est toujours pas chez lui. Je me prépare alors à rentrer à la maison. Mais je le rencontre, assis sur une aile de voiture, devant l'Apollinaire. Il drague un mec que je connais, qui lui aussi s'appelle Christian, mais il l'abandonne en ma faveur. Il revient du Trocadéro, me dit-il, où il est allé avec son François, l'ami de Gilles. Parfait. Excellent. Liberté sexuelle absolue, donc. Je lui raconte la veille ma propre visite au Trocadéro. Lui a rencontré « un faux Robert Redford », grand, blond, aux cheveux raides, poilu, etc. :

« On a fait des trucs sur place. Malheureusement, son ami l'attendait. Un Français, oui.

– Tu veux coucher avec moi ?

– Oui.

– Chez toi ou chez Michel?

– Ça m’est égal. Mais il faut que je passe chez moi avant. »

On va donc chez lui, et on y reste. Fantasme bagdadien (suite) : le prince, donc, revient de guerre. Le page, qui est amoureux de lui, est une sorte d’addition mâle au harem, et se fait baiser par lui. Mais le prince est accompagné d’un ami, un autre prince un peu plus jeune que lui, étranger, sorte d’Enkidu à ce Gilgamesh (le fantasme est toujours un peu tremblé, il propose complaisamment plusieurs versions simultanées), qui en est lui-même plus ou moins amoureux, sans l’admettre tout à fait. Le prince veut que le page montre aussi ses talents à son ami. Le page est jaloux, malheureux. Le prince force le page à sucer le sexe de l’ami, surveille l’opération de très près, en profite pour toucher l’ami, pour vérifier qu’il bande bien, encourage le page et finalement, ne pouvant plus résister, porte lui-même la bouche au sexe de l’ami, ce qui est un coup de théâtre à la cour de Bagdad, car si baiser un page est tout à fait admis dans les usages et n’engage à rien, sucer la queue d’un fils de roi étranger, pour un héros, ne se fait pas trop, officiellement. Mais bon.

(Précisons que le prince continue à baiser le page tout en le forçant à sucer son ami.) « *Asie ! Asie ! Asie! Où dort la fantaisie comme une impératrice...* » (Tristan Klingsor).

Mercredi 30 juin 1976 [vendredi 2 juillet, quatre heures et demie]

Dormi un moment après le départ de Christian. Regardé des livres, *Belle du Seigneur*, d’Albert Cohen, *L'Écart*, de Casimir, que je lui ai prêté, *Passage*, dont il semble n’avoir lu que quatre pages. Rentré ensuite à la maison. W. y était étendu au soleil, sur le balcon. Il a réattaqué sur la question de l’appartement. Il veut que j’aille coucher chez Michel, puisque j’ai les clefs. Il dit que, désormais, il amènera ici pour y coucher, s’il le veut, des amis à lui. Je dis que j’irai chercher la police, etc. Après son départ, en désespoir de cause, j’appelle John chez Sonnabend et lui fait part du problème, espérant que lui, peut-être, saura faire entendre raison à W., dont les prétentions me paraissent tout à fait folles.

Passé ensuite l'après-midi à travailler sur les épreuves d'*Échange*, en particulier à tenter de rééquilibrer le texte du haut et le texte du bas, à la fin, le premier étant en retard sur le second, ce qui rend nécessaires des ajouts.

Sorti vers sept heures et demie. Rencontré Christian, pris un verre avec lui au Dauphin. Il doit aller éplucher des pommes de terre pour Diego, qui reçoit un ami à dîner mais travaille jusqu'à dix heures et demie. Nous regardons, à la télévision, une partie de *Maison de poupée*, de Losey, qui me rase, puis une émission sur Jean Vilar, ce qui me fait penser à Avignon, et Avignon aux vacances. Cette période de l'année, ces premiers jours de juillet m'ont toujours attristé. Quand j'étais enfant, les trois mois exacts de grandes vacances paraissaient quelque chose d'immense, une vie entière à eux tout seuls. On était toujours amoureux d'un camarade de classe qu'on craignait de ne jamais revoir, sur l'inimaginable autre rive de ce fleuve d'oubli. Aujourd'hui encore tout, au bord de cette grande coupure de l'année, prend un poids plus grand, un sens plus grave, un caractère définitif et cruel où trouve à se lover à l'aise une tristesse ample, elle non plus sans rives. Avignon, Aix, Arles, Agde, ces plages, tous ces plaisirs où nous n'entrerons pas, toutes ces amours où nous ne sommes de rien; et pour redoubler notre tristesse, la saveur d'autres étés, à Rome, en Nouvelle-Angleterre, sur la rivière Arkansas, dont on voit bien qu'il n'en reviendra jamais de semblables, d'aussi *vivants*.

Nous sommes allés ensuite dîner sur l'autre rive (de la Seine!). Autour du trou des Halles sont éclos toute sorte de restaurants nouveaux, en plein air, qui sont bondés. Nous les examinons tous, consultant le menu pour nous assurer qu'ils ne sont pas trop chers pour nous. La plupart le sont. Finalement, nous échouons au Maison Rouge, un établissement vaguement pédé et totalement gabegique, mais très aéré. [*Il paraît que la chaleur ne tombera pas. On voit* Minute *annoncer sur les kiosques « L'Été terrible ». Le gouvernement fait appel à la solidarité nationale pour enrayer les effets catastrophiques de la sécheresse. L'armée transporte le fourrage des régions qui en ont encore, l'Indre, la Beauce, à celles qui n'en ont déjà plus, comme les Côtes-du-Nord. À Saint-Brieuc, l'eau est rationnée. Ici, moins dramatiquement, on ne trouve plus*

de Perrier.] Malheureusement, tous les plats bon marché que nous avions repérés sont épuisés, nous n'avons pas assez d'argent pour les autres, nous devons manger une omelette et une salade, le garçon n'a pas l'air très content. Il est devenu impossible de vivre pour moins de cinquante francs par jour, pratiquement, surtout si l'on ne prend pas tous ses repas chez soi.

Jacqueline m'a proposé d'aller, seul ou avec W., ou avec un ami, dans une maison dont elle dispose en Normandie. J'en parle à Christian, lui demande s'il pourrait se rendre libre la semaine prochaine. Oui. Nous rentrons chez lui. Pour la première fois, il me baise, encore que de façon assez peu active, puisqu'il est allongé sur le dos, moi assis sur lui, et que c'est moi qui ai pris toutes les initiatives.

Jeudi 1er juillet 1976

Assez mal dormi. Je suis resté chez Christian après son départ, le matin, mais des voisins à lui déménageaient à grand bruit. Rentré ici, je me suis allongé au soleil jusqu'à ce que W. veuille *sa* chaise longue (qu'en effet il a achetée). J'ai mis alors la dernière main aux épreuves d'*Échange*, et suis allé les porter, en début d'après-midi, à Paul qui part ce soir pour le Lot. Carine, sa belle secrétaire plus ou moins martiniquaise, à peine métisse, *vêtue d'un souffle, ces tissus*, était plus séduisante que jamais – palme, liane, corolle. J'étais de retour ici vers quatre heures et demie. Travaillé alors à la journée de mardi. Long coup de téléphone de Gianni. Il veut vendre une eau-forte de Picasso que lui a donnée Aragon, et alors m'inviter à dîner. Nous échangeons des vers (*Il fera longtemps clair, ce soir, les jours allongent*).

Sorti vers sept heures et demie. Rue de Buci, je suis hélé par Gianni, justement, qui prend un verre au café du Marché en compagnie de Jean-François et de Guy, le "petit" Québécois. (Celui-ci est maintenant considéré partout comme *le petit*, et il tient le rôle de mascotte. Néanmoins, son caractère s'aigrit, il devient grognon, la France, l'Europe et les Parisiens sont en passe de remplacer les États-Unis et les

Américains dans le grand tableau de ses animosités.) (Jean-François est interdit de séjour au Dauphin parce qu'il a refusé de payer trente-cinq centimes de service à un garçon odieux qui les lui réclamait.) Tandis que nous bavardons passe, dans la rue… (L'inconvénient du *journal*, qui opère inévitablement, au sein de ce qui survient, une certaine sélection, malgré tout, sans quoi il prendrait plus de temps à écrire qu'il n'en prend de vivre les événements qu'il a l'occasion, ou pas, de relater, c'est qu'on ignore toujours lesquels, parmi ces derniers, auront une suite et pour cette raison pourraient mériter, quoique mineurs, certes, d'être cités : ainsi, dimanche dernier, comme Philippe et moi errions sur le boulevard, j'ai vu un garçon blond, moustachu, très viril, admirablement bien fichu, en chemise Lacoste rouge. Son attitude était un peu étrange : en effet il souriait, mais de loin, hésitant, ne s'approchant pas, ce qui convainquait Philippe qu'il s'agissait d'un gigolo, et, par contrecoup, que deux garçons qui finalement avaient établi avec lui le contact étaient des michetons. J'étais sceptique, mais me laissai persuader par l'insistance de Philippe et par sa conviction, et n'y pensai plus)… or le revoici, encore plus emphatiquement bandant que la dernière fois; en short, cette fois-ci, et en blouson américain, brillant, vert pâle, entièrement ouvert : le corps presque glabre, assez blanc, mais de proportions admirables, tout en muscles discrets, allongés, solides et fins; et son visage très mâle, aux cheveux blonds en désordre, très abondants. J'attire l'attention de Jean-François sur lui. Puis passent devant le café, sans me voir, Gilles et Christian. Je leur cours après, je les rejoints. J'ai parlé à Christian, ce matin, de *La Folle de Chaillot*, qui se donne un peu plus tard à la télévision : il s'est arrangé, me dit-il, pour avoir les clefs de l'appartement de Diego, et nous pourrons y aller voir cela à huit heures et demie. Pendant ce temps, Jean-François, qui n'est intimidé par rien, traverse la rue et rejoint le beau blond dont l'attitude est toujours aussi singulière : il arpente le côté de la rue de Buci où personne (parmi les dragueurs) ne marche, s'arrête, repart. Mais Jean-François, apparemment, n'a aucune difficulté à faire sa connaissance. Je les vois se sourire. Christian et Gilles vont faire un tour, je dois les retrouver un peu plus tard, je reviens vers Gianni et Guy. Jean-François et le blond nous rejoignent. Coup de théâtre : le blond est sourd-muet (quel idiot, ce Philippe ! *Gigolo*! Enfin, je suppose que ce n'est pas incompatible…). Il

est tout sourires, montre sa carte d'identité pour qu'on voie et comprenne son nom (Alain-Paul) : tellement beau. Ils vont tous dîner avec lui. Mais je ne peux me joindre à eux, après que Christian s'est donné le mal de satisfaire mon caprice *Folle de Chaillot*. Je ne puis que les accompagner jusqu'au carrefour Buci-Ancienne-Comédie. Jean-François est perplexe : il est très intéressé par Alain-Paul, mais s'inquiète des échanges possibles, à table, ce qui, dans sa bouche, prend cette forme cocasse :

«De quoi allons-nous bien pouvoir parler?»

Gianni, bien sûr, est beaucoup plus gentil et civilisé que lui, et s'abstient de parler du cas d'Alain-Paul en sa présence (supériorité morale des communistes, comme des bons chrétiens?). Jean-François ouvre ma chemise, passe sa main sur mon torse :

« Je suis fasciné par les poils, il faut toujours que je touche. Moi j'ai des complexes, regarde ça. »

Alain-Paul sourit, montre ses quelques poils blonds, entre ses beaux pectoraux à l'antique, et avec ses doigts indique qu'il n'a que vingt-trois ans, voulant dire par là, je présume, que le dossier n'est pas clos… Mais je dois les quitter. Je retrouve donc Gilles et Christian, et nous allons chez Diego.

Sur un téléviseur en couleurs, la mise en scène de *La Folle* semble particulièrement laide. C'est une mise en scène pseudo-moderniste, pratiquement sans décors, malgré les falbalas habituels dont sont accoutrées les quatre folles : on n'imagine rien qui convienne plus mal à cette pièce-là. Gratuites, reliées à rien, quelques idées qui auraient pu être drôles tombent à plat : ainsi celle de faire apparaître sur l'écran, pendant le discours d'autoprésentation que font certains personnages – le président, le baron, Irma – leur nom, comme au journal télévisé. Pourtant le discours d'Irma, justement, est très joli, bien sûr, tout plein de cette saveur intime qu'avait encore la France dans la première moitié de ce siècle, et qui a disparu, ou presque, soit que le pays se soit totalement aseptisé, soit que plus personne ne sache plus, ou ne veuille, percevoir ce bouquet :

« Je déteste Boussac, j'adore Bourganeuf. »

Les vieilles gens, il y a vingt ans encore, avaient ce rapport intime au pays et à son histoire, un rapport cocasse, lié à des coïncidences, à des erreurs, à des noms, à des images, à des articles de magazines illustrés (*Lectures pour tous, L'Illustration, Le Pèlerin*, *Le Semeur* (dans les campagnes auvergnates)), et entretenu par un sens des événements sans doute superficiel mais curieusement *approprié* (et c'est en écrivant ce mot que je m'avise de sa curieuse amphibologie). Ma grand-mère parlait par exemple d'une Mme d'Aurelle de Paladines, veuve ou bru du vainqueur de Coulmiers, peut-être – et qui était si démunie, d'après la légende familiale, qu'elle donnait des leçons de piano *sans piano*, sur une longue bande de carton, prétendant que le son ne ferait qu'embrouiller les élèves, ce qui ne l'empêchait pas (toujours d'après les récits de ma grand-mère qui évoquaient une période vieille de soixante ans au moins) d'être le professeur le plus couru de la ville, au moins parmi le gratin – tout à fait dans les termes et sur le ton qui sont ceux de la folle quand elle évoque la nièce du maréchal Canrobert (par bien des côtés, je suis plus le contemporain de Giraudoux que celui de Tony Duvert; mais peut-être mon cher Claude Simon, qui est le contemporain des deux, fait-il un acceptable compromis (d'autant qu'il dépasse nettement d'un côté)). L'histoire récente, l'actualité même, était perçue alors à peu près comme l'histoire plus ancienne dans les premiers manuels scolaires : réduite à des anecdotes, à quelques traits d'ailleurs controversés, quelques images (Drouot près du four à pain de son père), quelques phrases brèves (« À moi, Auvergne! » (rien qu'à l'écrire, celle-là, j'en ai encore un frisson…), sans cesse répétées, peut-être apocryphes. Mais par ces phrases, ces images, ces figures d'ombres chinoises (ou plutôt d'Épinal : « J'y suis, j'y reste ! »), une masse de gens étaient avec le passé et avec le territoire, et avec les noms qui y affleurent (qui sont eux-mêmes histoire et territoire, saveur et paysage, cf. Proust), dans un rapport largement fictif, sans doute, fictionnel, mais chaleureux, intime – c'est peut-être cela, le *romanesque*. Ou bien cette relation n'était-elle opérante que pour une classe, était-elle un privilège de classe? Non, je ne le crois pas du tout.

C'était certes une grande jouissance que ce fourmillement allègre des récits, publics ou privés, comme il en circule tant dans *La Folle* : courts, inachevés, aux trois quarts inventés sans doute : tout le plaisir est dans

leur profusion. L'immense majorité des Français d'aujourd'hui, transposés, transportés, déculturés, sans racines, ignorant le prénom de leur grand-père, quand ce n'est pas le nom de jeune fille de leur mère (les *tricks* font un bon panel d'observation), ne savent rien de cette joie-là, de cette aisance dans le rapport à l'espace sensible, qui du coup, à présent, n'est plus si sensible, justement, et n'offre même aucune vibration sympathique au voyage, à la promenade, au simple fait de vivre et d'exister. Coupé des récits, sans accès intime aux histoires ni à l'histoire, ils sont coupés d'eux-mêmes et de la saveur du monde, qui très littéralement ne leur *dit* rien.

Bien plus subtile est la jouissance aux noms propres, dans les anecdotes de Giraudoux, que dans les pauvres concoctions surréalistes. Mais il faut reconnaître que la pièce ne va pas s'améliorant; et la pitoyable mise en scène d'hier ne faisait rien pour sauver les faibles dernières scènes.

Après la télévision, Christian, Gilles et moi de nouveau sur le trottoir, les palabres ont repris. J'espérais retrouver la bande de dîneurs du moment précédent – *but no such matter* : j'ai tourné en vain des Magots à l'Odéon. J'ai alors rejoint Gilles et Christian (un peu boudeur), nous avons dîné rue Princesse (bonne adresse, menu à vingt-quatre francs, tout compris). (Mon père se moquait des gens vulgaires qui précisaient toujours le *prix* des restaurants, etc. – il disait que ce qui comptait c'était la qualité, laquelle n'avait pas de prix. J'aimerais bien pouvoir user de si nobles critères. Mais j'appartiens hélas à la seconde génération de la dèche. Le discours de la grande aisance, déjà caduc, en fait, dans sa bouche à lui (quoiqu'il y perdurât), n'a plus en moi aucune prise.)

Ensuite Christian et moi avons croisé W., mondain, souriant, très aimable, et fait encore un tour; puis je l'ai quitté, peu désireux que j'étais de prendre le pli de la nuit partagée quotidienne. Je me préparais donc à rentrer chez moi, et j'avais déjà dépassé la rue Saint-Guillaume, lorsqu'un petit jeune homme assis sur un banc s'est mis à me suivre. Nous nous sommes assis sur le banc suivant.

« Qu'est-ce que tu fais, seul dans ce coin désert?

– Oh, je me promène : là-bas (désignant Saint-Germain) il y a trop de monde, tout le monde drague, je ne veux pas n'importe qui.

– Où est-ce que tu habites ?

– Vers Maubert, et toi ?

– Rue du Bac.

– Seul ?

– Non, avec un ami.

– Ah… Alors on ne peut pas y aller?

– Non.

– Écoute : tu es homosexuel ou non?

– Oui, bien sûr.

– Moi j'ai envie de coucher avec toi, et toi ?

– Moi aussi, oui.

– Où est-ce qu'on peut aller, alors? Chez moi, c'est vraiment minuscule.

– J'ai les clefs d'un autre appartement, chez un ami en vacances.»

Et nous voilà partis. Nous n'avons que quatorze francs à nous deux, pas assez pour un taxi. Nous attrapons, sans avoir à payer, le dernier métro à Sèvres-Babylone. Lui s'appelle Éric, il est lycéen, dit-il. Il a habité un peu partout, à Bagneux, dans le XVe, dans le XVIe. Il est petit, avec trois ou quatre jours de barbe – c'est ce qui a dû me séduire.

« Quel âge tu me donnes?

– Dix-neuf ans?

– Dix-huit. »

Lui me donne vingt-cinq ans (il est bien poli). Il a un corps ramassé, blanc, assez musclé, avec une longue ligne de poils noirs, très mince, qui monte du sexe jusqu'à la poitrine. Il s'excuse :

« Tu sais, je n'ai couché qu'avec quatre garçons, je ne suis pas très expérimenté. »

Bien entendu je trouve ça charmant. J'aime beaucoup aussi la longue ligne noire, et le lui dis :

« Oui, mais ce qu'il y a au-dessous, c'est moins bien.

– Pourquoi ?

– Je trouve mon sexe laid, pas toi?

– Non, pourquoi? Il est plutôt impressionnant, en plus... »

C'est vrai, il est plutôt long, et pas mince. Mais pas joli, c'est vrai aussi (les paranoïaques ont toujours raison) : le gland, qui se découvre difficilement, est trop petit pour le reste, et pas tout à fait dans le prolongement. Cependant, il n'y a pas de quoi en faire toute une histoire, ce que je lui dis :

« Tu sais, ils sont rarement tout à fait droits. »

Il me trouve gentil, du coup, il devient très sentimental et il me dit :

«En ce moment, je t'aime. Mais ce qui me rend triste, c'est qu'on ne se reverra jamais, probablement, hein?

– Mais si, probablement… Je ne sais pas : on ne sait jamais à l'avance.

– Et toi, tu m'aimes?

– *En ce moment*, oui, je t'aime. »

Malheureusement il a une forte haleine de fumeur, ce qui refroidit un peu mes élans sentimentaux. Au bout d'un moment, il veut s'arrêter, se reposer, souffler. Il est très, comment dirais-je, *féminin*, va chercher pour moi de l'eau dans la cuisine, détache avec soin des glaçons, ne veut pas que je me dérange, comme s'il était plein de respect pour "les hommes", et il m'appelle "mon chéri". Plus tard, j'essaie de l'enculer, il est plein de bonne volonté, mais manifestement ça lui fait mal, j'arrête.

« Ça n'a marché qu'une seule fois, dit-il : dans un château très beau, j'étais excité par le cadre et tout, on a fait l'amour toute l'après-midi… »

Ah, s'il lui faut un château… Évidemment, chez Michel, on en est un peu loin… Mais il trouve l'endroit très bien. Un autre type, qui n'arrivait pas à l'enculer, s'est mis en colère et lui a dit :

« Bon, alors tu peux te rhabiller, *je n'ai plus besoin de toi*. »

Moi, bien sûr, je suis beaucoup plus accommodant que cela, et donc il devient de plus en plus sentimental, de plus en plus midinette amoureuse. En fait de lycée, il est dans un lycée *de couture*, dans le Xe ou le XIe

arrondissement. Le lendemain il doit finir une robe pour sa sœur, dont c'est samedi le vingtième anniversaire : quelque chose de faussement simple, tu vois, dans un tissu très difficile, et qui doit laisser le nombril à l'air, et tout le dos dégagé. Mais dans la demi-obscurité il a l'air d'avoir quinze ans, ce qui fait de lui un gamin assez mâle, avec son début de barbe. Finalement, après de longs ébats polis, je jouis sur lui, et lui non. Nous nous endormons, bien qu'il veuille encore bavarder, et fumer, et me faire dire que nous nous reverrons, et quel est le nom de "mon ami" (!).

Vendredi 2 juillet 1976 [samedi 3, trois heures et demie]

Nous nous réveillons au milieu de la nuit (c'est-à-dire vers cinq heures, sans doute : il fait jour), il bande, je le branle assez longtemps, il jouit, je jouis sur lui. Puis nous nous rendormons tant bien que mal. À huit heures, une bonne femme parle longuement et bien fort à son chien, sous la fenêtre. Mais nous nous rendormons encore jusqu'à midi. Il prend une douche, j'écoute *Les Nuits d'été*.

« Tu aimes cette musique? demande-t-il.

– Oui. Ça t'embête?

– Oh, j'aime pas ça, mais je m'en fous. »

Nous rentrons en métro. Il insiste pour prendre des billets de première, Dieu sait pourquoi. Je le quitte à la station Mabillon. Il avait raison : je n'ai pas envie de le revoir.

Je rentre ici, je me mets un moment au soleil sur le balcon, je passe l'après-midi à écrire les journées de mercredi et de jeudi. W. m'annonce que Jacqueline a téléphoné, que « le voyage ne marche pas ». [*À l'instant, coup de téléphone de Guy, l'étudiant en médecine, bien poli et timide :*

« Tu fais quelque chose ce soir?

– Non, rien de particulier.

– Est-ce que tu veux venir avec moi dans une galerie, à Montparnasse, qui donne un verre tous les samedis… etc.

– Oui, pourquoi pas... »

C'est terrible, je n'ai aucune intention d'y aller, mais qu'est-ce que je pouvais dire? Il voulait venir me prendre, je lui ai dit que je l'y retrouverais. Ce Guy est très gentil, son côté bourgeois change un peu, il n'est pas laid, mais il ne m'inspire pas. Il n'y a que le fait qu'il ait une voiture qui me tenterait, j'aimerais tellement aller dîner à la campagne – mais pas avec lui, malheureusement…] Je la rappelle plus tard : la femme qui lui prête la maison après tout va y passer la semaine prochaine avec une amie italienne. Elle est désolée, se confond en excuses. J'appelle Christian :

« J'ai de mauvaises nouvelles.

– Oui, je m'en doutais.

– La Normandie, ça ne marche pas.

– Bien sûr.

– Voilà ce qui se passe : l'amie de Jacq…

– Oh, écoute, je t'en prie, ce n'est pas la peine de me raconter des histoires !

– Ah bon, je vois… Tu veux que je raccroche?

– Non, je suis désolé, j'ai des ennuis, je savais que tu allais me dire cela, je suis désolé.»

Plus tard, furieux, ou bien riant, amusé, je parle à nouveau à Jacqueline. Elle appelle Christian, qu'elle ne connaît pas, ils ont une longue conversation. Elle me rappelle ensuite, et lui aussi :

« Tu es complètement fou, hein?

– Eh bien ! Tu peux parler… »

Plan de rechange, il est maintenant question d'aller en Normandie la semaine suivante.

J'appelle Gianni et lui déclame la fameuse phrase d'Edgar Quinet que Joyce récitait toujours sur le boulevard du même nom :

« Aujourd'hui comme au temps de Pline et de Columelle, la gentiane fleurit dans les Gaules… »

Après dîner, la veille, lui, Jean-François, Alain-Paul (le sourd-muet) et sans doute Guy (le Québécois) sont allés chez Jean-François. On ne savait pas, d'abord, si cet Alain-Paul était homosexuel ou non (tu parles!). Mais lui, allongé entre Gianni et Jean-François, «faisait son marché », dixit Gianni, touchant les cuisses des uns et des autres, et le reste :

«Pour *le reste*, évidemment, je ne pouvais pas rivaliser avec Jean-François (qu'on entend rire, à l'arrière). Et puis c'était lui qui l'avait trouvé, je les ai laissés. Je n'ai pas pu lui donner ton adresse, mais je lui ai donné ton numéro de téléphone. »

Je ne vois pas très bien à quoi peut servir un numéro de téléphone pour un sourd-muet et ses correspondants, sauf signaux préalablement convenus, mais j'apprécie l'attention. Gianni dit aussi à un autre moment de la conversation (je ne sais plus du tout comment nous en sommes arrivés là) :

«Les partis frères sont tellement charmants, en ce moment, je suis en train de me rapprocher des communistes. Ou plutôt, ils se rapprochent de moi. »

Et encore :

« Comment vas-tu ?

– Je suis un peu triste.

– Oui, ça s'entend… »

Il n'y a pourtant que lui qui a parlé, pratiquement, mais c'est peut-être à cela que « ça s'entend »…

Sorti à la même heure que d'habitude, fait le même tour qu'à l'accoutumée, rencontré Christian selon l'usage.

Moi (encore un peu fâché) :

« Le petit incident de cette après-midi me fait penser que peut-être nous ferions bien d'avoir une conversation, toi et moi. Car au fond, depuis le temps que durent nos relations, nous n'avons jamais parlé de

rien, ce qui a un tas d'avantages, bien sûr, mais risque de créer certains malentendus.

– Bon.

– J'étais absolument stupéfait de tes soupçons. D'abord parce que je n'ai jamais rien fait qui puisse t'en donner, je ne t'ai jamais raconté la moindre histoire, depuis que je te connais je ne t'ai jamais fait le plus minuscule mensonge; ensuite, dans le cas particulier, quelles raisons aurais-je eu de le faire? Si je n'avais plus envie d'aller en Normandie, je ne vois pas pourquoi je ne pourrais pas le dire, ce n'est pas comme si…

– *Comme si* quoi ?

– Comme si nous étions mariés, ou liés par un contrat, comme si nous devions obligatoirement nous voir chaque jour, nous retrouver à la même heure, passer toutes nos nuits ensemble, ne regarder personne d'autre…

– Je ne vois pas pourquoi tu éprouves le besoin de dire tout ça.

– Parce que j'étais stupéfait de ta réaction, cette après-midi.

– J'étais fatigué, j'avais reçu un coup de téléphone désagréable de mon ancien propriétaire qui me réclame trois mois de préavis, il y a un tas de problèmes au bureau, je ne sais pas ce que je vais devenir – tu ne te rends pas compte, toi, tu es ton propre maître, tu fais ce que tu veux, quand tu veux…. Et, après un instant, j'étais tout à fait convaincu par ce que tu me disais, je te l'ai dit, je me suis excusé, ce n'était pas la peine de faire intervenir ton amie et de revenir encore là-dessus.

– O.k., n'en parlons plus.

– Tu disais l'autre jour qu'on ne se disputait jamais, que ce n'était pas normal, que ce n'était pas sain, qu'il devait y avoir quelque chose qui ne marchait pas : eh bien voilà, ça y est, c'est fait, on s'est disputés.

– Tu appelles ça une dispute ?

– Ah ben oui alors !

– Pouhhhh ! Mais ce n'est rien du tout, ça ! Je n'ai aucune agressivité à ton égard. C'est autre chose que ça, les disputes !

– Tu n'as jamais d'agressivité ?

– Détrompe-toi, je suis très colérique.

– Oui, ça, j'ai vu ça : "Tu veux que je raccroche?"

– Oui, c'est vrai, j'étais furieux. »

Comme nous marchions nous avons vu W. en compagnie de Gianni, tous deux se dirigeant vers l'Odéon. Allaient-ils chez Jean-François ? Christian et moi prenons un verre au Dauphin, faisons encore un tour, puis décidons d'aller dîner au Rendez-Vous des Camionneurs, dans la Cité, où l'autre jour nous étions arrivés trop tard; et là, un moment heureux, attablés que nous sommes à l'extérieur, sur le trottoir, avec dans l'œil la statue d'Henri IV et l'hôtel de la Monnaie.

« Quand je suis arrivé à Paris, je croyais que c'était un bâtiment du XIXe siècle.

– Et en fait?

– En fait non, c'est Louis XVI : à peu près 1780, je pense. Ça a été construit par un jeune architecte nommé Antoine [ANTONIO (→ VIVALDI → *ORLANDO FURIOSO*), TONY (DUVERT, DUPARC, GARNIER / DENIS → DENNIS / TENNIS / VENICE → VENISE)) /// ANTOINE CAMUS, LE CAMUS /// MONNAIE → NEMO (→ PERSONNE, CAPITAINE NEMO → VERNE → VERNES → BOB MORANE) → NERO (FRANCO NERO, CHIEN DU PRINCE IMPÉRIAL (STATUE AU MUSÉE D'ORSAY), NERO WOLFE (HUGO WOLF, VIRGINIA ET LEONARD WOOLF, CHRISTA WOLF, GÉNÉRAL WOLF (→ GREENWICH → LE MÉRIDIEN → *LE MÉRIDIEN* → CELAN → CEYLAN → LEONARD WOOLF → IMPÉRATRICE EUGÉNIE → PRINCE IMPÉRIAL (« MASSACRÉ PAR LES SAUVAGES » → LA PÉROUSE → *LA RECHERCHE* → SWANN /// CAPITAINE NEMO (« QUE SAVEZ-VOUS DU NAUFRAGE DE LA PÉROUSE ? ») /// LE VIEUX LAPÉROUSE → *LES FAUX-MONNAYEURS*, FAUSSE MONNAIE, LA MONNAIE (BRUXELLES, PARIS → ANTOINE))), RENO → RENAUD], que personne ne connaissait, mais qui s'est trouvé avoir remporté le concours. Je ne crois pas qu'il ait fait grand-chose ensuite – il est peut-être mort jeune, je ne sais pas.»

Au-dessus des arbres du Vert-Galant, le ciel est d'une préciosité inouïe, bleu très pâle, blanc, à peine rose. [*Coup de téléphone de Jacques*

Cousinet. Il a vu W., hier, mais il ne dit pas où et je nous refuse, à lui comme à moi, la satisfaction de le lui demander. Il fait le plus grand cas, pour la drague, du square [CARRÉ, *HOMMAGE AU CARRÉ* → ALBERS → ALBERT → CAMUS /// ALBERT FRÈRE DÉTESTÉ DE CHAR (QUI APPELLE CAMUS "SON FRÈRE" /// ALBERT FRÈRE IMAGINAIRE INVENTÉ PAR MA MÈRE, ENLEVÉ PAR DES

~~GITANS~~

(ROMANICHELS / MICHEL)) /// ALBERT Ier DE MONACO (EXPLORATIONS, OCÉANOGRAPHIE), ALBERT Ier DES BELGES (STATUE SUR LE COURS-LA-REINE → *ULYSSES* → « *PETITES COCHONNERIES, MINETTE, TU VEUX ?* » / ALBERT LE GRAND / EUGÈNE D'ALBERT] *qui est derrière Notre-Dame, «où il y a trois cents types tous les soirs».*

Et encore :

«La chaleur et les chagrins m'ont fait fuir Paris.

– Ils en feraient autant pour moi, mais je suis retenu par la misère. »

(Quel beau sujet de toile allégorique, de fresque pour grand escalier d'école de beaux-arts, de concours pour le Prix de Rome : Renaud Camus, poussé à fuir Paris par la Chaleur et par le Chagrin, y est retenu par la Pauvreté.*)*] Le garçon qui nous sert est plutôt sexy, quoiqu'il ressemble vaguement à Mack Sennett – mais sa femme est dans la salle.

« J'en ai assez de la banque, dit Christian : ils sont en train de tout changer, je ne sais pas ce qu'ils vont faire de moi, j'ai envie de faire autre chose.

– Qu'est-ce que tu pourrais faire d'autre ?

– Je ne sais pas. Rien.

– Il y a longtemps que tu travailles là ?

– Trois ans, quatre en comptant le service militaire, j'étais entré peu de temps avant. Après la première, je ne savais pas ce que je voulais faire, j'étais un peu fou. J'ai fait une école des beaux-arts, à Castelnaudary, et puis j'ai cru que je voulais travailler avec mon père. Il était enchanté, j'ai fait ça un an, c'était terrible : je me disputais avec les rares ouvriers, avec

lui, avec tout le monde. Je suis venu à Paris, et j'ai trouvé ça tout de suite. »

J'ai dit plus tôt, comme nous parlions du Keller's Bar, que j'aimerais mieux aller au Trocadéro. Après dîner, comme nous regardons le Nouveau Louvre de la terrasse du Pont-Neuf, Christian demande :

« Tu veux marcher jusqu'au Trocadéro?

– Oui, quelle bonne idée… »

Nous suivons les quais. Je suis torse nu, mon pull-over gris sur les épaules. Les Tuileries sont pleines de soldats et de gendarmes qui y donnent un spectacle. Sous le pont Alexandre-III monte la garde un "béret vert" en treillis, blond, poilu, bronzé, large d'épaules, étroit de hanches, superbe, l'ultime "rêve de bonne", comme dit "Grâce de Monaco".

Quand nous arrivons au Trocadéro nous sommes épuisés, évidemment. Il y a un monde fou autour des grandes fontaines à canons à eau, et, au-dessus, on aperçoit des centaines de petites têtes dépasser de la terrasse et se détacher sur le ciel maintenant viré au bleu nuit. Nous mourons de soif, il nous faut absolument boire. À la recherche d'un café nous remontons le boulevard Delessert, mais, du côté des tourelles de Passy, il n'y en a pas d'ouverts, seulement des restaurants. Nous repartons par la rue Franklin jusqu'à la place du Trocadéro, et là buvons chacun un verre de limonade, ce qui ne coûte presque rien, comparé aux prix de Saint-Germain-des-Prés (*un franc trente*, contre quatre francs quatre-vingt-dix au (pourtant modeste) Dauphin). Puis nous redescendons en direction des jardins où il y a du monde, mais pas très intéressant. Christian rencontre un type au T-shirt rouge, qui ne l'enthousiasme pas. Plus tard, nous sommes allongés sur la pelouse, puis je vais encore faire un tour. Je vois, assis sur un banc, le grand garçon brun, moustachu, de l'autre soir, celui que j'avais déjà remarqué aux Tuileries il y a deux ou trois mois. [*Interruption, coup de téléphone de Gianni : Alain-Paul est chez lui, que j'y vienne.*]

[*Dimanche 4 juillet, cinq heures.*] Je m'assois près de lui, mais il ne fait pas un geste, bien que ma main soit tout près de son épaule. Merde, il

va encore falloir parler, quelle barbe ! Je vais boire à une petite fontaine proche, et quand je reviens :

« Elle est tiède, évidemment…

– Ah bon? Dommage. J'allais y aller aussi.

– Vous avez déplacé vos allégeances d'un parc à l'autre ?

– Comment ça?

– Vous étiez aux Tuileries, jadis.

– Ah oui : on s'est vus là-bas ?

– Oui.

– Mais on ne s'est jamais parlé?

– Non. » (Mais on s'est pas mal touchés…)

Il habite Belleville. Il a un vélomoteur. Christian vient me parler, aimerait partir.

« Cinq minutes...? »

Le grand brun propose que nous allions nous allonger sur l'herbe. Bon. Il ne porte qu'un short et une chemise, que j'ouvre. Sa tête est vraiment belle, avec de magnifiques cheveux noirs, très abondants. Il s'appelle Sylvandre.

« C'est très approprié au cadre… »

Son torse est glabre, un peu maigre, trop long, la chute après les côtes trop marquée. Ses cuisses au contraire sont très poilues, solides. On peut glisser la main dans son short, par le bas, et lui caresser les couilles, le périnée, la fente du cul, les fesses, ce qu'il semble apprécier. Mais j'aimerais mieux aller ailleurs. Lui non, il ne veut pas s'enfermer, il désire rester dans le parc, il suggère seulement que nous gagnions un endroit plus isolé, et surtout plus sec, car le coin où nous sommes allongés a été récemment arrosé.

Bon. Bien. D'accord. Nous bougeons. Mais voilà qu'il rencontre un ami. Pendant qu'il lui parle je l'attends sur le trottoir. Arrive la police. Tout le monde s'éparpille. Plus tard je le verrai discuter avec le même ami, cette fois près du pont qui mène à la tour Eiffel. Entre-temps, je me suis aperçu qu'on m'avait volé tout mon argent. Il va me falloir rentrer à

pied. Ou bien je l'ai perdu, il sera tombé de mes poches. Christian est parti depuis longtemps.

De nouveau je suis les quais, rive droite, en sens inverse. Mais au pont des Invalides je traverse la Seine et vais voir ce que l'esplanade peut avoir à offrir. Peu de chose. Un garçon moustachu dans une voiture, de loin, derrière sa vitre, me plaît bien. Je m'approche. Mais il n'a pas l'air intéressé. J'insiste, toujours rien. Donc je pars. Dans la rue de l'Université il me dépasse en voiture, regarde un peu, mais ne s'arrête pas. Même jeu à la hauteur du ministère de la Guerre. Enfin je vois sa voiture garée place Jacques-Bainville, vers la sortie du métro Solférino. Je m'approche. Cette fois il ouvre sa portière du côté passager, et m'invite à monter à son côté. Je le fais.

« Salut !

– Salut.»

Il sourit, moi aussi. Il me touche la braguette. Il a mon âge, ou un peu plus, le type espagnol, ou peut-être plutôt *portugais*, avec dans le visage un peu quelque chose du général Alcazar quand il n'était que capitaine. Il porte une chemise à manches courtes et il a bien raison car il a des bras très beaux, très musclés, couverts de poils noirs, comme c'est le cas de son torse et de son estomac : poils très longs, très fins (chacun), très épais (leur masse), très soyeux (id.). À peine l'avais-je rejoint il a sorti ma bite de mon pantalon, il me branle. De mon côté j'ai ouvert complètement sa chemise, défait sa ceinture, déboutonné sa braguette. Il a un sexe de bonne taille, très beau, très régulier, très classique, que je suce avec beaucoup de plaisir, la joue contre le fourmillement très doux des poils de son ventre. Il me plaît beaucoup, j'aimerais mieux aller ailleurs avec lui. Mais il m'encourage à le sucer, ça a l'air de lui plaire, et à moi aussi. Son sexe sent bon, je lui tiens les couilles d'une main, de l'autre lui caresse le ventre, la poitrine. Il est arc-bouté sous son volant. Puis il laisse jaillir dans ma bouche un flot épais, qui a très bon goût et que j'avale. De nouveau je lui lèche la poitrine, passe ma langue dans ses poils en sueur, lui serre un peu la pointe des pectoraux entre les dents et me branle. Mais, très *fair play*, il se met à me sucer à son tour. Je continue de le caresser. Je jouis très vite, il avale mon foutre. Et nous nous réajustons en souriant.

J’aimerais bien le revoir, il est vraiment très excitant, et tout à fait mon genre; mais je suis trop fatigué pour me lancer dans une conversation, et d’ailleurs il ne me semble pas en avoir particulièrement envie. Donc, virile poignée de main, presque un salut militaire, comme entre deux commandants de régiment qui ont fait participer leurs unités respectives à des manœuvres conjointes réussies (il n’est pas exclu que le spectaculaire parachutiste du pont Alexandre-III ait joué un petit rôle dans cette affaire – comment appelle-t-on ces images qui restent sur un écran ou dans la conscience après que la source s’en est tarie?) :

« Salut!

– Salut!» (mais en riant).

Et je rentre chez moi. Il est un peu plus de trois heures.

Il n’y a personne. Et toujours cette chaleur impossible. Rentrer seul était sans doute une erreur. Je n’arrive pas à m’endormir, je pense à W., je m’imagine toute sorte de choses auxquelles je ferais mieux de ne pas penser, je me tourne et retourne dans le lit, ça y est, je vais pleurer. Non. Quand enfin je somnole à moitié, le téléphone sonne : c’est lui ! Non. Ce n’est que ce fou de Joseph, de Rome. Il est plus de quatre heures du matin. Il est ivre, comme d’habitude.

« Ça va?

– Non.

– Pourquoi ?

– Je suis triste.

– Tu es seul?

– Oui.

– Où est W. ?

– Je ne sais pas.

– Il est à Paris ?

– Oui.

– Ah, je vois : il fait encore des siennes.

– Probablement. »

Etc. Et de nouveau l'insomnie. Je ferais mieux de ne pas coucher ici.

Samedi 3 juillet

Pas de nouvelles de W. : il ne passe pas avant d'aller travailler. Je lis de vieux numéros du *Monde* au soleil. À la radio il n'est question que des États-Unis à cause du bicentenaire. Ça me déprime. Mieux vaut ne pas penser aux États-Unis. Je me mets au travail. Mais à cinq heures et demie, coup de téléphone de Gianni : Alain-Paul, le sourd-muet, est chez lui, pourquoi ne viendrais-je pas? Lui, Gianni, ne va pas pouvoir résister longtemps à la tentation, et il dit que j'ai un droit de priorité. J'y vais.

Rue du 8-Mai-1945 il y a un monde fou : Michel, une fille, Guy le Québécois, Horst (un Autrichien que j'ai une fois rencontré au Sept), d'autres. Gianni attire Alain et moi dans sa chambre, et nous montre ses toiles, ses dessins, ses esquisses : figuratifs, poétiques, quelquefois assez bien exécutés ou peints : ce n'est vraiment pas mon genre, et, objectivement, il n'y a sans doute pas grand intérêt à faire aujourd'hui des choses de cet ordre. Mais certaines sont mieux que d'autres, évidemment : dans leur genre elles ne sont pas mal, et de celles qu'on préfère on peut toujours dire qu'on les aime, et même finir par s'en convaincre, presque, par souci d'honnêteté. Gianni montre de plus en plus de peintures et de dessins, il n'arrête pas; est-ce que tous les artistes sont comme ça, fous dès qu'il s'agit de leur propre travail? Car il est bien évident que *personne*, même avec la meilleure volonté du monde, ne peut voir autant d'œuvres à la fois. Pourtant je regarde bien tout, parlant peu, sinon pour dire de temps en temps :

« Ah oui, ça c'est bien – j'aime beaucoup ça… » (une statue dans un parc, un dessin sur papier quadrillé, que d'ailleurs il me donne).

Alain regarde aussi. Gianni, en trois jours, semble être parvenu à établir avec lui une communication assez satisfaisante.

«Nous, les peintres, nous sommes avantagés sur les écrivains.

– Oui, surtout en étant italiens. »

Moi je suis nul et, tandis que je m'interroge sur les façons de dire ceci ou cela, m'aperçois que ça n'a aucun intérêt pour personne, et suis très intimidé. Il est évident qu'Alain a le niveau mental d'un enfant de quatorze ans. Gianni le proclame très intelligent, c'est peut-être vrai, mais cette intelligence n'est presque pas développée (ce qui montre bien la relativité du "concept"). Il semble avoir de la peine à lire et à écrire. Gianni nous laisse seuls sous prétexte de prendre une douche. Moi j'aimerais bien flirter un peu, puis aller dîner, puis passer la nuit avec Alain. Mais le flirt dégénère à toute vitesse, Alain m'attire sur le lit, me déshabille, montre toutes les intentions de faire l'amour *hic et nunc*, et en effet que faire d'autre? Il a le corps le plus beau que j'aie vu depuis longtemps [*lundi 5 juillet, trois heures, allongé sur le lit, car W. est étendu sur le sol de la grande pièce*] : à la fois mince, léger, et tout en muscles. Il m'a montré des photographies de lui au milieu de son équipe de football. Sa peau est soyeuse, assez blanche, couleur de pêche blanche; il a quelques poils blonds entre les seins, un très beau sexe. Nous nous embrassons, nous nous serrons l'un contre l'autre, il me lèche la poitrine, me mord le bout des seins, me suce le sexe, moi le sien. Tout va très bien. Mais il me met le sexe entre ses jambes, d'évidence il veut que je le baise, c'est trop rapide, ou bien suis-je intimidé? Je débande, et lui aussi. Nous restons un moment comme ça, nous embrassons encore, je rebande, lui aussi, mais le cœur n'y est plus, je n'ai pas envie de le baiser tout de suite, d'emblée, il me demande si je veux passer la nuit avec lui, oui, bien sûr, o.k., alors allons dîner, d'ailleurs il fait trop chaud.

Gianni, lui et moi partons donc dans sa voiture, première surprise, qui est une belle Opel plus ou moins *coupé*, genre sport, en tout cas, qu'il conduit vite. Bizarre : il est peintre en bâtiment, ce n'est pas le genre de voiture qu'on s'attendrait qu'il eût. Après quelques hésitations, et difficultés de parking, nous allons au restaurant chinois de la rue de Tournon, celui de Barthes, parce qu'il est agréable d'y dîner à l'extérieur, dans la plus belle rue de Paris (après la rue de Varenne, peut-être) ; mais il n'y a pas de place à la terrasse, nous sommes obligés de nous mettre à l'intérieur. Alain est de plus en plus semblable à un enfant, il demande à la serveuse qu'elle lui montre le fonctionnement des baguettes, puis il renonce à s'en servir, mais il les met de côté pour les emporter. Il a un

sourire extraordinaire. Malheureusement il est en train de découvrir, dit Gianni, qu'il est très beau. Gianni regrette qu'il soit fasciné par Saint-Germain, par la rue de Buci, par le Dauphin, toutes choses qu'il a découvertes la semaine dernière; et dit qu'il va s'y perdre, et en tout cas s'y faire exploiter. Mais le beau footballeur sourd-muet est plus dur qu'on ne le penserait, malgré ses côtés gamins; et Philippe n'avait peut-être pas tout à fait tort en sa première opinion à son sujet. En effet, lorsque vient l'addition, il ne fait pas un geste pour payer son écot. Gianni l'invite. Je crois qu'il ne remercie même pas. Gianni remarque que cet épisode m'a considérablement refroidi, et le minimise :

« En Italie, quand les paysans se disent : "On dîne ensemble", c'est une invitation – ils offrent un repas, ils n'ont pas la prétention d'offrir leur seule compagnie. »

Hmmm… Peut-être… Mais je ne vois aucune raison de m'aligner sur les mœurs des paysans italiens, et encore moins, dans la misère où je suis, de payer les repas d'un garçon qui roule en Opel cabriolet et qui est sans doute trois fois plus riche que moi (au moins).

Nous allons prendre un verre au Dauphin. Alain est très excité par tout ce qui s'y passe, et voit un moustachu qui lui plaît. Quand nous voulons partir, il veut rester. Il doit toutefois nous raccompagner jusqu'à sa voiture où j'ai laissé le dessin que Gianni m'a donné, et une bande photographique, avec légende, qu'a faite, avec lui pour vedette, un de ses amis (Alain, de nouveau, ne fait pas un geste pour payer au Dauphin). Je lui demande, en écrivant dans la marge du *Monde*, s'il veut venir coucher avec moi, mais il dit qu'il est trop tôt, qu'il n'a pas envie d'aller se coucher. Là où nous en sommes maintenant, je m'en fous. Il me propose un rendez-vous pour le lendemain à trois heures, ce qui ne m'arrange pas du tout, mais bêtement j'accepte. Cependant, pour le moment, j'ai envie d'aller voir ce qui se passe derrière Notre-Dame, et si Jacques Cousinet a raison dans les decriptions enthousiastes qu'il donne de ces lieux-là. Justement, il est la première personne que nous y rencontrons. Néanmoins il n'y a pas grand monde. Les garçons marchent dans une espèce de rigole qui est entre les buissons et la grille du jardin de la cure, derrière le chevet, mais nous sommes vite lassés. Gianni m'invite à prendre un verre quelque part :

« ... quoique je devienne de plus en plus tendre à ton égard, je ferais mieux de m'arrêter. »

En fait de *quelque part* nous allons jusque chez lui, gare de l'Est, buvons comme des trous de la menthe glaciale, nous couchons et faisons l'amour, surprise, splendidement. Je le baise pendant très longtemps, il pousse des cris de plaisir, je suis très excité aussi, notre bruit réveille Michel : un cri plus fort que l'autre, il allume dans sa chambre; il éteint de nouveau, il rallume de nouveau. Quel bon amant je fais ! Je suis bandé autant qu'il est possible, je puis changer de rythme à volonté, être lent ou violent, je suis au maximum de l'excitation sans pour autant être perpétuellement menacé d'éjaculer. G. continue à pousser des soupirs et des cris de plaisir, et nous jouissons exactement en même temps – ce n'est certes pas avec ce con de sourd-muet que j'aurais été aussi brillant!

Dimanche 4 juillet (bicentenaire des États-Unis)

Gianni se lève à huit heures, il va vendre *L'Humanité-Dimanche* au coin de la rue. Je dors jusqu'à son retour. Il me propose alors des œufs et du thé. Je rentre à la maison vers une heure. W. rentre peu après, mais ressort presque aussitôt. Il m'a demandé si décidément je ne voulais pas aller à la soirée de John et Raoul pour le bicentenaire, ce soir. Non.

« Mais pourquoi ?

– Parce que je ne suis pas très gai. Et puis l'expérience du bal des marins m'a suffi.

– Mais ça n'a rien à voir avec ça… À aucun point de vue. »

Qu'est-ce qu'il veut dire par là? Que cette fois il ne s'agit pas d'une orgie, oui, sans doute; mais que signifie : *à aucun point de vue*? Que la situation entre nous n'a plus rien à voir avec ce qu'elle était alors, qu'à cette époque il s'agissait seulement d'une brouille comme il y en a dans tous les couples et comme il y en eut tant entre nous, tandis qu'à présent tout est fini une fois pour toutes et rien n'a plus d'importance, de sorte que nous pouvons très bien aller ensemble à des soirées ou plutôt y être

en même temps? Son invitation assez inattendue serait alors semblable à ces gracieusetés dont le sort habille tant bien que mal ses pires cruautés, comme ces terribles autorisations de retour à la maison que les malades hospitalisés ont attendues depuis des mois, et qui, lorsqu'elles arrivent, ne signifient nullement qu'ils sont guéris, mais seulement qu'il n'y a plus d'espoir…

Il est ces jours-ci à son pire, son pire le mieux au point : léger, chantonnant, "aimable" (c'est-à-dire, *from where I stand*, haïssable), totalement indifférent. De deux choses l'une : ou bien cette attitude est une comédie, et alors elle est digne d'un enfant de quatre ans (d'un diabolique enfant de quatre ans) ; ou bien elle lui est *naturelle*, elle est celle qui lui vient naturellement, sans qu'il ait si peu que ce soit à se forcer – et c'est ce que je pense –, et donc toute notre histoire est pour lui une affaire classée, sur laquelle il n'y a pas à épiloguer. Mais il dirait à cela que se lamenter sur l'inévitable ne sert à rien, que la vie continue, qu'il faut en tirer tout ce qu'on peut en tirer, que le mieux est de s'amuser, se distraire, se mettre autre chose dans la tête, tourner la page. J'ai pourtant peine à penser (au sens le plus plein de l'expression…) qu'une relation de sept ans puisse se terminer comme on appuie sur un disjoncteur, ça y est, pof, ça n'y est plus – extinction des feux. Peut-être a-t-il raison. Peut-être faut-il s'occuper le corps et l'esprit de tout sauf de cela. Mais je suis bien loin de ce beau détachement.

Ce qui me stupéfie, et me ferait le haïr (j'ai des moments de haine, oui – l'autre jour, quand il était odieux au sujet de l'appartement et des invités, ses amants (ce point n'était pas précisé, mais il était implicite) qu'il entendait y amener), j'ai dit : « Je ne vois pas pourquoi tu dois faire en sorte qu'on se haïsse pour le restant de nos jours. – Je m'en fous. Et puis je ne te hais pas. Je n'ai pas de sentiments si forts» (ça, c'est bien vrai !), c'est qu'à aucun moment il n'ait fait le moindre effort en vue d'un rapprochement, d'une conversation, au moins d'une *explication* entre nous. Un incident minuscule, l'affaire du dîner avec Twombly, a entraîné notre séparation sans que d'elle il ait vraiment été question, sans la moindre discussion au fond. Oh, il m'a proposé depuis lors d'aller au dîner *pour* Twombly – mais comme ça, légèrement, comme si de rien n'était, après qu'il avait disparu deux jours. Et il m'a dit à son retour

d'Angleterre : «Maintenant que nous sommes tout à fait séparés… », ce dont c'était pour moi la première nouvelle. Je n'ai jamais voulu ça, moi. Je suis révolté par sa légèreté, par la façon qu'il a de faire une plaisanterie de tout ça, comme si ça n'avait pas la moindre importance dans sa vie. Mais je ne cesse pas de penser à lui. Il ne sort pas un instant de mon esprit.

Je ressors pour mon rendez-vous avec Alain le footballeur. Comme je l'avais prévu, il n'y vient pas. Mais dans les parages il y a Christian, et nous allons ensemble voir l'exposition Delaunay à l'Orangerie. Exercice : imaginer le moment où cet horrible escalier de l'Orangerie, or et argent, sera décorativement intéressant : quand j'avais quinze ans, je n'imaginais pas que des meubles trente, comme j'en voyais chez des amis de Clermont, puissent jamais me plaire, ou m'amuser.

Ce qui est agréable, c'est que l'endroit est climatisé. La première toile de Delaunay adolescent, un jardin dans le Berry, est plutôt réussie, dans son genre, avec un joli sentiment de l'espace et de la lumière. Je n'aime pas beaucoup la série de Saint-Séverin, trop expressionniste à mon gré. Certains des disques, bien sûr, sont éclatants et beaux, mais souvent de la façon la plus cavalière – je comprends bien que l'artiste n'essayait pas de faire du *hard-edge*, mais Rothko non plus, et de là à barbouiller avec un tel détachement… Dans les dernières compositions abstraites, la couleur a parfois une matité triste de toile mal peinte qui a mal vieilli. Ce que j'aime le plus, peut-être, c'est *L'Équipe de Cardiff*, très cubiste second rayon bien sûr (souvent si plaisant…), et assez proche de ma chère *Conquête de l'air*, de La Fresnaye. Mais enfin, bien sûr, ce n'est pas ce qu'il y a de plus caractéristique de l'œuvre.

Il y a en bas une admirable esquisse appartenant à Sonia Delaunay : dans la partie supérieure, un dessin au crayon représente de longues figures coulées dans un envol de goal. En bas, dans de petits rectangles attenants, réguliers, sont peints les uniformes de trois joueurs, dans une manière de dessinateur de costumes de théâtre. La juxtaposition sur la même page des deux études est très heureuse, gaie, "moderne" (moderne à la Malevitch – archéo-moderne).

Nous avons rencontré Gilles Béguin, le conservateur adjoint de Guimet, qui travaille, nous dit-il, à une exposition sur l'art tibétain,

laquelle doit avoir lieu l'année prochaine. Du fait des susceptibilités chinoises il a beaucoup de difficultés avec les cartes, les frontières, les délimitations de zones. L'ambassade a déjà protesté parce qu'au musée les salles tibétaines ne sont pas au même étage que les salles chinoises.

Nous avons marché aussi, bien sûr, dans les deux salles consacrées aux *Nymphéas*, et j'ai regardé, une fois de plus, les photographies que j'aime de Giverny, celle surtout où Monet est en compagnie de Clemenceau sur le pont japonais couvert de glycines (don de Mme Michel Clemenceau). Après quoi je suis rentré ici et j'ai travaillé jusqu'à sept heures. Je prenais un bain quand W. est arrivé. Comme je sortais, il a dit :

« Je regrette que tu ne viennes pas avec moi à cette soirée. »

Je n'ai pas répondu. Mais j'avais envie de dire que jamais il ne m'avait proposé d'aller "avec lui" à cette soirée, et que c'est précisément parce que je n'y allais pas *avec lui*, alors qu'il y serait, que je ne voulais pas y aller – ce serait trop triste.

Ressorti j'ai croisé Christian, avec Gilles (*son* Gilles, *not* Gilles Béguin!). Je ne me suis pas joint à eux, mais leur ai dit que sans doute nous nous croiserions à nouveau un peu plus tard. En fait, non. Ils ont disparu. J'ai tourné longtemps, très seul, dans Saint-Germain, moqué sans doute par certains habitués des terrasses devant qui je passais dix fois, comme un chasseur bredouille obstiné. Personne de connu, et tous les inconnus qui s'intéressaient à moi avaient quelque chose qui n'allait pas, qui les empêchait de complaire à ma fantaisie (pourtant plutôt bonne fille, dans l'ensemble) : physiquement très sexy, mais efféminé; très beau, mais pas du tout bandant; très sympathique, mais ni excitant ni beau; très beau et très excitant, mais très antipathique, etc.; et ceux qui avaient toutes les qualités requises (à première vue) ne me voyaient même pas…

Finalement j'ai dîné de deux sandwichs au Dauphin, en compagnie, pour seule remontatation du moral, de Jean J., qui est l'être le plus triste que je connaisse. Pourtant il dit que son analyse lui a fait le plus grand bien et même « lui a rendu la joie de vivre », déclaration faite sur le ton du chien Droopy des cartoons et qui, au milieu de toute cette sinistrosité, la mienne et la sienne, manque déclencher en moi le fou rire des

enterrements, parce qu'on a peine à concevoir ce qu'il pourrait en être de son humeur et de son expression sans les heureux résultats de la cure…

Je l'intimide, paraît-il, en partie parce qu'il a envie de coucher avec moi et ne l'a jamais fait. Il me soumet ce problème comme on parle d'une réaction chimique inattendue et fâcheuse, mais routinière, dans un laboratoire de recherche désolé, au plus profond de la Moldavie ou de la Sorbonne. Je ne peux tout de même pas coucher avec lui à seule fin de ne plus l'intimider! De ce côté-là, il m'inspire à peu près autant qu'un élevage de poussière – ce n'est pas du tout physique (il serait même assez joli garçon s'il arrivait à s'en convaincre – et les autres), c'est… chimique.

Il parle de tout avec un sérieux méthodique et confondant, une adhésion méticuleuse à chacun de ses mots, à chacune des inflexions de ses phrases, un merveilleux scrupule dans la platitude, un air d'avoir réfléchi dix minutes et toute une vie avant d'en arriver à la conclusion, dont il doute encore un peu, qu'« être honnête avec soi-même c'est quand même très important, non? Enfin je sais pas ce que tu en penses, toi... », qui rendent toute réponse impossible – pour moi, en tout cas :

« Quand j'étais en Espagne, j'ai trouvé les Espagnols très proches de nous politiquement, mais beaucoup plus empêtrés que nous au point de vue de la religion, de l'armée, de l'homosexualité, etc. »

Thème de conversation pour la demi-heure à venir : l'homosexualité en Espagne dans ses rapports avec la religion, l'armée, le développement du tourisme et la nouvelle situation créée par la mort de Franco – les copies seront ramassées à… (« On n'essaiera pas d'être complet»). Hélas, je suis totalement incapable d'entrer là-dedans, j'en bâille déjà rien que d'y songer, et ne puis que répéter en regardant le ciel et les garçons qui passent une ou deux phrases, lambeaux de poèmes ou titres que j'ai dans la tête ces temps-ci, *Il Ritorno d'Ulysse in patria*, *Demeurés les vrais bois, même*, ou bien *L'Été des grandes capitales*.

« Tu vas finir complètement schizophrène, dit-il : cette façon de répéter indéfiniment, comme ça, des mots complètement coupés de leur contexte, c'est un symptôme bien connu... »

Il est très friand, bien sûr, de psychanalyse de pochette-surprise.

« Quand nous étions à Sciences-Po, dit-il, nous pensions trop à être quelque chose, quelqu'un, et pas assez à vivre, à être heureux. »

Bien entendu je suis furieux qu'il assimile nos cas, ainsi qu'aime à le faire son ami Michel qui n'a aucune espèce d'activité depuis des années et qui, détestant *Passage*, insinue, chaque fois qu'il en a l'occasion, que je suis exactement comme lui, essayant ceci, essayant cela, et que sera-ce après le prochain roman? L'un et l'autre se débattent dans des problèmes personnels dont il est pour moi parfaitement évident qu'ils ne peuvent être résolus, mais seulement *dépassés* : leur unique solution serait de ne plus se les poser.

Nous voyons passer un type tout en muscles, un culturiste quelconque, assez beau.

« Je suis effrayé de mon désir, dit Jean. Ce n'est pas du tout le désir de l'autre, c'est le désir d'*être* l'autre, tu comprends ? Alors, comment ça pourrait marcher?

– *Le Retour d'Ulysse dans sa patrie…* »

Le pauvre Jean et ses problèmes m'ennuient mortellement. Je le quitte, fais encore un tour sur le boulevard, et, comme la nuit tombe enfin, me dirige vers le jardin de Notre-Dame. (J'ai oublié de noter que du Dauphin partaient, en direction de la soirée chez John et Raoul, des groupes joyeux : les acteurs de *Mélodrame*, y compris le petit Grégory, par exemple.) Là-bas, personne. D'ailleurs j'ai des projets plus ambitieux. Je veux explorer cette boîte "cuir" dont tout le monde parle maintenant, le Keller's Bar, rue Keller. Pas question de taxi, il faut y aller à pied : île Saint-Louis, boulevard Henri-IV, Bastille, rue de la Roquette. J'y arrive un peu fatigué déjà. Ce sont deux pièces attenantes, au même niveau, un bar et une salle de billard peinte en rouge. Rien à voir avec La Villette. Pas de foule, pas d'attouchements. Autour de la lampe basse du billard, quelques joueurs. Sur les banquettes, d'autres clients, assez isolés. Tous pseudo-butch, mais peu de cuir à proprement parler (à cause de la chaleur, peut-être). Comme ils ne se touchent pas, ils sont obligés de se parler, de se faire la conversation, ce qui donne des résultats surprenants et parfaitement débandants, évidemment. Vient me parler un type que je

connais de vue, un ami du petit Joël, de Verneuil (ou est-ce *Vernon* ?), et d'Ian, qui vivait aux Pays-Bas :

« Qui *prétendait* vivre aux Pays-Bas », corrige-t-il.

Ce garçon est analyste, il travaillait jadis dans un hôpital psychiatrique en Suisse, à Nyon.

« J'ai lu votre livre », dit-il.

Nous avons à partir de cela une assez longue conversation que je n'ai pas le courage de retranscrire ici. Il croit qu'un petit tirage, dans l'édition, c'est cinquante mille exemplaires. Rien n'est affligeant comme de constater chaque fois à quel point, dans les discussions "littéraires" en particulier, à partir du moment où l'on a à peu près localisé l'interlocuteur, intellectuellement, on sait exactement tout ce qu'il va dire, et l'on pourrait tenir sa partie à sa place. Je crains que mon manque d'enthousiasme à soutenir la conversation ne paraisse impoli. Mais une fois que quelqu'un m'a demandé si l'on se sent "libéré", après avoir écrit un livre, je n'ai vraiment plus grand-chose à lui dire. Passons.

Deuxième interlocuteur, qui celui-ci drague frénétiquement : un certain André, entre trente et trente-cinq ans, un peu ivre, je crois.

«Il y a déjà un André dans ma vie, lui dis-je, je l'aime beaucoup, mais il ne veut coucher avec moi que tous les six mois. »

Et je lui parle du chasseur alpin, que je lui décris comme *exquis*. Comme le Christian du XVe (cf. plus haut, *no doubt*) vient à ce moment-là nous dire bonjour, et qu'ensuite je parle de sa gentillesse *inouïe*, André II trouve que j'ai le dithyrambe un peu facile. Mais il ne cesse de me caresser le torse, de me répéter que je suis son idéal, le plus beau garçon qui soit là (ce qui est un mince compliment), tout ce qu'il aime, mes yeux, mon visage, mon intelligence (je n'ai pas dit trois mots), etc. Heureusement il trouve à redire à mes bras : pas assez musclés. Lui est assez sexy, mais sent la bière, ce qui me dégoûte. Et puis il est trop content de lui, trop extraverti, trop enveloppant, trop bavard, trop bruyant, trop partout à la fois, trop *trop* (contrairement au pauvre Jean J. qui, lui, est trop pas assez – j'aime beaucoup ce compliment italien : *sei giusto*…). Il travaille aux Affaires culturelles, direction de l'Architecture, ce qui me vaut d'apprendre que les deux fonctionnaires qui m'avaient

reçu l'année dernière et qui, contre toute attente (je cherchais une situation pour complaire à mon opinion publique, et ne croyais pas courir de risque), m'avaient donné le poste d'attaché à l'Année du patrimoine archéologique, que finalement je n'avais pas accepté (il fallait passer son temps à courir à travers la France comme un petit Mérimée – l'enfer pour un jaloux), sont l'un et l'autre homosexuels, ce qui ne m'était pas venu une seconde à l'esprit (bêtement je n'associe pas l'homosexualité aux costumes gris anthracite, aux photographies d'épouse sur le bureau et aux bureaux à lambris – tout cela se passait à l'hôtel de Sully), bien que ce fût parfaitement logique, puisque je leur étais recommandé par un ami de Casimir (ami lui-même marié et père de famille dont j'ignorais à l'époque, il est vrai, qu'il fût gay).

Bon. Passons. Passons sur cet André, qui est un raseur de première (surtout parce qu'il n'envisage pas une seconde qu'il puisse l'être – le portique (ou le paillasson) de la civilisation (et de la douceur du commerce des âmes), c'est la paranoïa). (D'un autre côté, Jean J. est tout paranoïa, et ça ne va pas non plus…) (Il (le raseur) a l'accent de Pau, et il est stupéfié que j'arrive à l'identifier. Je commence à m'y connaître en accents du Sud-Ouest. L'après-midi, aux Tuileries, un soldat, parlant dans un haut-parleur, priait quelqu'un avec insistance de se rendre sur la terrasse du Jeu de *pomme*.)

Autres : un type brun, superpoilu, sale gueule, éminemment tripotable dans le noir, mais lui parler une demi-heure et tout ça, oh là là non, il fait trop chaud; un autre, *basically* idem; un troisième, qui me suit quand je sors un instant prendre l'air. Je lui parle du temps, poliment. (« Peut-être va-t-il enfin pleuvoir. – Tu veux venir coucher avec moi ? – Oh, par cette chaleur, ce n'est pas dérangeant… – De coucher avec moi ? – Non, de prendre la pluie. – Mais tu veux coucher avec moi ? – À vrai dire, non (il est gras) : je suis crevé, j'ai beaucoup marché... »)

Autour du billard, nouvelle partie. Un mec bien, d'ailleurs; pas mon genre, jamais vu, très viril, merveilleusement à l'aise. On pourrait se croire dans n'importe quelle académie de billard à Agen ou à Angers, n'étaient les inévitables plaisanteries (mais peut-être ont-elle cours aussi à Angers, et surtout à Agen, *for all I know*) :

« Je parie que tu n'arriveras pas à me la rentrer, celle-là... »

Ou bien :

« Quand on ne sait pas toucher une queue, on reste chez soi. »

« Tu vas voir ça un peu comme je vais t'enfoncer.

– Puh, des promesses, toujours des promesses… »

Christian du XVe est en train d'embrasser un mec en short et serre sa bite qui, sous la toile épousant exactement sa forme, fait un superbe arc de cercle, particulièrement impressionnant sous un éclairage qui semble n'avoir que ça à faire.

Tirons-nous.

Même itinéraire en sens inverse. Re-jardin de Notre-Dame – et là, un garçon qui dans l'obscurité a l'air d'un jeune étudiant, n'était un petit morceau de barbe taillée, au menton, que je n'aime pas et qui cadre mal avec l'image que je commence à m'en faire. Il connaît bien le terrain et, alors que nous sommes déjà entre les buissons et la grille, me fait pénétrer, par-dessus des détritus, vieilles planches et plâtras, dans le jardin minuscule d'un petit pavillon à serrer pelles et râteaux. Derrière la barrière de buis, à moins d'un mètre, un groupe d'étudiants américains, filles et garçons, jouent et écoutent de la guitare : *how romantic*. Chaque fois que nous passons dans un jour de lumière, je me rends compte que mon étudiant n'a pas l'air si jeune que je l'avais cru, ni si étudiant. Mais il a un corps qui me plaît, court, ramassé, musclé, poilu. Je lui suce la queue. Il veut me baiser, essaie, évidemment ça ne marche pas. Il a pourtant de la crème, mais inattendument se la met dans son cul à lui, et je le baise, un peu sommairement, debout, lui appuyé au grillage qui nous sépare de la guitare. Après, moi :

« Tu veux venir chez moi? (Je veux dire : chez Michel.)

– Où c'est ?

– Dans le XVe.

– Allons plutôt chez moi, c'est moins loin. Mais, cette fois, c'est moi qui te baise. (Un côté « C'est ma tournée », dans tout ça…)

– D'accord. Il suffit d'y mettre certaines formes. »

Là encore je n'ai pas le courage de rapporter toutes nos conversations. Et puis si je relate dans le détail cette nuit interminable, nous ne nous en

sortirons jamais. Qu'on sache seulement qu'il fut beaucoup question de la police, en des histoires contradictoires. Il raconte qu'après l'installation du cirque aux Tuileries, l'activité rituelle s'était déplacée vers le Louvre, autour de la statue de La Fayette. Mais il a vu là les flics de garde devant le ministère des Finances tabasser et laisser en sang un malheureux pédé.

«Il aurait dû porter plainte, dit-il : je le lui ai dit.

– Boh, ça ne sert à rien », dis-je, et de raconter mes propres démêlés avec la police : comment j'avais porté plainte l'année dernière, à la suite d'une attaque aux Tuileries dont les auteurs, pour une fois, avaient été parfaitement identifiés, on avait leurs noms et leurs adresses; comment les flics traitaient dans une égalité parfaite l'agresseur et l'agressé; et comment, après m'avoir fait perdre des jours en m'envoyant n'importe où pour les formalités de la plainte, ils n'y avaient jamais donné la moindre suite. Mais lui a une histoire qui va en sens contraire. Lui aussi s'est fait attaquer, il a été laissé en sang, il est allé chercher les flics, les a ramenés aux Tuileries, ils ont trouvé l'agresseur en train d'agresser quelqu'un d'autre, ils l'ont emmené et il a passé trois mois en prison.

Il est basque, il a vécu à Rome, il habite près de la Samaritaine un appartement inachevé aux sols de marbre ou de pierre, à la façon romaine. Il me baise, je ne bande pas. Il veut que je passe la nuit avec lui, mais je n'ai pas sommeil et puis il doit se lever à huit heures, merci bien – je m'en vais.

« Je n'arrive pas à me lier avec les gens à Paris », a-t-il dit plus tôt. Non. Pourtant il est gentil, et il a un beau corps, mais il l'habite à peine, comme son appartement. Au revoir!

En quittant le jardin avec lui, j'avais vu un garçon moins sexy, mais plus beau, et j'avais imaginé alors, par pur herbestplusvertisme, que j'aurais préféré cet arrangement-là. Je retourne donc sur les lieux. Le type de tout à l'heure n'y est plus, évidemment. Mais alors un miracle (quel dommage que je sois trop fatigué pour relater en détail cet épisode) : le fils du cheikh en personne, le prince berbère, le beau Marocain de cet hiver, rue de Buci, et de l'autre jour, derrière Saint-Gervais ! Nous nous offrons l'un à l'autre de l'eau de la fontaine, on se croirait dans la Bible,

ou plutôt dans quelque miniature persane. Pourtant il n'est pas du tout marocain, il est brésilien, du Nord.

« De Recife [RÉCIF → RÉCIT / C(H)IFFRE, DÉCHIFFRER] ?

– Oui, comment tu as deviné?

– Ah, je ne sais pas, le hasard. Comment t'appelles-tu ?

– Quelle importance?» (Merde, un poète.)

Il parle mal le français, il a vécu à Rome, à Londres, à Copenhague.

«Pourquoi ne nous sommes-nous jamais parlé plus tôt ?

– Parce que je savais que ça arriverait bien un jour. Et je n'avais pas envie de *comment t'appelles-tu*, *qu'est-ce que tu fais*, *où habites-tu*, et tout ça... »

Il est un peu agaçant, l'enfant gâté poétique. Mais pour être beau, il l'est. Que le lecteur ici ne s'étonne pas si beaucoup de garçons sont vantés pour leur beauté, qui serait chaque fois *extrême*. Elle n'est à vrai dire jamais complète. Le type dans la voiture, au métro Solférino, n'était pas remarquablement beau : il était seulement "mon genre", et exceptionnellement excitant. Le footballeur est vraiment beau, oui, sexy aux yeux et aux reins de la plupart des commentateurs objectifs, parce qu'il a une jolie tête et un corps extraordinaire, à la fois élégant et tout en muscles. Le Brésilien est d'une beauté tout à fait autre : il n'est pas spécialement excitant, non, il est trop maigre. Mais il a un visage extraordinaire, de ces visages qui iraient à merveille à quelqu'un de fascinant, et que les gens fascinants, en général, n'ont pas : de longs cheveux noirs, bouclés, des traits très fins, quelque chose de noble, de grave et de majestueux, avec deux épisodes exceptionnels, les yeux (immenses, en amande, très sombres), et les dents (régulières, éclatantes, illuminant la nuit). Il a quelque chose de mon ami Jean-Pierre, "le petit génie", mais il est beaucoup plus beau. Comme lui il fume trop, ses baisers sentent le tabac. Il y a dans le jardin, en face du banc où nous sommes assis, des touristes étrangers, une femme et quatre hommes. Mais ça ne l'arrête pas, il m'embrasse, il ôte ma chemise, il me caresse le sexe tout en restant sibyllin et grand seigneur. Beaucoup de temps passe, tout cela traîne énormément – fastidieux protocole de la grande beauté,

qui sait bien qu'elle vous aura toujours à la fin : embrassades, rêveries, mots en l'air, rien de précis. Je suis très fatigué :

« Tu veux venir dormir avec moi ?

– *Dormir*? Non. Je ne veux pas dormir.

– Moi, si.

– Alors, non. »

Mais nous restons ensemble, et nous mettons en marche. Étape sur le pont Louis-Philippe. Je suis allongé sur le garde-fou, il m'embrasse, me caresse. L'idée m'effleure que d'un geste infime il pourrait m'envoyer dans la Seine. Il ne peut pas passer la nuit avec moi, il habite avec des amis, il a *un ami*, il doit rentrer à un moment ou à un autre. Le XVe, c'est trop loin pour n'y aller qu'un moment. Et moi je n'ai pas envie d'aller tirer un coup comme ça, j'ai envie de dormir avec lui, il me plaît, il ne m'excite pas particulièrement. Nous repartons. Voici l'endroit, justement, où je l'ai vu la dernière fois. Nous tournons à gauche, le long du quai, en direction de l'Hôtel de Ville. Il m'entraîne vers un petit jardin en contrebas, qu'on atteint par une passerelle de forme arrondie qui enjambe la voie express. Deux autres garçons, dont un Vietnamien, vêtus des mêmes chemises, se dirigent de ce côté-là. Sur les bancs, des dormeurs. Mais nous les dépassons, nous allons jusqu'au bout du jardin. Et nous essayons de faire l'amour, là, entre la Seine et les gros camions qui sortent à toute allure du tunnel, avec leurs phares encore, dans le petit matin. Mais il veut me baiser. « Tu peux toujours essayer.» Bien entendu, ça ne marche pas. Sexuellement, ce n'est vraiment pas mon genre, avec son corps étroit à la peau douce, et son long sexe un peu mince, pratiquement pas de fesses, des cuisses trop maigres. On ne peut pas rester là en plein jour. O.k., nous nous rhabillons et rejoignons le quai. Il faut que je rentre. Moi aussi. Tu veux mon numéro de téléphone? Non. On se retrouvera, comme on s'est toujours trouvés. Oui, très bien… Au revoir. Il part vers l'Hôtel de Ville, et les Halles où il m'a dit qu'il habitait. Je reprends le pont Louis-Philippe.

[*Mardi 6, deux heures*]

Et j'y reste longtemps, accoudé au parapet, à regarder Notre-Dame et les ponts. Passe alors un type brun, pas mal de loin, qui revient sur ses pas. Ballet : la passerelle Saint-Louis, le quai d'Orléans. La police est au square Jean-XXIII. Nous nous parlons. Encore un qui ne va pas faire l'affaire. Il est très poilu, mais il n'a pas de menton, mais des bagues. Il revient d'une soirée. Je lui raconte l'histoire du garçon qui s'est dévêtu à la venue de la pluie, et que j'ai oublié de noter plus haut : revenant de la Bastille, j'ai vu sous la passerelle Saint-Louis un garçon, touriste américain, peut-être, qui, au moment exquis où arrivèrent quelques gouttes de pluie, et se voyant seul le long du fleuve, en bas, se déshabilla entièrement. Il était deux heures du matin. Mais il fut vite repéré par un prolo grande gueule qui, sur le quai, en haut, rameuta les rares passants :

« Encore un pédé qui veut se faire enculer, venez voir ! »

Et chacun de se pencher sur le parapet. Lui ne voyait rien, n'entendait rien, et sans doute n'aurait pas compris. Jusqu'à ce que Zorro, s'adressant à lui, et plus fort : « Alors, tu veux te faire enculer, hein ? », il lève la tête, et aperçoive dix badauds ricanants, et moi. Il s'est alors dignement rhabillé, et il est parti.

Donc je raconte cette histoire, qui n'obtient pour tout commentaire que :

« Aussi, qu'est-ce qu'il avait à se déshabiller, les gens sont vraiment fous, ma parole. »

Et puis, il m'avait aussi agacé par une crainte exagérée de la police, comme si, dans sa position (il doit être décorateur, ou faire dans la couture), il ne pouvait pas se permettre de se faire demander des papiers sur un pont. Nous nous séparons sur le parvis de Notre-Dame. Il est six heures. Je rentre et m'endors difficilement.

Lundi 5 juillet

Dormi jusqu'à une heure, mal. W. rentre vers cinq heures, épuisé, dit-il. Il donne et reçoit plusieurs coups de téléphone mystérieux où il est question d'achats, de passations, d'importations, « *the real McCoy* » (hasch, poppers, etc.). C'est pénible, et même difficile à supporter sans éclat (je n'exclus pas que ce soit fait pour cela, mais c'est sans doute me montrer trop optimiste, et prétentieux). Plus tard il décroche le téléphone

et s'installe sur un drap, à même le sol, dans la grande pièce, ce qui fait que je dois m'installer sur le lit, à côté, et j'y passe l'après-midi à travailler tant bien que mal.

Il faudrait parler davantage de lui, de ma relation avec lui telle qu'elle est maintenant. Il est vrai que j'ai déjà noté l'essentiel, et je ne pourrais que relever à nouveau les mêmes traits pour indiquer leurs poids réels sur ma vie, sur mes états de conscience, sur mes humeurs. Son détachement parfait me stupéfie absolument, et me rend fou (alternativement de colère et de tristesse, mais souvent c'est en même temps) : il est toujours prêt à parler sur un ton badin et tout à fait aimable de choses et d'autres, de photographies en particulier, bien entendu, et sans doute il ne comprend pas mon attitude réservée. [*Il est là, à l'instant, IL SIFFLOTE.*] Au point où nous en sommes, pense-t-il probablement, il n'y a pas de raison de se faire la gueule. Non, bien sûr. Mais je n'ai pas la tête ni surtout le cœur à des échanges légers.

Vers sept heures, comme je me prépare à prendre un bain et à sortir, catastrophe, une visite pour moi. C'est W. qui ouvre la porte. « Il y a quelqu'un pour vous.» Merde : c'est le garçon du boulevard, jeudi soir. Je ne peux pas le faire entrer. Je ne me rappelais même pas lui avoir donné mon adresse.

« Est-ce que tu peux m'appeler demain?

– On ne peut pas se voir ce soir?

– Tu seras dans le quartier dans une demi-heure ?

– Mais où? Comment j'vais te retrouver?

– Bon, téléphone-moi demain, alors.

– Non, si je peux te retrouver tout à l'heure, j'aime mieux.

– Bon, d'accord : à tout à l'heure, alors.

– Qu'est-ce qui se passe, je dérange ton copain?»

(Je crois même qu'il l'appelle par son nom, qu'il a probablement insisté pour savoir, la dernière fois. Et la scène se prolonge indéfiniment – pas moyen de le faire décoller. W., cependant, a repris ses séances de téléphone, prend des rendez-vous, etc.)

Ouf, il est parti. Bain. Mais lorsque, une demi-heure plus tard, je sors, le voilà qui attend en bas.

«Allons prendre un verre, dit-il.

– J'ai rendez-vous avec un ami.

– Comment il s'appelle?

– Christian.

– Où ?

– Comme ça, dans le quartier, nulle part en particulier. »

Mais il faut s'asseoir avec lui à une terrasse de café, rue de Buci. Christian passe, heureusement, et se joint à nous. Il a su qu'on donnait *Henry V*, de Laurence Olivier, au studio Gît-le-Cœur, on y va?

« Oui, on peut dîner avant au Rendez-Vous des Camionneurs. Tu veux venir avec nous?

– Je n'ai pas d'argent. Mais je peux aller en chercher chez moi.

– O.k., on te retrouve au cinéma. »

Christian et moi allons donc dîner au Rendez-Vous où le garçon sexy nous reconnaît aimablement, mais cette fois il n'y pas de place à l'extérieur. Christian a rencontré un Brésilien, un danseur, avec qui il a plus ou moins rendez-vous à onze heures.

«Mais le film ne sera pas fini.

– Oh, ça ne fait rien… »

Nous parlons de Laurence Olivier, puis de Sir John Gielgud, que j'admire tant.

«Le jour de son anoblissement, il a été surpris par un policier en train de draguer dans la tasse de Piccadilly Circus, et emmené au poste que ses fans assiégèrent aussitôt en criant : *We want Sir John ! We want Sir John !* »

Éric, son nom m'est revenu, est hélas au rendez-vous, rue Gît-le-Cœur. Il espère que le film est en version française, le pauvre. Pendant la séance il me fait du genou, me prend la main, me caresse la cuisse. À onze heures Christian s'en va sans prévenir. Chaleur torride, évidemment. Et *Henry V* assez décevant, plutôt vulgaire, je trouve. Quelle idée de faire

dire en voix off la tirade sur le sommeil des rois, qui est si belle lorsque Sir John, justement, la déclame dans un décor à la Gordon Craig, autrement convaincant, dans *Chimes at Midnight* (*Falstaff*) ! Après quoi, impossible de se débarrasser d'Éric sans faire une scène.

« Ce n'est pas la direction de chez toi !

– Écoute, mon vieux, si tu veux absolument que je sois mal élevé, je peux l'être… » (il y a un quart d'heure que nous tournons ensemble, j'ai envie d'être seul, et surtout sans lui).

Oh là là ! Le comble est que j'ai des remords, évidemment (maintenant, et alors). Suis-je en train d'enfreindre la règle numéro un : dans les rapports sexuels, se soucier de l'autre, de ses sentiments, de son plaisir, etc. ? Il n'a que dix-huit ans, et de toute évidence il est un peu désaxé; il semble vivre dans une solitude effrayante – certainement je serais plus gentil avec lui si d'apparence il était un peu plus flatteur (depuis la dernière fois il lui a poussé des boutons sur le front, on dirait). Mais, après tout, c'est lui qui m'a dragué, je ne lui ai jamais rien promis, je n'ai pris aucune espèce d'engagement à son égard, nous n'avions pas rendez-vous ce soir, certes. *D'un autre côté* (l'autre côté de l'autre côté), je lui ai bel et bien donné [*Coup de téléphone de Gianni. Il*

a parlé à W., à la fête de John et Raoul, mais je ne sais pas de quoi. Il paraît que je suis "régressif " (sic)*, et trop curieux de détails ; mais que je suis aussi l'un de ses préférés parmi les vivants, avec son frère et Jean-François*] mon adresse et mon numéro de téléphone, et on ne peut pas lui reprocher, débutant timide, d'ignorer les codes tacites (d'autant qu'il n'est vraiment pas très fin).

Croisé ensuite, après avoir quitté Éric, le bel Alain-Pierre, le sourd-muet. Il met ses mains jointes contre sa joue, et je crois d'abord qu'il veut dire qu'il ne s'est pas réveillé à temps pour notre rendez-vous de la veille, et qu'il s'en excuse vaguement; mais non, il entend seulement me signifier, par ce geste, qu'il va se coucher. Je vais alors jusqu'au square Jean-XXIII où je n'arrive qu'à m'écorcher la jambe dans un buisson. La rue de la Huchette est vraiment répugnante. (Faire la liste de tout ce pour quoi je suis "de droite".) Rentré vers deux heures, je me remets à lire Sallenave en pestant contre les livres modernes qui ne vous servent à rien

quand vous êtes malheureux (je me souviens d'un roman-catastrophe – il s'agissait d'un paquebot en train de couler – qui m'a beaucoup facilité une terrible nuit d'attente, il y a des années). Mais, en fait, ouvrant par lassitude *Paysage de ruines* au hasard, plutôt vers la fin, je trouve à ce que je rencontre beaucoup d'intérêt et j'en éprouve même un vif plaisir. Je m'endors vers trois heures mais suis réveillé à quatre, sors sur le balcon, reviens, bois, me rendors puis me lève à sept heures, épuisé.

J'écris des livres pour ceux qui guettent à travers la nuit les pas dans l'escalier d'un amant blond au ventre musclé, lequel embrasse, ne nous leurrons pas, au moment précis où vous tournez la page 119, un garçon boucher sous les platanes, le long du fleuve (Bâle / Espalion, 1927/1953). ……..…...

• Contre les chats.

• Les différences de langage selon les classes.

• Éloge de la bêtise : sa diversité, son ubiquité, la multiplicité de ses formes, la richesse admirable de son invention.

• Ce par quoi je suis de droite / de gauche.

• Mes fictions historiques :

David II, né en 1262, roi d'Écosse en 1290 (selon sa propre estimation, car il n'est qu'un très lointain cousin de "la Pucelle de Norvège", Marguerite, et les autres prétendants abondent, il y a des années de guerre intestine – lui était dans un couvent depuis son adolescence), roi effectif en 1293, roi d'Irlande après une longue guerre en 1301, prince de Cornouailles, prince de Galles, enfin duc de Bretagne ou plutôt "protecteur" (et suzerain) du duc de Bretagne : il unit sous sa domination plus ou moins étroite tous les territoires gaéliques et meurt en 1341 à Nantes, dont il a fait une grande capitale intellectuelle qui rayonne à la fois par son préhumanisme proto-Renaissance (architecture, sculpture, jardins, terrasses sur la Loire, raffinement des modes de vie de cour) et le sérieux de ses activités érudites (intenses copies de manuscrits, collations de textes arabes et hébraïques, correspondances avec la totalité du monde savant, énorme université, etc.).

Charles IV, né en 1748, roi d'Espagne de 1769 à 1833 (s'embarque pour les Amériques en 1808, fait de Lima la capitale de ses États, crée un vaste empire transatlantique, nomme Bolívar principal ministre, etc.).

Le prince de Cellamare, second fils du duc de Vivonne, né en 1775, chef de l'opposition libérale sous la Restauration, sauve la monarchie légitime en 1830 (malgré l'exil inévitable de Charles X), gouverne la France avec le titre de lieutenant général du royaume (et Chateaubriand aux Affaires étrangères) jusqu'en 1848 (la révolution de février éclate tout de même, il faut rester réaliste…), puis de nouveau de 1854 à 1856 (sous le règne d'Henri V qui a succédé en 1844 à son oncle Louis XIX).

Paul II, né en 1872, tsar de 1905 à 1935.

(Point commun : aucun de ces personnages n'était de naissance destiné au pouvoir : tous sont des cadets ou des fils de cadets, aucun ne succède à son père.)

Fiction géographico-historique : l'île de Murnie, indépendante jusqu'en 1474, prise alors par les Turcs, échangée par eux avec Venise en 1475, vénitienne jusqu'en 1511, de nouveau turque jusqu'en 1831. Cap. Saint-Michel. Population totale, 2700000, 1600000 orthodoxes, 1100000 catholiques (au nord-ouest). Carte de l'île, plan de la capitale, guides divers, annotés.

La plus élaborée de mes histoires de substitution fut écrite jadis à Perth, en dix petits cahiers rouges couverts d'une écriture serrée. Elle concernait le Danemark qui, à partir du XVIIe siècle, fort de la Norvège, de l'Islande, du Groenland, d'une bande côtière au sud-ouest de la Suède, du Schleswig-Holstein et de la Poméranie, devenait une puissance mondiale de première importance, comparable et même supérieure à la Grande-Bretagne : il conquérait le Bengale et la Malaisie, l'Ontario et le Manitoba (le Canada comprenait trois zones : française à l'est, danoise au centre, britannique à l'ouest), l'Australie et la Nouvelle-Zélande, la Guyane danoise (entre les trois autres et l'Amazone), Gibraltar et Malte, une grande partie de l'Afrique. Le nord de l'Allemagne est depuis 1945 zone d'occupation danoise, puis "impériale" : en effet, les anciennes colonies danoises sont devenues indépendantes mais elles ont conservé pour souverain la reine du Danemark, elles se sont organisées en empire et continuent d'élire, au suffrage universel, une assemblée impériale unique siégeant à Copenhague et devant laquelle est responsable un chancelier d'Empire, chargé des affaires militaires, diplomatiques, culturelles, etc. Sous-partie de cet empire, le Royaume-Uni (Danemark, Norvège, Scanie, Poméranie et Islande) est lui-même une fédération. Etc.

Le plan d'une Copenhague imaginaire, quoique inspirée de la vraie, mais agrandie pour jouer un rôle de double capitale, et beaucoup plus riche en monuments, a été dressé en grand détail, ainsi que celui des principaux édifices (le palais royal, par ex. : parties XVIIe, XVIIIe, XIXe s.). Les diverses constitutions, nationales et impériale, sont brossées à grands traits. Les Chambres successives sont représentées par des dessins en forme d'éventails. Etc.

Mardi 6 juillet 1976 [mercredi 7, cinq heures de l'après-midi]

Passé la matinée à divers travaux ménagers. Je suis allé chez Jean-Claude, avant qu'il ne parte travailler, pour lui rembourser le reste de l'argent que je lui devais et lui emprunter son aspirateur, la moquette ici n'ayant pas vu le moindre depuis plusieurs semaines. Il m'a remis aussi

une pile de *Nouvel Observateur* que j'ai feuilletés assez longtemps. Maurice Clavel déclenche toujours chez moi la même exaspération : il ne peut parler de quoi que ce soit sans ramener à lui la question en débat, et il a le front, par exemple, dans sa chronique de télévision, d'intituler *Allah est Allah, nom d'Allah* une critique de l'émission des "Dossiers de l'écran" sur l'islam, en référence évidente au titre déjà idiot de son livre *Dieu est Dieu*, etc., où l'agressive sottise propre à toute tautologie, si bien analysée par R. B. ("Racine est Racine", in *Mythologies*), le coup de force et l'aveu d'impuissance mêlés qu'elle constitue chaque fois, sont redoublés par le thème, car s'il est bien un concept qui ne coïncide pas avec lui-même c'est bien celui de Dieu, et Dieu lui-même, lequel, étant la somme de ce que l'on peut dire, croire et penser de Lui, n'est que définitions, au contraire, ou bien, à la rigueur, révélations.

Jean-Louis Bory est plus sympathique, mais ses critiques cinématographiques font preuve d'un laxisme inouï : ainsi il vante comme un des joyaux du nouveau cinéma français l'insignifiant *F. comme Fairbanks*, de Dugowson, et il parle dans le même billet, sur un ton égal, de Visconti et de Jean-Louis Jorge, l'auteur de l'inepte *Mélodrame*, comme s'il s'agissait d'animaux de même espèce et de comparable grandeur.

W. est rentré vers midi, et, comme d'habitude, il a aussitôt fondu sur le téléphone.

J'avais fini vers quatre heures mon travail ici. Deux longs appels de Gianni : parce qu'il sait que ça m'excite, il me parle de son frère, un blond poilu moustachu et massif qui est métallo à Ravenne, et communiste comme lui. Quand le frère a rencontré Fernando sur le quai de la gare de Ravenne, la première chose qu'il lui ait dite, allusion à la confuse situation créée par ladite "révolution des œillets", fut :

«Alors, qu'est-ce que vous déconnez, vous, les Portugais? Vous commencez à nous emmerder sérieusement!»

Fernando en était interloqué.

Alain le sourd-muet a été un peu effrayé par le sexe de Jean-François, paraît-il.

Gianni dit encore, très *out of the blue*, prêcherie de faux pour ramenage de vrai, je présume :

« Je sais bien, mon corps ne t'excite pas…

– Sale hypocrite! réponds-je bien poliment…

– J'ai voulu voir jusqu'où tu irais, l'autre jour, à me défoncer comme ça… J'étais un peu surpris par cet accès de virilité agressive.

– Je n'aime pas les rôles stables... »

Etc.

J'ai téléphoné à l'avocat, qui n'a toujours aucune nouvelle de Cohen ni de son "conseil", comme il dit. Comme ils devaient nous faire des propositions et que rien n'arrive, nous allons passer à l'attaque – mais pas avant la rentrée.

Sorti à l'heure habituelle, j'ai rencontré Christian et décidé d'aller avec lui voir *Taxi Driver*. La salle était climatisée : sur le moment c'était très agréable, mais j'en ai attrapé un mauvais mal de gorge. Nous avons dîné ensuite dans le restaurant de la rue Princesse où nous étions allés l'autre soir avec Gilles. Pour le prix (vingt-quatre francs, tout compris), c'est vraiment très convenable. Malheureusement il y fait très chaud. Mais toutes les terrasses sont pleines, et si l'on veut avoir une table en plein air, il faut attendre des heures.

Léger tour ensuite. Nous avons rencontré Guy, l'étudiant de médecine, auprès duquel je me suis emphatiquement excusé de mon absence à son rendez-vous, l'autre jour :

« ... mais je n'avais aucun moyen de te prévenir. »

Nous sommes tombés aussi sur Gianni, qui était en compagnie d'un garçon que connaissait Christian. Nous les avons laissés au grand carrefour Buci-Dauphine – je me demande si c'est celui qu'on appelle *le carrefour de Buci* : j'ai toujours pensé que celui-ci était le carrefour de la rue de Buci avec la rue de Seine, mais l'autre hypothèse est plus vraisemblable.

Christian m'a entraîné chez lui. M'ayant vu plusieurs fois me laver les dents avec un doigt, dans son cabinet de toilette, il m'a acheté une brosse sur laquelle il a fait mettre un *R* qui me touche et qui m'effraie. *Splendid*

sex, ensuite – pour moi, en tout cas; et c'était d'ailleurs un peu étonnant, étant donné ma fatigue et la chaleur. Pour la première fois je l'ai baisé : ça lui faisait un peu mal, néanmoins il était complètement bandé. Il a ensuite joui sur moi. J'ai manqué jouir une nouvelle fois, étendu sur lui, mais la moiteur était trop grande, et le sommeil l'a emporté.

Mercredi 7 juillet 1976 [*jeudi 8, deux heures et demie*]

Je n'ai pu me rendormir après le départ de Christian. J'ai donc lu chez lui, au hasard : une bonne partie de *Love Story*, une bande dessinée de *Pilote* (un prisonnier et son geôlier, jeunes et beaux, traversent un désert; mais au moment de se séparer, s'étant déjà séparés, même, ils reviennent l'un vers l'autre en courant, et s'embrassent fougueusement sur la bouche), les premières pages des *Célibataires*, une interview de Montherlant à *Candide* au sujet du *Démon du bien*. Lorsque je rentre ici, W. n'est pas encore levé. Il dit :

« Tu aurais pu m'apporter des croissants, si tu étais un vrai copain.

– N'en fais pas trop. Et je ne suis pas un vrai copain (*a real pal*).

– Non, ça c'est bien vrai... »

Plus tard, pourtant, moi :

« Si tu veux qu'on se parle à un moment ou à un autre, dis-le-moi.

– Ce soir, si tu veux.

– Quand ?

– À sept heures et demie. »

J'ai donc passé l'après-midi dans l'attente de ça. J'avais fini dès quatre heures d'écrire la journée de la veille. Gianni a appelé. De nouveau il a décelé dans ma voix, ou *cru* déceler, je ne sais, de l'agressivité. Cette fois-ci, l'accusation m'a sérieusement agacé. Il l'avait déjà formulée la veille et je m'étais alors interrogé sur ce qu'il pouvait y avoir en elle de fondé, mais en cette nouvelle occurrence j'étais sûr de moi : je ne ressens pas la moindre agressivité à son égard, vraiment. Et au contraire nous avions, me semblait-il, des échanges satisfaisants, libres, faciles. Or voici que, réitérée, se faisant insistante et me rendant nerveux, cette accusation les gâche. Il le sent :

« Je vais raccrocher, peut-être.

– O.k., comme tu veux. »

Et il raccroche. Après quoi je lis encore Sallenave.

Sept heures et demie : pas de W. Huit heures : non plus. Toutes les cinq minutes, je sors sur le balcon pour regarder l'heure à l'horloge du carrefour. À huit heures dix je le vois attacher sa bicyclette à un poteau. Mais au lieu de se dépêcher comme quelqu'un qui est en retard à un rendez-vous, il va tranquillement au Codec faire des achats. C'en est trop. Je sors. Mais je l'attends sur le trottoir.

« Ce n'est pas très gentil de ne pas venir à notre rendez-vous.

– Quel rendez-vous ?

– Tu m'as dit à midi que nous parlerions à sept heures et demie.

– Je voulais dire *ce soir*, quand je rentrerais du travail. Tu sais bien que je ne rentre jamais avant huit heures.

– Si tu voulais dire *huit heures*, il fallait dire *huit heures.* Tu m'as dit *sept heures et demie*.

– Oh là là ! *Sept heures et demie*, *huit heures*, quelle importance ça peut bien avoir? De toute façon, avec cette chaleur, je suis fatigué, je n'ai pas très envie de parler. »

Il commence à monter l'escalier.

« Tu veux dire que tu ne vas même pas proposer un autre moment?

– Mais je m'en fous… C'est comme tu veux…

– Maintenant?

– Je ne crois pas que ce soit tellement le moment, surtout si tu commences à me faire des reproches : c'est exactement ça que je ne peux plus supporter; j'en ai marre. »

Je remonte avec lui. Mais il lui faut se préparer quelque chose à boire, il disparaît dans la cuisine, puis dans la chambre; finalement il s'installe sur la chaise longue, sur le balcon.

« Tu m'as dit qu'on allait parler.

– Oui, d'accord : on peut très bien parler ici, personne ne nous entend.

– Non, on n'est pas très tranquilles.

– Bon. »

Il rentre, l'air exaspéré.

« Je ne peux pas croire que tu t'en foutes à ce point. Est-ce que tout ça t'est vraiment complètement égal? Je te demande si on peut parler ensemble, tu me dis ce soir à sept heures et demie, tu ne viens même pas, tu ne t'excuses même pas : est-ce que ça n'a aucune importance pour toi ?

– Ce qui n'a aucune importance pour moi ce sont ces scènes, ces reproches à n'en plus finir : non, ça, j'en ai marre. Et ce n'est pas la peine de pleurer, ça ne sert à rien, j'en ai rien à foutre, de tes larmes... »

Pendant toute la pseudo-conversation qui va suivre, et que je ne puis rapporter en détail, il ne cessera de se lever, d'aller dans la cuisine pour y chercher des glaçons, puis de faire la navette entre le robinet et le balcon, afin d'arroser ses plantations de marijuana. La technique, peut-être inconsciente, qu'il a mise au point, est celle-ci : sortir toujours sur une dernière phrase à laquelle l'autre ne peut pas répondre, sauf en vous suivant comme un caniche et en essayant de vous parler quand vous êtes au milieu d'une opération quelconque qui demande ou peut passer pour demander un peu d'attention et de soin : détacher des glaçons, arroser les fleurs.

D'autre part, son principal et presque unique reproche, c'est que je lui fait des reproches. Il ne peut plus supporter mes reproches. Mais il me semble que son attitude, et en particulier son défaut de parole (ou de *ponctualité*, c'est la même chose – que je passe mon temps à l'attendre), mérite amplement les reproches. Le choix dont je dispose est donc celui-ci : tout supporter sans rien dire, ne pouvoir jamais faire le moindre plan, être dans l'incertitude constante (viendra-t-il, ne viendra-t-il pas, sera-t-il là ou non, trouvera-t-il autre chose à faire au dernier moment, etc. ?), ou bien achever de gâcher cette relation en me plaignant.

Fragments :

Lui :

« Moi je veux m'amuser, sortir, avoir du bon temps, je m'en fous si tu dis que je suis obsédé. Et surtout je ne veux pas de scènes, je ne vais pas

me laisser raccrocher le téléphone au nez pour un oui ou pour un non – non merci.

– En l'occurrence, tu l'avais un peu cherché…

– Non. Je n'avais aucun tort. Si tu ne veux pas le reconnaître, arrêtons là.

– Bon, j'ai sans doute trop réagi. Mais ce n'était pas une raison pour disparaître pendant deux jours.

– Ah non? Et qu'est-ce qu'on est supposé faire, quand on vous dit : Je ne coucherai pas là ce soir?

– Tu aurais pu rentrer le lendemain, être là aux heures normales... »

S'il m'avait dit, à moi, après quinze jours de séparation, «Nous parlerons ce soir à sept heures et demie », ç'aurait été pour moi la chose la plus importante du monde, j'aurais passé l'après-midi à attendre ce moment-là, je me serais présenté à ce rendez-vous à la seconde sonnante, et si j'avais eu un rendez-vous pour le même soir je l'aurais annulé. Mais non, pour lui, il semble que ça ne compte pas, que ça n'ait aucune importance, que ça n'intervienne qu'*après* tout le reste, s'il reste du temps et de l'attention…

[*Suite, trois heures, à la galerie.*]

Il va s'étendre dans la chambre. Totalement effondré, en larmes, je l'y suis :

« S'il te plaît! *S'il te plaît...* »

Mais je peux à peine parler. Quels étranges sentiments (une haine effrayante, ravageuse, violente, y pourrait à tout instant jaillir d'un trop grand besoin de tendresse). Il me dit encore :

« Tu ne pleurais pas ces jours-ci, ni quand j'étais à Londres, ou quand j'étais à Bâle, etc.

– Qu'est-ce que tu en sais ? »

Mais c'est vrai, il a raison, je ne pleurais pas. Quelle tristesse, pourtant! Mais pas toujours. Si, presque toujours. Réagir, penser à autre chose, tâcher de s'amuser, n'être pas seul : et dès que je suis seul elle revient, terrible, oppressante, vous tordant le cœur, le torse, tout le corps

comme un linge qu'on essore – ainsi chaque fois que j'ai eu l'imprudence de coucher seul à la maison, toujours sans pouvoir dormir.

« Et dès que tu vas à Bâle, tu cours dans une tasse. »

Il disparaît dans la cuisine. Mais il n'a jamais voulu préciser quel arrangement nous liait, dans ces cas-là. Et la tasse de Bâle sous son pont, comme tous les liens, ici, avec *Passage* et *Échange*, avaient surtout des raisons littéraires.

Lui encore :

« Tu es l'être le plus extraordinairement égoïste qui soit. Tu ramènes tout à toi, tout, tout, tout. Ce qui t'embête, ce n'est pas que je te manque, pas du tout, mais que tu ne me manques pas. Tu ne te soucies pas du tout des autres, mais seulement de l'idée qu'ils ont de toi. Tu veux toujours savoir s'ils te trouvent beau, intelligent, sexy, un bon coup. Tu prends tout personnellement, la moindre remarque te paraît une insulte. Si on te dit que tu as mauvaise mine, aussitôt tu es persuadé qu'on te dit ça uniquement pour t'embêter... »

La paranoïa (dont je veux bien plaider coupable) lui a toujours paru avant toute chose, assez bizarrement, une marque d'égoïsme. Il est vrai qu'*egoism* n'a pas exactement le même sens pour les Américains et pour nous, le mot dans leur langage étant plus proche peut-être de notre *égotisme* et l'incorporant, et connotant moins l'avarice ou le manque de générosité que l'obsession de soi, l'intérêt passionné pour sa petite personne, le centralisme personnalique – tous défauts dont je suis peut-être atteint en effet, mais je tâche énergiquement de m'en nettoyer, il me semble, et, par exemple, contrairement à beaucoup de gens que je connais, ne parle à peu près jamais de moi (sauf quand on m'en presse, et sauf en ces cahiers), ce qui me vaut, en particulier auprès de ses amis, la réputation d'être secret, distant, mystérieux, dédaigneux et en tout cas peu liant (pffffffou, la vie sociale n'est pas facile, elle non plus…).

« S'il te plaît! *S'il te plaît…*

– Mais qu'est-ce que tu veux, à la fin ?

– Je ne sais pas, ne me laisse pas seul. C'est terrible pour quelqu'un de faire appel à la pitié de quelqu'un d'autre, mais c'est tout ce qui me reste.

– Je n’ai pas de pitié pour toi, pas du tout : tu as de la ressource, tu n’as qu’à aller draguer au Dauphin comme d’habitude, voir un de tes petits copains, un de tes Claude, de tes Christian ou je sais pas qui…

– Ne sois pas méchant. Je n’ai jamais été méchant avec toi, quels qu’aient pu être mes torts. Je ne t’ai jamais laissé tomber quand tu pleurais. »

Ce n’est pas arrivé très souvent, en fait. Et, le ciel m’en soit témoin, je ne l’ai jamais autant aimé qu’à ces moments-là.

« Ça peut être bon, la méchanceté, quelquefois. Ça fait ressortir bien des choses. »

Ah, nous y voilà : l’éloge de la méchanceté, maintenant… Non. Ça ne peut pas être bon. Ça ne laisse que de la rancœur, de la haine, des cicatrices qui ne s’en vont jamais…

« Tu veux aller dîner chez John et Raoul ?

– Non.

– Pourquoi?

– J’aimerais mieux dîner seul avec toi.

– Ça va être sinistre. Ici ou dehors?

– Dehors. (Ça prend plus de poids…)

– Non, non, dînons ici, alors, c’est plus simple, je n’ai pas faim. Mais laisse-moi me reposer un moment, d’abord. J’ai un rendez-vous à onze heures. »

Il dort. Je reste assis dans un fauteuil, dans la demi-obscurité, plus d’une demi-heure. Puis nous dînons, pratiquement sans parler, et *ensemble* est beaucoup dire, puisque chacun prépare son propre repas. Il va ensuite s’étendre dans la chaise longue, sur le balcon.

[*Tandis que j’écris ceci, mon bras, à cause de la chaleur et de la sueur, s’attache au vernis du bureau et fait un bruit de ventouse chaque fois qu’il faut le déplacer un peu, au milieu d’une ligne, ou de l’une à l'autre.*]

Je prends le coussin de faux cuir d’une chaise, celle que nous avons volée à un restaurant du boulevard Saint-Germain (est-ce ce restaurant belge que je poursuis de ma haine, et qui semble bien être l’objet d’une

malédiction du Ciel?), et vais le poser à terre, près de lui. J'y pose mon derrière, et sur un de ses genoux ma tête. Ce n'est pas très confortable. Il fait tout à fait nuit maintenant. Kevin, cet ami de Warhol, devait téléphoner à onze heures et ne le fait pas, on dirait.

Il y a beaucoup d'avions, ce soir.

« Tu vas aller chez Jacqueline à la campagne?

– Je ne sais pas, peut-être. Ce serait bien, avec ce temps, d'aller en Écosse, en Irlande.

– Oui, je… Jordy, *George*, l'Écossais, va chez lui, près d'Édimbourg... »

(Hoho !)

Plus tard il va dans les chiottes et il y reste une demi-heure, comme d'habitude. Je me mets à sa place dans la chaise longue. Puis il s'allonge sur le grand lit. On dirait qu'il ne va pas sortir, après tout.

« Je crois que je vais me coucher, je suis crevé.

– Je peux me coucher avec toi ?

– Oui, si tu as sommeil. »

Et donc nous nous couchons, vers minuit.

« Ces émotions m'ont épuisé. »

Je lui touche la cuisse. Il met sa main sur mon épaule. Mais rien d'autre.

Puis, par un coup de main violent, un bonheur immense, farouche, s'empare au petit matin de la ville, de ses quais, et s'assure la maîtrise des ponts. D'ailleurs, pour la première fois depuis des semaines, il pleut : quelques gouttes à peine. Personne ne s'aperçut de rien. Une proposition de breakfast à la Tour d'Argent ne fut même pas prise en considération. *Les spasmes de l'éclair sont pour le ravissement des princes en Tauride*. Sans doute, sans doute. Mais le fleuve était d'une platitude inouïe, comme sur les vieilles photographies : chape d'eau unie et luisante, bal au palais d'Hiver. Quel sourire, disais-je, quel chant de l'éternel été... ? Pfuitt… *Aiuti, aiuti, i partigiani* [m'arrachent mon petit manteau !]. Le mois des fous. Et à la vérité : le jour se lève, archonte à la dicible peine.

Ici : la vieille femme, en pantoufles, remonte vers son cou décharné la longue écharpe de lustrine, grise d'un côté, vieux rouge de l'autre. Sa main gauche serre son poignet droit, et sa main droite un petit porte-monnaie en veau, au fermoir de métal.

Elle tourne à l'angle de la rue Le Regrattier. Pourtant, la boulangerie n'est pas encore ouverte.

Jeudi 8 juillet [samedi 10, cinq heures et demie]

Cependant, au matin (je suis assis au bureau) :

« Tu veux aller en Italie avec moi ?

– *Pardon ?* (Il est dans l'autre pièce. Long silence.)

– Ce que je demandais, c'est : tu veux aller en Italie avec moi ?

– Oui, pourquoi pas?

– Il faut que j'aille à Naples chercher un Twombly pour Warhol, et on pourrait aller passer quelques jours chez Twombly, près d'Orte... »

Plus tard dans la journée, mon enthousiasme retombe un peu : ce petit voyage de quatre ou cinq jours va coûter bien cher, mieux vaudrait sans doute garder le peu d'argent que j'ai (ou plutôt que je n'ai pas, évidemment) pour de vraies vacances – d'ailleurs, nous n'arrivons pas à joindre Cy, et puis il faut que je pointe au chômage lundi, etc. Mais la fonction symbolique de la proposition a joué (ce qui, entre autres choses, infirme une fois de plus tous les bons principes sur la meilleure façon de mettre fin à une querelle : quand il n'est pas venu à notre rendez-vous, semblait à peine s'en souvenir, et n'en proposait pas d'autre, j'aurais dû partir, si j'avais eu la moindre dignité. Mais l'eussé-je fait, *what* ? Un été misérable? Ou bien cet énième (semi-)raccommodage est-il trop cher payé?).

Coup de téléphone de René Hess, de Flammarion : les secondes épreuves d'*Échange* sont arrivées, puis-je passer les prendre? Mais W. me demande si je peux le remplacer à la galerie : Warhol et les siens arrivent, paraît-il, lui doit s'occuper de l'appartement, etc. Bon. Après-midi là-bas, donc.

Visites : Philippe Ier, retour de New York. *Independence day was wild* (spécial bicentenaire). Tout New York était sur les jetées de l'Hudson à regarder les flottilles qui remontaient le fleuve. Bien entendu, les *piers* les plus "spécialisés" étaient ceux qui sont au bout de Christopher Street :

«Une foule incroyable, incroyable : des dizaines de milliers de garçons serrés les uns contre les autres.

– Oh, tu exagères un peu, non?

– À peine… Mais beaucoup plus ton genre que le mien : moustaches, poils, etc. Et tout le monde dans la même tenue, bien entendu : shorts et débardeurs échancrés. Mais enfin, des corps extraordinaires, je suis obligé de le reconnaître : des cuisses, je ne savais même pas qu'il en existait de pareilles... »

Il est vaguement désapprobateur, un peu dégoûté – évidemment on est loin des Antinoüs et des aristocratiques collégiens anglais en pantalon de tennis, qui sont son péché mignon. Mais il accomplit consciencieusement à mon profit son travail de reporter :

« Ensuite tout le monde s'est replié sur les boîtes de la Onzième avenue, tu sais, le long de la voie express surélevée. Et là des scènes invraisemblables, des membres en érection de tous les côtés : évidemment, avec ces petits shorts, ce n'était pas difficile de les sortir… On pouvait à peine se frayer un passage entre eux. »

Sa description me fait penser à la fameuse réflexion de Sacha Guitry au vernissage de l'exposition des athlètes monumentaux d'Arno Breker, sous l'Occupation :

« Encore heureux qu'ils ne bandent pas, on ne pourrait plus du tout circuler... »

Cela dit, il n'y avait pas que les pédés à être déchaînés, semble-t-il : c'était la même frénésie dans toute la ville, les hétéros étaient à peine plus réservés.

« J'ai aussi téléphoné à ton ami Tom (le garçon de Central Park, le dernier jour, la dernière fois). Il était très gentil, mais nous n'avons pas pu nous voir. »

Christian est passé par hasard, parce qu'il se rendait chez son amie Frédérique, à côté. Il est allé au musée Bourdelle. Il aime bien les Twombly. Si je n'ai plus envie d'aller en Normandie, peut-être pourrions-nous aller ailleurs? Il dispose d'un appartement à Rome (ce n'est plus trop d'actualité…).

Appel aussi de Gianni qui, évidemment, croyait appeler W.

Le soir, dîner chez John & Raoul avec W. John est presque seul à parler et déblatère sur ses deux passions principales, la détestation des Juifs et la passion pour les Noirs – la première l'emporte nettement en intensité :

« Ah, si on pouvait leur dire de nouveau : "Venez prendre une petite douche, vous serez bien propres", etc., et crac, *the gas*, c'est ça qui serait bien, non? Tous, tous, ils le sont tous. Castelli, bien sûr, etc. Je ne peux plus les voir, plus les voir! C'est pour ça que je ne veux pas retourner à New York, c'est la seule raison : être serré trois fois par jour dans les ascenseurs avec ces grosses mémères grasses tellement vulgaires, et juives, juives... »

W. et moi sommes rentrés assez tôt. Nous avons écouté dans le noir (relatif, les rideaux n'étaient pas tirés) la *Médée* de Charpentier, sans nous toucher. Puis je me suis relevé, tandis qu'il dormait, pour inspecter d'un peu plus près les nouvelles épreuves. Hélas, les deux textes, dans les cinquante dernières pages, ne coïncident toujours pas. La dernière fois, celui du bas était en avance sur celui du haut – une dizaine de lignes ont été ajoutés à ce dernier : c'était trop, et maintenant c'est lui qui est en avance sur l'autre. Mais, à ce stade, on ne peut plus rien faire.

Vendredi 9 juillet

Sexe, dans la nuit – mais sans douceur, rien à voir avec ces délicieux ébats des réconciliations antérieures : on sent bien qu'il n'y a pas eu de paix véritable, mais, de ma part, une capitulation sans condition. *Good sex, though*, sauf peut-être sur la fin : il me baise, il va jouir, arrêt, je le

fais sortir de mon cul pour que ça dure plus longtemps, mais trop tard, il jouit en l'air; il entre de nouveau mais c'est un peu raté; puis je le baise à mon tour.

Levé tôt : je dois aller chez Flammarion pour cette histoire d'épreuves. Je suis reçu par René Hess. Comme prévu on ne peut plus, maintenant, rétablir la correspondance absolue entre le texte du haut et celui du bas, à moins de remettre la date de publication. Non. Ne reste donc qu'à rajouter du texte en bas, à la fin, pour que du moins tout se termine sur la même page.

Je vais chez le coiffeur.

Passé l'après-midi, donc, à travailler sur les épreuves pour arranger cette question des deux textes et des deux dernières pages. Pas de travail dans ces cahiers.

Visite d'Alain Clément : ses malheurs, son errance à travers l'Europe. « J'espérais te séduire. » Triste ? « Oui, mais les gens ne le voient pas. J'étais sans doute trop autoritaire. » Il ne sortait jamais, ne voyageait jamais. Et la première fois qu'il est allé quelque part, pfuitt !, il n'avait plus en tête que des idées de liberté, rentrer à cinq heures du matin, ou ne pas rentrer du tout. Non. Dimanche, il va chez des Rochas qui ont des Cadillac, à Nogent. Dangereux. Brésilien du Gogo boys.

John & Raoul donnent un dîner pour l'anniversaire de Melinda, qui se trouve être aussi celui d'Ealan, de chez Sonnabend, lequel est ces jours-ci à Paris.

J'y vais avec Suzanne, l'amie de W. qui vient de passer sept ans à Paris et qui quitte la ville et l'Europe le lendemain, c'est-à-dire aujourd'hui – à l'heure où j'écris, elle est déjà partie –, pour s'établir en Californie après un bref séjour de transition auprès de ses parents à Denton (Texas). Elle est si effacée (et douce, et gentille, et pas bête du tout – très "fine", même) que ce changement considérable dans sa vie, ni rien de ce qu'elle peut faire, n'impressionne personne (au sens de ce terme en photographie). On dirait que sa vie *passe inaperçue* (y compris d'elle-même). Est-ce parce qu'elle n'a, qu'on sache, aucune espèce de sexualité

connue, et qu'il est impossible de l'associer en esprit et en image à quoi que ce soit de cet ordre? Elle n'est pas laide du tout mais c'est une jeune vieille fille, un de ces personnages féminins des romans du XIXe siècle, russes, anglais ou français, qui se sacrifiaient pour leur père, par exemple. Cependant elle ne se sacrifie à personne, pour autant qu'on puisse en juger. Elle n'est ni spécialement intellectuelle ni visiblement religieuse, pas du tout. Tous les adjectifs passent sur elle sans accrocher. Je doute qu'elle écrive en secret *Pride and Prejudice*, ou les poèmes d'Emily Dickinson, et qu'elle se prépare à entrer au Carmel.

Sept années à Paris et on dirait qu'il n'en reste aucune trace : aucune trace en Paris mais aucune trace en elle, presque. Elle a vécu dans le VIIe arrondissement, rue de l'Université (dans la maison de Lamartine, celle du coup de la chaise et du drapeau!), mais tout à fait comme elle aurait habité Angoulême, ou Decize, ou Gisors. On ne la voit connaître personne, sauf W. qui lui parle une ou deux fois par mois, et Jacqueline qu'elle a rencontrée par nous. Je ne serais pas étonné qu'en une journée elle n'échange quelques mots, d'ailleurs très aimables, qu'avec son épicier, sa propriétaire et le resposnsable de la bibliothèque où elle travaille.

Un amour malheureux dans l'adolescence ? Un drame de l'enfance ? Un deuil insurmontable ? C'est bien mystérieux, mais même ce mystère n'arrive pas à fasciner, sinon par sa matité, sa vertigineuse inépaisseur. On dirait que cette femme vit pour ne pas vivre, s'enlève de l'être par tous les moyens imaginables, s'acharne à se rendre invisible. Elle n'est même pas spécialement puritaine, et pendant le dîner où défileront bien sûr des phrases et même des épisodes plutôt corsés, elle se contentera d'être là, souriante, absente, sans aucune visible désapprobation…

Nous retrouvons W. là-bas. Il y a aussi Melinda, bien sûr, portant un immense chapeau (les garçons qui l'ont violée lui ont arraché les cheveux, elle ne veut pas se montrer sans eux qui jadis lui tombaient jusqu'à la taille), Lee Brevard, Jean-Pierre, une espèce de courtier impossible avec qui j'ai eu des mots au téléphone, Robert Mapplethorpe, le photographe, Kevin, qui est le petit ami de Bob Colacello, paraît-il (pas dégoûté !), Antonio, Ealan, David l'Israélien, Edward, Daniel le mime, une fille grecque, et un inconnu. Calmes commencements. David

et Ealan chantent ensemble tout le répertoire mezzo. Ealan et Melinda dansent, un gâteau aux bougies allumées dans les bras, sur le *Beau Danube bleu*. *Pomp and Circumstance*. Tout le monde danse, même moi. John enlève les chemises de chacun. Hasch, poppers. Lee a offert à Melinda deux chapeaux, dont l'un semble fait entièrement de duvets d'oiseaux, avec deux épaisses plumes sur le côté, comme en portait la reine Mary.

W. et moi rentrons directement ici. Enculage mutuel, mieux que la veille. Très bien dormi.

Le roi d'Italie à Cascais : il fait sauter Fernando sur ses genoux.

Les infantes d'Espagne sur la plage, là-bas, énormes, difformes, étalées comme des méduses. Les grandes familles espagnoles se succèdent par roulement pour leur servir de cour, mois après mois.

Madame Lupescu veut vendre les Grecos du roi Carol (en fait, elle finit par les donner au gouvernement roumain pour pouvoir rentrer – mais les Grecos seraient des faux).

Histoires d'Antonio :

Le Portugais de la radio nazie, comte de X. Antonio enfant (on est en 1948) voyage en bateau vers Madère avec lui, qui élève des pigeons voyageurs et les transporte chaque année de l'île au continent et retour. Les cages sont si nombreuses qu'elles envahissent tout le pont. L'oncle d'Antonio, pronazi lui aussi, est indigné qu'ils aient voyagé ensemble, car l'autre, dit-il, est *un extrémiste*.

Samedi 10 juillet [lundi 12, deux heures]

Levé vers dix heures. Été chez Flammarion pour déposer auprès de la concierge de l'immeuble le modèle des deux dernière pages d'*Échange* à l'intention de René Hess. Ensuite chez Sonnabend où j'avais rendez-vous avec Ileana pour déjeuner. Nous sommes allés à la Cafetière avec

Antonio et Ealan. Ileana avait sans doute l'intention de me faire travailler au mois d'août, pour assurer une espèce de permanence à la galerie.

« Qu'est-ce que vous faites, cet été ?

– Je n'en ai aucune idée, je ne sais même pas ce que je fais ce week-end.»

Du coup, elle ne m'a rien demandé.

Il faut qu'on le rende un peu plus vivant (*perky*), celui-là, dit Ealan en parlant de moi. Mais ça ne se passe pas mal. Je joue mon rôle habituel de raseur, prêt à parler en détail de Merano et de la vallée de la Reiss aussi longtemps qu'on m'écoutera, et un peu davantage.

«Il y a de longues *passeggiate* avec des kiosques à musique japonais. C'est une station d'hiver. Il en est question dans *Attitudes anglo-saxonnes*, d'Angus Wilson. ("Ce sont des attitudes qu'il prend quand il est malheureux.") Si vous voulez aller en Écosse, je vous servirai volontiers de chauffeur.»

Ils parlent d'Antoine, "le coiffeur des années vingt", qui, vers 1955, est retourné dans sa Pologne natale et a légué à Varsovie sa collection de constructivistes. À Venise Michael se lève à cinq heures et marche dans la ville. Mais que fera-t-il à Cortina? Ealan parle de David l'Israélien avec qui il chantait la veille :

« *He has such a nice mezzo.*

– Oui, j'ai remarqué que tu t'intéressais beaucoup à son mezzo », lui dit Antonio.

[*Appelé Gianni au téléphone. Longue conversation. Il me lit une sorte de lettre d'amour que lui avait envoyée Dominique Pigeat, le beau jardinier (« J'ai peur de ce qui m'arrive ») : un mois plus tard, le jardinier était bien amoureux en effet, mais de Fernando. Cependant Gianni et Fernando sont réconciliés. «Je l'ai haï.» Gianni a rencontré sur les Grands Boulevards un Noir de la Côte-d'Ivoire, nommé Antonio, bizarrement, qui est chez lui tandis que nous parlons. Plus exactement il est dans la chambre, pas dans la pièce où se trouve le téléphone, et il est étendu sur le tapis avec l'immarcescible Guy, le Québécois, lequel rentre*

d'Étretat : « Hé-hé, je n'entends plus rien ! » dit Gianni. Mais Antonio émerge de la chambre :

«Le voilà. Je ne connais personne qui ait la peau si douce. Tiens, il veut te parler...»

Moi, à Antonio :

« Qu'est-ce que tu fais ?

– Je suis en vacances.

– Non, je veux dire là*, maintenant.*

– Oh, on joue avec des crayons. Je suis étudiant. Mais je pars pour la Côte-d'Ivoire le 23, et je ne reviendrai pas.

– Comment se fait-il que tu t'appelles Antonio *?*

– Ma mère est italienne.

– Ah bon ?

– Enfin, je veux dire chrétienne *: elle va en Italie tous les ans – très chrétienne. Moi, je suis de Grenoble. J'ai passé treize ans à Grenoble. Je suis à Paris depuis un an, je suis venu pour ma thèse.*

– Tu es étudiant en quoi ?

– En sciences économiques. Tu viens ici, ce soir ?

– Je ne sais pas. Je ne crois pas : je travaille, moi, monsieur.

– Ne m'appelle pas monsieur. *Ne sois pas compliqué. Viens. Si tu viens, je ferai tout ce que tu veux.»*

Ah bon ??? Quelle drôle de chose à dire à quelqu'un qu'on n'a jamais vu! Je suppose que j'ai bénéficié d'une publicité favorable…

Gianni, l'autre soir, tandis qu'il attendait Jean-François, assis sur la murette de clôture du Luxembourg, a rencontré un voyageur, un danseur, moustachu, con tanto pelo sul petto*, comme dit le couturier… Gianni m'a appris l'autre jour qu'il avait été prostitué, pendant un an, à Florence – mais il ne faut pas en parler.*

« Tu me raconteras ?

– Boh, il n'y a pas grand-chose à raconter, ce n'est pas drôle. Enfin, on peut choisir – un peu. J'ai remarqué que tout ce que les types disent

qu'ils veulent faire, en fait ils veulent qu'on le leur fasse. Moi je restais près d'un réverbère. J'avais mon réverbère aux Cascine. Les types passaient en voiture. Des jeunes, oui. Souvent des types mariés. Il y avait un camionneur qui était tombé amoureux de moi, il voulait qu'on sillonne ensemble l'Italie…

« Je suis en train de caresser Antonio : la poitrine, le ventre, les muscles de la poitrine, je remonte, l'épaule, l'aisselle, les muscles du bras, la main, la hanche.

« Fernando ? Oui : il adore ce genre d'histoires téléphoniques. C'est un artiste, dans son genre, un grand conceptuel. Je disais quelque chose de lui, l'autre jour, à table, devant Jean, "tu en baves encore", a dit Jean – je lui aurais cassé les assiettes sur la tête...»]

[*Téléphoné aussi à Christian, à son bureau, en vain – il n'y sera pas avant la semaine prochaine : bizarre…*]

[*Et plusieurs coups de téléphone avec René Hess au sujet des épreuves d'*Échange. *Cette fois, j'ai ajouté trop de texte en haut pour rééquilibrer les deux, à présent c'est celui du haut qui est en avance sur l'autre ! Mais on va essayer de faire "chasser" en sens inverse…*]

Au retour, j'ai rencontré Christian avec Gilles et je ne sais plus qui. J'ai un peu marché avec lui, et nous avons alors rencontré W., à bicyclette, qui venait de fermer la galerie.

« Je suis retombé dans le mariage, apparemment...», dis-je à Christian.

Christian rit, ou peut-être ricane, comme s'il n'avait jamais prévu rien d'autre, ou comme si, à ses yeux, je n'en étais jamais sorti.

Rentré ici, lu *Le Monde*, travaillé deux heures, ressorti un peu avant huit heures. W. est attablé au café du Marché avec Lee Brevard et d'autres. Je vais jusqu'au carrefour de l'Odéon. De nouveau Christian, puis Jean-François. Repasse au café du Marché, puis rentre ici. W. aussi, peu après. Il a invité John et Raoul à dîner. J'ai fait des courses l'après-midi. Nous dînons sur la terrasse. Coup de téléphone de Christophe à qui tout le monde parle. Il est étendu sur son lit, se caresse, passe la main dans les poils de son torse.

« Il a une belle queue ? demande John, à part (enfin, aussi *à part* que ce soit possible pour John – ses apartés sont à peu près aussi discrets que les discours de Mussolini place de Venise…).

– Moyen.

– Oh, pas mal, dit W., non?»

John, à Christophe :

« Tu aimes les Noirs ?

– Oui, enfin moi j'aime tout.

– Et les Juifs ?

– Tu sais, moi, je m'en fous de la race des gens, ce qui compte, c'est eux.

– Tu te ferais enculer par un juif?

– Pourquoi pas? Et je l'enculerais aussi, s'il me plaisait. Mais j'aime mieux dire *prendre*.

– Bon, ça te regarde. Ils adorent se faire enculer, comme ça ils ne dépensent pas d'énergie. »

On parle de la fête chez John et Raoul le jour du bicentenaire – celle où j'ai refusé de me rendre. Il y a eu, paraît-il, une brillante passe d'armes entre John et Gianni.

«Il m'a dit : "Je peins des toiles", ça m'a agacé, cette modestie. Il ne peut pas dire : "Je suis peintre, je suis artiste", non? Mais je dois reconnaître qu'il est drôle : beaucoup de repartie [pierre dans mon jardin, je suppose (ou peut-être même pas (W. dirait que je ramène tout à moi)) – il est entendu que personne n'a moins de repartie que moi (ce n'est d'ailleurs pas faux; et pour que tout soit bien clair :)]. *C'est parce qu'il n'est pas français.* »

(John déteste à peu près autant les Français que les juifs – le comble de la défaveur devant être atteint, je présume, par les Français juifs…)

[*La contrainte de ce journal, son exigence d'exhaustivité, commence à m'exaspérer : c'est qu'approchent les événements de la nuit, que je n'ai aucune envie de relater. Dieu merci, j'ai pour excuse à lambiner la*

nécessité de travailler aux nouvelles épreuves d 'Échange*, qui doivent être remises jeudi. Mais enfin :*]

Après dîner, W. et moi sommes allés au Sept où John & Raoul nous ont accompagnés, sans y entrer. W. rencontre des amis à lui, leur parle un très long moment, en haut. En bas, pas un chat. Nous nous asseyons sur les banquettes. W. dit :

« Oh, là-bas, il y a un Italien extraordinaire : va voir. »

Je vais voir. C'est le petit Daniel du XXe, tu parles d'un Italien : pas rasé, chemise ouverte, très sexy. Quand il découvre que je le connais, W., après l'avoir tant vanté, commence à le débiner : il fait pédé, la façon dont il est habillé, bla bla bla, et il n'a pas de cuisses… (Je n'ai jamais vu personne passer si vite du statut de merveille de la nature à celui de ginette à peine regardable : et sa roche Tarpéienne, c'est que nous avons couché ensemble…)

Il y a un type pas mal, brun, moustachu, que je drague : un Américain de Washington, modéliste, ou quelque chose comme ça, *designer* peut-être. Sa voix ni son élocution ne sont très mâles :

« Il ferait mieux de ne pas ouvrir la bouche », dit W.

Plus tard, moi :

« Tu t'intéresses à lui?

– Pas tellement, mais enfin si tu veux.

– Bon, je vais lui parler. Viens vers nous quand tu veux partir avec nous.

– Invite-le à danser», dit W. qui va danser, parce qu'il a reconnu un disque qui lui plaît.

Je n'ai pas le courage de la précision nécessaire pour décrire cet incident infime où tout a commencé : il est parti sans répondre à ma suggestion, et suggérant lui-même quelque chose d'autre qui ne me convenait pas; j'avais dit que je ne voulais pas danser, et puis je n'aime pas demander à un type s'il veut danser, d'ailleurs ça ne se fait pas, pratiquement. Et il y avait déjà eu l'incident du groom du Ritz :

« Tu vois qui est le groom du Ritz ?

– Comment est-il habillé?

– Je te demande si tu sais qui c'est ?

– Comment est-il habillé?

– *Oh, forget it*. »

Il n'écoute pas ce que je dis, ne me répond pas, n'en fait qu'à sa tête. Quand nous arrivons enfin à nous entendre, Henry, le Washingtonien (il habite l'hôtel Sainte-Anne), danse avec le peintre grec de la rue du Bac. Je m'en fous, je ne tenais pas tant que ça à lui; mais c'est le cafouillage qui m'agace.

Nous partons. W. est fatigué, il veut prendre un taxi, mais il n'y en a pas.

« Bon, moi je vais rentrer à pied, je n'ai pas envie d'attendre ici pendant des heures. Tu restes ici?

– Je ne veux pas rentrer à pied : je t'ai déjà dit ça au moins cinq fois. »

Je rentre, très agité. Il rentre une demi-heure après :

« Il n'y avait pas de taxi, j'ai dû rentrer à pied moi aussi. »

Je suis assis sur le balcon. Dans la cuisine, il se prépare une concoction de yaourt et de groseilles avec du sucre vergeoise. Ça dure des heures. Je passe à l'intérieur. Mais il va manger son truc sur le balcon. Puis il se couche. Je vais chercher mon oreiller pour coucher dans le petit lit.

« Pourquoi ?

– Je n'ai pas sommeil.

– Pourquoi ?

– *I am upset*.

– Bon. Bonne nuit. »

Et tout d'un coup ça éclate en moi, le bon vieux mécanisme de la paranoïa cumulative : il s'en fout complètement, il ne veut même pas savoir ce qui ne va pas, tout ça lui est égal, je pleure et lui ne fait pas un geste, voilà, je peux être malheureux comme les pierres, il ne bougerait pas le petit doigt, je sanglote, et lui :

« Écoute, si tu as l'intention de continuer comme ça, va te promener, va voir Christian, je suis sûr qu'il est parfait dans ces cas-là. Ou bien si tu ne veux pas sortir, dis-le-moi, c'est moi qui sortirai : en tout cas je n'ai pas l'intention de supporter ce genre de scènes une fois de plus...»

Je pleure de plus en plus, et tout ce qu'il a à dire de mes larmes, le salaud, c'est qu'elles le *dérangent*, qu'elles l'empêchent de dormir. C'est du pur sadisme : le moindre petit geste de sa part arrêterait ça, mais non, il ne fait rien, ça lui est bien égal que je sois dans cet état-là, la seule chose qui l'embête c'est que ça fasse du bruit. Bon, ne faisons pas de bruit, pleurons en silence, qu'il n'ait à se plaindre de rien. Quelle cruauté, je ne lui ai rien fait, *rien du tout*, c'est lui qui est odieux, et il ne pourrait même pas venir vers moi une minute, m'aider, rien :

« Je ne peux pas croire qu'après tant d'années tu puisses être indifférent à ce point.

– Écoute, fous-moi la paix! On voit bien que ça ne marche pas, ça ne marche pas, voilà tout! D'ailleurs c'est toi qui as voulu recommencer : ce n'était pas mon idée.

– Oui, ça, tu me le fais assez sentir.

– Moi je ne veux plus de toutes ces histoires : je veux être libre, m'amuser, ne pas avoir en permanence à craindre les scènes, la gueule, etc. Cette après-midi tu m'as vu au café, aussitôt tu as fait la tête : rien, la moindre chose suffit, ça recommence… Tu es trop sensible, tu ramènes tout à toi, tu es trop lourd.

– Est-ce qu'on peut parler de tout ça demain?

– Je n'ai plus rien à dire, moi ! Ça ne marche pas, ça ne marche pas, ce n'est pas la peine de retourner ça sur la plaque jusqu'à la fin des temps (*to the end of days*). Mais enfin, si tu veux. Dors, maintenant. »

Il me met la main sur l'épaule, ce qui me calme immédiatement, et je m'endors d'autant plus que j'ai pris trois "Nuit d'Or" (*sic*).

Mais ce compte-rendu abrégé, qui essaie tant bien que mal, sans grand succès, de se faire ironique, ne rend pas compte de la réalité, de la réalité horrible de la crise, de la douleur épouvantable, du sentiment d'être entre les mains d'un sadique total, qui pourrait vous apaiser d'un mot, qui le

sait et qui ne fait rien. Une haine gigantesque vous étreint. Mais en même temps c'est au sadique lui-même qu'il faut demander le geste si nécessaire, c'est lui qu'il faut supplier, c'est lui seul qui pourrait vous apaiser. Vos supplications accroissent sa fureur, sa fureur accroît votre haine. Il a toujours eu cette incroyable méchanceté qui affleure ici et là, de loin en loin (épisodes divers). Il ne cesse de répéter que nos rapports ne sont pas une bataille, un concours, *a contest*, comme je le pense, et pourtant nous sommes là dans le plus pur rapport de forces : c'est moi qui ai demandé l'armistice, il a donc gagné, comme il m'en fait souvenir et me le fait payer à chaque instant. C'est le régime du *take it or leave it*, etc., etc.

Dimanche 11 juillet

Je me suis levé le premier. Il a dit la veille que nous parlerions le matin, mais je sais par expérience que mieux vaut ne pas commencer une conversation dès qu'il se lève. De toute façon, à peine debout, il essaie d'avoir au téléphone John & Raoul pour aller à la campagne avec eux. Pas de réponse.

«Tu te souviens que tu m'as dit que nous allions parler.

– Oui. Mais après ils seront partis à la campagne, et il sera trop tard. »

Il essaie de nouveau. Puis il disparaît dans la salle de bains. Ça recommence : il sait à quel point cette conversation est importante pour moi, à mes yeux il s'agit de notre vie même, mais tout*, absolument tout* passe avant. Je pleure.

«Allons bon ! Qu'est-ce qu'il y a encore, cette fois-ci ? »

Mais il met sa main sur mon épaule, ce qui arrête aussitôt les larmes.

« Tu penses vraiment ce que tu disais cette nuit, hein, que ça ne marche pas entre nous, qu'il vaut mieux en finir, que c'est impossible ?

– On dirait bien, non?

– Mais il me semble que ce serait tellement simple d'enrayer ces mécaniques qu'on connaît par cœur : ce n'est pas bien difficile, de ta part, de faire un geste, quand je pleure, au lieu de t'en foutre complètement, de le dire et de le montrer, ce qui multiplie par dix ce que je ressens, et fait de rien une montagne.

– C'est toi qui commences, chaque fois… C'est toi-même qui fais de rien une montagne : tu n'as pas besoin de te mettre dans des états pareils pour des choses insignifiantes. Mais tu prends tout de la pire façon possible, tu crois que tout le monde est contre toi, tu es tellement lourd (*heavy*). Et puis, ce n'est pas possible de vivre à deux dans cet appartement, c'est trop petit, tu es toujours là, je ne l'ai jamais un moment à moi, j'aimerais avoir de temps en temps un peu de *privacy*, tes affaires sont étalées sur le bureau en permanence.»

Donc la conversation se déplace vers l'appartement, et s'apaise relativement. Plus tard :

« Tu veux aller voir l'exposition Twombly avec moi ?

– D'accord. »

"Tribune des critiques de disques" : sixième symphonie de Mahler. Je corrige les épreuves. Rentrant du balcon, il s'approche de moi, à peu près nu, me caresse la poitrine, la lèche, ouvre ma braguette, me présente son sexe, je le suce, il me suce aussi, mais il est plutôt agressif :

« Je vais te bouffer le cul et le baiser, tu vas voir! »

Je me lève de ma chaise, il la pousse en avant, veut que je me mette à quatre pattes, commence à m'enculer, je lâche du sperme, la porte-fenêtre est grande ouverte, les gens de l'hôtel, en face, vont tout voir, est-ce qu'on ne pourrait pas aller dans l'autre pièce, au moins, oui, je le pousse sur le lit, m'assois sur lui, monte, redescends, monte, redescends, etc., il jouit, et moi aussi, sur sa poitrine.

Nous allons jusqu'au musée d'Art moderne en taxi, car il est déjà quatre heures et demie, et ça ferme à cinq heures et demie.

«Tiens, Jean-Pierre...»

C'est l'homme des palmiers. Nous nous serrons la main. Il n'est pas mal, oui, plutôt bien, même, une belle moustache, de beaux bras, des

poils dans l'échancrure de la chemise, un air d'intellectuel français dont il a aussi le langage, me semble-t-il. Ensuite :

«Alors, qu'est-ce que tu penses de l'homme des palmiers? Bien entendu il était affreux, aujourd'hui.

– Non, je le trouve très bien, moi.

– Il devait être stone, aussi. »

L'exposition des dessins de Twombly est assez grande. Dès l'entrée, deux grands *Orphée*, très beaux. Deux séries de vingt-quatre dessins, dont les *Poems to the Sea*. En face de ceux-ci, trois dessins qui appartiennent à Ileana, les plus beaux qui soient là, sans doute. W. place très haut *Mallarmé*. Celui qui a été choisi pour l'affiche, *Aristaeus Mourning the Loss of His Bees*, est aussi un des meilleurs, dans un autre genre. Un groupe de religieuses traverse l'exposition en vitesse. Puis un couple de vieux Parisiens qui parlent au gardien :

« Vous êtes seul pour garder tout ça ?

– Oui.

– Remarquez, c'est pas moi qui volerais ça, ça, vous pouvez en être sûr ! Écoutez, tout de même…

– Oh, qu'est-ce que vous voulez, il en faut pour tous les goûts… C'est des Américains...»

(La très grande majorité, *la quasi-totalité*, même, des Français, voient la France comme la patrie de l'Art, et les Américains comme des sauvages, ingénieux et commerçants, sans doute, habiles dans leur domaine, mais pour l'Art, alors là : *n'importe quoi*, mais regardez-moi ça – au moins y a pas de danger qu'ils nous dépassent!)

Barthes, dans son texte sur Twombly, insiste sur le *geste*, la graphie, le coup de main; Pleynet, paraît-il, sur le poids culturel qui pèse sur l'œuvre. J'y vois, et dans son rapport à ses différents publics, une de celles à propos desquelles peuvent le mieux s'observer les rapports dialectiques entre le degré de détermination de l'artiste (ici *extrême* : son "obstination dans l'être" ou, selon les points de vue, son exploitation du filon (du "concept") choisi) et l'étendue du consentement préalable du public (totalement nul chez nos covisiteurs). Il en est peu qui, à première

vue, soient plus aptes à susciter la moquerie, le refus, le soupçon d'entourloupe, car elles représentent, pour le grand public, ce qui est par excellence le plus facile à faire, à savoir les gribouillis d'enfant. Mais qu'un artiste s'obstine, une carrière durant, dans le gribouillis d'enfant! Crier alors à la folie, à la provocation, au piège à gogos, ou bien élaborer à la va-vite un discours refuge, puisqu'on vous dit qu'il s'agit « d'un des plus grands artistes américains ». L'intensité culturelle de l'œuvre (soulignée par Pleynet, donc, et d'ailleurs très manifeste), l'abondance des références qu'elle convoque à la grande tradition littéraire et artistique (ce qui n'est pas du tout le cas chez Warhol, par exemple, chez les Pop, chez la majorité des autres artistes américains contemporains, chez Gilbert & George), aident à la fabrication en catastrophe de ce discours refuge, de ce lieu de parole et de jugement à peu près défendable : après tout, cet homme a l'air familier avec Mallarmé, avec Valéry, avec les romantiques anglais, les poètes latins, Sappho, la mythologie classique… De cette terrasse de parole convenablement fortifiée, on pourra alors célébrer :

son élégance : crayon sur papier blanc, grandes surfaces souvent vides, peu d'allusions à la quotidienneté triviale (sauf au sexe) –> classicisme (et puis : dandy sudiste vivant dans un palais romain, époux d'une aristocrate italienne, "villa" dans la campagne du Latium, etc. – le doublé est facile à faire). Connotation : aristocratisme, litote.

son originalité : personne n'a eu l'idée de faire une œuvre de ses gribouillis – travers, croisements, recoupements, voisinages : le collage, l'*action painting*, la calligrahie à travers les âges et les civilisations → modernité.

La richesse culturelle est une sorte d'assurance qui donne tout confort à cette combinaison. Ensuite, s'étant servi de l'ensemble de l'œuvre pour expliquer et valoriser chaque pièce particulière, toile, dessin, collage, etc., redescendre à chacun de ces artefacts et découvrir émerveillé que, contrairement à ce qu'on pourrait croire, ce n'est pas si facile à faire que cela, essayez seulement, vous verrez…

W. a dégotté un film de Huston qui passe à huit heures et demie à la cinémathèque : *Fat City*. Nous allons donc rester dans le quartier. Nous nous attablons chez Carette, place du Trocadéro. C'est le dernier refuge

bourgeois de la place, à cause des prix qui tiennent à l'écart le personnel de service. Beaucoup de jeunesse appartenant aux différentes couches bourgeoises de l'arrondissement.

« Ça ce sont des coiffeurs.

– Non, non, pas du tout, ce sont les enfants de charcutiers-traiteurs à Clichy qui ont acheté il y a trois ans un appartement avenue Paul-Doumer...»

… Garçons et filles très blonds, cheveux bouclés assez longs, pantalons blancs, chemise blanches à manches courtes, américaines, avec un prénom américain écrit sur la poitrine en lettres régulières : beaucoup d'aisance et d'autorité avec les filles de service. À l'autre extrémité : raie sur le côté, chemise en oxford, pull-over en V, pantalon de velours côtelé, chaussettes écossaises, mocassins pas trop bien cirés :

« On le connaît, celui-là, il habite vers la rue du Bac.

– *Yes, he is slumming*, en somme (il se dévergonde ?). »

Sur le trottoir, devant nous, très longue conversation de deux jeunes couples espagnols. L'un des pères (dit "Chemise rouge") doit avoir vingt ans, les cheveux noirs, les yeux noirs, une moustache noire, la peau blanche, un peu de ventre. Il sourit toujours, et court après son fils qui ne cesse de s'échapper; il le ramène, le tient dans ses bras, l'engueule, l'embrasse, rit encore.

Carette ferme à sept heures et n'a pas de sandwichs. Nous passons donc à la terrasse voisine. Là, comme sur tout le reste de la place, il n'y a que des Espagnols. W. lit une interview de John Cage, et moi les *Traîtres Mots*, de René Belletto : mais comme l'environnement prête peu à la concentration, je me contente des parties en italique, les plus plaisantes, résumés d'aventures pseudo-policières entre *Tintin*, Le Gac et Roussel.

Nous allons à la cinémathèque acheter nos billets. Puis nous nous étendons dans l'herbe. Une vieille femme est indignée de tous ces gens étalés sur les pelouses :

« Ah, il y a encore quelques années, on n'aurait pas vu ça ! »

Elle a tout à fait raison, c'est mauvais pour le gazon; d'un autre côté, puisqu'il s'y trouve déjà tellement de monde… Je suis favorable à des

cours d'éducation civique et d'usage du monde où l'on apprendrait comment vivre en communauté, à respecter les parcs, à ne pas jeter les papiers partout, à ne pas salir les sites, à dire bonjour à ses voisins dans l'escalier – quelque chose qui se substituerait démocratiquement à la vieille politesse bourgeoise défunte.

Nous fumons un joint. Étendu non loin de nous est un modèle américain vieillissant, assez beau peut-être, vraiment pas mon genre. W. veut lui proposer de fumer avec nous, c'est tellement sympathique, à New York il le fait couramment – mais l'autre refuse.

Dans la salle, il y a le beau Matthias, le traducteur-interprète toulonnais, avec un autre garçon et deux filles.

« C'est du *double-dating*, elle ne l'avait jamais vu, il lui plaît, elle s'étonne qu'il ne lui fasse pas d'avances, elle se demande si elle a mis assez de déodorant.

– Moi je lui sucerais bien la bite, pendant le film...»

Le film n'est pas mal, pratiquement sans intrigue, plutôt lent et presque élégiaque, mais je n'ai rien à en dire, soit que j'aie été complètement stone pendant la projection, soit que nous ayons été assis trop près de l'écran – à la sortie j'avais horriblement mal aux yeux, et à la tête.

« C'est tout de même étonnamment subtil, pour Huston, assez *lowkey* », dit W.

Moi je trouve que c'est surtout étonnamment ce qu'on s'attend à ce que ce soit – obsédé par la virilité, le courage, la violence, l'échec et l'influence destructrice des femmes (au moins un problème que nous n'avons pas…).

En quittant la cinémathèque nous ne songeons plus aux jardins du Trocadéro et à draguer, comme nous avions prévu de le faire, mais allons chez Joe Allen où nous dînons presque sans parler. Difficiles rapports de nouveau, je vois. Il me semble que W. ne fait guère d'efforts pour être aimable. Mais enfin, vu d'ici, je pense qu'il s'agissait surtout de fatigue de part et d'autre. Nous sommes rentrés à pied, longeant les terrasses des restaurants qui se sont établis autour du trou des Halles : terrasses pédés, terrasses hétéros, les premières majoritaires. À l'une de celles-ci, Peter

Chatel en compagnie d'un type à moustache noire, très beau, très allumeur, que je vois depuis toujours.

« C'est un gigolo, m'a dit l'autre jour Philippe.

– Ah, c'est pour ça qu'il est si aimable...»

(À vrai dire il ne l'est pas tant que ça.)

«Mais non, dit W. Enfin, c'est l'ami de Daniel Schmid… Mais il travaille, il fait des décors ou je ne sais quoi...»

(Ah oui, c'est donc celui dont il a déjà été question et dont je croyais que c'était lui qui s'appelait *Daniel* – à n'entendre que la moitié des conversations téléphoniques des autres, on s'embrouille un peu…)

Rue Saint-Denis, Châtelet, Cité, place Saint-Michel (« Il n'y a pas une seule belle fontaine moderne à Paris », dit W.), rue Saint-André-des-Arts, de Buci, et le boulevard. Nous sommes au lit sitôt rentrés. Non sans avoir eu le temps, toutefois, d'entendre ceci sur France Musique :

« Il a commencé sur la côte est, à Tamatave, et puis il est allé dans la capitale. Mais son *dali* est très différent de...»

Lundi 12 juillet [mardi 13, cinq heures et demie]

Levé à neuf heures, je suis allé pointer au chômage. Puis j'ai parlé plusieurs fois au téléphone avec René Hess au sujet des épreuves d'*Échange*, et nous avons décidé finalement de supprimer six lignes au texte d'en haut afin de tenter une nouvelle fois de rétablir l'équilibre entre celui du haut et celui du bas, renonçant par là même aux lignes rajoutées en bas trois jours plus tôt, selon une correction modeste qui portait seulement sur les deux dernières pages.

J'ai travaillé toute l'après-midi ici. Vers huit heures, W. n'étant pas rentré, j'ai fait un tour d'une demi-heure et j'ai rencontré Christian en compagnie de Gilles. Je lui ai parlé du film de Truffaut, *La Peau douce* [PÖE (→ AUGUSTE DUPIN, *WILLIAM WILSON*, *LE ROI PESTE*, *MORELLA (*→ MOREL, *L'INVENTION DE MOREL*, CHARLIE MOREL (→ "LA MÈCHE"), *L'ÎLE DU DOCTEUR MOREAU*, LE MORE DE VENISE, MORELL (MÉDECIN DE

HITLER

), ROMMEL, LE MORT)), *LA PEAU* (→ MALAPARTE, *KAPUTT (*→ PRINCE EUGÈNE DE SUÈDE), LE PÔ (→ *PRIMA DELLA RIVOLUZIONE (*→ AGOSTINO (→ SAINT AUGUSTIN (→ WITTGENSTEIN), *ACH, DU LIEBER AUGUSTIN (*→ MAHLER, « TOUT EST FOUTU » → *KAPUTT*)), *AGOSTINO* (MORA VIA) AUGUSTE DUPIN))), PAU (TOULET, JEAN VERDENAL → SON FRÈRE PIERRE, MAIRE DE PAU)], qui passait le soir à la télévision, et il a décidé de le regarder chez Diego qui lui a laissé ses clefs. Je l'ai regardé aussi, à la maison, en compagnie de W. C'est l'histoire d'un écrivain partagé entre sa femme et sa maîtresse, hésitant lâchement entre les deux, biaisant pour les conserver l'une et l'autre, les rendant toutes les deux malheureuses et se faisant finalement abandonner par l'une et tuer par l'autre. Médiocre film au demeurant – mais ressemblant si fort, mutatis mutandis, à notre propre situation que j'eusse infiniment mieux fait de ne pas l'évoquer devant Christian, qui risque fort d'y voir de ma part un message auquel je songeais d'autant moins, pourtant, que je n'avais pas la moindre idée de l'intrigue. Ces significations parasites des films, par rapport aux personnes qui les voient avec nous, ou dont on sait qu'elles les voient en même temps que nous, sont toujours très embarrassantes. Il suffit que j'aille chez mes parents pour que la télévision se mette en devoir de parler plus ou moins explicitement d'homosexualité, ce qui crée immanquablement des atmosphères irrespirables.

Nous avons regardé ensuite une émission de Pierre Dumayet où l'on voyait Emmanuel Le Roy Ladurie tâcher de retrouver, auprès des paysans de Sacy et de Nitry, en Bourgogne, les mœurs et les coutumes qu'évoque Restif dans *La Vie de mon père* et dans *Monsieur Nicolas*. Le Roy Ladurie à l'allure d'un séminariste un peu prolongé, maigre et timide, que le succès phénoménal et inattendu de son dernier livre, *Montaillou, village occitan*, a tout d'un coup précipité au centre d'une popularité grand public qui cadre assez mal avec son personnage. Dumayet, lui, est plein de bonne volonté maladroite (j'avais vu, avec R. B., en projection privée, un film de lui sur Flaubert, très mauvais, dont il voulait que R. B., qui refusa, fasse la présentation) et sans doute d'honnêteté. Le film a été tourné en plein hiver et c'est merveille de voir ces messieurs, engoncés

dans de lourds pardessus au col relevé, feuilleter de gros volumes posés sur un vieux mur, aux abords du village; ou tenter de faire parler de vieux paysans ébaubis au sujet de coutumes dont ils n'ont pas le moindre souvenir. Les théories les mieux ourdies s'effondrent devant les explications rationnelles des gens du cru. Mais je ne serais pas étonné que ce soient les théories qui soient justes, et les explications rationnelles qui soient fausses.

De toute façon, ce dont veulent leur parler ces intellectuels de la ville, les paysans s'en foutent. Cependant ils sont flattés de passer à la télévision, et prêtent de bonne grâce leur concours.

L'historien fait grand cas du fait que, de tout temps, on a parlé patois à Sacy et français à Nitry. Cherchez dans vos souvenirs, demande-t-on aux paysans, est-ce que ce n'est pas vrai? Oui, oui, sans doute, finit par dire du bout des lèvres l'un d'entre eux, dans ma jeunesse c'était comme ça, oui, parce qu'il y avait plus de vieux à Sacy. Patatras. Les vieux n'ont rien à y faire, c'est une tradition séculaire. Et ainsi de suite. Finalement, les explorateurs-ethnographes ont l'air de penser que mieux vaut ne pas trop faire parler ces ploucs, ils vont nous foutre en l'air toute notre émission – moyennant quoi l'on discute de leur village en leur présence, en le leur expliquant, et les coutumes d'antan.

Ce qu'il faudrait ici, c'est confronter deux discours critiques sur cette émission, qui tous les deux sont tentants, qui pourraient être justifiés avec de bons arguments et qui seraient l'un et l'autre parfaitement habitables :

hostile : ces intellectuels se foutent de ces paysans, sans y toucher, et, ce faisant, ils se ridiculisent eux-mêmes. Leur paternalisme ne mène à rien, leurs rêves d'historiens s'effondrent, ces tentatives de discussions sont dérisoires et obscènes, par la complète incapacité à communiquer qu'elles exposent. Le Roy Ladurie ne se souvient pas du nom de ses interlocuteurs, il leur donne peu souvent la parole et, peut-être sans s'en rendre compte, dirige fortement leurs réponses pour obtenir confirmation de ce qu'il avance. D'ailleurs, chaque fois qu'une classe en fait parler une autre, c'est pour obtenir confirmation du discours tout prêt qu'elle veut lui appliquer : ici celui de l'histoire, ou de l'ethnographie, singulièrement efficace pour démontrer à ces grands enfants que sont les

paysans qu'on les connaît mieux qu'ils ne se connaissent eux-mêmes – taisez-vous, ne nous embrouillez pas, on va vous dire ce que vous êtes…

favorable : cette émission est pleine d'intérêt. On y apprend un tas de choses sur la vie quotidienne des paysans français au XVIIIe siècle, et par exemple il y est montré comme rarement ailleurs à quel point la morale sexuelle dépend d'impératifs économiques au sens large. Le Roy Ladurie et Dumayet sont pleins de gentillesse, de patience et d'attention. L'histoire y apparaît vivante, riche, profonde, ses véritables mécanismes y sont exposés grâce à des analyses précises de la société, loin de l'anecdote à quoi la télévision a trop souvent tendance à la réduire. Etc.

Le Roy Ladurie parle de jeunes gens et de jeunes filles, ce qui est rare pour un homme de son âge (il doit avoir une quarantaine d'années).

Restif : grande précision dans la peinture des mœurs de son temps.

Aux informations, grande nouvelle : les Neuf sont arrivés à un accord sur la répartition des sièges au futur Parlement européen. On voit alors un personnage assez inquiétant, le professeur Leprince-Ringuet, président du Mouvement européen, qui évoque la politique européenne *du pinard*, et appelle l'Union soviétique *la Russie*. Mais peut-être suis-je braqué contre lui par ce qu'en raconte Edward B., le Noir américain qui habite au-dessous de chez lui, rue de Grenelle – d'après Edward, la famille Leprince-Ringuet l'aurait convoqué et lui aurait demandé de quitter les lieux :

« Vous comprenez, nous avons un parent malade que nous aimerions avoir près de nous, votre appartement lui conviendrait parfaitement; bien entendu, nous vous en trouverions un autre, etc. »

Edward, *understandably enough*, est soupçonneux.

Toujours est-il que les Européens sont là à parader de leurs longues dents virtuelles. Leur discours est clair, ils ne l'enrobent en aucune façon – c'est le discours de la puissance : nous produirions plus de ci ou de ça que les États-Unis, notre population serait supérieure à celle de l'U.R.S.S., songez à notre poids technologique, etc. En bref : nous pourrions encore une fois être une grande puissance, est-ce que ce ne serait pas plus drôle? L'idée qu'on pourrait sauter cette étape, passer directement au mondialisme, renforcer l'O.N.U., sortir enfin de cette

dialectique funeste des rapports de forces, ne les effleure pas un instant. Ils ne veulent pas comprendre non plus que les masses se foutent de la puissance, que ce qu'elles désirent, c'est le niveau et la qualité de la vie.

Enfin "Le Livre de chevet", *Les Français et la Mort*. Monica Charlot était mon professeur d'anglais à Sciences-Po. C'est une grosse femme blanche assez dure, très *no nonsense*, et son livre semble être une étude sociologique, sans doute très sérieuse, sur les attitudes des Français face à la mort : ils s'inquiètent de la mort à l'hôpital, ils n'aiment pas les vieillards, etc. L'étonnant, c'est la couverture : un abominable dessin de Trémois. Trémois jouissait de beaucoup d'estime dans les chambres de bonne de mes débuts amoureux, au milieu des années soixante. Il est singulière qu'une bourgeoise d'origine anglaise, épouse d'un professeur de sciences politiques spécialiste de l'U.R.S.S., le choisisse pour la couverture d'un livre de sociologie auquel elle donne du coup l'allure d'un innommable recueil de poèmes, crypto-gays de préférence…

La télévision épuisée, nous sommes passés à la radio. Pas de chance, nous sommes tombés sur André Almureau, grand spécialiste des rapports musique-poésie : entre les morceaux qu'il a choisis, parfaitement représentatifs de ce qu'on pourrait appeler la musique tapette, par analogie avec la cuisine du même nom, il dit des vers. On l'entendait jadis, aux mêmes heures, dans une émission inouïe – la pire de France Musique avec "Prestige du flamenco", celle de Robert Gilles-Vidal –, où il déblatérait sur les poètes avec un fond sonore composé d'échos tournoyants de sa belle voix : textes invraisemblables, parmi les plus absurdement beaux de tous ceux qu'autorise le n'importe quoi spécifiquement réservé à ce qui parle de poésie, ou de métaphysique.

Nous nous sommes couchés tôt, mais, vers trois heures, il a fallu téléphoner au voisin qui, stone, sans doute, faisait un tapage de tous les diables.

Mardi 13 juillet [lundi 19 juillet, trois heures]

Tout cela est malheureusement bien lointain, je m'en souviens mal. J'ai sans doute travaillé ce jour-là aux épreuves d'*Échange*, puis à la journée du lundi dans ce cahier. Tout le monde s'est retrouvé ici à neuf heures : W., John, Raoul et Gianni. W., Gianni et moi avons pris de l'acide, et c'est l'expérience qu'il faudrait raconter en détail, mais je n'en ai pas l'énergie. Nous avions retenu une table au restaurant Louis XIV, place des Victoires, mais, passant devant elle en voiture, la clientèle de la terrasse nous a paru trop bourgeoise et âgée, et nous avons marché au hasard dans la rue Saint-Denis. C'est alors que se sont fait sentir les premiers effets de la drogue.

[*W. entre, ne ferme pas la porte, se prépare à ressortir.*

« J'aurais voulu te parler, comme je l'ai dit ce matin.

– Mais je travaille ! Tu commences des scènes, tu n'as qu'à les arranger comme tu peux, moi je travaille (nous sommes lundi, il ne travaille pas à la galerie, ce matin il voulait aller à la campagne, puis il avait dit en partant qu'il reviendrait ici cette après-midi, que nous parlerions alors).]

[*Quatre heures et demie. Je viens d'écrire une longue lettre à W., ce qui est sans doute idiot. Mais c'est précisément le signe de la "passion" (au sens plein – mais, en l'occurrence, le sens plein et le sens pas plein sont de plus en plus près de se confondre…) : voir bien nettement la bêtise et foncer en elle*.]

[*Ceci, cette fatigue, ce défaut d'enthousiasme, est sans doute le pire état possible pour décrire la nuit de l'acide. Ainsi tel événement, selon qu'il est relaté tel jour ou bien tel autre, dans tel ou tel état physique ou psychologique du narrateur, prend une couleur absolument différente*.]

Nous sommes tous entrés au Conway's, et tandis que les autres s'enfonçaient dans la salle, je parlais à Alain Clément qui était assis en face du bar. Je lui parlais sans gêne, sans aucune difficulté, très vite. Mais les autres sont repassés en sens inverse, qui sortaient : ils n'avaient pas envie de rester là. Moi je n'avais pas envie de quitter Alain, qui m'a parlé l'autre jour de sa tristesse, bien facile à comprendre pour moi, et qui était là, seul, dans la nuit du 14-Juillet, au milieu de la ville en fête. Gianni, envoyé en délégation par les autres, est venu me chercher, m'inviter à me

presser. J'ai rejoint le groupe qui s'est installé plus bas dans la rue, au Front Page, à une table à peine séparée du trottoir par une plante verte. Personne ne voulait entendre parler d'Alain ni envisager qu'il se joigne à nous :

« La dernière chose dont on ait besoin (*the last thing we need*), c'est quelqu'un de triste. »

Je suis tout de même allé lui dire où nous étions. Plus tard, il est passé dans la rue devant nous, sur le trottoir d'en face, il a fait un signe et il est parti.

À table, John a tout de suite pris la situation en main. Lui n'avait pas pris d'acide, il n'avait pas fumé – pas en notre présence, en tout cas –, mais il était plus bruyant, plus excité, plus déchaîné qu'aucun d'entre nous. Sa conversation, son monologue, qui débordait largement sur toutes les tables alentour, rendait dérisoires et détruisait toutes les situations. Ainsi deux pédés, nos voisins les plus proches, avaient voulu d'évidence un dîner en tête à tête, tranquille et sentimental. D'autres couples, hétéros ceux-là, étaient dans le même cas. Il y avait aussi à proximité une grande réunion d'amis, toute une tablée, gens qui flirtaient, jeunes mariés. Tout ce petit monde, une vingtaine de personnes, s'est trouvé confronté d'abord à un débat à un seul participant sur les mérites comparés des divers lubrifiants pour enculer, la palme allant finalement au grand pot de Nivéa placé à côté du lit, où l'on peut enfoncer la main amplement et d'où l'on peut ramener, d'un seul geste, une grosse lampée de crème sans avoir à s'embêter avec un tube mesquin qui chaque fois se perd entre les draps et dont le contenu jaillit n'importe où, surtout quand on le croit disparu et qu'en fait on presse sur lui de toutes ses fesses en le cherchant. Puis, après cette délicate entrée en matière, le disque habituel sur les Juifs et sur les graves insuffisances d'Hitler, coupable de manque d'efficacité – le tout entrecoupé de doléances aux garçons sur la nourriture, mais surtout sur cette musique infecte.

L'extraordinaire est que les gens ne se révoltent pas; le plus extraordinaire encore est que tout ça (ou du moins les remarques sur les plats ou sur la musique) "passe" infiniment mieux, comme une bonne grosse plaisanterie sympathique et cordiale, de la part de ce qu'il est convenu d'appeler "un numéro", que ne "passeraient" par exemple les

réserves polies et emberlificotées que je pourrais exprimer pour ma part – John est un peu comme ces patrons de restaurant sadiques qui engueulent en permanence leur clientèle et que celle-ci adore (bien que moi je les déteste), ne les prenant pas une seule seconde au sérieux : je dois bien reconnaître qu'il est infiniment plus proche de ces garçons auxquels il dit que la nourriture qu'ils apportent est de la merde, mais qu'il interroge sur leur prénom, sur leur situation de famille et même sur ce qu'ils gagnent (en essayant de les dresser contre leur patron, ce qui les fait rire) que je ne saurai jamais l'être.

Alentour, toutes les fourchettes restaient suspendues en l'air. Nous tous – sauf Raoul, très gêné et furieux – étions dans un perpétuel fou rire. Mais le mien était souvent de pure contenance, une façon de gagner du temps et de négocier sans trop de casse une situation difficile en s'échappant dans la convention facile : que tout cela est un one-man-show comique (*and nerve raising*), une parodie de parodie de parodie (que c'est sans doute en partie).

John, bien entendu, était la personne au monde la moins indiquée comme compagnie pour une première expérience de l'acide. Son agressivité tous azimuts rendait difficiles et même très tendus les rapports non seulement au sein du groupe mais avec le voisinage – rapports que plus que jamais on aurait aimés pacifiques et doux. Non qu'il ne soit pas "drôle", à sa façon : son discours est plein d'inventions, de reparties, de formules inattendues, d'accidents cocasses. Et puis les drogués, comme il le faisait lui-même remarquer, sont le public idéal pour un amuseur : un rien les fait rire, s'ils sont dans une disposition à rire. Mais mon rire à moi, au moins, n'était pas tout à fait détendu, loin de là. Ce comique de l'excès absolu, de la transgression généralisée, du renchérissement permanent dans le défi à l'interdit, de sorte qu'il n'épargne rien, de la respectabilité sociale aux manières de table, c'est vraiment le degré le plus bas de l'art de faire rire. Il a certes le mérite de saper systématiquement toutes les positions confortables, à commencer par celle qui le condamnerait (immédiatement assimilée – je suppose, je ne m'y suis pas risqué – à un défaut d'humour, à un coinçage typiquement français, à une incapacité à se laisser aller, à tout laisser aller en soi) ; mais pourquoi deux gentils pédés plutôt mignons, d'ailleurs, n'auraient-

ils pas le droit d'avoir, le soir de la fête nationale, un dîner tranquille en se regardant dans les yeux? La drôlerie agressive est la plus facile.

[*Ici, en moi, comme d'habitude, des opinions totalement contradictoires : une sorte d'admiration pour le côté radicalement décapant, ébranleur,* absolutely no holds barred, *de ce langage ; condamnation de sa vulgarité, de sa méchanceté, de sa malfaisance (il doit y avoir tout de même une autre voie, moins coûteuse en raison, en décence et en tranquillité, pour ébranler le sens…)*.]

Une petite voiture de sport, rouge, aux lignes basses, était garée en face de nous. John se prit de haine pour elle, y voyant, disait-il, à cause du *Lauréat*, l'image même de l'Amérique des années soixante, folle de consommation, de vanité et de ridicule ascension sociale (*social climbing*). Et il se mit à la bombarder de pain, puis de tout ce que les autres, pliés en deux par le fou rire nerveux et ne pouvant plus rien avaler, ne mangeaient pas. Un mégot allumé allait mettre le feu à la capote quand un automobiliste s'est arrêté pour l'enlever.

Un petit homme en costume gris, sans cravate, portant à la main une valise noire, s'est planté devant le restaurant et a regardé à l'intérieur très longtemps, par-dessus nos têtes, loin de nous.

« Qu'est-ce que vous avez dans votre valise?» lui a demandé John ; et d'assortir aussitôt sa question de tout un choix de réponses possibles, entre les morceaux déchiquetés d'un corps d'épouse assassinée et les croûtons mis à tremper par l'amateur au fond d'une pissotière. L'homme, sagement (ou peut-être ne comprenait-il pas le français, ni surtout l'exécrable français de John), ne lui prêtait pas la moindre attention. Lui aussi – ou bien était-ce encore l'effet de l'acide ? – avait l'air tout droit sorti d'une pièce de théâtre, théâtre de la cruauté mâtiné de grotowskisme noir, *Godot* monté par Julian Beck – et que sa femme en morceaux fût en effet dans la valise, comme le suggérait John avec insistance, ne paraissait nullement invraisemblable, ni à nous ni, semblait-il, au reste de la terrasse. Les passants, pendant ce temps, se garaient comme ils pouvaient pour éviter les morceaux de viande qui pleuvaient sur la petite voiture rouge.

«Tenez, voilà de la brioche, ramassez!»

Gianni ressemble à Victor-Emmanuel III qui arrivait à la hanche de la reine Marguerite, une grande Monténégrine. Quand le roi allait sur le front, il n'était pas fichu d'arranger convenablement ses bandes molletières, qui traînaient derrière lui. Chaque fois que je regarde Gianni j'imagine que c'est Victor-Emmanuel III qui fume un joint, qui rit à gorge déployée, qui danse dans la rue entre les voitures au pas.

Nous nous dirigeons vers le Marais, conduits maintenant par Raoul. Un jeune couple considère longuement un magasin de décoration, archiplein d'innombrables articles de rotin et de bambou, fauteuils aux larges dossiers évasés, façon *Emmanuelle*, tables basses, boîtes, boîtes et encore des boîtes, le tout accumulé vertigineusement comme dans un dessin de Sempé. Je tiens à ce petit ménage éberlué un long discours :

«Mais oui, mais oui, un jour vous pourrez avoir tout ça si vous le désirez assez, si vous le désirez *vraiment*, si vous vous y consacrez entièrement, d'abord une boîte, et puis une autre, et puis encore une autre, et puis le fauteuil, et puis la table, et le porte-parapluie, et un jour, mais seulement si vous le désirez assez fort, si vous y consacrez toute votre énergie, un jour vous toucherez au but, et alors ça y sera, votre vie aura un sens, votre appartement sera la copie exacte du magasin. »

Passe une grosse Mercedes blanche, avec deux gros bonshommes à cigare.

« Ça aussi nous pourrions l'avoir, si nous le désirions assez : une voiture exactement comme celle-ci, et nous serions exactement comme ces messieurs. »

Les conducteurs prennent peur, ils croient une agression imminente, ils accélèrent en vain malgré l'embouteillage – tumulte de klaxons et de crissements de pneus. Les autres sont très en avant. Gianni seul est resté avec moi, il me soutient, il me fait avancer comme un ivrogne ou comme un grand malade. Le groupe se reforme. Nous sommes maintenant dans une étroite petite rue du Marais. Nous croisons une femme d'une soixantaine d'années, au visage dur, d'une maigreur épouvantable. John veut la voir de plus près.

« Et qu'est-ce que c'est que celle-là encore, elle sort des camps, c'est pas possible...»

W. lui met la main sur la bouche pour le faire taire. La femme squelettique rentre chez elle. Je la suis en pensée. Bien sûr elle habite sous les toits, elle est assise sur son lit, épouvantablement seule. Dans la rue, une brute s'est encore moquée d'elle. Une douleur immense l'oppresse, que j'habite entièrement. Je suis une vieille femme méchante et squelettique, seule dans la vie, seule dans la ville en fête. Et je suis aussi le pauvre Alain que son amant a quitté, et qui erre dans les rues, personne ne voulant de lui parce qu'il est triste. [*Conversation téléphonique avec Gianni : il est contre les solutions drastiques.*] Ou bien il est rentré chez lui, et c'est encore pis.

Les ligues de vertu devraient distribuer de l'acide. On pourrait se concentrer sur n'importe quel sentiment et l'habiter avec une intensité inouïe immédiate. Pas sur des sentiments agressifs, pourtant. Au contraire : un grand amour vague, une sorte de compassion à la russe, sans aucune discrimination, pas même entre la fleur et l'imbécile, entre l'animal et le vieillard abandonné – conscience aiguë de la solitude, de la douleur et du malheur. Hum : celui-là (Moipamoi) essaie de se sentir meilleur que les autres. Ou bien il se prend pour Jean Vilar : le monde comme théâtre d'une générosité universelle. Toujours l'impasse de la sincérité. Mais précisément : ce n'est *pas* une impasse, au contraire, si c'est une voie impossible c'est parce qu'elle est sans fond, sans fin, sans forme, une espèce de glu qui s'insinue dans toutes les anfractuosités de la conscience.

Cependant, si toutes les composantes idéologiques et psychologiques d'un état de conscience donné peuvent être analysées et décortiquées avec plus ou moins d'exactitude, cela ne signifie pas pour autant que cet état, tandis qu'il durait, n'avait pas de réalité. Donc : une grande tendresse vague – qui n'allait pas, toutefois, jusqu'à inclure John.

Lui et Raoul se disputent. Je suis prêt à courir après Raoul s'il s'en va, et je le fais plusieurs fois :

«Allons, allons, reste avec nous, ça n'a plus aucun intérêt, si tu pars. »

Mais pas après John, ça non. Qu'il s'en aille, je m'en fous. W. et Gianni au contraire font tout pour le retenir. Voilà, ce sont eux qui sont meilleurs : il n'y a *vraiment* pas d'exclusive à leurs bons sentiments. Ne peut-on établir la vertu que par le rejet des méchants?

Raoul nous entraîne au bal des pompiers, près de l'église Saint-Paul. Nous entrons dans la cour. Il faut mettre quelques pièces dans un tonneau fendu à cet effet. « Je veux de la bière », dit John. Longs couloirs de prison américaine.

« Qu'est-ce qu'on fout là ?

– Tu vas voir quelque chose d'extraordinaire. »

Au bout du couloir une grande cour, ou bien un jardin, même, où danse la foule au pied de hautes fenêtres classiques. À gauche, un bar où officient les pompiers eux-mêmes. Il sont tous très jeunes, des garçons qui font leur service, peut-être, et moches pour la plupart. Sauf. Voilà. J'ai décidé de consacrer ma vie à chanter ses mérites, sa jeunesse, sa beauté : toute mon œuvre à venir pour le pompier inconnu du 14-Juillet. Il est petit, brun, moustachu. Sa chemise bleu ciel est ouverte sur son torse poilu et ses manches sont retroussées sur ses avant-bras musclés. Ses dents sont courtes, légèrement écartées les unes des autres. Pour déboucher les bouteilles, il les serre entre ses cuisses et il en fait sauter la capsule d'un mouvement précis, fort et rapide, qui fait jaillir la mousse de la bière.

John est parti, finalement. Raoul dit que l'orchestre est nul, que c'était bien mieux les autres années. Effectivement, on n'entend pas grand-chose. Je marche parmi les danseurs. Pensons à un jeune couple américain lecteur d'Henry Miller et qui voudrait célébrer un 14-Juillet parmi le peuple de Paris : il n'y a pas un Français. Des Arabes, des Espagnols, des Portugais, des Noirs. Il paraît que l'acide augmente la laideur des gens laids, fait ressortir les cicatrices, les moindres imperfections de la peau. Mais tout le monde ici est horrible : des nains, des manchots, des mongoliens, des demeurés. Je vois un Noir qui m'arrive à la taille, vêtu d'une jaquette vert pomme à parements, longues basques, deux boutons au creux des reins. C'est l'acide qui me donne des visions. Mais non, ce page de Mme du Barry est bien là. Quant à John, il

n’est pas parti après tout. Tout le monde disparaît, tout le monde revient, le monde est clos, le temps aussi fait du sur place. Même moi, je fête le retour du diable.

«Restons ensemble. Viens, je vais te montrer mon pompier.»

“Mon pompier” a pris du recul et à présent il tourne le dos au bar, penché en avant pour ramasser des bouteilles dans des caisses de bois posées à terre. Puis il revient vers les clients, mais il a oublié qui lui avait demandé une bière. Ses jambes écartées sont pliées, la bouteille vole d’une main à l’autre, la tête virevolte si vite qu’elle montre presque en même temps ses deux profils, le regard interroge toute la longueur du bar. Alors, elle est pour qui, celle-là ?

« Tu as vu ! Tu as vu ! Je ne suis pas le seul à avoir vu ça ! Tu pourras témoigner que je ne l’ai pas inventé : Nijinski n’a jamais rien fait d’aussi beau.»

Perceval : Tristan. Un jeune père tient son fils entre ses jambes, lui ouvre la braguette et le fait pisser :

« Pas sur moi, idiot! »

Un couple de quasi-mongoliens regarde le bal, bras dessus bras dessous. Elle s’est faite belle, ses cheveux blonds sont réunis en queue de cheval, elle a une jolie robe décolletée, d’ailleurs elle n’est pas laide. Lui, si : gras et rouge.

«Tout à fait pour Diana Artus.

– Non, ça c’est trop, tout de même. Partons.

– Attends, je vais dire au revoir à mon pompier. »

Lui “dire au revoir” ne consiste qu’à le regarder une dernière fois, une bouteille entre les jambes, et ce mouvement vif du poignet : qu’il soit la dernière image de cet endroit. Mais nous ne partons pas. Chaque fois qu’il en est question, je vais le contempler une dernière fois.

« Je le lécherais bien. »

John a de nouveau disparu. W. et moi sommes assis à l’intérieur du bâtiment, à l’orée des couloirs gris et blanc. Gianni danse seul devant nous, les bras écartés comme un funambule.

L'emmener était une bonne idée, j'étais sûr qu'il serait parfait comme compagnie pour prendre de l'acide. Le roi nain se prend les pieds dans ses bandes molletières. Il est coiffé d'un cylindre oblique, haut képi à très courte visière, lui-même surmonté d'un immense plumet. Roi d'Albanie et empereur d'Éthiopie (l'acide confond les époques et néglige les transitions). Bon, cette fois-ci, on s'en va.

«Attends, je vais lui dire au revoir.»

Mais il n'y est plus. Et de nouveau les longs couloirs et leurs brusques détours. Il n'est pas dans la cour. Je le chanterai toute ma vie, il sera ma Béatrice – sa jeunesse, sa beauté, et qu'il soit si petit. Voici Raoul. Nous sommes dans la rue : au bout l'église Saint-Paul, et devant sa façade, une foule assemblée, de la fumée, de la police. Bombes lacrymogènes ? Au milieu de ce spectacle, John et sa chemise grise, une main dans la poche, l'autre levée pour l'appel d'un taxi. Il se tient placidement là, au centre de ce qui semble une révolution. Mais la fumée ne vient que des grils à merguez, et la police ne fait que surveiller.

« Viens avec nous.»

Il fait quelques pas.

«Tout ça est infect, dit-il, ça me dégoûte.

– Je vais le tuer, dit Raoul. Je vais le tuer.

– Non, je m'en vais.

– Non, non, ne t'en va pas. »

Mais il s'en va. Raoul aussi a disparu. Gianni, W. et moi marchons vers la place des Vosges. C'est la première fois que je la vois depuis qu'on en a coupé les arbres – c'est très beau.

«Mais on dirait un décor d'Hollywood, dit W.

– Mais non, il n'y a que des Français pour être si cafouilleurs. Regarde, il n'y a pas deux maisons qui soient restaurées de la même façon. Certaines sont même divisées au milieu, briques ravalées ici, là peinture rose...»

Des quelques arbres en bouquet qu'on a maintenus au milieu de la place, autour de la statue de Louis XIII, parvient une forte musique folklorique. Gianni va voir. J'ai retrouvé Raoul ! J'y vais aussi. Garçons

et filles font une ronde. Je regarde. Une fille me prend par la main, m'entraîne en riant. J'essaie d'en entraîner une autre, mais elle refuse très sèchement. Raoul fait une danse de faune sur les pelouses.

«Allons dans l'île Saint-Louis, dit Gianni, j'y connais un bal très bien, beaucoup mieux. »

Hôtel de Sens, pont Marie, quai d'Anjou. Le bal est à l'extrémité ouest de l'île, quai d'Orléans. Beaucoup plus petit-bourgeois que celui dont nous venons, plein d'intellectuels chevelus. Sur une grande table longue sont étalés les livres et les revues du P.C.F.

« Hé, le soldat!» me crie un vieillard en me tendant *L'Humanité-Dimanche*.

Deux filles entreprennent Raoul pour qu'il s'intéresse à leurs brochures :

« Si au moins c'était le beau mec de vos affiches qui voulait me faire prendre une carte, je ne dis pas; mais vous...»

Moi :

«Ils sont gonflés, les communistes, tout de même...»

(Quoi, aucun respect pour la fête nationale ! Ils ne pourraient pas nous foutre la paix un jour par an ? Comment osent-ils organiser un bal de parti là où d'habitude ont lieu des bals populaires?)

(Que la fête nationale, qui d'ailleurs célèbre une victoire de classe, ne soit pas un symbole mort, n'est-il pas une chose excellente? Qu'on ne la laisse pas à la droite en lui permettant de chanter une illusoire unité nationale, comme le font toutes les droites du monde entier pour dissimuler l'exploitation d'une classe par une autre. Ne nous laissons pas désarmer, bercer par les sirènes. Redonnons au 14-Juillet une vraie signification, poussons le peuple à prendre les Bastilles…)

« C'est parfois dur d'appartenir à une Église », dit Gianni.

Nous sommes sur la passerelle Saint-Louis. Et aussi, à moi :

« C'est derrière Notre-Dame que j'ai compris ta pureté.

– *Quoi* ???

– Oui, c'est là que tu m'es apparu dans toute ta pureté.

– Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

– N’en parlons pas, dit W., c’est un terrain dangereux. Alors, tu aimes ça, l’acide ?

– Oui, ce n’est pas mal.

– C'est tout à fait différent quand on reste assis quelque part à bavarder avec quelqu'un...»

Décidément, le climat se gâte : Notre-Dame, *bavarder avec quelqu’un* (sa première expérience).

« J'ai soif, dit-il encore.

– Peut-être on peut boire dans le jardin, dit G., non?

– Je ne sais pas.»

On hésite devant la grille.

« Oh là là, on sait très bien qu’on peut boire dans ce jardin, qu’il y a une fontaine : je ne vois pas pourquoi on fait tous semblant de ne pas être au courant...»

Au moyen de deux chaises disposées là en permanence, nous enjambons la grille basse. W. et G. vont boire. Je m’éloigne. Je suis en train de flipper complètement. Je voudrais parler à Gianni seul, éclaircir cette phrase bizarre sur ma pureté derrière Notre-Dame. Est-ce une allusion à la première fois qu’il m’a vu, d’après ses récits, chez Catherine, le restaurant proche du pont Louis-Philippe ? Ou bien à notre passage dans le jardin de Notre-Dame, un soir, ce qui serait plus vraisemblable ? Mais la référence à cet épisode me paraîtrait alors plutôt dépourvue de tact devant W. [*Interruption : coup de téléphone de Daniel d’Orange (ou plutôt de Carpentras).*] J’aimerais éclaircir ce point. Mais je n’arrive pas à parler à Gianni seul. Pourtant W. et lui se rendent bien compte de mon rembrunissement. [*Lorsque je parlais à Gianni, tout à l’heure, au début de l’après-midi, il me disait que W. était très touchant, à ce moment-là de la soirée, décidé qu’il était à faire tout pour me sortir de ma soudaine tristesse, jusqu’à “marcher sur le miroir” : c’est une expression italienne, paraît-il, pour dire “faire l'impossible”.*]

« Qu’est-ce qu’il y a? C'est parce que tu penses que je suis venu ici? Oui, je suis venu ici avec John et Raoul, un soir. Mais toi aussi, alors...»

Pourtant, sur le pont qui est en bas de la rue Saint-Jacques, il se sent fatigué et il va s'asseoir sur les marches qui descendent jusqu'au bord de l'eau. Gianni et moi restons seuls.

«Tu as dit quelque chose tout à l'heure qui m'a fait complètement flipper.

– Oh là là, quoi?

– Une phrase que je n'ai pas comprise à propos du dos de Notre-Dame, tu parlais de quoi?

– Je ne sais pas, c'était très vague dans mon esprit.

– Ce n'était pas très malin de parler de ça quand nous étions tous les trois.

– Voilà, maintenant tu t'es débarrassé sur moi de ton mauvais trip, c'est moi qui flippe. Il faut toujours qu'il y en ait un… Regardez-le, ce salaud, maintenant il va très bien ! »

Nous ne passons pas dans la rue de la Huchette, c'est déjà assez répugnant en temps normal, là je ne pense pas que je puisse le supporter. Sur le parvis de Notre-Dame, nous avons croisé le Sarrasin, le beau garçon au nez aquilin que nous avons vu un soir de printemps, l'année dernière, au pied d'Oppède-le-Vieux : très en beauté (mais il l'est toujours). Place Saint-Michel, rue Saint-André-des-Arts, rue de Buci. Tout fait déjà très lendemain de fête par ici – pas gai.

« Qu'est-ce qu'on fait, on va au Sept ou on rentre?

– Marchons par là, on verra comment on se sent rue du Bac. »

Rue du Bac nous tournons à droite et traversons les Tuileries où règne une ambiance assez menaçante de loulous de banlieue et de blousons noirs casseurs de pédés.

«Allons au Sept entre nous, je n'ai pas envie de sentir d'agressivité.»

Mais en arrivant au Sept, W. rencontre un ami à lui, Wallace, l'Américain, s'assoit à côté de lui sur un capot de voiture et nous laisse aller devant. Il n'y a personne de très intéressant, sauf André, le chasseur alpin, qui pour une fois a l'air de flirter un peu. Cependant Gianni, et surtout W., qui nous a rejoints, se sentent pris de claustrophobie et veulent sortir. Nous restons donc un assez long moment assis tous les

trois sur des ailes de voitures. Des garçons vont et viennent, dont la plupart paraissent laids et ridicules. Pourtant, en ce qui me concerne, l'effet principal de la drogue est passé depuis longtemps, au moins depuis la place des Vosges. Il n'en reste plus qu'une certaine excitation physique qui m'empêche de sentir la fatigue.

Nous retournons au Sept, cinq minutes. J'irais bien au Bronx, car j'ai envie et presque besoin de toucher des corps inconnus, de passer la main sur des peaux, des muscles, des poils, de me frotter à du sang qui bat. Mais les autres n'y tiennent pas. Donc, nous rentrons tous rue du Bac, avec une courte étape aux Tuileries où les buissons sont alors rendus aux pédés, aux plus lucifuges d'entre eux. Il est sept heures du matin quand nous nous couchons. J'ai envie de faire l'amour avec W., mais tendrement, tandis que lui est plutôt froid, maintenant. Nous baisons l'un et l'autre Gianni qui bande mais ne jouit pas.

« Tu aurais dû le branler. »

Mercredi 14 juillet [mercredi 21 juillet, deux heures et demie]

Nous nous sommes levés tous les trois vers trois heures de l'après-midi. W. est allé avec John et Raoul promener Tannou dans les bois de Verrières, Gianni est rentré chez lui pour travailler, je suis resté ici à corriger les épreuves d'*Échange*. Le soir, W., John & Raoul sont allés au cinéma voir *Ziegfeld Follies*, je suis resté à la maison pour travailler encore. Mais je les ai rejoints un peu avant minuit dans un restaurant italien proche du métro Mabillon. John a promis cinq francs à une pauvresse, la fameuse Cui-Cui, pour qu'elle chante *La Marseillaise*. Elle n'en connaissait que la première strophe. Son ami de vingt ans était mort deux jours plus tôt, nous a-t-elle dit.

En compagnie d'un jeune garçon blond qui est encadreur et travaille pour Sonnabend, nous nous sommes dirigés vers les Tuileries en nous arrêtant un moment, pour fumer un joint, sur l'un des bancs doubles à dossier médian du square Gabriel-Pierné, au bout de la rue de Seine. Le treillis qui tapisse les murs des immeubles, là, et qui ressemble à un décor

de théâtre, était destiné à ce qu'y pousse du lierre, selon Raoul – mais ça n'a pas marché.

Pour entrer dans le bal public des Tuileries, il faut payer quinze francs. Nous y renonçons. John lie conversation avec cinq ou six flics, devant la grille.

« Je suis souvent entré au Louvre habillé en religieuse, sans payer, leur dit-il.

– *Isn't he amazing ?* dit W. Il sait exactement jusqu'où aller trop loin. »

Nous rencontrons Gianni qui est en compagnie d'une amie italienne, une psychiatre, très souriante et aimable. Mais je suis incapable de dire un mot. Elle vivait ici, à Paris, avec un camionneur superbe qui l'a quittée pour une fille de quinze ans. Nous nous séparons. W. et moi allons au Bronx. Là, je suis dragué par un homme de trente-cinq ans, poilu, baraqué, un peu gras, qui me suce le sexe un long moment. W. essaie de se joindre à nous, mais l'autre le repousse assez rudement. Aussi me mets-je à sucer W., accroupi devant l'un et l'autre. Mais l'autre pousse son sexe devant mes lèvres, je les prends tous les deux en même temps, un moment, puis, un instant, l'autre seulement – il jouit aussitôt dans ma bouche. W. s'en va. Il dira :

« Si moi j'avais fait ça, qu'est-ce que je n'aurais pas entendu! »

Plus tard je caresse un garçon blond, très poilu, musclé, plus beau que le précédent mais un peu gras lui aussi, anglais peut-être. W. se joint à nous et le suce. Moi aussi. Lui nous suce aussi l'un et l'autre, nous embrasse. Puis W. le baise, et j'en fais autant. Puis il se fait baiser, sans même l'avoir vu, par un gros homme laid.

« Il devient un peu *promiscuous* », dit W.

Sur quoi nous rentrons et nous couchons.

Jeudi 15 juillet

J'ai fini le matin de corriger les épreuves d'*Échange*. Vers trois heures je les ai portées à René Hess, chez Flammarion. Il m'a montré les corrections apportées par une lectrice de la maison. La plupart étaient tout à fait justifiées, mais je n'ai pas tenu compte de toutes celles qui supprimaient encore des tirets, puisque le texte parle expressément du

goût qu'en a l'auteur, ou les auteurs. D'autre part, elle avait essayé de rendre constante l'orthographe des noms propres, ce qui ne semble pas témoigner d'une grande intelligence du texte.

[*Coup de téléphone de Gianni :*

« Alors, tu as fait la bêtise, hein ?

– Que pouvais-je faire d'autre ?

– J'ai parlé à W., il m'a appelé pour une histoire de Matisses qu'Aragon veut vendre. Il m'a dit que tu étais fou, que tu ne voulais vivre que dans les drames, qu'il en avait assez, qu'il voulait quelqu'un de doux.

– De doux *? Ça, c'est le comble…*

– Je crois que ce qu'il entend par doux, c'est calme, facile, qui ne pose pas de problèmes. Il pense au Sud-Américain qu'il a rencontré l'autre soir. Je lui ai dit qu'il était sadique. Il a dit qu'il ne téléphonait pas pour parler de ça.

– Il n'a pas parlé de la lettre ?

– Non. Je lui ai dit que je trouvais ça un peu bête, cette rupture. Il a dit que ce n'était pas la première, et que ce ne serait sans doute pas la dernière; qu'on verrait plus tard si vous pouviez de nouveau vivre ensemble.

– Tiens, c'est bizarre. »

Gianni part demain pour Toulon afin d'y rejoindre Aragon. Il m'a proposé les clefs de son appartement.]

Je ne me souviens pas de ce que nous avons fait jeudi soir. Peu importe.

Vendredi 16 juillet

Levé tard, je crois. Philippe m'a téléphoné vers une heure et m'a proposé d'aller avec lui, en avion, à Arles pour deux jours. Il voulait

assister à un colloque sur la photographie. J'ai accepté sur les encouragements (qui m'ont évidemment déplu) de W.

Philippe est venu me chercher ici vers deux heures et nous sommes allés à Toussus-le-Noble où stationne son minuscule aéronef (Cessna 180). Nous avons décollé un peu avant quatre heures. Mais à ce moment-là il ne faisait plus très beau, et à partir de Pithiviers nous étions dans les orages. La France paraissait très laide, vue du ciel. Les villes ont perdu la forme que leur avaient donnée la nature et l'histoire, leur plan n'est plus lisible, leurs abords bafouillent interminablement, souillant le territoire, chaque fois, sur des dizaines de kilomètres carrés. Ça ne s'est arrangé qu'à partir de Vienne. Nous survolions alors la rive droite du Rhône, un peu à l'intérieur des terres, et les gorges de l'Ardèche étaient magnifiques, au milieu de causses déserts. Plus loin, pour la première fois de ma vie, j'ai vu, très bien, le pont du Gard. Nous nous sommes posés à Nîmes-Garons.

J'ai obtenu de Philippe que pour se rendre à Arles, de là, il passe par Saint-Gilles-du-Gard dont je voulais voir l'église, et surtout le fameux porche qui est pleinement à la hauteur de sa réputation et même la dépasse, s'il est possible, par la qualité de sa sculpture, bien sûr, mais plus encore par son relief architectonique, sa scénographie, je ne sais pas comment il faut dire, sa largeur, son épaisseur, sa profondeur, où l'ombre prospère même au milieu du jour, et qui, d'évidence, doit beaucoup à l'Antiquité, soit qu'y abondent les éléments de remploi, ce qui est probable, soit que les bâtisseurs et maîtres d'œuvre du cru, au XIIe siècle, aient été encore tout imprégnés d'esprit romain, ce qui ne l'est pas moins – toujours est-il que je sais peu d'édifices romans qui fassent si bien comprendre l'étymologie du terme, et sa pertinence.

On trouve encore, à Saint-Gilles, de belles cartes postales en noir et blanc de l'abbatiale, mais celles qui m'ont plu surtout, et sur lesquelles j'ai fait une véritable razzia, représentent les bains-douches municipaux – superbes, le bâtiment, mais aussi les cartes, bien plus émouvantes et "poétiques", à mon gré, que tout ce que nous avons vu par la suite à Arles.

À Arles nous nous sommes installés à l'hôtel Jules César, un ancien couvent. La chambre avait vue sur la partie sauvage, presque

abandonnée, d'un jardin qu'on voyait à travers les moustiquaires : lauriers-roses et palmiers. Après le dîner, pris à l'hôtel, nous sommes allés à la réunion photographique du jour, dans la cour de l'archevêché. Lucien Clergue, dont j'ai vu le lendemain, en cartes postales, les œuvres, absolument abominables de vulgarité, comme lui-même, mais il a l'air très gentil, annonçait le programme : un certain Neff, je crois, parlait d'abord, quelques projections à l'appui, des divers grands photographes américains qui sont morts dans l'année : Imogene Cunningham, Paul Strand, etc. Puis Ansel Adams en personne présentait son propre travail, très gentiment. Mais la succession des projections en noir et blanc, qui n'arrivaient jamais au point sur l'écran, me fatiguaient beaucoup les yeux, et je décidai de sauter la seconde partie et d'aller me promener.

Sous un pont qui enjambe le Rhône, un type blond, poilu, pas jeune, gros et portant perruque, m'a fait une pipe, avec beaucoup d'art, je dois le dire, et il voulait que je le baise. Mais il ne m'intéressait pas du tout, lui prêter ma queue était simple curiosité touristique de ma part, je n'ai pas joui et je suis parti, jouant les couards et prétextant, par politesse, la peur des flics.

Lorsque je suis revenu dans la cour de l'archevêché afin d'y retrouver Philippe, le programme était loin d'être achevé : une succession de photographes américains, dont les noms m'échappent, bien que plusieurs soient très connus, d'après Philippe, présentaient leur travail avec une cinquantaine de photographies chacun. Un barbu à chapeau de paille présentait sa "famille", typique d'une petite ville du Middle West, disait-il : masques d'homme sur corps de femme, et à chacun son histoire – débile. Une fille montrait des clichés pris au cours de ses voyages, puis une série de femmes internées dans un asile psychiatrique :

« J'ai vécu avec ces femmes, je suis fière d'avoir gagné leur confiance, d'avoir établi une relation de respect mutuel avec elles, je les aime. J'ai l'intention maintenant de vivre dans certains milieux clos avant de les photographier, de me laisser pénétrer par eux. »

Le traducteur, américain, était nul et en rajoutait encore sur l'obscénité niaiseuse de tout ça. Le temps passait, et toujours de nouveaux photographes – la peste soit de Niepce et de sa postérité ! J'étais très fatigué. Quand ce fut enfin fini, il était plus d'une heure du matin, nous

sommes rentrés directement à l'hôtel. Mais, à cause du marché du lendemain, il a encore fallu déplacer la voiture que nous avions laissée devant l'entrée. Nous sommes allés la garer un peu plus loin sur le boulevard, près de la maison des jeunes, où, disait spirituellement Philippe, ce serait bien le diable, avec un nom pareil, si… Et en effet il y en avait au moins un, de "jeune", un adolescent assis sur un banc, mais qui, à notre arrivée, a pénétré dans un jardin, l'air de… (quel est le contraire de l'air de rien?). Je l'ai suivi. Il est entré d'un air décidé dans une tasse. Je suis resté devant elle, car le personnage ne m'inspirait qu'à moitié confiance. Il est ressorti et m'a demandé : «Vous cherchez quelqu'un?» d'un ton qui m'a paru légèrement agressif, un peu voisin de celui qui a cours traditionnellement pour *tu veux ma photo* ?

«Non, personne en particulier», ai-je dit en riant.

J'ai besoin d'amabilité, moi. Je suis parti, et rentré me coucher. Mais Philippe a suivi le garçon et m'a raconté ensuite ce qui s'était passé : qu'il était de Marseille et qu'il cherchait un lit, mais où dormir seul, avait-il précisé. Philippe, pour lui rendre service, lui aurait bien proposé le troisième lit de notre chambre, s'il avait été un peu plus amène, mais en l'occurrence non, et il l'avait laissé là : passe encore de ne pas tirer un coup, mais si c'est en plus pour se faire faire la gueule…

Samedi 17 juillet [jeudi 22 juillet : *à la radio, un concerto de piano de Mozart que je n'ai pas le courage de couper. Grandes pluies*]

> *Alors la ville fut fondée, et placée au matin sous les labiales d'un nom pur.*

Vers dix heures du matin sous sommes partis d'Arles pour les Saintes-Maries-de-la-Mer, en une voiture louée la veille à l'aéroport de Nîmes. La Camargue, de la route, m'a bien déçu : à quelques ajoncs près le long des fossés, une platitude banale; seulement, peu avant l'arrivée, grâce à

un petit détour, de grands étangs, oui, près de la mer, et d'assez pitoyables colonnes de touristes à cheval.

L'église des Saintes-Maries est belle, bien sûr, et me rappelle Saint-Léger, à Royat, fortifiée comme elle, quoique d'un plan différent, et moins explicable, au cœur de l'Auvergne, bien loin des Sarrasins : les chrétiens du XIIe siècle ne respectaient donc pas les églises? Nous sommes montés sur le toit. Mais la ville est laide, avec ses maisons de ciment et ses toits de tuiles neuves.

Philippe a voulu se baigner. Afin que nous puissions nous éloigner un peu du rivage, il a loué un pédalo sur lequel nous nous sommes assez ridiculement embarqués. L'eau était sale, polluée ainsi qu'on nous l'avait annoncé. Nous avons nagé un peu, à distance de la plage, au niveau des bouées. Un garçon très musclé, bronzé, poilu, pas rasé, tout juste un peu trop épais, peut-être, genre ravageur de plage italienne, nous a demandé s'il pouvait reprendre son souffle un instant près de nous. Absolument. « Ça, je peux comprendre...», a dit Philippe, qui pourtant n'aime que les jeunes gens glabres, en regardant s'éloigner les larges épaules du nageur.

Nous sommes partis ensuite pour Aigues-Mortes, sur quoi l'on a une très jolie vue, d'un pont qui enjambe un canal, à deux ou trois kilomètres en deçà de la ville : le canal entre les pins, comme en la pinède de Classis, près de Ravenne, et au bout la tour de Constance…

Nous avons garé la voiture sous les murailles et avons marché à pied jusqu'à la place centrale dont marque le milieu une statue de saint Louis érigée en 1849, et surélevée en 1896 par l'établissement d'une fontaine où l'eau – enfin amenée au pays, « selon un vœu de plusieurs siècles », dit le maire dans la proclamation ordonnant d'exceptionnelles réjouissances pour la circonstances – sort de la gueule de dauphins la queue en l'air. Nous avons déjeuné là en plein air : Philippe m'avait invité la veille, je l'ai invité cette fois-ci – inutile de dire qu'il n'y avait rien à voir entre la qualité et le coût des deux repas. Puis nous avons marché à nouveau vers les murs, dans la direction opposée à celle d'où nous étions arrivés, c'est-à-dire vers le sud.

Ces murs en eux-mêmes sont impressionnants, mais leurs abords extérieurs sont assez affligeants : espèce de terrain vague et sale ponctué

de boîtes de ciment blanc, encore, où sont dissimulés les projecteurs braqués sur eux. Des oriflammes aux formes allongées, pointues, sont hissées sur chacune des tours, mais aucune ne flotte au vent, emmêlées qu'elles sont dans leurs cordages ou leurs hampes. À l'intérieur de l'enceinte s'allongent des rues droites, désertes, aux maisons basses dont beaucoup paraissent abandonnées.

Revenus vers la tour de Constance, et passés devant un hôtel un peu trop restauré, mais très beau, louis-quatorzien, nous avons traversé la maison des douanes où l'on acquitte le droit de visite. Dans la tour sont exposées, en de belles salles rondes et hautes, des photocopies de documents relatifs aux prisonnières huguenotes du XVIIIe siècle, dont un guide aux cheveux teints, que son accent rend aussi incompréhensible aux Français qu'aux étrangers, expose à qui veut les entendre les malheurs.

Un petit Allemand brun, moustachu, très callipyge, sur qui convergeaient nos intérêts à tous deux, Philippe et moi, ce qui n'est pas fréquent, était flanqué de son impossible Fraülein :

« Ils ne savent vraiment pas ce qu'ils font, à cet âge », disait Philippe avec une désapprobation rêveuse. Et, de fait, la bourse des valeurs, pour les garçons (et pour les hommes), peut très bien n'être pas du tout la même (même si certains types plaisent à tout coup) dans un contexte homo- ou hétérosexuel : ce garçon dont une fille tout à fait quelconque, et même un peu moins que cela, paraissait ne pas s'étonner du tout qu'il lui fût échu, eût d'évidence été considéré comme a *very precious catch* en des cercles plus masculins.

Du sommet de la tour on a une belle vue sur les remparts et sur la ville, dont on découvre quelques jardins resserrés aux arbres exotiques. Mais, là encore, comme partout, les abords sont laids, sales, désordonnés, laissés, on le sent bien, sans surveillance ni amour ni soin : stations-service, cimetières de voitures, panneaux innombrables, fils électriques, câbles, parkings, papiers gras, détritus. Ainsi l'amour des villes, des paysages, ne trouve plus nulle part – en France en tout cas – de satisfaction parfaite. Pour être consommé (mal), il demande toujours, désormais, beaucoup d'imagination négative : il faut apprendre à ne pas

voir ci, à ne pas voir ça, à fermer un œil, à tenir l'autre soigneusement en laisse.

En Amérique où la laideur, dans les villes au moins, ou ce qui ici paraîtrait tel, *is of the essence*, le problème n'est pas du tout le même : ce sera la profusion folle des enseignes, des panneaux, des néons qui fera au contraire la beauté des longues avenues ravagées, toutes en pompes écrasées de soleil. Nul doute qu'un jour un tour nouveau de la perversion esthétique (de la perversion, de l'esthétisme) nous permettra d'apprécier pleinement la subtile beauté de la coquille Shell ou du cheval ailé Mobil se détachant sur un porche roman. Mais point tout à fait encore. La laideur n'a d'ailleurs pas pour causes uniques la recherche du profit, l'effet du profit, l'exigence de la commodité. Il y a aussi que le sentiment de la beauté des lieux est un des sentiments les plus mal partagés qui soient "naturellement" (d'autant qu'il n'a rien de "naturel", bien sûr), et que la plupart des gens, comme de l'amour, n'en auraient-ils jamais entendu parler, l'ignoreraient entièrement – *l'ignorent*, en fait, mais, entraînés qu'ils sont par le désir de prestige social, par la volonté psittaciste de conformité, font comme si ne pas. Et ceux-là mêmes qui défigurent sans barguigner, par l'enseigne de leur charcuterie, la plus belle vue sur la cathédrale, s'extasient sur la façade des Invalides, parce que leur guide le leur conseille, quand ils ne se laissent pas abuser, comme une busée de Japonais, par l'aérogare du même nom. Il n'entre rien de personnel là-dedans. Paysage et beauté des sites ne sont protégés que par une mince convention de langage (il est convenu de dire qu'on les aime, c'est l'usage, ça se fait…), qui, n'étant habitée d'aucun sentiment véritable, d'aucun regard, de nulle discrimination, cède chaque fois sans résistance sous la moindre pression de l'intérêt immédiat, de la paresse ou de la simple indifférence.

Nous sommes retournés à Arles. Philippe voulait aller voir une exposition de photographies. J'ai préféré visiter la ville que je n'avais vue qu'enfant (c. 1954, 55?), avec mes parents et mon frère qui avait une passion pour Van Gogh. J'avais peu de souvenir des Alyscamps, où je suis allé d'abord. Là, l'environnement immédiat est à peu près préservé, et il n'y pas grand monde : *Prends garde à la douceur des choses*. Au bout de l'allée des tombeaux, dans l'église en ruine, j'ai pensé, autant

qu'à Toulet, aux Poirier et à Danièle Sallenave. Odeur moite de cuves humides, sarcophages, cryptes, antiques barrières de fer – même le tourisme a son archéologie en ces parages. Il doit être bien doux d'être là avec quelqu'un dont on est amoureux. Mais W. ne s'intéresse guère à tout cela, il est peu sensible aux lieux et voudrait toujours aller plus vite, ce qui me gâche le plaisir.

Plus tard, j'ai fait le tour des arènes, sans beaucoup d'excitation. Je leur préfère de loin le théâtre. Bien qu'il ait été au moins *las cinco de la tarde*, il y faisait, sur les gradins, une chaleur terrible, *da morire*. Des ouvriers travaillaient à la mise en place du décor de *Médée* que doit chanter demain Mme Léonie Rysanek, rien de moins. On voyait au pied des deux colonnes un ridicule monstre gris de carton-pâte. Mais les vues, là, sont belles, de quelque côté qu'on se tourne : des gradins eux-mêmes, sur les clochers de la ville; de la place qui est derrière la scène, sur les arènes, à gauche, et surtout, à droite, sur la tour qui se dresse entre les arbres du jardin public. Un photographe américain, que j'avais vu la veille présenter son œuvre, pilotait un essaim de vieilles dames aux cheveux bleus, toutes armées d'énormes téléobjectifs. Aux alentours, j'ai admiré aussi de beaux hôtels classiques, celui du sous-préfet en particulier. Puis, ayant oublié de m'en munir pour ce voyage, j'ai essayé d'acheter un livre dans une librairie. Mais je n'avais en poche que quatre francs soixante-dix, mes derniers sous, et le libraire n'a pas proposé de me laisser avoir, pour ce prix-là, *Le Vicomte pourfendu*, de Calvino, qui coûtait cinq francs.

À sept heures, j'ai retrouvé Philippe à l'hôtel. Un peu lassés d'Arles, au moins quant aux distractions (étonnant combien le milieu des photographes, d'après ce qu'on en pouvait voir là, et c'était tout de même beaucoup, est hétéro…), et parce qu'il ne désirait assister qu'à la seconde partie du programme de ce soir-là, nous avons décidé d'aller dîner à Avignon. Douche prise, nous y étions une demi-heure plus tard.

Philippe ne se souvenait que d'une grande place longue où nous échouâmes. C'est bien le mot, parce que c'est assez déprimant : une foire triste, quelque chose entre le feu de camp annuel d'un patronage catholique et la fête de l'*Huma*, où tout un tas d'histrions minables, devant les terrasses des cafés, faisaient du battage pour leur spectacle du

soir. Un vieux monsieur, bourgeois de la ville, regardait d'un air timide, plein de bonne volonté, quelque absurde saynète improvisée. Les acteurs, sales, déguenillés, infiniment contents d'eux, souriaient de lui, sans méchanceté sans doute mais d'un air où se lisait la conviction d'une infinie supériorité de leur part à eux, la certitude qu'un pauvre homme de cette sorte puisse jamais comprendre quoi que ce soit à leurs tours. Pourtant, lui qui n'osait pas porter de jugement, ou le gardait pour soi, avait dû voir, jadis, des tournées d'artistes de second ou de troisième rayon, sans doute, mais qui avaient appris un métier, qui savaient quelque chose de leur art. Ceux-là, au contraire, on le voit bien, méprisent résolument l'enseignement. Ils n'ont pas de diction, pas de port, pas de présence. Ils ont jeté tout ça aux orties, au bénéfice de vagues conceptions grandioses et creuses du destin et du rôle de l'acteur, convictions dont ils ne font aucun effort, apparemment, pour analyser les composantes idéologiques, sans doute moins ragoûtantes qu'ils ne le présument. Ce qui domine dans leur expression est la certitude profondément enracinée de leur propre vertu (intellectuelle, idéologique, sociale, et telle qu'elle peut tenir lieu de tout).

Cette place et sa faune, ce côté calotin du cothurne, ce plaisir étalé d'être bête ensemble, suscitaient en moi un véritable dégoût; et je ressentais tout à fait comme l'aurait fait un vieux monsieur, justement, cette insolence de la jeunesse prête à monter avec un air de triomphe dans n'importe quel vieux rafiot cartonné comme si c'était le *Bucentaure* ou la nef *Argo*.

Nous avons fait un mauvais dîner au milieu de quêteurs sans nombre, tous parés du même air provocant de génies méconnus, dans une désorganisation inouïe. Philippe, qui ne voulait pas rater tout à fait son colloque en Arles, a dû partir au milieu du repas. Il viendrait me chercher plus tard.

Comme je quittais la place et me dirigeais vers le palais des Papes, j'ai été abordé par un inconnu :

« Vous n'êtes pas Renaud Camus ?

– Si.

– Bonjour, je suis G… C.»

C'est mon lecteur d'Aix, qui m'a écrit plusieurs fois. Sans doute paraît-il plus âgé qu'il ne l'est en fait, car il a gardé assez peu de ses cheveux blonds. Son visage, très jeune quand on l'observe en faisant abstraction de ce point, ne présente pas de trait particulièrement remarquable, mais son corps doit être assez excitant, en tout cas pour moi : petit, compact, très musclé, et couvert de poils blonds, comme le sont, à titre d'exemple, ses bras soyeux. Il m'a invité à prendre un verre. Ayant claqué la porte de chez lui (« Scène de ménage ? – Oui, si on veut...»), il était venu ici pour voir les Mirabelles, et m'a entraîné à leur spectacle. En route vers le théâtre du Mont-de-Piété, nous avons dépassé de beaux hôtels classiques, et mon admiration pour eux l'étonnait :

«Mais c'est comme ça, les villes du Midi ! »

Nous avons attendu assez longtemps devant une haute porte qui portait l'inscription : *Condition des Soies*. Et la salle elle-même était superbe, ronde, sorte de petit panthéon aux murs décatis, avec coupole aux caissons peints.

Les Mirabelles, quand nous sommes entrés, occupaient déjà le centre de l'hémicycle. Mon ami Pascal, qui a rasé sa moustache, à ma grande désapprobation, était celui qui attirait le plus l'attention dans une délicate tenue de lesbienne nazie, espionne et tortionnaire : strict tailleur, jupe mi-longue, chapeau aux bords rabattus. Le fils d'un magistrat de Riom, lui en costume de vamp sur le retour, tentait de séduire les plus beaux spectateurs (non, ce n'est pas le fils du magistrat, c'est un autre membre de la troupe – je les ai toujours confondus). Et le spectacle, en son début, tirait du lieu une grande force. Ensuite il s'effiloche un peu dans la chansonnette.

Je me souciais surtout de savoir si j'allais ou non faire du genou à G. C. – non, pas vraiment; mais lui laisser comprendre, peut-être, que je ne verrais pas d'un mauvais œil qu'il m'en fît – dont pas l'ombre.

Il m'a servi très gentiment de cicérone, ensuite – j'étais tout à fait réconcilié avec Avignon –, et m'a montré le verger d'Urbain V, puis entraîné sur l'esplanade du palais. Après quoi nous avons retrouvé Philippe sur la place de l'Horloge. Philippe m'avait donné pour mission de découvrir ce qu'étaient les lieux de drague de la ville, nous avons

donc interrogé Gilles : les rives de la Durance, sous le pont de Rognonas ; une boîte à Barbentane.

G. est reparti pour Aix. Philippe m'a dit ensuite qu'il avait l'air intimidé par moi, que j'aurais dû être plus encourageant, lui faire des avances plus précises. Peut-être a-t-il pensé que Philippe et moi étions un couple? Peut-être n'était-il pas du tout intéressé? Toujours est-il qu'il est parti.

Nous aussi, vers les bords de la Durance, donc : personne. Puis vers la boîte de Barbentane, en dehors du village, près de la gare. Ce n'était pas du tout ce que j'imaginais. Je croyais que c'était un lieu assez sophistiqué et prétentieux, espèce de Sept pour l'été, ou de néo-Fiacre aux champs, où se retrouvaient les festivaliers d'Avignon et d'Aix, et l'estival gratin du Luberon. Mais pas du tout : la clientèle est très locale – autant de lesbiennes que de pédés, et pas mal de couples hétéros petits-bourgeois venus là en touristes, mais pour du tourisme social, ou moral (relatif aux mœurs), pas géographique. La plupart des garçons sont très jeunes, et en général assez folles. Il y a en plus un show de travestis, assez dérisoire et très à la bonne franquette, tel que s'en enchanteraient Gilbert and George. Pendant l'entracte, on joue au "tapis" : vous mettez un minuscule tapis devant qui vous voulez, et à genoux sur lui vous vous embrassez. L'autre le garde et le présente à son tour à qui lui plaît. Une fille m'a fait entrer dans le jeu, j'ai invité un garçon assez beau, etc. – ça n'avait d'intérêt que comme étude sociologique.

Près du bar, en réserve, il y avait un type qui paraissait très différent de tous les autres, un peu plus âgé, brun, moustachu, baraqué, très poilu. Il m'a dit ensuite que je l'avais dévisagé. Il était à un moment derrière moi, contre un pilier, et me regardait. Sans trop y croire, car je le prenais pour le videur de la boîte, ou pour un gigolo hétéro, je me suis approché de lui. Nos coudes se touchaient, puis nos mains. Nous nous sommes tournés l'un vers l'autre en même temps, et embrassés longuement sur la bouche. Puis nous nous sommes caressés longtemps, sans parler.

« Tu n'es pas bavard, a-t-il dit.

– Je suis avec un ami qui va vouloir partir. [*Six heures dix, 22 juillet toujours. Retour de W. apportant deux magnifiques dessins de Twombly,*

nouvellement encadrés.] Et je dépends de lui à cause de la voiture. »

Le brun était d'Orange. Il prit l'engagement de me ramener à Arles, et j'ai donc laissé partir Philippe. Mais on ne pouvait aller chez lui, apparemment. En conséquence, nous avons roulé sur les routes, autour de Barbentane, à la recherche d'un coin tranquille. Après quelques essais infructueux nous nous sommes installés dans un verger, au pied d'un immense rideau de hauts cyprès. Au début, Daniel, qui paraissait le mâle officiel de la boîte (toutes les petites folles venaient tour à tour lui rendre hommage), m'avait un peu intimidé. Mais je m'étais aperçu, entre-temps, qu'il était nettement moins mince qu'il n'aurait dû l'être. Et cette imperfection, se combinant heureusement avec toutes les autres caractéristiques de son corps, qui elles m'excitaient très fort, rendait mon excitation totalement libre de tout complexe.

Nous nous sommes l'un à l'autre défait les vêtements, progressivement, et avons commencé à faire l'amour dans la voiture; mais il est vite devenu évident, tant nous étions enthousiastes, que nous allions avoir besoin de beaucoup plus de place que n'en pouvait offrir cette pauvre carlingue. Il a alors extrait de son coffre une couverture qu'il a étalée dans l'herbe, au pied des grands cyprès noirs que le vent pinçait comme une harpe. Je ne crois pas avoir, de ma vie, fait l'amour si longtemps sans débander : deux heures, peut-être. Toutes les dix minutes des trains passaient à grand fracas. Nous étions l'un et l'autre dans un état d'excitation inouï. Il m'exprimait sans cesse une grande admiration pour mes talents amoureux, ce qui bien entendu ne faisait que m'exciter davantage. Il semblait avoir à l'égard des poils la même fixation érotique que moi, et nous nous pressions l'un contre l'autre, nous frottions assez violemment en nous embrassant le cou, les épaules ou la bouche, nous léchions du sexe au menton. Puis je l'enculais, jusqu'à ce qu'il me dise qu'il n'en pouvait plus, ou que je sois moi-même trop près de jouir. À chaque coup de reins que je donnais il poussait un cri profond, ou bien tournait la tête d'un côté à l'autre, de plus en plus vite. J'aimais ses cheveux noirs, très épais, ses sourcils, ses yeux, sa moustache, ses bras, ses mains, et surtout ses très gros pectoraux velus que je léchais et mordait un peu en le baisant, dont je m'emplissais la bouche en emplissant son cul. Ses fesses, très poilues aussi, étaient il est vrai un peu

trop grasses, et trop larges. Mais cela ne me gênait pas, ou ne me gênait qu'en esprit, comme référence pour l'avenir (et pour ces cahiers, qui sait), mais pas du tout, en fait.

Le même cycle complet a recommencé dix fois, peut-être : se serrer l'un contre l'autre, s'embrasser, se lécher les pectoraux, je le suce, je lui relève les jambes, je l'encule. D'enthousiasme je riais, ce qui paraissait l'inquiéter un peu (est-ce que par hasard je me foutais de lui? certainement pas : j'ai la volupté reconnaissante, moi, monsieur (et rieuse)).

Finalement, avec beaucoup de maîtrise, *if I may say so myself*, j'ai joui en lui tout en le branlant, et il a joui exactement en même temps que moi – cette apothéose simultanéiste au pied de l'île des Morts confirmant pleinement, je l'espère, la haute opinion qu'il ne cessait d'exprimer (c'est peut-être un truc; si c'est le cas, très efficace) de mes capacités.

Et nous sommes retombés côte à côte, épuisés, dans la rosée du matin.

Un moment après nous avons eu froid, nous nous sommes rhabillés et nous avons réintégré la voiture. Il devait être six heures : le jour pointait, il s'est mis à pleuvoir. Nous nous sommes endormis sur les sièges rabattus.

Dimanche 18 juillet

Je n'ai pas dormi beaucoup plus d'une heure. Mais lui était comme une souche, et je n'ai pas voulu le réveiller. J'ai donc lu le Guide vert de Provence : Arles, Avignon, la Tarasque, les foires de Beaucaire, etc. Après quoi je l'ai quand même secoué, et relevé. Mais il a mis sa tête dans le creux de mon épaule et il a dormi de plus belle : Les Baux, Aix, le pont du Gard, Nîmes.

« Hé ! Réveille-toi ! Allons prendre un petit déjeuner...»

Tu parles. Il s'est mis à m'embrasser, m'a déshabillé, sucé, a rabattu mon siège au lieu de relever le sien, etc. Ce qui semblait nous exciter le plus, c'était de nous frotter l'un contre l'autre, la sensation des poils qui se mélangent. J'ai joui sur lui, puis l'ai branlé.

« J'ai faim !

– On va à Avignon ou à Arles ?

– À Arles, plutôt. »

Sur la route il tombait des cordes.

« Si ce n’est pas indiscret, qu’est-ce que tu fais dans la vie ?

– J’écris.

– Ce n’est pas très précis…

– Des romans. Et toi ?

– Je t’ai dit que je ne travaillais pas demain. Quelles sont les professions qui ne travaillent pas le lundi ?

– Les coiffeurs?

– Oui.

– À Orange ?

– Pire, à Carpentras. Mais j’ai fait une demande pour aller sur les bateaux qui font des croisières. »

Il se plaint que la plupart des garçons qu’il rencontre ne sont pas intéressants. Il n’a pas envie de les revoir, il vit très seul, il n’a pas beaucoup d’amis, il ne se lie pas très facilement. Moi je suis intéressant. Mais, bien entendu, ce que la plupart des pédés prolos, en toute sincérité, veulent dire par “intéressant”, au fond, c’est bourgeois (qui les change, qui leur parle d’autre chose, qui les tire de leur milieu, qui les fasse échapper à leur destin).

[*Vendredi 23 juillet – Comme je commence à écrire ceci, sur le lit, W. veut me parler, dîner avec moi ce soir. Non.*

« Mais je croyais que tu voulais me parler ?

– Écoute, j’ai essayé de te parler pendant des jours, en désespoir de cause je t’ai écrit un mot parce qu’il n’y avait aucun autre moyen de communiquer avec toi : ça ne t’intéressait même pas assez pour que tu y jettes un coup d'œil – alors ne viens pas maintenant jouer au chat et à la souris.

– Tu n’as rien à dire. Tu veux toujours me parler au moment où je sors. Ton mot j’y ai jeté un coup d'œil, comme tu dis, il n’avait pas l'air

très intéressant. N'essaie pas de tourner les tables encore une fois. Je veux seulement que les choses soient claires. Ce qui ne m'intéresse pas, ce sont les scènes : ça non ! »

Et, plein d'agressivité, il passe à une histoire de chaussettes. Puis :

« Qu'est-ce que tu vas faire cet été?

– Je ne sais pas du tout. J'irai peut-être chez Casimir.

– J'ai quelqu'un qui veut louer l'appartement.

– Ce n'est pas possible, je ne sais pas combien de temps je partirai, si je pars; et, en tout cas, ça ne sera certainement pas tout le mois.

– Moi non plus.

– Bon, alors…»]

Il joue au tennis quelquefois, mais le plus souvent contre un mur. Il a habité Paris pendant un an, il y travaillait dans un salon de l'avenue Victor-Hugo, mais il n'y était pas heureux. À Arles, nous nous garons sur la place de la République, en face de l'archevêché. Et nous allons prendre un petit déjeuner dans le café qui est juste en face de l'hôtel Jules César. Il pleut toujours. Daniel connaît de vue le garçon pour l'avoir vu souvent dans une autre boîte pédé, à Saint-Gilles. Là aussi on joue au tapis. Mais c'est mieux comme endroit, les types sont plus âgés, moins efféminés, il n'y a pas de filles.

Daniel est d'origine italienne, les Français ne savent pas prononcer son nom. Sa mère a divorcé, elle a épousé un autre homme, d'origine italienne également. Lui vit avec sa grand-mère. Il va dans les boîtes, entre Lyon et Marseille. Il donne l'impression d'être très seul, d'avoir un extraordinaire besoin d'affection. Il ne se sépare jamais d'un petit sac Christian Dior qui fait un effet assez cocasse avec sa tenue de jean et sa grosse moustache, mais qui ne me tarabuste pas moins, de façon tout à fait disproportionnée. Mieux vaut pourtant n'être pas ironique, ça passe mal, et le pauvre garçon a l'air d'une vulnérabilité effrayante.

Nous faisons un tour en voiture, sous la pluie. Puis, vers onze heures, nous allons voir où en est Philippe, à l'hôtel. Il est en train de prendre son petit déjeuner, puis fait sa toilette. Je dois faire la mienne, et mes minces bagages. Philippe nous attendra dans le hall. Bien entendu, Daniel et moi

faisons l'amour derechef, pour la première fois dans un lit, mais en vitesse. Et devant l'hôtel je me prépare à le quitter lorsque Philippe, à ma grande surprise, et sans doute pour me faire plaisir, lui propose de venir avec nous à Nîmes, ou plutôt agit comme si la chose allait de soi. Depuis le temps que je le bassine avec les jardins de la Fontaine, en effet, il est assez gentil pour m'y emmener. Mais nous allons nous y rendre à deux voitures, lui seul, et moi avec Daniel qui a accepté d'enthousiasme la proposition.

Nous devons nous retrouver à Nîmes devant les Arènes, ce qui est à peu près comme un rendez-vous devant la mairie d'Ambert. [*Cette espèce de salaud a réussi à tourner les tables, et on dirait maintenant que c'est* moi *qui refuse de discuter avec lui! Mais pourquoi devrais-je accepter immédiatement une discussion dès qu'il la propose, alors que lui les refuse par dizaines ? De toute façon, dans l'humeur agressive où il est, que pourrait-il bien en sortir ?*] [*Il revient à la charge :*

« Bon, si je comprends bien, d'après votre agressivité, il n'y a rien à faire.

– C'est ça, vas-y, parle de mon agressivité*, ça te va vraiment bien…. Ça alors c'est une trouvaille, chapeau ! Vous m'avez complètement fermé dehors, je n'ai en face de moi qu'un mur, tu as refusé absolument de me parler, de m'entendre, de faire le moindre geste pour essayer de sauver cette relation, et maintenant tu viens me parler de mon* agressivité *? Tu t'es montré absolument sadique, la seule chose qui t'intéresse ce sont des rapports de forces, faire sentir ta puissance, qu'on t'aime, qu'on te désire, qu'on a besoin de toi. Ça te fait plaisir de faire mal.*

– Tu ne me proposes jamais de parler, seulement quand je m'en vais tu me dis : "Si tu veux me parler, tu sais où je suis."

– Oui, après que je t'ai supplié dix fois de m'entendre. »

Comme d'habitude il s'en va au milieu de la conversation. Il lui suffit de vérifier que je veux bien parler avec lui, que moi je ne l'exclus pas, que je suis prêt à discuter. Une fois cette assurance reçue, il se dérobe.] Pourtant nous nous retrouvons. Mais tous les restaurants de la ville ont l'air sinistres. Finalement, nous échouons au Terminus, en face de la gare, qui est aussi sinistre que les autres, et infect (poulet rôti et re-rôti

dix fois, pain élastique, etc.). Puis les jardins de la Fontaine, donc. Mais Philippe ne me donne que vingt minutes. [*Il me dit qu'il part. Je ne peux pas résister, et, au lieu de me taire et de ne pas réagir, comme certes je devrais, je pique une petite crise, exactement du genre de celles qu'il dit ne pas pouvoir supporter et qu'il s'ingénie à provoquer :*

«Mais oui, bien sûr, vas-y ! Tu as bien réussi ton coup, tu peux partir, maintenant : dire que tu veux me parler, et ensuite foutre le camp au milieu de la conversation, comme d'habitude.

– Je vois bien qu'il n'y a pas moyen de discuter. Ton idée d'une discussion, c'est de me faire des reproches et des reproches et encore des reproches : tu ne penses qu'à ça.

– Toi, tu penses qu'on peut traiter les gens comme de la merde et qu'ils vont remercier, faire des compliments, en redemander. Tu veux bien parler, mais seulement à condition que je te dise que tu es parfait, c'est ça ? La seule façon d'avoir une relation avec toi, c'est d'être comme toi : aussi dur, aussi fermé, aussi méchant. Ça ne m'intéresse pas.

– Tu ne penses qu'à toi. Tu es l'être le plus égoïste que je connaisse. D'ailleurs il suffit de regarder ce journal.

– Tout ce que tu as pu montrer, jour après jour, c'est l'indifférence la plus totale : que tu t'en foutais complètement, de moi, de nous, de cette relation ; que tu n'étais pas disposé à bouger le petit doigt pour tâcher d'arranger les choses.

– Oui, en effet, ça tu as raison : une relation avec un cinglé, ça ne m'intéresse pas du tout. Une relation telle que celle que nous avons eue ces derniers mois, je m'en fous complètement, ça tu peux le dire. J'en ai assez de tes inquisitions. Je ne te demande pas toute la journée ce que tu fais, moi !

– Bien sûr que non, parce que moi, quand tu me le demandes, je réponds. Je n'ai rien à cacher, ça ne m'intéresse pas, les cachotteries. Tu me demandes une chose de temps en temps, je réponds, ça ne fait pas une histoire. Quand on sait que si on demande on vous répondra, on n'a pas besoin de demander. Toi, tu ne fais jamais ce que tu dis, jamais. Tu es supposé passer l'après-midi à la galerie, des gens me téléphonent toutes les cinq minutes pour me dire qu'ils te cherchent, qu'ils t'ont appelé là-

bas, que tu n'y es pas. Naturellement, le soir, j'ai tendance à demander où tu étais, comme n'importe qui le ferait. Ça t'exaspère, tu ne réponds pas. Évidemment, ça me rend nerveux. N'importe qui deviendrait un peu soupçonneux.

– Tu es complètement fou, et de plus en plus ; et moi je ne peux plus le supporter.

– N'importe qui deviendrait fou, dans ces conditions. C'est à cause de toi que je suis fou. Je me demande si tu ne pourrais pas essayer de voir les choses dans l'ordre inverse. Tu montres jour après jour que tu t'en fous, tu me laisses pleurer toute une nuit sans faire un geste, tu montres que tout, mais absolument tout est plus important pour toi que cette relation, et passe avant : ton travail, t'amuser, voyager, n'importe quoi – ce n'est pas étonnant que je devienne fou. Moi je n'ai jamais caché que j'étais amoureux de toi, que j'avais besoin de toi. Mais plus on te montre ça, plus tu te fermes.

– Ce n'était pas mon idée de recommencer à vivre ensemble après deux mois de séparation. C'est toi qui l'as voulu.

– Oui, et tu me l'as fait assez sentir. C'est moi qui avais fait des efforts de rapprochement, donc tu avais gagné, donc tu pouvais me traiter encore plus mal qu'avant.

– Bon, je vois bien que tout ça ne sert à rien, il faut que j'aille travailler, maintenant.

– Bien sûr. Bien sûr. Good-bye.

– Good-bye.] Il faut donc courir. D'autre part, le temps n'est pas très beau, il faudrait un peu de soleil pour mettre la pierre en valeur. En fait, sans trop vouloir me l'avouer, je suis un peu déçu. Il me semblait avoir vu, dans les projections de l'hôtel de Sully, un coin de nénuphars et de grosses fleurs que je ne retrouve pas. Et je regrette qu'il n'y ait aucun endroit, lorsque l'on monte en direction de la tour Magne, sur le flanc de la colline, d'où l'on puisse apercevoir, de haut, la partie la plus élaborée, construite, architecturée des jardins. Il me semble que le milieu de la partie haute devrait être ouvert et dégagé, de façon à ménager cette vue, qui fait défaut. Le regard, en effet, ne parvenant pas à distinguer, entre les arbres, le jeu des balustrades autour des bassins, est obligé de rester sur

les hauteurs, de suivre la grande perspective de l'avenue, très large, qui est dans l'axe du jardin et qui malheureusement n'aboutit, à son autre extrémité, qu'à des tours blanches nouvelles qu'il vaudrait bien mieux ne pas voir.

Tandis que Philippe prenait des photographies, en bas, Daniel et moi sommes montés jusqu'à la tour Magne, donc, au pas de course – il me retardait un peu, d'ailleurs. Mais pour visiter la tour il fallait acheter un billet général pour tous les monuments de la ville, ce qui est absurde. Nous sommes donc redescendus. Il a voulu m'attirer dans un fourré écarté, mais je ne voulais pas faire attendre Philippe. Revenus tous aux voitures, je pensais que nous allions cette fois nous séparer. Mais Philippe est monté dans la sienne, et il est parti seul. Nous avons roulé derrière lui jusqu'à la Maison Carrée dont nous avons fait le tour. À vrai dire, elle m'est si familière par l'image que j'ai été plus sensible, c'est bête à reconnaître, à l'élégant théâtre aux ouvertures aveugles qui la regarde – Restauration, sans doute, ou peut-être Louis XVI, ou Directoire. De cet édifice très gracieux il ne reste que la façade. Des arbres sauvages poussent leurs branches entre les ouvertures, au-dessus du toit. On dirait un peu, grâce aux colonnes du péristyle, une plantation dans le Sud étatsunien : et ce serait alors l'une des plus belles, des plus raffinées, des plus sobres – bien entendu, le guide ne dit pas un mot de ce théâtre dont j'espère qu'il n'est pas menacé de destruction totale.

J'ai oublié de noter que regardant le temple de Diane, dans les jardins de la Fontaine, j'avais reconnu en lui une photographie d'Émile Pec qu'a achetée W., datée de 1851, et censée représenter, d'après une inscription manuscrite en sa partie basse, un monument d'Arles. J'ai acheté une carte postale pour rétablir la vérité.

À l'aéroport nous étions toujours tous les trois. J'avais depuis longtemps donné à Daniel mon numéro de téléphone à Paris, et lui le sien. Mais il a attendu avec nous que les arrangements de vol soient pris, et il nous a encore rejoints sur la piste et tenu compagnie jusqu'à la seconde même du décollage. Philippe, qui a tendance à croire, dans la simplicité de son âme perverse, que les garçons physiquement virils, musclés, poilus, moustachus et tout ça ont un comportement sexuel et quotidien conforme à la virilité selon les codes, était stupéfait de

l'évidente dépendance de celui-ci, de sa douceur d'épagneul breton, prêt à obéir avec reconnaissance à n'importe quel caprice que son maître lui ferait l'honneur d'exprimer. Et, en effet, c'était à la fois touchant et effrayant.

Les prévisions météorologiques étaient mauvaises. De fait, le ciel fut relativement dégagé jusqu'aux environs d'Avignon, mais ensuite nous sommes entrés dans la pluie et dans un orage qui alla s'aggravant, jusqu'à nous forcer de nous poser à Valence. Mais Philippe envisageait avec horreur la perspective de passer la nuit dans cette ville sinistre. Il a téléphoné à Lyon et reçu l'assurance qu'on pouvait aller jusque-là. Nous sommes donc repartis. Je n'étais pas trop rassuré. Au-dessus de Vienne on n'y voyait rien du tout. Nous sommes tout de même arrivés à nous poser sans trop d'encombre à l'aérodrome de Bron.

Là, Philippe s'est entendu dire qu'à la rigueur on allait pouvoir voler vers Paris, dans un moment. Et donc nous avons de nouveau décollé après une heure au sol. Nous avons survolé alors un pays mystérieux, dont j'ignorais jusqu'à l'existence, des montagnes assez hautes, très boisées, désertes. Sont-ce les monts du Mâconnais? Mais je connais les environs de Mâcon pour les avoir parcourus en voiture, sur les traces de Lamartine, et jamais je n'y ai vu tant de sapins : on se serait dit au-dessus des Vosges ou du Jura. Une très belle route serpentait entre des vallées d'un vert sombre, profondes. Pas une maison.

Je mourais de sommeil, n'ayant dormi qu'une heure, et mal. Mais chaque fois que je commençais à somnoler, la tête en avant, j'étais réveillé, très désagréablement, par un trou d'air. Ensuite, j'ai résolu le problème en organisant sur mon siège de vivifiantes arrivées d'air froid. Et puis j'étais, pour dormir, trop intéressé par ce que je voyais – des contrées qui ne me sont pas familières.

Après Paray-le-Monial et jusque vers Decize, la Loire est bordée, surtout sur sa rive gauche, que nous suivions, de landes sauvages, des terres beiges qui paraissent n'être abîmées par rien : aucune route, pas d'usines, à peine de maisons, seulement un beau château ici et là, dont l'un est flanqué d'une très jolie église romane, pour autant qu'on en puisse juger du ciel. En revanche, Decize, qu'enfant j'aimais beaucoup,

et pas seulement à cause de Saint-Just, mais de ses ponts, de ses promenades et de son plan compliqué, a beaucoup souffert.

Un peu plus loin, j'ai vu le château de Beaugy, près d'Avril-sur-Loire, où j'allais passer des vacances chez les Guérin, des amis de mon grand-père. Je montais là, sur des pelouses que j'ai très bien revues, comme si la hauteur du ciel était la profondeur du temps, un petit poney nommé Kenny. Nous allions nous baigner dans la Loire, au bout du domaine, au-delà de longues étendues sableuses, mi-steppe mi-bras morts. Merveilleux scandale, une fille avait disparu de longues minutes dans les buissons en compagnie de *deux* garçons, dont l'un, je ne m'en suis rendu compte qu'en y repensant longtemps après, en me repassant le film que sur le moment je n'avais pas très bien compris, était très sexy, très mâle, très poilu, très sûr de lui et surtout exsudant le sexe, la volupté, le plaisir, ce qui bien entendu détonnait singulièrement dans ce milieu ultra-catholique où les filles étaient évidemment des *jeunes filles* – cela dit il n'y pouvait rien, le pauvre garçon : il n'avait fait que se mettre en maillot de bain comme tous les autres, ce n'était pas sa faute s'il avait l'air si nu, si *intime*, si *sexuel*, surtout parmi ces autres corps d'après-guerre, un peu rachitiques encore, souvent, où ce qui saillait le plus, chez les jeunes gens, c'était la pomme d'Adam…

Peut-être est-ce là, j'avais treize ou quatorze ans, qu'a commencé à se former en moi le goût des garçons de son genre physique? Sans qu'un mot en ce sens fût jamais prononcé, il était certainement entouré de tous les prestiges : dans ce petit cercle admiratif, dévot et nerveux, il était Le Mâle.

Nous allions à la messe à Avril-sur-Loire, et le grand but de promenade était un endroit délicieux nommé Forgeneuve, idyllique hameau de longues maisons basses et de saules pleureurs, sur un lit abandonné du fleuve, peut-être (ces souvenirs ont vingt ans – mais la gloire de Forgeneuve a été soutenue auprès de moi par une très jolie vieille carte postale qui longtemps a refait surface dans le maelström en millefeuille de mes vieux papiers; d'ailleurs je suis sûr de l'avoir encore, mais où?). Et je passais de longues heures à regarder les péniches, sur le canal parallèle.

C'est le même été, un peu plus tôt, que j’avais passé quinze jours chez mon frère, qui était alors, à la grande indignation désolée de nos parents, instituteur à Thiel-sur-Acolin, dans l’Allier. Là, je faisais surtout de grands tours à bicyclette, trente ou trente-cinq kilomètres par jour, ce qui me semblait considérable. Je me rappelle m’être retrouvé un jour devant le château de Provenchères qui m’avait paru être au milieu de nulle part.

Sur la rive gauche de la Loire, à peu près à la hauteur de La Charité, ou de Cosne, il y a aussi un château très impressionnant au milieu d’un parc immense. Pour en voir un autre, un peu plus loin, qui était du côté de Philippe, j’ai manqué nous faire tuer en poussant involontairement, dans mes contorsions, les pédales du copilote. L'avion a tourné dangereusement, Philippe a poussé les hauts cris, mais je ne songeais pas à lever les pieds, au contraire, il me semblait que le mieux était de ne pas bouger du tout, car je n’avais aucune idée de ce que j’étais en train de faire, et n’imaginais pas une seconde que je pusse être responsable de ce qui arrivait.

Après Gien, il y a d’immenses forêts, des allées en étoiles, des châteaux entre deux étangs. Puis le pays de Pithiviers est moins intéressant, tout en champs trop grands, pas d’arbres. Mais la lumière alors était très belle, lumière d’après la pluie dans le ciel lavé, fin d’après-midi d’été. Et de nouveau des choses à voir, comme on approche de Paris : entre des villes horribles, des parcs miraculeusement préservés, immenses, somptueux, sur quoi s’abat le phantasme. D’ailleurs nous sommes rentrés de Toussus-le-Noble à Paris, en voiture, sur la dernière scène du *Crépuscule des dieux*, enregistrement de Toscanini.

Vers neuf heures du soir, W. n’était pas à la maison. Mais le lit était défait, tous les oreillers s’y bousculaient en désordre, l’impression était désagréablement celle que j’avais déjà ressentie un jour, lors d’un retour du Midi, aussi annoncé que celui-ci, où un tube de K.Y. ouvert traînait sur le tapis. D’autant plus qu’étaient étalés sur mon bureau des noms, des adresses et des numéros de garçons, un inconnu d’une part, et aussi celui du Jean-François de Fernando et de Gianni. Tout cela ne m’a pas mis de très bonne humeur. La liberté sexuelle est une chose, mais elle demande un certain tact. W. avait laissé un mot selon lequel il était chez John & Raoul. Bien entendu il n’y était pas. Je suis donc allé rejoindre Philippe,

qui dînait à la terrasse du Drugstore, ce qui déjà, en soi, est une expérience assez désagréable. Pour seulement obtenir de payer, par exemple, il faut se lancer dans une opération en quatre temps : attirer l'attention du garçon pour lui demander l'addition; attendre qu'il veuille bien l'apporter (et il repart aussitôt); attendre qu'il veuille bien revenir pour prendre votre billet; attendre alors qu'il rapporte la monnaie. C'est cinq ou dix minutes à chaque étape. Et le gruyère dans la salade du chef est rance.

J'ai quitté Philippe presque aussitôt après cet agaçant repas, et je suis rentré ici. W. a téléphoné peu après : il était maintenant chez John & Raoul en train de regarder un film à la télévision; et il rentrerait dès qu'il serait fini. À son retour, vers une heure, je lui ai demandé qui avait couché dans le lit :

« George, l'Écossais, est venu dans la nuit de vendredi. Il s'était disputé avec son amant et il m'a téléphoné à trois heures du matin.

– Mais ce n'est pas pour ça que le lit est si en désordre ?

– Oh non, j'ai jeté des oreillers comme ça parce que je cherchais quelque chose.

– Et qu'est-ce que c'est que tous ces numéros de téléphone?

– L'un est celui du vendeur de cocaïne, et celui de Jean-François est là parce que Gianni m'a dit de l'y appeler. Voilà.

– Ah bon.

– Et toi, alors, qu'est-ce qui t'est arrivé, pas d'aventures?

– Si, un garçon d'Orange que j'ai rencontré dans une boîte (bref récit).

– C'est tout?

– Oui. Pourquoi, il y a autre chose?

– J'ai rencontré dans la rue un Sud-Américain, comme je revenais du Sept avec Gianni, hier soir. Il te plairait beaucoup, je crois, j'aimerais bien qu'on fasse quelque chose tous les trois.

– Tu l'as amené ici ?

– Oui.

– Il y a passé la nuit?

– Non, il devait rentrer, d'ailleurs j'aimais autant. Il est parti quelques jours.»

Ensuite il veut faire l'amour, mais je suis trop fatigué pour une prestation satisfaisante : je jouis tout de suite, assez piteusement, dès qu'il me serre contre lui; puis je le branle.

Lundi 19 juillet

Le matin, coup de téléphone d'un garçon qui demande à parler à W.

« C'est de la part de qui?

– Jean-Philippe. »

Et plus tard :

« Et qui c'est, celui-là ?

– Oh, toujours le même...», et il va dans la cuisine.

Comment ça, *toujours le même*? Ensuite téléphone Melinda qui nous invite à une fête chez elle. Je ne veux pas lui parler, ni aller à sa fête. Pourquoi?

« J'en ai marre. Fais ce que tu veux. Si tu ne veux pas me parler, ce n'est pas la peine de vivre ensemble.

– Bon. Comme tu veux. »

Et quand il s'en va, moi :

« Si tu veux me parler, je suis là. Mais je ne peux pas continuer à te courir après. »

L'après-midi, je travaille ici, mais suis tellement troublé que je lui écris une longue lettre, ce dont je l'avertis quand il me téléphone pour me dire qu'il dîne avec Fred. [*Deux coups de téléphone d'Alain Clément. Il m'invite à dîner. Je décline. Il rappelle pour dire que son invitation est désintéressée. Moi : « Mufle ! »*] J'ai dîné seul rue Princesse. Ensuite j'ai rencontré Christian et Claude qui m'ont entraîné, avec un ami qui a une voiture, au Sept. Pourquoi pas, puisque W. ne sera pas à la maison, de toute façon? D'ailleurs il est au Sept. Un grand Sud-Africain me drague, gentil, pas très excitant. W. parle à un Espagnol très excitant, lui, l'un de ses amants du mois dernier, dont il m'a parlé. Un petit blond musclé, poilu, plutôt chic, me sourit, me dit bonjour.

« Est-ce qu'on se connaît?

– Je suis venu chez toi rue du Bac. »

Oh là là… Ah oui, je me souviens. De toute façon, il ne semble pas tenir à recommencer. Et puis un garçon brun, inconnu, qui me plaît beaucoup. Il porte une chemise blanche et un pantalon noir, ses cheveux sont coupés très courts comme ceux d'un soldat, une moustache noire. W. et moi dansons en face de lui, mais il semble ne pas nous voir, ne sourit pas. Il est assez grand, solide, musclé, large d'épaules. Il a des poils noirs sur la poitrine, des pectoraux bien marqués, et, à mesure qu'il ouvre des boutons de plus de sa chemise, on voit sur son ventre une ligne noire, droite, régulière. Il parle en espagnol à l'ami qui l'accompagne. Et soudain miracle : il sourit. Et un autre, plus remarquable encore : il me tourne le dos, se rapproche de moi. Je mets les mains sur ses hanches; il recule encore plus, ses fesses sont contre ma bite, je bande frénétiquement, je l'embrasse dans le cou, lui caresse le torse.

Cela, un moment. Puis il cesse de danser. Plus tard, il fait signe qu'il s'en va. Je lui cours après. Mais il ne parle pas un mot de français, à peine de l'anglais, la conversation n'est pas facile. Cependant il est souriant et gentil. Il part le lendemain pour Londres, il doit aller se coucher. W. nous rejoint. Je lui présente Horatio, auquel je propose mon numéro de téléphone, qu'il accepte. Je vais emprunter de quoi écrire. Il me suit. Puis, ayant bien plié mon bout de papier, il me donne un baiser incroyable. Ses lèvres sont d'abord contre les miennes, les caressent légèrement. Puis je sens l'extrémité de sa langue qui les explore et les rend humides, d'une commissure à l'autre, puis s'introduit entre elles et vient chercher ma langue dont elle fait le tour. D'une main, je caresse sa poitrine, de l'autre lui serre la nuque. Mais je dois interrompre cette étreinte au moment où elle va devenir totale, de crainte que W. ne s'en offense. Et, de fait, il ne me plairait pas de le voir dans cette situation-là, même si en l'occurrence elle n'est pas de mon fait.

Donc nous le rejoignons. W. propose à Horatio de venir, avec son ami, fumer du hasch à la maison. Il refuse, comme je le prévoyais (du hasch, un Espagnol de Saragosse ? et qui a l'air d'un soldat…), et d'ailleurs il s'en va.

« Il a refusé le hasch, mais peut-être pas de venir, dit W. Tu lui as demandé ?

– Non.

– Tu devrais. »

Donc je lui cours après. Il est dans la rue, avec l'autre, un Portoricain, pas mal, qui, lui, parle anglais. Nous bavardons un moment. Je les invite à venir prendre un verre. Le Portoricain hésite, paraît tenté, mais Horatio dit que ça n'est pas possible ce soir. Pourtant il est toujours très souriant, il ne s'en va pas malgré les taxis qui passent, quand nous partons il me montre le petit papier que je lui ai donné. W. et moi rentrons sans échanger deux mots. Il sifflote, mais il a le visage complètement fermé que je déteste, non pas triste, mais insolent, provocant, agressivement *ailleurs*. Nous nous couchons en silence.

Mardi 20 juillet

W. s'en va, en fin de matinée, sans jeter à mon message le moindre coup d'œil. Pressé, bien sûr. Mais il aurait pu l'emporter pour le lire à la galerie. Non, il s'en fout. Tout ce que je puis dire ou écrire lui est complètement égal. L'après-midi, tandis que je travaille, téléphonent Gianni, puis Daniel, d'Orange, comme je l'ai déjà noté *sur le motif*. À Gianni je dis que j'en ai assez de ma situation, que je ne peux pas continuer comme ça, à me casser la tête contre un mur, que le coup de la lettre [LA LETTRE, LITTÉRAL, LITTÉRATURE, BAIE, C'EST, DAIS, GEAI, HACHE, CAS, ELLE, AIME, HAINE, ETC. / *LA LETTRE VOLÉE (*→ POE, LACAN (→ CANAL, RACAN, LABAN, LÀ QUAND ?)) / L'ÊTRE, L'ÊTRE], c'est vraiment trop. Il déconseille toute solution radicale et recommande de patienter. W. appelle aussi :

« Est-ce que quelqu'un m'a téléphoné ?

– Oui, X.

– Ah oui, très bien », et il raccroche.

Plus tard, il appelle pour dire de fermer les fenêtres à cause de la pluie. Il sera sans doute retenu par Fred. Gianni insiste pour que je dîne avec lui. D'accord. Nous nous donnons rendez-vous à la Hune. En chemin je rencontre un Anglais qui vit à New York et habite ici au Montalembert,

David King : gentil, pas très excitant. Et j'ai besoin de parler à Gianni. Nous dînons donc seuls, rue Princesse.

« Tu ne t'es jamais demandé pourquoi W. prenait tant de drogues?

– J'en ai assez de cette indifférence absolue, de cette méchanceté.

– Oui, qu'il ne regarde même pas ta lettre, ça, c'est extraordinaire. Tu devrais l'accrocher à un fil, au plafond.

– John a une très mauvaise influence sur lui.

– L'Amérique est une société malade, malade, malade, il ne faut jamais l'oublier. Mais W. est un des Américains les moins américains que j'aie rencontrés. Dans tous les couples, il y en a toujours un qui aime plus.

– Oui, mais quand le déséquilibre devient trop grand, ce n'est plus supportable.

– En tout cas, il ne faut pas rompre, pas faire de geste inconsidéré, tu serais encore plus malheureux. Après tant d'années, c'est terrible. Regarde Jean-François, il m'a avoué qu'il me détestait parfois parce que j'avais couché avec Fernando – alors qu'ils ont rompu depuis je ne sais pas combien de temps! Il faut prendre des distances, voir les choses de plus loin. (…) Allons ailleurs, je t'offre un verre dans un endroit tranquille. »

Il m'emmène au Fürstenberg, un bar que je ne connaissais pas, au-dessous de la brasserie Munich, rue de Buci.

« C'est Aragon qui m'a amené là. À toi je peux le dire : je suis l'amant d'Aragon depuis deux ans… Ça t'agace?

– *M'agace* ? Pourquoi ça m'agacerait? Quel drôle de mot… Où est-ce que vous vous êtes rencontrés?

– Dans un magasin qui vend des articles de théâtre. Je faisais l'assistant pour une pièce de lui. Il était dans une tenue invraisemblable. J'ai pris un fou rire. "Vous vous foutez de moi ? – Non, au contraire, je trouve ça marrant, très bien." Mais je ne veux pas accepter un sou de lui, il ne sait rien de mes ennuis d'argent. Ce qui est difficile, c'est la cour, les rivalités, les luttes d'intérêt. Tu ne peux pas savoir ce que lui coûtent ses amis, tous les gens qui vivent à ses crochets. Il faut que j'aille le rejoindre à Toulon. Pourtant je n'ai pas envie de te laisser maintenant.

Mais je ne serai pas dans le même hôtel que lui. Tu comprends, je ne tiens pas à me retrouver dans *Minute*...»

Malheureusement, il y a dans ce bar un orchestre de jazz qui fait beaucoup de bruit, et l'on a beaucoup de mal à s'entendre. Moi, pourtant :

« C'est difficile d'expliquer son anticommunisme à un communiste, parce que ce qu'on a à leur dire, c'est ce qu'ils entendent toujours, les arguments les plus éculés. Il se trouve malheureusement que les arguments les plus éculés sont les bons, à mon avis. Par exemple : je déteste le régime de l'Union soviétique. Je le trouve immonde. Ce n'est pas assez de se désolidariser d'avec lui de temps en temps, quand vraiment on ne peut pas faire autrement. Non, ce qu'il faut c'est répéter jour après jour que ce régime est monstrueux. Avant la guerre, en France, on n'aurait pas pu avoir la moindre relation avec un parti qui ne se serait pas désolidarisé entièrement des nazis, qui aurait eu des relations suivies avec eux.

– Mais ce n'est pas du tout la même chose. Ce que tu dois comprendre, c'est que toutes les sociétés ont leurs contradictions. Tu dis "le régime soviétique", mais "le régime soviétique", ça ne veut rien dire. En Union soviétique il y a des forces en lutte, comme partout. Les dirigeants soviétiques sont victimes de la bureaucratie. [*Six heures et demie. Retour de W. Il me montre un catalogue Twombly*.] Tu crois *vraiment* que Brejnev a voulu Prague ? Prague c'était un coup de la bureaucratie *contre* Brejnev. Ce n'est pas un hasard si récemment il est devenu maréchal : c'est précisément pour éviter de nouveaux Prague !

– Et *L'Humanité*, ce journal qu'il faut lire comme un message crypté, qu'il faut traduire de la première à la dernière page, qui sélectionne soigneusement toutes les informations dont il pense qu'elles sont ce qui convient pour ses lecteurs, qui leur cache tout ce qu'il ne juge pas opportun de leur faire savoir, qui leur rend le monde tous les jours un peu plus obscur, un peu plus inintelligible, exactement comme *Le Figaro* pour les siens?

– Tu crois que la société soviétique est pire que la société américaine ?

– Oui, ça oui, oui, oui, mille fois oui, absolument! Tu aimerais mieux vivre à New York ou à Moscou ?

– Je ne sais pas, je ne connais ni l'une ni l'autre. Mais, là encore, je suppose que ça dépend. "New York", "Moscou", ça ne veut rien dire : *où* à New York, *où* à Moscou ? »

Dans la rue nous rencontrons Christian, et nous passons un moment chez lui à regarder des magazines, dont un numéro de *Nous les hommes* où l'on voit un reportage photographique sur celui que nous appelons "Supersexe", et qui est une de nos idoles. Puis nous marchons tous les trois jusqu'au Flore, revenons, laissons Christian à sa porte, et, Gianni et moi, allons jusqu'au Pont-Neuf et nous asseyons sur un banc de la place Dauphine. [*Michel P. est venu chercher le poste de radio qu'il nous avait prêté, il bavarde avec W. qui lui montre des photographies, je ne peux plus travailler, pourtant je dois finir le compte-rendu de cette journée.*] Nous parlons de Londres où Gianni a passé un an, très malheureux; de l'Italie ; de mes rapports avec W. encore :

« Le coup de la lettre, ça c'est trop, vraiment…

– Je pourrais être amoureux de toi…

– Oui, bien sûr, maintenant que tu es sûr que je suis amoureux de quelqu'un d'autre...»

Il me raccompagne jusqu'à ma porte et m'invite à prendre un verre à l'Escurial. Non. Je veux rentrer.

« Mais W. n'est sans doute pas là ?

– Ça ne fait rien.

– Il suffit que tu t'approches de cette maison pour que tu deviennes sombre… Au revoir. »

En fait W. est là, à regarder la retransmission des Jeux olympiques. La lettre est toujours au même endroit, intouchée. Il me caresse assez gentiment, distraitement. Mais il n'est pas question de la lettre. Puis nous nous couchons en silence.

Mercredi 21 juillet [samedi 24, deux heures]

Le matin, je n'y tiens plus. Tout cela est trop pour moi :

« Écoute, finissons-en. Je suis trop malheureux, je ne peux pas continuer comme ça.

– Bon », dit-il.

Après son départ, je pleure un moment, puis déjeune et me mets au travail. Gianni doit dîner avec une amie, Christian avec un. Je dînerai donc seul.

Ah non, j'oublie (ça ne m'a pas marqué) : c'est le jour où je suis allé au sauna. Nous avions de vieilles invitations à celui de la rue de Miromesnil – j'y suis allé, pensant que ça me changerait les idées. Malheureusement, dans ces cas-là, ce que je cherche, c'est moins un coup à tirer que quelqu'un à qui parler; les chances statistiques de satisfaction sont donc minces.

De toute façon, ce sauna-là est complètement passé de mode. Tout le monde va au Continental, à présent, et le Miromesnil, qui semblait à ses débuts le comble du confort, comparé au vieux Poncelet, est maintenant sale, usé, vétuste (d'où les "invitations", bien sûr, qui sont toujours un très mauvais signe, comme les mariages en série ou les autocars de groupes dans les hôtels jadis prestigieux, ou "romantiques").

Bien qu'il pleuve, il n'y a là-bas qu'une dizaine de clients (peut-être ont-ils tous une "invitation" ?). En fait, j'ai pris la précaution d'apporter un livre, et je lis péniblement *Quiet Days in Clichy*. Un type d'une quarantaine d'années, peut-être, petit, très poilu, en bon état, me drague. Je le baise longuement, très bien, assez rudement. Sexuellement, au sens le plus étroit du terme, c'est très satisfaisant – pour toutes les parties concernées, apparemment : en fait, je passe sur lui ma colère, et il a l'air d'aimer ça. Un grand type à la peau très blanche, bien foutu, au nez cassé, qui dans mon fantasme pourrait être un footballeur anglais, mettons, s'allonge à côté de nous et se branle. Je l'embrasse tout en baisant l'autre, qui a joui très vite, mais qui semble ne pas voir d'inconvénient à ce que je prenne tout mon temps dans son cul. Tout le public présent, qui doit n'avoir vraiment rien à foutre (je suis en train de comprendre le sens exact de cette expression, ou son étymologie), s'est assis en face de nous, sur deux banquettes, et suit avidement les opérations, ce qui me fait rire. J'ai l'impression d'être quelque singe

savant. Mais je bande comme un Turc, baise de plus en plus vite, et lorsque je jouis à grand bruit je m'attends à ce qu'éclatent des applaudissements. L'assistance se contente de se retirer en bon ordre, très digne.

J'ai dîné au Rendez-Vous des Camionneurs, à côté du Pont-Neuf. Avant d'aller au cinéma je suis passé au Dauphin où j'ai rencontré Philippe, qui est venu avec moi voir *Les Fraises sauvages*. C'était le film favori de mon frère, à sa sortie; et moi aussi je le trouve beau, sauf peut-être les parties oniriques, qui m'ennuient, comme toujours – le rêve est toujours plus ou moins souillé de surréalisme (même le *vrai* rêve, qu'on sent bien qui a lu Breton (sans parler de Freud et de Xavier Forneret)). Mais du début à la fin je suis au bord des larmes. Ce vieillard a une tête merveilleuse. Est-ce que ce n'est pas lui qui a découvert Garbo ? Non, probablement pas. J'espère que l'université de Clermont-Ferrand me nommera docteur *honoris causa.*

Philippe, ensuite, est allé au Sept. Je suis passé chez Christian qui n'était pas chez lui. Puis je suis rentré ici et me suis couché après avoir appelé Gianni comme je le lui avais promis. Mais il n'était pas chez lui non plus. Plus tard, toutefois, il a rappelé. Il paraissait plus triste que moi (il y a évidemment un certain sadisme à prendre pour confident de ses chagrins amoureux quelqu'un dont on a de fortes raisons de soupçonner qu'il est lui-même amoureux de vous…). Nous avons parlé de projets de vacances.

« W. m'a dit qu'il ne voulait pas passer ses vacances avec toi. (Le sadisme est assez bien partagé.)

– Hmmm : ça fait mal, ça.

– Tu n'es pas très logique. Toi non plus, tu ne veux pas passer les vacances en sa compagnie, puisque tu viens de rompre avec lui!

– Oh, la logique, la logique... C'est bien un truc d'Italien, ça… Les ruptures en cette saison sont plus dures, plus difficiles à supporter que les autres, il me semble. Tout le monde s'en va, l'univers familier a l'air déjà aux trois quarts suspendu, toutes les horloges sont arrêtées, on a une impression de fin générale : tout en prend plus de poids, plus de gravité, un caractère plus fatal. Enfin, je ne sais pas : on a peut-être *toujours* cette

impression-là, je ne sais pas…. Vers Noël, ce n'est pas très gai non plus, la perspective d'être seul pendant "les fêtes", les affreuses "fêtes"… Par "seul", je veux dire sans l'autre, évidemment.

– Oui, moi j'ai passé une nuit de Noël comme ça, une fois : sans sortir, seul avec mon chien. Mais, en fait, c'était merveilleux. J'ai dessiné, je me suis fait à dîner…

– Oh, arrête ! Ce n'est pas très réconfortant, ton histoire à la Dickens ! »

W. est rentré pendant que je parlais à Gianni. J'ai raccroché peu après et j'ai fini les *Jours tranquilles*.

Jeudi 22 juillet

J'ai appelé Gianni vers midi. Il devait prendre le *Mistral* à une heure vingt à la gare de Lyon et voulait me voir. Je suis donc allé à la gare et nous avons pris un verre ensemble, sur le quai. Je lui ai porté les épreuves d'*Échange*, qu'il m'avait demandées, et lui m'a donné une petite œuvre "conceptuelle" à laquelle il a participé, je ne sais pas très bien dans quelle mesure : un jeu de photographies de chiffons en forme d'Italie, sur fond de feuillage ou d'œuvres d'art.

«Je n'ai pas envie de partir. »

Je ne le comprends pas très bien : officiellement, c'est lui qui me soutient dans les jours difficiles, mais, en fait, les rôles paraissent inversés.

« Je pourrais facilement être amoureux de toi quand tu souris comme ça. »

Et aussi :

« Je vais toucher plus d'un million de lires, avec les toiles que j'ai vendues. Tu veux que je t'emmène en Italie ? Je vais avoir une exposition à Gênes. »

Il reste dans la portière du wagon jusqu'à ce que le train s'ébranle, et bien entendu, comme toujours lors de ce genre de scène, je ne sais plus trop que dire.

Travaillé ici ensuite jusqu'à sept heures. En sortant, sous la pluie, j'ai rencontré David King, qui part le lendemain pour Cannes. Nous avons

marché ensemble, et rencontré Christian qui s'est joint à nous. Mais, décidément, je n'ai pas envie de coucher avec David, il a trop l'air d'une fouine. Je lui ai donc donné mon numéro de téléphone, ce qui équivalait à un congé. Christian l'a bien compris comme ça, et trouvait que je n'étais pas très gentil. Mais lui-même était fatigué et d'assez médiocre humeur.

Nous avons dîné tous les deux aux Camionneurs, dehors, et le coucher de soleil entre la Monnaie et le Vert-Galant a eu un très bon effet sur mon moral. Puis nous sommes allés voir *Le Locataire*, de Polanski, dans un petit cinéma de la rue de la Harpe. C'est bien long. C'est aussi bien fait, mais absolument d'une autre époque. Cela relève d'une sensibilité d'après-guerre, qui s'observait dans le théâtre anglais des années cinquante et se prolonge jusqu'à aujourd'hui dans le cinéma (et le théâtre, Dieu sait) des pays de l'Europe de l'Est. Et cela prouve une fois de plus l'absolu déterminisme (géographique, économique, politique) des discours, et entre tous des discours esthétiques, les plus précontraints de tous.

Je disais l'autre jour à Gianni qu'il ne pouvait pas y avoir, aujourd'hui, de grand artiste bulgare. Bien entendu, il était tout à fait indigné. C'est pourtant ma ferme conviction (je ne parle pas des exilés : seulement des Bulgares de Bulgarie). Le discours esthétique américain d'aujourd'hui, par exemple, englobe le discours bulgare, il le *comprend* parfaitement. Ou plutôt il le comprendrait s'il voulait bien s'y intéresser un instant; tandis que l'inverse n'est pas vrai.

Cela ne veut absolument pas dire, bien entendu, qu'un discours esthétique est impossible qui engloberait le discours américain d'aujourd'hui et le *comprendrait* parfaitement, avec sa force, ses faiblesses, ses contradictions, son inconscience – tout ce qu'il a de déterminé lui aussi par la grammaire socio-économique, et politique, autant dire historique, qui le fomente. Mais ce discours-là, ce discours englobant, il n'est pas encore né. Et ce n'est certainement pas le discours critique français (sur l'art américain d'aujourd'hui) qui peut remplir ce rôle. Ce discours critique (par rapport à Warhol, mettons, ou à Carl Andre, à Robert Morris, et bien sûr à Rauschenberg) ne peut, comme Mac-Mahon, que se soumettre ou se démettre : c'est-à-dire adopter les

valeurs de ce qu'il critique ou se taire (ou encore se ridiculiser par l'étalage naïf de son incapacité à *dépasser*).

Il convient sans doute d'ajouter ici que par "discours critique" je n'entends pas exclusivement, loin de là, le discours de la critique; mais aussi, et bien davantage, le discours esthétique, artistique, opératoire, des créateurs (dans la mesure où Berlioz, par exemple, a un discours critique sur Cherubini ou sur Méhul, Mallarmé sur Victor Hugo, et même Cézanne sur Monet (quand bien même il n'en aurait jamais dit un mot (ce qui n'est pas le cas))). Or ce genre de discours critique (englobant, dépassant, prenant entièrement en compte et ne coïncidant pas avec ce qu'il critique), c'est ce qu'un artiste bulgare qui n'aurait jamais quitté Plovdiv ne peut absolument pas avoir, à mon avis, sur un artiste de chez Castelli (*diciamo*) : il ne peut que bégayer dans son coin, le pauvre, en rêvant d'école de Paris…

Mais ce qui complique la tableau (heureusement), c'est qu'en cette coexistence inégale des discours, qui se côtoient et se recouvrent inégalement, tout est fluide. Leur mode d'existence est celui du *retour*. Le discours métaphysique de Bergman ou le discours de Polanski sur le mal et la faiblesse éternelle des justes nous agacent parce qu'ils sont trop clairement situés et datés. Mais comme tous les discours ils reviendront, «à un autre niveau de la spirale », parce que ni l'interrogation métaphysique ni le mal ne peuvent disparaître tout à fait de nos esprits, jamais. Les questions ne se résolvent pas, elles se dépassent. Mais, ce faisant, elles battent la campagne, elles prennent des coursières connues d'elles seules, et elles nous retrouvent à un autre point du chemin, où elles nous attendent, assises sur une borne, révêtues d'une vaste houppelande à capuchon, de sorte que nous croyons voir la Mort avec sa faux – et quelquefois c'est elle en effet (*Sjöström*, voilà le nom que je cherchais tout à l'heure, le vieux professeur des *Fraises sauvages*, l'homme de *La Charrette fantôme* – je le confondais avec Stiller qui, lui, a lancé Garbo).

Le meilleur de l'art d'aujourd'hui paraîtra sans doute, à une autre génération, d'une légèreté sans nom, d'une inconscience morale, sociale, politique et historique à bien peu inégale. Aux périodes de guerres, de *vraies* révolutions, de misère et de malheur, cet art de gosse de riches

n’aura pas grand-chose à dire. Mais les temps de paix, d’oisiveté, d’abondance, aimeront peut-être notre discours tremblé, si peu sûr de lui-même, de sa voix, de son identité et de ses points d’appui.

En sortant du cinéma, j’ai raccompagné Christian jusqu’à sa porte. Il était très fatigué. Je ne lui ai pas proposé de m’inviter, et lui n’en a pas pris l’initiative. Il y avait un peu de mélancolie dans cette double abstention, dont le sens ne nous a, je crois, échappé ni à l’un ni à l’autre.

En rentrant, j’ai rencontré un petit mec qui me drague depuis toujours, un garçon mince, très poilu, mais passablement folle, que je prenais pour un Sud-Américain et qui en fait est tunisien. Il s’appelle Richard, il habite rue de Buci, mais on ne peut pas aller chez lui parce qu’il a “un ami”. Chez moi non plus. *Too bad*. Mais je m’en fous. Je suis rentré et me suis couché. Je dormais depuis longtemps lorsque W. est arrivé à son tour.

Vendredi 23 juillet

Nous nous sommes levés tard. J’ai déjà rapporté ici, directement, la conversation que nous avons eue vers deux heures. Aucun progrès : tous les torts sont de mon côté, et d’ailleurs je suis fou ; ce n’est pas la peine d’essayer de parler avec moi, car je n’ai que des reproches à faire (en effet : si je n’avais pas de reproches à faire, je n’aurais pas rompu…).

Lorsque je suis sorti, vers huit heures, j’étais assez fatigué. J’ai rencontré Philippe B., un garçon gentil et un peu bête, que je connais depuis longtemps et qui m’a proposé de dîner avec lui et un ami à lui à la Cambuse, rue Casimir-Delavigne. J’ai accepté. Nous avons parlé de livres, du métier d’écrivain, des revenus qu’on peut en tirer.

« L’idéal serait d’arriver à écrire des livres qui fonctionnent sur tous les niveaux [*Je me rends compte en écrivant, même à cette allure, de l'imbécillité de ce que je peux bien dire dans les conversations : « livres qui fonctionnent sur tous les niveaux », ça n'a aucune espèce de sens pour ces garçons ; et d’ailleurs, objectivement, c’est du charabia de*

coterie, du "syntagme figé", comme dit Cambier – à peine moins affreux que le "niveau du vécu"...], qui soient de grands livres mais puissent séduire le grand public et rapporter de l'argent, comme *Lolita*.

– Il y a aussi les *SAS*, dit l'un : ça, ça rapporte du fric.

– Moi, j'aime bien les Maigret », dit l'autre.

Un père de famille américain, qui a dû n'être pas mal mais qui est flanqué de sa grosse femme et de ses enfants, nous drague tristement.

Après dîner, l'ami, qui s'appelle Gérard, dit qu'il veut aller draguer à Flins, où il y a un parking dont il fait grand cas, parce que s'y rencontrent, d'après lui, les camionneurs pédés et ceux qui les aiment. Il me propose de m'emmener. O.k. En route il me caresse, me déshabille presque, veut se garer pour me sucer.

«Allons tout de même jusque là-bas, maintenant qu'on est partis… »

Il est blond-roux, très poilu, pas beau, pas très mince, très gentil, pas génial : étudiant en médecine. Arrivé sur le parking, et avant que j'aie eu le temps de descendre pour inspecter les lieux, ni de dire ouf, il me suce.

« J'aime bien te sucer : ta queue est très agréable dans la bouche.»

Bon, c'est déjà ça. Mais à présent que nous avons fait tout ce chemin, j'ai envie de voir ce qu'il en est de ce fameux parking. En fait de camionneurs, il n'y en a pas un seul; mais pas mal de pédés, pas très jeunes pour la plupart, amateurs de camionneurs, sans doute, ou du mythe, mais disposés à en rabattre sur lui, apparemment, car ils s'égaillent les uns avec les autres, ou les uns pour les autres, dans un petit bois sombre, derrière les chiottes. Gérard et moi rencontrons un barbu qui doit avoir quarante ans, poilu, très bien foutu, avec un très beau sexe. Il m'invite à rentrer avec lui à Paris, ou bien à aller dans un bois.

[*Interruption de quatre à cinq heures : visite d'Alain Clément qui veut me photographier. Mais je suis trop fatigué, j'ai mal aux yeux. Après quoi il me fait des déclarations.*

« Quoi ? Mais je croyais que tu étais amoureux de… comment s'appelle-t-il ?

– Non, plus maintenant, c'est bien fini. Mais toi, tu me rends encore plus malheureux.

– *Il est fou, il est la risée de tous les jeunes Cnidiens ! »*] Mais je ne veux pas partir, je veux comprendre le fonctionnement de cet endroit, mesurer ses possibilités – mes responsabilités de chroniqueur ne m'échappent pas, je ne suis pas là pour m'amuser. Gérard propose d'aller voir l'autre côté, le parking correspondant dans l'autre sens. Il faut, pour l'atteindre en voiture, aller jusqu'à Épône et revenir. Le barbu et moi suivons Gérard. De l'autre côté il y a plus de monde, tout un groupe de gens en cuir, pas jeunes, moches en grande majorité, et dont je connais de vue plusieurs. Nous faisons un tour dans le petit bois et forniquons vaguement ensemble, tous les trois. Puis arrive un énorme camion immatriculé dans le Cantal et piloté par un garçon superbe, brun, moustachu, mèche bouclée sur l'œil, très bien fichu, en T-shirt blanc qu'il remplit à merveille : on se croirait dans *Tom of Finland*, avec le semi-remorque qui serait passé tout droit d'une page de *Kake* à cette aire de repos – malheureusement cet innocent (peut-être un peu allumeur, tout de même, car tant d'inconscience est difficile à concevoir…) arrange avec méticulosité ses sièges, s'allonge paisiblement et s'endort aussitôt, sans doute, plongeant toute la tribu dans la désolation, comme un peuple qui n'aurait reconnu son messie qu'au moment où il le quittait (ce qui est plus ou moins la loi du genre, à ma connaissance).

Après cette frustrante expérience religieuse, nous retournons de l'autre côté. Sur le parking même, le barbu me fait une pipe et Gérard s'apprête à me bouffer le cul, comme il dit, lorsque nous sommes pris, heureusement, dans des faisceaux de phares qui interrompent tout ça. Je suis fatigué. Rentrons. Mais il faut encore faire le tour, et repasser au parking d'en face. Dans les allées du petit bois, il y a encore du monde. C'est assez excitant, une cigarette qui bouge au loin, des ombres qu'on distingue à peine. Le climat général est au cuir, et à une virilité étalée, le plus souvent caricaturale. Un type en tenue de sport, blouson et pantalon de jogging à bandes blanches, qui est passé d'un côté à l'autre de l'autoroute à pied en courant et en enjambant la partition médiane, se fait baiser par mon barbu de tout à l'heure. Gérard et moi nous allongeons sur une des tables de bois qui sont disposées là pour le pique-nique des familles, mais il n'y a pas de grand enthousiasme de ma part : d'abord il est trop gras, ensuite il parle trop :

« J'vais t'bouffer le cul, tu m'suces ? T'aimes ça, qu'on t'embrasse dans l'oreille (pas spécialement, non)? Et ça, t'aimes ça, ça t'plaît ? » etc.

Oh là là : si seulement il pouvait la fermer… Je ne bande plus. Je le délaisse pour un garçon qui n'est pas du tout mon genre, mais joli dans le sien : un Oriental, japonais peut-être, belle tête, plutôt chic, et un corps mince, très musclé, surtout les pectoraux et les fesses. Nous nous serrons l'un contre l'autre, nous déshabillons, nous embrassons : il est très léger, je lui passe une main sous chaque fesse, le soulève du sol, presse son sexe, plutôt petit, contre le mien. Puis nous nous adjoignons un petit Français, très jeune lui aussi, joli et glabre, genre titi parisien, ou flinois, flinsien, félinopolitain, comment dit-on? Je préfère encore ce genre-là, même si ce n'est pas exactement pour moi un thème de méditation manuelle, à tous ces pseudo-butch sur le retour et qui souvent n'ont pas l'air trop propres. Le Japonais (présumé) ne serait pas hostile à l'idée de se faire baiser, mais son cul de petit garçon, lisse, dur, très étroit sans nul doute, ne m'inspire pas assez pour que je m'y essaie – certainement ça me ferait mal. Nous jouissons tous les trois en nous branlant nous-mêmes : rien de très drôle (*nothing to write home about*, comme dirait John).

Gérard et moi rentrons aussitôt après. Ai-je noté qu'il était étudiant en médecine? Pour gagner de l'argent et partir en voyage, il travaille ce mois-ci comme infirmier à Saint-Louis.

« Tu connais ?

– Oui, c'est l'hôpital qui est très beau, n'est-ce pas? Celui qui ressemble à la place des Vosges ?

– *Très beau*? Enfin oui, peut-être, si tu veux : c't'un truc carré assez crado. En ce moment y a un type, un malade, wow, il faut que je voie ce que je peux faire : ça doit être un rugbyman, blond, tu sais, avec de ces muscles, mais de ces muscles : comme ça! (il met ses mains recourbées autour de ses biceps et de ses cuisses, à bonne distance). Et puis alors, toi qui aimes les poils, avec lui tu serais servi : il en a partout.

– Qu'est-ce qu'il a comme maladie ?

– Oh, rien, l'appendicite. Crois-moi que quand je lui change ses pansements, hein, j'y mets le temps. Ça a pas l'air de lui déplaire,

d'ailleurs. J'pars en Suède le mois prochain, avec un copain. Tu veux pas venir avec nous?

– Tu sais, moi, les Scandinaves…

– Moi c'est les Allemands que j'aime, je les trouve terribles. Tu connais Egon de Fürstenberg?

– Oui, comme ça, de vue.

– Il est terrible ce mec, putain : je l'ai rencontré dans un sauna, tous les mecs y z'étaient après lui. J'étais dans une cabine, il est entré, moi j'ai bondi pour fermer la porte derrière lui : tu parles, tous les autres y z'étaient déjà là, à tambouriner. Eh ben, crois-moi que c'est quelque chose, hein. Il a une de ces queues, hein, que j'te dis que ça – et crois-moi qu'i sait s'en servir...»

Pendant tout ce discours dont la vraisemblance n'est pas le trait dominant (il me semble que si j'étais Egon von Fürstenberg, qui est en effet plutôt bandant, ce n'est pas ce garçon-là que j'irais choisir pour m'enfermer avec lui dans une cabine de sauna…), il me caresse l'intérieur du bras : ça n'a absolument rien de sexuel, mais c'est très agréable, et ça me donne encore plus sommeil. Il me laisse presque en bas de chez moi. W. rentre quelques minutes après moi tandis que je feuillette un numéro de *Lui* qu'il a rapporté, avec plusieurs *Playboy*, de chez Warhol probablement. Il dit qu'il est malade, que dans l'autre lit il y a un courant d'air, qu'il veut coucher dans le grand, que donc nous partageons. Il a beaucoup de mal à s'endormir. Moi, non.

Samedi 24 juillet [dimanche 25, quatre heures]

J'ai travaillé toute l'après-midi, malgré la visite d'Alain Clément, et je suis parvenu à rattraper le retard causé par le 14 juillet et par mon voyage avec Philippe dans le Midi. W. a téléphoné vers six heures et nous avons eu une longue conversation téléphonique :

« Tu veux aller au cinéma avec moi ?

– Non merci.

– Pourquoi?

– Parce que je n’ai pas envie de retomber dans la même vie exactement, en pire, probablement : recommencer sans avoir parlé de rien, sans avoir rien arrangé. Et ce n’est pas possible de parler avec toi, puisque tu ne veux rien entendre et que tu es convaincu que tu n’as aucun tort. Pourtant tu en as : j’en ai assez de cette méchanceté, de ce sadisme – laisser pleurer quelqu’un toute une nuit sans bouger le petit doigt…

– Je t’ai demandé ce que tu avais, tu ne pouvais rien me répondre. Je ne t’avais rien fait, moi. Je ne sais même pas, aujourd’hui encore, pourquoi tu pleurais. Tu ne le sais même pas toi-même, probablement.

– Tu es complètement fermé à ce genre de choses, tu ne peux absolument pas les comprendre, ce n’est pas la peine d’essayer de t’expliquer : je pleurais parce que ça t’est égal que je pleure, voilà pourquoi je pleurais – parce que je ne peux pas supporter de buter tous les jours contre un mur. Ce que tu veux, c’est un copain avec qui tu puisses t’amuser, sortir, baiser, mais qui ne pose aucun problème, et qui, s’il en a, les garde bien soigneusement pour lui. Ça ne m’intéresse pas. Tu deviens de plus en plus dur, de plus en plus fermé, tu ne penses plus qu’à t’amuser, et à ta “carrière”, comme tu dis.

– La dureté, ça peut être une belle qualité, ou, en tout cas, ça va avec certaines qualités dont j’ai besoin. Mais j’ai une personnalité plus forte que la tienne, je prends plus d’initiatives, je vois plus de gens, je n’ai pas envie de rester pauvre toute ma vie, je veux pouvoir recevoir, sortir, voyager. Toi, tu es complètement fermé sur toi-même, dans ton égoïsme invraisemblable.

– Oui, alors, qu’est-ce que c’est que ce nouveau thème, mon *égoïsme* ? C’est tout de même un peu fort, non, que *toi* tu parles de mon égoïsme? Notre vie est entièrement centrée sur toi, on ne voit que tes amis, il n’est jamais question que de tes intérêts à toi. Chaque fois que moi ou quelqu’un d’autre essayons de parler d’un sujet qui ne t’intéresse pas, l’histoire, un monument, une région, une ville, ou bien un livre, un écrivain, non seulement tu n’écoutes pas, mais tu nous prends pour des imbéciles complets.

– Pas du tout. C'est vrai, je m'intéresse de moins en moins à la littérature. Mais je respecte tes goûts. Si tu veux voir des amis "littéraires", les p'tits copains de Barthes et tout ça, vois-les, ça ne me dérange pas, tu es libre. Mais non, tu préfères me suivre, aller dans des soirées qui t'embêtent, et ensuite te plaindre. C'est ça, ton égoïsme.

– Mon égoïsme c'est d'aller là où tu veux, de faire ce que tu veux? C'est un peu pervers, comme définition…

– Moi, je ne passe pas mon temps à me moquer de tes goûts, de tes amis. Si tu ne veux pas voir John Abbott ou Paul Walter, personne ne t'y force.

– Voilà, exactement : le mode de fonctionnement de cette relation, maintenant, pour toi, c'est le *take it or leave it* permanent, "personne ne te force", "fais ce que tu veux"… Autant vivre tout seul.

– Le seul moment où je te trouvais un peu ridicule, c'est quand tu te disais *socialiste* et te mettais à lire Marx – ça oui, ça me paraissait plutôt bêta et je te l'ai dit. Mais si tu veux voir tes amis à toi, vois-les. Et même je peux les voir avec toi. Mais tu ne proposes jamais rien. Ce n'est pas ma faute si tes amis ne nous invitent jamais.

– Évidemment, tu les prends tous pour des imbéciles.

– Non, je trouve seulement que la plupart du temps ils sont très provinciaux, qu'on sait exactement, tout de suite, ce qu'ils savent et qu'ils ne savent pas, qu'on peut prévoir exactement ce qu'ils vont dire. D'ailleurs, c'est ce que tu trouves toi aussi, non?

– Et toi, tu n'es pas prévisible, peut-être ? Le discours rituel du monde de l'art américain, il n'est pas prévisible? Tout le monde découvre la même chose en même temps, ignore les mêmes choses, se moque des mêmes choses. Bon, tout d'un coup, il y a deux ans, tout le monde s'est mis à découvrir la photographie, aussitôt il n'est plus question que de ça de tous les côtés.

– Ce n'est pas vrai : Sam Wagstaff s'intéresse à la photographie depuis des années, au moins cinq ans.

– Oui, bien sûr, il y a des pionniers, qui sont entourés de prestige parce qu'ils ont précédé tel ou tel mouvement.

– D’ailleurs, moi, j’ai toujours été intéressé par la photographie. Seulement, avant, je n’avais pas assez d’argent pour en acheter, c’est tout.

– Oui, bien sûr...»

Ainsi la conversation tourne en rond. Ni l’un ni l’autre ne veut prendre l’initiative de raccrocher, de rompre les ponts, d’être celui qui donne le coup d’épée dans le nœud gordien. Et pourtant il n’y a de part ni d’autre aucune tendresse, aucune affection, rien qu’une irritation croissante et la conviction également répartie d’avoir raison. Lui : raison de penser que je suis hystérique et paranoïaque, qu’il ne peut plus supporter mes “inquisitions”, que nous sommes un affreux petit ménage petit-bourgeois, ou pis, que je suis trop sensible et que c’est une marque d’égoïsme, comme d’ailleurs ma modestie (*sic* – je comprendrais que ma “modestie” soit une marque de vanité, mais je ne vois pas très bien comment ni pourquoi elle est un signe d’égoïsme). Moi : raison de penser qu’il est sadique, qu’il me laisse pleurer des heures sans rien faire, quand le moindre geste m’apaiserait, qu’il est comme un mur, que je ne peux jamais lui parler, que si en désespoir de cause je lui écris il ne regarde même pas ma lettre, qu’il est incapable de donner la moindre affection, que si je lui en donne il se referme absolument, que son attitude rendrait n’importe qui paranoïaque, qu’il n’est jamais là où il dit qu’il sera et ne fait jamais ce qu’il annonce, que si on lui pose la moindre question il fait chaque fois de tels mystères qu’évidemment on a tendance à devenir soupçonneux.

« Moi, je ne te pose pas toutes ces questions, dit-il.

– Bien sûr, parce que moi, quand tu en poses, et tu en poses, je réponds clairement : je n’ai aucun goût pour les cachotteries, et je ne mets pas ma liberté dans de petits mystères de rien du tout.

– Si ce sont des mystères de rien du tout, je ne vois pas pourquoi tu y attaches tant d’importance...»

Ce qui est évident, c’est que nous avons maintenant une conception trop éloignée de ce que peut être une relation de ce genre. Je ne peux plus supporter sa froideur, son goût du secret, son indifférence réitérée,

chaque jour étalée. (Moi : « Je suis trop malheureux, je veux en finir. » Lui : « Bon. »)

En fait, il avait regardé ma lettre, dit-il maintenant. Mais s'était bien gardé de me le laisser savoir, et lui avait laissé volontairement un air intouché (quel connard ! mais quel connard ! il m'arrive d'être plus indigné quand j'écris ce *journal* que sur le moment…).

Et puis il y a trop de ressentiment des deux côtés – plus du mien, sans doute : j'ai pu l'exaspérer, mais je ne l'ai jamais fait souffrir. Enfin il est tellement content de lui (« Il se trouve que j'ai une personnalité plus forte que la tienne...») qu'il ne me resterait plus, dans ce couple, que le rôle de piètre second, de faire-valoir, de traîne-savates. Rentrer là-dedans, ce serait accepter une relation purement sado-maso où je n'aurais aucun moyen de pression ou de sauvegarde contre la dureté qui me répugne et dont il fait maintenant le panégyrique : il n'est pas jaloux de moi, pas du tout; il est "enchanté" lorsque je pars en voyage, ça me change les idées et ça lui permet d'être un peu seul dans l'appartement, pour une fois; etc. Merci bien. Je ne lui ai jamais caché ni mon amour ni le besoin que j'avais de lui. Mais j'ai aussi besoin de quelque chose en retour, à la fin. Il dit :

« Je reste avec toi, c'est bien une preuve suffisante de mes sentiments. »

Non.

Non, non, non, non, non, non et non.

Il est rentré comme je me préparais à sortir. Mais nous n'avions plus rien à dire. [*Cinq heures : il rentre. À son pire, son plus désinvolte, sifflotant et criant gaiement : « Oh là là, j'ai une de ces faims ! » Il m'apprend aussi, en route vers le réfrigérateur, que Paul* <u>*Morand*</u> [ROMAND, ROMAN, ROMAN. ROMAN, NORMAND, DARMON, NORMA, MORDAN(T), ETC.] *est mort*.] Sur le boulevard, j'ai rencontré Jean-Claude, le photographe, et nous avons dîné ensemble rue Princesse. Celui-là a décidément un problème. Il me demande :

« Toi qui connais beaucoup de types du Dauphin, dis-moi une chose : est-ce qu'ils ne trouvent pas que je suis un peu pimbêche?

– Je n'ai jamais rien entendu dire de ce genre, non.

– Tu comprends, je ne me lie pas très facilement; et puis ils m'agacent, tous, avec leur façon d'évaluer tout le monde et de se raconter leurs tableaux de chasse. L'autre jour, j'ai demandé à deux de donner des notes à ceux de leurs amants qui passaient, comme ça, pour voir jusqu'où ils iraient : eh bien ils l'ont fait, tu sais, sans se rendre compte que je me foutais d'eux, et jusqu'au moment où ils ont compris, tu les aurais vus. (W. a raison, je suis ridiculement marxiste : le discours des gens sur le sexe est une superstructure, liée très étroitement à leurs possibilités à chacun, à leur situation, à leurs moyens et à leur cours sur le marché sexuel : ainsi ceux qui sont trop vieux pour y avoir du succès dénigrent les parcs, se disent indignés par les Tuileries ou le Trocadéro, et se persuadent eux-mêmes que ça ne les intéresse pas, etc.) Mais nous, nous deux, on dirait, comme ça, à première vue, qu'on a une relation très superficielle : on ne se téléphone pas, on ne se parle pas beaucoup, on ne se fait pas de confidences, et pourtant… Enfin, il y a quelque chose de plus, non? Qu'est-ce que tu en penses?» (Franchement, j'ai mes doutes… Et puis, je ne crois pas une seule seconde que les relations sont plus profondes, plus solides, plus "vraies" pour la seule raison que le sexe n'y entre pour rien… Personne ne s'est jamais rendu plus attachant ni plus estimable ni plus prestigieux à mes yeux en refusant de coucher avec moi – lui n'a jamais précisément "refusé", d'ailleurs, mais il n'a jamais offert le moindre angle d'ouverture pour une proposition.)

Il n'est certes pas génial, mais ce qui m'intéresse un peu en lui, tout de même, c'est sa passion des voyages. Il a vécu sur tous les continents et veut partir maintenant pour l'Amérique du Sud, ou bien pour l'Afrique, de nouveau. Il est très intéressé par ce que je lui dis de Philippe et de son avion, et d'apprendre que Philippe, peut-être, pourrait l'emmener (je m'avance un peu). D'ailleurs il connaît Bobo-Dioulasso. Ce qu'il voudrait, c'est vivre de nouveau dans une tribu africaine : cette fois-ci parmi les Dogons – je les voyais venir, ceux-là, et me suis réjoui qu'ils fussent si exacts au rendez-vous…

Je lui parle aussi du colloque de photographie, en Arles :

« C'est vachement hétéro, le milieu de la photo, contrairement à ce qu'on aurait pu croire.

– Ben, bien sûr, quand ils sont tous ensemble, comme ça, c'est un milieu clos, tout le monde se connaît, ils sont prudents.

– Mais dans un groupe d'artistes ou d'écrivains où tout le monde se connaît aussi, ce n'est pas répressif comme ça, personne ne se cache...»

Plus tard nous rencontrons sur le boulevard un Américain blond, moustachu, très joli, que l'on voyait beaucoup cet hiver au Sept ou ailleurs, qui draguait mais m'excitait peu. Or il a beaucoup embelli : il est bronzé, il a bonne mine, ses cheveux et sa moustache ont beaucoup blondi. Comme Jean-Claude, sexuellement, est décidément une impasse, je le quitte, et je prends un verre au Dauphin avec l'Américain. Il s'appelle Mark et il est de l'Indiana, ce qui évidemment m'impressionne beaucoup, mais je serais bien en peine de lui expliquer pourquoi. Il vit maintenant à Barcelone où il dirige, avec un cousin (leurs grand-mères irlandaises étaient sœurs), une affaire d'instruments chirurgicaux. Tous les amis à lui qui viennent lui dire bonjour s'étonnent de la blondeur inédite de ses cheveux, et suggèrent qu'elle n'est pas entièrement due au soleil, ce qui ne m'était pas venu à l'esprit.

« Seul mon coiffeur sait la vérité », leur dit-il.

Se joint à nous un garçon de sa connaissance, minuscule et très musclé, un peu ridicule, aussi large que haut, Français qui, lui, vit à La Nouvelle-Orléans. Il a l'intention de se faire naturaliser américain. Il a, à cette fin, épousé une Américaine qu'il ne voit guère, ce dont sa famille, à Saint-Brieuc, s'étonne.

«Vous comprenez, nous explique-t-il, c'est que j'ai aussi mon mari, là-bas, à La Nouvelle-Orléans. J'aime de plus en plus cette ville. Ce sera mon septième carnaval, cette année. C'est quelque chose d'inouï. Tandis qu'ici, vous avez vu le 14-Juillet ? Je suis rentré chez moi tellement c'était sinistre. Je ne peux plus voir les Français, je ne peux plus les supporter. »

Il est étrange à observer, même en dehors de son physique singulier, par le mélange en lui des deux cultures. Il parle anglais avec un léger accent, mais il maîtrise parfaitement (ou bien ce sont elles qui le maîtrisent…) toutes les tournures des Américains, et cette façon qu'ils ont de *mimer* tout ce qu'ils disent, de faire de chaque phrase une petite

comédie, d'ailleurs toujours la même pour les mêmes phrases : s'il veut expliquer qu'il voulait séduire, impressionner, se montrer sous son meilleur jour, il tire le cou et relève les sourcils en dodelinant du chef; pour signifier que quelqu'un lui plaît beaucoup, il mime un tremblement nerveux de tout le haut du corps, etc. Cette grammaire assez précise, très rigoureuse en ses prescriptions surtout, se superpose à l'autre et la remplace, ou la renforce. La légère distanciation involontaire qu'apporte à la comédie le petit accent, et le fait, connu du critique dramatique, que le comédien soit français, expose bien à quel point le fameux talent comique américain de conversation (dont les Français passent aujourd'hui pour si dépourvus, et c'est en effet mon cas) est, sauf chez les véritables maîtres, codé, rituel, collectif, partagé.

Le Français de Louisiane ne m'amuse pas très longtemps, et je vais faire un tour, le laissant avec Mark de l'Indiana : ils ont tous les deux l'intention d'aller au Sept.

Enfin, toujours sur le boulevard, troisième rencontre : le beau Jean-Jacques, un petit employé de ministère que Bernard D. est arrivé à faire entrer dans les services financiers de l'ambassade de France à Washington. Il est ici pour quelques jours. Mais il déteste Washington, qu'il trouve trop provinciale. Toutefois, il y a une liaison et ne veut "rien faire ce soir", dit-il, car il rentre demain là-bas et veut être en forme pour son copain. Je ne lui avais rien proposé ! Il est vrai qu'il est très bien, et tous les pédés de service, genre Fernando et consorts, qui défilent devant nous, tombent en arrêt devant lui.

L'ayant quitté je me dirige, toujours seul, vers la rue Sainte-Anne. Près de l'arc du Carrousel, entre les deux bras du Louvre, je rejoins Mark et son ami. Mais ils veulent aller d'abord prendre un verre au café qui fait l'angle de l'avenue de l'Opéra et de la place des Pyramides. Moi non. Pourtant il n'est que minuit, il n'y aura pas un chat au Sept. Je vais donc au Bronx, qui est plein à craquer, et c'est encore trop peu dire, tel en tout cas que je n'avais jamais vu cet endroit : on ne peut pas du tout y bouger volontairement, on ne peut que s'y laisser porter par des courants violents, saccadés, étouffants. Je passe un assez long moment avec un grand garçon jeune, très grand, très poilu, espagnol, je crois, contre lequel un hasard à peine assisté m'a serré. Malheureusement, il veut à

tout prix me branler jusqu'à ce que je jouisse, et je n'ai aucune intention de jouir en l'air, si l'on peut dire, au milieu de cette foule. Et il a beau être très mince, moustachu et couvert de poils noirs, il est trop grand pour moi, surtout lorsque nous sommes l'un et l'autre debout. De toute façon, il fait vraiment trop chaud.

Comme je sors, je sens une main contre mon bras :

« *Hello !* », très gaiement.

C'est W., et bien sa manière, cette emphatique bonne humeur. Je vais un moment au Sept, mais c'est assez sinistre. Puis je retourne au Bronx, encore plus frénétique que précédemment. Trop, c'est trop, et on est la victime d'un tas de vieillards libidineux auxquels on ne peut pas échapper. Pourtant je me trouve en face, par hasard, d'un garçon blond à l'énorme moustache, qui se met à m'embrasser. Ses avant-bras sont couverts de poils blonds, son corps aussi, son sexe est de taille assez considérable et il est plein d'enthousiasme. Moi aussi, quoique, dans la foule et la chaleur, je ne puisse pas très bien bander. Nous nous embrassons longtemps, nous déshabillons réciproquement, nous léchons, nous serrons à nous rompre l'un contre l'autre, au milieu de la mêlée :

« Tu veux venir chez moi ?

– Oui, d'accord.

– Enfin, ce n'est pas chez moi, c'est chez un copain qui est parti en vacances et m'a laissé les clefs de son appartement. »

Nous prenons un taxi pour aller chez Gianni. Là, en sueur, je prends une douche. Lui, non. Il aurait bien fait, pourtant. Peut-être a-t-il eu peur que je n'en profite pour lui faire les poches, qui sait ? Il s'appelle Dominique et il est de Rouen. À la lumière, pas une beauté, loin de là. Bien que ses cheveux et sa moustache soient blonds, les poils de son corps sont presque noirs. Il a un très beau sexe, qui semble ne débander jamais. Mais il veut surtout que je le baise. Malheureusement, l'accès de son cul n'est pas facile, et il n'est pas question de le lécher – il ne me plaît pas assez pour cela. Même d'y mettre de la salive avec mes doigts me dégoûte plutôt, car ma main y prend une odeur de merde qui me fait débander. Impossible de le baiser, donc. Je jouis sur lui, trop vite, et le masturbe.

Dimanche 25 juillet 1976 [lundi 26 juillet, trois heures et demie]

Le Rouennais s'est réveillé tôt, vers huit ou neuf heures, et il devait partir. Il voulait auparavant faire l'amour, si l'on peut dire, de nouveau; moi non. J'ai donc prétendu dormir à moitié, et je l'ai laissé sortir et tirer la porte. Puis j'ai dormi jusqu'à onze heures. Ensuite j'ai inspecté les revues pornos de Gianni, laissées par lui sur une chaise voisine du lit : elles sont toutes anglaises, datant de sa période londonienne; peu excitantes, mais parfois amusantes, surtout les petites annonces, toutes plus obsédées par les classes sociales les unes que les autres :

« *Working class, I suppose* », écrit avec résignation, en se décrivant lui-même, l'un des annonceurs.

Rentrant vers Saint-Germain en métro, et passant par la station Réaumur-Sébastopol, j'ai pensé au pauvre Jacques, coincé chez lui par une hépatite; et, sautant du convoi sur un coup de tête, je suis allé le voir. Nous avons déjeuné ensemble. Jean-Pierre B., qui vivait avec lui depuis cinq ans, va s'installer en Avignon et il a déjà emporté la moitié de ses affaires. Mais cela n'affecte guère Jacques. Il est plus triste de sa rupture avec Alain, l'architecte, dont il était amoureux. [*John et W. étaient ici à l'instant, ils viennent de partir.*] D'autre part, il y a tout juste une année qu'il est au chômage, et il doit maintenant chercher un job sérieusement. Enfin il quitte son appartement, trop cher pour lui tout seul. Ce sont beaucoup de ruptures à la fois.

Dans le square qui est près de chez lui, devant la Gaîté-Lyrique, il a rencontré un garçon de dix-neuf ans, « beau comme un dieu, dit-il, entre Hugues Quester et Laurent Terzieff ». Malheureusement ce garçon, Patrick, est pédéraste de stricte observance, et se trouvait là dans l'unique espoir de rencontrer quelque enfant à la sortie du cirque. Il ne s'intéresse qu'aux garçons de quatorze ans, et décrit sa passion comme vraiment dure à vivre : on veut bien le croire. Lui et Jacques se voient assez souvent, pourtant, et bavardent. Mais l'homosexualité telle que nous la concevons est aussi étrangère à ce garçon que la zoophilie ou la

nécrophilie, et l'idée de coucher avec un type de vingt-cinq ou trente ans ne lui viendrait pas plus qu'au plus dogmatique hétéro.

Jacques, Alain Clément et moi nous entendons pour convenir que la tristesse, et particulièrement le chagrin amoureux, n'est pas une très bonne disposition pour le sexe; qu'ayant un amant régulier on tire avec d'autres que lui, en son absence, des coups brillants, mais que, solitaire, mélancolique et incertain, on se montre piètre compagnon de lit.

Jacques va partir pour le Midi et il réitère son invitation dans la maison qu'a louée Jean-Pierre à Villeneuve :

« Tu peux venir avec moi », dit-il.

Ne pouvant sortir, il passe son temps à regarder la télévision, n'importe quoi. Il me prête les deux romans de Jean-Jacques Schuhl, *Rose poussière* et *Télex N° 1*. Je rentre de chez lui à pied. W. rentre comme je suis au travail dans ce cahier (ou plutôt dans le précédent) sur la journée de samedi : il est très aimable, très cordial, très gai. Il manifeste dans la séparation la même indifférence absolue qu'il témoignait dans la vie commune. Rien de ce qui me touche, ou nous touche, ne semble l'affecter si peu que ce soit. J'ai donc bien fait de ne pas écouter ses froides propositions de sortie partagée. Il reste que son emphatique bonne humeur me fait de la peine, évidemment : ne serait-ce que par le mépris où elle tient ma propre tristesse ou ma simple gravité – tout ceci, dit-elle, n'est qu'une plaisanterie; qu'importe que la vie penche d'un côté ou de l'autre : amusons-nous !

Il me parle du dernier roman de John Ashbery dont il a lu une critique dans la *New York Review of Books* et que Denoël a déjà traduit. Et il s'intéresse beaucoup à *Télex N° 1*, qu'il commence même à lire, étendu sur le lit :

« C'est bien, commente-t-il, c'est très bien – quoiqu'il soit un peu primaire, évidemment, d'expliquer dans les premières pages, de cette façon vulgarisante [*Coup de téléphone de Madeleine Parrot, ma vieille "camarade" du parti socialiste, une de mes seules "relations" actuelles qui soient nées au XIXe siècle. Je devais l'appeler, il y a de cela des semaines. Je ne l'ai pas fait et ensuite, bien entendu, selon l'effet cumulatif bien connu du tort et de la culpabilité, il devenait chaque jour*

un peu plus difficile de le faire – on devient abject par honte et par embarras d' avoir été mufle… Ma seule excuse (pas fausse, Dieu sait), c'est que :

« Ça a été un printemps un peu triste…

– Tu ne vas pas aller en Grèce ?

– Non, je ne crois pas.

– Et W., il est toujours là ?

– Oui, il est toujours là.

– Tu dis ça d'une drôle de façon…

– Enfin, oui, il est toujours là, je ne sais pas ce qu'il va faire, je crois qu'il va partir bientôt, en Grèce peut-être, lui.

– Moi, mon rêve, tu sais, c'est l'île d'Apollon.

– Délos ?

– Oui.

– Mais on ne peut pas y séjourner, il n'y a rien, que des ruines, pas un arbre…

– Oui, je sais, je me contenterais d' y passer au cours d'une croisière. À Olympie il y a un temple de Jupiter, en ruine, mais toutes les colonnes sont tombées de façon très régulière, toutes les pierres sont là, il suffirait de les poser les unes sur les autres, mais ils sont paresseux, je l' aurais fait moi-même si j'en avais eu la force. Et le stade ! Ah, ce n'est pas Montréal ! Je regarde ça, ces jours-ci, les Jeux olympiques. L'autre jour je voyais les lanceurs de disque, de gros bonshommes affreux. Ah, quand on se souvient des statues grecques, ces éphèbes gracieux – musclés bien sûr, forts, mais si beaux…

« J'ai rejoint le C.E.R.E.S., je te l'ai dit? Tu comprends, ces vieux de la majorité, et Siegwalt comme secrétaire de section, non, c'est trop pour moi… Il est parti en vacances deux mois, il n'y a pas une seule réunion de prévue jusqu'en septembre. On taraude le trésorier pour qu'il en organise, mais tu sais, c'est un protestant alsacien, enfin tu vois ce que je veux dire : le genre, quand tu lui dois quatre mille francs et qu'il t'en doit cinq mille, il ne te donnera jamais mille francs, non, ce serait trop

simple, il faut absolument que tu lui donnes tes quatre mille et alors il te donne les cinq mille – mais qu'est-ce que tu veux faire ?

(...)

« Oh non, moi je ne vais nulle part, moi. L'année dernière je suis allée à Pornichet, dans la famille de mon mari, je me suis rasée comme tout; et puis cette cousine a des goûts bizarres – non, ne me fais pas dire ce que je ne dis pas : moi, j'allais là-bas pour la mer, tout de même, tu comprends; elle, elle n'arrêtait pas de m'emmener dans l'intérieur des terres, toujours l'intérieur des terres, l'intérieur des terres, c'est tout ce qui lui plaisait : la mer, j'ai dû la voir trois fois.

(...)

« Téléphone-moi, ça sert à ça, les amis : quand on est triste. La semaine prochaine je serai toute seule, mon fils s'en va], ce qu'on va faire, il aurait mieux fait de s'y mettre tout de suite – mais c'est bien. »

Il se lance, tandis que je me prépare à sortir, dans toute une série de coups de téléphone, le genre de séance que j'essaie à tout prix d'éviter, cette fois en vain. Il est question, bien entendu, de tout un tas de gens que je ne connais pas, les noms inconnus défilent, celui en particulier d'un certain *Roberto*, très récurrent : le Sud-Américain de la semaine dernière, peut-être? Tout le monde va voir ce soir *Autant en emporte le vent*, « je ne l'ai jamais vu, tu comprends : c'est une date importante pour moi ! », dit-il (pas à moi – et ça suffit à me serrer le cœur).

Chronique du boulevard : vu au Dauphin un type qui me drague, se lève pour me suivre – pas spécialement sexy mais "intéressant" peut-être, qui sait : cheveux noirs, grosse moustache noire, profil aquilin, blouson de cuir noir, pantalon d'ouvrier à bretelles, très large. Nous nous parlons à l'Odéon. Il a une barbe de trois jours, avec, malheureusement, des trous, des plaques de peau où la barbe ne pousse pas, ce qui me dégoûte un peu. Il est belge, il habite Toulouse, tiens c'est étonnant. Il rentre de Londres, est-ce que j'aime Amsterdam ? Il est venu à Paris pour voir un ami qui a un très mauvais trip. Il pense aller bientôt à San Francisco pour quelque temps, chez des amis. Il n'y fera rien, comme d'habitude, à moins qu'il ne doive prendre un petit job pour survivre. Il est stone.

Itinéraire : boulevard Saint-Germain, boulevard Saint-Michel, rue Saint-André-des-Arts. Il demande :

« Est-ce que c'est un quartier populaire, ici ? – ce qui me fait rire.

– Non, c'est d'abord un quartier bourgeois, étudiant ensuite, et maintenant c'est surtout un quartier touristique. Les quartiers populaires de Paris, c'est autre chose que ça, tu sais. D'ailleurs, ici, tout est cher : regarde le Dauphin. »

(J'ai oublié de noter qu'au Dauphin [AH, DUPIN !] une foule d'habitués, désormais, ont été officiellement déclarés personae non gratae, et que les garçons ont reçu pour consigne de ne pas les servir (le gentil s'en excuse, le morveux se rengorge) : mais la plupart sont enchantés et restent des heures à la même table, avec des amis, sans avoir à consommer quoi que ce soit, ce qui les arrange.)

Le Belge, de toute évidence, interprète ainsi mes dénégations amusées : j'habite le quartier, c'est par snobisme que je ne veux pas qu'on le prenne pour un quartier populaire. Il me rase, et surtout il ne m'excite pas assez pour que je puisse m'accommoder de la chape de malentendus que chaque phrase fait naître entre nous. D'évidence il m'a rangé parmi les snobs, les prétentieux et sans doute les mythomanes, comme tous les Parisiens; et s'il me demande ce que je fais dans la vie je suis obligé de lui répondre, plutôt que mon habituel (et en général inintelligible, inintelligé) « j'écris », que je suis lecteur dans une maison d'édition, ce qui lui semble encore une vantardise, probablement (s'il savait...). Tout cela est si pesant, si *hopeless* (nous y mettrions quatre-vingt ans que nous ne nous comprendrions pas) que je profite de la première ouverture pour prendre la tangente :

« Quels sont tes plans, là ?

– Oh, je voudrais trouver un ami qui est souvent dans le quartier vers ces heures-là : je vais marcher encore un peu.

– Bon, ben je rentre chez moi, alors : j'habite chez un copain, rue Jacob. »

Au Dauphin il y a maintenant un Allemand rencontré l'année dernière aux Tuileries, très bête, très gentil, pas mal, grand, maigre, avec de vilaines dents :

« Quand est-ce qu'on couche ensemble?» demande-t-il.

Comme je ne sais pas comment se dit en allemand "y'a pas le feu…", je fais un tour de plus. Et je rencontre Alain Clément qui m'invite à prendre un verre au… Dauphin, évidemment. Il me propose aussi de dîner avec lui, mais j'ai de quoi manger à la maison, et très peu d'argent. Après un moment de gaieté, il se renfrogne. Moi :

« Ce n'est pas ma faute, j'espère?

– Et si je te disais que si?

– Parce que je ne veux pas dîner avec toi ?

– ...

– Mais c'est pour des raisons purement financières, idiot. J'ai quarante francs pour vivre jusqu'à je ne sais quand…

– Mais je t'invite!

– Tu n'es pas plus riche que moi !

– Qu'est-ce que tu en sais ?

– Bon, bon, si tu le prends comme ça...»

Nous allons au Conway's, l'un de ses terriers favoris. Il est grand admirateur d'un garçon qui travaille au bar, là. La veille, il est allé au sauna, il y a rencontré un Canadien avec qui il a fait l'amour. Le Canadien était très bien, mais ça ne marche pas en ce moment, lui ne jouit pas. Enfin, il l'a amené ici, au Conway's, après lui avoir parlé du barman si beau, si sexy, si etc. Or le Canadien était un grand ami du garçon en question, canadien lui aussi; ils se sont retrouvés après six ans dans l'enthousiasme.

Moi :

« J'ai envie d'être amoureux.

– Tu n'es plus amoureux de W. ?

– Non. *Nooon*…. Enfin si, probablement, je ne sais pas. Je suis amoureux de lui, mais je ne l'aime pas.

– Mais tu as moi : je ne vois pas pourquoi tu cherches plus loin.

– Ah non, toi, ça ne va pas, je te connais comme le loup blanc, ce serait de l'inceste. Non : il faut quelqu'un d'inconnu, d'entièrement nouveau, qui n'ait aucun lien avec le passé.

– Mais je ne te connaissais pas quand tu étais avec W.

– Non, mais tu le connaissais, *lui*, ça revient au même – c'est même encore pire… Non, non, il me faut quelqu'un de tout à fait inconnu, complètement étranger à tout ça, tombé d'une autre planète. Gentil, tendre, affectueux…

– Ben voyons… Les yeux bleus, une queue de vingt-trois centimètres, ressemblant à Robert Redford…

– Non, je ne tiens pas spécialement aux yeux bleus, ni aux vingt-trois centimètres. Robert Redford je ne dis pas, mais alors tel qu'il était dans *Butch Cassidy and the Kid* – et si possible mâtiné d'un peu de Franco Nero dans *The Virgin and the Gipsy.* Non, ce qu'il me faudrait, c'est un intellectuel…

– Ah, en plus…

– Attends, je n'ai pas fini : un intellectuel riche, qui ait un grand appartement, des disques, des livres, une voiture pour aller à la campagne, au bord de la mer… J'en ai marre des coups en l'air. Tout à l'heure j'ai rencontré un type qui avait l'air d'être intéressant, de *pouvoir* l'être, en tout cas; mais au bout de cinq minutes il me rasait déjà : un Belge, drogué, qui habite Toulouse.

– C'est quand Jean-Pierre est allé à Toulouse, où habitent ses parents, qu'il a rencontré le type avec qui il est parti. *Un Belge*, d'ailleurs.

– Eh bien, voilà, c'est lui : il ne doit pas y avoir trente-six Belges qui habitent Toulouse.

– Comment il est fait?

– Brun, moustachu, etc. Il rentre de Londres.

– Oui, Jean-Pierre était à Londres. Mais alors il doit être rentré aussi…

– Il m'a dit qu'il était avec un type qui était dans un très mauvais trip. Il habite rue Jacob.

– Oui, Jean-Pierre a les clefs de l'appartement de Michel-Ange Irrazazábal, rue Jacob.

– Tu me fais marcher?

– Mais non, pas du tout. Pour ces choses-là je suis tout à fait sérieux, malheureusement (et en effet il est devenu grave, tendu). Jean-Pierre est allé à Toulouse chez ses parents, donc; et quand il est revenu, il m'a dit : "Voilà, j'ai rencontré un garçon, il va venir passer une semaine à Paris, alors je ne coucherai pas là, je prends mes affaires." Voilà comment ça s'est passé. Et il a demandé les clefs de son appartement à Michel-Ange, notre ami à tous les deux.

– Et Michel-Ange les lui a données?

– Michel-Ange n'était pas là, il avait laissé les clefs à un ami qui les a laissées à Jean-Pierre. Un jour j'étais assis au Saint-Claude, j'avais rendez-vous avec un ami, j'étais près d'une glace, tu sais, qui sépare la terrasse de l'entrée du tabac : dans la glace je les ai vus tous les deux qui s'approchaient, je ne regardais pas de leur côté, j'ai vu Jean-Pierre prendre le bras de l'autre, l'entraîner… Ils ne m'ont pas vu. Mais dix minutes plus tard je les ai rencontrés. Ils auraient pu éviter le quartier, tout de même…

– C'est incroyable, cette histoire…

– Ça dépend pour qui : Jean-Pierre a dit à un ami à moi qu'il ne comprenait pas ma réaction, que c'était un malentendu. Il trouve – c'est ce que cet ami m'a dit, un soir, à dîner à la Coupole – que je ne suis pas cool, pas assez décontracté, que je ne sais pas m'amuser, etc.

– Tiens tiens tiens… Ça m'est très familier, ce petit discours-là…

– Il a envie de *jeunesse*, il paraît. C'est en tout cas ce que cet ami m'a répété. »

(En fait, cette conversation ne s'est absolument pas déroulée ainsi – les propos sont exacts (autant que faire se peut), mais je me suis trompé dans leur enchaînement, qui est en train de me revenir. C'est moi qui parlais de mon âge, disant : «En plus, je vais avoir trente ans dans quinze jours, on peut dire que ça tombe bien, ça va être gai, comme anniversaire...» Alain, lui, a trente et un ans. Il m'a alors parlé de ce que lui avait dit son ami à

la Coupole, du désir de jeunesse de Jean-Pierre, qui a vingt-neuf ans. C'est ainsi que nous en sommes arrivés à parler du Belge (qui pourtant doit avoir dans les trente ans, lui aussi) : « J'ai rencontré un Belge, tout à l'heure. – Celui-là habite Toulouse. – Oui, c'est ça, etc. »)

> *Cry, and you cry alone. Smile, and the world smiles with you.*

Toujours est-il que Jean-Pierre et ce garçon, le Belge, sont partis pour Amsterdam où ils vivaient dans la misère. Et Jean-Pierre a téléphoné à Alain, d'Amsterdam, pour dire qu'il n'avait pas un sou, et pour lui demander de l'argent. Et Alain a envoyé l'argent.

«Mais ce n'est pas possible! Il était stone, non?

– Oui, probablement.

– Il est très engagé dans les drogues ?

– Il l'était avant que je ne le rencontre, mais il s'était arrêté.

– Quelles drogues ?

– Oh, un peu de tout… Enfin non, pas des drogues dures, je crois, pas d'héroïne – la cocaïne, un peu. Du Mandrax, surtout. Mais quand nous vivions ensemble, rien, un joint de temps en temps, à peine. Et il était beaucoup plus heureux, il allait beaucoup mieux, il me l'a dit souvent. Et puis soudain, ça : qui aurait pu s'attendre à une chose pareille? "Je prends mes affaires, j'ai rencontré un type, je ne couche pas là." Ça ne lui ressemble pas du tout. Je me dis que c'est quelqu'un d'autre qui m'a dit ça : sans ça je le haïrais, et je ne veux pas le haïr. Je crois qu'il ne se rend pas compte : enfin, tu vis avec un type et un beau jour, pof, ciao…

– Il est très dépressif?

– Oui.

– Tu crois que c'est lui qui a un mauvais trip ? Mais le Belge m'a dit qu'il était *venu voir* un ami qui avait un mauvais trip. Tandis que Jean-Pierre était avec lui à Londres, non?

– Donc il est là depuis hier. Il aurait pu me téléphoner...»

Nous sommes alors rejoints par Cadéré, qui m'étonne beaucoup parce que, pour une fois, il n'a pas avec lui l'un des ses fameux bâtons multicolores dont la composition par petits cylindres de couleur, mais aussi la compagnie, les promenades qu'il leur fait faire, sont tout son art :

« Je suis en vacances », dit-il en guise d'explication.

Je lui présente Alain qui dit qu'il va partir pour Rome et qu'il ira peut-être jusqu'à Naples.

« À Naples ? dit Cadéré. Il faut que tu ailles voir Lucio Amelio : c'est un type extraordinaire. Un galeriste. Tout le monde de l'art est dans l'inquiétude, se plaint du marasme et tout ça, que personne n'achète rien – lui il se marre, il s'en fout complètement, tu comprends : et alors ses affaires vont bien. Il est merveilleux, il est complètement fou, il s'amuse tout le temps : sa galerie, c'est un amusement. Si tu lui plais, il t'emmène à Capri et tout, il est très généreux; ou bien dans le château de Peppino, là où il a donné la fête pour Rauschenberg.

– Il avait loué un tas de garçons de la ville, dis-je à Alain, et il les avait placés, nus, dans les niches de la façade, avec des torches.

– Oui, il fait des choses folles comme ça, il dépense des millions de lires pour des caprices, et il fait des scènes terribles pour dix mille lires...»

Puis la conversation en vient aux *loubards* :

« Mossé, non, c'est pas sérieux… D'ailleurs c'est le vieux trip, déjà, la drogue, les cheveux longs, les motos, tout ça. Non, les vrais loubards, ils se foutent de lui. Mossé, bon, dans les soirées chez Ghislain Mollet-Viéville, il arrache le téléphone et se taille avec, bon, ça fait bien, ça épate les bourgeois, ils aiment ça. Mais les vrais loubards y z'en ont rien à foutre d'épater les bourgeois. Moi j'suis allé chez des mecs comme ça, durs, des mecs terribles. Ils me plaisent beaucoup : vachement durs, tu sais.

– Ah mais oui, dit Alain Clément, moi aussi je devais aller chez des mecs comme ça : dans la banlieue est, à Nogent. Le mec a une Cadillac.

– Oui, c'est ça. Mais c'était à Joinville.

– Il est à Sciences-Po.

– Oui, c’est le même.

– Ils sont homosexuels ?

– Non, pas du tout, mais tu sais, y z’en ont rien à foutre : homosexuels, pas homosexuels – i’ sont partouzards, surtout. Moi j’devais y aller avec une copine, mais elle s’est dégonflée – c’était mieux comme ça, d’ailleurs. Non, mais c’est des mecs bien, vraiment bien. Ils font des coups énormes, tu sais : sérieux. Les petits mecs qui ont tout volé dans un wagon de métro, i’ trouvent que c’est des gamins, des rigolos, pas sérieux.

– (Moi :) Mais alors qu’est-ce qu’ils font, eux : des hold-up ?

– Ouais, des hold-up, enfin des trucs terribles, je sais pas. Ils sont vraiment durs.

– Le type de Sciences-Po, c’est le chef?

– Non, non, y a pas de chef, c’est pas hiérarchisé. D’ailleurs c’est pas communautaire, c’est vachement individualiste comme trip. Là où je suis allé, c’était seulement chez l’un de ces mecs, ils ne vivent pas ensemble. On a eu une discussion sur Sade.

– (A. C. :) Ah bon ?

– Ouais, ouais, c’était passionnant. Et sur Proust, aussi.

– (A. C. :) Non, vraiment? Sade, encore, je comprends, mais Proust…

– Si, i z’avaient vachement de choses à dire. Mais bien sûr, faut être préparé avant d’y aller – y peuvent être vachement violents. Mais si tu leur plais, y a pas de problèmes.

– Oui, le copain qui voulait m’y emmener m’avait dit de ne pas trop parler, de fermer ma gueule.

Puis l’image disparaît tout à fait, et sur l’écran on n’aperçoit plus que ces mots :

UNE ABOMINABLE TRISTESSE

Nous parlons aussi de la Roumanie, des artistes roumains, de Mme Lupescu et de la succession du roi Carol. D'après Cadéré, qui est roumain, le roi aurait épousé en France, tout à fait légalement, une bourgeoise dont il aurait eu un fils, et ce fils aurait été déclaré l'héritier principal légitime, plutôt que le roi Michel.

Dehors il fait frais. Je vais avec A. C. chez lui, pour qu'il me prête un pull-over. Nous voyons une partie de *Splendor in the Grass*, mais je suis une fois de plus au bord des larmes : non, ne regardons pas ça. Nous marchons ensemble jusqu'au square Jean-XXIII. Dans les buissons, je caresse un type brun, moustachu, poilu, trop maigre – et puis, surtout, tout ça est trop toujours la même chose : la barbe, non.

A. C. et moi nous séparons sur le parvis de Notre-Dame, mais quand je passe devant le Dauphin, dix minutes après, je l'y retrouve : il a marché vite, et par un autre chemin :

« J'avais envie d'un cognac. »

Il m'accompagne jusqu'à l'Apollinaire et je rentre seul. Je me mets au lit et lis *Télex N° 1*. Vers deux heures, W. rentre, ne ferme pas la porte et ressort après deux minutes. Ça, c'est un peu dur. Du balcon je le vois s'éloigner, sa bicyclette à la main, en compagnie d'un garçon brun, bouclé, pour autant que j'en puisse juger de si haut : ils se dirigent vers l'appartement de Warhol. *My God, that really hurts.* Je vais vite prendre un valium, en souriant presque, parce que l'autre jour, comme nous regardions ensemble *La Peau douce*, W. avait dit, en guise de conseil aux protagonistes, alors que la situation du couple était particulièrement critique, dans le film "Vite, un valium !". Dans ces histoires de couple, au cinéma ou à la télévision, je m'identifie toujours avec celui ou celle qui aime le plus et qui est malheureux, tandis que lui trouve ces personnages-là emmerdants, crampons, et estime que tout est leur faute.

Je voudrais écrire des livres pour ceux qui ont vu de la fenêtre leur amant retrouver en bas, dans la nuit, un inconnu, et tous les deux s'éloigner vers un hôtel de passe ou un appartement qu'il imagine trop bien. Lorsque tu tournes la page 145, les deux bouches sont collées l'une à l'autre, les jambes de l'un sont sur les épaules de l'autre, le sexe… Continue de lire, va jusqu'au bout de cette phrase, cette autre encore,

commence un nouveau paragraphe, non, ne reviens pas en arrière, ça ne sert à rien, concentre-toi sur cette ligne-ci, ce mot, ne t'arrête pas, tu comprends?, continue…

Voilà, ils marchent, ils sont arrivés, ils s'embrassent, ils se déshabillent, oh –

Puis je m'endors d'un sommeil de plomb.

Lundi 26 juillet [mardi 27, quatre heures]

Grande activité dans l'immeuble et la rue, le matin. J'étais réveillé à sept heures au milieu d'un rêve. L'inconscient n'a pas encore compris ou accepté ce qui se passait. Je voyageais avec W., et aussi avec John et Raoul. Il était question de la chienne Tannou. Et l'abrupt réveil, et la pensée que… etc. : impossible de me rendormir. Je me suis levé, je suis allé pointer au chômage, j'ai déclaré que je prenais mes vacances et ne pointerais pas les deux suivantes fois. Puis je suis allé à la préfecture de Police pour obtenir un nouveau permis de conduire, car j'ai perdu le mien. Il y a un monde fou, dans une pièce sinistre. Il faut attendre un long moment, et vingt jours pour le permis.

Dans l'après-midi, tandis que je travaille, appel de Gianni, de Toulon :

« J'ai de bonnes nouvelles pour toi : j'ai lu *Échange*, je l'aime beaucoup. Aragon l'a feuilleté, il a dit : "Ah, mais il écrit bien, ce petit." »

(Je me demande pourquoi ces nouvelles me font plaisir, ce qui est indéniablement le cas, alors que : *a*) je n'ai pas d'admiration particulière pour les goûts esthétiques de Gianni, *b*) je trouve Aragon, comme je ne l'ai pas caché à Gianni, un poète exécrable, et c'est précisément contre le genre de roman qu'il a pratiqué que j'écris. M'enfin…)

Gianni fait pour moi la chronique de "la Cour" : Ristat est là-bas et veut me rencontrer, paraît-il. Danièle Sallenave va arriver. Didier est le grand amour d'Aragon. Moi :

« Ah bon ? Mais et toi, alors?

– Oh, moi, je ne suis que son amant : celui qui est toujours là, qui ne demande rien, à qui l'on peut tout raconter, même ses amours. Et toi,

comment ça va?

– Oh, toujours la même chose. J’ai eu une longue conversation avec W., l’autre jour : il m’a proposé de dîner avec lui, d’aller au cinéma, mais il n’en est rien ressorti. Il est toujours aussi froid, il ne se voit aucun tort, il dit que je suis terriblement égoïste.

– Oui, il m’a dit ça.

– C'est très caractéristique : trois jours après que nous avons rompu il se met à me parler, alors que bien sûr, s’il avait fait ça la semaine dernière, il ne serait rien arrivé. Mais c’est fini, ses demi-ouvertures : il est de nouveau complètement fermé, c’est-à-dire très aimable, très gai, peut-être un peu emphatiquement. Je l’ai vu au Bronx l’autre soir : il m’a fait un grand bonsoir, en riant, et quand il est ici il est très souriant, très mondain, il parle de choses et d’autres, c’est un peu dur. Hier soir il est rentré et ressorti, un type l’attendait en bas – ça c’était horrible.

– Mais tu es fou ! Pourquoi tu ne vas pas habiter chez moi au lieu de rester là, à te faire souffrir pour rien?

– J’ai toutes mes affaires ici, je travaille ici, c’est plus simple pour moi, tu comprends.

– Jean-François est ici, il a déjà séduit tout le monde. Aragon a dit : “Il est bien mignon, ton ami.” Les fils du directeur de la Résidence lui font des avances. Il va te téléphoner quand il rentrera. Il est furieux contre W. parce que W. m’a fait prendre de la drogue, de la cocaïne et tout ça…

– Ah bon ? Je n’étais pas au courant de cette intimité.

– Oh, mais nous allions chacun de notre côté, après. C’est arrivé quatre fois en tout.

(…)

« Tu me manques. Je t’ai écrit une lettre d’amour.

– Peut-être je vais venir dans le Midi.

– Il y a une exposition Bacon à Marseille, on pourrait se retrouver là. En tout cas, dis-moi où tu es, tiens-moi au courant de tous tes déplacements, ne perdons pas nos traces...»

J’ai appelé Casimir au cap d’Antibes. Il peut me recevoir chez lui, mais tous ses neveux et nièces y sont, il s’excuse qu’il n’y ait plus de très bonnes chambres dans la maison. Dans ces conditions, je n’ai pas osé demander si je pouvais venir avec quelqu’un. D’autre part, il est très occupé et ne pourra pas s’occuper de moi. Mais ça, ça ne fait rien, je n’ai pas besoin d’être distrait. C’est seulement la perspective d’être bloqué à Juan, sans voiture, et seul, qui n’est pas très réjouissante. Alain Clément sera à Antibes. Il m’a d’ailleurs téléphoné, comme je me préparais à sortir, pour me demander si je voulais prendre un verre avec lui. O.k. Mais sur le boulevard je rencontre d’abord Jean-Bernard, dit Grâce de Monaco (*Caroline*, ou plutôt *Stéphanie*, proteste-t-il), puis Christian en compagnie de Gilles. Jean-Bernard a fait lire *Passage* à deux amis monégasques qui en sont enthousiastes, dit-il, et vont m’écrire une lettre. Il veut savoir de qui est “À partir de là, les versions divergent”.

« Ah ça, c’est de moi.

– Oui, c’est ce que je pensais. C’est ce qu’il y a de plus génial.»

Christian, Gilles, Alain Clément et moi allons ensemble prendre un verre au Dauphin. Mais le lien se fait mal entre Alain et les deux autres. Christian est d’ailleurs plutôt froid. Il m’a envoyé du Touquet une carte postale où l’on pouvait lire, sur l’image même, ces mots gravés dans une plaque de pierre du “jardin d’Ypres” : « Souvenir d’une époque de vie commune ».

W. arrive à bicyclette en compagnie de Charles, l’ex-barman du Sept, qui est très gentil. W. salue à la terrasse, derrière moi, quelqu’un que je ne vois pas, mais qui ne peut être qu’une petite chose insignifiante, avec d’assez jolis bras, ou bien “le mytho du bois de Verrières”, qui est *avec* la petite chose, et qui est éminemment baisable, certes, mais pas supportable trois minutes – de sorte qu’il n’y pas de quoi être jaloux, ouf. À défaut je suis tout de même nerveux. Lui, W., est comme toujours très souriant, très décontracté – l’épitomé de la vie joyeuse.

Christian et Gilles vont dîner de leur côté. Alain Clément et moi avons pour intention de faire de même, mais il a un rendez-vous avec une fille à dix heures, pour aller voir *L'Apprentissage de Duddy Kravitz*, et il doit extraire de l’argent d’une boîte à carte bleue B.N.P., or elles sont toutes

détraquées. Pendant qu'il court les distributeurs, je vais donc dîner seul, rue Princesse. Je le retrouve ensuite par hasard. Il me raconte alors que Jean-Pierre est venu le voir dans l'après-midi, et qu'il est toujours déprimé (« Le mien est d'une humeur excellente, au contraire. C'est encore pire...»). Alain Clément lui a dit qu'il trouverait quelqu'un pour le consoler, et que cette fois-ci ce serait la bonne carte. «Non, c'était toi, la bonne carte», a dit Jean-Pierre.

« Il a vraiment dit ça ? Et tu ne l'as pas embrassé ? C'était gentil, tout de même… Moi, si on me sortait une phrase pareille…

– Non, c'est trop tard. D'ailleurs il parlait à l'imparfait.

– Mais tout de même, il est venu spécialement pour te voir.

– Oui, mais je crois que c'était pour vérifier que tout était bien fini. Il voulait voir comment j'allais, si je n'étais pas en mauvaise forme. Il m'a dit : "Je comprends que c'est aujourd'hui que tout est fini..." »

Je suis dragué très longuement par un petit mec pas mal, sans plus, assez sexy mais pas beau, très timide, jamais vu, qui me suit un long moment. Il serait tout à fait convenable pour tirer un coup en vitesse, ou *for a threesome*, mais je n'ai pas envie de cela, et il n'est pas question de ceci. Il a l'air populaire, il va encore falloir bêtifier, non, je n'ai pas envie de ça. *In time of stress, one lies back to one's own class*. Je décide donc de faire ce que m'a recommandé Jacques, de prendre le 63 et d'aller au Trocadéro. Mais puisque la station est en bas de chez moi, je passe ici un instant, car il y a du temps à tuer avant le prochain autobus. En ressortant je croise W. qui touche en riant les clefs de l'appartement de Gianni, dans ma poche, ou plutôt à ma ceinture.

Au Trocadéro il y a beaucoup de monde. Dans la partie supérieure, celle que je traverse d'abord puisque j'arrive de la place, en haut, où m'a laissé l'autobus, des isolés assis sur des bancs. En bas, au-dessous de l'avenue Benjamin-Delessert, dans les buissons, des groupes très mélangés, mais ce n'est pas ce qui m'intéresse ce soir. Ce qui m'intéresse ce soir apparaît très vite, et de toute évidence : un garçon jeune, pas très grand, à la fois sexy (moustache, cheveux courts, bien fichu) et super-bourgeois (pantalon de velours à revers, shetland sur les épaules, manches vides nouées sur la poitrine). Son comportement est étrange

[*tandis que j'écris ceci, il prend un bain, ici, à dix pas de ce papier*]. En me croisant il m'a regardé et vu, manifestement, mais il ne s'est pas retourné et ne me porte aucune attention visible. J'ai rebroussé chemin et l'ai suivi. Il se dirige vers un coin isolé et il reste seul, debout, me tournant le dos. Je suis tout près de lui, certainement il le sait, mais il ne jette pas un coup d'œil dans ma direction. Je m'approche davantage, rien. Il semble abîmé dans la contemplation fascinante de l'avenue de grand trafic qui suit la Seine, plus bas. Il n'y a personne près de nous. Comme je ne reçois aucune espèce d'encouragement, je m'en vais. Lui quitte aussitôt la position immobile qu'il a occupée dix minutes pendant que je le guettais. Plus tard je le croise à plusieurs reprises, nous nous dévisageons, mais jamais il ne se retourne sur moi. Il évite absolument les groupes, et reste aux confins du jardin. Finalement il s'assied sur un banc, près d'un kiosque. Merde, que faire? Je n'aime pas ces situations où il faut prendre toutes les initiatives, où l'autre vous laisse vous compromettre entièrement sans offrir en retour le moindre engagement clair, volontaire, fait pour être perçu. Mais il me plaît beaucoup, il est tout à fait ce dont j'ai envie, *sexy but not trashy*. Donc, après de longues hésitations, je me lance :

« Quel retirement!

– Comment?

– Je dis : quel isolement.»

Il ne sourit pas, il est en fait assez glacial, mais il répond, le strict minimum pour que je ne parte pas, découragé :

« Tu as l'air d'un soldat.

– Peut-être en suis-je un.

– Ah oui ?

– Non. C'est seulement que je n'aime pas passer des heures devant la glace. Comme ça, c'est plus simple. »

Il parle d'une façon précise, élégante, un peu recherchée. Il n'est pas particulièrement beau, seulement viril, réservé, l'air d'un jeune sportif des beaux quartiers.

« Tu viens souvent ici ?

– Non, c’est un peu loin pour moi.

– Loin de Saint-Germain?

– Non, loin de chez moi. J’habite le VIIe, je n’ai pas de moyen de locomotion.

– Tu peux aller aux Tuileries.

– Oui, mais ce n’est pas très drôle, c’est même assez sinistre, maintenant : il n’y a plus que des gens qu’on ne voit nulle part…

– Qu’est-ce que tu veux dire par *nulle part* ? »

J’ai l’impression de naviguer sur une mer dangereuse, parsemée de récifs. Les connotations de ces questions ne m’échappent pas : est-ce que tu es un pédé de Saint-Germain, est-ce que tu crois qu’il n’y a aucun autre endroit au monde que Saint-Germain et les boîtes, etc. ? Mais je m’en tire assez bien. Je passe même à l’offensive lorsqu’il déclare que les jardins de drague, bien qu’il y vienne assez souvent, sont au fond sinistres :

« Oh, ils ont le sinistre qu’on y apporte. Si l’on pense avant de venir qu’ils sont sinistres, ils le sont. Je ne pense pas qu’ils le soient en eux-mêmes. »

Passe près de nous un garçon blond, poilu, grand, bien foutu, que je connais de vue : Alain-Guy, le steward.

« Il n’est pas mal, celui-là. Large d’épaules. J’aime beaucoup les larges d’épaules.

– Oui, il est bien.

– Tu le connais ?

– Oui, enfin, de vue… Par des amis communs je sais beaucoup de choses sur lui, bizarrement. Nous sommes de la même ville.

– Et qu’est-ce que c’est, cette ville ?

– Clermont-Ferrand. »

Il rit. Je suis sûr que tout est raté. Si nous nous mettons à parler des garçons qui nous plaisent, de ceux qui ne nous plaisent pas, etc., nous allons bientôt nous mettre à draguer bras dessus bras dessous : je ne lui plais pas, il a seulement envie d’un compagnon de promenade. Puis la

conversation entre en errance. La curiosité réciproque est plus générale. Il me dit chercher un mot depuis des heures : celui qui désigne la tendance morbide à rester au lit, non pas pour dormir, juste par manque [*Six heures : il s'en va. Je devenais nerveux, W. a tendance à rentrer plus tôt, ces jours-ci*] d'énergie, ou seulement de désirs. Je n'ai pas la moindre idée de ce que ça peut être : lymphatisme, indolence, oblomovisme, aboulie, anorexie?

– *Anorexie*, tu es fou, ça a rapport à la nourriture, ça...»

Lui étale une grande virtuosité dans le vocabulaire de la psychologie. Il est intelligent, cultivé, rigoureux, un peu agressif. Je me mets à trembler, un peu d'abord, puis de plus en plus fort : je ne porte qu'une chemise, il fait un peu froid, mais surtout je deviens terriblement nerveux; ce garçon est parfait, exactement ce que je cherchais, il faut que je le séduise. Nous sommes dans l'une de ces exquises conversations du début des relations sentimentales où, dans l'estime réciproque et la curiosité, chacun essaie de se faire de l'autre une idée plus claire tout en s'efforçant de se montrer, bien sûr, sous son meilleur jour. Il est question de sémiotique. Mais il reprend chaque terme que j'emploie, veut savoir en quel sens exactement j'en fais usage, conteste sa rigueur dans le contexte. Je plaide pour les néologismes, les glissements de signification, lui pour la précision. Son goût déclaré pour les épaules larges me fait penser à la chanson que chante Dietrich dans *The House of the Seven Sinners* : « *When I see these shoulders, Broad and glorious* (…) *The guy is in the Navy*, etc.» Je lui en parle, et de John Wayne qui tient le principal rôle masculin. Mais j'ai peur de lui donner l'impression que je suis un cinéphile kitsch, une folle diétrichienne comme il en traîne tant dans Paris, et je fais machine arrière. La parenthèse a toutefois permis d'établir qu'il parlait un anglais impeccable, très anglais d'Angleterre, et bien supérieur au mien. Fils de diplomate, peut-être?

En fait je ne pense plus qu'à lui demander si l'on ne pourrait pas aller ailleurs, j'ai froid, j'ai envie d'une tasse de chocolat. Mais s'il refuse, s'il me dit qu'il préfère rester là et draguer, ça va être une telle douche froide que je n'ai pas le courage d'en courir le risque, et je ne cesse de remettre à plus tard de me lancer [CELAN, CEYLAN, C'EST LENT, *PROGRÈS EN AMOUR ASSEZ LENTS*]. En plus, la proposition ne peut pas survenir

après un trou dans la conversation, qui semblerait alors être dû à une longue préparation à l'offensive, mais doit au contraire se présenter juste après qu'il a été question d'autre chose, "naturellement", comme si l'idée venait de me traverser l'esprit. Mais c'est lui qui dit :

« Tu veux qu'on marche jusqu'à ma voiture pour prendre des cigarettes ?

– (Tu parles !) O.k. »

À la voiture je me prépare de nouveau à lancer mon invitation. Mais de nouveau c'est lui qui me devance :

« Tu penses qu'il y a un endroit où on pourrait prendre un verre, par ici?

– Par ici je ne sais pas – sans doute pas (il est plus d'une heure du matin).

– Ça ne fait rien, on peut aller ailleurs, alors.

– J'aimerais avoir un chocolat – à ces heures-ci, c'est plus difficile à trouver qu'un whisky…

– Qu'est-ce que tu suggères?

– Les Halles? Ou bien la Coupole, peut-être.

– Oui, allons à la Coupole. »

En voiture, je chantonne l'air de *La Maison des Sept Péchés,* qui me revient. Et donc il est de nouveau question des larges épaules, et il me confesse à nouveau le goût qu'il en a.

« *Well, I don't stand a chance, then…*

– *A chance of what ?*

– *A chance of seducing you.*

– *Quite to the contrary. What do you think seduction is for ?* (*Wow !*) *Besides, it's not an absolute must, far from it. I just happen to like them.* »

La Coupole est fermée, au Select il y a trop de monde, à la Closerie des Lilas aussi, nous avons envie d'un endroit calme. Lui déclare vouloir des tartines de pain beurré, en grande quantité. À deux heures du matin ! À Pigalle, peut-être. C'est ça qui serait exotique. Mais nous allons seulement au Dôme. Là, pour obtenir ses tartines de pain beurré, malgré

un refus premier, il fait au bénéfice du garçon un grand numéro de charme où se mélangent la séduction et l'autorité du fils de famille que rien ne peut démonter. Le garçon apporte ce qui lui a été demandé, après tout.

« *Oh, splendid*, dit-il, *very nice of you, really.*

– Restons français, dit le garçon.

– *Oh, come on, don't be a bore.*»

Et il renvoie notre chocolat, qui n'est pas assez chaud (c'est vrai).

Plus tard il est question de sa tenue, que je lui dis trouver admirable. Il croit que je suis sarcastique (toute la conversation se passe désormais en anglais). «*No, I'm dead serious*. » J'énumère : le vert pâle du V du pull-over à col en V est celui de ses yeux, mais il est rappelé par une ligne infime de la chemise à carreaux. Le pantalon de velours côtelé est gris foncé, mais présente aussi des suggestions de vert. Et les chaussures également sont parfaites, mocassins pleins de connotations exquises.

« Lesquelles ?

– Oh, le 92, par exemple» (sa voiture y est immatriculée).

La conversation tourne longtemps autour de son habillement, de tout ce qu'il implique. Il veut toujours que je précise. Manifestement, il aime bien parler de lui, ou qu'on en parle. Mais ses procédés pour arriver à ce résultat relèvent du grand art, tant ils sont discrets. Bien sûr, de mon côté, tout en le complimentant je me complimente moi-même, puisque ce que je vante surtout en ses mérites c'est qu'ils sont à ce point *subdued* et *understated* que très peu de gens, certainement, sont eux-mêmes assez subtils pour les percevoir. Il admet finalement que sa tenue n'est pas due au hasard, qu'il est conscient de ce qu'il porte, mais qu'il n'arrive jamais à obtenir exactement ce qu'il voudrait. Pain bénit pour le marivaudage : tous les grands artistes sont comme ça, ils visent quelque chose de très bien et ils arrivent à autre chose, qui n'est pas ce qu'ils désiraient mais qui est très bien aussi, etc.

La parenthèse sur le 92 m'a fait parler des appartements aux formes bizarres, de Fontainebleau, qui vient de devenir sous-préfecture, etc. Je m'intéresse beaucoup aux sous-préfectures, à toute les bizarreries

administratives, aux principautés, aux capitales d'opérette, aux cours d'appel qui ne sont pas dans le chef-lieu, comme celle de Riom, aux évêchés qui sont dans des trous, comme celui de Sées. J'aime beaucoup les résidences de sous-préfets, en général : celle de Florac, par exemple. Elles ont de petits jardins étroits, profonds, des allées où personne ne marche, derrière de hauts murs. Celle d'Arles est superbe – la résidence du sous-préfet, je veux dire. Dans les Bouches-du-Rhône il y a trois archevêques, cas unique. Etc.

[*Mercredi 28, cinq heures*]

En fait ce n'est pas vrai du tout, le Larousse ne signale pas d'évêque ni d'archevêque en Arles, j'aurai été abusé par le petit Castro.

« Tu ne connais pas un garçon qui s'appelle Christophe Girard ? demande 92.

– Si, bien sûr. Je l'aime beaucoup. Il est complètement fou, mais je l'aime beaucoup.

– *Fou* ? Dans quel sens?»

Suit une discussion du cas mental de Christophe, chez qui Patrick (il s'appelle Patrick) juge une *décompensation* improbable. Grande passion (théorique) pour la précision des mots. « Ma mère est folle», dit-il. J'abrège. En tout cas il m'a déjà vu, un jour qu'il était avec Christophe, au Flore. Et de nouveau récemment, tandis qu'il passait dans la rue de Buci avec un autre ami dont il me montre la photographie. Ils ne savaient pas lequel d'entre eux je draguais, mais je les ai beaucoup regardés, paraît-il. Les gens me disent toujours ça. Je dois avoir le regard particulièrement perçant, ou *hagard*, suivant les interprétations plus ou moins favorables – fixe et lourd, assurément, car des gens dont je ne me souviens même pas ne cessent de me dire que je les ai dévisagés d'une façon particulièrement insistante.

Deux heures du matin. Les garçons empilent les chaises sur les tables. Moi :

« *Shall we proceed ?*

– Proceed *?*

– *O.k., go ?*

– *Yes, let's*. »

Dans la voiture (re-moi) :

« *What shall we do ? Inasmuch as WE are going to do anything.*

– *Yes, I think WE should.*

– *You want to come to that apartment I have, over at the gare de l'Est ?*

– *Yes*. »

Chez Gianni, donc. Longue conversation encore, sur son lit. Nous sommes étendus côte à côte, les jambes mêlées, un bras de l'un sous la nuque de l'autre. Le désir sexuel, maintenant assuré de sa satisfaction, se fait tranquille et doux, latent, patient, paisible, admettant fort bien les délais (c'est l'incertitude qu'il n'aime pas). Patrick parle. Ce garçon parle beaucoup de lui, décidément. Il a passé un an en Angleterre, à Brighton. Il était parti là-bas pour suivre une fille, une Anglaise, assistante d'anglais dans son lycée, à Bourg-la-Reine ou à Antony. Il était devenu son amant. Mais elle s'était vite lassée de cet enfant jaloux. Un jour il a fait une scène horrible parce qu'elle recevait un de ses ex, un type superbe :

« Je comprends maintenant que c'était d'elle que j'étais jaloux, pas de lui; que c'était lui que je désirais. »

Il est parti en claquant la porte. Mais il est resté à Brighton, travaillant dans les bureaux de l'American Express. Revenu en France il a rencontré un psychiatre, et il a vécu six mois avec lui, dans sa résidence de fonction, sur les terres de l'asile de Clermont-de-l'Oise. C'est alors qu'il s'est inscrit à la faculté de médecine d'Amiens où tous les jours il allait en train. Qu'il se soit agi d'un psychiatre, bien sûr, n'est pas une coïncidence :

« Mon frère Laurent est dans un asile. L'année dernière, comme je revenais d'Espagne avec mon ami le psychiatre, j'ai trouvé un mot de ma mère me demandant de l'appeler d'urgence. "Ton frère a eu un accident de voiture." Il brûlait tous les feux rouges, volontairement.

– Mais il est fou ! dis-je très automatiquement.

– Oh, ne dis pas ça… En fait, il se prenait pour le Messie et pensait que s'il tuait des gens ce n'était pas grave, il les ressusciterait. Il n'a tué personne, mais il a laissé un type dans un état qui ne vaut pas beaucoup mieux : infirme pour la vie, n'entendant plus, voyant à peine, et très diminué intellectuellement. Lui, mon frère, est dans un asile près de Montargis. Chaque fois qu'il en sort, son état se dégrade immédiatement. La plupart du temps il est complètement amorphe, il ne s'intéresse à rien, il ne veut pas se lever. La communication est presque impossible avec lui.

(…)

«En décembre, aux Tuileries, j'ai rencontré ce garçon, un arabe de Djibouti. Nous avons couché ensemble, et puis je ne l'ai plus vu jusqu'en février. Mais quand je l'ai retrouvé par hasard, je ne l'ai plus quitté. Il est étudiant à Nanterre. Il vit à la Cité universitaire. Ces jours-ci il est à Marseille. Il revient jeudi, mais ensuite il part pour Le Caire. Mais c'est une relation difficile : il est musulman, très croyant, sa famille a une immense importance pour lui. Il ne veut pas entrer dans le milieu homosexuel, il pense qu'il va se marier, il veut aussi me sortir de tout ça, etc. »

Il me montre la photographie de ce Mouktar, un jeune arabe à fine moustache, aux traits aristocratiques, de beaux yeux, l'air insolent et dur.

Nous parlons ainsi, lui surtout, des heures durant. Il est peut-être cinq heures lorsque je lui demande :

« Tu veux coucher ici ?

– Oui. »

Donc nous nous déshabillons et entrons dans le lit. Mais il ne veut pas éteindre la lumière. Nous faisons l'amour longuement, avec beaucoup de tendresse et de gravité. Son corps est très compact, très musclé, très dur. Ses biceps, son dos, son estomac sont comme des enclumes. Il a quelques poils au milieu de la poitrine, sur les avant-bras, sur le ventre, et beaucoup dans la fente du cul. Il me place le sexe entre ses cuisses, puis les relève et m'introduit en lui. Ses genoux sur mes épaules, je le baise un long moment tout en l'embrassant. Il a de très belles dents. Je le branle. Le quadrillage de son ventre, que sa position met en valeur, me fascine.

Le revers de ses cuisses me caresse la poitrine. Je jouis longuement, délicieusement, avec un grand râle. Puis je m'allonge sur le dos, il s'agenouille au-dessus de moi, et me présente son sexe qu'il enfonce dans ma bouche en me soutenant la tête des deux mains. Il me gicle dans la gorge, et j'avale son foutre avec plaisir.

Mardi 27 juillet

Nous nous réveillons vers onze heures et faisons encore l'amour, cette fois-ci face à face, nos sexes l'un contre l'autre, et nos ventres, et nos bouches. Je téléphone à Jacques, rue du Caire, pour lui demander si nous pouvons venir prendre un petit déjeuner chez lui. Et nous mangeons comme des fous, sur son balcon plein d'arbustes et sous un parasol. Patrick se déshabille et s'allonge au soleil. Son corps me fascine. Il ressemble à Guy, le petit Québécois. Pour gagner quelque argent de poche, il travaille à Orly où il transporte les bagages. « Au moins ça me fait les muscles. » *I'd rather say*. Il veut que nous allions à Dieppe. Mais il faut que je travaille, ça n'a pas d'intérêt d'y aller pour revenir le soir même, et je dois garder le peu d'argent dont je dispose si je veux partir dans le Midi. Je me fais donc raccompagner à la maison, bien que lui fût volontiers resté au soleil. D'ailleurs il me suit jusque chez moi, et de nouveau se dénude et s'allonge sous le ciel, cette fois-ci sur mon balcon. Puis il prend un bain. Nous voulons manger quelque chose, mais W. a fini, ou à peu près, le poulet que j'avais acheté pour moi, et il n'y a rien à se mettre sous la dent. Patrick reste des heures dans la salle de bains. Comme je ne tiens pas à ce que W. et lui se rencontrent, et que je veux travailler, je le chasse. Mais nous avons rendez-vous à huit heures au Dauphin.

En m'y rendant je rencontre "Caroline de Monaco", puis Christian : ces deux-là partent ensemble. Enfin Alain Clément qui voulait me voir avant son départ pour Antibes. Mais j'ai envie d'un tête-à-tête avec Patrick et abandonne Alain, malgré ses protestations. Il a encore vu Jean-Pierre, ils ont des scènes très pénibles de partage des biens.

Patrick et moi marchons au hasard, mais le hasard semble me mener toujours vers le Pont-Neuf, ces temps-ci. Et nous passons un long moment sur un banc, dans le square du Vert-Galant. Je suis allongé, la tête sur les cuisses de Patrick qui me caresse le torse, le cou. J'aperçois, entre les arbres, les deux maisons qui marquent l'entrée de la place Dauphine, et, de dos, la statue d'Henri IV, *culo di cavallo*. Au-dessous, les deux portes qui donnent accès au jardin me font penser à un décor fin de siècle pour *Nana*, ou pour *Samson et Dalila*, qui d'ailleurs s'en détachent à ce moment précis, lui en chemise rouge, elle en robe légère.

« Tu les avais vus venir?

– Non, comment l'aurais-je pu?»

Et si l'on détourne le regard on a derrière soi la colonnade du Louvre, de biais, en enfilade. Les gens ne nous prêtent aucune attention. «Pourtant, j'ai toujours peur dans ces cas-là d'être attaqué, agressé, qu'un type vienne me casser la gueule. » Ne s'approche en fait qu'un mendiant qui nous demande une cigarette. Sur la pelouse sont étendus de jeunes Américains et Américaines, dont un garçon d'une beauté inouïe, d'archange, à la Lindbergh. Un chien blond fait des cabrioles.

[*Jeudi 29, quatre heures*]

Nous allons dîner au Rendez-Vous des Camionneurs, à deux pas. Nous avons une table sur le trottoir. Vincent, le garçon, celui qui me plaît, malgré la vague ressemblance avec Mack Sennett qui le rend un peu comique, est plein d'égards et d'amabilité, désormais, et me traite comme un vieux client. Il fait un temps superbe, le ciel qui blanchit est strié de quelques nuages roses, longs et minces. Un drapeau flotte sur la Monnaie, à la Monet, justement, ou peut-être plutôt à la Marquet, et la statue d'Henri IV, de face, cette fois-ci, se réduit progressivement à sa propre silhouette, jambe noblement repliée du cheval, bâton de commandement du cavalier posé sur sa cuisse et que l'avant-bras tient en une altière posture arrondie : vieil Hamlet apparaissant sur les remparts, Commandeur attendant son hôte, place déserte à la De Chirico, soirs d'été dans le jardin public des villes de province : *Tue-moi, bonheur !*

Patrick, surtout quand il est nu, a un physique de condottiere, une construction rare aujourd'hui, qui tient à l'exceptionnel développement, chez lui, des muscles trapèzes : ses épaules sont en contrebas, non pas du tout parce qu'elles sont tombantes, mais parce que les muscles qui les joignent au cou, lui-même très large à sa base, sont d'une puissance qui ne s'observe presque plus de nos jours et qui n'évoque que certains bustes de Pisanello, le *Colleone*, ou encore tel mauvais portrait de Montherlant dans la force de l'âge, prenant la pose de Malatesta.

Nous parlons de Mouktar, l'amant arabe. Patrick veut aller passer quelques jours au Caire avec lui, mais a l'impression que lui n'y tient pas, crainte sans doute d'éveiller les soupçons de sa famille qui veut le marier à une cousine. Patrick ne boit pas de vin, et il hésite à manger du porc. Je l'accuse en riant de vouloir inconsciemment devenir une acceptable épouse musulmane. Patrick aime les discussions para-psychologiques, il est prêt à envisager toutes les hypothèses, surtout s'il s'agit de lui, sujet qui le passionne entre tous.

Nous faisons un dîner tout à fait convenable, le garçon est sexy, attentif et souriant, le cadre est l'un des plus beaux du monde, j'aime bien ce garçon qui m'excite et qui est devenu, ce soir, d'une grande tendresse – bref, nous sommes tous les deux d'excellente humeur, et c'est un moment délicieux.

Étrange comme mes pas m'auront souvent conduit, pendant tout ce mois de juillet, vers cette pointe de la Cité où le fleuve et le ciel sont plus larges que n'importe où ailleurs à Paris : avec Christian, avec Gianni, avec ce Patrick maintenant. Ce site a soudain tous les charmes : une île et sa proue, de grands arbres, un grand monument classique un peu caserne, comme je les aime (la Monnaie), le dôme de l'Institut et la plus belle vue qui soit sur le Nouveau Louvre, celle qui en montre en même temps deux façades très différentes mais également belles, en angle droit convexe; et jusqu'à ces absurdes immeubles entre-deux-guerres, au bout du pont, à l'orée de la rue Dauphine, dont l'architecture, cocassement, au prix léger de quelques allusions pseudo-Louis XIII (bien lourdingues, elles), se donne l'air et les gants de rimer avec celle des deux maisons jumelles qui ferment la place Dauphine…

Mais ce moment précieux, de loin le meilleur des jours derniers, prend vite fin, pour une raison dérisoire : lorsque arrive l'addition, Patrick ne fait pas le moindre geste pour en régler la moitié. Il me revient alors que la veille, au Dôme, il ne s'est pas non plus proposé, ne serait-ce que d'un geste esquissé, à payer quoi que ce soit. Cette fois-ci je n'ai pas assez d'argent pour son dîner en plus du mien. Comme je n'ai qu'un billet de cinquante francs, et que lui a la monnaie, il ajoute ce qui manque, moins de dix francs. *Shit*, qu'est-ce qu'il croit? Que je suis riche? Que parce qu'il a dix ans de moins que moi (je l'ai découvert par une médaille de baptême qu'il porte au cou), je vais l'entretenir ? *He must be out of his fucking mind*. J'ai à peine de quoi ne pas mourir de faim moi-même, je ne vais certainement pas prendre en charge qui que ce soit. Et en plus il ne me dit même pas merci…

Ces préoccupations soudain envahissent tout. Mon humeur se renverse brusquement. Un feu d'artifice a été annoncé, avec un concert, au Vert-Galant. Mais Patrick a froid, il veut aller chercher son pull-over dans sa voiture. Je marche avec lui en silence. Lui devient de plus en plus tendre, affectueux. Le pull-over n'est pas dans la voiture.

« J' ai dû l'oublier chez ton ami Jacques, ce matin. Est-ce qu'on peut y aller?

– O.k. »

Jacques est en train d'écouter la fin de la retransmission de *Siegfried*, de Bayreuth. «J'aime tellement les présentations, au début» (me dire ça à moi, dont c'est la passion depuis les étés de Landogne et même avant, quand la vie s'arrêtait pour ces interminables listes de rôles et d'interprètes, et ces présentations dans toutes les langues, qu'on écoutait au soleil dans des chaises longues, entre les arbres du verger, et l'on rentrait pour dîner au moment du deuxième entracte !). Il est d'excellente humeur, et moi aussi à son égard. Patrick, lui, est de plus en plus affectueux à mesure que je suis plus froid, il me suit partout, il veut que je mette ma tête sur sa cuisse quand nous nous installons sur un canapé pour profiter des dernières mesures de l'opéra.

Une fois *Siegfried* terminé, la conversation porte sur les ruptures de couples, et sur les bagarres. Jacques était terrorisé, à notre arrivée, à

l'idée que c'était peut-être un emmerdeur que sa maîtresse, une amie de Jacques, a plaqué et qui vient toute la journée pleurer chez lui. Il parle de ses combats avec Jean-Pierre : une fois, dans la maison qu'ils habitaient à Villeneuve-lès-Avignon, il lui a crevé le tympan. Puis, par le biais de la province, on parle des parents. La mère de Jacques, ce que j'ignorais, est depuis toujours au P.C. Mais elle va s'en faire vider, pense-t-il, parce qu'elle s'obstine dans le plus rigoureux stalinisme. Son père, lui, lit les auteurs par œuvres complètes, vingt volumes de l'un, puis trente volumes de l'autre, et ainsi de suite, et il ne pense qu'à avoir la paix. Il ne parle jamais et il mange tous les jours exactement la même chose, parce qu'il a décidé une fois pour toutes que c'était ce qui lui convenait le mieux : côte de veau et haricots verts.

« Ma mère est convaincue, dit-il, qu'il n'y a que trois pédés à Paris : Jacques Chazot, Jean Marais et moi ; et encore, pour Jean Marais, elle garde un petit doute. Mais c'est comme ça, dans les provinces : si on leur disait qu'aujourd'hui dix pour cent des garçons entre dix-huit et trente ans ont eu au moins une expérience homosexuelle, ils penseraient qu'on délire.

– Je me demande si ma mère à moi, dis-je, est maintenant au courant en ce qui concerne Montherlant. Jadis elle en faisait le plus grand cas, c'était son idole à tous les points de vue, l'homme idéal, l'image même du séducteur irrésistible, joignant à la virilité, à l'héroïsme sportif et militaire la distinction aristocratique et tous les prestiges littéraires. Même sa misogynie était comptée à son actif : pour mépriser à ce point les femmes (parce que Montherlant c'était Costals, évidemment), il faut vraiment les avoir toutes eues. Mais j'ai peur que la statue ne soit sérieusement ébranlée. Ma mère hait Jean-Louis Bory, qu'elle dit ne pas pouvoir supporter de voir à la télévision, ou même d'entendre : "C'est physique", dit-elle. Et il ne faut pas mentionner devant elle le nom de Barthes.

– Tiens, c'est bizarre, ça, parce que très peu de gens sont au courant en ce qui le concerne, lui.

– Oui, je me demande comment elle l'a appris. Comme elle savait qu'on se connaissait, elle a dû être particulièrement attentive. Mais ce que je me demande surtout, c'est si les mères catholiques des provinces

de France commencent à se poser des questions au sujet du pape. Car enfin il en est question partout, maintenant, depuis l'affaire Peyrefitte. Il y a des allusions grosses comme des maisons dans tous les journaux. En Italie, tout le monde en parle. Je me demande ce qu'il en est en France.

– En Italie, il y a toutes ces histoires marrantes que tout le monde raconte : tu connais celle de la *mozzetta* ?

– Non.

– Vous savez, au XIXe siècle, il y avait une danse appelée la *mozza*, très populaire dans les États pontificaux, jusqu'à ce qu'elle soit interdite par Pie IX parce qu'elle éveillait les instincts bestiaux des hommes : elle était rythmée par une brusque secousse du cul (il montre ce qu'il en est). Bon. Et la *mozza*, en italien, c'est la petite calotte que porte le pape. Un jour, sur un aéroport, elle s'envole. Un cardinal dit : "Très Saint-Père, la mozza, la mozza !" Et le pape fait : "Oui", tout en donnant une brusque secousse du cul » (il montre de nouveau).

Patrick est enchanté et rit à gorge déployée.

Mais il faut laisser dormir le malade. Nous partons.

« Qu'est-ce que tu fais ? me demande Patrick.

– Je ne sais pas, je vais rentrer chez moi, ou peut-être aller coucher chez Gianni.

– Je peux venir avec toi ?

– Si tu veux. »

Nous allons donc chez Gianni. Suit une interminable soirée de conversation. Musique : la deuxième symphonie de Mahler – mais l'enregistrement est très mauvais –, puis l'intégrale des suites pour orchestre de Bach, à plusieurs reprises. Cadre : le salon, là-bas, puis la chambre de Michel, assez proustienne : longs rideaux, fauteuil de velours, petite cheminée de marbre, lampe de cuivre, miroir. Sujet : la famille de Patrick, et accessoirement ses amours. Je ne peux transcrire tout ça, qui dura de minuit à cinq heures du matin et remplirait à soi seul un de ces cahiers entier. Mais le quasi-monologue de Patrick, toujours aussi affectueux, lové au creux de mon épaule, suscitait un réseau si dense d'associations en étoiles qu'au bout d'une heure j'étais

complètement drogué, ivre. Je résume donc, sans ordre, ou plutôt en ordre, contrairement à la façon dont ce fut exposé :

Le père de Patrick est originaire de la Creuse. Comme tous les Creusois qui s'expatrient, il est maçon. Il a travaillé comme maçon dans le Finistère, puis dans les environs de Fontainebleau où les grands-parents maternels de Patrick avaient un hôtel où venaient les pêcheurs et les amants illicites. Le père de Patrick a donc épousé, malgré l'opposition de ses parents à elle, la fille des hôteliers. Mais, depuis, il a fait fortune. Son entreprise de travaux publics, "la F…" (*too much !*), fait autorité sur le marché. Ce que le père de Patrick ne savait pas en se mariant, c'est qu'il épousait une folle. Maintenant il dit à son fils : « Toi, tu as fait des études, tu connais des tas de gens, des tas de choses, c'est facile pour toi. Moi je ne savais rien : j'ai épousé cette fille, ce n'est qu'ensuite que j'ai découvert qu'elle était folle. »

« Elle l'était sans doute, mais il a bien contribué à aggraver son cas. Quand nous étions enfants, elle ne cessait de nous prendre à témoin de ses malheurs, de l'horreur de leurs rapports sexuels : "Ce salaud, votre père, sept avortements !" Enfin, ce mariage a donné tout ce qu'on pouvait en attendre de pire, dont un schizo incurable.

– Il s'intéresse aux garçons, ton frère ?

– Non, mais il fait marcher mes parents, il leur dit : "Ah je crois que je commence à sentir des tendances…"

– Il a tout de même un certain humour, le Messie...»

En ce qui le concerne, lui, Patrick, ses parents sont parfaitement au courant de ses goûts et mœurs. Ils approuvaient d'ailleurs le choix pour amant de Jean, le psychiatre – précieuse acquisition pour la famille, sans doute :

«D'ailleurs ma mère le voit encore. Elle est allée prendre le thé avec lui, l'autre jour, à Clermont, pour discuter de mon cas, de Mouktar et de moi. J'ai rencontré Mouktar pendant que Jean était à un congrès en Angleterre. Je l'ai amené à Clermont. On n'avait pas à se soucier des voisins, puisque, comme ils sont tous fous, on porte peu d'attention à ce qu'ils racontent. Mais comme approchait la date de retour de Jean, que je devais aller chercher à Roissy, je n'avais pas envie de me séparer de

Mouktar. Je l'ai donc gardé près de moi et je suis allé chercher Jean à l'aéroport avec lui. Le retour a été plutôt silencieux. Mouktar a voulu porter la valise de Jean en arrivant à la maison. "Laissez, je vous en prie." Glacial. Et Jean s'est précipité dans l'armoire à pharmacie pour vérifier si l'on s'était ou non servi de la crème qu'il utilisait, lui, pour faire l'amour : de l'extrait placentaire, les médecins ne se refusent rien, tu sais, ils ont tous ça gratuitement, ça les excite de baiser avec des tubes à cent francs chacun. J'avais commis la gaffe d'en mettre un nouveau. Mouktar a passé la nuit dans la chambre d'amis. Jean a dit : "Il y a dans son lit les mêmes desquamations noires que dans le nôtre." Mais je niais, je niais absolument. Ce n'est que plus tard que j'ai reconnu les faits, en ce qui concernait "l'Afrique", comme nous l'appelions. Alors évidemment Jean ne l'aime pas plus que ne l'aime ma mère, tu penses bien. Mouktar est venu plusieurs fois à la maison, chez mes parents, quand ils étaient partis, certains week-ends. Ma mère a trouvé ses poils dans le lit, des poils de Noir – elle a l'obsession des poils, elle ne peut pas en voir, chaque fois qu'elle va chez quelqu'un elle signale qu'il y avait des poils dans le lavabo, que c'était infect.

– Oui, c'est très étrange, ce tabou sur les poils, c'est le non-dit par excellence de la civilisation : dans l'histoire de la peinture, par exemple. Tu vois tous ces nus italiens qui, d'après leurs têtes et leurs moustaches, devraient être couverts de poils, eh bien non, rien, jamais – à peine quelques-uns près du sexe. Le Christ, bien sûr, n'a jamais de poils. Il n'y a que quelques faunes, fleuves, silènes ou vieux Neptunes, qui ont des poils blancs sur la poitrine. Mais, à part ça, jamais, je ne comprends pas pourquoi : ça correspond à un tabou très profond, très mystérieux.

[*Raoul me rappelle. Je lui avais téléphoné pour lui demander si par hasard il allait écouter* Le Crépuscule des dieux *chez lui, cette après-midi. Mais non, il doit travailler.*

« On ne te voit plus ! Tu ne vas pas venir en Grèce avec nous ? Nous partons lundi. »]

– En tout cas, elle est complètement hystérique, sur ce point. Elle ne veut pas que j'amène "mon Noir" à la maison. Les voisins parlent. Elle menace de changer toutes les serrures avant qu'ils partent en vacances.

C'est pour ça qu'il faut que j'aille à la maison au moins une fois, pour me montrer. J'irai demain.

(…)

«Non seulement je ne me suis jamais caché de mes goûts, mais j'amenais mes amants à la maison. Enfin, assez naturellement : c'étaient des copains, j'habite loin, il était trop tard, il fallait bien qu'ils passent la nuit quelque part, et ils n'allaient quand même pas coucher par terre, ni moi non plus, voilà. Malheureusement, le premier, c'était une folle tordue, couturier en plus : il aurait vraiment fallu être aveugle. Ils avaient voulu donner une fête pour mes vingt ans, à mon retour d'Angleterre. Quand j'étais venu pour trois jours, un peu plus tôt, j'avais amené deux Anglaises : "Laquelle est-ce? avait dit ma mère. Ou bien les deux, peut-être ?" Mais cette fois-ci c'était un Anglais, le reste de la famille trouvait ça bizarre. Mes tantes me détestent : tu comprends, j'ai couché avec tous mes cousins. J'ai sucé ma première queue quand j'avais six ans – un gamin de mon âge, malheureusement. J'aurais aimé un peu plus âgé, par exemple un des mecs de quatorze ans que j'allais regarder à la gymnastique. Chaque fois que mes cousins venaient coucher à la maison, je leur faisais des pipes. La dernière fois, c'était pour l'enterrement de ma grand-mère : après il fallait que quelqu'un reste auprès de mon grand-père pour qu'il ne soit pas seul. J'ai dit "Moi, d'accord". "Moi aussi", a dit mon cousin. Nous avons couché dans le même lit. Cette fois-ci j'étais un peu intimidé, c'était cette année, on ne pouvait plus prétendre qu'on ne savait pas ce qu'on faisait, que c'étaient des trucs de gamin. Mais je l'ai quand même sucé. Et tu sais ce qu'il m'a dit – ça, ça m'a étonné, tout de même : "J'aimerais savoir ce qu'on ressent quand on se fait baiser : faire l'expérience, une fois." Mais ça n'a pas marché. N'empêche.»

[*Coup de téléphone de John, invitation à venir entendre chez eux* Le Crépuscule. *Mais c'est tout le dilemme de ce journal : vivre ou noter? Je suis en retard.*]

Il aime les grosses queues. Il n'en a jamais trouvé de trop grosses pour lui. Il dit, ce qui me fait rire, parce que dans un demi-sommeil je vois un joli berceau à voile de dentelle : « La queue trop grosse pour m'enculer n'est pas encore née. » L'autre jour, un Noir, au Trocadéro : énorme, gigantesque – eh ben, aucun problème.

« Celle de Mouktar n’est pas mal, mais surtout il sait s’en servir. J’aime les Noirs, les Arabes. Quelquefois j’ai juste envie de queues, je m’en fiche de à qui elles appartiennent (là c’est la syntaxe qui m’enchante) : je me fais baiser par dix Arabes d’affilée, le premier appelle les autres. Mais après, c’est terrible. »

À quel moment ai-je dit :

« *Oh, I guess you are o.k., after all* » ? (L’histoire de l’addition m’était toujours sur l’estomac, mais j’étais dans un état agréable, détendu, étendu sur lui qui me caressait.)

« Pourquoi *after all* ?

– Oh, nous avons nos moments difficiles, comme tout le monde.

– Lesquels, par exemple?

– Eh bien, par exemple, la façon dont tu sembles concevoir nos rapports économiques me surprend un peu. (Ouf, on se sent mieux – et je n'étais pas mécontent de ma formule…)

– Oh, mais c'est que je n'ai pas un sou, tout ce que je vais toucher d'Orly est déjà dépensé! Et puis je suis habitué à ça, peut-être à cause de Jean, je n'y pense pas. Avec Mouktar il n'y a jamais aucun problème : celui qui a de l'argent paie, il n'en est jamais question.

– Mais je n'ai pas d'argent, moi. Je suis aussi pauvre que toi, je n'ai pas les moyens d'entretenir qui que ce soit. Si tu n'as pas d'argent, tu le dis avant, on voit ce qu'on peut faire. Je peux t'inviter, d'accord, il suffit de dire merci. Mais cette façon de prendre pour acquis automatiquement que j'allais payer pour toi, ça m'a paru un peu surprenant.

– Oui, tu as raison, j'ai tort. »

Après quoi il n'en est plus question. Mais, le lendemain, pour en finir avec cette question, il insistera beaucoup pour m'inviter à déjeuner. Pas de problème, donc. *And then to bed*. Longs ébats. Il jouit sur moi, et moi sur lui. Et il dort pelotonné contre moi, en m'entourant de ses bras.

Mercredi 28 juillet

Levés vers une heure, nous réussissons à nous fabriquer un thé insipide, et nous passons un long moment à regarder la collection de pornographie de Gianni où je retrouve un type qui me plaît beaucoup, que John connaît de vue pour l'avoir aperçu mille fois dans les saunas new-yorkais : « Il est minuscule », dit John. *All the better*. Une photo de lui, que je ne connaissais pas, et qui le montre marchant, vêtu de jeans de la tête aux pieds, sur une route de campagne, m'enchante : *Al* quelque chose (un nom italien).

Vers trois heures, Patrick veut m'entraîner pour manger un couscous du côté du boulevard Saint-Michel. Mais il est trop tard, il faut que je rentre travailler. Aussi allons-nous manger des sandwichs au Sauvignon, à l'angle de la rue des Saints-Pères et de la rue de Sèvres, parce que nous imaginons que cela prendra moins de temps. Les sandwichs au pain de campagne sont excellents, le vin aussi, le service nul : ces gens sont si contents d'eux qu'ils considèrent que c'est un privilège, apparemment, que d'être client chez eux, et un plaisir en soi d'être là, et l'idiote serveuse vous fait attendre des heures n'importe quoi, même quand il n'y a personne. Nous allons prendre ensuite du café au Florès, rue du Bac. Puis Patrick me demande s'il peut utiliser les chiottes, à la maison. « *Sure, but I have to work*. » Il est tellement angoissé à l'idée de rentrer chez lui et de voir ses parents qu'il faut que je lui donne un comprimé de valium. Mais, finalement, je suis obligé de le chasser. Il me téléphone encore avant d'arriver chez lui. Le lendemain, il doit se lever à quatre heures pour prendre à cinq son travail à Orly. Il travaille trois jours le matin et trois jours l'après-midi.

W. a laissé un mot où il s'excuse de l'histoire du poulet (il en a acheté un autre); il regrette de ne pas m'avoir vu, dit-il. Mais il ne rentre pas avant que je ne sorte.

Sur le boulevard je rencontre Philippe qui m'invite à dîner chez lui. Nous regardons à la télévision un petit film insignifiant, mais plutôt drôle et léger : *Sérieux comme le plaisir*. *Télérama* parle à son sujet de surréalisme et d'onirisme, mais l'on est plutôt dans le Godard dilué, édulcoré et enjolivé. C'est assez distrayant, d'autant que Birkin et les deux garçons (pour une fois je préfère le blond) sont agréables à regarder.

[*Vendredi 30, deux heures*]

Philippe a voulu aller au Trocadéro. Je n'y tenais pas spécialement, parce que j'étais un peu fatigué, et surtout parce que le Trocadéro, si propice l'avant-veille, ne pouvait statistiquement l'être à nouveau. Et en effet : pas mal de monde, mais personne qui me fasse bander. J'ai joué un peu avec un moustachu, américain peut-être, qui avait un sexe d'une taille invraisemblable, mais j'ai beau essayer de me convaincre de

l'intérêt de ce détail en pensant à tous ceux qu'il fascine – ne serait-ce que Patrick, justement –, non : mon érotique ne penche pas du tout de ce côté-là.

Philippe avait disparu dans un coin particulièrement retiré de la partie haute du jardin avec un petit bourgeois à problèmes, je veux dire un *jeune* bourgeois torturé, son rêve, et je l'ai attendu longtemps, impatient, assis sur sa moto. Puis nous sommes rentrés à Saint-Germain-des-Prés. Il m'a invité à prendre un verre aux Deux Magots. Nous y avions pour voisin un type que je connais de vue depuis toujours, nous partagions des tables jadis à Dauphine, et qui m'amuse : il a tout, dans son allure, du pédé nouvelle manière, moustachu, jeans serrés, chemise ouverte, bronzé, etc.; il est très petit, très râblé, très poilu, avec des bras et des mains qui m'ont toujours fasciné. Or il est hétéro à mort. Mais sa façon de draguer et sa pratique de l'hétérosexualité sont tout à fait obsessionnelles, comme celles d'un pédé. Il est chaque fois avec une fille différente, et d'ailleurs il les aime toutes. Il faisait même des clins d'œil à la grosse musicienne blonde et blanche qui fait grincer devant les terrasses je ne sais quel pénible instrument auvergnat. Chaque fois que passe un jupon, son œil s'allume, il siffle, de contentement il rit tout seul. Je ne lui connais pas d'amis, les hommes doivent l'ennuyer, comme m'ennuient les femmes et la vie sociale, non pas du tout en soi, mais par comparaison avec l'amour et le plaisir qui font paraître fade tout ce qui n'est pas eux. C'est un dragueur solitaire, à l'inverse du groupe des hétéros-folles qui sévissent aux mêmes Deux Magots et qui, comme leur nom l'indique, ne s'intéressent qu'aux filles mais ont tous les tics et accessoires de folles homosexuelles (bronzage, bagouzes, gourmettes, briquets de prix, fume-cigarettes et lunettes en diadème) : ceux-là chassent en groupe, si l'on peut appeler *chasser* rester trois heures comme des moules sur un rocher d'aquarium (ce groupe-là ne doit pas être confondu avec celui, également bien connu et repéré, dit des "gigolos yougoslaves", tout aussi hétéros, tout aussi grégaires mais nettement plus virils, même si la légende prétend que fautes de grives (dames d'un certain âge dont le quartier général serait à la Coupole) ils ne sont pas toujours hostiles aux merles (ouf, c'est épuisant, la sociologie…)).

À dix heures du soir j'avais été tout à fait prêt à rentrer chez moi, mais je ne l'étais plus du tout maintenant. J'ai donc marché jusqu'au Sept où il n'y avait personne qui m'intéresse et où je ne suis resté que cinq minutes. Au retour, j'ai traversé les Tuileries en vitesse, en vain. Cependant, penché sur le parapet du quai, au sommet de l'escalier qui mène aux berges, à l'angle du pavillon de Flore, j'ai vu un archange : grand, mince, bronzé, mais l'on ne voyait que ses cheveux, longs, dorés, s'incurvant vers le bout comme des ailes de vitrail. J'ai fait un détour pour l'observer de plus près : très beau, plutôt *trop*, avec un air de fille. Il a traversé la Seine au pont Royal, en se retournant à plusieurs reprises pour voir si je le suivais. Je le suivais. Il est descendu sur les berges, sur la rive gauche. Moi aussi.

« Bonsoir, a-t-il dit.

– Bonsoir. »

Nous nous sommes assis sur un banc. C'est un Suédois, il a habité Paris un an, il voyage avec une fille et revient de Nice, de Cannes et de Juan-les-Pins – qui, dit-il, est maintenant très jeune et très drôle (tiens?). Nous avons un peu froid. Je le réchauffe, lui moi, nous nous embrassons. Fantasme : le viril amant latin face au féminin Scandinave, blond aux traits d'adolescente. Fantasme un peu ébranlé par sa question après qu'il m'a entraîné derrière un buisson (il a l'air de connaître remarquablement les lieux) :

« Je peux te baiser?

– Ben, ici c'est un peu compliqué.

– On ne peut pas aller chez toi ?

– Non, on peut aller chez un copain qui n'est pas là, si tu veux, mais c'est un peu loin. Tu peux passer la nuit?

– Non, il faut que je rentre, mon amie s'inquiète, sinon. »

Debout l'un et l'autre, nous sommes loin de faire le couple idéal, car il est vraiment beaucoup plus grand que moi, et mon sexe n'est jamais que contre ses cuisses. Un inconnu surgit de nulle part et nous devons nous replier, à moitié dévêtus, et regagner le quai. Qu'à cela ne tienne, il connaît un autre endroit, plus loin, plus tranquille. Viens avec moi. Mais

sur le quai j'attrape une grosse poussière dans l'œil et pendant vingt minutes je ne vois plus rien, et pleure. Il m'opère gentiment avec une feuille du *Herald Tribune*. Puis nous redescendons sur les berges, en face de la rue Bonaparte. Là, nous forniquons debout, entre le mur et un gros arbre, face au Louvre. Fantasme : soldat libanais (je porte un pantalon beige et une chemise militaire kaki) et casque bleu suédois dans un bois d'oliviers. Il ouvre ma chemise, je monte son T-shirt, nos pantalons sont sur nos chevilles, il plie les genoux, nous nous embrassons, nos sexes sont l'un contre l'autre et nous éjaculons en même temps, envoyant du foutre sur tous nos vêtements.

Il habite à l'hôtel à Montparnasse, et nous marchons ensemble jusqu'à l'angle de la rue des Saints-Pères et du boulevard où nous nous serrons la main. Il s'appelle Leenhardt. Sur le boulevard, je dépasse un couple qui habite notre immeuble et qui, comme toujours, se dispute :

« Je ne sais pas ce que tu as ce soir, dit l'homme, mais alors...»

Je m'abstiens de faire remarquer qu'elle est comme ça tous les soirs. Personne à la maison. Il est près de quatre heures du matin.

Jeudi 29 juillet

W. me réveille quand il rentre, vers midi. Nous déjeunons en même temps. Il me parle de choses et d'autres, puis, brusquement, de "nous" :

« Les vacances arrivent, on pense tous les deux que c'est triste, cette séparation, et un peu bête, puisque au fond il n'y a rien eu de précis, de grave pour la causer : si on oubliait ça ?

– C'est sans doute plus grave parce que ça n'a rien de précis comme motif immédiat, justement. Je n'ai pas l'intention de recommencer à vivre avec toi dans les mêmes termes exactement. Je pense que tu as été sadique : on ne laisse pas pleurer quelqu'un toute une nuit sans faire un geste, on ne refuse pas de communiquer pendant trois jours, et même de lire un mot. Je n'ai aucune envie de me placer de nouveau dans cette situation. Ça fait plus mal que tu ne penses.

– Quand tu pleurais, je t'ai demandé ce que tu avais, tu n'as jamais pu me répondre…

– Oh oui, tu parles, “demandé ce que tu avais”… “Qu’est-ce que tu as?”, d’un ton exaspéré, en parlant comme un canon – c’est très consolant…

– Mais tu ne comprends pas qu’on puisse en avoir assez de tes scènes, de tes pleurnicheries pour rien? Tu sais très bien que je déteste ça.

– Toi, tu sais très bien que tu peux les arrêter en une minute, si tu le veux. »

[*Trois heures, vendredi 30 juillet : il fait très chaud de nouveau, je n’ai pas envie de retranscrire mot pour mot cette conversation rasante où n’intervient aucun élément inédit : reproche de sadisme d’un côté, d’excès de sensibilité de l’autre.*]

À deux heures et demie nous y sommes encore sans avoir fait aucun progrès.

« Si tu veux, on peut se retrouver ce soir, à sept heures et demie, et continuer cette conversation.

– O.k. »

C'est vraiment la conversation pour la conversation, pour tout ce qu’elle exprime de part et d’autre de désir de ne pas rompre tout à fait les amarres, comme des gouvernements continuent à négocier pour continuer, pour ne pas quitter la table et pour tâcher d’éviter le cataclysme, pas pour négocier vraiment : les positions ne se rapprochent en aucune façon. Et le soir, ça commence mal. Il rentre à sept heures, quand je me prépare à prendre un bain, ce qu’il semble me reprocher. Je fais remarquer que nous avions rendez-vous à sept heures et demie (quand pour une fois il n’est pas en retard, il est en avance…)

« Oui, mais il va y avoir toute sorte de coups de téléphone, on ne sera pas tranquilles. Remarque, de toute façon, il est évident que tu n’as rien de plus à me dire.

– Oh ben alors, si tu commences comme ça...»

Je reviens toujours sur la cruauté, sur la nuit de larmes, sur le mot ignoré, qui m’ont ulcéré. Il dit :

«*I said I was sorry...*» (Tiens?– je n’avais rien remarqué…) Mais il propose de nouveau que nous oubliions tout ça, faisions une nouvelle

expérience. John et Raoul m'attendent chez eux, paraît-il, pour *Le Crépuscule des dieux*.

«Moi je dois dîner avec Tina Freeman et un ami de Paul Walter. Tu veux qu'on se retrouve ici, après ?

– Oui, on peut essayer.

– Tu veux ou tu veux pas, enfin?

– O.k., d'accord : à minuit et demi ici.»

Chez John et Raoul il y a le groom du Ritz, déjà mentionné, que Raoul a pêché un soir au Sept. Je l'ai toujours trouvé assez à mon goût, il a une jolie tête, de bonnes couleurs, une fine moustache, mais il est bizarrement foutu, je m'en aperçois maintenant, la poitrine creuse, en retrait par rapport au ventre. Il est aussi remarquablement bête, d'un snobisme délirant mais si désarmé, si peu informé, si imprécautionneux qu'il en est touchant, malgré la mythomanie dont il s'habille.

Le groom a déjeuné à Laeken, chez le roi et la reine des Belges, à l'occasion de la fête nationale belge. C'est qu'il est l'ami d'enfance du prince héritier du Luxembourg :

« C'était mon plus long séjour au palais : trois heures. »

John, qu'il exaspère, sort contre lui une grosse artillerie d'agressivité et d'ironie, bien disproportionnée à son cas, mais que néanmoins lui ne perçoit pas, je crois, ou très peu. Très rombière de Nouvelle-Angleterre recevant la fiancée d'origine italienne du fils, il insiste :

« Qu'est-ce que fait ton père ? » (trois fois).

L'autre, finalement :

« Il est à la retraite, il est âgé, il a plus de soixante-dix ans. J'ai beaucoup de frères et de sœurs qui sont tous dans l'enseignement, sauf un qui est chef d'orchestre à Strasbourg. Il a fait des disques, il est président de plusieurs associations musicales. »

Quand il était soldat, ce garçon, Denis, a rencontré beaucoup de monde – « on est reçu partout, des gens très haut placés dans la hiérarchie, même un écrivain, etc. »

Bien entendu, l'écrivain en question s'avère être Yves Navarre. John, Raoul, et moi aussi, qui ai pourtant dit « Ah non, je refuse de dire du mal d'Yves Navarre, tout le monde le fait», nous nous mettons à taper sur lui, et le groom, ayant pris le vent, se joint à nous. Il a vu une pièce d'Yves Navarre, dernièrement, *Histoire d'amour*, dont l'acteur principal me ressemble beaucoup, paraît-il. Les amis avec qui il était ont trouvé ça très bien, lui non.

« Quand on voit comment les écrivains sont traités dans les dîners en ville, ça fait peur, dis-je.

– Et lui, demande John à Denis en me montrant, qu'est-ce qu'on en dit?»

Lui, sans une seconde d'hésitation ni une once de méchanceté :

«Lui, on dit : "Qui c'est ?" »

Ce qui rend le snobisme de ce garçon assez sympathique (il y a surtout que je le trouve mignon), outre sa maladresse, c'est que ce n'est pas un snobisme de distance tendant à mettre celui qui le pratique au-dessus de ceux vers qui il le dirige, mais un snobisme de volonté d'intégration, au contraire. Le malheureux ne se rend absolument pas compte que John se fout de lui quand il lui dit que traversant l'Italie, nous n'irons pas dans des hôtels, quelle vulgarité, mais chez des amis, la princesse Casamassima, tu la connais ?, le comte Macchinotrucchi, d'une villa à l'autre, etc. Lorsque nous écoutons *Le Crépuscule*, John suit le texte sur le livret, dans une brochure qui accompagne un enregistrement américain de l'œuvre, avec Birgit Nilsson. Sur le dos de la brochure, qui est juste en face de Denis, on peut lire "Philips".

« C'est Philips qui a fait cette musique, non?» dit-il.

Nous écoutons tout le dernier acte. L'interprétation ultra-pointilliste de Boulez fait merveille dans les premières scènes, mais manque un peu d'ampleur pour tout ce qui suit la mort du héros. Il me semble que dans la marche funèbre, au moins, on peut se laisser aller à être un peu pompier. C'était d'autant plus mon sentiment, en l'occurrence, que j'avais partagé deux joints avec Raoul, dans l'attente de ce moment-là. À la fin, à Bayreuth, les sifflets l'emportent nettement. Mais c'est probablement pour Chéreau plus que pour Boulez.

Raoul, sur l'ordre de John (« Tu en profiteras pour promener Tannou ! »), nous a ramenés en voiture, Denis et moi. Bien entendu, il m'a déposé d'abord. Denis semble très attaché à lui.

« Ces pauvres prolos, disait l'autre jour Gianni – nous parlions du Daniel d'Orange – sont tellement habitués, dressés à se faire baiser par les bourgeois, ils en redemandent. »

Mais lui croit à leur supériorité morale.

«Ils se font exploiter par les bourgeois qui les traitent en purs objets de plaisir, à rejeter aussitôt qu'on a eu ce qu'on voulait, dit-il.

– Oh, il y a des bourgeois qui sont comme ça, et des prolos qui sont comme ça, et l'inverse.

– Non, je t'assure, cette façon de traiter les gens comme des objets, c'est une habitude de classe...»

Pauvre Daniel. Une fille a téléphoné pour moi l'autre jour, elle est tombée sur W. :

«Très vulgaire, dit-il. Elle a dit : "Oh, c'est une copine." C'est sans doute une amie de ton mec d'Orange : une fois il est tombé sur moi, maintenant il a peur. »

Si ma modestie est une preuve d'orgueil, comme dit W., le snobisme de ces garçons est au contraire une preuve d'humilité : ils ne veulent pas déranger les bourgeois de leur différence, et prétendent avoir les mêmes intérêts qu'eux, les mêmes goûts, etc. Mais Daniel, lui, n'est même pas snob, il n'a pas été frotté à Paris, aux rencontres de la rue Sainte-Anne, aux invitations chez X ou Y. Il a seulement un immense désir de conformité, pour qu'on l'aime.

À minuit et demi, W. n'était pas à la maison. Il a téléphoné :

« Je suis chez Warhol avec Teena et un ami. Mais je rentre tout de suite...»

Ça prend tout de même un bon moment. Il est très curieux du groom du Ritz. Je lis assez longuement *Télex N° 1*. W., qui en faisait grand cas, à ma surprise, en est à présent revenu :

« Ça doit beaucoup à Bartholomew, aux New York Pop. »

Et, en effet, c'est drôle, pas mal fait et, à de beaux éclats près, très léger, et tout entier trempé dans la culture kitsch : stars, paillettes et Lénine. C'est de la littérature pour modéliste intellectuel.

Vendredi 30 juillet [samedi 31, trois heures]

Levé tard, travaillé de deux à cinq. Comme il semble qu'après tout W., John, Raoul et moi allons partir lundi pour la Grèce en voiture, j'ai voulu aller faire des achats : shorts, lunettes de soleil. Mais l'on ne trouve de shorts nulle part, sauf peut-être dans les magasins de sport, et toutes les lunettes sont chères et laides. Rien acheté, donc. Été aussi à la librairie Gallimard pour y acheter *Lac aux dames*, de Vicki Baum, pour Jacques qui veut quelque chose de distrayant – je ne l'ai pas trouvé –, et les poèmes de Cavafy pour l'anniversaire de Christian, le 10 août.

Christian, ces derniers jours, et l'autre soir encore au Trocadéro, est plutôt froid à mon égard. Et je serais mal placé pour le lui reprocher. Malheureusement, comme il est naturellement doux, gentil et affectueux, la froideur, affectée ou non, ne lui va pas. Cependant, lorsque je suis allé lui porter son cadeau (il était avec Gilles), il était de nouveau lui-même, apparemment enchanté, et touchant. Il s'est plongé ensuite dans la préface de Yourcenar avec son sérieux habituel.

Sortant ensemble de chez lui nous sommes tombés aussitôt, dans la rue de Buci, sur W. qui était engagé dans un jeu de regards avec un garçon que j'ai vu déjà plusieurs fois, un petit moustachu à cheveux courts qui, d'après une carte dépassant de sa poche, fait son service militaire. Je suis rentré à la maison. Christian avait un rendez-vous, mais devait venir plus tard voir *Médée* à la télévision. W. allait chez Warhol chercher quelque chose. Sur le balcon, je lis *1876*, de Gore Vidal. Arrive Christian, mais pas de nouvelles de W., que plusieurs personnes appellent au téléphone. Il n'arrive qu'à neuf heures et demie, flanqué du soldat, ce qui me met dans un état de fureur sans nom : une fois de plus il n'a pas fait ce qu'il a dit, rien ne marche jamais comme annoncé, *pas une seule fois*. En l'occurrence j'avais compris qu'il allait proposer au soldat de venir ici, pas qu'il allait l'emmener chez Warhol, etc.

«Non, ce n'est pas possible. Décidément ça ne marche pas. Tu ne fais aucun effort, le lendemain ça recommence, merde...»

Ceci *à part*, plus ou moins, mais c'est l'*à part* des scènes de ménage et des deux-pièces-cuisine, qui peut difficilement échapper tout à fait à la compagnie, ne serait-ce qu'en fait d'*atmosphère*. Cependant nous dînons en regardant *Médée*, et je me calme plus ou moins. Le soldat est gentil, il est maître d'hôtel au Cercle interallié, il est de Nîmes. Arrivent Edward B. et Charles, chargés de joints, de cocaïne et d'héroïne. Tout le monde prend de tout, sauf de l'héroïne, seulement Charles qui en prend tous les soirs. J'essaie de suivre *Médée*, retransmis d'Arles, mais chacun bavarde, sauf Christian, bien sûr. Pourtant l'œuvre me semble très belle : il n'y a aucune des parties rasantes des grands opéras romantiques, ces scènes de pseudo-dialogues qui sacrifient aux nécessités de l'action, tout est fondu de bout en bout, au contraire, dans une grande harmonie symphonique, comme dans les opéras classiques, mais en même temps abondent les airs superbes, de Médée surtout, dont Rysanek tire très grand effet, mais aussi de Néris. La mise en scène est on ne peut plus traditionnelle, et affiche une Antiquité début XIXe siècle, néoclassiquement simple et froide, somme toute très adaptée au code musical, malgré l'absurde dragon final que j'avais repéré sur place.

Il a bien sûr été question de Nîmes et de cette région, et des services militaires des uns et des autres, dont celui de Christian à Salon. Là-dessus W. a cru bon alors de mentionner certain aviateur qu'il a rencontré ces jours-ci, et certes j'aurais pu me passer de cette évocation-là. Dominique, le soldat, est parti vers onze heures, au motif que le lendemain il devait travailler jusqu'à minuit. Il semblait sympathiser beaucoup avec Christian, il lui a demandé et redemandé son adresse, et s'il était là cet été.

« C'est l'accent», dit modestement Christian.

W., Christian, Edward B., Charles et moi sommes alors partis pour le Sept, mais Charles a insisté pour que nous passions d'abord chez lui, place du Marché-Saint-Honoré, où nous avons encore fumé du hasch, ce qui a eu surtout pour résultat de contrebalancer les heureux effets de la cocaïne. Charles est très gentil et très doux. Hélas, je suis tellement habitué à le voir comme serveur, au Sept, et j'étais tellement stone que, le voyant s'approcher de moi tandis que je dansais, là-bas, j'ai eu un mouvement pour me perdre dans la foule, selon mon habitude lorsque je

crains qu'un garçon ne me demande ce que je veux boire et que je n'ai pas d'argent (ce qui est presque toujours le cas). L'ambiance était assez gaie, mais il n'y avait personne de très excitant. Christian est parti assez vite. W. et moi sommes restés plus longtemps et avons même fait un tour au Colony voisin avant de rentrer via les Tuileries, sinistres comme c'est la coutume désormais.

Samedi 31 juillet [dimanche 1er août, trois heures]

Travaillé jusque vers quatre heures et demie, puis courses : blanchisserie, lunettes rue Vignon, chemises aux Galeries Lafayette. Pris un verre au Dauphin, ensuite, avec Christian. Il a passé la journée travaillant dans un magasin de jeans, sur le boulevard Saint-Michel. Il gagne cent francs par jour à ce job-là, et trouve ses fonctions très excitantes, parlant en particulier d'un type splendide, tout à fait "notre genre", dit-il, sans slip, qui a essayé dix jeans, sous la haute surveillance de sa nana, laquelle faisait sans cesse irruption dans la cabine aux moments stratégiques.

W. et moi devons dîner seuls ici. J'ai regardé un peu distraitement une "dramatique" d'après *The Last of the Belles*, de Fitzgerald, avec Richard Chamberlain : très mauvais, bien sûr, et rendu pire par le doublage. Puis les Jeux olympiques. W. m'a fait prendre une bonne dose de cocaïne, trois ou quatre lignes. Nous attendons Roberto, un steward brésilien de la Varig, qui est arrivé avec un ami à lui, un peu après minuit. W. l'a rencontré au Sept la semaine dernière. C'est un petit brun à lunettes, pas spécialement beau, très poilu, sexy, un peu trop exubérant pour mon goût. Nous sommes tous allés au Sept, avec Edward B., rencontré au pied de l'escalier. W. avait rendez-vous avec Nicolas, son Argentin d'origine grecque, qui n'aime pas le Sept et qui était donc à côté, au Colony. W. est donc allé le chercher, ce qui a pris plus d'une demi-heure. Il est beau, beaucoup plus que l'autre, sexy aussi, et à première vue très séduisant. Nous avons dansé un moment tous les trois, et avec Edward B. Mais je suis allé pisser, et quand je suis revenu, trois minutes après, Edward B. était toujours au même endroit, mais W. et Nicolas étaient isolés dans la foule, plus loin. J'ai donc dansé près d'Edward. Puis W. et Nicolas sont passés près de moi, et W. a dit : « Je vais fumer dans le hall. » L'autre l'a suivi. J'ai dansé encore un moment. Puis, ayant besoin d'air, je suis passé

dans le hall (c'est-à-dire le petit vestibule, en bas de l'escalier), où ils étaient assis sur la barre de la porte de survie. Puis je suis sorti dans la rue. W. est venu me rejoindre.

«Si moi je faisais ça, qu'est-ce que j'aurais comme scène, ai-je dit.

– Quoi ?

– Oh, tu vas le chercher, ça dure une demi-heure, ensuite tu ne danses qu'avec lui, puis tu vas avec lui dans le hall : *I mean*, dans une situation déjà un peu délicate, ça ne semble pas la meilleur attitude. »

Après quoi la soirée est allée se détériorant. Nous sommes rentrés à la maison. Nous avons bavardé longuement au lit. W. m'a raconté ses rapports avec Nicolas, avec Roberto, et avec un Israélien plutôt laid, mais « une véritable bête », celui que j'ai aperçu du balcon, une nuit. Il a aussi couché de nouveau avec Jean-Philippe, dit jadis "le type de Lyon", un jour, à l'heure du déjeuner, mais il ne sait plus quand. Lui me demande ensuite ce qu'il en fut de mes propres aventures pendant la séparation récente, mais il ne paraît guère intéressé, comme si, par comparaison avec les siennes, ce ne pouvait être que de la roupie de sansonnet. Je dois prendre un valium, ce qui d'ailleurs ne me fait pas dormir pour autant. Depuis que nous sommes "réconciliés", si l'on peut dire, nous n'avons pas fait l'amour.

Oubli : rencontré rue Vignon, devant chez l'opticien, un type de trente ans, ou plus, pas mal. Moi :

« On se connaît de vue, non?

– Plus que ça...»

Décidément, W. a raison sur ce point, j'oublie beaucoup les corps et les visages, sans parler des âmes. J'avais rencontré ce garçon rue de La Tour-Maubourg, un jour que j'allais à un séminaire de R. B., avenue Rapp. Plus tard, il est venu avenue Victor-Hugo, « chez un Américain », dit-il – Américain qu'il a de nouveau rencontré l'année dernière, qui lui a donné le numéro et l'adresse de la galerie, mais il n'a pas osé y entrer, bien qu'il soit souvent passé devant elle.

Acheté des lunettes chez Laffont (147 francs), trois chemises Lacoste et trois chemises militaires à manches courtes, genre "surplus américain",

en assez mauvais état, 22 francs aux galeries Lafayette.

Dimanche 1er août [lundi 2, trois heures et quart]

Réveillé par Duane Michals qui appelle W. W. se rendort, moi pas, et je me lève de très méchante humeur, dans la tête tous les problèmes de la veille. La Grèce est de nouveau remise en question. Conversation après déjeuner, toutefois, et approximative mise au point. W. va voir pour la troisième fois l'exposition de photographies de la B.N.

Je travaille un moment ici, puis vais faire un tour. Rencontre Christian, évidemment. Nous prenons un verre à l'Apollinaire, derrière un garçon que je trouve très beau, et Christian aussi : grand, brun, moustachu, poilu, avec un nez aquilin et de grands yeux noirs, l'air grave et doux. Jimmy, le petit Américain ricardolien, vient lui dire bonjour, puis à nous : on apprend ainsi qu'il est grec, qu'il s'appelle Dimitri. Jimmy l'a rencontré au Trocadéro.

Je rentre ici vers sept heures. W. a pris en mon absence deux appels de Patrick qui doit retéléphoner à neuf heures et demie. Mais W. doit dîner avec Duane Michals, j'ai envie de dîner en ville, il n'y aura donc personne. Je finis *Télex N° 1*, puis ressors. W. est assis au Flore avec Duane Michals, et juste derrière eux Jimmy, un ami américain à lui, et Dimitri. Je parle à W. et à Duane Michals, qui semble très gentil, mais n'ose pas aller aborder Jimmy. Lorsque je m'y décide, au passage suivant, Dimitri est parti :

« Il est allé dormir, mais il sera au Sept ce soir.»

Je rencontre Jean-Bernard de Monaco, et nous dînons ensemble à l'Acropole, rue des Écoles. Je l'ai vu la veille avec un Américain qui me plaisait beaucoup, et dont effectivement il fait grand cas. Il l'a rencontré au Continental. C'est un G.I. en garnison à Wiesbaden. Il a un membre extraordinaire, paraît-il, de l'ordre de celui de Jean-François Lavie. Jean-Bernard parle aussi de ses courantes amours – Claude M., un modéliste qui semble en train de réussir, il va créer sa propre maison à la rentrée,

pour l'instant il est à Capri où W. et moi le voyions il y a deux ou trois ans –, du monde de la couture, du club de gymnastique de la rue Montmartre (« Toutes les folles évidemment sont autour des machines à développer les pectoraux, parce que c'est ce qui se voit le plus, et le plus vite»). Il est curieux de lire *Échange* pour voir l'usage qu'a pu faire Duparc de ses renseignements sur les tasses de la Reine-Astrid, à Cannes, et de l'avenue Thiers, à Nice.

Sur le boulevard, ensuite, nous rencontrons Christian en compagnie de Dominique, le soldat de Nîmes que W. a ramené l'autre jour à la maison. Nous prenons tous un verre au Dauphin. Puis je rentre ici où je regarde *La Fille de l'eau*, de Jean Renoir, puis le début du concours hippique par équipe, à Montréal (tous ces noms d'obstacles, jadis si familiers!). W. téléphone vers minuit. Je lui parle de Dimitri, et nous convenons que je vais aller au Sept voir ce qu'il en est. J'y vais, Charles m'y tient compagnie. Arrive Christian, très intéressé par Dimitri, puis Dimitri en personne. Il s'assied au bar. Seul dans un coin, je le regarde. Christian et Dominique viennent me rejoindre. Préférant être seul, je m'éloigne. Quand je reviens, Christian est en grande conversation (si l'on peut dire, ils n'ont aucune langue commune) avec Dimitri : ils partent ensemble presque aussitôt. Je rentre ici. Patrick téléphone, il est plus de deux heures du matin. W. et moi nous couchons, mais ne nous touchons pas, ce qui me déprime, et je vais dormir à côté.

Lundi 2 août [dimanche 8 août, six heures et demie, Vassiliki (Leucade, Grèce), café Fistaria]

John a une rage de dents, doit voir le dentiste à quatre heures et demie – nous ne saurons qu'ensuite si nous partons. Je note la journée de dimanche. Visite impromptue de Patrick. Il rencontre W. Nous prenons le thé ensemble. Raoul vient nous chercher : le dentiste a dit que John pouvait partir, et donc nous allons partir. Mais nous ne sommes pas prêts du tout, nous avons besoin d'un délai. Raoul retourne avenue du Maine. Nous faisons nos bagages sous les yeux de Patrick, puis il nous emmène chez John et Raoul.

Départ vers six heures et demie. Nous décidons de faire un bon dîner en l'honneur de l'anniversaire de W., le lendemain. L'hôtel de la Poste, à Avallon, est complet. Nous dînons donc à Saulieu. Par exemple :

aiguillette de canard aux pêches. C'est exquis, mais le problème avec ces plats “nouvelle cuisine”, à mon avis, c’est un défaut de résistance à la fourchette, à l’appétit, au désir, un manque de consistance temporelle : à moins d’avoir une horloge dans l’estomac et une grande maîtrise de ses passions, ce qui n’est pas précisément mon cas, on a fini avant de commencer. Le canard est présenté en tranches très minces, et on a beau faire aussi lentement que possible, en deux minutes c’est fini.

« C'est comme de coucher avec un Asiatique, dit John : après on a encore faim. »

Nous ne sommes sans doute pas assez raffinés (pour les Asiatiques et pour la “nouvelle cuisine”).

Le nouveau chef se plaint à Raoul, qui va lui rendre visite ès qualités, d’avoir perdu ses étoiles Michelin. En effet, elles ont été enlevées au restaurant au départ du chef précédent : c’est sans doute pour cette raison qu’il y a peu de clientèle et que nous avons eu facilement une table.

Dans le hall, on voit des photographies dédicacées d’illustres visiteurs : Stravinski (avec sa femme et Robert Craft), Curnonsky, Alphonse XIII devant sa voiture, etc.

Nous repartons et allons coucher dans un motel P. L.M., juste après Beaune. Confortable, assez cher. *Still no sex, which upsets me*.

Mardi 3 août

Beaune – Tournus – Bourg-en-Bresse, puis Nantua par le col du Berthiand. Fait des courses à Nantua pour un pique-nique. Bellegarde, Saint-Julien, “Autoroute blanche” : pique-nique le long de la Cluse, dans un cirque qui semble totalement fermé, très beau, gâché par l’autoroute, le péage, etc. Chamonix (avant, vue sur le mont Blanc, après, sur l’aiguille du Midi). John fait une scène à des Français qui veulent passer devant lui dans la file d’attente pour le tunnel d’Aoste. Autoroute. Peupliers de Lombardie. Vue sur Saint-Marin la nuit. Sortons à Rimini. Immense foule. Hôtel Alba, chambre pour quatre, 28 000 lires. Dîner à une terrasse. Joints. John parle très fort, interpelle les passants. « *That’s what I call a tall girl*.» Anglaise, elle entend. Raoul :

« Tu es cruel, elle a passé sa vie pleine de complexes à cause de sa taille, etc. »

Deux vieilles Américaines bronzées, déglinguées, emperlées :

«And look at those two...»

Elles se retournent, elles rient. Ils haïssent cet endroit, la foule, “sa vulgarité”. Raoul fait ensuite un tour, trouve le lieu de drague, mais d’après son rapport il n’y a là que des jeunes qui cherchent des vieux pour de l’argent. *Still no sex.* Mais il faut dire que John et Raoul sont à côté, dans le cagibi pour enfants, à lits superposés.

Mercredi 4 août

John nous fait réveiller à sept heures. Deux petits grooms balaient nonchalamment dans la cour de l’hôtel. Ils sont fascinés par Tannou – apparemment les chows-chows sont une rareté en Italie. À la recherche d’une banque pour changer de l’argent, nous passons, subtilement guidés par moi, devant le Tempio Malatestiano, puis à côté de l’arc d’Auguste. Autoroute ensuite, celle qui longe la côte est : Ancône, Pescara. Pas de Pavesi, il faut donc sortir au hasard, quand nous avons trop faim. San Severo, dans le nord des Pouilles. Cinquante mille habitants. Ville “mexicaine”, rues larges, maisons basses peintes en blanc. Restaurant La Botte. Le Municipio, rouge, baroque, couloirs, portes de marbre à la lourde ornementation. Palais. Gros villages, belles maisons, églises baroques – tout ce qui est neuf, horrible. Beaucoup de poussière, longues rues désertes, un enterrement. Autoroute de nouveau jusqu’à Bari. À proximité, site de la bataille de Cannes, Castel del Monte, Trani (cadet Bourbon-Naples?), Casamassima (James?). Brindisi, de six à dix heures. Immense file d’attente pour le bateau. Courte visite de la ville sous prétexte de promener Tannou. Place de l’évêché, arcades, colonnes (fin de la via Appia), larges marches descendant vers la mer. Beaucoup de beaux garçons («Italie, Italie, terre du marbre et du poil ! »). Accident : la réservation faite par Raoul à Paris n’a, paraît-il, pas été transmise, nous ne sommes pas inscrits sur la liste d’embarcation. Raoul se bat, fait tout un cinéma, se dit directeur de l’agence parisienne des bateaux, obtient

que l'on monte à bord. Bateau grec, sale. Nous sommes tous les quatre dans une seule cabine. Je lis *1876*.

Jeudi 5 août

Réveil vers neuf heures. Nous sommes dans le port de Corfou, qui paraît insignifiant et laid. Après un coup d'œil, redescendu dans la cabine pour toilette, je rate la citadelle et l'autre face de la ville. Tour du bateau, hippies, étudiants, tout ça très hétéro. Un garçon aux longs cheveux, moustachu, poilu, lit *Théorie du récit*, de Jean-Pierre Faye. Arrivée à Igoumenitsa deux heures plus tard. Beau site, ville laide où nous déjeunons. Puis nous nous dirigeons vers l'endroit où habitent les deux marchands de photographies du marché aux Puces, Hugues Autexier et François Braunschweig : Sivota, à vingt kilomètres au sud d'Igoumenitsa. Côte déserte, sauvage, très belle. Route nouvelle, non goudronnée. Le hameau est au fond d'une baie, déjà très abîmée par de nouvelles maisons du nouveau style grec, très 1950 d'esprit, même les plus récentes, souvent inachevées. En face, des îles vierges. Charlie X, le propriétaire des deux Français, un décorateur belge septuagénaire qui fut l'ami de Gide, habite, au sommet d'une colline, une assez belle maison ancienne. Il a fait construire, afin de la louer, sous la sienne, la maison qu'habitent François et Hugues. Ils la paient cinq mille francs pour un mois, et la partagent avec des amis à eux, plus âgés : Jacques, un médecin qui écrit des romans sentimentaux pédés, paraît-il, et Michel, historien du protestantisme. Tout le monde trouve le site très beau, mais W. n'aime pas l'endroit, trop isolé (j'aime qu'il y ait un village, tout de même, un peu d'animation), et « toutes ces vieilles folles me dépriment». En voiture, nous suivons François et Hugues jusqu'à une plage déserte en face d'une petite île. Nous nous baignons, je nage jusqu'à l'île. Mais l'endroit est infesté d'abeilles et je suis piqué deux fois.

1 Z, très 67, serait même partisan d'écrire *ça* en italique.

2 Dont c'est le troisième film américain et qui fut plus tard victime de la chasse aux sorcières, il avait réalisé en Allemagne, avant de changer son nom de Wilhelm en William, plusieurs films aux préoccupations sociales très marquées.

3 Shirley ne comprend ni l'esthétisme aristocratique de Jeffrey, dont l'œuvre, peut-être, lui paraît futile, ni le désir de Diana d'être une star. Il n'est peut-être pas exagéré de dire qu'elle représente ici, malgré la force de son amour, le réalisme populaire.

4 À quoi serait préférable encore, au même niveau fantasmatique, une forme encore plus archaïque, par exemple le retour sur le trône du prétendant "légitime", à savoir le duc d'Anjou et de Ségovie, ou, à défaut, de son fils aîné. Les carlistes sont fous, et nient tous leurs principes d'hérédité en reportant leurs suffrages sur les Bourbon-Parme. En vertu des principes carlistes et bourboniens, la branche isabello-alphonsine est devenue légitime en 1936, à la mort du dernier descendant de don Carlos, et cinq ans après qu'elle eut perdu le trône, Alphonse XIII devenant alors chef de la maison de Bourbon, non pas en tant que descendant d'Isabelle II, mais en tant que descendant (théoriquement) de son falot (et fascinant) mari, François de Paule. Ce que personne ou presque personne, ajouta-t-il tristement, ne semble bien comprendre…